UNIVERSITÉ DE LIMOGES

École Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Centre de Recherches Sémiotiques

THÈSE

pour l'obtention du
Doctorat en Sciences du Langage
de l'Université de Limoges

présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2008

par

Xochitl del Carmen ARIAS GONZALEZ

Figurativité, iconicité et sensorimotricité : résonance des formes sémiotiques et processus d'appropriation de l'objet. Le cas de l'automobile

Sous la direction de

M. Pr. Jacques FONTANILLE

JURY :

Mme. Anne HÉNAULT, PR Sciences du langage, Université de Paris IV-Sorbonne, rapporteur

M. Gianfranco MARRONE, PR Sémiotique, Université de Palerme, rapporteur

M. Jean-François BORDRON, PR Sciences du langage, Université de Limoges

M. Jacques FONTANILLE, PR Sciences du langage, Université de Limoges, directeur

Vol. I / III

Volume I

De l'objet de la sémiotique à la sémiotique des objets : enjeux de l'analyse d'objets non-linguistiques en sémiotique greimassienne

Volume II

Sémiotique de l'automobile : du discours des conducteurs au régime interobjectal de la conduite

Volume III

De la « substance formée » au design : contribution à une sémiotique des artefacts

Pour Ada Dewes, *in memoriam*

Remerciements

Au Conseil National pour la Recherche et la Technologie du Mexique (CONACYT),
pour son soutien financier à mes études doctorales

À l'Université de Limoges
pour m'avoir confié un demi-poste d'ATER
lors de ma dernière année de thèse

À mon directeur de recherches, M. Jacques Fontanille,
pour ses orientations et ses encouragements

À mes étudiants en France et au Mexique

À C. Arnodin, G. Pavesi, F. Bastien et A. Faure,
pour leur accompagnement dans l'étude du discours des automobilistes
À mes interviewés

À mes correcteurs
À l'équipe féminine de travail rapprochée (Amy & Nanta)
À mes parents et à mon frère

Et
tout spécialement,
à E.H.

Table des matières

Introduction **9**

I. De l'objet de la sémiotique à la sémiotique des objets : enjeux de l'analyse d'objets non–linguistiques en sémiotique greimassienne **14**

1. L'objet de la sémiotique ou comment tous les chemins mènent à Paris en mai **15**

1.1. La mise en route **15**

1.1.1. L'année où l'imagination fut au pouvoir 15

1.1.2. Histoires de sens & de ruptures 20

1.1.3. La sémiotique greimassienne comme objet sémiotique 22

1.2 Deux *Du sens*, quel sens ? L'objet de la sémiotique dans le discours greimassien **27**

1.2.1 Niveaux et régimes de l'énonciation de du sens 27

1.2.2 La structure syntagmatique de *Du sens* 36

1.2.3 Passages entre niveaux 43

1.2.4 Le sens, un objet à géométrie variable 52

1.3 Sémiotique: science ou sociale ? Du mythe à l'idéologie et vice versa, histoires d'une tension **61**

1.3.1 (1949-1965) La science comme mythologie. Contenus idéologiques d'une révolution sans objet : l'engagement 63

1.3.2 (1965-1973)... Et le mythe devint science. Première période d'institutionnalisation 76

1.3.3 (1973-1979) De l'idéologie comme socle de la science nouvelle à la mise à mort des idéologies 88

1.3.4 *Du Sens II*, rupture ou retour ? 100

2. La sémiotique de l'objet : entre mythe et fantasme 109

2.1 L'objet, cet inconnu 109

2.1.1 De la sémiotique à l'objet : un problème résonnant 109

2.1.2 Sémiotique de l'objet et objet de la sémiotique : points de contact, problèmes irrésolus 118

2.1.3 La sémiotique des objets et le nouvel ordre mondial : chronique d'une mort annoncée ou traces d'une lecture fragmentaire ? 135

2.2 La perspective syntagmatique : l'objet comme un mythe. Des sémiotiques syncrétiques aux identités visuelles 140

2.2.1 Le tournant des années 80 et le *mea culpa* de la sémiotique greimassienne 140

2.2.2 Jean-Marie Floch, *créateur d'objets (sémiotiques)* 153

2.2.3 Le couple *pratique/mythique*, opposition ou présupposition ? 172

2.2.4 La nécessaire articulation entre procès et système et les rapports identitaires entre objet, sujet et temps 189

2.3 Le *fantasme* de l'objet et les sémiotiques formalisantes : naturalisation, intentionnalité et fonction 218

2.3.1 Le besoin *naturel* de l'objet. A la recherche de l'*objectivité* perdue 218

2.3.2 Les procédures classificatoires dans la sémiotique des objets, procédures *en-quête* de scientificité 224

2.3.3 Objet, fantasme ou fétiche ? Quelques implications idéologiques des sémiotiques des objets 236

2.3.4 *Habileté* ou *compétence* ? L'intentionnalité de l'objet et l'objectivité construite 248

2.4 Pour une sémiotique des objets au service d'une sémiotique générale de la culture : le retour aux sources ? 260

2.4.1 Idéologie scientifique, projet greimassien et sémiotique des objets 261

2.4.2 Hiérarchies sémiotiques dans le parcours du sens : pour une lecture du principe résonnant de la diversification du sens 280

2.4.3 Les questions-à-venir : renouveau de l'idéologie sémiotique. La temporalité de la stratégie et l'articulation des modes de l'expérience 320

Table des figures

Fig. 1 : Niveaux des segments textuels chez Greimas 31

Fig. 2 : niveaux énonciatifs des segments textuels chez Greimas 33

Fig. 3 : Régimes temporels des 4 segments N+1 dans Du sens 39

Fig. 4 : Niveaux de l'analyse et niveaux énonciatifs 123

Fig. 5 : Rapport entre objets et niveaux de la théorie 124

Fig. 6 : Objectivation et distanciation dans la construction théorique 127

Fig. 7 : Correspondance entre époques-objet et niveaux de pertinence dans l'histoire de la sémiotique 129

Fig. 8 : Rapports intertextuels dans la construction de la sémiotique 130

Fig. 9 : Typologie des hiérarchies sémiotiques (d'après les Prolégomènes pour une théorie du langage de L. Hjelmslev) 159

Fig. 10 : L'extension de l'objet d'étude à partir de la théorie de Hjelmslev 164

Fig. 11 : Axiologie de la consommation 174

Fig. 12 : Situation du discours commercial dans les fonctions 184

Fig. 13 : Articulation des niveaux de pertinence du plan de l'expression 285

Fig. 14 : Combinatoire du mouvement d'articulation Fontanille / Barthes. 293

Fig.15 : Processus de diversification des objets d'étude en sémiotique 305

Fig. 16 : Niveaux de pertinence et dynamisation des sémiotiques-objet 313

Fig. 17 : Principe d'articulation et niveaux de pertinence 316

Fig. 18 : Niveaux de profondeur du parcours génératif du sens (point de vue paradigmatique) 323

Fig. 19 : Parcours du sens en termes de niveaux de l'énonciation 329

« *La science ne connaît aucun lieu de sécurité, et en cela elle devrait se reconnaître écriture.* »

Roland Barthes

Introduction

Nombre d'événements récents en sémiotique concernent les objets (ces choses qui nous entourent, entre outils, machines et « machins ») : séminaires, colloques, livres, essais, numéros spéciaux dans des revues spécialisées… Cette prolifération témoigne du grand intérêt que les sémioticiens contemporains portent à la question de la manière dont les objets signifient, notamment en Europe centrale, à tel point que certains vont jusqu'à y voir « *la démonstration de son existence comme un domaine autonome de la sémiotique* » (Cf. A. Matozzi, dans *Nouveaux Actes* Sémiotiques, N° X, 2004).

Nous ne sommes pas si convaincus de l'univocité de ce constat. En effet, les questions que se pose ce « domaine », qui démontreraient ainsi son autonomie par rapport à la sémiotique générale, diffèrent peu des questionnements de la sémiotique plastique pendant la première moitié des années 80. Mieux, la question de l'analyse d'objets non–linguistiques est une expression particulière du problème de l'extension de l'objet de la sémiotique, qui se posait déjà à la naissance de la sémiotique greimassienne dans le mouvement de renouvellement de la linguistique française autour de 1966. De manière spécifique, ces problèmes concernent, d'une part, les critères sur lesquels peut s'établir une délimitation des objets de la sémiotique (problématique des types de langages) et, d'autre part, la légitimité d'une science du langage (ce que semble être la sémiotique de Greimas) pour l'analyse et l'exploration d'objets qui n'appartiennent pas strictement au langage.

Comment se fait-il que ces questions soient les mêmes une génération après, et en même temps qu'elles appartiennent à l'actualité la plus « chaude » de la sémiotique ? Nous avons considéré que des éléments de réponse à cela

pourraient être trouvés en suivant la trace de ces questions dans le passé lui-même de la sémiotique.

Le risque de s'engager dans une cause est que, si d'aventure elle échoue, ou –ce qui est synonyme dans certains cas– lorsqu'elle se démode, au mieux on a l'air décalé, au pire, on est stigmatisé à jamais et condamné à l'oubli. La dureté de la sanction est directement proportionnelle à l'enthousiasme suscité pendant l'apogée. C'est cela qui est arrivé à la sémiotique française : fer de lance et idée novatrice à l'intérieur et à l'extérieur de l'université dans les années 60-70, son image s'est ternie lorsque le structuralisme s'est trouvé exilé du règne existentialiste des idées françaises de l'après 68. Or, si Barthes est resté une référence « branchée » et une icône d'un secteur de la pensée (à la) française, tout le monde se trouve d'accord pour dire qu'il était un écrivain, un cas isolé, un penseur sans filiation ni école, ni cause, ni héritiers. Malgré l'évidence laissée par son œuvre, on voudrait tellement oublier sa « période structuraliste » qu'aujourd'hui, 40 ans après la parution de son *Introduction à l'analyse structurale du récit* en parallèle de la *Sémantique structurale* d'A. J. Greimas, il reste peu de monde à se souvenir qu'il s'agissait d'une cause commune que celle de Greimas et de Barthes.

Pire, l'opinion qualifiée a vu dans la « phase structuraliste » de l'œuvre de Barthes quelque chose comme une de ces périodes dans la vie des artistes dans lesquelles le créateur se cherche en se faisant violence jusqu'au point de se rendre méconnaissable. Dans le cas de Barthes, d'après Greimas, c'est que « personne n'a compris » l'œuvre de l'écrivain. C'est peut-être aussi que, pour la comprendre comme Greimas, il aurait fallu la lire en sémioticien et trouver sa cohérence au-delà des périodes décrétées. Quoique, du côté de Greimas, ce sont les sémioticiens qui ont tenu à marquer une coupure radicale entre les deux savants.

Ce doit être parce que, dans le fond, ces objets curieux et communs que sont les coupures et les révolutions dans le discours scientifique… sont des figures qui permettent la mise en circulation de valeurs et la mise en place de leurs

énonciations en discours du pouvoir. Une étude des idéologies s'impose de ce fait dès lors que l'on s'intéresse à des savoirs aussi polémiques que ceux issus du structuralisme. La sémiotique qu'inventa Greimas en est un.

La sémiotique étant un projet militant pour une épistémologie des sciences humaines, son objet est à géométrie variable. En tant que discours, elle est une production culturelle comme une autre, ce qui explique qu'elle soit hantée par les différentes modes de son contexte historique et culturel. Une lecture systématique, méta et intertextuelle du « corpus » greimassien permet de déceler les valeurs (ou l'objet) de sa quête au milieu des inflexions des époques, ainsi que de relativiser certains des effets de discours qui lui sont propres. La question est alors d'essayer de reconstruire la logique du discours greimassien à la lumière de ses mouvements. A l'intérieur de ce discours reconstruit par l'analyse, l'étape suivante consiste à mettre en lumière l'arrivée des objets-chose comme des objets d'analyse cohérents avec la théorie, comme le résultat lui-même de sa pertinence. Cela constituera la base sur laquelle notre étude de cas s'insère et s'explique, c'est à partir d'elle que notre analyse trouvera une justification et le dessin d'une route à suivre.

Si nous avons pris autant de recul, c'est parce qu'il nous est apparu en montant notre dispositif méthodologique que la sémiotique des objets greimassienne, cadre méthodologique dans lequel se situe notre démarche, a évolué sans nécessairement résoudre quelques-unes des questions les plus fondamentales, comme celles que nous venons de citer. Or, ce doute sur la capacité et la pertinence d'un enseignement issu des idées de Saussure a accompagné la sémiotique greimassienne depuis sa naissance ; se poser des questions sur un objet de la sémiotique des objets sans se poser la question de la sémiotique des objets elle-même nous a ainsi paru injustifiable. Or, lorsqu'on dit « sémiotique », un logicien américain, un linguiste italien et un « psychosociologue » français (pour utiliser le mot de Simenon) n'entendent pas du tout la même chose. La sémiotique dont le discours représente le cadre de cette recherche est le fait d'une personne,

A.J. Greimas, pour qui il s'agissait d'un discours « à vocation » scientifique. Autrement dit, un projet idéologique de construction d'une *discipline* –c'est le cas de le dire– pour lequel l'engagement déontique conduit à une remise en question au fur et à mesure de l'avancée de sa réflexion.

Un « domaine scientifique » à ce point *particulier* est-il pertinent, rentable, possible dans la conjoncture de l'interaction académique, de la « connectivité des savoirs », de la mondialisation? Traditionnellement, la sémiotique greimassienne est née en cherchant de telles conditions d'opération. Aujourd'hui, c'est à la pratique sémiotique héritière du discours greimassien de prouver sa pertinence et sa cohérence avec un tel passé.

En ce qui nous concerne, notre tâche consiste, dans la première partie de nos recherches, à redessiner la cohérence entre la théorie construite à l'époque où Greimas était instance du discours de la sémiotique et aujourd'hui, où son enseignement est relayé par plusieurs énonciations, parfois disparates : nous partons en effet de l'hypothèse, suggérée par certaines incohérences retrouvées dans le discours de la sémiotique greimassienne, qu'il existe une lecture fragmentaire de ce discours, et que cette fragmentation va dans le sens d'une confusion d'intentions pour l'étude des objets en sémiotique.[1].

La deuxième partie est consacrée, quant à elle, à la mise à l'épreuve des éléments de méthode que l'analyse sémiotique possède pour l'étude des objets-chose. Nous avons pour cela choisi un objet dont la complexité pourrait être décourageante : l'automobile. Pour vérifier la pertinence de la procédure sémiotique, nous confronterons l'étude du discours des usagers à la description « générative » de la scène d'usage de l'automobile (la conduite), dans l'entendu que

[1] Autant admettre dès maintenant que le choix d'un commencement tellement en amont pour une étude sur un objet en particulier correspond au vœu « militant » pour une sémiotique « générale» qui, de ce fait, peut s'occuper des différents objets du *monde naturel*, au sens où Greimas entendait celui-ci, c'est-à-dire « *informé par une lecture humaine* ». A. J. Greimas, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique ». In *Actes sémiotiques- documents*. V. VI, 60, 1984. Paris, GRSL (EHESS, CNRS, ILF), p. 8-9.

le sens se crée dans l'interaction sujet-objet. Chacun des volets de cette partie vise à caractériser la part de chacun des deux termes dans la formation du sens et dans leur action. A partir du postulat du primat de la relation sur les termes, nous tenterons de rendre compte de l'usage de l'automobile en acte : d'abord la part du sujet de l'expérience à partir du discours des conducteurs, ensuite la part que la matérialité de l'objet apporte à la formation du sens. Le premier volet s'intéresse à l'interaction sociale, la pratique collective et le langage ; le second à la rencontre sensible, individuelle et en acte entre le conducteur et son automobile. Pour l'analyse du discours, nous aurons comme support une centaine d'entretiens qualitatifs en tête à tête ; pour l'analyse de la conduite en acte, il s'agira d'isoler un cadre d'interaction valable.

Enfin, la troisième partie tirera profit de la discussion historique et critique de la première partie et de l'application pratique de l'étude de cas de la deuxième partie pour envisager de nouvelles voies d'application théorique concernant l'enquête sur le sens des objets–chose, dans ce qui se veut une illustration de l'interaction entre les différents niveaux de l'objet de la discipline : analyse, méthode, théorie. Si la première partie laisse des questions en suspens, la troisième les reprend pour proposer des éléments de réponse et d'exploration à appliquer à la construction des pratiques concernées, ici la théorie sémiotique en général et le design industriel en particulier.

Si le fil thématique va du plus local (le discours greimassien, le moment de sa formation) au plus général (la projection de la pratique sémiotique dans le concert des sciences de la culture), le fil de la construction de notre objet inverse le procès, en allant du plus général (le paysage épistémologique des sciences de l'homme et de la société) au plus particulier (l'isolement des notions spécifiques issues de l'étude de l'interaction entre l'usager et l'objet matériel).

I

De l'objet de la sémiotique à la sémiotique des objets

Enjeux de l'analyse d'objets non–linguistiques en sémiotique greimassienne

1. L'objet de la sémiotique ou comment tous les chemins mènent à Paris en mai

1.1. La mise en route

1.1.1. L'année où l'imagination fut au pouvoir

En 1973, à une époque où les noms de Barthes et de Greimas se côtoyaient dans le comité de rédaction de *Langages*, ce dernier publia un article sur les objets de valeur dans un numéro spécial de la revue, dédié aux sémiotiques textuelles. Depuis, le destin de la sémiotique greimassienne est lié à celui de l'objet.

L'article en question, intitulé « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur »[2], puisait son argumentation dans la théorie des trois fonctions de l'idéologie indoeuropéenne. Cette théorie, durement bâtie au fil des années par George Dumézil, fut publiée pour la première fois dans sa version achevée le 16 mai 1968 ; à en croire Joël H. Gisward, préfacier de l'édition complète de *Mythe et épopée*, il faudrait voir en l'année de parution de ce livre comme une raison de l'aboutissement du travail et du style dumézilien[3].

Il est vrai que 1968 avait été une année mouvementée à Paris : en mai, Gallimard avait mis en circulation –dix jours avant *Mythe et épopée– Le système des objets*, la célèbre dénonciation que fait Baudrillard de la société de consommation[4].

---

[2] « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », in : *Sémiotiques textuelles*, [M. Arrivé et J.-Cl. Coquet, éds.], *Langages* n° 31, Paris, Didier-Larousse, 1973, p.19-38.

[3] Cf. Pour l'édition originale, G. Dumézil, *Mythe et épopée*, Paris, Gallimard (bibliothèque des sciences humaines), 1968, 653 pp. Pour l'édition complétée (tomes I, II et III avec préface de Joël H. Grisward), Gallimard (col. Quarto), 1493 pp.

[4] Cf. J. Baudrillard, *Le système des objets,* Paris, Gallimard, 1968, 288 pp.

Gilles Deleuze soutenait en septembre sa thèse sur la différence et la répétition à la Sorbonne et les Editions de Minuit mettaient au point les *Prolégomènes pour une théorie du langage* de L. Hjelmslev.

Le contexte subversif de 1968 n'allait donc pas épargner les disciplines naissantes, bien au contraire. Un mois après le « mai de Paris », le groupe de recherches sémio–linguistiques animé par A.J. Greimas à l'École Pratique des Hautes Etudes sortait un numéro de *Langages* –chez Didier-Larousse, rue de la Sorbonne et rue de Montparnasse– dédié à explorer les possibilités et la pertinence d'une sémiotique des pratiques, des gestes et d'autres objets inédits jusqu'alors. L'objectif était en somme de construire une « sémiotique du monde naturel ».[5] Ils rêvaient d'une *science totale* des langages, capable d'intégrer le « formel » –des sujets en papier– et le « concret » –le monde des qualités sensibles, la « réalité » qu'il faudrait « mordre » en permanence. Il fallait articuler le dynamique (l'histoire) et le statique (la structure), la forme et la substance : l'union du sensible et de l'intelligible était exigée –« *soyez réalistes, demandez l'impossible* »–, de la Sorbonne à Montparnasse, dans tout le Quartier Latin.

C'est un projet militant que les textes de Greimas étayent, surtout ceux publiés en dehors de la France. Ainsi, « Semiotica o metafisica ? »[6] paraît en février en Italie ; il s'agit d'un bref article dans lequel le maître lithuanien prend l'exemple de la grammaire générative de Chomsky comme une tentative « courageuse » pour

[5] A. J. Greimas (éd.), *Langages, N°10,* Paris, Didier-Larousse. Ce numéro dédié aux « Pratiques et langages gestuels *»,* comprend les articles « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » (A. J. Greimas), « Considérations sur la proxémique » (P. Fabbri), « Comportement et signification » (F. Rastier) et « Le geste, pratique ou communication ? » (J. Kristeva), entre autres.

[6] Il s'agit d'un petit article paru dans la revue italienne *Studi Critici* (cf. v. II, N°5, Torino, Einaudi. 1968, p. 71-79). D'après J.-C. Coquet, ce texte n'a jamais été publié en français (cf. « Eléments de bio-bibliographie » in : *Exigences et perspectives de la sémiotique*. H. Parret. & H.G. Ruprecht [*dirs*.], Benjamins, 1985, p. LX). Toutefois, certaines des idées principales des images de Greimas, comme celle du « chemin étroit» qui s'ouvre au sémioticien dans la quête de la continuité, constituent le sujet et de

traiter du sens *en acte* tout en essayant d'échapper aux « attirances incessantes de la métaphysique » et aux « périls d'une pseudoscience qui propose à chaque fois des modèles arbitraires et gratuits»[7]. Une théorie totale du langage doit alors rendre compte « d'une façon satisfaisante, de la formation et de la façon d'être du monde des qualités sensibles »[8], c'est-à-dire, autant de la production du sens que de sa manifestation. En italien également, « Pour une sociologie du sens commun » a vu le jour entre avril et juin ; dans cet article, Greimas reprend son idée d'une sémiotique à deux volets. Si dans « Semiotica o metafisica ? », il s'agit d'une sémiotique de la substance qui compléterait une sémiotique de la forme, cette fois-ci, la tension se situe entre l'*être* et le *paraître*[9] des objets ; l'être étant sensible et le paraître, intelligible et culturel, une sociologie du sens commun aurait pour objectif d'expliciter l'appartenance culturelle des connotations. Enfin, le dernier texte écrit par Greimas et paru en 1968 est la version anglaise du « jeu des contraintes sémiotiques », publié en septembre dans *Yale French Studies*[10]. Là, Greimas propose –en collaboration avec F. Rastier, son élève du temps où il enseignait à Poitiers– l'idée d'une certaine « historicité des manifestations » ou comment les objets culturels se construisent par un parcours qui, étant donné

« bonnes phrases» de l'introduction de *Du sens*, à cette différence près que toute allusion à la « révolution » chomskyenne a été enlevée. Nous y reviendrons à la fin de ce chapitre.

[7] Puisque ce texte n'a jamais été publié en français, la traduction été faite par nos soins. La phrase entière dans la version italienne (version en italien par Giorgetto Giorgi) dit : "*il sentiero da imboccare è molto stretto, tra gli allettamenti incessanti della metafisica e i pericoli di una pseudoscienza che propone ad ogni svolta modelli arbitrari e gratuiti*". A. J.Greimas, *op. cit*., p. 72.

[8] Dans la version originale : « *la teoria del linguaggio, per essere completa, deve poter rendere conte, in modo soddisfacente, del formarsi de del modo d'essere del mondo delle qualità sensibili* ». Ibid, p. 79.

[9] Cf. *Rassegna italiana di sociologia*. IX, 2, p. 199-210. Cet article avait été écrit originellement pour paraître dans un recueil *in memoriam* le sociolinguiste Stefan Zolkiewski, qui avait été le secrétaire de l'Association Internationale de Sémiotique. Rappelons ici que cette association fut fondée comme résultat de la II[e] Conférence Internationale de Sémiotique –organisée à Kazimierz nad Wisla (Pologne) du 12 au 19 septembre 1966, sous les auspices de l'UNESCO et sous l'impulsion de R. Jakobson.

[10] cf. A. J. Greimas et F. Rastier, « The interactions of semiotics constraints » dans *Yale French Studies*, (N° 41, « Game, play, literature », pp.86-105).

l'intelligibilité, va des structures profondes ou logiques aux structures de la manifestation en passant par les structures discursives. La formalisation de cette idée débouche sur un « modèle constitutionnel » qui sera appelé « carré sémiotique » quatorze ans après.

Mai 1968 a duré douze mois dans l'histoire de la sémiotique française et s'est achevé en décembre avec la première –et unique– édition de *Langages* par Roland Barthes. Dans sa présentation de *Sémiotique et littérature*, l'écrivain dresse le bilan de l'année en considérant les différents apports du groupe de recherches sémio–linguistiques selon leur « degré de subversion »[11].

Depuis leur séjour à Alexandrie où ils avaient été détachés presque en même temps, Barthes et Greimas avaient partagé ce rêve d'une science des langages *totale*, dont le champ d'action s'étendrait à tous les domaines du social pour les subvertir[12]. C'est sur cette base qu'ils avaient d'ailleurs fondé *Langages*, avec J. Dubois, B. Pottier, B . Quémada et plus tard N. Ruwet. Néanmoins, si pour Greimas en 1968, « *L'effort* […] *tendant au dépassement d'une linguistique limitée aux langues naturelles vers une sémiotique générale annonce-t-elle peut-être une autre révolution aussi tâtonnante et aussi difficile* »[13], cette inspiration révolutionnaire est relativisée par l'affirmation que « *ceci, évidemment, est une métaphore* »[14]. Au contraire, pour Barthes, la transformation du statut

[11] « Linguistique et littérature » ; in *Langages* N° 12, Paris, Didier/Larousse, décembre 1968, p.8. Ce « premier groupe » (Coquet *dixit*) avait été formé en 1966 avec J.-C. Coquet, O. Ducrot, G. Genette, J. Kristéva, C. Metz, F. Rastier, Tzvetan Téodorov, A. Zemsz, C. Clément-Backès et J. Cohen grâce « à l'accueil de Lévi-Strauss, qui lui a permis de se constituer en une section sémio-linguistique du Laboratoire d'Anthropologie Sociale de l'École Pratique des Hautes Etudes et du Collège de France » (cf. *Information sur les Sc. Sociales*, VI, le 5 octobre 1967, p. 223-229). Barthes estime, contrairement à Coquet, qu'il est impossible considérer ce groupe comme une école, puisqu'ils sont réunis uniquement pour faire des recherches littéraires au-delà de la tradition française habituelle, ce qui aurait eu « *quelque chose de* « *libérateur pour eux*» (Cf. R. Barthes, *op. cit*. 1968, p.5).

[12] Cf. pour Barthes, *op. cit*. p.8. Pour Greimas, *Langages* N°10, *op. cit*. 1968, p. 3.

[13] A. J. Greimas, *op. cit*., p. 4.

[14] *Ibid.*

épistémologique de la linguistique, de la littérature et, plus généralement, des sciences sociales, n'est « *que le départ d'une mutation où l'essentiel de notre culture est engagé* ».[15] Cette nuance, loin d'être un effet de style propre à chaque savant, trahit un désaccord profond dont les conséquences se répercutent sur le reste de leur vie et de leur œuvre. Et sur les voies – désormais discordantes – qu'ont suivies la *sémiologie* (associée par la suite à Barthes plus qu'à Saussure) et ce qui commençait à être appelé la *sémiotique* –domaine dans lequel Greimas allait se ranger.

Ce que nous affirmons ici est que, de la même façon que pour l'éditeur de *Mythe et épopée* dans sa version complète, la clef de l'aboutissement de l'œuvre de G. Dumézil se trouve dans 1968 lui-même, pour la sémiotique d'origine greimassienne, c'est là aussi que se produit une première crise de croissance dont les enjeux n'ont pas été relevés.

Peut-être est-il encore « trop tôt », comme d'aucuns l'ont dit[16], pour prendre le recul nécessaire à l'étude de la question. Sans prétendre l'épuiser, c'est le fil de cette crise, ses conditions et ses conséquences que nous avons retrouvés sans cesse au cours de notre « enquête » sur la sémiotique des objets.

---

[15] R. Barthes, *op. cit*, p. 8.

[16] Éric Marty, éditeur des œuvres complètes de Barthes (Seuil, 2000), considérait en 1993 qu'il était trop tôt pour entreprendre une édition scientifique et annotée de son oeuvre : « *il faut, je crois, attendre que la mémoire vivante des contemporains soit anéantie pour annoter une œuvre, alors l'auteur rentre vraiment dans l'histoire, et le savoir philologique que l'on projette sur ses écrits peut être fécond* ». (E. Marty, dans l'avant-propos de *Barthes : œuvres complètes* (cf. t. I, Paris, Seuil, 1993, 14-15). A noter qu'il existe deux éditions des œuvres complètes de Barthes chez le Seuil établies par E. Marty. La principale différence entre l'une et l'autre, en sus de certains ajouts, est la segmentation de l'œuvre ; ainsi, par exemple, la période structuraliste constitue dans la deuxième édition une période à part entière, alors que dans la première édition, la période allant du degré zéro de l'écriture aux éléments de sémiologie ne fait qu'une.

1.1.2. Histoires de sens & de ruptures

La rupture officialisée

Au tout début de notre réflexion, nous avons dit que c'était le texte sur les objets de valeur, publié en 1973, qui scellait le destin de la sémiotique des objets. Puis, nous avons mis en avant 1968 comme le moment de confluence des éléments critiques pour le développement futur de la sémiotique de filiation greimassienne. Quel est donc le lien entre ces deux années, 1973 et 1968 ?

Tous les articles publiés par Greimas en 1968 furent repris dans le recueil intitulé *Du sens*, à l'exception de celui de février –« Semiotica o metafisica ?»–, qui n'est jamais sorti en français. Treize ans après le premier ; parut un deuxième *Du sens* comme un acte de négation du premier volume. L'article auquel nous avons fait référence en disant qu'il scellait le destin de la sémiotique des objets (« Une problème de grammaire narrative : Les objets de valeur ») a été republié dans ce deuxième *Du sens*.

Du sens et *Du sens II* sont deux ouvrages qui se dévisagent dans un jeu de miroirs, non seulement par leur titre, mais aussi par les valeurs qu'ils défendent dans leurs introductions respectives. Celle de *Du sens II* est sans ambiguïtés: « *Ce n'est pas sans hésitations que nous venons d'inscrire le chiffre II dans l'intitulé de ce volume : il suggère la discrétion des nombres, la* rupture radicale *entre deux états de choses. Il convient donc de lire non pas oralement mais visuellement et ordinalement cette précision du titre* »[17].

Le deuxième volume devient ainsi une sorte d'acte de contrition par rapport au premier et Greimas de souhaiter que ce livre soit vu comme « le nouveau visage de la sémiotique »[18]. Il s'en justifie en expliquant d'emblée que « *l'exercice constant de lucidité qu'on s'était imposé ne manquait pas de relativiser les résultats obtenus et*

[17] A. J. Greimas, *op. cit*. 1983, p. 7.

[18] *Idem*. p. 18.

d'ébranler les certitudes à peine acquises »[19]. Quel est l'objet exactement de ce recul ? De quoi le maître lithuanien entend se démarquer ? Il existe deux voies possibles pour obtenir une réponse à ces questions et les deux sont liées à une manière particulière de lire le temps.

Différents niveaux de lecture

La première option consiste à considérer la distance qui sépare ces deux livres conformément à ce que propose l'introduction de *Du Sens II*, c'est-à-dire en les considérant séparés par la « bonne quinzaine d'années » au cours desquelles se serait opérée une transformation majeure de la sémiotique. Cette lecture implique de s'approprier le récit que *Greimas–auteur* fait de l'histoire (c'est-à-dire, ce sont ses articles relus par lui-même en 1983), avec l'intention explicite de créer une grille de lecture logique et cohérente pour le recueil d'essais qu'est *Du sens II*.

Une seconde option de lecture, indépendante de celle de l'auteur, part du constat que *Du sens* (le premier recueil) a paru en 1970 et que les essais les plus anciens repris dans *Du sens II* datent de 1973, c'est-à-dire, uniquement trois ans après la publication du premier *Du sens*. Une « rupture radicale » (puisque tel est le terme employé par Greimas) est-elle réalisable dans un délai si court? Nous ne le pensons pas, surtout que deux autres ouvrages majeurs dans le discours greimassien furent publiés entre les deux *Du sens*, à savoir *Sémiotique et Sciences sociales*[20] et *Sémiotique : Dictionnaire Raisonné de la Théorie du Langage* – dorénavant *DRTL*[21], l'ouvrage par lequel Greimas entendait représenter l'assurance du développement de la sémiotique. Comment leur trouver une place dans la dichotomie *Du sens* vs *Du sens II* ?

[19] *Ibid*.

[20] Paris, Seuil, 1976, 216 pp.

[21] Paris, Hachette (université), 1979, 424 pp. L'édition avec laquelle nous avons travaillé est cependant celle de 1993, qui compte 454 pp. et qui ajoute une bibliographie indicative et un index par J. Courtés.

Même si l'on considère que l'introduction de *Du sens II* ne rend pas compte d'une rupture qui aurait eu lieu « du jour au lendemain », mais au cours de la « dizaine d'efforts collectifs » évoqués dans les toutes dernières lignes de l'introduction, et qu'il s'agit ici d'une simple formule destinée à susciter l'intérêt du lecteur, il n'en reste pas moins que ce texte porte l'intention de marquer une différence nette (« radicale ») entre le passé et le futur, en s'ouvrant sur un « nouveau projet » et sur des « objets sémiotiques nouveaux ». Que faire donc des « anciens » objets sémiotiques, quel est exactement le projet et les objets avec lesquels on *rompt* avec *Du sens II* ? Quelle est, au fond, la raison de ce besoin de renouveau de la sémiotique ?

La prise de position que suppose l'introduction de *Du sens II* conduit, en somme, à se demander pourquoi Greimas tenait tant à marquer une différence entre ces « deux états de la recherche » et, surtout, en quoi les essais choisis –à commencer par celui concernant les objets de valeur– légitimaient l'affirmation d'un renouveau de la sémiotique de ladite « École de Paris ».

Ces questions très locales (parce qu'elles concernent l'introduction d'un des livres de Greimas) sont en fin de compte intimement liées à celle, plus générale, de l'objet de la sémiotique, sujet central de notre réflexion.

1.1.3. La sémiotique greimassienne comme objet sémiotique

L'hypothèse de travail

À partir du constat des deux positions possibles de lecture des textes (soit comme lecteur *patient* de *Greimas-auteur*, soit comme lecteur *agentif* et autonome), nous avons construit une hypothèse à trois volets afin de répondre à la question de l'objet de la sémiotique greimassienne :

1) Il n'y a pas de rupture entre *Du sens* et *Du sens II* par rapport au projet original, l'objet (ou la *finalité*) du projet sémiotique greimassien étant un seul et même dans les deux « états de la recherche ».

2) Le discours scientifique ayant une contrepartie politico–stratégique correspondant à « l'académique », les transformations de l'objet épistémique et méthodologique de la sémiotique entre 1970 et 1983 obéissent à une stratégie de nature politique –et donc, par extension, *manipulatoire*, rhétorique…– dont les différents niveaux portent un objet, même s'ils s'emboîtent et s'articulent dans le projet général.

3) L'origine de cette « rupture annoncée » se retrouve dans les prises de position du projet autour de 1968.

Au préalable : le corpus et l'objet de l'analyse

Pour vérifier si oui ou non l'objet (le but) du projet greimassien reste inchangé entre *Du sens* et *Du sens II*, il faudrait pouvoir comparer ces deux ouvrages sur un pied d'égalité, c'est-à-dire trouver un palier de lecture qui les rende *homogènes* – condition *sine qua non* pour établir un corpus, selon Greimas[22]. Ce palier supérieur est celui du *discours* greimassien : *Du sens* et *Du sens II* sont deux éléments de l'ensemble de l'œuvre de Greimas. Or le *discours* (l'oeuvre) de Greimas appartient au *discours* (la pratique) sémiotique, qui est attaché lui-même au *discours* scientifique de la même manière que les activités économiques appartiennent au discours de la production et que les lois et autres items du discours juridique sont attachés aux formes du pouvoir. Voici donc que le problème de la dénomination ressurgit, et ce, dans deux dimensions distinctes.

D'une part, le terme « discours » peut faire référence à un ensemble signifiant à dimension variable, allant d'une production matérielle ou linguistique quelconque (un *article* scientifique, par exemple) à l'ensemble d'expressions

[22] Cf. A. J. Greimas et J. Courtés, *DRTL*, *op. cit*. entrées « corpus » et « texte ».

matérielles d'une culture sur le plan de la manifestation, et de l'idiolecte au devenir d'une forme socioculturelle, dans une perspective systémique. La fonction d'identification de la dénomination est ainsi compromise par sa malléabilité. D'autre part, il existe le problème de la classification des « fonctions sociales » auxquelles sont attachés les discours : si l'activité économique était la production et la régulation de la vie sociale était le pouvoir, la science elle-même serait-elle aussi une forme de production ? Le discours scientifique ne ferait-il pas partie des structures du pouvoir ?[23]

Si nous relevons ces deux conflits ici, c'est qu'ils concernent la définition des genres en particulier et des taxinomies en général et, en cela, nous sommes pleinement à l'intérieur de la problématique des objets en sémiotique. La question de la systématisation des objets sémiotiques sera traitée plus amplement dans le deuxième chapitre, aussi en restons-nous, à ce stade, à notre problématique locale qui est d'établir les conditions d'opération de notre hypothèse sur l'objet de la sémiotique.

Afin de trouver *l'objet* (la finalité) de la sémiotique greimassienne ou « de l'Ecole de Paris », il faut d'abord la constituer en un *objet* pour l'analyse. Comme nous pouvons le voir, le premier problème de la sémiotique greimassienne est sa définition : est-elle une science, une méthode, une philosophie, une école ou rien de tout cela ? Étant donné que cette question constitue un problème à part entière,

[23] Comment en est-on arrivé-là ? Les linguistes et autres chercheurs en sciences humaines de la génération d'A.J. Greimas et de celle qui l'a précédé ont considéré que la formalisation de leurs pratiques constituait le moyen par lequel les jeunes sciences pourraient se stabiliser, devenir systématiques et opérationnelles, se professionnaliser ; en un mot, gagner en « scientificité ». Certains se sont donc investis dans une course aux métalangages, ceux-ci entendus comme l'antichambre de la symbolisation, celle-ci considérée à son tour comme l'étape suprême de l'élaboration d'un discours scientifique et signe que le projet scientifique en question serait consolidé. De tout cela, il nous est resté des « métalangages » plus proches du jargon que d'un langage algorithmique. C'est pour cette raison qu'aujourd'hui, lorsqu'on fait mention de termes comme « discours » ou « texte », il faut endiguer l'afflux de notions qui se battent pour prendre corps derrière le mot.

nous avons pris la décision, pour avancer dans notre propos, de contourner les problèmes de polysémie en choisissant un seul des plans, celui de la manifestation pour l'œuvre de A. J. Greimas. Cette œuvre, circonscrivant un idiolecte fermé (celui de son auteur) dont le marqueur est justement le nom /A. J. Greimas/ devient ainsi analysable comme un *Texte*.

Or, dans l'entourage disciplinaire de la sémiotique greimassienne, la notion de « texte » peut faire référence à un objet matériel lié à la pratique de l'écriture, saisissable par les organes des sens (par exemple, le texte que vous avez *sous les yeux* a été écrit *via* un logiciel approprié puis imprimé), mais aussi à un objet abstrait, insaisissable et tout au plus approchable par une construction analytique sur la base d'un corps théorique systématisé (!)[24]. Cependant, dans une optique de la manifestation, un texte peut être entendu comme une « *suite linguistique autonome, constituant une unité empirique et produite par un ou plusieurs énonciateurs dans* [une] *pratique sociale attestée* »[25]. Du fait de sa teneur technique, nous le distinguons de l'acception courante en l'écrivant avec un grand T.

L'articulation et opération de ces choix méthodologiques, à l'égard de ces problématiques, sont résumées dans le tableau suivant :

<table>
<tr><th>Niveaux</th><th colspan="7">Objets</th></tr>
<tr><td>Le texte-énoncé</td><td>Du sens</td><td>Du sens II</td><td>X</td><td>X</td><td>X</td><td>X</td><td>X</td></tr>
<tr><td>Le Texte-idiolecte</td><td colspan="2">Greimas</td><td>X</td><td colspan="2">Barthes</td><td>X</td><td>X</td></tr>
<tr><td>La pratique</td><td colspan="2">Sémiotique</td><td colspan="2">Sémiologie</td><td>X</td><td>X</td></tr>
<tr><td>Le discours</td><td colspan="4">Scientifique</td><td colspan="2">Artistique</td></tr>
<tr><td>La fonction sociale</td><td colspan="5">Le pouvoir</td><td>X</td></tr>
</table>

[24] Voir à ce sujet la quantité de déclinaisons pour l'entrée *texte* dans quelques lexiques de l'entourage académique de la sémiotique : le *DRTL* bien sûr (6 acceptions), le *Vocabulaire d'épistémologie* de R. Nadaud (5 acceptions), le *Dictionnaire de didactique des langues* de Gallison et Coste (5 acceptions), le *Dictionnaire de linguistique* de T. Lewandowski (7 acceptions) et le Larousse, comme dictionnaire de langue (6 acceptions).

[25] *cf.* F. Rastier, *Arts et Sciences du texte*. Paris, PUF, 2001, p. 302.

La couleur grise a été utilisée pour marquer le fil que suivra notre analyse (de haut en bas) et l'italique pour indiquer l'objet de comparaison principal de chaque étape. Ainsi, dans ce premier chapitre nous allons d'abord analyser *Du sens* par rapport à *Du sens II,* ensuite, le projet de Greimas par rapport à celui de Barthes. Dans le deuxième chapitre, il s'agira de discuter la construction de la sémiotique comme un discours scientifique (face par exemple à la figure de la sémiologie) et les enjeux idéologiques, académiques, bref les enjeux de pouvoir qui lui sont sous-jacents.

Mise en route

Une fois le Texte greimassien établi et identifié, nous entreprendrons la recherche des figures de *l'objet-finalité* de la sémiotique que l'auteur construit pour les comparer. A partir des différentes figures retrouvées dans les deux segments sélectionnés de l'oeuvre de Greimas, cette première étape de l'analyse tâchera de faire apparaître la logique sous-jacente du discours greimassien, avec ses valeurs de base et d'usage.

Cette structure, posée à titre hypothétique, sera à son tour mise à l'épreuve dans une seconde étape consacrée à explorer le volet de notre hypothèse concernant les tensions politico–stratégiques qui auraient pu façonner le projet. À ce moment-là, il s'agira de parcourir l'œuvre de Greimas dans une optique non plus « textuelle » mais « intertextuelle » : l'œuvre de Greimas sera mise en relation avec celle des auteurs que son Texte présente afin de comprendre les tenants et les aboutissants de la stratégie greimassienne et de ses transformations (*manipulatoires* et *programmatiques*) au cours du temps.

Si la première étape est avérée par la seconde, nous devrions pouvoir conclure ce chapitre avec la mise en lumière des éléments de « rupture » provenant de 1968, qui seraient consolidés par l'article sur les objets de valeur de 1973 et qui participent à une sémiotique des objets. Ce faisant, nous chercherons à

savoir si, comme Joël-H.-Gisward-préfacier-de-Dumézil le dit, tous les chemins mènent à Paris en 1968.

1.2 Deux *Du sens*, quel sens ? L'objet de la sémiotique dans le discours greimassien

1.2.1 Niveaux et régimes de l'énonciation de du sens

1.2.1.1 Au préalable : essai vs recueil

Si on considère l'œuvre de Greimas comme un Texte, *Du sens* et *Du sens II* sont effectivement homogènes par leur statut de séquences ou segments dudit Texte, formé par toutes les œuvres de Greimas, dont les quatre recueils de textes : *Sémantique structurale* (1966), *Du sens* (1970), *Sémiotique et Sciences sociales* (1976) et *Du sens II* (1983). Dans la perspective de la manifestation qui est la nôtre, un recueil d'essais d'un même auteur est différent de ses articles et essais considérés en tant qu'individualités tout d'abord parce que l'essai individuel est paru (et/ou écrit) à un moment donné alors que sa parution dans le recueil correspond à un moment *nécessairement ultérieur*. L'essai individuel est également différent du recueil en ce qui concerne l'*intentionnalité* : il a été écrit à une fin spécifique, pour être présenté oralement, par exemple au sein d'un colloque, ou dans une revue dont la ligne éditoriale représente une contrainte de facto ; l'intention communicative de l'essai se retrouve en conséquence orientée en fonction de cette première condition. En revanche, lorsque le même essai devient une partie d'un ensemble plus grand, comme dans le cas d'un recueil monographique, l'intentionnalité *construite* devient celle du nouveau texte, dont la cohérence et l'objet sont autonomes.

Jusqu'ici, nous pouvons reconnaître au moins trois niveaux d'organisation ou de segmentation qui renvoient au premier essai comme guide de lecture :

1) Un niveau de lecture dont l'horizon est chacun des essais pris dans leur individualité et dont les segments de lecture se trouvent à l'intérieur de chaque texte, sous forme d'isotopies ;

2) Un niveau de lecture dont l'horizon est l'objet–livre et dont les segments de lecture sont les différentes étapes de l'argumentation, qu'elles soient annoncées dans le plan ou suggérées par les marques supratextuelles (titre, table des matières, division en chapitres ou sous-parties…).

3) Un niveau de lecture dont l'horizon correspond à la pratique discursive. L'objet visé est le texte (l'ensemble de l'œuvre de l'auteur) dont les différents segments sont chacun des objets-occurrence (par exemple, l'essai sur les objets de valeur a deux occurrences, une en tant qu'article paru en 1973, mais aussi une comme segment du recueil *Du sens II ;* de ce point de vue, il s'agit de deux objets différents).

Nous allons donc nous intéresser à la manière dont les différences de niveaux s'expriment et fonctionnent dans le Texte, comme faisant partie du processus de caractérisation de l'objet de la sémiotique greimassienne. Cependant, avant de nous étendre davantage sur le fonctionnement et les niveaux d'articulation de l'instance du discours, il convient de faire quelques rappels et précisions.

Il est en effet évident que dans l'optique de la pratique scientifique contemporaine la participation à un colloque ou la publication d'un article sont considérées comme des étapes préalables à une publication majeure, postérieure et plus ou moins achevée d'une thèse. Toutefois, notre posture ici n'est pas de retrouver l'intention de *Greimas-le-scientifique* mais de reconstruire le Texte que ses œuvres produisent « à ses dépens », voire « à son insu », ainsi que nous l'avons

expliqué dans la présentation de notre hypothèse de travail –cf. *supra*, « La sémiotique greimassienne comme objet sémiotique ».

Ainsi, nous ne faisons pas référence à l'intentionnalité de l'auteur considéré en tant que « personne humaine » ou « être de chair et d'os », « sujet réel », etc. mais nous essayons de retrouver l'intentionnalité que l'instance du discours construite par le texte dessine *par* son discours, ce produit de l'abstraction que Greimas avait l'habitude d'appeler « sujet de papier »[26].

C'est en cela que consiste, au fond, le *regard naïf* (au « sens scientifique » du mot, nous dit-on) que la sémiotique pose traditionnellement comme condition préalable à son approche des objets de sens[27].

1.2.1.2 Fonctionnement par niveaux : syntagme et paradigme

§1. Nous avons dit que les recueils et les essais se différenciaient du point de vue de la temporalité et de l'intentionnalité. Concernant le premier de ces aspects, la preuve d'une temporalité différente est que l'ordre de lecture des essais repris ne respecte pas l'ordre chronologique de parution de leurs individualités. L'abolition de la temporalité d'origine suggère en effet la présence d'une intentionnalité

[26] Faut-il rappeler qu'« *il n'existe pas d'extraterritorialité du sujet, fut-il savant, à l'égard de son discours* », comme disait Barthes ? Greimas aussi avait d'ailleurs appliqué sa méthode d'analyse au discours scientifique, par exemple dans le cas d'un article de G. Dumézil à un niveau syntagmatique –cf. *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, 1979– et à propos du discours scientifique dans une approche paradigmatique (*Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976). Le tout, afin de démontrer l'« universalité » de son approche –entendre par là son applicabilité à toutes sortes de discours produits à l'intérieur de pratiques circonscrites par la culture occidentale. Si dans l'analyse littéraire et visuelle la pratique sémiotique de tradition greimassienne a mis un point d'honneur à ne pas dépendre de ce que tel ou tel auteur a dit sur sa manière de travailler ou de ce que l'on suppose qu'il a « voulu dire », pour faire l'analyse sémiotique de ses productions, pourquoi la règle serait-elle différente dans le cas de l'analyse du discours scientifique, alors qu'il appartient à la vie sociale au même titre que les pratiques artistiques, littéraires et les activités économiques ? Le point de vue de la pratique scientifique ne sera donc pas pris de l'intérieur, mais comme l'objet de cette analyse.

[27] A. J. Greimas, *op. cit*. 1976, p. 80.

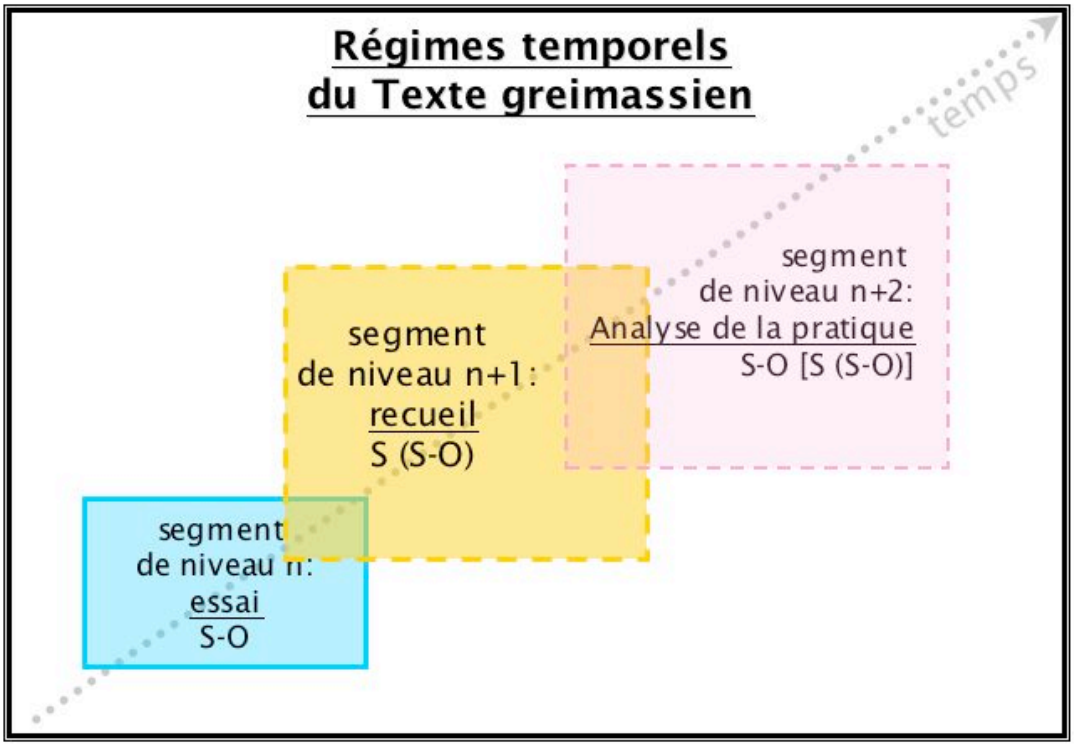
particulière qui annule la lecture linéaire (donc *syntagmatique*), constituant par conséquent une différence cette fois-ci d'ordre *paradigmatique* ou d'un niveau « supérieur » entre les textes individuels et le recueil.

§2. Dans le cas spécifique du discours académique, la norme voudrait que l'intention de l'ouvrage soit mentionnée (donc *manifestée*) dans l'introduction, comme dans le cas de *Du sens II,* que nous avons commenté précédemment –cf. la volonté d'y voir un « nouveau visage » pour la sémiotique, etc. Il se peut, toutefois, que cette intention ne soit pas explicite pour la simple raison qu'il n'y a pas toujours d'introduction, auquel cas le « sens » de la lecture sera uniquement « suggérée » par une autre des dites structures supratextuelles, par exemple, le titre, ou bien par l'organisation en sous-ensembles nommés (« parties », « chapitres », « titres »…), qui figurativisent les différentes étapes de la dynamique de la discussion gérées par l'instance de l'énonciation. C'est le cas de *Sémiotique et sciences sociales*, mais aussi celui de *Du sens*.

Ainsi, chacun des marqueurs supratextuels instaure un régime particulier : l'introduction rend compte d'une intentionnalité par *ce qu'elle dit,* donc selon une optique *syntagmatique* et sémantique. La « table des matières –plan », par la division en parties et sous-parties, et le titre gouvernent le livre *en tant qu'objet* ; leur fonction organisatrice de l'ensemble fait d'eux des mécanismes *paradigmatiques*. Or, lorsqu'une de ces parties fait référence à une autre partie supratextuelle, une nouvelle articulation s'instaure entre sous-segments, dans le sens où le deuxième texte comprend le premier, en lui donnant un statut d'objet, qui est soumis à un régime temporel extérieur à celui de l'instance du discours de la publication qui fait la référence (*paradigmatique*).

Voici une image de cette progression :

FIG. 1 : NIVEAUX DES SEGMENTS TEXTUELS CHEZ GREIMAS



Ainsi qu'il ressort de ce début d'articulation, chaque segment du Texte possède virtuellement un ordre de lecture syntagmatique et un autre paradigmatique, dans une alternance complexifiante.

1.2.1.3 Le statut particulier de *Du sens* & *Du sens II* dans le texte greimassien

§1. Comme nous venons de l'indiquer, parmi les différents recueils que Greimas a publiés au long de sa vie (*Sémantique structurale*, les deux *Du sens* et *Sémiotique et sciences sociales*), seul *Du Sens II* comporte une introduction en tant que telle (c'est-à-dire, *nommée* ainsi). C'est là que Greimas-auteur fait référence à *Du sens*. Pour cette raison, *Du sens* et *Du sens II* sont deux segments sélectionnés, « marqués » ou distincts des autres segments de niveau n+1 du Texte greimassien.

§2. En effet, le fait que l'instance du discours de *Du sens II* fasse explicitement référence à *Du sens* (même si c'est pour marquer sa différence) tisse en première instance un lien particulier entre les deux ouvrages, de sorte qu'il faudrait les considérer comme une sorte de « super segment » articulé par le régime temporel de l'instance du discours. Le *maintenant,* se situe (ou se *réalise*) dans la figure 1983 tandis que l'*alors* dont le /*Je*/ de *Du sens II* voudrait s'éloigner, est 1970. Le temps de *Du sens* est *actualisé* par l'instance du discours.

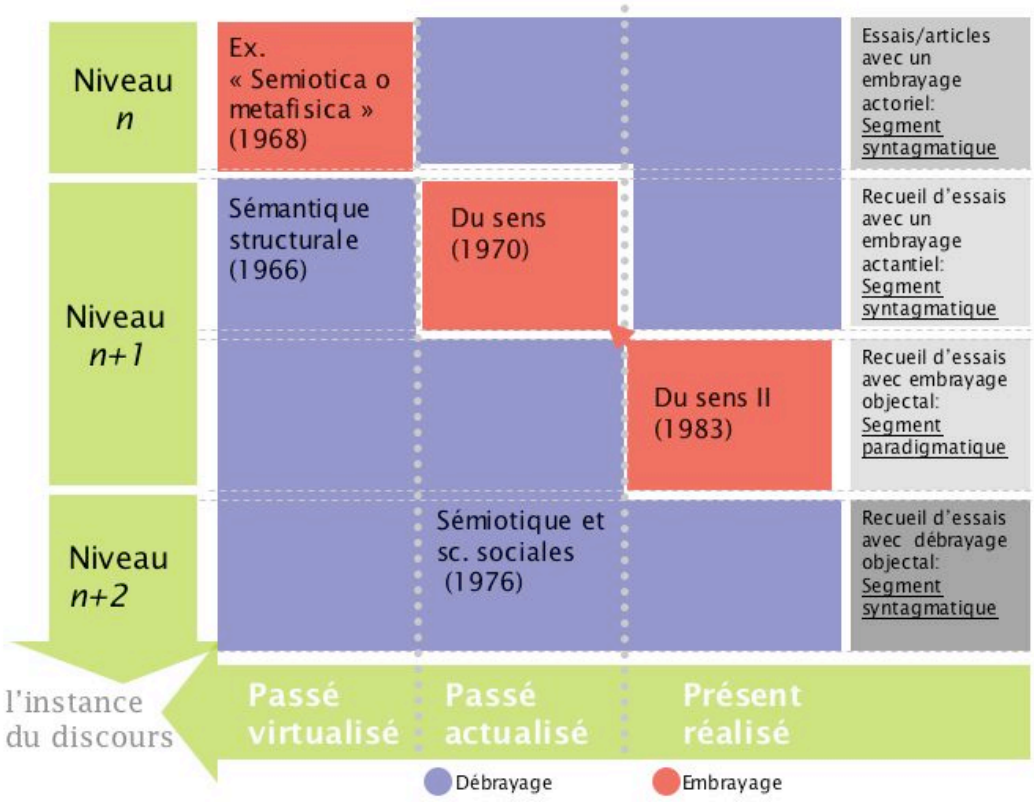
En revanche, les autres segments simples de niveau n+1 (*Sémiotique et sciences sociales* et *Sémantique structurale)* n'ayant pas d'introduction et n'étant pas liés par des liens intratextuels relatifs à une instance de discours, ils se situent en dehors du régime temporel de l'instance du discours, même si dans la perspective du corpus greimassien dans son ensemble, ils sont intégrés au Texte greimassien comme un syntagme. Pour cela, leur régime temporel est *virtualisé*.

§3. Par rapport aux régimes de l'énonciation, il existe donc un premier niveau *n* de la production du discours qui correspond au régime temporel de la première publication de chacun des essais séparément (*t1*). Ensuite, nous trouvons un niveau *n+1* qui correspond au régime temporel du recueil (*t2*), dans lequel l'instance du discours organise les articles en fonction d'une intention discursive autonome et différente de la première publication, même si le texte n'est pas modifié d'un iota. Enfin, lorsque deux segments textuels sont liés par une opération de l'instance du discours, une différence se crée sous la forme d'un régime temporel (t3), qui est celui de l'instance du discours n+1 qui englobe celui, débrayé mais actualisé, du segment évoqué : le deuxième texte comprend le premier, en lui donnant un statut d'objet qui est soumis à un régime temporel extérieur à celui de l'instance du discours de la publication qui fait la référence (*paradigmatique),* à l'intérieur duquel aura lieu le renvoi entre le texte réalisé et le texte du passé actualisé.

1.2.1.4 Et, concrètement… ?

§1. Afin de mieux comprendre ces mécanismes d'articulation entre régimes temporels et l'instance du discours, voici un aperçu des régimes temporels en rapport avec les différents niveaux de l'énonciation dans le cas de quelques segments de différents niveaux du Texte greimassien, que l'on pourra situer dans la mesure où ils ont été évoqués dans notre discussion.

FIG. 2 : NIVEAUX ÉNONCIATIFS DES SEGMENTS TEXTUELS CHEZ GREIMAS



Ce tableau offre une vue d'ensemble du statut des différents segments du Texte (ou corpus) greimassien par rapport à l'instance du discours transversale qu'est A.J. Greimas.

Le texte de niveau *n*

§1. Le type le plus simple de segment dans cette logique est le **niveau *« n »***, qui correspond aux articles publiés individuellement et dans lesquels, bien que l'on trouve la figure */je/* ou */nous/* –sachant que dans ce genre, ce « nous » dit « de majesté » est une figure d'acteur utilisée pour masquer le */je/* de l'énonciation–, l'objet du segment est débrayé. Ce qui définit ce niveau est que le sujet dont les articles traitent est toujours extérieur (c'est-à-dire, ses problématiques sont toujours des objets).

§2. Prenons, à titre d'exemple, la phrase d'ouverture de « Semiotica o metafisica » (les parties en italique sont de notre fait) :

> Se è troppo presto per pronunciarsi sul contributo portato da ciò che si ama definire, oltre Atlantico, la *rivoluzione chomskiana*, *non potremo negare* che questo sforzo di rinnovamento, notevole soprattutto per il modo inedito di porre i problemi, è venuto assumendo negli ultimi tempi un aspetto molto più chiaro e preciso.[28]

§3 Dans cet exemple, l'auteur se *rend présent* dans le texte par l'intermédiaire d'une forme modalisée négativement (« *non potremo negare* ») que nous avons surlignée. La phrase annonce aussi quel est le « sujet » (ou thème) sur lequel porte l'article : la *révolution chomskyenne* que l'auteur se propose de passer à la loupe. Cette idée est particulièrement illustrative car le rapport qu'entretient l'auteur à l'égard de son sujet est un rapport d'observation et, de ce fait, il l'instaure en objet. L'exemple montre en cela la position d'extériorité qui identifie typiquement l'instance du discours du niveau *n*, un segment constitué en texte-occurrence.

Le texte de niveau *n+1*

§1 Dans les recueils, la figure de l'auteur se dédouble sur deux plans : celui de l'article considéré individuellement et celui du recueil comme un ensemble

[28] A. J. Greimas, *op. cit.* 1968, p.71.

cohérent. Ici, l'instance du discours « actualise » un certain niveau *n* en reprenant des textes qui ont été écrits de façon indépendante (et qui portent sur des objets ou problèmes spécifiques), mais sa position extérieure est assurée par la dimension temporelle : le niveau *n* compris dans un texte de niveau *n+1* est nécessairement antérieur, mais son objet est soumis à l'instance du discours de l'ensemble. Or, comme nous l'avons dit, il existe deux manières de réaliser cette réflexivité. Dans le premier cas, l'existence des deux régimes temporels suffit à le situer dans la structure actantielle du texte. Nous parlons alors d'un embrayage actantiel et le texte en question constitue un *segment syntagmatique* : c'est l'enchaînement temporel qui opère le changement de positions. Dans le deuxième cas, l'instance du discours se manifeste et met à distance son propre discours, se plaçant de ce fait dans une position de surplomb ; le discours de l'auteur devient ainsi son propre objet. Nous dirons alors que cette forme d'embrayage objectal constitue un *segment paradigmatique* : la posture de l'instance du discours a un rapport objectal avec son propre discours.

§2. Dans le cas de l'introduction de *Du sens II,* par exemple, l'instance du discours se met en figure et avec elle un régime temporel (le présent) qu'elle mettra ensuite en rapport avec le temps de *Du sens*, un passé qu'elle *actualise*. Sans cette introduction et ses procédures d'embrayage (des textes de niveau *n* qu'elle inclut) et de débrayage (du discours de niveau *n+1* du passé), ce recueil resterait une suite d'essais portant sur différents thèmes d'une problématique majeure, construite a posteriori par l'énonciataire.

Dans la figure 2, une flèche indique le lien particulier construit entre les deux *Du sens*.

Le texte de niveau *n+2*

L'autre recueil auquel nous avons fait référence –*Sémiotique et sciences sociales*– présente une forme différente de dédoublement de l'instance du discours, qui n'est pas liée à un régime temporel : celle-ci prend de la distance vis à vis de son propre

discours non pas par rapport à ses dits (ses productions textuelles) mais par rapport à ses actions, à son discours comme faisant partie d'un faire, dans ce cas, le faire scientifique. Ce commentaire se fait cependant à un niveau *paradigmatique* –à la différence d'autres mises en perspective, comme lorsqu'un auteur parle de son œuvre sur le mode de l'interview. On prendra connaissance d'un cas de ce type prochainement. Pour l'instant, notre progression s'arrête à *Du sens II*.

1.2.2 La structure syntagmatique de *Du sens*

§1. Jusqu'ici, nous avons mis en lumière le fonctionnement de l'instance du discours de *Du sens* dans son statut de segment textuel de niveau n+1 attaché par une liaison intratextuelle avec *Du sens II*. Pour ce faire, nous nous sommes placés au niveau du Texte greimassien, objet d'étude de niveau n+2, et nous avons procédé à une exploration paradigmatique du champ en question.

Nous allons désormais descendre d'un cran dans le système par une lecture au niveau n+1 des segments pour essayer de trouver l'objet de leur instance de l'énonciation, dont on sait qu'elle partage la figure avec *Du sens II*, mais dont on ne connaît pas, en revanche, la visée de manière syntagmatique (donc l'objet). C'est une fois qu'on aura caractérisé l'intentionnalité n+1 que nous pourrons comparer les deux objets, celui de *Du sens* et celui de *Du sens II* et évaluer s'ils coïncident ou non.

1.2.2.1 Le plan « discret » de Du sens

§1. Dans la dernière page numérotée de *Du sens,* nous retrouvons les titres des différents essais individuels dans une liste organisée en parties, qui est plus proche d'un plan d'argumentation que d'une table des matières : d'une part, cette liste n'indique pas l'endroit où chacun des essais commence et, d'autre part, les 4 sous-ensembles à l'intérieur desquels les 15 essais sont organisés *ne sont pas repris dans les pages intérieures du livre*. Ces quatre sous-segments sont identifiés par des

titres : le premier s'appelle « Le sens », le deuxième « L'histoire et la comparaison », le troisième « Le récit » et le quatrième « La manifestation ».

§2. Plus haut, nous avons parlé du rôle de l'introduction d'un recueil comme lieu d'explicitation de l'intentionnalité de l'instance du discours du niveau n+1.

Cette condition de l'introduction constitue une différenciation par rapport au reste du contenu du livre ; nous avons également évoqué le fait que ce mécanisme de *paradigmatisation* était le propre des parties supratextuelles, parmi lesquelles nous avons cité, outre l'introduction, le titre et le plan. Dans le cas du segment textuel *Du sens*, nous voyons alors émerger un lien de proximité sémantique important entre deux de ces parties supratextuelles : le titre du livre est très proche du titre du sous-ensemble.

§3. Ce lien suffirait à attirer notre attention sur le sous-segment ainsi sélectionné par l'instance du discours n+1, mais notons qu'en plus, dans la lecture linéaire du texte-occurrence *Du sens*, le sous-segment « Le sens » se trouve en ouverture, ce qui finit par l'instaurer en lieu d'installation de l'intentionnalité. Le message de cette « introduction de niveau n+1 » reste à « décortiquer » dans la segmentation intérieure du syntagme qu'elle constitue. Ainsi, elle est composée de :

1. « Du sens » (qui *fait figure* d'introduction à un niveau n+2)
2. « Considérations sur le langage »
3. « La structure sémantique »
4. « *Conditions* d'une sémiotique du monde naturel »
5. « *Pour* une sociologie du sens commun »

Comment reconnaître l'unicité du projet de Greimas en 1970, alors que dans les différents essais dont *Du sens* se compose, il prône tantôt une *sémiotique*

du monde naturel, tantôt une *sociologie* du sens commun, voire une *grammaire* narrative et une *théorie de l'interprétation* du récit mythique comme objectif ? Une lecture des régimes temporels pourrait apporter un élément de réponse.

1.2.2.2 L'ombre d'un rythme de niveau n+1 : première trace de l'énonciation

§1. En effet, comme nous l'avons évoqué précédemment, l'intentionnalité a une contrepartie dans la temporalité et, dans un recueil, l'intentionnalité de l'ensemble bouleverse l'ordre syntagmatique original pour mettre en place sa propre intentionnalité autonome. Les essais qui composent *Du sens,* par exemple, n'ont pas été organisés en fonction de leur date de publication originale.

Si on suit l'ordre de lecture linéaire, les quinze essais considérés par leur date de parution individuelle dessineraient la série : 1970, 1965, 1967, 1968, 1968, 1966, 1962, 1968, 1969, 1966, 1970, 1967, 1967, 1960.

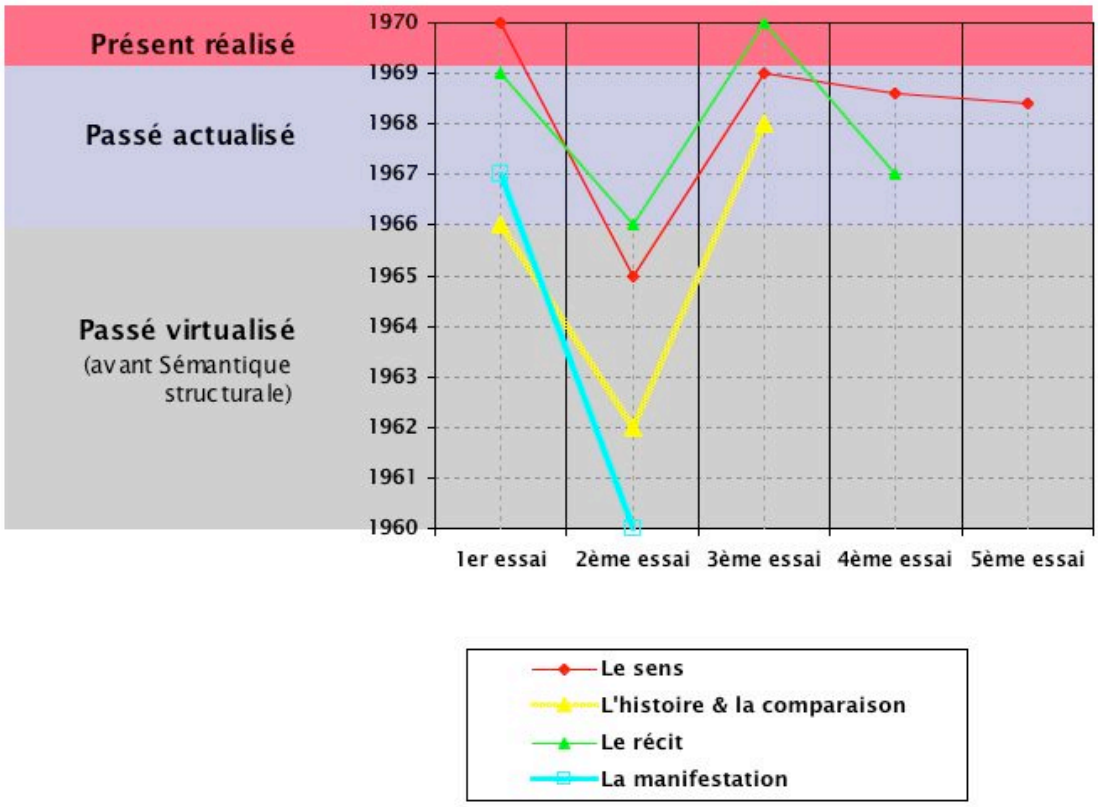
Si l'hypothèse de l'intentionnalité propre était tenable, alors cette organisation en parties devrait apporter un ordre de lecture de niveau supérieur (donc syntagmatique).

Voyons alors la distribution des dates dans les segments sélectionnés par l'instance du discours :

- « Le sens » : 1970, 1965, 1969, 1968, 1968.
- « L'histoire et la comparaison » : 1966, 1962, 1968
- « Le récit » : 1969, 1966, 1970, 1967
- « La manifestation » : 1967, 1967, 1960

Voici la représentation graphique de cette périodisation :

FIG. 3 : RÉGIMES TEMPORELS DES 4 SEGMENTS N+1 DANS *DU SENS*



Le premier segment sélectionné par Greimas-auteur est donc « Le sens », illustré dans le graphique par la ligne de couleur **rouge** et composé de cinq essais différents dont le premier date de 1970 (cette sorte d'introduction nommée « Du sens » qui, évidemment, n'a pas été publiée avant puis qu'elle est l'image du temps de l'énonciation elle-même), le deuxième de 1966, le troisième de 1969, et le quatrième et cinquième de 1968, avec une petite nuance due au fait que « Pour une sociologie du sens commun » –dernier essai du segment– était paru en avril alors que « Conditions pour une sémiotique du monde naturel » –l'avant-dernier– un peu après, en juin.

En **jaune,** nous pouvons voir la séquence du segment dénommée « L'histoire et la comparaison », plus courte que la précédente car formée uniquement de trois essais, le premier étant paru originalement en 1966, le deuxième en 1962 et le troisième en 1968 (septembre).

La ligne **verte** correspond au troisième segment de niveau n+1 sélectionné par Greimas-auteur ; il comprend quatre essais, dont le premier a été publié en 1969 et le deuxième en 1966 ; le troisième n'a jamais été publié avant, aussi sa temporalité se situe dans le présent de l'instance du discours, en 1970. Le quatrième essai, enfin, fut publié en 1967. Cette année-là est celle de la parution du premier essai du segment « La manifestation » (en **bleu**), dernier dans l'ouvrage et le plus court des quatre.

L'**axe vertical** du tableau fait référence aux niveaux de lecture : ainsi, le premier régime temporel correspond au maintenant ou présent de l'instance du discours, c'est à dire 1970. La période allant de 1960 jusqu'à 1969 est appelée le passé débrayé de l'instance de l'énonciation, qui prend son sens grâce à la lecture de niveau n+2.

§3. Ainsi, l'hypothèse de structure rythmique relative à ces régimes temporels semble se confirmer. Cette question nécessite que l'on puisse établir la logique syntagmatique intérieure aux ensembles.

1.2.2.3 Logique syntagmatique de niveau n

§1. Le deuxième sous-ensemble de *Du sens*, intitulé « L'histoire et la comparaison », est composé de trois essais :

1. « Structure et histoire »
2. « La mythologie comparée »
3. « Les jeux des contraintes sémiotiques »

Comme ces titres l'évoquent, cette partie se consacre d'une certaine manière à la transformation, à la différence et à son évaluation. Mais cette partie est à différents titres composée d'essais qui concernent le comparatisme, et c'est la mythologie comparée qui a été à l'origine du développement de la narrativité, notion à laquelle le projet greimassien doit beaucoup de sa visibilité.

§2. L'article « Les jeux des contraintes sémiotiques », écrit par Greimas en collaboration avec F. Rastier est, de son propre aveu[29], une « mise en dialogue », d'une part avec la logique (et son groupe de Klein) et avec la psychologie (et son groupe de Piaget). D'autre part, il construit la continuité du discours greimassien en adressant un regard à *Sémantique structurale*, par un pas en avant par rapport à la structure élémentaire de la signification qu'il avait proposée en 1966. A ce stade de l'analyse, nous pouvons effectuer un lien entre les deux premières parties de *Du sens* et, de ce fait, établir un certain principe de cohérence dans le mouvement d'argumentation greimassien.

§3. En effet, l'essai ouvrant chaque partie –« Du sens » pour la première et « Structure et histoire » pour la deuxième– évoque au niveau *n* les problématiques les plus proches du temps de l'instance de l'énonciation, ce qui nous conduit à penser qu'elles appartiennent à un certain temps « présent »–le présent de l'auteur : est-ce l'histoire ou la structure qui domine ? Est-ce sensé de parler du sens pour toutes les sciences de l'homme et de ne pas parler de l'Homme comme sujet ?

1.2.2.4 Liens intratextuels : la construction de l'objet

§1. Ces problématiques « actuelles » ou situées au temps présent servent dans ces deux premières parties de plateforme pour évoquer (*actualiser* ?) le passé afin de signaler ses limites : c'est le cas de la critique de certaines formes de linguistique dans « Considérations sur le langage » dans la première partie (*Le sens*). Dans la deuxième partie, nommée « Histoire et comparaison », Greimas reconnaît dans « la

[29] Cf. A. J. Greimas dans *Actes sémiotiques- Bulletin* N°17, Paris, GRSL (EHESS-CNRS), mars 1981 p. 42-46.

mythologie comparée » que les méthodes exposées peuvent paraître « vieillies », donc dépassées, mais conserve l'essai « pour sa valeur didactique ». L'auteur tisse ainsi un lien avec le futur de la discipline par le biais de « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », qui pose les principes d'ouverture de l'objet sémiotique vers une certaine totalité de sens.

§2 Cette projection vers le futur, tout en jetant un coup d'œil au passé, est destinée à marquer la continuité du projet par rapport à ses productions précédentes en même temps qu'à expliciter des paramètres qu'il évoque dans sa discussion (« Pour une sociologie du sens commun »). En ce sens, certains articles peuvent jouer le rôle de charnière dans ce mouvement de pensée, faisant la transition entre le passé et le futur –ou, pour être plus exact, le futur *parce que le passé*. C'est le cas de « La structure sémantique » dans la première partie et du « Jeu des contraintes sémiotiques » dans la deuxième partie.

§3. C'est ainsi que se dessine un mouvement d'argumentation pour parler de l'objet d'étude de la sémiotique, identique dans ces deux premières parties de *Du sens*. Ce mouvement présente en effet l'enchaînement suivant :

Le *présent* avec ses tensions (problématique à dépasser)

Le *passé* comme source (dans un texte « technique »)

Le *futur* envisagé (comme un programme théorique vaste et nouveau)

Le *passé* pour dire la continuité (une marque intratextuelle précise)

Il apparaît donc que l'objet d'une *sociologie du sens commun* n'est pas en concurrence avec celui d'une *grammaire narrative* ou celui d'une *sémiotique du monde naturel,* comme on aurait pu le penser de prime abord, puisque chacun de ces objets–essais occupe une position différente dans l'argumentation à l'intérieur des parties. C'est donc effectivement le régime du sous-segment qui s'impose par rapport à l'individualité des essais (n+1>n). Or si ce mouvement thématique paraît confirmer l'image que dessinaient les figures du temps de notre lecture paradigmatique (cf. supra « niveaux et régimes de l'énonciation »), il faudrait pouvoir l'appliquer à l'ensemble des sous-segments de niveau n+1 (les parties signalées par le plan « discret » des derniers pages).

1.2.3 Passages entre niveaux

1.2.3.1 Un problème de futur (antérieur)

§1. L'hypothèse d'un rythme syntagmatique de niveau n+1 *fait sens* pour les deux premières parties de *Du sens*. De plus, ce mouvement dans l'argumentation de l'instance du discours (qui est figuré par le nom de Greimas lui-même) ne concerne pas uniquement l'organisation des essais à l'intérieur de chaque partie. En effet, cette dynamique se reflète au niveau de l'énoncé (niveau *n*) de cette « quasi-introduction » qu'est la première des séquences elle-même (intitulée « Du sens ») : lorsqu'on la *lit,* l'objet sur lequel porte l'essai introductif est suivi d'une critique du structuralisme, pour passer à l'évocation de ce qui a été construit, par exemple en termes de narrativité, et pour finir sur les voies d'une sémiotique formelle. Tout se passe comme s'il y avait un reflet de la structure générale du niveau du plan (*n+1*) sur le niveau inférieur, celui du texte –de *la lettre*– de l'essai (*n*).

Cela peut paraître évident compte tenu du rôle qui est accordé habituellement aux introductions et aux règles génériques de leur composition. Toutefois, cette « évidence » nous permettra de formuler l'hypothèse que ce rythme syntagmatique « résonne » à travers les différents régimes de segmentation, dans le sens « ascendant » : le régime de chacun des essais, le régime

du plan général et le régime du livre dans l'œuvre de l'auteur. En conséquence, si le premier sous-ensemble du livre correspond au présent et le deuxième sous-ensemble au passé, en le critiquant, le programme immédiat et futur du projet greimassien devrait être énoncé dans la troisième partie. Serait-il possible de retrouver un lien vers un texte qui n'a pas encore été écrit (donc, qui n'a pas de temporalité) ? Pour invraisemblable que cela puisse paraître, c'est cela que prévoit le système de fonctionnement général de l'énonciation que nous avons détaillé plus haut. Allons donc à la recherche de la *trace laissée par le futur* dans le troisième sous-ensemble de *Du sens*.

§2. Cette troisième partie, nommée *Le récit*, est composée des quatre essais suivants :

1. « Éléments d'une grammaire narrative »
2. « Pour une théorie d'interprétation du récit mythique »
3. « La quête de la peur »
4. « La structure des actants du récit : essai d'approche générative »

D'après ces *figures–titre*, nous pouvons constater que cette partie est consacrée, ainsi que la partie précédente le laissait supposer, au développement de la narrativité sous ses différents aspects : la construction d'un parcours de sens et de l'avancée de son métalangage, ce qui est précisément une étape ultérieure de la discussion sur les structures sémantiques profondes ou, si l'on peut dire, sa « projection ». Rappelons ici que celles-ci sont justement le sujet du dernier essai de la partie précédente. Suite donc à cette avancée introduite dans le discours de la théorie (la grammaire narrative), se situe sa *filiation historique* : la théorie proppienne des fonctions et la découverte de l'utilité heuristique des contes

merveilleux[30]. Enfin, nous retrouvons dans le dernier essai un aspect tout à fait nouveau dans le discours greimassien, la *générativité*, qui possède des liens directs avec le futur (les actants) et avec le passé le plus antérieur de la théorie, *via* la problématique du langage et avec le postulat de la structure sémantique fondamentale de la signification.

Si on s'en tient à une lecture strictement syntagmatique –en ignorant, par conséquent, le rythme et le système de correspondances entre régimes temporels que nous avons cru déceler dans la structure du recueil–, cette partie du livre serait dédiée à la prospective du projet sémiotique en posant le programme à suivre (la grammaire narrative), les origines (une théorie du récit mythique) et les moyens techniques du projet (les structures actantielles). Ceci impliquerait de croire que les structures actantielles, traitées selon *une approche générative,* étaient à l'époque le dernier acquis de la théorie.

§3. Une telle lecture serait confortée par le fait que, du point de vue de l'ensemble (le recueil), « Le récit » est la dernière partie de l'argumentation proprement dite, puisque la quatrième partie du livre (appelée « La manifestation ») expose, simplement et à l'image de ce qui avait été fait dans *Sémantique structurale*, des exemples d'application de la méthode proposée préalablement. Par exemple, dans *Sémantique structurale*, « Un échantillon de description » fournissait une étude de cas, l'univers discursif de G. Bernanos, faisant office d'illustration de l'efficacité heuristique de la voie proposée. Dans *Du sens*, cet effet d'illustration est amplifié (car il s'agit, en plus, de montrer la variété des objets pouvant être traités) et déployé sur trois essais :

[30] Appelés génériquement « récit mythique » pour éviter opportunément la polémique qui faisait rage à l'époque sur les différences entre mythe et conte, comme cela a été exposé dans « Pour une littérature ethnique » (cf. A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, *op. cit*. p.189-216).

1. « La linguistique structurale et la poétique »

2. « L'écriture cruciverbiste »

3. « Les proverbes et les dictons »

Encore une fois, le dernier segment signale l'attachement du discours général au présent d'un côté et à une figure précise du passé de l'autre –dans ce cas, il s'agit du passé de lexicographe de Greimas en tant qu'instance du discours de niveau n+1. Le troisième de ces essais (« Les proverbes et les dictons ») est en effet l'essai le plus ancien utilisé pour ce recueil (1960) ; aussi fait-il référence au « passé académique » de l'auteur puisqu'il fut publié originalement dans *Cahiers de lexicologie* N°2. Voilà que le rythme constaté dans la première et la deuxième partie se confirme aussi dans cette quatrième partie.

1.2.3.2 Et cependant…

§1. La troisième partie de *Du sens* commence très exactement à la moitié physique du livre, marquant matériellement un *tournant* dans le projet, du moins dans le régime de lecture du livre en tant que manifestation, évoqué précédemment comme niveau de « *lecture textuelle* ». Cette partie a été nommée *Le récit* et s'ouvre, comme nous l'avons déjà dit, avec « Éléments d'une grammaire narrative », un texte que J.-C. Coquet qualifie de « *célèbre article–programme* »[31]. C'est dire si le projet greimassien, qui prenait appui sur la narrativité et tirait son origine de la mythologie comparée de C. Lévi-Strauss et de G. Dumézil, héritier donc des

[31] J.- C. Coquet, *op. cit.*, p. LXII. Il est curieux de noter, par ailleurs, que le premier essai de cette troisième partie tisse un lien intertextuel direct avec le passé de la théorie proppienne et, en même temps, avec *Du sens II* –ce que nous avons pu noter parce que notre lecture se fait *a posteriori*. Dans tous les cas, l'essai « Éléments d'une grammaire narrative» précède le fameux article avec lequel nous avons débuté ce chapitre: «Un problème de *grammaire narrative* : les objets de valeur » qui, lui, a été republié dans *Du sens II*. En effet, cet article entame la suite de «Eléments d'une grammaire narrative » en établissant les éléments de la « grande syntagmatique » dont Greimas rêvait en 1969 (date de publication des « Eléments… ») et dont il annonce l'avènement en 1983 dans l'introduction de *Du sens II*.

disciplines traditionnellement « concrètes », se trouvait à présent prêt à partir dans un tout autre sens, fort du dernier de ses *emprunts* : la générativité.

En effet, Greimas considérait la générativité comme le concept qui permettrait de faire le passage des structures profondes de la signification aux structures de la manifestation, c'est-à-dire, de traiter du jaillissement du sens autant que de sa fixation dans le texte. Et ce, tout en gardant un lien intertextuel avec la sémantique structurale d'origine et en donnant forme à quelque chose qui répondait au nom de « *sémiotique fondamentale* » –nom mentionné dans le premier essai du livre. La première apparition du mot *générativité* dans le discours greimassien date de 1967 : il s'agit de l'année de parution de l'essai intitulé « Structures actantielles : une approche générative », texte qui figure en dernière position dans cette troisième partie de *Du sens*.

Il est intéressant ici de noter que si l'intention avait été d'aller en progressant autour de la narrativité, dont les derniers développements auraient touché –ainsi que nous venons de le signaler– la structure actantielle, il aurait alors été possible de garder « Éléments d'une grammaire narrative « et « Pour une théorie d'interprétation du récit mythique » dans la deuxième partie, ces deux essais touchant à l'histoire des transformations. De plus, le comparatisme est, dans les faits, le point de départ du projet structuraliste à la française, sinon son postulat de base : il est le point de partage entre la mythologie de Dumézil, la sociologie dont Lévi-Strauss s'est nourri, la théorie de Hjelmslev[32] et la formation initiale de Saussure.

Si nous prolongions cette idée, « La quête de la peur » et « Les structures actantielles du récit : une approche générative » auraient pu faire partie d'une troisième partie qui concernerait entièrement l'étude de la manifestation dans sa

[32] Cf. voir, à ce sujet, les développements faits par A.J. Greimas (dans sa préface au *Langage* de L. Hjelmslev, Paris, éditions de minuit, 1966) et ceux de Rastier (dans son introduction aux *Nouveaux Essais* de L. Hjelmslev, Paris, PUF 1985).

complexité. Le niveau narratif est la contrepartie « cachée » du niveau figuratif et, dans l'idée d'un parcours de sens, ces deux essais toucheraient le niveau narratif alors que ceux concernant en première instance la structure « superficielle » de la langue (« La linguistique structurale et la poétique », « L'écriture cruciverbiste » et « Les proverbes et les dictons ») auraient représenté le niveau figuratif. De cette façon, l'argumentation aurait porté sur un rythme très régulier et donc « équilibré » (une valeur positive selon les règles de la méthode) de trois parties composées de cinq essais chacune. Il n'en a rien été : l'organisation suivie par le plan de *Du sens* n'est ni historique ni « équilibrée » au sens du nombre d'articles par partie. Qu'est-ce que cela veut dire ?

§2. Si on suit la logique selon laquelle « Éléments d'une grammaire narrative » serait l'essai le plus important car programmatique ou celui qui marque un tournant dans le discours greimassien (Coquet dixit, cf. *supra*), la structure du recueil présenterait trois problèmes de cohérence. *Primo*, on ne saurait pas quoi faire de l'objet des recherches évoqué dans « Conditions pour une sémiotique du monde naturel », de la position privilégiée de cet essai dans le recueil et des isotopies sémantiques et thématiques établies avec le texte de l'introduction « Du sens », qui le mettent en avant. *Secundo*, si l'on suivait une logique linéaire pour cette troisième partie du recueil, le rythme d'argumentation que nous avons retrouvé dans la lecture paradigmatique et dans la lecture de niveau n des deux premiers sous–segments devrait disparaître sans offrir d'explication à l'organisation de l'ensemble du livre. Et ce, particulièrement pour les essais qui sont rassemblés dans la première partie –et il faut rappeler que cette organisation a été posée par le plan/table des matières qui s'offre au lecteur à la fin du livre. *Tertio,* s'il est vrai que l'hypothèse d'un rythme dans l'argumentation greimassienne n'est qu'une hypothèse de notre fait et que l'objet posé par « Conditions pour une sémiotique du monde naturel » pourrait être considéré comme « dépassé » du fait qu'il est antérieur physiquement et historiquement à celui d'une certaine « sémiotique fondamentale » prônée par « Éléments… », la lecture *linéaire* ignorerait toujours le troisième essai de cette troisième partie,

intitulé « La quête de la peur », qui est le seul à ne pas avoir été publié auparavant, avec l'introduction.

De surcroît, cet essai détient la position qui correspondrait, dans notre structure rythmique hypothétique, au « futur » de la recherche, ce qui, à notre sens, mène à lire attentivement les différentes parties du point de vue de l'instance du discours, c'est-à-dire, au niveau n+1 de l'énoncé.

En fin de compte, ce qui ressort clairement de ces problèmes (aller à l'encontre du système d'articulation des niveaux de l'énonciation, ignorer l'existence de « la quête de la peur »), c'est que la grammaire narrative n'est pas *l'objet* de la sémiotique en 1970 –du moins pour l'instance du discours-, qu'elle ne représente plus sa visée.

1.2.3.3 Temporalité syntagmatique du niveau n+1

§1. Si on applique l'image des deux temporalités *t1* et *t2* correspondant aux niveaux *n* et *n+1* de la production du discours[33] à l'hypothèse du schéma rythmique *présent* (technique) ➡ *passé* (méthodologique) ➡ *futur* (épistémique) ➡ *passé+futur* («intertextuel»), nous pourrions donner une explication alternative qui intègre l'essai « La quête de la peur ». La troisième partie de *Du sens* devrait alors comprendre, dans l'ordre, les aspects du présent à dépasser, la source, puis la visée, et finalement la partie spécifique de l'ancienne théorie que cette nouvelle étape de la recherche vise à compléter.

§2. Dans cette perspective, la grammaire narrative serait la partie du corps théorique, comme le postulat structuraliste dans la première partie du livre et l'héritage de la mythologie comparée dans la deuxième, que la recherche viserait à dépasser. La générativité (essai sur les actants) deviendrait ainsi, pour le *Greimas*–

[33] Pour rappel : le premier niveau correspond à la production de l'essai individuellement, le deuxième à sa reprise dans un texte avec une articulation différente, portant sur une étendue thématique plus ample et produit à un moment ultérieur (cf. *supra*).

narrateur omniscient de 1970, instance du discours de niveau *n+1*, l'élément sur lequel il pense tisser le futur de la sémiotique dans la lignée de la sémantique structurale. Quelque chose d'encore plus ambitieux que la seule grammaire narrative et même qu'une syntagmatique**,** évoqué dans la première partie de *Du sens* sous le nom de « sémiotique du monde naturel » et qui correspondrait, selon la logique des correspondances entre niveaux que nous avons identifiée, au contenu de l'article intitulé « La quête de la peur ». Nous laisserons provisoirement de côté la lecture au niveau *n* de cet essai pour continuer dans la vérification du fonctionnement syntagmatique des parties du niveau *n+1*.

§3. Après « La quête de la peur » vient donc l'article avec lequel Greimas introduit la générativité dans son discours : « les structures des actants du récit : une approche générative ». Toujours d'après notre hypothèse de la logique rythmique, cet essai-ci viendrait s'ajouter au mouvement de modélisation initié par la structure élémentaire de la signification, esquissé depuis *Sémantique structurale* et poursuivi dans la proposition d'une première figure pour ce modèle. Cette figure était proposée dans l'essai « Le jeu des contraintes sémiotiques », on l'appellera plus tard « carré sémiotique ».

1.2.3.4 L'harmonie retrouvée

§1. Thématiquement, le parcours « génératif » du sens est donc esquissé avec l'essai sur les structures actantielles. En ce sens, il représente « l'actualité » évoquée par la quasi-introduction du livre, qui constitue elle aussi un élément compatible avec l'idée d'une « grammaire narrative ». Ainsi, dans la logique structurale retrouvée, la « case » du présent problématisé anticipe celle du passé, dépassé, puis celle des liens construits entre segments du Texte greimassien, que nous avons appelés *liens intratextuels*[34]. Pour la première séquence temporelle –le

[34] Il nous paraît ici nécessaire de noter que, dès lors que nous considérons l'ensemble de l'œuvre de Greimas comme un Texte, le lien existant entre *Du sens* et *Du sens II* n'est pas construit comme un lien intertextuel puisque chacun des ouvrages est considéré comme un segment–séquence et non pas comme

passé « dépassé »–, il suffit de remarquer que « Pour une théorie d'interprétation du récit mythique » est un développement postérieur de l'idée parue avec « La mythologie comparée » : en effet, la version originale était destinée à paraître dans un recueil de textes sur la mythologie et le récit, ainsi que nous l'apprend la note de bas de page de la première page de cet essai[35].

§2. À la place du passé en tant que « marqueur intratextuel» se trouve, comme nous l'avons vu, « Les structures des actants du récit : une approche générative ». La générativité est, dès lors, à inscrire dans la partie «solide» de la théorie (celle de *l'épistème*) au même titre que l'idée d'une structure élémentaire antérieure à la manifestation. Cette interprétation suivrait la perspective d'une sémiotique de la production (la génération) du sens qui devrait, à son tour, pouvoir s'ajouter à la sémantique interprétative « *dont le droit à l'existence n'est plus contesté* [36]», dans la construction d'une théorie de la production comme origine de la saisie du sens : « *car le problème de la constitution du signifiant est déjà le problème du sens* », comme le disait, au niveau *n*, la quasi-introduction du livre — l'essai intitulé « Du sens »[37].

§3. L'image d'une structure rythmique supposée par la lecture paradigmatique des figures temporelles se trouve ainsi confirmée par enchaînement (ou lecture syntagmatique) des thématiques dans chacun des sous–segments de *Du sens*. Nous pouvons donc à présent revenir à la question de l'objet

---

un Texte à part entière. Dans ce cas, il faudrait le considérer comme une sorte de lien isotopique. Comme il n'est pas sûr que le lien entre deux ouvrages soit de la même nature que celui qui s'établit entre deux segments du même texte –qui, lui, est éminemment sémantique–, nous préférons considérer cette structure sous le nom d'*intratexte* ou un texte à l'intérieur du texte, qui n'est pas encore une structure textuelle abstraite et produite par l'analyse, mais qui correspond toujours à une structure appartenant au niveau de la « manifestation ». Cette position est inspirée de ce que la sémioticienne et historienne de l'art mexicaine L. Ruiz Moreno a fait pour l'analyse sémiotique d'un retable baroque (cf. *El árbol dorado de la Ciencia*, Puebla, Benemérita Universidad Autónoma de Puebla, 2003).

[35] A. J. Greimas, *op. cit*. 1970, p. 185.

[36]Idem, p.12.

que poursuit l'instance du discours. En effet, si la *générativité* est le moyen par lequel le projet d'une sémiotique *totale, fondamentale* (ou du « monde naturel ») pourrait se mettre en place, ceci nécessite la mise en place d'un vaste programme dont la clef est dans ce « noyau dur » du futur anticipé qui siège au niveau *n* de « La quête de la peur » : il s'agit de l'étude des passions.

1.2.4 Le sens, un objet à géométrie variable

§1. Aussi étonnant que cela puisse paraître, donc, les thématiques qui font l'orgueil de *Du sens* II se retrouvent déjà dans *Du sens* : une sémiotique étendue (qui ne concerne plus seulement la *réception* mais aussi la *production* du sens), la construction d'une syntagmatique d'échelle supérieure et la recherche d'une sémiotique des passions. Pour compléter cette étape de notre investigation sur l'objet de la sémiotique greimassienne, nous devons de nouveau extrapoler notre point de vue. Nous allons donc revenir au niveau *n* de *ce que dit* la « quasi-introduction » de *Du sens* (lecture syntagmatique) pour ensuite finir avec la position de niveau *n+2* (c'est-à-dire, la perspective de l'ensemble de l'œuvre greimassienne d'un point de vue paradigmatique). Le tout, afin de circonscrire l'objet dessiné par le super-segment *Du sens* + *Du sens II*.

1.2.4.1 Passions sémiotiques

§1. Si l'on considère *Du sens* comme un récit homogène (niveau *n+1*), nous remarquerons que le rôle de héros du discours narratif (le sujet du faire) est figuré comme « nous » ou comme «le sémioticien » : le rôle actantiel de ces deux figures d'acteurs est le même. Comme ce qui nous intéresse ici est de retrouver le conflit entre l'instance de l'énonciation de *Du sens* et celle de *Du Sens II* –et que cette dernière dénonce–, il est fort possible que suivant le devenir de ces figures actorielles, on puisse reconstruire la quête du héros sémioticien de *Du sens*.

§2. Comme nous l'avons vu plus haut, selon les différentes séquences d'un niveau *n* de *Du sens* (les essais), l'objet de chacun des programmes narratifs (pour

[37] Idem, p.10.

peu que l'on accepte d'identifier les différents essais à une séquence narrative) est, tour à tour, « la sémiotique fondamentale », « une sémiotique du monde naturel », etc. Or il se trouve que le héros du récit –« le sémioticien » donc– est, de plus, informé *thymiquement* par rapport à certains « objets ». Dans le cas de « Du Sens » –la « quasi-introduction », niveau *n+1*–, la formalisation de la théorie lui inspire, par exemple, de « l'admiration et de la méfiance », deux « passions » dont la cohabitation constitue une véritable tension modale :

> « L'attitude *du sémioticien* à l'égard des *langages formels tient à ceci que l'admiration s'y mêle à la méfiance* : c'est la forme qu'il *voudrait*, en définitive, pouvoir donner à ses concepts opérationnels et ses relations alors réductibles à des simples calculs. Ce qui *l'inquiète*, pourtant, c'est le caractère tautologique du calcul logique : il se demande si tout transcodage, si toute nouvelle articulation du sens n'indique pas une augmentation de celui-ci… » [38]

Lorsqu'on passe au niveau du Texte constitué par l'ensemble des œuvres du discours greimassien, cette figure faite d'un mélange de passions est tout à fait équivalente à celle qu'inspire le projet chomskyen à un énonciateur indéfini dans « Semiotica o metafisica ? » –le premier des textes de Greimas parus en 1968, texte embrayé mais de niveau n– dont nous avons parlé plus haut (cf. supra « l'année ou l'imagination prit le pouvoir ») et qui n'a jamais été publié en français. Voici l'extrait concerné :

> « … l'apparato logico-matematico, ad un tempo *terrorizzante* e *attraente*, di cui si è avvalsa l'esperienza chomskiana, non può non farci pensare alla cibernetica, scienza il cui centro non si trova in nessun posto, se la circonferenza è dappertutto »[39]

§3. Pourquoi le héros–sémioticien persistait dans l'approche générative, introduite dans son idiolecte en 1967 et critiquée dès 1968, en republiant une

[38] Greimas, *Du sens*, *op. cit*., p. 11.

[39] Ce qui pourrait être entendu comme suit : « …l'apparat logico–mathématique, *à la fois terrorisant et attirant*, dont se sert l'expérience chomskyenne, ne peut éviter de faire penser à la cybernétique, science pour laquelle la circonférence est partout et le centre nulle part ». (Cf. A.J. Greimas, « Semiotica o metafisica », op. cit., p.72).

approche inspirée du chomskysme –sans mises en garde– dans le recueil de 1970 ? Pour trouver réponse à ceci, nous reviendrons à l'idiolecte greimassien.

1.2.4.2 L'exemple et la cause

§1. Greimas fait référence à l'œuvre de N. Chomsky par périphrases en utilisant l'expression « grammaire générative » ou les qualificatifs « expérience » ou « révolution » avant le nom du linguiste américain. On notera qu'elle apparaît également de manière implicite dans des expressions plus vastes et génériques telles que « la linguistique américaine » ou « les linguistes d'outre-atlantique ».

§2. En remontant d'un cran dans l'ampleur de la dénomination, l'œuvre chomskyenne s'inscrit dans le champ épistémologique et lexical qui va de « l'apparat logico–mathématique », des « langages formels » et des « modèles logico–mathématiques » à « la théorie de la communication » ou « la « cybernétique », cette science totale aux limites invisibles… que le *sémioticien* de l'extrait cité peu avant convoite comme le rêve le plus profond et fantastique qui soit :

> Si j'insiste quelque peu sur la nécessité d'utiliser les catégories logiques pour la construction de modèles et de se servir d'un langage logico-sémantique pour la description de textes, c'est, entre autres raisons, parce que l'efficacité des modèles logico-mathématiques a fait ses preuves, se serait-ce qu'en nous permettant d'aller à la lune[40]

En un mot, l'œuvre de N. Chomsky fait figure, à chaque niveau de lecture discours, de la même manière que la grammaire ou le formalisme d'origine jakobsonien, de cet Objet, cet *Autre* que le *soi-ipse*[41] du sémioticien que Greimas voudrait atteindre afin de se compléter.

[40] A.J. Greimas, *op. cit*. 1976, p.198.

[41] Pour paraphraser Ricoeur (cf. P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris : Seuil, 1991).

> « Une situation nouvelle est en train de se créer avec le tarissement – prévisible – des courants sémiotiques d'inspiration métaphysique ou idéologique, avec surtout les développements –prometteurs– des recherches portant de manière implicite ou explicite sur les problèmes de la signification, tels que la sémantique générative, la logique anglo-saxonne ou la pragmatique américaine, recherches qui répondent comme en écho à nos propres préoccupations obstinées… »[42]

Pour cette raison, nous ne pouvons pas considérer l'utilisation de la notion de générativité par Greimas comme un emprunt proprement dit, puisqu'elle possède un contenu idéologique explicable uniquement par l'idiolecte greimassien et non par les contenus théoriques. Ce « non emprunt » que représente la générativité pour la sémiotique greimassienne en 1970 obéit donc à l'envie « du sémioticien » de faire comme « les linguistes d'outre-atlantique » qui seraient, eux, « à la différence des français », irréprochables du point de vue de la scientificité.

§3. En effet, dans les conclusions qu'il fait pour un symposium international sur la littérature ethnique, il aurait opposé, ainsi que le raconte J.-C. Coquet, « *la recherche nordaméricaine, 'scientifique', à la sémiotique européenne dont les fondateurs seraient Saussure et Propp »*[43]*.* D'après notre lecture de ce texte tel qu'il a été repris dans *Sémiotique et sciences sociales*, Greimas rend compte des deux tendances manifestées dans les discours des chercheurs présents dans le symposium, dont un d'eux, (*/Pierre Maranda/*) se serait identifié aux linguistes d'outre-Atlantique. La dichotomie « *polarisée à l'excès* » que Greimas énonce est celle de « *l'intuition »* vs « *l'analyse automatique »* (p. 195) ; plus tard, il déclarera adhérer complètement à la position de Maranda. Dans le *DRTL*, il assume effectivement une proximité avec « *les recherches en sémantique générative (sic), la logique anglo-saxonne ou la pragmatique américaine »* au détriment des courants sémiotiques d'inspiration *métaphysique* ou *idéologique (p. III)*. Ces courants désignent, pour nous, les recherches de R. Barthes, d'après les qualificatifs que ces

[42] cf. DRTL p. III.

[43] Le texte auquel Coquet fait référence a été partiellement repris dans *Sémiotique et Sciences sociales* (cf. A. J. Greimas, 1976, p. 196 et 201). Pour Coquet, voir « Eléments de bio-bibliographie », (*op . cit* . 1985, p. LXIII).

courants reçoivent plus loin dans le *DRTL* lui-même (v. entrée « sémiotique »). On y reviendra plus après.

1.2.4.3 Objets et valeurs

§1. C'est ainsi que nous voyons se dessiner une valeur de base et plusieurs valeurs d'usage dans le discours greimassien : si le nom du projet et celui de l'objet évoluent entre une *sémantique* (structurale), une *grammaire* (narrative) et même, plus tard, une *syntaxe* (modale), c'est que ces noms ne sont que des *objets d'usage* d'une quête autrement plus profonde et transversale.

§2. Ainsi, si l'on suivait la même logique utilisée pour établir un rôle actantiel à la grammaire chomskyenne, nous trouverions que l'objet de valeur *de base* du discours greimassien est, tout simplement, la scientificité. Aussi *Du sens II* s'inscrit-il plutôt dans une continuité totale avec *Du Sens*, puisqu'il est consacré justement à la mise à plat des « conditions » d'une sémiotique modale, le programme qui est déjà évoqué dans « La quête de la peur » du premier *Du sens*.

§3. Pour approfondir cette affirmation, remarquons que le premier des essais de *Du sens II*, « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative », revient de nouveau à la mythologie comparée pour établir l'existence d'un objet et d'un sujet, comme les extrêmes présupposées par l'action elle-même. Le deuxième essai est consacré à la problématique des actants, dont l'origine se trouve à la fois dans la *Syntaxe structurale* de L. Tesnière et dans la théorie de V. Propp. Ensuite, il y a aussi dans *Du sens II* l'énonciation d'une cause (avec sa marque « *pour* ») : c'est celle des modalités et, finalement –puisque, de nouveau, une dernière partie du texte est dédiée à l'exemplification à partir des études de cas– un travail sur la *véridiction*, en écho à cette dernière réflexion que l'on trouve à la fin de l'introduction de *Du sens* (les parties en italique sont de notre fait) :

> [*Le sémioticien*] est aussi embarrassé par les *modalités du vrai et du faux*, surtout lorsqu'elles se réfèrent à une réalité autre que linguistique, et que sa conception du langage lui interdit d'envisager sans lui conférer d'abord un statut sémiotique. Il lui faudrait une *logique linguistique* qui traiterait, par exemple, le *mensonge* et *le secret*, la ruse et la sincérité sur le même plan que la vérité et la fausseté. *Il lui faudrait* une logique des équivalences plutôt que des identités [44]

1.2.4.4 (Enfin) Les figures de l'objet dans le discours greimassien

§1. Si l'on quitte la posture syntagmatique pour regarder l'idiolecte greimassien d'un « œil » paradigmatique, nous pourrons finalement retrouver ce que les valeurs du discours présupposent. Seulement, ce n'est pas un mais plusieurs objets que la parole greimassienne esquisse et ils correspondent aux niveaux du tableau que nous avons présenté dans l'introduction (cf. *supra*, Ch1§1, « La sémiotique greimassienne comme objet ») et que nous présentons de nouveau, pour rappel :

Niveaux	Objets						
Le texte-énonciation	Du sens	*Du sens II*	X	X	X	X	X
Le Texte-idiolecte	Greimas,		X	*Barthes*		X	X
La pratique	Sémiotique			*Sémiologie*	X	X	X
Le discours	Scientifique					*Artistique*	
La fonction sociale	Le pouvoir						*X*

§2. Du point de vue de l'idiolecte greimassien (nous partons donc du deuxième niveau du tableau), l'objet du projet scientifique de Greimas prend différentes formes langagières qui servent à désigner, comme nous l'avons dit, différents types d'objets.

Un premier cas de figure est l'usage dans l'œuvre de Greimas du mot « pour » suivi du nom composé d'une discipline. Cette forme désigne l'objet du projet sur le mode d'un grand engagement (rapport syntagmatique), presque **militant**. Il s'agit d'une exhortation des sémioticiens à se lancer à la conquête de

[44] A. J. Greimas, *op. cit.* 1970, p.11.

nouveaux domaines. Par exemple, dans *Sémiotique et sciences sociales*, l'essai « Pour une sémiotique topologique » s'intéressait à la possibilité que la sémiotique traite de l'espace non plus figuré mais tridimensionnel, comme un objet sémiotique à partir de sa considération comme signifiant. Ou, dans *Du sens II*, « Pour une théorie des modalités » est le point culminant de la quête, initiée dans *Du sens*, pour une logique *« des équivalences plutôt que des identités »*[45]. Ceci étant dit, il existe une différence de niveau, car « Pour une sémiotique topologique » se situe au niveau de la *pratique* sémiotique alors que les modalités appartiennent à l'appareillage théorique le plus abstrait de la théorie sémiotique, celui concernant les modes d'existence. La théorie, quant à elle, est un objet du *discours* scientifique.

Il existe une deuxième façon pour Greimas de faire référence à l'objet de son projet, moins militante et plus épistémologique ; autrement dit, plus distancée (paradigmatique). C'est l'utilisation du mot « conditions », qui pose des bases opérationnelles à partir desquelles une aire du projet théorique est construite. Ainsi, dans *Sémantique structurale*, par exemple, le but du projet greimassien est justement la construction d'une sémantique scientifique (« Conditions d'une sémantique scientifique », p 5.). Dans *Du sens,* pour revenir aux deux recueils (segments de niveau *n+1*) qui ont occupé le centre de notre discussion, le but visé par l'auteur est, d'une part, une « sémiotique du monde naturel » –au niveau des « conditions », p. 49– et, d'autre part, « une sociologie du sens commun » –précédée de la préposition « pour », p.93–. En déroulant le fil de notre réflexion, le premier essai serait donc un programme théorique (les objets intelligibles sont les objets sensibles, dans une théorie sémiotique amplifiée) et le deuxième, l'annonce d'une « cause » (l'étude des connotations sociales). Les « Conditions… » appartiennent aux outils épistémologiques du discours, la sociologie du sens commun au domaine de la pratique.

[45] A.J. Greimas dans la quasi-introduction de *Du sens*, *op. cit.* p. 11.

Une troisième manière de signaler l'objet de la sémiotique dans le Texte greimassien est de le poser dans un titre contenant le mot / *éléments* /. Quand celui-ci précède la préposition « pour », il s'agit alors de faire référence au projet scientifique à un stade de développement plus abouti (objectivé ?) que celui de l'appel tout court (« Pour une sémiotique topologique »), mais aussi beaucoup plus restreint que celui des « conditions ». Nous pouvons citer par exemple « Éléments pour une théorie du récit mythique », titre original de l'essai publié en page 185 de *Du sens* : il correspond à un stade d'avancement du projet plus avancé que celui des conditions du monde naturel, mais il concerne uniquement la méthode et un *genre d'objet*, alors que « Conditions… » concerne un développement général de la théorie. Le niveau de cet objet est celui du support de l'analyse.

Cependant, le mot « éléments » peut être suivi de la préposition « de » et cette modification prépositive de la distance –en passant de /*pour*/ entendu comme « avance » à /de / entendu comme « appartenance » donc *mise en contact*– indique alors la « mise à plat » des avancées du projet ; c'est donc un texte d'un degré d'élaboration postérieur à celui des « Eléments *pour…*». Par exemple, « Éléments *d'une* grammaire narrative » évoque un objet achevé compte tenu de ses acquis ; en fait, ils avaient été posés à l'époque de la première parution de « Éléments pour une théorie du récit mythique ». Un nom différent pour marquer le fait que la théorie était parvenue à stabiliser un objet syntagmatique, le texte, avec l'explication de sa taxinomie, la narrativité, avec lequel notre tableau des objets greimassiens est complet, en prenant en compte un dernier aspect temporel.

§3. Ainsi, ce sont tous les niveaux d'articulation mentionnés qui sont concernés :

Niveaux		Type d'objet	Ordre	Définition	Expression
N. Le texte-énoncé	L'analyse	Méthodologique	Syntagmatique	Support de l'analyse	S-O
N+1. Le Texte-idiolecte	La méthode		Paradigmatique	Éléments de la méthode	S (S-O)
N+2 La pratique	La discipline	Epistémologique	Syntagmatique	Objet d'étude (disciplinaire)	S – O [S (S-O)]
N+3 Le discours	La science		Paradigmatique	Épistémè-l'intelligibilité	S – O [S (S-O)]
N+4 La fonction sociale	L'idéologie*	Gnoséologique-ontologique	*Syntagmatique*	le sémiotique *(Être vs paraître)*	*

Les variations dans la manière d'approcher l'objet du projet greimassien permettent d'identifier, en même temps, la *cible* des textes concernés, autrement dit, ils dessinent leurs différents destinataires. Ainsi, la forme [« *pour* »] + un(*e*) + [*nom d'une discipline*] est un appel lancé au sein de la sémiotique, tandis que les « éléments de» sont des essais destinés notamment aux disciples, puisque ce sont des textes éminemment didactiques (à l'image des *Eléments de sémiologie* de Barthes). De leur côté, les « Conditions » s'adressent aux interlocuteurs de Greimas au niveau n+1, des « compagnons de route » pour la fondation d'une science nouvelle, et aux proches collaborateurs du maître, puisqu'elles signalent le chemin à suivre –au pire, un « sentier étroit », au mieux une voie libre. Les « Pour » paradigmatiques concernent des instances de niveau n+2, les constructeurs de l'épistémè de l'intelligible…

En contrepartie, il existe évidemment dans le Texte greimassien la figure de l'anti-actant, dont nous avons eu un aperçu peu avant. Il représente, au niveau *n+3*, la pseudoscience ; au niveau *n+2*, le danger d'idéologie ; au niveau *n+1,* le manque de cohérence. Au niveau *n*, il prend parfois, comme nous l'avons vu, la figure de Barthes.

En tout état de cause et d'après ce que l'on apprend par la voie de la structure des textes pris individuellement, la rupture radicale entre *Du sens* et *Du sens II*, s'il y en a une, ne se trouve pas dans ce que ces textes-là disent ou énoncent. Pour essayer de savoir plus précisément pourquoi Greimas avait tenu à marquer une rupture, ainsi que pour retrouver les traces « historiques» que nous avons identifiées dans la structure de ces textes, nous allons désormais nous placer à un niveau de lecture supérieur. Celui du réseau qui s'établit entre les textes de Greimas et ceux de ses interlocuteurs ; ce type de réseau à l'aide duquel les historiens reconstruisent une impression de « réalité » et que certains linguistes appellent par ailleurs un *corpus*.

Pour nous, cette étape revient à la quête d'un principe de cohérence, déployée sur plusieurs niveaux. Et ce, parce que si l'on suit le discours de Greimas, la valeur des modèles scientifiques « *est jaugée selon les critères de cohérence interne et de 'réalité' décrite* »[46].

1.3 **Sémiotique: science ou sociale ?** Du mythe à l'idéologie et vice versa, histoires d'une tension

§1. Dans une interview radiophonique, François Goulard –alors ministre français de l'enseignement supérieur et de la recherche– affirmait que ce n'est pas grâce à mai 1968 que l'université française a expérimenté une ouverture, mais, au contraire, que ce fut la réforme et l'ouverture de l'université –entamée quelques années auparavant–, qui a rendu possible les événements de mai 1968. S'il est toujours aventureux d'établir des relations de cause à effet en histoire, l'affirmation ministérielle permet de rappeler que même les plus marquants des événements présentent une articulation qui les dépasse. Pour le dire comme les

[46] A. J. Greimas, Préface à L. Hjelmslev, *Le langage*. Paris : Minuit, 1966 p. 12.

structuralistes du 20e siècle, dans cette histoire *syntagmatique,* il n'y a que des genèses toutes relatives.

2§. L'exigence d'ouverture pour l'université était partout dans le monde et à la même époque, une conséquence « naturelle » –si l'on peut dire– du *clash* épistémologique et idéologique de l'après-guerre : dans la tradition de la pensée occidentale, deux mondes se sont opposés et, depuis la fin de la deuxième guerre mondiale, chacun d'eux avait une idée précise et arrêtée de ce que la connaissance devait être et de l'organisation de ses domaines. L'université en France avait porté l'étendard de la pensée humaniste depuis l'époque des Lumières, mais la révolution épistémologique que signifiait le marxisme et sa manière de lire l'Homme, son histoire et ses objets, exigeait une mise en cause de cet humanisme qu'elle considérait comme l'ennemi de sa conception de la Vérité. Parallèlement, l'empirisme logique commençait à disséminer ses idées sur le même besoin de dépasser le concept de vérité pour bâtir une science qui soit elle-même scientifique.

§3. Comme nous l'avons vu (cf. *supra* Ch1§1), l'essai de Greimas intitulé «Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative » commence en faisant référence à la théorie de la fonction tripartite de l'idéologie indo-européenne. De ce fait, cet article s'inscrit dans une des traditions majeures de l'université française, celle du comparatisme linguistique et de l'École Pratique dont était issu G. Dumézil. Or, l'utilisation du concept de « grammaire » dans le titre de cet essai rend compte de son appartenance parallèle à une tradition toute différente, celle des écoles formalistes, qui traitaient les faits du langage non pas comme une donnée issue telle quelle « du terrain », mais comme un système logique.

Nous allons nous intéresser à ce paradoxe apparent du texte fondateur de la sémiotique greimassienne des objets, en essayant de reconstruire, toujours sur la base du *corpus* greimassien, le dialogue intertextuel de ce discours avec ses inspirateurs et ses interlocuteurs. L'intention est double : d'une part, avoir une image des contenus de cet objet complexe qu'est la sémiotique greimassienne et

par cela même, tester sur un support syntagmatique l'hypothèse qu'il n'y a pas de rupture entre *Du sens* et *Du sens II,* auquel cas notre construction de l'objet de la sémiotique sera complet. D'autre part, le fil que l'on retrouvera avec notre sujet le plus global est celui de la « préhistoire » de la sémiotique des objets.

1.3.1 (1949-1965) La science comme mythologie. Contenus idéologiques d'une révolution sans objet : l'engagement

1§ Dans ses « Éléments de bio-bibliographie », J.-C. Coquet affirme que Greimas aurait « quitté » la lexicographie en 1950. De toute évidence, Greimas continuera d'arpenter ce domaine par la suite et jusqu'à la fin de sa carrière[47] ; en revanche, il est vrai que son projet expérimente une mutation importante à partir de cette époque. Ceci est associé à une double rencontre entre 1949 et 1950 : celle avec R. Barthes à Alexandrie, où tous deux sont détachés en 1949, et celle avec l'œuvre de C. Lévi-Strauss dont les *Structures élémentaires de la parenté* paraissent en France la même année.

§2. Dans sa thèse en lexicologie, Greimas poursuivait déjà un double but : d'une part, systématiser le langage, et, d'autre part, inscrire la science dans la dimension sociologique, en articulant les différents domaines du savoir concernant l'humain. L'œuvre de Lévi-Strauss répondait point par point à sa quête. La lexicologie passe ainsi au deuxième plan –étant «*incapable de structurer les champs sémantiques*»[48]– pour laisser la place principale au projet, plus grand, de réforme et d'ouverture de la linguistique dans le cadre d'une grande anthropologie.

[47] En effet, il a publié chez Larousse deux dictionnaires qui sont toujours des ouvrages de référence, l'un d'ancien français (1969), et l'autre, fait en collaboration avec Mme Teresa Keane, de français moyen. Il continue aussi à faire des analyses lexicographiques (comme celle de l'écriture cruciverbiste, publiée en 1963). Enfin, l'idée de Greimas sur laquelle Floch bâtit sa proposition pour une sémiologie du design n'est autre chose qu'une définition lexématique. Nous reviendrons sur ce point dans le troisième chapitre de cette partie.

[48] J. C. Coquet, *op. cit*. 1985, p. LIV.

§3. De la période où Greimas s'occupe uniquement de la *description* du mot (la lexicologie) à celle où il met en place un projet pour son *interprétation* (la sémantique), la cause de Greimas devient celle du structuralisme. Lévi-Strauss est dès lors un guide intellectuel et le premier signe de son influence est de faire redécouvrir à Greimas l'œuvre de Saussure. Avant lui, Greimas ne connaissait que « vaguement » Saussure par sa formation, comme il l'explique lui-même à l'occasion du 40e anniversaire de la publication du *Cours de Linguistique générale*[49]. C'est, paraît-il, parce que l'œuvre du linguiste genevois n'était pas très appréciée en France à l'époque et parce que, dans le milieu des études comparatistes, elle était généralement perçue comme déniant l'aspect diachronique de la langue.

1.3.1.1 Le saussurisme d'alors ou la construction des superstructures sociales

§ 1. A cette première étape de son *engagement* scientifique, Greimas fait davantage référence au « saussurisme » qu'au « structuralisme » en le définissant comme « *un modèle épistémologique, une discipline pilote pour les autres sciences de l'homme »*[50]. L'œuvre de Saussure prend ainsi toute son importance comme un antidote au cloisonnement dans lequel se trouvaient les sciences humaines à l'époque, et constitue la clef de leur interaction pour –à terme– la construction d'une épistémologie générale des sciences de l'homme.

§2. Peut-être est-ce à ce processus d'ouverture des champs de connaissance que fait référence François Goulard (cf. *supra*); toujours est-il qu'il s'agissait certainement là de la préoccupation principale de la plupart des intellectuels de l'après-guerre. Notamment chez ceux qui, ayant adhéré ou non aux principes du

[49] Voir, en ce sens, A. J. Greimas, « L'actualité du Saussurisme (à l'occasion du 40ème anniversaire de la publication du *Cours de Linguistique générale*) », pp. 191-203, mais aussi C. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*. Paris : Plon, 1955, p. 47. *Le français moderne*, XXIV, N°3, 1956. p 191-203).

[50] A. J. Greimas, « Histoire et Linguistique », in : *Annales de l'Université de Besançon, N°1*, pp.110-114. Note critique sur l'introduction à l'étude du vocabulaire médical, de B. Quemada, citée par J.-C. Coquet (cf. *op. cit*. 1985 p. LIV-LXXXV).

socialisme, avaient par ailleurs subi d'une façon plus ou moins directe les conséquences des différentes formes de fascisme.

§3. Concernant ce tout premier objet de désir chez Greimas, le vœu d'articulation et de systématisation, le postulat saussurien devait permettre, en sus, d'articuler les sciences humaines et sociales, de dépasser une autre forme de cloisonnement disfonctionnel : d'un côté, une description « plate », qu'il accusait en citant Hjelmslev d'être « *plus proche de la poésie que de la science exacte* ». De l'autre côté, le formalisme pur considéré comme « *peut-être un peu trop étroit* »[51]. La proposition de Greimas visait, en somme, à dépasser ces clivages à partir de la reconnaissance d'un objet transversal aux deux approches : l'objet *social* :

> Il s'agit ni plus ni moins que de réaffirmer, en partant du postulat saussurien, et en l'appliquant aussi bien à l'« ordre pensé » qu'à l'« ordre vécu », l'autonomie et la réalité de la dimension sociale, de l'objet social. A travers les différences de terminologie […] et malgré les divergences de présuppositions métaphysiques, apparaît la réalité sociale, intelligible, comme le morceau de cire de Descartes, dans la transparence de son réseau relationnel et total, car elle contient à des niveaux structurels différents, et le système capitaliste décrit par Karl Marx et le système linguistique de Ferdinand de Saussure[52].

Le projet de Greimas est de toute évidence un projet militant. Et c'est ce militantisme à la fois politique et épistémologique qui réunit le linguiste lithuanien et R. Barthes à Alexandrie, en 1949.

1.3.1.2 Greimas & Barthes : de l'anti-mythe pour les idéologies scientifiques

§1. Selon certaines chroniques, ce serait Greimas qui aurait conduit Barthes à la lecture de Saussure. D'après le savant français lui-même, sa découverte de Saussure en 1956[53] fut, dans tous les cas, « *un pur moment d'émerveillement* » puisque la théorie du maître genevois s'accordait parfaitement avec son rêve d'en

[51] A. J. Greimas, *op. cit*. 1956, p. 193.

[52] Ibid.

[53] Il est intéressant de noter, sur ce point, que cette année est celle de la publication de l'article de Greimas sur le saussurisme, ce qui irait dans le sens de ce qu'affirment les chroniques.

finir avec la manipulation consistant à prendre l'Histoire pour la Réalité, qui était à l'origine de son engagement dans la sémiologie :

> Je souffrais de voir à tout moment confondues dans le récit de notre actualité, Nature et Histoire, et je voulais ressaisir dans l'exposition décorative de ce qui va de soi, l'abus idéologique qui, à mon sens s'y trouvait caché.[54]

À quoi fait référence Barthes lorsqu'il parle d' « abus idéologique » ? Tout paraît indiquer qu'il s'attaque à l'impérialisme du matérialisme dialectique transformé par Staline en dogme scientifique contre le formalisme qui avait précédé la révolution russe. Il fallait donc s'attaquer à ce genre de « mythes » scientifiques, mais pas avec n'importe quelle arme :

> C'est alors que j'ai lu pour la première fois Saussure ; et l'ayant lu, j'ai été ébloui par cet espoir : donner enfin à la dénonciation des mythes petits-bourgeois, qui ne faisait jamais que se proclamer pour ainsi dire sur place, le moyen de se développer scientifiquement ; ce moyen c'était la sémiologie ou analyse fine des processus de sens grâce auxquels la bourgeoisie convertit sa culture historique de classe en nature universelle ; la sémiologie m'est apparue alors, dans son avenir, son programme et ses tâches, comme la méthode fondamentale de la critique idéologique[55].

Le postulat saussurien est perçu par Barthes comme une sorte d'« aubaine » pour compléter scientifiquement sa proposition d'outil d'analyse et de critique idéologique[56]. Il s'agissait de poser les bases d'une nouvelle « objectivité », qui ne serait pas exactement « naturelle » ni « matérielle », de la même façon qu'elle refusait d'être « idéale » ou « psychologique ». Le projet que Barthes et Greimas partageaient se situait aussi « *dans une perspective à la fois scientifique et*

[54] R. Barthes, *Mythologies*. Paris, Seuil, 1957, p. 7 ; voir aussi, *infra.*

[55] R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p. 11.

[56] Toutefois, faire de la critique idéologique « scientifiquement » n'est pas pour Barthes la même chose que faire une science de la critique idéologique, comme il l'explique dans l'introduction à *L'aventure sémiologique (op. cit.* p 10). C'est peut-être là un signe inattendu de coïncidence avec Greimas, en ce sens où ce dernier postulait le devoir, pour le savant « austère », de renoncer à la science pour admettre humblement que son projet sera toujours un projet sans acquis véritable, soumis aux avancées de la pratique. (Cf. A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, Paris : Seuil ; 1976, p. 9- 37).

socialiste »[57]. Il s'imposait pour les structuralistes de gauche, en effet, de défendre leur projet compte tenu de deux conjonctures importantes. D'abord, en raison du moment politique que traversait l'Europe : *« à l'heure où l'éclatement du stalinisme incite chacun à reposer les problèmes et à rouvrir les perspectives »*[58]*,* c'est-à-dire, après la mort de Staline (1953). Ensuite, parce qu'une grande partie de l'*intelligentsia* locale reprochait au structuralisme de mépriser, par le postulat saussurien de la synchronie, le rôle de l'histoire dans l'étude des faits sociaux, ce qui conduisait à dénier la théorie marxiste. Pour ses détracteurs, le structuralisme était en fin de compte « *une science réactionnaire ou, tout au moins, indifférente à l'engagement idéologique* », ainsi que le rapporte Barthes dans *L'aventure sémiologique*[59].

§2. Greimas reprochait à la linguistique historique et à une partie des études littéraires elles-mêmes d'aller, par leur conformisme avec la description des faits isolés et partiels, « *à l'encontre des conceptions épistémologiques modernes* » et, par conséquent, « *à l'opposé du marxisme ».* Aussi les accusera-t-il de s'enfermer dans la « *rigidité qui était le propre du stalinisme* » et tentera-t-il de démontrer que les thèses structuralistes étaient compatibles avec la théorie marxiste la plus avancée, la plus « moderne ». Pour Greimas, en effet :

---

[57] Comme l'indique le texte de présentation du bulletin *Arguments*, dont l'édition française revenait à R. Barthes et à E. Morin (entre autres), et dans lequel Greimas publia, toujours en 1956, un deuxième plaidoyer pour un accord entre le structuralisme et le marxisme. Il s'agit d'une note de lecture critique à propos du livre de M. Cohen « Pour une sociologie du langage » (cf. *Arguments*, N°1, p.16-19).

[58] *Arguments*, *op. cit*. p.1.

[59] Devant ces accusations, Barthes adoptera une position tout aussi… « dialectique », d'abord en déclarant : «*Je ne demande pas mieux que d'être associé au corps de sémiologues, je ne demande pas mieux que de répondre avec eux à ceux qui les attaquent : spiritualistes, vitalistes, historicistes, spontanéistes, anti-formalistes, archéo-marxistes, etc*. » (cf. R. Barthes, *op. cit*. 1985, p. 10). Ensuite, il marquera néanmoins sa séparation des sémiologues (dont Eco et Greimas) en déclarant que, s'il s'était engagé dans la cause structuraliste, cela avait été moins pour la science que pour le plaisir... Dans le chapitre suivant, nous reviendrons sur une certaine lecture de cette mise en avant du *plaisir*.

> Une sociologie du langage marxiste devrait reposer, tout d'abord, sur des postulats marxistes, partir d'une théorie marxiste du langage, qu'elle vérifierait et rectifierait ensuite au cours de la praxis scientifique. Elle partirait donc d'une conception globale du langage et non des faits de langue […] Elle chercherait à décrire les structures des grands ensembles, à dégager les régularités de leur développement et ne se contenterait pas de l'énumération. Une telle conception, enfin, ne pourra jamais être panchronique, étudiant les langues en dehors du temps et du contexte social concret, mais historique…[60]

Ainsi, le postulat saussurien serait le seul à mener à ses dernières conséquences le raisonnement selon lequel le langage serait une superstructure autonome, tel que Marr l'avait établi sans aller, selon Greimas, jusqu'au bout de sa réflexion. Une faiblesse qui laissait la place alors « *à des inconsistances, comme celle qui consiste à affirmer que les œuvres sont créées à partir d'une vision de la nature, et non pas à partir de l'expérience d'une tradition, d'autres œuvres* ». Aller jusqu'au bout de l'idée marxiste était pour Greimas prendre la sphère du social –autrement dit, de la culture– pour englober les différents objets et faits sociaux. C'est cette position de surplomb qu'il considère comme l'« autonomie » du social.

§3. Si l'on regarde de près cette notion, il est intéressant de constater que celle-ci n'obéit pas exactement à l'idée selon laquelle le langage serait « La » superstructure par antonomase, omniprésente et omnipotente, si bien qu'il pourrait ne pas subir les effets du temps, comme s'il était anhistorique. En réalité, la superstructure majeure que l'étude de la linguistique partagerait avec les autres disciplines s'occupant de l'homme est « le social ». L'importance de cette nuance réside dans l'articulation et l'interconnexion des pratiques culturelles entre elles et indépendamment de leur statut considéré individuellement. En ce sens, seul le temps (l'histoire) pourrait donner du sens et une identité à un ensemble signifiant *procès/système* :

[60] A.J. Greimas, *Arguments*, op. cit. p. 18.

> Car, si la superstructure exprime globalement la substructure, si l'évolution de la superstructure est conditionnée, en dernière analyse, par les changements intervenus dans la base, le développement de l'architecture des formes qu'elle constitue est autonome et global, et ne peut s'expliquer par le réseau interstructurel des causalités partielles et multiples ni, à plus forte raison, se détruire et se reconstruire mécaniquement chaque fois que se réalisent brusquement les changements de bases économiques[61].

Cette situation nous permet de voir que la sémiotique d'héritage structuraliste a commencé avec la recherche d'une redéfinition de l'objet d'étude des sciences humaines et sociales. D'une part, de l'objet des différentes disciplines humaines considérées individuellement et, d'autre part, du besoin d'un fondement approprié pour elles, prises dans leur ensemble : plus qu'une extension du domaine de la linguistique, il s'agissait d'articuler les différents objets sociaux :

> L'autonomie des superstructures et leur conditionnement global par les bases économiques une fois admis, les mêmes postulats s'appliqueraient à tous les langages, au métalangage littéraire d'abord, mais aussi aux autres systèmes sémiologiques : peinture, musique, etc. qu'on devrait considérer, au même titre que la langue, comme des superstructures autonomes à signification historique propre. En les dégradant au rang de *techniques formelles*, le stalinisme leur dénie du même coup leur valeur de témoignage à l'intérieur du processus historique global et les remet, en tant qu''instruments sociaux', entre les mains des institutions politiques ou administratives[62].

En somme, il s'agissait de construire une nouvelle objectivité ni *réaliste* ni *idéaliste* mais surtout *engagée*. Le projet sémiotique s'inscrit donc dans ce contexte et sur cette *tension*. La décennie qui suivit la fin de la guerre inaugure une époque d'allers-retours entre les deux traditions –celle de la *description* des « faits » ou celle de *l'interprétation* de leur « esprit »– dans le discours greimassien en particulier et dans le paysage des sciences occidentales en général. Il s'agit de décider quelle sera la voie que la Science Nouvelle, propre à l'Homme Nouveau et à la Nouvelle Société, devra emprunter dans sa quête de la Vérité. Si le premier choix avait été celui du matérialisme historique, la mise en lumière des méfaits du

[61] Ibid.

[62] A. J. Greimas, *op. cit*. p. 19.

stalinisme permettait aux partisans d'une *troisième voie* ni humaniste ni matérialiste de relativiser cela. Nous passerions à côté de quelque chose d'essentiel si nous ne considérions à sa juste valeur l'importance qu'avait représenté l'idée de la Modernité à l'issue du choc de la deuxième guerre mondiale, à la fois pansement, *wishful thinking* et valeur favorisant l'émergence d'un concurrent face à l'autorité absolue jusqu'alors détenue par *Dieu* et/ou la *Nature*. Ce concurrent, c'était la Science.

1.3.1.3 La double face de l'engagement structuraliste

§1. Un engagement scientifique et idéologique, une quête d'articulation méthodologique transdisciplinaire et une recherche de perspective « ascendante », le structuralisme représentait pour Greimas un rêve à double face. C'est dans ce contexte que s'ajoute au projet greimassien un élément nouveau : le rêve de Hjelmslev pour « *une grande systématique* »[63]. Le double engagement (« *scientifique et socialiste* ») du structuralisme d'origine saussurien revendique aussi un double héritage, empiriste et formaliste, qui ne pouvait être compris à une époque où il était demandé de choisir un camp. Commence alors pour la cause greimassienne une quête de légitimité dont elle ne se débarrassera peut-être jamais.

D'après l'*histoire de la sémiotique* d'Anne Hénault[64], Barthes et Greimas avaient découvert Hjelmslev ensemble, et la lecture des *Prolégomènes à une théorie du langage* aurait causé à Greimas une émotion semblable à celle qu'inspira Saussure à Barthes (cf. *supra*). Sans que l'on puisse savoir si l'engagement dans la cause politique était pour Hjelmslev aussi important qu'il l'était à l'époque pour Barthes et Greimas, l'adhésion des deux savants à la méthode immanentiste était logique dans le sens où elle paraissait répondre d'une façon très opérationnelle à leur propre quête scientifique. En effet, Hjelmslev se méfiait de la notion de

[63] A.J. Greimas, « préface » dans *Le langage*, de L. Hjelmslev. Paris, éditions de Minuit,

[64] A. Hénault, *Histoire de la sémiotique*. Paris, PUF, 1997, p. 100.

« données » tout comme des explications métaphysiques qu'on prêtait à la psychologie de l'époque. Aussi mettait-il en garde contre l'aspiration à une certaine description pure. En ce sens, il reprochait à l'histoire et à une partie des études littéraires d'avoir circonscrit leurs pratiques à la seule description, et ainsi de ne pas prendre le risque de devenir de véritables sciences : *« on ne pourrait que décrire, s'approchant ainsi de la poésie plus que de la science, et il faudrait en tout cas se borner à une présentation discursive des phénomènes sans jamais les interpréter de façon systématique»*[65]. Le refus n'était donc pas celui de l'histoire *per se*, mais de la forme qu'avaient prise la linguistique historique et la littérature par leur refus de systématisation et d'interprétation.

§2. Il est intéressant de constater que, si Greimas était revenu à Saussure par Lévi-Strauss, sa lecture de Hjelmslev renforçait – plus que le postulat Saussurien auquel son œuvre faisait référence tout relativement – l'influence qu'avait la tradition formaliste russe sur son projet. En effet, R. Jakobson – figure de proue de ce mouvement – avait quitté la Russie sous la pression du nouveau régime pour fonder avec Troubetzkoï le Cercle de Prague en 1926. L'apport principal du *Cercle* à la cause structuraliste consista à « concrétiser » l'idée de la forme et du contenu sous le concept des « traits pertinents », en donnant ainsi une orientation particulière à la notion de *structure*, dans le sens d'un *système dynamique*. Par la suite, les idées de Jakobson furent disséminées lors de son périple forcé par l'invasion nazie de la Tchécoslovaquie. C'est ainsi qu'il enseigna d'abord à Copenhague (où Hjelmslev formera le Cercle linguistique de la ville autour de sa glossématique), puis à Oslo et à Uppsala, et qu'il partit ensuite aux Etats-Unis comme bénéficiaire du programme américain de protection des savants juifs. Un autre bénéficiaire de ce plan de sauvetage fut C. Lévi-Strauss, et ce fut ainsi que s'établit un lien étroit de travail et de collaboration entre les deux hommes, enseignants à l'École *Libre* des Hautes Études Sociales de New York, de 1942 à 1946.

[65] L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage,* Paris, Editions de Minuit, p. 16.

§3. Une autre influence de la tradition russe dans l'œuvre de Greimas était celle de Vladimir Propp. Comme pour Saussure, Greimas en fit la connaissance par l'intermédiaire de l'œuvre de C. Lévi-Strauss, à l'occasion de la présentation que ce dernier fit en France de l'œuvre du linguiste (1960)[66]. Pour Lévi-Strauss, l'œuvre de Propp s'inscrivait aussi dans la tradition formaliste russe, bien qu'il la considérât comme une sorte de « pont » avec le structuralisme. En effet, les travaux de Propp ont ce trait « formaliste » –que l'auteur russe récuse– de proposer une systématisation par la transformation des événements du récit en « fonctions ». L'aspect empiriste, qui permit à Lévi-Strauss de faire le lien avec le structuralisme, vient du fait que cette systématisation s'effectue sur la base d'un corpus de contes populaires recueillis « sur le terrain ».

L'importance pour le discours greimassien de cette nouvelle découverte est liée à deux aspects. D'une part, l'œuvre de Propp le mettait en contact avec un nouvel objet d'étude –le récit mythique– sur lequel Greimas travaillera pendant plus d'une décennie et qui est à l'origine d'un des apports les plus importants de ses travaux, ou du moins, d'un des apports les plus visibles : la narrativité[67]. D'autre part, elle permettait de matérialiser un pas en avant dans le parcours « *ascendant* » de Greimas. En effet, s'il avait *dépassé* la description « pure » grâce à son passage de la lexicographie à la sémantique pour s'occuper de l'interprétation non plus au niveau du mot mais à celui de la phrase, les travaux de Propp le conduisaient à dépasser le palier du *mot* pour passer à celui du *texte*[68]. L'apport

[66] C. Lévi-Strauss. « La structure et la forme : réflexions sur un ouvrage de V. Propp » in *Cahiers de science économique appliquée*, série M, N°7, Mars, 1960, p. 1-36.

[67] Cet objet lui fournira par la suite, l'occasion d'ouvrir pour le « mythe » une perspective sémiotique différente de celle que Barthes avait mise à la mode depuis 1957 (première édition des *Mythologies*), mais nous en reparlerons plus tard.

[68] Pour faire référence à cette évolution dans le développement de l'œuvre de Greimas, nous avons longtemps hésité entre les termes « palier » et « niveau ». En effet, chacun d'eux peut être associé à l'un des courants actuels de la sémiotique greimassienne : d'une part, la sémantique interprétative de F. Rastier, qui fonctionne autour d'une idée de « paliers » du langage; d'autre part, la sémiotique tensive de J. Fontanille, qui propose une articulation en « niveaux de pertinence » pour le plan de l'expression.

proppien ne sera capitalisé que plus tard, dans l'effort de « synthèse » (expression d'A. Hénault) qui conduisit à l'écriture de *Sémantique structurale* en 1966. Entre temps, a lieu un nouvel épisode de l'opposition entre marxistes de divers courants.

1.3.1.4 Histoires de frères ennemis : Lévi-Strauss *vs* Sartre ou Carnap *vs* Heidegger ?

§1. Deux ans après sa présentation de l'œuvre de Propp en France, celui que Greimas considérait comme « *le chef de file du structuralisme en France* »[69], s'oppose frontalement au leader de l'existentialisme français de l'époque (J.-P. Sartre) dans le dernier chapitre de *La pensée sauvage*[70]. L'argumentation de Lévi-Strauss vise à rendre compte des limites de l'histoire en tant que modèle dans l'approche générale de la connaissance : l'histoire est fragmentaire (d'une part, elle exclut de son univers tous les peuples de l'humanité qui n'ont pas d'histoire, d'autre part, elle est sélective par nature), donc partielle… et par là même, partiale. Par conséquent, il est exclu que l'histoire puisse représenter une objectivité moderne. Loin d'être un modèle pour la connaissance, elle en serait réduite à n'être qu'une *grille de lecture*.

§2. Cette discussion fratricide entre marxistes montre combien les valeurs qui s'opposent sont *antérieures* à la seule confrontation idéologique. En effet, elle n'est qu'une résonance de la vieille opposition entre manières de traiter l'Objet (épistémologique), l'une syntagmatique et l'autre paradigmatique, l'une formelle, l'autre empiriste. Par ailleurs, la logique d'argumentation lévi-straussienne dessine un jeu d'emboîtements qui vise, à terme, l'insertion du culturel dans le naturel.

Comme il nous semble que ces deux notions sont, sinon parfaitement équivalentes, du moins complémentaires, nous avons choisi le mot qui, dans le langage courant, porte le plus précisément notre idée. Les termes du métalangage des uns et des autres, quand nous les utiliserons, prendront le style italique pour qu'ils puissent être repérés comme des termes techniques.

[69] A. J. Greimas, « Sémantique, sémiotique et sémiologies », In : *Signe, langue, culture. Znak, jezyk, kultura*, Greimas A. J. ; Jakobson R ; Mayenowa M .R. ; Saumjan S.K. ; Steinitz W. ; Zolkiewski S. [*dirs*]. La Hague/Paris, UNESCO/Mouton, 1970, p. 14.

[70] C. Lévi-Strauss. « Histoire et dialectique ». In : *La pensée sauvage*. Paris, Plon, 1962. p. 292-321.

Concernant cet objet final, l'histoire –entendue comme méthode– ne pouvait assurément suffire à décrire l'objet de toute la famille des sciences sociales :

> L'histoire n'échappe donc pas à cette obligation, commune à toute connaissance, d'utiliser un code pour analyser son objet, même et surtout si l'on attribue à cet objet une réalité continue. Les caractères distinctifs de la connaissance historique ne tiennent pas à l'absence de code, qui est illusoire, mais à sa nature particulière : ce code consiste en une chronologie. Il n'y a pas d'histoire sans dates… En fait, l'histoire n'est pas liée à l'homme, ni à aucun objet particulier. Elle consiste entièrement dans sa méthode, dont l'expérience prouve qu'elle est indispensable pour inventorier l'intégralité des éléments d'une structure quelconque, humaine ou non humaine. Loin donc que la recherche d'intelligibilité aboutisse à l'histoire comme à son point d'arrivée, c'est l'histoire qui sert de point de départ pour toute quête de l'intelligibilité[71].

Le « code » étant donc ce que toutes les formes de connaissance ont en commun, c'est autour de lui que se construit la connaissance du monde. L'histoire étant une des meilleures démonstrations de cela par le fait qu'elle possède et fonctionne à partir d'un code purement construit (c'est-à-dire, complètement arbitraire), elle devient ainsi la démonstration de la structuration du monde intelligible[72]. Pendant ce temps, Greimas ratifie à Ankara ses liens avec le saussurisme : à l'occasion de la mort de M. Merleau-Ponty, le 22 décembre 1961, il se lance dans la défense du langage au-delà de l'idée de la « réalité historique ». Il écrit à ce propos une note dans laquelle il réaffirme ses thèses de 1956, à savoir que le langage rend compte du « *mode d'existence des superstructures sociales* […] *et peut-être même quelque chose de plus. Le lieu où se situe non seulement le spectacle, mais aussi la réalité du devenir historique de l'humanité* »[73].

§3. Tous ces aspects dessinent un horizon de référence –ou *intertextuel*, pour rester dans les termes de notre appareillage méthodologique – plus vaste que ce que nous avons vu jusqu'ici. En effet, lorsque C. Lévi-Strauss se prononce pour la

[71] *Op. cit.*, p. 308.

[72] Lévi-Strauss ne l'a pas expliqué dans ces termes, mais il est aisé de voir un lien se construire entre cette idée et celle du syntagmatique comme porte d'entrée pour l'analyse, le paradigmatique étant l'objectif à construire par l'analyse. Nous y reviendrons dans le deuxième chapitre.

continuité entre le sensible et l'intelligible, tout autant que pour l'idée d'une construction paradigmatique postérieure à l'« entrée en matière » syntagmatique et même lorsque Greimas met en avant le rôle du langage dans l'approche du social et « la réalité du devenir historique de l'humanité », ce sont les principes du positivisme logique de Carnap et du *Cercle de Vienne* qui se voient actualisés. Cela n'est pas nécessairement surprenant si l'on tient compte du fait que Carnap avait quitté Vienne en 1931 et se trouvait en même temps et pour les mêmes raisons que Jakobson à Prague et que, comme celui-ci et Lévi-Strauss, il rejoindra plus tard les Etats-Unis (1935) dans le cadre du programme de sauvetage des savants juifs[74]. S'il ne le fait pas encore à l'époque, Greimas revendiquera plus tard l'influence de Carnap dans son œuvre.

Que ce soit parce qu'il a pris quelques années à remonter « *les sources d'un Hjelmslev* »[75] ou parce que sa position personnelle avait évolué petit à petit, le lien intertextuel avec Carnap se fait de plus en plus présent, ce qui coïncide avec une nouvelle époque d'institutionnalisation ; l'objet de la sémiotique greimassienne passera du mythe à l'idéologie et celle-ci deviendra une science qui, pour certains, sera considérée comme un objet mythique. En France, cependant, la polémique entre Lévi-Strauss et Sartre fait rage et les structuralistes, perdants historiques de cette bataille médiatique et de popularité, sont assimilés à des réactionnaires, ennemis de la modernité et porteurs d'autres vices qu'ils partagent avec le positivisme logique. La version française de *Signification et nécessité* chez Gallimard résume ainsi cette idée: *« ce mouvement* [celui du cercle de Vienne] *est réputé en France pour son étroitesse d'esprit anti-métaphysique, son scientisme*

---

[73] A.J. Greimas cité par J.-C. Coquet dans « Eléments de bio-bibliographie », *op. cit*., p LVI.

[74] En revanche, à la différence de Jakobson et Lévi-Strauss, Carnap n'est pas resté sur la Côte Est où il avait d'abord enseigné (à Chicago), mais a déménagé en Californie. N'y aurait-il pas-un lien entre ces événements et les deux écoles que F. Rastier lit dans la côte Est et dans la côte Ouest ? (une idée présentée par J.-M Floch dans *Identités Visuelles*, PUF, 1995).

[75] A. J. Greimas, *Du sens*, *op. cit*., p. 11

borné, son épistémologie anti-historique[76]*».* A quoi devaient donc s'attendre ceux qui, comme Greimas, revendiquaient en France ces références si « peu fréquentables »? Un début de réponse se dessinera dans les années 80, mais dans la vingtaine d'années qui précédent, c'est une étape d'institutionnalisation que connaîtra la cause greimassienne.

1.3.2 (1965-1973)... Et le mythe devint science. Première période d'institutionnalisation

§1. La période de formation qui va de la rencontre entre Barthes et Greimas, de l'adhésion à l'œuvre de Lévi-Strauss en 1949 –soit pratiquement après la fin de la guerre– aux Conférences Internationales de Sémiotique organisées par R. Jakobson en Pologne en 1965 et 1966 –soit jusqu'à l'arrivée à l'Ecole Pratique–, s'est caractérisée par une double militance, aussi politique que scientifique[77]. Cette militance avait une origine complexe, le formalisme russe et la tradition des indo-européanistes français y étant en effet représentés à proportion pratiquement égale.

[76] R. Carnap, *Signification et nécessité*, Paris, Nrf Gallimard (coll. Bibliothèque de Philosophie) (tr. et pr. De F. Rivenc et Philippe de Rouilhan, 4ème de couverture).

[77] Dans ces conférences, Greimas avait été nommé président de la Commission de publications et du développement de l'Association internationale de sémiotique. Sa mission était d'étudier « *les possibilités qu'offrent les revues existantes pour la publication d'études de sémiotique et les conditions d'une coopération internationale dans ce domaine*». Un an après la dernière conférence, une section spéciale dédiée aux recherches sémiotiques s'est ouverte « *grâce* […] *au Conseil International de Philosophie et Sciences Humaines et du Conseil International des Sciences Sociales* » dans *Information des Sciences Sociales*, revue financée par l'Unesco et par la VIe section de l'École Pratique des Hautes Etudes (cf. *Information sur les sciences sociales*, VI, 4, août 1967, p. 63). Peu de temps après, la section a disparu pour donner lieu à une revue à part entière, *Semiotica*, dont l'orientation (et la responsabilité) n'était plus liée à Greimas. En effet, cette revue se dédiait surtout à publier les études de la sémiotique dans la tradition de la philosophie du langage, cette « pseudoscience » dont Greimas avait tant tenté de se démarquer par le passé...

§2. C'est précisément à l'occasion de ces conférences, qui donnèrent lieu par la suite à l'Association internationale de sémiotique, que Greimas prononce une communication dans laquelle il résume bien la visée historique qu'il voyait pour le projet structuraliste autant que les tensions qui l'agitent :

> Il semble bien que, sur le plan de la diachronie (et de l'histoire), la dialectique hégélienne ait joué au XIXe siècle le même rôle de catalyseur épistémologique que l'on attribue actuellement au structuralisme. C'est comme des échos lointains des débats d'autrefois qui reviennent, avec les transpositions nécessaires, les mêmes problèmes essentiels : les structures que l'on décrit sont-elles 'réelles' ou 'construites', existent-elles dans les choses ou dans les consciences ?[78]

Ainsi l'identité du projet, oscillant entre « méthode unifiée pour les sciences humaines » (1956), « discipline pilote » (1958), voire « catalyseur épistémologique » (1966) n'était pas aisément compréhensible à cause de la nature polémique de cet héritage. Dans la tradition de la science occidentale, en effet, les membres « non-alignés » ne sont pas facilement tolérés, surtout à l'époque de la division du monde née de la guerre froide.

§3. Pour parvenir à s'imposer, le structuralisme avait donc d'abord besoin d'être compris et pour cela, rien de mieux que sa méthode. Si les propositions de Lévi-Strauss (*Anthropologie structurale*), de Greimas (*Sémantique structurale*) et de Barthes (*L'analyse structurale du récit*), toutes achevées en 1966, parvenaient à être cohérentes et concordantes, elles ne réussirent pas, cependant, à s'imposer face aux sciences sociales, donnant l'impression de « repousser l'humanité » – négation de tous les processus de l'âme[79]. Le postulat saussurien du signe avait rangé le structuralisme du côté de la linguistique, mais concernait au fond

---

[78] Cf. A. J. Greimas. « Sémantique, sémiotiques, sémiologies » In : UNESCO, *Signe, langue, culture. Znak, jezyk, kultura* , *op. cit*, p. 13-27. Cette communication fut reprise dans *Du sens*, sous le titre de « Considérations sur le langage » qui, dans la version originale, tenait lieu de sous-titre.

[79] Le seul des illustres disciples de Saussure ayant publié son maître ouvrage en 1966 et à ne pas avoir été condamné par l'histoire fut E. Benveniste qui, dans ses *Problèmes de linguistique générale*, introduisait précisément la problématique du sujet. La sémiotique greimassienne s'en inspirera pour marquer ses distances avec Saussure, mais on y reviendra plus tard.

l'intelligibilité du monde. Aussi était-il obligatoire de penser un objet d'étude amplifié, condition *sine qua non* pour construire sous son égide une épistémologie des sciences humaines. Le succès du projet dépendait alors du talent dont il ferait preuve pour décrire, analyser et systématiser un maximum d'objets humains et sociaux (à l'image de ce que Lévi-Strauss avait fait dans l'ethnologie). C'est ainsi que le besoin d'étudier des objets autres que linguistiques est né avec la sémiotique même ; « c'est ainsi que son devenir sera lié au développement de nouveaux objets d'étude, autant d'étapes dans la conquête du sens et de la « science » ?

1.3.2.1 L'Ecole Pratique et le choix de Hjelmslev : la tension s'intensifie

§1. Toujours à Ankara, Greimas avait fait la rencontre de G. Dumézil et, l'année qui suivit la publication de *La pensée sauvage* (1963), il obtint la publication dans *L'homme* – revue dirigée par E. Benveniste et Lévi-Strauss[80]– d'un article à propos de l'œuvre du mythologue qui matérialisait le renouvellement de l'influence comparatiste de son projet : il s'agit de l'essai intitulé « La description de la signification et la mythologie comparée ». Déjà familiarisé avec l'étude des mythes par le biais de l'ethnologie de Lévi-Strauss puis par la littérature folkloriste de Propp, Greimas tisse avec cet article un lien entre le mythe et l'idéologie, exactement comme le fera Barthes dans sa réédition des *Mythologies* sept ans plus tard (cf. *supra,* §1.3.1.1). En effet, pour l'ancien lexicographe :

> L'interprétation de mythes fait surgir un nouveau langage "idéologique", car c'est bien de cela qu'il s'agit: une analyse de la signification doit nécessairement se constituer en une nouvelle terminologie, en un nouveau métalangage. Autrement dit, le mythologue accomplit la traduction du langage mythologique dans un langage idéologique[81].

[80] Les chroniqueurs endogènes de la sémiotique greimassienne (A. Hénault et J.-C Coquet) retiennent surtout de ce texte la manière dont il est écrit (« *archi-lévistraussien, dont personne ne voulait* », pour la première et « *au style de Lévi-Strauss* » pour le second). Cf. A. Hénault, *Histoire de la sémiotique*, *op. cit.* J.-C. Coquet, « *éléments de bio-bibliographie* », *op. cit.*

[81] A. J. Greimas, in : *L'homme*, septembre–décembre 1963. pp. 51-66. Un article repris dans *Du sens* en 1970 sous le titre « La mythologie comparée », où une note de bas de page spécifie : « *On notera que*

Voici que l'idéologie fait son entrée en sémiotique greimassienne sous un visage qui se veut moins politique et plus scientifique, dans lequel le métalangage jouera un rôle de plus en plus prépondérant. Commence alors une phase d'« institutionnalisation » du projet greimassien au cours de laquelle l'engagement des acteurs suivra le même chemin que la définition de l'idéologie : s'éloignant de la scène politique, se réfugiant dans le postulat scientifique. D'après la chronique, l'article sur la mythologie comparée aurait valu à Greimas son incorporation en 1965 à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, VIe section, où il rejoignit R. Barthes au sein du Laboratoire d'anthropologie sociale que dirigeait C. Lévi-Strauss.

§2. Durant la période d'institutionnalisation qui commence avec cette incorporation à l'EPHE, l'œuvre de Hjelmslev prend une place nouvelle et prépondérante dans celle de Greimas au détriment de celles de Saussure et de Lévi-Strauss. Ce n'est pas tant que Hjelmslev soit le soi-disant continuateur de Saussure –ce dont plusieurs observateurs semblent douter[82]–, mais plutôt que sa relecture permet à Greimas d'intégrer l'apport proppien à sa théorie par le biais du concept hjelmslévien de fonction. L'articulation était d'autant plus importante qu'elle devait œuvrer à la résolution des questions soulevées par le structuralisme concernant la continuité entre l'intelligible et le sensible. Ces questions qui étaient elles-mêmes le fruit de la cohabitation dans le discours structuraliste d'une partie formaliste et d'une partie empiriste que le projet greimassien avait accueillies au départ comme une vocation « anti-fractionniste » –nous empruntons cet adjectif à Barthes– que le temps semblait convertir en une contradiction épistémologique.

§3. Lorsque nous parlons de « relecture » de l'œuvre de Hjelmslev, ce substantif prend une importance toute particulière: d'après A. Hénault, en effet,

---

cette étude, qui date de 1962, est antérieure aux Mythologiques de Lévi-Strauss. Même si les procédures de présentation qui y sont utilisées paraissent un peu vieillies, le texte porte une certaine valeur didactique ».

[82] Et F. Rastier de conclure: « *Cette 'continuation' est d'ailleurs une recréation car Hjelmslev ne reprend tel quel aucun des concepts proposés par Saussure* » (cf. F. Rastier, « Introduction » in : *Nouveaux Essais,* L. Hjelmslev, Paris: PUF, 1985, p.8).

Greimas a fait venir les *Prolégomènes* de Hjelmslev à Alexandrie autour de 1958 et l'impression qu'il en eut à leur lecture fut très forte. Or, si Greimas a découvert l'ouvrage de Hjelmslev en 1958, il n'aurait pu le citer dans son texte de 1956… à moins qu'il y ait fait référence sans l'avoir lu ! Nous supposons donc que ce fut la lecture de *Sproget* qui permit à Greimas de relire les *Prolégomènes* d'un œil nouveau, au-delà du postulat saussurien au point de le remplacer. *Sproget* paraît finalement en 1966 en France et dans la présentation qu'il en fait, Greimas accorde à la théorie du langage de Hjelmslev le même statut qu'il avait donné au saussurisme 10 ans auparavant: « *en fait, une épistémologie pour les sciences humaines* »[83]. Hjelmslev remplace donc Saussure dans le projet de Greimas –ce qui n'est pas forcément le cas des autres structuralistes. Dans ces deux constats (l'attachement à l'école comparatiste et l'influence marquée de Hjelmslev au détriment de Saussure), le discours greimassien renouvelle avec intensité sa double et problématique nature, mais le passage du temps voit s'affirmer une tendance qui finit par mettre à distance les deux militants du mythe qu'avaient été Barthes et Greimas ; dans cette tendance, la science devient l'objet central du discours greimassien, alors que Barthes affirme plus fort que jamais que la sémiologie n'est pas vouée à être une science… ni une cause.

1.3.2.2 Le charme discret de la forme : nouvelles de la continuité

§1. « *Pour un savant, il n'y a rien de plus beau que de voir devant soi une science à créer* » : c'est la phrase de Hjelmslev que Greimas choisit comme épigraphe à sa présentation de la version française de *Sproget*. Tout se passe comme si cet ouvrage du maître danois, paru en France en même temps que *Sémantique structurale*, était l'épigraphe de celui de Greimas : la sémantique structurale était en effet la science créée et lui-même était ému devant la possibilité de refonder la « *science des langages* ». Mais la science était un objet avec des caractéristiques très précises dans l'optique de Greimas : « *Une théorie qui cherche à atteindre la structure spécifique du langage à l'aide d'un système de prémisses exclusivement*

[83] Cf. A. J. Greimas, « L'actualité du saussurisme », *op. cit*. p . 192.

formelles »[84]. C'est en ce sens que les *Prolégomènes* lui seraient apparus comme le *summum* de la scientificité. Hjelmslev y avait poussé le trait jusqu'au niveau de l'expression. Dans la conversation avec A. Hénault, au cours de laquelle il avait rendu compte de la forte impression que l'œuvre du danois avait eue dans sa vie, c'est justement la « forme » des *Prolégomènes* qu'il met en avant :

> La rigueur, la simplicité du texte où il n'y avait pas un mot inutile, la transparence des concepts… puisque tous les concepts sont interdéfinis, leur juxtaposition produit un drôle d'effet…[85]

Hjelmslev devint ainsi le parangon de la scientificité que Greimas cherchait. Le « contenu étendu » de la théorie se trouvait expliqué ailleurs (dans *Sproget*) et, une fois le projet complété, Greimas fut impressionné par sa conversion en métalangage (les *Prolégomènes…*). Le métalangage était, après tout, la forme qu'il avait souhaitée pour la théorie de l'analyse des récits mythiques (cf. *supra*). Dès lors, le projet greimassien cherche à devenir une axiomatique « à la Hjelmslev » puisque la seule valeur à laquelle la science peut aspirer est la cohérence, avec le métalangage comme corollaire formel. S'il ne nous appartient pas ici de juger de la résolution effective de la contradiction empiriste–formaliste, il est aisé de voir que le projet greimassien a connu son heure de gloire grâce à l'adaptation des *fonctions* proppiennes à l'analyse du récit, sur la base de la systématique de Hjelmslev et de la notion même de *fonction*.

§2. Par ailleurs, l'idée du progrès scientifique envisagée relevait de la recherche de la continuité entre le visible et l'intelligible, dont Lévi-Strauss avait découvert les vertus chez les peuples dits « primitifs » mais qui posait problème. En effet, la seule idée de continuité était contraire au marxisme classique, ainsi que le signalait Lévi-Strauss dès 1955 dans *Tristes tropiques :* « *La phénoménologie me heurtait dans la mesure où elle postulait une continuité du vécu et du réel* » ; aussi se déclarait-il « *d'accord pour reconnaître que celui-ci enveloppe et explique celui-là* »

[84] L. Hjelmslev, *Prolégomènes pour une théorie du langage*. Paris : Minuit, 1968, p. 15.

[85] A. Hénault, *op. cit.* p. 102.

tout en refusant de renoncer à ce qu'il avait appris de ses « trois maîtresses », les disciplines qui l'avaient formé : psychanalyse, marxisme et géologie : « *j'avais appris de mes trois maîtresses que le passage entre l'un et l'autre est discontinu* »[86]. Lévi-Strauss n'était pas le seul à avoir été dérangé par l'idée de continuité : Lénine s'était aussi attaqué à A. Bogdanov et à d'autres « *disciples russes de Mach* »[87].

§3. Jusqu'alors, Greimas avait travaillé la structuration du système linguistique comme un parcours de progression ascendante ; ainsi alla-t-il de la lexicographie à la sémantique et du mot à la phrase. Avec Propp, il décide de gravir un échelon supplémentaire et de placer l'objet épistémologique du langage dans le Texte. Puis, avec l'arrivée de la théorie de l'énonciation de Benveniste, Greimas emprunte la voie de la continuité par une issue latérale grâce au concept de *générativité* –dont l'inspiration revient à Chomsky[88] mais qu'il s'appropriera dans ce que l'on peut voir comme une resémantisation totale–, qui lui permet de combiner la « grande syntagmatique» de Hjelmslev à une grammaire narrative par le biais du sujet de l'énonciation. Il imagine alors la signification comme un parcours continu *à double sens* et compatible avec le principe d'immanence : *« On va dans un sens ascendant avec Hjelmslev et descendant avec Chomsky »*[89].

En ce qui concerne Barthes, au contraire, la recherche de la continuité ayant pour objectif de briser les frontières entre Nature et Culture, il était prévisible que son approche finisse par le distancer du projet. Après tout, c'était justement une confusion de ce genre qui était à l'origine de son engagement dans le

[86] C. Lévi-Strauss, *op. cit*. 1955, p.63.

[87] Lénine. *Œuvres complètes*, Moscou, Inst. Marx-Engels-Lénine, cité par D. Lecourt dans *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences*. Paris, PUF, p.747.

[88] Il n'est pas inutile de rappeler sur ce point que Chomsky avait lui aussi présenté une communication à la Conférence internationale de Sémiotique organisée par Jakobson en 1965-1966. Greimas aurait pu prendre contact avec son œuvre à cette occasion, et l'analyser par la suite (dans « Structures actantielles : une approche générative » et « Semiotica o metafisica ?»).

[89] A. J. Greimas « Semiotica o metafisica ?», *op. cit*. p. 77.

structuralisme : le fait de vouloir faire passer *l'histoire* pour la *vérité* (cf. *supra* §1.3.1.1).

Barthes n'était pas anti-existentialiste et n'était pas d'accord pour militer pour la continuité. Position qu'il gardera et qui a probablement contribué, dès lors, à sa popularité. Dans tous les cas, cette distinction entre le réel et l'énoncé lui paraissait toujours indépassable lors de son arrivée au collège de France :

> Il est de bon ton aujourd'hui de contester l'opposition des sciences et des lettres, dans la mesure où des rapports de plus en plus nombreux, soit de modèle, soit de méthode, relient ces deux régions et en effacent souvent la frontière ; et il est possible que cette opposition apparaisse un jour comme un mythe historique. Mais du point de vue du langage, qui est le notre ici, cette opposition est pertinente ; ce qu'elle met en regard n'est d'ailleurs pas forcément le réel et la fantaisie, l'objectivité et la subjectivité, le Vrai et le Beau, mais seulement des lieux différents de parole. Selon le discours de la science –ou selon un certain discours de la science– le savoir est un énoncé ; dans l'écriture, il est une énonciation.[90]

La *rupture* entre les deux compagnons de lutte était imminente. D'après notre enquête *textuelle*, en effet, elle aurait même pu avoir eu lieu lors de l'éclatement de la crise de mai 1968.

1.3.2.3 1968 : Chronique d'une rupture annoncée

§1. C'est autour des mêmes idées, de la même logique profonde, que l'énonciation vit pourtant les œuvres de Greimas et de Barthes partir dans deux sens opposés. Pour E. Marty, éditeur des *Œuvres complètes* de R. Barthes au Seuil, le structuralisme *« (dont* le Système de la mode *de Barthes était un exercice extrême) »* arrivait en retard dans une société qui, en 1968, ne voulait qu'en découdre avec les structures[91]. Pour Greimas, en revanche, la période structuraliste était une période dans laquelle « *l'intellectuel, réconciliant science et idéologie, savoir-faire et faire-savoir, retrouve, pour un temps, sa bonne conscience* »… Quoi qu'il en soit, la cause partagée aurait connu sa fin en 1968 :

[90] R. Barthes, Leçon, Paris, Seuil, 1978, p. 19-20.

> « La révolution a droit au mensonge », ce mot d'ordre lancé en mai 68, lors de la première réunion de notre « comité d'action », en plein visage à Roland Barthes qui proposait candidement l'examen critique des lexèmes tels que « liberté » ou « révolution », marque la fin de cette sémiologie éthique et, de façon plus générale, d'une certaine manière d'être intellectuel. Privées de justifications morales, ne participant plus au processus historique de libération, les analyses qu'on pourrait entreprendre apparaissent comme des jeux savants d'esprits oisifs.[92]

§2. Barthes quitte en même temps le structuralisme, la sémiologie et *Langages* pour s'engager dans l'écriture, avec cette phrase lapidaire que lui attribue Greimas : « *les structures ne descendent pas dans la rue* »[93]. Le « *projet de vie commun* » qui les avait vu devenir « *compagnons de route* » arrive à bout sans aboutir « *une bonne vingtaine d'années* » après avoir commencé. Dans un entretien avec J. Fontanille, Greimas dresse une sorte de bilan passablement résigné de la partie du projet qu'il avait partagée avec Barthes :

> C'était un projet idéologique des années 60, avec Barthes, par exemple, moi-même et d'autres, que de vouloir tout démythifier. Mais quand on démythifie, on n'obtient pas, comme l'a cru Barthes, l'innocence ; on obtient un grand désarroi, une angoisse du vide qui dure jusqu'à ce qu'une mythification nouvelle se mette en place[94].

§3. Cette précision temporelle de Greimas quant au bout de chemin parcouru ensemble indique vaguement que la collaboration entre les deux hommes s'est achevée en 1968, leurs routes s'étant croisées en 1949. Si ce n'est pas l'éclatement, c'est au moins le bruit des fissures qui s'est entendu dans le projet avec mai 68.

---

[91] Cf. E. Marty. *Roland Barthes, œuvres complètes*, t.2. p. 16.

[92] Toutes les expressions entre guillemets et l'extrait ont pour source : A.J. Greimas. « Roland Barthes : Une biographie à construire », in : *Le Bulletin*, N°13, Mars 1980, p. 3-7.

[93] D'après J.-C. Coquet (*op. cit.*, p. LXVII), la version allemande de « Sur l'histoire événementielle et l'histoire fondamentale » (in *Geschichte Ereignis und Erzählug*, Munich, p. 139-153) comprenait une analyse de cette phrase qui, d'après lui, serait « attribuée à Roland Barthes ». La version française aurait été « *profondément remanié*(e) *avant d'être intégré*(e), *sous le même titre, dans* Sémiotique et Sciences sociales » (cf. A. J. Greimas, *op. cit*. 1976, pp. 161-174). La phrase est en réalité plus généralement attribuée à Lucien Goldman.

[94] Entretien réalisé par J. Fontanille et paru dans un numéro de la revue *Langue française* dédié à la sémiotique et l'enseignement du français. (cf. N° 61, février 1984, Paris, Larousse, p. 128).

Plus largement, nous avons la marque du temps entre la première apparition du mot « générativité » dans le discours greimassien (1967), le compte rendu de la « révolution chomskyenne » par Greimas (1968) et le moment où celle-ci fut adaptée à la théorie greimassienne par des principes puisés dans l'œuvre de Propp et concernant le sujet de l'énonciation (1969). Au-delà du rapport à la « *révolution* », 1968 correspond à une crise de croissance liée intimement à la définition et à la nature de *l'objet* de la cause.

1.3.2.4 Le pari risqué de la continuité : vers une formalisation assumée ?

§1. Il est curieux de constater qu'en 1970 –à la fin donc de la période de crise que nous venons de décrire–, tant les textes publiés par Barthes que par Greimas font état de ce que certains pourraient nommer un « travail de deuil » sur leur séparation. Chez Barthes, il prendra la forme de la négation : selon lui, son livre S/z déniait en quelque sorte l'Introduction à l'analyse structurale du récit « *par abandon du modèle structural et recours à la pratique du Texte, infiniment différente»*[95]*.* Quant à Greimas, la première mesure qu'il prend pour marquer la séparation est de se dissocier de la sémiologie. D'une part, il évite de la nommer : le mot « sémiologie » sera mentionné pour la dernière fois comme un substantif proche dans la reprise de sa conférence de Pologne (cf. *supra* 1.3.1.4) ; dans *Du sens*, il remplace le titre « Sémantique, sémiotiques et sémiologies » par le sous-titre « Considérations sur le langage ». La première étape de ce deuil est, somme toute et comme dans bien des cas, une forme de rejet. D'autre part, si Greimas critique comme Barthes le formalisme exacerbé de certains structuralistes, il ne s'en lance pas moins à la recherche de la continuité avec des méthodes tout aussi formelles, à l'image de ce que fait Chomsky par ailleurs. *Du sens* représente en effet le moment où Greimas décide de quitter la problématique du sens relativement à l'interprétation (donc d'une construction a posteriori du sens), pour s'attaquer à la problématique supposée de la production du sens, sous le paradigme de la

[95] R. Bathes, *op. cit*. 1985, p.12.

signification et par le biais des modèles logico–grammaticaux ou logico–mathématiques.

§2. La solution pour s'attaquer à la continuité sans (trop) aller à l'encontre de ce qui avait été fait consiste, au bout du compte, à compléter l'ancienne sémantique interprétative (« *dont le droit à l'existence n'est plus contesté »*[96]) avec une nouvelle *sémiotique formelle* qu'il resterait à construire. Ainsi, les acquis de la discipline ne seraient pas touchés et, de ce fait, le problème idéologique que supposerait l'adoption des modèles formels s'en trouverait déplacé. Toutefois, Greimas émettra trois réserves à l'égard de ce choix :

La première, vis-à-vis du rôle du sémioticien et du risque d'éclatement de l'objet d'étude à force de l'étendre :

> Se poser cette question sur les origines de la signification mène à s'intéresser à des concepts comme forme et substance, sujet et objet, le même et l'autre dans la philosophie éternelle… De continuer dans cette voie, on risque de se transformer, de linguiste –métier où l'on se sentait plus ou moins à l'aise– en mauvais philosophe.[97]

La deuxième, à propos de la valeur heuristique douteuse des résultats à obtenir. Dans la poursuite d'une forme « plus scientifique » pour son discours, l'approche du sens *en acte* était-elle vraiment possible ?

> L'attitude du sémioticien à l'égard des langages formels tient à ceci que l'admiration s'y mêle à la méfiance : c'est *la forme* qu'il voudrait, en définitive, pouvoir donner à ses concepts opérationnels et ses relations alors réductibles à des simples calculs. Ce qui l'inquiète, pourtant, c'est le caractère tautologique du calcul logique : il se demande si tout transcodage, si toute nouvelle articulation du sens n'indique pas une augmentation de celui-ci…[98]

[96] A. J. Greimas , *op. cit*., p. 12. Il est intéressant de voir que par cette phrase, Greimas montre que l'objet de la sémantique est pour lui établi.

[97] Idem, p. 10.

[98] *Idem*. p. 11.

La troisième, concernant le manque de rigueur dont l'attitude pragmatique qu'il s'apprêtait à adopter vis-à-vis du projet avait jusqu'alors rendu compte :

> Ce qui déroute [*le sémioticien*] c'est… l'attitude pragmatique et apparemment arbitraire qui est liée à [*l'*] utilisation [*des modèles logico–mathématiques*]… Dans les jeunes disciplines en formation, les modèles sélectionnés menacent à tout moment de bouleverser l'économie de la théorie scientifique qui leur sert de support, mais forment et déforment à leur image un fragile stock de savoir.[99]

§3. La solidité de ces réserves, la charge passionnelle dont elles sont investies –méfiance et admiration, *terror* et *attrazione (*cf. *supra* Ch1§2)–, ne peuvent que nous conduire à nous interroger sur le sens de l'engagement de Greimas sur la voie de la continuité. Une première réponse se trouve dans l'introduction de *Du sens* elle-même et ne manque pas d'une certaine « héroïcité », au sens du sacrifice pour la noble cause :

> Il y a toujours moyen de s'arrêter sur un quelconque palier métalinguistique et de se dire qu'on n'ira pas plus loin, que les concepts inventoriés restent indéfinissables… et que l'on peut passer… à l'établissement d'une axiomatique qui elle seule, permettra de redescendre, par échelons successifs, jusqu'aux sens des mots et aux effets que leurs combinaisons produisent sur nous. C'est… la procédure la plus sage… et un aveu d'impuissance.[100]

C'est dire si l'engagement de Greimas dans ce qu'il considérait être sa tâche (celle de la réforme de *La* science sociale, celle de la poursuite d'une *sémiotique fondamentale*) était supérieur à n'importe quelle autre valeur. De surcroît, c'est cette même impression d'« héroïcité » qui se dessine dans l'éloge qu'il fait de l'entreprise chomskyenne avant de la critiquer, dans « Semiotica o metafisica » (cf. *supra*, §1.1.1) : elle a ceci d'admirable qu'elle s'occupe du sens en acte tout en résistant à la « métaphysique » et aux « pseudosciences ».

Cette façon de relier les deux termes (/*métaphysique*/ et /*pseudosciences* /) permet d'établir un nouveau lien intertextuel et d'ouvrir un questionnement ; elle

[99] *Ibid.*

[100] A. J. Greimas, *op. cit*. 1970, p.7.

constitue, en effet, un motif reconnaissables de l'idiolecte de Carnap, qu'il utilise notamment dans sa critique de Heidegger[101]. Cette première période d'institutionnalisation est donc caractérisée par un rapprochement progressif avec les thèses du cercle de Vienne. Puisque l'engagement dans la *cause scientifique* avait une composante profondément idéologique (au sens politique du terme) par le passé, il est pertinent ici de nous demander où en était Greimas sur ce point, à l'heure où –du moins en ce qui concerne le scientifique– sa boussole pointait davantage vers l'Ouest américain que vers l'Europe centrale. (cf. *supra* §1.2.4.2 et §1.3.1.4).

1.3.3 (1973-1979) De l'idéologie comme socle de la science nouvelle à la mise à mort des idéologies

§ 1. Si l'on revient maintenant l'approche textuelle de l'œuvre greimassienne, l'introduction de *Du sens* permet d'envisager une réponse différente à la question de l'engagement dans la voie de la générativité, en introduisant une nuance dans le jusqu'au-boutisme de l'idée d'héroïcité que nous avons évoquée. En effet, toujours en parlant du « sémioticien » à la troisième personne, Greimas y avoue que « *les modèles* [logico–mathématiques] *l'attirent tant par leurs titres de gloire anciens que par leur efficacité récente* ». Cela suggère que son engagement sur la voie combinée de la générativité et de la logique se fait dans le but d'accéder enfin à une légitimité que l'intelligentsia française refusait aux structuralistes et à leurs héritiers. En ce point, nous rejoignons par la voie du parcours intertextuel l'hypothèse que l'analyse discursive du Texte greimassien avait suggérée (cf. *supra* §1.2).

§2. Dès le lendemain de la parution de *Du sens*, Greimas commence donc la construction d'un nouveau palier de sa théorie. Pour cela, il procède en 1973 –de

[101] V. notamment « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », in *Ekkrenntnis* (Leipzig), Bd2, H.4, 1932, pp. 219-241. Paru en français comme « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage », Actualités scientifiques et industrielles, 172, Paris : Hermann & Co., 1934, 44 p.

façon très *pragmatique*, c'est le cas de le dire– au « mélange » de la théorie dumézilienne avec celle de Propp par le biais, une nouvelle fois, du terme de « fonction ». En effet, ce concept –dans le cas de Dumézil, la « fonction » tripartite de l'idéologie indoeuropéenne ; dans le cas de Propp, une fonction « narrative »– lui permettait d'aller dans le sens d'une relation *sujet-objet* tout en déplaçant l'importance de l'un ou de l'autre sur la valeur, et celle-ci, sur la culture. Sans aborder la discussion sur le bien-fondé de cette appropriation de la « fonction » Dumézilienne, ce qui nous intéresse est le fait que, suivant le fil du discours *idéologique*[102] greimassien, nous pouvons voir qu'il œuvrait dans le sens d'une triple « synthèse », réconciliant non seulement l'école de la Grammaire et l'école de la Philologie, dont nous avons déjà parlé auparavant, mais aussi, par voie de conséquence, leurs objets d'étude. De ce fait, sa méthode devait être à même de rendre compte de tous les objets qui avaient été envisagés en 1968 (cf. « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *supra*), à l'image de ce que faisait déjà la cybernétique « d'outre-Atlantique ».

§3. Dans le nouveau pari engagé, le choix d'une nouvelle dénomination s'imposait. « Sémantique » correspondait, dans le paradigme de la continuité, à une seule des faces de la signification, celle de la réception. « Sémiotique » désignait le palier supérieur de la théorie, celui qui englobait toutes les formes de signification et dont les différents paliers intermédiaires restaient à établir, et « sémiologie » était trop attaché à Barthes, autant dire au « passé préscientifique » de la discipline. La dénomination choisie devait donner un aspect plus scientifique et moins ambigu au corps disciplinaire que Greimas entendait construire, en plus de conjuguer à la perfection « gloires anciennes » et « efficacité moderne » : il choisit donc le nom de Grammaire. Greimas ne renonce pas pour autant à l'école comparatiste, ainsi sa grammaire se différencie des autres en cela qu'elle est *narrative* –son objet d'étude est les récits, donc les textes et non pas des mots et

[102] Ici, ce terme coïncide plus fort que jamais avec le sens que lui donne le *DRTL* : celui d'un projet de vie (cf. aussi *infra*).

des phrases. En cela, il rejoint en outre le projet fondamental d'Hjelmslev, un projet qui, d'après lui, était « *une syntaxe indo-européenne par la fondation rationnelle de la grammaire générale* »[103].

1.3.3.1 Changement d'école, changement de tradition : la science nouvelle et l'empirisme logique

§1. L'« idéologie » (prélevée dans l'idiolecte Dumézilien) s'insère ainsi dans la *grammaire narrative* et le projet de Greimas compte pour la première fois un sujet « fonctionnel ». Changement d'objet, insertion d'un sujet dans une relation avec un objet, fondation de la grammaire narrative et synthèse des influences opposées chez Greimas, tout cela se passe le temps d'un essai ; il s'agit, bien sûr, du célèbre article sur les objets de valeur avec lequel nous avons commencé notre discussion[104]. Ainsi, l'idéologie hier militante devient désormais technique, un objet de la théorie, comme pour le mythe lors de la première institutionnalisation (cf. *supra* §1.3.2). S'agissait-il de simples *jeux de langage* ou ces déplacements obéissaient-ils à un programme préétabli ?

§2. L'année de parution de l'article sur les objets de valeur dans *Langages* (1973) est aussi celle où C. Lévi-Strauss est finalement admis à l'Académie Française[105]. Il y rejoint E. Benveniste, avec qui il avait fondé la revue *L'Homme.* Que ce soit par le biais de cet événement ou justement à cause de l'arrivée du *Sujet* dans son discours, le projet greimassien s'insère tout naturellement dans la voie du sujet de l'énonciation dont Benveniste avait été le « défricheur ». Ainsi, il reste à savoir durant l'année 1973-1974 si la route de la recherche de la continuité se fera par le matériel (le sujet *sensible*) ou par le formel (le sujet *compétent*). Le fait que Greimas ait choisit une *grammaire* ainsi que le parcours « génératif » que Greimas

[103] A. J. Greimas. « Préface » in : L. Hjelmslev *op. cit*. 1966, p. 11.

[104] A.J. Greimas, *op. cit*., 1973.

[105] L'entrée lui avait été refusée à plusieurs reprises. C'est dire si le structuralisme rencontrait une forte opposition dans la « classe académique » du pays.

avait composé en « mélangeant » des idées de Chomsky et de Saussure pour rendre compte des processus de signification, laissent peu de doutes sur la résolution du dilemme. Si le vœu exprimé par Barthes en 1974 de doter la sémiologie d'un sujet était en passe d'être exaucé, il n'est pas du tout sûr que ce soit la voie formelle qu'il avait en tête lorsqu'il affirmait que *« pour la sémiologie, du moins je l'espère, il n'y a pas d'extraterritorialité du sujet, fût il savant, à l'égard de son discours ; autrement dit, finalement, la science ne connaît aucun lieu de sécurité et en cela elle devrait se reconnaître écriture »*[106].

§3. En 1975, enfin, la sixième section de l'École Pratique des Hautes Etudes devient l'École des hautes études en sciences sociales et le groupe de recherches sémio–linguistiques de Greimas consacre son séminaire à partir de l'année 1974-1975 au travail d'une théorie des modalités, avec la logique et avec la linguistique comme interlocutrices privilégiées[107], et avec l'objectif, à terme, d'une sémiotique des passions. Tout se passe comme si le déménagement de la rue des Écoles vers le boulevard Raspail était l'expression dont le contenu était la rupture de l'équilibre précaire que le projet avait obtenu par la « synthèse » narrative : l'adoption du projet formel (de la logique) se faisait au détriment de l'héritage (comparatiste) de l'École Pratique, du moins en ce qui concerne les modèles épistémologiques. Ainsi, la deuxième moitié des années 70 marque pour la sémiotique une accentuation de l'orientation « formelle » (ou logique) de son héritage, au détriment de la partie « empirique », pour les besoins de légitimité de ces sciences nouvelles qui venaient de quitter le tutorat de l'Ecole Pratique. De la même façon qu'au bout de la première période d'institutionnalisation, l'influence de Hjelmslev prend plus de place que celle de Saussure, dans le passage de la rue des écoles à l'avenue Raspail, le *mythe* –déjà un objet technique pour le structuralisme–, se transforme en *idéologie* chez les greimassiens.

---

[106] R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, *op. cit.* p. 14.

[107] Cf. I. Darrault, « Modalités : logique, linguistique, sémiotique » in *Langages* N°43, septembre 1976, p. 3-9.

1.3.3.2 Mythe : idéologie :: ancien : moderne –et la sémiotique, science sociale

§1. Si l'on prend une perspective ample, historiquement, la notion de « mythe » signifiait « parole », du moins jusqu'à Platon. À partir de celui-ci, ce terme fait référence –ainsi que l'indiquent les dictionnaires de philosophie– à « *un discours symbolique sur l'origine et la fin de toutes choses* » qui finit par constituer aujourd'hui une sorte de genre littéraire et anthropologique. Le « mythe » peut également être utilisé en opposition à « logos », entendu comme *discours rationnel* ; il devient alors un *discours fantaisiste* qui affirme quelque chose sans démonstration logique ni vérification empirique. Par extension, il renvoie à une notion de fiction ou d'imaginaire. En ce qui concerne les sciences sociales –et notamment depuis Lévi-Strauss–, on reconnaît au mythe une certaine « fonction structurante du collectif » ; c'est-à-dire qu'en signifiant, le mythe apporte un élément de cohésion ou d'identification à un groupe social. Enfin, Barthes reprend le sens initial du terme, celui de *parole*, en lui donnant tout le sens saussurien du terme. Le mythe devient, dès lors et d'après le même dictionnaire de philosophie, *« une représentation (sous forme d'images, d'idées, ou de discours) exprimant de façon fantastique les espoirs et les craintes de la société moderne, caractérisée par la prégnance de la dimension connotée (les valeurs impliquées) sur la dimension dénotée (la chose indiquée) »*[108]*.*

Pour sa part, l'idéologie possède, trois acceptions principales : la première dénote, d'après le Robert, « *un système philosophique qui à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle avait pour objet l'étude des idées, de leurs lois et de leurs origines* ». Pour le Larousse, ce terme rend compte d'« *un ensemble plus ou moins systématisé de croyances ou d'idées, de doctrines influant sur le comportement individuel ou collectif, mais dans le cas de l'individu, le terme prendrait la forme plus spécifique d''idiosyncrasie'* ». La deuxième acception du mot « idéologie » est, pour ces deux sources, un sens marxiste, celui de « *représentation de la réalité pour une classe sociale déterminée estimée véridique pour celle-ci, mais en réalité dépendant*

[108] C. Godin, *Dictionnaire de philosophie*, 2004, entrée « Mythe », p. 847.

de la place que cette classe occupe par rapport à la production et à la lutte de classes ». Il existe une troisième acception, à caractère péjoratif, qui fait référence à un « *ensemble de spéculations, d'idées vagues et nébuleuses* » (Larousse) ou encore, à des « *analyses, discussions sur idées creuses, philosophie vague et nébuleuse* » (Robert).

Ainsi, les notions de mythe et l'idéologie sont assez proches, même dans leur utilisation plus générale en ce sens où les deux termes partagent :

(1) Une identité générique (littéraire et anthropologique pour le mythe, philosophique pour l'idéologie) appartenant à une pratique sociale systématique ;

(2) Une articulation en deux parties, dont le fond correspond à une valeur complexe et la forme est une figure reconnaissable (et valorisante) pour une communauté donnée –ils seraient alors des « signes », selon le postulat saussurien, ou des « ensembles signifiants », selon la nomenclature propre à Greimas ;

(3) Un sens péjoratif possible mettant en cause leur fiabilité (donc leur valeur véridictoire).

§2. Chez Barthes, une première mise en dialogue de ces deux concepts en sémiotique est même originelle : dans *Mythologies*, lorsqu'il évoque son engagement dans la cause structuraliste, origine de sa sémiologie (cf. *supra*), la critique idéologique y est comprise :

> Je souffrais de voir à tout moment confondues dans le récit de notre actualité, Nature et Histoire, et je voulais ressaisir dans l'exposition décorative de ce qui va de soi, l'abus idéologique qui, à mon sens s'y trouvait caché. La notion de mythe m'a paru dès le début rendre compte de ces fausses évidences. J'entendais alors le mot dans un sens traditionnel. Mais j'étais déjà persuadé d'une chose dont j'ai essayé de tirer toutes les conséquences : le mythe est un langage.[109]

[109] R. Barthes, *Mythologies*. *op. cit.*, 1957, p. 7. Voir aussi, *supra,* §2.2.

Chez Greimas, le mythe au sens *purement idéologique* –celui de Barthes en 1957– sera remplacé par le mythe au sens « scientifique » –c'est-à-dire « univoque » et appartenant à la théorie–, donné par le structuralisme. De son côté, le terme *idéologie* est utilisé au sens de l'acception marxiste de ses débuts jusqu'en 1973, époque à laquelle Greimas l'utilisera comme prétexte pour unir le « mythe », au sens de la mythologie comparée, à l'analyse de la communication de valeurs de sa grammaire narrative.

§3. L*'idéologie* est en somme une forme « moderne » de mythe et c'est cela qui fait de ce couple un seul et même actant majeur dans l'histoire de la sémiotique, l'objet de l'analyse, soumis à une certaine valeur. Laquelle ? Celle que nous voyons se dessiner depuis l'époque de l'engagement dans les années 50 : la Modernité, qui est liée à la notion de masse et, par conséquent, à la critique idéologique. En effet, les nouvelles sciences de l'humain et de la société, issues de la révolution scientifique de l'après-guerre, étaient en train de reformer leurs outils. Et l'idéologie est un concept lui aussi lié intimement à la masse et utilisé par certains marxistes pour donner une dimension matérielle au « social ». Pour appartenir non plus à la modernité mais à l'actualité simple de l'académie française dans ces années-là, il fallait s'*engager* dans cette voie. Ainsi, l'apparition de la figure de l'idéologie dans la théorie greimassienne est reliée au mouvement fondateur des sciences sociales françaises *matérialisé* par l'ouverture de l'École des hautes études en sciences sociales : le mythe était bon pour l'Ecole Pratique, pour l'étude des sociétés anciennes, pour porter ce regard détaché que l'on reprochait aux structuralistes. Pour être une voix légitime dans l'étude des sociétés actuelles, il fallait plutôt *parler idéologie*, ce que Greimas fait lors de la première étape d'institutionnalisation de son projet par l'intermédiaire naturel de la mythologie comparée. D'autre part, une des idées de l'empirisme logique (autre nom du courant de Carnap) dénonçait la confusion entre l'usage formel et l'usage matériel du langage qui, dans la métaphysique, avait bien donné lieu aux dérives de la conception matérielle, par exemple, de « l'âme du peuple ». Greimas est donc obligé (vu son engagement dans cette science « militant » contre la mystification)

de lutter contre l'idéologie, tout en travaillant avec elle. C'est peut-être à cause de cela qu'il décidera de donner un tour de vis supplémentaire dans la formalisation de sa théorie, ce que paraît confirmer l'introduction du *DRTL* (les parties en italique sont de notre fait) :

> Une situation nouvelle est en train de se créer avec le tarissement – prévisible– des courants sémiotiques d'inspiration *métaphysique* ou *idéologique*, avec surtout les développements –prometteurs– des recherches portant (de manière explicite ou implicite) sur les problèmes de la signification, telles que la *sémantique générative*, la *logique anglo-saxonne* ou la *pragmatique américaine*, recherches qui répondent comme en écho à nos propres préoccupations obstinées.[110]

C'est donc à partir de 1973 que l'idéologie commence à subir une transformation « technique », passant par les modalités (nouveau lien avec le positivisme logique, très impliqué dans le développement de la logique modale) et culminant avec l'intégration au métalangage sémiotique, ce qui se traduit par une entrée dans le *DRTL* en 1979. Que la science ait ainsi intégré l'idéologie nous paraît être un fait non négligeable, d'autant plus qu'un tel déplacement a eu lieu dans le discours d'un lexicographe.

1.3.3.3 L'idéologie dans le DRTL : entre la systématisation et la cause, séquelles

§1. Après la séparation avec Barthes, la sémiotique greimassienne veut se démarquer du champ du « non scientifique », peuplé à ce moment-là de tout ce que le monde avait d' « idéologies », de « laxismes épistémologiques», d'« éclectismes », de « subjectivité » : elle avait embrassée la voie de la continuité… À notre sens, cette *stratégie discursive* visait trois aspects du développement de son projet : d'abord et surtout, se débarrasser de l'image –plus visible que la sienne– de l'œuvre de Roland Barthes, à qui le concept de mythe était lié à jamais et qu'il jugeait moins fiable compte tenu de son engagement dans les débats philosophico–

[110] A. J. Greimas, J. Courtés, *op. cit*. p. III.

politiques de la fin des années 60[111]. Ensuite, neutraliser le pouvoir de nuisance pour l'image du projet que pouvaient avoir ses liens trop visibles avec l'origine idéologique du structuralisme, dans un environnement qu'il perçoit et qualifie par ailleurs de « vide idéologique » (cf. *supra*). Finalement, donner à la partie empiriste et historique de son projet une place dans le métalangage « scientifique », « pragmatique » et « efficace » qu'il était en train de construire. En cela, l'idéologie « scientifique » (ou « scientifisée ») est donc une représentation du mythe scientifique de la sémiotique greimassienne.

§2. Comment Greimas a-t-il intégré l'idéologie à la science ? En faisant d'elle un synonyme de « projet de vie » ou de praxis énonciative, soumise à deux manières de traiter les systèmes de valeur. En effet, d'après la définition que fournit le *DRTL*, si on les considère par leurs articulations paradigmatiques, les systèmes de valeurs sont des taxinomies valorisées, donc des axiologies. Leurs valeurs sont virtuelles puisqu'elles résultent de l'articulation sémiotique de l'univers sémantique collectif. Elles appartiennent donc aux structures profondes. En revanche, s'ils sont considérés selon leurs articulations syntagmatiques, les systèmes de valeurs sont des modèles (des procès en puissance donc), c'est-à-dire des *idéologies*. Leurs valeurs sont actualisées depuis une axiologie prise en charge par un sujet modalisé. La combinaison et la mise en branle de ces deux principes aboutissent à quatre conclusions étonnantes :

1. La réalisation des valeurs abolit l'idéologie.

2. L'idéologie est, au fond, ce que possède le sujet et ce qui le pousse à l'action : une quête permanente de valeurs, une motivation.

3. La structure actantielle se maintient tout au long du parcours génératif.

[111] Cela concerne peut être aussi J. Kristeva, auteur de la notion d' « idéologème » entre autres, bien que le cas de Barthes soit d'une importance toute spéciale.

4. L'idéologie ayant ses valeurs abstraites ou thématisées, elles peuvent être figurativisées, devenant ainsi des mythologies[112].

§3. Dans cette optique, il paraîtrait que « le sémioticien », cet acteur que nous avons connu dans *Du sens,* ne renonce pas à son idéologie même si ses valeurs superficielles changent de nom. Bien au contraire, son idéologie est tellement présente qu'une fois sa pratique scientifique atteignant ce qu'il considère être le point culminant d'une science[113], il l'éloigne pour en faire un *objet*, donc le *motif* de son projet de vie : « *La sémiotique peut-être mise en jeu, …elle est à la fois un exercice ludique et un engagement risqué. Elle n'est pas une science, mais un discours à vocation scientifique* »[114].

1.3.3.4 L'idéologie scientifique greimassienne

§1. À partir de la deuxième moitié des années 70, la mode n'est plus à l'idéologie au sens où les années 60 l'avaient connue. Greimas prend acte de ce fait dans *Sémiotique et sciences sociales* : d'une part –et dans la première partie du livre– il présente une conception de la science comme discours persuasif, mais avec l'obligation éthique d'être en même temps cohérente et modeste (« austère »). D'autre part –et progressivement jusqu'au dernier essai de ce livre–, il rend compte de la toute nouvelle opposition de la science et de l'idéologie. Peut-on considérer que proposer au monde un modèle impeccable de scientificité, adapté aux nouvelles modes dans ce domaine en dépassant les frontières européennes, était toujours un signe d'engagement politique ?

§2. Deux éléments autorisent à se poser cette question. Le premier se trouve dans *Sémiotique et sciences sociales* lui-même, puisque c'est là que se trouve

[112] A. J. Greimas et J. Courtés, *op. cit*. 1979, entrée « idéologie ».

[113] Il faut rappeler ici qu'à une époque, ce point culminant voulait dire l'élaboration d'un métalangage dont le sens de tous les termes était interconnecté, à la manière des modèles logico–mathématiques.

[114] A.J. Greimas, « avant-propos » dans A. Hénault, *« les enjeux de la sémiotique* ». Paris, PUF, 1993, p. 6.

l'opposition entre la recherche américaine et la recherche européenne, la première étant apparemment plus « opérationnelle » et la deuxième, plus « éthique ». Le deuxième élément correspond au niveau intertextuel ; en effet, nous avons fait référence à plusieurs reprises à l'alignement de Greimas sur le modèle de Hjelmslev, notamment à partir de 1963, et nous avons montré qu'il avait résumé le projet du maître danois comme la fondation d'« une grande syntagmatique indoeuropéenne ». Or, il est très banal de nos jours de considérer l'indoeuropéen comme un modèle aidant à expliquer le devenir des langues à alphabet que nous connaissons aujourd'hui, plutôt que comme une langue Mère ayant existé « pour de vrai ». Qu'est-ce que nous voulons dire par là ? Pour le poser dans les termes de la grammaire narrative, si l'objet de valeur « profond » du projet de vie (donc idéologique) de Greimas est la scientificité, nous pouvons alors estimer que les modèles logico–grammaticaux n'ont pas répondu qu'à une valeur « d'usage » en vue du dépassement de l'épreuve intermédiaire : l'« étrange succès » (Rastier *dixit*[115]) de la grammaire générative. Après tout, « *le sémioticien ne se gêne (-t-il) pas pour emprunter les idées des autres, pour se servir de renseignements heuristiques de seconde main* ».

Ainsi, la stratégie discursive greimassienne dans son ensemble est en parfaite cohérence avec sa conception du *faire scientifique* –cette posture consistant à considérer la science comme un processus en construction et non pas comme quelque chose de donné–, et nous pouvons dire qu'elle obéit à des fins purement persuasives (*faire-savoir* et *faire-croire*). L'adoption des modèles logico–grammaticaux ne serait qu'un épisode de la construction de cette science. C'est même en ce sens que Greimas va pouvoir accuser *les Autres*, Barthes en tête, de manquement idéologique, de démission. Et toujours, la référence à une seule et même date : 1968.

[115] « *Le développement de la glossématique a été momentanément limité par l'étrange succès de la grammaire générative et transformationnelle, dont le projet réducteur ne pouvait évidemment s'accommoder de phénomènes comme celui de la connotation par exemple* » F. Rastier , *op. cit*. 1985 p.8.

> Même cette ultime « trahison » [*Le plaisir du texte,* ndlr] était, une fois de plus, l'exercice du flair, annonçant et formulant le vide idéologique et la mode *rétro* issus de mai 68[116].

Ce qui se concrétise dans le discours greimassien avec l'emménagement à l'École des hautes études est l'institutionnalisation de l'idéologie et l'abandon du mythe. En effet, grâce à la théorie de l'énonciation de Benveniste, la sémiotique greimassienne déplace son intérêt du récit (et le concept empirique *texte*) vers le *discours*, abandonnant progressivement le récit mythique, un support de l'analyse très attaché à la tradition de l'École Pratique.

L'objet de la stratégie pour cette discipline héritière du structuralisme est de racheter une légitimité pour l'étude des sociétés modernes auprès des sciences sociales : le mythe étant un objet propre à l'étude des sociétés archaïques, les structuralistes sont critiqués pour leur prétention à étudier, avec les instruments d'un objet qui leur est étranger(les sociétés archaïques), un objet dans lequel ils sont des acteurs (une société « moderne »). La solution imaginée revient alors à penser ce sujet de l'énonciation comme l'instance médiatrice du monde. Détentrice d'une stratégie à deux volets, l'une de manipulation et l'autre de programmation, l'énonciation construit des simulacres qui font de ce monde un objet intelligible en même temps qu'elle met en place des valeurs qui lui sont propres. C'est la définition sémiotique de l'idéologie, ce terme qui était, en tout état de cause, beaucoup plus approprié à l'étude des masses, et condition *sine qua non* à l'époque pour faire d'une discipline quelconque une Science Sociale. Revenons sur ces deux mots, mythe et idéologie, pour examiner les contenus qui se déplacent lors de ce mouvement.

La question de l'engagement idéologico–politique de Greimas à partir de 1970 restera toujours à clarifier pour ceux que cela intéresse. Ce qui nous paraît clair à la lumière de la lecture intertextuelle est que l'engagement « profond » de Greimas se fonde sur une certaine idée de la science, entendant celle-ci comme un

[116] A.J. Greimas, *op. cit*. 1980. p. 4.

faire engagé par dessus tout et en construction constante, ainsi que l'analyse textuelle de *Du sens* nous l'avait suggéré dans la première partie de ce chapitre. La schématisation de l'analyse, la conception purement formelle du sujet comme de l'objet et l'engagement dans la logique modale vont, tous, dans le sens d'un gain de formalisme du projet. Greimas renonçait-il pour autant à l'idéologie ? La réponse cryptée qu'il esquisse nous renvoie au métalangage : « *Le schéma narratif avait quelque chose d'idéologique tout simplement parce que cela représentait comme un projet de vie* »[117]. Dans un effort pour éclairer les tenants et les aboutissants (théoriques) de cette phrase, c'est la question de la « rupture radicale » entre *Du sens* et *Du sens II* qui trouvera aussi, finalement, la possibilité d'une réponse.

1.3.4 *Du Sens II*, rupture ou retour ?

§1. F. Rastier conclut, à propos de l'idée très répandue de l'existence de « deux Saussure » –celui du *Mémoire* et celui du *Cours*–, qu'il n'y a entre les deux « *aucune rupture mais un approfondissement* »[118]. Il étend cette idée à l'œuvre de L. Hjelmslev pour plaider en faveur de l'abandon de l'opposition systématique entre la linguistique *historique* ou *comparative* et la linguistique *fonctionnelle* ou *structurale*. En effet, cette fausse opposition serait, d'après lui, un obstacle non seulement à la compréhension des travaux des linguistes qui se trouvent dans la charnière (temporelle ou idéologique) entre l'une et l'autre, mais aussi à la possibilité pour la linguistique de s'occuper enfin de tous les objets langagiers. Après avoir vu comment la *parole* greimassienne est guidée de manière constante par *l'idéologie* greimassienne (celle-ci entendue comme un projet de vie), il devient presque « naturel » de penser que la fameuse « *rupture radicale* » entre *Du sens* et *Du sens II,* avec laquelle nous avons commencé notre enquête sur l'objet en sémiotique, n'est en fait qu'idéologique.

[117] H. G. Ruprecht, *op. cit*., p. 23.

[118] F. Rastier , « Introduction » *in* Hjelmslev, L. *Nouveaux Essais*. Paris, PUF, 1985, p10.

§2. Pour Rastier, Hjelmslev aurait opéré une « coupure » au sens d'Althusser[119] dans sa présentation de l'œuvre de Saussure, à des fins rhétoriques. Et le plus ancien élève de Greimas d'ajouter :

> La notion de *coupure*, élaborée par Althusser à partir des travaux de Canguilhem et de Bachelard, sert à décrire la naissance d'une discipline scientifique par rupture avec les spéculations non scientifiques, idéologiques, qui la précédaient.[120]

Ainsi, en cohérence avec la conviction que le discours (à vocation) scientifique de la sémiotique est un discours *persuasif* –qui cherche à convaincre– Greimas pourrait avoir utilisé la figure de la « rupture radicale » dans le sens de la « coupure » althusserienne. En cela, il suivrait une fois de plus l'exemple établi par Hjelmslev, ce qu'il avait déjà fait par le passé, ainsi que nous l'avons mentionné.

§3. Dans cet ordre d'idées, nous prolongerons la comparaison en considérant que, de la même façon qu'il n'existe pas, selon Rastier, deux Saussure ni deux Hjelmslev, il n'y aurait pas de rupture entre *Du sens* et *Du sens II* au-delà de l'intention de Greimas de vouloir signifier une nouvelle filiation philosophique, plus neutre politiquement dans le contexte académique français. Dans la logique de cette stratégie, une démarcation systématique par rapport au projet barthésien aurait été établie à partir de la séparation des deux projets, en 1968. Pour tester notre hypothèse et savoir quels étaient, le cas échéant, les enjeux de cette stratégie politique, nous reviendrons une nouvelle fois au Texte greimassien, et plus précisément aux segments de *Du sens* et *Du sens II*. Cependant, nous complèteront cette fois leur lecture par un nouveau type de segment, que nous ne considérons plus textuel, mais intertextuel : celui des entretiens accordés par Greimas dans lesquels il évoque la sémiotique qui est de son ressort.

[119] Faut-il rappeler le caractère de celui-ci comme philosophe du marxisme ?

[120] *Idem*, p.8.

1.3.4.1 Le mythe de la générativité : rompre avec le passé (immédiat) pour ne pas rompre avec le projet de toujours

§1. Compte tenu du fait que l'argumentation de l'introduction de *Du sens II* commence par construire une tension entre fidélité et changement en relation au faire scientifique, il nous a paru nécessaire de lire cette introduction en ayant comme grille de lecture le réseau intratextuel du discours greimassien.

Par exemple, lorsque le premier argument est avancé, soit celui du « progrès scientifique » –encore une expression très courante dans l'idiolecte du positivisme logique– comme valeur, il se tisse un premier lien avec *Sémiotique et sciences sociales,* publié en 1976. D'après le développement que Greimas voulait pour sa « grande anthropologie », en effet, l'idée de *progrès scientifique* ne pouvait résider que dans sa cohérence et sa construction continue –premier chapitre du *segment textuel* mentionné.

D'autre part, le Texte de Greimas revient sur un autre aspect de son *leitmotiv*, celui du devoir pour le sémioticien de « mordre sur la réalité » : engagement empiriste mais aussi coïncidence voilée avec le mot d'ordre barthésien « *pas de dénonciation sans son instrument d'analyse fine, pas de sémiologie qui ne s'assume pas finalement comme sémioclastie* », même si la militance n'est pas politique mais scientifique, chez Greimas. La remise en cause établie dans l'introduction de *Du sens II* s'articule autour de l'engagement idéologique ou projet de vie, selon la définition qu'en fait le *DRTL* :

> L'exercice constant de lucidité qu'on s'était imposé ne manquait pas de relativiser les *résultats obtenus* et d'ébranler les *certitudes à peine acquises* : la voie étroite choisie apparaissait alors comme un parcours sinueux, tant l'épistémè ambiante, les points de vue philosophiques et idéologiques changeants arrivaient à déplacer les lieux de ses interrogations et à transformer le statut des formulations les mieux assurées[121].

[121] A. J. Greimas, *op. cit*. 1983, p. 7.

Voilà qu'au niveau *n* de lecture, *Du sens II* cherche, comme nous le voyons, à dissocier la « Sémiotique Nouvelle » (celle où les certitudes étaient « acquises » et les résultats, « obtenus ») des allers-retours des idéologies scientifiques en vogue au XX^e^ siècle.

§2. Il serait difficile de trouver un accord plus fort que celui qui existe entre l'idée de « *certitudes* » et le syntagme adverbial « *à peine acquises* » et l'arrivée de la générativité dans la théorie greimassienne, qui permit en fin de compte de fixer le travail de recherche dans un métalangage entre 1969 (avec « Eléments pour une grammaire narrative ») et 1979 (avec le *DRTL*). Ainsi, quelles « *certitudes* » plus fortes, quelles « *affirmations mieux assurées* » sinon celles du métalangage, sinon les définitions du *Dictionnaire* ...? Quelle correspondance plus précise que celle de savoir que le *DRTL* avait été publié « *à peine* » quatre ans avant *Du sens II* ?

D'un autre côté, et pour continuer sur le ton des questions, q*uid* des « *résultats obtenus* » qu'il fallait relativiser ? À notre avis, Greimas fait ici référence au succès qu'avait connu la grammaire narrative dans le domaine littéraire, notamment celui, « foudroyant », de l'analyse des *Deux Amis* de Maupassant, construite en conjuguant la théorie proppienne et celle de la générativité. Par ailleurs, toujours dans le contexte de la parution de *Du sens II*, Greimas fait référence aux succès de la sémiotique en prenant acte du changement d'époque : *« A un moment donné, la sémiotique fut très en honneur dans le domaine littéraire ; maintenant il faudrait dépenser beaucoup d'énergie pour chercher à comprendre pourquoi il y a une sorte de revanche que les littéraires prennent pour la sémiotique »*[122]. L'importance de cette phrase tient au fait que la critique dont il est question ici a pour seul objet la sémiotique greimassienne, à la différence des accusations qui lui étaient portées jusqu'alors relativement à son engagement dans le structuralisme.

[122] H. G. Ruprecht, *op. cit*., p.20.

Cette critique, que Greimas fait correspondre ici au « sentiment de revanche » des littéraires, est mentionnée dans d'autres segments comme « l'esprit de chapelle » et « l'impérialisme » de la sémiotique : le métalangage (jargon) de la sémiotique greimassienne irrite autant que sa tendance à empiéter sur l'objet d'étude de toutes les sciences sociales. Si l'analyse des *Deux amis* avait éveillé une grande admiration à une époque où le besoin d'ouvrir de nouvelles voies pour les études littéraires se faisait sentir (ainsi que le dit Barthes[123]), vingt ans après les études littéraires ne souhaitent plus l'aide des « linguistes » pour la dissection des textes.

§3. Ainsi, l'introduction de *Du sens II* appelle à « relativiser » la *certitude* faisant de la générativité la porte d'entrée (« *étroite* ») pour une Sémiotique « totale » –ou du continu–, ainsi que Greimas avait commencé à le penser en 1967 dans « La structure des actants du récit : essai d'approche générative »[124], puis étayé en 1976 dans « Une discipline qui se cherche »[125]. Mais surtout, comme il l'avait affirmé en 1979 lors de la publication du *Dictionnaire raisonné d'une théorie du langage,* cette œuvre passablement triomphaliste précédant immédiatement *Du sens II*.

Notre lecture de *Du sens II* à la lumière du réseau intertextuel greimassien nous conduit ainsi à la conclusion que si Greimas veut marquer une coupure en 1983, celle-ci ne vise pas forcément le passé du projet, représenté par *Du sens,* mais le virage formaliste un peu rapidement entrepris depuis la découverte de la générativité chomskyenne. Un virage figuré, d'une part, par l'apologie du métalangage et assumé, d'autre part, par l'emménagement à l'École des hautes études.

---

[123] R. Barthes, « Linguistique et littérature » ; in *Langages* N° 12, *op. cit*. 1968.

[124] A.J. Greimas, dans *Festrschrit André Martinet*, *Word*, vol. 23; N°1-2-3 1967. Republié dans *Du sens*, *op. cit*. 1970, pp. 249-269.

[125] A.J. Greimas, *op. cit*. 1976, pp. 188-215.

1.3.4.2 Revenir à 1968 : l'énonciation et la passion

§1. Par ailleurs, si rupture il y a avec la « sortie de route » formaliste, cela implique un retour. À quoi ? De toute évidence, il s'agit d'un appel pour reprendre le « chemin étroit[126] » de la continuité entre le sensible et l'intelligible *là où il est resté en 1968,* avant l'adoption de l'idée d'une certaine générativité. Autrement dit, Greimas prône un retour à l'aspect profond des questionnements dont *Du sens* rendait compte[127] : le monde sensible est-il informé par la culture ? Faut-il rentrer dans la philosophie, adopter des modèles logico–mathématiques ? Des essais de réponse à ces interrogations, ainsi que la reprise de l'ancienne route peuvent être trouvés systématiquement dans les textes greimassiens qui ont suivi la publication de *Du sens II*.

§2. D'abord avec la reconnaissance des excès du formalisme et du métalangage, ce qu'il confirme dès l'année qui suit la publication de *Du sens II* : *« notre erreur fut de croire que l'on pouvait faire d'abord un métalangage »* ou encore *« Il ne s'agit pas de proposer d'emblée la théorie comme un métalangage formel »*[128]. Ensuite, avec l'extension de l'étude à des objets autres que les objets purement linguistiques –comme c'était la mission originale du projet–, et le développement de la figurativité à partir de la phénoménologie de la perception. Et, finalement, avec l'ouverture d'un programme touchant d'une part l'esthétique (les gestes, le sensible…) et, d'autre part, l'éthique : les formes de vie, les stratégies, les idéologies. Nous avons même le constat, de la continuité comme du retour aux sources en 1984, dans un entretien accordé à J. Fontanille :

[126] Il est curieux de constater que cet adjectif avait été utilisé dans le passé par Greimas pour juger tant le formalisme que le stalinisme (cf. *supra*, §1.1).

[127] C'est à cette condition-là, d'ailleurs, que le choix d'un titre quasi identique à celui de l'ouvrage de 1970 pourrait trouver une justification, alors qu'il était prévu qu'il s'appelle *Grammaire narrative*.

[128] Cf. H.-G. Ruprecht. « Ouvertures métasémiotiques » , *op. cit*., p. 7.

> La sémiotique narrative a démarré à un moment où l'*épistémè* était a-psychologique voire antipsychologique… Il en est résulté que, dans les textes que nous avons analysés, on excluait tout ce qui était d'ordre passionnel ; sensibilité, sentiment, etc. Il y avait là une lacune. On a donc opéré une sorte de retour[129].

Autant dire que ce retour signifiait la réconciliation avec la tradition qu'il avait partagée avec Bernanos, Merleau-Ponty et Lévi-Strauss (et non pas, évidemment, avec Husserl) et l'inscription du parcours (narratif, discursif et scientifique) dans la sphère de la culture, sans pour autant soumettre l'ensemble des pratiques signifiantes au collectif, en négligeant *l'expérience* sensible. C'est pourquoi l'ensemble de *Du sens II* était si cohérent avec son prédécesseur, en ce sens où il avait subodoré l'arrivée des passions (cf. *supra*, §1.2).

§3. L'instance du discours de *Du sens II* aurait ainsi renoué avec sa « bonne conscience », comme Barthes lors du structuralisme –d'après la lecture de Greimas, en harmonisant *savoir-faire* et *faire savoir*. Et en assumant son propre discours comme une écriture :

> [à propos de l'expression *« discours à vocation scientifique* »] C'est un discours que je me suis imposé, comme quelque chose qui serait à mi-chemin entre l'essayisme, où on peut dire tout et son contraire, et des ambitions, disons scientifiques. [130]

La lecture du réseau intertextuel et conceptuel de la sémiotique greimassienne nous apprend ainsi, en dernière instance, que la réponse à la question concernant la définition de l'Objet de la sémiotique en tant que corps de connaissance explique par le même coup les différentes *stratégies* que les sémioticiens ont déployées pour étudier l'objet (avec un petit « o ») en sémiotique[131]. Avec quoi notre hypothèse du départ est confirmée : pas de rupture entre les deux *Du sens* et connexion entre la problématique de l'objet et 1968. *Du*

[129] *Idem* p. 10.

[130] Aussi H. G. Ruprecht., *op. cit*. p. 2.

[131] Une distinction que nous empruntons à Jacques Fontanille qui l'a utilisée dans *Sémiotique du discours. Limoges*, PULIM 1998-2003.

sens II marque le *retour* au questionnement sur la manière d'approcher la problématique de l'énonciation : par la voie logique et donc éthique ou bien par la voie sensible et donc esthétique ? En effet, en 1968 et jusqu'à l'article « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », la voie prévue était le sensible, plus spécifiquement la dimension du gestuel. Mais vint la lutte des idéologies politiques, et Greimas préféra la voie éthique de l'empirisme logique, par... cohérence idéologique.

1.3.4.3 En somme…

§1. Tout au long de ce chapitre, nous avons suivi le sort de ces deux concepts « fondateurs » que sont le mythe et l'idéologie dans l'histoire de la sémiotique. C'est en effet par leur intermédiaire que se construit la possibilité d'un Objet nouveau pour la société nouvelle (premier moment), mais aussi d'un objet d'étude (ou de transformation ?) et, *in fine*, la place pour l'étude des objets (par exemple, les objets de consommation, comme fit Barthes avec ses *Mythologies*). Avec, en sus, la construction d'un projet épistémologique pour les sciences de l'homme et de la société.

§2. Ce qui se concrétise pendant ces années, c'est la possibilité de passer de l'étude des mythologies à celle des idéologies. Car l'étude des récits mythiques en sémiotique, héritage du structuralisme, était adapté à l'étude des systèmes de valeurs des sociétés anciennes ou « hors circuit » occidental, alors que l'étude des idéologies instaurait une méthode d'étude des valeurs de la culture, dont la science est un des discours. Ce faisant, Greimas tentait de faire une place historique à son projet en suivant la voie ouverte par Lévi-Strauss (notamment avec *Les structures élémentaires de la parenté, La pensée sauvage* et les *Mythologiques*) et Barthes (*Mythologies*, *Communications*). Le but, *explicite et inchangé* dans son discours scientifique, était toujours de sortir les sciences sociales du cloisonnement dans lequel elles étaient confinées par l'*ancienne* (comprendre « pré-moderne ») conception scientifique des objets.

§3. En raison des tensions qui lui ont donné naissance et qui l'agitent sans cesse, le choix de la sémiotique greimassienne a toujours oscillé entre son engagement scientifique et son engagement social. Au dilemme de devoir choisir entre « science » ou « sociale », la sémiotique a répondu par la combinaison « science sociale », avec d'une part un métalangage et d'autre part, une pratique d'analyse concrète des objets sociaux dont le répertoire n'a cessé de s'élargir.

Par rapport à notre hypothèse du départ, nous avons confirmé qu'il n'y a pas de rupture entre *Du sens* et *Du sens II* car les valeurs et les objets mis en fonctionnement sont les mêmes (grâce à la mise en évidence des structures sous-jacentes, dans lesquelles on a vu apparaître trois niveaux d'objet et une seule et même valeur : la science). Les trois niveaux d'objet s'expriment sur deux ordres (paradigmatique ou syntagmatique), sachant que l'un est l'expression et l'autre son schématisme. Ainsi, l'objet de la sémiotique est la sémiotique elle-même.

Mais, en termes pratiques, la sémiotique est un projet épistémologique qui cherche la construction d'une base scientifique pour les objets des sciences sociales et humaines sur la base de l'hypothèse de l'intelligibilité du monde. Son objet est progressif.

Joël H. Grishward avait donc peut-être raison : dans toutes les choses qui ont bougé avec 1968, l'idéologie définit chez les uns et les autres le sort et le destin des théories. Cependant, nous l'avons compris, il n'y a pas de relation linéaire de cause à effet dans la science et dans ses histoires non plus, mais –comme dans tout discours– une bonne dose de mythes, ces discours imagés qui structurent les valeurs d'un groupe social en les identifiant à lui. La sémiotique des objets issue de la tradition greimassienne n'y est pas étrangère, ainsi que nous le verrons par la suite.

2. La sémiotique de l'objet : entre mythe et fantasme

2.1 L'objet, cet inconnu

2.1.1 De la sémiotique à l'objet : un problème résonnant

§1. Le premier problème auquel est confronté toute personne s'intéressant à l'étude systématique des objets est la complexité même de ce concept, dont les frontières –si tant est qu'elles existent– sont absolument floues.

La philosophie, par exemple, reconnaît à elle seule au moins quatre acceptions différentes pour l'objet, la première d'entre elles distinguant ce qui est pensé ou représenté (l'objet donc) de l'acte de penser lui-même, comme l'extériorisation ou le *résultat* de cette *« action » de l'esprit*. Une deuxième acception de l'objet le voit désigner le but ou le propos que l'on cherche à atteindre en agissant, avec quoi nous pouvons l'associer à l'image d'une *finalité* d'une action *donnée*. Par ailleurs, l'objet peut également être défini comme ce qui est fixe et stable dans la perception extérieure, indépendamment du point de vue, des opinions du sujet. Cette troisième acception (l'objet comme *matérialité*, disons) coïncide avec la première en ce sens où elle désigne une certaine « extériorité » si on pense celle-ci dans son indépendance par rapport au sujet ; en revanche, elle se démarque complètement de la deuxième acception selon laquelle la notion de finalité dépend intrinsèquement du sujet (alors que notre troisième spécifie nettement leur séparation de principe). C'est aussi dans le cadre de cette séparation entre sujet et objet que s'inscrit une quatrième variante selon laquelle l'objet serait « *ce qui possède une existence en soi, indépendante de la connaissance*

ou de l'idée que des êtres pensants peuvent avoir »[132]. Si cette position rejoint la première en ce sens où toutes deux font référence à l'« existant », elle s'y oppose en dissociant totalement l'objet du sujet.

En réalité, ces quatre positions peuvent être réduites à deux classes d'opposition : d'un côté, nous avons deux *processus* (la *perception* & la *pensée*), de l'autre côté, des *entités* (le *sujet* et l'*objet*). Dans le premier cas, sujet et objet sont associés car ils représentent d'une certaine façon la *source* et la *cible* de l'action – l'action de penser ou l'action de percevoir ; dans le deuxième cas, sujet et objet sont considérés dans leur autonomie respective. En ce qui concerne les processus, la perspective adoptée présente une *aspectualité* durative et *l'objet* acquiert un statut dynamique : il est *en construction*. Du point de vue des entités, il est statique, puisque l'aspectualité de la perspective adoptée est terminative : l'opposition de nature est entendue comme *immuable* ou, du moins, les transformations que ces entités pourraient avoir n'ont pas un caractère déterminant.

En fonction de ce recoupement, nous dirons que l'objet peut être abordé selon ces deux positions : l'une cherche à lui donner une place par rapport au sujet, comme une sorte « d'aboutissement » de l'action de celui-ci. C'est la perspective du *processus*, que l'on peut appeler *syntagmatique*. L'autre position pour interroger l'objet est de le définir en étudiant tout ce qui l'identifie et tout ce qui le différencie du sujet, et de quelle manière : c'est une perspective de classes ou *paradigmatique*. Toutes deux peuvent ensuite être appliquées au champ de l'action cognitive ou à celui de l'action *perceptive* ou sensorielle.

Ainsi, les définitions de l'objet issues de la philosophie montrent, au delà de la complexité du propos, le lien existant entre les problématiques de l'objet en général et les problématiques spécifiques de la sémiotique greimassienne et de ses objets, puisque le couple *paradigmatique/syntagmatique* y tient un rôle essentiel. À

[132] Ces différentes acceptions ont été synthétisées à partir de la lecture de plusieurs dictionnaires de philosophie, dont : Godin, Christian. *Dictionnaire de Philosophie*. Paris, Fayard, 2004.

partir de cette première mise en contact, nous parcourrons les différentes expressions de ce lien entre sémiotique et objet.

2.1.1.1 Objets et démarches de la théorie : théorie, pratique et niveaux, le sens comme construction

§1. L'opposition entre le syntagmatique et le paradigmatique a toujours occupé une place centrale dans la discussion sémiotique et ce, à tout niveau de la recherche. Prenons, par exemple, une polémique qui fit date —les chroniqueurs s'y attardent—, même si de nos jours elle pourrait paraître quelque peu caricaturale. Il s'agit de la controverse concernant la manière dont il fallait entamer l'analyse de l'objet (texte, récit mythique, etc.), à savoir par une approche déductive ou par une approche inductive[133]. Toujours sur la base du postulat de la théorie de la signification saussurienne, il fallait décider si l'analyse la plus scientifiquement correcte devait commencer par l'objet pour arriver à en « extirper » les structures fondamentales ou si des propositions de valeurs profondes pouvaient être faites pour remonter ensuite vers la manifestation. À l'époque, Greimas tempérait l'idée d'une opposition entre les deux démarches à partir de la différenciation de leur contexte pratique :

> Je ne crois pas, pour ma part, que ce problème fondamental doit nécessairement être posé en terme de dilemme : les deux démarches, inductive et déductive, me paraissent, bien au contraire, complémentaires. Un linguiste qui décrit une langue particulière opère, sans doute, inductivement et généralise à partir des données du texte. Mais dès qu'il se propose de comparer deux ou plusieurs langues, il est obligé de construire des modèles déductifs d'un niveau supérieur, rendant compte des langues en question comme des cas d'espèce subsumés par un même modèle. La linguistique est ainsi, pour une part, inductive et pour une autre, déductive : les deux démarches, entreprises dans des directions opposées, se rencontrent et se révèlent à tout moment lors de la praxis scientifique.[134]

[133] Même si cela paraît difficile à croire, cette polémique paraît être toujours d'actualité en sémiotique greimassienne (cf. *infra*, §2.4.2.3).

[134] A. J. Greimas, *op. cit.* 1976, p. 197.

En 1968, Jacques Ehrmann (éditeur de *Yale French Studies*) résumait l'esprit de l'époque dans un appel semblable à celui de Greimas pour la complémentarité des deux points de vue : « *Structure, Histoire, Espace, Temps. Horizontalité, verticalité. Notre objectif serait totalement mal compris si on le voyait comme une dialectique (encore une !) là où l'on devrait découvrir un jeu d'articulations* »[135]. Plus tôt encore dans l'histoire de la sémiotique, nous retrouvons l'opposition syntagmatique/paradigmatique dans la proposition pour une théorie générale du langage de Hjelmslev, justement sous la forme de *système/procès*[136]. Le couple Hjelmslevien était à son tour une interprétation de l'opposition *langue/parole* de Saussure et, comme nous l'avons expliqué dans le chapitre précédent, c'est ce postulat saussurien qui fonda la révolution structuraliste menée par C. Lévi-Strauss en France. De la pratique analytique aux modèles théoriques, de Saussure à *Sémiotique et sciences sociales*, le couple syntagmatique/paradigmatique *résonne* à travers les différentes époques et sources de la sémiotique greimassienne.

§2. La précision de Greimas sur les démarches déductive et inductive met en lumière trois déclinaisons du problème, la première d'ordre méthodologique, la deuxième d'ordre épistémologique et la troisième d'ordre gnoséologique. En premier lieu, la complémentarité des deux postures comme fondement de la méthode d'analyse postule implicitement la même complémentarité de la pratique et la théorie. En second lieu, la précision de Greimas distingue deux types d'objets sémiotiques : le support *de* l'analyse (appelons-le objet méthodologique ou

---

[135] Version originale en anglais : « *Structure, History. Space, Time. Horizontality, verticalit.. Our goal would be completely misunderstood if one were see in it in a dialectic (yet another one !), whereas one should discover a play of articulation* ». in *Yale French Studies,* N° 41, « Game, play, literature », p. 5.

[136] Ou « processus », selon la traduction française des *Prolégomènes*… parue en 1968 dans les Editions de Minuit. En ce sens, tout processus (ou objet signifiant, comme la parole) présuppose l'existence d'un système (par exemple, la langue), ce qui permet l'apparition de nouvelles combinaisons (ou formes), toujours fonctionnelles (signifiantes). Le fait de concevoir l'objet de l'analyse comme un processus en dit long sur la prise de position « dynamique » de la théorie de Langage que Hjelmslev voulait et à laquelle Greimas adhérera par la suite. Cf. L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, 1984 (1966; tr. fr., Paris : les Editions de Minuit, U. Canger 1968-1971), pp. 16, 163, 167…

syntagmatique) et l'objet *construit par* l'analyse (appelons-le objet théorique ou paradigmatique). Ainsi, tandis qu'une démarche essaie de reconstruire l'objet syntagmatique, l'autre pose des hypothèses sur le fonctionnement de l'objet paradigmatique. En troisième lieu, la complémentarité entre points de vue et le passage prévu d'un niveau analytique à un niveau théorique dessinent la conception du sens comme un parcours, et par conséquent, l'objet de connaissance (objet épistémologique ou gnoséologique ?) comme une *construction*.

§3. Ce faisant, Greimas distingue déjà deux types d'objet à différents niveaux d'élaboration : l'un qui constitue le support de l'analyse et l'autre qui constitue l'objet *construit par* l'analyse. Si l'on reprend la logique du chapitre précédent, nous pourrions distinguer en cela un objet de niveau *n* (l'objet « manifesté ») et un objet de niveau *n+1* (l'objet « construit »). Ensuite, cette position implique que la théorie est un objet qui subsume la méthode et l'analyse. Dans la hiérarchie des niveaux, par rapport aux objets-support (*niveau n*) et objet-méthodologique (*niveau n+1*) s'ajoute ici l'objet que constitue la théorie elle-même, comme construction progressive à partir de ses applications (objet de niveau *n+2*). L'objet de l'analyse, l'objet de la méthode et l'objet de la théorie.

2.1.1.2 La tradition antinomique du formel vs empirique : un problème politique de la construction de la connaissance

§1. La valeur que renferme une conception de la théorie comme construction à partir de ses différents objets et à partir, au moins, de deux niveaux énonciatifs (l'analyse ou application et la méthode ou construction de la discipline) a une longue histoire et ses implications s'étendent très loin. En effet, avec cette conception, Greimas ne fait que rappeler un autre des principes que Hjelmslev avait postulés dans les *Prolégomènes* : l'importance de maintenir clairement définie la différence entre niveaux pratiques, celui de l'analyse et celui de la systématisation, leur lien se faisant justement dans l'application de la théorie à un objet quelconque.

> « Il est de la plus grande importance de ne pas confondre la théorie avec ses applications ou avec la méthode pratique d'application. La théorie conduira à une…'procédure de découverte' (pratique) […]. En vertu de son adéquation, la théorie du langage effectue un travail empirique ; en vertu de son caractère arbitraire, elle effectue un travail de calcul »[137].

En observant de plus près la proposition de Hjelmslev, l'articulation des objets se prolonge dans l'affirmation d'une autre forme de complémentarité, qui a aussi pour socle le couple *syntagmatique/ paradigmatique*. Il s'agit de la double nature empirique *et* formelle de la sémiotique. Une position remarquable tant la tradition d'antinomie entre les deux est enracinée dans la pensée occidentale.

§2. Dans le chapitre précédent, par exemple, nous avons vu que c'est cette antinomie qui est à l'origine de la séparation entre linguistique et études littéraires ou entre existentialistes et structuralistes. Les premiers accusant le *système* proposé par ceux-ci d'excès de formalisme ; les seconds se défendant en dénonçant l'incomplétude du seul *procès*. Au fond, le noyau de la polémique *formel/concret* pourrait être cette attitude moyenâgeuse de la pensée occidentale qui consiste à séparer le Corps de l'Esprit. Or le problème de « ranger » d'un côté la technique et de l'autre l'art, ici la Pratique et là la Théorie, n'aurait pas été tel si cette séparation n'avait impliqué une hiérarchie et une clause d'exclusion.

Ainsi, pour ne citer qu'un exemple très connu, les anatomistes n'ont pu avoir pendant longtemps le même statut que les médecins, du fait qu'ils interagissaient avec la chair ; les premiers étaient de simples techniciens tandis que les seconds étaient considérés comme des artistes. Comme toute opposition antinomique, celle-ci renferme une lutte de pouvoir pour légitimer des savoirs opérant au niveau disciplinaire, au détriment du développement de ces savoirs et par conséquent, de leurs disciplines respectives, ce que Hjelmslev ou Greimas — parmi d'autres— prétendaient dépasser dans leur proposition. Cependant, si tous les sémioticiens gardent en tête l'aspect théorique du couple *syntagmatique/paradigmatique* par son rôle dans la théorie, l'articulation de

[137] L .Hjelmslev, *op. cit.,* p. 28.

l'épistémologie avec la méthodologie qu'il entraîne est certainement moins présente dans les esprits, encore moins dans la pratique effective.

Dans une publication récente, par exemple, une certaine sémiotique « concrète » se trouvait opposée à une sémiotique dite « Du grand bleu » (*sic* !)[138]… C'est dire si les héritiers intellectuels d'A. J. Greimas se trouvent aujourd'hui loin des sources, en se demandant si la sémiotique est plutôt une science, une méthode, une technique voire un art[139]. Lorsqu'un sémioticien revendique un objet « empirique » sur un objet qui ne l'est pas, il renouvelle cette lutte de pouvoir qui appartient certainement à la tradition des savoirs occidentaux, mais qui contredit la tradition de sa propre cause. Aussi avons-nous documenté les deux sources du projet dans le chapitre précédent (d'une part celle du comparatisme et d'autre part, celle des formalistes) et couronné notre discussion sur l'idée que chez Saussure, comme chez Hjelmslev et Greimas, ces deux composantes s'exprimaient tant dans leur formation que dans leur œuvre (cf. *supra,* §1.3.4).

Une lecture fragmentaire et partisane de leur œuvre a empêché traditionnellement d'en saisir la double essence. C'est l'image de la *coupure* comme une action idéologique destinée à marquer la suprématie d'une vision sur l'autre à un moment politique donné.

2.1.1.3 Objet et sémiotique : une construction en mouvement, un engagement « idéologique » et accidents de parcours

§1. L'autre enseignement majeur du premier chapitre, à savoir que l'« objet » (la finalité) du projet greimassien était la science elle-même, voire la *scientificité*,

[138] N. Couégnas et E. Bertin. Avant-propos du recueil *Solutions sémiotiques*. Limoges, Lambert-Lucas, 2006, p.7.

[139] M. Arrivé et S. Badir. « Spécificité et histoire des discours sémiotiques » in *Lynx* N°44/2001, Université de Paris X Nanterre, p. 9. Aussi, J. Fontanille « La sémiotique est-elle un art ? », communication au colloque *Les arts du faire* : *production et expertise,* tenu à l'Université de Limoges les 3 et 4 mars 2006.

contient aussi une dimension idéologique, mais ceci dans un autre sens. En effet, comme nous l'avons vu, toute la cohérence du discours scientifique greimassien réside, paradoxalement, dans la possibilité que cet objet ne soit jamais atteint, c'est-à-dire abouti. Pour reprendre l'image que nous avons utilisée lors de la révision des définitions de l'objet, nous pouvons dire que Greimas a choisi le point de vue « dynamique » ou « duratif » pour son engagement dans la science. Ainsi, la figure d'un parcours dessinée par l'articulation du système et du procès dans la théorie vient s'ajouter à cette image du discours greimassien comme la mise en mouvement de la connaissance, évoquée dans le chapitre précédent. En effet, suite au constat d'échec d'une science entendue comme un système achevé, Greimas revendique explicitement une certaine austérité scientifique (qu'il utilise comme synonyme de « modestie ») dont les objets « renoncent à la perfection » :

> En délaissant la science comme système, peut-on la représenter comme un procès, c'est-à-dire comme un faire scientifique se manifestant, de manière toujours incomplète et souvent défectueuse, dans les discours qu'il produit…[140]

L'objet de la sémiotique greimassienne devient ainsi une *pratique engagée* et ce, dans deux sens. D'une part, puisque ce programme d'action décrit un *faire* (position agentive impliquant un sujet compétent) et une aspectualité durative (transformationnelle, impliquant une instance du discours capable de gérer au moins deux régimes temporels sous un même système de valeurs), la science proposée par Greimas est une construction de la connaissance *en acte*. D'autre part, l'engagement l'est également, avec cette austérité qui prévoit une pratique constante de l'autocritique et de la remise en question, ce qui donne au projet un aspect déontologique voire « idéologique » au sens sémiotique ; c'est-à-dire qu'il s'agit d'une *stratégie énonciative* de construction du sens, de manière pratique et systématique, en constant renouvellement, dans une dynamique de remise en

[140] A. J. Greimas, *op. cit.* 1976, p. 9.

question permanente[141]. Du fait de son engagement idéologique, il est donc possible de considérer la sémiotique greimassienne comme une cause plutôt que comme un projet.

§2. Dans l'« idéologie » greimassienne —toujours au sens sémiotique, même si une conception politique particulière n'y est pas totalement étrangère—, le *procès* et le *système* sont, tout compte fait, deux *modes d'existence* plutôt que deux « points de vue » sur la question de l'objet, comme nous l'avons dit plus haut. D'après Greimas, ces modes d'existence sont gérés par une instance « médiatrice », l'instance « supérieure » du discours, qui doit assurer le passage de l'un à l'autre. L'articulation des niveaux hjelmsleviens de l'objet (de la théorie) se trouve ainsi liée à l'énonciation et à ses fonctions. Cependant, il restait à articuler la théorie de l'énonciation avec la théorie du langage de Hjelmslev. À un moment donné ou, plutôt, à un *certain niveau* du discours, Greimas prend parti pour le *procès* en raison de sa qualité dynamique, par modestie : souvenons-nous qu'il prônait une attitude austère pour le scientifique, en rappelant que les ambitions qu'il pouvait abriter n'étaient pas la science achevé ou la vérité, mais la cohérence. Quant à sa mise en valeur du syntagmatique, il explique que « *seule la connaissance des procès projette quelque lumière sur l'économie générale et les formes d'organisation du système* »[142].

*§3.*Étant donné que le mode d'existence de l'objet choisi par Greimas-instance-du-discours par le palier le plus haut de la discussion (celui des objets de la connaissance) est le *procès*, il va de soi que le Sujet de l'énonciation est lui-même également en construction, tout comme l'Objet[143]. En effet, en sémiotique, l'idéologie greimassienne du sens comme une construction, fait du *système* un *procès* : si la primauté revient au procès, l'aboutissement du système ne

[141] Nous avons étudié la définition de l'idéologie selon le *DRTL* dans le chapitre précédent (cf. *supra*, §1.3.3.3).

[142] *Ibid.*, p. 10.

[143] *op. cit.* p. 12.

peut pas être le sujet, ce serait un contresens. Il restait à concevoir l'être comme un étant et le procès comme une interaction idéologique. En cela, les objets de la sémiotique devenaient ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui des objets « phénoménaux ». Cependant, entre le choix philosophique de l'étant sur l'être et l'application de cette idée sur des objets du monde naturel, le parcours du sens restait quasi entièrement à construire.

Voici donc les trois problématiques auxquelles est attaché le couple syntagmatique/paradigmatique comme socle de la construction « *idéologique* » de la connaissance et qui rassemblent la sémiotique et l'objet :

- Celle de l'articulation des objets de la théorie (procédures de description/procédures de découverte, objet syntagmatique ou méthodologique et objet paradigmatique ou épistémologique) ;
- Celle de la construction du Sujet et de l'Objet ;
- Celle de la légitimation de son objet d'étude auprès des autres disciplines.

2.1.2 Sémiotique de l'objet et objet de la sémiotique : points de contact, problèmes irrésolus

§1. Depuis le titre de cette partie de nos recherches (« De l'objet de la sémiotique à la sémiotique de l'objet »), nous avons joué avec l'idée d'une articulation entre trois types d'objet qui se rejoignent dans le devenir de la sémiotique greimassienne. Un premier objet est le produit de l'acte de connaître (donc une sorte d'objet « gnoséologique ») qui, en sémiotique, ressemble fort à l'idée que faire sens (ou la sémiose, selon que l'on préfère les entités ou les actions) est une construction. Ensuite, nous avons distingué l'objet entendu comme le but, le propos ou la finalité de la recherche sémiotique (que l'on peut identifier à un objet « épistémologique »), soit la sémiotique elle-même entendue comme discipline,

qui se construit au fur et à mesure de ses avancées et du développement de ses objets (son appareillage, ses procédures…). Enfin, nous avons évoqué l'objet au sens courant (une chose concrète, un « corps placé devant soi », selon le petit Larousse) que l'on peut voir et toucher, objet réel ou matériel, qui devient éventuellement l'objet d'étude de la sémiotique, lorsqu'on entend celle-ci comme une pratique d'analyse du sens du monde « naturel ». En cela ce troisième type d'objet peut être considéré comme un objet « méthodologique ».

§2. Ces trois objets–problème correspondent aux trois niveaux que Hjelmslev appelle à distinguer (cf. *supra*) : celui de la théorie, celui de la méthode et celui de l'application, déclinés avec leurs procédures respectives de découverte et de description ; ces dernières, comme nous l'avons vu, fonctionnent de façon inversée d'après Greimas : un ordre inductif pour les unes, déductif pour les autres. En somme, le *système* sémiotique est composé d'un *processus* d'alternance constante, dans une progression complexifiante que l'idéologie devait pouvoir gérer puisqu'elle articulait toutes les fonctions énonciatives. Le problème est que l'idéologie, ce concept de la sémiotique susceptible de comprendre aussi bien l'énonciation, ses fonctions et ses stratégies que le passage entre modes d'existence sémiotiques, la circulation d'objets et le maintien des valeurs, n'a fait qu'une apparition dans le discours sémiotique, dans le *DRTL*. Les années 80 ont conduit la sémiotique greimassienne vers un « nouvel ordre » dans lequel toute référence à l'idéologie devenait politiquement et scientifiquement incorrecte. Aussi était-elle confrontée plus que jamais au problème politique de la légitimité de sa méthode lié à son double héritage empirique et formel et à sa conception du parcours du sens. De surcroît, le problème de la continuité entre sensible et intelligible n'était toujours pas résolu.

§3. Tous ces problèmes peuvent-ils être considérés comme des problèmes de conversion ? Comment passe-t-on d'un niveau à l'autre ? Comment la théorie du langage peut-elle s'occuper légitimement d'objets non-linguistiques? Comment régule-t-on l'équilibre entre les objets de la théorie et ceux de la pratique ? Ce

chapitre traitera de ces questions touchant aussi bien la sémiotique en général que l'objet–chose en particulier par l'articulation qu'ils possèdent dans le discours greimassien.

Pour ce faire, nous allons reprendre la perspective syntagmatique là où nous l'avons laissée dans le chapitre précédent, c'est-à-dire entre les années 1975 (emménagement à l'ÉHESS) et 1979 (parution du *DRTL*), espace temporel dans lequel le concept de *parcours génératif du sens* est apparu pour essayer d'expliquer l'alternance entre niveaux dont parle Greimas. Avant cela, cependant, il n'est pas inutile de rappeler (d'un point de vue paradigmatique) les principaux aspects structurant la « cause » greimassienne puisque, comme nous venons de le voir, ils sont complémentaires dans le discours greimassien.

Autrement dit, si le chapitre précédent était orienté « syntagmatique » et mettait l'accent sur le parcours historique, celui-ci sera beaucoup plus « paradigmatique », étant consacré à la discussion des aspects techniques et méthodologiques de la sémiotique en général et de la sémiotique-objet en particulier. De la même façon, si le chapitre 1 —dédié à l'exploration de l'histoire et de l'idéologie au sens politique du terme— a démarré avec une analyse structurale d'un objet, ce second chapitre, consacré essentiellement à l'exploration technique et à l'idéologie au sens sémiotique du terme, commencera par un rappel historique.

2.1.2.1 La sémiotique, objet méthodologique : une épistémologie « chemin-faisant »

§1. Dans le corps de la théorie, le choix du dynamisme contre le sens figé, du procès sur le système, fait de la cause greimassienne une macro-stratégie idéologique organisée sur trois axes[144]:

[144] Rappel : l'idéologie est la stratégie générale ou de l'instance supérieure du discours qui prend en charge plusieurs stratégies spécifiques, et dont la cohérence réside dans le système axiologique (actualisable) de l'instance de l'énonciation.

1. Un axe *épistémologique* qui aurait pour objet de construire le postulat selon lequel on peut rendre compte des faits humains dans leur spécificité tout en articulant autour de lui les différentes sciences humaines. L'objet spécifique de cet axe est le « social » (plutôt que « l'humain », pour les raisons idéologiques et historiques que nous avons vues) comme un objet distinct de celui des sciences naturelles. Le fondement de cet axe est l'hypothèse — invérifiable— de l'intelligible du monde.

2. Un axe *ontologique* qui permettrait de dépasser les jugements de « réalité » à propos des objets du monde. L'objet à construire sur cet axe est une théorie des modes d'existence[145] ; historiquement, le principe d'immanence (« *hors du texte…* ») et son instrumentation (procès/système) ont fait partie

[145] Comme nous l'avons signalé précédemment, à la naissance du projet greimassien, les règles du bon ton scientifique interdisaient toute référence ontologique, mais qu'étaient les « *modes d'existence* » prévus par la théorie sinon une référence de ce type ? Certains auteurs, dont Greimas, ont largement discuté l'idée que cet interdit ontologique provenait du climat anti-psychologique de l'époque et des mouvements dont la sémiotique est née, ce pourquoi il devait être nuancé (cf. Ruprecht, « Ouvertures métasémiotiques : entretien avec Algirdas Julien Greimas »; in: *RSSI*, IV, N°1, mars 1984, p.1-23). Plus récemment, cette discussion sert le plus souvent de justification à l'étude de la dimension pathémique du sens. Dans son cours aux étudiants de Master, J. Fontanille, par exemple, affirme que la pression des sciences cognitives s'est faite sentir tôt dans les années 80, « obligeant » en quelque sorte à lever l'interdit de traiter des passions en sémiotique. D'autre part, cet auteur met en avant le fait que, avec les modalités et la théorie de l'énonciation de Benveniste, la sémiotique était dotée d'outils suffisants pour s'attaquer à la problématique de la passion. Si la filiation du problème n'est pas la même, la version de Fontanille reprend notre lecture du rôle voulu pour l'instance supérieure du discours, expliqué d'une part dans le *DRTL* (dans l'introduction et dans l'entrée « idéologie ») et d'autre part dans *Du sens II*, respectivement. Par ailleurs, Jean-Jacques Vincensini, Pier A. Brandt et Jean Petitot considèrent qu'il est naturel pour la sémiotique de s'occuper de questions ontologiques puisque son objet d'étude est bien le monde naturel, qu'ils identifient au monde physique. Cette fois-ci, l'argument est de défendre l'idée que les « sciences structurales » (?) seront naturelles ou ne seront pas. C'est ainsi qu'au cœur de la question de cet axe se trouve l'éternelle question de l'antinomie ou non entre le sensible et l'intelligible, sujet des différentes révolutions citées dans le chapitre précédent. Nous y reviendrons. Cf. J-J. Vincensini. In Ivan Darrault-Harris, (dir.), « Semiótica y psicoanálisis », *Tópicos del Seminario*, n° 11, juin 2004 (éd.), Puebla : SeS-BUAP.

du projet. Étant donné l'intelligibilité du monde, l'objet de la théorie sémiotique est le *paraître* du monde et non pas l'être, donc l'étude des mécanismes de la véridiction (construction à partir de l'expérience) et non pas de la vérité (logique établie apriorique).

3. Un axe *méthodologique*. La théorie doit être complétée, actualisée, mais surtout rendue possible et validée par les acquis d'une *pratique « de terrain ».* Ceux qui sont familiarisés avec l'idiolecte greimassien reconnaîtront ici le mot d'ordre « mordre sur la réalité ».

§2. Il est intéressant de noter le rôle articulatoire du troisième axe. À partir de l'idée que la pratique donnait à la cause greimassienne une visibilité auprès des autres disciplines, la praxis sémiotique avait une ***fonction « politique »*,** puisque c'était dans la mesure où la méthode démontrait son pouvoir heuristique par rapport à une diversité maximale d'objets qu'elle pouvait fédérer les différents corps de connaissance autour de la cause la plus ample de son répertoire stratégique : la construction épistémologique pour les sciences sociales.

> « La sémiotique, qui a pour vocation de forger un outil de méthodologie générale, estime nécessaire sa reconnaissance comme discipline autonome dans les institutions de recherche et d'enseignement ». [146]

D'autre part, à chaque fois qu'elle s'appliquait à un objet la méthode renforçait son postulat épistémologique et son répertoire d'objets théoriques (qui à terme devaient produire un métalangage capable de rendre compte de chaque domaine) en donnant plus de force, à son tour, à l'idée de la spécificité des faits humains et sociaux. Marquant ainsi le chemin et le rythme du développement, la pratique avait donc une ***fonction structurante*** *ou « technique »*.

Enfin, grâce à ces deux actions technique et politique, la méthode sémiotique pour l'analyse d'objets signifiants (ou « langages ») servait également

[146] A.J. Greimas. « Motion » in *Le bulletin du groupe de recherches sémio-linguistiques* N°20, EHESS-CNRS, décembre 1981, p.60.

d'instrument de contrôle en montrant au sémioticien la pertinence de sa pratique, sa cohérence, son état de construction, sa rigueur, etc. Ainsi, la troisième fonction remplie par la méthode greimassienne était une ***fonction déontique*** *ou « critique »*.

2.1.2.2 L'alternance syntagmatique/paradigmatique et le projet expansionniste de la sémiotique greimassienne : niveaux énonciatifs et prolifération de l'objet (1)

§1. Il est aisé de voir que les « axes stratégiques » que nous venons de caractériser correspondent aux niveaux distingués par Hjelmslev : une théorie, son application en tant qu'analyse et une méthode. Plus haut, nous avons organisé les trois types d'objets de la théorie sémiotique dans une progression de niveaux semblable à celle que nous avons utilisée dans l'analyse du Texte greimassien, dans une progression englobante dont le premier palier correspondait au support de l'analyse (ou niveau *n*), le deuxième à la méthode (niveau *n+1*) et le troisième à la théorie (niveau *n+2*).

FIG. 4 : NIVEAUX DE L'ANALYSE ET NIVEAUX ÉNONCIATIFS

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	OBJET ÉPISTÉMOLOGIQUE CONCERNÉ	PHASE DU PROCESSUS DE CONSTRUCTION SCIENTIFIQUE	SENS (ABSTRACTION/TEMPS)
N+2	La théorie	Systématisation	
N+1	La méthode	Fonctionnement	
N	L'application	Expérimentation	

Il faut mentionner que la construction de la théorie, l'interprétation du sens, sont considérées comme intégrées dans des parcours « ascendants », peut-être est-ce une figure de l'accroissement de l'abstraction, dans un parcours qui cherche à décrire la continuité du sensible et de l'intelligible à partir de termes simples et prétendument universels. Lorsqu'on parle de processus « descendant », en revanche, on fait référence à l'idée que l'on s'approche de la production du sens. Pour que le système soit symétrique, il faudrait penser qu'il s'agit là d'une figure de la progression de la « concrétion », mais on retrouve-là un problème d'accord entre

les idées de la *production*, du *sensible* et du *génératif*. L'abstraction prend ainsi l'image de sa temporalité (le niveau *n* ou de l'expérience de la manifestation précède le niveau *n+1* de l'abstraction ou l'interprétation).

§2. Dans le tableau précédent, les niveaux « n » traduisent la médiation de l'instance du discours, lorsqu'on les a utilisés pour décrire les niveaux du Texte greimassien (cf. *supra* Ch1.) et les niveaux des objets de la théorie du langage (cf. *supra* §2.1.1). Le sujet du discours, au sens de l'instance médiatrice selon de Greimas (1976), relie les deux modes d'existence sémiotiques, le syntagmatique et le paradigmatique. C'est-à-dire qu'à chacun des niveaux du *faire sémiotique* correspondront deux types d'objet spécifiques, relatifs aux procédures de description ou de découverte. Ainsi :

FIG. 5 : RAPPORT ENTRE OBJETS ET NIVEAUX DE LA THÉORIE

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	OBJET ÉPISTÉMOLOGIQUE	PHASE DU PROCESSUS	MODE D'EXISTENCE	OBJET ÉPISTÉMIQUE	ABSTRACTION /TEMPS
N+2	La théorie	Systématisation	Paradigmatique	Epistémè	
			Syntagmatique	Réseau de postulats	
N+1	La méthode	Fonctionnement	Paradigmatique	Métalangage	
			Syntagmatique	Fonction	
N	L'application	Expérimentation	Paradigmatique	o- construit	
			Syntagmatique	o- support	
DIVERSIFICATION/ TEMPS					

L'axe horizontal de complexification signale la progression de l'élaboration du corps sémiotique : dans la mesure où la pratique avance, le répertoire des objets « résultants » se garnit. C'est le sens du fameux projet « expansionniste » de la sémiotique ; conçue comme une science de la méta-valeur (Saussure), la sémiologie est transversale aux objets de niveau n et se pose en auxiliaire des

différentes disciplines dans la construction de leur objet[147] Par exemple, dans le palier des objets de l'analyse (niveau *n*), sur le mode *syntagmatique* (objets *support de l'analyse*), le projet greimassien visait les mots jusqu'à la découverte de Saussure –à l'époque Greimas était, souvenons-nous, « seulement » lexicographe. Ensuite, ce furent les récits jusqu'à la fin des années soixante où la notion de *discours,* en remplaçant celle de *texte* (tous deux objets de l'analyse au mode *paradigmatique*) fit exploser le répertoire des objets de l'analyse possibles en plaçant sous son égide tout *ensemble signifiant*. Désormais une pratique gestuelle, un objet de la nature ou de l'industrie, un comportement ou tout autre *chose*, pouvaient être considérés comme un support pour l'analyse –du moins, *en théorie*– au même titre qu'un poème, un tableau ou un bon vieux texte littéraire, « *du moment qu'ils se présentent comme des structures relationnelles hiérarchisées* »[148]. Au niveau de la « méthode » (*n+1*), l'objet épistémique (mode *paradigmatique*) correspondant à la première période de développement de la sémiotique était la narrativité, qui fut complétée par la discursivité lors de la seconde période. Ces deux objets avaient une contrepartie sous forme de fonctions (objets *n+1* du mode *syntagmatique*) : les fonctions narratives des actants du récit pour la narrativité, les fonctions discursives comme l'aspectualisation, la thématisation… pour la discursivité. Au niveau de la « théorie » (niveau *n+2* de la pratique), il s'agissait de créer une théorie des modes d'existence sémiotiques, c'est-à-dire la systématisation du *paraître* ou de l'intelligibilité du monde *manifesté* ou *informé* par le sujet.

§3. Ce que ces tableaux illustrent est l'idée de la géométrie variable de la sémiotique en tant qu'objet du discours. Cette idée s'explique d'une part parce qu'il s'agit –comme nous l'avons déjà amplement documenté– surtout d'une cause, d'un projet « scientifique », « de vie », « idéologique », peu importe ici : ce qui compte

[147] Cette idée provient du *dictum* Hjelmslevien, mais nous pouvons trouver cette idée sans cesse répétée dans la sémiotique greimassienne du post-structuralisme (par exemple, chez Landowski en 1980, chez J.-M. Floch en 1983 et dans les propos de Greimas dans l'entretien avec Fontanille en 1984).

est l'aspect progressif et constant de sa construction. L'axe de complexification de l'objet sémiotique est donc ici « vertical ». D'autre part, les objets *de* la sémiotique comme pratique ont aussi une géométrie variable car dans la mesure où la pratique avance dans le temps, la définition de son objet et donc ses limites bougent : l'axe de complexification de l'extension du répertoire des objets de l'analyse est horizontal dans ce cas.

Le fond stratégico–idéologique de cette corrélation implique que la sémiotique cherche sans cesse à s'occuper de nouveaux objets afin de démontrer son pouvoir heuristique auprès des autres disciplines de son entourage épistémologique (*n+3*, sciences humaines et sociales). Stratégiquement parlant, c'est là que les langages visuels, les pratiques (depuis les gestes jusqu'aux pratiques sociales) et les objets de la vie courante (les « choses ») ont pris toute leur importance par leur statut de support non-linguistique pour l'analyse (ils n'appartiennent pas de droit à la théorie du langage), mais c'est aussi en cela que l'aspect politique du problème —celui de la légitimité des savoirs auprès des autres disciplines— a trouvé une actualisation.

2.1.2.3 À chaque objet de la théorie, son application… ou presque

§1. La relation qui existe entre l'objet de l'analyse et l'objet de la méthode ressemble à celle qui existe entre l'essai individuel et le récit (cf. *supra* §1.2). Il existe entre les deux une médiation énonciative, un mouvement d'abstraction qui s'accroît, comme une « prise de distance » progressive qui correspond justement à un processus d' « objectivation ». Ceci correspond à l'une des perspectives philosophiques de la définition de l'objet : l'objet comme aboutissement d'un processus d'extériorisation du sujet. Représenté sur le tableau qui a précédemment accompagné notre réflexion, ce mouvement d'abstraction apparaît de la manière suivante :

[148] Texte de présentation du premier numéro de *Langages*, Paris, Didier-Larousse, 1966.

FIG. 6 : OBJECTIVATION ET DISTANCIATION DANS LA CONSTRUCTION THÉORIQUE

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	OBJET ÉPISTÉMO-LOGIQUE	PHASE DU PROCESSUS	MODE D'EXISTENCE	OBJET ÉPISTÉMIQUE	FORME DU RAPPORT
N+2	La théorie	Systématisation	Paradigmatique	Épistème	S{S-O (S-O [S(S-O)}
			Syntagmatique	Postulat	S-O (S-O [S(S-O)])
N+1	La méthode	Fonctionnement	Paradigmatique	Taxinomie	S (S-O [S(S-O)])
			Syntagmatique	Structure syntaxique	S-O [S(S-O)]
N	L'application	Expérimentation	Paradigmatique	o-construit	S (S-O)
			Syntagmatique	o- support	S-O

Ainsi, la sémiotique greimassienne comprend au moins six types d'objet différents selon leur situation dans la théorie (degré d'élaboration) et leur niveau énonciatif (degré d'abstraction). C'est dire si l'objet et la sémiotique sont des problématiques, plus que proches, « isotopiques » chez Greimas. En effet, chacun de ces objets est considéré par la théorie comme une sémiotique (cf. entrée « sémiotique » du *DRTL*), une condition sui generis bien remarquée par J.-C. Coquet dans sa présentation au groupe d'études sémio-linguistiques :

> Le principe est clair : tout ensemble signifiant traité par la théorie sémiotique devient une sémiotique… Le point crucial est là[149].

Le point crucial est là, ainsi que tout le problème, puisque la nature « constructiviste » de l'objet sémiotique nécessitait une correspondance entre la théorie et la pratique, entre la méthode et l'analyse, continuelle, harmonieuse et irréprochable. Ce qui n'a pas été forcément le cas.

§2. Dans la mesure où *l'application* à des objets de l'analyse (objets de niveau *n*) est la porte d'entrée pour l'élaboration de la théorie dans le discours

[149] J.-C. Coquet, « Publications » in *Bulletin du groupe de recherches sémio-linguistiques* N°11. Paris, EHESS- CNRS novembre 1979, p. 11.

greimassien, les grandes étapes du projet que nous avons passées en revue dans le chapitre 1 coïncident avec la capacité pratique de rendre compte d'un certain type d'objet. Aussi, à chacune de ces étapes correspond l'aboutissement d'un objet de la théorie ; avant même que le Texte greimassien ne commence par une initiative spécifique, la fondation du projet était liée à la démonstration que fit C. Lévi-Strauss de l'application du postulat de la linguistique saussurienne à l'étude d'objets ethnologiques, notamment les récits mythiques[150].

En même temps, R. Barthes faisait de même pour divers objets sociologiques avec la première édition des *Mythologies.* Par leur engagement déontologique, elles devaient servir de parangon pour illustrer une grande variété d'objets traitée. Les mythologies constituaient également un exemple unique de systématisation de l'analyse par la construction du concept de mythe dans le cadre de la critique idéologique.

En conjuguant les deux applications, la *mythologie* devenait un premier objet théorique *(ON+1s)* correspondant à un objet identifié par l'analyse (le mythe ou *ONp*), accessible à partir d'un troisième objet pratique (un récit mythique pour l'ethnologue, un objet linguistique pour Saussure, *ONs*). L'objet *n+1p* dans lequel se situait l'ensemble était cette « critique idéologique » dont était animée la sémiologie barthésienne. Au niveau *n+2*, l'objet concerné était le structuralisme en tant qu'exploration systématique du social.

[150] Ce qui avait poussé Greimas à parler en 1965 d'une « linguistique linguistique » et d'une « linguistique non linguistique ». (Cf. *op. cit*. 1970, 13).

Voici une représentation graphique de cette évolution :

FIG. 7 : CORRESPONDANCE ENTRE ÉPOQUES-OBJET ET NIVEAUX DE PERTINENCE DANS L'HISTOIRE DE LA SÉMIOTIQUE

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	OBJET ÉPISTÉMOLOGIQUE	PHASE DU PROCESSUS	MODE D'EXISTENCE	OBJET ÉPISTÉMIQUE
N+2	La théorie	Systématisation	Syntagmatique	*Signe à deux faces*
			Paradigmatique	*Structure*
N+1	La méthode	Fonctionnement	Syntagmatique	[?]
			Paradigmatique	*Mythologie*
N	L'application	Expérimentation	Syntagmatique	[*Pratique culturelle*]
			Paradigmatique	*Mythe*

Une fois pleinement au sein de la période greimassienne, la « première synthèse » survient avec la construction du concept de *fonction* issu des travaux de Propp, dont la formalisation est la notion de *narrativité* ; cet apport permettra, à son tour et par l'intermédiaire du concept de *Texte* (objet épistémologique *N+1p*), de créer des liens opérationnels entre littérature, ethnologie et linguistique. La construction de la grande syntagmatique hjelmslevienne commence à se profiler.

FIG. 8 : RAPPORTS INTERTEXTUELS DANS LA CONSTRUCTION DE LA SÉMIOTIQUE

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	OBJET ÉPISTÉMOLOGIQUE	PHASE DU PROCESSUS	MODE D'EXISTENCE	OBJET ÉPISTÉMIQUE	SOURCE
N+2	La théorie	Systématisation	Syntagmatique	*Structure*	Saussure
			Paradigmatique	*Langage*	Hjelmslev
N+1	La méthode	Fonctionnement	Syntagmatique	*Fonctions du SNC*[151]	À partir de Propp
			Paradigmatique	*Narrativité*	Production locale
N	L'application	Expérimentation	Syntagmatique	*Texte*	À partir de Barthes
			Paradigmatique	*Récit*	À partir de Lévi-Strauss et Dumézil

L'étape suivante correspond à la parution de l'article sur les objets de valeur (1973)[152]. Par le biais du remplacement du concept de « mythologie » par celui d'« idéologie », ce texte inaugurait la position de la sémiotique greimassienne comme une théorie *des modes d'existence* de la fiducie ou « contrat de confiance » présupposé par tout acte de communication. Sur la base du dictat structuraliste du primat de la relation sur les termes, Greimas définit l'acte sémiotique comme une forme de circulation d'un objet de valeur et, à la fiducie basique issue de l'enseignement du conte populaire (don et contre-don), il ajoute une forme nouvelle, celle du partage de la valeur, qui devient alors *communication*.

Dans le chapitre précédent nous avons commencé notre discussion en désignant la parution de l'article sur les objets de valeur comme le moment où la destinée de la sémiotique s'est jointe à celle de l'objet (cf. *supra*, §1.1) ; en cela, nous avons utilisé le nom */objet/* de façon volontairement ambiguë. En effet, nous

[151] SNC, lire « schéma narratif canonique » pour parler des fonctions narratives : ainsi, les différentes étapes du conte populaire (contrat ou défi, épreuve qualifiante, épreuve glorifiante et sanction) formeront les bases de la modalisation actantielle et par conséquent de la théorie de l'action greimassienne.

[152] A. J. Greimas, « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative », *op. cit*. 1973.

n'ignorons pas la différence de nature qui sépare ces deux types d'objets : les objets de la vie courante (objets de niveau *n*-syntagmatique ou *ONs*), les « choses » donc (support de l'analyse qui nous intéresse en dernière instance), sont des objets matériels résultant d'un « acte » (perception) qui —pour ce qui est des objets de la vie courante— s'insèrent dans une pratique de production qui fait d'eux des manifestations culturelles. Le deuxième objet concerné par cette liaison est un objet de *niveau n+1s*, un pur produit par la théorie, destiné à être opérationnel dans la méthode, plus précisément au niveau des structures actantielles du discours. Ces deux types d'objet se touchent dans l'article de 1973 en cela qu'il représente le moment de la systématisation des structures actantielles grâce à l'introduction d'une valeur communicable *(ON+1p)* dans la théorie. En somme, cet article introduit, grâce à l'idée de la *communication participative*, la possibilité de développement de la *stratégie* comme une *fonction discursive* de l'instance de l'énonciation. À partir de là, deux phases stratégiques seront développées (manipulation et programmation), que l'instance « supérieure » du discours, celle où siégeait l'idéologie pour le *DRTL*, est censée administrer.

§3. L'article sur les objets de valeur a deux implications opposées sur les objets de la sémiotique. D'un côté, le remplacement de l'objet *mythologie* par celui d'*idéologie* —l'essai en question prenant appui sur la théorie dumézilienne de l'idéologie indoeuropéenne— permettait de renouer avec le passé comparatiste du projet tout en lui ouvrant la voie pour l'étude des sociétés actuelles. En effet, le mythe étant le propre des sociétés archaïques, la théorie greimassienne cherchait avec ses nouveaux objets à éviter la position d'« esthète étudiant-les-humains-comme-si-c'était-des-fourmis » que l'*intelligentsia* parisienne attribuait aux structuralistes[153]. Le passage du mythe à l'idéologie autorisait la sémiotique à accéder à la modernité, c'est-à-dire, à se présenter comme une science sociale légitime. Ce faisant, l'article sur les objets de valeur

[153] J.-P. Sartre, *Critique de la raison dialectique*. 1960, p. 183, cité par C. Lévi-Strauss dans « Histoire et dialectique » (cf. *op.cit.* 1962, 294). Voir aussi « Présentation » par E. Marty, in R. Barthes, *Oeuvres complètes*, *op. cit*. 2001, p. 16.

posait les bases du développement des deux dimensions d'un nouvel objet méthodologique (le paradigmatique étant la programmation et le syntagmatique la manipulation). Ce nouvel objet sera considéré comme un terme du métalangage « officiel » pour la première fois dans le *DRTL* sous le nom qu'il tirait d'une part de l'héritage dumézilien et d'autre part, de l'ancrage social (ou anthropologique) que Greimas voyait pour la sémiotique depuis sa naissance : en effet, bien que peu rappelé, le *DRTL* compte une entrée « idéologie ».

D'un autre côté, l'« idéologie » était un objet théorique de niveau *n+1* dont l'aboutissement était l'instance supérieure du discours. Ainsi, l'essai sur les objets de valeur permettait l'articulation de la théorie de l'action (dont le sujet et l'objet sont les extrêmes) avec une théorie de la modalité comme étape intermédiaire dans le développement d'une théorie des passions, ce palier du parcours du sens grâce auquel la continuité pouvait effectivement être envisagée. Si dans le sens « ascendant », la théorie allait des niveaux *n* au *n+1* dans le sens de l'abstraction vers le global, le sens « descendant » de l'énonciation énoncée devait pouvoir décrire un niveau « *n-1* » dans le sens de l'abstraction vers l'individuel[154]. Ainsi, l'objet de niveau *n+2* n'avait plus grand chose à voir avec le structuralisme, une réalité qui mena Coquet à présenter la sémiotique greimassienne comme un projet différent de celui de Saussure et loin des aspects sociologiques de la sémiologie[155]. Pour lui, en effet, l'article sur les objets de valeur éloignait le projet greimassien des autres disciplines sociales compte tenu de la définition « subjectale » de l'idéologie. Malgré l'origine dumézilienne du concept, c'est ce deuxième aspect qui a perduré : l'idéologie n'est plus jamais mentionnée au sens technique dans le

[154] Les termes « ascendant » ou « descendant » sont chose courante dans le langage structuraliste, par exemple dans la polémique opposant Lévi-Strauss à Sartre. Aussi avons-nous indiqué la référence qu'y fait Greimas, en parlant d'aller « dans un sens ascendant avec Hjelmslev et dans un sens descendant avec Chomsky » en 1968. La référence à Chomsky est remplacée par celle à Benveniste, mais l'objet-problème (l'énonciation) est le même.

[155] J.-C. Coquet, dans la présentation du numéro 20 de *Langages*, Paris, Didier-Larousse, 1973, p. 3.

discours greimassien et de nouveaux liens sont établis avec des disciplines formalistes. Qu'allait-il en être des objets concrets, de l'application de la théorie ?

2.1.2.4 L'éclatement du discours sémiotique et la sémiotique des objets

§1. Une première époque du développement de la sémiotique est donc liée au développement du « social » comme épistème (celui des sciences sociales et humaines) et son postulat est justement celui de l'intelligibilité du monde. À partir de la fin des années 60, cependant, le préjugé contre le psychologique s'effrite au fur et à mesure que la recherche de la continuité prend place dans l'esprit scientifique de l'époque. Cette évolution peut être pensée comme la création d'un objet appartenant au niveau « supérieur », justement celui de la *continuité* du sensible et de l'intelligible qui commence à la fin de la décennie et qui culmine avec l'essor des sciences cognitives dans les années 80-90[156]. Inversement, durant la même période, « le social » perd son éclat moderniste et l'idéologie devient en conséquence un terme plutôt dysphorique. Voilà qui pourrait expliquer l'optimisme de Coquet dans sa chronique de la victoire du formel sur le social dans le discours greimassien[157].

§2. Pour revenir aux seuls objets sémiotiques, si le Texte a été présenté comme un objet « technique » (pour ne pas dire objet *empirique*) correspondant au postulat de la narrativité, le discours n'a jamais réussi à être aussi efficace. Si dans la trilogie récit→texte→narrativité, les trois niveaux d'objet sémiotique retrouvaient une expression cohérente, dans le cas du discours, les taxinomies et les structures syntagmatiques n'ont pas pu être articulées clairement. C'est peut-être que l'objet discours n'avait pas une identité énonciative claire : fallait-il considérer le discours comme un palier, comme un champ, comme un objet ?

[156] Ce palier hypothétique pourrait alors contenir les opérations du sens « naturalisé » comme celles de la morphogenèse du sens, évoquées il y a quelques lignes (cf. *supra*, §2.1.2.2).

[157] Voir à ce propos le chapitre précédent (notamment §1.3.3) et, plus généralement, la bio-bibliographie que J.-C. Coquet dresse pour Greimas (cf. J-.C Coquet in Parret & Ruprecht, *op. cit*. 1985).

Visait-il le remplacement du texte, du signe ou de l'ancien niveau pratique ou figuratif du parcours ? Même si les sémioticiens ont développé par la suite l'aspectualisation et autres fonctions discursives, ce fut par ce genre d'interrogations que le mal a été fait : le « *linguistic turn* » était totalement détourné. Le fait d'appliquer une théorie du langage à tous les objets de la connaissance devenait alors difficile à défendre. Les années 75 à 85 sont pour la sémiotique une période de turbulences en ce sens.

§3. L'extension de l'objet de la sémiotique, son projet somme toute plus « constructiviste » que « structuraliste », finit ainsi par être vu comme une entreprise arbitraire voire « impérialiste » qui ne peut que gêner :

> « L'enjeu est ici capital : la recherche, envahissant les chasses gardées de la psychologie, de la sociologie, de la psychosociologie, de l'éthologie, etc, viserait la construction de sémiotiques « générales » (de la manipulation, de l'action, de la sanction) rassemblant en un même lieu de description discours 'naturels' et discours 'construits' »[158].

À échelle interne, les études de cas ne font plus école, leurs réussites ne parviennent pas à être systématisées dans une théorie générale consensuelle dans la mesure où chaque objet prétend constituer une problématique autonome — sémiotique littéraire vs sémiotique théâtrale, vs sémiotique visuelle…

À l'extérieur, même les applications les plus spectaculaires de la sémiotique greimassienne, comme la caractérisation d'une société commerciale par E. Landowski dans le domaine du droit juridique, l'application de la méthode en thérapie psychomotrice par I. Darrault ou l'efficacité que la mercatique reconnaît à J.-M. Floch, ne suffisent pas à empêcher l'effacement progressif du projet greimassien du paysage académique français, au point qu'aujourd'hui on ne retrouve plus dans les répertoires disciplinaires officiels une seule des dénominations que le projet greimassien a adoptées au fur et à mesure de son développement. La stratégie constructive de la sémiotique greimassienne, signe

[158] I. Darrault, *Le Bulletin*, décembre 1979, N°12 : 3-5.

distinctif, spécificité et moteur principal de la « cause », a-t-elle fini par la faire éclater, ou bien fallait-il harmoniser les objets des trois niveaux du projet, l'application, la méthode et la théorie proprement dite ?

2.1.3 La sémiotique des objets et le nouvel ordre mondial : chronique d'une mort annoncée ou traces d'une lecture fragmentaire ?

§1. Dans le sous-chapitre précédent, nous avons soutenu que l'axe stratégique fondamental de la sémiotique est sa pratique, ceci impliquant l'expansion continue de l'objet d'étude et, par conséquent, la construction progressive d'une théorie *cohérente*. Ce processus a été déployé sur deux modes de procédure qui sont ceux de la description et ceux de la découverte ; pour chaque objet de l'analyse, la pratique sémiotique est censée identifier des taxinomies et le fonctionnement des structures syntaxiques. Cette corrélation entre objets de l'analyse et pratique sémiotique comme objet peut se synthétiser comme le projet d'« *une grande syntagmatique.* Ensuite, nous avons évoqué l'extension finale de cet objet (O. de l'analyse, *n*) comme une « explosion », expression qui trouve tout son sens car l'expansion de la sémiotique vers des objets non-linguistiques coïncide avec le déclin du projet sur la scène politico-académique française et internationale.

§2. Ce déclin doit-il être imputé à la sémiotique, comme un effet des problèmes posés par le discours et l'explosion de l'objet ou bien est-ce le « tarissement » de l'image de certaines idéologies scientifiques dont la sémiotique greimassienne était proche qui l'a entraîné ? En somme, le déclin de la sémiotique greimassienne à partir des années 80 est-il imputable à elle-même ou à des phénomènes qui étaient hors de sa portée ? Faut-il croire, comme l'a dit M. Arrivé lors de sa dernière intervention au séminaire intersémiotique de Paris, qu'« *il est idiot de traiter autre chose que le langage comme un langage* »[159] ?…

[159] Ce séminaire est une sorte de prolongement du séminaire sémio-linguistique que Greimas a dirigé depuis son intégration à l'École Pratique des Hautes Etudes en 1965 jusqu'en 1992.

§3. Nous ne saurions trancher entre ces interrogations, d'autant plus qu'elles nécessiteraient au préalable d'être posées avec les nuances de rigueur ; cependant, nous savons que l'interrogation doit viser l'objet de l'analyse pour son rôle de figure stratégique fondamentale pour le projet. À la lumière de son actualité, en effet, il y a lieu de se demander si la sémiotique de « l'école de Paris » est, en cohérence avec ses postulats, en mesure de s'occuper d'autres objets (objets de l'analyse ou *ONs*) que le langage et, si oui, sous quelles conditions. C'est à cette interrogation que nous tenterons de répondre tout au long de ce chapitre dans la mesure où nos recherches concernent, au niveau du « volet application » de la sémiotique, un de ces objets dont la légitimité en tant qu'objet sémiotique est en question : l'automobile.

2.1.3.1 De la fragmentation de l'instance du discours aux discours fragmentaires

§1. À la mort de Greimas, le travail de recherches —qui grâce à lui avait un ordre et une direction[160]— se disperse dans les différentes stratégies des héritiers de sa pensée. Ainsi, les différentes pistes de travail qu'il avait esquissées avant sa mort deviennent des objets de la programmation et de la manipulation d'un niveau « inférieur », plus spécifique : d'une part l'esthé(t)sique, d'autre part l'éthique. D'une part, les stratégies de programmation, d'autre part celles de la manipulation.

§2. Lorsque la sémiotique parle aujourd'hui d'objets, par exemple, elle a tendance à accorder sa position de façon plus ou moins explicite et plus ou moins soutenue avec l'une de ces perspectives. Par exemple, J.-F. Bordron rejoint la troisième acception philosophique de l'objet, faisant sienne la prémisse qui établit les entités du monde comme étant les corrélats d'actes intentionnels et ceci devient une sorte de justification pour une éventuelle déclaration d'autonomie de

[160] Cette unité est le propre de l'énonciation voire de l'œuvre, entendues comme intentionnalités, mais elle est aussi liée à la présence et à l'activité charismatiques de Greimas, pouvoir unifiant qui a permis à JC Coquet d'attribuer le nom d'Ecole de Paris au discours greimassien et à ses différents relais.

cette thématique[161]. Sur la rive opposée, E. Landowski et surtout J.-M. Floch, habitués de la perspective socioculturelle en sémiotique, représentent le pôle de ceux qui sont convaincus que « *c'est par nous* [sujets] *et pour nous que les objets sont ce qu'ils sont* »[162]. A. Zinna, enfin, va jusqu'à affirmer l'opposition de deux « écoles » pour la sémiotique des objets : l'une suivrait la pensée d'Eco en considérant les objets comme l'extension du corps de l'homme, tandis que l'autre —à laquelle il s'identifie— défend l'autonomie du système des rapports méréologiques créés par les objets et prend parti pour une sémiotique dont le recours au domaine sociologique est minorée[163].

Si nous revenons à l'image des niveaux énonciatifs de l'objet, la réflexion de Bordron fait surtout référence à un Objet des niveaux *n+1* et *n+2*, mais il n'a pas exclu de sa classification (procédure d'ordre *paradigmatique*) les objets matériels, donc objets de niveau *n.* Quant à Floch et Landowski, le premier est surtout connu pour ses analyses au niveau *n*, tandis que le second doit sa célébrité aux développements sur la stratégie et l'interaction (objet de niveau *n+1*). Ce qui les identifie, en revanche, est la primauté donnée à la vue *syntagmatique* (à la pratique, l'expérience de l'objet comme point de départ), inscrite dans la lignée sociologique, anthropologique et politique de la sémiotique. Zinna, dernier des auteurs cités en sémiotique des objets, adopte comme Bordron une perspective paradigmatique et, bien que ses objets d'étude appartiennent bien au niveau de l'application (*n*) et à la matérialité des choses (*objets syntagmatiques*), défend l'idée d'une construction dit déductive qui part du niveau *n+1* pour s'appliquer au niveau *n*. Ainsi, sa théorie des objets comme interfaces se trouve dans un état de développement minutieux et détaillé, à la différence de son application.

---

[161] J.-F. Bordron : « Les objets en parties ». In *Langages* N° 103, « L'objet, sens et réalité », Petitot J., Coquet J.-C. (dirs.), Paris, Larousse, 1991. p. 51.

[162] E. Landowski : « La part des choses ». In : *La société des objets*, *Protée* N° 29/1. Chicoutimi, Presses Universitaires de l'université du Québec à Montréal, 2001, p.4.

[163] A. Zinna : « L'objet et ses interfaces », in *Les objets au quotidien* (J. Fontanille, A. Zinna, dirs.), Limoges, PULIM, 2005, p. 173.

§3. Comment se fait-il qu'une différence de point de vue puisse prendre un tour si définitif entre membres d'une même discipline, d'un même courant, d'une tradition à priori aussi univoque qu'une sémiotique d'origine « structurale » ? Il faut croire que la fragmentation de l'instance du discours —en s'arrêtant, l'instance de discours /*A. J. Greimas*/ s'est dispersée dans toutes les instances /[élèves-de-Greimas]/— a eu pour corrélat la désarticulation des objets et des programmes de la théorie.

2.1.3.2 Pour une sémiotique « recollée » : revenir aux textes

§1. Si l'on suit les règles du jeu construites par Greimas, et pour peu qu'on accepte notre lecture de leur reconstruction, héritages et filiations en sémiotique ne peuvent pas s'établir à partir d'une école philosophique quelconque, y compris pour le développement de nouvelles voies de la recherche puisque cela entraînerait une perte de cohérence importante. Il serait nécessaire, en revanche, d'ouvrir les sources de la sémiotique à partir de ses différents réseaux intertextuels pour tenter de *construire* à partir d'elles une certaine cohérence. C'est en essayant de garder cette cohérence que notre interrogation sur la pertinence d'une sémiotique des objets s'est construite autour du « corpus » greimassien. C'est-à-dire, par la mise en réseau du Texte greimassien avec son intertexte ; par exemple, en observant que Bachelard est une référence constante chez Barthes et chez J.- M. Floch, plus occasionnelle chez Greimas et Zinna…[164]. Notre analyse reviendra sans cesse au Texte greimassien car nous partons de l'hypothèse qu'il existerait une certaine confusion dans l'application de la théorie greimassienne en

[164] Floch prête également cette référence à Leroi-Gourhan, mais ceci est un peu forcer le trait. En effet, dans *Identités Visuelles* (Paris, PUF, 1995, p. 159), J.-M. Floch cite Bachelard comme source de l'idée de Leroi-Gourhan du primat du plaisir sur le besoin en faisant référence au livre *Les racines du monde* (Paris, Belfond, 1982, 314 pp.). Dans ce texte, toutefois, l'allusion à Bachelard est plutôt une idée de l'interviewer, que A. Leroi-Gourhan ne relève pas. Devant l'insistance de son interlocuteur sur les liens entre les deux argumentations, l'auteur de *Le geste et la parole* finit par avouer que, s'il a lu Bachelard dans sa jeunesse, il ne se souvient pas de la teneur de ses propos. L'interviewer illustre alors son idée et Leroi-Gourhan finit par acquiescer. (p. 180).

ce qui concerne l'étude des objets matériels *(oNs)*. Cette confusion serait induite par la lecture fragmentaire et orientée « idéologiquement » (dans toutes les acceptions du terme) de l'histoire de la sémiotique.

§2. L'hypothèse d'une lecture fragmentaire nous a été suggérée par plusieurs constats, le premier étant l'incohérence de la « rupture » annoncée par Greimas lui-même entre *Du sens* et *Du sens II* (cf. chapitre précédent). Un deuxième décalage est illustré par le fait qu'il est commun d'accorder à la *dimension sensible* une filiation dans le discours greimassien qui, au mieux remonte à *Du sens II*[165], au pire à *De l'imperfection*[166]*.* On ignore ainsi que, depuis ses débuts (1956a, 1966, et 1968d notamment), A. J. Greimas avait envisagé le traitement de la perception par le biais des idées de Merleau-Ponty, de la même façon que l'étude de la synesthésie et de la sémiosis en acte faisait déjà partie du projet par le biais de la gestualité en 1968[167] (cf. *supra*, chapitre 1).

§3. D'un point de vue paradigmatique, notre réflexion démarrera donc en comparant la définition que Greimas fait de la relation entre l'Objet, le Sujet et la Valeur *(oN+1s)* et les applications qu'en tire J.-M. Floch dans le cadre de l'étude des sémiotiques syncrétiques. La transposition des propositions greimassiennes sur la valeur à l'analyse des pratiques culturelles a comme conséquence un re-dimensionnement de l'axe pratique/mythique, ce qui ne manque pas d'avoir un effet sur l'intuition de parcours génératif du sens de Greimas. Un deuxième moment de la discussion reviendra à la question de la valeur de l'objet, cette fois-ci sous un angle « paradigmatique ». En effet, si la sémiotique méréologique ou « objectale » (*oN+2p*) —au sens où l'on entend « sémiotique subjectale »— rend bien compte de l'existence de l'objet *(oNs)* comme extériorité et permet même l'esquisse d'une certaine morphologie, sa définition des qualités actantielles du sujet et de l'objet met en lumière d'une part l'asymétrie de la relation S-O *(oN+1s)*

[165] J.-C. Coquet, *Sémiotique : L'école de Paris*, Paris : Hachette, 207 pp.

[166] « La percepción puesta en discurso ». In *Tópicos del Seminario,* N° 2. 1999, Puebla : BUAP, p.10.

[167] A. J. Greimas, « Conditions pour une sémiotique du monde naturel », *op. cit. 1968*, p. 71-72.

et d'autre part, la nécessité de la concevoir comme une tension *(oN+1p).* Enfin, puisque la relation S-O n'est pas figée et qu'il est nécessaire de faire référence à un système dans lequel s'établit la relation, notre réflexion renoue avec la sémiotique générale de Greimas pour culminer avec l'exploration de ce que pourraient être les éléments d'une sémiotique déontique : en définissant ses frontières (la culture, les objets culturels), celle-ci assume et explicite ses limites, qui sont celles de la manifestation. Ainsi, les formes de la manifestation (objets de l'analyse *Ns*) trouvent une complémentarité entre celles de l'individu et celles du groupe : figées ou changeantes, genres et traditions ou styles et tensions sensibles. En somme, des formes qui *résonnent* depuis la « saisie impressive » jusqu'au *répertoire idéologique* : des formes mouvantes, des formes vivantes. Des *formes de vie*.

2.2 La perspective syntagmatique : l'objet comme un mythe. Des sémiotiques syncrétiques aux identités visuelles

2.2.1 Le tournant des années 80 et le *mea culpa* de la sémiotique greimassienne

§1. Face à l'exigence stratégique de son application à des supports de l'analyse non–linguistiques (toujours objets du niveau *n*)[168], l'école de Paris s'est trouvée dans les années 70 en position de faiblesse par rapport aux autres courants sémiotiques qui s'étaient affirmés en même temps qu'elle comme la concrétisation des efforts commencés lors des Conférences Internationales de Sémiotique organisées en 1965 par R. Jakobson (cf. *supra,* 2.3).

[168] Voyons en ce sens cette thèse qui ouvre la présentation des travaux du groupe sémio-linguistique : *« La maturité d'un travail scientifique ne se mesure pas seulement au stade de développement de sa base théorique, mais également à son pouvoir opératoire, qui se manifeste par l'étendu de son domaine d'application. »* (cf. F. Thürlemann, *Le Bulletin* 11, Novembre 1979, p. 2).

§2. D'une part, la *sémiologie* barthésienne avait marqué les esprits avec ses interprétations sur la signification et la valorisation des objets des sociétés modernes depuis les *Mythologies* —dont la deuxième édition, corrigée, commentée et actualisée par Barthes est parue la même année que *Du Sens*–, mais aussi avec les exemples des *Éléments de sémiologie* sur les vêtements, la nourriture, le mobilier et l'architecture en 1964 et avec la « Sémantique de l'objet » de 1966[169]. D'autre part, la tradition sémiotique inspirée par la tradition de la philosophie du langage n'était pas concernée, comme la sémiotique greimassienne, par le problème de légitimité qui impliquait qu'une théorie du langage s'occupe d'objets non-linguistiques. Face à ce défi —disons « politique », pour revenir au fond de la fonction stratégique—, la sémiotique greimassienne riposte pendant toute la décennie par ce qu'elle considère être son avantage : la rigueur d'une théorie *vraiment scientifique* —entendre « cohérente ».

§3. Cette riposte se traduit par l'accélération de la construction du *métalangage* théorique, ce qui peut être entendu comme une manière de faire une ellipse théorique : les concepts sont proposés à titre hypothétique, en attendant que l'analyse les infirme ou les confirme. Cette période de « frénésie scientiste» culmine avec la publication du *DRTL*. C'est à cette époque que Greimas revendique l'aspect « *structural (scientifique)* » des modèles linguistiques de Chomsky et de Hjelmslev et ce, jusqu'à la deuxième moitié des années 70[170]. Des essais comme « Semiotica o métafisica »[171], « Les structures actantielles du récit : une approche générative [172]» ou « Des modèles théoriques en socio-linguistique : pour une

[169] Conférence prononcée en septembre 1964 et publiée dans le volume *Arte e cultura nella civilità contemporanea* préparé par Piero Nardi, (cf. Sansoni, Firenze 1966). Cette référence provient des *Œuvres complètes* de R. Barthes, *op. cit*. 2001, p. 817-827.

[170] A. J. Greimas, *op. cit*., 1976, p.64.

[171] A. J. Greimas, *op. cit*., 1968.

[172] A. J. Greimas, *op. cit.,* 1969.

grammaire socio-sémiotique[173]», rendent compte de la mise en place de l'articulation de ces valeurs.

2.2.1.1 L'idée d'un dictionnaire, accident ou provocation calculée ?

§1. Le *DRTL* vient affirmer haut et fort le lien de la sémiotique greimassienne avec la grammaire chomskyenne et manifester, de ce fait, son haut degré de scientificité face à l'entreprise sémiologique de Barthes. Plus haut (cf. *supra* §2.1.2.4), nous avons fait référence à une phrase de Coquet dans laquelle celui-ci met en valeur la sémiotique greimassienne face à d'autres courants « plus sociologiques ». C'est un des signes les plus évidents de l'opposition entre la science et le social qui prend place au sein du projet greimassien ; cette opposition a fait l'objet d'un paragraphe entier dans le chapitre précédent (cf. *supra* §1.3). Observons maintenant cette phrase plus en détail (les passages en italiques sont de notre fait, mais l'usage de caractères majuscules est d'origine) :

> « Les chercheurs de cette dernière décennie ont en général visé à décrire des systèmes de *signification* et non plus des systèmes de signes. Or, l'objet de la sémiologie saussurienne est bien l'étude de la vie des signes au sein de la vie sociale. Pour *marquer leur autonomie* par rapport à *SAUSSURE* et *affirmer l'originalité de leur projet*, les chercheurs ont avancé un nouveau terme : sémiotique. Il avait d'ailleurs déjà ses *lettres de noblesse*. Attesté depuis plus longtemps que 'sémiologie' (il peut *même* s'écrire *agréablement* en caractères *grecs*), il a été utilisé couramment par les philosophes, les sociologues et anthropologues *de langue anglaise* ».[174]

Ce propos rend compte d'un événement et celui-ci comporte, à son tour, deux implications. L'événement en question est le changement de référent de certains linguistes français, dont le groupe de recherches de Greimas. Lorsque Coquet oppose les systèmes de signes dans la vie sociale à la signification, tout se

[173] A. J. Greimas, communication présentée lors des « International days of Socio-linguistics » de l'Instituto Luigi Sturzo de Rome en septembre 1969, reprise dans *Sémiotique et sciences sociales* (*op. cit*. 1976, p. 61-76).

[174]. Cf. « Sémiotiques », texte de présentation du numéro 31 de *Langages*, dédié aux sémiotiques textuelles (1973, p.3).

passe comme s'il réactualisait la querelle entre grammairiens et rhétoriciens que la parenthèse structuraliste française avait relativement effacée —à condition que l'on accepte de considérer, avec nous, que le structuralisme a réconcilié le temps d'une génération les traditions empiristes et formalistes de la linguistique française[175]. Cette séparation intervient car, de nouveau, les grammairiens ne tiennent pas énormément compte des aspects dynamiques ou mobiles de la société, c'est-à-dire du changement ; ils préfèrent ainsi tourner le dos à la tradition romane pour un prestige plus classique (« lettres de noblesse », le plaisir des « caractères grecs »). La phrase est explicite quant au but de cette entreprise : il s'agit de se démarquer, de rompre avec la filiation historique de l'entreprise greimassienne. C'est une crise d'identité que le projet de Greimas met en figure en appelant désormais « sémiotique » l'ancien projet de la sémantique structurale, qui avait cohabité paisiblement avec la sémiologie barthésienne jusqu'en 1968. C'est pour tout cela que Coquet, lorsqu'il présente le *DRTL* dans le bulletin du groupe de recherches greimassien, fait l'éloge de cette œuvre en évoquant le fait qu'elle est plus ambitieuse que celle de Hjelmslev. Pour lui, en effet, après le *DRTL*, l'enquête sur la signification « *ne relève plus de la gageure* »[176].

§2. Il est intéressant de lire à la lumière de ce dernier l'idée que Greimas se faisait de l'initiative consistant à présenter une théorie sous la forme d'un dictionnaire, dans un essai sur la scientificité des sciences humaines et sociales paru quelques années avant le *DRTL* :

[175] F. Rastier a fait de cette opposition son cheval de bataille dans *Arts et Sciences du texte* (cf. *op. cit* 2001), mais aussi de l'essentiel de son projet pour une sémiotique générale des cultures. Il y prend parti contre les grammairiens de toute époque.

[176] J.-C. Coquet, *Bulletin du groupe de recherches sémio-linguistiques,* N°11, EHESS-ILF, novembre 1979, p. 12.

> Si l'hypothèse selon laquelle le « dictionnaire » d'une science recouvre entièrement une sémantique organisée en système ne manque pas d'utilité, la mise entre parenthèses de la composante taxinomique facilite considérablement l'examen et la formalisation des mécanismes du fonctionnement discursif des univers scientifiques rendant pratiquement impossible l'application des syntaxes formelles de ce genre aux discours tenus en sciences humaines et sociales[177].

Ce que Greimas expose en 1976 sous la forme d'une *métaphore* devient, trois ans plus tard, sa matérialisation, un objet empirique de la théorie, un « passage à l'acte » si l'on peut dire : le dictionnaire d'une science, qu'il s'est trouvé à faire en collaboration avec J. Courtés. Qu'est-ce que cela pouvait *signifier* ? Se présentant sous la forme d'un dictionnaire, une discipline risquait de rendre compte d'une activité déformante, manipulatrice, au lieu d'une « syntaxe parfaite » qui, elle, ne pouvait être que le résultat d'un travail très général d'explicitation et de systématisation des termes que la pratique scientifique utilise.

§3. Si l'on part du principe que dans l'essai de 1976, Greimas avait utilisé l'image d'un dictionnaire pour critiquer les disciplines qui proposaient un répertoire de termes non-fondés sur des procédures logiques avérées, le fait d'utiliser le nom et la figure du dictionnaire pour le *DRTL* constituerait la matérialisation de cette idée. Cela pouvait vouloir dire que la sémiotique greimassienne, dans son statut de projet pour une /*théorie du langage*/ était arrivée à un stade de systématisation, sinon « parfait », du moins suffisant pour que ce « coup » ne soit pas considéré comme une « gageure ». Le projet à terme devait arriver à un métalangage « total » :

> Il nous paraissait, une fois la théorie conceptualisée ou cohérente, qu'on devait la traduire à l'aide de l'instrumentation logique, en un langage formel[178].

---

[177] A. J. Greimas, *op. cit*. 1976, p. 13.

[178] Cf. H. G. Ruprecht, « Ouvertures métasémiotiques : entretien avec Algirdas Julien Greimas » in : *RSSI*, IV–N°1, mars 1984, Toronto, Association Canadienne de Sémiotique / University of Toronto Press, p. 8, pp. 1-23.

Cette nouvelle lecture du rôle de la générativité dans la sémiotique greimassienne s'ajoutant à ce que nous avons mentionné dans le premier chapitre nous permet de voir que le problème de légitimité de la sémiotique greimassienne face à ses objets explique le « tournant néo-positiviste » pris par le projet dans les années 70. Autrement dit, c'est le projet « expansionniste » de l'objet de la sémiotique qui explique le fait que Greimas prend exemple sur Chomsky pour la proposition d'un parcours du sens continu qui doit permettre d'homogénéiser les objets face à la signification —production et interprétation, énoncé et énonciation, sensible et intelligible. Encore une image du rapport intime entre le problème de l'objet et le problème de la sémiotique proprement dite : l'expansion de l'intelligible au sensible (mouvement entre objets de niveau n+1) impliquait l'expansion des objets linguistiques vers les objets non-linguistiques (supports pour l'analyse, objets de niveau *n*).

2.2.1.2 Le constat des dégâts et le rôle protagoniste des objets non-linguistiques dans la remise en question de la sémiotique greimassienne.

§1. Sitôt les années 80 commencées, les remises en question se multiplient vis-à-vis de la voie empruntée par la « sémiotique » greimassienne, ainsi que les signaux d'alerte relativement au processus d'extension de l'objet de la discipline. Intervient alors une volonté explicite de corriger le cours pris par le projet, et la décennie 70 de se terminer avec la reconnaissance du triple problème d'articulation entre objets sémiotiques (problème théorique de la conversion entre niveaux, problème méthodologique de rapport entre les définitions théoriques et problème de l'application aux objets du monde « naturel »). Face à ces problèmes, trois mesures de rééquilibrage sont alors proposées : la première vise un repositionnement de l'activité, passant du paradigmatique au syntagmatique, la deuxième donne une impulsion majeure à la pratique de l'analyse, la troisième mesure concerne le

travail sur une définition des objets de la sémiotique, laquelle doit être suffisamment ample pour comprendre aussi les objets non-linguistiques[179] :

> « Nous sommes entrés […] dans une phase de *rééquilibrage* de la théorie, laquelle avait crû de manière non pas désordonnée, mais plutôt disymétrique, parvenant à articuler finement certaines zones, alors que d'autres espaces restaient pratiquement en friche. Ce rééquilibrage, tout à fait nécessaire, devrait se développer selon les deux axes du parcours génératif : selon l'axe 'vertical', puisqu'il s'agit à partir de la description […] des structures sémio-narratives, de continuer d'affiner celle des structures sémio-discursives et de s'approcher ainsi peu à peu de la surface du texte, (syntaxe et sémantique discursives). On voit à ce propos, qu'il faut évidemment résoudre les problèmes de conversion d'un palier à l'autre, c'est-à-dire, expliciter cette plus-value d'articulation du sens, qui s'observe quand on escalade les degrés du parcours génératif.
>
> « Selon l'axe 'horizontal' : grâce à la révolution modale qui a commencé à bouleverser, dès les années 70 l'économie générale de la théorie, il est possible de […] *rééquilibrer l'analyse de la compétence modale pragmatique* du sujet par la définition de son existence modale (cf. le bulletin N° 9 et la problématique des passions), de même qu'à la construction du sujet doit correspondre un travail équivalent portant sur la production des objets… *Le développement plus harmonieux d'une théorie plus opératoire devrait permettre de progresser encore plus avant dans l'investigation sémiotique des discours non verbaux* […]. Bien que situées à des degrés différents de maturation, la sémiotique de l'espace et de la gestualité portent en elles la possibilité de rendre compte des pratiques sociales signifiantes qui constituent le monde naturel en univers sémiotique[180].

Voilà de nouveau deux formes de l'objet au centre de la polémique : d'un côté l'objet « épistémologique » —objets de niveau *n+1*—, de l'autre côté l'objet « méthodologique » —objet de niveau *n* au mode *syntagmatique*. Dans cette dernière sous-classe, les objets non–linguistiques vont prendre une impulsion particulière pour leur exploitation aux deux niveaux de l'objet sémiotique.

§2. Ainsi que l'indique le bilan tiré par I. Darrault, à la théorie du sujet devait succéder une théorie de l'objet : c'est ce que Greimas annonce dans l'introduction de *Du sens II*. D'autre part, les objets *méthodologiques* « pratiques » et « gestualité »

[179] Les passages en italiques sont de notre fait.

[180] Ivan Darrault, *Le Bulletin*, décembre 1979, N°12 : 3-5.

(*Np*) devaient être les défricheurs de ce terrain au niveau de l'application de la théorie. Le programme de travail était donc de continuer la construction de la théorie sémiotique au gré du parcours du sens. Néanmoins, cet extrait du texte de Darrault nous laisse voir un point problématique dans la volonté de corriger la trajectoire du projet. En effet, d'un côté le spécialiste de la psycho-sémiotique met bien en valeur l'importance du développement et extension de la *pratique* et, par conséquent, des objets de l'analyse —niveau *n*. De l'autre côté, la description préalable qu'il fait de la stratégie à mener rend compte d'une programmation qui, au contraire, donne la place d'honneur aux objets de la *théorie* : c'est à partir du niveau *n+1* (la syntaxe narrative) que l'on devrait approcher les objets *n* (structures discursives).

§3. Il ne s'agissait donc plus, comme le manifeste *Sémiotique et sciences sociales* le recommandait, de construire la discipline (niveau *n+1*) à partir des hypothèses théoriques issues d'une pratique d'analyse (niveau *n*), mais l'inverse. Était-ce le signe que la sémiotique était condamnée à continuer dans la voie du déséquilibre entre ses objets, ou est-ce uniquement un effet de sens contingent et sans reflet dans les faits ?

2.2.1.3 Le métalangage comme signe du déséquilibre théorie/pratique : de la théorie (oN+1) aux objets sensibles (oN)

§1. Plus haut, nous avons remarqué le fait que chaque objet de la sémiotique devient une sémiotique d'après la théorie sémiotique elle-même telle qu'elle est stabilisée dans le *DRTL* (cf. *supra* §2.1.2). Cette « mise en abîme » implique la construction, à terme, d'un métalangage aussi complet (complexe) que possible. La forme *idéale* étant un langage symbolique par sa formalisation extrême, le *dictionnaire* est une étape intermédiaire en ce sens[181]. Ce faisant, la sémiotique

[181] L'idée du métalangage formel n'est pas exclusive à Greimas et Chomsky, pas plus qu'aux grammairiens en général. Sa filiation remonte, encore une fois, au néopositivisme ; en effet, le cercle de Vienne avait l'ambition de créer l'unité de la science sur la base d'un langage unifié pour toutes les

greimassienne se pense capable d'éviter le problème du référent, ainsi que l'explique J.-C. Coquet dans sa présentation de l'entrée « sémiotique » du *DRTL* :

> Ce n'est pas la référence au monde réel, au référent, comme on dit, à savoir la situation d'énonciation du sujet, son histoire, celle de la société, etc., qui fait problème, mais le fait de disposer ou non d'un langage homogène (un *métalangage*) pour le représenter (v. article *métalangage* 4 et 5 p. 225).[182]

Dans les années 70, le métalangage de ces « ex-saussuristes »[183] sert de trait distinctif majeur par rapport aux concurrents qui, pour eux, demeuraient subsidiaires du problème du *référent*, de celui de l'*histoire*, de celui de la *réalité,* termes considérés comme peu pertinents dans les recherches sur le sens. En 1980, toutefois, le ton est moins enthousiaste vis-à-vis du métalangage théorico-technique. Que faire en effet d'un métalangage dont les objets ne sont pas identifiables ?

§2. Comme c'était prévisible, étant donné que le métalangage est associé à une entreprise de formalisation à l'intérieur de laquelle le social ne trouve plus sa place, la critique du métalangage dans la sémiotique greimassienne vient de l'aile socio–sémiotique de la recherche. L'extrait suivant met en exergue le rôle de l'objet d'étude de la sémiotique :

---

disciplines de la connaissance. Ce langage devait être organisé comme un ensemble d'énoncés logiquement mis à l'épreuve et correspondant à des observations sensibles. Un tel langage apparaîtrait comme une « langue parfaite » dans la mesure où son sens serait entièrement explicite et, par conséquent, univoque (Cf. R. Carnap.*et al*., *La conception scientifique du monde*, Vienne, 1929). Le lien intertextuel avec Carnap est d'ailleurs actualisé par Greimas en 1980 lorsqu'il le cite dans son texte sur le métalangage dans le bulletin du groupe sémio-linguistique N°13 (1980, p. 48).

[182] J.-C. Coquet, *op. cit*. 1979, p.11.

[183] Nous faisons ici référence non seulement au « reniement » annoncé par Coquet en 1973, mais aussi au fait que, pour Saussure, le choix de termes étant inexorablement arbitraire, il ne fallait pas tenir trop grand compte d'eux.

> Pour disserter de littérature, les littéraires ont bien mis au point leur patois littéraire, les juristes leur dialecte juridique pour parler de droit ; et ainsi de suite : autant de méthodes d'expression convenues que de spécialités académiques. Dès lors, pourquoi ne pas tolérer aussi, de la part des sémioticiens, l'usage d'un parler *ad hoc* correspondant à leur domaine spécifique de recherche ? C'est que précisément ceux-ci n'ont pas, pour justifier les singularités de leur langage, de domaine propre à faire valoir : à supposer qu'une géographie des jargons soit envisageable, le parler sémiotique n'appartiendrait pas à la famille des dialectes (enracinés ans leurs départements respectifs) mais à celle des *sabirs*.[184]

Pour revenir de nouveau à l'image des niveaux de l'énonciation, ce que Landowski dessine avec ce propos est le constat d'une sémiotique possédant un grand corps d'objets de niveau *n+1* (*s et p*), mais qui ne peut pas gérer ses objets de type *Np*, moteurs de la construction du discours épistémique. C'est peut-être le propre d'une construction qui commence au niveau *n+1* et veut descendre vers le niveau *n* alors que, depuis Hjelmslev, la théorie recommande de faire l'inverse. La socio-sémiotique mettait le doigt sur un point sensible. Il restait désormais à identifier la pièce du développement théorique qui faisait défaut... ou bien, celle qui était en trop.

Dans le chapitre précédent, notre parcours historique s'est justement arrêté là où la problématique de la générativité inspirée par Chomsky commençait. *Du sens II* ne s'est finalement pas appelé « Grammaire narrative », comme cela était prévu au départ et, au regard de notre proposition sur le rôle de la grammaire générative chomskyenne et les sémiotiques anglo-saxonnes dans le discours greimassien, on pourrait considérer la possibilité que le changement de titre soit lié au fait que Chomsky, à la date de parution de ce livre, n'était plus le parangon d'une révolution scientifique comme dans les années 70, mais plutôt le signe d'un emballement un peu trop rapide dans la recherche sur les origine du sens[185]. Ce

[184] E. Landowski, « Métalangage et exercices de style » in *Bulletin du groupe de recherches linguistiques,* N°13, mars 1980, p. 42.

[185] À ce propos, F. Rastier insiste sur le fait que les interrogations sur les « origines » trahissent un idéalisme, voire l'espoir d'existence d'un Dieu. Cela étant dit, si le positivisme logique s'appelle aussi *empirisme logique*, c'est parce qu'il est né comme une réponse au transcendantalisme de certaines formes

changement pourrait être également lié à la reconnaissance du fait que la grammaire n'était pas une voie cohérente avec le projet de la « grande syntagmatique hjelmslevienne » tout comme elle ne l'était pas avec cette grande « science des langages » que Greimas avait voulu construire avec Barthes et les autres fondateurs de la revue *Langages*.

§3. C'est ainsi que, deux années après la parution de *Du sens*, Greimas explicite les raisons de la prise de distance avec Chomsky : *« La traduction du sens est quelque chose d'extrêmement complexe. On n'y parvient pas, par exemple, à la manière de Chomsky, à partir des structures de surface qui sont les phrases, et puis d'autres structures phrastiques qui, en profondeur, les interpréteraient ».* L'erreur du métalangage pour les sciences humaines était de croire que son élaboration était possible sans se soucier de la cohérence avec la théorie, de croire à la possibilité d'une sorte de « formalisation immédiate », voire de postuler un métalangage *d'emblée* :

> On abuse trop souvent dans las sciences sociales de termes tels que formalisation, […] théories formelles, etc. Je crois que dans ces domaines […] nous sommes encore des enfants qui commencent à marcher et qui trébuchent constamment ; il ne s'agit pas de proposer d'emblée la théorie comme un métalangage formel. Ce n'est pas impossible, cela peut être projeté comme une vocation, comme un vœu pieux.[186]

Est-ce que cela veut dire que le métalangage était, comme la sémiotique, un objet idéologique, autant dire « le projet d'une vie » ?

---

de psychologie –le *manifeste* du Cercle de Vienne apparaît la même année que *Malaise dans la civilisation* de Freud. Un nouvel épisode de la confrontation corps–esprit, machiens–léninistes… Cf. pour Fr. Rastier, « De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique » in *Marges linguistiques N°11,* mai 2006, MLMS : http://www.marges-linguistiques.com, p. 297-323. Pour la querelle Mach-Lénine, *Lyssenko :histoire réelle d'une science prolétarienne*, Paris, PUF, 1995, 287 p. et A. Bogdanov, *L'art, la science et la classe ouvrière*, Paris, Maspero, 1977… et pour le cercle de Vienne, *Manifeste du Cercle de vienne et autres écrits*. (dir. A. Soulez), Paris : PUF, 1985, 364 pp.

[186] H. G. Ruprecht, « Ouvertures métasémiotiques, entretien avec A.J. Greimas » *op. cit.*, p.7.

2.2.1.4 L'objet, la sémiotique et le discours de la méthode

§1. Plus haut, nous avons fait référence au lien *intratextuel* existant entre le *DRTL* comme objet et l'idée du « dictionnaire d'une science » qui apparaît dans *Sémiotique et Sciences Sociales*. À cette époque (1976), Greimas considère que lorsque la science évacue le problème de la construction de sa « sémantique » elle retarde, en dernière instance, « *le moment d'une interrogation sur la nature et le statut des objets sémiotiques que leurs discours sont censés manipuler* »[187]. Voilà un nouveau lien intratextuel (pour revenir à l'idée du corpus greimassien comme un Texte) qui signale les raisons non explicitées de cette rupture. Pour pouvoir avancer, en effet, la sémiotique devait reprendre l'attitude « constructive » et *engagée* de 1976 qui s'appelait officiellement méthode hypothético-déductive. Et Greimas d'en donner la « recette » :

> Si vous rencontrez un phénomène jusqu'alors inconnu, vous ne l'analysez pas en tant que tel, mais vous l'analysez selon la règle de la pertinence. Ceci dit, vous l'inscrivez dans un niveau hiérarchiquement supérieur pour que des phénomènes de nature comparable puissent être expliqués également à partir d'un méta niveau hiérarchique, c'est à dire, hiérarchiquement supérieur. C'est cela l'aspect déductif de l'hypothèse. Vous la formulez à partir de votre expérience déjà acquise, disons de votre praxis sémiotique. Ensuite, vous cherchez à construire un modèle qui soit hiérarchiquement supérieur donc plus puissant et alors dans ce cas, c'est la que la déduction produit des effets, que vous pouvez tester afin de savoir si la cohérence de la théorie n'en souffre pas[188].

La rupture affichée de *Du sens II* se fait avec le « parangon » de la générativité chomskyenne, mais également avec la démarche qui avait consisté à toucher les objets de l'analyse à partir des objets de la théorie (par exemple ceux de la grammaire). Elle devient ainsi une « issue honorable » au formalisme du *DRTL*, condition indispensable pour continuer la construction de la théorie sémiotique, en se préparant à modifier la géographie des objets de la théorie, le palier de la *narrativité* (niveau *n+1p*), par l'adjonction d'une nouvelle manière de considérer la figurativité et les modes sémiotiques du sensible.

---

[187] A.J. Greimas, *Sémiotique et Sciences sociales*, *op. cit*., p. 13.

[188] Cf. H.G. Ruprecht, *op. cit*. p. 7.

§2. En effet, selon le « manifeste » de 1976, la clef du parcours du sens se trouvait dans l'instance médiatrice, le Sujet. La théorie des modalités avait été annoncée comme une étape intermédiaire dans la quête de la passion du sujet. Mais un constat de changement au niveau *n+1s* devait alors nécessairement se traduire par une modification des objets (hypothétiques) du niveau *n+1p*. En effet :

> « La grammaire narrative des années 1970 était largement dépendante du schéma proppien ; l'introduction des modalités (qui modifient le statut des structures sémio-narratives et, par delà, celui des structures discursives) ; d'autre part, l'apport des analyses concernant des sémiotiques non verbales, et souvent syncrétiques (comme les sémiotiques de l'architecture, du théâtre, de la photographie, de la peinture) impliquent une telle réorganisation du champ conceptuel »[189].

De nouveau, ce sont les objets non-linguistiques (objets d'analyse de niveau *n*) qui sont considérés comme le noyau de la construction théorique et comme responsables de ses éventuelles micro-révolutions.

§3. La publication en 1984 d'un nouveau dictionnaire dans l'entourage greimassien, dédié justement à la mise en valeur des sémiotiques non verbales, est également un signe, depuis le tournant de la décennie, de l'intérêt porté à l'objet par l'auteur de « L'actualité du saussurisme ». Et ce, à deux niveaux :

> À la sémiotique du sujet se consacrant à la formulation de ses parcours possibles et à leur schématisation typologique doit correspondre une sémiotique de l'objet. Les problèmes de l'appropriation et de la construction des objets semblent, à première vue, se situer à deux niveaux distincts, celui de la perception et celui de la transformation du monde. S'il n'est plus besoin d'insister sur le rôle primordial du sujet qui, lors de la perception, va au-devant des objets pour construire à sa guise le monde naturel, la problématique peut néanmoins être inversée en affirmant le déjà-là des figures du monde, qui non seulement […] seraient saillantes, […] mais qui en poussant bien loin, participeraient activement à la construction du sujet lui-même[190].

[189] Cf. E. Landowski, *Le bulletin,* 17 mars 1981, p.3.

[190] A.J. Greimas, *op. cit* 1983, p. 13.

La question de « *l'éprouver* » du discours[191] ne fait que commencer. D'un côté, le programme est de continuer la construction de la théorie en « étoffant » le niveau *n+1* à partir de la recherche sur l'Objet (syntagmatique), comme complément de celle sur le Sujet. Ce faisant, Greimas annonce la construction d'un objet qui résulte de l'exposition du sujet à sa présence, un objet qui *affecte* le sujet. De l'autre côté, cet objectif dépend en grande partie de la recherche dans le domaine des sémiotiques syncrétiques et non verbales. Il n'est pas sûr, somme toute, que ce projet double ait été entendu compte tenu de la suite de l'histoire.

Dans tous les cas, à la moitié des années 80, l'obligation pour la sémiotique greimassienne devient assez claire : il s'agit de se donner une définition du langage suffisamment ample pour comprendre les autres objets signifiants, mais aussi suffisamment articulée pour rendre compte des différences entre une chaise et sa dénomination langagière. C'est là que prennent place les travaux de Jean-Marie Floch et la multiplication du séminaire sémiotique en plusieurs ateliers concernant différents objets de sens autres que le langage, autrement dit, d'autres *discours*.

2.2.2 Jean-Marie Floch, *créateur d'objets (sémiotiques)*

La multiplication des objets et des séminaires : un travail de propagande

§1. Dans le but officiel qui était le leur —et qui peut être illustré par le *dictum* hjelmslevien de la sémiotique comme une « norme » pour toutes les sciences humaines—, les sémioticiens devaient convaincre les autres disciplines humaines et sociales que leur projet ne concernait pas uniquement le langage au sens « verbal » du terme. La théorie du langage était, dans les plans du penseur danois, l'étape initiale du projet auquel devaient s'ajouter d'autres « *tentatives analogues* » dans les autres sciences humaines[192]. Cette intention rencontrait (naturellement ?)

[191] L'expression est empruntée à A. Hénault. L'« éprouver » est considéré comme un « archi-sémème » du champ sémantique qui engloberait *passions*, *sentiments*, *affects*, *émotion*s, *sensations*, *humeur nue*…. Cf. *Le pouvoir comme passion*. Paris, PUF, 1994. p. 5.

[192] L. Hjelmslev *op. cit.* 1966, p. 18.

de l'opposition : d'une part, de ceux qui voyaient le projet comme une entreprise « *impérialiste* » et, d'autre part, des sceptiques du « linguistico-centrisme » *(plus exactement, phonocentrisme*)[193].

§2. Pour mener à bien son plan d'expansion, la praxis sémiotique s'est donc dotée dans un premier temps d'ateliers « satellites » du grand séminaire portant sur une thématique-objet, puis d'une théorie « cohérente » (dans le *DRTL*) avec une définition de la sémiotique susceptible de comprendre les objets acquis à la pratique ainsi que ceux qu'elle visait. Les ateliers ciblaient ce que P. Fabbri et E. Landowski ont appelé des « *questions d'intérêt stratégique* » : il s'agissait de problématiques « de droit commun » partagées par la grammaire narrative (nom du projet à ce moment-là) et d'autres disciplines. Le partage d'expériences créait en effet un cadre d'échange dans lequel la sémiotique ne pouvait être soupçonnée d'intrusion :

> Il nous a semblé que si l'on parvenait à approfondir ces convergences — notamment en donnant la parole à tel ou tel représentant des dites disciplines, le faire sémiotique gagnerait lui-même en substance et en crédulité ; et en retour, pourrait témoigner concrètement de sa vocation méthodologique interdisciplinaire en sciences sociales.[194]

Les ateliers thématiques constituaient ainsi une sorte de *terrain d'expérimentation stratégique* où le groupe de recherches sémio-linguistiques de Greimas testait le pouvoir heuristique de la théorie ainsi élaborée. Pour faire un lien avec les niveaux de la pratique sémiotique identifiés par Hjelmslev, nous pouvons dire que les ateliers représentaient le champ du *n* ou de l'analyse d'objets qui nourriraient le niveau *n+1,* permettant à la discipline de construire des objets et de lancer de nouvelles hypothèses. En somme, par son action sur l'axe de la stratégie politico-académique, la multiplication des ateliers et des objets sémiotiques pouvait être considérée comme un travail de propagande ; par leur

[193] L'expression provient de « Sémiotique topologique et sémiotique planaire : convergences et divergences » (Cf. L. Hébert, in : *Visio* N°3/3, automne 1998-hiver 1999, Montréal, AISV p.67).

action sur la stratégie méthodologique, ceux-ci constituaient un véritable laboratoire. Quels étaient leurs enjeux, leurs outils, leurs propositions ?

§3. Nous allons explorer l'œuvre de J.M. Floch pour son statut de fer de lance de la réflexion dans les domaines les plus ambitieux de la sémiotique greimassienne : l'exploration des liens entre le sensible et l'intelligible et l'interrogation sur les modes du sensible —plus précisément cet objet que l'on a provisoirement appelé « le visuel »[195]. Depuis ses débuts, en effet, la recherche sur le visuel en sémiotique greimassienne a reproduit et même amplifié les problématiques de la discussion générale. En cela, l'atelier de sémiotique visuelle représentait le parangon de la pratique sémiotique « engagée » de l'époque. À quoi peut-on imputer cette reproduction de schémas ?

Peut-être est-ce que le visuel, ainsi que le rappelait Greimas, appelle la question de l'iconicité et celle-ci appelle à son tour la problématique générale de la représentation : « ressemblance » avec le naturel ou « construction » culturelle, vérité ou véridiction, être ou paraître ? L'atelier de sémiotique visuelle, fondé par Abraham Zemsz « *puis dirigé avec persévérance* »[196] par Jean-Marie Floch, revêtait donc une importance toute particulière pour le projet greimassien d'autant plus que la recherche sur le visuel s'inspirait de certaines ouvertures dans la théorie générale (la définition amplifiée de la sémiotique dans le *DRTL*, l'inclusion des phénomènes suprasegmentaux à l'étude du discours, l'étude du sujet et des

---

[194] P. Fabbri, E. Landowski, « Explorations stratégiques » in : *Actes Sémiotiques-Bulletin*, VI, 25, mars 1983. Paris : GRSL- INLF, p. 3

[195] Dans l'introduction de ce chapitre, nous avons fait référence aux ateliers satellites du « grand séminaire » que A. J. Greimas avait dirigé d'abord à l'École Pratique des Hautes Études, puis à l'EHESS. Nous avons alors estimé que la portée de ces ateliers était limitée quant à leur effet sur la théorie sémiotique générale et ce, compte tenu d'un certain mouvement de déclin généralisé des idées issues du structuralisme en France. Il faudrait désormais nuancer cette affirmation. En effet, l'atelier de sémiotique visuelle a connu une activité tellement fructueuse que ses productions ne cessent d'être discutées, encore aujourd'hui, et ce, en France et ailleurs.

modalités…) et lui a permis une avancée sur les deux enjeux du projet « expansionniste ». D'une part, l'interrogation sur le sensible et d'autre part, l'extension de l'objet sémiotique au non-linguistique. La sémiotique pouvait alors commencer à s'occuper des déterminations de la culture sur les ensembles signifiants « *sans faire recours à la substance* ».

Un Objet amplifié (*n+2*) pour la sémiotique était si proche qu'il paraissait à portée de main. À l'époque de la parution de *Du sens II*, J.-M. Floch rendait compte de l'euphorie ambiante dans le groupe de recherches sémio–linguistiques en appelant les historiens, les littéraires et l'ensemble des praticiens des Sciences de l'homme et de la société à aller *« voir ces curieuses gens que sont les sémioticiens, spécialistes de tous les langages et de tous les systèmes de signification ».* Sans trop nous attarder sur la question de la validité d'une position qui se veut à la fois spécialiste et tout connaître, l'appel de Floch laisse entrevoir —outre la raison pour laquelle le projet greimassien a été taxé d'« impérialisme » académique[197]—, le sens de la recherche pendant ces années-là. En effet, c'est le travail sur les types de langage et, plus largement, sur la détermination des « objets signifiants » qui donnait un statut de pertinence aux interrogations sur le visuel et autres objets.

2.2.2.1 Le projet d'expansion de l'objet dans la sémiotique hjelmslevienne

§1. La dénomination de « sémiotique *visuelle* » elle-même traduit toute la difficulté de délimitation et classification des objets d'étude pour la sémiotique, le terme « visuel » allant à l'encontre du positionnement de base des sémiotiques syncrétiques. En effet, une des « marques de fabrique » des sémioticiens greimassiens était leur opposition à une classification des langages fondée sur les canaux de communication —c'est-à-dire, *de la perception*. Compte tenu de son

[196] Cf. A. J. Greimas. « Sémiotique figurative et sémiotique plastique ». In : *Actes sémiotiques – Documents*, VI, 60 1984, p. 3.

[197] J. Fontanille, *Entretien* avec A. J. Greimas in : « *Sémiotique et enseignement du français »,* Langue française, N° 61, février 1984, Paris : Larousse, 73-90. Aussi : H. G. Ruprecht, « Ouvertures métasémiotiques » *op. cit*.

double héritage formaliste et empiriste, le premier objectif pour une sémiotique en expansion vers le non–linguistique est donc de se doter d'une définition de son objet dont le critère d'organisation échappe d'une part à la « naturalisation » de l'objet (le cas des canaux de la perception), en cohérence avec sa théorie : le substrat du sens ne peut être pris pour son objet. D'autre part, il s'agit de se démarquer de toute traduction linguistique ou lexicalisation immédiate des objets non-linguistiques pour prouver la validité d'un domaine propre.

Étant donné que le postulat fondamental de la sémiotique est le rapport de présupposition réciproque entre expression et contenu, la posture de la sémiotique d'inspiration anglo-saxonne (fondée sur la distinction des *types de signes* en « indice », « symbole » et « icône ») semble insatisfaisante compte tenu du fait qu'elle implique de recourir au référent —option *naturalisante*. Par ailleurs, l'autre « anti-sujet » d'une sémiotique greimassienne pour le visuel est la sémiologie barthésienne qui, au dire des greimassiens, fait fi de la manifestation « sensible » des objets pour se concentrer sur des sémantisations qui peuvent leur être imputables, sans que cette imputation soit interrogée. Comment donc définir l'objet de sens et comment reconnaître ses variations ?

§2. Le *DRTL* s'est inspiré des *Prolégomènes pour une théorie du langage* de Hjelmslev pour faire une classification des sémiotiques (celles-ci entendues comme « ensembles signifiants ») selon le nombre de leurs plans[198]. D'après cette

[198] Il faut noter que la définition donnée par le *DRTL* du terme sémiotique concerne les trois niveaux de l'objet. En premier lieu, « sémiotique » est une grandeur manifestée qui se donne à connaître (et qu'on appellera plus particulièrement « sémiotique-objet »). Ce terme correspond donc à l'« objet empirique » de notre classification, soit un objet de niveau *ns* ; en ce sens, une sémiotique-objet est à construire et le projet renoue avec sa perspective « constructiviste ». En deuxième lieu, « sémiotique » désignerait aussi l'objet de la connaissance « *tel qu'il apparaît au cours et après sa description* » ; en ce point, l'objet décrit paraît être celui de la méthode, allant du *Np* au *n+1p* en passant par l'objet *n+1s*. Finalement, « sémiotique » est « *l'ensemble de moyens qui rendent possible sa connaissance* », c'est-à-dire les trois niveaux de la sémiotique en tant que pratique, la théorie, la méthode et son application (*n+2*, *n+1* et *n*,

classification, une sémiotique *monoplane* est un symbole, une sémiotique *biplane* est une sémiotique standard (relation de présupposition réciproque, isomorphisme entre le plan de l'expression et le plan du contenu) et une sémiotique *pluriplane* est une sémiotique dont un des plans est à son tour une sémiotique.

Si l'adjectif « pluriplane » ou « pluriplanaire » doit présence aux auteurs du *DRTL*, Hjelmslev distingue bien deux sous-types de sémiotiques dont l'un des plans peut être également une sémiotique. Le premier est celui des sémiotiques dont *le plan de l'expression* est une sémiotique : ce sont les *sémiotiques connotatives*, considérées « non–scientifiques » en ce sens où, les connotations étant très variables, elles empêchent a priori toute tentative de prévision ou calcul. Le second sous-type de sémiotique *pluriplane* est formé par les sémiotiques dont le *plan du contenu* est une sémiotique : c'est le cas des métalangages (que Hjelmslev préfère appeler « *méta-sémiotiques* »), considérés comme sémiotiques « scientifiques » en ce sens où tous ses éléments sont définis. Il faut rappeler ici que, pour Hjelmslev, la scientificité d'une théorie consistait en l'accomplissement du principe d'empirisme, lequel désignait —à son tour— la triple obligation pour l'analyse d'exhaustivité, de non–contradiction et de simplicité. Ainsi, il était entendu que seuls les systèmes clos pouvaient être soumis au principe d'empirisme — comment, sinon, aspirer à l'« exhaustivité »[199] ?

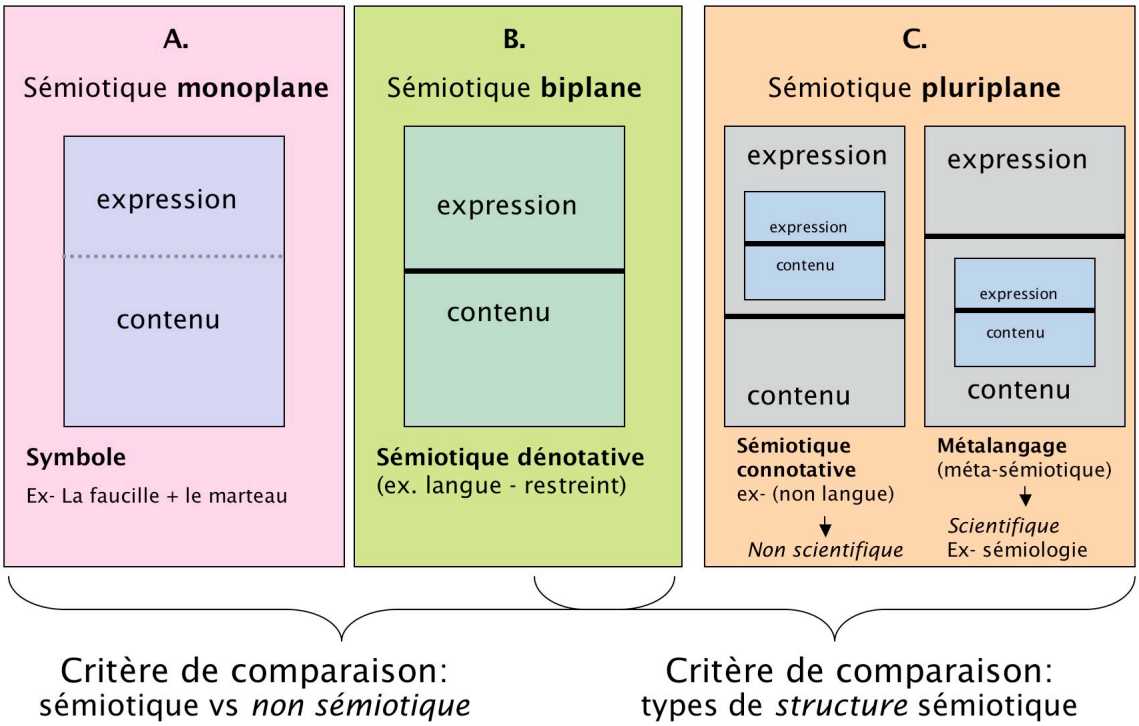
---

respectivement). Cf. A.J. Greimas, J.Courtés, *DRTL*, *op. cit,* entrée « sémiotique ». La classification des sémiotiques concerne dans ce cas les sémiotiques-objet.

[199] Cette classification des sémiotiques et de leur niveau de scientificité était livrée à titre provisoire, voire appelée à être modifiée au rythme de l'évolution du projet par Hjelmslev lui-même (cf. « Sémiotiques connotatives et métasémiotiques » in *Prolégomènes pour une théorie du langage*, *op. cit*., p.144). Pourtant, les lectures formalistes ont utilisé cet argument comme principe, plus politique que strictement scientifique, d'une part pour disqualifier toute tentative de traitement du contexte et de la connotation et d'autre part, pour entretenir l'illusion d'exhaustivité et de « scientificité » des systèmes formels ou métalangagiers. Pour une discussion sur des lectures du principe d'empirisme, voir notamment les travaux

Schématiquement, la classification des sémiotiques (ou *langages*) de Hjelmslev réinterprétée par Greimas et Courtés peut être représentée comme suit :

FIG. 9 : TYPOLOGIE DES HIÉRARCHIES SÉMIOTIQUES
(D'APRÈS LES *PROLÉGOMÈNES POUR UNE THÉORIE DU LANGAGE* DE L. HJELMSLEV)



Si A et B sont deux objets de l'analyse (disons deux objets de type *Np*), dans C se trouvent des objets d'autres niveaux : les sémiotiques connotatives sont la contrepartie des sémiotiques dénotatives, dont il faut analyser le plan de l'expression. Une méta-sémiotique est, quant à elle, un objet de niveau *n+1* lorsque son objet d'étude est une sémiotique, et devient scientifique lorsque ses objets sont « dénotables » (c'est-à-dire, lorsque son catalogue d'objets de type *N+1p* est

de C. Zilberberg et de S. Badir (cf. communications présentées au colloque sur le texte à l'Université de Limoges, mars 2005).

complet et rend compte de tous ses objets de type *N+1s*). La sémiologie voulue par Saussure devait être à terme un objet de ce type, d'après Hjelmslev. Enfin, il existe un dernier type de sémiotique comme objet de niveau *n+2*, dont l'objet est une sémiologie ou une sémiotique, raison pour laquelle celles-ci peuvent recevoir le nom de méta (sémiologie scientifique) ou méta (sémiotique scientifique). Ceci est la hauteur voulue par Hjelmslev pour une théorie du langage amplifiée.

§3. Si elle se revendique d'héritage hjelmslevien pour ce qui est de la scientificité, la définition de la sémiotique dans le *DRTL* assume, dans une deuxième phase, le fait d'aller à l'encontre de Saussure et de Hjelmslev qui considèrent les *langues naturelles* comme une sémiotique parmi d'autres. En effet, dans le *DRTL,* Greimas et Courtés donnent le nom de « macro-sémiotiques » ou « sémiotiques naturelles » aux langues « naturelles » et aux « mondes naturels » (nom donné aux *contextes extra-linguistiques*), en les considérant comme un réservoir de signes, lieux de manifestation de nombreuses sémiotiques et de ce fait, différentes d'autres formes d'ensembles signifiants. Si l'on revient à l'image des niveaux, les *mondes naturels* et les langues naturelles sont deux noms possibles pour le niveau *ns.*

Cette prise de position de la sémiotique greimassienne est intéressante non pas tant par la « distance » prise avec ce qu'elle-même revendiquait comme étant le postulat hjelmslevien et saussurien, mais parce qu'elle rappelle justement la particularité du signe saussurien, qui refuse toute confusion avec le « naturel » (car arbitraire). L'idée de « naturalité » vient aux auteurs du *DRTL* du constat que, aussi bien le « monde » que la « langue » sont des *milieux* dont l'homme n'a pas le contrôle –il y « baigne », pour reprendre l'expression du *DRTL*. Or, si la notion de « naturalité » veut dire que l'homme pris individuellement n'a pas une action directe sur leur construction, la notion de « sémiotique » rend compte du fait qu'elles sont bien dépendantes de la culture, c'est pourquoi cette « naturalité » est tout relative et appelle à l'interrogation sur les formes de cette sorte de « sujet collectif » qui serait responsable de leur « construction ». Les contextes

extra-linguistiques et les langues sont ainsi *« les lieux de la manifestation de nombreuses sémiotiques »*. Voilà pour ce qui touche à la naturalité et à l'anti-sujet des sémiotiques peirciennes ; il reste le problème de donner à ces contextes extra-linguistiques ou connotations un statut sémiotique possible[200].

Traiter des connotations était donc un pari risqué, mais considéré valable en ce sens où, au bout du chemin, se trouvait la possibilité de faire de la sémiotique une pratique de connaissance vraiment transversale, avec un objet à la fois défini et flexible. Comment poser des limites à la connotation ? Est-il vraiment possible de circonscrire la culture ? Une « sémiologie sémiotique » est-elle possible ? Avec quels moyens, selon quels principes, avec quelles conséquences ?

2.2.2.2 Sémiotique, un objet à trois niveaux. Forme, fonction et usage

§1. L'entrée « sémiotique » du *DRTL* propose une nouvelle prise de distance par rapport à Hjelmslev en ce qui concerne l'exclusion du *symbole* en tant que sémiotique. Pour le linguiste, les sémiotiques *monoplanes* se caractérisent par la conformité du plan du contenu à celui de l'expression, de sorte qu'il n'y a pas la possibilité de distinguer un plan de l'expression et un plan du contenu. Puisqu'il n'y a pas de distinction entre plans, il n'est pas possible d'établir une relation de présupposition réciproque et l'objet en question ne peut être considéré comme une sémiotique proprement dite —dans les *Prolégomènes*, une sémiotique est avant tout une hiérarchie avec une relation de présupposition réciproque.

---

[200] Il existe de nombreuses critiques de la manière dont la sémiotique de l'école de Paris a évacué la question de l'iconicité, notamment dans le sens où ce concept aurait chez Pierce une profondeur plus importante que ce que le discours greimassien a voulu reconnaître. Cependant, étant donné que nous avons décidé de suivre le fil du Texte et du devenir de la sémiotique greimassienne, nous ne nous attarderons pas sur ce sujet. Pour en savoir davantage, voir notamment : G. Sonesson, *Pictorial Concepts : Inquiries into the semiotic heritage and its relevance to the analysis of the visual world*. Aris/Lund : Lund University Press, 1989 et M. Carani, Marie, (éd.), *De l'histoire de l'art à la sémiotique visuelle*. Les Nouveaux Cahiers du CÉLAT - Les éditions du Septentrion, Québec, 1992.

À partir de l'étude du discours poétique[201], Greimas propose, en revanche, l'existence de systèmes signifiants d'une « élaboration secondaire » à l'intérieur des macro-sémiotiques, où cette conformité entre les deux plans existe ; cependant, elle ne se fait pas *terme à terme*, comme dans les symboles, mais entre *catégories*. Ce qui implique l'idée d'un certain « dédoublement » du plan de l'expression, différent donc de la hiérarchie simple des sémiotiques habituelles et différent aussi du rapport terme à terme des (non) sémiotiques symboliques. De ce fait, et du fait qu'elles ont une occurrence contingente, comme les sémiotiques en général, ce type d'ensemble n'est pas jugé « signifiant » mais « interprétable ». Greimas dénomme cette forme de langage « molaire » ou « semi-symbolique » —ce dernier étant demeuré le plus usuel. En ce sens, l'hypothèse de départ de la sémiotique visuelle est que le signifiant visuel constitue à lui seul une sémiotique monoplane interprétable et qu'il y aurait peut-être d'autres signifiants ou sémiotiques de ce genre[202]. Ainsi, la sémiotique plastique serait un cas particulier de sémiotique semi-symbolique.

§2. Enfin, si la distinction des macro-sémiotiques comprend la différenciation entre sémiotiques-objet linguistiques et sémiotiques-objet non–linguistiques, la notion de système semi-symbolique suggère l'existence d'autres formes de hiérarchisation que la forme binaire habituelle. Finalement, pour rendre compte des sémiotiques-objet (ensembles signifiants) dont le plan d'expression est constitué de plusieurs sémiotiques hétérogènes —c'est-à-dire, dont la *substance* est complexe, par exemple « visuelle » + « sonore »—, Greimas et Courtés ont adapté le concept de *syncrétisme* utilisé par Hjelmslev pour décrire un phénomène par lequel la commutation entre variantes est suspendue au profit d'une nouvelle relation entre les catégories.

---

[201] A. J. Greimas, « Pour une sémiotique du discours poétique », in *Essais de sémiotique poétique*. Paris : Larousse, 1972.

[202] A. J. Greimas, « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » *op. cit.* 1984 et J.-M. Floch, *Petites mythologies de l'oeil et de l'esprit, op. cit*. 1985.

Hjelmslev distinguait, en outre, deux formes de syncrétisme, d'*implication* et de *fusion.* Dans l'adaptation qu'en fait le *DRTL,* le syncrétisme désigne une « procédure » de jonction entre deux ou plusieurs termes ou catégories hétérogènes par superposition d'une « grandeur sémiotique » qui les réunit. Quant aux deux modalités du syncrétisme, le *DRTL* remplace le syncrétisme d'implication par un syncrétisme dit « a posteriori » pour désigner le phénomène par lequel une catégorie du niveau figuratif peut coïncider avec une catégorie du niveau narratif. Le syncrétisme de fusion, quant à lui, est remplacé par un syncrétisme dit « a priori » et la suite de la définition cite le cas des *sémiotiques syncrétiques*, ou langages dont le plan d'expression est constitué par plusieurs sémiotiques hétérogènes.

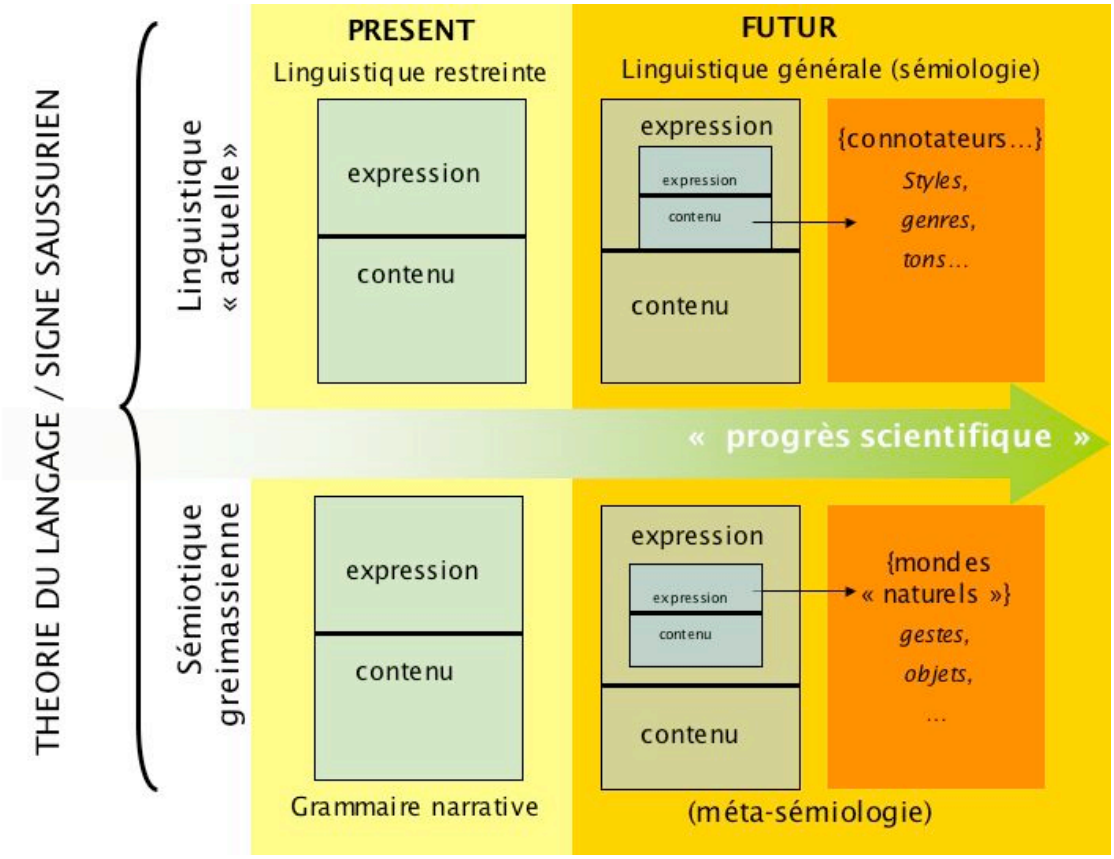
En somme, la prise en compte des formes d'articulation entre les plans des objets signifiants ont permis de décliner la notion de sémiotique en au moins deux types d'objet de l'analyse ou sémiotique-objet. D'une part, les *sémiotiques biplanes* caractérisées par l'union simple d'un plan du contenu et d'un plan de l'expression. D'autre part, les *sémiotiques semi-symboliques* dont la commutation est suspendue entre les termes pour se placer sur les catégories des deux plans, comme les sémiotiques dites « plastiques » (la peinture, la poésie) et les sémiotiques syncrétiques (le cinéma, le théâtre)…

2.2.2.3 Le système semi-symbolique et les sémiotiques syncrétiques : une place pour les objets de la perception

§1. Si dans la définition de Hjelmslev la distinction entre sémiotiques scientifiques et sémiotiques non-scientifiques permet d'introduire l'étude des « connotateurs » (ton, style…) comme un objectif à terme pour la linguistique, dans le *DRTL*, l'élargissement de la définition de la sémiotique permet de situer le projet greimassien non plus dans la perspective de la théorie du langage, mais *comme une forme de penser la communication*, en donnant au gestuel et à d'autres expressions

sensibles un statut de pertinence, du moins comme projet[203]. Cette idée d'amplification de l'objet d'étude pour la linguistique comme pour la sémiologie en général peut être schématisée de la manière suivante :

FIG. 10 : L'EXTENSION DE L'OBJET D'ÉTUDE À PARTIR DE LA THÉORIE DE HJELMSLEV



§2. Il est curieux de noter que la sémiotique (s'auto définissant comme une « sémiologie scientifique ») situe *l'exploration des connotations sur le plan de l'expression*. Ainsi, si le programme était prévu de longue date, les nouvelles

[203] Sur ce point, le rôle joué par l'article sur les objets de valeur est évidemment crucial. C'est en effet dans ce texte que la sémiotique greimassienne identifie une nouvelle forme d'interaction entre actants qui n'est plus celle du don simple, mais celle de la communication participative, dans laquelle les deux actants peuvent partager une ou des valeurs (sans que l'un ou l'autre en soit dépossédé). Cf. A. J. Greimas, « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative », *op. cit*., 1973.

modalités d'articulation entre plans sont identifiées grâce à l'exploration de la figurativité ou, plus précisément, grâce au changement d'attitude de la sémiotique greimassienne vis-à-vis du niveau figuratif. Jusqu'alors, celui-ci était en effet considéré comme une simple porte d'entrée vers les structures narratives, jugées plus importantes et focalisant, par conséquent, l'attention de l'analyse. C'est à cette idée que Landowski fait référence lorsqu'il affirme que la sémiotique a été trop dépendante de Propp (cf *supra*, §1.3). Or, à partir des discussions encadrées par l'atelier de sémiotique visuelle sur les différences entre abstrait et figuratif, la notion de figure est revisitée, complétée et mise en relation avec celle d'isotopie, ce qui permet d'identifier la *manifestation* comme le siège d'un grand nombre de phénomènes sémiotiques. Le constat est, enfin, que la composante figurative est la « *composante sémantique fondamentale du discours* » et qu'elle n'est pas si « superficielle » que la conception du parcours du sens l'avait suggéré jusqu'alors. Les *figures* rendent compte de telles subtilités qu'on peut même penser à un déploiement de la figurativité sur plusieurs niveaux d'abstraction[204]:

- Un premier niveau (le plus abstrait) concernant les « *isotopies du type méta-sémiotique* » qui rendent compte d'un espace/temps qui n'est plus lié au « monde », mais à l'idéologie de l'instance du discours.

- Un deuxième niveau, celui de la « *figurativité gestaltique* », dans lequel la perception du monde distingue des *figures* au sens de Bachelard [image du réel, ou mélange de raison et imagination ?].

- Un troisième niveau, celui de la « *figure iconique* », dans lequel auraient lieu les opérations sur le paraître du monde, sur la « reconnaissance », la « représentation » : ce niveau est « *caractérisé par un effort de surdétermination des traits figuratifs* ».

[204] Cf. H.G. Ruprecht, « Ouvertures métasémiotiques : entretien avec Algirdas Julien Greimas », *op. cit.*, p. 17-18.

§3. D'autre part, la difficulté de l'analyse des sémiotiques pluriplanaires est qu'elles « *peuvent porter sur des grandeurs sémiotiques de nature très diversifiée* ». Le premier problème est alors de retrouver le palier pertinent qui organiserait les syntagmes reconnus[205]. C'est ainsi que le développement du concept « sémiotique syncrétique » est très lié à la théorie des modalités et de l'énonciation. Au lieu de considérer les sémiotiques syncrétiques comme une multiplication de plans relativement arbitraire, on considère que les différents plans de manifestation d'une sémiotique (objet) possèdent une *intentionnalité* d'ensemble —une stratégie englobante se voit ainsi présupposée. De cette façon, peu importe la *substance* du plan de l'expression d'une sémiotique-objet donnée. À partir de sa manifestation (dont la substance peut être verbale ou non–verbale, homogène ou *hétérogène*), on peut en effet accéder au niveau plus abstrait des « thématisations » et des catégorisations. Celles-ci, enfin, sont susceptibles d'être traitées selon les principes généraux de la grammaire narrative.

Tout le sens de la recherche sur les sémiotiques syncrétiques se concentre donc sur l'interrogation sur le mode de relation et d'organisation des différents termes et catégories. Pour J.-M. Floch, l'analyse des sémiotiques syncrétiques doit servir à deux objectifs majeurs : d'un côté « *l'étude des attitudes qu'une société adopte vis-à-vis de ses langages et de ses signes* »[206], une étude de la connotation donc qui devrait déboucher sur des *syntaxes connotatives* pour chacune des sémiotiques-objet identifiées. Ces taxinomies permettraient de mettre en lumière les mécanismes de la compétence pour la communication et, de ce fait, il serait possible d'étudier les différents mécanismes de la persuasion et la manipulation. C'est l'axe de recherches des stratégies de communication syncrétique.

---

[205] Voici la première notion de non-sémiotique de cette époque : une « grandeur manifestée que l'on se donne à connaître» est un objet soumis à l'analyse ; ses « syntagmes » ou séquences énonciatives ou régularités sont isolées pour pouvoir trouver l'ordre d'hiérarchisation donné par une praxis énonciative. L'objet sémiotique est donc dans ce cas le résultat de l'analyse.

[206] J.-M. Floch, « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation » in *Actes Sémiotiques- Bulletin*, VI, 27, septembre 1983, « Sémiotiques syncrétiques », p. 6

De l'autre côté, il s'agit d'explorer le seul plan de l'expression des sémiotiques (objet) syncrétiques afin d'y déceler le mécanisme d'intégration des différents langages de manifestation. En ce sens, le sémioticien distingue deux formes de procédure initiales, les procédures de syncrétisation syntagmatiques et les procédures de syncrétisation paradigmatiques. Dans les premières se trouvent toutes les opérations qui établissent la *situation* de l'objet (« *topologisation de l'énoncé par rapport à l'énonciataire*[207] ») et dans les deuxièmes, les modes de *« correspondance entre les différentes chaînes d'expression »*[208] (par exemple, la *synesthésie*). C'est l'axe de recherches sur les procédures de syncrétisation. Si au départ elle se présente comme un effort pour connaître les modes de la relation sémiotique qui opèrent dans les textes visuels, dans une perspective plus ample, la recherche sur le « signifiant plastique » constitue *de facto* une interrogation générale sur les qualités sensibles. En cela, elle est inséparable de la réflexion de la sémiotique générale.

2.2.2.4 Barthes et Floch : même combat ? La lutte pour l'iconicité et le double héritage de la sémiotique greimassienne face à l'objet

§1. La figure 12 (cf. *supra*) met en avant le positionnement du projet greimassien en tant que méta-sémiologie, celle-ci entendue comme l'étude « scientifique » (toujours au sens hjelmslevien) des connotations, non seulement des langues naturelles (macro-sémiotique qui serait l'objet de la linguistique), mais aussi des « objets du monde naturel » (macro-sémiotique dont la configuration sémiotique est souvent syncrétique). Si elle abandonne les frontières des langues naturelles, cette méta-sémiologie est susceptible de s'inscrire dans le postulat que la théorie du langage —d'abord saussurienne puis hjelmslevienne— a proposé parce qu'elle partage l'hypothèse de l'intelligibilité du monde. Ce faisant, l'argument du manque d'autorité de la sémiotique pour rendre compte du non-linguistique à partir de la théorie du langage se trouve désamorcé, puisque les objets linguistiques ont

[207] *Op. cit.* p.8

[208] Ibid.

désormais une définition cohérente en tant que composants d'une « macro-sémiotique » dans laquelle l'être humain se trouve immergé de façon non exclusive, à côté de celle du *monde naturel*. Ainsi, la sémiotique évite d'un côté le « naturalisme » des sémiotiques anglo-saxonnes en ratifiant le postulat de l'intelligibilité du monde à partir du signe sémiotique (dont le noyau est l'idée de l'autonomie de l'union *forme/contenu*, au sens saussurien).

D'un autre côté, grâce à la différenciation entre sémiotiques figuratives et sémiotiques non-figuratives (ou, plutôt, plastiques) elle tente d'enrayer l'argument de « sociologisme » et la dépendance sémantique à l'autre sémiologie dite « rhétorique » de Barthes. En effet, les *articulations secondaires* (*semi-symboliques* lorsqu'elles se construisent entre catégories ou *syncrétiques* par rapport à la composition complexe de leur plan de l'expression) impliquent, du fait de l'autonomie de la *fonction sémiotique*, une certaine « désémantisation » initiale ou la séparation des signifiés dont les signifiants peuvent être associés dans une relation biplane simple[209].

§2. Par rapport à la rhétorique de l'image de R. Barthes et à la différence de ce qu'avait fait Coquet en 1973, Floch revendique donc le *« double héritage saussurien et hjelmslevien »*[210] même si son objectif est toujours une manifestation de la quête de scientificité si constante en sémiotique greimassienne. Il cherche en effet un développement « scientifique » de l'image, en opposition déclarée avec l'œuvre de Barthes, représentante d'une approche dépassée car inopérante :

---

[209] Cf. J.-M. Floch, *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit: pour une sémiotique plastique*, Paris : Hadès- Benjamins, Amsterdam, notamment pp. 39-77. On pourrait voir une contradiction dans le fait que l'étude de la figurativité se présentait aussi comme une exploration sur la « motivation » du sens, donc *a contrario* du postulat sur l'arbitraire du signe Saussurien. Nous estimons que cette apparente contradiction est propre à la tension existant à l'époque entre les impératifs politico-académiques (se présenter comme « la science de la signification », plutôt formalisante dans la deuxième moitié des années 70) et les résultats de terrain, qui allaient plutôt dans le sens de la ratification de l'engagement avec la sémiologie générale de Saussure, dont la langue était un des objets possibles.

[210] *Op. cit.* p. 12

> L'abandon de la « sémiologie rhétorique » [dont la création serait le fait de Barthes] …s'explique selon nous par le constat général du manque de finesse et du caractère décidemment trop littéraire des études réalisées ; ensuite, et corrélativement, par la faiblesse épistémologique et méthodologique d'une telle approche[211].

Lorsque nous avons évoqué plus haut le changement de nom (« sémiologie » *vs* « sémiotique » cf. *supra*, 2.1.3), nous avons estimé que ce n'était pas tant avec Saussure que les greimassiens étaient désireux de rompre mais avec Barthes. Le positionnement de Floch, d'une part en revendiquant le double héritage de la sémiotique de l'école de Paris et d'autre part, en s'attaquant au projet barthésien, illustre bien ce propos. Cela étant dit, cette confrontation n'est qu'une actualisation du vieux clivage entre grammairiens et rhétoriciens : la *sémantique « structurale »* greimassienne avait été transformée en *grammaire narrative*, le formel prenait le pas sur le social —pour essayer de trouver la légitimité que les linguistes conservateurs, entre autres, lui niaient. Une référence encore plus explicite à cette implication nous est donnée par Floch lui-même: *« la sémiologie n'a pu éviter, par ailleurs, d'être perçue comme aussi normative que l'ancienne rhétorique »*[212]. D'une certaine façon, le projet de la sémiotique plastique tente de remplacer le *mythe barthésien* en endiguant progressivement les trois fâcheuses notions de « connotation », « communication » et « signe ».

En 1983, toutefois, le discours n'est pas le même que celui d'il y a dix ans (lorsque Coquet annonçait la formalisation triomphante de la « sémiotique » greimassienne). En effet, (1) la *connotation* est réhabilitée par la porte de la théorie et du principe d'immanence —héritage « formaliste » ; (2) le *mythe* est revisité dans sa filiation lévi-straussienne et comme un type de discours à la configuration sémiotique particulière —héritage « empiriste » ; (3) le signe saussurien, bien qu'il soit assumé, est placé dans une position très générale. A sa place, le *texte-occurrence* (plus tard « texte-énoncé ») devient un objet propre à la sémiotique puisqu'il est le résultat d'une « projection du paradigmatique sur le

[211] *Op. cit.,* p. 142.

[212] *Op. cit.*, p.12.

syntagmatique », d'une première organisation par l'analyste des segments reconnus dans une manifestation quelconque à travers ses figures (ou « *non-signes* »[213]).

Une fois la « textualité » de l'objet établie, toutes les opérations de la communication deviennent descriptibles. C'est là que le texte prend son statut d'objet *Np*. L'étape suivante doit être la proposition effective d'un objet médial entre les systèmes de figures ou « manifestation » (*niveau n*) et le système des signes (niveau *n+2*), qui serait le domaine disciplinaire de la sémiotique. C'est le rôle voulu pour le *discours*, avec les limites qu'on a commentées précédemment.

§3. Tout compte fait, si la sémiotique (ou faudrait-il dire, la « sémiologie grammaticale » ?) impute de façon générale une *« faiblesse épistémologique et méthodologique»*[214] à l'approche barthésienne, l'œuvre de Floch ne s'inscrit pas moins très exactement dans la ligne du projet des *Mythologies,* de la *Rhétorique de l'image* et même de *La chambre claire***.** Même la dimension de la critique sociologique de la proposition barthésienne (cf. *supra* ch.1) y est très présente : la sémiotique plastique se pose pour objet d'étude « *les attitudes sociales vis-à-vis de ses langages et de ses signes »,* mais aussi « *l'étude des contestations de ces attitudes* »[215]. La sémiotique plastique est pensée dans le cadre d'une socio–sémiotique ; le *DRTL* le prévoyait déjà et Floch le ratifie en 1983[216]. Plus largement, elle revendique ses origines dans la tradition qui réunit Lévi-Strauss et Merleau-Ponty[217], bien résumée par le titre de l'ouvrage qui présente le projet : *Petites mythologies* (référence *textuelle* à Lévi-Strauss, mais aussi à Barthes, inévitablement) *de l'œil et l'esprit* ou l'étude de la relation entre le visible et

[213] *Op. cit.*, p. 190.

[214] *Op. cit.*, p. 142.

[215] Les attitudes, le rapport aux signes et aux langages d'une société et les contestations correspondantes : en résumé, les principes d'appartenance et de distinction.

[216] Cf. A. J. Greimas et J. Courtés, *op. cit*., entrée « sémiotique » et « sémiologie » ; J.-M. Floch, *op.cit*., 1983, p. 6.

[217] J.-M. Floch, *op. cit.,* 1985, 11-19.

l'intelligible. Il est intéressant de noter en ce point que Floch ne prend pas parti pour une quelconque *continuité*, mais se limite à l'évocation d'un lien existant entre les deux dimensions. De surcroît, s'il rejette le recours *immédiat* aux données de l'interprétation sémantique, il refuse aussi tout recours à la « réalité » substantielle.

En somme, les notions de *sémiotique-objet*, (objet de type *Np*) et de *macro-sémiotique* (*N+1p*) ont été « déposées » dans le *DRTL* comme un effort pour permettre à la sémiotique de traiter, en même temps, des langues et des objets du monde (objets *Ns*), comme la sémiologie de Barthes, notamment celle des *Mythologies*, mais en se démarquant d'elle par un argument de scientificité basé sur le métalangage. Dans les *Prolégomènes*, Hjelmslev évoquait la nécessité d'un moyen intermédiaire pour rendre compte des connotateurs sans empiéter sur l'objet d'autres disciplines ; la définition de la sémiotique greimassienne comme une méta-sémiologie dans le *DRTL* puis le discours autour de la sémiotique plastique vont dans ce sens, en plaçant le projet scientifique à un niveau « supérieur » de la réflexion, celui de la *forme* (et non pas du *formel*). Au-delà d'une socio-sémiotique, l'horizon qui se dessine est de nouveau celui de la « grande anthropologie » de la première époque (cf. *supra* §1.3.1), le ton « révolutionnaire » y compris :

> La linguistique, du moins en ce qui concerne sa phase post-saussurienne, ainsi que la sémiotique, sont des disciplines de la forme. Notez bien que je ne dis pas « formelle » ni qu'elles n'aient trait qu'aux formes. Ce qui se passe est ceci : différents contenus appartenant à telle ou telle science de l'homme ou science sociale, peuvent être investis dans ces modèles et inversement […] C'est une grande anthropologie qu'il s'agit de créer pour que les études de base soient comparables, pour que la révolution scientifique, à l'instar des sciences de la nature où elle a lieu au XVIIe siècle se produise enfin dans le domaine de l'homme… [Ce] n'est pas une visée impérialiste, mais –j'en suis persuadé– une visée de générosité.[218]

[218] Cf. H. G. Ruprecht, *op.cit.,* p.20.

2.2.3 Le couple *pratique*/*mythique*, opposition ou présupposition ?

§1. La réflexion de J.-M. Floch est souvent présentée comme le résultat d'une double pratique (« *tant dans le cadre des activités de l'atelier de sémiotique visuelle que dans celui d'études publicitaires professionnelles* »[219]), voire triple si on prend en compte son activité comme enseignant. Cependant, si cette triple pratique est bien cohérente avec l'intégration des trois domaines de la théorie selon Hjelmslev (cf. *supra* §2.1), dans la réalité du niveau *n,* ces domaines de la pratique se révèlent assez imperméables.

Les enseignements de l'atelier de sémiotique visuelle ont certes influencé le milieu académique (cf. l' « amplification » de la figurativité), mais ils ont petit à petit été relégués au domaine presque exclusif du visuel —discussions sur l'iconicité ou pour une sémiotique dite « visuelle » instituée en « branche » indépendante de la sémiotique générale… Les écoles de la filière info-com et les cabinets d'étude ont, quant à eux, surtout retenu la praticité des propositions flochiennes pour leur application en marketing et publicité[220]. Doit-on y voir un signe supplémentaire que l'accord entre sémioticiens linguistes et non-linguistes (voire entre tradition grammaticale et rhétorique, formalisme et empirisme, universitaires et professionnels…) est impossible ? Ou bien est-ce la « teneur théorique » des propositions de Floch qui laissait à désirer, comme le suggèrent certains ?

---

[219] J.-M. Floch, « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation », *Actes Sémiotiques- Bulletin* VI, N° 27 (sept. 1983) : 5.

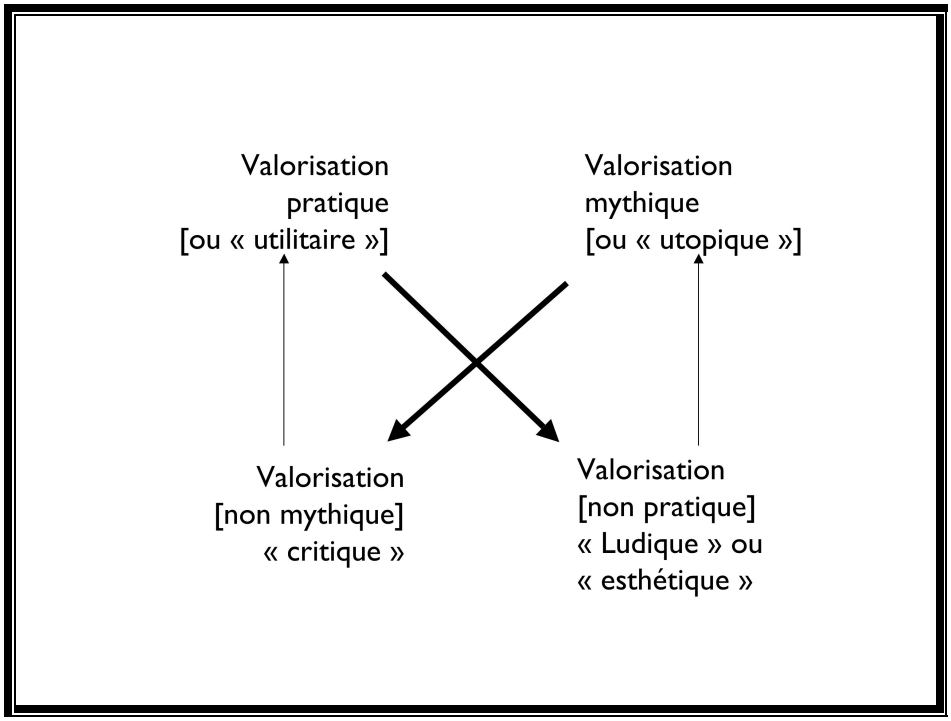
[220] Il nous semble, cependant, que le but que le sémioticien poursuivait était justement de donner du sens à cette pratique intégrée et pour lui complémentaire qui serait applicable aux objets ne relevant pas des *langues naturelles*, mais aux objets du monde naturel, comme faisant partie d'une socio-sémiotique d'abord connotative, ensuite esthétique, qui s'insérerait dans une grande science de l'homme. La forme que prend ceci est de nouveau un triple objectif : «*L'exigence respectée de coupler pratique descriptive et réflexion théorique, la constitution d'une sémiotique esthétique contribuant au développement de la théorie sémiotique générale et l'inscription de celle-ci dans une anthropologie culturelle* » (*cf.* J.-M. Floch, *op. cit*. 1995, p. 11).

§2. Pour poser adéquatement cette question, il faut d'abord considérer que, si Floch s'occupe au niveau de la théorie (*n+1*) de *sémiotiques syncrétiques* et de phénomènes comme *l'iconicité*, au niveau de l'analyse (*n*), il s'occupe surtout de l'étude des usages. Les apports de la sémiotique plastique ont été bien intégrés, peut-être car les objets analysés étaient attachés à une pratique signifiante (architecture, peinture, écriture…), ce qui facilitait leur systématisation, à chaque pratique signifiante correspondant un champ discursif « traçable ».

Au niveau *n*, en revanche, la pratique d'accueil des objets d'étude n'est pas reconnaissable a priori. À partir du travail sur les usages (avec ou sans l'intermédiaire du discours des usagers), J.-M. Floch a fait deux propositions concernant les objets « du monde naturel », aussi populaires que critiquées. Le statut « inachevé » de ces propositions et leur pertinence quant à la perspective à laquelle elles obéissent (l'usage, qui est la perspective « recommandée » pour une construction cohérente de la théorie) nous conduisent à tester sur elles notre hypothèse de travail sur la confusion entre niveaux de l'objet (cf. *supra,* §2.1.3).

La première de ces propositions est l'analyse du rapport des usagers aux objets-produit, pour une organisation à l'intérieur d'un schéma qui ressemble fortement au carré sémiotique et qui est censé représenter l'axiologie de la consommation. Cette schématisation part du couple *pratique/mythique* que Greimas utilise dans son développement sur les objets de valeur (cf. Greimas, 1973). Voici une reproduction du schéma de Floch :

FIG. 11 : AXIOLOGIE DE LA CONSOMMATION



Si cette proposition a fait le bonheur de beaucoup *d'études pratiques* (donc appartenant au niveau *n* de la théorie ou niveau *de l'analyse* dans la classification de Hjelsmlev), elle contient un problème de taille. En effet, ce « carré sémiotique » fait table rase du fait que la « valorisation » est une activité énonciative pouvant avoir une expression au niveau *n* (comme dans les jugements « phoriques » des sujets interviewés, qui font partie de l'objet *n* d'analyse), mais aussi au niveau *n+1p* (en tant que *fonction discursive*), et même au niveau *n+2s* si l'on se situe au niveau de la théorie de l'énonciation.

La deuxième proposition que l'on revisitera correspond à ce que l'on peut considérer comme une étape postérieure de l'œuvre de Floch dans laquelle il entame la proposition d'une « approche sur le(s) design(s) » avec l'analyse de plusieurs objets (choses, objets du monde naturel du niveau *n*) comme support (type d'objet *ns* dans la classification que nous avons dressée) au lieu du discours des usagers ; il s'intéressera d'abord au mobilier et ensuite à un outil, le couteau Opinel. A l'occasion de l'étude de celui-ci, Floch revient de nouveau sur l'article de

Greimas sur les objets de valeur (1973) pour entreprendre ce qu'il appelle « *la décomposition* [de l'objet] *en unités signifiantes* »[221] : une « composante configurative », une autre composante qu'il appelle « taxique » et une dernière dite « fonctionnelle ».

Cette proposition présente le même conflit entre niveaux de l'objet que le « carré de la valeur » : un objet de niveau *n* peut-il devenir quelque chose de plus que la figure d'un adjuvant, un sujet délégué au niveau *n+1,* peut-il devenir un Objet de Valeur, alors même qu'il est censé agir en vue de l'obtention d'un tiers objet (la valeur) ? D'autre part, la décomposition que Floch fait de la fonction se fonde sur une définition lexématique ; or nous savons déjà que tout l'intérêt d'une étude des objets non-linguistiques était de démontrer que la sémiotique greimassienne pouvait sortir du carcan des fonctions linguistiques restreintes.

§3. Les deux propositions (le carré de la valeur et l'analyse d'un objet « matériel ») coïncident avec deux axes stratégiques développés lors de la présentation des travaux de l'atelier de sémiotique visuelle en 1983[222] : d'une part, les processus de syncrétisation, d'autre part les stratégies de communication syncrétique. D'une part, une réflexion paradigmatique, d'autre part une étude syntagmatique. Lorsque Floch s'intéresse à la double problématique de la production du sens dans les objets et de l'intentionnalité qu'ils peuvent véhiculer (leur fonction), il touche aux deux problèmes majeurs de la sémiotique et des objets : la *problématique de la valeur* de l'objet et celle de la *construction des identités*.

Il est intéressant de constater qu'un des points communs des deux apports de Floch est leur point de départ théorique : l'article « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative [223]» –encore lui ! Ce lien a même été explicité

[221] J.-M. Floch, « Le couteau du bricoleur: l'intelligence au bout de l'Opinel », in *Identités visuelles*, Paris: PUF, 1995, p. 185.

[222] J.- M. Floch, *op. cit*. 1983.

[223] A.J. Greimas, *op. cit*., 1973.

par Floch : il présente l'axiologie de la consommation comme étant *« une interprétation de la catégorie pratique vs mythique naguère utilisée par A. J. Greimas pour décrire les valeurs investies dans l'automobile*[224] *».* Quant à l'étude sur l'Opinel, le début de l'analyse de la sémiotique-objet qu'est le couteau, c'est-à-dire l'identification des segments (« séquences narratives » ou « disjonctions catégorielles »), se fera sous l'égide de la définition du lexème automobile de « *A. J. Greimas sémioticien lexicographe* », qu'il combinera plus tard avec l'idée d'une culture à trois composantes attribuée à « *A. J. Greimas sémioticien ethnologue* »[225].

Au fond, les deux propositions de Floch font référence à deux problèmes majeurs de l'étude des objets syncrétiques en sémiotique. Le premier est l'établissement des limites pour ces objets, pour lesquels une typologie des objets sémiotiques se fait nécessaire[226]. Le second problème est qu'une telle typologie ne peut être pertinente —une fois que la classification des canaux de communication et celle de la nature du signe ont été écartées pour leur *apriorisme* [227]—, que si l'on sait quels sont les modes de fonctionnement/articulation de ces objets —le concept fondamental de la sémiotique depuis Hjelmslev est le concept de *structure*. Ainsi, la pensée de Floch reprend les problématiques du sens dans la logique de la sémiotique : les deux problèmes de la syncrétisation correspondent aux termes

[224] J.-M. Floch, « Du bon usage de la table et du lit, et d'une approche possible du design », *Espaces du texte* [éd] Neuchâtel : La Baconnière, 1990, 357.

[225] J.-M. Floch, *op. cit*. 1995 pp. 185 et 193.

[226] Et c'est là tout le problème du principe d'organisation de ces types, et de l'établissement des limites, dont on peut dire qu'ils sont « *objectivement incertains* » selon une expression de G.M. Tore (cf. compte rendu critique de *Un art sonore, le cinéma* de Michel Chion, *Nouveaux Actes Sémiotiques* 98-100, Limoges, PULIM 2005, 56).

[227] La classification selon les canaux de communication a été écartée car elle est inexacte : ainsi que les recherches ne cessent de le démontrer, la division des sens est arbitraire. Quant à la classification en fonction du type de signe dont il s'agit (indice, icône ou symbole), elle n'est pas retenue puisque toute la théorie greimassienne s'est construite en opposition aux sémiotiques du signe, en proposant une approche qui le dynamise, afin de comprendre les logiques de construction du sens plutôt que de les poser comme données.

hjelmsleviens de *système* et *procès*. Et le maître danois d'ajouter que le but de la théorie du langage —et celui de la sémiotique en général— est « *de vérifier la thèse de l'existence d'un système sous-jacent au processus et celle d'une constance qui sous-tend les fluctuations et d'appliquer ce système à un objet* »[228]. La quête des sémiotiques syncrétiques s'inscrit donc parfaitement dans la quête de la sémiotique générale.

2.2.3.1 Le « carré » de la consommation. Avez-vous dit pratique « vs » mythique ?

§1. Une des contributions les plus populaires de Floch est donc le « carré de la valeur ». Cette systématisation est présentée pour la première fois en tant que telle dans un article provocateur intitulé « Lettre aux sémioticiens de terre ferme », publié par Floch dans les *Actes sémiotiques-Bulletin* en 1986[229]. Dans cette première parution, l'objectif affiché de Floch (s'identifiant à un sémioticien « de terrain ») est de montrer aux sémioticiens universitaires (sémioticiens « de terre ferme ») la « rentabilité »[230] (*sic*) de l'idée qui consiste à considérer les valeurs pratiques comme opposables aux valeurs mythiques. Cette oppostion aboutit à la proposition d'un système de valeurs composé de quatre types distincts. Ainsi, l'axe de la contrariété est composé des valeurs pratiques (ou « utilitaires », ou superficielles) *vs* les valeurs mythiques (ou « existentielles », ou profondes). L'axe des subcontraires est formé par les valeurs « ludiques » ou esthétiques en position de contradiction avec les valeurs pratiques, et par les valeurs « critiques » en position de contradiction avec les valeurs mythiques (ou utopiques).

---

[228] L. Hjelmslev, *op. cit*. 1968, p.17.

[229] J.-M. Floch, « Lettre aux sémioticiens de terre ferme », *Actes Sémiotiques- Bulletin*, IX, 37, Mars 1986, p.7-14. Une deuxième application est présentée la même année dans les *Actes Sémiotiques-Documents N*°37. « La génération d'un espace commercial ». Postérieurement, ce carré apparaît dans *Sémiotique, marketing et communication* (Paris, PUF, 1990, p.131), dans « Du bon usage de la table et du lit » (*op. cit*. 1990 : 361) et finalement, dans *Identités visuelles* (*op. cit*. 1995, p. 151).

[230] Cette expression, si liée par certains aspects au monde commercial dans lequel J.-M. Floch évoluait, a été utilisée par Greimas lui-même à l'époque (voir, par exemple, l'analyse sur la colère). Aujourd'hui, les sémioticiens lui préfèrent celle, beaucoup plus académique, de « valeur heuristique ».

§2. Dans la théorie de Greimas[231], les valeurs pratiques sont la « face visible » et changeante de valeurs stables plus profondes. Qui plus est, le *pratique* représente en réalité le niveau de l'analyse (ou niveau *n*). Avec le temps, la théorie greimassienne lui préfère le nom de « niveau « figuratif ». Le *mythique* s'appelle ainsi en référence à la structuration de la pensée mythique telle qu'elle est expliquée par Lévi-Strauss et par la sémiologie de Barthes ; en un mot, ce nom explique que les contenus sont discrétisés. De la même façon qu'on ne peut opposer le syntagmatique au paradigmatique ni le système au procès, ou le niveau figuratif au niveau profond dans le parcours du sens, les valeurs pratiques (ou d'usage) ne peuvent pas s'opposer aux valeurs mythiques (ou de base) ; bien au contraire, les premières présupposent les secondes. Le « carré de la valeur » serait-il vraiment une aberration théorique ?

§3. Dans ses écrits, F. de Saussure identifiait la problématique de la forme à celle de la valeur et à la fonction : *« Nous n'établissons aucune différence sérieuse entre les termes valeur, sens, signification, fonction ou emploi d'une forme et même avec l'idée comme contenu d'une forme ; ces termes sont synonymes »*[232]. La proposition de Floch essayait-elle de mettre en avant cette identité en identifiant le questionnement sur la *valeur* des objets-produit à celui sur leur *fonction* ? Dans son article « Retour à Saussure ? »[233], C. Zilberberg questionne la manière dont la sémiotique greimassienne traite les relations de contradiction et la contrariété à partir du constat des différences d'interprétation des dichotomies fondamentales saussuriennes (*forme/substance*, *valeur/signification*) entre l'école de Copenhague et celle de Prague. La première en fait le noyau du concept de structure (et, par conséquent, de présupposition) en laissant de côté l'idée de l'opposition et la différence ; la seconde se focalise sur le concept d'opposition, mais elle l'identifie à celui de présupposition. Quant à la sémiotique greimassienne, elle en fait une

[231] A. J. Greimas, *op. cit*., 1973, §1.2.

[232] F. de Saussure, *Écrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002, §3f [Valeur, sens signification], p. 28.

[233] Cf. *Actes sémiotiques- Documents*, VII, 63, 1985, p. 6.

synthèse, joignant une « axiomatique danoise » à « une théorisation pragoise » avec des résultats quelque peu dommageables, d'après Zilberberg :

> La réécriture du contradictoire en contraire –qui est comme le pivot du carré sémiotique– est demandée à une relation d'implication qui est de l'ordre de la structure, de la manifestée, mais non pas de la différence, de la manifestante : la contrariété implique la contradiction, mais l'inverse n'est pas vrai, or celle-ci précède logiquement celle-là[234].

Si l'on accepte la position de Zilberberg, le carré sémiotique devrait être considéré non pas comme un système, mais comme un *procès*. N'était-ce pas, justement, le sens de la « bizarrerie » de Floch ?

Quoi qu'il en soit, et indépendamment de l'« intentionnalité » énonciative ou « profonde » du sémioticien-consultant, ce traitement de la valeur ouvre des interrogations pertinentes non seulement sur la valeur des objets (manifestés ou signifiants, syntagmatiques ou paradigmatiques), mais aussi sur les propres objets de la théorie. Afin de pouvoir nous prononcer sur ces questionnements, nous reprendrons le cas de la proposition flochienne d'un point de vue discursif.

2.2.3.2 L'usage et les niveaux énonciatifs, de la pratique analytique à la pratique de l'objet

§1. Partant de l'idée que l'objet d'analyse dans lequel s'inscrit la proposition du « carré sémiotique de la valeur » est l'univers de la consommation, son utilisation

[234] *Ibid*. Il nous paraît nécessaire de préciser ici que toute la réflexion de Zilberberg part de l'hypothèse, partagée avec Hjelmslev, que le la leçon du *Cours de linguistique* est moins importante que celle du *Mémoire sur les voyelles*, ce qui conduit à reconsidérer l'orientation et l'importance qu'il faut donner aux dichotomies fondamentales. Une vingtaine d'années plus tard, la parution des *Ecrits de linguistique générale* conforte explicitement le dispositif logique de Zilberberg par la plume cette fois-ci de Saussure lui-même. « *Du moment qu'on parle des valeurs en général, au lieu de parler par hasard de la valeur d'une forme (laquelle dépend absolument de ces valeurs générales), on voit que c'est la même chose de se placer dans le* monde des signes *ou dans* celui des significations*, qu'il n'y a pas la moindre limite définissable entre ce que les formes valent en vertu de leur différence réciproque et matérielle, ou ce qu'elles valent en vertu du sens que nous attachons à ces différences* » (cf. F. de Saussure, *op. cit.*, p 28).

paraît limitée à un des deux axes pratiques investis par J.-M. Floch : la pratique de l'analyse de discours des usagers (consommateurs). Cependant, si le sémioticien présentait habituellement ses travaux comme le produit d'une double pratique (académique et professionnelle), c'est qu'il considérait que les deux pratiques fonctionnaient ou pouvaient fonctionner ensemble, et que la pratique apportait « du foin » à la théorie. C'est d'ailleurs cela qui est indiqué dans sa « Lettre aux sémioticiens de terre ferme ». L'essai se termine en effet par le vœu que ce constat de la pratique « de terrain », même s'il pourrait sembler contradictoire avec la théorie —l'auteur ayant lui-même présenté son carré comme une extravagance à première vue—, puisse être pris en compte dans une réflexion approfondie : « *Ma lettre n'a d'autre espoir que de voir un jour mon objet de curiosité transformé en objet sémiotique par certains de mes amis laissés au port* »[235].

§2. Tout compte fait, J.-M. Floch suit au pied de la lettre la « recette » de la méthode hypothético-déductive telle que Greimas l'avait expliquée (cf. *supra* §2.1.1.4) : à partir du constat d'un phénomène qui paraît incohérent avec la théorie, mais qui est bien avéré, le sémioticien « engagé » se doit de proposer une hypothèse de systématisation pour la théorie. Ce que Floch fait. En revanche, il est tout aussi vrai qu'il se désengage de la vérification de sa proposition ou de son adaptation à la théorie, qu'il délègue à ses collègues théoriciens.

§3. Enfin, du fait de leur insertion dans une triple pratique (d'enseignant, de chercheur, de consultant), les textes de Floch ont aussi la particularité d'appartenir à des intentionnalités discursives et argumentatives distinctes : ce sont des textes à la fois analytiques *et* didactiques, explicatifs *mais aussi* argumentatifs. Si bien que dans l'un de ses recueils d'essais, un style typographique sert à distinguer visuellement l'un de l'autre[236]. Comme résultat de cette triple stratégie énonciative, il est facile de confondre l'analyse du discours (pratique du niveau *n)*, dont le processus interprétatif part de la manifestation vers les niveaux plus abstraits du

[235] J.-M. Floch, « Lettre aux sémioticiens de terre ferme », *op.cit. p.* 14.

[236] J.-M. Floch, *Sémiotique marketing et communication*, *op. cit*.

contenu (progression souvent pensée comme « ascendante ») avec l'armature théorique de la sémiotique qui conçoit le sens comme une construction (un procès), avançant dans le sens de la complexité depuis des structures « profondes » qui, elles, sont simples (progression pensée souvent comme « descendante »).

En réalité, ce sont deux niveaux distincts de la pratique qui font référence à deux niveaux différents de l'objet. Pour l'analyse, on a affaire à un discours manifesté (objet de niveau *n).* Cet objet est traité sur la base d'une théorie du sens qui définit l'objet, *signifiant* dans ce cas (objet de niveau *n+2*). Entre les deux, c'est le corps des syntaxes et des taxinomies (objets de niveau *n+1*), constituant au fur et à mesure la Sémiotique en tant que discipline, qui assure l'intermédiaire.

2.2.3.3 Les objets de valeur et l'idéologie dumézilienne ou la publicité comme discours manipulatoire

§1. Au-delà des considérations sur le « ton » ou la fonction argumentative du discours flochien, nous avons aussi mentionné précédemment un conflit entre les niveaux énonciatifs de l'objet de valeur au sens théorique (donc syntagmatique, en référence aux structures syntaxiques de l'énoncé, niveau *n+1*) et les objets « de valeur » du carré de la valeur de Floch, appartenant au niveau de la manifestation (niveau *n*) et convertis en *types de valeur/usager* sans grande explication. Lorsque Greimas propose l'opposition entre valeurs pratiques et valeurs mythiques (ou valeurs manifestes et valeurs discrètes), il pose les bases des deux types de programme d'action —l'un « d'usage » et l'autre « de base »— qui constituent un des fondements de la transformation et, par conséquent, de la narrativité. Cette différence lui sert, en outre, à expliquer que la valeur existe uniquement dans le cadre de l'action, voire de *l'interaction* puisque celle-ci présuppose le rapport sujet-objet, en ce sens où l'objet de valeur (*n+1p*) est une sorte de réalisation du Sujet (*n+1s*) — et nous retrouvons ici l'idée de l'objet comme aboutissement d'un mouvement d'extériorisation du sujet. Ce faisant, Greimas donne une première

dynamique à la signification car elle est reliée à l'action et à la transformation. Ainsi, l'objet de valeur est la partie « visible » (« figurative » ou « d'usage », dans tous les cas « *mobile* ») de la valeur profonde ou de base (ou stable). À partir de ces postulats, Greimas articule plusieurs formes de communication de la valeur déterminant les différents types de discours[237].

§2. Ce qui précède correspond à un point de vue de la théorie du parcours du sens, allant de l'« abstrait » (le niveau mythique, *n+1*) vers le « concret » (le niveau pratique, *n*). Or, si l'on monte d'un cran dans le sens de l'abstraction, le Sujet qui « s'exprime » à travers les valeurs n'est rien d'autre que la manifestation de l'« idéologie », dans un sens sémiotique. C'est-à-dire, au sens du transcodage de la théorie dumézilienne sur l'idéologie comme une composante du parcours « génératif » du sens : l'instance « la plus élevée » du discours –dixit le *DRTL*. Dans ce texte justement, l'idéologie est définie comme l'actualisation d'un système de valeurs qui « motive » l'action du sujet : c'est elle qui permettrait en fin de compte le déclenchement de l'action.

L'idéologie régit le fonctionnement des stratégies énonciatives jusqu'aux structures actantielles particulières (donc une relation particulière par rapport à l'objet) et, d'après la théorie, elle est récurrente à l'intérieur du discours dont il s'agit. Finalement, l'idéologie prise globalement permet d'introduire les valeurs dans le discours sous leur forme « abstraite » ou « thématique », mais elle est « *plus ou moins figurativisée* », pouvant dès lors devenir un discours mythologique[238]. C'est le cas, par exemple, des objets magiques dans les récits mythiques : en effet, les objets magiques sont la « figurativisation » d'une compétence dont les acteurs du récit sont en quête. Certaines de ces compétences appartiennent à un programme « pratique » ou d'usage ; ainsi, certains objets magiques (objets de niveau type *Ns*) pouvant apporter des biens, ils octroient un *avoir*, donc une valeur muable. D'autres objets magiques apportant des « services » sont en revanche

[237] *Ibid*. Aussi, A.J. Greimas, *op. cit*.1983, 8-18.

[238] A. J. Greimas, J. Courtés, *op. cit*.,1979, entrée « idéologie ».

associables à un *programme de base*, c'est-à-dire, à une quête plus profonde et stable, le cas « extrême » étant celui des objets magiques qui dotent leur possesseur d'un pouvoir « divin » sur les substances du monde, soit d'un *faire-être*. Ainsi la compétence apportée par l'objet revient, dans l'appropriation que Greimas fait des recherches de G. Dumézil, à l'accomplissement du sujet *dans* ou *par* l'objet.

§3. L'idée d'une construction du sujet par l'objet —on est toujours dans le niveau des objets de la théorie— est une idée que Greimas reprend (provisoirement ?) à E. Levinas dans le but de traiter les deux axes problématiques impliqués par une sémiotique de l'action : la perception et la transformation du monde[239].

> L'objet est un concept syntaxique, un terme aboutissant de notre relation au monde, mais en même temps un des termes de l'énoncé élémentaire qui est un simulacre représentant cette relation[240].

D'une part, le sujet « *construit le monde* » par sa perception ; d'autre part, l'être au monde des figures témoigne de la construction progressive du sujet. Si l'on pousse cette idée jusqu'à ses dernières conséquences, l'« axiologie » de Floch montrerait que les objets de la publicité et plus largement parlant, du discours commercial en général (les « produits », comprenant tant les pratiques d'acquisition que celles de « donation »), sont une forme de sémiotique *syncrétique*. À l'intérieur de ces sémiotiques, les objets-produit (niveau *n*) sont une forme « dégradée » (une *figure*) d'une compétence plus profonde que le Destinataire de ce type de discours (le consommateur) est susceptible d'identifier comme Objet de sa quête personnelle (niveau *n+1* syntagmatique**)**. Dans cet ordre d'idées, les objets de la publicité ne sont pas uniquement porteurs *d'idéologies*, mais s'érigent en *discours mythologiques* voire *mystificateurs*, au sens de Barthes (cf. *supra* §1.2) : l'Objet qu'ils vantent n'est pas donné, visible, évident, même si sa manifestation produit un effet de réalité. Qui plus est, puisque ces sémiotiques obéissent à la

[239] A.J. Greimas, *op. cit*., 1983 :12-13.

[240] A. J. Greimas, *op. cit*. 1973(83) : 22.

stratégie d'une idéologie, elles supposent le renouvellement continu de la motivation : l'idéologie est une actualisation d'un système de valeurs pour lequel la *réalisation* n'est pas envisageable, c'est une quête *permanente*. Ainsi, le discours publicitaire s'instaure non seulement comme une sémiotique persuasive, mais aussi comme un discours de domination. Comme la science, d'ailleurs ; c'est pourquoi, dans le tableau des niveaux énonciatifs des discours, la fonction idéologique (au sens « dumézilien », si l'on peut dire) à laquelle ils sont tous deux rattachés est « le pouvoir » (*cf.* fig. 1, *supra* §1.1.3).

FIG. 12 : SITUATION DU DISCOURS COMMERCIAL DANS LES FONCTIONS

NIVEAUX	EXEMPLE N°1 : LE DISCOURS SCIENTIFIQUE	EXEMPLE N°2 : LE DISCOURS COMMERCIAL	CHAMP SÉMIOTIQUE
L'objet	Du sens	Les affiches de la campagne « *x* »	L'énoncé
Le Texte-idiolecte	Greimas	RTL	Instance du discours
La pratique générique	Sémiotique	Communication publicitaire	Stratégie discursive
Le discours	Scientifique	Commercial	Stratégie narrative
La fonction	Le pouvoir	Le pouvoir	Idéologie

Pour revenir à l'exemple des objets magiques, on pourrait comparer le discours publicitaire à ce type de talisman capable de transférer au sujet le *faire-être* de la divinité de la troisième fonction. Évidemment, encore faudrait-il que le destinataire de ce type de discours comprenne et/ou adhère à ce qui lui est proposé. C'est-à-dire que le discours publicitaire est soumis aux mêmes règles d'efficacité (ou de véridiction) que la science ou la religion : il faut que « le public » y croit (qu'il « adhère »).

Ainsi, c'est la problématique de la reconnaissance et, par conséquent, celle des genres qui se trouvent actualisées. Nous assistons ainsi à l'émergence d'une

enquête sur *l'étude des signes au sein de la vie sociale*[241]. Une axiologie dans un discours permet, en effet, d'identifier un discours par rapport à d'autres en le mettant en relation avec une « macro-fonction sociale » ou « idéologie » et, en même temps, participe à la construction d'une typologie de ses objets (en tant que supports de l'analyse) qui constituent, dans cette optique, des genres.

2.2.3.4 Le carré de la valeur : vers le déploiement du parcours du sens ou pour une relativisation de ses catégories ?

§1. La distinction, d'un côté des niveaux du discours théorique (pratique et didactique) et de l'autre côté, des *styles* (ou *méthodes*, peu importe) de l'analyse du discours par rapport à l'analyse de la construction de la théorie, s'impose du fait qu'on ne saurait supposer que Floch ignorait la « *bizarrerie* » (sic) de son carré. Bien au contraire, dans sa présentation aux universitaires, il prend le temps de mettre en avant ce problème en prévenant que sa proposition de carré est peu orthodoxe, et même en attirant l'attention sur son aspect le plus problématique :

> Je me souviens bien d'avoir appris qu'un programme d'usage et un programme de base ne sont pas par eux-mêmes en relation de contrariété, que le programme narratif (PN) d'usage est un PN présupposé et nécessaire au PN de base[242].

Sa justification paraît ensuite plus opaque, bien qu'il soit certain que sa réflexion n'ignore pas la distinction entre sa pratique et son support d'analyse, et la théorie : « *les peuplades que je rencontre ne raisonnent pas au degré zéro* ». Qu'est-ce que cela devrait expliquer ?

§2. Admettons pour un moment que les deux démarches de Floch ne sont pas contradictoires ; ne correspondent-elles pas, après tout, à l'alternance des

[241] Ou des « systèmes signifiants », voire des « ensembles » ou « objets » *signifiants*. La distinction est ici inopérante puisque ce qui nous intéresse est de mettre en avant la cohérence renouvelée du projet avec la théorie saussurienne. Auteur pour lequel, si l'on en croit le spécialiste de Saussure qu'est M. Arrivé, l'utilisation du mot signe était « contingente ».

[242] J.-M. Floch, *op. cit*. 1986, 7.

procédures de la description et de la découverte ? Souvenons-nous que les conclusions de la pratique de l'analyse ont pour rôle de contribuer au développement de la théorie conformément à Hjelmslev puis à Greimas. Nous pourrions alors revenir de plus près à la remarque presque imperceptible de Floch située entre son rappel de la théorie des PN de base et d'usage et la justification de sa démarche. *« Je sais que si l'on se représente le carré sémiotique, le PN de base et le PN d'usage devraient se placer à la verticale »*, rappelle-t-il. Il est difficile de ne pas se souvenir en ce point de la remarque de C. Zilberberg à propos du conflit entre les relations de différence et de présupposition sur le carré sémiotique (cf. *supra* §2.2.3.1).

La « *Lettre …* » de Floch donne, en effet, une bonne illustration du conflit mis en avant par Zilberberg. Dans le cas de la publicité pour une voiture, l'objet de la quête peut être identifié comme « joindre l'utile à l'agréable », on est face à une relation de contrariété « locale » car elle appartient à un cas pratique qui implique (ou présuppose) une contradiction (*manifestante*), qui est en soi une axiologie : /*agréable*/→/*pas utile*/. Évidemment, l'agréable n'est pas *nécessairement* inutile (*« la contrariété implique la contradiction, mais l'inverse n'est pas vrai »*[243]), alors comment revenir au niveau manifesté une fois que le site de l'axiologie du départ est dévoilé ? L'exemple de Floch évoque alors la mise en œuvre d'un programme d'action qui contrecarre l'implication initiale, mettant en place une *rupture axiologique* : l'« inutile » (plongeon dans la mer en voiture) est « agréable », conformément à ce qui est *manifesté* dans des figures euphoriques sur le plan audiovisuel (réunion heureuse d'un couple + chanson « *j'aime, j'aime*… »). Ce faisant, nous retrouvons au niveau du manifesté une figure de contrariété par rapport au terme initial : nous avions /*utile*/, nous avons désormais face à lui /*inutile*/. Par le récit audiovisuel, cette figure de contrariété actualise une deuxième implication : « inutile (voire absurde) → agréable ». Celle-ci est la stratégie énonciative investie par le produit qui, ce faisant, habilite la deixis de

[243] C. Zilberberg, « Retour à Saussure », *op. cit*. p.7

gauche de l'implication initiale, c'est-à-dire la jonction entre /*utile*/ et /*agréable* (non pas inutile)/. Pourquoi cela pourrait marcher, faire sens et déplacer l'axiologie de départ ? Selon la théorie sémiotique elle-même, ce serait possible par l'efficacité persuasive du récit d'action proposé, par sa « teneur véridictoire » si l'on ose dire.

Quels ont été les dispositifs de véridiction mis en place dans le film de la voiture qui plonge dans la mer ? D'une part, la mise en scène audiovisuelle que nous avons rapportée, (réunion du couple + chanson « d'amour »), portant au niveau *n* sur un récit euphorique simple. D'autre part, la métaphore construite autour de la figure du plongeon dans la mer. En effet, celle-ci construit à un autre niveau énonciatif (disons *n+1*) *une temporalité seconde*, plus puissante (car « profonde ») que celle des figures temporelles simples (/*jour*/ et /*nuit*/), une *aspectualisation* du récit qui fonctionne comme un raccourci. Cette voiture fait un passage immédiat du système des contraintes (axiologie du départ) au système de liberté (une isotopie « multimodale » formée par les figures de la mer, le voyage et même *l'absurde*) : elle vous plonge (directement) dans la mer. L'efficacité réside dans la conservation du déploiement des deux niveaux, le raccourci temporel effectué par l'adjuvant automobile fonctionnant sur le plan des valeurs « mythiques » et, par conséquent, pouvant aussi rendre compte de celui de la quête pratique (rapidité, efficacité…).

§3. Il n'en reste pas moins que le conflit mis en avant par Zilberberg demeure : le carré sémiotique n'a pas tranché et rend compte de relations de présupposition et de contradiction de manière indifférenciée. Ainsi, l'exemple de Floch présente toujours le problème du passage du premier terme contradictoire vers le deuxième contraire, d'autant plus que les deux catégories ne sont pas homogènes : le premier est un terme simple, le deuxième paraît complexe puisqu'il contient un programme d'action à part entière. D'autre part, si le premier exemple qu'il montre, celui de la Citroën, concerne une « valorisation » (le carré y sert pour rendre compte d'un *procès*), le deuxième exemple, celui de la campagne d'affichage

de RTL, sert à monter une typologie —le carré fonctionne dans ce cas comme un système. Faut-il considérer le carré comme une axiologie, donc comme une sorte de « photographie » de l'instant où un système de valeurs se met en place localement, c'est-à-dire dans un texte-occurrence, ou bien faut-il le voir comme l'image des positions fondamentales qui rendent compte de différentes modalités du rapport à l'objet —plutôt *pratique*, ou relation S-O simple, ou plutôt *« utopique »* ou relation complexe S (s-O), etc ? Ou encore, les deux cas sont-ils possibles et alors le carré, image des « structures profondes du sens », est une simple schématisation pouvant être appliquée à différents niveaux de l'analyse et du parcours du sens pour servir à des fins locales [244] qui, dans le cas étudié, correspondent à celles de la stratégie discursive ?

Dans tous les cas, nous pouvons lire la stratégie de Floch comme une interrogation sur la manière dont une ou des *pratiques culturelles* articulent un plan du contenu à un plan de l'expression (complexe), pour effectuer une actualisation à partir d'un système de valeurs présupposé. C'est-à-dire, comment les *PN de base* sont composés d'occurrences de *PN d'usage* divers pouvant être des termes complexes et constituant une idéologie, au sens sémiotique d'un *projet de vie*. L'axiologie de la consommation commence à impliquer le rapport stratégie-idéologie comme une procédure de syncrétisation et, ce faisant, Floch pose la question de la possibilité d'articulation ou de passage de l'axiologie à idéologie, de *l'usage* au *schéma*. Il pose la question de la systématisation (impossible ?) de la culture sur la base de l'alternance *système/procès,* ce qui ne nous paraît pas étranger à la démarche plus générale de Zilberberg —qui, elle

[244] Telle était l'opinion de F. Rastier en 1981 pour qui le « bond sémiotique » que représente l'utilisation du « carré » comme un dispositif pour produire les concepts de la sémiotique elle-même (c'est-à-dire son appartenance au niveau épistémologique) n'a pas été justifié, ce qui devrait être fait. Pour lui, en effet, « *Le carré n'est situé à aucun niveau sémiotique simplement parce qu'il appartient au niveau métalinguistique de la sémiotique. Il y figure l'interdéfinition de certaines relations utilisées pour décrire les divers niveaux sémiotiques* ». Cf. F. Rastier « Sur les structures élémentaires de la signification » (note sur la théorie sémiotique de A. J. Greimas), *Bulletin du GRSL*, N°17, mars 1981, p. 24-27.

aussi, travaille sur l'idée de la primauté du procès sur le système et qui met en place un déploiement des différents niveaux du parcours du sens. Dans cet ordre d'idées, l'axiologie des valeurs de la consommation peut alors être lue comme une tentative pour rendre compte des *connotations culturelles* en les comprenant dans l'optique d'une étude du syncrétisme des rapports sémiotiques… « à la verticale ». Le travail de Floch n'est pas systématisé et il n'est peut-être pas généralisable, mais il illustre un conflit théorique intéressant l'étude des processus de valorisation et l'analyse des catégories de la théorie.

2.2.4 La nécessaire articulation entre procès et système et les rapports identitaires entre objet, sujet et temps

§1. La rubrique précédente est relative à la problématique de l'Objet comme *lieu syntaxique de la manifestation de la valeur*. Nous revenons à présent sur l'étude réalisée par Floch d'un objet en tant que tel, c'est-à-dire comme *le lieu de réunion des déterminations-valeur*, par le biais de l'analyse qu'il fait de l'Opinel. Le couteau du bricoleur dont il s'occupe en 1995 n'est pas étudié à partir d'un film ou d'une affiche ; ici, le sémioticien tente d'analyser l'objet matériel en l'entendant comme une sémiotique-objet (un *procès* signifiant) en puissance. L'objet *support* de l'analyse (objet de type *ns*) coïncide donc avec l'objet *manifesté*. Quelles en sont les implications ?

§2. Floch fait référence à l'article sur les objets de valeur de Greimas pour introduire la discussion sur la fonction de l'objet à l'occasion de l'étude sur l'Opinel. Si le fragment rapporté est celui où Greimas fait référence au lexème « automobile », tout comme dans le cas de l'axiologie de la valeur, il ne s'agit pas cette fois de la *valeur pratique* du déplacement opposée à la *valeur mythique* du statut, associées toutes deux à l'objet. Floch reprend en effet l'exemple de Greimas pour effectuer une analyse sur *l'intentionnalité* de l'objet. Dans le texte de référence[245], le linguiste lithuanien évoquait la nécessité pour le lexicographe de

[245] A. J. Greimas, *op. cit*. 1983 [1973].

traiter *les trois composantes du lexème* « voiture » pour pouvoir en faire une définition exhaustive. Il fallait, en conséquence, aborder la composante *configurative*, la composante *taxique* et la composante *fonctionnelle* de l'objet linguistique de l'analyse, le lexème. Celui-ci est un objet de niveau *n*, mais à la différence de l'objet-chose ou objet matériel (*oNs>monde naturel*), il appartient au métalangage théorique et non pas à la manifestation ; il est donc un objet « paradigmatique » (*oNp>langue naturelle*).

§3. Les sémioticiens ont pour habitude de commencer leurs réflexions sur tout type d'objet par sa définition lexématique ou en faisant référence à ces trois composantes comme si elles avaient été établies quelque part dans la théorie et sans s'inquiéter du fait que cette « recette » de procédure concerne la production d'un objet lexicographique et non d'un objet non-linguistique. Si l'on regarde bien, chacune de ces composantes fait référence à un système de valeurs correspondant à chacune de ses problématiques :

- le problème de l'identification de la forme ;
- le problème de la classification des formes identifiées ou identifiables ;
- le problème de la qualification et de l'utilisation des formes identifiées.

Autrement dit, des problèmes non résolus dont la sémiotique s'était promis de rendre compte dans une sémiotique de l'objet.

Se pourrait-il que, dans le cas de Floch, les contraintes génériques de son *écriture* (didactique, professionnelle et théorique à la fois) l'aient poussé à faire usage de la définition lexématique pour passer rapidement sur une problématique effectivement et profondément réfléchie par ailleurs ? De notre point de vue, le recours à la définition de Greimas tient lieu ici d'illustration des idées qu'il avait exposées à titre d'hypothèse en 1983[246]. En effet, il aborde l'objet de l'analyse (en

[246] J.-M. Floch, *op. cit*. 1983 : 5.

l'occurrence, l'Opinel, *oNs*) comme « *un tout de signification* » puis procède à son étude selon la méthode qu'il a apprise de Greimas, à partir de la reconnaissance de *séquences discursives* ou *disjonctions catégorielles* de l'objet de l'analyse (sémiotique-objet en puissance). Cette règle, tout aussi valable pour les objets linguistiques, revêt une importance particulière dans le cas d'objets matériels non-linguistiques puisque c'est dans son application que réside le problème entier de l'analyse d'un objet syncrétique. Comment reconnaître des séquences discursives dans un objet ? Sous quel principe de pertinence le sémioticien peut-il isoler les différentes parties de l'objet (en tant que manifestation matérielle) comme des « disjonctions catégorielles » ?

2.2.4.1 La double détermination s-o et la double face de l'expérience de l'objet

§1. Nous allons mettre de côté la question de la définition lexématique de l'essai en la considérant comme faisant partie de la stratégie discursive propre au genre vulgarisateur auquel appartiennent tous les livres de Floch. Une fois cette question dépassée, il est aisé de voir que le principe de pertinence que le sémioticien a adopté pour la segmentation des parties de l'objet est celui d'un certain « régime d'usage » suivant les rapports *interobjectaux* (ou intersubjectifs ?) entre le sujet, l'objet matériel (ici, l'Opinel) et une tierce instance (un *milieu*) qui reçoit ou encadre l'action. Floch a isolé les *actants positionnels élémentaires* d'une situation d'usage[247]. C'est à partir de ce régime ou *situation* qu'il a pu distinguer la *lame* du manche : la première est la partie de l'objet dont l'action est dirigée vers le *milieu*, et le deuxième vise la mise en communication entre *usager* et *objet*. À partir de cette première distinction *catégorielle* et sa combinaison avec l'analyse des

[247] Pour J. Fontanille, inspiré par Fillmore, les actants positionnels élémentaires sont la source, la cible et le contrôle. Pour lui, la situation constitue ce tiers actant (Cf. *Sémiotique du discours*, Limoges PULIM, 2003 Ch.IV §2.2 : 160-163). Plus tard dans son discours, la situation deviendra un niveau de pertinence du plan de l'expression de l'objet, c'est-à-dire une *catégorie de la manifestation*, mais les implications de la superposition des deux définitions n'ont pas été explorées (cf *infra* Ch2.4.2).

structures actantielles isolées, il est possible de déceler à l'intérieur de l'objet des *séquences discursives* et finalement, de tirer des hypothèses fonctionnelles.

Après l'identification des parties de l'objet (ou le choix d'une situation ou *point de vue*), la deuxième problématique de l'objet est celle de l'identification de l'objet comme appartenant à une classe (composante taxique). Les parties isolées par le choix de la situation (manche, lame) deviennent les indicatrices des conditions d'usage qui infèrent, à terme, une *pratique*. Par exemple, dans le cas de l'Opinel, la comparaison de ses attributs (le contenu des « séquences discursives » ou disjonctions catégorielles, soit les différentes parties de l'objet) avec ceux d'autres objets-occurrence portant les mêmes séquences (comparaison avec d'autres couteaux) a permis au sémioticien d'actualiser une *classe particulière* d'objets, les outils, et d'y voir une fonction commune : une construction permettant de travailler la *matière brute*.

L'enseignement tiré de cette séquence de l'analyse est que ce que définit une classe d'objets est un *usage régulier* pour une *action située* avec la *présence d'un objet* dont les disjonctions catégorielles sont *identifiées et, de ce fait même, échangeables*. Cette action devient dès lors un usage spécifique qui finit par faire d'elle une fonction et de la chose utilisée un objet-type : les couteaux servent à *réduire* la matière brute —ici, ce verbe devrait pouvoir rendre compte d'une certaine ampleur : tailler, couper... À partir de cette perspective, nous assistons alors à l'émergence de l'objet. La comparaison des attributs spécifiques (ou *traits distinctifs*) de l'Opinel avec les autres couteaux, tout en affirmant son appartenance à cette classe, peut ainsi être entendue comme la construction de l'Objet par le Sujet. Maintenant, l'identification de l'Opinel comme une occurrence-type dans une comparaison « horizontale » ou syntagmatique avec d'autres occurrences-type (d'autres couteaux) qui pourraient être associés à d'autres pratiques inverse le procès. La projection des occurrences du type couteau dans une structure actantielle a permis au sémioticien d'inférer un type de sujet : « le bricoleur » dont l'idéologie se situerait, dans l'optique de Floch, sur le pôle des *valeurs ludiques*.

C'est ainsi qu'un objet-chose peut donner lieu à un Sujet, ainsi que Greimas en avait fait l'hypothèse à partir de la lecture de Levinas (cf. *supra*). C'est l'illustration de la manière dont la pratique analytique (niveau *n*) nourrit la construction théorique (niveau *n+1*).

§2. Comment Floch effectue-t-il la conversion de cet objet (niveau Ns) en objet de la méthode (*n+1)* alors qu'habituellement, la théorie prévoit que les objets soumis à l'analyse n'apparaissent que comme une simple *figure* et que, lorsque l'analyse atteint le niveau des structures narratives, il n'y tienne qu'un rôle d'*adjuvant* du sujet, tout au plus de *sujet délégué* ? À partir de l'identification de l'Opinel comme un *genre* à part entière dans la classe (syntagmatique) des couteaux comme *représentants d'une pratique* : le bricolage. Ce couteau devient alors la forme manifestée d'un sujet présupposé, une sorte d'annonce d'un sujet-type : *le bricoleur*. L'habit ne fait pas le moine, mais l'outil ferait bien le bricoleur, d'après Floch. L'exemple du « couteau du bricoleur » considérant l'objet matériel comme une sémiotique-objet, cela implique de le reconnaître comme la manifestation d'une énonciation et, par conséquent, comme le porteur d'un programme d'action et de valeurs qui lui sont propres et qui sont à mettre en rapport avec le programme du sujet usager. Le chemin de l'intelligibilité de l'objet est celui de l'intelligibilité du sujet : c'est dans la mesure où il acquiert une compétence modale que se construit son identité et par conséquent, sa valeur.

§3. La relation qui s'établit entre le sujet et l'objet lors de l'analyse d'un objet du point de vue de la situation d'usage devient ainsi une relation de *double détermination* : le sujet se construit en même temps qu'il construit l'Objet (syntagmatique, niveau *n+1*) et l'objet (de la manifestation, niveau *n*) s'institue en *Sujet de faire* (niveau *n+1* syntagmatique) à mesure que le Sujet (niveau *n+1* syntagmatique) se forme –se modalise. De la même manière que le sujet fait exister l'objet lorsqu'il le *reconnaît*, l'objet fait exister le Sujet lorsque le programme d'action de celui-ci réalise le programme qu'il véhicule de manière virtuelle par ses déterminations matérielles.

D'un autre côté, ce cas permet de déployer la problématique de l'identification sur deux volets : d'abord, celui du *choix d'un point de vue* (ou l'obligation de reconnaître une *situation*). Ensuite, celui de la reconnaissance de la classe, le type et le genre auxquels on peut rattacher l'objet. En ce sens, l'étude de l'Opinel concerne un objet dont l'existence dans le bagage culturel d'un usager donné est, pour ainsi dire, établi. Mais, que se passe-t-il lorsque l'objet n'est pas reconnaissable et n'est donc pas susceptible d'être attaché à un type d'objet connu ou identifiable ? La démarche de Floch pourrait-elle être généralisable dans le cas d'objets qui n'ont pas d'occurrence attestée dans l'univers sémantique de l'analyste[248]? Si l'on suit l'ordre proposé par l'analyse, on pourrait croire que la règle d'identification consiste à « monter » d'un niveau dans la taxinomie de référence, qui à son tour est susceptible d'opérer une *impression référentielle* : ainsi, un corps anonyme devient « sensé » lorsqu'on l'identifie à la classe des « outils» puis au type des « couteaux » et de ce fait, il devient un adjuvant. Ce « couteau » acquiert ensuite une « personnalité » lorsqu'on sait –et que cela *fait sens* pour nous – qu'il est « un Opinel », donc un couteau *pour travailler le bois*. A ce moment-là, c'est l'objet qui devient un sujet Destinateur du sujet d'usage[249].

Si l'identification de l'objet est liée à la possibilité de l'associer à une action, c'est parce qu'il s'insère dans un système formé par l'expérience du sujet, qui lui permet d'associer une occurrence à un type. La première forme de reconnaissance

[248] U. Eco fournit souvent des exemples de ce type, comme l'exemple des aztèques qui ont nommé « maçatl » les chevaux. Cet exemple est particulièrement intéressant en ce sens où, par la nature agglutinante de la langue nahuatl, cette dénomination met en évidence le mécanisme qui consiste à monter dans la catégorie ou niveau de pertinence supérieur. Un cheval, dont l'occurrence n'avait pas de correspondant dans l'univers sémantique des anciens Mexicains, devint ainsi une sorte de « quadrupède » (cf. U. Eco. *Kant et l'ornithorynque*, Grasset 1998,§3.3, p. 77).

[249] D'ailleurs, pour Greimas, l'identification peut être considérée comme une forme de syncrétisme *« caractérisée par la présence de deux actants dans un seul acteur* ». À un niveau *n+1,* cette opération correspond à la coïncidence du sujet avec le Destinateur ; à un niveau *n,* elle décrit l'identification comme reconnaissance. Cf. « Les objets de valeur : un problème de sémiotique narrative », repris dans *Du sens II*, p. 26.

est *individuelle* et est donnée par le rapport au *corps propre* ; la deuxième est *collective* et correspond, par exemple à la nominalisation (« l'Opinel », le mot « couteau », etc.) ou aux types d'objet et, plus largement, à l'*univers des pratiques* (/*bricolage*/, /*menuiserie*/, /*loisirs*/…). Si la première forme de reconnaissance est celle de la proprioception, *siège et opérateur de la sémiosis*[250], la deuxième est celle de la culture, lieu de fixation des valeurs.

2.2.4.2 La référence à la sphère culturelle : la « triple composante» de l'objet est-elle un acquis ?

§1. La troisième « composante » de la définition de Greimas citée par Floch concerne la dimension culturelle à travers la dichotomie des valeurs pratiques et mythiques. Dans son analyse de l'Opinel, Floch associe « les trois composantes de l'objet » à une phrase de Greimas issue *De l'imperfection*[251], concernant « *les trois dimensions de la culture* » (les passages en italiques sont de notre fait) :

> Voilà une chose du monde parmi d'autres qui a son utilité évidente : fermer la maison. Mais [la serrure dogon] est aussi une divinité protectrice de la demeure et, de plus, un fort bel ouvrage. Participant aux *trois dimensions de la culture –fonctionnelle, mythique, esthétique–*, la chose devient un objet de valeur syncrétique. Doté de mémoire, collective et individuelle, porteur de signification à facettes multiples qui tressent des réseaux de complicité avec d'autres objets, pragmatiques ou cognitifs, l'objet s'insère dans la vie de tous les jours en lui ajoutant de l'épaisseur[252]

La phrase de Greimas confirme certaines de nos intuitions en même temps qu'elle ouvre de nouvelles interrogations. Elle évoque ainsi *le caractère double de l'expérience de l'objet* : individuelle et collective, fixée dans la culture et s'actualisant à chaque usage, à chaque nouvelle interaction. Conjuguant sa matérialité au dessein d'un usage statué, l'objet est à la fois Destinateur et objet (« figure » du monde) : il implique une opération de « syncrétisation actantielle ».

[250] Cf. Jacques Fontanille, *Séma et soma*, Paris, Maisonneuve-Larose, 2004.

[251] A.J. Greimas, *De l'imperfection*, 1987, Périgueux, Pierre Fanlac, 100 pp.

[252] *Idem*, p. 90-91.

Cependant, nous pouvons nous interroger sur l'origine de cette opération : à qui revient-elle ? La serrure dogon est-elle une sémiotique-objet syncrétique ou est-ce un objet (une sémiotique-objet) dont *la valeur est syncrétique*. Et si les deux choix sont corrects, alors cela veut-il dire que la forme (manifestée) d'un objet équivaut à sa valeur ?

Il faudrait, surtout, savoir quelle est l'origine de l'idée de la « tridimensionnalité » de la culture. Par la proximité que le nombre de dimensions (trois) induit, nous pourrions considérer qu'elle se réfère à l'idéologie indoeuropéenne (la théorie duméziliennne est aussi appelée *fonction tripartite*) ; cependant, selon cette théorie —dont l'auteur doutait d'ailleurs de son adéquation à l'étude des sociétés modernes— les trois fonctions de l'idéologie sont la *souveraineté* (lois magiques et juridiques), la *force physique* (et principalement stratégique), et la *fécondité* (la production). Quel lien peut-il y voir avec les composantes de l'objet matériel ? Peut-être faut-il trouver le chaînon manquant entre Greimas et Dumézil ailleurs que dans la théorie de l'idéologie.

§2. Dans « De la colère », Greimas explique que « *Les descriptions lexématiques peuvent constituer de façon économique, des modèles de prévisibilité pour des analyses ultérieures* »[253] car elles constituent des condensations de structures discursives relatives à une culture donnée, celle-ci entendue comme un *univers sémantique*[254]*.* D'une certaine manière, cette explication est une justification de la manière dont Floch entreprend l'analyse de l'objet.

Chez Saussure — non seulement connu comme linguiste mais aussi comme indoeuropéaniste— « *la valeur d'une forme se trouve toute entière dans le texte où on l'a prise »*[255]*.* Nous savons déjà que, pour lui, valeur, forme, fonction et sens ne

[253] A.J. Greimas, « De la colère » in *Actes sémiotiques-Documents*, v.III, N°27, GRSL-EHESS, 1981. p. 9.

[254] A.J. Greimas, J. Courtés, *op. cit*., entrée « culture » (pp. 77-78).

[255] *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure*, cité par E. Benveniste, « F. de Saussure à l'École des Hautes Études » in : *Annuaire 1964-1965*, École Pratique des Hautes Études, 1965, 30.

sont que des synonymes, la valeur étant néanmoins le terme qui explique le mieux le fonctionnement «systématique » —« relatif », « différentiel », « discret… »— de la chose (cf. *supra*, §2.2.3.1). Et le maître genevois d'expliquer que c'est l'ensemble de *trois types de circonstances* qui constituent les composantes de cette valeur : les circonstances morphologiques, phonétiques et orthographiques. Sans ignorer que la définition de Saussure était destinée aux objets linguistiques (objets de l'analyse d'un corps théorique de niveau *n+1* différent de celui de la sémiotique) tout comme celle de Greimas (puisqu'un lexème est un objet métalinguistique), permettons-nous de considérer les trois horizons de structuration du sens que ces deux séries de trois composantes mettent en avant :

- L'identification de la « forme » de l'objet :
  circonstances morphologiques = *composante configurative*

- Une mise en contact physique entre l'objet et le sujet :
  circonstances phonétiques (phonation) = *composante fonctionnelle* (manipulation, usage)

- L'intégration à un système de règles :
  circonstances orthographiques = *composante taxique*

Si l'on pousse encore cette comparaison, il est possible de voir dans ces trois composantes une correspondance avec trois étapes du projet théorique de Greimas et la conception que celui-ci se faisait de l'Objet (d'étude) de la Sémiotique — objet de niveau *n+1*. En effet, le paradigme du *discours*, adopté par le biais de la théorie de l'énonciation, était divisible à une période donnée en trois composantes (non données comme exhaustives) : une composante *pragmatique*, une composante *cognitive* et une composante *thymique*. L'étude des thymismes avec, par exemple, une théorie de la passion devait naturellement suivre l'étude des composantes pragmatique et cognitive et leurs théories de l'action et de la modalité, respectivement. Toutefois, compte tenu du fait que la « composante

thymique » serait susceptible d'être décomposée en « sensible », « sensoriel » et « pathémique » (*dixit* A. Hénault[256]), on pourrait penser que la suite de l'œuvre greimassienne sera, « naturellement », l'approfondissement de la route esthético-esthésique officiellement inaugurée avec *De l'imperfection*[257].

Il est curieux de noter en ce point que les recherches les plus récentes sur la sémiologie chez Saussure[258] apportent matière à réflexion quant à la possibilité d'une comparaison entre les différents objets signifiants ou *sémiotiques*, ce qui nous ramène à la définition de sémiotique du *DRTL*[259]. Dans son étude sur la légende (« *réputée sémiologique* » dixit M. Arrivé), le maître genevois identifie plusieurs objets signifiants en les définissant comme des signes « *au sens*

[256] A. Hénault, *Le pouvoir comme passion*. Paris, PUF, 1994, p. 3 et s.

[257] Ce parcours laisserait toutefois en suspens la question d'une théorie de la motivation, proposée dans *Du sens II*, comme suite possible du projet d'ériger la sémiotique en théorie alternative de la communication. La différence entre les deux approches réside peut-être dans la considération des « composantes » comme des modalités de l'action ; ainsi ; lorsque l'on pense à la « composante pragmatique » en termes de *faire pragmatique*, à la « composante cognitive » en termes de *faire cognitif* (savoir faire et faire savoir), une articulation est possible. Les choses sont moins claires lorsqu'on revient à la composante « thymique » ou quand on essaie de placer les modalités aléthiques (vouloir faire, devoir faire), que l'on veut penser au « faire sensible » (ou sensoriel ?). Si on remonte d'un cran dans notre perspective, aux deux étapes du développement théorique chez Greimas –d'abord une théorie de l'action (syntaxe narrative), ensuite une théorie du sensible (syntaxe figurative), pour peu qu'on accepte que toutes les formes sensibles sont surtout des formes de l'apparaître– une syntaxe « cognitive » devrait logiquement suivre comme point culminant d'une théorie des objets humains fondée sur une triple conception de la forme.

[258] Cf. M. Arrivé, *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, PUF, 2008. Avant, « La sémiologie saussurienne, entre le *CLG* et la recherche sur la légende », in *Lynx* N°44 *Spécificité et histoire des discours sémiotiques* (Arrivé M. et Badir S. dirs). Nanterre, 2001 p. 13-28 ; « Unité linguistique et unité sémiologique chez Ferdinand de Saussure » in G. Quiroz, I. Berthoud-Papandropoulo, E. Thommen et C. Vogel, (éds.), *Les unités discursives dans l'analyse sémiotique*, Paris, Bern, Berlin…, Peter Lang, 1998, p. 11-21. Aussi, J. Fehr, *Saussure, entre linguistique et sémiologie*. Paris, PUF, 2000.

[259] Il est d'ailleurs intéressant de constater que chez Saussure le nom du projet scientifique (sémiologie) et celui de son objet (traité comme un adjectif : sémiologique) ont été assimilés ; de la même manière que fait le DRTL avec le concept de sémiotique. Cf. Arrivé, *op. cit*. 2001.

philosophique » : les lettres de l'alphabet, la personne mythique et les mots de la langue[260]. Maintenant, s'il est vrai qu'il n'y a pas dans le Cours de Linguistique Générale de référence précise aux objets de la sémiologie qu'il annonce, on peut toutefois y distinguer deux sources de signes identifiées à partir des exemples qu'il donne des « systèmes de signes ». La première est le langage et ses variations : l'écriture, l'alphabet des sourds-muets ; la seconde réside dans les pratiques culturelles (nommés par M. Arrivé « *systèmes régionaux* »[261]) : les rites symboliques, les formes de la politesse, les signaux militaires. Serait-il trop imprudent de voir des liens entre ces deux sources et la distinction faite par Greimas des « macro-sémiotiques », dont l'une est le langage et l'autre, la culture ?[262]

§3. Dans tous les cas, lorsqu'il identifie les lettres de l'alphabet, les symboles de la légende et les mots de la langue comme *signes*, Saussure affirme pour ces objets qu'ils n'ont pas d'existence en soi, c'est-à-dire, en dehors du système qui leur donne sens. Ainsi, le « signe » *lettre* appartient au système de l'alphabet ; le « signe » *mot* appartient au système de la langue et le « signe » *symbole* appartient au système de la légende ou mythologie de référence. Immédiatement, le linguiste Suisse se sert de cette idée pour mettre en avant ce qui, pour lui, est le problème fondamental du *signe* (objet signifiant) : son identité. M. Arrivé avance l'idée que les apparentes contradictions entre l'impossibilité d'une définition pour l'objet linguistique (du fait de son instabilité) et la possibilité manifestée par Saussure de dresser une classification des autres types de signe pourraient relever du fait que,

[260] F. de Saussure, *Le leggende germaniche*, (éd. Anna Marinetti e Marcello Meli). Este, Padova, Zielo, 1986, p. 191. Cité par M. Arrivé, dans *A la recherche de Ferdinand de Saussure* et dans « La sémiologie saussurienne, entre le *CLG* et la recherche sur la légende » *op. cit*, p. 22.

[261] *op. cit*. 2001, p. 17.

[262] Il est vrai que Greimas ne parle pas de culture dans la définition de la macro-sémiotique, mais de « monde naturel ». Toutefois, nous avons vu que le « monde naturel » est tout sauf cela : il s'agit d'un monde informé par le sujet (et qui n'est pas unique d'ailleurs puisque le *DRTL* postule la possibilité de plusieurs *mondes possibles* –doit-on voir en ceci un lien intertextuel vers la théorie des mondes possibles ?). Nous retrouverons plus loin une discussion de cette question (cf. *infra*, 2.2.4.3).

dans la langue, à la différence de la légende et de l'alphabet, le nombre d'objets est incalculable. Pour Saussure aussi, apparemment, chaque fois qu'un mot est dit, *chaque fois le monde recommence* (l'expression revient en réalité à Benveniste). Nous retiendrons cette différence « quantitative » pour revenir une nouvelle fois aux composantes du lexème et à son extrapolation pour l'analyse de l'objet en sémiotique.

Dans le texte sur la légende, Saussure aurait distingué quatre *traits distinctifs* formant l'identité de la lettre : une valeur phonétique, une forme graphique, un nom/des surnoms, une situation (numéro) dans l'alphabet[263]. Dans ce même texte, la même opération a été faite pour le personnage de la légende, entendu comme un symbole dont les traits sont échangeables, « *exactement* » comme dans le cas de la lettre. Ces traits sont donc : le nom, la position, le caractère et la fonction (associée à *l'action* du personnage). Si on fait abstraction du trait « quantifiable » de chacun de ces types de signes, puisque cela fonderait la spécificité de l'objet linguistique d'après la lecture de M. Arrivé, alors nous reviendrons à trois composantes fondamentales. Mais quel est le trait quantifiable dans ces séries de traits ? Naturellement, on aurait tendance à penser au numéro dans le cas de la lettre, mais il faut noter que celui-ci donne simplement une position par rapport aux autres lettres, avec quoi ce trait est tout à fait équivalent à celui de la « position » du personnage de légende vis-à-vis des autres —à sa hiérarchie donc. De même, dans les trois composantes que nous avons identifiées lors de la comparaison entre le lexème greimassien et le lexème saussurien (cf. *supra*), ce trait est présent dans la *composante taxique* : il concerne un système de règles, les « circonstances orthographiques ». Quant à la « valeur phonétique », adjectif identique dans la définition de Saussure des *Écrits scientifiques*, nous avons associé cette détermination à la *composante fonctionnelle*, avec quoi le lien avec la « fonction » et les « actes » de la personne mythique deviennent évidents. En ce qui concerne la *forme graphique* de la lettre, Greimas évoquait, quant à lui, la

[263] F. de Saussure, *op. cit*. 1986, p. 191, cité par M. Arrivé, *op. cit*. 2002 p. 22

composante configurative ; Saussure fait mention de « circonstances morphologiques » et le trait correspondant du personnage de la légende est son « *caractère* ». Le nom est donc le trait quantifiable parmi tous ; trait qui fait d'ailleurs de la personne mythique un symbole (puisqu'il est « motivé » : il pourrait avoir un référent dans l'histoire), tant pour lui que pour la lettre de l'alphabet[264].

Sans rentrer dans le conflit que représentent en soi ces « traits distinctifs » (qu'est-ce que l'on doit entendre par le « caractère » de la personne mythique ? *Quid* du statut « physique » de la forme ?), la comparaison de ces trois séries de définitions d'objets signifiants permet de dessiner quelque chose comme le triple problème de *l'identité* du signe — ici entendu comme une forme d'être de l'objet. Cette triple problématique de l'identité n'est-elle pas ce que relève P. Ricoeur lorsqu'il reconnaît trois composantes à la notion d'identité ?[265]

1) « Numérique » (l'identité *quantitative*, problème de l'unicité, associable aux problèmes de l'**identification**) ;

2) « Qualitative » (l'identité comme *ressemblance*, problème de la reconnaissance, à la physionomie, associée aux opérations de substitution et relative, de ce fait, aux problèmes de la **fonction**) ;

3) « Ininterrompue » (l'identité comme *permanence*, problème de la **continuité**).

Quoi qu'il en soit, les trois composantes du lexème (pour Greimas comme pour Saussure), les traits distinctifs de la lettre et de la personne mythique et la triple détermination de l'identité selon Ricoeur mettent tous en avant le caractère relationnel de l'identité. On ne peut guère être surpris de cette conclusion après ce

[264] Il ne serait pas inintéressant de se pencher sur le fait que ce « nominalisme » est au centre d'une des idées les plus attirantes (du moins pour les spécialistes) de l'étude des légendes par Saussure : c'est l'affirmation selon laquelle la divinité, c'est son nom. Peut-on associer nom et figure ?

[265] P. Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, 1990, p.140-142.

détour dans les textes de Saussure, en tant que référence des structuralistes. Il nous paraît cependant pertinent de signaler que, dans la mesure où c'est la théorie du signe saussurien qui soutient la sémiotique greimassienne (et elle le fait à travers chacune de ses influences, de Lévi-Strauss à Benveniste en passant par Hjelmslev et Merleau-Ponty), ses liens avec le langage paraissent insurmontables. L'Objet de la sémiotique (au niveau *n+2*) continue inexorablement d'être, en dernière instance, le signe saussurien, cette manière toute particulière d'être d'un *étant* qu'on ne veut associer ni au monde « physique » (celui des réalités) ni au monde « mental » (celui des idéalités).

Le fond de la question de l'objet signifiant non-linguistique se trouve donc peut-être ailleurs, dans le défi qui consiste à trouver, comme pour le symbole de la légende ou la lettre d'un alphabet, le *caractère* ou la fonction qui relèvent de l'étude de ses occurrences au niveau *n*. En effet, le « signe au sens philosophique » est un objet de niveau *n+2* et nous avons dit de lui qu'il comporte au moins trois problématiques relationnelles. Si l'on suit les autres occurrences de schémas avec trois composantes dans le discours de Greimas, on retrouvera l'objet culturel de niveau *n+1* relatif aux *connotations sociales,* pour lesquelles le linguiste lithuanien distingue, dans *Sémiotique et sciences sociales,* trois paires de catégories connotatives correspondant à autant de modèles taxinomiques :

1. Catégories et modèles *proxémiques* ;
2. Catégories et modèles *morphologiques* ;
3. Catégories et modèles *fonctionnels.*[266]

Cette dernière série ne concerne pas les composantes d'un objet quelconque, mais établit des différences entre trois points de vue relatifs à des modes d'organisation des objets de la connaissance. Ainsi, le premier cas est un modèle d'organisation simplement situationnel qui ne suffit à identifier différents

[266] « Des modèles théoriques en socio-linguistique : pour une grammaire socio-sémiotique », p. 66.

objets-type, de la même manière que la catégorie « l'autre *vs* le même » n'arrive pas à rendre compte de l'identité. Dans le deuxième cas, le modèle morphologique, il paraît impossible d'être exhaustif en ce sens où l'identité des objets-type se fait en fonction de la présence ou de l'absence d'un des termes, mais cette relation binaire ne fait pas de différence entre un écart différentiel profond et superficiel. Nous l'aurons compris, Greimas milite dans cet essai-là[267] pour un modèle « fonctionnel » (*sic*) qui organise des types sur le socle de la pratique (tout comme les « actes » de la personne mythique !) : *les pratiques donnent lieu à des objets à chaque fois plus complexes*.

Ainsi, une discipline dont l'objet est l'étude des « connotations sociales » devrait, pour Greimas, ambitionner de se constituer en tant que « *théorie générale de la manifestation et de la production de significations sociales dans toute sorte de société humaine* »[268]. Ainsi, l'« objet social » ou « la culture » correspond tantôt à la socio-sémiotique comme discipline englobante (*Sémiotique et sciences sociales*), tantôt au projet d'une grande anthropologie (entretien avec Ruprecht), tantôt à la sémiologie (*DRTL*), tantôt à la sémiotique tout court (*Sémiotique figurative et sémiotique plastique*). Dans tous les cas, le projet général d'origine saussurienne vise « la culture » ou « le social » comme objet de niveau *n+1,* objet de la connaissance. Mais c'est uniquement une dimension de l'objet de sens, la dimension collective (ou intersubjective). Car depuis 1968 et la proposition de l'idée de ce « monde naturel » qui n'en est pas un —puisqu'il est informé par le sujet— une autre dimension s'ouvre pour la sémiotique, cette fois-ci individuelle, même si elle n'est pas moins relationnelle : c'est le problème du sensible. Là-dedans, toutes les problématiques de l'identité [269] sont appliquées.

[267] *Idem*.

[268] A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, *op. cit.,* p. 67.

[269] Parmi lesquels : reconnaissance physique, possibilité d'interaction, association d'un cas à un système : double temporalité et prise de distance (contrôle).

Si la dimension collective est du domaine discursif, la dimension individuelle est du domaine du sensible (de l'« éprouver ? ») et la combinaison des deux forme cet objet englobant qu'est la culture. Si la dimension collective de l'objet de sens de niveau *n+1* constitue l'objet d'une socio–sémiotique (ou sémiologie au sens du *DRTL*), nous pouvons facilement revenir sur l'autre volet disciplinaire qui est annoncé dans le texte de 1968 pour considérer que la dimension individuelle sera du ressort d'une certaine psycho-sémiotique, dont l'élaboration mouvementée montre l'état polémique du problème du sensible à l'intérieur d'une théorie du signe saussurien.

2.2.4.3 La diachronisation de la valeur ou les allers-retours du sujet à la culture

§1. Dans la phrase que Floch reprend à Greimas (cf. *supra* §2.2.4.1), la serrure Dogon participe non seulement aux « trois dimensions de la culture » que nous venons d'interroger, mais elle porte aussi une double temporalité : une « mémoire » individuelle et collective. Celle-ci est la base d'une capacité à ajouter « de l'épaisseur » sémiotique à la vie de tous les jours —encore un régime temporel ! Il est intéressant de noter que l'idée d'une double temporalité se retrouve partout dans les alentours de la théorie greimassienne, que ce soit dans ses sources, parmi ses « continuateurs », ses « dissidents » voire ses « détracteurs », pour exprimer différents aspects de la production du sens et de la valeur.

§2. Chez Saussure, par exemple, l'image d'une double temporalité apparaît dans la discussion sur la *valeur arbitraire* comme objet de la sémiologie en tant que méta-science de la valeur[270]. Dans cet ordre d'idées, Saussure distingue deux formes de temporalité qui correspondent chacune à un point de vue par rapport à la valeur. La première est représentée (il en a fait le dessin) par un axe horizontal

[270] Cf. *Notes pour le cours 1 (1907)*, elles-mêmes organisées comme faisant partie des « Anciens documents » par les éditeurs des *Écrits de linguistique générale* (F. de Saussure, *op. cit.*, p. 333). Voir

nommé « *axe des contemporanéités* » et correspond à la valeur considérée « *'en soi' ou à* un *moment* » ; de ce point de vue, « *on peut faire disparaître le facteur Temps*»[271]. La deuxième forme de temporalité est identifiée à l'*axe des successivités* (représenté verticalement) et correspond à la considération du système de valeurs selon le Temps. Pour la sémiologie, la distinction des deux points de vue serait indispensable dans le sens où la valeur qui est son objet d'étude est *arbitraire*. Ainsi, « *ne vaut que ce qui est instantanément valable* »[272].

Spécialiste du temps et de la valeur, C. Zilberberg propose, à partir de l'idée du primat du procès sur le système, un dédoublement de chaque palier selon le principe dit de *déhiscence* —dont une partie est de l'ordre du mesurable (« *abstraction conditionnée* ») et une autre de l'arbitraire (« *abstraction pure* »). La double inscription du figuratif est la base d'une conception de la temporalité comme « matériau » de la production de sens : pour lui, en effet, le langage est rythme, le rythme est la relation et cette relation fonctionne comme un rapport des deux axes de la temporalité. Le rythme a ceci d'extraordinaire qu'il est à tout moment « *à même de temporaliser la simultanéité et synchroniser la successivité »*[273].

Sans y faire référence de manière explicite, J.–C. Coquet actualise la proposition saussurienne d'une temporalité à deux axes en renommant l'axe horizontal (baptisé « des contemporanéités » par Saussure) *axe des consécutivités* ; l'autre axe garde le nom d'*axe des successivités*. Coquet ne fait pas de dessin et ne fait pas appel à la conception saussurienne de la valeur/temps, mais la source citée de sa reprise saussurienne est la discussion sur les forces en

---

aussi chapitre III « Identités, réalités, valeurs » du *Cours de Linguistique Générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro. Paris, Payot 1985, pp. 150 et s.

[271] F. de Saussure, *Écrits de Linguistique Générale*, *op. cit*, p. 332-333.

[272] *Ibid.*, p. 333.

[273] C. Zilberberg, *Information rythmique*, Saint-Maur-des-Fossés, Phoriques, 1985, p. 17.

équilibre/mouvement[274]. Aussi, l'axe des consécutivités est associé chez lui à une temporalité « syntagmatique » alors que l'axe des successivités est relatif au temps « *des transformations* ». Il utilisera cette schématisation pour marquer ses distances avec l'œuvre de Hjelmslev pour qui, d'après Coquet, le syntagmatique est une chaîne de relations et la langue, « *une forme et rien de plus* »[275]. Sur la base de ces deux axes, et s'inspirant largement de M. Merleau-Ponty, P. Ricœur et E. Husserl, Coquet dresse une argumentation qui commence par la distinction de deux types de procédures (participation et projection) instituées en « déterminations explicatrices » de l'acte de signifier. Le procès est centré sur le corps ; le sens est un procès où il y aurait d'abord *expérience* et ensuite *jugement* ; l'expérience est une *identification corporelle*, le jugement (ou projection) est *distanciation*. L'identification corporelle est le fait d'une instance non-sujet (le corps), c'est donc l'instance *sujet* qui est capable de gérer l'ensemble expérience + jugement.

Chez F. Rastier, la situation de l'observateur, qu'il considère comme « *le minimum herméneutique de toute science* », se trouve doublement médiatisée : l'espace est médiatisé par la culture et le temps par la double temporalité histoire/tradition. L'observateur n'est plus simplement un observateur, mais aussi un interprète. C'est sur cette base qu'il fonde le postulat d'une objectivité propre (« dé-ontologique » ou critique) pour les sciences de l'homme et de la société, qui deviennent sur ce fondement des *Sciences de la culture*[276]. Plus près de l'idée de la mémoire de l'objet, l'ancien élève de Greimas reprend l'argument de la double temporalité de la mémoire (imagination rétrospective de *remémoration* /

[274] Il est curieux de constater l'intensité des efforts déployés par cet auteur pour marquer une différence entre la réflexion saussurienne et la pensée merleau-pontienne, en faveur de ce dernier, alors que le philosophe lui-même ne cesse de pointer vers Saussure tant par des références explicites que par ses arguments eux-mêmes –comparer, par exemple, les extraits que Coquet cite avec les idées saussuriennes sur l'instantanéité, l'identité et la dualité du signe. Cf. J.-C. Coquet, *La quête du sens*. Paris, PUF, 1997 p. 3-4.

[275] *Op. cit.,* p.5.

[276] F. Rastier, *Sciences et arts du texte*, Paris, PUF, 2001, p. 277.

imagination prospective d'*anticipation*) pour avancer l'idée que tant la production que l'interprétation du sens sont des rapports construits non pas entre l'objet et son expression, mais entre l'expérience vécue et ses « suites prévisibles »[277]. Toute identification est déjà interprétation ; ainsi, « *le sens n'est pas dans le sujet ou dans l'objet, mais dans leur couplage au sein d'une pratique* »[278]. En ce sens, l'approche sémiotique devrait être pensée non plus comme une ontologie mais comme une praxéologie.

Enfin, M. Arrivé souligne l'énigmatique comparaison que Saussure fait entre la temporalité de l'instant de la parole et celle de l'histoire des mots quand il affirme, par exemple, que le nom de la divinité et, par conséquent, « son sort » changent « *de seconde en seconde* » –de la même façon que changent les occurrences successives des mots dans le discours– et que ce problème est identique à celui de la transformation du mot latin *calidum* en *chaud* en français[279]. Arrivé remarque alors que le constat de l'impossibilité de calculer les transformations (« déplacements ») du signe n'est pas la même selon le type de signe dont il s'agit : aussi, la transformation du nom de la divinité (*symbole* légendaire) porte quelque espoir d'être reconstruit, ainsi que la *lettre*, alors que le « signe linguistique » (les objets de la *langue*), non. Et le philologue de supposer que cela tiendrait au fait que les deux premiers types comportent un nombre limité de « signes » –« *une vingtaine de lettres pour l'alphabet, un peu plus pour la légende si l'on tient compte d'un cycle de textes* »[280]– alors que, dans la langue, le nombre de « signes » est illimité[281].

---

[277] *op. cit.*, p. 49.

[278] *op. cit*., p. 125.

[279] F. de Saussure, *Cours de linguistique générale*, édition critique par R. Engler t. II., 1990, Wiesbaden Harasowitz, II-25 (cité par M. Arrivé, *op. cit*., 2001, p. 16). P. 150 dans l'édition à charge de T. de Mauro.

[280] M. Arrivé, *op. cit*., p. 25.

[281] Il n'est pas inutile de mentionner en ce point que pour M. Arrivé, l'utilisation par Saussure du nom « signe » serait, comme Lacan le croyait, purement « contingente ».

§3. Si nous avons pris le temps de parcourir ces propositions en apparence disparates, c'est parce qu'elles permettent de voir, à notre sens, les ramifications et articulations de l'idée de la double mémoire individuelle et collective portées par un objet culturel, comme dans le cas de la serrure Dogon de Greimas, soit du postulat du temps comme facteur de paradigmatisation. Et ceci, exprimé par trois idées principales : (a) l'ancrage de la valeur dans la situation, (b) la temporalité comme principe formel, (c) le sens comme un processus d'identification entre l'individu, l'objet et la norme (ou simulacre temporel de la forme).

(a) La situation comme point d'ancrage de la valeur

Dans nos exemples, tout commence par la distinction de deux points de vue pour considérer la valeur : l'un local ou de la construction (axe syntagmatique, des consécutivités, des simultanéités, contemporanéités) et l'autre global ou de l'abstraction (paradigmatique, des transformations, des successivités). La valeur de l'objet se retrouve dans chacune de ses occurrences car elle est le résultat d'une relation unique entre l'instant de la rencontre entre le sujet et l'objet (ou mise en contact) et son évaluation vis-à-vis du système (virtuel) de l'ensemble des occurrences-valeur possibles (ou mise à distance). L'unicité de la valeur, fonction de son « instantanéité », implique alors le postulat de son inexistence : elle n'est pas, mais se forme à partir d'un point de vue qui construit le rapport entre le signifiant et le signifié.

(b) Le conditionnement temporel de la situation comme principe formel

Si le point de vue global est « temporalisé » et s'il équivaut à l'ensemble des occurrences possibles, chaque nouvelle occurrence est différente de la précédente tout en incluant celle-ci. Aussi, la valeur-sens ne peut être arrêtée que lorsqu'on est en mesure de rendre compte de la totalité des formes-expérience. L'horizon sémiotique a comme limites la pratique et l'usage en tant que conditions de la situation. La pratique est le cadre de la situation de l'expérience au niveau collectif et l'usage est le cadre individuel de l'expérience. Arbitrariété et mensurabilité vont

donc de pair : toute catégorisation remplit une fonction de mensurabilité (ou mensuration) et celle-ci fonctionne comme un conditionnement qui informe ou fait figure de « motivation ». La « motivation » d'une forme/valeur est ainsi liée à la possibilité d'accéder au système de l'ensemble des expériences et toute « traçabilité » du temps sur la valeur donne lieu à une impression de forme.

(c) Progression de l'identité et de la normativité

Si la valeur d'une forme provient de la rencontre « corporelle » du sujet avec l'objet (rencontre entendue comme *identification*) et si le temps est un facteur de paradigmatisation, alors nous pouvons supposer que les formes signifiantes se trouvent insérées dans un processus (ou progression) d'identification. Le corps « sensoriel » du sujet est doublé d'un corps culturel (porteur de techniques, styles et conduites, cf. Merleau-Ponty[282]) que la rencontre de l'objet actualise. La progression du sens commence avec la rencontre « sensorielle » sujet-objet et va jusqu'à leur « distanciation » (culturelle) maximale : l'identification (au sens de reconnaissance de l'identité). L'affirmation de l'objet se répercute comme affirmation de l'individualité du sujet et inversement : si l'identification sensorielle est le fait d'un non-sujet, elle l'est aussi d'un non-objet. Compte tenu de la conception temporelle de l'identification, le processus d'identification s'accomplit lors de son arrêt.

L'arrêt du système peut survenir sous deux formes ; la première, lorsque le répertoire total des formes/valeurs est complété parce que leur système est fermé –lorsqu'on ne parle plus une langue ou que l'on ne lit plus un livre, pour citer deux exemples très connus. La deuxième forme de suspension correspond à la fixation d'une valeur sous la forme d'une norme d'usage ; c'est le cas du nom propre : il rend compte du degré maximal de fixation et d'unicité, il s'agit d'une forme *arrêtée* et *univoque.* Plus largement, toute norme d'usage d'une forme correspond à un

[282] Cf. « L'expérience d'autrui ». In : *Merleau-Ponty à la Sorbonne: résumé des cours 1949-1952*. Paris, Cynara, 1988, p. 543.

certain degré d'identification ; dans cet ordre d'idées, la mise en relation des formes et usages peut être la base d'une typologie des objets. Or, si l'on pense que tout usage se situe dans une pratique, alors toute évaluation-interprétation (y compris l'énonciation et la prédication) vise à adapter la norme ou évaluation relative à l'expérience collective à une histoire de l'expérience individuelle.

Qu'est-ce que la double mémoire de l'objet à la lumière de cela ? D'une part, dans la rubrique « individuelle », elle concerne la mise en réseau de l'expérience de l'objet par le sujet (l'« histoire » de leurs rencontres sensorielles). D'autre part, l'idée d'une mémoire collective semble évoquer le domaine des *pratiques sociales* qui entourent et modèlent cet objet, de sa production à son usage (quotidien ou non), insérés dans un système de valeurs-croyances-rituels. Les trois dimensions de la culture de la phrase de Greimas (pratique, mythique, esthétique) ne correspondent-elles pas aux différents aspects de l'intersubjectivité (ou de l'« interobjectalité »), de *l'expérience de l'Autre* (le corps sensoriel, le corps « culturel », l'identité) ? Ne résultent-elles pas, en fin de compte, de la combinatoire d'une *double temporalité* entre l'expérience collective (temporalité systématique de *l'usage* avec la constitution d'un « répertoire » de fonctions-objet) et l'expérience individuelle (temporalité ponctuelle de la *rencontre esthésique* de l'objet, actualisée et renouvelée en chaque *acte-occurrence*), jusqu'à l'abstraction des propriétés « ponctuelles » et leur interprétation sur un plan immatériel ?

2.2.4.4 Pour une sémiologie sémiotique des objets culturels : articulation système/procès et rapports identitaires sujet-objet/temps

§1. Dans son étude de l'Opinel, J.M. Floch articule les deux propositions que nous avons analysées tout au long de ce paragraphe : le « carré sémiotique de la valeur » et l'idée des trois composantes de l'objet. Pour lui, la *surarticulation* de la composante fonctionnelle de l'objet selon l'opposition pratique *vs* mythique évoquée par Greimas dans l'article sur les objets de valeur et sa projection sur le carré sémiotique ont pour objectif de « *tirer les conséquences théoriques et*

pratiques de la constitution de cette 'composante fonctionnelle' en un univers sémantique articulé »[283]. Vraisemblablement, ces conséquences ont été l'exploration du rôle de l'objet dans la construction d'une subjectivité, « locale et ponctuelle ». Cette subjectivité interprète le corps de l'objet en le percevant et en se servant de lui, en l'utilisant. Cette double interprétation participe ensuite à l'intégration de l'objet dans un univers culturel par l'usage dans un processus complexe allant du « milieu technique » aux « fonctions idéologiques » : l'Opinel devient alors pour Floch un *« fait de la troisième fonction »*[284]—la production, d'après la théorie dumézilienne de la fonction tripartite de l'idéologie indoeuropéenne.

§2. Voici l'esprit de notre relecture du « carré sémiotique » de Floch. Nous avons considéré les différents types de valorisation de *l'axiologie des valeurs de la consommation* —nom que l'auteur lui donne en 1995— comme autant de *positions* ou « moments possibles » (hypothétiques, artefacts de la théorie) du rapport *Sujet-Objet.* Les positions « extrêmes » ou terminales seraient S1 et S2 et les positions non–S1 et non–S2 des positions intermédiaires car elles sont des implications simples. Si la « valorisation pratique » définissait le rapport simple du *faire*, alors la valorisation « mythique » instaurerait une relation *distanciée* de type S(S-O), cette alternance pouvant se renouveler de façon indéfinie La combinaison de l'idée des « valorisations » comme formes de l'interaction avec celle de la double temporalité telle que nous venons de l'étudier permettrait de lire le « carré axiologique » comme la description d'un *parcours d'appropriation de l'objet.* Le parcours du sens se montre comme un parcours « génératif » de formes signifiantes (*identifications* par le sujet sensible) et habitudes en ce qui concerne l'expérience individuelle en tant qu'usage. Parallèlement, il est –surtout ?– un processus de construction « générique » en ce qui concerne la systématisation (ou *distanciation culturelle*) de l'expérience collective en tant que pratique. La pratique est située à l'intérieur d'un

[283] J.-M. Floch, *Identités visuelles, op. cit.*, p. 193-194.

[284] *op. cit.,* p. 212.

domaine de structuration sociale que l'on peut identifier comme *discours* et celui-ci est considéré à son tour au sein d'une *idéologie* ou système de valeurs, plus ou moins stable, d'une culture. L'articulation du système et du procès est alors équivalente à la production du sens.

En prolongeant pour notre compte le fil de la réflexion flochienne, c'est même son réseau intertextuel qui s'est vu actualisé : pour les besoins propres à notre argumentation, nous avons été amenés à revoir Ricœur, Dumézil et, évidemment, Greimas. Sommes-nous pour autant en droit de penser que Floch songeait à c'est cette manière de lire l'« axiologie de la consommation » lorsqu'il présentait son intention de « *défendre et illustrer l'idée d'une possible diachronisation du carré (?!)* »[285] ? Ce n'est pas sûr, mais la démonstration de cette idée n'a pas été non plus l'objectif de notre analyse de l'œuvre flochienne. Au début de ce chapitre, nous avons en effet évoqué l'hypothèse d'une confusion entre niveaux de l'objet dans les sémiotiques des objets qui ont vu le jour dans la sémiotique de l'après-Greimas. L'analyse menée sur les travaux de la sémiotique plastique permet désormais de voir que si l'on considère les propositions de Floch au niveau « *n* » de leur texte, il y a effectivement une confusion entre l'objet de l'analyse et l'objet syntagmatique. Cette vision est relativisée par deux constats. En premier lieu, du fait de son triple engagement énonciatif (didactique, professionnel et théorique), J.-M. Floch mélangeait les genres dans son discours, mais les deux premiers obéissaient à un impératif de vulgarisation. En deuxième lieu, Floch se positionnait sur une pratique analytique de niveau *n* qui correspondait pour lui (autant que pour Greimas et, dans une certaine mesure, aussi pour Barthes) à une obligation d'ancrage dans le « réel » ou, plus exactement, dans des problématiques « de terrain ». Dans le projet idéologico–scientifique de la sémiotique, les constats du terrain servent à construire des interrogations pertinentes pour la théorie et ses objets : c'est la méthode hypothético-déductive.

[285] J.-M. Floch, « Du bon usage de la table et du lit » In *Espaces du texte,* Neuchâtel, La Baconnière, 1990, p.357.

Par la prise en compte de ces nuances, nous pouvons conclure que les constats de « terrain » de Floch *appelaient* une modification de l'idée du parcours du sens et des « structures élémentaires » du sens : élémentaire (comme univers sémantique de base) ne veut pas dire « fondamental » et tous les regards doivent se diriger vers l'étude de la situation de la rencontre sujet–objet. C'est en effet la « porte d'entrée » vers l'exploration du sens. Une vision qui a été confortée depuis par l'autre socio–sémioticien de l'âge d'or du groupe sémio–linguistique (E. Landowski), par le « dissident » F. Rastier et par l'esprit de synthèse de J. Fontanille. Egalement par tous ceux qui ont exprimé d'une manière ou d'une autre le vœu de participer, comme Floch, mais surtout comme le Greimas de l'avant–Dictionnaire et comme Saussure, à l'entreprise d'une grande anthropologie. Enfin, la conception du parcours du sens comme un processus d'identification-appropriation n'est pas seulement en accord avec le projet greimassien de la sémiotique objectale (*n+1p*) évoqué dans *Du Sens II*[286], mais elle va également dans le sens de la conception phénoménologique de l'expérience d'autrui[287].

[286] Pour le Greimas de *Du sens II,* le projet d'une sémiotique des objets vise deux grandes problématiques, celle de l'appropriation et celle de la construction des objets, qui se situeraient à deux niveaux distincts : « *celui de la perception et celui de la transformation du monde* » (cf. p. 13). Il est intéressant de noter que le point de jonction des deux problématiques et des deux niveaux en question est l'usage, ce qui est compréhensible au fond si l'on revient à l'idée, démontrée sur les trois niveaux de la théorie, que c'est le point de vue de l'action (ou plutôt de l'interaction sujet–objet) qui soutient l'édifice théorique de la sémiotique greimassienne.

[287] M. Merleau-Ponty pose le problème d'autrui comme un corrélat du problème du monde et en même temps, du problème du moi. Sa phénoménologie postule alors la conception de cette expérience comme une progression ou comme un système d'expériences : l'objet, en tant qu'Autre, participe à la construction de son sujet et le sujet se construit par sa situation incarnée dans le monde. La progression de l'expérience est possible en ce sens où le corps de l'objet n'est pas seulement un corps sensoriel, mais aussi un corps informé par la culture, ce que l'objet permet de démontrer. M. Merleau-Ponty, « L'expérience d'autrui », *op. cit.*

La forme, la norme et l'objet

§1. Par rapport à la question des conditions selon lesquelles une sémiotique des objets est possible, le parcours de l'approche syntagmatique (celle de Floch, mais aussi celle de la socio–sémiotique et, en général, de la pratique analytique qui part des constats de la pratique pour en faire des hypothèses théoriques) nous confronte à deux besoins en vue de la construction du sens des objets. D'abord, le besoin d'explorer les systèmes de normes de production-fixation-transformation des formes par le rapport sujet–objet. Ensuite, celui d'identifier différents types d'objets signifiants (« types de sémiotique » pour le *DRTL* ou « types de langage » pour Floch en 1983) à partir de leur degré de fixation, motivation ou symbolisation.

§2. Le problème des systèmes de normes de production-fixation-transformation des formes à partir du rapport entre sujet et objet découle de la prise en compte de la double temporalité (procès/système) et de son application aux composantes de l'objet sémiologique, que l'on peut résumer comme le problème d'identification au sens de « reconnaissance de l'objet » : ce qui n'est pas soumis à interprétation ne peut pas être *reconnu*. D'après la tradition saussurienne, on « identifie» un objet par sa forme (ou son « caractère »), par sa fonction (ou sa compétence) et par sa relation aux autres membres de sa classe – reprise des « composantes » de l'objet sémiologique. Chacun de ces traits différentiels procède de l'ajustement de l'expérience ponctuelle (mise en rapport s-o) avec l'expérience globale, celle-ci composée à son tour de l'expérience « acquise » du sujet (que l'on peut figurer comme un répertoire d'usages) et de l'expérience collective de l'objet en question, qui s'exprime comme une nominalisation ou fixation dans le cadre normatif d'une pratique. La première expérience est le fait du sujet en tant que présence incarnée dans le « monde » (elle-même impliquée par la matérialité de l'objet) et la deuxième est le fait du sujet en tant qu'être social qui, de ce fait, institue tout objet perçu en *objet culturel*.

De cette manière-là, le couple système/procès pose le substrat de l'identification, et celle-ci est entendue comme une systématisation progressive des rapports sujet-objet. Le premier palier de systématicité correspond à l'identification « catégorielle» de l'objet et son socle est le sensible, comprenant autant les données sensorielles que la gestualité voire la dimension pathémique du vu/senti. L'acte interprétatif le plus simple de ce palier est *l'unité* (on reconnaît les limites d'un objet par contraste avec un fond possible), ensuite c'est la *segmentation* (on distingue des parties dans le corps de l'objet) et finalement, on identifie la manière d'entrer en contact avec lui (par le geste : préhension, percussion…). Un deuxième palier est celui de l'identification par « normalisation » ; il se construit à partir de l'« information » issue du premier palier d'ajustement (ou systématicité) qui est ensuite modalisée ou soumise à une évaluation concernant son *acceptabilité*, celle-ci entendue comme le rapport entre le perçu et une visée, laquelle est « locale » dans un premier moment (la visée individuelle d'un usage). Les évaluations de ce palier concernent des phénomènes allant de l'iconicité à la nomination[288] et, de ce fait, elles ont souvent fait l'objet des préoccupations sur la Vérité, mais si l'on accepte que le sens n'est pas logique (mais dialogique, graduel etc.), nous saurons qu'elles concernent plutôt la problématique du *croire* ou du *paraître*.

Une des questions qui émergent à ce stade est de savoir si l'on peut considérer les différentes formes de la *normalisation* ou *fixation*, de l'iconicité à la nominalisation, comme *fonctions discursives,* et celles-ci comme systèmes de normes. Dans un deuxième moment, la visée est située dans la sphère collective : c'est ici que l'on reconnaît l'appartenance et la situation de l'objet par rapport à une classe et une pratique. Si dans le premier palier la reconnaissance de l'unité permet ensuite d'effectuer la segmentation de l'objet, dans ce deuxième palier la

[288] Le nom, présenté par Saussure comme un des traits signifiants des objets symboliques (lettres de l'alphabet et personne mythique), subsume la fonction et la position par rapport aux autres du fait justement de son caractère figé ; c'est pourquoi nous ne l'avons pas considéré comme un trait différentiel de l'objet.

reconnaissance de l'acceptabilité normative d'un objet permet par la suite d'y effectuer des variations et des transformations.

La culture ne serait-elle pas davantage une construction « bi-temporelle » que diachronique » ? (temporalité objective de l'expérience discursive + temporalité subjective l'expérience sensible) ?

§3. Le deuxième besoin pour la poursuite de cette réflexion sur les objets en sémiotique, celui de l'identification de différents types d'objet de sens à partir de *leur degré de motivation* (nombre de plans), est un problème qui synthétise les questions de la double temporalité et de la réflexivité des types de sémiotique-objet, illustrées autant dans le *DRTL* que dans les travaux de l'atelier de sémiotique visuelle. Si toute identification est déjà une interprétation et si la sémiosis est le résultat d'une interprétation, on peut supposer qu'il existe une forme de sens dans toute situation d'usage — même lorsque celui-ci n'est pas figé ou sémantisé par son attachement (réalisé) à une pratique — par le seul fait que ces situations-là impliquent une suite de processus ou de parcours interprétatifs plus ou moins complexes. C'est ici que cette réflexion reprend la typologie des sémiotiques du *DRTL* et la réflexion de Floch sur la syncrétisation en vue d'une typologie de « langages » —il ne faut pas perdre de vue que *sémiotique*, *identification* et *langage* fonctionnent ici comme des synonymes. Dans la lecture que fait le *DRTL* de la théorie de Hjelmslev, le symbole est une sémiotique « monoplane » tandis qu'une sémiotique « proprement dite » est une sémiotique biplane[289] ; le parcours de l'œuvre flochienne nous a permis de mettre en avant la présence des formes signifiantes à mi-chemin entre une sémiotique biplane et une sémiotique monoplane : ce sont les sémiotiques semi-symboliques. Ainsi, l'existence de systèmes semi-symboliques démontre le mouvement entre les objets institués (symboles) et les insignifiants —« non-objets » ou formes hypothétiquement non reconnaissables.

[289] Ou, par extension, un *signe* au sens saussurien.

Si la personne mythique (dans une légende) est un objet sémiologique au même titre qu'une lettre (dans l'alphabet), et si tant l'une que l'autre représentent un stade de sémiotisation ou de fixation de la valeur particulière —la symbolisation—, alors les systèmes semi-symboliques représentent des objets de sens en devenir, pas encore figés dans une pratique, ni sémantisés de quelque manière que ce soit. Or, si les pratiques (siège de la norme) auxquelles on peut rattacher les symboles et les signes (ou sémiotiques « biplanes » strictes) sont bien identifiées, et c'est cela même qui nous permet d'appliquer une norme à une phénoménalité, quelle est la nature de celles auxquelles s'attachent les phénomènes d'identification semi-symboliques ? Le problème du type d'objet et de la sémiotique-objet est alors subsidiaire à celui de la norme, appliqué cette fois-ci à la pratique.

Pour continuer en ce sens, il faut s'arrêter sur la question de l'origine de la norme : elle est le fait d'une régularité, c'est elle qui crée une situation d'évaluation par laquelle la forme *résonne* (elle ne se répète pas de manière identique, en accord avec l'enseignement de Saussure sur *l'instantanéité* du sens) ; par extension, le *type* est la catégorie issue de l'interprétation d'une doxa en vigueur. On fera alors l'hypothèse que les pratiques sont elles aussi insérées dans un processus de normalisation ou, pour donner une image plus précise du mode de fixation propre aux pratiques, nous dirons qu'elles vivent des parcours d'*institutionnalisation* (si l'objet appartient à la dimension individuelle de l'expérience, la pratique est l'objet à figer sur l'axe de la dimension collective). Les pratiques sont alors plus ou moins « instituées » (voire *institutionnalisées*) dans leur parcours allant du rapport s-o individuel au collectif.

Au stade le moins figé, une pratique est un *contact*, ensuite un enchaînement de *gestes* de contact ; lorsque cet « usage » se répète, une pratique devient une *habitude* ; quand cette habitude est partagée par une communauté, elle peut donner lieu à une *coutume* ; si elle est normalisée (la norme d'une pratique collective est un protocole), elle devient un *rituel* ; lorsque le protocole est inséré à

une des fonctions idéologiques, elle est une *tradition*[290]. La question que l'on peut alors se poser est comment circonscrire la situation de l'objet lorsque sa pratique de référence n'est pas identifiée (fixée), c'est-à-dire lorsqu'elle n'appartient pas à un type de pratique mais à plusieurs d'entre eux. Citons comme exemple le cas de l'automobile : cet objet appartient autant au design (pratique appartenant au discours de la production industrielle) qu'à la consommation (pratique appartenant au discours commercial et des lois), au sport (pratique appartenant au discours de la force physique) et à l'activité quotidienne du transport. Quel est le statut du transport en tant que pratique, quel est le statut de l'usage quotidien ? L'œuvre de Floch paraît s'être arrêtée là où elle pouvait avoir trouvé un point de relai, non de conversion mais uniquement de niveau méta-sémiotique, entre les différents paliers de l'apparaître du sens.

2.3 Le *fantasme* de l'objet et les sémiotiques formalisantes : naturalisation, intentionnalité et fonction

2.3.1 Le besoin *naturel* de l'objet. A la recherche de l'*objectivité* perdue

§1. « *L'objet est un concept syntaxique, un terme aboutissant de notre relation au monde* —c'est ainsi que Greimas circonscrit le problème dans son célèbre article sur les objets de valeur ; et le sémioticien d'ajouter : « *mais, en même temps* [il est] *un des termes de l'énoncé élémentaire qui est un simulacre sémiotique* »[291]. Par cette phrase, Greimas réunit la problématique de l'Objet comme objet épistémologique

[290] A propos de la norme et la doxa, voir F. Rastier, *Arts et sciences du texte, op. cit*., 2001. À propos de l'habitude, le rituel et l'imitation, voir M. Merleau-Ponty, « L'expérience de l'autre », *op. cit.,* 1988.

[291] A. J. Greimas « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative », *op. cit*., p. 23.

de la sémiotique (*n+1*) et celle de l'interrogation gnoséologique sur la connaissance du monde (*n+2*). S'agit-il d'une confusion entre les différents niveaux de l'objet ?

§2. La théorie des modalités, présentée en 1974-1975 par le groupe d'études sémio–linguistiques comme une étape intermédiaire dans l'élaboration d'une sémiotique des passions, connaît un certain aboutissement dans la typologie des sujets qu'on doit à J.-C. Coquet. Or, pour que la théorie greimassienne de la valeur soit « complète », A. J. Greimas estimait qu'il était nécessaire d'en faire autant avec l'Objet, cet Autre confronté par le sujet dans sa construction. Dans l'introduction de *Du Sens II*, le recueil où Greimas avait republié l'article sur les objets de valeur paru dans *Langages* en 1973, il est de nouveau question de l'objet. Greimas y fait état du besoin « logique » de compléter cette théorie sur les sujets consacrée « *à la formulation de ses parcours possibles et à leur schématisation typologique* » par une théorie des objets qui porterait sur les mêmes objectifs. La raison qui oriente cette ambition découle aussi d'une inversion simple de la problématique du sujet[292] :

> S'il n'est plus besoin d'insister sur le rôle primordial du sujet qui, lors de la perception, va au-devant des objets pour construire à sa guise le monde naturel, la problématique peut néanmoins être inversée en affirmant le « déjà là » des figures du monde qui non seulement, de par leur être, seraient provocatrices, « saillantes », et « prégnantes » […], mais qui, en poussant plus loin, participeraient activement à la construction du sujet lui-même.[293]

Autrement dit, si le sujet donne lieu à l'objet *parce que c'est lui qui le perçoit* (s→o), alors peut être que l'objet (la *chose*) a non seulement la propriété d'être « saisissable » —pour ne pas dire « sensible » ou « intelligible »— par le sujet, mais aussi celle de transformer, de participer à la construction du sujet percevant. La question centrale de la sémiotique objectale est, ainsi, de vérifier cette hypothèse.

[292] *Idem*, p. 13.

[293] *Ibid*.

§3. Étant donné qu'elle a pour source et repère la sémiotique *subjectale* et que l'aboutissement de celle-ci était à l'époque une typologie, la sémiotique *objectale* devait donc naturellement aboutir à une typologie des objets de niveau *n+1* afin de savoir dans quelles conditions l'objet participe à la construction du sujet et quelles implications cela pourrait avoir sur le sens. Si les objets de l'analyse (objets de niveau *n*) ne sont pas convoqués explicitement jusqu'ici, néanmoins, les initiatives répondant de manière plus ou moins explicite à cet appel pour une « sémiotique des objets » le feront, ainsi que nous le verrons. Si dans le paragraphe précédent nous avons considéré les propositions de Floch comme une approche syntagmatique de l'objet n, celui-ci est dédié à parcourir les différentes visions paradigmatiques de l'Objet en sémiotique.

2.3.1.1 Une typologie des objets : une « objectivité » par recensement

§1. Il n'est pas sûr que l'hypothèse sur la participation de l'objet à la construction du sujet implique nécessairement ou « naturellement » le besoin de construire une typologie ; en revanche, la décision de démarrer l'enquête sur l'objet par leur classification, ce en quoi consiste une typologie, implique l'obligation d'établir un critère recteur pour l'organisation de tous les objets à l'intérieur de celle-ci. Comme résultat de cette démarche, on obtiendra une image des traits distinctifs de la *classe* des objets qui les différencie de tout ce qu'on aura défini en même temps comme *non-objet*, mais pourrions-nous appeler cela « objectivité » ? La définition que la théorie sémiotique donnerait à ce caractère (objet construit pour la théorie, *n+1*) des objets connus (objets soumis à l'analyse, *n*) servira-t-elle à créer une théorie de l'objet et de son interaction avec la subjectivité (objet construit de niveau *n+2*) ?

§2. Pour avoir une image de la particularité des perspectives que nous allons parcourir, il faut rappeler que si les propositions de Floch pour une approche du design font référence aux « types d'objet » (le couteau appartiendrait ainsi à « la classe des outils ») ou aux « types de valeur » (pratiques, mythiques,

critiques ou ludiques), elles ne s'insèrent pas dans la logique de la classification des objets pour une sémiotique objectale : les types d'objet qu'il évoque appartiennent au niveau *n*. Sa discussion sur les types d'objet concerne l'objet de l'analyse (niveau *n* de la construction scientifique) et est posée comme questionnant la problématique des types de langage (ou types de sémiotique), à laquelle la sémiotique arriverait par l'enquête sur les sémiotiques syncrétiques.

Une voie opposée (par rapport au point de départ choisi) à celle de Floch, mais toujours développée au sein du groupe d'étude fondé par Greimas, est celle qui a consisté à penser les objets depuis la théorie par une procédure qui se veut une approche déductive stricte –par opposition à la démarche « hypothético-déductive » décrite par Greimas comme une « recette » en 1985 (cf. *supra*, 2.2).

2.3.1.2 La forme, la substance et la science : interprétations autour du sens des objets

§1. Nous avons défini la perspective des propositions que nous allons étudier comme une vision *paradigmatique*, ce qui veut dire qu'elles cherchent à définir tous les objets de façon « transversale ». Comme la seule chose qu'on peut dire d'un objet *a priori* est qu'il *est*, c'est-à-dire qu'il *a une présence* ou qu'il occupe une certaine *étendue/intensité*, alors l'entrée la plus « directe » ou « transversale » pour essayer d'approcher l'objet est de se saisir de sa *forme*. C'est ce que fait J. Fontanille, par exemple, à l'occasion d'une introduction à la sémiotique des objets[294]. Dans l'expérience quotidienne, nous associons habituellement la forme à ce qu'on peut voir de l'objet, mais une sémiotique des objets qui se place au niveau *n+2* (en tant que théorie de l'objet) cherche à rendre compte de tous les objets possibles et l'on constate qu'il y a « des choses » (des objets) que l'on « pense » ou que l'on imagine, même si on ne peut pas les voir ou si elles n' « existent » pas dans

[294] J. Fontanille, « Sémiotique des objets », in *Versus 91-92*, (*Semiotica degli oggetti)*, p. 91.

la nature (par exemple, les numéros). Il faut alors considérer la définition de la forme sous un critère plus large.

§2. Le mot *forme* a une acception spécifique en sémiotique greimassienne qui lui vient de l'interprétation du signe Saussurien (objet de niveau *n+2*) par Hjelmslev et que l'on peut résumer très sommairement par une conception de la forme couplée à la substance. Dans la théorie de Hjelmslev, l'application de cette conception duale du *signe* découle de« l'interdiction » de faire référence à la substance dans l'analyse. C'est le principe d'immanence : l'objet de l'analyse (objet *n*) doit être traité de façon déductive et non pas inductive, c'est-à-dire en prenant l'objet comme une classe dont on déduira des composantes jusqu'au point de ne plus avoir de composantes à distinguer. La vision inductive serait celle qui consiste à partir d'une composante, palier le plus simple, pour arriver à la classe, palier plus général. La procédure déductive préconisée par Hjelsmlev est censée faire de l'analyse une démarche non contradictoire, exhaustive et simple, donnant ainsi lieu au « principe d'empirisme » sur lequel Hjelmslev a fondé sa conception de scientificité.

§3. C'est sur l'argument de scientificité que le principe d' « empirisme » de Hjelmslev a donné lieu à des approches « formalistes » pour l'analyse des objets de la sémiotique greimassienne. En effet, dans l'analyse d'objets linguistiques (objets de niveau *n*), l'interprétation du principe d'immanence comme une interdiction de faire référence à tout ce qui ne serait pas la *chose elle-même* a donné lieu à l'exclusion du « contexte » et dans l'analyse des objets non-linguistiques, à l'approche paradigmatique : à partir de l'univers des objets donnés, on crée des classes en bâtissant une typologie.

2.3.1.3 La fonction et ses difficultés

§1. Si les objets ont une forme, c'est qu'ils arrivent à être « composés », c'est-à-dire à avoir une certaine unité. C'est du fait de cette forme, constat de leur unité, qu'ils sont « maniables », même figurativement parlant. Si la forme est l'élément

« naturel » par lequel un objet peut être étudié, la fonction réelle ou potentielle pour laquelle il semble approprié est le deuxième aspect par lequel les objets sont approchés.

Ce problème paraît toutefois beaucoup plus complexe puisqu'il touche la délicate question de la valeur des objets. La difficulté réside, d'une part, dans le fait que l'exigence d'« immanentisme » se heurte à de solides obstacles : comment parler de la valeur sans sortir de l'objet, du moins pour appliquer le principe de différence ? D'autre part, la fonction de l'objet, lorsqu'on refuse de s'intéresser à un repère extérieur, équivaut figurativement mais aussi théoriquement à considérer l'objet comme un sujet (car si l'objet peut accomplir une fonction, c'est qu'il en est capable, l'objet devenant ainsi un sujet de faire).

Comment peut-on donc caractériser la fonctionnalité de l'objet, en quoi est-elle différente d'un Sujet proprement dit ? Nous allons maintenant passer en revue quelques unes des propositions « formelles » —au sens hjelmslevien, c'est-à-dire « déductives »— de sémioticiens d'inspiration plus ou moins greimassienne de la deuxième et troisième génération s'intéressant à l'analyse d'objets-chose en sémiotique. La première d'entre elles est une typologie des objets proposée par Jean-François Bordron et bâtie sur l'étude de *l'unité* de la forme de l'objet.

Ensuite, nous prendrons connaissance de la proposition d'A. Zinna qui, à partir de l'étude des parties de l'objet, identifie un certain nombre de *fonctions* praxéologiques, donc propres à l'objet. La proposition de M. Deni, que nous mentionnerons dans un troisième moment, constitue de fait un lien entre la théorie des modalités et celle des interfaces de Zinna.

2.3.2 Les procédures classificatoires dans la sémiotique des objets, procédures *en-quête* de scientificité

§1. J.-F. Bordron, sémioticien greimassien de deuxième génération et philosophe de formation, a choisi la construction d'une morphologie pour son étude des objets et celle-ci fait aujourd'hui office de référence chez les sémioticiens qui s'occupent des objets non-linguistiques dans la tradition greimassienne, tout particulièrement parmi ceux qui sont intéressés par les objets techniques. Il a nommé sa proposition *Esquisse d'ontologie matérielle* en référence à l'expression « ontologie formelle » par laquelle E. Husserl désigne la phénoménologie transcendantale en tant que constituante de l'être.

§2. Son point de départ étant la définition de l'objet (entité d'un monde « réel ou idéal », des « idéalités » jusqu'aux unités syntaxiques que la grammaire appelle *objet*) comme le corrélat d'un acte intentionnel —car on le pense, on le sent, on le produit, on l'évalue—, l'hypothèse que la proposition de Bordron construit est qu'on pourra reconnaître différents types d'objets sur la base de *principes intentionnels* qui contribuent à les former.

En ce sens, Bordron distingue une première intentionnalité, dite *catégorielle*, qui fait référence aux attributs de l'objet (la taille, la quantité, la couleur...). Ensuite, une intentionnalité *schématique* qu'il identifie à la « forme iconique » de l'objet, c'est-à-dire à « sa capacité à se détacher d'un fond » : l'objet possède une *extensité perceptive* —et celle-ci n'est pas nécessairement sensorielle, pour peu qu'on accepte que les idéalités sont susceptibles d'être « percevables ». Un troisième type d'intentionnalité, dite *eidétique*, considère les objets à partir de leur statut de constructions ou de structures. L'intentionnalité *transitive* , quatrième type d'intentionnalité proposé, relève en quelque sorte de la fonction ou du rapport dit « de causalité » que l'objet représente lorsqu'il entre en rapport avec un sujet —autrement dit, lorsque le sujet *se sert* de l'objet en vue d'une fin quelconque. Enfin, une cinquième règle d'intentionnalité a été appelée

l'intentionnalité *sémiotique* et consiste à considérer l'objet comme porteur d'une signification.

Sur la base de ces types intentionnels, Bordron établit une première distinction en remarquant que les objets « empiriques » possèdent « *une teneur catégorielle…, eidétique … et schématique* » en même temps qu'ils sont « *le centre* » d'une intentionnalité transitive et portent une signification. Ces objets, que l'on peut identifier à des *figures* ou *objets du monde naturel* si l'on utilise la terminologie greimassienne (objets appartenant au niveau « *Ns* » de manifestation, soit en quelque sorte l'« énoncé », cf. *supra* §2.1.3), marquent leur différence avec d'autres objets, par exemple des passions ou d'autres types d'objets « idéaux », par leur composition intentionnelle —le nombre et la qualité des intentionnalités que les « objets » présentent. Cependant, les passions peuvent tout aussi bien être un objet de l'analyse (*ns*) de la sémiotique. Comment Bordron explique-t-il ce fait ? On ne peut pas accorder une intentionnalité sémiotique aux passions, nous dit Bordron, parce que le contenu serait plus étendu que le plan de l'expression : c'est l'idée très courante de l'impossibilité de mettre en parole certains sentiments tellement leur intensité ou leur complexité dépasseraient le système de la langue. L'exemple des objets empiriques vs les objets idéaux sert à illustrer l'idée que l'analyse des types intentionnels pourrait mener à une définition de types d'objet en tant qu'« *intersection ou sélection* » de types intentionnels.

Par ailleurs, à partir de la reconnaissance qu'une forme est un système muable (*dixit* Merleau-Ponty), Bordron étudie les objets en les considérant comme des totalités, dans leur « *moment d'unité* ». Le « moment d'unité » est donc le moment où un objet se constitue en *forme* sur la base des trois premières intentionnalités.

Bordron a emprunté le concept de totalité à la IIIe *Recherche Logique* de Husserl où celui-ci pose l'existence de trois sens différents pour l'idée de totalité : la totalité au sens *prégnant*, qui traite des « saillances » des formes ; le sens

restreint qui s'occupe des objets en tant que *substrats* et, enfin, le sens *ample*, dans lequel sont compris les deux précédents.

§3. Comme l'ontologie matérielle de Bordron entreprend l'étude des objets à partir du moment de leur « unité » et puisque le concept de totalité implique un tout et ses parties, elle devient alors une étude « méréologique », c'est-à-dire s'intéressant aux rapports entre le tout et les parties : les limites, les composantes, les dépendances. La proposition de Bordron se termine par une première typologie des objets selon les rapports qu'entretiennent leurs parties entre elles et avec l'ensemble, qu'il organise selon une sorte de dominance d'un type intentionnel. Ainsi, il est en mesure d'identifier 12 types de structures objectales : les *compositions*, les *configurations*, les *architectures*, les *agglomérations*, les *chaînes*, les *fusions*, les *intentions*, les *figures*, les *esquisses*, les *agrégats*, les *atomes* et les *extensions*.

2.3.2.1 Limites de l'exploration de l'objet en sémiotique à partir du niveau *n+2*

§1. Il est intéressant de noter que la proposition de Bordron, présentée comme une esquisse, est en fait une sélection des problématiques s'intéressant à la *constitution* de l'objet. Le problème de la fonction d'usage de l'objet, c'est-à-dire tout ce qui touche à l'intentionnalité transitive a été laissé (provisoirement ?) de côté. Et le philosophe de reconnaître, lui aussi, le besoin d'un développement « syntagmatique » de la question : « *il manque ici une théorie du changement à l'intérieur des compositions. Nous n'avons fait qu'extraire les éléments minimaux d'une telle théorie* »[295]. Plus qu'une théorie des changements, il faudrait bien tenir compte du fait qu'avec cette typologie, Bordron classifie des actes intentionnels — des idées et non pas des objets dont ils seraient l'aboutissement. Contrairement à la procédure déductive d'inspiration hjelmslevienne, cette analyse ne part pas d'une classe mais de la composante pour en induire ensuite les types d'objet. C'est-à-dire qu'au fond, cette approche traite de l'objet de manière « transcendante » ;

[295] J.-F. Bordron, *op. cit.*, p. 65.

est-ce un désaveu du « principe d'immanence » hjelmslevien et, le cas échéant, cela voudrait-il dire que la sémiotique greimassienne a changé de paradigme (objet de niveau n+2) quittant en cela celui du signe saussurien ?

§2. En étudiant les propositions de J.-M. Floch, nous avons vu qu'il existait une confusion apparente entre un objet de niveau *ns* dont s'occupe Floch et *l'Objet de valeur* de Greimas en 1973, qui est un objet du niveau épistémologique ou *n+1*. La proposition de Bordron étudie les objets d'un point de vue *n+2*, c'est-à-dire au niveau des interrogations sur l'être de l'être, mais on aurait tort de prêter à ses réflexions une application directe aux objets de l'analyse (niveau *n*), matériels ou non, puisque cela irait à l'encontre des principes de la sémiotique greimassienne en confondant *l'objet* soumis à l'analyse avec *l'idée de* l'objet. Un peu comme dans la description du type intentionnel « schématique », pour laquelle on prête à l'être de l'objet une *extensité perceptive* : s'il est aisé de supposer l'existence d'un objet, il l'est moins de justifier que les objets « idéaux » sont susceptibles d'être perçus, auquel cas on serait en train de postuler l'identité du sensible et de l'intelligible. Faut-il donc considérer sémiosis, cognition et perception comme des synonymes ?

Par ailleurs, le fait de pouvoir attribuer à un « objet » une causalité par le biais d'un acte intentionnel ne résout pas le problème de la valeur ; au contraire, cela actualise avec force la pertinence d'une interrogation sur ce point. Par exemple, dans le cas de la première intentionnalité identifiée –quelle est la raison de cette primauté ?–, dite « catégorielle », la taille, la couleur, etc. sont des évaluations effectuées par le biais d'un moyen de saisie (par exemple, la perception visuelle) qui sera tôt ou tard mis en rapport (ou *interprété*) par un ensemble de règles d'ordre culturel (par exemple, dans le cas très connu des couleurs, qui souvent n'ont pas de traduction exacte d'une langue à autre). D'ailleurs, le mot « attribut » lui-même introduit l'idée de l'intermédiation nécessaire d'un sujet dans l'interprétation la plus minime de l'objet (par l'action transitive d'attribuer). Dans cet ordre d'idées, nous revenons à la question de la construction de l'objet par le

sujet et non pas le contraire, ce qui était le but de l'interrogation sémiotique sur les objets.

Enfin, il n'est pas indispensable de revenir au principe d'empirisme de Hjelmslev pour évoquer la nécessité de se pencher sur le risque de contradiction que suscite l'idée de *l'intentionnalité sémiotique* comme éventualité d'un objet, c'est-à-dire le fait qu'il puisse porter un sens. En effet, cette affirmation pourrait aller à l'encontre d'au moins deux autres types intentionnels : le « transitif » et le « catégoriel ». A ce propos, concernant l'assimilation du problème de sens au problème de la valeur, Saussure prévient :

> « Il n'y a pas la moindre limite définissable entre ce que les formes valent en vertu de leur différence réciproque et matérielle, ou ce qu'elles valent en vertu du sens que nous attachons à ces différences. C'est une dispute de mots ». [296]

Quand Bordron n'établit pas de différence de principe entre objet matériel et objet idéal, il rejoint la position de Saussure. En revanche, lorsqu'il partage la fonction (intentionnalité transitive) et la valeur (intentionnalité sémiotique), sa réflexion se heurte au problème de cette synonymie. Ainsi, le passage entre l'explication des types intentionnels et les « types d'objet » résultants ne paraît pas aller de soi. L'usage, la valorisation, la compositionnalité et le schématisme des objets ne sont-ils pas des expressions d'un seul et même problème ? Ne pourrait-on revenir sur cette idée à la lumière de Saussure afin de passer en revue les différents objets d'analyse (niveau « *n* ») qui sont soumis à la sémiotique ?

§3. Étant donné que tout ce qui touche à l'intentionnalité transitive (ou « fonction », un autre synonyme de « valeur » pour Saussure) a été volontairement laissé de côté par Bordron, son essai d'ontologie matérielle a jusqu'ici le mérite de

[296] Paris, Gallimard, p. 28. Cette explication se complète avec celle mentionnée dans le paragraphe dans lequel le maître genevois considérait les termes fonction, forme et valeur comme des synonymes, bien que ce soit la valeur qu'il préférait retenir, en ce sens où elle était la mieux à même de rendre compte du fondement différentiel de son fonctionnement.

bien signaler les liens avec différentes formes d'intentionnalité du sujet. Sa limite, pour nous, est qu'elle en reste au niveau *n+2*, correspondant à une *théorie de la connaissance,* sans pouvoir résoudre les questions que pose l'objet en sémiotique, soit comme objet de l'analyse (*n*), soit comme corrélat du sujet dans la théorie de l'action greimassienne (*n+1*).

2.3.2.2 L'approche méréologique comme analyse de l'objet « par lui-même »

§1. Inscrit dans la même ligne (« formelle » et méréologique) que Bordron, A. Zinna démarre sa proposition d'une sémiotique des objets en observant que le « premier sens » d'un objet, c'est sa finalité[297]. Autrement dit, sa position s'aligne sur l'idée de Saussure qui identifie la valeur et le sens. Aussi positionne-t-il sa proposition comme une alternative aux vues qui considèrent l'objet comme une extériorisation de la compétence du sujet (notamment chez Maldonado et Eco).

§2. Tout comme J.-M. Floch, Zinna prend appui sur les recherches de Leroi-Gourhan sur le geste comme dénominateur commun du langage et de l'objet, mais à la différence de l'auteur des *Identités visuelles*, il considère que « *c'est l'objet qui parle pour lui-même par les valeurs qu'il apporte de par son projet »*[298]*.* C'est pourquoi il dédaigne toute « sémantique » et « symbolique » des objets puisque les connotations et symbolisations qu'ils comportent sont de ce point de vue, moins pertinentes pour la classification des objets —« impératif de la science », reprend-il à R. Thom[299]— et par conséquent, moins scientifiques. S'il reconnaît la dépendance par rapport à l'usage –un objet est reconnu en fonction de sa pertinence par rapport à une pratique–, pour Zinna, la partie la plus intéressante des objets construits par l'homme réside dans leurs aspects productifs. Ce qui fait de la chose (naturelle) un objet (culturel) est bien une intervention humaine, qui n'est pas tant *l'utilisation* —les animaux étant tout aussi capables de se servir des

[297] A. Zinna, « L'objet et ses interfaces » in : *Les objets au quotidien*, (J. Fontanille et A. Zinna, dirs). Limoges, Pulim, 2005, p. 163.

[298] *op. cit*, p. 189.

« choses » et même de les façonner pour qu'ils servent à des buts spécifiques—, que la production : aucun animal ne semble s'intéresser à la fabrication d'outils pour optimiser la fabrication d'objets.

En somme, pour cet ancien élève de Greimas et d'Eco, l'intervention humaine est moins caractérisée comme réception que comme intention de production. De ce fait, il reconnaît, à l'aide des idées de G. Simondon[300], une certaine « profondeur fonctionnelle », c'est-à-dire un éventuel déploiement de la fonction sur la base du devenir social : l'objet *technique* est le résultat d'une manipulation gestuelle alors que l'objet *technologique* est le résultat d'une manipulation « méta-objectale ». Finalement, il définit l'objet qui l'intéresse comme *« le résultat de la rencontre entre une vision culturelle de la fonction esthétique et/ou pratique par rapport à l'état de développement technologique qui permet sa réalisation dans une matière et dans une forme donnée* (p. 166)[301].

Par rapport à cette vision de l'objet matériel (objet de niveau *n* appartenant à la classe des « objets technologiques »), Zinna revient à des questions d'interprétation dans l'usage, puisque la question à laquelle son approche méréologique (rapport entre les parties et le tout) cherche à répondre est comment l'objet *communique* au sujet sa fonction et son mode d'emploi. En ce sens, l'analyse des objets de Zinna se structure sur la distinction de différents plans dans l'objet autour de ses points et de ses zones de contact avec cet autre corps qu'est l'usager, ou avec d'autres corps-objets plus vastes (englobants) ou plus petits (englobés) que l'objet de référence. L'ensemble fonctionnel de ces zones

---

[299] *op. cit*. p. 162.

[300] G. Simondon. *Du mode d'existence des objets techniques*. Paris, Aubier (philosophie), 1958 (1989). 333 pp.

[301] Ici, Zinna refuse de s'engager par rapport à la problématique nature-culture, ce qui nous laisse penser qu'il n'est pas à l'aise avec l'idée de devoir mettre l'évolution technique du côté du besoin. En outre, sa définition est curieuse : un objet peut-il être le résultat d'une vision de la fonction *par rapport* au développement technique qui le rend possible ? Les objets seraient-ils, tout simplement, des discours auto-référencés ?

d'interaction et points de contact s'appelle interface. Un premier palier distingue ainsi les parties de l'objet s'adressant au sujet usager (« interface sujet ») ou à d'autres objets (interface objet) et la zone de contact (« points d'intervention »).

Sa typologie rend ainsi compte de trois types d'objets culturels, selon que leur dominante est le rapport *objet/objet* (auquel cas on aura un objet « à valeur interobjectale ou métaobjectale »), *sujet/objet* et même *sujet/sujet*, dans le cas des objets dont la configuration fait qu'ils servent comme médiateurs entre sujets.

§3. En termes de fonction, l'interface-sujet est définie comme la partie de l'objet qui permet l'accomplissement de la *fonction de base* par la *fonction d'usage,* tandis que l'interface-objet vise des fonctions méta-objectuelles (niveau technologique). À partir de la description « topologique » de chacune des zones fonctionnelles que sont les interfaces, l'analyste serait donc en mesure d'identifier d'éventuels problèmes d'entente entre usager et objet, ou d'optimiser l'autonomie des opérations entre les parties de l'objet.

En dernière instance, la proposition du sémioticien italien cherche à changer le point de vue habituel des sémiotiques, pour se placer du côté de la production–conception et non pas de celui de la réception–valeur. Pour lui, la démarche qui part de la théorie pour arriver à l'analyse est le moyen de donner à la science (d'une certaine théorie des objets vers la sémiotique) des instruments valables pour la recherche sur les objets.

2.3.2.3 Des fantasmes qui hantent la maison de la sémiotique objectale formelle

§1. La proposition de Zinna est minutieuse et détaillée : il a puisé dans les réflexions de Bordron et de Floch, en y ajoutant des enseignements venus d'autres frontières disciplinaires et géographiques. Là où Bordron évite de traiter certains aspects de l'objet à cause de leur nature problématique, Zinna prend le relai en s'intéressant précisément à ce que le texte de référence (l'« esquisse d'ontologie matérielle » de Bordron) a passé sous silence : la fonction et ses rapports avec le

sujet. Dans l'utilisation qu'il fait des sources que Floch avait jadis explorées, Zinna n'évacue pas le problème de la culture mais, au contraire, distingue pour lui plusieurs paliers d'application.

Le premier palier constitue un horizon de référence pour sa proposition — que l'on peut identifier comme un objet de niveau *n+2* et qui correspondrait à une certaine sémiotique des cultures[302]. Il reconnaît aussi le lien existant entre la culture et l'usage sous la forme de la pratique (on reconnaît un objet par sa pertinence par rapport à une pratique). Si la fonction reste redevable d'une pratique, elle l'est aussi par rapport à la temporalité et à la spatialité dans lesquelles se situe ladite pratique. Ensuite, Zinna nous conduit à considérer, de manière novatrice, le fait que l'objet est « culturel », non seulement comme « chose utilisée » (cadre fonctionnel), mais aussi en tant que « chose fabriquée » (cadre productif) et, de ce fait, l'objet s'inscrit dans une deuxième pratique (de production, par rapport à celle qui correspondrait à son usage). Enfin, et c'est là que son argumentation atteint les dernières lignes de sa proposition, il ouvre la possibilité d'une étude des idéologies du « projet de l'objet ».

§2. Par ailleurs, si elle se présente comme une entreprise pour doter la sémiotique d'instruments pour l'analyse sémiotique des objets, la proposition de Zinna s'avère paradoxalement inopérante en ce qui concerne l'analyse des aspects de l'ancrage culturel du déploiement fonctionnel qu'elle-même soulève. Ainsi, si l'auteur reconnaît que la question de l'objet dépend d'une identification de l'objet par rapport à une pratique ou, plus précisément, à un usage « *x* », son entreprise classificatoire ne définit guère la pratique, ni en tant qu'*usage* ni en tant que *production* et il n'intègre pas non plus la pratique au système de définitions qu'il fournit par ailleurs. La pratique est-elle ou non, alors, un niveau de généralisation pertinent ? Est-ce celle-ci le sujet des systématisations futures ?

[302] A. Zinna, *op. cit.* p. 164.

Lorsque Zinna relie l'interface de l'objet matériel à une « fonction de base » et à une « fonction d'usage », ne s'agirait-il pas de la même confusion que celle de Floch dans son « carré sémiotique de la valeur » vis-à-vis du niveau des objets de l'analyse (*n)* et de celui des objets de la théorie (*n+1*) ? Car lorsque Zinna utilise ces expressions, il fait référence à l'usage au sens praxéologique, gestuel, *physique*, de la manipulation alors qu'en sémiotique greimassienne, quand on parle de « valeur de base », celle-ci est un présupposé logique de tous les programmes et les stratégies développés, et pas uniquement une utilisation prévue pour l'objet par son fabriquant, même en l'entendant comme *un* programme d'action *potentiel*. A moins que l'on considère le « fabricant » ou le « constructeur » comme figures possibles de l'instance de discours responsable de la stratégie (programmation + manipulation). Mais à ce moment, le sujet usager perdrait toute compétence agentive, devenant un adjuvant pour l'accomplissement de la fonction ; de plus, une telle perspective ne pourrait pas rendre compte d'usages alternatifs de l'objet, elle resterait muette devant tout « détournement ». L'analyse de l'idéologie d'un tel projet ne saurait ignorer le programme d'instrumentalisation du sujet usager qu'il implique : le sujet de niveau *n* deviendrait dans ce cas l'objet du niveau *n+1*.

D'autre part, s'il admet que la fonction de l'objet est aussi variable que le sens des mots dans les langues, Zinna ne revient pas sur la question de la temporalité alors qu'elle a été évoquée par sa réflexion sous deux variantes : l'une, en termes d'expérience pour l'usager et l'autre comme cadre historique pour le complexe *fonction—pertinence—pratique*. Quant à la spatialité, si elle fait partie de la description que le sémioticien italien fait du geste de manipulation, notons que la relativité de la fonction par rapport à l'espace où se situe l'objet et le sujet (deuxième aspect de la spatialité évoqué) n'est pas du tout traitée. Tout au long de son argumentation, Zinna fait référence à l'œuvre de Floch, mais quand ces emprunts deviennent un problème pour son positionnement consistant à « *laisser parler l'objet par lui-même* », le sémioticien devient ambigu. Par exemple, toujours

en ce qui concerne la fonction, Zinna utilise l'opposition *esthétique/pratique*[303] au début de sa réflexion comme une différence de « nature », qu'il remplace plus tard par la triade *esthétique/artistique/pratique*[304] de Mukarowski comme jugements de valeur, et finalement, par le caractère quadruple « *esthétique, fonctionnel, communicatif ou praxéologique* [305]» que tout objet comporte. Si dans la première idée les deux termes sont les pôles qui donnent raison à l'évolution technologique (forme-agréable, esthétique, pratique-fonctionnel), que doit-on comprendre de l'ajout d'un troisième terme : « artistique » ? Comment comprendre les aspects introduits par les « jugements » d'ordre culturel, si l'auteur renvoie tour à tour à Goodman, Nieto et Genette pour un éclairage sur les différents aspects de la « finalité esthétique » de l'objet ? Ne pourrait-on voir dans le déploiement des quatre expressions finales de l'objet (pratique, critique, ludique, mythique) une nouvelle reprise de Floch considérant cette fois les valorisations du sémioticien français comme des « niveaux d'interaction » ? Enfin, si la fonction et ces adjectifs s'expliquent par leur rapport à une « pratique », quelle est la « pratique » à laquelle s'attachent les mots « pratique» et « esthétique » ?

Quant aux « reprises discrètes » de Floch par Zinna, le cœur même de sa réflexion —la notion de « configuration » (p. 173) puis de « composantes configuratives » (174) qu'il utilise en s'inspirant de « *la définition de configuration* […] *proposée par Greimas en 1983* »[306]— n'est autre chose qu'une actualisation de l'emprunt que Floch a fait (1995) des trois composantes d'une définition lexématique de Greimas (1973-85), pour les appliquer à un objet[307]. Si l'intention

[303] Zinna, *op. cit*, p. 163.

[304] *Op. cit.,* p. 164.

[305] *Op. cit.*, p. 186.

[306] *Op. cit*., p. 187.

[307] Ainsi que nous l'avons rapporté (cf. *supra* §2.2), Floch se sert d'une définition lexématique empruntée à Greimas dans l'essai sur les objets de valeur pour démarrer son analyse sur l'Opinel, dans une utilisation plus « rhétorique » que « conceptuelle ». Cf. pour Floch, « Le couteau du bricoleur : l'intelligence au bout de l'Opinel » dans *Identités visuelles*, *op. cit*., 1995 p. 181-221. Pour Greimas, « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative » dans *Du sens II*, *op. cit*., 1983, p.19-47.

de Zinna était de ne pas fonder son analyse sur des valeurs sémantiques, elle semble relativement infirmée à ce stade. Ne voudrait-il pas mieux assumer l'héritage *sémantique* utilisé pour se concentrer ensuite sur les différences que l'objet matériel représente, par exemple, par rapport à un texte verbal ?

§3. Depuis son *Actualité du saussurisme* (1956), Greimas signalait qu'un formalisme excessif pouvait mener à l'impossibilité de dépasser la description pour atteindre le palier de l'interprétation. A partir de l'idée que les sémiologies connotatives (celles qui ne s'occupent que *« des aspects communicatifs et symboliques de l'objet* [308]», comme la sémantique de l'objet de Barthes) sont *« à la source d'un design peu fonctionnel et esthétisant* [309]», Zinna revendique la nécessité d'élaborer des instruments descriptifs pour approcher le discours des objets, et non plus (comme « habituellement ») le discours sur les objets. Pour Zinna, cela veut dire laisser parler les objets par eux-mêmes. Et voilà que nous voyons ressurgir cette expression, sur la chose-elle même, qui paraît si opposée à tous les postulats sur lesquels s'est fondée la sémiotique greimassienne.

Si nous ne pouvons qu'être accord avec le plaidoyer d'A. Zinna pour étudier les objets dans leur complexité et avec le projet que la sémiotique s'intéresse non seulement aux pratiques de *réception* mais aussi à celles de la *production* des objets, il nous semble que, dans l'état, cette morphologie bâtie « en amont » n'a pas démontré son avantage heuristique face aux analyses établies par ceux qui —selon la méthode préconisée par Greimas— sont parties de l'« aval » de l'objet (le niveau *n*). Si la fonction d'un objet est relative à une pratique et si celle-ci s'insère dans un cadre culturel spécifique, comment dès lors ne pas intégrer d'emblée les objets de la théorie (ces « instruments » que Zinna se plaît à évoquer) qui circonscrivent la fonction de l'objet, aux situations d'usage dans lesquelles a lieu l'expérience praxéologique de l'objet ? Enfin, on ne saurait ignorer le fait que cette proposition

[308] Zinna , *op. cit*., p. 186.

[309] *Idem*.

prend précisément appui sur les études « de terrain » d'autres sémioticiens (donc sur des perspectives syntagmatiques).

2.3.3 Objet, fantasme ou fétiche ? Quelques implications idéologiques des sémiotiques des objets

§1. Outre le risque évoqué par Greimas de ne pas dépasser la description, on trouve derrière la posture consistant à « laisser parler l'objet par lui-même » une certaine attitude « mystificatrice» propre à l'idée d'une analyse de l'objet comme immédiateté que les postures formalistes ont hérité des grammairiens. Au début de ce chapitre, nous avons évoqué la confrontation entre grammairiens et rhétoriciens, qui nous vient du Moyen Âge, comme une des expressions de l'antinomie corps *vs* esprit dans l'histoire de la culture occidentale. Les grammairiens se revendiquent souvent d'Aristote alors que les rhétoriciens mobilisent Parménide. Pour les uns, le langage est un instrument pour dire les faits ; pour les autres, il est un site de transmission de valeurs.

§2. Laissons de côté l'aspect fondateur de la science occidentale que cette antinomie illustre pour rappeler ici que la grammaire est née comme une entreprise philologique et critique, et non comme une « science naturelle » ou tout autre chose aussi physique. En effet, lorsque le projet de la bibliothèque d'Alexandrie fut mis en place par Ptolémée, il fallait *établir* les textes qui allaient y être conservés ; pour ce faire, les érudits participant à l'entreprise ont inventé la grammaire dans un usage normatif : pour y asseoir toutes les règles qui permettraient ensuite aux traducteurs de se mettre d'accord et d'évaluer si le texte établi en grec écrit correspondait à l'original ou aux enseignements transmis oralement jusqu'alors. C'est ainsi que sont arrivés jusqu'à nous les enseignements d'Aristote —le philosophe n'a pas écrit une seule ligne de sa main !— et c'est ainsi, également, qu'est née une première forme de linguistique comparée. Une autre grammaire a inversé les rôles sous l'influence de son époque (le Moyen Age de l'évangélisation judéo-chrétienne) en visant, à travers son système de règles, non

plus *l'interprétation* de textes mais la *production* d'énoncés « corrects » ; elle s'est inspiré des enseignements d'Aristote, qui se méfiait des rhétoriciens, pour donner un sens plus fonctionnel, univoque, « naturel » ou « génétique » au langage.

§3. Nous retrouvons ici l'opposition réception *vs* production que vise le problème de la continuité du visible et de l'intelligible, de la même manière que nous l'avons identifiée dans la tension entre les différents héritages de la sémiotique greimassienne. Ce n'est pas la seule coïncidence : nous allons isoler ici un épisode de confusion entre niveaux de l'objet. En effet, dans la première tradition grammaticale, l'objectif de la grammaire comme technique était de permettre l'accès aux contenus des textes, alors que dans la deuxième, l'objet de la grammaire était elle-même ou, plutôt, ses produits, ses objets : la discipline traitait ainsi ses objets (niveau *n+1*) comme s'ils étaient des éléments de la réalité (niveau *n*)...

2.3.3.1 Antécédents sur la dimension éthique du langage

§1. Dans sa *Politique*, Aristote —enfin, plutôt ses disciples par la voie des copistes alexandrins puis ses lecteurs-interprètes latins— analyse le langage en distinguant la *fonction physique* de la voix de la *fonction discursive* du logos (parole ?). La première correspond à la faculté de la voix de « représenter » les faits de la nature :

> Les sons de la voix (*phöne*) expriment la douleur et le plaisir. Aussi la trouve-t-on chez les animaux en général : leur nature leur permet seulement de ressentir la douleur et le plaisir et de se les manifester entre eux ».

La deuxième fonction confère une dimension « éthique » à la parole, qui serait même fondatrice des institutions politiques et par extension, de l'humanité (entendue comme cité, groupe social…) :

> « La parole, (*logos*) elle est faite pour exprimer le juste et l'injuste. (12) Tel est en effet le caractère distinctif de l'homme en face de tous les autres animaux : seul il perçoit le bien et le mal, le juste et l'injuste et les autres valeurs ; or c'est la possession commune de ces valeurs qui fait la famille et la cité ».[310]

Les grammairiens « réalistes » n'ont retenu pour le langage que la capacité de rendre compte de ces *faits naturels* que sont la douleur ou le plaisir, en dépit de la dimension *évaluative et critique*, sociale, de l'acte de la parole. Pourquoi ? Ou plutôt, comme toute prétention d'établir une causalité serait dérisoire, quel sens pouvons-nous tirer de la distinction entre les deux fonctions du texte aristotélicien puis de son hypostase par la grammaire logique ?

§2. La première partie de la réflexion concerne l'axe de la réalité ou l'objet au niveau *n* (sons, sensations, animaux), alors que la seconde fait référence à des interprétations ou évaluations, opérations du niveau *n+1* (justice, valeur…). Cet objet premier s'ancre, pour ainsi dire, dans l'axe de la *nature*, tandis que le deuxième s'inscrirait dans l'axe de la *culture*. Jusqu'ici, nous pouvons donc voir le sens qu'il y a à retenir uniquement la première partie de l'explication : assimiler le langage au naturel, en le dissociant du social (la cité, la famille). Mais pas seulement, puisqu'avec la « chute » de la phrase aristotélicienne se bâtit une nouvelle opposition : celle de l'expression (*exprimer* la douleur, le plaisir) *vs* la perception (seul l'homme *perçoit*, cela fait de lui un être différent dans la Création). Quelle idée périlleuse, celle de penser que le langage puisse servir à autre chose (*n+1*) qu'à suivre des normes de l'ordre naturel (*n*) des choses !

§3. Nous reviendrons plus tard sur l'idée d'une certaine *culturalité de la perception*. Pour l'instant, l'intention de ce détour historique est de mettre en avant le caractère « éthique » que les grammairiens ont ôté à la phrase : c'est cette même dimension *critique* qu'on a enlevée à la grammaire, dans l'intention de la rendre univoque. La grammaire étant fondamentalement normative, cette attitude relève

[310] Cf. Aristote, *Politique*, tome I, livres I et II. Texte établi et traduit par Jean Aubonnet. Troisième tirage. Paris Les belles lettres, 1991 (1960). p15.

plus du dogmatisme que de la doxa. Sur le plan de l'activité évaluative, l'univocité annule la critique.

C'est en ce sens-là que toute analyse sémiotique qui se fonde sur le concept de « réalité » de l'objet fait référence à une existence *positive* qui, en dernière instance, n'est pas cohérente avec la théorie les modes d'existence greimassiens — car, à partir du postulat fondateur de l'intelligibilité du monde ceux-ci ne considèrent le monde que sur le mode du *paraître du sens*. Surtout, la dimension « éthique » d'une telle analyse devient réductrice (elle ne vise pas à décrire la diversité, mais à la brider), voire moralisante (les objets manifestés de niveau *n* sont soumis aux règles construites au niveau *n+1*), si bien que l'on peut la considérer somme toute comme « idéologique » (au sens manipulatoire du terme), ceci d'autant plus qu'elle renonce à une dimension praxéologique (déontique).

2.3.3.2 Des mythes que renferment les postures formalistes

§1. La justification de l'entreprise morphologique de créer une typologie pour ensuite y placer les exemples de terrain, en la faisant fonctionner comme une grille d'analyse se traduit par une revendication appuyée. En général, il s'agit de défendre une posture « plus rigoureuse », plus en harmonie avec les idées de Greimas (en interprétant la détermination des objets de niveau n par ceux du niveau *n+1*), plus spécifique, moins sociologique. En somme, plus « scientifique »[311]. Les postures formelles se présentent ainsi comme des efforts pour remplacer la pratique socio-sémiotique ou, du moins, pour ne pas faire appel au discursif (entendu comme la pratique sociale de rattachement) pour rendre compte de la valeur des objets. Cet aspect particulier, ainsi que le trait plus général des procédures formelles qui sont à leur origine, rapprochent les propositions de

[311] Nous pensons notamment à la session de questions-réponses lors de l'intervention de F. Rastier au colloque « Le texte en question », tenu à l'université de Limoges en 2005. À cette occasion, A. Zinna avait demandé à F. Rastier de clarifier sa position pour une « sémiotique générale des cultures », laquelle, dans sa lecture, ressemblait fortement à une sémiologie ou à une sémiotique sociologique. « *Si c'est ça le projet* », avait-il ajouté, « *je ne pourrai pas y souscrire* ».

Bordron et Zinna du tournant qu'avait pris la sémiotique greimassienne lors de la deuxième moitié des années 70 (cf. chapitre 1, chapitre 1§2). Ce tournant qui, dans notre optique, était un effort pour se détacher d'une part de la concurrence de la sémiologie de Barthes et, d'autre part, de la mauvaise presse qui avait gagné le structuralisme pour des raisons idéologiques.

§2. Même si nous laissons de côté notre propos selon lequel, dans les années 80, Greimas essayait de « corriger » le cours du projet sémiotique après une certaine « dérive formaliste », dans le cas des sémiotiques objectales, l'utilisation de la notion de « *progrès* » pour parler du devenir technologique [312], l'idée que « *le niveau technologique d'une culture se mesure à sa capacité à produire des objets comme des méta-objets* [313]» et même le fait de voir dans le design l'opérateur d'une transformation profonde de la valorisation, trahissent un certain parti pris *idéologique*.

Dans le premier cas, en effet, le mot « progrès » rend compte d'une évaluation passionnelle, euphorique, qui renonce à toute critique du processus : dans une attitude clairement « moderniste », le progrès technique est une figure de la valorisation du mouvement de distanciation que constitue l'objet ; pour le modernisme occidental, en effet, plus on est loin de la nature, mieux c'est. Dans le second cas, l'établissement d'une comparaison quantitative entre cultures obéit à une idéologie que l'on pourrait, en forçant le trait, identifier à certaines formes de darwinisme ; en revanche, il n'est pas exagéré de voir dans la phrase reproduite une attitude passablement ethnocentriste, illustrée par l'utilisation d'une différence de niveaux entre cultures.

Quant à l'affirmation que le design (en tant que pratique productive) est en train de changer le paradigme axiologique des objets, en échangeant la valeur d'unicité par la reconnaissance d'une griffe, elle semble inverser les rôles

[312] Cf. A. Zinna , *op. cit*., p. 167.

[313] *op. cit.,* p. 168.

historiques entre la société et ses pratiques productives. En effet, dans l'histoire des techniques, comme dans celle des arts, voire dans l'histoire de l'homme toute entière, l'évolution des valeurs présente une *progression ascendante* : la peinture et la sculpture ont acquis leurs « lettres de noblesse » (pour emprunter cette expression si chère à Coquet), devenant des *Arts* au fur et à mesure que se figeait leur plus-value dans la société. Leur autonomie en fut le corrélat : au départ elles étaient néanmoins considérées comme de simples techniques décoratives, complémentaires de cet art véritable qu'était l'architecture[314].

Ce parcours de « valorisation ascendante » est intéressant dans le sens où il reproduit exactement ce qui s'est passé avec les designs : du domaine « inférieur » des *techniques industrielles,* ils ont ensuite gagné le statut d'*arts décoratifs* pour en arriver aujourd'hui à un stade de valorisation maximal. Comme la tradition des Arts est relativement figée (on a décidé que sept d'entre eux seulement seraient « beaux »), il a fallu créer un « méta-terme » valorisant pour rendre compte de la valeur que les différentes formes de design possèdent dans nos sociétés postindustrielles : c'est pour cela qu'on les appelle créations, au même titre donc que les arts habituels.

Il s'agit ici, en réalité, d'un mouvement global des phénomènes culturels ; en même temps que les designs passaient de l'anonymat de la « production industrielle » au statut de « création », l'artisanat (dont le nom n'est pas sans figurer une *forme dégradée* ou mineure d'art) passait à une forme particulière d'art —et son nom de changer par le même coup : en France, l'artisanat fait à présent partie des « métiers d'art », du moins dans le langage.

§3. Par l'usage de ce type d'expressions, l'instance du discours manifeste une idéologie articulée autour d'un attrait « pour » la technologie, de l'admiration du design et d'une conception téléologique du développement. Ce faisant, le sémioticien n'est-il pas, somme toute, en train de céder au « charme discret » des

[314] Des siècles ont passé depuis mais on peut toujours trouver un architecte pour revendiquer cette idée !

objets, à leur manipulation ? Plus haut, nous avons utilisé le terme de « mystification » de manière quelque peu provocatrice. En effet, dans l'idiolecte de Barthes —inhérent à sa militance politique— l'effet mystificateur des paroles et des objets tenait à la manipulation des représentations sociales (connotations) pour les présenter comme si elles étaient des *données* (dénotations) : c'est l'image du *mythe*. Les analyses formelles, en renonçant à la dimension critique de l'analyse (relative au *politique*, c'est-à-dire à la vie sociale, au devenir culturel), ne sont-elles pas en train d'ériger leurs objets en véritables mythes ?

2.3.3.3 Le cas du Mac : analyse ou « apologie mythologique » ?

§1. Même dans le cas où l'on souhaiterait en rester au seul niveau opérationnel, en invoquant l'idée que, malgré son histoire, la sémiotique n'a rien à voir avec une dimension idéologique, le « défaut déontologique » auquel conduisent les postures formalistes (cf. *supra*) se traduirait finalement par des analyses nécessairement incomplètes. Pour illustrer ce risque, prenons l'exemple —relativement courant dans la sémiotique dite des objets— de l'ordinateur personnel (un objet de type *Ns*). Plus précisément, prenons l'*iMac* comme type spécifique d'ordinateur. Une posture soutenant la thèse d'une « objectivité pure » en ferait l'analyse comme s'il s'agissait d'un objet purement esthétique, c'est-à-dire « *une finalité sans but* » (dans une citation de Kant par Zinna)… et sans ancrage socioculturel d'autre nature.

Une telle conception ne tiendrait pas compte du fait que l'i-Mac n'est pas seulement un « outil », ni une machine « intuitive » (comprendre *ergonomique*). Il appartient, avant toute autre chose, à la classe des objets du design ; par voie de conséquence, il s'inscrit d'abord dans la logique de la production industrielle, ensuite dans l'ordre des échanges économiques qui règlent la vie sociale dans la civilisation occidentale contemporaine. La gestion de cette logique est la charge d'une instance de l'énonciation dont la figure est stabilisée par un nom (Apple Macintosh), une icône (une pomme croquée) et un slogan qui prend la forme d'un programme d'action (« Think different »). Pour résumer notre idée nous dirons

que si on approchait l'analyse des objets du seul point de vue esthétique, toute la portée historique du fait que le Mac est né comme une *forme de vie* opposée à celle du PC d'IBM nous échapperait

Car c'est bien la logique commerciale –entendue comme la stratégie discursive de la marque, instance d'énonciation– qui continue à être à l'origine de tous les programmes « narratifs » dont l'iMac est porteur, y compris les changements récents introduits dans la forme et la définition des objets en question, qui vont à l'encontre de ce qui a été présenté par la plupart des analyses comme étant les valeurs de fond des ordinateurs de chez Apple.

En effet, la vie financière a entraîné une diversification du programme de manipulation de l'énonciation. Il s'agissait de reproduire l'identité stylistique, sans l'identité profonde : l'iMac est un *produit* qui reprend les valeurs « pratiques» ou de surface des autres ordinateurs (ou « énoncés » ?) de chez Macintosh, mais pas leurs valeurs « profondes » ou techniques. Si l'interface est visuellement toujours très « esthétique » –comprendre « agréable à l'œil », ou « en accord » avec les paradigmes en vigueur concernant les objets techniques, qui font de lui un objet *valable*–, elle est en un sens, et paradoxalement, moins « communicative » pour l'usager.

Dans un ordinateur Macintosh –et c'est est la logique de fond exploitée par la communication commerciale des iMac au long de trois générations de produits– on n'a pas besoin de savoir ce que l'ordinateur fait pour faire ce qu'on lui demande.

Il s'agit, dit-on, d'une machine performante, fiable, somme toute tellement confortable à l'usage comme à la vue que son efficacité se transforme en valeur affective –par le même mouvement sémiotique qui fait que les objets « ergonomiques » deviennent des objets amicaux (« friendly »). Un usage confortable peut aussi prendre la figure de « ludique » par la proximité de leurs compositions sémiques respectives.

La compétence modale de l'usager, telle qu'elle est *prévue* par un Mac, est, dans cet ordre d'idées, inférieure à celle de l'usager d'un PC, l'usager étant obligé de « bricoler » ou d'interagir avec sa machine, depuis la disposition et usage des câbles –bien que les câbles soient en passe d'être obsolètes dans tout l'univers des objets électriques– jusqu'à l'installation du logiciel.

Curieusement, si le PC *promeut* l'action du sujet pour le fonctionnement le plus élémentaire de la machine (un simple programme narratif PN *d'usage*), il refuse par ailleurs l'accès à un savoir complet le concernant. C'est le problème, tant cité par les défenseurs des ordinateurs Macintosh, de l'opacité du fonctionnement du PC qui contraste avec la fiabilité et la *transparence*, au-delà du physique, du fonctionnement d'un « Mac ».

Lorsqu'on travaille avec un PC, en effet, on doit/peut « *bidouiller* » sa machine dans les limites du *contrôle* de celle-ci : lorsqu'un programme échoue, par exemple, l'usager reçoit un message d'erreur par lequel il sera disqualifié de façon directement proportionnelle à la gravité du problème –plus c'est grave, moins il sera capable d'interpréter ce dont il s'agit ni, par conséquent, d'intervenir.

Il *peut voir* un message qui indique « erreur #1216546qsd12de21ee » ou quelque chose de semblable, sans que la machine ait fourni le code pour décrypter l'erreur. L'usager *ne peut* donc *rien faire :* il est réduit au statut de non-sujet. Devant cela, soit parce que la machine l'induit à le faire, soit par pure « intuition », il remet le processus à zéro ou presque (éteindre l'ordinateur puis le rallumer ou le faire redémarrer) et là, son exclusion du savoir est complète puisque « le problème » a été résolu *par l'objet lui-même* sans son intervention, dans une action somme toute peu rationnelle –pour le sujet, puisqu'il n'y a rien compris !

Ainsi, la seule opposition *sémiotique* entre les produits Macintosh et les PC-Windows est plutôt à établir avec les types de Mac qu'on peut appeler « professionnels », s'adressant à des usagers experts –des ordinateurs dits de bureau qui sont par ailleurs de moins en moins différents physiquement de leurs

anciens adversaires au fur à mesure que les autres marques valorisent l'aspect esthétique dans leur production.

A ce type d'usager, d'une part le Mac ne pose pas de problème (le design se fait d'abord invisible) ; d'autre part ses interfaces sont organisées autour de l'idée de commandes. Plus l'usager est expert et plus la machine devient une extension « naturelle » de son corps, au point que l'on peut concevoir, disons, un plan architectural, une mise en page, une illustration, dans une *économie de gestes* maximale, presque sans avoir recours à la souris, en somme presque *sans y réfléchir, comme un geste naturel*.

Ou bien, toujours grâce à des logiciels conçus *ex profeso* pour l'infrastructure de la plateforme Macintosh, l'usager *expert* pourra déclencher la répétition d'un programme de tâches personnalisé pour faire une création personnelle.

Enfin, l'usager expert connaît le fonctionnement *profond* des ordinateurs Macintosh (beaucoup plus « discret », c'est aussi le cas de le dire, que celui d'un environnement Windows), il sait donc qu'il faut « bricoler » ici et là : la mémoire disponible pour chaque application, la partition des disques… En outre, il connaît le code des erreurs quand cela arrive –c'est plutôt rare, paraît-il– et souvent, il peut les résoudre par ses propres moyens.

Dans le pire des cas, il lui suffit de s'adresser à la communauté d'usagers, militante et serviable, qui l'aidera à dépanner « la chose » par le biais d'un forum technique –chez Mac, ce type de forum d'usagers a toujours existé alors même qu'Internet n'était pas développé comme aujourd'hui. Ce n'est pas gratuitement que le Mac est devenu un objet « culte » partout dans le monde[315] : lorsque la

[315] Au point que même des esprits ordinairement très critiques comme celui d'E. Morin se laissent aller au pouvoir envoûtant du très sournois ordinateur Mac. Si l'on accepte que le signe incontestable de l'appropriation de l'objet est le nominalisme, on comprend qu'Apple Macintosh a comme adepte captif le sociologue qui, dans les pages de remerciements de son livre sur l'éthique, exprime sa reconnaissance aux

communauté des usagers ne peut rien, il ne restera alors qu'à soumettre l'objet (et soi-même) au pouvoir suprême du Centre de Service agréé Apple. Faut-il ajouter qu'ils ne sont pas nombreux ?

Cela étant dit, l'iMac n'entre certainement pas dans cette logique de la *machine-forme-de-vie*. Il s'explique uniquement du point de vue de la stratégie discursive (la programmation) qui, elle, est sous contrôle de la marque : pour assurer sa survie dans un environnement hostile, il fallait absolument que la marque propose des produits pouvant concurrencer les ordinateurs équipés d'une plateforme Windows, dont l'une des caractéristiques du succès est le prix avantageux.

Aussi, Apple a fait une inversion de cap, en s'approchant d'un cran de la « politique » (lire la stratégie discursive) de son Némésis. La marque a conservé l'investissement formel, particulièrement rentable puisqu'il demande peu d'efforts matériels tout en véhiculant de façon optimale les valeurs *identifiables* des autres produits, sans que la capacité fonctionnelle aille de même. A tel point que l'opposition entre « Mac et PC » (qui d'ailleurs n'a plus de sens, IBM ne faisant plus d'ordinateurs) s'efface, voire s'inverse. En témoigne le simple fait que les premiers iMac G4, dont la forme particulièrement originale (un demi-cercle contenant le CPU[316] relié à un écran plat par un bras métallique) a été un véritable succès, présentaient le bouton d'allumage à l'arrière du CPU pour la première fois dans l'histoire des Macintosh de chez Apple. Ainsi, le geste économique et simple de la touche d'allumage sur le clavier, qui auparavant constituait à lui seul le symbole du *savoir-faire* du constructeur, a été remplacé par une touche derrière l'écran, comme dans les plus anciens CPU d'IBM. Une « évolution » qui, autrefois, aurait été jugée inacceptable.

---

personnes qui l'ont aidé à la correction de son « Macuscrit » ! (Cf. E. Morin, *La méthode 6 L'éthique complexe*, Seuil, 2004).

[316] CPU : Central Processing Unit (unité centrale de traitement ou processeur).

Des problèmes de structuration se succèdent (notamment dans le cas de la deuxième génération d'iBook, et de la première d'iMac G4), le fonctionnement des logiciels de bureau est plus efficace sur un ordinateur avec Windows que sur un iMac de bureau –de toute façon, ils ont été développés exprès– et il n'y a plus grand chose d'aérien dans les nouveaux iBook pro (au châssis noir !) ou dans la dernière génération d'iMac de bureau où le comble a été atteint avec la conception d'un écran plus lourd et grossier que n'importe quel écran plat PC...

Qu'un des actionnaires de Macintosh soit Microsoft et que les ordinateurs Mac de dernière génération soient désormais équipés d'un processeur Intel (partenaire traditionnel des PC) ne fait que confirmer cette transformation. Dans un futur proche, il est à prévoir que la tendance se poursuivra (puisqu'en fin de compte, celle-ci finit par constituer une praxis énonciative supérieure aux deux stratégies discursives que sont les cas PC et Apple) : le type « Apple » disparaîtra en tant que forme de vie intermédiaire entre les superordinateurs (par exemple les Silicon Graphics) et les ordinateurs banals à usage domestique (dont le parangon fut, jusqu'à l'arrivée du Mac, le PC grisâtre d'IBM).

Cela dit, qu'il disparaisse ou non est finalement relativement moins intéressant –pour nous !– que de comprendre comment le type Apple Macintosh aura contribué, toujours en parfaite harmonie avec son statut de forme de vie, à tirer les autres types (les ordinateurs personnels avec plateforme Windows) vers une « éthique », ceci étant une façon de dire qu'ils ont avancé –en suivant Mac– dans l'optimisation axiologique intégrale des interfaces, que leur énonciation a grimpé d'un degré dans la perspective, qu'ils ont augmenté leur charge modale. Autrement dit, ils ont leur « ludicité » (des interfaces plus ergonomiques), leur esthétique (des objets qui s'intègrent à une ambiance ou à un style), leurs valeurs pratiques (amélioration des structures, moins de câbles, compatibilité connectique) et leurs valeurs critiques (performance/prix).

Une perspective uniquement esthétique et morphologique dans l'analyse sémiotique ne sait que faire de la politique de réduction de coûts et d'expansion de

marché, même si c'est elle qui se cache derrière ces changements physiques et techniques, et n'a pas pu identifier la véritable nature de l'iMac, entraînée elle-même par les effets discursifs de sa forme. L'importance de la description de l'objet en sémiotique devrait obéir à l'objectif de déterminer *quelle est la part de l'objet* dans la construction de la valeur et non pas *prendre parti pour l'objet* dans la construction du sens.

2.3.4 *Habileté* ou *compétence* ? L'intentionnalité de l'objet et l'objectivité construite

§1. C'est peut-être pour des raisons éthiques (enfin, « critiques ») que le marxisme dénonçait le caractère « fétiche » des objets, entendant par là une mystification ou la preuve d'une tentative de manipulation des citoyens par les élites. Laisser entendre que l'objet *parle, succomber* à ses *charmes*, faire que l'objet *prévoie,* prêter à l'objet de tels pouvoirs, c'est le doter de propriétés humaines, comme la parole (et, éventuellement, la volonté de se présenter lui-même) ou la séduction. D'un point de vue anthropologique, ce comportement s'appelle *animisme.* Dans une perspective psychanalytique, par ailleurs, le fétichisme désigne le *désordre* qui consiste à confondre l'objet *du désir* avec sa *figure*. Les trois vues désignent des lieux que la pensée « rationnelle » a désertés. En sémiotique greimassienne, en revanche, il est tellement « normal » de considérer qu'un objet puisse être *animé* et posséder une *intention* que cette idée fait partie du corps théorique le plus solide. Est-ce que cela veut dire qu'elle est mystifiante, animiste, fétichiste, irrationnelle ? Laissant de côté l'aspect *fétichiste* de la course à la science objective (elle confond l'Objet, niveau *n+1*, avec sa figure, *n*), nous allons revenir à la théorie des modalités mentionnée au début du §2.1 pour illustrer comment un objet (« matériel », objet de niveau Ns) peut devenir un Sujet (« syntagmatique », au niveau n+1 des objets de la théorie).

§2. Comme il ressort de cette première vue, cette transformation est de nouveau une histoire de niveaux et, par extension, implique un problème de

conversion. L'objet (au sens courant de *chose*) qui, au niveau de la manifestation (*ns*), fait figure d'« acteur » (ou d'« espace » ou de « temps ») sera investi, au niveau de la théorie sémiotique (*n+1s*), d'un rôle actantiel par rapport à l'action par laquelle il se trouve lié à un sujet. À l'égard de cette action, l'objet peut alors devenir un Destinateur, un Adjuvant, un sujet délégué, etc. Si l'on revient au niveau des figures et des objets de ce monde, un couteau –objet de la famille des « outils », très cité en sémiotique depuis Floch– est l'Adjuvant qui fournira au sujet le pouvoir faire pour accomplir le programme d'action simple qui, dans le champ sémantique du français, reçoit les noms de « couper », « tailler »… à condition de circonscrire le syntagme de l'interaction sujet-objet (au niveau *n*) à la seule manipulation physique de l'objet en vue d'une autre transformation physique.

§3. Maintenant, si l'on se situe au niveau n+1 (celui des objets épistémologiques), la sémiotique subjectale de J.-C. Coquet stipule qu'un sujet est fonction de sa charge modale. Plus précisément, un « Vrai sujet » est celui qui possède une charge modale « complète » : il a non seulement le *pouvoir* d'accomplir une action, par la simple possibilité physique ou par un certain *savoir,* mais il compte aussi avec une *volonté* ou un *devoir* qui guide et motive en dernière instance son action[317]. C'est en fonction de cette charge modale complexe et complète qu'est constituée son intentionnalité. Or, l'« intentionnalité » est un concept qui ne paraît pas suffisamment clair. Un objet matériel (niveau *n*) possède donc une intentionnalité *modale.* À présent, la question est de savoir si la charge modale d'un objet matériel est particulière et, dans tous les cas, en quoi elle varie selon qu'il s'agit d'un objet matériel « naturel » (une branche trouvée au hasard) ou « culturel » (un robot électroménager acheté dans une grande surface). Quelles modalisations ont lieu quand, au niveau *n+1*, un objet développe un rôle actantiel de Sujet ? Quelles formes prennent son vouloir et son devoir ? Y a-t-il des cas où un objet de valeur devient un Sujet, à l'image de ce qui se passe du niveau *n* au niveau *n+1* ?

[317] J.-C. Coquet, *Le discours et son sujet,* t.I. Amsterdam, Hadès-Benjamins, 1989. p. 67 et s.

2.3.4.1 L'objet matériel comme énonciation syncrétisée multimodale. Retour au syntagmatique

§1. Indirectement, la proposition de Zinna pourrait dessiner une route pour l'exploration de cette question. En effet, elle met en avant la dimension sensible, revenant de manière opérationnelle au point où en était restée la sémiotique du « monde naturel » en 1968 : la discussion de la gestualité et de la praxéologie (cf. *supra*, Ch1)[318]. C'est dans le cadre de la rencontre sensible du corps de l'objet matériel avec le sujet que la dimension pratique (ou s-o) de l'objet se crée. Zinna se positionnait en opposition aux sémiotiques qui partent de l'étude du corps, mais sa propre analyse nous y ramène ; c'est en ce sens-là que nous dirons que l'ouverture de sa proposition se fait en quelque sorte à son insu. Quoi qu'il en soit, par sa *configuration* et sa *présence « concrète »*, l'objet matériel possède déjà une première forme de « pouvoir » *réalisée* : être sensible.

§2. D'un autre côté, la proposition de Zinna a mis en lumière (cette fois délibérément) une deuxième intentionnalité : celle de la production dont le sens est de réussir à faire « passer le message » de son « mode d'intervention » ; s'il est évident que cela est une forme d'équipement modal, quelle est sa forme ? Un devoir ? Un « savoir » ? Un « vouloir » ? Et surtout, quel est le mode d'existence de cette charge modale puisque cette intentionnalité peut être comprise (donc interprétée par le sujet usager en accord avec le producteur) ou non. Quel est, d'ailleurs, le statut de ce *pas-tout-à-fait-Destinateur* (l'action du sujet de l'action lui échappe) qu'est l'instance de production ?

§3. Un des prolongements de la proposition de Zinna pour une sémiotique des interfaces techniques consiste à concevoir l'objet comme porteur, dans son statut d'interface de communication, d'une certaine « factitivité ». Celle-ci peut être entendue comme la capacité à faire que le sujet développe une action, par exemple, la préhension (une manette « appellerait » la main à la saisir) ou la percussion (un

[318] Cf. A.J. Greimas (dir.) *Langages* n° 12, juin 1968.

bouton « communique » le fait qu'il peut être pressé). C'est la proposition de M. Deni pour une intégration de l'ergonomie à la théorie sémiotique[319] et elle se consacre à l'analyse de ce « faire-faire » que l'objet matériel exerce sur le sujet de l'action.

2.3.4.2 La factitivité comme lien modal entre niveaux

§1. La *factitivité* n'a pas été inventée par Mme Deni : elle l'a empruntée à la théorie des modalités greimassienne telle qu'elle apparaît dans le *DRTL*. Il s'agit d'un concept ayant connu au moins deux moments significatifs de développement dans la théorie sémiotique : la première référence remonte à 1976 par un article dans *Langages*[320], la deuxième est une entrée du même nom dans le *DRTL* (1979) [321] et la troisième est la republication de l'essai de *Langages* dans le recueil *Du sens II (1983)*[322].

Si l'on suit l'explication que fournit le *DRTL*, la factitivité désignait dans un premier moment une *modalité* que l'on peut résumer comme un « *faire-faire* simple ». Cette définition a toutefois été considérée comme « insuffisante » à la lumière des développements apportés à la théorie par l'étude de la manipulation (la manipulation n'est pas un faire simple, mais implique un faire *persuasif*). C'est pour cette raison que le *faire-faire* a été, par la suite, analysé comme étant une modalité complexe, déployée d'une part comme un *faire-être* qui réfère à l'acquisition d'une compétence et d'autre part, comme un *faire-faire* proprement

[319] M. Deni. *Per una semiotica degli oggetti: la dimensione fattitive*. Th. doc., 1999, Bologna : 374 pp. ; « La construction sémiotique d'une interface conviviale » ; in : Fontanille J. [dir.], *Sémiotiques non verbales et modèles de spatialité*, 2002, Limoges : PULIM, [CD- ROM] ; (dir). « Semiotica degli oggetti » *Versus* vol. 91 et 92, 2003, Bologna : Bompiani, 256 pp. ; et « Les objets factitifs »; in : Fontanille, Zinna [éds.]. *Les objets au quotidien*, 2005, Limoges : PULIM (NAS).

[320] A. J. Greimas « Pour une théorie des modalités », in *Langages N°*43, (I. Darrault, *dir.*), Paris, Didier-Larousse, 1976.

[321] A. J. Greimas, J. Courtés, *op cit*, entrée « factitivité ».

[322] A. J. Greimas, *op. cit.* 1983, p.67-91.

dit. Le commentaire initial du DRTL conclut en affirmant que la factitivité n'est donc pas pas un rapport « hyperotaxique » simple, mais qu'elle rend compte de la présence d'un syntagme hypostasié, de deux programmes narratifs propres et, par conséquent, de la présence de deux instances de l'énonciation dotées d'un *faire-persuasif*. En clair, la rectification que le DRTL introduit dans son troisième paragraphe (la factitivité n'est pas une « *simple relation hyperotaxique entre deux énoncés du faire* »[323]) veut dire que la factitivité décrit un type d'énonciation qui n'appartient pas à l'ordre *n+1* que « la tradition » aurait voulu, mais à un ordre d'un autre genre impliquant le problème d'une « communication efficace » (Greimas & Coquet dixit). Qu'est-ce que cela signifie ?

§2. Passons en revue d'une façon détaillée la factitivité comme modalisation complexe, afin d'identifier le point de transformation remarqué par le *DRTL*. Un faire–faire implique deux programmes narratifs indépendants. Le premier est celui de l'instance de l'énonciation qui exerce un *faire-faire* (disons instance « A »). Le second est celui de l'instance qui aurait à *réaliser* l'action (disons instance « B »). Cela étant dit, pour que ce double programme d'**action** (faire *pragmatique*) soit mené à bien, il faut d'abord qu'il y ait deux autres jeux d'actions qui soient mis en place : d'une part, que A *fasse-savoir* à B ce que « A » *veut* que « B » fasse. D'autre part, que B *puisse* le faire. C'est un programme de **communication**, un faire *cognitif*. Ce deuxième niveau de l'action implique encore un jeu modal supplémentaire : pour que B puisse le faire (c'est-à-dire, pour qu'il ait la *compétence* nécessaire à la *performance*), il faut que d'une part A convainque B de cela, c'est-à-dire qu'il exerce un *faire persuasif* sur B ; d'autre part, que B ait la *compétence pragmatique* pour le faire. C'est un programme de **manipulation** également de caractère *cognitif*. Un nouveau jeu d'intégration modale se met en place : il consiste en l'acquisition par A du *savoir-faire* nécessaire pour développer son *faire-croire* et de l'acquisition par B de sa compétence. À ce stade, la réalisation du programme d'action d'A présuppose à son tour l'acquisition d'une *compétence*

[323] A. J. Greimas et J. Courtés, *ibid*.

pragmatique alors que pour B, il y aurait besoin au moins d'un vouloir ou d'un devoir faire. Ce dernier est donc un programme de **motivation**. C'est ici que se trouve toute la question du succès de l'action puisque B peut ne pas avoir une motivation suffisante pour réaliser l'action, mais aussi parce que nous ne savons pas de quoi relève la compétence pragmatique dont est fait le savoir-faire de A. Ostensiblement, ce dernier mode de l'action n'est pas nécessairement « cognitif » (ce n'est plus un savoir) ni « pragmatique » (on n'est plus dans l'action transitive, mais au niveau des énoncés d'état) et cependant, il s'insert dans la transformation des états.

§3. Il existe donc au moins deux voies pour interpréter l'affirmation du DRTL selon laquelle la factitivité n'exprime plus un rapport hyperotaxique simple. La première est de se focaliser sur l'adjectif « simple » et de se dire que la deuxième époque de la factitivité prend acte de l'apparition de phénomènes modaux « complexes ». La deuxième est de se focaliser sur l'expression « hyperotaxique » pour opposer /-*taxique*/ à /-*nymique*/, comme le fait l'entrée « hypotaxique/hyperotaxique » du DRTL lui-même, qui fait référence en dernière instance à l'opposition système/procès de Hjelmslev[324]. En ce sens, les auteurs du *DRTL* seraient en train de suggérer l'existence d'un phénomène *d'alternance* dans la générativité du parcours : les phénomènes de conversion entre niveaux de l'énonciation auraient ainsi une origine syntagmatique puisque ce sont des phénomènes de sélection. L'idée d'alternance comprend aussi celle de la complexité.

2.3.4.3 Un objet est-il capable de développer une *fonction cognitive* ?

§1. Il est intéressant de noter qu'à chaque étape de ces définitions –la factitivité, la stratégie et la manipulation-, Greimas met l'accent sur la nécessité de « réserver »

[324] Le *DRTL* étant une organisation de renvois multiples, il est curieux de constater que l'expression « hyperotaxique » utilisée dans l'entrée « factitivité » ne possède pas de marque de renvoi (les caractères

l'application de ces termes à « *l'instance supérieure et dernière de l'organisation narrative en y situant l'examen des modes d'articulation* » qui régiraient, d'une part, les deux parcours narratifs et, d'autre part, les *deux directions* de la stratégie (programmation et manipulation). Des mises en garde de Greimas découle que la réalisation de la factitivité est un signe avant coureur de l'instance supérieure du discours. S'il y a factitivité, c'est d'un *vrai* sujet (au sens de Coquet) dont on parle, son méta-vouloir est justement de faire que le sujet effectue la fonction qui est son *programme d'usage*. Mais encore faut-il que le faire-faire soit effectif.

D'après la définition de la factitivité citée par l'auteur, l'objet matériel que M. Deni décrit rassemble un méta-vouloir, une stratégie, une manipulation, des programmes narratifs simples et des modalisations complexes : il est bien un Sujet… à condition que l'usager l'interprète adéquatement. Jusqu'ici se dessine bien l'idée de la construction de l'objet par le sujet. Qu'en est-il du cas contraire ?

§2. À l'époque du *DRTL*, il paraissait clair que le *faire-être* que la factitivité décrit, c'est-à-dire ce *faire en sorte que quelque chose soit fait*, était effectivement une performance de nature « *strictement cognitive* » de la part du sujet puisqu'elle exprime le rapport complexe entre deux programmes narratifs de deux instances de l'énonciation, chacune mettant en place une stratégie de manipulation double, *persuasion* et *interprétation*, ces dernières relevant de ce que l'on connaissait comme un savoir. Or, l'introduction de *Du sens II* nous apprend qu'un des nouveaux acquis de la sémiotique est la conception du savoir comme relevant non plus de la *connaissance*, dont les limites ontologiques sont évidentes, mais de la communication, en entendant celle-ci comme la circulation d'une valeur, c'est-à-dire comme quelque chose de strictement *évaluatif et culturel*[325].

C'est ainsi que la sémiotique a pu circonscrire la « dimension cognitive » et ses « actes » pour les réduire à une forme de modalisation comme une autre. Elle

---

surlignés et l'ajout d'un * à la fin du mot). Est-ce un oubli purement hasardeux ou est-ce que les auteurs n'ont pas *voulu/ pu/ dû* (rayez la mention inutile) voir le lien ?

se délestait donc du domaine de l'intelligible pour revenir au domaine sémiotique, qui n'est pas plus *idéal* que *physique*[326]. Le corollaire de tout ceci aurait dû être le développement d'une théorie de la motivation aux côtés d'une *théorie sémiotique de l'action* qui pouvait ainsi analyser et caractériser des actes de langage tout comme des « comportements ». Ces derniers étant définis en tant qu'« *actes de nature pragmatique, décrite sous forme d'enchaînements somatico-gestuels* »[327], les programmes esquissés étaient d'un côté ceux d'une théorie sémiotique de la manipulation –ou « volitive », c'est-à-dire de la *motivation*, de la *persuasion* et de la communication (bref, du pouvoir) –, et de l'autre, ceux d'une théorie sémiotique de la sanction (ou « déontique »)[328].

§3. Si les apports des modalités furent généralement adoptés en ce qui concerne les nouvelles définitions du sujet grâce à la proposition des instances énonçantes développée par Coquet, une confusion de niveaux s'est installée. La réflexion sur la communication et son efficacité (soit la *réalisation de la persuasion*) a été mise en suspens puisque les termes concernés, l'alternance s/p comme mode de conversion modale entre niveaux (rapport hyperotaxique-hyperonymique) et les implications de la phrase (« l'instance la plus haute de l'énonciation »), ont été oubliés dans le *DRTL*. Une question d'idéologie.

En effet, dans la théorie arrêtée dans le *DTRL*, la factitivité comprend l'ensemble des opérations de programmation et de manipulation d'une instance de l'énonciation. Greimas avait dit que la gestion des deux modes de la stratégie relevait de la plus haute instance du discours. Par rapport aux schémas (objets de niveau *n+1p*), l'instance la plus haute du discours est bien une *idéologie*, telle

[325] Cf. A. J. Greimas, *Du Sens*, *op. cit*, p. 19.

[326] *Op. cit.*, p. 15.

[327] *Op. cit.,* p. 12.

[328] *Op. cit.,* pp. 11-17.

qu'elle était entendue par le *DRTL*, c'est-à-dire comme un mélange de théories comparatistes avec un projet pour une théorie de la communication[329].

C'est parce qu'elle est une idéologie (que ses axiologies sont permanentes, qu'elles se renouvellent sans cesse, s'actualisant au fur et à mesure des échanges) qu'elle peut partager (communiquer) l'Objet de valeur sans le perdre. L'introduction de *Du sens II* explique ainsi que la théorie du sujet raffinée par Coquet maintenait « *son statut d'armature idéologique d'un projet de vie* »[330], mais il est possible que le message ne soit pas passé. Question d'*efficacité communicative*, de *persuasion* ou, tout simplement, de *fiducie* ; toujours est-il que dans la logique greimassienne, c'était le fondement de la sémiotique subjectale à venir [331]!

2.3.4.4 La dimension idéologique du sensible, une voie pour la sémiotique modale des objets ?

§1. L'abandon de la dimension idéologique des instances du discours au profit d'une certaine esthésie « phénoménologique » arrête la recherche sur les « types de *discours* » à partir de la modalisation. Jusqu'à *Du sens II* (1983), les sémioticiens « greimassiens » ou plutôt « de l'Ecole de Paris » visaient ensemble la recherche et la construction des objets de la théorie (à l'occasion, les différentes combinaisons modales) : discours du pouvoir, du vouloir… au fond, tous des discours du *savoir*.

La dimension « cognitive » ayant été démystifiée par l'exemple du savoir et de la communication, la voie s'ouvrait pour l'exploration d'un autre de ses domaines : les passions. Le problème étant qu'une fois la sémiotique des passions annoncée (1976), « *la tentation fut grande* » pour certains sémioticiens, non pas de

[329] Cf. A. J. Greimas, Du Sens, *op. cit*, p. 11 –entre autres. Dans *Sémiotique et Sciences Sociales* (1976) et dans le *DRTL,* ce projet est, en effet, également énoncé. Dans *du sens II,* il prend une forme modale.

[330] Cf. A. J. Greimas, *op. cit*. 1983, p.12.

[331] *Op. cit*, p. 12-13.

considérer le sensible sous un œil modal –comme un « *effet de sens* »[332]– conformément à ce qui avait été prévu par la théorie[333], mais de faire l'étude des esthésies sous une optique qui ne faisait plus de différence –de nouveau !– entre l'objet de l'analyse et l'objet de la théorie.

§2. L'analyse de Coquet fournit le témoignage d'un étrange phénomène. Dans sa réflexion sur le méta-vouloir, il explique : « *Sans doute le sujet de l'analyse n'est-il pas situé sur le plan abstrait du sujet sémiotique. Lui n'est pas un être de papier* »[334]. Jusqu'ici, le sujet de la théorie (sujet sémiotique, objet de niveau *n+1s*) est bien différencié du sujet « réel » (sujet de l'analyse, objet de niveau *Ns*). Plus loin, il distingue la construction d'une « volonté commune »[335] présupposée par l'établissement d'un contrat entre deux sujets, d'un *méta-vouloir* de la « reconnaissance sémiotique »[336], qui n'est autre chose qu'une interprétation. Il s'agit ici de la distinction entre le niveau des structures syntagmatiques (objet de niveau *n+1s*) et les modalisations qui le façonnent (fonction discursive, objet de niveau *n+1p*).

Pour continuer dans le sens de la critique idéologique, Coquet concède que l'étude des significations relève de la superstructure sociale lorsqu'on s'intéresse à l'étude des « conditions sociohistoriques » responsables des formations discursives. C'est là que survient le *changement de sens* :

> Mais l'objet de la sémiotique est d'expliciter les structures signifiantes qui modèlent le discours et en forment le support constant. Son domaine comme celui de la linguistique est donc infrastructurel[337].

Malgré le désaveu de *Du sens II*,, voici que l'auteur de la sémiotique subjectale revendique pour la sémiotique une approche générative

[332] *Op. cit.*, p. 15.

[333] Ibid.

[334] J.-C. Coquet, *op. cit.,* p. 20.

[335] *Ibid*.

[336] *Idem*.

« descendante » dans le formalisme du langage ; autrement dit, un retour à la position de la grammaire logique. L'*idéologie sémiotique*, le double héritage – rhétorique et grammatical–, l'Objet –ni réel ni idéal– et surtout le constat de 1983 que l'activité sensible et cognitive n'appartenait pas à un quelconque niveau *n-1*, mais bien au niveau *n+1* de l'action-interprétation, tout est oublié.

« *Le discours étant l'objet de communication, les structures modales de persuasion sont à distinguer de l'effet produit* » explique Greimas. Cette phrase nous fait penser à la confusion de niveaux schématisée au début du chapitre lors d'une lecture paradigmatique des transformations de l'objet dans la sémiotique greimassienne (cf. *supra*, §2.1.2). Le discours, en effet, ne semble pas avoir un statut défini en tant qu'objet de la théorie sémiotique, il est omniscient : il est la partie et le tout, un peu comme l'objet que décrit Bordron, l'action, l'effet, le nom. Quel est ce discours, un *Objet gnoséologique* comme le signe (donc un objet de niveau *n+2*), qui vise à le remplacer ? À quel prix, sous quel nouvel argument gnoséologique ? Ou bien, le discours est-il un *objet épistémologique* comme la narrativité (objet de niveau *n+1*), et alors, doit-on parler de « discursivité » plutôt que de « narrativité » (sans quoi on ne s'explique pas que l'étude des structures signifiantes de séquences signifiantes manifestées n'appartienne plus aux superstructures) ? À moins que le discours ne soit pas un objet méthodologique, comme le Texte (c'est-à-dire, un objet de niveau *n*), mais un simulacre par lequel la sémiotique *peut toucher* les objets du monde, plus vaste car il comprend des objets qui, n'étant pas des objets verbaux, sont toujours des objets signifiants insérés dans une pratique sociale, tout cela faisant d'eux *des objets de sens* ? C'est en oubliant que les « données du sensible » sont déjà des interprétations du monde que la théorie de l'énonciation de Benveniste a été adaptée à la sémiotique. Chaque fois qu'il y a énonciation, chaque fois le monde recommence, certes, mais il s'agit

[337] *Op cit.*, p. 21.

toujours du monde « *'naturel', informé par l'objet* » comme disait Greimas en 1968[338] ; il s'agit du monde comme *effet de sens*.

§3. C'est à ce stade que la proposition de M. Deni prend toute sa valeur, en donnant des pistes pour l'exploration de l'« identité » de cette *intentionnalité seconde* de l'objet actualisée par le sujet lors de leur interaction. En effet, la factitivité de l'objet matériel, à titre de modalisation potentielle, permet d'actualiser la question du caractère idéologique de l'intentionnalité de l'objet matériel. Intentionnalité à la fois *schématique* et *sémiotique* dans les termes de Bordron (cf. *supra*, §2.3.2). Intentionnalité *syncrétique*.

Certains objets *portent en eux (*plus qu'ils ne *possèdent)* cette intentionnalité « factitive » avec plus de succès que d'autres parce que, dans leur procès d'individuation (qu'on peut sur ce point identifier au processus de *production*), il existe un programme du faire explicite, délimité et régulier, de communication de la valeur fonctionnelle pratique de l'objet. Les ergonomes deviennent ainsi une des figures des Destinateurs manipulateurs possibles qu'un objet de design présuppose dans sa stratégie programmatique. Cependant, cette « présence » est seulement l'une des présences possibles car l'intentionnalité *impliquée* (pour ne pas dire *connotée*) par l'objet (et particulièrement dans le cas des objets de design, dans leur statut d'objet industriel) est tellement complexe qu'elle implique non seulement la complexification des rôles actantiels (plusieurs destinateurs, par exemple : le concepteur au même titre que le marketeur et que l'ergonome…) mais aussi la modalisation de *stratégies syncrétiques* telles que la gestion d'une identité visuelle ou l'expression d'un *style*, d'une tendance. Ces domaines auront, à leur tour, une modalisation dans la stratégie persuasive comme composantes du savoir-faire de l'objet. En ce sens, la proposition de Bordron, paradigmatique à souhait, finit par rejoindre celle de J.-M. Floch sur les sémiotiques syncrétiques (1983),

[338] A.J. Greimas, « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *op. cit*.

puisqu'il reconnaît aujourd'hui pour les objets de design l'implication d'intentionnalités iconiques « autres », comme les *styles*[339].

Il ne resterait qu'à vérifier, à partir des études de cas, les autres hypothèses sur la sémiotique des objets contenues dans *Du sens II*, afin de mieux caractériser les processus de modalisation par lesquels l'expérience ponctuelle d'un objet matériel actualise chez le sujet des axiologies et comment celles-ci pourront ou non lui être *communiquées*. Dans cet ordre d'idées, la construction de la réflexion sémiotique, sphère dans laquelle les êtres humains évoluent comme des poissons, ne peut que continuer à se faire, d'une certaine façon, « *de l'aval vers l'amont* » (Zinna dixit) : c'est l'expérience qui nourrit la réflexion pour que celle-ci pose des hypothèses à l'expérimentation. « *On ne saurait sans dommages confondre les niveaux*[340]… », nous empruntons la phrase à J.-C. Coquet, même si, par cela, il visait la démonstration d'une perspective aux antipodes de cette lecture du discours sémiotique. Encore un effet de sens des idéologies.

2.4 Pour une sémiotique des objets au service d'une sémiotique générale de la culture : le retour aux sources ?

§1. Le paragraphe qui s'ouvre ici vise à faire la synthèse du parcours historico-épistémologique réalisé dans le chapitre 1 et tout au long de ce second chapitre. Il est organisé en trois volets. Le premier fait le point sur la question générale que nous nous sommes posée au départ de la réflexion : qu'est-ce qui, dans la sémiotique, permet d'approcher des objets d'analyse tels que les objets-chose qui peuplent notre vie quotidienne ? La réponse à cette question

[339] J.-F. Bordron, « Pour une sémiotique des machines », communication faite pendant l'école d'été de l'université d'Urbino en 2004.

porte sur des aspects historiques, méthodologiques et discursifs. Le deuxième volet conclusif illustre l'enjeu qui nous paraît sous-tendre notre problématique, celui de l'inscription d'une étude sémiotique d'inspiration saussurienne dans le projet des sciences de la culture. Dans ce cadre, nous appliquerons les enseignements de l'interprétation que nous avons construite à la discussion d'une des dernières propositions produites par la sémiotique post-greimassienne essayant d'articuler, d'une part, les différentes voies de cette tradition et, d'autre part, la visée des sciences de la culture. Enfin, le troisième volet présentera la suite de nos recherches (étude de cas) en les mettant en contexte, sur la base des enseignements tirés et par l'ouverture de nouvelles questions que notre parcours historique et épistémologique a suscitées et que la pratique est appelée à mettre à l'épreuve.

2.4.1 Idéologie scientifique, projet greimassien et sémiotique des objets

§1. Ce chapitre a démarré autour de la question de la viabilité, pour une sémiotique de tradition greimassienne, d'avoir pour Objet (d'étude) autre chose que des objets linguistiques. Cette question a été motivée par le constat du déclin de la discipline à partir du décalage entre l'omniprésence d'une origine linguistique et l'ambition d'étendre l'objet d'étude à tout objet signifiant. Pour aborder cette problématique, nous avons construit l'hypothèse d'une lecture fragmentaire du discours greimassien de la part de ses disciples ou continuateurs.

2.4.1.1 Le discours greimassien, sa cohérence et ses ouvertures

§1. Il est important de rappeler que l'hypothèse d'une lecture fragmentaire du discours greimassien est un des résultats préfigurés par l'étude historique et discursive du discours greimassien effectuée dans le premier chapitre. En nous interrogeant sur le fond de la *rupture annoncée* entre *Du sens* et *Du sens II,* nous

[340] J.-C. Coquet, *op. cit.,* 1989, p. 21.

avons construit une interprétation de la stratégie identitaire que la sémiotique greimassienne a entreprise de façon soutenue. Cette stratégie a permis de mettre en lumière, par exemple, les moments et les motifs de la démarcation par rapport à l'œuvre de Barthes, et plus largement, les valeurs d'« idéologie scientifique » qui formaient le projet de vie de cette sémiotique. Pour justifier son existence autonome dans le paysage académique, il fallait, en effet, que le groupe de Greimas démontre que son œuvre n'était pas une « sémiologie », c'est-à-dire une science que Saussure avait imaginée et le projet scientifique dont R. Barthes était devenu l'emblème pour le public.

§2. Il s'est avéré, cependant, que la confrontation avec Barthes ne relevait pas d'une différence de fond ou d'objectifs puisque le projet était fondamentalement le même depuis la découverte de Saussure par ces deux *sémiologues*. Il s'agissait d'instaurer le sens en objet et, à partir de l'armature épistémologique que constituait la réflexion saussurienne sur la valeur et sur le signe, de bâtir une théorie que la mode épistémique d'aujourd'hui reconnaîtrait comme étant relative à la communication, mais que les fondateurs de la revue *Langages* avaient appelé la « science des langages ». La démarcation officielle par rapport au projet barthésien portait sur *la manière* de mener ce projet afin de le rendre plus « scientifique » : même si pour Greimas *« dans la lignée saussurienne, le meilleur résultat ce sont les Mythologies. Barthes y a développé une sémiotique connotative et non pas une sémiotique mordant sur le réel. C'est très bien* », il considérait cela comme une erreur que de « *commencer par les connotations* »[341]. Greimas, en bon lecteur de Hjelmslev, considérait que cette extension de l'objet de la recherche sur le sens (son aboutissement, d'un certain point de vue) nécessitait la proposition d'un appareillage préalable. Toujours est-il que le projet, même au moment culminant du « logicisme » sémiotique (le *DRTL*), est celui d'une *sémiotique connotative* (cf. *supra* §2.2.2.1).

[341]C.f. « Algirdas Julien Greimas mis à la question » in J. C. Coquet, M. Arrivé, *La sémiotique en jeu* (actes de Cerisy 1985) Cerisy-la Salle, 1987.

§3. C'est ainsi que le problème de l'objet (d'étude) de la sémiotique se trouve au centre de la réflexion sur la possibilité d'une sémiotique des objets puisque chacune des tentatives pour une extension de l'objet de la sémiotique s'est traduite historiquement par une crise de croissance et, corrélativement, par une désarticulation de sa construction. La première et peut-être la plus importante fut la crise occasionnée par le procès que les « modernes » ont fait autour de 1968 aux structuralistes, crise qui vit Barthes quitter la construction sémiologique et Greimas s'engager dans l'ambition logico-grammaticale. Lévi-Strauss allait résumer la situation en catastrophe, selon ce que rapporte Greimas : « *Au Collège de France, en plein mouvement de Mai, je rencontre Lévi-Strauss dans l'escalier. Il me dit : « C'est fini. Tout le projet scientifique est remis pour vingt ans », et il avait raison* »[342]. Une deuxième crise a été celle de l'étude de la composante « discursive » du sens, après laquelle l'étude de la figurativité fut séparée de celle des passions. En écho à ce que nous avons dit sur les stratégies politico-académiques, il est possible que cette tendance à la désarticulation ait été un effet local de la dynamique de spécialisation généralisée des sciences, et particulièrement des sciences de l'homme et de la société, qui serait liée à la stratégie discursive de la science comme discours du pouvoir. Quoi qu'il en soit, sur la base de cette nuance se tisse un réseau d'objets (l'objet de la science comme discours, l'objet de la sémiotique comme discipline et l'objet-chose comme objet de l'analyse). C'est le déploiement de l'objet sur trois niveaux énonciatifs qui a constitué le fond de notre argumentation à partir du premier des paragraphes de ce cadre théorique pour nos recherches, même s'il a pu être appliqué à divers supports, des degrés de systématicité des objets culturels aux composantes du Texte greimassien, en passant par les trois niveaux de l'Analyse[343] distingués par Hjelmslev : la théorie, la méthode et l'application.

[342] Cf. « La sémiotique, c'est le monde du sens commun », A.J. Greimas interviewé par François Dosse, *Sciences humaines* 22 (1992), pp. 13–15.

[343] Il est intéressant ici de rappeler que dans cette expression, le mot « analyse » peut être utilisé comme langage, sens ou connaissance. C'est peut-être là que réside la possibilité pour la sémiotique d'opérer à

2.4.1.2 La dispersion et l'arrêt du mouvement : confusion de niveaux, désarticulation

§1. En revenant à la problématique des objets de la sémiotique, nous pouvons nous demander quelle est la pertinence du constat de la lecture fragmentaire du discours greimassien dans le contexte de la désarticulation des objets et des courants sémiotiques de l'après-Greimas. C'est que, si *Du sens II* ne marque pas une rupture par rapport à *Du sens,* ainsi que nous l'avons argumenté, alors cela signifie que les positions de la sémiotique qui se revendiquent de cette « rupture » persistent dans la lecture « immédiatiste » (ou de niveau *n*) du récit de l'énonciateur de l'introduction de *Du sens II*. Au bout du compte, la lecture fragmentaire du discours greimassien a été démontrée non pas par des « marques textuelles», comme le fait de présenter les « Éléments pour une grammaire narrative » comme un *article programme* (cf. J.-C. Coquet, J. Geninasca) ou celui de situer le début de la réflexion greimassienne sur la perception à l'époque de *De l'imperfection* (Fontanille, Zilberberg). En réalité, il s'est avéré que la lecture fragmentaire du discours greimassien était le corrélat du déséquilibre entre les objets de niveau *n* (l'application et les différents objets de l'analyse) et les objets de niveau *n+1* (la construction épistémologique, avec ses concepts, ses hypothèses, ses syntaxes et ses taxinomies), ainsi que l'illustre le bilan tiré dans le séminaire sémio-linguistique au tournant des années 80 (cf. *supra* §2.2.12).

Ce déséquilibre ne peut pas être résolu à cause de la fragmentation du discours de la sémiotique dans ses différents pratiques-objet. Les différentes pratiques-objet ne sont pas près d'être réarticulées car leur désarticulation provient de leur stratégie politico-académique (leur idéologie) individuelle respective : la sémiotique littéraire occupant une place très importante, elle a ainsi pour corrélat l'autonomisation de la sémiotique visuelle afin de lui garantir un espace vital. Ce mouvement entamé dans les années 80 ne pouvait que s'amplifier

---

chacun de ces niveaux. C'est là aussi que se trouverait une possibilité de confusion entre « niveaux de l'objet » pour la sémiotique en tant que construction épistémologique.

à la mort de Greimas —ceci d'autant plus que celui-ci refusa de désigner « un héritier ». Pour revenir à l'exemple de *Du sens*, le problème de ces lectures fragmentaires ou lectures « de surface » est qu'elles renoncent à questionner le sens de la rupture annoncée qui, pour nous, permet de voir que, loin d'être un article-programme, le projet d'une « grammaire narrative » allait céder la place à la réflexion sur l'esthésie, dans une cohérence totale avec le programme annoncé par Greimas depuis 1956 et 1966[344]. Ce faisant, elles renoncent à s'approprier la continuité du projet et suivre son engagement épistémologique profond.

§2. L'article « Les objets de valeur : un problème de grammaire narrative » s'est avéré être le point d'intersection de ces problématiques. Non seulement il est l'essai d'ouverture de *Du sens II* (avec la surdétermination que cette position implique pour la lecture), mais il introduit une transformation de l'objet de niveau *n+1* (l'objet de la sémiotique), qui était le socle sur lequel devait se construire la fin de la dépendance vis à vis de Propp, vœu exprimé lors du mea culpa des années 80. De surcroît, il renoue avec le double héritage de la linguistique et de la mythologie comparée, au détriment du formalisme qui s'était emparé du discours de la sémiotique greimassienne pendant une décennie. Lors de la première parution de cet article (1973), rappelons-le, J.-C. Coquet avait annoncé une rupture accomplie avec Saussure et Barthes ou, plus généralement, avec tout courant « sociologisant ». La reprise de l'article en 1983 commence là où s'arrête la fameuse introduction dans laquelle Greimas annonce une rupture avec les « certitudes à peine acquises » de la sémiotique (générativité comme universalité,

[344] Nous n'avons pas discuté la possibilité que ce renoncement puisse obéir, lui aussi, à un objectif idéologique particulier, d'autant plus que certains de ses instigateurs ont participé au tournant formaliste et modal des travaux du groupe sémio-linguistique. Il nous semble que cette idée va de soi, du moment où on accepte que tout discours implique une idéologie et revendique un système de valeurs local. Évidemment, cela nous implique nous-mêmes ; notre lecture des faits doit répondre à une idéologie, à un projet. C'est en assumant cette idée que nous avons annoncé dès les premières lignes de ce document que nous militions (dans le sens de « s'engager ») pour l'articulation de la sémiotique d'inspiration greimassienne et sa mise en cohérence avec le projet saussurien, que nous entendons être une révolution épistémologique qui n'a pas fini de se développer et qui, en ce sens, a tout intérêt à être travaillée.

pour nous) et appelle de ses vœux une sémiotique de l'objet qui puisse compléter la sémiotique subjectale entamée par J.-C. Coquet, perspective contraire aux idées de ce dernier[345]. C'est pour toutes ces raisons que nous avons affirmé depuis les toutes premières lignes de l'introduction du chapitre 1 que cet article scellait le Destin de l'objet (à tous ses niveaux) dans la sémiotique greimassienne.

§3. Derrière ces perspectives opposées se trouve la discussion sur les modes d'existence « du » sémiotique. Prendre de la distance par rapport à Saussure permettrait de se libérer du postulat selon lequel c'est le social (culturel serait aujourd'hui plus politiquement et épistémologiquement correct ?) dans son statut de « superstructure » qui régit « le » sémiotique, cette sorte de « limbe » ou espace intermédiaire qui ne peut être confondu avec le *réel* (ou « matériel ») ni avec l'*idéal* (ou « mental »). Une fois « libéré » de cette limite ontologique, l'objet d'étude de la sémiotique pourrait être étendu à volonté ; en revanche, en absence de l'idée de superstructures, la sémiotique greimassienne renoncerait à son assise théorique voire à sa spécificité par rapport aux sémiotiques peirciennes qui acceptent le statut du signe comme *représentant de la réalité*.

2.4.1.3 Courants postgreimassiens et traitement des objets non-linguistiques

§1. De la même façon que Barthes a été critiqué pour avoir considéré que certaines pratiques sociales suivaient le fonctionnement d'un langage (l'accusation portait sur l'usage jugé abusif du terme langage), les autres disciplines ont reproché aux sémioticiens structuralistes de prétendre expliquer des objets non-linguistiques par la linguistique (le « linguistic turn » était déjà totalement « has been »). Ainsi, ces objets devinrent l'Objet stratégique de la construction du projet. Les autonomismes et autres initiatives fragmentaires ou, au contraire, « impérialistes » (Greimas *dixit*), ont miné progressivement la cohérence du programme.

[345] J.- C. Coquet affirmé dans sa *Quête du sujet* que la sémiotique avait commencé comme une théorie de l'objet et qu'à partir de la prise en compte de l'apport de Benveniste (énonciation, discours …), elle deviendrait une sémiotique du sujet.

§2. Par rapport à la position qu'ils accordent à l'héritage saussurien et à son corrélat du social qui régit le sens, nous avons pu distinguer dans les différents discours de la diaspora postgreimassienne deux grandes tendances parmi les différentes tentatives pour traiter des objets non-linguistiques en sémiotique. D'un côté, une perspective qui consiste à penser les objets de l'analyse —niveau de l'application ou « niveau *n* »— pour essayer d'en tirer la structure sémiotique sous-jacente en construisant au fur et à mesure des études des hypothèses théoriques qui visent la construction d'une typologie et des problématiques disciplinaires spécifiques, qu'elles concernent la construction syntaxique ou la proposition de nouvelles taxinomies pour l'analyse. Nous avons appelé « approche syntagmatique » cette perspective compte tenu du primat qu'elle octroie au procès sur le système. De l'autre côté, l'approche dite « paradigmatique » est, au contraire, la posture qui part d'une définition de l'objet au sens philosophique (niveau *n+2*) pour créer sa place dans la sémiotique (niveau n+1) et s'appliquer aux objets manifestés (niveau *n*). L'approche syntagmatique suit une méthode « hypothético-déductive » ; comme la définit Greimas en 1985, alors que les approches paradigmatiques se positionnent sur une méthode déductive stricte, que l'on prête à Hjelmslev notamment en référence à la classe.

La partie dédiée à l'étude de l'approche syntagmatique a pour noyau l'œuvre de J.-M. Floch pour deux raisons : d'une part en raison de sa notoriété — elle a joué un rôle important dans l'articulation pratique de la sémiotique avec d'autres disciplines, même lors des premiers essais d'autonomisation du domaine visuel comme objet d'étude à partir de la proposition du système semi-symbolique. D'autre part, quelques-unes de ses propositions les plus visibles (le « carré de la valeur » et l'étude des objets sur le principe des « trois composantes de la culture ») ont été appliquées à l'étude des *objets-chose,* comme celui que nous nous proposons d'étudier par la suite et, en même temps, posent des problèmes de concordance avec la théorie greimassienne dite « standard », dont elles s'inspirent. Par rapport à la problématique des objets (d'analyse) non-linguistique, la réflexion flochienne permet de penser l'instauration d'un objet non-linguistique en

sémiotique à partir des données perceptives systématisées comme des catégories sensibles. La construction de la sémiotique au niveau *n* par l'exploration des objets non-linguistiques y est fondamentale : c'est dans la mesure où l'analyse diversifie ses supports qu'elle parvient à instituer différentes sémiotiques-objet, c'est-à-dire différents « types de langage ».

Au niveau *n+1,* les travaux de Floch posent des problèmes sémiotiques concernant, par exemple, une lecture temporelle de la construction axiologique, un fondement double de l'expérience (individuelle ou esthésique et collective ou discursive). De ce point de vue, le programme de construction de la théorie devrait aborder par la suite, d'un côté les procédures de syncrétisation des langages (ou comment se hiérarchisent entre eux différentes formes du signifiant) et de l'autre, les stratégies de communication syncrétique ou comment aller plus loin dans la recherche sur les stratégies discursives et l'idéologie.

Quant à l'approche que nous appelons « paradigmatique », elle est illustrée par une discussion autour de quelques textes de J.-F. Bordron, Zinna et Deni. La proposition du premier pour une « ontologie matérielle » considère l'objet selon une perspective méréologique et husserlienne et est devenue une référence pour ceux qui, par la suite, ont eu affaire aux objets tout en revendiquant plus ou moins explicitement l'héritage greimassien pratiquement au même niveau que l'utilisation de la définition lexématique. C'est en raison de cette filiation exprimée qu'il a été possible d'étudier de manière cohérente la posture de Bordron, les propositions de A. Zinna et de M. Deni, comme des approches revendiquées comme « méréologiques ». La première est une esquisse philosophique du problème de l'Objet au niveau *n+2*, mais considérant des informations du niveau *n* de la manifestation et les systématisant en fonction d'une « composition intentionnelle » de niveau *n+2*.

La deuxième proposition (Zinna) consiste en une explicitation de la problématique (matérialité et contacts entre sujet et objet) à partir d'une optique méréologique (rapport entre les parties et le tout) ; elle reprend plusieurs idées et

sources de Floch, cherchant à explorer une posture qui soit plus heuristique pour la production et l'optimisation des objets que des analyses dites « en aval », responsables aux yeux de l'auteur de la dérive esthétisante et peu fonctionnelle du design contemporain. La troisième proposition, celle de Michela Deni, est une étude de la modalisation « discrète » des objets : si on lit la fonction de l'objet comme un programme de faire, l'objet devient un actant Destinateur à la capacité factitive (faire-faire) sur le sujet.

En ce qui concerne la problématique des objets non-linguistiques, ces propositions sont celles qui ont mené le plus loin l'analyse spécifique des objets-chose dans la tradition greimassienne. Elles se distinguent, en outre, par la mise en lumière des éléments pertinents des régimes d'interobjectivité et d'intersubjectivité qui régissent le rapport sujet-objet sur la base des idées de J.-M. Floch, en donnant une expression « matérielle » à l'ancienne idée de faire de la sémiotique une praxéologie (cf. Greimas 1968d, Rastier 1999).

§3. Il est intéressant de noter que ces deux postures reprennent les deux voies du faire scientifique, tel que Greimas le concevait à une certaine époque. D'une part, il fallait faire des définitions à partir d'hypothèses et après lesquelles l'analyse pouvait systématiser un objet ; d'autre part, cette conception mettait l'accent sur le fait que toute hypothèse part de l'expérience et du contact avec l'objet d'étude. Selon que ces nuances sont ou non appréhendées, les perspectives des sémioticiens post-greimassiens sont hypothético-déductives ou déductives strictes.

2.4.1.4 Quelle sémiotique, quel Objet pour la sémiotique des objets?

§1. La révision des deux approches opposées pour une sémiotique des objets nous a permis de constater que, si elles sont différentes par leur démarche d'analyse et les références qu'elles invoquent, leurs aboutissements respectifs sont plutôt convergents. Toutes mettent en avant, au fond, la nécessité pour une sémiotique des objets de prendre en compte les déterminations culturelles dans la

construction des formes signifiantes et ce, à partir de l'intégration de la sensibilité (sensorielle, gestuelle, passionnelle, mais aussi éthique) à l'analyse.

§2. Du point de vue du réseau intertextuel que ces propositions tissent, l'étude des références invoquées par chacun est riche de sens et nuance cette première coïncidence. Outre les enseignements de Greimas, les travaux de Floch s'inspirent de la phénoménologie de Merleau-Ponty et de l'anthropologie de Lévi-Strauss. Dans une moindre proportion, mais pas moins importante puisqu'elle apparaît dans les derniers développements de Floch, on trouve l'analyse de Leroi-Gourhan concernant le milieu technique. Ainsi, cette approche renouvelle et renforce les liens de la sémiotique d'inspiration greimassienne avec la tradition saussurienne (inspiratrice des trois premières sources citées) et avec le comparatisme, avec la culture comme horizon du sens. Le tournant « formaliste » s'en trouve équilibré.

De son côté, l'œuvre de Bordron fait référence à la philosophie phénoménologique de Husserl, à Kant et à G. Simondon. Zinna reprend Floch ainsi que certaines de ses sources (Greimas dans *Du sens II* et Leroi-Gourhan dans *Le geste et la parole*). Ces reprises ont toutefois perdu l'attachement anthropologique et certains aspects que nous jugeons conjoncturels (i.e. les « trois composantes de l'objet ») sont posés comme des acquis, alors que la posture de l'auteur va plutôt dans le sens de l'autonomie de la problématique des objets dans la sémiotique. D'un autre côté, le sémioticien ajoute des sources provenant de traditions « naturalistes », comme la sémantique cognitive de G. Lakoff. Si l'on suit notre argumentation sur l'opposition « ontologique » de l'approche qui part de la culture (tradition saussurienne) à celle qui part d'une morphologie abstraite, cet ajout montre que l'idéologie scientifique de Zinna vise l'éloignement du social. Cependant, l'ouverture qu'il donne à sa réflexion revient au *culturel* : ce sont les questions relevant de l'*idéologie du projet* que l'objet présuppose.

Deni fait référence, quant à elle, au rôle modalisateur et modalisé de la « compétence » de l'objet sur la base du concept de la factitivité tiré du *DRTL*. En

cela, la sémioticienne tisse des liens avec l'interrogation de Zinna sur le projet de l'objet, et en même temps avec la recherche sur les modalités. Cette recherche trouve dans la proposition de Deni une confirmation de ses interrogations à propos de la nature discursive de la stratégie, bien que l'approche de l'auteur vise surtout l'optimisation ergonomique des objets, projet qu'elle partage avec la proposition de Zinna pour une sémiotique de l'amont qui s'enquiert de la production des objets comme production de sens. Enfin, dans des écrits récents, même la réflexion de J. F. Bordron, placée en principe au niveau *n+2* de l'analyse, reconnaît le besoin pour l'analyse de traiter d'aspects culturels comme le *style* dans leur statut d'*indicateurs schématiques.*

§3. Dans le but de renforcer et d'illustrer l'articulation de nos perspectives (historique et épistémologique) avec les différentes positions de la sémiotique des objets retenues pour l'analyse, nous en présenterons les enseignements dans le cadre du niveau énonciatif-épistémologique auquel ils appartiennent (cf. niveau *n*, l'analyse-expérimentation ; niveau *n+1*, fonctionnement et construction de la méthode ; niveau *n+2*, systématisation et filiation gnoséologique). Et, dans une dernière argumentation de notre idée de la continuité du discours greimassien, nous illustrerons chacun de ces enseignements par des phrases de Greimas.

a) Au niveau *n*, la directionnalité de la *recette hypothético-déductive* greimassienne : « mordre sur la réalité » pour alimenter les hypothèses

§1. À partir du constat de la coïncidence intertextuelle entre les deux approches, nous voyons bien que l'*approche paradigmatique* finit par rejoindre les positions de l'*approche syntagmatique* puisqu'elle reconnaît l'importance du *contexte culturel* (qu'il soit appelé « milieu technique », « profondeur technologique », etc.) de la problématique de l'objet. De ce point de vue, les approches paradigmatiques pourraient compléter les vues de l'approche syntagmatique par la proposition de pistes de lecture pour la systématisation de celui-ci, à partir donc de la prise en compte du syncrétisme modal et discursif de l'objet —l'objet considéré comme une énonciation réalisée et le rapport entre les parties et le tout.

§2. Dans notre point de vue, c'est donc l'approche de Floch qui est la plus en cohérence avec le programme établi dans *Du sens II*, c'est-à-dire de poursuivre l'exploration du sensible, de la profondeur modale et de l'interrogation idéologique de la stratégie en même temps que l'interrogation de différentes formes d'intégration sémiotique. La revendication de l'autonomie pour la problématique des objets que l'approche paradigmatique porte répète l'histoire des fragmentations et désarticulations du discours sémiotique, empêchant de poursuivre la réflexion au niveau (*n+1*) de la construction sémiotique, relative à la recherche sur le sens. Le recours à de nouvelles sources, et tout particulièrement l'appel aux recherches en sémantique cognitive, fonctionne ainsi comme le signe de cette désarticulation. En effet, ce recours à une théorie qui est à la fois proche (par l'objet d'étude : le sens) et différente (par sa conception universalisante) est une manière détournée de revenir aux problèmes de l'esthésie qui étaient, de toute façon, la toile de fond qui justifiait l'étude des objets en sémiotique. Ce détournement nous ramène à la quête de scientificité. Cette quête, qui s'explique par la nature culturelle (et donc idéologique) du discours scientifique, devient sans issue lorsque les sciences sociales et/ou humaines considèrent le « social » comme synonyme de manque de scientificité.

Dans la mesure où la valorisation de la science se rapporte aux *styles scientifiques*, les sciences humaines et sociales perturbent leur cohérence d'ensemble (l'obligation de distinguer entre « l'humain » et « le social » en est déjà un signe) et éloignent la possibilité du fondement d'une épistémologie propre. Un exemple de cette attitude a été l'inspiration puisée par la sémiotique greimassienne dans la grammaire générative ou dans la logique modale pendant la période où tout l'objet de sa quête était d'affirmer sa légitimité dans le milieu académique français de l'après 68 (Ch1§3, Ch2§1). La science devient ainsi une mythologie, et si le discours greimassien en est revenu depuis (le *mea culpa* des années 80), la légitimation par des sources extérieures alors que le discours de la discipline a déjà construit un cadre pour le problème de l'objet présente le risque d'une régression épistémologique.

§3. Le problème n'est pas que la source soit extérieure, mais que l'abstraction dont part l'approche dite « paradigmatique » des objets prenne la place de la problématisation que la théorie sémiotique avait créée pour la sémiotique des objets non-linguistiques et syncrétiques : toutes deux se situent au niveau *n+1*. Pour une discipline qui revendique la méthode « hypothético-déductive » telle qu'elle a été définie par Greimas (cf. §2.2), cette substitution a pour conséquence la suspension de la construction du projet ou, au moins, de sa cohérence, la seule valeur qu'elle revendique pour la science, puisque les jugements de « vérité » ou de « réalité » ont dévoilé leur fond idéologique, voire mystificateur (ch1§3).

Tout l'intérêt de notre étude épistémologique et historique va ainsi dans le sens d'une réarticulation et d'une identification de la place et du rôle des différentes propositions afin de tirer les enseignements que les différentes crises de croissance du projet ont produits[346]. De ce point de vue, la valeur de l'approche « syntagmatique » réside dans son attachement au niveau de la pratique (niveau n) car c'est lui qui, d'une part, interroge la sémiotique pour que celle-ci problématise les phénomènes rencontrés sous forme d'hypothèses et, d'autre part, met à l'épreuve, ratifie ou rectifie la proposition et la portée de la théorie. C'est dans son statut de mécanisme de contrôle et de garantie de construction permanente que la sémiotique greimassienne s'engage à mordre sur la réalité, à poser le procès comme primat de son faire scientifique.

b) Au niveau *n+1*, l'enquête sur la phénoménalité se fait dans les termes de la figurativité (à la recherche d'interstices de plus en plus subtils entre l'intelligible et le sensible). « Hors du texte, point de salut » ?

§1. En ce qui concerne la question que nous nous sommes posée au début de ce chapitre, nous dirons alors que la sémiotique peut s'occuper d'objets

[346] Pour une discussion proche de cela, voir F. Rastier, *Sémantique et recherches cognitives*, Paris PUF, 1991 [éd. corrigée et augmentée 2003], p. 70.

non-linguistiques et plus particulièrement de ces *choses matérielles* que sont les objets qui nous entourent, justement parce qu'elle obéit à une théorie générale. En reprenant une idée d'A. Dewes à propos de la sémiotique visuelle, il faudrait voir que, dans la mesure où une théorie du sens ne peut pas faire abstraction de l'omniprésence de celui-ci —car elle part du principe du « monde naturel » comme univers sémiotique—, une sémiotique des objets « *ne se pose plus comme une possibilité mais devient théoriquement indispensable* ». Il ne faudrait pas perdre de vue, toutefois, que cela implique que ce champ de recherches *reste circonscrit par la théorie générale*[347]. Du point de vue de cette interdépendance, l'approche des objets en sémiotique greimassienne est nécessairement et historiquement liée à la recherche sur la figurativité, entendue comme une manière d'approcher les problèmes de la manifestation : l'apparaître sensible, sa syncrétisation et la typologie des sémiotiques-objet et la stratégie (modale et véridictoire, narrative et discursive, idéologique) comme socle de l'étude de la communication.

§2. Pour Greimas, la phénoménalité pouvant être entendue comme un synonyme du « paraître » et défini de ce fait comme appartenant aux régimes de la véridiction, il est impératif d'actualiser le statut sémiotique de la manifestation. Nous avons appris que le maître lithuanien envisageait déjà trois niveaux provisoires pour le champ de l'expérience *discursive* du sens. En premier lieu, celui des régimes spatiotemporels, considérés comme idéologiques, de l'instance du discours. Deuxièmement, celui des catégorisations/hiérarchisations « sensibles » opérées à partir de la possibilité pratique de reconnaître des différences entre parties du continuum perçu par « référencement » interne à partir du corps propre. Enfin, celui de la surdétermination des « traits figuratifs » ou « référencement » externe, responsable des phénomènes de l'iconicité et autres impressions référentielles (cf. *supra*, § 2.2.2.3). Les recherches de Deni et celles de Zinna explorent surtout le premier de ces niveaux, alors que les vœux de Bordron les plus récents iraient dans le sens de se concentrer sur le troisième pôle.

[347] A. Dewes « Nota sur la semiotica visual » in *Ada dewes*, UAM, Mexique, 2003, p.47.

Si la problématique des objets (*n*) est subsumée par la conception de la manifestation en sémiotique (*n+1*), le problème que pose en retour l'objet (chose matérielle) de manière spécifique à la réflexion sur la figurativité est celui du syncrétisme de l'expérience. D'une part, l'objet est acteur d'un rapport sensible *complexe* à l'objet : le geste introduit l'idée de la temporalité au rapport sujet-objet. D'autre part, l'objet « produit » s'inscrit dans un système modal complexe : il participe comme adjuvant aux programmes d'action (intentionnalité) du Sujet usager, mais il établit en même temps son propre programme d'action (fonction) dont le destinateur est le producteur. Le sens de la problématique du syncrétisme, c'est de reconnaître que, du point de vue de la manifestation, le « texte » n'est en aucun cas *donné*, mais il faut l'instaurer. La manifestation est bien le point de départ, mais la tâche de la sémiotique, comme condition pour l'application de sa théorie, est de passer de la complexité « énigmatique » du sensible à la diversité intelligible de la « science ». Le Texte est l'artefact théorique qui permet de « lire » le « contexte » ou les différents « milieux » de l'expérience de façon pertinente –en faisant appel aux genres, au réseau intertextuel, à la situation donnée non seulement par l'histoire et les traditions mais aussi par la prise en compte du corps du sujet de l'expérience… « Hors du texte point de salut », oui, mais ceci est un vœu technique pour orienter la description autour du principe d'empirisme (non-contradiction, exhaustivité, simplicité) et non une muselière qui limite la « morsure » de l'analyste sur la réalité.

§3. Dans cet ordre d'idées, la perspective critique du parcours historique permet de discerner que l'importance du programme prévu par Greimas ne se trouve pas tant dans la distinction de *trois* niveaux de la figurativité que dans l'idée d'une progression à la recherche d'« *interstices de plus en plus subtils* » (Greimas, 1985) entre le sensible et l'intelligible. Cette idée constitue en vérité le Saint Graal de la recherche sémiotique et la caractérise comme un *projet scientifique* plus que comme une discipline ou une science[348] : c'est l'idée que la sémiotique est un faire

[348] Greimas dans l'introduction de *Les enjeux de la sémiotique*. (A. Hénault, Paris, Puf, 1979, p.6).

scientifique à l'aspectualité durative. De ce fait, on ne saurait suggérer (comme c'est le cas de la dénomination « sémiotique *du continu* ») que cette recherche est aboutie, au risque de faire un « aveu d'impuissance »[349] et, tout comme la désarticulation entre les niveaux *n* et *n+1* (objets de l'analyse et objets de la sémiotique, respectivement), conduire le projet à une suspension, fut-elle temporaire, de sa dynamique.

c) Au niveau *n+2*, les retours à Saussure : le « monde naturel » est un monde culturel et, sur cette planète-là, sujets et objets sont « de papier »

§1. La remarque à propos de l'union entre le sensible et l'intelligible permet d'introduire le troisième enseignement de notre parcours, situé au niveau gnoséologique de la question du sens. Les approches universalisantes du sens, comme c'est le cas de la plupart des réflexions morphologiques, sont attachées à la lecture idéologique et stratégico-discursive du faire scientifique dont nous avons parlé plus haut, mais posent aussi le problème de la nature du sens. Ainsi, par exemple, la proposition de J. Petitot du principe *mathématique* de « non-généricité »[350] —on perçoit en première instance les formes sensibles qui « sortent du genre »— pourrait très bien s'insérer dans le programme général de l'étude de la figurativité tel que le pensait Greimas, d'autant plus que ledit principe de non-généricité rappelle la condition initialement négative et différentielle du sens telle qu'elle avait été énoncée par Saussure. Cette proposition se placerait dans le domaine des recherches sur les modes de l'*impression référentielle*.

Face à l'iconicité, dont l'opérativité figurale est limitée, elle pourrait alors s'appliquer non seulement à des syntagmes qui appellent l'expérience « culturelle » du *sujet expérimental*[351], mais aussi à son expérience sensorielle.

[349] A. J. Greimas, *Du sens*, *op.cit*., p. 7.

[350] J. Petitot, *Morphologie et esthétique*, Paris, Maisonneuve-Larose, 2003.

[351] Expression empruntée à G. M. Tore dans « Le spectateur audiovisuel comme sujet expérimental » (cf. *Regards croisés sur l'expérience en sciences humaines et de la société* (C. Groulier, C. Lévy, G. M.Tore, *éds*.), Limoges : Pulim 2006, p. 63-75.

Cependant, Petitot —auteur, entre autres, de *Morphogenèse du sens* et de *La physique du sens*[352]— préfère voir dans ce principe « mathématique » le chaînon manquant, donc ultime, entre le sensible et l'intelligible. C'est que cette proposition est attachée à une initiative de naturalisation du sens et de la phénoménalité.

§2. La confrontation ne se trouve donc pas dans les pratiques que nous venons de voir car, de la même manière que le *système* et le *procès* sont deux modes d'existence irréductibles, les différentes voies que les approches syntagmatiques et paradigmatiques explorent sont nécessaires pour la réflexion, et le problème que leur articulation pose est résolu par la méthode hypothético-déductive. Leur opposition se trouve, au-delà de la méthode, dans le profil épistémologique qu'elles veulent donner au faire sémiotique et qui possède une contrepartie déontologique importante, abordée dans le commentaire sur l'antinomie entre grammairiens et rhétoriciens (cf., *supra* Ch2§3.3). Les questions que Greimas se posait sur l'efficacité des modèles logico-mathématiques dans l'analyse du sens obéissaient, en effet, au constat de la nature complexe —et complexifiante— du sens, même si ce constat n'a pas arrêté la tentation d'imitation que le style logico-mathématique exerçait sur « le sémioticien » des années 70 (cf. *supra* Ch1§2.4).

Le problème ne consiste pas à imaginer que le sensible et l'intelligible peuvent se joindre puisque cela a été la constante depuis le structuralisme de Lévi-Strauss, mais réside dans la réduction de cette complexité que les langages formels opèrent sur l'objet *par principe* : c'est l'idée que le faire scientifique doit passer du complexe visible à l'invisible simple[353]. L'idée du projet sémiotique était au

[352] *Morphogenèse du sens* : Paris, Puf 1985. *La physique du sens* : éditions du CNRS, Paris, 1992.

[353] Cette idée, dont l'expression est attribuée au physicien J. B. Perrin, a au moins deux entrées intertextuelles dans le discours de la sémiotique greimassienne. D'une part, René Thom, référence majeure de J. Petitot, l'actualise dans *Paraboles et catastrophes* (cf. Paris, Flammarion, 1983, p. 83) et la fait sienne. D'autre part, C. Zilberberg reprend l'ensemble dans l'introduction à « Décrire, produire, comparer et projeter » d'A. Zinna (Cf. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, Limoges Pulim, N°78-81, 2002, p. 11).

contraire de rendre compte de cette complexité anthropologique, même si le constat du déclin sémiotique dans les années 90 paraissait le compromettre :

> Pour moi, la sémiotique, c'est l'augmentation du sens, à partir de l'élémentaire. On complique et le sens augmente. Entre les éléments élémentaires et le réel visé se situe la sémiotique : c'est un travail pour plusieurs générations. En ce sens la sémiotique est un projet scientifique : ce n'est ni une science, ni une réalisation, ni une doctrine… c'est une invitation au travail si l'on veut comprendre l'homme. On y croyait. Aujourd'hui, je ne sais pas.[354]

Au-delà des mouvements d'adaptation politico–académique qu'elle a connus ou subis, chacune des périodes d'ajustement de la sémiotique aboutit à une intention de « retour à Saussure » et de l'exploration de la phénoménalité par la voie de sa tradition. Ainsi, ce n'est pas une coïncidence si Coquet considère le texte de « l'actualité du Saussurisme » (1956) comme le début « officiel » du projet scientifique qu'il a appelé « Ecole sémiotique de Paris » ou si l'époque de la remise en question de la figurativité et de l'équilibre entre niveaux de la construction sémiotique a vu paraître « Retour à Saussure ? » de Zilberberg (cf. *supra* §2.3). Nous considérons que la raison « interne » des allers-retours à l'œuvre du linguiste genevois se trouve liée au sentiment de contradiction de la sémiotique greimassienne entre « une apparence formelle et une perspective anthropomorphe »[355]. Or il est possible que cette contradiction soit liée à la lecture partielle dont l'œuvre de Saussure a été l'objet pendant deux générations.

Cette lecture cherchait à effacer, d'une part, l'appartenance comparatiste de Saussure et, d'autre part, son attachement à la sociologie de Durkheim et au projet d'une psychologie sociale ; ce n'est pas gratuitement que Greimas voyait dans le structuralisme la continuation de l'œuvre de Marx sur l'histoire. C'est en raison de ces bases trop marquées (le structuralisme a ainsi pu être entendu comme courant idéologisant ou tout le contraire, cf. *supra*) que le formalisme et

[354] Cf. G. Fosse, « La sémiotique, c'est le monde du sens commun », *op. cit*.

[355] A. Hénault, *Histoire de la sémiotique*, *op.cit.*

l'anthropomorphisme se sont donné rendez-vous dans l'adaptation que la sémiotique a fait de Propp[356].

§3. Ainsi, renouer avec Saussure ne signifie pas l'abandon du projet pour une épistémologie des sciences humaines et sociales ni du rêve de l'union du visible et de l'intelligible, au contraire. En revanche, la résolution de la contradiction sémiotique nécessite, ainsi que Greimas l'avait dit à ses collaborateurs et disciples, de « sortir de Propp » (cf. *supra*, Ch2§2.1 « le tournant des années 80 et le *mea culpa* de la sémiotique greimassienne »). Sortir de Propp veut dire explorer le sens selon les termes de l'expérience : ouverte, dynamique, et complexe ; réunir par elle les principes de diversification, d'alternance entre modes d'existence et d'articulation entre le visible et l'intelligible, l'individuel et le collectif, en faisant de la question sémiotique une réflexion pratique sur la construction de la valeur des sciences de la culture. Quant aux questions ontologiques « pures », il ne nous semble pas que la phrase *« la réflexion fondamentale n'a de sens pour* [le sémioticien] *que dans la mesure où elle mène à un savoir scientifique. Le savoir sous-tend un savoir–faire et débouche sur lui »* ait perdu son sens*[357]*.

[356] Quand on lui demande de se prononcer sur le problème de la cohabitation entre formalisme et anthropomorphisme, Greimas répond en 1992 : « *Qu'est-ce qu'une sémiotique ? Elle est constituée de deux parties : d'un côté d'une syntaxe et de l'autre d'une sémantique. Or la sémantique, c'est la science déjà faite sur laquelle on applique la syntaxe. La syntaxe, c'est la logique, que ce soit Carnap, Wittgenstein ou autre. Quand on prend la sémiotique comme une construction exacte dominée par la logique, on arrive à faire appel à Propp pour savoir si la sémiotique est falsifiable ou non, alors qu'elle n'a jamais cette prétention. La sémiotique, c'est le monde du sens commun, c'est ce que le monde signifie pour l'homme et ce que l'homme signifie pour le monde »* cf. interview de François Dosse, *op. cit*.

[357] A.J. Greimas, *Du sens, op. cit.,* p. 10.

2.4.2 Hiérarchies sémiotiques dans le parcours du sens : pour une lecture du principe résonnant de la diversification du sens

§1. Lorsque l'approche « paradigmatique » des objets en sémiotique greimassienne constate qu'il faudra, à terme, considérer comment les intégrer, des déterminations culturelles à l'analyse de l'objet, elle renoue non seulement avec les propositions que Floch faisait déjà en 1983, mais avec un des principes fondateurs de la sémiotique. Ainsi que nous l'avons rapporté, depuis 1956 Greimas affirmait que le *signifiant linguistique* dans la pensée saussurienne recouvrait « *un vaste signifié dont l'extension correspondra à peu de chose près, au concept de culture »*[358]. Plus tard, en 1979[359], toucher l'horizon culturel par l'analyse paraissait toujours une « tâche exorbitante » au sémioticien et cependant, c'est cette visée que le *DRTL* pose comme projet d'une sémiotique. Dans cette synthèse de la théorie greimassienne, en effet, « *la culture c'est la société érigée en signification* » : la culture est le nom de la société sémiotique d'un point de vue paradigmatique. D'un point de vue syntagmatique, elle est « *la totalité des discours que la société tient sur elle-même. La culture comme objet devient donc objet de la sémiotique* »[360]. La culture prend alors la forme d'une sorte de discours total et de ce fait même, constitue l'univers sémiotique.

Comment rendre compte d'une étendue aussi vaste et qui est, de surcroît, un système dynamique, mouvant, ouvert, « vivant » ? Au début des années 80, le programme était de reconstruire progressivement une image de la sémiotique à partir de la description « *d'épistèmes considérées tantôt comme hiérarchies de systèmes sémiotiques tantôt comme méta-sémiotiques connotatives* »[361]. Autrement dit, la définition en cinq volets de la sémiotique dans le *DRTL* nous apprend que la construction sémiotique de la culture devait se faire grâce, d'une part, à la

[358] A.J. Greimas « L'actualité du saussurisme » *op. cit.,* p 191-203.

[359] A.J. Greimas, J. Courtés. *op. cit*. 1979, 77.

[360] J. Fontanille, *op. cit*. 1984, p. 121.

[361] *Ibid*.

construction progressive des « paliers » (ou niveaux de pertinence) des parcours de sens. D'autre part, cette grande Anthropologie que Greimas appelait de ses vœux se ferait, chemin faisant, par l'identification et la caractérisation des types de configurations sémiotiques obtenus par les « sémiologies » particulières (« sémiologie » désigne ici une analyse de niveau *n* —configuration gnoséologique S-O, par exemple, la poétique, la linguistique…). En somme, les deux axes stratégiques que s'est donné le projet d'une sémiotique plastique, plus tard appelée *sémiotique esthétique* par J.-M. Floch : d'une part des procédures de syncrétisation, d'autre part des stratégies de communication syncrétique. Ces deux étapes reprennent les modes d'existence paradigmatique et syntagmatique et s'articulent en s'alternant.

Pour revenir à notre point de vue, c'est en ce point que se produit la confusion entre niveaux de l'objet et c'est là que nous retrouvons le noyau de l'hypothèse de travail autour de laquelle se construit notre réflexion. Nous avons appris par Hjelmslev que *système* et *procès* sont les deux modes d'existence reconnus par la sémiotique comme l'un des héritages de la théorie saussurienne. Cependant, depuis que l'idée du sens comme un parcours a été considérée comme un acquis de la théorie sémiotique, et plus précisément, depuis que le parcours du sens a été considéré comme « universel », la sémiotique commençait à « trahir » l'idée pourtant fondatrice d'un signe à deux faces (à deux modes d'existence) *inséparables*.

§2. C'est ici que les acquis de l'étude épistémologique et historique entamée dans les deux chapitres précédents montre son utilité. Nous avons vu, en effet, que les particularités du sens « greimassien », engagé, articulé (en construction) et visant la continuité, reposait sur l'idée du parcours. Depuis un certain temps, en effet, nombreuses ont été les voix demandant une révision de l'économie générale de la sémiotique greimassienne, le parcours génératif et le principe d'immanence étant les cibles principales des critiques.

Le noyau de ces critiques réside dans le constat que le sens ne peut pas être traité comme un système fermé ou statique alors que, même si le projet greimassienne embrasse l'aspectualité « durative » dans son ensemble (construction progressive de la théorie, alternance des modes d'existence…, cf. *supra*, §2.1), les modèles de son économie « classique » (parcours génératif, schéma narratif, carré sémiotique) paraissent aller à l'encontre de ce principe. Comment donc faire avancer la théorie alors qu'elle reste enfermée dans le « carcan » de principes qui auraient été volontairement restrictifs à une époque où la construction de la théorie le nécessitait, mais qui étaient appelés à être dépassés ?

Notre propre enquête nous a aussi menée face au parcours interprétatif, d'autant plus que l'analyse d'objets non–linguistiques tels que les objets-chose ouvre un univers de questionnements relatifs à sa *substance*. Ainsi, la matérialité, la tridimensionnalité et la condition d' « artificialité » des objets-chose impliquent une réflexion sur les intentionnalités « extérieures » ou « hypostasiées » que l'objet porte ; aussi ces conditions amènent un cadre de l'action dont plusieurs instances du discours sont au moins potentielles, l'usager et l'objet en lui-même ainsi que le fabriquant.

§3. C'est en raison de ceci que nous allons articuler la conclusion de notre recherche théorique à la révision d'une des plus récentes propositions visant le parcours génératif du sens, celle des niveaux de pertinence du plan de l'expression, exposée à plusieurs reprises par Jacques Fontanille[362] dans la continuité d'une

[362] La version écrite a été publiée pour la première fois dans *E/C, revue de l'association italienne d'études sémiotiques en ligne* (Consultée pour la première fois le 28 mai 2004), 22 pp. Une deuxième version, plus courte, mais plus claire à notre goût a été publiée comme postface à l'ouvrage *Les objets au quotidien* (*op. cit*., 2005). Le colloque transversalités du sens a sorti ses actes, dont la communication de Fontanille, (cf. J. Alonso, D. Bertrand *et al* (dirs.)), *Transversalités du sens : parcours sémiotiques*. Saint-Denis, Presses Universitaires de Vincennes (Essais et savoirs), 2007. Quoi qu'il en soit, la version de 2005 se présente comme une version plus substantielle et plus élaborée, mais c'est surtout dans celle-ci que nous

discussion sur la notion de générativité telle qu'elle a été interprétée par Greimas[363].Le choix de cette proposition s'est imposé à nous sur deux logiques. Tout d'abord, cette proposition dit poursuivre le double objectif (épistémologique et politique) d'une sémiotique générale des cultures pour la recherche sémiotique et de défendre l'idée d'une réunification des différents courants formés par les anciens élèves de Greimas —plus spécifiquement, entre la sémiotique subjectale de Coquet, la socio-sémiotique de Landowski et la sémiotique tensive de Zilberberg. Ces objectifs affichés se trouvent donc en résonance avec le cheminement de notre propre réflexion. Ensuite, l'ambition déployée et l'importance des implications qu'elle mobilise par sa manipulation de concepts fondamentaux dans la sémiotique greimassienne fait d'elle une proposition substantielle qui contient des éléments pour le rééquilibrage de l'ensemble des objets de la sémiotique greimassienne.

Les niveaux de pertinence du plan de l'expression

§1. À partir du constat que l'étude du plan de l'expression ne s'est pas traduite par une définition en sémiotique des niveaux de l'analyse *pertinents*, ni des hiérarchies de sémiotiques–objet censées constituer une culture, Fontanille tente une schématisation des modes du sensible et de l'apparaître phénoménal. Pour ce faire, il construit une synthèse à partir des propositions de Zinna et Deni sur les *objets*, de celles de E. Landowski sur la *situation* et la *stratégie* et encore de celle de la *forme de vie* dans la version qu'en donnent Zilberberg et Fontanille dans *Tension et signification*. Ces quatre « objets sémiotiques » —l'objet, la situation, la stratégie et la forme de vie— s'ajoutent à une première hiérarchie formée par « *le passage du signe au texte* ». Pour Fontanille, en effet :

---

avons trouvé des points problématiques qui n'apparaissent pas dans la version en ligne… Comme quoi le plan de l'expression et celui du contenu sont effectivement inséparables.

[363] J. Fontanille, « La sémiotique est-elle générative ? » in Lynx, *op. cit*., 2001.

> Les niveaux pertinents du plan du contenu *sont déjà connus* (structures élémentaires, actantielles et narratives, modales, *etc*), puisqu'ils correspondent au parcours génératif de la signification : l'existence sémiotique, en somme, une fois convertie en « contenus de signification » s'analyse en structures élémentaires, en structures actantielles et narratives, en structures modales, etc[364]

La question qui se pose de ce point de vue est celle des conditions de conversion des niveaux de l'expérience en niveaux de l'analyse. La réponse à laquelle arrive l'auteur de *Séma et soma* est que l'on peut penser le principe d'une articulation ascendante de nature générale, pour peu que l'on accepte que l'objet d'analyse est porteur, inexorablement, d'une hétérogénéité qu'une (toute ?) schématisation vise à résoudre. Ainsi, la diversité des instances matérielles et sensibles de « *niveau 'n'* » —ce sont les termes précis qu'utilise l'auteur— est « homogénéisée » dans les instances formelles de l'analyse de « *niveau 'n+1'* ». À chaque déplacement correspond alors un niveau de l'expérience.

À l'expérience de la *figurativité* correspond alors le « signe » comme « instance formelle » de l'analyse, résultat de l'intégration d'un certain nombre de propriétés sensibles et matérielles indéfinies. À leur tour, les propriétés sensibles et matérielles des signes (ou figures)[365] sont prises en compte comme composantes du niveau de l'analyse appelé « du texte–énoncé », niveau qui correspond à l'expérience de *l'interprétation*. De la même manière, les propriétés matérielles et sensibles des textes sont intégrées par l'instance formelle nommée « objet–support » dans l'expérience de la *corporéité*. Logiquement, les propriétés matérielles et sensibles des objets seront, elles aussi, intégrées dans une instance formelle. Celle-ci est le niveau de l'analyse dit de la « scène prédicative » correspondant à l'expérience d'une *pratique*. Ensuite, la « stratégie » intègre formellement les propriétés de la situation–scène dans l'expérience de la

[364] J. Fontanille : « Textes, objets, situations et formes de vie : les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures » in *E/C*, *op. cit.* p.1.

[365] On peut s'étonner, certes, de voir une synonymie dans ces deux termes. Nous y reviendrons plus loin, ainsi que sur l'ensemble des postulats de départ de la proposition.

conjoncture ; les « formes de vie » font de même avec les propriétés de la stratégie (expérience de *l'éthos et comportement*). Enfin, une « culture » devient, dans cet ordre d'idées, l'instance formelle qui intègre les propriétés sensibles et matérielles de la forme de vie constituant en ceci un niveau de *l'identité spatiotemporelle collective* de l'expérience.

Voici l'image que l'auteur propose pour décrire ce mouvement :

FIG. 13 : ARTICULATION DES NIVEAUX DE PERTINENCE DU PLAN DE L'EXPRESSION

TYPE D'EXPÉRIENCE	INSTANCES FORMELLES	INSTANCES MATÉRIELLES
Figurativité	***Signes***	Prop. sensibles et mat. des figures
Interprétation	***Textes-énoncés***	Prop. sens. et mat. des textes
Corporéité	***Objets***	Prop. sens. et mat. des objets
Pratique	***Scènes prédicatives***	Prop. sens. et mat. des pratiques
Conjoncture	***Stratégie***	Prop. sens. et stylist. des stratégies
Ethos et comportement	***Forme de vie***	Prop. sens. et mat. des formes de vie

§2. La discussion de cette proposition et, par la même voie, l'illustration des enseignements de la lecture intégrée que nous proposons se fera alors en quatre temps, du nombre de points critiques qui ressortent de la problématique choisie. Fontanille fait du constat de la différence entre niveaux de développement du plan contenu et celui de l'expression du parcours génératif l'argument initial de sa proposition. Le premier moment de notre révision traitera du problème de la générativité et de la structure générale du parcours du sens ; le second, du rapport expression/ manifestation.

Nous examinerons les différents « paliers » du parcours (du signe à la stratégie) et proposerons des pistes complémentaires pour celui-ci à la lumière des conclusions apportées par l'analyse de la générativité. Le dernier point de cette discussion interrogera la notion de forme de vie en relation avec le programme de la sémiotique greimassienne que son créateur aurait esquissé avant de mourir. Ce faisant, nous poserons les bases sur lesquelles se fera l'étude de cas qui occupe la seconde partie.

2.4.2.1 Problématiques du parcours : linéarité, générativité et phénoménalité.

Nous avons passé en revue la générativité sous plusieurs perspectives et nous avons appris que l'équivoque principale issue de cette proposition résidait dans le fait qu'elle avait été interprétée non plus comme une idée économique résumant la relation de présupposition réciproque entre l'expression et le contenu, mais comme une relation linéaire de causalité dont il est nécessaire de savoir si sa direction est ascendante (comme *augmentation de sens*) ou descendante (comme s'approchant d'une origine) afin d'interroger, ensuite, les modes de conversion entre niveaux du parcours.

1. La conception de la générativité et les niveaux de l'objet.

§1. D'après notre révision du discours greimassien, la générativité est une idée qui est venue à Greimas par le succès de «la révolution chomskienne » (la grammaire générative) afin d'interroger la compétence et la prolifération du sens. Ainsi que nous l'avons montré, la notion de générativité avait été inspirée à Greimas par la tentative « exemplaire » et passablement soixante-huitarde de Chomsky de penser la continuité entre l'intelligible et le sensible, l'énoncé et l'énonciation. En empruntant l'idée de la générativité, il s'agissait pour Greimas d'arriver *« à la profondeur [...] de Chomsky »*[366] sur la base d'un parcours allant dans un sens

[366] J.-C. Coquet, M. Arrivé (dirs.), « Algirdas Julien Greimas mis à la question » in *La sémiotique en jeu : à partir et autour de l'oeuvre de A.J. Greimas* ; Paris-Amsterdam-Philadelphia : Hadès : Benjamins (Actes sémiotiques), 1987, p. 328.

quasiment contraire à la conception du chercheur américain. Greimas lui avait reproché de « poser » d'emblée des concepts sans construire d'abord leur cohérence. La sémiotique, quant à elle, s'efforcerait d'être la plus *cohérente* possible par la mise en place de sa démarche dite « hypothético–déductive ».

Plus techniquement parlant, Greimas a pris le nom de « générativité » pour remplacer d'une façon économique l'idée de la *présupposition réciproque* entre les deux composantes des structures signifiantes (les « structures profondes » et les structures « de surface »). Avant l'apparition de l'adjectif « génératif », l'idée de parcours était utilisée chez Greimas pour évoquer le cheminement des processus *locaux,* de l'interprétation (comme dans l'expression « parcours interprétatif »). L'aspect *révolutionnaire* de Chomsky touchait, pour Greimas, à l'ambition de rendre compte tant du sens *construit* que du sens *en acte* (en acte *vs* énoncé, Greimas, 1968a), alors que dans l'adoption ultérieure de l'image d'un parcours de la signification « dirigé », on n'a retenu que l'image d'une trajectoire.

En imaginant un parcours à deux directions —descendant (« avec Chomsky ») lorsqu'il s'agissait d'aller vers le *fondement du sens* ou ascendant (« avec Hjelmslev ») pour imaginer sa reconstruction, disait Greimas en 1968—, l'idée était d'exprimer les allers-retours du sens : la première direction est celle de la production du sens et la seconde correspond à sa saisie.

Ainsi, quand on parle d'un parcours « ascendant » ou « descendant », cette directionnalité doit être conçue comme « augmentation » ou « diminution » de la complexité. Mais l'idée de la « profondeur » implique aussi que l'approche du sens ne peut se faire qu'à partir de sa couche « extérieure », qui est la manifestation. Les «paliers » du parcours sont donc des strates hypothétiques sur le mode dont la complexification s'est faite. Si on acceptait l'idée d'un parcours d'intégration linéaire, on commettrait l'erreur qui consiste à poser une hypothèse invérifiable d'un parcours allant du plus simple vers le plus complexe, comme forme unique du sens, de la même façon que le carré sémiotique est une hypothèse qui propose une forme possible d'organisation des structures profondes, comme il pourrait y en

avoir d'autres[367]. De ce point de vue, il se peut que si le postulat de départ de la proposition s'aligne ainsi avec l'idée d'un parcours linéaire, les niveaux proposés soient obligés d'obéir à la réduction de la diversité et ne visent pas, au contraire, à rendre compte des hétérogénéités.

La « double directionnalité » du parcours du sens peut être considérée comme « rhétorique » ou, à la limite, « programmatique » : la sémiotique se doit d'explorer les deux aspects du sens, non seulement la réception, mais aussi la production, d'où l'importance de distinguer les formes du sens *énoncé* et celles du sens *en acte*. La tâche se divise donc en deux parties.

D'une part, à propos de l'objet de l'analyse (problématique *syntagmatique*), ceci implique qu'aux systèmes fermés —ou « *objets morts* »[368]—, la sémiotique doit ajouter l'étude des systèmes ouverts ou en mouvement, des significations en acte, des objets « vivants ». Tout le problème devient alors la circonscription de l'objet : à partir de quelles limites ou de quel point de vue partir pour son étude ?

D'autre part la problématique *paradigmatique* que représente l'étude des deux temporalités ou modes d'existence de l'Objet se retrouve actualisée; l'une de ces temporalités est celle des contemporanéités (l'instant de l'expérience présente) et l'autre, celle de *l'inactuel :* à la fois les expériences passées comme l'apprentissage, connaissance ou schématisation construite à partir de cela (le dire du dire) —la mise en réseau de l'expérience.

2. La conversion, un faux problème lié à une lecture linéaire du parcours du sens

§2. En imaginant la production du sens comme une question téléologique (linéaire, comme si le parcours était unique et dégagé), la sémiotique prend essentiellement

[367] Cf. F. Rastier « De la sémantique à la sémiotique ». In *Débats Sémiotiques*, 2000, vol. 6, n°1-2, Société de sémiotique du Québec, p. 5-15.

[368] Lors de la Décade à Cerisy dédiée à Greimas, P. Maranda a utilisé cette expression pour exhorter les sémioticiens à ouvrir leur réflexion vers des objets qui ne sont pas fermés. (cf. J. C. Coquet, M. Arrivé).

comme tâche la description d'épistémès de *hiérarchies sémiotiques* (pour mettre le programme de la sémiotique greimassienne dans les termes du *DRTL*), mais se laisse aller dans le sens du postulat d'une seule et unique hiérarchie de systèmes sémiotiques, dont le fondement serait, en dernière instance, le carré sémiotique.

Ainsi, bien que depuis ses débuts la sémiotique d'inspiration saussurienne propose l'existence de structures profondes sous-jacentes aux structures de surface, avec la fixation de la notion de parcours génératif s'est quelque part effacée la possibilité que les sémiotiques (objet) puissent être pensées comme des structures (ou hiérarchies) suivant une structuration *diversifiée*. La lecture générative comme linéarité a créé le problème qui consiste à déplacer l'attention de l'identification des objets de la théorie pour se focaliser sur le parcours, et qui implique celui de la conversion : puisque le sens est conçu comme un parcours, linéaire de surcroît, la question se posait de savoir comment on passe d'un niveau à l'autre —ce qui est logique dans une progression téléologique.

Face aux questions de la conversion, apparues en force tout au long de l'année 1983, Greimas se trouve face à une confusion d'objets qu'il avait déjà connue en 1968 : avec la figurativité « II » (le chiffre accolé fait référence à la réanimation du sujet par les études de l'atelier de sémiotique visuelle). On confond alors les objets de l'analyse (objets de niveau « *Np* ») avec les objets de la théorie. Il fallait ainsi réexpliquer le principe du parcours génératif. C'est ainsi qu'à la fin du séminaire de l'année 1982-1983, dédié justement à la figurativité, Greimas est amené à faire certaines « *précisions théoriques* » afin de « *dissiper des malentendus* »[369] survenus au cours du temps. La première de ces remarques fut de dire qu'entre les paliers narratif et discursif, « *il n'y a pas lieu de conversion* », mais *« une rupture totale »* qui résulte de la prise en compte de l'instance de l'énonciation.

[369] A. J. Greimas, « De la figurativité », in : *La figurativité II*, *Actes sémiotiques-Bulletin*, VI 26, juin 1983. p. 48.

Cet été-là, lors de la Décade dédiée à Greimas au Centre Culturel de Cerisy-la-Salle, le fondateur de l'école sémiotique de Paris revient sur la question de la conversion entre niveaux pour signaler la confusion existant entre la délimitation de l'objet d'étude (segmentation de surface) et le parcours d'interprétation (articulation de structures), qui conduit à poser la nécessité d'une textualisation qui rende compte des contraintes discursives liées à la substance de l'expression. Et le maître lithuanien de rappeler les liens existants entre la notion du sens comme une hiérarchie, l'importance de la diversification des parcours, et la confusion entre la clôture de l'objet de l'analyse (objet de niveau *n+p*) et le plan de l'expression :

> Il ne faut pas chercher partout la linéarité. Je reviens à ce qui me paraît essentiel : le découpage qu'on opère à la surface du discours est un problème de sémiotique discursive. Ensuite, la sémiotique narrative offre un nouveau découpage. On voit alors la non–correspondance entre le discours textualisé et les structures narratives. Il y a une sorte d'appel vers le non-dit du texte : c'est là que naît la possibilité de différentes interprétations. Les structures narratives étant, dans une large mesure, prévisibles, elles constituent un appel vers quelque chose alors même que le texte, lui, s'arrête. C'est une ficelle […] que l'on appelle *l'effet de profondeur* […][370]

3. L'intégration entre niveaux et la résolution de la linéarité.

§3. S'il n'y a pas de conversion et que le *parcours du sens* n'est pas linéaire, comment peut-on intégrer l'idée d'une hiérarchie de sémiotiques (ou d'un « parcours » quelconque) à l'étude des objets de la *sémiotique-culture* ? Comment parler d'intégration tout court ? Dans les précisions théoriques de Greimas autour de la figurativité, le discours étant considéré comme une organisation autonome, il était alors possible d'imaginer « *une syntaxe et surtout une sémantique discursive disposée éventuellement en paliers de profondeur »*[371]*.* C'est ici que se trouvent à notre avis les deux atouts majeurs de la proposition de Fontanille : d'une part, d'interroger le sens et la *pertinence* de l'analyse en termes *d'expérience*. D'autre

[370] « Algirdas Julien Greimas mis à la question », *op. cit.*

[371] Ibid.

part, s'il présente sa problématique comme relevant de la conversion, le principe d'articulation que l'auteur profile au fil de l'argumentation permet de la délaisser au profit d'un parcours de *complexification*.

Dès lors, Fontanille rompt avec l'image linéaire du parcours de sens, même si sa schématisation n'en rend pas encore compte. De surcroît, ces deux aspects sont liés, le deuxième déterminant le premier : l'intégration des données sensibles dans un niveau plus abstrait évoque l'articulation des deux modes de l'expérience que nous avons distinguée à partir de la notion de double temporalité (cf. *supra* §2.2).

En somme, la perspective de l'articulation de niveaux par l'expérience qui ressort de la proposition de Fontanille permet à notre avis de renouer avec la théorie saussurienne puisqu'elle vient ouvrir de nouvelles possibilités d'articulation pour les déclinaisons de la double temporalité des modes d'existence sémiotiques. Cette problématique a occupé toute une génération de saussuriens, de Merleau-Ponty à Zilberberg, à travers les notions associées de système et de procès qui permettent de penser une générativité « greimassienne » des formes signifiantes, celles-ci devant être transformées en hiérarchies sémiotiques par l'analyse.

L'idée de l'intégration par des niveaux successifs n'est pas du tout nouvelle dans la tradition saussurienne ; au contraire, elle est le mouvement fondateur de la langue, entendue par Saussure comme un « *domaine des articulations* ». Et le linguiste genevois de montrer les liens existants entre la délimitation de l'objet et le principe d'intégration/abstraction :

> Une unité matérielle n'existe que par le sens, la fonction dont elle est revêtue ; ce principe est particulièrement important pour la connaissance des unités restreintes, parce qu'on est tenté de croire qu'elles existent en vertu de leur pure matérialité… Inversement… un sens, une fonction n'existent que par le support de quelque forme matérielle ; si ce principe a été formulé à propos des syntagmes plus étendus ou types syntaxiques, c'est qu'on est porté à y voir des abstractions immatérielles planant au-dessus des termes... ces deux principes, en se complétant, concordent avec nos affirmations relatives à la délimitation des unités [cf. « les entités concrètes de la langue§1 : entités et unités. Définitions »][372]

Plus tard, l'idée de « niveaux d'intégration » sera postulée par l'école de Prague et enfin reprise par de nombreux linguistes jusqu'à Benveniste qui, d'après Barthes, aurait donné l'analyse « *la plus éclairante* »[373] : il conclut que la forme (en linguistique) peut être définie comme « *sa capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur* » alors que « le sens » sera la capacité analogue « *d'intégrer une unité de niveau supérieur* »[374].

La question du mode d'intégration entre niveaux pourrait trouver une réponse dans la mise en rapport de l'idée de Fontanille avec la tradition saussurienne, par le biais d'un petit schéma de Barthes, très célèbre, que nous prolongeons avec les paliers proposés par Fontanille :

[372] Cf. F. de Saussure, *op. cit*. p. 192 puis 145.

[373] Pour Benveniste, « Les niveaux de l'analyse linguistique » in *Problèmes de linguistique générale I*. Paris : Gallimard (tel), 1996(1966), p.119-131. Pour Barthes, « Introduction à l'analyse structurale des récits » in *Communications* N°8, Paris : Seuil, 1966.p. 4-5.

[374] E. Benveniste, *op. cit*, p. 127.

FIG. 14 : COMBINATOIRE DU MOUVEMENT D'ARTICULATION FONTANILLE / BARTHES.

Paliers proposés par J. Fontanille					
« Forme de vie »	Sé (propriétés sensibles et matérielles de la situation)				Sa
« Situation »	Sé (propriétés sensibles et matérielles de l'objet)			Sa	
« Objet »	Sé (propriétés sensibles et matérielles du texte)		Sa		
« Texte »	Sé (propriétés sensibles et matérielles des unités élémentaires)		Sa		
Signe/figure (unités élémentaires)	Sé	Sa			

Sur ce tableau il est possible d'apprécier d'une part le mouvement ascendant que Fontanille voudrait imprimer à l'intégration et d'autre part, le fait que ce sont « les propriétés matérielles et sensibles » (ce que nous avons considéré comme pouvant être associé à l'idée de « signifiant ») d'un niveau qui font sens (font partie du signifié) pour le suivant. Chez Barthes, ce mouvement est utilisé pour décrire simplement le *métalangage*[375].

Il est donc évident que la description du mouvement d'intégration à lui seul ne suffit pas pour rendre compte de l'expérience ni de l'idée de pertinence. Le niveau pertinent supérieur est, dans la réflexion de Saussure autour de la langue, le mot —terme « *intrigant* » justement par sa capacité à segmenter de façon opérationnelle la langue alors qu'on n'arrive pas à le définir en linguistique. Pour Benveniste, ce sera la phrase. C'est en ce point que l'on peut apprécier plus

[375] « Éléments de sémiologie » in *L'aventure sémiologique*. Op. cit., p. 77.

clairement l'enjeu épistémologique de l'idée de l'articulation en niveaux : chaque déplacement sur une grandeur majeure donne une organisation logique (ou un « sens ») au niveau de complexité précédent. C'est aussi en ce point que l'on peut mieux comprendre l'idée de la pertinence chez Greimas et son rapport à la délimitation de l'objet sémiotique. Nous savons qu'il a considéré le niveau du mot comme incapable de rendre compte de la profondeur du sens, ce pourquoi il se serait dirigé vers le texte. Les disciplines du texte revendiquent en effet celui-ci comme le niveau pertinent pour la description et la connaissance des phénomènes linguistiques. De surcroît, cet épistémè serait le seul à permettre la réunification de la linguistique (« interne » et « externe », « formelle » et « historique ») car elle étudierait autant la parole que l'écriture…

Les différentes propositions issues de la tradition saussurienne ont hérité de sa visée *articulatoire* et *épistémologique* —car le point de référence maximal est la superstructure, que ce soit le social (chez Saussure), les méta-sémiotiques connotatives chez Hjelmslev ou la culture comme horizon de la sémiotique chez Greimas. Il devient nécessaire de poser séparément la question de la manifestation et celle de la pertinence.

2.4.2.2 Expression, figurativité et leur confusion : une résolution des hétérogénéités inachevée et la pertinence perdue

§1. L'idée de Fontanille est de poser la question en termes d'expérience car l'énonciation le demande ainsi, le paraître de l'objet aussi ; elle constitue donc un atout majeur. Ce faisant, Fontanille actualise, enfin, le rapport *schéma/usage* déjà présent chez Hjelmslev, qui était propre au syncrétisme : il va donc bien dans le sens d'une résolution de l'hétérogénéité. Ainsi, Fontanille réussit le rappel de la question telle que Greimas l'avait expliquée dans ses précisions théoriques et dans l'entretien de Cerisy (1983) en ramenant la question à la manifestation. Cependant, nous l'avons vu, sa schématisation ne rend pas compte de l'expérience et nous supposons que ceci est dû au traitement qu'il fait de la question de la pertinence,

en la posant comme un problème de l'objet de l'analyse (niveau *n)* alors qu'elle relève des objets de la discipline, que Hjelmslev a appelé le niveau de la méthode (*n+1*).

1. La délimitation de l'objet (problématique de la manifestation, niveau *n*) *vs* les niveaux pertinents du parcours du sens.

§1. L'explication de Greimas concernant la délimitation de l'objet d'étude se termine par une observation qui nous permettra de saisir les différences entre les deux perspectives :

> Ce n'est donc pas une question de coupure matérielle, ce n'est pas parce que le livre s'achève que le discours est épuisé ! Le problème n'est pas la matérialité des clôtures mais leur détermination en fonction des niveaux de profondeur sur lesquels se situe l'analyse.[376]

C'est ici que l'utilisation du concept de pertinence trouve un sens tout particulier pour la sémiotique greimassienne, car comme les termes d'un niveau à l'autre ne sont pas homogènes, une « sélection » de traits est nécessaire.

Dans toutes les variations d'organisation du sens par niveaux que nous venons de voir, l'intégration implique deux choses : d'un côté, que c'est le niveau supérieur qui fonde la « signifiance » du niveau subsumé et de l'autre côté, que chaque niveau est lui-même organisé en unités et corrélations que l'on devrait se donner à décrire.

Ainsi, ce n'est pas le texte qui fait la pertinence en sémiotique greimassienne, mais l'hypothèse de la narrativité qui, à son tour, donne forme à la théorie de l'action. Le « texte » est ici une circonscription du continuum à analyser, plus ou moins arbitraire, qui permet la reconnaissance de catégories de contenu (isotopies thématiques). Voici que la problématique de la délimitation de l'objet (soumis à l'analyse) pourrait être confondue avec celle de la pertinence.

[376] « Algirdas Julien Greimas mis à la question », *op. cit*., p. 327.

> Pour qu'il y ait à chercher du sens dans un discours, il faut poser en préalable que ce discours paraisse comme un tout de signification, comme un « signe » au sens hjelmslevien. Pour Hjelmslev, le signe […] peut-être un paragraphe, un discours tout entier : tant qu'il y a sémiosis, il y a signe. Par conséquent, le problème de la délimitation se pose d'emblée : peut-on traiter « autre chose » qui soit hétérogène sémantiquement ? S'il y a unité de signification, la tâche du sémioticien est de transformer ce quelque chose, dont on ne sait rien, mais qui est un tout présumé par hypothèse, en objet articulé.[377]

La tâche du sémioticien consiste donc justement à découper des signes à partir du continuum du sens qui lui est offert par le monde saisi par ses sens. En prolongeant cette idée et en suivant le fil de la discussion de Greimas à Cerisy, devant une *manifestation* donnée, la première étape de l'analyse sémiotique est dans tous les cas la *textualisation*, entendue comme la disposition des données discursives selon les contraintes de la manifestation dont il s'agit. Pour qu'il y ait un *Texte*, il faudrait penser que la textualité dépend donc des différentes formes de sémiotiques.

Le constat que l'étude de la figurativité faisait en 1983 était, souvenons-nous, le besoin d'étudier les « différents types de langage », ce qui n'est autre chose, dans le contexte de la discussion sur la figurativité et les sémiotiques syncrétiques, que l'étude des différentes formes de la « textualité » relatives à chacun des différents objets d'analyse entendus comme un ensemble signifiant.

Il est donc nécessaire de distinguer le parcours du sens, pour lequel le problème qui se pose est celui des formes des structures discursives, et celui de l'interprétation, pour lequel le problème consiste en la résolution des hétérogénéités propres à la manifestation.

À partir de la distinction des deux parcours (celui « du sens », propre à la théorie de la sémiotique greimassienne et celui « de l'interprétation », propre à l'application de cette théorie sur un objet soumis à l'analyse) et du déplacement de la question du signe (objet « ontologique ») vers la manifestation (objet

[377] A.J. Greimas dans Coquet et Arrivé, *op. cit*. 1987, p. 325.

« méthodologique »), nous avons conclu que la question de la pertinence concerne moins la « conversion » de niveaux de l'expérience en niveaux de l'analyse que *l'identification* de différents types de hiérarchies sémiotiques qui devront, pour leur analyse, porter une procédure de textualisation propre. De la même manière que pour le couple texte/narrativité, la sémiotique devrait pouvoir arriver à la proposition d'un objet qui rende compte de la figurativité.

2. Fontanille et la pertinence « universalisante » : retour de la linéarité par la confusion manifestation-figurativité.

§2. La proposition de Fontanille n'obéit pas à une conception de la pertinence prenant en compte une diversité de possibilités et une sélection réalisée. Au contraire, elle essaie de systématiser dans le parcours les formes de la pertinence « ascendante ». Ce faisant, Fontanille se place dans le cadre d'une conception normative de la pertinence qui trouve son origine dans le paradigme selon lequel le signe est bien une représentation de la réalité. Nous pouvons aisément distinguer le problème impliqué par cette idée : au lieu de présupposer la diversité d'interprétations, elle instaure l'universalité d'un parcours donné, un reproche que l'on fait souvent à l'économie générale de la sémiotique greimassienne quand on entend le parcours génératif comme une téléologie.

Il est possible que ce retour à la linéarité se soit glissé dans la proposition de Fontanille à cause de la séparation qu'il opère entre « plan de l'expression » et « plan du contenu ». Dans tous les cas de principe articulatoire de la tradition saussurienne que nous avons cités, il n'est jamais question de séparation de l'expression et du contenu. Il faudrait ici aussi opérer une distinction entre niveaux de l'objet.

Les « niveaux de pertinence pour l'analyse » appartiennent au niveau de la méthode et des arguments des disciplines (niveau *n+1* ou « épistémologique » dans notre schématisation des niveaux énonciatifs de la construction scientifique). « Expression » et « contenu » sont, en revanche, les deux composantes inséparables

par nature du signe saussurien —paradigme sous lequel a été créé la sémiotique greimasssienne ; elles appartiennent, en conséquence, au niveau « *n+2* » ou « ontologique ».

Faut-il renoncer à l'idée de parcours, à celle de générativité, ou à celle du signe saussurien et de sa « nature double», voire à ces trois principes ? Des tentatives en ce sens ont été entreprises à maintes reprises en sémiotique, depuis la rupture avec Saussure décrétée par Coquet en 1983 jusqu'au postulat d'une naturalisation du sens. De notre très humble point de vue, il ne nous semble pas que ce choix se pose si clairement, si dramatiquement à la sémiotique d'inspiration greimassienne. En réalité, la proposition de Fontanille nous semble actualiser un problème irrésolu —mais non pas irrésoluble— du discours greimassien, que C. Zilberberg avait jadis identifié comme la confusion entre la manifestation et la figurativité.

3. Phénoménalité et discours

§3. Dans le *DRTL,* la phénoménalité était pensée comme un synonyme du paraître [378]; la rupture avec Saussure n'est pas nécessaire car le paraître n'est pas subsidiaire de la réalité, même si c'est le propre du monde « naturel » que Greimas posait en macro-sémiotique. La *manifestation,* qui appartient à la « réalité », n'est pas la *figurativité,* hypothèse appartenant à la théorie. La manifestation ou expression possède des formes. Ce qui s'impose, pour nous, est l'articulation et l'actualisation du parcours génératif du sens (et non de l'expression et du contenu séparés) à la lumière de sa non-linéarité ou profondeur et des hypothèses sur la figurativité.

Dans la première moitié des années 80, les travaux pour le développement du niveau des structures discursives ont connu une nouvelle vie grâce au développement de la figurativité. Si bien que le moment a été immortalisé par le

[378] *Op.cit.*, entrée : « phénoménalité ».

nom : la « figurativité II » —la ressemblance avec l'idée derrière le titre « Du sens II » ne nous paraît pas fortuite. Jusqu'alors, souvenons-nous, le figuratif avait été considéré comme un niveau quasi sans importance, tout l'intérêt de la recherche se focalisant sur les structures « sous-jacentes » de la signification. Cependant, l'étude des modalités, puis celle des objets non-linguistiques et les propositions d'*impression référentielle* (Rastier) ou de *saisie impressive* (Geninasca) ont montré que la construction de la théorie nécessitait d'actualiser la manière dont elle pensait l'apparaître sensible et sa syncrétisation par la modalisation du sujet.

Si nous suivons le fil de cet argument, nous verrons que jusqu'au moment de sa disparition, Greimas tâchait de donner du substrat à sa théorie de la passion (ou du sensible), adossée à l'hypothèse de la discursivité-figurativité —le discours permettait de garder en tête la progression linguistique mot—phrase—texte, et la figure permettait de travailler sur la *manifestation* (ou la perception)[379].

Pour Greimas, la figurativité s'organisait en plusieurs niveaux (établis par la réhabilitation de la notion d'isotopie dans le cadre de la discussion sur les systèmes semi-symboliques), dont le plus abstrait était celui des « isotopies méta–sémiotiques » (régimes spatio-temporels de l'énonciation). Le niveau suivant proposé était celui de la « figurativité gestaltique » (*« c'est là que nous percevons le monde pour l'organiser ensuite en figures »* au sens de Bachelard). Le troisième niveau auquel songeait Greimas était celui de la figure « iconique », caractérisée par la *« surdétermination des traits figuratifs »* : « la véridiction, l'impression référentielle »?] etc. [380]

[379] Manifestation, perception : deux points de vue, agent ou patient.

[380] Cette explication sur les niveaux de la figurativité a été donnée par Greimas à HG Ruprecht dans « Ouvertures métasémiotiques : entretien avec Algirdas Julien Greimas » *op. cit*,. 1985, p. 18. Il s'agit d'une simple esquisse sans prétention d'exhaustivité ou autre : l'entretien, qui a eu lieu à l'occasion de la parution de *Du sens II*, coïncide avec le moment de parution des *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit* de Floch, synthèse des idées relatives à la figurativité, la plasticité et les objets sémiotiques « syncrétiques ». C'est pour cette raison que nous ne commenterons pas l'appropriation de ces termes.

Pour récapituler, selon l'enseignement de Greimas, la question de la conversion n'est pas pertinente du moment où l'on considère que les *deux* niveaux du parcours sont autonomes. La manifestation est étudiable en sémiotique à partir de sa textualisation, condition par laquelle l'hétérogénéité de la *substance* est évacuée. Le programme pour la construction théorique est l'exploration des différentes formes de la « figurativité » qui, à partir de l'étude de différents types d'objets syncrétiques, peupleraient le niveau « de surface » du parcours, en rendant compte de manière de plus en plus rapprochée de l'expérience sensible (perception, passion, figurativisation) et approchant de plus en plus la continuité… *sans la déclarer*[381]. Il fallait incorporer, somme toute, les acquis dont rend compte *Du sens II* (nouvelles formes de fiducie, intégration de l'idéologie, problème de la véridiction, modalisation de l'être) à l'image du parcours du sens, qui avait été construit avec les hypothèses de la première époque.

2.4.2.3 Texte, situation et objet, et le passage de la manifestation à la théorie

§1. C'est parce qu'il sépare l'expression du contenu et parce que la distinction entre manifestation et analyse n'est pas respectée que les niveaux dits « de l'expérience » de la proposition de Fontanille (« figurativité », « interprétation », « corporéité », « pratique », « conjoncture, éthos et comportement et identité spatiotemporelle collective ») ne sont pas homogènes. Nous y trouvons des qualités sensibles (figurativité, corporéité) qui sont mélangées à des variantes de systématisation de la situation (pratique, conjoncture) et, enfin, des catégories « mentales » (éthos et comportement)…

En somme, la proposition d'un « parcours génératif du plan de l'expression » met sur un même niveau substrats, formats, et épistèmes ; il opère,

[381] Ainsi que nous l'avons signalé dans le chapitre 1, l'approche du sens « au plus près » du continu avait suscité chez Greimas l'image d'une entreprise « héroïque ». La quête ou la construction d'interstices de plus en plus subtils pourrait s'arrêter à n'importe quel moment. Et le moment où serait déclaré l'arrêt de cette course marquerait alors une défaite puisque la recherche renoncerait ainsi à continuer la recherche *Du sens*.

de ce fait, une confusion entre les trois niveaux de l'objet distingués par la théorie. D'un côté se trouve l'*objet manifesté* (ou « manifestation » tout court, objet dit de niveau *Ns*) et ses degrés de systématisation. De l'autre côté, se situe l'*objet de l'analyse* (*Np*) et les différents objets que la méthode a mis au point pour mener cette analyse (différents niveaux de pertinence et leurs syntaxes et taxinomies respectives, niveau dit *n+1*). Enfin, le niveau le plus abstrait de l'objet est celui de *l'épistème* du signe, fondement de la discipline et objet de niveau *n+2*.

Cette confusion entre la délimitation de l'objet de l'analyse et celle de l'expérience est en tout point semblable à celle que Greimas essaye de parer en 1983 par ses « précisions théoriques » et ses réponses au tour de questions à Cerisy (cf. *supra*). Compte tenu du rappel que nous en avons fait, nous sommes en mesure de proposer que les trois premiers niveaux distingués par Fontanille (le signe, le texte et l'objet) n'appartiennent, en réalité, qu'à un seul palier dont la pertinence pour l'analyse serait celle de la *textualité* et l'unité méthodologique résultante, une *sémiotique-objet*.

1. Passages entre niveaux de l'Objet

§1. Nous avons vu que le principe de fonctionnement de l'articulation dans des niveaux de pertinence proposé par Fontanille consiste en l'intégration des propriétés d'un niveau par un niveau « second », qui est *englobant.* Or ce principe n'est pas vérifié entre le signe et le texte, pas plus qu'il ne l'est entre le texte et l'objet, sauf dans le cas où ils sont considérés comme appartenant au système sémiologique de l'écriture —et c'est à ces cas de figure qu'appartiennent tous les exemples retenus par l'auteur. Autrement dit, le signe ne possède pas de « dimension » (cf. *supra*), ainsi que *Greimas-lecteur-de-Hjelmslev* le rappelle ; c'est un concept qui sert à désigner l'hypothèse de l'intelligibilité du monde et, dans la tradition saussurienne, il possède deux faces inséparables, plus précisément, « comme l'envers et le revers d'une feuille de papier » (Saussure *dixit*). Le signe est donc un objet de classe *ontologique* donc de niveau *n+2*. Le texte, quant à lui, est un artefact de la théorie sémiotique, un horizon de l'analyse, soit un objet

« méthodologique » (niveau *n+1*), qui résulte d'une première série d'opérations de sélection réalisées sur un continuum *manifesté*. Enfin, l'« objet » évoqué dans les cas illustrés par Fontanille est cette « chose matérielle » qui correspond au *manifesté pré-sémiotique* que nous avons identifié au niveau *n* —et qui, *a priori*, équivaudrait à ce que l'on peut entendre sous certaines restrictions comme « l'énoncé ».

2. Du format au substrat puis à l'objet de l'analyse

§2. Certains commentaires latéraux de Fontanille attirent notre attention sur d'autres possibilités de lire le rapport entre les trois premiers « niveaux de pertinence » retenus. D'abord, l'auteur cite le passage du signe au texte comme un déplacement épistémologique situé historiquement. Ensuite, il recommande d'entendre le mot « signe » comme synonyme de figure. Enfin, le mot « figure », indique-t-il, « *peut se gloser selon le cas comme unité minimale, morphème* ». Laissant de côté le fait que, dans le *DRTL,* la définition de figure désigne celle-ci comme un « non-signe », si l'on suit la logique donnée comme exemple (le passage du signe au texte comme un déplacement paradigmatique), le *niveau des unités minimales* devrait aboutir non pas au *texte*, mais au *discours*. C'est en effet ce terme-là qui a été retenu en dernier comme horizon pour l'analyse sémiotique et ce, afin *« de faire une place pour le sujet* » ou, dans tous les cas, pour pouvoir rendre compte des phénomènes de la figurativité. Il est possible, cependant, que l'absence du discours de la liste de Fontanille s'explique par la confusion dont ce concept a été porteur pour le discours greimassien, ainsi que nous l'avons évoqué (cf. *supra*, §2.1). De leur côté, les « unités minimales » représentent *de facto* une première segmentation plus ou moins « artificielle » du continu manifesté pour constituer le support d'un niveau de pertinence de l'analyse. Le premier niveau de pertinence est celui des unités minimales —et non elles-mêmes—, celui de l'horizon d'analyse qui, dans l'histoire de la sémiotique greimassienne, a évolué clairement depuis la phrase jusqu'au texte. Le passage au discours, en revanche, ne peut être considéré comme abouti.

Outre la confusion entre niveaux de l'objet constatée, voici donc qu'il faudrait aussi distinguer, pour mieux comprendre la « conversion des niveaux de l'expérience en niveaux de l'analyse », les « entités pertinentes » qui constituent le *support* de la conversion d'un niveau de l'expérience en niveau de l'analyse et les *niveaux de pertinence pour l'analyse* eux-mêmes. D'après les précisions théoriques de Greimas à propos de la confusion entre la délimitation de l'objet d'étude et les hypothèses concernant la production de sens, la sélection d'*unités minimales* à partir d'un continuum manifesté (énoncé ?) permet à l'analyste de *stabiliser* une manifestation comme *sémiotique-objet.* Plus qu'un niveau de pertinence pour l'analyse, le Texte est une sorte de condition *sine qua non* de la théorie, dans le sens où il « ouvre la profondeur » du sens (cf. *supra*, explication de Greimas à Cerisy).

3. La substance

§3. La textualité retrouve toute son importance et déploie sa très grande pertinence dans l'étude d'objets non-linguistiques et c'est aussi là que l'expérience de la corporalité, que Fontanille associe à l'objet, trouve son sens : toute la difficulté de l'étude de ces objets-là réside d'emblée dans leur *formulation en problème sémiotique*, donc dans leur textualisation. Autrement dit, la différence entre un objet et un texte (ces deux mots pris au sens courant et non pas dans celui de la théorie) n'est donc pas le fait d'un rapport d'englobant à englobé, mais de la forme que l'*articulation* (*codification*, *hiérarchisation*) de leur *signifiant* prend. Tout comme un texte —et au même titre que lui— un objet (une *chose*) est une grandeur (une forme de manifestation) susceptible de supporter une analyse sémiotique. Sauf que les contraintes que sa manifestation (sa « substance signifiante ») exerce ne sont pas *données*, comme c'est le cas du texte en vertu de son appartenance au système de la *langue écrite*.

Le texte est ainsi un objet appartenant à un système de valeurs relativement fermé (la langue) par l'intermédiaire d'une pratique (l'écriture) dont les valeurs peuvent être exprimées grâce à l'intermédiation d'un système sémiotique intermédiaire —le graphisme des lettres dans les langues alphabétiques, les

idéogrammes dans d'autres formes d'écriture. L'*objet* (la chose) appartient, en revanche, à un système de valeurs « ouvert » (« syncrétique », « en acte », « synesthésique »…) . Il se trouve au carrefour de plusieurs univers discursifs ou pratiques, par exemple, celui de son mode de *production* (est-il une œuvre d'art, de l'artisanat, du design… ?) ou celui de sa *finalité* —auquel cas l'objet-chose peut être considéré comme un objet lithurgique, ménager, un outil… Ainsi l'objet se trouve, par rapport au texte, à un degré de systématisation mineur ou, si l'on veut, il s'agit d'une sémiotique-objet syncrétique, donc davantage « porteuse d'hétérogénéité » que le texte.

Face à l'indétermination de l'objet-chose, il faut opérer sur lui (sur l'ensemble des déterminations de son signifiant) une nouvelle sélection de traits — et la définition de la *textualisation* par Greimas en 1985 met justement l'accent sur cet aspect[382]. Ce que l'étude de la plasticité a apporté est d'abord le constat que tous les objets, grandeurs ou ensembles signifiants ne relèvent pas du « prêt-à-analyser » de l'énoncé, car ils n'ont pas encore une sémiotique proprement dite (c'est-à-dire dont les deux plans seraient *identifiés*). Il faut, face à tout objet non-linguistique, « résoudre » leur hétérogénéité, essayer de « déconstruire » leur état syncrétique. C'est en cela qu'il est intéressant pour la sémiotique d'appréhender les objets non-linguistiques depuis la sémiotique générale et non pas dans la perspective d'une sémiotique autonome quelconque, car la manière dont on pourra problématiser différents modes d'hétérogénéité permettra de proposer, pas à pas, la typologie de « langages » ou de « sémiotiques » que les projets greimassien et flochien s'étaient donnés.

Si on accepte donc de considérer le texte et l'objet à un même niveau épistémologique (celui de l'analyse), nous obtiendrons un niveau des supports

[382] La textualisation est définie par Greimas dans ce texte-là comme la « *disposition des données discursives selon les contraintes dues à la linéarité de la manifestation verbale* » (cf. « Algirdas Julien Greimas mis à la question » *op. cit.* p. 326). Ainsi, d'autres manifestations dont la forme n'est pas linéaire produisent à leur tour des contraintes spécifiques au niveau discursif.

pour l'analyse dont la diversité ira *crescendo*, depuis les unités les plus simples (celles où l'hétérogénéité a été plus ou moins résolue) jusqu'aux plus complexes. En ceci, nous rencontrons non seulement la discussion sur les sémiotiques pluriplanaires, mais aussi l'idée d'une progression complexifiante que nous avons placée précédemment sur l'axe du procès dans le tableau de l'organisation des objets de la théorie :

FIG.15 : PROCESSUS DE DIVERSIFICATION DES OBJETS D'ÉTUDE EN SÉMIOTIQUE

<table>
<tr><th>NIVEAUX</th><th>PALIER ÉPISTÉMOLOGIQUE (HJELMSLEV)</th><th>MODE D'EXISTENCE</th><th>TYPE D'OBJET</th><th>SÉMIOTIQUE BIPLANE</th><th>SÉMIOTIQUE PLURIPLANAIRE</th><th>ABSTRAC-TION</th></tr>
<tr><td>N</td><td rowspan="2">L'analyse</td><td>Syntagmatique</td><td>Support de l'analyse</td><td>Texte / écriture</td><td>Objet / mode de production, utilité, mode d'intervention …</td><td rowspan="3">↓</td></tr>
<tr><td>N+1</td><td>Paradigmatique</td><td>Sémiotique -objet</td><td colspan="2">Objet textualisé</td></tr>
<tr><td>Prolifération</td><td colspan="4">→</td></tr>
</table>

Nous avons marqué les zones concernées par cette partie de notre réflexion en jaune pour signifier que si le parcours génératif se posait des questions paradigmatiques, la discursivité implique l'interrogation du mode de prolifération syntagmatique de la manifestation. La substance est alors convoquée par l'analyse. Pendant la première période, l'analyse s'est interdit tout recours à la substance en faisant référence à Hjelmslev.

Ceci est à relativiser dans la mesure où, comme nous l'avons vu dans le chapitre concernant les sémiotiques syntagmatiques (cf. *supra*, §2.2.1), le projet envisageait le retour à l'étude de la substance comme une logique progressive des recherches sur la structure (les hiérarchies sémiotiques) en ajoutant, par exemple, l'étude des phénomènes de la prosodie. Il ne s'agit pas définir la substance, mais de

la prendre en compte comme contrainte, c'est-à-dire s'occuper du comment, des conditions que sa présence implique pour l'objet de l'analyse.

Par cette image, nous sommes enclins à penser que la progression complexifiante des structures discursives que nous venons de schématiser pourrait être rapprochée de ce qui a été appelé « rationalité syntagmatique » par Greimas : une action structurante à l'intérieur d'un système, donnée par la nature syntagmatique du procès. Ainsi, nous pourrions supposer que le fondement de la conversion des niveaux de l'expérience en niveaux de pertinence pour l'analyse se trouverait alors basé sur la temporalité : l'expérience est en première instance une mise en contact de deux modes d'existence, l'actuel avec le virtuel, donnant pour résultat le réalisé. Cette articulation fait que chaque expérience fonctionne à l'intérieur de ce réseau, en créant ses référents internes et en dernière instance, toute impression de réalité[383].

La place des structures discursives dans l'hypothèse du parcours génératif est créée parce qu'elle est *présupposée* par la perception : si l'on perçoit, c'est d'une part qu'on a la « capacité installée » (et cela, c'est la part du Sujet) et, d'autre part, que l'on a affaire à des *déterminations variables* (et cela, c'est la part de l'objet). Ainsi, la perception *présuppose* les structures discursives comme la textualité présuppose les structures narratives. La question des niveaux de pertinence n'est pas entièrement résolue par l'idée d'une articulation sur un niveau « supérieur » puisque cette hypothèse présuppose à son tour une identification. Or, c'est dans la mesure où l'expérience sensible permet d'identifier des *unités minimales* que l'on a une *sémiotique-objet.*

C'est-à-dire que toute identification correspond à la mise en réseau des différents modes d'existence (actuel, virtuel, réalisé) qui ont lieu dans l'expérience et constituent, à terme, un niveau de l'analyse, tant pour la théorie sémiotique que pour tout autre parcours interprétatif. Ainsi, différentes formes d'identification

[383] Cf. « Algirdas Julien Greimas mis à la question », *op. cit*., 322 et sq.

donnent lieu à différentes sémiotiques-objet (figuratif : plastique :: nominal : catégoriel…) et la prise en compte des différentes formes de l'expérience perceptive sous la perspective des contraintes du signifiant (syncrétique ou non) correspondra à un mode de hiérarchisation sémiotique, fonctionnant selon la rationalité syntagmatique dont il s'agit.

L'étude des objets non-linguistiques ne peut donc être séparée du besoin de rendre compte des niveaux de pertinence de la « discursivité » ou, du moins, de l'intérêt pour les phénomènes propres à ce que la sémiotique greimassienne a appelé la figurativité. Ces niveaux de pertinence du figuratif doivent être posés en termes d'ouverture ou de fermeture, comme une rationalité syntagmatique. Plus le système est fermé, plus cette « mise en contact » entre plans sémiotiques fonctionnera comme une *identification simple*, l'exemple le plus abouti étant celui des systèmes symboliques comme les langages mathématiques ou l'alphabet. Au contraire, plus le système est ouvert (mouvant) ou syncrétique (plan de l'expression complexe), plus le sens sera instable et proche de la perspective d'une énonciation « en acte ».

2.4.2.4 La prolifération des objets, la diversité et les systèmes ou de la résonance des formes de l'expression

Dans sa proposition, Fontanille justifie le passage du texte à l'objet par la prise en compte de la dimension corporelle qu'implique l'objet par sa matérialité. Celle-ci permet alors de discerner, par exemple, les deux rôles ou identités actantielles d'un nom dans une lettre, puisqu'ils sont associés à deux pratiques distinctes.

Pour nous aussi, la *corporalité* permet effectivement d'introduire la problématique des interactions et donc le niveau de pertinence *de la pratique* mais, à la différence de l'auteur de *Sémiotique du discours*, nous estimons que c'est en ce point que la problématique de la délimitation de l'objet laisse la place à celle de la « profondeur du sens ». Autrement dit, si l'on suit les différentes définitions donnés par les auteurs (l'auteur de la synthèse : Fontanille, et l'auteur de l'étude des

interactions : Landowski), la problématique de la situation n'est pas placée sur le plan de l'expression ou dans les structures discursives, mais dans les structures dites « sémio-narratives ».

Plus précisément, la reconnaissance de la corporalité ou la prise en compte de l'expérience du corps comme médiatrice entre l'intéroception et l'extéroception permet de reconnaître les différents régimes interobjectaux qui se donnent rendez-vous dans chaque manifestation. Toute expression implique un point de vue et celui-ci établit les différentes composantes d'une situation. Cela conduit de fait au renouvellement de la cartographie des structures sémio-narratives, avec le dépassement de l'héritage proppien, une tâche reconnue explicitement par C. Zilberberg ou E. Landowski depuis le début des années 80.

1. La situation comme dépassement de l'héritage proppien

§1. La situation est définie par Fontanille comme une « articulation hétérogène » qui permettrait la « sémiotisation du contexte ». Autrement dit, il s'agit de l'identification du cadre praxéologique de l'action : identifier une pratique, c'est trouver les limites du fonctionnement d'un objet culturel, car celui-ci n'existe (ou ne porte de valeur) qu'à l'intérieur d'une pratique (Saussure, Greimas, Rastier). Or Fontanille nous propose de diviser la notion de situation en *scène prédicative* et *stratégie* ; dans notre lecture des choses, cette conception de la situation renouvelle le postulat essentiel dans la théorie greimassienne du primat de la relation sur les termes. En reprenant en effet une idée exposée dès *Sémantique structurale,* dans l'article sur les objets de valeur, Greimas affirme que l'objet représente « *un lieu de réunion occurrentielle de déterminations-valeur* » et que « *seule la mise en scène syntaxique peut rendre compte de la rencontre de l'objet et des valeurs qui s'y trouvent investies* »[384]. Ce niveau de pertinence prend alors le nom d'énoncé élémentaire et il porte déjà les caractéristiques de la scène prédicative.

[384] *Du sens II*, *op cit*., p. 22.

> En prenant la syntaxe pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour la représentation imaginaire, mais aussi la seule manière d'imaginer la saisie du sens et la manipulation des significations, on peut comprendre que l'objet est un concept syntaxique, terme aboutissant de notre relation au monde, mais en même temps un des termes de *l'énoncé élémentaire* qui est un simulacre sémiotique représentant, *sous la forme d'un spectacle*, cette relation au monde.

Quant à la stratégie, si l'on se représente le discours greimassien comme une ligne, son apparition se situerait à sa moitié exacte tandis que son intégration opérationnelle dans le discours de la théorie a lieu dans le cadre du « tournant formaliste » que nous avons associé au *DRTL*. C'est en effet au cours de cette synthèse métalangagière que la stratégie est identifiée comme un concept pluridisciplinaire dont le futur dans la théorie ne paraît pas arrêté. En revanche, ce qui est proposé est une première distinction entre la *stratégie discursive* (qui est le fait du sujet de l'énonciation et qui opère la discursivisation) et la *stratégie narrative*, attachée aux schémas narratifs présupposés par le discours. Cette dernière forme de la stratégie est reconnue comme responsable de la confection de programmes d'action complexes organisant la circulation de valeurs par les processus de *manipulation* et *programmation.* Enfin, à partir de la reconnaissance du fait que la notion de *stratégie narrative* « *empiète avec les instances de la syntaxe narrative* », il est suggéré de réserver son usage à « *l'instance supérieure et dernière de l'organisation narrative* »[385].

À l'époque de la grammaire narrative, la théorie de l'action greimassienne était organisée sous forme d'énoncés d'état et d'énoncés d'action formant des programmes narratifs (PN). Ceux-ci étaient divisés en *PN d'usage* (formant le « niveau pratique » de l'expérience du sens), et *PN de base*, qui permettaient d'accéder au niveau mythique du sens ou à l'axiologie profonde à laquelle obéit l'ensemble des actions qui se regroupent, par exemple, dans un récit. Voici comment nous avons vu dans la lecture de la situation une actualisation des structures narratives. Une « situation-scène » correspond à la sélection d'un

[385] *DRTL*, *op. cit*., entrée « stratégie ».

programme tandis qu'une « situation-stratégie » est le dispositif d'ajustement entre programmes, soit paradigmatiquement par rapport à une instance supérieure, soit syntagmatiquement par rapport à la concurrence d'autres axiologies. La « situation-scène » établit ainsi un cadre praxéologique à peine différent du niveau « pratique » de la première heure. De surcroît, le « niveau mythique » (nom par lequel le discours greimassien cherchait à réhabiliter le mythe dans sons sens de structuration du social) est le domaine d'une axiologie qui n'est connaissable que grâce à l'intervention de la stratégie, qui l'actualise en adaptant à chaque occurrence le système de valeurs récurrent que l'on a également identifié, de ce fait, comme *projet de vie*[386].

Ainsi, le domaine de l'axiologie, étape ultime et inéluctablement « virtuelle » de la valeur en raison de son ancrage dans la vie sociale (ou du fait d'une *énonciation collective*), correspond bien à la fonction que l'on veut donner à la *forme de vie,* dernier palier retenu par Fontanille par son statut de résonance de valeurs à l'intérieur d'une culture. Définir un objet par rapport à la relation qu'il construit avec le sujet c'est d'abord prendre acte de leur corporalité respective et ensuite, les articuler ensemble dans un *régime d'interobjectalité*[387] formant le niveau de pertinence de la pratique, composé d'une phase d'interaction (la pratique considérée comme rencontre interobjectale) et d'une autre d'ajustement (la pratique considérée comme concurrence entre programmes, compétences et modalisations).

[386] *DRTL*, *op. cit*., entrée « idéologie ». Il est intéressant de noter la dimension éthique que prend ainsi l'idéologie et qui devient encore plus marquée si l'on suit le fil des liens intertextuels construits entre le *DRTL,* la définition de la sémiotique de Greimas dans l'introduction à *Enjeux de la sémiotique* (Cf. A. Hénault, Paris, PUF, 1994), et le commentaire que fait Greimas en amont à ce propos dans l'interview qu'il accorde à H.G. Ruprecht (Ouvertures métasémiotiques, *op.cit*.).

[387] Cf. E. Landowski, « La part des choses » in *Protée,* N° 29 I, p. 4-8, 2001 et *La società degli oggetti: problemi di interoggettività* (E. Landowski et G. Marrone, dirs), Meltemi (segnature), 238 pp., 2002.

2. Systèmes ouverts vs systèmes fermés : homogénéité entre paliers

§2. On a souvent fait référence au fondement de la théorie greimasienne comme à une « grammaire anthropomorphe » : toute sa logique provenait des fonctions proppiennes issues de l'analyse du conte merveilleux. Si cette « grammaire » avait si bien fonctionné avec la sémiotique, pourquoi chercher à s'en débarrasser ?

C. Zilberberg répondrait que l'on n'est pas des *paysans arriérés* vivant dans un monde où rien ne se passe. Autrement dit, que le sens, surtout parce qu'on le considère *au sein de la vie sociale et en acte*, ne fonctionne pas uniquement dans des systèmes fermés, il n'est pas complètement stéréotypé, comme celui de l'univers du récit mythique —ou des lettres de l'alphabet, pour rappeler la discussion sur la proto-sémiotique saussurienne de M. Arrivé (cf. §2.2). C'est toujours le vœu de l'union du sensible et l'intelligible, le passage de l'énoncé à l'énonciation, que renferme le programme « sortir de Propp » de Greimas. Il fallait trouver une assisse plus ample et aussi fonctionnelle pour pouvoir faire une place aux sémiologies « non formelles », c'est-à-dire pour les objets signifiants non-linguistiques, comme les sémiotiques syncrétiques et les phénomènes esthésiques (y compris la gestualité, dont le projet date de 1968).

Voici que nous retrouvons sur ce niveau « pratique »[388] deux principes d'homogénéité avec le niveau précédent, allant de la figurativité à la textualité. D'une part, à l'intérieur de ce niveau s'opposent des objets fermés et ouverts : au niveau de l'énoncé, nous trouvons les différents types possibles de sémiotiques-objet (sémiotiques biplanes vs sémiotiques molaires, pluriplanes ou syncrétiques). Au niveau *praxéologique,* des pratiques plus ou moins stéréotypées ou « figées », ainsi que nous les avons identifiées dans le §2.2.4.4, qui correspondent à différents types de stratégie —programmation *vs* manipulation,

[388] Nous avons retenu ce nom, provenant de la première époque de la théorie greimassienne, par le rapport qu'il entretient avec le niveau « mythique », qui est le niveau porteur des idéologies.

ajustement et accident, notions que propose Landowski pour opposer le régime « de l'expérience » à celui de la « lecture ».

D'autre part, de la même manière que la textualisation est une sélection sur des *unités minimales*, la stratégie se met en place comme une sélection opérée sur des *syntagmes minimaux* en fonction de l'axiologie profonde à laquelle elle obéit. C'est ainsi que la stratégie permet d'acheminer une idéologie vers son application ou son adaptation, ponctuelle ou locale et par rapport aux régimes interobjectaux en concurrence. Un régime établi sur la prise en compte de la corporalité. Cette sélection est responsable de la pertinence et se trouve sous le contrôle d'une praxis énonciative ; cela nous permet de penser les niveaux de pertinence pour l'analyse comme autant de paliers énonciatifs, qui peuvent être représentés à l'aide de la série utilisée tout au long de cette réflexion : *n* pour ce qui est de la manifestation, *n+1* pour ce qui est du pratique. Nous allons réutiliser le tableau de la textualisation pour montrer cette homogénéité :

FIG. 16 : NIVEAUX DE PERTINENCE ET DYNAMISATION DES SÉMIOTIQUES-OBJET

NIVEAUX ÉNONCIATIFS	NIVEAU « EXPÉRIENTIEL »	NIVEAU PERT.	MDE	ENTITÉS PERTINENTES [389]	SYSTÈME FERMÉ	SYSTÈME OUVERT (DYNAMIQUE, MOUVANT, COMPLEXE)	ABSTRACTION
N	Niveau figuratif		Syntagmatique	Support de l'analyse	*Texte* / écriture	*Objet* / mode de production, utilité, mode d'intervention…	↓
N+1		Textualisation	Paradigmatique	Types de Sémiotique-objet	Sémiotique biplane	Sémiotiques molaires ou pluriplanes (sémiotiques syncrétiques)	
	Niveau «pratique»	Interaction	Syntagmatique	Syntagme minimal	*Pratique / discours*	Synesthésie / interaction (reconnaissance de la corporalité des actants= régimes interobjectalité)	
N+2		Compétence discursive	Paradigmatique	Types de stratégie	Programmation (genre)	Selon Landowski : « manipulation », « ajustement », « accident »	
	Niveau «mythique»	Virtuel	Syntagmatique	Idéologie	Style / idéologie	Forme de vie	
		Axiologie profonde	Paradigmatique	Types de modélisation de la valeur	Carré sémiotique	Grammaire tensive	
Diversification°	→						

Il est intéressant de noter le décalage existant entre les niveaux « de l'expérience » et les niveaux énonciatifs. Ce déséquilibre pourrait en effet rendre compte du mouvement d'intégration des propriétés d'un niveau dans celui qui l'englobe, soit le rapport de présupposition que fonde la génération greimassienne. Nous avons marqué ce rapport par les flèches qui indiquent, de plus, l'alternance entre les modes d'existence qui permet passer des syntaxes aux taxinomies et des entités pertinentes aux niveaux de pertinence pour l'analyse. Tandis que la première sélection (la distinction des « unités minimales ») fait le passage entre le niveau *n* de la manifestation et le niveau *n+1* de la pratique, la seconde, celle de la stratégie, paraît servir de charnière entre le mode actuel de l'expérience et le mode virtuel.

[389] Ou « objets de l'analyse ».

3. « Sémiotisation du contexte ». L'apport de Landowski et le programme de la rationalité syntagmatique.

§3. Revenons au texte de Fontanille, qui présente la théorie de Landowski de l'interaction comme une « *sémiotisation du contexte* » ; cette phrase renferme peut-être l'ensemble des enjeux de notre propos, à savoir la manière dont une théorie générale du sens issue d'une tradition linguistique peut s'occuper des « choses » entendues comme objets signifiants. L'importance de l'apport de Landoswki réside dans la possibilité que l'opposition des deux *régimes de signifiance* (intelligibilité *vs* saisie) rééquilibre l'économie générale de la théorie, bouleversée par l'arrivée du « discursif ». Si elle n'est pas la seule initiative allant dans le sens d'une ouverture de l'objet sémiotique vers des systèmes complexes, dynamiques ou instables —la sémiotique tensive ou celle des objets dynamiques en sont d'autres exemples—, la proposition de Landowski s'inscrit dans une continuité lisible avec le discours greimassien. Elle « sort de Propp » donc en suivant des principes aussi fondamentaux que le concept de « monde naturel » comme *univers sémiotique*, le primat de la situation sur les termes et l'autonomie des structures discursives par rapport aux structures sémio-narratives.

À partir du constat que l'idée d'un « contexte asémiotique » est incompatible avec le concept de « monde naturel » comme univers sémiotique (Greimas 1966, 1968), Landowski considère cet « extérieur du texte » comme un objet signifiant qui n'est pas « lisible » mais « sensible » (ou « saisissable » ?), puisqu'il continue à faire du sens et *change de forme* au fur et à mesure des aléas de l'expérience : il s'agit d'un sens ouvert et synesthésique. Ainsi, l'expérience, relevant du régime « du sens », devient un objet possible de la sémiotique en ce sens où elle n'est plus regardée comme le *substrat* ou la matière de la narration, mais qu'elle se situe « au-delà et en deçà » du narratif : elle est une approche différente *du monde*.

Cette approche est celle du sens « en acte » au sens de « dans l'action », opposée à une vision « en dehors » de l'acte comme objet. Étant donné qu'un acte

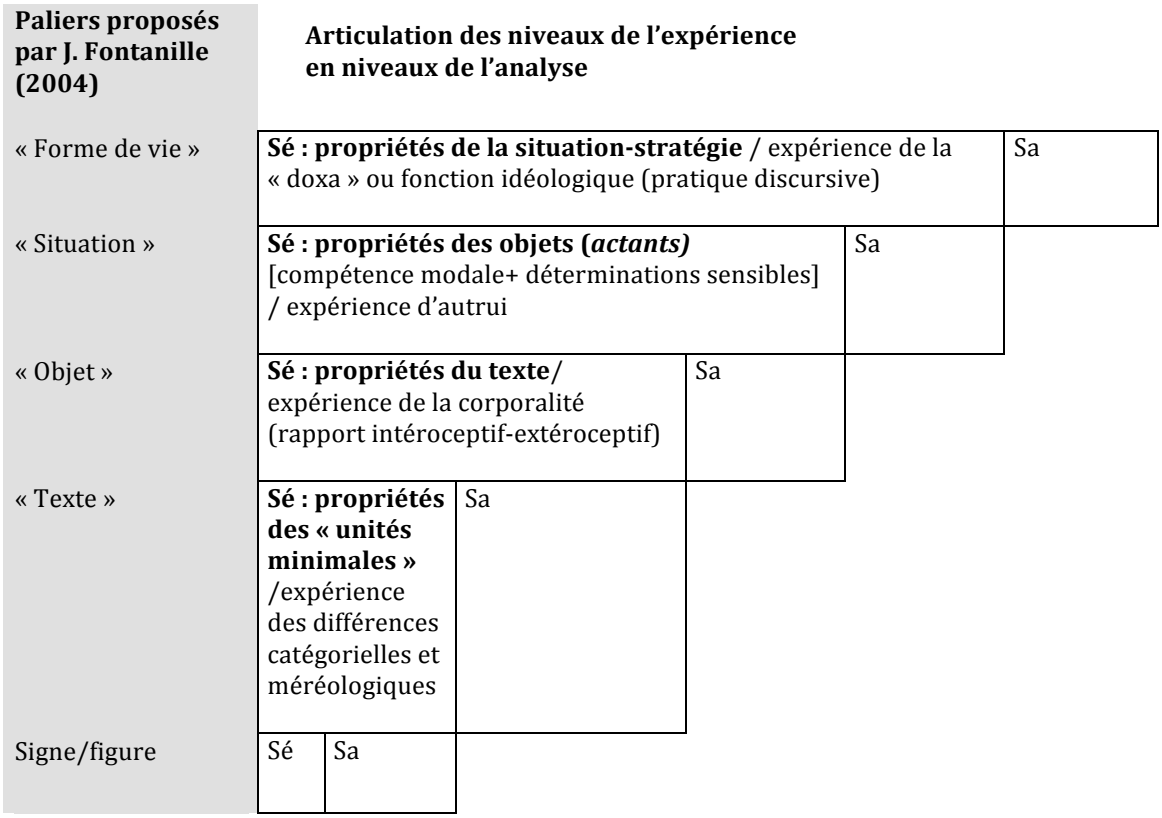
est toujours la relation d'un sujet et d'un objet autour d'une valeur, le régime de l'interobjectalité est effectivement présupposé par les déterminations matérielles du monde sensible. Le sens issu de la confrontation de notre « compétence sensible » avec les déterminations sensibles de l'Autre (objet, situation, pratique, la délimitation est donnée par le point de vue de l'instance du discours) informe le monde *en nous fondant*.

Au-delà de sa cohérence avec les principes du discours greimassien, l'étude de la figurativité posée comme une praxéologie permet une liaison plus ample avec plusieurs versants de la tradition saussurienne. Tout d'abord, avec l'héritage de Merleau-Ponty, par la conception progressive de l'expérience spatiotemporelle, (« sensorielle » ou individuelle et collective ou « culturelle »). Elle respecte ensuite l'héritage de Hjelmslev car *à partir de la construction des objets fixés ou stéréotypés*, la sémiotique peut avoir un regard vers les objets moins figés et l'investigation d'objets « connotatifs », toujours à partir de la distinction des différents niveaux de l'analyse (application, méthode et théorie) et par le biais de l'alternance syntagmatique/paradigmatique. Enfin, il serait possible sur cette base d'articuler entre elles les différentes énonciations postgreimassiennes car l'insertion de la sémiotique aux sciences de la culture réunit Fontanille et Rastier ; le point de vue de la « saisie » de Landowski correspond à l'axe de l'intensité dans l'économie tensive de Zilberberg et l'apport de celui-ci sur l'étude de la figurativite réside dans la temporalisation, dont l'application n'a pas été finie.

Il serait possible d'étendre cette recherche de cohérence en appliquant la proposition de la typologie des actants de Coquet à la théorie de l'interaction et même à l'étude de la factitivité interprétée par Deni —à condition toutefois d'admettre que, lorsqu'on parle d'actants, que ce soit Sujet ou Objet, on se place au niveau *n+1* ou de la méthode, c'est-à-dire au niveau de la construction du discours disciplinaire et non à celui de la « réalité » ; l'objet et le sujet dont on parle sont « syntagmatiques ».

La corporalité étudiée par Fontanille peut compléter des idées de Landowski sur la synesthésie, et le rôle que Zilberberg voudrait pour la rhétorique dans le futur de la sémiotique ressemble bien à celui que Rastier est en train de construire pour elle dans sa recherche sur la textualité. En somme, la synthèse souhaitée par Fontanille est possible, même si dans une homogénisation des niveaux proposés à la lumière des observations que nous avons faites dans ce paragraphe, cela pourrait donner une image un peu différente :

FIG. 17 : PRINCIPE D'ARTICULATION ET NIVEAUX DE PERTINENCE



Il faut noter qu'à partir du niveau du texte, l'articulation entre un niveau et celui qui l'englobe ne coïncide pas exactement : la situation ne reprend pas les propriétés de l'objet mais celles *des objets,* et le niveau de la forme de vie ne reprend pas les propriétés de la situation mais celle de la stratégie.

4. Décalage entre niveaux et nouvelles questions

§4. Avec l'établissement du texte, nous avons quitté le régime des structures discursives (ou le domaine de l'énoncé, niveau *n*) pour passer du côté des structures narratives (énonciation de niveau *n+1*). Ainsi, les « objets » du niveau N+1 sont les actants (s, o), leur rôle est présupposé par leur compétence modale respective et les déterminations sensibles de chacun doivent être intégrées ici. Quant au décalage entre le niveau de la situation et celui de la forme de vie, il est riche de sens du fait qu'il illustre une voie programmatique pour le développement de l'étude de la compétence, la « discursivité » et l'expérience. En effet, ainsi que nous l'avons signalé, il existe quatre points de vue pour cette dernière : le point de vue *individuel et immédiat* de la « rencontre » entre un sujet et un objet (un dehors et un dedans, extéroceptivité et intéroceptivité médiatisées par le corps), celui de la *projection* de cette rencontre dans le processus du sujet (expérience d'apprentissage), celui du *partage* de cette expérience entre sujets sociaux et celui de la *transmission* ou de la communication de la valeur de l'expérience (*expérience collective* ou *pratique sociale*).

C'est l'expérience de la situation qui, en vue de sa reconnaissance (de sa « lisibilité ») par l'instance du discours (ou « corps de l'actant », peu importe ici la distinction), met en rapport avec un autre type d'expérience : l'expérience comme « vécu » ou comme répertoire d'expériences du même type : point de vue *ponctuel mais médiat*. Le résultat de cette mise en réseau est une *illusion référentielle*. Si l'expérience est « identifiée » (associée à un type), le sens se « fermera », formant une sorte de figure. Si l'expérience immédiate s'avère ne pas être intégrable à un type d'expérience du répertoire proposé, elle restera « ouverte », en latence sur une forme expérientielle floue mais disponible pour, par exemple, constituer un nouveau type dès qu'une seconde rencontre s'avérera similaire pour la sensibilité de l'instance du discours. Une situation est donc fermée, figée en norme à partir de la *répétition de l'expérience* ; c'est ici que l'on voit apparaître un deuxième type d'opposition entre expériences car la *pratique* (expérience de la forme de la rencontre d'un objet) peut être répétée par une seule instance du discours, mais du

moment où cette expérience peut être partagée (expérimentée/ reconnue) par plusieurs instances du discours, le point de vue individuel s'oppose au point de vue collectif.

Entre le passage de la situation-scène à la situation-stratégie de Fontanille, on ne spécifie pas si la stratégie est considérée du point de vue individuel (comme c'est le cas dans un récit, par exemple, où l'instance de discours « la plus haute » est responsable des phases de programmation et de manipulation) ou du point de vue collectif, comme c'est le cas d'une pratique sociale, où la stratégie est « discursive », c'est-à-dire qu'elle est « programmée » par le *genre* de pratique dont il s'agit. Le niveau de la forme de vie se verrait affecté également puisque sous une optique individuelle, ce niveau fonctionnerait comme un style (dans le rapport style-genre-discours), alors que dans une optique collective, le rapport à la doxa ne se fait pas sur une pratique discursive, mais sur une fonction idéologique (relative à la structure sociale)…

Autant de questions à approfondir, d'autant plus que le projet que Greimas sur la figurativité allait dans ce sens selon trois axes. Premièrement, le « peuplement » des objets du niveau des structures discursives par le développement d'une figurativité au niveau de l'ancienne narrativité (en cherchant des « *interstices de plus en plus subtils* », cf. *supra*). L'étude des objets a ici sa place à jouer en ce sens où c'est par la prise en compte des contraintes posées par le signifiant des sémiotiques syncrétiques que le développement de ce niveau pourra se faire.

C'est dans l'analyse de différents objets que l'on décèlera les principes de fonctionnement de ce niveau. L'expression est donc problématisée dans la comparaison entre les formes identifiables de l'expérience discursive (syntagmatique), sensible ou phénoménale. Le phénoménal est en sémiotique un synonyme d'*apparaître* (cf. *DRTL*), ce qui conduit à penser que son étude concerne les formes de « fiducie » qui ne sont pas nécessairement figées (codées) dans le système.

Ainsi, au développement des études sur le plan de l'expression pourrait suivre, en deuxième instance, celui des modes de la fiducie comme une sorte de théorie de la communication (de valeurs) et la « profondeur du niveau figuratif » de la même façon que pour les structures sémio-narratives, comme le site de construction de la figurativité, et celle-ci porterait sur trois niveaux provisoires proposés : la forme gestalt, l'iconicité, et la figure « au sens de Bachelard » (Greimas *dixit*).

Une « nouvelle pragmatique » serait le résultat, troisièmement, de la prise en compte de la dimension « somatique » en plus de la dimension « cognitive » des « thymismes » : ici s'intègrent les questions sur la rhétorique, le symbolisme et la gestualité. Plutôt que comme une syntaxe modale, la compétence peut être étudiée sous l'égide de l'expérience, car celle-ci pourra s'exprimer comme stratégie narrative ou de transformation, créant d'une part une compétence et une stratégie discursives et d'autre part, une compétence posée par les déterminations sensibles des instances du discours. C'est à notre sens ce à quoi faisait référence Greimas en parlant, dans l'introduction de *Du sens II*, d'une théorie de la motivation ; en affirmant, par ailleurs (dans l'entretien avec Ruprecht,. *op. cit.*), que la notion de compétence de la sémiotique était plus puissante que l'idée de motivation.

Ces trois étapes correspondent aux trois niveaux de l'analyse que nous avons systématisés comme niveaux énonciatifs ou de paradigmatisation de la construction scientifique de la sémiotique.

2.4.3 Les questions-à-venir : renouveau de l'idéologie sémiotique. La temporalité de la stratégie et l'articulation des modes de l'expérience

§1. Les dernières idées posées dans cette réflexion suite à la discussion de la proposition de Fontanille sur les niveaux de pertinence du plan de l'analyse nous permettent de compléter l'articulation des différents pôles de notre propos : le point de vue historique a permis d'identifier le moment où le structuralisme comme projet épistémologique est devenu une marque idéologique pesante et pressante dont il fallait se débarrasser pour survivre à « l'après-68 ».

Au-delà de la discussion sur l'idéologie scientifique que nous avons abordée plus haut, le besoin de légitimation de la sémiotique dans son entourage politico-académique est parallèle au besoin épistémologique de la sémiotique d'« ouvrir » et de « dynamiser » son Objet. Une issue se trouve dans l'étude articulée de l'*idéologie* et de la *stratégie*. L'idéologie a permis la ratification des liens de la sémiotique greimassienne avec la tradition comparatiste en même temps que de dynamiser l'objet de la sémiotique, d'abord en opposant sa communication ou partage aux formes basiques de sa circulation de valeurs (donc comme transfert finalisé). L'objet de la sémiotique a ensuite été dynamisé par la prise en compte de la stratégie car c'est à partir de ce concept que les différents phénomènes de l'interaction ont été pensés. Ainsi, la communication de valeurs était complétée par un cadre d'action comprenant une définition de rôles pour ses participants et une motivation orientant l'action comme un présupposé. Ceci est l'apport de l'article sur les objets de valeur paru en 1973[390].

§2. Ces transformations de l'Objet du projet sont, cette fois-ci d'un point de vue épistémologique, ce qui a permis à l'objet de la sémiotique d'évoluer, depuis son domaine d'origine qui était la linguistique, vers les sciences de la culture : dans

[390] Il est intéressant de rappeler à ce stade que Greimas avait considéré que la période ouverte par la crise de 1968 et qui avait représenté pour lui une véritable « traversée du désert » s'était terminée en 1973 (cf. « La sémiotique, c'est le monde du sens commun », *op. cit.*).

le passage du récit mythique aux objets culturels par l'intermédiaire de l'idéologie et de la stratégie, la sémiotique peut passer de l'étude des sociétés archaïques à celle des sociétés contemporaines. Par la suite, c'est grâce à la conception de la phénoménalité comme un paraître qu'une nouvelle étape de dynamisation de l'objet de la sémiotique a pu être amorcée à partir de *Du sens II*, en quittant l'enclos de la linguistique pour intégrer, en plus des systèmes de sens fermés ou statiques (les plus stéréotypés ou figés), les systèmes signifiants ouverts, complexes, instables, mouvants. Le corrélat de ce mouvement est le profil de la multi-citée « grande anthropologie » que nous avons associée au paradigme des sciences de la culture.

§3. C'est ici que l'étude des objets non–linguistiques inscrit sa légitimité épistémologique, mais aussi sa pertinence méthodologique ; c'est en étudiant différents types de sémiotiques syncrétiques que la sémiotique apprend de nouvelles choses sur sa visée actuelle : la prise en compte de l'expérience ou la sémiose *en acte* (la « production du sens », non pas tant comme une interrogation sur *l'origine* du sens que comme un questionnement sur sa *construction* comme une stratégie idéologique, « ascendante », si l'on considère que cette directionnalité va du local au global).

Ceci étant dit, les dernières systématisations apportées par l'analyse de la générativité dans le cadre du commentaire de la proposition des niveaux de pertinence du plan de l'expression de Fontanille nous ont permis de revenir à cet objet de la sémiotique greimassienne qu'est le parcours génératif du sens, pour signaler la vocation de diversification et de prolifération de l'idée de « profondeur ». Celle-ci émane de l'idée d'une alternance paradigmatique/syntagmatique pour la construction de la connaissance.

Ceci signifie qu'une fois posées les hypothèses de la narrativité et de la figurativité, qui se placent au niveau *n+1* de l'analyse (niveau de la « méthode ») sur le mode « paradigmatique », il fallait décrire les constructions syntaxiques

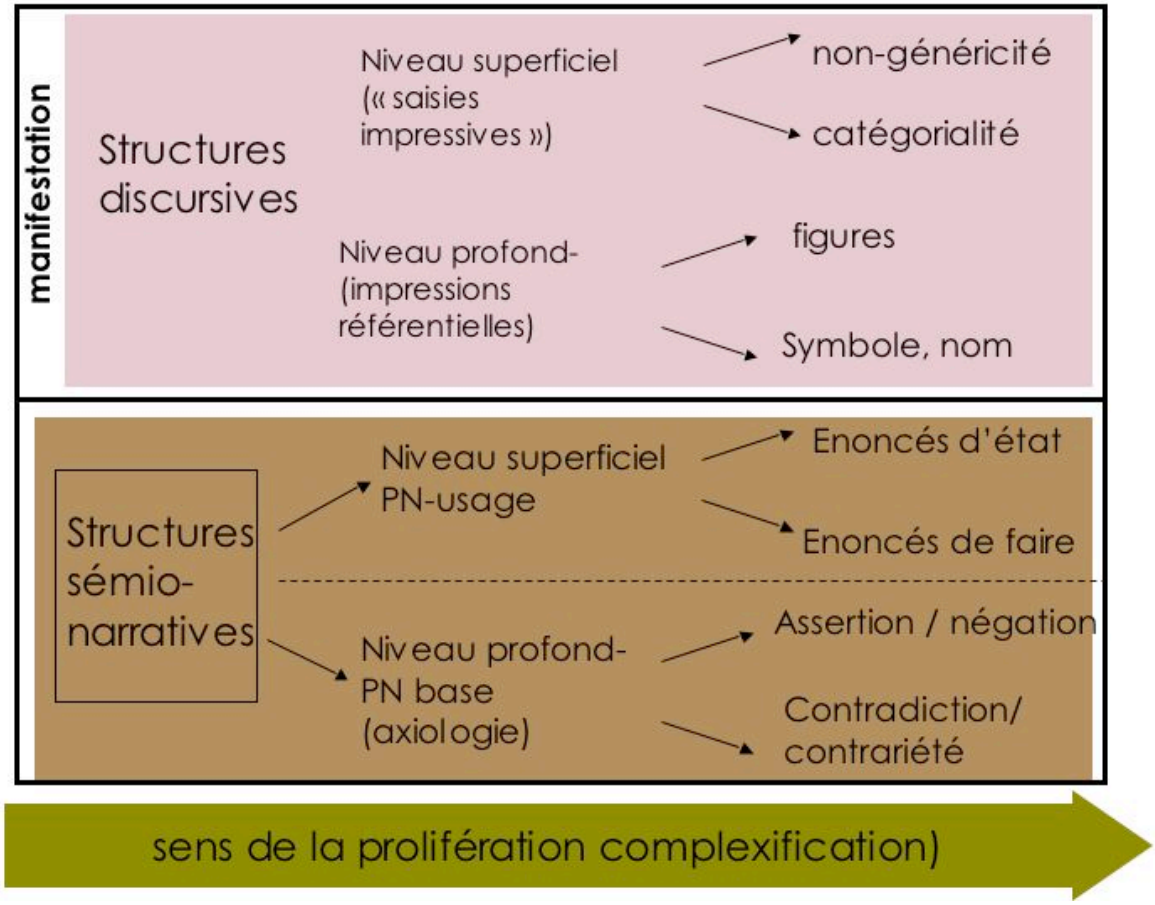
correspondantes (objets de niveau *n+1* paradigmatique) – c'est-à-dire le mode de fonctionnement - de ces conditions du sens.

C'est ainsi que, suite à l'idée publiée dans *Sémantique structurale* de l'opposition et de la correspondance entre les structures élémentaires ou profondes et les structures de surface, l'adaptation des fonctions proppiennes a conduit à la proposition de structures sémio-narratives divisées en deux niveaux : un niveau « profond » (celui des opérations élémentaires d'assertion, contradiction et contrariété) et un niveau « de surface », dans lequel les énoncés d'état et de faire s'articulaient dans le « schéma narratif canonique » qui décrivait l'évolution de la valeur obéissant un programme.

La théorie ne s'est pas arrêtée là et, comme nous l'avons vu, les recherches sur la figurativité appelaient à développer le champ des structures « discursives ». Si on ajoute les propositions de la figurativité « II » (1985) aux premières pistes du parcours sur l'idée de la prolifération, nous pourrions les représenter comme suit :

FIG. 18 : NIVEAUX DE PROFONDEUR DU PARCOURS GÉNÉRATIF DU SENS

(POINT DE VUE PARADIGMATIQUE)



Cette représentation mettant l'accent sur l'idée de la profondeur « proliférante » issue de l'idée de génération, il est à noter qu'elle ne comprend pas les développements qui ressortiraient de la prise en compte du rôle articulé de l'idéologie et de la stratégie, tel que nous l'avons interprété. L'idéologie (concept dont le développement n'a pas été prolongé depuis son esquisse dans le *DRTL)* est appelée, dans notre perspective, à s'articuler avec la stratégie, du fait qu'elle est présupposée par la stratégie elle-même —si une stratégie est en place, c'est qu'une idéologie la *motive*.

Quant à la stratégie, il nous semble que son rôle doit être clarifié à la lumière de la complémentarité entre les hypothèses de Floch sur la communication

syncrétique et la théorie de l'interaction de Landowski : une *stratégie discursive* régit la modalisation des pratiques. La rubrique suivante évoque la manière dont ces problématiques se sont présentées dans notre discussion en les mettant en rapport avec l'objectif d'une recherche sur les objets-chose en sémiotique. Autrement dit, et pour illustrer la place centrale de la méthode hypothético-déductive que nous avons détaillée dans le premier « moment » de cette discussion, nous présentons ci-après les interrogations que la construction sémiotique (objet de niveau *n+1*) adresse à l'étude des objets (objet de niveau *n*).

2.4.3.1 Les questions que pose l'objet à la sémiotique : un déploiement temporel

§1. L'enjeu d'une sémiotique des objets-chose est d'amplifier le répertoire des sémiotiques-objet en considérant la spécificité de leur signifiant. Les objets tridimensionnels comportent deux propriétés spécifiques relatives à la forme de leur signifiant : l'une est relative à tous les objets, l'autre aux objets fabriqués par l'homme. La première est l'implication d'une utilisation ; elle comprend l'idée de fonction comme finalité (qui, bien sûr, n'est pas nécessairement une finalité « pratique »), mais aussi et avant tout, la *mise en contact* de deux régimes interobjectaux, leurs deux corporalités, en vue d'une valeur complexe (les objets sont tridimensionnels).

Nous avons dit dans la discussion de la proposition de Fontanille que l'on pourrait entendre la sémiose comme *identification expérientielle fonctionnant par degrés de systématicité*. La question qu'on peut se poser à ce propos est le rôle de cette mise en contact corporelle dans la construction du sens ; quels sont les facteurs et les vecteurs de son « identification » ?

La deuxième caractéristique propre des objets-chose, plus particulièrement des objets « fabriqués », est justement celle de la modalisation « syncrétique » qu'implique le mode de fabrication. Si on a vu avec Deni que cela posait la question de la modalisation et si on considère que la stratégie régit la modalisation, il faudrait approfondir la description du fonctionnement de l'ensemble stratégique

(rapports entre style et idéologie, modes de la programmation et de la manipulation, etc). C'est en effet en raison de la modalisation « syncrétique » que les objets comportent (le domaine du gestuel, et le geste consistant surtout en une interaction temporelle) qu'ils se préfigurent comme le domaine idéal pour l'interrogation des sujets qui sont restés sans réponse dans le projet des sémiotiques non-linguistiques. Ce serait donc l'occasion de développer, après la spatialité des catégories eidétiques et chromatiques amorcées par Floch et d'autres, la catégorisation rythmique (pour laquelle les apports de Zilberberg sur le rythme et le tempo doivent être adaptés).

C'est dans la temporalité associée à la définition de la gestualité comme interaction sur le temps que nous supposons que réside l'importance des objets pour la théorie générale car, tant du point de vue de l'expérience locale (médiate vs immédiate) que du point de vue global (individuel vs collectif), c'est le temps qui détermine l'articulation entre modes de l'expérience, les différentes formes de la paradigmatisation et de la construction de la valeur. La temporalité est aussi le principe fondateur des deux modes d'existence sémiotique comme ordres chronologiques : la « successivité » et la « consécutivité », pour reprendre l'expression de Coquet. Et ces deux modes d'existence chronologiques doivent être articulés dans une alternance sélective qui est responsable d'une certaine « conversion » entre paliers de l'expérience.

§2. L'axe général sur lequel s'organisent les différentes questions soulevées par la révision épistémologique revient à l'expérience, et plus précisément à ce que nous avons identifié dernièrement comme les « quatre points de vue de l'expérience ». Deux points de vue *topologiques* —« local » ou de l'expérience individuelle et « global » ou de l'expérience collective— et deux points de vue *chronologiques* —« syntagmatique », l'expérience en acte et « paradigmatique », l'expérience mise en rapport avec le répertoire des expériences jugées semblables. Cette interrogation n'est pas sans lien avec le niveau « supérieur » de la théorie (*n+2*), puisqu'il s'accorde avec les « quatre points de vue » qui, dans la discussion

de Saussure sur la valeur, émanent du croisement des axes des contemporanéités et des successivités[391].

Expérience locale : de la situation à la gestualité

En ce qui concerne l'expérience locale de la situation, l'objet matériel interroge paradigmatiquement les régimes interobjectaux en cela que les contraintes que la substance oppose au sujet sensible sont lisibles à partir de leur considération « corporelle » : les objets sont des corps tridimensionnels et cela implique le corps du sujet sensible dans une forme différente de ce qui se passe avec d'autres objets, par exemple ceux qui sont considérés comme « visibles », ou avec les espaces. Le mode syntagmatique de la situation pourrait être un des champs dans lesquels les objets-chose ont le plus à apporter à la théorie, dans le sens où ce qui les caractérise est la gestualité et que celle-ci peut être entendue comme l'expression de l'interaction sur le temps : le geste, c'est une figure du mouvement, donc une forme d'interaction (mise en contact) en soi. C'est peut-être en raison de ces particularités que Greimas avait voulu lancer la recherche sur la gestualité, « sans grand succès »[392]. Quoi qu'il en soit, s'inscrire dans l'étude de la gestualité équivaut à revenir à un des programmes les plus ambitieux d'avant la crise de 1968 de la *sémiotique structuraliste*. C'est en effet à cette période que le numéro 10 de *Langages* portant sur ce sujet est apparu —l'introduction, à la charge de Greimas, est l'article sur les conditions d'une sémiotique du monde naturel publié dans la première partie de *Du sens*, dans la position du « programmatique » selon l'analyse que nous avons faite du Texte greimassien (cf . *supra* Ch1§2).

[391] Cf. F. de Saussure, « de l'essence double du langage », *Écrits de linguistique générale*, op. cit., p. 18.

[392] « Algirdas Julien Greimas mis à la question » in J.-C. Coquet et M. Arrivé, op. cit., p. 310.

L'expérience « globale » : de la mémoire à l'idéologie

Le contact avec l'objet, considéré comme une expérience syntagmatique, est paradigmatisé dans la mesure où chacune de ces interactions expérientielles cherche à être « identifiée », c'est-à-dire, associée à une catégorie/norme. Dans cet ordre d'idées, l'expérience globale syntagmatique correspond au répertoire de catégories/contacts que l'on identifie à l'acception de l'expérience comme un acquis. Mais, lorsqu'on dépasse les limites de l'énonciation individuelle, la stratégie des formes suit le même rapport d'identification comme rapport à un système de normes en rénovation permanente.

Dans le cas des objets, de plus, la combinaison de « répertoires » normatifs entre les deux instances du discours supposées (usager et objet) démultiplie ces relations donnant lieu aux investissements symboliques comme sont ceux des différents types de valorisation identifiés par Floch dans son axiologie de la consommation : l'objet porte les potentialités relatives aux contraintes synesthésiques de son usage (sa mise en rapport avec le corps de l'usager), mais actualise en même temps d'autres systèmes de normes relatifs au mode de sa production (industriel ? Artisanal ? Artistique… ?). Celles-ci se combinent pour donner lieu à de nouvelles possibilités d'investissement axiologique relatives aux structures sociales.

L'objet, par le biais de l'ensemble des expériences potentielles dont il est porteur devient ainsi « *doté de mémoire, collective et individuelle, porteur de signification à facettes multiples qui tressent des réseaux de complicité avec d'autres objets, pragmatiques ou cognitifs.* L'objet s'insère donc *« dans la vie de tous les jours en lui ajoutant de l'épaisseur »*[393]. Des formes de la mémoire aux fonctions de l'idéologie, l'expérience résonne dans une alternance syntagmatique/paradigmatique qui organise la sélection de traits par niveaux de pertinence.

[393] A.J. Greimas, *De l'imperfection*, *op. cit*., p. 90-91.

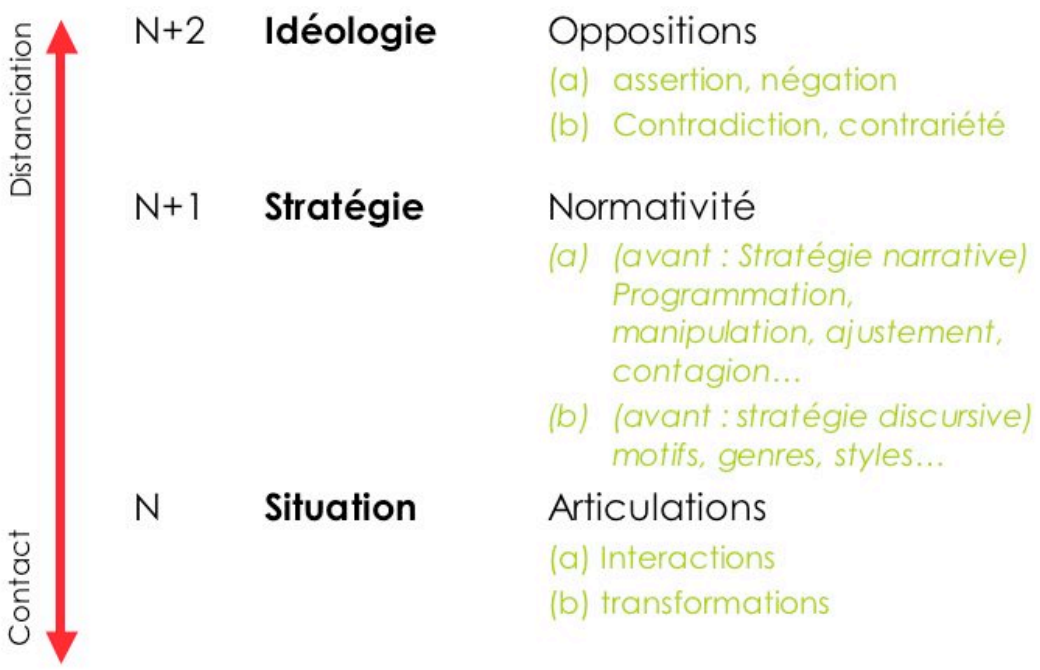
2.4.3.2 Les questions que pose la sémiotique à l'objet : diachronisation du carré », alternance syntagmatique/paradigmatique et éthique du sens commun…

§1. Au cours de ce second chapitre, plusieurs questions sont restées posées comme le résultat de notre relecture, et l'étude des objets pourrait être l'occasion d'étayer ces interrogations. Les plus importantes de ces nouvelles questions sont relatives à la « diachronisation du carré », aux « trois composantes de l'objet » et aux « formes de vie ». Subsidiairement, ces questionnements nous paraissent ouvrir des pistes pour une étude des formes complexes de l'énonciation.

§2. En ce qui concerne l'approche syntagmatique, deux hypothèses ont été posées en relation aux deux propositions les plus reprises dans le domaine des sémiotiques syncrétiques : par rapport à la « diachronisation possible du carré », l'étude des usages des objets dans la perspective de *l'expérience résonante* serait amenée à se prononcer sur la possibilité de voir ladite axiologie comme une progression de l'appropriation de l'objet. Une telle systématisation du carré sémiotique pourrait décrire, non pas l'articulation de différents modes de l'opposition (contradiction, contrariété et assertion), mais plutôt des corrélations ou des niveaux de l'interaction comme le fondement d'un certain parcours génératif du sens en termes d'idéologie.

Dans cette optique, l'étude sémiotique des objets pourrait explorer l'axiologie de la consommation comme une forme plus générale d'organisation, dans le sens d'un certain parcours génératif de l'idéologie, au sens où ce concept a été arrêté dans le *DRTL.* Ce faisant, les valeurs pratiques, ludiques, mythiques et critiques seraient à entendre comme une progression allant de l'expérience sensorielle de l'objet à sa transformation en véhicule d'une mythologie, puis d'une nouvelle doxa, dans une perspective qui lit la stratégie comme le domaine de la normativité. Une schématisation de cette lecture pourrait être comme suit :

FIG. 19 : PARCOURS DU SENS EN TERMES DE NIVEAUX DE L'ÉNONCIATION



Dans ce cadre, la stratégie devient le domaine de la *normativité* et le parcours génératif du sens prendrait un caractère « déontique» (deux modes d'existence) et éthique (organisation de la valeur) dans le sens de la théorie de la valeur saussurienne ou comme une sorte d'éthique du sens commun, que Greimas voyait comme objectif de la sémiotique en 1992.

Cette interrogation sur la transformation de la valeur et de l'identité nous permettrait peut-être d'avancer dans le sens d'une systématisation des « composantes de l'objet sémiologique ». Nous avons en effet commencé une lecture transversale des trois composantes qui formeraient l'identité de l'objet lors de la comparaison entre les « composantes » que Floch prend à partir du lexème « automobile » analysé par Greimas dans l'article sur les objets de valeur, et celles du « signe » saussurien dans sa discussion sur l'identité du nom dans la légende (cf. *supra*, Ch2§2.4). D'après ces lectures, une identité fondée sur des critères

catégoriels serait nécessaire, pour permettre d'expliquer comment tous les traits (ou caractères) de l'objet signifiant peuvent changer et l'objet continuer d'être reconnu comme appartenant à une certaine classe.

§3. Nous avons vu un lien entre la problématique idéologique et celle des formes de vie. C'est cette articulation qui constitue la troisième des ouvertures possibles. La problématique des formes de vie a été la dernière idée de Greimas avant de mourir ; le caractère fragile d'une ultime réflexion devient encore plus sensible lorsqu'on apprend que les enseignements qu'il avait prévu d'explorer lors de ce dernier séminaire ne sont parvenus au public que par la restitution des notes du maître par J. Fontanille.

La problématique de la forme de vie renferme un programme (visant de façon générale l'articulation esthétique de l'éthique) dont le caractère énigmatique est renforcé par le fait que la notion de forme de vie, telle qu'elle est proposée par Wittgenstein remplit deux rôles assez différents. D'un côté, il y a l'idée de « jeu du langage » dans laquelle la forme de vie représente une sorte de condensation. Ce mot n'appartient pas tant à l'idiolecte du philosophe qu'à celui du sémioticien ; c'est par lui que Greimas justifie, en effet, l'utilisation de définitions lexématiques pour l'analyse. La forme de vie aurait-elle eu vocation, dans le projet de Greimas, à remplacer la définition du dictionnaire dans son rôle d'élément synthétique de repérage de valeurs culturelles, sous forme d'une sorte de *style idéologique* ? D'un autre côté, dans l'œuvre de Wittgenstein, la forme de vie porte une connotation d'*idée-limite*, le point au-delà duquel s'arrête l'intelligibilité. Faut-il donc considérer la forme de vie, telle que l'illustre le cas du beau geste, comme le point d'inflexion et de naissance d'une forme qui reposerait sur la rupture « esthétique » et individuelle de la norme par l'affirmation d'une individualité, présentant une nouvelle forme ouverte de la stratégie ? Ce faisant, s'ouvrirait un nouvel espace pour la lecture de l'axiologie déployée par Floch sur un carré sémiotique. Quoi qu'il en soit, la question de la forme de vie est associée à la dernière figure que Greimas

donnait à la sémiotique après celle de la quête esthétique : celle d'une éthique[394]. Un projet de vie comme style idéologique capable de rompre avec la « morale collective » ou la limite de la construction de l'intelligibilité, tel fut le thème choisi pour le dernier séminaire de Greimas : métaphore existentielle ou programme de travail à deux voies ? **II**

[394] « Chacun a sa place selon ses faibles moyens. La sémiotique telle que je la professe est justement une sémiotique qui serait une axiologie, une théorie, un enseignement des valeurs ». Greimas, A. J. « La France est gagnée par "l'insignifiance" », interview de Michel Kajman et Corine Lesnes, *Le Monde,* 22 Octobre 1991, pp. 44-45. [Rubrique « Les grands entretiens du *Monde* », Penser l'Europe]

UNIVERSITÉ DE LIMOGES

École Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Centre de Recherches Sémiotiques

THÈSE

pour l'obtention du
Doctorat en Sciences du Langage
de l'Université de Limoges

présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2008

par

Xochitl del Carmen ARIAS GONZALEZ

Figurativité, iconicité et sensorimotricité : résonance des formes sémiotiques et processus d'appropriation de l'objet. Le cas de l'automobile

Sous la direction de

M. Pr. Jacques FONTANILLE

JURY :

Mme. Anne HÉNAULT, PR Sciences du langage, Université de Paris IV-Sorbonne, rapporteur

M. Gianfranco MARRONE, PR Sémiotique, Université de Palerme, rapporteur

M. Jean-François BORDRON, PR Sciences du langage, Université de Limoges

M. Jacques FONTANILLE, PR Sciences du langage, Université de Limoges, directeur

Vol. II /III

Volume I

De l'objet de la sémiotique à la sémiotique des objets : enjeux de l'analyse d'objets non-linguistiques en sémiotique greimassienne

Volume II

Sémiotique de l'automobile : du discours des conducteurs au régime interobjectal de la conduite

Volume III

De la « substance formée » au design : contribution à une sémiotique des artefacts

Table des matières

II Sémiotique de l'automobile : du discours des conducteurs au régime interobjectal de la conduite 338

L'automobile à l'étude 339

Une invitée habituelle en sémiotique 339

1. L'importance stratégique du secteur : l'automobile, locomotive économique du monde industrialisé 344
2. Un géant aux pieds d'argile 350
3. L'automobile comme objet de consommation de masse 354

3. Le discours des automobilistes 361

3.1 L'automobile par ses conducteurs 361

3.1.1 L'étude qualitative sur entretiens en tête-à-tête : un support multidisciplinaire avec des avantages et des limites 361
3.1.2 Classification des automobiles : une composante taxique à revoir 367
3.1.3 Faut-il prendre appui sur les catégorisations existantes ? La problématique des styles de vie pour l'automobile et pour la sémiotique 377

3.2 L'expérience collective dans le processus de figuration de l'interaction conducteur-automobile 405

3.2.1 Un âge, une auto : le statut « idéologique » de l'automobile 405
3.2.2 Axiologies des différentes familles automobiles : la norme sociale illustrée par l'automobile 413
3.2.3 Incohérences, décalages et rites de passage : l'automobile comme médiateur social 431

3.3 La conduite automobile : une éthique individuelle 439

3.3.1 Figures du discours : les « topoï » de l'automobile et la conduite comme sociolecte 439
3.3.2 Figurations : attributs, style et valeurs. Des figures du déplacement aux rôles thématiques puis à l'émergence des objets de valeur 449
3.3.3. Régimes temporels de la conduite automobile et émergence de l'automobile comme sémiotique-objet 470

4. La part de l'objet. Analyse sémiotique de l'automobile en interaction 487

4.1 L'automobile comme objet de design 487

4.1.1 Sur la manière dont l'architecture extérieure et l'architecture intérieure ont suivi des routes séparées..... 489

4.1.2 L'influence des milieux pratiques : la vitesse, la technique, les fantasmes..... 494

4.1.3 Le design comme art des contraintes et l'automobile comme parangon du design..... 500

4.2 L'automobile comme une sémiotique-objet : analyse générative, analyse constructive 513

4.2.1 La situation et l'analyse..... 513

4.2.2 Topologisation : l'automobile comme discours et les métaphores du corps..... 527

4.2.3 Temporalisation : l'émergence du sujet sémiotique par le geste..... 537

4.3 Au plus près du corps : le rôle structurant du temps dans l'interaction conducteur-automobile 548

4.3.1 Retour sur les régimes temporels : le rôle du temps « physique » dans la construction de la scène pratique 548

4.3.2 Retour sur l'automobile comme sémiotique–objet..... 556

4.3.3 Le système semi-symbolique de l'automobile et le fonctionnement des objets comme des « prothèses » 562

Table des figures

Fig. 1 : Configuration actuelle du marché automobile 357

Fig. 2 : Cycle de vie des familles automobiles 358

Fig. 3 Définition de catégories de voitures sur le marché 368

Fig. 4 : Tableau de classification des voitures par valeur de classe 373

Fig. 5 : Catégorisation « fonctionnelle » des formes automobiles 375

Fig. 6 : Typologie de la clientèle de voitures particulières selon les échos 2006 386

Fig. 7 : Organisation des besoins en axiologie 389

Fig. 8 : Milieu et finalité dans les voitures pratiques 421

Fig. 9 : Tendance diversifiante du segment des familiales 424

Fig. 10 : Individualité et collectivité dans les systèmes de valeurs 440

Fig. 11 : Systématicité tensive du phénomène du langage 448

Fig. 12 : Figures de la vitesse 480

Fig. 13 : L'automobile et l'identité : programmes de transformation et de conservation 484

Fig. 14 : Economie du parcours génératif du sens 517

Fig. 15 : Segmentation de l'automobile perçue selon des catégories visuelles (1/2) 522

Fig. 16 : Segmentation de l'automobile perçue selon des catégories visuelles (2/2) 523

Fig. 17 : Segmentation par la prise de position du corps de l'actant 524

Fig. 18 : Emergence de valeurs par embrayage sensoriel 524

Fig. 19 Objet construit à partir des segments perçus depuis l'extérieur de l'automobile 525

Fig. 20 : Objet construit à partir des segments perçus dans l'habitacle 526

Fig. 21 : Diversité des rôles dans l'habitacle familial /non familial 531

Fig. 22 : L'agentivité du conducteur impliquée par le tableau de bord 532

FIG. 23 : Comparaison des rôles dans la spatialisation de l'habitacle automobile 533

Fig. 24 : Exemple de comparaison actantielle entre deux types d'automobile 534

Fig. 25 : Rôles en fonction de la forme de la carrosserie 536

Fig. 26 : Distinction entre segments lors de la conduite 538

Fig. 27 : Intervention du temps dans le caractère sémiotique de la conduite automobile.....550

Fig. 28 : Résonance entre la composition de l'interface mécanique et le brayage sensoriel.....556

Fig. 29 : Niveaux de pertinence des ordres sensoriels selon leur logique (Syntagmatique ou processuelle et paradigmatique ou systémique) 558

Fig.30 : Système semi-symbolique de la conduite comme expérience d'objet 560

Fig. 31 : L'automobile comme sémiotique objet : résonance entre niveaux de pertinence 562

Fig. 32 : Comparaison des figures du discours et du corps dans le rapport à l'automobile 564

Fig. 33 : Système sémantique de l'appropriation de la conduite automobile 565

Fig. 34 : Une image possible de la « diachronisation du carré » : un parcours d'appropriation entendu comme déploiement des modes de l'expérience 567

II

Sémiotique de l'automobile

Du discours des conducteurs
au régime interobjectal de la conduite

L'automobile à l'étude

Une invitée habituelle en sémiotique

§1. Dans la première partie de notre recherche, nous avons mis en évidence l'article d'A. J. Greimas sur les objets de valeur pour son rôle dans le développement d'une sémiotique des objets (cf. *supra,* introduction). Cet article démarre, comme nous l'avons mentionné, avec l'analyse du lexème « automobile »[1]. Sept ans après, J. Geninasca commente l'article en question à l'occasion d'une discussion sur la figurativité à partir de deux remarques. D'une part, il fait valoir que l'insuffisance de la lexicographie pour rendre compte de la profondeur des fonctions (d' « usage » et « de base ») de l'automobile, qui était le constat central de Greimas, tient au fait que ce n'est pas d'un lexème (un objet du langage) dont il s'agit, mais d'une *figure* du « monde naturel ». D'autre part, il considère que les différentes « composantes de l'objet » (configurative, taxique et fonctionnelle) ne peuvent être considérées de manière égale : ce sont les composantes taxique et configurative qui identifient et spécifient les voies d'investissement de valeurs « fonctionnelles », la première formant des catégories à partir de traits différentiels et la seconde formant des sémèmes à partir de sèmes qui fonctionnent en quelque sorte comme des « *affordances* »[2].

[1] A. J. Greimas « Un problème de grammaire narrative : les objets de valeur : » in *Langages* N° 31, 1973, p. 19-38 (repris dans *Du sens II*, Paris, Seuil, 1985).

[2] J. Geninasca n'a évidemment pas utilisé le terme « affordance », qui est une notion issue de la psychologie de la perception de M. Gibson (cf. *infra*). Cependant, c'est cette idée qui semble actualisée quand l'auteur de la parole littéraire évoque des sèmes (/*pour s'asseoir*/ avec /*bras*/), avec /dossier/) qui posaient problème à la réflexion de la sémiotique « générative » de la période ; et Geninasca de citer l'entrée « sémique » du *DRTL* (cf. « La place du figuratif » in *Le bulletin du groupe de recherches sémiotiques*, IV, N° 20, 1981, p. 9). Le problème des « affordances » ainsi qu'une révision de la question de la figurativité, telle qu'elle est travaillée par Geninasca, sera traité dans la troisième partie.

En somme, le déploiement de la fonction de l'objet dans les composantes configurative et taxique était pour la sémiotique, d'après Geninasca, une invitation à « *démontrer l'aptitude de la théorie à assumer usage et histoire* »[3]. Autrement dit, les composantes configurative et taxique de l'objet déploient respectivement l'aspect « individuel » et « collectif » de la pratique ou *expérience de l'objet*, en coïncidence avec la proposition que nous avons faite dans le deuxième chapitre (*cf.* Ch. 2.2.4)[4].

Peu après Geninasca, Floch a repris la proposition greimassienne de l'étude du lexème automobile en trois composantes pour son analyse de l'Opinel : les composantes taxique, fonctionnelle et configurative deviennent ici des axes du déploiement de la valeur de l'objet (cf. *supra* Ch. 2.2.3). Cependant, ce n'est pas la première fois que Floch lui-même fait référence à l'automobile, puisque l'auteur des *Identités visuelles* avait déjà publié un important article ayant l'automobile comme objet d'étude dans *Sémiotique, marketing et communication*. Dans cet article, Floch livre sa proposition d'un système des valeurs de la consommation à travers l'analyse d'un corpus de publicité automobile[5]. Greimas, Geninasca et Floch ne sont pas les seuls sémioticiens de « l'Ecole de Paris » à s'intéresser à l'automobile ; aussi Fontanille reprendra-t-il à son tour la typologie établie par Floch (le « carré de la valeur ») pour l'analyse de plusieurs journaux spécialisés sur l'automobile[6] qui lui permettent de noter comment des jugements « qualito-quantitatifs » tels que l'exclusivité ou l'homogénéité sont valorisés dans l'étude de la forme automobile.

§2. La voiture n'est donc pas un objet d'analyse nouveau dans le paysage sémiotique, loin de là. Bien avant Greimas, en effet, une des plus célèbres *Mythologies* écrites par Roland Barthes a pour objet une voiture. Barthes y donne à sentir, en l'espace de quelques pages, toute la complexité du rapport à la voiture lorsqu'il analyse son

[3] *Idem*.

[4] *Ibid.*

[5] J.-M. Floch, « 'J'aime, J'aime, j'aime…' : publicité automobile et système des valeurs de la consommation » in *Sémiotique, Marketing et communication : sous les signes les stratégies*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, p. 119-153.

[6] J. Fontanille, « Les jugements d'homogénéité et d'exclusivité dans la presse automobile » In *La quantité et ses modulations qualitatives* (actes du colloque Linguistique et sémiotique II - Limoges 1991). Limoges, Presses universitaires de l'université de Limoges, 1992.

fonctionnement *mythique* dans la culture de masse à travers le cas de la (si bien nommée) DS Citroën[7]. L'écrivain passe d'abord en revue l'extérieur de l'automobile qui, pour lui, possède l'attribut de la perfection propre aux formes « surnaturelles ». Barthes fait ici référence à la fascination de la technique, à la part de mystère qui entoure toute transformation de la matière et qui est exacerbée dans la progression technologique : au fur et à mesure que la technique avance, l'observateur occidental est de moins en mois capable de comprendre comment on a pu transformer la matière en objet, mais toujours aussi sensible à ses effets. Dans le cas de la DS, l'originalité de la forme, la rupture paradigmatique que représentent son dessin et le renforcement des traits de continuité de son profil, l'utilisation de la surface vitrée et la douceur de ses rondeurs, participent de cette fascination. L'intérieur de la DS, en revanche, est interprété comme portant un changement de paradigme de la voiture, qui aurait gagné un « esprit » par la « domestication » de l'habitacle, par son déplacement d'une optique de puissance à une optique d'habitabilité —que Barthes identifie comme « ménagère »[8].

Et l'auteur du *Degré zéro de l'écriture* de synthétiser la complexité des rapports symboliques de l'automobile contemporaine dans une analogie avec les cathédrales gothiques :

> Je crois que l'automobile est aujourd'hui l'équivalent assez exact des grandes cathédrales gothiques : je veux dire une grande création d'époque, conçue passionnément par des artistes inconnus, consommée dans son image sinon dans son usage, par un peuple entier qui s'approprie en elle un objet parfaitement magique.[9]

Voici que nous nous trouvons devant un objet touchant à la fois à la technique, à la communication, aux styles de vie, ainsi qu'à un nombre incommensurable de représentations culturelles. D'un point purement spéculatif, nous pourrions supposer que l'automobile est un objet d'analyse tout trouvé pour la sémiotique en raison de son potentiel d'articulation systémique. Cependant, les sémioticiens que nous avons

[7] « La nouvelle Citroën » R. Barthes, in *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957, p. 140-142.

[8] *Ibid*., p. 142.

[9] Par l'évocation des cathédrales gothiques, des « artistes anonymes » et l'opposition d'usage et modèle, Barthes est en fait en train de circonscrire quelques traits de la pratique du design. Nous reviendrons reviendrons à la discussion sur ces aspects de la pratique de production de l'automobile dans le chapitre 6 (cf. *infra*).

mentionnés ici pour avoir pris l'automobile pour objet n'en ont pas fait une analyse systématique —peut être parce que l'automobile est elle-même tellement intégrée à la vie courante qu'elle tend à servir d'exemple plus que d'objet d'étude. Quelle pertinence et quelles possibilités réelles d'opérationnalité peut avoir un objet aussi complexe ?

§3. En plusieurs sens, la réponse revient toujours à Barthes, d'une part car il estime dans « Sémantique des objets »[10] que les maigres avancements de la sémiologie dans les domaines non-linguistiques sont liés partiellement à la complexité de l'objet en question. Cette perspective serait déjà une première justification d'une analyse sémiotique de l'automobile. Par ce statut complexe, qui excède évidemment le langagier par le matériel et qui va au-delà, l'automobile tient lieu de « prototype » de la catégorie /*objet*[11]/ pour ce qui est de l'interrogation sur la complexité de la valeur des objets produits —des *artefacts*.

D'autre part, la question se pose de la procédure à suivre pour cette analyse alors que tout l'enjeu de l'étude d'objets non-linguistiques en sémiotique est, ainsi que nous l'avons vu dans la première partie, de pouvoir distinguer ce qui relève de l'ordre linguistique de ce qui relèverait d'un certain ordre de l'objet. C'est aussi cela qui nous est rappelé par Geninasca dans son commentaire de l'article de Greimas sur les objets de valeur : l'ordre linguistique ne peut rendre compte de la complexité d'une « figure du monde naturel ». La question est également posée par Barthes lorsqu'il utilise l'exemple de l'automobile dans « Éléments de sémiologie », comme une dernière illustration de la manière dont le couple *langue* et *parole* s'exprime dans d'autres systèmes non-linguistiques[12]. Barthes met —lui aussi— *l'usage* au centre de l'analyse sémiotique de l'objet dans la recherche de son intelligibilité et cherche à circonscrire *la situation d'usage* qui constituera, au fond, « la parole » ou la spécificité de la pratique de l'objet :

[10] R. Barthes, « Sémantique des objets » in *L'aventure sémiologique*, *op. cit.,* p. 249-261.

[11] G. Kleiber, *Sémantique du prototype*, Paris, Presses Universitaires de France, 1990, 199 pp., G. Lakoff, *Women, fire and dangerous things: What categories reveal about the mind*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1987, 624 pp. et E. Rosch, B. Lloyd (éds.), Cognition et categorization, Ann Arbor, (v. o. 1978).

[12] R. Barthes, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil (points), p. 32.

> Dans l'automobile, la « langue » est constituée par un ensemble de formes et de « détails » dont la structure s'établit différentiellement en comparant les prototypes entre eux (indépendamment du nombre de leurs « copies ») ; la parole est très réduite, car à standing égal, la liberté de choix du modèle est extrêmement étroite : elle ne peut jouer que sur deux ou trois modèles et à l'intérieur du modèle sur la couleur ou la garniture ; mais peut être faudrait-il ici transformer la notion d'*objet* automobile en notion de *fait* automobile ; on retrouverait alors dans la *conduite* automobile les variations d'usage de l'objet qui constituent d'ordinaire le plan de la parole ; l'usager ne peut en effet, ici, agir directement sur le modèle pour en combiner les unités ; sa liberté d'exécution porte sur un usage développé dans le temps et à l'intérieur duquel les « formes » issues de la langue suivent, pour s'actualiser, passer par le relais de certaines pratiques.[13]

La dimension pratique de l'usage est ainsi identifiée comme point de départ pertinent pour une analyse sémiotique (dans ce cas, il s'agit de la conduite automobile). Nous avons vu dans la première partie que cette dimension s'étendait de l'expérience de l'objet au système des pratiques culturelles en s'intégrant à une idéologie (ou articulation rémanente d'axiologies) formée par toutes les articulations de la pratique (expérience individuelle/pratique sociale). Pour cette raison, avant d'entamer l'analyse de la conduite automobile, nous allons aborder l'étude de cet objet en dressant un panorama de son fonctionnement dans la structure économique —cette logique discursive est celle qui commande les autres et nous allons le montrer. Toujours en partant de l'usage, nous allons par la suite opposer l'étude du langage à l'étude de la conduite *en acte* sur le modèle de ce qui a été fait par Floch pour l'étude de l'Opinel, c'est à dire, l'analyse par « discursivisation » —ou *inférence* par « présupposition logique », soit *déduction* au sens hjelmslevien— des différents éléments de la scène d'usage qui sont impliqués dans la mise en mouvement de valeurs : situation, actants, stratégies et régimes temporels (spatialisation, actorialisation, temporalisation). Il ne s'agit pas de chercher, ainsi que certains pourraient le penser, une caution verbale pour l'analyse non verbale, mais de faire fonctionner ces éléments sur différents plans (l'un narratif, l'autre syntagmatique), en supposant que leur combinaison devrait augmenter l'intelligibilité que l'on pourrait avoir de l'objet inséré dans un ensemble de pratiques telles que la consommation, le transport, etc.…

[13] R. Barthes, *op. cit*., p. 32.

1. L'importance stratégique du secteur : l'automobile, locomotive économique du monde industrialisé

L'automobile et les paradoxes (plutôt que les progrès) de la technique

§1. L'automobile en tant qu'objet appartient autant à une pratique créative qu'à une pratique productive, mais elle peut aussi être considérée en fonction de son circuit de distribution. En ce sens, elle véhicule, c'est le cas de le dire, les valeurs d'une stratégie circonscrite par la marque, comme nous l'avons vu dans le commentaire sur les ordinateurs Apple (cf. *supra* Ch.2.3). En somme, lorsqu'elle n'est pas analysée à l'aide d'un fil conducteur, la conception *usage/interaction* peut finir par être coextensive à l'ensemble de la vie sociale considérée comme système de référence[14] ; c'est pourquoi, en plus de considérer l'objet dans le cadre d'un usage, donc de l'interaction sujet-objet, il est nécessaire de situer à son tour cette interaction dans le paysage des pratiques sociales qui le façonnent. Doit-on considérer l'automobile comme un objet de consommation courante, comme un outil de travail, comme un indicateur de style de vie, comme un moyen de transport, comme une création ou une œuvre, comme un objet technique…?

Le statut d'artefact technique de l'automobile pose déjà une série de conditions. En effet, la complexité de sa conception[15] implique deux ordres de métiers : des ingénieurs et des designers. Or, cette haute technicité et complexité discursive n'est pas sans contradictions. En effet, si l'automobile peut être considérée comme « le symbole par excellence de la modernité »[16], elle possède un rapport « paradoxal » avec la technique. L'automobile est en effet responsable d'entre 10 et 20% des émissions de C02[17], elle reste la première cause de mortalité chez les jeunes en France[18] et son

---

[14] B. Latour, « Una sociologia senza oggetto? Note sull'interoggettività ». In *La società degli oggetti: problemi d'interoggettività* (Landowski, Marrone, dirs.) Roma, Meltemi (segnatura), 2002. p. 203-238.

[15] D'après Chanaron, par exemple, une automobile est faite d'entre 10 et 25 mille pièces organisées dans quelques 10 sous-systèmes assurant une fonction spécifique.

[16] Chanaron J.-J et Lung, Y. *Economie de l'automobile*, 1995 Paris, La découverte, 124 pp.

[17] *Ibid*.

modèle de fonctionnement a constitué traditionnellement le principal frein au développement d'autres solutions performantes, comme la voiture électrique, bloquées par le puissant lobby des pétroliers. Ainsi, si le développement durable, la sécurité et la fiabilité sont des valeurs aujourd'hui habituellement associées à la technique, l'automobile irait alors à l'encontre du progrès technique dont elle se réclame. Même sa conception contient une contradiction : dans l'histoire du design automobile, lorsque la technicité avance, l'évolution de la forme stagne et vice versa. Nous traiterons plus amplement ce sujet dans le chapitre 4.

L'automobile est donc un secteur que l'on pourrait qualifier de *conservateur* dans la mesure où les seules innovations technologiques qu'il encourage sont celles commandées par la logique économique globale[19] : augmenter les bénéfices, réduire les coûts, faire des économies d'échelle. Un exemple de cela a été l'invention des voitures citadines (comme la Mini, la Fiat 500 ou la 2CV). Cette obligation de rentabilisation est également à l'origine de l'engouement actuel pour l'électronique à bord, alors que le public n'en est pas demandeur, voire s'y montre réfractaire[20]. Parallèlement, les transformations n'obéissant pas à ce principe sont bloquées, ou du moins, ralenties. Ainsi en va-t-il du développement de la voiture électrique, comme nous l'avons dit, mais aussi de l'engagement dans la production de produits recyclables, voire de l'offre automobile que les constructeurs mettent sur le marché : alors que tout montre que le consommateur n'a plus envie d'une voiture sophistiquée et qu'il lui préfère une

---

[18] En effet, d'après les chiffres de l'observatoire national de la sécurité routière, les accidents de la route représentent la première cause de mortalité chez les 15-24 ans, et jusqu'à 41% des décès chez les garçons de 15 à 19 ans (cf. « Les grandes données de l'accidentologie 2006 », document téléchargé depuis le site de l'Observatoire national interministériel de la sécurité routière. Disponible en ligne à l'adresse suivante: http://www2.securiteroutiere.gouv.fr/ressources/documentation/depliants-statistiques.html, [consulté le 12 février 2008]).

[19] Chanaron et Lung, *op.cit*., et B. Latour, *L'espoir de Pandore : Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris, la Découverte, 2007 p347 pp.

[20] Chanaron & Lung op. cit. 1994, J. Hartley « Industrie automobile : la révolution électronique ». Les Echos/ études 1997, Orselli et Chanaron *Les systèmes intelligents de transport: vers l'automatisation de la conduite*, 2001, Les échos études. *Le secteur automobile dans le monde et ses perspectives (panorama stratégique des grands secteurs*) Paris, septembre 2006, 110 pp, « Les défis du secteur automobile » (M. Cornu, rapporteur), *Les rapports du Sénat* , n° 254, 2007.

automobile bas de gamme, sans fantaisie, les constructeurs continuent à développer leurs gammes vers le haut. Citons l'exemple de Renault qui a fait tout son possible pour décourager les acheteurs possibles de ce type de voiture : aucune publicité pour la Logan, voiture « low cost » qui a pourtant connu un succès inédit. Quel est le tort de ces voitures *sans ambitions* ? D'être peu performantes en termes de marge[21].

Ainsi, du point de vue du statut d'objet de consommation, l'automobile se situe dans la tension entre les contraintes de sa circulation dans le système économique et les contraintes du paradigme technique dans lequel elle s'insère. Il n'en reste pas moins que l'organisation de la production automobile possède le statut de *modèle industriel* dans notre système économique.

Un modèle (industriel) « exemplaire » : l'automobile comme locomotive économique

§1. Avant 1907, le corps de la voiture et la carrosserie étaient fabriqués en petites séries ou de manière unique par des ouvriers hautement qualifiés et payés plus que la moyenne. Mais à partir de 1907 commence la course à la concentration du travail (création de grandes entreprises qui intègrent autant que possible la production) et la fabrication en grandes séries à partir d'un modèle unique à bas prix. La même année où W. C. Durant fonde General Motors à partir des compagnies Buick, Oldsmobile, Cadillac et Oakland (devenu après Pontiac), Henry Ford lance sa « voiture pour tous », la Ford T, en pariant sur le fait que l'augmentation du pouvoir d'achat des ouvriers stimule la demande de biens de consommation. Ce modèle a été produit à plus de 15 millions d'exemplaires en une vingtaine d'années. Ce faisant, l'automobile inaugure l'ère de la production en série et de la fabrication à la chaîne.

Les constructeurs américains dominent l'entre-deux-guerres, mais la crise des années 30 en Europe (la voiture de luxe, dont les européens sont spécialistes, ne se vend plus et les artisans disparaissent) offre dans un certain sens l'opportunité de créer une spécialité locale, des voitures plus petites que les américaines et plus adaptées aux conditions socio-économiques du vieux continent. La première guerre mondiale mettra

[21] Les Echos études. , *op. cit.* ; « La Logan, caisse à dire ? » et « Logan : retours de roumanivelle », *le Canard enchaîné* N°4415, mercredi 8 juin 2005, p. 8 et N° 4419, 6 juillet 2005, p. 8.

en lumière les défauts et la désorganisation du secteur, et les gouvernements nationaux décident d'intervenir, en France comme en Allemagne, où est d'ailleurs produit le concept de « voiture du peuple »[22], équivalent européen de la « voiture pour tous » de H. Ford ». En 1944, le général de Gaulle reprend le programme vichyste d'intervention dans le secteur, et finit par prendre le contrôle de Renault, dont la collaboration avec l'occupant nazi était avérée[23].

§2. Si elle n'est pas précisément une industrie de technologies de pointe comme l'aérospatiale, l'automobile présente néanmoins l'organisation productive la plus complexe. L'histoire de l'automobile a connu trois modèles industriels en 100 ans[24], comme nous l'avons évoqué plus haut ; le premier a été le modèle de Henry Ford qui introduit la chaîne d'assemblage avec convoyeur, qui engendre des gains conséquents en termes de productivité et de rentabilité[25]. Le deuxième aura un retentissement tout aussi important dans la vie moderne, moins dans l'organisation de la production que dans celle de la stratégie.

A la fin des années 20, arrive la Grande dépression aux USA et l'on s'interroge sur la manière de relancer la consommation. Alfred P. Sloan a l'idée de flexibiliser le modèle de production en série, qui ne fonctionnait que pour la production d'un seul modèle

---

[22] Aussi connue sous le nom de « Coccinelle ». Cette voiture avait été voulue par Hitler comme une voiture populaire et familiale. Construite par une société appelée « Gesellschaft zur Vorbereitung des Deutschen Volkswagens GmbH » (société pour la préparation de la voiture du peuple Allemand, SARL), elle a été produite à 21 529 464 unités dans 20 pays, dépassant ainsi le record établi par la Ford T avec 15 007 034 modèles produits (cf . communication officielle de la marque : http://mx.volkswagen.com/vwcms_publish/vwcms/master_public/virtualmaster/es_mx/empresa/enviroment/Historia/historia_del_sedan.html. [Consulté le 29 juillet 2008]).

[23] J.L. Loubet, *op. cit.*

[24] Chanaron et Orsello, *op. cit*.

[25] En France, le début de la fabrication en série des voitures ne commence qu'en 1918 chez Citroën et cela est associé à l'industrie de la guerre. Chez Renault, la fabrication à la chaîne ne se fera qu'entre 1922 et 1926. Au-delà de la transformation de la production artisanale en production de masse, il s'agit du passage d'une perspective créatrice à une optique commerciale, que J.-L. Loubet illustre en décrivant les constructeurs automobiles français de l'époque comme *« une profession qui ne sait pas encore s'il faut fabriquer ce qui se vend ou vendre ce que l'on fabrique »*. Cf. J. L. Loubet, *L'industrie automobile 1905-1971: archives économiques du Crédit Lyonnais*. Genève, Librairie Droz, 1999, 424 pp.

d'une couleur unique (le noir, car cela demandait moins de couches de peinture), pour l'adapter aux évolutions de la demande. Alfred P. Sloan dynamise alors la production en série en intégrant une dimension temporelle à la consommation. Les voitures ont désormais un *cycle de vie* induit indépendamment de leur durabilité physique et cette obsolescence créée est le support de la dynamique du marché. D'une part, Sloan entend générer une attractivité susceptible de vaincre la morosité ambiante par la diversification de l'offre et le travail sur l'attrait visuel des objets, à travers la création de gammes (une collection au lieu d'un seul modèle). Accessoirement, le fait de donner un sens ou un contenu à cette différenciation empêche les différents modèles de se cannibaliser. Enfin, une troisième mesure consiste à augmenter le nombre de pièces échangeables, améliorant de cette manière les effets d'échelle du système de production.

A partir des années 60, l'arrivée de nouveaux constructeurs complique le paysage déjà très concurrentiel de l'automobile et, en 1980, le Japon dépasse la production américaine. Cependant, entre les années 1970 et 1990, on assiste à une décroissance du rythme de la production due en partie à la saturation des marchés dans les pays industrialisés. C'est à ce moment que naît une nouvelle manière de gérer la production au Japon, la méthode « Ohno » ou « système Toyota de production », fondée sur une meilleure maîtrise des stocks et des temps de production (on l'appelle aussi méthode de production «juste à temps » ou au plus juste). Elle introduirait aussi une meilleure articulation du travail compte tenu d'une organisation par projet, de la réduction des lignes hiérarchiques, de la multiplication des lieux de production et de la diversification des techniques de contrôle de qualité, etc.

Si l'automobile a une si haute valeur symbolique, c'est par sa place dans l'idéal libéral (nous parlons ici du libéralisme au sens strictement économique), soit celui de la démocratisation des biens, des services et de la mobilité sociale qu'accompagnent les biens de consommation[26]. Ainsi, une seconde tension ou contradiction de l'automobile entre son origine, qui fait d'elle un objet réservé à une poignée de privilégiés (elle est bien née comme un objet de luxe), et l'idéal de la démocratisation culturelle portée par

[26] L'alliance entre mobilité et démocratisation sociale et leur symbolisation par les objets de consommation courante tirent leur origine de la révolution industrielle. Nous reviendrons vers cette thématique dans la troisième partie (cf. *infra*).

le libéralisme économique, est résolue par sa transformation en un des symboles de la réussite sociale, grâce à l'intervention de projets industriels tels que ceux de Ford ou de Volkwagen. La banalisation de l'objet par l'industrie fait de celui-ci une sorte de « sémème matériel » de la classe sociale.

§3. Enfin, si les gouvernements sont aussi sensibles aux lobbies et aussi friands de projets sur l'automobile, c'est que ce secteur est une véritable « locomotive économique ». En effet, le rapport N°254 de la commission des Affaires économiques du Sénat français, dont la mise en œuvre a été décidée juste après le salon de l'automobile 2006[27], se termine par quatre infographies *figurant* la place de l'automobile dans l'économie française. L'image est très *parlante*, si l'on peut dire, puisqu'on y voit que le secteur automobile est le premier contributeur au solde de la balance commerciale de ce pays, qu'il emploie 10% de la population économiquement active et qu'il occupe la première place en matière d'investissement en recherche et développement[28]. Ces trois « faits » permettent de comprendre l'importance de la *fonction économique* de l'automobile, même à l'époque des économies post-industrielles, puisque ces informations sont relativement semblables pour les plus grandes économies de la planète à ce jour[29].

La place « à part » de l'automobile dans l'économie tient donc autant à son chiffre d'affaires qu'au montant de ses investissements, au nombre de personnes engagées dans la production ou à l'importance historique de ses modes d'organisation. Sa valeur est

---

[27] G. Cornu, « Les défis du secteur automobile », *Les rapports du Sénat* n°254, Paris, Sénat / Commission des Affaires économiques, 2007, 45 pp.

[28] Première place en termes de montant des investissements. Cornu, *op. cit.*, p. 43-44. Ainsi, 5 des 10 entreprises ayant le plus investi en matière de R & D dans le monde en 2005 étaient des constructeurs automobiles (Cf. « International R&D scoreboard », publié par le département pour l'innovation et les compétences universitaires du gouvernement anglais, http://www.innovation.gov.uk/rd_scoreboard/?p=46 [Consulté le 26 septembre 2006 et le 27 septembre 2008]). Deux ans après, seulement 4 d'entre elles continuent d'y figurer, ce qui peut laisser penser à un ralentissement de l'investissement, mais aussi à un déplacement de l'importance stratégique du secteur compte tenu de sa concentration grandissante.

[29] Cf. J.-J. Chanaron, et Y. Lung. *Économie de l'automobile*. Paris, La découverte, 1995, 124 pp. et Les Echos - études, « Le secteur automobile dans le monde et ses perspectives » (*Panorama stratégique des grands secteurs)*. Septembre 2006, 110 pp.

étendue puisqu'elle « rayonne » du secteur des matières premières (verre, acier et dérivés du pétrole principalement) jusqu'aux secteurs des services (comme la publicité), de la distribution, etc., en passant par l'électronique. Ce rayonnement est non seulement la raison de sa place stratégique dans le système (macro)économique mais aussi la source de toutes ses faiblesses, dans ce qui constitue une ultime expression d'un objet submergé dans ses contradictions.

2. Un géant aux pieds d'argile

Forces et faiblesses de l'automobile : articulations avec l'économie « réelle »

§1. C'est donc de son extension tentaculaire dans le système productif que l'automobile tire son influence, mais cela entraîne aussi une certaine fragilité puisque la dépendance de l'industrie automobile vis-à-vis des matières premières la rend très sensible aux événements économiques et sociaux, cela rejaillissant à son tour sur l'ensemble du système. Les constructeurs, en effet, font graviter autour d'eux deux ordres de métiers : les équipementiers et les fournisseurs de matières premières.

Le prix de celles-ci étant très instable (car soumis directement aux lois de l'offre et de la demande), la pression se fait de plus en plus forte sur les équipementiers qui disparaissent progressivement[30]. Dans un environnement aussi concurrentiel que celui de l'automobile et avec des marchés presque saturés, les constructeurs ne peuvent pas courir le risque d'augmenter le prix de leurs produits, aussi ont-ils le choix entre réduire leurs marges ou exercer une pression sur les équipementiers. La dépendance vis-à-vis des carburants fossiles représente aussi un autre problème pour l'économie du secteur dans la mesure où un des résultats des hausses à répétition du prix du pétrole est que les consommateurs roulent progressivement moins, diversifient leurs moyens de

[30] Les fournisseurs de matières premières n'ont pas subi ce problème en raison de l'augmentation des bénéfices qui résulte de l'augmentation des prix.

transport et délaissent des segments hautement rentables pour les producteurs (les grosses cylindrées comme les 4x4 et les voitures sportives)[31].

§2. L'augmentation des réglementations en matière d'environnement conduit, quant à elle, à la hausse des coûts en recherche et développement. Des indicateurs macroéconomiques tels que la croissance, le taux de chômage, la perte du pouvoir d'achat et même les délocalisations auront un effet puissant et presque immédiat sur la santé financière du secteur. Des données financières externes affectent aussi le secteur puisque, en général, les ventes de voitures montent quand les taux d'intérêt sont très bas[32], fonctionnant comme une incitation à la consommation. En effet, 71% des immatriculations correspondent à des financements[33].

Enfin, la réglementation fiscale se traduit par des transformations dans la segmentation du marché, notamment dans le cadre de politiques publiques visant à encourager les voitures propres et, éventuellement, pénalisant les voitures contraires à la logique environnementale. L'exemple le plus récent est celui de l'entrée en vigueur, en France, du système de notation (*bonus/malus*) écologique visant à pénaliser l'émission de gaz à effet de serre dans le cadre de la lutte contre le réchauffement climatique. À partir du 1er janvier 2008, en effet, le « malus » (paiement d'un supplément allant de 200 à 2600 euros) est appliqué aux voitures émettant plus de 160 gr CO_2/Km. Les

[31] En ce sens, il est pertinent de rappeler ici qu'une partie de la méthode Sloan a consisté à bloquer le développement des transports électriques dans les villes américaines. Sa méthode a permis que l'Amérique (plus précisément General Motors, GM) se positionne en leader mondial de l'industrie automobile jusque dans les années 80… et que le transport public soit soumis aux intérêts de l'industrie automobile. Ainsi, en plus du remplacement des tramways par des autobus, l'influence de Sloan et GM a signifié la disparition des lignes de transport en commun les moins rentables afin de favoriser l'achat de voitures de la part des particuliers (Cf. V. Packard, *La persuasion clandestine*, Paris, Calmann-Lévy, 1958, 316 pp. et R. Bergeron, « Qui pourra reconstruire ce qui aura été détruit ? Le complot anti-tramway exemplaire de GM » in *L'aut'journal sur le web*, N° 239 ; mai 2005 [http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=2262&noj=239, consulté le 10 août 2007]).

[32] Le contraire est aussi vrai. Ainsi, les Allemands se seraient précipités fin 2006 pour acheter des automobiles en prévention du passage de la TVA de 16 à 19%. L'année suivante, la chute des ventes à atteint le niveau des ventes totales en Autriche (300 000 voitures en moins d'une année sur l'autre). Source : *Auto-Moto* hors-série N° 56, « Les 3000 voitures du monde », mai 2008, p. 4.

[33] *Les Echos-études*, « Le secteur automobile dans le monde et ses perspectives », *op. cit*.

conséquences ont été immédiates sur le marché, avec l'anticipation de certaines immatriculations avant la fin de l'année (notamment en ce qui concerne les 4x4 et autres moteurs turbo diesel), ce qui a fait monter les chiffres… même si le mois de janvier a corrigé l'effet d'anticipation, en portant à –5% ces mêmes données[34].

§3. En somme, la fragilité du secteur compte tenu de ses dépendances, combinée à un marché très compétitif et à des marchés saturés ou encore mal exploités (comme ceux des pays émergents[35]) a conduit à ce que la logique de production ne soit plus celle du marketing « à la Sloan », mais celle des contraintes techniques et matérielles. Le marketing automobile doit désormais chercher chaque petit point de différence en matière de compétitivité à partir de l'étude approfondie des publics. Ce renversement de situations intéresse particulièrement notre propos dans la mesure où, en parallèle, *« la typologie des clients définit directement la construction des segments du marché* »[36]. De plus, la forte compétitivité du secteur et l'accroissement des contraintes de tout ordre posent un défi inouï à la créativité.

Les évolutions récentes dans le secteur

§1. Récemment, le paysage automobile a connu trois grands mouvements : d'une part, les constructeurs investissent dans les pays émergents. D'autre part, les constructeurs tentent de développer leurs gammes avec des nouveautés. Enfin, ce déplacement des intérêts et les diverses transformations industrielles issues des nouvelles conditions des marchés (fabrication en plateformes, intégration du secteur) ont fait se généraliser les plans de restructuration.

§2. Depuis le Mondial de l'Automobile 2006, la morosité des comptes du secteur a attiré l'attention des pouvoirs publics en France qui, faisant le rapprochement avec la crise des années 80 (associée au pétrole), ont voulu prendre des mesures visant à préserver ce secteur tellement important pour la stabilité macroéconomique du pays.

[34] *Auto-Moto* hors-série N° 56 « Les 3000 voitures du monde », mai 2008, p. 6.

[35] Pays dont la dynamique de croissance est très importante alors que le PIB n'est pas aussi élevé que celui des pays considérés comme riches ou industrialisés (Chine, Inde, Brésil et, dans une moindre mesure, Afrique du Sud ou Mexique).

[36] *Les Echos*, op. cit. p. 20.

Les difficultés de la France identifiées par le groupe du Sénat qui s'est penché sur la question se résument en trois points :

- Un positionnement désavantageux des marques françaises avec d'une part une représentation faible dans les marchés émergents et d'autre part, le rétrécissement du marché traditionnel sur lequel elles étaient bien placées ;
- Les faiblesses de l'Europe en matière d'intégration régionale, où l'idée de la libéralisation des marchés communs n'est pas aboutie au niveau des réglementations, lesquelles pourraient, si elles étaient unifiées, renforcer l'action des constructeurs régionaux ;
- Une faible intégration de la filière en comparaison avec celle de la production asiatique.[37] L'intégration est évaluée surtout en ce qui concerne le partage d'un calendrier de travaux et d'autres mesures d'organisation qui permettent aux équipementiers, fournisseurs et constructeurs d'avoir des relations plus égalitaires.

§3. Afin de pallier la crise de l'automobile, l'Etat français a développé (et renforcé depuis 2006 avec l'émission du rapport auquel nous avons fait référence) un « plan en faveur de l'automobile » qui repose sur trois axes :

- **Concentration stratégique de positionnement :** il s'agirait de faire de l'aspect régional un atout majeur à l'aide au repositionnement sur les valeurs traditionnelles des voitures européennes ;
- **Une stratégie qui repose sur deux valeurs cohérentes** avec l'image des voitures européennes dans leur ensemble : la propreté et la sécurité, de la même manière que, dans les années 20, celles-ci s'étaient confrontées aux valeurs américaines de nouveauté et variété en se positionnant comme les plus luxueuses. En même temps, il s'agit de créer une différence par la proximité : faire de la partie service une valeur distinctive de la voiture européenne puis française ;

[37] Les défis du secteur automobile, *op. cit*.

- **Une stratégie à la fois offensive** (plus d'innovation et d'intégration)[38] **et défensive** (« deuxième acte » du plan gouvernemental) : « accompagner les hommes et les territoires touchés par la délocalisation » (on prévoit que, d'ici à 2010, seul un quart des équipements d'un véhicule produit en France devraient être achetés chez un fournisseur local)[39].

De leur côté, les constructeurs ont décidé de se concentrer sur les aspects suivants :

- Course à l'innovation et à la compétitivité ;
- Rationalisation des coûts (*vs* matières premières, fonctionnement en plateformes, transfert de compétences et valorisation des matériaux) ;
- Une stratégie de marque plus fine, sur la base d'une connaissance plus approfondie des styles de vie du consommateur.

3. L'automobile comme objet de consommation de masse

La logique réflexive ou sociale du marketing automobile

§1. Nous avons dit plus haut que la logique de production avait pris le pas sur la logique commerciale dans le secteur automobile, compte tenu de la fragilité de sa configuration. Il est néanmoins important de revenir sur l'idée que, dans ce secteur, « *la typologie des clients définit directement la construction des segments du marché »*[40]. Au-delà de la justesse de son application dans la réalité, cette phrase rend compte de la manière dont l'intelligence stratégique s'articule dans le secteur. En effet, le marché étant aussi convoité, il est capital d'avoir une connaissance approfondie des usagers, de leurs styles

[38] Par exemple dans l'acte II du plan, on a accordé 250 millions d'euros sur 5 ans au projet de moteur hybride PSA et au système « stop & go » de réduction de la consommation (Valéo).

[39] Cf. rapport du sénat, p .12.

[40] *Les Echos*, op. cit., p. 20.

de vie, de leurs différences respectives jusqu'aux plus petits détails ainsi que des transformations de leurs sensibilités. C'est aussi en raison de ce type d'approche que l'on peut penser que le marketing a ravi la place au design dans son contact privilégié avec l'usager, du moins cette place qui devrait idéalement être la sienne[41]. Le secteur automobile devient par ses tensions entre style, technique et production, un terrain d'expérimentation pour la conception en allant très loin dans la spécification de segments en fonction des styles de vie, afin de trouver une sortie aux problèmes de surproduction. Pour peu qu'on accepte de considérer que, par sa situation historique dans le modèle économique, l'automobile est un objet exemplaire, fer de lance des évolutions que les autres interactions avec les artefacts issus de l'ère industrielle connaîtront, il est intéressant de retracer, à grands traits, la manière dont le marché de l'automobile est structuré et évolue. Cela nous servira également pour orienter l'interprétation des résultats issus de l'étude du discours des usagers et de la conduite entendue comme interaction.

§2. La première des classifications dans le marché automobile distingue trois types de véhicules : utilitaires, particuliers et poids lourds. Au delà de cette classification (seul le véhicule particulier est pour nous pertinent), le marché automobile est traditionnellement organisé en France autour de la taille des automobiles, ce qui est associé à l'histoire de l'automobile en Europe et étroitement lié au coût (à la différence de la logique américaine, la consommation de carburant et l'espace sont des facteurs importants à prendre en compte). C'est ainsi que la logique primaire des automobiles se définit autour de trois lettres I, M et S, soit (segments) inférieur, moyen et supérieur. A partir des années 90, et probablement en raison de la perte de vitesse des constructeurs occidentaux face aux asiatiques, la segmentation du marché a évolué rapidement dans un autre sens. Les sous-segments ont commencé à proliférer (toujours en raison de l'aggravation de la concurrence entre constructeurs), proposant de nouvelles combinaisons de carrosseries par segment (nombre de portes, forme du coffre…). Plus récemment, la tendance à la prolifération s'est caractérisée par l'apparition d'une segmentation articulée autour des styles de vie, paradigme dans lequel on a vu apparaître les voitures « polyvalentes », de « loisir », etc.

[41] S. Dubuisson et A. Henion. *Le design : l'objet dans l'usage*. Paris, Presses de l'école des Mines. 121 pp.

§3. La prolifération des segments a pour corrélat le raccourcissement de la durée de vie des modèles. On estime que la durée de vie moyenne d'une gamme est aujourd'hui d'environ 3 ans et demi, le temps pour le constructeur de renouveler sa gamme à un rythme soutenu[42]. En conséquence, le projet industriel a eu besoin de s'adapter et le mode de production des gammes a évolué vers la fabrication en *plateformes d'assemblage*. Ce mode de production est, d'une certaine façon, une adaptation de l'idée de Sloan d'une stratégie de production et d'une stratégie de diversification. Elle consiste à produire sur une même base (comprenant le châssis, les essieux et le train roulant) plusieurs modèles différents de véhicule, ce qui permet d'éviter le cannibalisme entre modèles et de rationaliser les investissement puisqu'en plus de la base technique, les voitures peuvent partager une série d'organes (boutons, moteurs, boîtes de vitesse, etc). Cette rationalisation, qui a permis à Volkswagen de retrouver des finances saines et du dynamisme depuis 1995 grâce aux rendements d'échelle qu'elle permet de faire, a un effet paradoxal[43]. D'une part, la fabrication par plateformes réduit de manière significative les marges de différenciation entre modèles, voire entre marques, donnant lieu à des phénomènes que l'on pourrait presque qualifier de « non-sens », si l'on se souvient que dans la tradition saussurienne, l'origine du sens est dans la différence[44]. D'autre part, elle augmente la dépendance des constructeurs vis à vis des équipementiers en même temps qu'elle donne un effet exponentiel aux erreurs : au lieu d'être présents sur un modèle, les problèmes de fabrication sont multipliés par le nombre de modèles qui héritent du trait en question.

---

[42] *Les Echos*, op. cit.

[43] Simpson T. W. (2003), « product platform design and optimization: status and promise», Proceedings of DETC'03, 2003 ASME Design Engineering Technical Conferences, September 2-6, 2003, Chicago, Illinois, USA.

[44] Tout le monde ne partage pas ce point de vue. En effet, pour J.-M. Pointet, l'effet de mimétisme entre les différents constructeurs automobiles pourrait servir au fond au développement du marché, contrairement à ce que l'on a l'habitude de croire, puisque chacune des adaptations faites par un constructeur à partir de l'idée d'un autre représente une manière de créer de la valeur ajoutée en moins de temps. Il est vrai que, dans une optique de renforcement régional, ces développements issus d'une perspective *naturalisante* des marchés (car inspirés par l'écologie), pourraient révéler leur utilité. Cf. « Le produit automobile entre différenciation et mimétisme » in *Les cahiers de recherche du Groupement d'intérêt public Mutations industrielles,* CNRS-Entreprises-Agences Publiques – Ministères. Noisy-le-Grand, 1997, 77 pp.

Quoi qu'il en soit, les anciens segments, soumis à des multiplications de plus en plus rapides, éclatent, et les niches deviennent rapidement des segments[45]. L'accélération dans la prolifération des segments est telle qu'aujourd'hui le marché présente au moins une segmentation dans laquelle sont superposées trois logiques de segmentation : taille, carrosserie et usage. En dressant un répertoire, nous aurions les segments suivants :

FIG. 1 : CONFIGURATION ACTUELLE DU MARCHÉ AUTOMOBILE

Segment par taille	Segment par lettre	Sous-segment	Nom (trait de carrosserie, d'usage ou d'usager-type)
I	Segment A		Petites citadines ou micro voitures
	Segment B.	[sous-compactes]	Citadines polyvalentes
		Segment B+	Minispaces
M	Segment M1 ou C		Compactes
		Segment M1+	Monospaces compactes
	Segment M2	Monospaces familiaux	Familiales
		Fourgonnettes	
S	Segment S1		« Routières »
	Segment S2		Berlines « bourgeoises » ou limousines
	4x4 et SUV	Segment : SUV compacts	
		Segment : SUV haut de gamme	
		Véhicules tout-terrain	

Ainsi qu'il ressort de la lecture de ce tableau, le marché est dominé par les segments dits « intermédiaires » qui se vendent beaucoup pour un prix moyen et, dans l'ensemble, la part des monovolumes (voitures dont le coffre est accessible depuis l'habitacle des passagers) et des voitures hautes occupe la plupart des segments récents. Nous voyons donc bien où se trouve la tendance.

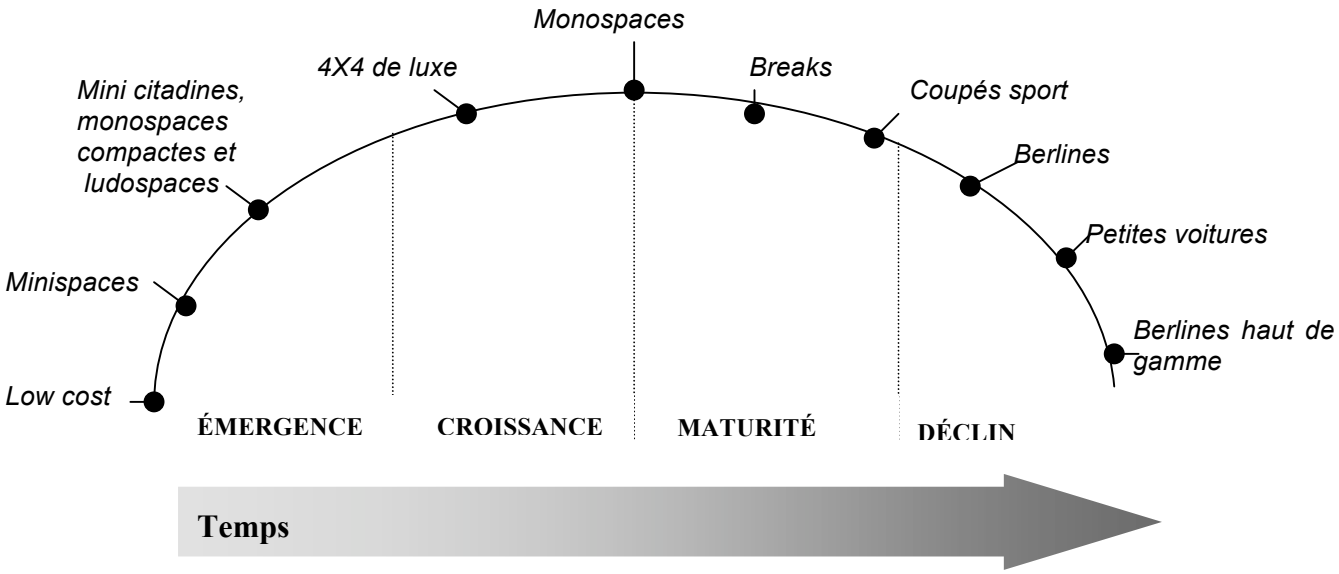
[45] En ce sens, il existe dans les tendances du marché un phénomène qui mérite qu'on s'y arrête : l'apparition des voitures « low cost » à partir de 2005. En effet, si la norme est que les niches deviennent des segments qui vont en se généralisant, cela signifie qu'une des tendances fortes du marché est à la dévalorisation de la voiture : le public veut une voiture sans fioritures, basique, pour se transporter. Le fantasme de la voiture comme symbole toucherait-il à sa fin ?

Evolution des sensibilités et évolution du marché

§1. La production en plateformes (chaque modèle se fonde sur une longueur de châssis donnée et l'ensemble de la gamme porte des éléments communs afin de rationnaliser la production)[46] et la prolifération des segments/style de vie ont eu pour effet de raccourcir toujours plus la durée de vie de l'automobile (environ 6 ans), qui est désormais celle de la plateforme entière, celle du modèle spécifique se réduisant davantage encore.

§2. L'arrivée de nouvelles formes et segments n'est pas sans effet sur les familles de voiture existantes. Ainsi, les formes les plus anciennes sont en phase de déclin :

FIG. 2 : CYCLE DE VIE DES FAMILLES AUTOMOBILES[47]



[46] Nous ne pensons pas nécessairement que les processus soient réversibles, mais force est de constater que la production en plateformes s'approche plus de la Ford T, à couleur et prestations uniques, que d'une voiture de l'ère de la personnalisation des artefacts technologiques, comme l'est celle de la société de l'information.

[47] Ce schéma et le tableau précédent sont inspirés du rapport spécial des Echos sur les défis de l'automobile (cf. *op. cit*). Nous voudrions cependant marquer une distance par rapport à cette organisation dans le temps des segments puisqu'il nous semble que le mélange des aspects historiques (l'apparition) avec la mode n'est pas homogène. Les coupés sportifs et les berlines de luxe étant des « classiques », par exemple, ces segments sont moins sensibles aux variations de la mode et des usages que les autres. Il est vrai, en revanche, que chez les constructeurs généralistes, les segments où se plaçaient des voitures tel que la VelSatis, considérée comme une berline de luxe en dépit de sa marque, ne sont plus très dynamiques compte tenu des évolutions des sensibilités.

§3. Parmi les facteurs d'attrait au moment de l'achat, le prix est dans les faits le premier facteur de différenciation. Viennent ensuite, par ordre d'importance : le niveau des finitions et la durabilité (à l'encontre donc de la logique de remplacement du marché, chaque fois plus rapide), le niveau des équipements de série (facteurs de sécurité et de confort), la motorisation (puissance à faible consommation) et l'âge de la gamme[48]. Sont également considérés comme des « atouts marketing » le design et le « concept » de l'automobile, c'est à dire les facteurs esthétique et pratiques (une certaine interprétation de l'habitabilité, l'augmentation de la polyvalence, ainsi que l'innovation esthétique).

On estime alors que le modèle a changé de « système de valeurs » se déplaçant du plan très concret de la *production* (niveau *n*, si nous pouvons nous permettre cette référence aux niveaux de discours utilisés dans la première partie) à celui, plus abstrait, des *services* et de la *stratégie* (correspondant à une sorte de « niveau *n+1* »), qu'elle soit financière, de management ou qu'elle concerne la prise de décisions et la conception d'objets[49]. Malgré ce déplacement, l'automobile fait figure de transfuge du passé puisque sa logique technologique est pour beaucoup celle d'une autre époque. Et la mécanique concernée et les matières premières dont elle dépend sont là pour rappeler qu'aucun état culturel n'est absolu et que la transformation de l'économie n'est pas accomplie.

Par rapport à la conjoncture que vit le secteur automobile, on peut estimer que si la sémiotique était pleinement applicable à l'automobile comme objet d'analyse non-linguistique, l'analyse qu'elle permet de mener devrait pouvoir se prononcer sur

[48] *Les Echos*, « Le secteur automobile dans le monde », *op.cit.*

[49] Ces niveaux, notamment lorsqu'ils s'appliquent dans le champ de l'économie et de la génération de la valeur, ne sont pas sans rappeler les trois fonctions idéologiques duméziliennes, que nous avons aussi travaillées dans la partie précédente. Dans cette optique, l'économie de la production serait un système régi par la « troisième fonction » (celle de la force brute, de la production et la reproduction ou la fécondité). Le modèle de l'économie des services et notamment de l'expansion commerciale travaille sous l'égide de la deuxième fonction idéologique, celle de la stratégie (ou la force guerrière). La première fonction correspondrait enfin à un régime du faire être, du paradoxe et du virtuel qui correspond bien au modèle de la gestion du risque et autres valeurs aussi virtuelles.

l'ensemble de ses aspects y compris sur la dimension stratégique qui est associée au statut industriel, économique et technique de l'objet. Voici donc l'objectif que se donne cette partie de notre recherche qui, sans chercher une exhaustivité somme toute irréaliste, tente d'approcher les différents paliers d'articulation de la pratique de l'objet.

3. Le discours des automobilistes

3.1 L'automobile par ses conducteurs

3.1.1 L'étude qualitative sur entretiens en tête-à-tête : un support multidisciplinaire avec des avantages et des limites

3.1.1.1 Description du corpus : une position transversale

§1. Ce chapitre prend sa source dans une recherche menée sur le terrain à des fins différentes de celles de la sémiotique des objets. Nous avons en effet approché le discours des conducteurs automobiles à partir d'un corpus composé de 150 entretiens approfondis réalisés entre 2000 et 2005 auprès de conducteurs de voitures appartenant aux principaux segments/formes commercialisés en France durant cette période[50]. A l'origine, ces entretiens ont été réalisés dans le cadre de différentes études de marché portant sur les problématiques commerciales spécifiques de plusieurs constructeurs automobiles[51]. Les entretiens qualitatifs en tête-à-tête étant un support largement utilisé dans les sciences sociales, nous avons fait l'hypothèse que l'utilisation de ce support pour l'analyse permettrait de montrer les avantages et spécificités de l'application de la sémiotique greimassienne à un objet d'analyse non-linguistique, dans la mesure où elle revendique une approche méthodologique particulière. Pour être validée, l'analyse que nous présentons ici devra apporter des résultats spécifiques et distincts lorsqu'elle étudie la parole des usagers et l'interaction de la conduite automobile en tant que régime interobjectal

[50] Les familles automobiles concernées sont, en ordre de temps, les suivantes : berlines, sportives, coupés, SUV, compactes familiales, monospaces compactes, 4X4, citadines et ludospaces. (Cf. Annexe 2-A)

[51] Le contenu, les objectifs et autres spécifications de ces études comprenant une clause de confidentialité, nous ne sommes pas en mesure de fournir d'autres informations à ce propos.

§2. Par ailleurs, travailler avec un support « étranger » à notre démarche (puisque les études ont obéi en principe à d'autres objectifs), et non pas *conçu pour* l'étude linguistique stricte, pose évidemment des limites, que nous avons tenté de réduire en nous donnant différents dispositifs d'homologation. Le premier concerne le format des entretiens : si ceux-ci ont été conçus pour des études aux problématiques spécifiques, leur plan général est équivalent. La première homologation s'est donc faite donc par la voie de la méthode, en considérant la structure générale de l'interview. Il s'agit en effet d'entretiens qualitatifs de type « ethnographique »[52] comportant trois volets. Le premier est relatif au style de vie et à la personnalité du répondant ; le deuxième concerne la sensibilité automobile, allant de l'usage et des représentations de l'automobile aux motivations d'achat et aux usages spécifiques que le répondant fait de sa voiture. Le troisième volet concerne, enfin, les attentes de l'interviewé concernant la problématique traitée, ainsi que le test éventuel de propositions spécifiques que le constructeur voulait soumettre à examen.

§3. En termes pratiques, nous avons obtenu l'autorisation de réutiliser ces entretiens de la part du cabinet d'études qui a mené les différentes études de terrain dans le respect des clauses de propriété intellectuelle et de confidentialité contractuelles engagées avec leurs clients. Cette autorisation a été obtenue a posteriori et en reconnaissance du fait que l'exploitation que nous ferions de ces entretiens différerait des objectifs commerciaux qui étaient les leurs et ne pourraient leur porter préjudice, sur un plan stratégique ou autre. En somme, une fois passé certain délai contractuel, les entretiens que le cabinet réalise lui appartiennent et c'est donc à ce titre qu'il a partagé avec nous ce patrimoine informatif.

[52] Entretien en tête à tête, général, aux questions thématiques et ouvertes, d'une durée allant de 2h30 à 3h par interview. Les thèmes traités concernent autant le style de vie en général que l'automobile.

3.1.1.2 La méthode d'analyse : en quête de l'équilibre

§1. Au-delà du format général thématique, de l'organisation et de la durée des entretiens, leur homologation a été renforcée par un dispositif méthodologique relatif à la source des interviews. Nous avons ainsi assuré directement la réalisation de près d'un tiers des 150 entretiens composant le corpus de notre analyse du discours des conducteurs, les deux autres tiers ayant été réalisés par d'autres enquêteurs simultanément aux nôtres.

Nous avons divisé l'ensemble des entretiens en trois groupes, un *groupe d'observation* constitué des entretiens dont nous avons assuré la réalisation (groupe A) et deux *groupes de contrôle* (B et C). Le premier des groupes de contrôle est composé d'entretiens ayant été réalisés par d'autres enquêteurs parallèlement aux nôtres, c'est-à-dire, dans le même cadre d'études. Le second groupe de contrôle comprend une série d'entretiens auxquels nous n'avons pas du tout participé en tant qu'enquêtrice. L'ensemble des trois groupes fournit un échantillon représentatif des conducteurs français de l'époque puisqu'il s'agit de conducteurs de voitures appartenant aux familles des citadines, compactes à hayon, berlines, monospaces, ludospaces, 4X4, coupés et sportives. Nous avons ainsi cherché, d'une part, à couvrir l'ensemble des segments et formes représentés sur le marché et, d'autre part, à vérifier que les résultats obtenus dans nos entretiens n'ont pas été *orientés* dans l'intérêt de notre propre recherche.

Dans notre étude, nous avons travaillé avec les transcriptions des entretiens pour support. Ce support a été analysé en utilisant la méthode d'analyse de la sémiotique greimassienne pour le discours dans les sciences sociales[53], articulant, à partir de la reconnaissance sémantique d'isotopies dans le texte, des valeurs et des structures narratives, stratégiques et axiologiques.

Pour avoir été appliquée surtout à des textes littéraires (et éventuellement juridiques), il n'existe pas de préconisation méthodologique particulière dans la sémiotique greimassienne relative au traitement d'un genre textuel tel que l'entretien.

[53] Cette méthode est décrite, par exemple, dans A.J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales*, *Maupassant : la sémiotique du texte, exercices pratiques*, Paris : Seuil, 1976 et A.J. Greimas et E. Landowski, *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales*, Paris, Hachette, 1979.

Sans vouloir éluder le problème, nous n'avons pas travaillé cet aspect dialogique en raison des deux conditions principales d'obtention de ces entretiens. Comme nous l'avons dit, nous avons constitué notre corpus *a posteriori* et en « mélangeant » des entretiens menés par différents animateurs (y compris nous-mêmes) à des fins distinctes (celles des constructeurs, celles du cabinet et celles des différents interviewés). Il y a donc nécessairement une variabilité dans les contenus, mais aussi dans l'accès au discours des conducteurs, chaque enquêteur ne transcrivant pas intégralement l'entretien de l'oral à l'écrit, n'incluant pas ses questions dans le compte rendu de leurs entretiens et toutes les études ne travaillant pas sur les mêmes formats (tableaux, mise en page…). Nous avons donc dû neutraliser ces variations et comparer dans ces discours ce qui restait comparable. Par exemple, puisque la plupart des transcriptions ne comprennent pas les questions, nous n'avons donc pris en compte que les réponses[54] pour l'analyse. Si les questions ont été ôtées, il va de soi que dans la transcription de l'oral (forme signifiante des entretiens réalisés) à l'écrit, le texte perd de sa richesse et de sa profondeur, d'autant plus que les enquêteurs n'étaient pas dans une optique méthodologique linguistique. Ils n'ont pas signalé des aspects prosodiques et sans doute n'ont-ils pas noté méthodiquement toutes les pauses, hésitations et autres interjections que l'enregistrement oral aurait pu contenir. Enfin, le troisième volet contenant des informations stratégiques variables d'une étude à l'autre n'a pas été analysé, sauf exception[55].

[54] Lorsqu'on ne peut pas prendre en compte les questions, nous supprimons l'effet de l'interaction que suppose toute conversation, un aspect fondamental. Considérons toutefois que, même si l'on avait conservé les questions dans tous les cas, il n'existe pas de moyen à l'heure actuelle de mesurer l'influence d'un interlocuteur sur l'autre, et considérer que seul l'enquêteur influerait sur l'interviewé serait manquer tout autant à l'observation de l'interactivité. D'autre part, nous avons estimé d'une manière très pragmatique que l'alternance prévue par tout dialogue institue une segmentation du texte intéressante et à prendre en compte, puisqu'elle participe de la mise en séquences du texte ; ainsi, nous ne travaillons pas au niveau de la phrase, mais par segments contenant les propos de chaque question. Cette position, qui permet de dépasser l'horizon de la phrase, nous paraît être un bon compromis qui permet de suivre dans une certaine continuité textuelle le discours des répondants.

[55] A titre de commentaire sur un constat plutôt que comme propos analysable, comme dans le cas par exemple de la perception du remplacement possible du volant sur le tableau de bord par une manette (joystick).

3.1.1.3 Une fragmentation disqualifiante ?

§1. Nous n'ignorons pas l'arbitraire qui ressort de cette « fragmentation » ou réduction des productions textuelles des répondants et nous avons cherché à la réduire (1) par le déploiement temporel sur cinq ans (2000-2005), (2) par l'adoption d'une perspective d'analyse plus en amont qu'en détail et (3) par une analyse focalisée sur les entretiens pour lesquels nous avions accès au rendu oral original, c'est-à-dire, les entretiens du groupe A (réalisés par nos soins) qui constituent environ un tiers du corpus. Ainsi, par exemple, dans le cas d'un répondant possesseur d'une voiture citadine à la sensibilité plutôt « utilitariste »[56], nous avons été intriguée par le décalage entre l'analyse de sa pratique de l'automobile, qui le rapprochait du pôle de la valorisation « pratique » de l'objet, et la proximité de ses propos avec une sensibilité d'usager expert ou d'hédoniste (ce qui le rapprochait du pôle des valeurs « techniques » ou « ludiques »). C'est parce que nous avons eu le rendu sonore (car nous avons réalisé l'entretien) que la question a pu être tranchée.

Dans le cas de monsieur D. (30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, Groupe A), en effet, nous avons remarqué qu'il utilisait un lexique présentant une composante technique importante ou un nombre important de lieux communs habituels chez les usagers experts. De plus, la composition de ses phrases était très particulière puisqu'elles présentaient deux segments de tonalité différente et les deux segments finissaient par ne pas s'articuler très logiquement. Dans bien des cas, le répondant marquait ainsi un temps entre un premier segment contenant une composante technique spécifique, une figure sociolectale identifiable finissant sur un ton haut ou bien ayant un registre soutenu de langue, alors qu'un deuxième segment complétant la réponse ne présentait plus du tout de caractère technique ou autre, opérant une rupture lexicale, thématique et tonale totale avec le premier.

Lorsque nous avons retrouvé le même cas de figure dans le volet concernant le style de vie, nous avons pu nous expliquer ce phénomène par les stratégies générales mises en place et l'ensemble a pris du sens.

[56] Monsieur D., 30 ans, banlieue parisienne, vivant en couple et possédant une voiture Smart *Fortwo* 2003 en location de longue durée avec possibilité d'achat à terme (Cf. Annexe 2-B).

§2. Voici quelques unes des ces phrases (nous avons enlevé l'italique pour les syllabes montantes de la première phrase) :

> (1) « *70% du budget du foyer est automatiquement prélevé et le 30% res*tant*…j'aime vivre donc j'ai du mal, surtout avec le liquide.* »
>
> (2) « *Je suis à la fois attaché aux valeurs traditionnelles, et résolument moderne : très ouvert aux autres mais intransigeant avec le racisme, la réduction intellectuelle et la liberté de pa*role*… Et pour qu'on reste pas avec les deux pieds dans le même sabot.* »
>
> (3) « *Avec un seul objet sur moi, j'ai une multitude d'informations disponibles, ainsi que la possibilité de communi*quer et*… c'est donc un gagne-temps à chaque fois.* »
> (Monsieur D., 30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, Groupe A)

Dans le premier cas, l'aspect « technique » est donné par l'utilisation des chiffres et des pourcentages, puis est contrecarré par la généralité d'un *« j'aime vivre »* et d'un *« j'ai du mal, surtout avec le liquide ».* Si la première partie décrit une gestion rigoureuse de l'argent, dans la deuxième, il est reconnu qu'au fond, le rapport à l'argent n'est pas précisément strict (ou comme il devrait être, activant le devoir faire), même s'il se justifie par la noblesse consensuelle thématisée par la joie de vivre.

Dans la deuxième phrase, le décalage est relatif au registre de langue. En effet, le début est plutôt éloquent, avec l'expression emphatique *« résolument moderne »*, l'évocation de valeurs universelles (la liberté de parole, l'égalité des hommes sans regard pour leur couleur de peau, la tolérance ou l'ouverture d'esprit). Or l'aspect *marqué* de la tirade rhétoricienne du début est contredit par l'expression populaire qui suit (*avoir les deux pieds dans le même sabot*) et qui se situe à l'opposé du registre soutenu utilisé dans la première phrase.

Le troisième cas de figure est un peu semblable au précédent, l'opposition portant d'une part entre le niveau de détail de la première partie et une conclusion qui change de registre et qui n'a pas nécessairement de rapport thématique. La première partie met en effet en valeur les aspects technologiques de la réduction de taille, combiné à la multiplication de tâches, alors que le gain de temps n'est pas logiquement concerné par la miniaturisation et la polyvalence des objets ni impliqué par l'entrée en matière du propos.

§3. Le répondant est un habitué des lectures spécialisées en automobile et nouvelles technologies et ces domaines sont identifiés comme d'importance pour l'obtention de son objet de valeur /*réussite sociale*/. Les débuts de phrase terminant sur un ton haut sont alors plus que de simples lieux communs, les *figures* prises dans la presse automobile ou spécialisée servant comme éléments d'un savoir-faire encyclopédique. Cependant, la sensibilité du répondant n'est pas celle de l'usager expert (savoir-faire expérientiel), les figures apprises lui donnent un lexique ou lui servent de faire valoir dans l'échange social, mais il ne se les est pas appropriées au niveau de la pratique « réelle », spécifique ou plutôt *expérimentale* ; ce sont des connaissances *théoriques*, pour ainsi dire. Ainsi, l'utilisation d'une tonalité plus haute rend compte de cet usage du discours et tout se passe comme si le répondant mettait des guillemets lorsqu'il utilise une formule *apprise* ailleurs et *ex profeso*, comme s'il s'agissait d'une parure que l'on arbore lors d'un événement particulier. Dans la deuxième phrase, il devrait ancrer, spécifier ou clore ce qui est dit en première partie mais il ne peut le faire car au fond, il ne possède pas la compétence *expérientielle* de cette valeur qui lui permettrait l'appropriation du cas catégoriel au cas propre ; il finit donc sur un ton grave, qui vient opérer un raccourci par le son et clôt l'énoncé tandis que son contenu reste général ou vague.

3.1.2 Classification des automobiles : une composante taxique à revoir

3.1.2.1 La segmentation et catégorisation de l'objet d'étude : un problème de point de vue

Les classifications des spécialistes (marché et passionnés) ne sont pas stables

§1. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, le marché automobile en Europe et plus particulièrement en France a été segmenté selon plusieurs critères assemblés, le premier d'entre eux étant la taille et le prix pour des raisons historiques et économiques (cf. *infra*). Etant donné que cette taxonomie ne suffisait plus pour rendre compte de la diversification croissante de l'univers automobile, ce système a été complété par un système de segments dont les noms sont des lettres (segments A, B, C, D ou I, M, S). Ce

système permet de conserver la logique des prix sans se soucier des incohérences que l'association à une forme spécifique entraîne, dans une évolution des segments vouée à la diversification constante (cf. *supra*).

En dehors de la classification commerciale (donc de la classification des familles automobiles selon la catégorie de prix identifiée par une lettre), la catégorisation par carrosseries ou prestations continue d'être d'une certaine pertinence pour d'autres types de spécialistes de l'automobile qui ne sont pas uniquement axés sur la commercialisation des voitures. En parcourant la presse spécialisée, il est ainsi possible de trouver des classifications composites du genre suivant :

FIG. 3 DÉFINITION DE CATÉGORIES DE VOITURES SUR LE MARCHÉ

Les citadines	**Les moyennes :**
D'un gabarit inférieur à 4 mètres (en général, compris entre 3,30 et 3,80 mètres), leur vocation primaire est de pouvoir circuler (et de se garer !) facilement en ville, mais de pouvoir aussi rouler agréablement sur route et autoroute.	D'un gabarit d'environ 4 à 4,30 mètres, elles tentent de conjuguer les avantages des citadines par des dimensions encore compactes (la plupart sont à 2 volumes, donc avec un hayon et une banquette arrière rabattable) et des familiales par une bonne habitabilité tout en offrant des qualités routières satisfaisantes.
Les familiales :	**Les berlines sportives :**
D'un gabarit compris entre 4,30 et 4,60 mètres, elles se présentent pour la plupart avec une carrosserie à 3 volumes (moteur+ habitacle +coffre) et possèdent souvent une équivalence à 2 volumes. Bonne habitabilité et grand coffre.	Issues de voitures particulières provenant de différentes catégories (moyennes, familiales, grandes routières et berlines de grand luxe), elles bénéficient d'un traité (moteur, châssis, et équipement) leur conférant un potentiel très performant, capable de rivaliser avec des coupés ultra-sportifs.
Les grandes routières :	**Les berlines de grand luxe :**
D'un gabarit inférieur à 5 mètres (en général compris entre 4,60 et 4,90 mètres), leur vocation primaire est de pouvoir circuler vite et très facilement sur route et autoroute grâce à des moteurs et à des solutions techniques d'un haut niveau.	C'est le sommet de la pyramide sur tous les plans, de la taille extérieure (plus de 4, 90 mètres) au nombre de cylindres de leurs moteurs (8 ou 12) en passant par la richesse du traité de l'habitacle, la qualité de leur finition et de leur équipement.
Les breaks :	**Les monovolumes :**
On en trouve de toutes les tailles, de tous les poids et à tous les prix, mais ils ont tous en commun d'être dérivés d'une berline et d'offrir un volume de chargement plus important. C'est ici aussi que l'on retrouve les versions familiales de petits véhicules utilitaires légers.	Officiellement, ils se définissent comme des voitures familiales de moyenne ou de grande capacité, où les 3 compartiments (le moteur, l'habitacle et le coffre) ne forment pratiquement qu'un seul volume de carrosserie, sans véritable séparation.

Les coupés :	**Les cabriolets :**
Beaucoup d'entre eux sont dérivés sur la base d'une berline moyenne ou familiale et d'autres ont été créés pour la circonstance, mais tous sont fabriqués en relativement grande série en utilisant des techniques assez traditionnelles.	Sont reprises ici pratiquement toutes les voitures entièrement décapotables, dérivées à partir de berlines ou de coupés à moins d'avoir été spécialement créées pour cette catégorie. C'est ici que se retrouvent aussi les spiders et les roadsters, qui ont la particularité de n'offrir que 2 places.
Les ultra-sportives :	**Les tout terrain :**
Produites en très petite série ou fabriquées artisanalement, les voitures dites « ultra » sont pour la plupart des coupés et parfois des cabriolets ou des roadsters ayant un point commun : celui de réaliser des performances dignes de voitures de courses, plus particulièrement en accélérations. Les moins raisonnables, les plus folles, les plus passionnantes…	Ne figurent sous cette appellation que les vrais tout-terrain, véhicules de plus en plus luxueux capables de rouler en théorie à travers tout et de tracter de très grosses charges. Les voitures particulières et les breaks à 4 roues motrices sont considérés dans leur catégorie respective.

[Source : « Le prix des voitures neuves » in *Automagazine du Moniteur Automobile* (http:// www automagazine.be/am/acgi$FVNa1a, consultée le 3 juillet 2002)]

Par rapport à la catégorisation par segments que nous avons présentée dans l'introduction de cette deuxième partie de notre recherche, celle-ci traduit une volonté de différenciation à partir de la prise en compte d'un maximum de critères (carrosserie, prestations mécaniques, niveau d'équipement, taille…), mais les catégories résultantes ne sont pas hiérarchisées et, s'agissant d'un guide d'achat, c'est bien le prix qui guidera la recherche dans une grand partie des cas.

Tout point de vue est *engagé*, aussi la structure de la segmentation traduit-elle une idéologie

*§2.*Comme la dernière phrase de la définition des « ultra-sportives » le laisse voir (« *Les moins raisonnables, les plus folles, les plus passionnantes…* »), l'instance du discours est loin d'être neutre par rapport à son objet. Il s'agit, en effet, d'un discours *engagé* propre à une partie-prenante, un discours de passionné de l'automobile pour qui cette catégorie de voitures comporte une valeur supérieure qui relève des performances motrices de la machine. L'axiologie du passionné oppose /*raison*/ et /*passion*/, elle sert à mettre en avant les différents lieux d'investissement de valeurs, mais nous ne pourrions pas reprendre une telle catégorisation dans l'étude de notre corpus.

D'une part, ainsi que nous venons de le montrer, cette classification comporte une valorisation *idéologique* de l'automobile, c'est-à-dire qu'elle est encore « encryptée » : la description valorisée de ces définitions n'est pas l'explicitation d'une logique de valeur. Comment pourrait-on, dès lors, se conformer à une catégorie appelée « moyennes » ? Que signifient la « richesse » et la « qualité » des finitions ? Quand peut-on juger les « qualités routières » comme « satisfaisantes » ? Sont-elles le fondement d'un certain « potentiel de performance » ? Si les *roadsters* et les *spiders* sont aussi des types d'automobile, pourquoi sont-ils intégrés à une catégorie alors que d'autres comme celles du *break*, des *ultra-sportives* ou des *monovolumes* sont considérées comme des catégories à part entière alors qu'elles appartiennent vraisemblablement à des catégories plus larges ?

En outre, les catégories identifiées ne sont pas clairement distinctes car les critères de classification ne sont pas homogènes et donnent lieu, parfois, à des zones d'ombre comme celles que nous avons mentionnées, à des empiètements et à des définitions en cercle. Nous avons ainsi un critère de classification relatif à la taille (le gabarit), qui permet de différencier les « citadines », les « *moyennes* », les familiales et les grandes routières et, à la limite, les *monovolumes* pour peu que l'on accepte de considérer la « capacité » comme un ordre de grandeur. En revanche, les *breaks*, les *berlines sportives*, les *coupés*, les *berlines de grand luxe*, les *ultra-sportives* et les *tout-terrain* ne comportent pas de spécification de taille particulière. Si l'on revient aux monovolumes, cette catégorie introduit un autre critère de classification : la section du corps de l'automobile qui, d'après le tableau, peut avoir deux à trois volumes distincts. Par exemple, les monovolumes, comme leur nom ne l'indique pas, sont structurés en deux volumes.

L'hétérogénéité des classes : vers une articulation des systèmes de valeurs

§3. En ce point, des empiètements entre catégories se font jour. Ainsi, concernant les *breaks*, « *on en trouve* de toutes *les tailles, de tous les poids et à tous les prix* » (sous-entendu, le break est une sous-catégorie, relative à la carrosserie ?) ; les *monovolumes* seraient *un type* de *familiale*, les *ultra-sportives* une catégorie qui prend place au niveau des *coupés* et des *cabriolets*.

L'empiètement se complique ici encore avec l'ajout d'un nouveau critère : celui des performances techniques introduit par les sportives. Dans ce domaine, on ne trouve pas non plus d'homogénéité : les berlines sportives possèdent un « potentiel » compétitif, les berlines de grand luxe des moteurs à grand cylindrage, alors que les grandes routières « circulent vite » et ont intégré « des solutions techniques de haut niveau » et que les tout-terrain permettent (en théorie) d'aller partout et de tracter de très grosses charges. Sont donc évoqués ici un potentiel, une sorte de capacité installée tenant lieu de faire valoir et une composante technique précise. Si l'on prend en compte les moyennes (dont les qualités routières sont « satisfaisantes » tout en offrant une bonne habitabilité alors qu'elles sont encore « compactes ») et les citadines (avec lesquelles on peut « rouler agréablement sur route et autoroute », mais aussi en ville), nous assistons à la formation de la figure de la *polyvalence* comme valeur de compétence automobile.

Les coupés font référence, quant à eux, au mode de fabrication : « *en relativement grande série* » et aux techniques de fabrication « *assez traditionnelles* » (?). Ils se rapprochent des berlines de grand luxe par rapport aux finitions qui conservent des traces de fabrication artisanale. Or les *berlines de grand luxe* se rapprochent à leur tour des *berlines sportives* en cela qu'une partie de leurs caractéristiques sont considérées comme un « traitement », donc une sorte de *stylage* : chez les unes, celui-ci est « riche » et chez les autres, il est « sportif ». Enfin, si les *cabriolets* pourraient être considérés comme proches des *breaks* dans le sens où il s'agit d'une forme particulière de carrosserie, applicable à n'importe quel modèle, les *coupés cabriolets* en revanche comprennent deux sous-types dont la seule caractéristique qui est donnée est de savoir qu'ils ont deux places.

Au final, nous retrouvons dans l'univers des automobiles particulières décrit par *Le Moniteur Automobile* au moins sept (familles de ?) critères, au delà du prix que l'on ne prendra pas en compte car il est l'expression d'une valeur dont nous recherchons le contenu. En effet, ces critères peuvent fonctionner comme supports pour des variations de prix, l'usager adhérant ou non à cette valorisation par le choix de sa voiture et la hiérarchisation d'aspects qu'il convient de payer. Les sept (familles *de*) critères relevés sont donc la taille (le « gabarit »), l'usage (la « vocation »), les prestations ou services qui

seront évalués en termes d'avantages qualitatifs (les qualités routières, habitabilité, équipement, finitions, etc.), le « nombre de volumes » distincts, éventuellement le « stylage » (une berline peut avoir un « traitement » sportif), la puissance (les performances) et le mode de fabrication (séries plus ou moins étendues, niveau des finitions, industrialisation des techniques). Comment donc articuler ces critères ? Et, pour revenir aux intérêts de notre recherche, si l'on partait de la supposition que tout objet ou artefact possède une « composante taxique » ainsi que le dit Floch à partir d'une idée de Greimas, comment pourrait-on se référer à ces critères de manière à clarifier la composante taxique des voitures particulières, au delà de l'idée qu'il s'agit d'un « moyen de transport », tout comme les transports en commun, les bateaux et les avions… ?

3.1.2.2 La nécessaire hiérarchisation de valeurs, un début de logique ?

Une équation fondamentale : usage, services, carrosserie

§1. Au vu de la dynamique volontairement diversifiante du secteur et de la difficulté à classifier de manière effective et opérationnelle l'univers des automobiles particulières existant actuellement sur le marché, on pourrait se demander pourquoi il faudrait se référer à une classification. Comme il ressort du parcours des définitions des catégories automobiles par la presse spécialisée, il n'existe pas de taxinomie lisible pour les différentes classes qui pourrait nous servir de point de départ pour l'analyse et le classement de nos entretiens. La catégorisation par segments ne rend pas compte de façon homogène des catégorisations *usage/service/carrosserie*, puisque, d'une part, c'est le propre du marché de l'automobile de créer une diversification des segments importante et rapide (et donc changeant en permanence) et, d'autre part, l'articulation entre les usages, les services et les carrosseries n'est pas exclusive ni explicitée. Cet état de fait constituant un problème en soi pour l'étude du secteur automobile, un des objectifs de la recherche doit être d'aboutir à une logique, même non détaillée mais au moins cohérente, de la manière dont cet univers s'articule, y compris pour évoluer.

La carrosserie, une catégorie flottante ?

§2. Si nous pouvons distinguer des empiètements dans les deux systèmes de segmentation, il est néanmoins utile de reconnaître un premier niveau de classification autour de la polyvalence (avoir un maximum de services dans une même catégorie), dans lequel nous trouvons les citadines, les familiales et les moyennes, avec toutes les déclinaisons de carrosserie telles que break, monovolume, voire cabriolet. Un deuxième niveau est atteint avec les familles de voitures qui portent une valeur spécifique s'ajoutant aux attributs de la taille, de la carrosserie et des qualités motrices, comme un surplus de valeur. Nous y retrouvons les berlines sportives, les berlines de grand luxe, les tout-terrain et les coupés, le cabriolet étant une déclinaison possible mais soumise à une autre logique de style qui prédomine (les qualités routières, les performances, le niveau de luxe…). La logique de cette distinction continue d'être celle du marché et l'image d'une telle classification reviendrait à ceci :

FIG. 4 : TABLEAU DE CLASSIFICATION DES VOITURES PAR VALEUR DE CLASSE

<table>
<tr><th>Valeur générale ordonnant la classe</th><th>Familles</th><th colspan="3">Déclinaisons possibles de la carrosserie</th></tr>
<tr><td rowspan="3">Polyvalence
(valeurs extensives)</td><td>Citadines</td><td rowspan="6">Tricorps</td><td></td><td rowspan="2">Monovolume</td></tr>
<tr><td>Moyennes</td><td rowspan="2">Break</td></tr>
<tr><td>Familiales</td><td rowspan="4"></td></tr>
<tr><td rowspan="4">Surplus de valeur
(valeurs intensives)</td><td>Berlines sportives</td></tr>
<tr><td>Berlines de grand luxe</td><td rowspan="3"></td></tr>
<tr><td>Coupés</td></tr>
<tr><td>4X4</td><td></td><td>Monovolume</td></tr>
</table>

§3. Si cette logique soutient la logique commerciale, elle ne nous permet pas de savoir comment fonctionnent les variations de forme dans le fonctionnement de la valeur. Si l'on revient au questionnement sur la pertinence d'une taxinomie d'appui, c'est par l'exploration des « taxèmes » que Floch a commencé, par exemple, son étude de l'Opinel et nous avons déjà évoqué l'importance de la circonscription culturelle de la composante taxique et de ses articulations avec les autres composantes, configurative et

fonctionnelle (cf. *supra*, ch 2.4). Nous allons donc chercher d'autres éléments pour l'organisation des classes et des types dans l'univers des automobiles particulières.

3.1.2.3 La perspective de l'objet : une catégorisation fonctionnelle

§1. En imitant la démarche des dictionnaires, nous pourrions définir une automobile comme un artefact servant au transport de charges et des personnes, mû à par un moteur qui peut fonctionner selon différentes sources d'énergie (électrique, chimique, etc.). Suivant l'idée de Greimas selon laquelle une définition lexicographique est un modèle économique permettant de dégager l'organisation de valeurs d'un objet[57], nous avons alors classé les différentes formes automobiles par rapport à la manière dont les tâches sont identifiées et partagées dans la définition « du dictionnaire ». En résultat, nous avons obtenu une catégorisation de la forme automobile prenant en compte d'une part la vocation fonctionnelle des différentes parties, c'est-à-dire la division des différents volumes selon la fonction : le moteur est le premier d'entre eux par rapport à la « source d'énergie », l'habitacle le deuxième par rapport au transport « des personnes » et le coffre le troisième par rapport au transport « de charges ». D'autre part, le profil général de la carrosserie est aussi pris en compte par la combinaison d'attributs physiques (hauteur, longueur, impression formelle).

Nous avons, en somme, d'un côté la combinaison du rapport de l'automobile à son fonctionnement interne (fonctions-service) et de l'autre, son rapport vis-à-vis de l'extérieur ou milieu (fonctions-forme). Les premières (transport, charge et performance motrice) identifient l'automobile à un *usage*, les deuxièmes (horizontalité ou verticalité, lignes continues ou coupées, etc.) à une performance, interprétée en termes de ligne générale.

§2. Il est possible d'articuler ces logiques (configuration de volumes, forme extérieure et prestations) avec les noms de types que nous pouvons trouver sur le marché. Ce croisement de critères pourrait avoir la forme suivante[58] :

[57] A. J. Greimas, « De la colère : étude de sémantique lexicale » in *Actes sémiotiques*, III, N° 27 septembre 1982, 27 pp.

[58] Dans le tableau qui suit, nous avons placé les différentes catégories en fonction de leur ordre d'arrivée sur le marché de l'automobile particulière. Ainsi, les voitures tout-terrain sont certes présentes depuis longtemps dans

FIG. 5 : CATÉGORISATION « FONCTIONNELLE » DES FORMES AUTOMOBILES

Nom de la forme	Rapport intérieur/extérieur	Déclinaisons type	Nom valeur (famille)
1. Berline tricorps	Les trois zones fonctionnelles sont séparées à l'intérieur (et à l'extérieur), dominante formelle horizontale	Berline familiale Break Limousine	Routière
2. Coupé	C'est une berline raccourcie dont la fonction de charge est effacée au profit d'une ligne plus continue et d'une agilité motrice renforcée[59].	Coupé Cabriolet Roadster	Sportive
3. Berline à hayon ou « Hatchback »	Le coffre a été découpé ; forme inventée et développée dans des périodes de crise économique (la coccinelle dans les années 30, la Golf dans les années 80…)	Citadine Compacte Compacte familiale	Compacte
4. Monovolume	Les personnes et les charges ne font qu'un et le profil général a aussi effacé les saillances : elle ressemble et exploite la forme d'une bulle.	Monospace Coupéspace[60] Ludospace Minispace	Conviviale
5. Surélevée	Si cette catégorie partage avec la précédente l'indivision du coffre avec l'habitacle, elle s'en distingue par la hauteur générale et surtout par la distance du bas de caisse par rapport au sol.	4X4 SUV[61] SAV, Crossover[62]	Sécuritaire

---

le domaine des voitures utilitaires et militaires, par exemple, mais l'engouement du public pour ce type de véhicule et la prolifération résultante de formes dérivées dans le segment est un phénomène plus récent. On estime par exemple que le type « SAV » est né en 2006.

[59] A l'origine, la séparation de la forme *coupé* de la forme *berline* se justifie par le fait que la réduction du coffre s'accompagne d'un changement dans le mode de traction. Ainsi, les Porsche, par exemple, possèdent le moteur à l'arrière, à l'endroit où la berline a placé les charges comme un héritage de la voiture hippomobile, en direction opposée du mouvement. La puissance motrice est transmise aux roues motrices arrière : c'est la figure de la propulsion. Ce changement « paradigmatique » serait à creuser et nous allons y revenir dans le chapitre 4.

[60] Cette famille a désormais disparu. Son seul représentant était l'Avantime, une alliance voulu par Renault entre un monospace et un coupé. L'accueil de la voiture a été aux antipodes de l'intention, plusieurs de nos répondants l'ont par exemple associé à la forme d'un corbillard. Il nous semble, en effet, qu'elle était en avance par rapport à son époque et à l'évolution des sensibilités des usagers. Toutefois, l'idée pourrait resurgir pour garnir ce segment, à condition d'en corriger le positionnement : plutôt des seniors que des chefs d'entreprise.

[61] Ce sont les sigles de « Sport-Utility-Vehicle » en anglais. Il s'agit de voitures qui, tout en ayant la ligne extérieure d'un 4x4, sont plutôt des voitures de ville par leur niveau de confort et leurs prestations motrices qui les rapprochent davantage des berlines que des tout-terrain. Des exemples de SUV sont le CVR Honda, le Freelander Landrover, le Suzuki Grand Vitara, le Toyota RAV4, etc.

[62] L'absence de véritables avantages mécaniques étant reproché aux SUV (ce qui représentait une incohérence avec les valeurs de /nature/ /authenticité/ et /racines/ associées à la forme 4x4, un segment en pleine expansion qui représentait 5% du marché en 2006), certaines marques dont l'image repose sur les qualités motrices de leurs automobiles (par exemple, BMW) ont créé la dénomination SAV pour différencier leur 4x4 des SUV. Ces véhicules ont de meilleures capacités mécaniques (« SAV » veut signifie Sport-Activity-Vehicle, qui met en

§3. Cette articulation de zones de valorisation de l'automobile, construite à partir de l'organisation suggérée par la définition lexématique de l'automobile, nous permet d'identifier dans un premier temps des éléments qui pourraient être analysés dans un but d'exploration de la « composante fonctionnelle » de l'automobile. Si l'on revient aux deux autres ordres de valorisation mentionnés, celui du constructeur (optique économique) et celui de la presse spécialisée, il devient clair que nous sommes face à trois ordres de discours différents, mais pas indépendants. En termes sémiotiques, cela se traduit par l'actualisation de différentes axiologies qui, opérant sur les mêmes valeurs, ne donnent pas lieu aux mêmes « systèmes de valeurs».

Dans la première partie de notre recherche, nous avons fait référence à une analyse de l' iMac et à l'importance de prendre en compte la dimension commerciale de l'objet puisque son statut d'objet de consommation lui confère un mode d'existence qui n'est pas celui des objets d'art, par exemple, ou des objets liturgiques ou des purs « outils ».

La discussion sur la « bonne logique » d'une classification des formes dans l'univers automobile constitue ainsi une nouvelle étape dans cette discussion. Avec elle, on remarque l'orientation des valeurs vers la formation d'une axiologie (ou système de valeurs) et l'articulation à un certain *idiolecte*. La logique du marché, celle de la presse et celle du langage, ne peuvent pas être identiques, mais leur croisement donne lieu à des constances ; ce sont ces « constances » qui suggèrent la présence d'un certain idiolecte articulant les différentes logiques dans une logique d'ensemble.

L'exploration du sens associé à un objet de consommation tel que l'automobile ne saurait faire l'économie des parties prenantes dans le discours de l'objet que sont le fabriquant (dont la marque en est une expression, le prix une autre, etc.) et « les

---

lumière la volonté de rendre plus « agentif » ce type de voitures), ceci pour mieux correspondre aux valeurs d'aventure et de « baroud » qu'on leur prête. La naissance du segment des Crossover est l'aboutissement de cette tendance. En effet, si les SUV sont construits sur une plateforme de camionnettes, les 4X4 crossover le sont sur une plateforme de berline (d'où l'impression que donnent certains d'eux d'être de grosses berlines surélevées), ce qui leur permet d'avoir une meilleure gestion des prestations mécaniques, ainsi que du carburant et même du prix. Des exemples de Crossover sont le BMW X5 (construit sur la base de la série 5), le Nissan X-Trail (conçu à partir de Nissan Almera), le Subaru Forester (inspiré de la Subaru Impreza).

experts » (par exemple, la presse automobile). Leur rapport de compétence face à l'objet est donné pour le premier par son faire être et pour les seconds par leur faire savoir issu des conditions d'observation dans lesquelles ils se situent.

3.1.3 Faut-il prendre appui sur les catégorisations existantes ? La problématique des styles de vie pour l'automobile et pour la sémiotique

3.1.3.1 Les classifications des usagers : une nouvelle perspective

§1. Outre les perspectives du marché, des spécialistes et le point de vue « fonctionnel » issu d'une définition lexématique, il existe également une autre perspective qui organise les voitures selon des logiques s'appuyant parfois sur les prestations, parfois sur la forme. C'est la classification des formes donnée par les conducteurs eux-mêmes. Elle non plus n'est pas homogène. Voyons-en deux exemples :

a) L'exemple de Monsieur C.

« *Il y a :*

Les **breaks** *: voitures familiales, pas très belles car trop longues.*

Les **berlines** *: ce sont des voitures pour des personnes plus âgées. Quand j'aurai 60 ans, pourquoi pas, mais maintenant je n'adhère pas à leur esthétique. La Jaguar, c'est trop classique pour moi.*

Les **sportives** *: voitures « sympa », pour se faire plaisir, clairement axées sur la vitesse, mais pas très familiales.*

Les **monospaces** *: c'est la voiture familiale archétypale.*

Les **4x4** *: c'est le côté « +++ ». « Plus moderne » parce que le conducteur d'un 4x4 n'a pas forcément ou encore une famille nombreuse —il faut être clair, un Touareg est beaucoup moins gros qu'un espace, donc bien pour deux enfants, pas plus. « Plus aimant la voiture », parce que ses formes sont plus sophistiquées et recherchées et ses prestations plus complexes. « Plus de moyens financiers », parce que c'est pas du tout le même budget, il faut en avoir les moyens*[63]*. ».* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié, un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

[63] Monsieur C., banlieue parisienne, 38 ans, CSP A+ (cadre supérieur dans l'industrie culturelle), vivant maritalement et avec une fille en bas âge. Possesseur d'un VW Touareg 2004 (voiture appartenant aux « SAV » ou 4X4 aux qualités routières et finitions de luxe) : V6 ; 3,2 litres, 220 ch.

Du propos de ce répondant nous voudrions mettre en avant deux aspects. Le premier est la correspondance de sa logique personnelle avec celle que nous avons présentée en dernier relativement à la segmentation du marché (cf. *supra*, fig. 4, §3.1.2.2) : le surplus de valeur des voitures considérées comme de luxe. Le second aspect est une deuxième orientation de la classification dont la logique sous-jacente est le statut social, non seulement en termes de classe (et de pouvoir d'achat) mais aussi de situation familiale (en famille ou non) et d'âge. Pour le répondant, l'âge justifie en effet l'adhésion à un style donné : la berline est indiquée pour une personne « plus âgée » que lui, qui a 38 ans, et son style, dont le centre de la catégorie est selon lui une Jaguar, est jugé (trop) « classique ».

b) L'exemple de Madame. L.

> [La voiture qu'elle possède] « *est un peu comme une Volkswagen, le modèle en dessous de la Golf (Polo), elles sont très sœurs. C'est une bonne* moyenne routière *[…]. C'est des voitures qui donnent un sentiment de sécurité et de solidité, au niveau de leur qualité. Au niveau de leur forme, elles sont très compactes, elles sont pas très hautes, mais sont assez rondes donc on a une sensation de contact avec le sol et elles ont une forme arrondie. L'usager typique, c'est un couple, et sur l'autoroute c'est un homme. Il aurait 35-45 ans .Il est photographe animalier, il a une amie et un bébé. La différence entre lui et moi, c'est que lui a un bébé, alors que j'ai une grande fille et un chien grand comme une personne et qu'il est plus jeune que moi. Sinon, c'est à peu près les mêmes chemins qu'on fait, sachant qu'il prend souvent le train et l'avion pour les grands voyages* ».
>
> « *Pour la ville, une* petite citadine *est très bien. On se faufile, on se gare très facilement, la vitesse est idéale, comme l'Autobianchi 112 ; c'est une voiture vive. Je regrette qu'ils ne la fassent plus. Celle de ma mère (Nissan) Micra est vraiment La Citadine. Elle est très bien pour faire des petites routes de campagne et elle peut faire un peu d'autoroute. C'est un peu entre les deux, les citadines et les moyennes routières… c'est une* petite routière*. Elle est pas si petite que les* citadines *et en même temps elle n'arrive pas à être une* moyenne routière *»*.
>
> *« A côté des* petites routières*, il y aurait des* citadines*, comme l'Autobianchi. C'est les plus petites voitures, dont la Smart. Toutes les petites Peugeot, Renault, la petite japonaise, la Nissan* [Micra, ndlr]. *Elle est bien collée au sol et elle est très vive. Je la connais parce que ma mère en a une, et chaque fois que je la conduis, je suis agréablement surprise. Les petites Peugeot ou les Renault ne donnent pas l'impression de sécurité qu'elle donne. La Nissan est un peu comme l'Autobianchi, elle répond au quart de tour, mais elle est assez collée au sol, ce qui est très étonnant pour une voiture qui est entre les petites et les moyennes. Elle est très stable. Je trouve que chaque marque a une jolie petite voiture. La Smart est un cas particulier, parce qu'elle est la plus raisonnable: Si on avait tous une Smart, ou une voiture électrique, ça serait*

l'idéal. Elles sont plus petites que la moyenne routière *comme la Seat ou que la Polo, donc c'est une voiture plus courte mais qui donne quand même l'occasion d'aller sur la route, de transporter les enfants, c'est surtout la voiture d'une femme avec les enfants ou d'un homme qui va au travail avec. C'est une famille qui a deux voitures. Le prix ne change pas énormément de* citadines à moyennes routières *: ma voiture c'est une* moyenne routière *et c'est moins cher que certaines* citadines *».*

« *Les* petites routières*, elles vont bien dans la ville aussi, alors que les* moyennes routières *elles sont mal à l'aise dans la ville, elles sont trop grosses à garer. Les* routières « tout court »*, elles sont faites pour des grands voyages. Le meilleur exemplaire serait la Golf* ».

« *Les* routières*, dont la Mercedes. Son usager-type, ça peut être un homme entre 40-60 ans. Il l'utilise pour des grandes distances, pour son travail, pour aller d'une ville à l'autre, il peut être un représentant, en tout cas il a des affaires* ».

« *Les* 4x4 *sont très bien à la campagne, mais c'est pas bien du tout en ville. Peut-être si j'habitais tout le temps à la campagne je serais concernée, parce que c'est vrai qu'elles doivent être assez sécurisantes* ».

« *Les* Monospaces*, elles sont à côté des 4x4. Peut être on va aller vers cela, des capots plus courts pour un maximum de visibilité, le plus de fenêtres possible : ça expose plus, mais en même temps ça nous permet de voir mieux. D'emblée, ça me fait peur, j'aurais tendance à baisser le pare-soleil qui est à l'intérieur. Ça protège moins* ». (Mme. L., 46 ans, Paris, mariée, un enfant adolescent à la maison, Seat Ibiza)

Le rôle de l'expérience : l'histoire automobile façonne le style de conduite

§2. A la différence de Monsieur C., Madame L. n'a pas eu une histoire automobile longue et diversifiée. Elle est restée dans la catégorie des voitures qui jouent sur la polyvalence et non pas sur le surplus de valeur (cf. *supra*). Ainsi, sa représentation de l'univers automobile est très détaillée en ce qui concerne les familles les plus petites en taille, prestations et prix et va progressivement en se réduisant, à tel point qu'elle ne cite pas les coupés ou les sportives, trop éloignés de sa sensibilité et de son expérience. Cependant, elle est sensible à la forme des modèles malgré tout par rapport à leur compacité qui leur confère à la fois de la sécurité sur la route et de l'agilité en ville (*Cf.* la référence à la mécanique de la Nissan Micra ou d'une voiture aussi confidentielle que l'Autobianchi A112)[64].

[64] Ce modèle est celui d'une citadine équivalente à la Mini Austin, en moins cher. Elle a été conçue sur la base d'une Fiat 500 et commercialisée entre 1969 et 1986, ce qui pose la question de la date des références dans le discours de Madame. L.

Sa logique, fondée strictement sur son expérience immédiate (sa mère possède une Micra actuellement, sa première voiture était une Autobianchi A112 et, si elle fait autant attention à la stabilité, c'est parce qu'elle a eu un accident routier), reste très cohérente : la valeur des voitures est relative à leur mobilité et, en cela, les voitures comme la sienne ont l'avantage d'associer un maximum d'agilité en ville, où elle habite, à la possibilité de faire un peu de route, comme lorsqu'elle part en maison de campagne. Cette « agilité polyvalente » est donc une des expressions de valeur, l'autre étant la sécurité qui, pour elle, est exprimée par la stabilité. En somme, chaque usager organise l'univers de l'automobile selon son expérience et celle-ci intègre à la fois l'usage, les goûts et la sensibilité perceptive de l'usager.

L'expérience intègre l'usage, les goûts et la sensibilité dans une axiologie individuelle

§3. Il est évident que les deux exemples cités ne répondent pas au même système de valeurs. Pour l'un, la valeur du surplus, du luxe de la voiture et toutes les considérations esthétiques sont une partie *centrale* de la valeur de la voiture, de la forme de l'automobile au niveau d'équipement, en passant par le statut de mode d'une forme donnée et les sensations de conduite. Pour l'autre, la praticité du maniement est très importante, ainsi que la sécurité, associée essentiellement à la stabilité ou à la tenue de route et au rapport à l'horizontal.

Si tous deux habitent dans des quartiers relativement huppés de la région parisienne (l'un vit à Boulogne-Billancourt, l'autre dans le 15ème arrondissement de Paris), leur rapport à l'argent est opposé. Pour l'un, il fait partie des non-dits de l'automobile et donc de son choix ; pour l'autre, les familles n'existent pas dans sa perception au-delà d'un certain prix. Enfin, le rôle de la voiture n'est pas le même : si l'un n'aurait *« jamais pu avoir une voiture qui ne serve qu'à se déplacer »,* celle-ci étant *« un instrument de plaisir »*, pour l'autre, elle « *n'est pas la voiture de (s)es rêves*, *mais elle est raisonnable ».*

Qu'on se place dans une logique commerciale, fonctionnelle ou d'usager, la composante taxique ou la logique d'articulation de l'univers d'objets qui nous concerne dépend du point de vue que l'usager final adopte. Nous n'avons pas ignoré cette question au moment d'organiser nos entretiens, au contraire, et cela a entraîné pour nous le

besoin de prendre en compte les variations entre perspectives, la catégorie ne pouvant être posée *a priori*. De ce fait, la « composante taxique » de l'automobile fait partie des problèmes qu'une sémiotique de l'automobile doit aider à résoudre puisque, comme le dit Floch à propos de l'analyse d'un vitrail de Pierre Soulages par M. Renoue, l'instauration d'un objet en sémiotique-objet est le point d'arrivée de l'analyse et pas son point de départ[65].

3.1.3.2 Des types connus : pratiques *vs* esthétiques, critiques *vs* ludiques

§1. Si nous étions partis sur une exploration des usages à partir d'une catégorisation des formes automobiles par catégorie ou par type d'usage, les cas de Madame L. et de Monsieur C. ne se seraient probablement jamais retrouvés dans la même étude : ni leur parcours, leur situation de famille, leur CSP (catégorie socioprofessionnelle) ou leur métier ne les rapprochent. Leur perception de l'automobile non plus, ce qui paraît une conséquence normale de cela.

La constance ou transversalité de ces différences peut être considérée comme le fondement pour établir une typologie. Nous pourrions ainsi supposer que le type d'usager dont les contraintes économiques occupent une place centrale dans le discours, comme Madame L., correspond aux possesseurs de voitures basiques, dont les citadines seraient le meilleur exemple. La voiture du type d'usager aux préoccupations statutaires, comme Monsieur C., rentre dans une logique de classe qui implique la communication de signes visibles de cette appartenance :

> « *Le statut joue aussi un peu. Je n'ai pas que des réceptions professionnelles, mais on en fait pas mal et, là, c'est sûr qu'il y a un minimum (et un maximum) à montrer…* »

Ce qui est paradoxal, c'est que l'argent, les « moyens financiers », d'abord perçus comme un instrument de liberté, comme un *pouvoir-faire*, fonctionnent discursivement comme une obligation, comme un *devoir-faire* relatif au statut social visé. À titre d'illustration, remarquons la modalisation de l'être telle qu'elle apparaît et se transforme dans l'ordre des propos de Monsieur C., passant d'un moyen d'avoir

[65] J.-M. Floch, « En commençant par la fin », postface à « Analyse sémiotique de la perception d'un objet naturel » par M. Renoue (*Nouveaux Actes Sémiotiques* N°48, 1996).

(*pouvoir-faire* : un adjuvant, un objet modal) à un Destinateur (*devoir-faire* : la modalisation propre au rôle thématique). Nous avons mis en relief les constructions modales par l'usage de caractères sans italique :

> (1) « *L'argent, c'est sympa d'en avoir, c'est sympa d'en profiter, c'est le* moyen d'avoir *des belles maisons, un pied à terre à la plage, des belles voitures.* »
>
> (2) « *Il y a le luxe « financier » (Chanel, Cartier, tout ce qui est un peu prestigieux et qui coûte cher) et le « vrai » luxe, ceci est la liberté, c'est* pouvoir faire *ce qu'on veut quand on le veut.* »
>
> (3) « *Il* faut *pas être dans la maison lors des vacances. Il* faut *qu'il y ait de l'eau, il* faut *changer d'air, ça me déconnecte du boulot de la vie parisienne.* »
>
> (4) « *Quand vous rentrez tous les soirs à 8 heures et que vous avez envie d'aller au restaurant, pour ne* pas avoir à faire *à dîner, pour se détendre un peu, il* faut pas *qu'on* doive se demander si l'on peut *se le permettre.* »
>
> (5) « *Il y a peut-être des gens qui sortent plus, mais je crois que nous on a un* bon rythme *par rapport à notre âge, il* faut *avoir une bonne organisation, tout prévoir, de l'endroit jusqu'au baby-sitting.* »

Dans (1), qui correspond à la première fois où il est fait explicitement référence à l'argent dans l'entretien, Monsieur C. commence par le définir comme un moyen qui, en (2), acquiert son caractère définitif de *pouvoir-faire* idéal. Les trois phrases suivantes concernent la manière dont ce pouvoir faire s'exprime et constituent des programmes servant la stratégie identitaire de l'usager relativement au statut.

En (4), le devoir-faire (impliqué par le statut et rendu possible par l'argent) se précise par l'expression, en négatif, du devoir (il ne faut pas manquer des moyens qui permettent d'assouvir ses envies du moment) et se concrétise par des objectifs « mesurables », comme dans (5). Ici, l'accomplissement des différents devoirs (devoir avoir, devoir faire, devoir pouvoir) devient l'expression d'une éthique de la classe ; le « bon rythme » des sorties est évalué par rapport à une deuxième expression du statut (« un certain style de vie ») qui est celle de l'âge. Rappelons que c'est également en raison de l'âge qu'une Jaguar ne peut rentrer dans « l'esthétique » actuelle de l'interviewé (*« Quand j'aurai 60 ans, pourquoi pas, mais maintenant je n'adhère pas à leur esthétique »,* cf. *supra*).

L'articulation modale des valeurs économiques revendiquées en général par Monsieur C. s'applique donc particulièrement à la voiture. Ainsi, les deux critères qui ont primé pour le choix d'un 4x4 ont été, d'une part, le fait d'avoir eu une fille et d'avoir franchi une étape de vie (*« Jusqu'au temps où j'ai eu ma fille, je roulais dans des voitures un peu plus sportives qui ne sont pas très familiales »*). D'autre part, le fait que le 4X4 soit une voiture spacieuse, cohérente avec son statut social, car il s'agit d'une voiture « de luxe » et étiquetée « à la mode ». De surcroît, le 4X4 étant une voiture lourde et ne pouvant pas développer de grandes vitesses, Monsieur C. y retrouve l'aspect contraignant (ne pas pouvoir aller trop vite) qui s'accorde très bien à son idéologie faite à parties égales d'un pouvoir construit par des devoirs.

> « *Les deux critères qui ont primé c'est le fait de ne plus avoir une voiture sportive et le fait de prendre une voiture à quatre places… toujours dans un environnement de luxe. Une fille, on a besoin de l'espace ; la vitesse, depuis M. Sarkozy, ça devient difficile.* »

A l'opposé et tout aussi paradoxalement, les choix de Madame L. sont, selon elle, de « libres choix », de purs faits du *vouloir faire*, alors qu'en réalité, ils ne peuvent pas l'être puisqu'elle manque de moyens pour *pouvoir faire* :

> « *Moi, les achats que je fais, sont des* coups de cœur raisonnés*, c'est-à-dire que je n'achète pas énormément de choses, mais ce que j'achète c'est quand même des coups de cœur.* »

Sa marge de manœuvre est réduite si bien que ses besoins ne sont satisfaits qu'un par un.

> « *Il y a une cuisine et une salle de bains qui sont pas belles du tout parce qu'elles devraient être refaites, mais j'ai pas le budget pour l'instant. J'ai fait passer la voiture en premier, entre autres. J'ai envisagé de les refaire et de les refaire moi-même, mais je n'ai pas le budget.* »

Inversement à Monsieur C., elle n'a pas de travail lui permettant d'avoir un certain style de vie, de couvrir ses besoins et ses envies, et qui la contraindrait dans son emploi du temps (rentrer tous les jours à 20h, cf. *supra*). De fait, Madame L. ne travaille pas (une fois dans sa vie, elle a travaillé en donnant des cours de philosophie à des particuliers, mais cela n'a pas duré longtemps, c'était peut être d'ailleurs un « job »

étudiant) et la plupart d'objets qu'elle possède sont hérités : son appartement, la plupart de ses meubles...

Dans cette logique, la voiture vient s'insérer avec le même statut de *non-choix* (au sens du terme contradictoire du carré sémiotique), car si elle n'est pas *« la voiture de (s)es rêves »*, elle *« l'aime bien quand même »*, mais parce que *« c'était ça ou rien. Une question de budget »*. Et ce qu'elle y aime le plus, c'est la sensation de sécurité… que lui procure le fait qu'elle ne tombe pas en panne aussi souvent que la voiture précédente !

Le prix, critère que les statistiques retiennent comme étant le plus important dans le choix d'une automobile garde donc bien une pertinence qui s'étend à l'ensemble de l'idéologie des usagers, du moins en ce qui concerne l'automobile en tant qu'objet de consommation et d'usage. Cela étant dit, le prix n'est pas une valeur en soi, mais la matérialisation de ce que les automobilistes identifient comme étant l'usage de l'objet qui détermine le choix d'une voiture. Ce prix et cet usage comprennent bien d'autres choses que les seuls besoins matériels ou pratiques ; ainsi, dans l'idéologie de Monsieur C. et par la stratégie modale « pouvoir faire → devoir faire » qui y est associée, le paraître constitue un véritable besoin associé à son statut et à ses responsabilités.

En ce sens, la référence à Floch est d'autant plus pertinente que le constat sur la logique propre aux usagers nous rapproche de l'étude de la valeur dans la consommation, développée par l'auteur de *Sémiotique et Marketing* à propos de la publicité de l'automobile, entre autres. Dans cette « axiologie », en effet, la valorisation « mythique » ou « esthétique » comme celle de Monsieur C. se trouve à l'opposé de la valorisation « critique » de Madame L. La cohérence exprimée par la logique financière fonctionne en quelque sorte comme l'expression d'un « style de vie ».

Toutefois, chez Floch, l'objet soumis à l'analyse est un support discursif somme toute plus homogène que les productions discursives de nos répondants. Qu'il s'agisse de la publicité (comme dans le cas de Habitat *vs* Ikéa[66] ou de la Citroën BX[67]) ou des

[66]J.-M. Floch, « Du bon usage de la table et du lit, et d'une approche possible du design » *in Espaces du texte* (Frölicher, Güntert et Thürlemann, dirs.), Neuchâtel : La Baconnière, 1990, pp. 357-365.

[67] J.-M. Floch, « J'aime, j'aime, j'aime… :sémiotique automobile et système de valeurs de la consommation » in *Sémiotique, marketing et communication : sous les signes, les stratégies*. Paris, PUF, 1990, p. 119-152.

publics (comme dans le cas des radios RTL ou des usagers de la RATP[68]), un seul point de vue est analysé. Nous voudrions désormais intégrer d'un côté le discours des usagers possédant une sensibilité formée par leur expérience de l'automobile et de l'autre, un objet dont la disposition matérielle suppose une expérience particulière.

Cette prise en compte de l'autre introduit une dimension intéressante pour l'analyse de la valeur-sens de l'objet : en effet, une radio, une marque, un magasin sont des instances de discours dont la dimension matérielle n'est pas comparable avec celle d'un artefact comme l'automobile, aussi leur manière de participer à la construction d'une identité n'est pas la même et nous pouvons faire l'hypothèse qu'elle ne sera pas seulement « visuelle ». Pour l'instant, gardons en tête le constat des correspondances entre les différentes logiques d'appropriation comme expressions d'un style de vie.

§2. Dans son *Panorama du secteur automobile* 2006, le rapport spécial des *Echos* complète sa présentation des segments automobiles, d'abord établis à partir de la taille et de la forme de la carrosserie puis identifiés par des lettres, par une typologie des conducteurs en fonction de leur rapport à la voiture et de leur style de vie. Les auteurs affirment ainsi que, « *dans le secteur automobile, la typologie des clients définit directement la construction de segments sur le marché »*[69]*.*

Et *Les Échos* de faire une typologie rapportant les styles de vie aux « besoins » des conducteurs, interprétés en termes de *motivation* d'achat :

[68] J.-M. Floch, « Lettre aux sémioticiens de terre ferme »; in *Actes Sémiotiques-bulletin*, IX, 37, mars 1986, p. 7-14 et « L'arpenteur et le somnambule » in *Urbanismes et architecture n° 23*, 1990.

[69] *Les Échos*, *op. cit.*, p. 20.

FIG. 6 : TYPOLOGIE DE LA CLIENTÈLE DE VOITURES PARTICULIÈRES SELON *LES ÉCHOS* 2006

Types	Profils	Besoins	Véhicules
Utilitaristes	Jeunes citadins ou sans enfants, retraités urbains	Loisirs et mobilité urbaine pour pas cher	Mini citadines et citadines routières
	Couples avec 1-2 enfants	Loisirs et mobilité urbaine à budget souple	Seconde voiture de type B/M1 selon les revenus et la mobilité
	Familles	Recherche de confort et sécurité	Monospaces, ludospaces ou breaks pour les familles nombreuses, berlines M2/A
	Professionnels en zones rurales	Loisirs et usage	4X4 bas de gamme et polyvalents
Amateurs	Amateurs de sport et branchés	Distinction sociale Hédonisme à budget limité	Coupés et véhicules puissants (M1 et M2), cabriolets
	Collectionneurs ou CSP supérieures	Distinction sociale Hédonisme à budget confortable	Voitures de Luxe (L), coupés supérieurs et cabriolets de sport
	Aventuriers aimant être rassurés	Distinction sociale Amateurs de cocooning Hédonisme à budget limité	4X4 de loisirs et polyvalents
		Distinction sociale Amateurs de cocooning Hédonisme à budget confortable	4X4 de luxe Voitures de sport

Nous ne rentrerons pas ici dans une discussion sur la justesse, la cohérence et la profondeur de cette typologie. En effet, nous l'avons reprise ici en raison des éléments de la première colonne de gauche (types) qui nous permettent d'avancer d'un cran dans l'exploration de la composante « taxique » de l'automobile. Ainsi, l'analyse des « besoins » des conducteurs se traduit, aux yeux de cette classification, en deux types majeurs : « amateurs » et « utilitaristes ». Une opposition qui n'est pas sans rappeler le couple pratique/mythique (et son fondement, la distinction entre fonction de base et fonction d'usage) à partir duquel J.-M. Floch a développé son axiologie de la consommation. Comme le sémioticien l'avait supposé, cette axiologie est généralisable, si bien que l'on peut trouver chez les conducteurs automobiles des représentants de chacune des positions et tous les cas décrits dans la typologie construite par *Les Échos* trouvent une logique de valorisation dans l'axiologie de la consommation de Floch.

Pour les « utilitaristes » (qui donnent une valeur « pratique » à la voiture), les différentes voitures se divisent selon leur usage et l'automobile n'y apparaît qu'en termes de compétences matérielles « passives » (capacité de charge, nombre de places, taille) :

> « *Pour moi, ce n'est qu'utilitaire, ce n'est pas quelque chose de personnel, c'est quelque chose que je partage.* » (Monsieur E., 46 ans, Bordeaux, marié avec des enfants adultes, Citroën Xsara Picasso, groupe B)

> « *La voiture, c'est un instrument utilitaire. Le design n'est pas une priorité. Je veux une voiture qui ait l'air lourde et qui le soit. C'est un gage de qualité.* » (Monsieur G., la cinquantaine, Paris, marié avec deux jeunes enfants, Ford Focus, groupe B)

Pour les amateurs statutaires, l'univers automobile prend son sens dans les rôles que les voitures impliquent. Ici, l'automobile a un rôle de Destinateur et on peut de surcroît *identifier* l'expression de ce mode de fonctionnement à l'importance donnée à la carrosserie : elle permet de distinguer la voiture « d'égoïste » de la « familiale », celle du « vrp » de celle des couples sans enfants, etc :

> « *Ce n'est pas une voiture qui répond à mes besoins mais à mon plaisir. Je n'avais pas un besoin particulier d'avoir ce genre de voiture, mais j'avais envie de me faire plaisir… C'est ma voiture, elle est personnalisée… C'est complètement tout ce que j'aime alors elle ne donne pas une image particulière de moi, c'est moi. Mais c'est vrai que les gens pensent parfois que coupé égal un peu frime, ça, ce n'est pas moi.* » (Monsieur A., 55 ans, Nice, en couple avec un enfant adulte à la maison, BMW série 3, groupe C)

> « *Ma voiture, c'est… ma voiture ; c'est un caprice, une voiture d'égoïste, vraiment pour deux, pas plus.* » (Monsieur B., 32 ans, Nice, couple sans enfant, Mercedes SLK, groupe C)

Evidemment, il n'y a pas que ces deux types d'usager et, en suivant la proposition de Floch, nous pourrions aussi trouver des conducteurs « critiques », en plus des « utilitaristes » ou des « amateurs » que distinguent *Les Échos*, pour qui la voiture s'inscrit également dans une logique d'usage, celle-ci étant évaluée surtout en termes d' « avantages », soit de combinaison de valeurs et d'adaptation aux besoins *et* désirs de leur possesseur.

> « *J'ai l'impression de m'y retrouver chez moi, dans un endroit fonctionnel.* » (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A)

> « *Changer l'Audi TT pour la Mégane, ça a été à la fois l'argent, puis c'est vachement raide quand on passe un dos d'âne, ça consomme beaucoup d'essence et puis on vous pique les rétros tous les trois mois… Ma voiture, je la trouve fiable. En même temps, j'ai choisi une motorisation assez puissante donc ça correspond à mes aspirations dans les limites permises ; elle a l'équipement d'une voiture moderne.* » (Monsieur M., Paris, 28 ans, en couple sans enfant, Renault Mégane II 4 portes, groupe A)

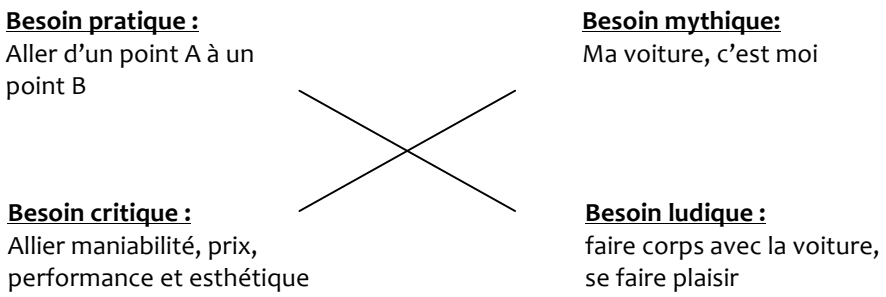
Pour revenir à la discussion sur les défis du secteur automobile, si celui-ci souhaite se rapprocher au maximum de la sensibilité des usagers de voitures, il est stratégiquement indispensable pour survivre dans un environnement aussi compétitif d'aller plus loin dans l'analyse des styles de vie. Il faut comprendre les *logiques de valorisation* plus profondément, aller au-delà de la simple équation « besoin/motivation d'achat » qui est exempte d'autres considérations que les limites de budget ou le besoin de se distinguer socialement[70].

Pour l'instant, nous en resterons au stade du constat en distinguant par des figures du langage des conducteurs qui prennent la voiture pour se déplacer « d'un point A à un point B » et refusent (du moins dans leur discours) tout statut de plaisir à la conduite ; des conducteurs qui cherchent à « faire corps avec la voiture » et sont capables de faire de l'interaction avec la voiture une *expérience esthétiqu*e à part entière. Parmi eux, se trouvent évidemment ceux pour qui la voiture est un instrument car il sert une fonction, mais cette fonction n'est plus instrumentale mais symbolique puisqu'elle sert à dire la personne que l'on est, ce que l'on fait, etc. Nous y trouverons aussi ceux qui, tout en refusant de donner une place trop importante aux voitures dans leur vie,

[70] Il est d'ailleurs intéressant de s'arrêter un instant sur ce besoin que la classification des Echos appelle « distinction sociale ». En effet, cette quête, caractérisée et documentée dans les années 60 par le sociologue Pierre Bourdieu, a pour corrélat une quête d'appartenance, donc il s'agit d'une nouvelle tension plus que d'une simple quête. En outre, si ce trait est partagé par plusieurs voire tous les types d'une classe (ou 4/6, dans le tableau des Echos), il n'est plus possible de le présenter comme un trait distinctif en raison de sa généralisation. La distinction/appartenance devient une valeur thématique (un Objet de valeur au sens de la grammaire narrative d'autrefois) pour laquelle il faudrait caractériser les contenus et les stratégies que les sujets mettent en place pour la construire.

cherchent à combiner besoin et plaisir ou vont demander à l'automobile de remplir plus d'une fonction : non seulement le *transport* mais aussi le *voyage*, non seulement la *sécurité* mais aussi le *bien-être*. En somme, si l'on prend de nouveau le carré sémiotique de la valeur, les « besoins » et les motivations s'y placent tous :

FIG. 7 : ORGANISATION DES BESOINS EN AXIOLOGIE



Plus haut, nous avons toutefois émis quelques hypothèses à propos du « carré sémiotique » de la consommation de Floch, non seulement sur ses problèmes de logique articulatoire, mais aussi et surtout sur la possibilité de le lire d'une autre façon. Que permet d'ajouter à cette discussion l'analyse du discours des conducteurs d'automobile ? Que permet de savoir le carré de Floch sur les conducteurs automobiles ?

§3. Dans notre recherche, nous avons commencé le traitement des entretiens en les classant selon les catégories habituelles des segments, puis selon les familles identifiées en fonction de la fonction/forme. Au fur et à mesure de notre analyse, il est devenu visible que, dans chacune des familles ainsi classées, nous trouvions les mêmes pôles de valorisation/besoin, organisés autour de la tension entre ceux qui donnaient à l'automobile une valeur instrumentale et ceux qui lui refusaient toute utilité et la valorisaient pour le plaisir. Or, on retrouve cette tension y compris dans le cas de conducteurs possédant la même voiture :

> « *La voiture c'est un outil de transport, familial, où il y a pas de plaisir, enfin, on peut pas avoir de plaisir à la conduire ; moi, je n'ai pas de plaisir, en tout cas.* » (Monsieur V., Paris, 30 ans, célibataire, Opel Astra, groupe A)

> « [Conduire] *Ça reste un plaisir. Parce qu'il y a une notion de sport, parce qu'il y a la vitesse, la voiture me fait penser à un sportif.* » (Monsieur G., Bordeaux, 29 ans, marié et père d'un enfant en bas âge, Opel Astra, groupe A)

Pour nous, cela voulait dire que ce n'était pas la bonne segmentation des types qui nous aurait permis d'apprendre comment l'automobile fait sens ou du moins participe d'une construction sémiologique, puisque la même automobile pouvait être le support de deux axiologies opposées.

Si les optiques d'articulation entre valeurs sont cohérentes à l'intérieur de chaque discours et fournissent le fondement pour établir une distinction entre styles de vie des usagers, ainsi que nous l'avons vu dans le cas de Monsieur C. et de Madame L., nous ne pouvons pas ignorer qu'il est possible de trouver dans le discours, tant de Monsieur C. que de Madame L., des proximités étonnantes avec des conducteurs dont la logique de valorisation de l'automobile serait naturellement de type « ludique », notamment en ce qui concerne les sensations de conduite rapportées. Par exemple, entre Monsieur C. qui possède un 4X4 « de luxe » et tient un discours sur l'automobile à valorisation « mythique » et Monsieur R., qui possède une voiture étiquetée « sportive » et présente une logique de valorisation « ludique » ou Monsieur M., jeune père de famille plutôt orienté « critique » et possédant un monospace.

> (1) « *J'aime bien l'idée de se faire un peu peur, les sensations d'accélération et du freinage dans l'estomac, puis les sensations visuelles : le paysage défile, c'est comme être dans une autre dimension.* » (Monsieur C, 38 ans, banlieue parisienne, marié avec un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

> (2) « *Au delà de 160* [km/h, *ndlr*], *on sent un changement. Les choses vont beaucoup plus vite, ça va trop vite. La tension monte, les paysages défilent complètement. Même avec une grosse BMW je n'irais pas au-delà des 160. Les radars, je m'en fous.* » (Monsieur R, 32 ans, Paris, en couple sans enfants, Peugeot 206 V16, groupe C)

> (3) « *On oublie tout, c'est comme si on était dans un trou noir, dans une autre dimension, dans une faille spatio-temporelle, où les choses défilent à toute vitesse, quelque chose comme une griserie et aussi quelque chose d'inquiétant.* » (Monsieur M., Lyon, Citroën Xsara Picasso, 37 ans, en couple avec un enfant en bas âge, groupe A)

La figure du défilement du paysage est en effet associée au goût pour la vitesse et elle est fréquemment mentionnée chez les conducteurs sportifs et ceux qui, par ailleurs, pratiquent des sports de glisse. Cela étant dit, la coïncidence avec des profils plutôt

sportifs à partir de l'appropriation d'une figure issue des sensations de conduite est tout aussi avérée chez Madame L., qui partage également certaines figures du langage, non pas celle du défilement du paysage et de la griserie de la glisse, mais celle qui consiste à se fondre avec l'automobile. Il faut rappeler que Madame L. est une femme au foyer dans la quarantaine, alors que les conducteurs plutôt sportifs ou ayant des automobiles complètement différentes de la sienne ont des sensibilités et des styles de vie complètement différents du sien :

> « *On doit se sentir comme si on rentrait dans un moule,* comme si on faisait un avec la voiture, ça doit être un prolongement de soi-même. » (Madame L., Paris, 49 ans, mariée avec une enfant adolescente, Seat Ibiza, groupe A)

> « *C'est comme si on me pliait dans un chausson, les sièges vous prennent,* vous êtes partie de la voiture. » (Monsieur M., Bordeaux, 26 ans, en couple sans enfant, VW Golf GTI, groupe A)

> « *On* fait corps avec la voiture, *à cause du fait d'être bien maintenu ; et ça c'est assez sympa.* » (Monsieur B., 32 ans, Nice, en couple sans enfants, Mercedes SLK, groupe C)

> « *On* fait un même corps avec la voiture *et après ça se ressent dans la conduite. C'est pas une question de se sentir protégé, mais de* faire partie de la voiture. » (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Peugeot 206 cc, groupe A)

Il est évident que l'on trouve chez les possesseurs de voitures citadines une moindre aspiration au luxe et au plaisir que chez les conducteurs de sportives et vice versa. En outre, dans le cas des voitures sportives, les aspects techniques sont plus couramment cités et détaillés, etc. Cependant, la présence des mêmes pôles d'attraction implique, d'une part, que la sensibilité des usagers ne correspond pas forcément à la forme de segmentation du marché (ou à une autre classification des formes automobiles), ainsi que le rapport des *Echos* a pu l'observer ou que l'utilisation cohérente de la définition lexicographique de l'automobile aurait pu nous le faire penser. En reprenant le propos de Floch par rapport à l'analyse de M. Renoue, il faudrait abandonner la logique « aprioriste » d'une composante taxique issue du dictionnaire ou de la segmentation du marché pour comprendre la structuration de la sensibilité automobile, au delà des intérêts et questionnements commerciaux des constructeurs, des logiques de la forme, mais tout en les intégrant à partir du discours des usagers.

D'autre part, cette présence des mêmes pôles d'attraction conduit à s'interroger sur l'influence exercée par la matérialité de l'automobile afin d'avancer dans la compréhension du processus d'appropriation de l'objet et des logiques pertinentes pour un objet tel que l'automobile, à partir de son usage. Si l'on revient au chapitre précédent, c'est en effet cette interrogation qui est d'actualité pour la sémiotique des objets. Et si l'axiologie de la consommation proposée par Floch a permis d'articuler *l'univers sémantique de la valeur marchande*, il a également fourni par le biais de ce carré et de l'étude des « trois composantes de l'objet » des bases pour développer et approfondir la valorisation des objets. Or il s'avère que l'approximation par le « type » (d'automobile ou d'usager) n'est pas pertinente car ces types sont posés à partir d'autres logiques que celle de l'usage en soi. C'est donc par l'étude de la matérialité de l'objet, telle qu'elle est reconnue par le sujet sensible, que l'on pourra avancer dans la compréhension des différentes dimensions de l'expérience et, par conséquent, articuler (*a posteriori* donc) les différentes logiques d'appropriation et de signification de l'automobile.

3.1.3.3 L'importance des nuances : vers le futur de la diversification des formes automobile

§1. Il existe un domaine dans lequel les variations entre familles gardent toute leur pertinence, c'est dans la réflexion autour de l'interaction et articulation entre pratiques sociales et culturelles ; en ce sens, les familles automobiles « aprioristes » apportent de l'information sur les interactions sous-jacentes entre pratiques et discours.

Il est aisé de voir, par exemple, que les voitures de sport se situent autant dans le discours de l'automobile que dans, bien-sûr, celui des pratiques sportives. Nous pourrions discuter de la justesse de l'adjectif « sportif » pour la conduite puisque la conduite automobile n'est pas un exercice de performance ni un exercice physique, du moins pas de manière évidente comme pour l'activité sportive. Cela pose alors la question de ce que la conduite automobile partage avec le monde du sport, la voiture sportive, lorsqu'il s'agit d'un usage particulier ? Voici une nouvelle manière d'interroger l'articulation des familles automobiles et leur « style » qui nous rapproche, en outre, de la discussion sur l'articulation des pratiques ou niveaux de l'expérience du chapitre 2.

Si l'on revient à l'exemple initial de la comparaison entre Madame L. et Monsieur C., en effet, nous trouvons dans leur histoire automobile respective au moins un aspect

commun : la présence d'une automobile Mercedes, qui est donnée comme référence pour les sensations de conduite qu'ils se sont appropriées. En somme, ces conducteurs développent une sensibilité pour certaines figures sensorielles par l'interaction avec une configuration automobile donnée. Qu'ils aient fait l'expérience d'une marque d'automobile en commun est peu pertinent ici, ce qui compte est le fait d'avoir expérimenté certains processus de figurativisation sensorielle dont ils rendent compte dans leur discours et qui les rapprochent des conducteurs identifiés comme « sportifs » par la voiture qu'ils possèdent actuellement et qui est censée fournir une gamme de sensations et impliquer un certain style de conduite.

Dans le chapitre 2, nous avons déjà fait référence à l'importance de l'expérience comme répertoire de figures et de valeurs qui font partie du système pratique, à côté de la pratique entendue comme *institution sociale* —perspective « globale » ou systématique de l'expérience dans laquelle rentrent les pratiques de référence organisant un discours[71] et le statut social, etc. L'expérience façonne la sensibilité de l'individu et est constamment en transformation ; comme le dit Benveniste, « *chaque fois que la parole* [ou l'expérience matérielle[72]] *déploie l'événement, chaque fois le monde recommence* »[73]. D'une part, pour être lisible, l'expérience de l'objet s'ajoute au répertoire d'autres expériences nécessairement jugées semblables par abstraction de traits ; l'expérience en mode *réalisé* passe ainsi au mode d'existence *actualisé*. D'autre part, cette addition est ce qui permettra de construire une expertise, qui signale le passage de l'expérience au mode *actualisé* à l'expérience au mode *potentiel*.

La multiplicité de « styles » relevée chez les conducteurs automobiles nous apprend en dernière instance que le carré de Floch, ainsi que le sémioticien l'avait supposé, fonctionne *diachroniquement* lorsqu'on le considère dans la perspective d'une

[71] Nous utilisons ici la notion de « discours » au sens de Rastier, c'est-à-dire comme un ordre de systématisation des pratiques, comme décrit dans *Sciences et Arts du texte* (cf. Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 179).

[72] Nous nous permettons cette extrapolation en utilisant le mot parole dans le sens où R. Barthes, cité plus haut, l'utilise : la parole est interprétée comme *usage* (cf. *supra*, introduction de la deuxième partie, « L'automobile à l'étude »).

[73] E. Benveniste. *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard 1966 (p.29).

interaction. La valorisation des types considérés comme « pratiques » ou « utilitaristes » correspond à un engagement minimal *ou* à un niveau d'expertise « initial ». Progressivement, et selon un parcours plus ou moins stéréotypé, on peut supposer qu'au fur et à mesure des interactions avec l'objet, on passera d'une valorisation *pratique* (celle, par exemple, de la première voiture qu'on ne choisit généralement pas, ou celle des déplacements « sans enjeu affectif») à une valorisation *ludique* (celle du jeune qui réussit, sans enfants, qui veut se faire plaisir). Puis, la valorisation deviendra *mythique* au fur et à mesure de la complexification de l'interaction (et l'automobile sera « la voiture de mes rêves », « une folie », « la voiture du père de famille à la mode et encore jeune »…), pour finalement devenir *critique* (le conducteur ne veut pas avoir à sacrifier son confort pour se faire plaisir en conduisant une voiture puissante, il est capable de préférer une voiture qui n'appartient pas à une grande marque s'il considère qu'elle représente un choix *avantageux pour lui*).

Ce parcours d'appropriation est de nature stéréotypique, bien sûr, et les choses ne se passent pas nécessairement de cette manière dans la réalité. Surtout, l'objet n'est pas approprié dans l'absolu, dans toutes les occasions et à tout moment. Dans chacune des positions du parcours supposé d'appropriation, on peut trouver des répondants qui sont pleinement satisfaits de leur automobile et des expériences qu'ils en tirent, ou le contraire. Par ailleurs, il n'est pas obligatoire d'accomplir le parcours dans son entier : un « pragmatique » peut rester pragmatique toute sa vie de la même manière que Monsieur C. déclare qu'il ne pourrait jamais avoir une voiture seulement pour le transport, sans y engager aucune symbolique, puisque son système de valeurs trouve son fondement dans la jonction d'un pouvoir faire et d'un devoir faire qui fonctionnent en tension. On ne reste pas d'ailleurs entièrement ludique ou entièrement pratique dans toutes les occasions de conduite.

Compte tenu de ces observations, nous avons considéré que l'objet de l'exploration dans une optique comme la nôtre, qui n'est pas celle des objectifs commerciaux ou des stratégies d'un constructeur et qui, par conséquent, ne se focalise pas sur la description des « types » posés a priori, devrait chercher à approfondir la connaissance des facteurs de variation entre « pôles » du système d'appropriation (pour lequel nous garderons provisoirement le modèle de Floch), puis à les explorer en termes

de ce que l'automobile peut proposer. En effet, il est bien connu que chaque étude sur une « famille » automobile ou type supposé de sensibilité est une sorte de photographie à l'instant T° du niveau d'expertise, du degré d'appropriation, de l'insertion sociale, de la classification d'un usager par rapport à l'objet qu'il expérimente et aux pratiques qui lui sont afférentes.

§2. La présence dans une certaine mesure des quatre sensibilités (pratique, ludique, mythique et critique) transversalement au marché nous parle du fait, évident mais pas nécessairement intégré à la méthode de recherche, que les sensibilités sont diverses, plurielles et changeantes, ainsi que la sociologie a commencé à le reconnaître de manière pratique, avec les *Culture Studies* dans le monde anglo-saxon[74], mais surtout avec les recherches de M. de Certeau ou B. Lahire en France[75].

En ce qui concerne l'automobile, on *peut* avoir une conduite pragmatique sécuritaire, sportive… On peut, contre toute attente, avoir un jour une Audi TT et le lendemain la changer pour une Mégane d'occasion (Cf. Monsieur M., 28 ans, cadre dans l'audiovisuel, Paris, interviewé en 2002 et en 2004) ou avoir moins de 25 ans et posséder deux monospaces tout en étant un fanatique de vitesse (cf. Monsieur M., 23 ans, chef d'entreprise, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, groupe A, 2003). On change de style de conduite, de famille automobile au fur et à mesure de nos possibilités, de nos envies… et de la transformation de nos *corps*. Nous parlons ici de la figure de l'actant social que nous sommes (et là, le *corps propre* d'un actant *couple-sans-enfants* n'est pas le même que celui d'un actant *famille-nombreuse*), mais également du *corps chair* puisqu'on ne peut pas ignorer l'effet de la matière sur notre sensibilité[76].

---

[74] Cf. R. Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, éditions de minuit, 1970. Stuart Hall, *Identités et Cultures. Politiques des Culture Studies*, Paris, Amsterdam, 2007.

[75] M. de Certeau, *L'invention du quotidien*. t. 1, « arts du faire » et *La Culture au pluriel*, (dir.), 3e éd. corrigée et présentée par L. Giard, Paris : Seuil, 1993. B. Lahire, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action,* 1998, Paris, Nathan essais, 271 pp. et *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*. Paris, La découverte (textes à l'appui), 2004, 780 pp.

[76] La *chair* est ce qui résiste ou participe à l'action transformatrice des choses, mais qui joue aussi le rôle de « centre de référence », le centre de la «prise de position du corps dans le monde ». Parallèlement, le *corps propre* est ce qui se constitue dans la réunion des deux plans du « langage » (ou sémiose) fonctionnant comme

Enfin, la sensibilité évolue dans le temps collectif et, si l'on trouve une concentration de conducteurs inexperts et d'ennemis de la voiture dans le pôle « pratique », un bon nombre de personnes satisfaites de leur statut social chez les « paradeurs » (pôle « mythique » de la valorisation de l'automobile) et davantage d'amateurs de mécaniques ou de connaisseurs en matière de *couple, régime et essieu* chez les sportifs (valorisation « ludique » par antonomase), le pôle des « critiques », lui, augmente à vue. C'est la marque de l'évolution de la sensibilité, cette fois-ci collectivement ; une société devient plus « experte », « avertie», «sensible », exigeante ; bref, *critique,* collectivement. Nous le supposions en lisant Floch lorsqu'il affirmait que son axiologie de la consommation correspondait à une « diachronisation du carré » (cf. *supra*, Ch. 2.2), il faut lire le carré de la valeur « latéralement » et en « troisième dimension » : il s'agit bien du système d'un parcours d'appropriation.

Du discours des conducteurs, il nous intéressera donc surtout de comprendre comment se font les articulations entre la pratique de l'automobile et d'autres pratiques « extérieures » (*par exemple, le* sport, la décoration). Pour ce faire, il faudra au préalable caractériser les figures usuelles du discours des conducteurs et leurs variations selon différentes logiques d'appropriation. Le « confort», la « sécurité », la « compacité» sont des valeurs/figure qui n'ont pas la même expression ni le même fonctionnement pour tous les conducteurs et nous tenterons d'en caractériser les différents sens. Ce faisant, nous serons en mesure de décrire le fonctionnement des différentes logiques d'appropriation. En somme, pour tenter de saisir les nuances entre les différentes formes de l'expérience, nous nous concentrerons sur la description de certaines valeurs stables et de leur construction selon les différentes axiologies. Ces axiologies seront aussi explorées en tant que systèmes de sens et processus de construction identitaire.

Ensuite, en creusant l'analyse de l'interaction à partir de l'étude des récits de conduite, nous émettrons des hypothèses sur les conditions qui, dans l'automobile, permettent l'ancrage et l'expression des différentes logiques fonctionnelles et de valorisation. Cela permettra d'avancer dans l'approche du sens de l'automobile en acte

---

principe directeur (cf. J. Fontanille, *Soma et séma : figures du corps.* Paris, Maisonneuve/Larose, 2004, pp. 22-23). Cette proposition a été développée par J. Fontanille à partir des travaux d'Anzieu sur le corps de l'œuvre, les enveloppes psychiques et le moi peau.

par ses « dépendances internes ». Il s'agit, pour la sémiotique en tant que méthode d'analyse, de contribuer à l'exploration des sensibilités du sujet à partir de l'exploration de leur pluralité ; l'objectif n'est plus d'avoir la « photographie » du système, mais de comprendre le procès et ses facteurs d'influence. Autrement dit, il s'agit de vérifier que l'analyse sémiotique tient compte de ce qui se passe dans le paradigme des sciences sociales contemporaines, à laquelle la sémiotique appartient : décrire la complexité, rendre au sujet de l'expérience son statut de sujet.

§3. Enfin, il va de soi que dans un secteur qui vit un processus d'accélération constant de la diversification, la sémiotique peut proposer, compte tenu de son postulat de départ du sens comme différenciation[77], une application de son interprétation du système de sens créé dans une différenciation taxinomique à trois pôles (forme du profil/style, valeur commerciale/perception du statut social, prestations/usage).

Distinguons tout d'abord deux paradigmes majeurs en jeu dans cette diversification de formes. D'une part, un *paradigme commercial* dans lequel la diversification et la segmentation tentent de s'adapter de plus en plus en détail au style de vie des usagers à partir de la recherche sur les publics. D'autre part, un *paradigme technique* dans lequel la tendance est à la dématérialisation et qui porte sur deux types d'objectifs opérationnels : (1) réduire les coûts à moyen terme, (2) augmenter l'efficacité du fonctionnement de l'objet si on entend sa fonction comme réduite au mouvement et à la charge (augmentation de l'efficacité, diminution des risques)[78].

---

[77] Fr. Rastier reconnaît ce principe de complexification dans la diversité comme étant un élément nodal de *l'être culturel* même de l'humain.

[78] J. Hartley, « Industrie automobile : la révolution électronique » in *Les Echos-études,* 1997, 452 pp. Pour Hartley, cette révolution réside dans la transformation d'un secteur traditionnellement conservateur par la force des arguments de l'électronique en termes d'abattement des coûts. « *Au cours des dernières années, il est apparu que l'électronique était la seule méthode pour que de nouvelles fonctionnalités soient introduites dans les voitures* » (p. 22). Elle serait avérée par l'augmentation de la proportion d'électronique embarquée, qui est passée de quelque 900$ en 1987 à 1600-2000$ en dix ans (p. 17). Enfin, elle se traduit par une transformation structurelle du secteur puisque, au niveau du système, les équipementiers doivent s'adapter à cette norme ou disparaîtront et, au niveau du projet industriel intérieur, l'ingénieur chef du projet sera ingénieur en électronique et non plus ingénieur mécanique.

Face à ces deux paradigmes, nous trouvons deux constats/limites. D'une part, la complexité (et complexification) des styles de vie, mais aussi des sensibilités des usagers, compte tenu du fait que celles-ci se nourrissent de chacune des expériences concrètes qui passent par le corps. Or, les expériences étant de plus en plus diverses et les références de plus en plus nuancées, il est évident que la définition d'un style de vie finira par ne pas suffire à la satisfaction des usages et des attentes d'une certaine partie du public visé. Cette limite est illustrée par la tendance des segments à faire de plus en plus d'hybridation entre segments : de voitures purement sécuritaires ou sportives, on est passé à des voitures sportives mais confortables, sécuritaires mais amusantes ou conviviales, utilitaires mais de loisir[79].

En ce qui concerne notre deuxième paradigme, celui de la dématérialisation, il faudra considérer la méfiance que suscite le développement de l'électronique dans le public, le lent chemin qu'elle parcourt compte tenu de la résistance à laquelle elle est confrontée. Cette résistance est liée pour beaucoup au fait que la technologie est perçue comme une perte d'agentivité et, dès lors, de sécurité[80] :

[79] Nous apprécions bien la dimension temporelle que cela implique sur le carré : ce phénomène est en train de montrer le passage de l'axe des termes contradictoires vers les subcontraires, en le dessinant comme une complexification de valeurs : la valorisation « mythique » ou « pratique » est donc antérieure dans l'expérience à la valorisation ludique et critique.

[80] Cette résistance est aussi très liée au prix et à la présentation des options électroniques sous forme de package dont toutes les options ne sont pas attractives : *« Il y a des choses qui sont indispensables, comme l'ABS ; les commandes d'aide au parking, aussi. Je l'ai pas eu parce que chez Citroën, pour avoir un truc qui vous intéresse, il faut prendre un pack et un pack vous faites dix mille balles de plus. En plus, vous allez prendre des options auxquelles vous n'avez aucun intérêt : un lecteur de CD avec un chargeur à l'arrière ».* En outre, elles sont jugées chères par rapport à son coût réel : *« La technologie dans la voiture, ça vaut rien. Mettre une puce dans la voiture, ça coûte rien ; ce qui coûte cher c'est le prototype, comme dans les médicaments, une fois que sort la série est lancée, ça rapporte, c'est tout ».* En somme, la chose est vécue comme une perte d'agentivité non seulement dans le fonctionnement de l'automobile, mais aussi dans la pratique d'échange : *« Vous avez pas le choix, on vous l'impose. On sent trop le commercial. On a l'impression d'être pris en otage alors que normalement l'achat d'une voiture devrait être une fête »* (Cf. Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes ayant quitté le foyer. Citroën C5, groupe A).

> « *Les capteurs sous les voitures, pour la sécurité, d'accord ; mais si on n'a plus rien à faire dans une voiture, je vois pas l'utilité que la voiture existe. Je ne veux pas être esclave de ma voiture, et quand je conduis, si c'est la voiture qui décide, non !!* » (Monsieur E., Bordeaux, 46 ans, marié et père de deux enfants adultes, Citroën Xsara Picasso, groupe B)

> « *L'ordinateur de bord, ça sert à rien du tout* [le répondant passe en revue une à une les fonctions que l'ordinateur de bord contient] *: vitesse moyenne, moyenne de consommation d'essence, kilomètres disponibles avec le montant d'essence restant... Dans le temps, on n'avait même pas de jauge d'essence, il y avait une tige et on trempait ça dans le réservoir et là où l'essence arrivait, on le voyait. On savait en fonction de la méthode dans laquelle on conduisait ce qu'on avait consommé et ce que l'on pouvait encore faire. C'est au conducteur de dire combien il a consommé ! C'est comme le marin qui dirait 'pour savoir où je suis, je vais voir dans le GPS', et qui se trouve là où il pensait pas* ». (Monsieur F., Paris, 53 ans, marié avec des enfants adultes, Renault Avantime Hdi et Fiat Multipla, groupe A)

> « *Je veux une voiture où on a encore quelque chose à faire quand on rentre dedans, la ressentir. Il faut être acteur de sa voiture. Comment peut-il en être autrement ? Une voiture tramway qui serait sur des rails, j'y crois pas, le facteur humain sera toujours là. Pourquoi on travaillerait sur l'automatisation, pour des raisons de sécurité ? Si on se décharge, c'est pour plus de sécurité, pourquoi pas ? Peut-être un gain de sécurité, de confort, moins de fatigue, pourquoi pas ? Maintenant, je crois pas que ce soit possible. Moi, je préfère avoir un contrôle sur mon véhicule. Conduire est aussi quelquefois un plaisir, ce n'est pas qu'être passif. Glisser est une sensation agréable* ». (Monsieur M., Bordeaux, Citroën Picasso, groupe B)

Toutefois, il nous semble pertinent de noter que la dématérialisation dans l'automobile n'a pas suivi le processus que l'on retrouve dans d'autres objets, comme les ordinateurs de bureau, où la distance entre l'aspect mécanique du fonctionnement propre à l'objet et l'interface avec l'usager final se fait chaque fois plus importante, mais n'est pas vécue comme une perte d'agentivité ou de savoir, mais comme un gain de convivialité, ce qui œuvre tout compte fait dans le sens de l'appropriation.

Cette remarque faite, nous pourrions considérer que le problème principal de la dématérialisation ou de l'électronique embarquée dans la voiture est qu'elle ne fonctionne pas dans le sens d'un gain d'intuitivité, mais qu'elle a été pensée et conçue pour être appliquée seulement dans les termes « fonctionnels » et « mécaniques » du parcours de fonctionnalité, comme si la seule chose que le conducteur cherchait dans la conduite était d'aller d'un point à un autre (fonction téléologique), comme si l'on ne savait pas depuis longtemps que l'interaction ne peut être réduite à l'accomplissement d'une fonction aussi plate qu'une feuille *recto*. L'application de l'électronique s'est faite

dans la voiture selon le paradigme de la mécanique et non pas selon celui de l'interactivité, qui est l'ordre technique qui commande celui de l'électronique.

D'autre part, et ainsi que nous l'avons vu, à tous les stades de fonctionnement de l'automobile et quel que soit le moment de la conduite que l'on isole, l'expérience de l'objet est consignée dans un ensemble de constats perceptifs plus ou moins investis affectivement qui résonnent par rapport à une logique de valeurs plus générale, une axiologie. C'est toujours par rapport à un sujet sensible que les sensations existent et ce sujet sensible, nous l'avons dit, est « pluriel » : il a un éventail de motivations et d'émotions, d'envies, de projets et d'expériences en constant devenir.

De l'ensemble de ces considérations, une interprétation sémiotique pourrait conclure qu'une voie stratégique possible pour le développement de l'électronique embarquée en harmonie avec l'usage (c'est-à-dire, *favorisant son appropriation*) consisterait à penser le passage du mécanique vers l'électronique, au delà de la simple fonction mécanique (le déplacement). Il s'agirait de considérer l'interactivité comme paradigme technologique dans lequel s'inscrivent de plus en plus de conducteurs en tant que sujets culturels. Pour aller au bout de cette idée, il faudrait prendre en compte les sensations de conduite comme une partie de la fonction communicative[81] de l'interface.

Ainsi, l'objectif de l'électronique embarquée peut être articulé avec les dynamiques de diversification+complexification ou de personnalisation des styles de vie et d'usage évoquées au début de cette discussion, en permettant une « customisation » de la voiture qui serait indépendante de son fonctionnement mécanique : il ne s'agit pas de proposer un ensemble d'usages dans une voiture symbolisant un style de vie, mais d'offrir un éventail d'expériences dans une voiture qui serait le support d'une pluralité de styles-motifs[82].

---

[81] Fonction de la conduite comme interaction et son déploiement en fonctions symboliques, sensorielles et émotionnelles.

[82] Le paradigme technologique de l'interactivité s'organise notamment autour de trois caractéristiques (autonomie ou auto-organisation, dynamisme et dialogisme) et a pour effet que l'interface-sujet (ou l'ensemble de dispositifs adressés à l'usager) devient de plus en plus indépendante de l'interface-objet ou ensemble de dispositifs internes à l'artefact assurant son fonctionnement. Ces deux interfaces portent, en effet, un objectif

C'est ici que le troisième niveau de pertinence des pratiques —l'univers pratique de référence— se joint à la discussion, fonctionnant comme un troisième paradigme de transformation stratégique pour la voiture. En effet, les constructeurs automobiles se sont inspirés à ses débuts de l'ancêtre immédiat de l'automobile : la voiture hippomobile. Plus tard, elle a pris exemple sur le discours du transport maritime, aérien, puis spatial, pour en arriver entre les années 1960-1970 au sport automobile. Les pratiques proches créent une zone « métapratique » dans laquelle se situent leurs points d'échange sous un « thème technique » particulier ; dans les cas des influences mentionnées, le « thème technique » a d'abord été l'autonomie, puis le transport, puis le mouvement en lui-même. Aujourd'hui, l'univers pratique de référence de la voiture est en transformation, mais il nous semble que c'est dans les jeux vidéo et dans l'univers du ludisme que ce situent le sens et la référence pratique pour l'évolution de l'automobile. La publicité le laisse présager dans son statut de discours mythologique capable de mettre en lumière des formes de valeur non *réalisées* mais *actuelles*, notamment dans la mise en scène de l'interactivité et de la réalité virtuelle.

En effet, lorsqu'on voit certaines campagnes publicitaires récentes[83] et les trois aspects qui caractérisent l'interactivité —(1) besoin de diversification du marché et

---

stratégique à part entière : pour la première, c'est « l'usabilité » ou communication efficace de la fonction ou du mode d'intervention opérationnel entre l'objet et l'usager ; pour la seconde, c'est la réalisation d'une tâche. Nous y reviendrons plus loin (cf. *infra,* chapitre 6).

[83] Deux campagnes récentes mettent déjà en scène l'aspiration à une individualisation extrême de l'automobile, ainsi que l'influence des univers du jeu vidéo, de la science-fiction et de la bande dessinée (voir par exemple la dernière campagne Peugeot, dont les 3 films abordent ces questions). Le premier film partage le plan de l'expression en deux mondes, celui de ce qu'on pourrait appeler la réalité contraignante (exprimée par des images de qualité photographique) et celui de l'imagination et du vouloir faire, qui est en noir et blanc et en forme de dessin animé. Le lien entre les deux mondes est résolu vers la moitié du film par la voiture (une Peugeot 1007, laissant donc entendre que cette voiture est la matérialisation des rêves de son propriétaire). Dans le deuxième film, le personnage central du récit fait, lors de son parcours, une série de rencontres incongrues, jusqu'à ce que l'on comprenne que c'est le conducteur lui-même qui a les a choisies, c'est lui qui a mis ces personnages sur son chemin. Dans le troisième, inspiré de la série américaine K2000, la voiture choisit de manière autonome la route à prendre pour le plus grand plaisir de son maître. Le slogan de Peugeot cette saison-là : « pour que la voiture soit toujours un plaisir », se place ainsi justement dans la tension entre le besoin de sécurité sur la route et la conduite comme source de sensations et de plaisir. On pourrait citer d'autres exemples comme la vague de campagnes publicitaires mettant en scène des sortes de robots transformables –Citroën,

intégration du modèle industriel, (2) paradigme technique de la dématérialisation et (3) jeux vidéo comme discours de référence— nous avons l'image de ce que devrait être le futur de la diversification des formes dans l'automobile.

En quoi consisterait-elle cette évolution ? Essentiellement, en une réorganisation des priorités et en une interprétation dématérialisée de la polyvalence. Indépendamment de la source d'énergie qui alimentera le moteur (la fin de l'unicité du moteur à pétrole ayant sonné), la voiture devrait offrir à chaque conducteur la possibilité de faire l'expérience de conduite qu'il souhaite, qu'il a choisie, pour chacun de ses parcours indépendamment du parcours réel qu'il a à accomplir. À partir d'une série de paramètres contrôlés à l'aide d'une interface ou d'un *objet-interface* comme le téléphone mobile, qui contiendra les réglages personnels, par exemple en matière de réglage ergonomique (sièges, rétroviseurs volant et boîte de vitesses)[84], la voiture devrait permettre d'avoir une conduite plutôt « sécuritaire », « sportive », « de loisir »... Dans la première, la voiture rehausserait son châssis pour offrir au conducteur une position de surplomb et donnerait une impression de tenue de route par un effet de lourdeur de masse tractée. Les vitesses seraient rallongées et le son du moteur assourdi. Dans la conduite sportive, au contraire, la voiture se rabaisserait le plus possible, raidirait sa suspension, fournirait des rapports très précis et les sièges, articulés, se dégonfleraient pour envelopper le corps du conducteur. L'habitacle deviendrait très sombre et les compteurs et autres cadrans s'afficheraient sur le tableau, certains d'entre eux se projetant sur le pare-brise. Le moteur ne ferait pas de « bruit », mais il aurait un design sonore très précis, avec une base de graves au repos et en phase de baisse de vitesse et une base d'aigus pour l'accélération. Enfin, dans la voiture familiale, les sièges

---

Nissan, Saab, Alfa. Il s'agit d'une interprétation extrême de la forme, propre au discours mythologique publicitaire, montrant que la technologie et plus particulièrement l'automatisation et la dématérialisation sont appelées à s'intégrer à l'automobile.

[84] Il existe en effet une technologie permettant l'utilisation du téléphone portable pour la programmation d'un certain nombre de paramètres dans la voiture, tels que le réglage des sièges, l'installation et utilisation d'une musicothèque, d'un répertoire téléphonique, la synchronisation GPS (pour, par exemple, trouver la route permettant de se rendre chez l'un des contacts répertoriés). La présence du téléphone comme intermédiaire évite de devoir configurer chacun des objets compatibles avec les paramètres personnels de l'usager ou de plusieurs usagers habituels.

seraient de nouveau gonflés, pivotants, l'habitacle éclairé par le toit vitré transparent, la voiture pouvant entrer en mode automatisé jusqu'au point où, sur certaines routes, elle pourrait être totalement conduite à distance, tandis que les passagers regarderaient un film, prendraient des photos du paysage ou joueraient aux cartes. En somme, la voiture passerait enfin du paradigme mécanique au paradigme interactif, et l'application de l'électronique serait soumise à l'entendement de la fonction de manière intégrale.

Cette description peut paraître complètement saugrenue et trahir les envies de qui envisage ces transformations. Il n'en est rien. D'une part, ces transformations ne feraient que mettre à jour l'automobile par rapport à l'interactivité, qui est le paradigme technologique dans lequel nous vivons à l'heure actuelle : développement des mémoires et personnalisation, prise en compte de l'expérience sensorielle de l'usage pour le développement d'interfaces d'usage, dématérialisation des interactions intermédiaires, etc. D'autre part, toutes les technologies qui permettraient ces transformations sont en usage par ailleurs : utilisation du téléphone portable comme GPS, comme élément de synchronisation entre l'ordinateur du bureau, celui du foyer et celui de l'automobile, matériaux à mémoire de forme, interfaces « intelligentes » (qui constituent un registre des gestes de l'usager de manière à s'adapter à ses habitudes et éventuellement lui fournir des solutions adaptées à des requêtes «systématiques »). Surtout, la communication de sensations de mouvement indépendamment du mouvement réel est connue et développée grâce notamment à la simulation de vols dans l'espace, et a été mise à la portée du public en général depuis plus de 30 ans. Ainsi, tous les enfants qui ont fait un voyage sur la Lune dans un parc d'attractions ont déjà eu des « sensations de conduite » : se sentir collé au siège, faire corps avec le véhicule. Le vertige et la glisse sont des figures sensorielles que l'on peut reproduire en dehors du mouvement effectivement réalisé. Aussi la logique des pratiques qui participent à la conception et à la production des automobiles présente-t-elle des tendances fortes dans ce sens. D'une part le « design sensoriel » et le design d'« expériences » cherchent effectivement à concevoir des artefacts en prenant en compte l'ensemble des aspects de l'expérience de l'objet et non pas seulement ceux de l'usage *téléologique* ; d'autre part le marketing cherche à personnaliser, à diversifier au plus près du style de vie les attentes du conducteur. Enfin, l'ingénierie, ainsi que nous l'avons dit, cherche la dématérialisation

pour des raisons de rentabilité à long terme. Cela étant dit, il est évident que ces transformations, ces voitures à tout faire ne pourront pas faire concurrence aux voitures considérées comme « classiques », qu'elles soient sportives ou de tourisme. C'est justement en cela que notre prévision trouve une deuxième justification puisque, la crise énergétique et financière aidant, de même que la tendance à la dématérialisation, le secteur rétrécit et se concentre autant que le marché. Si le nombre de passionnés d'automobile restera sensiblement le même, et les marques spécialisées (voitures sportives ou classiques, Cadillac, Bentley, Ferrari…) de s'y retrouver, les grands constructeurs généralistes (General Motors, Volkswagen, Renault ...) devront jouer sur le besoin de personnalisation en même temps que sur la perte de force de l'objet automobile dans la société. Effet de la crise ou non, l'engouement pour les voitures « *low-cost* », pour les plans de « non-possession » de la voiture (leasing et autres locations de longue durée) traduisent le fait que le rapport à la voiture est, lui aussi, en train de se *dématérialiser* ou du moins, de diluer sa valeur symbolique dans les sociétés post-industrielles.

Mais le plus important à ce stade est que la logique de sens de tout cela se retrouve dans le discours des usagers. Or, pour le voir, il faut avoir une connaissance plus approfondie des logiques qui pourraient soutenir chaque « style de conduite » (plutôt que style de vie ou forme de vie). Ce sera l'objet de notre recherche dans le reste de cette partie. Nous explorerons d'une part les figures sensorielles courantes à partir de l'analyse narrative des récits de conduite et d'autre part, l'articulation type des logiques dans des axiologies (et c'est là qu'il s'agira de prendre en compte toutes les conséquences de la suggestion de Floch de penser la « diachronisation du carré sémiotique », cf. *supra*). Comme nous avons identifié l'image du « faire corps avec la voiture » comme une figure sensorielle, nous chercherons à caractériser ses conditions et son fonctionnement dans la mesure où ils peuvent apporter des éléments sur ce qui constitue, au fond, un style de conduite en une expérience de sens.

Après l'exploration de quelques figures courantes, nous tenterons d'approfondir la question de la sensibilité de l'usager en explorant le fonctionnement de ces figures dans une idéologie. C'est-à-dire qu'en suivant l'hypothèse des conditions du corps de l'actant et, par conséquent, de la « résonance » du sens entre le corps chair (instance

matérielle et sensible) et le corps propre (instance du discours), nous explorerons la sensibilité depuis la place qu'occupe la sémiotique : celle de la construction des instances du discours. Et ce, pour tenter de comprendre comment expression et contenu se forment dans l'interaction de la conduite automobile.

3.2 L'expérience collective dans le processus de figuration de l'interaction conducteur-automobile

3.2.1 Un âge, une auto : le statut « idéologique » de l'automobile

3.2.1.1 Du bon usage de la bibliographie sémiotique : les âges de la vie et le design chez Floch

§1. Dans le chapitre 2, nous avons fait référence à un article de J.-M. Floch paru dans un livre hommage à J. Geninasca puis reformulé dans *Identités visuelles*[85] ; il s'agit de « Du bon usage de la table et du lit ». Floch y évoque une certaine « idéologie », entendue au sens d'« *articulation syntagmatique de valeurs* »[86] et de « quête *permanente de valeurs* »[87], que nous avons d'ailleurs déjà commentée dans la première partie. Cette idéologie qu'il a décelée dans le discours des professionnels du mobilier domestique[88], consisterait essentiellement à associer à l'objet en question —dans ce cas, le meuble— des valeurs particulières en fonction d'une étape de la vie. Cela veut dire que *la vie* en tant que programme collectif est mise en récit comme un parcours dans lequel les valeurs évoluent selon une certaine logique.

[85] « La maison d'Épicure : les désirs naturels et non nécessaires d'Habitat », *Identités visuelles*, Paris, PUF, p. 144-179.

[86] *Op. cit.,* p. 148.

[87] *Ibid.*

[88] Les supports de cette analyse étant d'une part les catalogues de fabricants de meubles (notamment IKEA et Habitat), d'autre part des catalogues de vente par correspondance.

§2. Et le sémioticien de nous montrer comment dans le monde du mobilier, des valeurs *critiques* (« *économique et astucieux* »[89]) correspondent à l'installation en couple, mais aussi que l'étape suivante est celle de la formation d'une famille. L'articulation de valeurs à des étapes de la vie signifie qu'un changement d'état civil s'accompagne d'un changement de valeurs, aussi les familles possèdent-elles une axiologie qui n'est plus *critique*, mais *pratique* ou utilitaire (*« résistant, fonctionnel, adaptable »*). Dans le parcours de vie proposé par les professionnels du mobilier, l'étape qui suit celle de la fondation d'une famille est celle de l'essor des moyens, raison pour laquelle les valeurs en usage sont celles « *dont le facteur et les dimensions vous disent, et disent à tous, que vous pouvez désormais goûter aux joies de l'encombrant et de l'inutile »*[90] (valeurs « mythiques » qui se caractérisent par le refus du fonctionnel et utilitaire, soit de l'immédiateté de la valeur). Enfin, le dernier stade de ce parcours se caractériserait par l'abandon de l'optique portée sur l'autre pour *« chercher un art de vivre qui soit plus personnel »*[91].

L'idée d'un « bon usage » se met en place lorsque la correspondance entre une étape de la vie et des caractéristiques *souhaitables* pour les meubles s'accompagne d'un programme d'action qui donne du contenu au projet de vie, à l'idéologie comme quête permanente de valeurs. Ainsi, les meubles économiques et astucieux correspondent à l'axiologie */démarrer dans la vie /*. Les meubles solides, résistants, etc., à */élever ses enfants/*. Les meubles luxueux remplissent un programme centré sur */s'offrir et recevoir /*, et les meubles exprimant un style particulier visent l'objectif */créer son univers /*[92]. Floch termine son article d'hommage à J. Geninasca en faisant référence à la critique que Baudrillard fait de la fonction idéologique du design, selon laquelle celui-ci oppose artificiellement l'utilité et l'esthétique afin de s'ériger en solution magique/mythique de cette tension.

§3. La proposition de Floch pour une approche du design consiste ainsi à considérer le contenu « idéologique » du design sous l'optique de la sémiotique, ce qui

[89] J. M. Floch, *op. cit.*, p. 154.

[90] J.-M. Floch, *op. cit.*, p. 155.

[91] *Ibid*.

[92] J. M. Floch, « Du bon usage de la table et du lit », *op cit.,* p. 361.

permet de concevoir la diversité des formes de design et les valeurs que celles-ci véhiculent. Et l'auteur de « Du bon usage de la table et du lit » d'estimer que le design n'est pas seulement *forme* (signifiant), mais aussi *signifiant et signifié*, tout en précisant que c'est de cette manière que le design pourra fonctionner effectivement comme une esthétique de marque. La confrontation d'IKEA et d'Habitat lui fournit l'occasion dans « la maison d'Épicure » (*Identités visuelles*) d'illustrer ceci, en présentant la logique esthétique d'Habitat, par exemple, comme un *voyage autour du monde* (contenu), un parcours de *chineur* qui s'actualise dans la visite du magasin (expression). En cela, l'« approche possible du design » proposée par Floch fait référence à l'insertion de l'objet dans la vie sociale : d'une part une axiologie individuelle, d'autre part une norme sociale… Les marques et les objets de design, en tant qu'objets culturels, sont tous soumis à l'idéologie en vigueur dans un certain groupe. En outre, cette articulation idéologique fonctionne ici comme une sémiotique entendue comme la dépendance réciproque d'une expression et d'un contenu.

3.2.1.2 La composante taxique de l'automobile est idéologique et s'exprime par un style, véhiculé par l'architecture extérieure

§1. Si nous avons fait mention de cet article de J.-M. Floch, c'est parce qu'il existe également dans l'automobile une correspondance entre les étapes de la vie et les types de voitures, comme en témoignent les propos de madame L. et de monsieur C. reproduits plus haut.

> *« A 25 ans je n'étais pas assez mûr pour une voiture comme ça, j'aurais pu faire le con, l'abîmer. Elle a un coût, il faut assumer ».* (Monsieur N., 39 ans, Alpes-Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, groupe C)

> *« Célibataire, j'aurais pris une Golf. Si j'avais des enfants, j'aurais pris une Scénic. Si j'étais une personne âgée, j'aurais pris une 206, une voiture toute petite mais avec tous les automatismes où j'aurais pas grand-chose à faire : boîte automatique, direction assistée. Une Audi, je la prendrais à 40-50* [ans] *où on n'a plus d'enfant, qu'on est seul et qu'on a l'argent pour la payer. C'est comme une Jaguar : le confort, des matériaux en bois, en métaux précieux ».* (Monsieur M., 25 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, Renault Scénic et Renault Scénic II, groupe A)

> *« L'arrière corbillard va très bien avec les cadres costard cravate. Mais je vois pas un jeune de 20 ans… La Golf, elle va aux jeunes de banlieue et à la bourgeoise qui veut une deuxième voiture. Et là ça fera très BCBG. Si tu prends la New Beetle jaune, ça lui va très bien. Je me vois bien dedans un samedi après midi en me promenant toute seule. Je ne me vois pas dedans avec mes deux enfants ».* (Mme B, 35 ans, banlieue bordelaise, mariée, deux enfants, Renault Scénic II, groupe B)

> *« … Bon, le Scénic je dirais que c'est une familiale, quoi. Je la trouve moins nerveuse. Mais ce n'est pas une voiture pour déboîter.* Ça va avec le temps. *Je représente bien la mère avec ses 2 gosses. Là j'ai vraiment l'impression d'être cataloguée 'Mère avec ses deux enfants'. Moi j'aimerais bien avoir un 4X4*. (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, mariée, un enfant en bas âge, Renault Scénic TdI, groupe A)

> *« Il faut avoir une voiture de PDG quand on est PDG : une grosse voiture ».* (Monsieur M., la soixantaine, banlieue parisienne, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Renault Clio 16v 110ch, groupe C)

Notons que lorsque nous avons commenté ces attributions de la forme automobile aux âges de la vie, c'était en discutant de la construction de la composante taxique de l'objet ; nous parlions alors du fait que, du point de vue des conducteurs, les types d'automobiles étaient associés à la carrosserie. Notre support d'analyse n'étant pas le discours des marques, mais celui des usagers, cela montre qu'indépendamment d'une quelconque composante idéologique du design, les objets qui *meublent* le quotidien s'insèrent dans une logique sémiotique…

En effet, quand on demande aux répondants de lister et de caractériser les différents types de voitures existants, ils aboutissent à *l'identification de formes automobiles*, dans ce qui pourrait être interprété comme une « appropriation idéologique » du discours des marques, pour rester dans les termes de la discussion précédente. En mettant en rapport cette idée avec celle sur le design avancée par Floch, nous pourrions supposer par analogie que la carrosserie est à l'automobile ce que le magasin est à la position axiologique d'Habitat (la logique du « chineur »), c'est-à-dire l'expression. Il reste maintenant à savoir quel est le contenu auquel ces formes s'attachent.

Il est aussi intéressant de noter que la correspondance entre âges de la vie et types d'automobiles n'est pas homogène : madame L distingue plusieurs sous-types de citadines par l'usage alors qu'elle n'évoque pas au moins trois des segments supérieurs, que monsieur C., de son côté, est capable de distinguer. Cela nous rappelle l'exemple des couleurs donné par Hjelmslev : s'il existe chez les esquimaux plusieurs mots pour exprimer chacune des nuances de blanc, c'est *par rapport à l'expérience mise en perspective que cette nation a fait du blanc*[93]. Vivant dans la neige la plus grande partie de leur temps, les esquimaux sont sensibles à des nuances qui seront invisibles à d'autres sujets situés dans un paradigme (habitat) différent, dans un système de segmentation de la couleur opéré différemment et sur une autre base sensorielle. La langue se charge d'ériger cette expérience en institution sociale.

Les différentes catégories identifiées par les conducteurs n'atteignent pas le niveau de systématicité des mots exprimant le blanc en langue esquimaude parce que leurs caractérisations et segmentations ne sont pas homogènes entre tous les profils d'usagers ; c'est-à-dire que les figures (comme les mots pour les nommer) ne sont pas les mêmes. Cependant, il y a bien une correspondance dont l'homogénéité est justement donnée par l'identification de la carrosserie. En somme, dans le cas des esquimaux comme dans le cas des conducteurs, les divisions entre classes se font d'abord à partir de la perception, de l'expérience de l'objet. Dans le cas de la langue esquimaude, le blanc est segmenté par les figures du langage (les différents mots désignant la couleur) ; pour les conducteurs automobiles, la forme extérieure (la forme de la carrosserie) porte des figures « idéologiques » (articulation d'une valeur avec une idéologie-projet de vie et une axiologie-rôle thématique), et fonctionne comme un style.

3.2.1.3 Les familles automobiles en discours : idéologies en compétition ?

§1. L'idéologie du mobilier telle qu'elle ressort du discours des professionnels n'est pas exactement la même que celle qui ressort du discours des usagers dans le cas de la voiture. C'est en cela que nous voyons l'illustration du fonctionnement du marketing qui abstrait, à partir de discours variables, un projet de vie dont la réalité de la diversité des

[93] L. Hjelmslev. *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, éd.de Minuit, 1968, 231 pp.

histoires des individus se démarque, en dépit de ce que les discours publicitaires de manipulation des masses pourraient laisser croire.

Prenons le cas de monsieur G. (Paris, 62 ans, possesseur d'un Peugeot 406 break). A la retraite au moment de l'entretien, il illustre bien la tension qui oppose la *voiture pour un* et la *voiture pour plusieurs*, en articulant les types de voiture qu'il a possédés avec les étapes de sa vie. D'abord, il faut savoir qu'il a toujours choisi ses voitures tout seul. Dans les années 70, *après avoir divorcé*, il « s'est fait plaisir » (on retrouve ici la logique que Floch a appelée « ludique » dans son analyse des meubles) avec une Porsche et une BMW.

> *« J'ai aussi eu une BMW TI et une Porsche, avant de me remarier. Entre mes deux mariages, je suis resté quelques années célibataire. Je me suis fait plaisir. Je venais de vendre un commerce. L'essence n'était pas chère, c'était le plaisir de conduire, les reprises. »* (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

Il est intéressant de voir que les voitures auxquelles monsieur G. fait référence pourraient certes rentrer dans la catégorie du « luxe » et du « raffinement », mais leur caractéristique principale (ou bien leur élément distinctif) est le niveau des finitions (y compris dans la forme extérieure) conjugué à des prestations motrices particulièrement puissantes. D'ailleurs, la définition du plaisir telle qu'elle ressort du propos du répondant est davantage en rapport avec l'action qu'avec l'image (cf. « *c'était le plaisir de conduire, les reprises »*). C'est ici que le mot « ludique » avec lequel Floch avait illustré ce type de valeurs (luxe et raffinement) prend tout son sens, alors que l'attribution que le sémioticien en avait fait mélangeait le plaisir pour les autres (« recevoir ») et le plaisir pour soi (« s'offrir »). Il existe des différences entre le luxe statutaire et le raffinement dans la performance, que l'on ne saurait donc mettre ensemble, mais nous y reviendrons plus tard, à l'aide du discours des conducteurs.

Après sa période « ludique », monsieur G. a changé d'étape pour passer à l'étape familiale, une transformation figurée par la voiture :

> « *Après, j'ai connu mon épouse et je suis devenu plus raisonnable. Je suis passé à la 504. Une voiture familiale* ». (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

Il s'est donc remarié et a fondé une famille. Et c'est toujours dans cette logique familiale que s'inscrit son break actuel, voiture volumineuse et plurielle s'il en est qui s'accorde parfaitement avec l'idée de solidité et de résistance des meubles pour une famille à l'étape « élever ses enfants ». Un programme plus qu'un projet, tant les choix que lui et sa femme ont faits relativement à leurs enfants étaient prévus à l'avance :

> (a) « *Notre but, c'était de conduire nos enfants dans la vie. Quand la dernière sera autonome, on s'occupera de nous.*
>
> (b) *La petite a un appartement dans le 16ème. C'est nous qui avons voulu ça. On ne voulait pas qu'elle aille dans un mauvais quartier.*
>
> (c) *A 18 ans, pour leurs classes préparatoires, ils nous ont quittés pour Paris. Mais on est restés proche d'eux. On a pensé en venant sur Paris à prendre un appartement plus grand et les reprendre avec nous, mais c'était pas une bonne idée. Maintenant qu'ils sont indépendants c'est dur de revenir. Mais ils viennent en vacances avec nous, aux sports d'hiver par exemple* ». (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

Classes préparatoires, grandes écoles, choix du quartier où ils s'installent, destination et style de vacances, la reproduction de l'idéologie de vie est en cours à travers les décisions prises pour les enfants. Maintenant que les enfants sont partis, monsieur G. se trouve dans une nouvelle étape dans laquelle il souhaiterait que sa femme se remette à conduire, mais celle-ci ne le souhaite pas. Il voudrait également qu'elle participe au choix de la voiture, mais aucun accord ne semble possible entre eux puisque l'épouse de monsieur G. préfère la forme monospace et déteste les voitures basses et allongées, aux antipodes donc des préférences de son époux. Aussi gardent-ils la même « figure-étape » de voiture en attendant de se mettre d'accord sur le paradigme qu'ils investiront. Mais quelle partie du projet vont-ils préférer : les vacances en famille ? Ce ne serait pas vraiment pertinent, il devrait donc changer sa familiale : *« Je n'ai plus besoin d'un break. Je n'ai plus à transporter autant de matériel ».* Alors, la vie quotidienne à deux ou le plaisir de la conduite ?

> *« Si j'avais encore à faire beaucoup de route, je prendrais une Audi. Mais, avec la retraite et les études de ma fille, mon budget voiture n'est plus le même ».* (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

Dans le discours des fabricants et des commerçants, il n'est pas dit que la retraite pose des contraintes semblables à celles de l'étape familiale. Aussi la logique des âges se trouve-t-elle bouleversée dans le discours des usagers. Plus tard dans l'interview, monsieur G. finit par trancher : ce sera la logique de la vie (moins de famille, de charges et de moyens financiers) qui prendra le dessus. Et il se peut même que la nouvelle voiture plaise à Madame :

> *« Ma prochaine voiture, ce sera une routière avec un côté ville, pouvoir se garer en ville. Ça veut dire la même motorisation, voire un V6, mais une voiture plus courte ».* (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

La taxinomie complète de monsieur G. associe la forme extérieure à une forme de performance routière spécifique. Mais la logique de vie impose ses contraintes, ainsi les voitures de l'âge familial représentent-elles une sorte de non-voiture puisqu'elles tendent à reléguer au deuxième plan la *vraie* valeur propre d'une voiture, sa vocation routière. La forme extérieure impose sa logique à l'automobile, compromettant la logique mécanique, une aberration qui se solde par un bilan de sécurité négatif :

> *« La différence entre un Espace et un* break *? La tenue de route. La prise au vent sur un Espace, c'est dangereux. Allez voir le nombre d'Espaces qui se foutent dans le fossé en Bretagne. Un Espace, c'est joli sur une photo, mais c'est pas sécurisant pour faire certaines routes. Le* Break*, c'est la sécurité, la tenue de route et le freinage. Le break est plus près de la route. C'est la sécurité ».*
>
> *« 7 sièges, c'est le* monospace*. On peut même monter à 8 dans un monospace. Avec des sièges modulables. Et à l'arrière, les passagers peuvent jouer aux cartes. Mais ça ne m'attire pas. Les monospaces, c'est pour les familles avec des jeunes enfants, et qui font tout en famille. »*
>
> *« Dans un Monospace, on a plus l'impression d'être dans un salon. C'est pas ce que je recherche. Une voiture, c'est une voiture. »*
>
> *« Dans les* voitures haut de gamme*, c'est Mercedes, BM et Audi. Ensuite,* en sportif*, il y a les Alfa. Les allemandes ont de meilleurs moteurs, plus puissants, plus performants. Je n'ai pas pris d'allemande parce que j'ai eu pas mal de clients automobiles et je ne pouvais pas arriver en allemande. Ça aurait été mal vu. Quand on a des clients dans l'automobile, il faut essayer de ne pas les choquer. »*
>
> *« Les lignes d'une allemande sont magnifiques. »*

> *« Entre la 406 et la 307, il y a une différence d'utilisation. La 307 est plus faite pour la ville. Elle est plus courte, c'est plus facile pour se garer. »*
>
> *« Les* berlines*, c'est des voitures qui vont de la 206 à la 607. Une berline, c'est une voiture standard, qui permet de recevoir quatre ou cinq personnes, et selon la taille, on a un plus ou moins grand coffre […]. »*
>
> *« Un* break*, c'est rien d'autre qu'une berline rallongée. »*
> (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

Cette taxinomie des formes a une organisation radiale : au centre de la catégorie se trouve la berline, synonyme en quelque sorte de « voiture ». Si elle peut supporter tous les usages et une diversité importante de passagers, elle n'est pas remarquée, comme si son statut générique la faisait disparaître. La frontière s'étend ensuite aux breaks (voitures de charge), aux berlines haut de gamme (parmi lesquelles il distingue les sportives des routières) et enfin, au point le plus éloigné du noyau fonctionnel de la classe, aux monospaces qui, avec leur corps ramassé, servent à tout (espace, charge, modularité) sauf à rouler (insécurité, mauvaise tenue de route).

3.2.2 Axiologies des différentes familles automobiles : la norme sociale illustrée par l'automobile

3.2.2.1 Compactes à hayon : des voitures pour commencer (et pour finir). De l'effet libérateur de la première fois à l'espace et au temps libérés par le départ des enfants

« Petites », « citadines », « mini » : étudiants, femmes, jeunes couples. Les publics comme « minorités visibles »

§1. La voiture « pour démarrer dans la vie » (il est entendu que les enfants ne comptent pas dans la vie mise en scène par la conduite ou les meubles, du moins pas en tant que sujets de faire) occupe justement un rôle de « prise d'élan » et l'investissement de la voiture dépend moins de ce qu'elle fournit comme fonction mécanique motrice, etc. que de ce qu'elle évoque :

> *« En sortant d'être breveté de l'école de chasse, j'étais avec des copains et on voulait s'acheter une voiture... On est allé l'acheter au Maroc ; c'était une Packard, donc une voiture américaine à six places qui avait un prix fou, mais on avait partagé la somme à six et on était propriétaires à six de la voiture. On sortait tous les week-ends. Mais comme on dépensait pas mal et qu'on n'avait pas suffisamment d'argent pour payer (l'essence était pourtant pas chère du tout et détaxée à l'époque), on y mettait de l'essence d'avion. L'indice d'octane est très supérieur et donc le moteur était à son maximum… mais c'est pareil l'usage ».* (Monsieur H., Paris, 70 ans, marié avec un enfant ayant quitté la maison, ancien pilote de chasse. Citroën Picasso, groupe A)

Ces « voitures pour commencer » ont progressivement pris une forme « institutionnelle », celle de berlines tricorps basiques, voire austères, dont le coffre possède une ouverture à hayon (hatchback). Dans cette catégorie, la mise en rapport de la carrosserie avec une logique d'âge est particulière car la même voiture peut avoir le statut–figure de « première voiture » ou bien de « deuxième voiture » :

> « [Voiture de ville] *C'est pour les personnes qui n'ont pas d'enfants, qui sont célibataires, qui sortent, qui ont besoin d'une voiture pour sortir parce qu'ils ont une vie sociale assez importante. Qui vont en boîte, et rentrent à 5 heures du matin* ». (Madame L., 31 ans, Paris, mariée avec un enfant en bas âge, Opel Agila, groupe A)

> *«* [Citadine] *Elle est la voiture typique d'un couple sans enfant ou la deuxième voiture d'une famille ».* (Monsieur D., 30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, groupe A)

> *« Des petites voitures genre Twingo, 106, quand on est étudiant, ou avec Madame qui a sa deuxième voiture ».* (Monsieur M., 37 ans, en couple, banlieue bordelaise, Citroën Picasso, groupe B.)

> *« Y a les petites voitures, genre seconde voiture de Madame ».* (Monsieur E., 46 ans, banlieue bordelaise, marié avec des enfants adultes, Citroën Xsara Picasso, groupe B)

> *« Il y a la citadine, petite, comme la Yaris, pour un couple sans enfants et pour des petits déplacements* ». (Monsieur A., 72 ans, Lyon, Ford Focus, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, groupe A)

La contradiction apparente entre ces deux ordres est résolue par l'articulation avec les étapes de la vie. En effet, quand il s'agit d'une première voiture, celle-ci est alors une voiture de célibataire, voire d'étudiant tandis que lorsqu'elle devient une deuxième voiture, elle est souvent « la voiture de Madame », ce qui implique la présence d'un « Monsieur ». L'identification de l'âge de la vie repose sur l'utilisation de ces noms

génériques puisque dans un couple jeune, ils ne seraient pas utilisés. La notion de première voiture correspond à une absence de choix ; celle de deuxième voiture est caractérisée par *« moins de recherche de confort, d'espace et* d'esthétique » (cf. Monsieur M., 37 ans, en couple, banlieue bordelaise, Citroën Picasso, groupe B, plus loin) puisque ces besoins sont couverts par le rôle de « première voiture ». Entre la première et la deuxième voiture, c'est la même distance qu'entre entre une *première ballerine* et une ballerine. La deuxième voiture du foyer est en somme une voiture d'appoint.

Progression dans les étapes d'émancipation : la voiture pour démarrer comprend toutes les premières fois du processus

§1. Le rôle de première voiture, c'est un rôle qui peut durer, comme le révèlent certains répondants en différenciant les premières voitures qu'ils ont eues : d'abord voiture « assignée », puis « achetée », « choisie » et enfin, « neuve » :

> *« C'est des achats raison, pas des achats plaisir : les premières voitures, pour des raisons budgétaires, ce n'est pas celles qu'on aimerait avoir. Ce n'est pas le cas de celle-ci. Je l'aime plus que les autres, pas parce que c'est une Mercedes, mais parce que je l'ai choisie, j'ai tout choisi ».* (Monsieur B., 32 ans, Nice, célibataire, Mercedes SLK, groupe C).

> *« Je pense à ma première voiture neuve évidemment. Non, ma toute première voiture. Quand j'ai eu mes 18 ans. Comme tout le monde je pense, quand on a sa première voiture, c'est un événement. C'était une Simca 1000. C'était ma première voiture ».* (Monsieur M., Nice, marié, un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C).

> *« J'ai eu une Ami 8, je venais d'avoir mon permis, j'étais étudiant, je ne l'avais pas achetée, mes parents l'ont fait. J'avais honte de cette voiture, elle était beige, elle me servait à aller d'un point à un autre, elle était moche, elle avait les vitesses là* [levier à tirer, ndlr]. *La première que j'ai achetée, c'était pas très cher, c'était une petite Renault 5 avec beaucoup de km, ça me plaisait plus car R5, c'était plus dans l'air du temps. Elle passait souvent au garage. Rapidement, y a eu des trous en-dessous. Ensuite, ça a été une 205, la première voiture que j'ai vraiment choisie, achetée en 89 ou 90. Premier crédit voiture. Achetée auprès d'un collaborateur, pas beaucoup de km, un peu série spéciale, Green, bien blanche avec des sièges un peu de couleur. Pas 205 brute ».* (Monsieur M., 37 ans, en couple, banlieue bordelaise, Citroën Picasso, groupe B).

Chacune des premières fois/premières voitures constitue une étape franchie dans la construction du rôle social. Monsieur M. (37 ans, en couple, banlieue bordelaise, Citroën Picasso, groupe B) est ainsi passé du statut d'/*étudiant*/ dépendant de la volonté

de ses parents (non-sujet donc) à celui d'individu maître de ses décisions, mais toujours en accord avec la logique du temps social (l'air du temps), quitte à s'inscrire dans une autre forme de dépendance (le crédit).

> « *J'ai fini par la revendre car j'en avais marre, je lui trouvais tous les défauts de la Terre. J'ai donc acheté* une voiture neuve, *ça a été une Fiat Bravo, j'ai pas mal prospecté. La* ligne me plaisait bien, *elle faisait à la fois* bien posée et en même temps jeune *»*. (Monsieur M., 37 ans, en couple, banlieue bordelaise, Citroën Picasso, groupe B).

Ce rôle se réalise avec la première-voiture-choisie-et-achetée-neuve, qui marque la mise en harmonie totale entre la forme automobile et le caractère autonome qui ressort de l'étape de vie, dans deux traits de style résumés comme la résolution d'une contrariété apparente : *posé* et « en même temps » *jeune*. Dans cette transformation, le type de carrosserie n'a pas changé. La Fiat Bravo de monsieur M. est devenue une deuxième voiture par comparaison avec la voiture de son couple. En effet, cette voiture pour démarrer dans la vie va, comme les meubles IKEA, jusqu'à l'installation en couple. Or il est intéressant de noter que l'idée du couple ne tient pas tant compte de l'âge des personnes que de leur état civil, puisque cette forme de voiture est aussi très courante chez des couples âgés : peu de charges… peu de moyens non plus.

La « première » voiture et les figures de la liberté : un point de partage intergénérationnel

§1. La catégorie des dites « citadines » comprend souvent les premières voitures en plus d'autres formes de carrosserie comme celles de la Smart et de la Classe A qui ont donné lieu à la catégorie « minispaces ». La classe des voitures « pour démarrer dans la vie » est donc également composée de « minicitadines » et de « minispaces » ; bref, de voitures plus petites que la norme des citadines ou bien développant en petit le concept de monovolume. Si la carrosserie peut changer de forme (et accentuer la ligne verticale, notamment), la fonction idéologique reste la même :

> *« Micro-mini : (Smart, Mini…) Pour des snobs qui préfèrent payer plus cher pour les mêmes performances d'une citadine, seulement pour mettre en avant le côté « je m'en fous de la voiture, je n'y porte la moindre attention ». C'est du snobisme pur et ces gens sont assez incohérents, parce que par ailleurs, ils peuvent pas se payer une véritable voiture donc ils décident de dire voilà, je m'achète presque une non voiture »* (Monsieur G., Paris, 35 ans, célibataire, VW Golf GTI, groupe A)

> [Dans une *petite voiture citadine*] *« Il n'y a que deux places et elle est pas très longue. Elle peut de ce fait se garer n'importe où. C'est ça qui est très pratique. L'usager typique est le trentenaire, citadin branché. Ou elle est une deuxième voiture ».* (Monsieur D., 30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, groupe A)

Le propos de Monsieur D. est particulièrement éclairant quant au fonctionnement de la diversification des segments et des classes dans la taxinomie des voitures. En effet, si le rôle et l'usage entre citadines et « petites voitures citadines » restent identiques, lorsqu'il évoque le *« trentenaire, citadin branché »* auquel il s'identifie (bien qu'il y ressemble peu[94]), le changement dans la carrosserie opère, en revanche, un changement de niveau paradigmatique, puisque ces voitures portent une sorte de valeur ajoutée du fait de leur trait de style. L'usager n'est pas le couple jeune ni l'étudiant, mais le citadin branché : la voiture perd son caractère de contrainte pour devenir un choix.

Ce cas de figure est ce qui a suggéré l'idée de la mythification de l'objet par le design que Baudrillard entend dénoncer, mais il nous semble clair ici que ce changement dans la carrosserie est dû, ainsi que l'avait supposé Floch, au fait qu'il existe une dépendance entre le signifiant /carrosserie/ et le contenu /statut dans les étapes de la vie/ et que, dans une relation de présupposition réciproque, tout changement sur le plan de l'expression aura pour corrélat un changement sur le plan du contenu.

§2. Le cas de Monsieur D. devient particulièrement intéressant en cela qu'il met en discours ce rôle, déjà identifié avec Monsieur M. (37 ans, en couple et possesseur d'une Citroën Xsara Picasso), de l'effet émancipateur de la voiture. Celui-ci constitue le contenu propre de « la voiture pour démarrer » : prendre ses propres décisions, échapper à la tutelle familiale, mais aussi, plus largement, échapper à ce que représente le passé comme héritage (un métier) et comme origine (la province ?). La forme et le

[94] Monsieur D. n'est pas célibataire, il est marié. En outre, son style personnel n'est pas très « branché » il préfère ainsi voir un film en DVX dans son canapé plutôt qu'aller en ville dans une salle de cinéma car cela ne lui coûte rien, veut créer dans sa petite chambre à coucher dans son HLM un environnement bourgeois par l'ajout de moulures en polyuréthane… Son temps libre se consacre donc essentiellement aux visites familiales, au cinéma-maison, au repos et au bricolage. S'il est au courant des nouveautés technologiques, c'est pour leur aspect pratique, non seulement en termes d'usage, mais aussi et surtout pour l'image de professionnel que cela pourrait lui donner.

design ne comptent pas tellement car, dans la société, la voiture est temporellement associée à un ensemble d'actions qui permettent au sujet de prendre position dans le paysage social : le permis, la citoyenneté, etc., ce dont la voiture est peut-être la figure la plus concrète.

> *« Le jour où j'ai eu mon permis c'était la liberté, la possibilité d'atteindre la ville la plus proche du village en toute autonomie ».* (Monsieur D., 30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, groupe A)

C'est là que le marché a pu réconcilier dans la même catégorie deux publics qui se situent naturellement aux antipodes de la ligne de vie : ceux qui démarrent et ceux qui « freinent », les retraités. Il est assez courant d'identifier la tendance au vieillissement de la population par les avancées dans la qualité de vie ou par le développement de la médecine. Or cette tendance a un effet transformateur au niveau général du parcours de vie tel que nous le connaissons et que Floch associe effectivement aux « images d'Épinal » des degrés des âges : dans l'image que le sémioticien cite, on grimpe des marches entre l'adolescence (10-20 ans) et « l'âge de discrétion » (40-50 ans) en passant la jeunesse, l'« âge viril » et l'« âge de maturité ». Après quoi, il ne reste plus qu'à redescendre à travers « l'âge déclinant », « l'âge décadent », « l'âge caduc » et « l'âge de décrépitude »[95].

§3. Loin du déclin absolu attendu, les seniors actifs ressemblent aux « jeunes » à la fois par leur enthousiasme et par le processus d'émancipation qu'ils vivent, non plus vis-à-vis des parents, mais d'une instance tout aussi surplombante et autoritaire : le travail. Ils sont donc en train de quitter le monde des contraintes de la vie active, dans lequel les « jeunes » sont en train d'entrer, et les objets de valeur qu'ils affectionnent finissent par être assez ressemblants à ceux des jeunes : la découverte, l'évasion.

> *« Dans la voiture, le plaisir est de s'évader, d'aller voir d'autres paysages, de la rapidité et de l'autonomie, parce que vous êtes pas dépendant des horaires ni rien ».* (Monsieur A., 72 ans, banlieue lyonnaise, en couple avec des enfants ayant quitté le foyer, Ford Focus, groupe A)

Le marché a donc intégré la transformation idéologique qui réside dans la revalorisation du troisième âge dans les sociétés post-industrielles. Le retour des « +de

60 ans » dans le monde du travail, qu'il soit motivé par la précarité des retraites, par le déficit de la sécurité sociale ou par le dynamisme de ces nouveaux « seniors-jeunes », n'est qu'une expression supplémentaire de ce que l'idéologie de la voiture nous a montré : le régime temporel de la jeunesse et celui de la vieillesse partagent désormais leur configuration.

3.2.2.2 Les voitures pratiques ou « de l'âge familial »[96] : tensions entre les fonctions intérieures et l'extérieur. Éclatement des rôles, effacement de la fonction motrice

Les charges et les personnes

§1. Dans les sociétés de chasseurs et cueilleurs, si les mâles développent une mobilité plus grande, ce sont souvent les femelles qui portent le plus de charges. Cela en raison, selon les anthropologues et paléoanthropologues, du rattachement de la femme aux tâches de subsistance et au fait d'élever les enfants : la cueillette, c'était souvent le rôle de la femme, la chasse celui de l'homme. Notons que dans certains cas de figures (par exemple, dans des environnements où les saisons sont très marquées), le *ratio* de distances parcourues finit par être sensiblement équivalent, puisque les femmes font davantage de trajets courts[97].

§2. Sans abuser de l'extrapolation, c'est sensiblement dans cette logique que s'intègre la voiture « de l'âge familial » en ville dans notre société hypermoderne. Typiquement, la voiture « de l'âge familial » est conduite par la mère de famille qui emmène les enfants à l'école, fait les courses, etc.

> *« La voiture est un outil, je vais pas uniquement prendre la voiture pour mon plaisir et faire des heures avec, c'est parce que j'ai toujours quelque chose à faire avec. C'est un moyen de locomotion plus rapide, d'aller quelque part, là où je pourrais pas le faire avec facilité, soit parce qu'il y a les enfants, soit à cause des horaires. Aussi pour sa rapidité, c'est un gagne-temps et puis c'est aussi un outil parce que je peux y mettre des choses que je pourrais pas transporter physiquement ».* (Mme. L., 31 ans, Paris, mariée et mère d'un enfant en bas âge, Opel Agila, groupe A).

---

[95] J.- M. Floch, *Identités visuelles*, *op. cit*., illustration de la p. 146.

[96] « Familial » renvoyant ici à l'âge de formation d'une famille.

[97] Voir, par exemple, *From biped to strider. The emergency of modern human walking, running and resource transport* (J. Meldrum, C.E. Hilton, eds.). New York, Kluwer Academic/Plenum Publishers, 2006.

> *« Là, c'est moi qui la conduis parce qu'il y a le siège bébé dedans. C'est plus pratique de mettre le fauteuil du bébé dans celle-ci que dans la 306, parce que là-bas il faut se pencher. Là, on est en hauteur. C'est des trajets de la maison au travail, les courses en semaine et le week-end, aller amener et ramener C.*[son enfant, ndlr] *chez la nounou, au sport, en Maine-et-Loire, c'est une voiture à tout faire… »* (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, Renault Scénic TdI, mariée, un enfant en bas âge, groupe A)

§3. En raison du partage des rôles, la voiture « de l'âge familial » doit surtout être confortable et polyvalente afin de correspondre au nombre et à la diversité des déplacements dans lesquels elle s'inscrit. C'est dans la combinaison de ces facteurs qu'elle revendique la praticité comme étant au centre de ses fonctionnalités :

> *« C'est un outil pour transporter la famille, des meubles ici, mon vélo, puis moi pour aller au boulot… ».* (Monsieur G., 29 ans, banlieue bordelaise, marié, un enfant en bas âge, Opel Astra, groupe A)

Une fonctionnalité accrue dans un milieu restreint : image de la voiture « pratique »

§1. De ce point de vue, la voiture « de l'âge familial » a une *vocation plus polyvalente* que les « petites voitures pour démarrer dans la vie » qui, comme Mme. L. l'explique plus haut, ont un usage beaucoup plus restreint —rappel : une fonctionnalité apparente restreinte en même temps qu'une fonctionnalité symbolique accrue. Ce paradoxe apparent se résout lorsque l'on précise que la restriction dans l'usage de la voiture est fonction de l'attention prêtée au développement d'autres activités et modulations de la vie à l'intérieur de l'habitacle. Cette diversification de la vie intérieure débouche sur une diminution des milieux dans lesquels la voiture « de l'âge familial » peut aller :

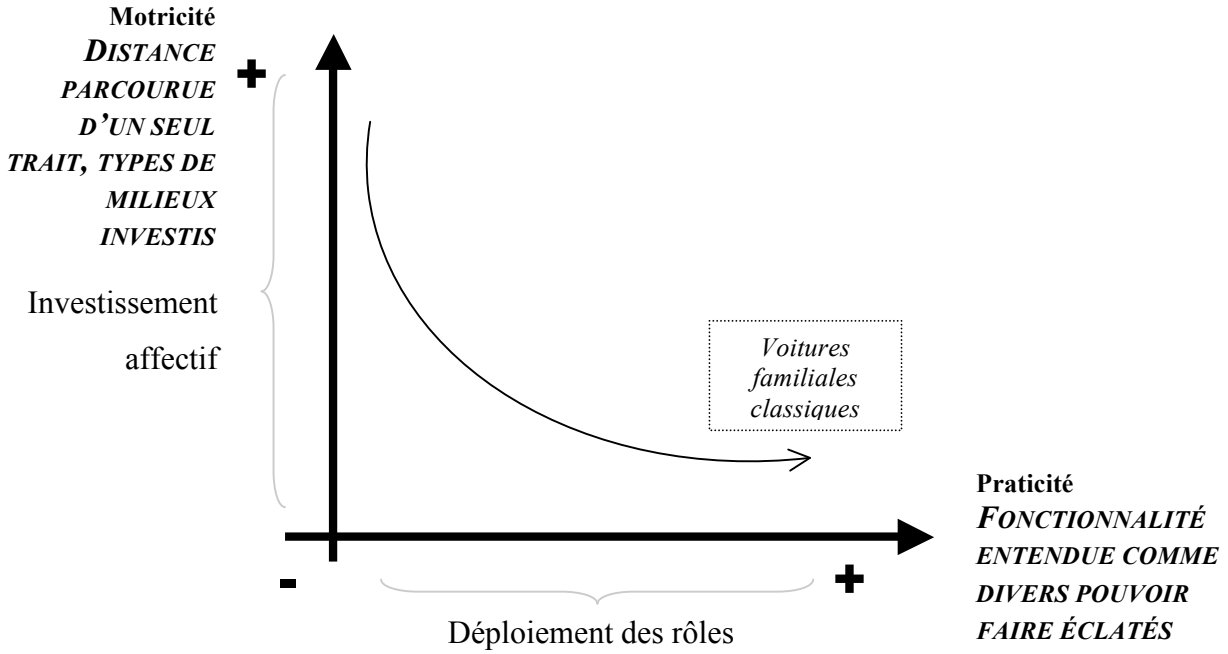
> *« Les citadines, comme la Smart, c'est fait pour la ville. Déjà quand vous faites 30 km dedans, ça suffit ».* (Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A)

> *« Il est nécessaire de les faire devenir une maison qui se déplace. La forme n'est plus importante, ça sera toujours un cube, l'espace important est intérieur. La forme et la vitesse sont secondaires ».* (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

Ce rapport entre ampleur de la fonctionnalité (définition de la praticité pour ce type de voitures) et restriction de l'application (les milieux dans lesquelles elle peut aller) peut être illustré comme une tension puisque « *la notion de déplacement et la*

notion de vitesse et de compétition », comme l'explique monsieur F., *« n'est pas forcément liée au déplacement en soi. Un déplacement, c'est d'aller d'un point à un autre, c'est pas un chemin circulaire ; pour un engin de compétition, l'espace habitable est minimal, et personne n'a besoin d'habiter dans un engin de compétition »*.

FIG. 8 : MILIEU ET FINALITÉ DANS LES VOITURES PRATIQUES



Ce schéma met en image le mouvement de concentration du rôle de la voiture sur la distance : dans un rayon plus réduit (la ville, ou bien les 30 km dont parle Monsieur C.), on effectue davantage d'activités, ce qui renforce la valeur fonctionnelle de la voiture comme outil et diminue l'investissement affectif.

Les transformations progressives de l'utilité et le changement de paradigme

§1. La voiture « de l'âge familial » donne ainsi lieu à une dilution de la fonction symbolique de l'automobile au profit de la fonctionnalité ou de l'aspect « utilitaire », même si l'image de l'utilité est souvent « figurative » : elle est une idée de la praticité entendue comme capacité de charge et de transport plutôt qu'une réponse à un besoin réel et concret en ce sens :

> *« Les voitures de tous les jours, c'est forcément quelque chose où l'on puisse mettre de la paille, un mouton, une vache (rires)... Une voiture utile, quoi. Elle ne servira peut-être pas pour faire des longs trajets, mais on ne se pose pas la question de 'comment je vais mettre ce que je viens d'acheter ?' ».* (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

> *« Ce n'est pas une quête du plaisir ou un luxe, c'est une voiture 'bof', qui sert à tout et à rien en même temps. Il y a pas de plaisir ».* (Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes, Citroën C5, groupe A).

Pour que l'idé(ologi)e de la fonctionnalité se réalise, elle implique souvent, pour être crédible, une contrepartie de discrétion dans l'apparence, voire d'austérité.

> *« Pour une famille, ce sera une voiture plus conviviale, plus arrondie. Une voiture ne doit pas taper à l'œil, c'est une utilité ».* (Monsieur E., 46 ans, banlieue bordelaise, marié avec des enfants adultes, Citroën Xsara Picasso, groupe B).

> *« Les compactes, c'est la voiture moyenne, qui sert à rouler que ce soit en ville que pour voyager ; et ensuite elle peut être une voiture familiale plus qu'une voiture de loisir. C'est un peu la voiture passe-partout, la voiture de monsieur tout le monde ».* (Mme T., 55 ans, banlieue parisienne, mariée avec des enfants adultes, Peugeot 307 SW, groupe A).

§2. Comme il ressort du parallèle que nous avons fait plus haut avec la mobilité des sociétés de chasseurs-cueilleurs, la voiture « de l'âge familial » entretient une image archétypale de la famille. Or cette image est difficilement acceptable dans la quête sociale de la distinction, ce pourquoi d'autres voitures à forte capacité intérieure ont pu se développer. Ainsi, les 4x4 viennent s'intégrer comme des voitures « de l'âge familial » d'un nouveau genre, moins typiques :

> *« Ma voiture, ça fait 'Gentleman farmer'* [rires]. *J'aime bien ce côté rustique et à la fois classe ».* (Monsieur M, 49 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents, Landrover Discovery diesel, groupe A)

C'est de cela dont parle monsieur C. (cf. *supra* Ch.3.1, 38 ans, banlieue parisienne, marié, possesseur d'un VW Touareg), si attaché au paraître et à la cohérence du statut social et des objets qui le disent, lorsqu'il déclare qu'il lui fallait une voiture qui fasse à la fois familiale, « luxe » ou « à la mode » :

> *« Jusqu'à hier, je me disais que si je n'avais pas eu d'enfant, je n'aurais jamais eu de 4x4. Mais aujourd'hui, je me dis que c'était bien de prendre un 4x4, à cause des radars : parce qu'on peut plus rouler donc ça sert à rien d'avoir des Porsche et autres puisqu'on peut pas faire de la vitesse. J'essaie de retranscrire mon envie de voiture un peu puissante sur d'autres critères, la voiture est assez luxueuse, à la mode, très belle ».* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié avec un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

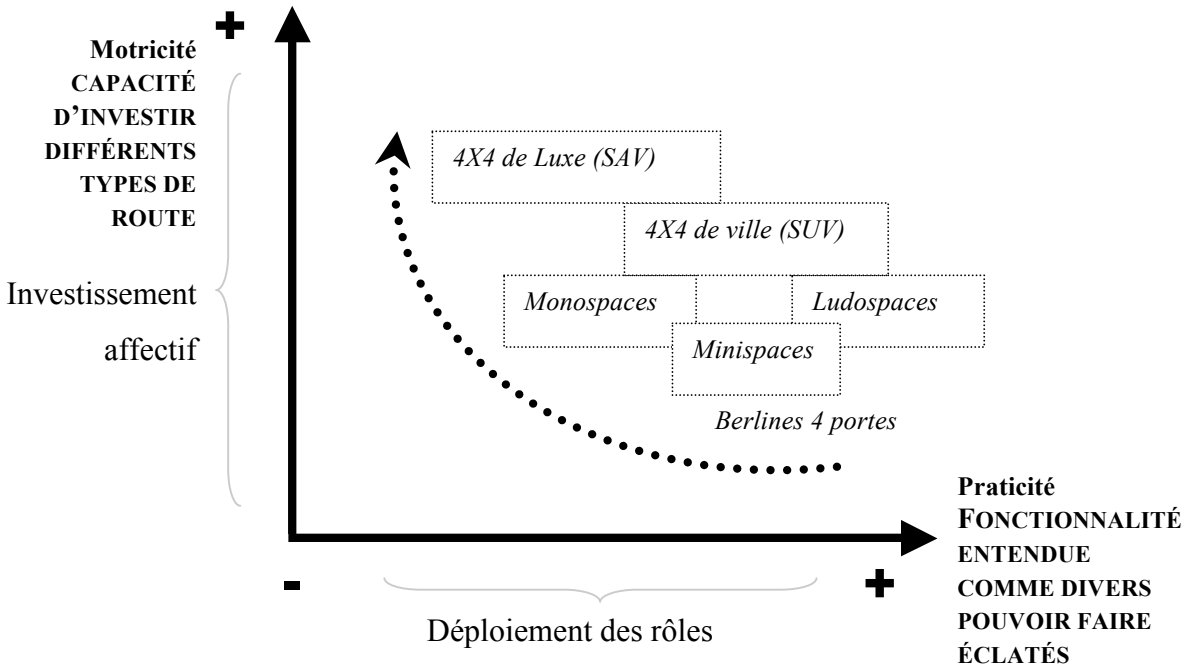
C'est intéressant car il a finalement soumis son système de valeurs personnelles, intouchable et très présent puisqu'il s'agit d'un devoir faire totalement internalisé, à la logique collective de la voiture « de l'âge familial » (rôle) et à la mode (style).

Dans tous les cas, la tension entre praticité et motricité devenait un handicap pour le développement de ce segment. L'invention de l'étiquette « voiture de loisir », qu'on pourrait taxer de « postmoderne » par sa manière de chercher la cohabitation des contraires, a permis de résoudre cette contradiction : la voiture de loisir est tout à la fois pratique, résistante, fiable, capable d'aller partout… bref, polyvalente à l'intérieur et à l'extérieur :

> *« Une voiture de loisir est pas stricte dedans, bien équipée dedans, je peux aller partout avec, j'ai pas peur de l'abîmer, elle roule bien dans l'autoroute, je peux mettre un vélo dans le derrière. C'est ça la polyvalence, et c'est ça la voiture de loisir, pour moi. Plus un véhicule de loisir que quelque chose de directement attaché aux loisirs. Je sais pas s'il faut aller jusqu'à mettre une tente dans le hayon arrière, ce qui a été fait, mais c'est surtout une voiture pratique ».* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A)

Si on met en rapport ces propos avec ceux de monsieur C. et notre précédent schéma tensif, nous voyons apparaître la tendance de la création de valeur ajoutée dans la diversification du segment des familiales :

FIG. 9 : TENDANCE DIVERSIFIANTE DU SEGMENT DES FAMILIALES



La où il y a avait donc au départ une berline 4 portes, on trouvera aujourd'hui une berline 5 portes, un monospace, un minispace, un ludospace… en plus de la berline. Cet éclatement de la forme de la carrosserie illustre le fait que, dans l'axiologie « pratique », la forme compte moins que la complexité de la fonction, en plus de dire combien la tension entre les charges et le transport est inspiratrice pour la diversification du marché.

3.2.2.3 La voiture « d'égoïste » ou l'image du succès griffée au centre de la catégorie

Le rapport à l'autre : tension entre espace privé et espace public

§1. Ce que l'on avait pressenti avec la voiture « pour démarrer dans la vie » et qui se confirme avec la voiture « pour l'âge familial » est que la tension entre l'intérieur (les tâches à réaliser, l'environnement dans lequel on se meut, la subsistance, la cueillette) et l'extérieur (la prise de distance, le voyage, la chasse) est une relation de sens. D'un côté se trouve la construction d'un espace-temps propre, fait des tâches que l'on a à accomplir (travailler, accompagner les enfants, aller chercher des biens de

consommation) et de l'autre, un espace-temps étranger qui est construit par l'investissement de l'espace public par l'action du déplacement.

§2. Cette opposition fait de la voiture une exception dans l'espace étranger qui dessine pour la voiture « de l'âge familial » une figure alternative de *maison*. Motif d'une tension supplémentaire :

> *« Ce serait un joyeux bordel si on était en voiture comme on est dans la maison. En voiture, on a notre petit espace proche, et puis un espace anodin où il y a tous les autres. Les maisons se déplacent pas, c'est un espace fixe ou l'on a son univers à soi, alors que les voitures, c'est quelque chose qui se déplace et donc on doit partager forcément quelque chose avec les autres. On a le sentiment qu'on a quelque chose à soi, qu'il faut garder des agressions extérieures : la route, les intempéries et les autres et c'est dommage. Donc, il faut avoir le sentiment de partager quelque chose qui est l'espace commun »* (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

§3. Si la voiture « de l'âge familial » est le paroxysme de la figure de partage de l'intérieur par l'atomisation de l'espace de la voiture (les « plus de 3 enfants » qu'imagine madame L. en pensant à la voiture « grande famille »), « la voiture pour démarrer » correspond à un point antérieur où l'individualité, cet espace à soi est en train de se constituer. Ainsi, le démarrage dans la vie est un état d'individualité « inchoative », en formation, pas mûr. Dans les deux cas précédents, celui de la voiture pour les publics « non familiaux » et celui des familles, le collectif a une part prépondérante alors que la voiture d'égoïste est une mise en scène de l'affirmation de Soi.

Une voiture pour soi et pour son plaisir : la voiture et le dépassement de la tension entre soi et l'autre

§1. L'expression de l'individualité ou l'affirmation de l'espace propre culmine dans la vie avec le moment où l'on a vaincu les contraintes, que ce soit celles de l'extérieur (dominantes quand on est jeune) ou celles de l'intérieur (dominantes dans les familles), pour se poser en maître de la tension et s'affirmer en « homme/femme libre ». Le temps des besoins et des soucis a laissé place au temps pour le plaisir. Pour *son plaisir à soi* :

> *« Quand on sera plus vieux, quand on se retrouvera à deux, on ira peut être dans les voitures haut de gamme, j'en sais rien, mais on aura plus besoin d'un monospace, quoi ».* (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, Renault Scénic TdI, mariée, un enfant en bas âge, groupe A)

> *« Ça a vraiment été un caprice : une opportunité de faire ce dont on a envie quand on en a envie : j'avais la possibilité de l'acheter, je l'ai achetée ».* (Monsieur B., 32 ans, Nice, Mercedes SLK, célibataire, groupe C)

> *« Ce n'est pas une voiture qui répond à mes besoins mais à mon plaisir. Je n'avais pas un besoin particulier d'avoir ce genre de voiture, mais j'avais envie de me faire plaisir… Ma femme, elle était comme moi, en plus elle voulait une BMW. Pour moi, c'est une nouveauté parce que jusqu'à présent il y avait la famille à transporter…J'avais besoin d'une voiture utilitaire. Maintenant, notre fils, il est pas souvent avec nous… Je pouvais avoir une voiture plaisir ».* (Monsieur A., 55 ans, Nice, BMW Série 3, marié, un enfant adulte, groupe C)

> *« J'aurais jamais pu avoir une voiture qui ne serve qu'à se déplacer ; c'est un instrument de plaisir ».* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié avec un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

> *« La voiture normale, ce n'est pas une relation charnelle de plaisir avec la voiture, une femme qui achète sa voiture pour aller au bureau… que la voiture soit belle elle s'en fout, ce qu'elle veut, c'est que ça démarre le matin, que ce soit une femme ou un homme d'ailleurs, c'est pas un problème, mais la voiture de tous les jours, c'est un moyen de transport alors que la voiture de sport, c'est un plaisir, un petit jouet ».* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C).

> « *C'est la voiture de l'homme, du chef de famille un peu égoïste qui aime les voitures de luxe et qui cherche à se faire plaisir. C'est bien pour les gens qui cherchent une forme, la forme tricorps, parce que c'est des voitures très dessinées. Son problème est que ça manque d'espace.* » (Monsieur R., 46 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents à la maison, Mitsubishi Pajero, groupe A)

La voiture de luxe est en général une berline ou un coupé ; c'est-à-dire, la forme de carrosserie la plus traditionnelle qui soit. Cela étant dit, c'est là que se trouve peut-être la meilleure explication de son statut. Il s'agit d'une voiture qui, même en se plaçant a priori dans le même paradigme de forme que les berlines tricorps (le plus banal) représente le point le plus abouti de ce même paradigme. Elle porte l'investissement symbolique le plus important sans changer de paradigme formel, mais en le réinterprétant sans cesse par l'ajout de méta-valeurs qui tiennent à sa production (matières, finitions, etc.) et dans lesquelles l'investissement sensoriel en général est très important —comme le suggère la référence à la « relation charnelle de plaisir » évoquée par monsieur C. ci-dessus.

> *« Le plaisir de conduire, c'est conduire une voiture comme ça, c'est beaucoup plus plaisant que conduire une petite Fiat Panda »* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C)

§2. Nous voici donc face à la *voiture plaisir* par excellence, qui n'est pas à partager, ni à l'intérieur ni à l'extérieur. Elle ne cède rien : les qualités motrices très soignées sont les arguments expressifs de ce type de voiture qui parle de statut, de pouvoir, d'Individu comme d'un Sujet au sens de Coquet. Jusqu'au point où la fonction motrice de conduire perd son nom : « conduire », ce n'est pas la même chose que « piloter ».

> *« Ben, pour moi, la différence de piloter, c'est déjà de trouver les bonnes trajectoires sur la route, pouvoir trouver les bonnes trajectoires. De freiner le plus tard possible… C'est couper le virage, ou à la limite de le prendre vraiment à gauche… quand on connaît bien la route. De passer le plus rapidement possible dans les courbes. C'est vraiment, c'est assez pointu je veux dire ! ».* (Monsieur L., 39 ans, Nice, marié et père d'un enfant, Porsche Boxster, groupe C)

§3. C'est « la voiture d'égoïste », dans laquelle il n'y a de place que pour ceux qui partagent l'espace le plus intime..

> *« C'est vraiment la voiture des égoïstes, pour deux personnes. Pour être bien, il faut être seul ou à deux. On recule bien le siège et on peut allonger les jambes ».* (Mlle. D., Paris, 39 ans, célibataire, Toyota Celica, groupe C)

> *« Ma voiture, c'est… ma voiture ; c'est un caprice, une voiture d'égoïste, vraiment pour deux, pas plus ».* (Monsieur B., 32 ans, Nice, Mercedes SLK, célibataire, groupe C)

> *« Ça dénote l'envie de voyager, d'être à deux, ça va avec une image de couple ; c'est un égoïste qui n'a pas d'enfant, ou un retraité, mais on est fier de montrer la voiture »* (Monsieur N., 39 ans, Alpes-Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, groupe C)

> *« C'est pour les frimeurs, c'est bien pour Nice, mais ici, du soleil il n'y en a pas beaucoup. C'est un peu nul. Mais aussi parce que souvent c'est deux places, donc pour les amis c'est un peu égoïste, c'est le mec qui vient en soirée et qui ne peut ramener personne, pas très sympa. Pour le plaisir de la conduite, ça peut être très bien, parce que ce sont pas des voitures trop grandes et par contre elles sont puissantes, et puis il y a le côté cabriolet, donc le contact avec l'air et tout ça. Peut être on sent mieux la vitesse et le contact avec la route. »* (Monsieur F., banlieue parisienne, 30 ans, marié sans enfants, Ford Focus, groupe A).

A tel point que la voiture prend la place de la personne : elle est son image, son porte-parole.

> *« C'est ma voiture, elle est personnalisée… c'est complètement tout ce que j'aime alors elle ne donne pas une image particulière de moi, c'est moi. Mais c'est vrai que les gens pensent parfois que coupé égal un peu frime, ça ce n'est*

> *pas moi ».* (Monsieur A., 55 ans, Nice, BMW Série 3, marié avec un enfant adulte, groupe C)

Se faire plaisir à soi peut conduire à exclure les autres, d'où l'idée de voiture d'égoïste qui est, en effet, une mise en avant de soi sur les autres[98] :

> *« Mes parents, je ne veux pas qu'ils la touchent…. Je les conduis de temps en temps mais pas tellement, ils prennent le bus ou ils vont à pied… Parfois, je les amène chez ma sœur mais comme la voiture est basse elle ne passe pas partout. Chez ma sœur, il y a le truc pour fermer le portail et ma voiture elle ne passe pas, elle racle alors maintenant ils y vont en bus ou ma sœur vient les chercher ».* (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

« Ludique » ou « mythique » ? Le rôle du style et la rupture du paradigme de la berline

§1. L'aspect un peu extrême de Monsieur M., qui ne permet pas à ses parents de se servir de la voiture qu'ils ont eu du mal à lui acheter, peut être associé à la déraison que Floch décrit comme étant une des expressions du refus de la fonctionnalité. On est dans l'axiologie du luxe si l'on reprend l'exemple du mobilier étudié par Floch. Le luxe est une figure qui prend une dimension précise de pouvoir faire comme application du vouloir :

> *«C'est pouvoir faire ce que l'on veut quand on en a envie, ce n'est pas quelque chose en soi ».* (Monsieur B., 32 ans, Nice, Mercedes SLK, célibataire, groupe C)

> *« Il y a le luxe 'financier' (Chanel, Cartier, tout ce qui est un peu prestigieux et qui coûte cher) et le 'vrai' luxe, ceci est la liberté, c'est pouvoir faire ce qu'on veut quand on le veut ».* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié avec un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

> *« L'hiver dernier, on est allé en Andorre et j'aime acheter des bijoux à ma femme. Le luxe n'est pas les bijoux, mais le fait de savoir qu'elle aime ça et que je peux les lui offrir. On peut se faire plaisir. Bien entendu, ce jour-là, on a dépensé des sous ».* (Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A)

§2. Dans le cas du mobilier, Floch appelait cette valorisation « ludique », et l'associait au statut social, au dépassement des contraintes et à l'envie de montrer son pouvoir. Dans le monde automobile, nous ferons une distinction supplémentaire car la

[98] Pour ses 18 ans, les parents de Monsieur M. ont vendu leur voiture pour lui en acheter une. Depuis, il n'y a plus qu'une voiture dans le foyer, celle de l'enfant.

dimension *ludique* issue de la motricité et des sensations de conduite est très marquée et prend un sens particulier. Or, le luxe présenté par Floch comme un mélange entre « se faire plaisir » et « se montrer » correspond moins au plaisir de conduire qu'à celui du bien-être confortable. De fait, les voitures d'égoïste sont les plus chères de toutes, mais elles peuvent être plutôt *sportives* et mettre en avant le plaisir de la conduite… au détriment du confort :

> *« Allongée, basse, bien plate pour donner une impression de vitesse, pour dire qu'on est dans le vent. Coupé derrière, deux portes, deux places. Il y a des petits signes apparents : l'insigne du constructeur pour dire que c'est telle marque et que ça coûte tant. Des couleurs plutôt vives. Des roues qui sont apparentes pour donner une impression de vitesse, de dynamisme de la voiture. La deux-places un peu nerveuse, un peu rapide. Au besoin, un peu frime, un peu drague. C'est une recherche pour l'extérieur plus que pour soi. C'est une voiture qui est destinée à donner une image de soi avec l'extérieur. En général, on est plutôt mal installé dedans, il n'y a pas de coffre, c'est la négation d'un certain nombre de choses. Mais pour draguer, c'est très bien ».* (Monsieur M., la soixantaine, banlieue parisienne, marié avec les enfants ayant quitté le foyer, Renault Clio 16v 110ch, groupe C)

Elles peuvent aussi être *luxueuses* et *confortables*. La différence entre les deux est liée à l'ensemble sensible que chacune met en avant. En effet, le plaisir-confort et le plaisir-sportif se distinguent dans la manière d'articuler les différentes valeurs de la voiture. Ainsi, la voiture de luxe investit de manière prédominante le visuel : les surfaces vitrées, les finitions haut de gamme, la *qualité visible* des matières… L'affichage d'un *style visuel* fait que ce type de voitures porte des valeurs qui correspondent, chez Floch, aux valeurs « mythiques ». A l'inverse, les voitures sportives mobilisent davantage les sensations tactiles au point que même le traitement de couleur à l'intérieur de la voiture vise à produire une augmentation de la tension sensorielle par focalisation. Le style de ces voitures peut être résumé en trois mots : *« puissante, racée et rapide »* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C). Enfin, le rôle du style visuel n'est pas le même, les voitures sportives étant là pour séduire par l'évocation de la puissance :

> *« Les sportives ont une ligne beaucoup plus agréable parce que, en général, c'est une deuxième voiture, un jouet, quelque chose pour se faire plaisir, ce n'est pas pour les déplacements quotidiens donc se faire plaisir, pas seulement en conduisant mais aussi pour les yeux. Je n'ajoute rien, mais j'ai certains copains qui font ça. Mais l'important c'est qu'elle soit efficace plutôt que belle, mais les deux c'est mieux, après c'est une question de prix ».* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C)

> « *Une fois, je suis allé et revenu des Landes dans la journée ; a ce moment là, je me suis dit que cette voiture était pour faire la route. Sinon, une autre fois, j'avais été chercher une fille à la gare et elle n'arrêtait pas de la regarder et puis elle m'a fait la remarque que c'était une voiture qui attirait l'attention des gens, alors que j'avais rien vu jusqu'à ce moment. C'est lié à la séduction* ». (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A).

D'ailleurs, plus la voiture sportive sera « pure », moins elle sera en harmonie avec des valeurs visuelles, car sa priorité n'est pas de *plaire* mais de *faire* :

> *« La F40, c'est un peu particulier, ce n'est pas la plus belle non plus des Ferrari, ça aurait été la plus belle j'aurais pu dire presque style Renaissance, pour ses belles formes, la F40 j'ai eu l'occasion de rouler avec, elle est bestiale. C'est vrai, je dirais bestiale. C'est particulier ».* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C)

§3. En ce point, il est intéressant de noter qu'il existe une différence d'âge entre les publics associés à chacun de ces deux types de voitures, y compris lorsqu'il s'agit de la même forme de carrosserie. Ainsi un coupé peut être tantôt « sportif », tantôt « bourgeois » et ce style, différencié essentiellement par *des détails* dans la motorisation, l'habitacle et/ou le profilage de la forme extérieure, sera associé à un âge différent.

> « *Bon après c'est vrai qu'il y a aussi les coupés qui vous attirent, parce qu'une voiture… Voilà ! Je ne voulais pas, j'aurais pu aussi m'acheter une Mercedes mais je trouvais ça un peu trop pépé pour moi* ». (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié, un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

Ces voitures étant associées à un certain âge de la vie, on n'attend pas d'un jeune dans un coupé qu'il soit bourgeois ou sportif et pourtant, ce type d'articulation atypique est courant et ses effets de sens plus ou moins assumés :

> *« On m'a aussi pris pour un petit dealer, à cause de mon âge les gens se demandent comment j'ai pu avoir la voiture. Ils me demandent si je fais du business »*[99]. (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

[99] Monsieur M., benjamin d'une fratrie de 4 enfants, a financé son coupé en partie par la vente de sa voiture précédente (une Golf elle-même achetée grâce à la vente de la voiture parentale), en partie par des économies réalisées au fur et à mesure de ses anniversaires (Bar Mitsva, etc.) et des différents « jobs » qu'il a faits, et en partie grâce à un prêt que ses parents ont pris pour compléter le montant.

> *« Être dans une Audi TT à 24 ans, c'est peut-être pas normal. Etre dans une Audi TT à 55, je trouve ça aussi ridicule ».* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A)

> *« A la retraite j'achèterai une belle voiture haut de gamme, une berline, que je garderai. Ça sera la dernière voiture que j'achèterai de ma vie ».* (Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A)

Il est important de voir dans ces propos comment l'idéologie continue de fonctionner, que l'on corresponde ou non à la description de l'usager imaginaire associé à la voiture possédée. C'est ce qui donne de l'intérêt à l'étude des décalages comme ceux auxquels sont confrontés Monsieur M. à Nice (étudiant possédant une « voiture de PDG »), Monsieur M. à Paris (ayant possédé une voiture qu'il est « pas normal » de posséder à son âge) ou Monsieur R. à Paris (qui dit n'accorder aucune espèce d'importance à la voiture, mais « s'est laissé convaincre » d'acheter un petit coupé cabriolet citadin)…

3.2.3 Incohérences, décalages et rites de passage : l'automobile comme médiateur social

3.2.3.1 La tension entre distinction et appartenance : éléments de l'automobile comme mythe

§1. Finalement, la superposition de la logique des âges, qui est idéologique, à celle des axiologies locales, comme celle de l'argent, permet de distinguer un style « sportif » d'un « style » plus « classique » pour les voitures non-fonctionnelles que nous venons d'évoquer. Ainsi, la berline de base, dont ces formes extrêmes sont une dérivation (mais qui se situe aux antipodes de ces voitures), se doit d'être « discrète ». Or la discrétion ne veut pas nécessairement dire que l'on ne se soucie pas de l'image de l'automobile, de la même manière que vouloir donner une image ne veut pas nécessairement dire se montrer, mais souvent, au contraire, *ne pas* se faire remarquer, s'intégrer, etc. Ce souhait d'intégration ou d'appartenance confirme la prévalence du fond idéologique de la valorisation de l'automobile. Ou bien, la notion de discrétion peut être tout relative :

« Si c'était une Porsche décapotable, on me regarderait ; mais celle-là, non : elle est trop proche d'une 4 places ; c'est une Peugeot, une 406 ; coupé, c'est un petit plus ». (Monsieur C., 54 ans, Paris, Peugeot 406 coupé, marié sans enfants, groupe C)

« C'est pas très frime parce qu'elle est noire. Un Z3 rouge ça serait beaucoup plus frime. Noir, c'est plus discret ». (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)[100]

« C'est costaud, c'est une belle marque ; comme ce sera pour moi ma dernière voiture moderne, je cherche un petit peu celle pour qui j'aurai un coup de cœur, et je ne la trouve pas. Cette année, je vais aller au salon, voir un peu ; le coupé Jaguar c'est beau, mais trop tape-à-l'œil, alors que vous avez un coupé Volvo, ça va ». (Monsieur F., 70 ans, alentours d'Aix-en Provence, Opel Calibra, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, groupe C)

« C'est une voiture la plus vendue en Europe dans sa catégorie, donc j'aime bien être monsieur-tout-le-monde dans ma voiture. En même temps, je trouve qu'elle correspond à mon âge ». (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A)

« Ma voiture donne l'image de quelqu'un qui a un peu de sous, mais qui n'en a pas forcément beaucoup parce que tout le monde sait qu'elle est pas très chère. Résultat, ça passe plus facilement, c'est un côté rassurant, parce qu'en France les gens ont du mal avec l'argent. Il faut pas montrer son argent pour plaire aux gens. Donc, c'est une façon de faire plaisir à tout le monde, de plaire à tout le monde ». (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A)

§2. Ainsi que nous l'avons montré, les conducteurs s'accommodent en général de l'image projetée par leur voiture y compris lorsque l'image projetée ne correspond pas exactement à ce qu'ils sont :

« Son style un peu sportif donne aussi une image de quelqu'un de dynamique, jeune cadre, tout ça, et finalement c'est ça que je suis, je suis sportif, j'ai les revenus d'un cadre et je suis jeune.[101] *»* (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A)

« C'est un peu moi quand même, c'est vrai que je ne suis pas un gros dur, mais j'aime bien donner cette image-là ». (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

[100] Monsieur M. étant amateur de tuning, il a modifié sa voiture en la rabaissant, en lui ajoutant un aileron arrière et en modifiant divers détails de l'habitacle (pommeau du levier de vitesses…). Son idée de la discrétion risque donc de ne pas être très consensuelle.

[101] Monsieur T. exerce en effet une profession libérale.

> *« Je représente bien la mère avec ses 2 gosses. Là j'ai vraiment l'impression d'être cataloguée 'Mère avec ses deux enfants'. Moi, j'aimerais bien avoir un 4X4 »*. (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, Renault Scénic TdI, mariée avec un enfant en bas âge, groupe A).

De ce fait, on peut penser que le public s'est approprié l'idéologie du marché, mais il nous semble que l'on peut tout aussi bien considérer que *c'est parce qu'il a cette idéologie* que le marché fonctionne de cette manière, « à son image », comme l'estiment *Les Échos*. Ce qui pourrait être lié aux discours de manipulation et à l'influence de la publicité et du marketing dans le façonnement des consciences. Cependant, le concept d'idéologie tel qu'il a été pensé par la sémiotique greimassienne permet d'apporter quelques nuances à cela, en prenant en considération la circulation de valeurs entre pratiques et l'articulation des niveaux de pertinence et la stratégie du sujet qui combine son axiologie personnelle à ce qu'il entend de l'idéologie des pratiques.

§3. Indépendamment de la question de savoir si c'est l'idéologie du marché qui influence les gens ou inversement, question peu évidente à résoudre (ni très utile, de notre point de vue), il est vrai que les usagers prennent immanquablement une position par rapport au fait constaté de l'image renvoyée par l'automobile. Et en prenant position, l'usager s'approprie l'idéologie par une position *éthique* :

> *« Une voiture plus grande, ça ferait plus cher, plus dur à garer et c'est pas adapté à mon niveau de vie ; enfin, à l'image que les gens peuvent se faire de mon niveau de vie, parce que les gens regardent votre voiture et se font une image de vous : si vous roulez en Mercedes c'est parce que vous avez de l'argent ; si vous roulez en Porsche, c'est que vous en avez encore plus… Moi, Opel, ça va, ça fait prolétaire… enfin, ça fait pas la voiture de luxe, de quelqu'un qui met son argent dans la voiture ou de quelqu'un qui a beaucoup d'argent. Moi, puisque je n'ai pas d'argent, une grosse voiture ferait un décalage. Ça me fait penser aux Africains qui ont des super belles et grosses voitures alors qu'ils n'ont pas de quoi manger. »* (Monsieur W., Paris, 30 ans, célibataire, Opel Astra, groupe A)

3.2.3.2 Décalages

§1. Certains décalages entre l'image véhiculée par l'automobile et ce que l'on est suggèrent parfois une quête. Revenons sur le cas de Monsieur M., d'autant plus intéressant qu'il paraît être à un âge dans lequel il se construit une image. Il raconte ainsi qu'il a récemment changé sa manière de s'habiller : étant auparavant plus formel, il

donnait en effet l'image d'un jeune homme « *un peu coincé* » et « *c'est vrai qu*[il] *étai*[t] *un peu comme ça* ». Nous présentons donc sa réponse complète à la question de l'image que sa voiture donne de lui afin de repérer l'évolution narrative de l'idée :

> *« Même sans être milliardaire on se rend compte que c'est du luxe, que j'ai un certain goût il y a partout du cuir, du chrome…Les gens doivent se dire que je ne dois pas trop plaisanter, que je suis un peu un dur, un peu mafia… »*
>
> *« C'est un peu moi quand même, c'est vrai que je ne suis pas un gros dur mais j'aime bien donner cette image-là. »*
>
> *« C'est pas très frime parce qu'elle est noire. Un Z3 rouge ça serait beaucoup plus frime. Noir, c'est plus discret. »*
>
> *« On m'a aussi pris pour un petit dealer, à cause de mon âge les gens se demandent comment j'ai pu avoir la voiture. Ils me demandent si je fais du business »*
> (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

Monsieur M. a l'âge d'avoir une voiture « pour démarrer dans la vie » (20 ans) et possède une voiture « d'égoïste » (coupé BMW série 3). Il est donc en décalage avec l'ordre idéologique de l'automobile et il le sait. Le fait qu'il possède cette automobile prête à suspicion, mais cela lui convient bien puisque l'image qu'il associe au propriétaire de ce type de voiture implique des éléments d'image qu'il s'est appropriés, déclinés sous trois formes :

(1) par rapport à son savoir-faire : la voiture dirait « qu'il a du goût » *parce qu'elle est « luxueuse* » ;

(2) par rapport à son vouloir faire : l'usager imaginaire de cette voiture serait un « dur » et du même coup, lui aussi le serait un peu, cela *parce qu'il donne cette image* ;

(3) par rapport à son devoir faire : il « démontre » en quelque sorte la « respectabilité » de sa voiture par son esthétique : elle est luxueuse *comme il faut*, dans le sens de la définition du luxe que monsieur M. donne dans une autre partie de l'entretien :

> « *C'est des choses* discrètes mais que l'on voit*, et surtout quand on s'approche un peu on voit que c'est du luxe… sobre mais efficace. Mais* il faut le voir quand même*, si c'est trop discret ça ne vaut pas la peine. Pas que ça soit tape-à-l'œil, que ça brille de partout mais quand même que l'on voit un peu ».* (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

Le statut de dur est illustré par la figure du dealer. Si les gens lui demandent s'il fait du business, c'est donc bien que la voiture donne l'image de *« quelqu'un de dur, un peu mafia* ». Elle est donc « sobre » (car elle n'est pas rouge) et surtout « efficace » : elle donne l'image de lui qu'il faut.

A travers l'explication du fonctionnement de l'image que sa voiture renvoie, le cas de Monsieur M. nous permet de comprendre très clairement comment les valeurs idéologiques véhiculées par l'automobile et celles de l'instance du discours sont harmonisées, ce qui permet l'émergence d'une dimension « mythique » de l'automobile, puisqu'elle *fait être* ce qui n'est pas.

3.2.3.3 La résolution des contraires : une quête d'harmonie « éthique » avec le style de vie

§1. Le décalage entre l'âge de Monsieur M. et l'âge de la vie dans lequel se situe *normalement* sa voiture se résout par son éthique individuelle, comme en témoignent les « preuves » qu'il apporte (la comparaison entre « luxe » et « frime », les gens qui lui demandent s'il fait « du business »). C'est aussi le cas d'autres conducteurs qui essaient de résoudre le décalage entre leur (axio)logique personnelle et celle de l'image véhiculée par leur voiture comme une partie de leur processus de construction identitaire. Dans le cas de Monsieur M., il s'agit d'une harmonisation des temps dans son discours (l'âge de l'image, l'âge réel) ; chez d'autres conducteurs, le décalage se résout *avec le temps*.

> « *J'ai arrêté les 4x4* un jour que je me suis vu *et j'ai vu que je faisais nouveau riche et j'ai horreur de ça. Avec l'Avantime, c'est raté, mais bon… »* (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

> « *C'est ma compagne qui m'a poussé à prendre celle-là. Je n'aurais pas pris cette voiture. Avec la voiture que j'avais avant (une Clio), j'avais fait énormément de voyages, j'avais été à Rome, j'avais été en Espagne et en Italie et je me suis rendu compte que le voyage en voiture est de plus en plus contraignant, je me dis que c'est mieux de voyager en avion et prendre une voiture de location sur place, donc j'étais pour prendre une petite voiture. J'avais eu déjà deux cabriolets, je trouve que c'est des voitures pour des jeunes, sauf si on est en Bretagne sur une île et qu'il fait très doux, il y a pas beaucoup de gens, pas beaucoup de voitures* ». (Monsieur R., 55 ans, Paris, divorcé et ayant un enfant adulte à la maison, Peugeot 206cc, groupe A).

« *Je fais mère de famille, donc* je vais bientôt enfin coller à l'image. *Personne ne croit que ce soit à moi parce que ces voitures sont trop chères pour mon salaire. On doit avoir une petite voiture quand on est une fille de moins de trente ans. Là, je commence à avoir l'âge qui correspond, mais au début, ça n'allait pas du tout. On se pose des questions. Pourtant c'est bien moi qui l'a choisie* ». (Mlle. V., 30 ans, Lyon, Renault Scénic, célibataire, groupe A)

[L'INTERVIEWER] « *Y a-t-il des modèles de voitures que vous trouvez intéressantes en ce moment ? Qu'est-ce qui vous attire plus particulièrement* ?

[L'INTERVIEWÉ] *Une Porsche Boxter. C'est un choix idéal mais en même temps réel, c'est à dire que ma prochaine voiture, je me pose la question sérieusement et je pense que je peux le faire. C'est une bagnole que je connais un peu, qui correspond mieux à mon goût, à savoir, avec un extérieur plus sportif et un intérieur plus luxueux. En plus ça irait avec l'affirmation de moi. La 206 cc était bien pour passer un peu partout, pour ne pas déranger, pour montrer que j'avais un peu de sous mais pas trop pour ne pas susciter des envies.*

Je préférerais avoir une voiture coûteuse mais qui a un vrai caractère (que ce soit citadine, sportive, luxueuse…), que faire des compromis. Je sais que ma voiture actuelle est à mi chemin entre une citadine et une voiture sportive, je l'ai achetée quand je n'arrivais pas à m'exprimer complètement. On a peur qu'on se fasse piquer sa voiture si elle paraît trop, ou qu'elle soit abîmée parce que ça crée la jalousie, donc j'ai fait un choix qui exprimait ce compromis. J'étais en phase de développement, j'étais en suspension. J'ai fait un choix qui appartenait à l'époque, mais aujourd'hui je considère que j'ai ma personnalité affirmée, que je n'ai pas peur de ne pas plaire aux gens, que je suis prêt à assumer ce que je suis et à m'exprimer… avec la voiture qui va avec ». (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A)

Dans le premier cas, la voiture de Monsieur F. lui correspondait (et correspondait à son âge familial) jusqu'à ce qu'elle devienne une voiture appartenant à un style qui ne lui convenait pas (à la mode, « banale »). Le répondant a alors décidé de défendre son axiologie personnelle (mettant en valeur des objets un peu décalés) pour préserver son identité qu'il veut également un peu décalée, ainsi qu'il ressort, par exemple, du récit qu'il fait du processus d'achat de sa voiture :

« Je suis allé chez Mercedes où j'ai attendu 10 minutes et après on m'a ouvert et on m'a demandé si je venais pour faire le ménage. Je dois pas avoir le profil de l'acheteur de cette marque, chose qui m'est égal. Chez Renault aussi, le vendeur ne croyait pas que je pouvais acheter l'Avantime, ma physionomie ne rentre pas dans leurs cadres ».(Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

Dans le deuxième cas, la résolution par le temps du décalage que Monsieur R. reconnaît entre son coupé cabriolet (pour jeunes) et son « indifférence » pour la voiture n'est pas évidente à première vue. C'est dans la distinction entre régimes qui se dessine dans l'emploi du temps du répondant que se trouve en fait la réponse : avoir un cabriolet comme celui que monsieur R. a n'a d'intérêt qu'en étant en Bretagne, or, comme il le dit lui-même : « *souvent on part en Bretagne, dans la maison de ma compagne* ». Le régime temporel dans lequel se situe la définition de Monsieur R. comme « non-jeune » est le temps habituel du travail et il s'oppose au temps du loisir, des voyages, dans lequel se réunissent donc la compagne qui l'a poussé à choisir cette automobile, la Bretagne et la voiture (cf. *« s'il y a quelque chose dans ma vie proche d'un loisir, c'est les voyages. Avant, je le faisais seul, maintenant je voyage avec ma compagne »)*.

Dans le cas de Mlle. V., la voiture lui a été offerte en cadeau par ses parents, mais le choix de cette voiture de l'âge familial lui a convenu en deux sens : d'une part, son profil arrondi lui apparaissait comme un jouet, d'autre part, elle a vu (et cela lui a plu) qu'avec un monospace, elle pouvait transporter ses amis, lesquels ne sont pas motorisés et avec qui elle part systématiquement en voyage lors des week-ends et des vacances. Les amis représentent donc pour elle ce que la famille représente pour d'autres. En outre, le dernier niveau d'accord entre la stratégie personnelle et la norme de l'image sociale sera résolu sous peu, ainsi que Mlle. V. le dit, car elle va être *mère de famille*.

Quant à Monsieur T., il s'agit d'un véritable problème d'image car l'importance que ce répondant donne à la « mise en scène » de son style de vie est très grande, en même temps qu'il s'oriente depuis toujours vers la réussite. En effet, pour Monsieur T., le « fonctionnel » et le « confortable », c'est le « beau » (« *Pour moi le confort est le fait d'être entouré du beau : que l'environnement autour me fait sentir bien parce que c'est un plaisir, les choses sont commodes, fonctionnelles, et en même temps, c'est un plaisir de les regarder »*) et le « beau », c'est en réalité une image de pouvoir (physique et économique) :

> *« J'aime les choses belles. La beauté est le mélange d'une force intérieure avec des lignes pures, dépouillées et élancées à l'extérieur. Regardez cette armoire, c'est beau parce qu'elle est solide, imposante, puis c'est du bois, c'est carré, c'est beau. Ce n'est pas forcément cher, en plus. Regardez, par exemple, l'armoire : c'est une armoire chinoise que j'ai ramené depuis un voyage que*

> *j'ai fait en Asie. Tout le monde pense que c'est un truc hyper cher, mais au fait pas du tout, j'ai dû l'avoir payé 10 euros, parce que là-bas c'est comme ça, c'est super courant ».* (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Peugeot 206 cc, groupe A).

Monsieur T. considère être arrivé à un point de sa vie où il s'agit de mettre en harmonie son style de vie (dans lequel il a décidé que la mise en scène devait véhiculer l'« authenticité ») et son style de voiture, qui doit arrêter de donner une impression de sportivité : il faut qu'elle le soit authentiquement.

> « *Je pense qu'elle peut plaire à beaucoup de gens, parce qu'elle a quand même un look sympa mais moi je préfère une voiture authentique ; non pas qu'elle fasse sportive, mais qu'elle le soit. Non pas qu'elle fasse « luxe », mais qu'elle le soit vraiment ».* (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Peugeot 206 cc, groupe A).

Ainsi, la voiture mythique est un objet qui s'inscrit dans un rite de passage entre étapes puisque lorsqu'on change de statut, on change de voiture. La voiture devient même un signe de cette transformation. Ainsi, Monsieur B. (cf. *supra*, possesseur d'un coupé Mercedes SLK qu'il acheté comme un caprice) va bientôt se marier et fonder une famille, Monsieur M. (ancien possesseur d'un Audi TT, puis possesseur d'une Renault Mégane) allait se marier au moment où il a pris ce coupé sportif qu'il « n'est pas normal » d'avoir à son âge, Monsieur T. soit s'installe en couple soit part à l'étranger, Madame V. va être bientôt maman et Monsieur R. est dans une période de transition, partagé entre son statut d'homme mûr et de père de famille avec un enfant encore à la maison et la vie de jeune couple qu'il mène avec sa compagne, qu'il ne peut pas épouser tant que son fils n'aura pas quitté la maison.

> « *L'étape actuelle de ma vie serait un chapitre appelé 'Entre l'avenir et la maison de retraite', dans un bouquin titré 'Maisons de retraite. Y aura-t-il encore une canicule ?' Je ne suis pas du tout pessimiste, mais quand on a plus de 50 ans, ce qui est mon cas, on est à l'âge où on ne se sent pas encore vieux, mais on commence à l'être, ça s'entend, ça se voit. On est vraiment dans un entre-deux* ». (Monsieur R., 55 ans, Paris, divorcé et ayant un enfant adulte à la maison, Peugeot 206cc, groupe A)

Dans la mesure où la voiture correspond toujours à un statut social ou accompagne son évolution, elle occupe un rôle de médiatrice sociale, au même titre que les rites d'initiation et autres grigris, pour passer d'une étape de la vie à une autre.

En somme, l'étude de la composante taxinomique de l'objet passe par la reconnaissance du système idéologique d'appartenance de l'objet qui fait que, dans le cas du meuble comme de l'automobile, les objets accompagnent la vie comme des signes de style et de statut et s'inscrivent, ni plus ni moins que les sociétés ancestrales, comme des marqueurs rituels de la vie en commun.

3.3 La conduite automobile : une éthique individuelle

3.3.1 Figures du discours : les « topoï » de l'automobile et la conduite comme sociolecte

3.3.1.1 De l'idéologie à l'idiolecte : niveaux d'articulation de la norme

§1. Si l'on devait résumer en une seule idée ce qui ressort de l'analyse menée à propos de la relation « un âge de la vie, une automobile », nous pourrions dire que les différentes étapes du parcours de vie sont des sortes de paradigmes dans lesquels les différentes gammes et les orientations stylistiques des voitures s'articulent. La carrosserie est ainsi moins importante que l'étape du parcours de vie, mais il faut néanmoins qu'elle respecte les valeurs du « paradigme vital ». Si ces articulations entre l'idéologie (système de valeurs implicite qui ressort des échanges sociaux circonscrits dans une certaine aire culturelle) et l'axiologie (système de valeurs « local » d'un sujet entendu comme instance du discours) ont lieu, c'est qu'elles sont *co-dépendantes* en raison des deux dimensions de l'expérience (locale et globale, processuelle et systématique). Les pratiques « s'institutionnalisent » dans une société à travers leur itération chez les sujets ; à leur

tour, les pratiques des sujets s'inscrivent dans le système de sens tel qu'il est encadré par la pratique au niveau « social ».

§2. L'articulation de ces deux niveaux de valeurs (*idéologiques* ou collectives et *axiologiques* ou individuelles) est la source à laquelle la diversification des segments de l'automobile a puisé, et c'est aussi dans le travail d'articulation entre ces deux ordres que nous trouvons une première explication aux décalages et aux projets d'« harmonisation » entre ces deux logiques de la valeur (cf. *supra*, ch. 3.2).

A un niveau un peu plus large, dans la description que font les conducteurs de l'image donnée par l'automobile, nous avons déjà repéré un certain nombre de coïncidences ou lieux communs entre usagers, qui vont depuis les plus stables et les plus évidentes, comme le nom de certaines familles d'automobile reconnues (« citadines », « monospace », « sportives »), jusqu'à d'autres formes qui sont partagées par des répondants ayant un ensemble de caractéristiques en commun et qui constituent la base de toute typologie, non pas des « usagers » mais surtout des styles de vie.

§3. En un mot, si l'idéologie se manifeste à travers les différentes étapes de la vie, dans lesquelles s'inscrivent d'une manière ou d'une autre tous les conducteurs, les axiologies majeures sont actualisées par le style de vie des usagers.

FIG. 10 : INDIVIDUALITÉ ET COLLECTIVITÉ DANS LES SYSTÈMES DE VALEURS

INSTANCE DU DISCOURS	SYSTÈME DE VALEUR EN JEU	EXPRESSION DANS LE DISCOURS
Culture	Idéologie	Etapes de la vie
Sujet (individu)	Axiologie	Styles de vie

La différence entre ces niveaux et surtout la possibilité de leur articulation nous portent à croire qu'une analyse plus systématique de ces figures du discours dans lesquelles coïncident les conducteurs permettrait d'aller au delà du style de vie, qui est encore assez général. Pour mieux comprendre d'une part pourquoi l'articulation entre l'idéologie et l'axiologie a été possible et d'autre part, quelles formes prennent ces articulations dans le discours.

Dans ce sous-chapitre, nous allons approfondir la question des étapes idéologiques en interrogeant quelques unes des coïncidences, des phrases toutes faites que nous avons repérées (de la même manière que nous avons, par exemple, identifié l'étiquette « voiture d'égoïste » qui paraît plus appropriée que celle que Floch utilisait pour le mobilier —de « luxe »). Nous explorerons ensuite la manière dont les différents éléments de la conduite sont caractérisés : de la voiture jusqu'au parcours, en passant par l'automobile en elle-même. Et ce, depuis les figures constantes repérées dans le lexique et qui font du discours sur la conduite automobile un sociolecte. Suivre le fil conducteur des figures nous conduit du niveau de l'expérience le plus large qui est celui de l'idéologie au niveau le plus individuel qui est l'expérience sensible, locale, de l'objet.

3.3.1.2 De la construction d'objets de valeur à partir des lieux communs : la conduite comme discours, ses figures comme topoï ?

Faire corps avec la voiture

§1. Au début de ce chapitre, nous avons fait référence au fait que Mme L., mère au foyer ayant des problèmes d'argent, revendique des sensations qui appartiennent la plupart du temps au discours des sportifs. Mme L. utilise ainsi l'expression « faire un avec la voiture » pour exprimer la manière dont on doit se sentir dans l'habitacle, assis dans le siège lors de la conduite. Cette expression, dans la forme la plus figée, « faire *corps* avec la voiture », constitue une véritable « topos sensoriel » chez les conducteurs :

> *« On fait corps avec la voiture, à cause du fait d'être bien maintenu ; et ça c'est assez sympa ».* (Monsieur B., 32 ans, Nice, célibataire, Mercedes SLK, groupe C)

> *« Voilà ! Et là-dedans, j'ai une sécurité, on est bien, elle ne me secoue pas, elle fait corps avec moi c'te voiture ».* (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié avec un enfant ayant quitté la maison, Volkswagen Golf 150 ch, groupe C)

> *« J'ai tout ce qu'il faut autour. Je me sens libre. Je suis enrobé et canalisé ».* (Monsieur F., la cinquantaine, banlieue marseillaise, marié avec des enfants adolescents et adultes, Renault Laguna, groupe C).

> *« C'est comme si on me pliait dans un chausson, les sièges vous prennent, vous êtes partie de la voiture ».* (Monsieur M., 26 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants,Volkswagen Golf, groupe A).

Dans le cas de Madame L., l'usage de cette expression est associé à la tenue de route et celle-ci, à son tour, constitue l'élément central de son impression de sécurité lors de la conduite. L'expression « figurée » *faire corps avec la voiture* est plus généralement une construction relativement figée dans l'usage, si bien que lorsqu'on lance une recherche sur Internet avec cette expression comme requête, on obtient près de deux cents occurrences dont les douze premières concernent la conjonction thématique automobile + sport. Des sièges (généralement dits « baquets »[102], pour permettre de diminuer les mouvements latéraux et donc de « suivre » le mouvement de la voiture au niveau de sa trajectoire), on va ainsi jusqu'aux cours de pilotage pour « apprendre à faire corps avec la voiture »[103]. Ainsi, ce thème est fait de trois éléments basiques : /*enveloppement*/, /*synchronie*/ et quelque chose comme /*augmentation des sensations*/. Le premier est la condition nécessaire du second (pour entrer en synchronie avec la voiture, il faut être quelque peu enveloppé ou dans une position telle que le corps du conducteur épouse au maximum le mouvement de la voiture). Le troisième (augmentation des sensations), rendu possible par le premier (enveloppement), a permis à Mme. L de s'approprier l'idée selon laquelle *on sent bien* la route (puisqu'on est en synchronie avec la voiture). En réalité, on la sent davantage que dans une assise « non enveloppante » et cela donne une idée de « tenue » accrue, ou plus précisément, de *saisie*. La structuration du schéma de sécurisation est ainsi fournie par la troisième valeur, celle de l'augmentation des sensations de la route. En revanche, chez des conducteurs aux habitudes plutôt « sportives » en matière de conduite, le thème « faire corps avec la voiture » se décline prioritairement à travers l'augmentation des sensations, qui constitue une fin en soi et pour laquelle il est nécessaire d'être *bien installé* (par l'intermédiaire de sièges enveloppants, comme nous l'avons vu) :

> [L'INTERVIEWÉ] : « *Je vais vous dire, avant celle-ci, j'en avais une que j'ai gardée d'ailleurs trois ans. J'ai été obligé de la revendre parce que j'étais mal dedans.*
>
> [L'INTERVIEWER] : *C'est quoi être « mal dedans » pour vous ?*

[102] http://www.blog4auto.fr/bacquets-de-sportives-ma-selection/ [page consultée le 10 septembre 2008].

[103] http://www.sports-cars-unlimited.com/ecole_forfait.html [page consultée le 10 septembre 2008].

> [L'INTERVIEWÉ] : *Ben, j'étais mal assis ! J'étais assis et chaque fois que je prenais le volant, j'étais comme ça* [il partait en oblique, un peu de côté, ndlr]. *J'arrivais pas à rester, j'arrivais pas à l'avoir avec moi, la voiture ! Je veux dire* la tenir *: c'est moi qui te guide et non pas toi qui me promènes où tu veux, v'là !* » (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié avec un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

D'autre part, l'élément « synchronisation » est développé dans une aspectualité durative et non plus terminative, comme dans le cas de Madame L., en raison de la différence de valeurs entre les deux conducteurs. En effet, la synchronie se déploie dans un processus qui commence par le caractère enveloppant des sièges. Celui-ci permet d'accroître les sensations, les saillances latérales des sièges fonctionnant comme des marqueurs, des « accents », des « augmentations du ton » du mouvement, notamment dans les courbes. L'objet de l'enveloppement n'est pas tant d'*être tenu* que de *sentir la confrontation* avec le corps de l'automobile, de *tenir présente* l'automobile comme un Autre. La synchronisation fonctionne ici comme un métaterme de l'opposition entre l'automobile et le pilote. Enfin, le *conducteur*…

Aller d'un point A à un point B

§2. Cela étant dit, *faire corps avec la voiture* n'est pas la seule thématisation de valeurs et figures de l'automobile que nous pouvons trouver dans le discours des conducteurs. D'autres expressions typiques sont liées à d'autres formes de plaisir de conduite, ou d'interprétation de la fonction. Si *faire corps avec la voiture* rend compte d'une quête de focalisation chez les amateurs de sensations, d'autres quêtes beaucoup moins investies affectivement sont courantes. Ainsi, celle qui se trouve peut-être aux antipodes de *faire corps avec la voiture* se traduit par une expression tout aussi typique qui fait davantage référence au rôle de l'automobile : « aller d'un point A à un point B ».

Dans cette mise en figure d'une ligne droite, « la relation à l'automobile est atone et se veut très fonctionnelle » : la voiture n'est ici qu'*un outil*.

> *« C'est pas* ni une contrainte ni un plaisir. *C'est un geste qu'on fait parce qu'on veut se transporter (et de toutes façons, moi je me repose toujours avant de conduire). C'est* une obligation*, parce qu'on doit se déplacer d'un point A à un point B pour faire* ses affaires*. S'il y avait un terrain d'atterrissage, j'aurais certainement mieux un avion pour moi tout seul ».* (Monsieur W., Paris, 30 ans, célibataire, Opel Astra, groupe A)

> *« C'est essentiellement un outil qui est nécessaire, mais que je l'aime parce que c'est moi qui l'a choisie. Mais avant tout, c'est un outil de transport, elle sert à aller d'un point a à un point B ».* (Mme T., 55 ans, banlieue parisienne, mariée avec des enfants adultes, Peugeot 307 SW, groupe A).

> « *Je considère que la voiture est un centre de dépenses. Je suis un fan des tableurs Excel et je me rends compte de ce que ça coûte une voiture… On arrive à dépasser le coût d'habitation et je trouve ça ridicule, ça m'intéresse pas. La voiture est un moyen de transport. Point. C'est une liberté car la possibilité d'aller d'un point A à un point B, de faire ce que l'on veut. Le jour où j'ai eu mon permis c'était la liberté, la possibilité d'atteindre la ville la plus proche du village en toute autonomie ».* (Monsieur D., 30 ans, en couple, banlieue parisienne, Smart Fortwo, groupe A)

> « *Il y a des gens pour qui la voiture est aussi un signe extérieur de richesse, de ascension sociale, pour moi c'est pas ça. Pour moi, c'est un instrument pratique pour pouvoir faire de voyages (c'est-à-dire, pouvoir aller vite d'une façon confortable), pour me déplacer d'un point A à un point B* ». (Monsieur R., 55 ans, Paris, divorcé et ayant un enfant adulte à la maison, Peugeot 206cc, groupe A).

> *« J'aime bien conduire, c'est un plaisir, le plaisir de pouvoir me déplacer d'un point A à un point B ».* (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, Renault Scénic TdI, mariée avec un enfant en bas âge, groupe A)

La conduite ainsi mise en figure ressort comme une contrainte qui est toutefois imposée par d'autres choix qui, eux, sont appropriés : des loisirs impliquant des charges spécifiques comme chez Monsieur H (une obligation « pour faire ses affaires »), l'envie d'être autonome (« c'est une liberté », Monsieur D.). C'est dans cette négociation que s'inscrit le propos de Mme. T. qui reconnaît que même dans cette atonie, il y a des espaces pour exprimer sa propre volonté (un « outil qui est nécessaire » et apprécié car choisi). Et la progression dans l'appropriation de la fonction « plate » du parcours continue jusqu'au point où Mme. C. appelle cela « un plaisir » (bien que par ailleurs, elle reconnaisse qu'elle n'est pas nécessairement satisfaite de la conduite dans son monospace).

3.3.1.3 Profondeur de l'investissement : les figures de l'automobile et la fonction de l'objet

§1. Ces propos sur le thème *aller d'un point A à un point B* présentent deux aspects intéressants par rapport à celui de *faire corps avec la voiture*. D'une part, ils mettent en lumière différents degrés de la tension entre contrainte et décision personnelle. Ainsi, pour Monsieur H., l'aspect contraignant n'est pas très important compte tenu du fait

qu'il se donne les moyens d'effectuer cette « obligation » de conduire dans les meilleures conditions ; pour Monsieur D., l'automobile s'inscrit dans une relation qui est beaucoup plus « subie », mais c'est aussi lui qui donne à la voiture le rôle le plus important : la voiture comme instrument de liberté est somme toute la transformation de l'objet de transport, du « centre de dépenses », en un objet magique ou aux fonctions « divines » dans le sens de la mythologie comparée[104]. Entre les deux, Madame T. situe la part du choix (et de la forme) comme le lieu d'expression et de plaisir dans un champ fonctionnel : en somme, elle réalise l'action « mythologique » de joindre l'utile à l'agréable, qui a été tant discutée par Floch par rapport à la manipulation que J. Baudrillard dénonce dans *Le système des objets* (cf. *supra*, ch. 3.2).

D'autre part, on notera que cette tension entre contrainte et liberté est une forme différente de « confrontation » qui a pour centre la voiture : dans le cas du *faire corps avec la voiture*, l'augmentation des sensations procure de la sécurité à Mme. L. ou bien la confrontation corps à corps donne lieu à la synchronisation. Ce n'est plus la confrontation de la contrainte et du plaisir, mais des deux corps qui résolvent leur opposition dans la synchronisation. Deux éléments ressortent donc comme des constantes de ces thématisations dans le discours des conducteurs : une relation polémique et une profondeur par rapport à l'investissement passionnel dans lequel se situe le rapport à l'automobile. Un peu comme la profondeur des gammes dans chacun des « paradigmes » représentés par les âges de la vie.

Voir le paysage défiler

Enfin, un troisième thème récurrent dans le discours des conducteurs est celui de *voir défiler le paysage* :

> *« C'est plus le fait d'être bien dans sa voiture et en contact avec ce qui nous entoure. J'aime bien voir défiler le paysage, parce que j'aime bien voir un maximum de choses ».* (Mlle. V., 38 ans, Paris, célibataire sans enfants, Peugeot 307 SW, groupe A)

[104] Dans les récits mythiques étudiés dans le cadre de l'idéologie indoeuropéenne, G. Dumézil décrit l'objet magique comme ayant un pouvoir sur la matière, un faire être, cf. *supra*, Ch. 1.

> *« J'aime bien l'idée de se faire un peu peur, les sensations d'accélération et du freinage dans l'estomac, puis les sensations visuelles : le paysage défile, c'est comme être dans une autre dimension »* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié avec un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

> *« C'est pour moi la même chose, et quand je suis en train de faire une descente en vitesse, je me vois moi-même comme si j'étais sur une moto. On oublie tout, c'est comme si on était dans un trou noir, dans une autre dimension, dans une faille spatio-temporelle où les choses défilent à toute vitesse, quelque chose comme une griserie et aussi quelque chose d'inquiétant. Dans la voiture, c'est pareil »*. (Monsieur M., 37 ans, banlieue lyonnaise, en couple avec deux enfants, Citroën Xsara Picasso, groupe A)

> *« Je m'astreins à ne pas dépasser les 160. Je sais qu'elle va à 220 km/h. J'ai essayé pour voir. A 200, elle roule. Mais je ne suis pas pilote. A 200, elle se met à trembler. On a l'impression qu'au moindre coup de vent elle va s'envoler. Au delà de 160, on sent un changement. Les choses vont beaucoup plus vite et ça va trop vite. La tension monte,* les paysages défilent complètement*. Même avec une grosse BMW, je n'irais pas au delà des 160. Les radars, je m'en fous »*. (Monsieur R., Paris, 32 ans, marié avec un enfant en bas âge, Peugeot 406 16v 110 ch., groupe C)

> « *C'est une sensation de vide. J'ai jamais sauté en parachute, j'aurais envie, mais je pense que cela pourrait être équivalent. On est au milieu de nulle part ; c'est comme quand vous êtes en dessous de votre couette en train de rêver un truc. C'est pas angoissant, le vide. J'aime bien ça tel que j'aime rouler en voiture la nuit sur l'autoroute. Pour moi, c'est un peu la même chose : c'est calme, les choses défilent, ça a un côté irréel, onirique. Il y a presque pas de repères, on peut calmement réfléchir, on est pas pressé même si on va vite…* » (Monsieur M, Paris, 28 ans, marié sans enfants, Renault Megane II, groupe A)

Dans le thème du paysage qui défile, la relation polémique que nous avons constatée précédemment s'instaure non plus entre le *corps* du conducteur et celui de la voiture, ni entre le *vouloir* du sujet conducteur et la *contrainte* représentée par la voiture, mais entre le *régime temporel* dans lequel se situe le sujet et celui du monde perçu qui, en inversant l'ordre des choses (ce n'est plus le sujet qui est en mouvement, mais le monde qui l'entoure), génère une sensation d'irréalité d'ailleurs assez passionnelle : grisante , excitante, mystérieuse.

Ce rôle prédominant de la perception et de ses modifications est donc plus complexe que dans les deux autres cas. Si dans le thème de la téléologie du déplacement (*aller d'un point A à un point B*), l'investissement est nul ou bien ne porte pas sur la conduite proprement dite, dans le thème de l'incorporation de l'auto (*faire corps avec la voiture*), la conduite est appropriée sur une base sensorielle éminemment tactile, alors

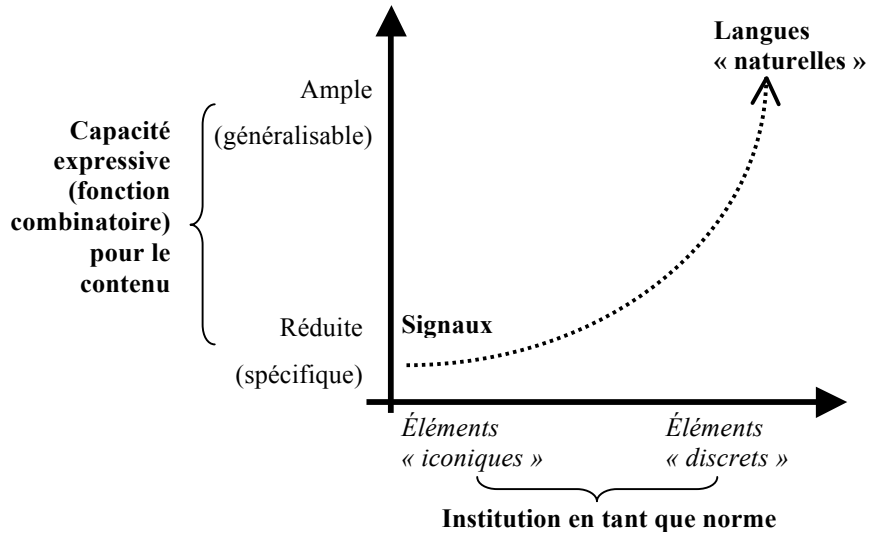
que dans ce troisième cas de perception inversée (*voir le paysage défiler*), c'est la vision qui est mise en avant.

En somme, ces thématisations du parcours en voiture fournissent une image de l'objet de valeur construit par l'interaction avec l'automobile. Elles sont donc des figures de la fonction de l'automobile. Cette dernière sert à différents niveaux de fonction : pratique comme dans le cas du déplacement, mais aussi beaucoup plus « symbolique », et, pour approfondir la distinction du « ludique » que nous avons initiée dans le sous-chapitre précédent, beaucoup plus « somatique », avec ses deux variantes : l'une à dominante plutôt *tactile et gestuelle* et l'autre à dominante plutôt visuelle.

Quoi qu'il en soit, on distingue à partir des trois thématisations mentionnées trois figures différentes du parcours en voiture : le déplacement (dans la téléologie du parcours), le transport — comme dans le *transport amoureux* — du faire corps avec la voiture et le voyage (dans une autre dimension, figurée par l'inversion des régimes temporels dans la perception du paysage en train de défiler).

Dans la première partie, nous avons fait référence au fait que le phénomène du *langage* est transversal aux différentes productions culturelles, mais présente différents degrés de systématicité et, de ce fait, d'abstraction. Par exemple, on connaît à l'heure actuelle des langages avec un fort degré de systématicité : les langages artificiels ou numériques. Par la combinaison d'un nombre limité de « caractères » ou « objets-pièce » (dans ce cas, le 0 et le 1), ils permettent de créer un nombre très important d'objets signifiants tiers (actions, positions, mouvements, etc.). Les langues « naturelles », avec ou sans alphabet, sont d'autres exemples d'une très grande systématicité et constituent la référence pour la fabrication des « langues artificielles ». Inversement, le « langage » mis en place par les signaux, par exemple le feu rouge, offre un degré très bas de systématicité : une couleur indique une action, aussi est-il très spécifique.

FIG. 11 : SYSTÉMATICITÉ TENSIVE DU PHÉNOMÈNE DU LANGAGE



Comme ces exemples en témoignent, la récurrence de ces expressions relatives à l'automobile rend compte de la mise en marche d'un processus d'« institutionnalisation » ou de normalisation. C'est dans ce type de dynamique que l'on peut affirmer que ces expressions sont des formes presque « sociolectales » dans le discours sur l'automobile, dont l'analyse doit tâcher d' établir le contenu, ou, pour le dire dans des termes plus saussuriens, le *fonctionnement d'ensemble*[105].

[105] La discussion relative au langage et aux processus de langage étant sous-jacente à notre étude sur la sémiotique des objets, elle se retrouve transversalement dans cette recherche. Si dans la première partie il en a été question pour évoquer le processus de systématisation des objets non-linguistiques et dans cette deuxième partie, pour illustrer des formes signifiantes « en devenir » par normalisation, partage et application dans la pratique d'un objet à haut contenu culturel (l'automobile), dans la troisième partie, nous reviendrons sur le sujet pour évoquer la manière dont ce type de recherche d'une part a donné naissance à la sémiotique et d'autre part, permet d'avancer dans la réflexion théorique sur l'articulation du culturel et du matériel dans la formation du langage.

3.3.2 Figurations : attributs, style et valeurs. Des figures du déplacement aux rôles thématiques puis à l'émergence des objets de valeur

3.3.2.1 Variations dans les figures de valeur : éléments pour l'analyse des articulations entre niveaux du discours

§1. Le statut de thématisation des expressions que nous venons de citer ne doit pas induire en erreur : elles se réfèrent à des valeurs comme la sécurité, la fonctionnalité ou la praticité et l'émotion qui ne sont pas *données* mais *construites* dans le discours. En contrepartie, lorsque des termes comme « compacité », « polyvalence » ou même « sécurité » apparaissent, ceux-ci ne peuvent être pris pour des « signaux » : ce sont des figures qui servent à exprimer des contenus portant des objets de valeur (au sens de la sémiotique narrative) qui dépendent de la stratégie dans laquelle s'inscrit le conducteur par rapport à la norme sociale. Citons pour exemple Monsieur C. qui assume sa situation de famille et décide de changer de carrosserie tout en restant dans le paradigme statutaire sur lequel s'aligne son parcours de vie.

Compacité : de la taille à l'ordre

Concernant la première de ces « figures de valeur », la *compacité* par exemple, on aurait naturellement tendance à la classer comme une valeur relative à la taille de l'automobile, ce que certains conducteurs confirment :

> *« Ça fait partie de l'ensemble compact de la voiture. Il y a pas beaucoup de place arrière, mais c'est pas grave parce que j'ai pas l'habitude de prendre du monde ».* (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A).

En entendant la compacité comme un attribut physique relatif à la taille, la voiture *compacte* peut alors porter des valeurs telles qu'*agilité* et *maniabilité*. Cependant, pour d'autres, la compacité peut signifier un effet d'intégration de la forme. Par ce biais, la compacité communique une certaine solidité ou fiabilité, l'ensemble donnant l'impression d'être construit comme s'il s'agissait d'une seule pièce.

> *« La [photo] 7 fait trop compacte, ça fait trop un 4x4, on dirait, mais ça fait un* cube, tout ramassé *».* (Monsieur F., 30 ans, banlieue parisienne, marié sans enfants, Ford Focus, groupe A)

> *« Elle est compacte, on dirait une grosse brioche. Ma femme a une Ford K, c'est pareil, c'est rigolo ces voitures* tout en rondeurs *»*. (Monsieur M., 37 ans, banlieue lyonnaise, en couple avec deux enfants, Citroën Xsara Picasso, groupe A)

> *« Par contre, elle est compacte, elle a l'air costaud, mais tout bien rangé. Ça a l'air* d'une seule pièce *»*. (Monsieur C., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Nissan Almera, groupe A)

> « J'avais le choix entre la Nissan (Micra) et la Seat et j'ai préféré la Seat parce qu'elle est *plus assise, plus compacte* que la Nissan. La Seat est un peu plus lourde » (Mme. L., 46 ans, Paris, mariée avec un enfant adolescent à la maison, Seat Ibiza, groupe A)

Si l'association de la compacité à la taille fait d'elle un attribut physique, lorsque les répondants se réfèrent à la compacité en termes de valeur d'unité ou de continuité, la figure de la compacité porte davantage sur une certaine esthétique de la forme, qu'elle soit intérieure ou extérieure et que cette impression soit positive ou négative. Pour Monsieur F. par exemple, la compacité est une valeur négative puisqu'elle donne à la voiture qu'il est en train d'évaluer un aspect « ramassé » et celui-ci est lié à une forme carrée. La compacité peut également être jugée « rigolote » *par sa rondeur* (cf. Monsieur M.). C'est aussi la rondeur qui suggère à Madame L. l'impression que la voiture est « assise » et donc lourde (et donc *sécurisante*). Monsieur C. n'évoque plus l'extérieur mais l'intérieur de la voiture qu'il décrit comme « costaude » par l'effet de sa compacité, de son unicité, qui lui donne l'impression que *tout est à sa place*. Nous pouvons donc synthétiser ces propos en considérant que lorsque la compacité se réfère à la forme extérieure, l'impression esthétique qu'elle suggère est positive dès lors qu'elle est associée à la rondeur et négative si elle est associée à une forme carrée. Dans l'évaluation que fait Monsieur C. de la compacité comme attribut de l'architecture intérieure de la voiture, celle-ci a perdu toute connotation directement physique (pas de référence à la taille, la rondeur ou une autre forme géométrique). La compacité est ici simplement un trait de style évoquant une certaine idée d'ordre. Ce que d'autres répondants réaffirment :

> *« Les jantes, c'est moi qui les a choisies. Il y avait le choix de quatre ou cinq modèles et j'ai pris* les plus simples*. Je voulais quelque chose en alliage et couleur argenté, mais pas pour autant tape-à-l'œil. Je trouve qu'elles vont bien avec la voiture, elles sont solides et compactes ».* (Monsieur M., 26 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, Volkswagen Golf, groupe A)

> *« Elle est compacte. Rien ne gêne. Tout coule de source. Un peu comme l'Audi A3. Elle est compacte, elle est finie, et on se retourne sur son passage tellement elle est belle ! On la voit passer. Elle est magnifique ».* (Mlle. M., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Toyota Celica, groupe C)

« *Rien ne gêne, tout coule de source* » est une idée relative à un certain ordre, comme dans l'expression de Monsieur C. sur la compacité ; « *solides et compactes* » possède une valeur de simplicité qui est le propre d'un style discret (par opposition au « tape-à-l'œil » que Monsieur M. dénonce). Dans cette « dématérialisation » de l'image de la compacité, celle-ci devient le trait distinctif d'un style en nuances, véhiculant des valeurs de plus en plus symboliques (la compacité qui évoque la simplicité qui évoque la discrétion), voire l'ordre du Beau. Cela étant dit, si la compacité peut signifier autant de choses différentes, c'est par un contenu qui se forme sur la base d'une constatation physique, qui admet plusieurs nuances :

> *« Compact, ça veut dire hauteur = largeur = longueur. C'est ramassé. Le 4x4 est compact. La TT est compacte. C'est l'isométrie des volumes ».* (Monsieur G., la cinquantaine, marié, un enfant adolescent, Ford Focus, groupe B)

En somme, nous voyons que l'idée de la compacité peut être non seulement appréciée ou rejetée, mais aussi être perçue à différents niveaux d'abstraction.

Polyvalence : de l'action au geste de pouvoir

La polyvalence est une figure tout aussi variable. Pourtant, il serait facile de la considérer comme une valeur *pratique*. D'ailleurs, dans le paragraphe précédent, nous avons vu comment la caractéristique principale de la voiture de l'âge « pour élever ses enfants » est celle de la polyvalence, entendue comme la capacité de déployer plusieurs rôles, même si la fonction motrice qui en résulte est quelque peu laissée de côté. En cela, la polyvalence s'oppose aux jugements d'exclusivité et se trouve donc à l'extrême opposé du luxe. C'est pourquoi dans l'axiologie de la valeur proposée par J.-M. Floch, elle correspond au pôle « pratique » de la valeur. Cependant, la valeur de polyvalence porte un contenu nécessairement ancré dans le pouvoir, certains conducteurs la considérant soit comme un surplus de valeur, soit comme la réunion de contraires et la résolution de tensions :

> *« C'est une voiture qui résout le problème de la berline. C'est pour des gens qui aiment la forme de voiture mais qui ont des besoins d'espace. Du coup, ce sont des voitures très polyvalentes : ils ont un pouvoir de moteur, de confort et d'esthétique d'une berline avec plus de place ».* (Monsieur R., 45 ans, banlieue parisienne, marié, des enfants adolescents à la maison, Mitsubishi Pajero Sport, groupe A.)

> *«* Puissance, fiabilité, sécurité. *On sait qu'on peut contrôler, on est dans le luxe, mais pas le luxe Cayenne, mais le luxe de se dire 'je suis tranquille', je sors ce soir, je fais ce que je veux, qu'importe ce qui se passera sur la route, j'arriverai certainement : la neige, une tempête, un détour… Le luxe d'avoir une voiture qui est* effectivement polyvalente *».* (Monsieur P., 31 ans, banlieue parisienne, marié sans enfants, Toyota Landcruiser, groupe A)

« Polyvalence » dans ces discours signifie « protection », « solidité », « fiabilité », toujours sur la base d'un pouvoir faire qui est au fond de la valence. C'est alors qu'elle peut devenir un *luxe*, comme dans le discours de Monsieur P. La complexité de la polyvalence ainsi définie est à lire non plus comme la multiplicité (quantitative) de compétences pragmatiques, mais comme la démultiplication (qualitative) de valences qui font d'elle une *valeur qui peut être pratique* (comme dans le cas des voitures « familiales ») mais aussi « critique » par sa complexité (logique « et… et… » au lieu de « ou… ou… »).

Pour cette raison, la polyvalence est en passe de devenir une qualité transversale aux voitures, indépendamment de leur situation « axiologique » : il existe toujours une déclinaison possible de la polyvalence dans chaque type de voiture. Par exemple, le 4X4 SAV est un concept né à partir du besoin de polyvalence hérité de la condition « familiale » de cet âge de la vie. Cependant, ce besoin de polyvalence est exprimé désormais comme surplus de valeur, comme modalisation de l'action, donc comme un *pouvoir faire* dont la première partie de l'expression est la plus importante.

Ce type de transposition s'exprime aussi dans l'évolution de certaines voitures pourtant classées comme « voitures d'égoïste » (donc sans aucun « besoin » de polyvalence). Lorsque la polyvalence est inscrite dans un niveau de valeur aussi abstrait, on peut ne pas apprécier qu'une voiture qui se considère polyvalente ne puisse pas « aller partout », mais cette expression ne fait plus nécessairement référence au milieu routier mais social, à cause du style visuel :

> « [les 4X4 de ville] *J'aime pas trop ; elles sont pas racées ; elle sont pas vraiment multitâches ; la Z3 a un coffre qui correspond bien à ce qu'on veut mettre dedans. Elles ont beaucoup de facettes, mais elles sont partout moyennes ; mais la CL5, j'aimerais bien l'avoir ».* (Monsieur N., 39 ans, Alpes-Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, Groupe C)

Monsieur N. considère ainsi sa voiture (une BMW Z3, voiture sportive à deux places) comme étant plus polyvalente —ou « multitâches »— qu'un 4X4, qui n'est pas « multitâches » mais « multifacettes ». Pour comprendre cette apparente contradiction, il faut savoir que, dans l'« idiolecte » de monsieur N, « exceptionnel » signifie plutôt « aux normes » :

> *« Sans cuir ou sans le coffre, très grand, je ne l'aurais pas prise. Il faut qu'elle soit* aux normes : exceptionnelle*, mais avec les mêmes atouts qu'une voiture de monsieur tout-le-monde : un grand coffre pour mettre les valises, des trucs de rangement, pas basique comme une Ferrari, pas uniquement dédiée à faire seulement du sport ; qu'elle ait plusieurs côtés, qu'elle fasse aussi bien tout ; c'est dur de trouver une voiture racée et en même temps avec beaucoup d'atouts ».* (Monsieur N., 39 ans, Alpes-Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, groupe C)

Nous ne pouvons pas manquer de remarquer la chute de ce propos qui évoque les valences ou avantages souhaités pour la voiture en termes d'« a–tout ». En un mot, pour monsieur N., c'est tout ou rien. Il est donc *normal* qu'une voiture polyvalente « uniquement » au niveau de la motorisation soit considérée comme « moyenne » au sens de « à mi-chemin », « pas achevé ». Dans le fond, il n'y a pas de contradiction entre la quête de la polyvalence, propre à la voiture de l'âge familial, et la possession d'une voiture d'égoïste. Le surplus de valeur ou de pouvoir faire dans les voitures d'égoïste a aussi été exprimé dans la possibilité d'avoir deux sièges extra à l'arrière de voitures typiquement biplaces. Cette capacité installée supplémentaire est la figure d'un « pouvoir en puissance », une image dont la force modale (véritable démultiplication de la modalisation de l'acteur) ne saurait être ignorée.

> *« Elle est polyvalente. Elle est assez vaste à l'intérieur, on peut mettre des gens à l'arrière et elle est très sport… On peut monter à 4 ou 5, le coffre est grand… »* (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)

S'il existe plusieurs façons de comprendre la polyvalence, on peut considérer que celle-ci porte le même contenu (surplus de valeur) mais investi à différents niveaux de

l'expression : au niveau des « choses que l'on peut faire avec », comme dans les voitures de l'âge familial, au niveau de la stratégie ou bien du projet de vie que la personne s'est donné, comme dans le cas de Monsieur N., ou enfin, au niveau des programmes d'action en entier qui permettent la démultiplication de valeurs profondes au besoin.

> *« C'est toujours dans un esprit « couteau suisse ». Vous allez dans une petite route en Bretagne où il y a plein de caillasse, et puis vous soulèverez votre voiture. Puis, ça a un côté ludique. Après vous pourrez vous dire tiens, je vais essayer cette autre route qui est sympathique, pour me faire plaisir ».* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A)

Sécurité : la confiance en tout et son contraire : question d'agentivité

La sécurité est aussi une valeur variable, même si on pourrait penser qu'elle correspond à un besoin « universel ». Cette figure de valeur est tellement vaste que même mécaniquement, le design automobile distingue la *sécurité active* de la *sécurité passive*, la première désignant des aides à la conduite et la deuxième des dispositifs de diminution des risques en cas d'accident. Même si l'on peut penser qu'en mécanique il n'y a pas de place pour les nuances et les polémiques, c'est pourtant ce qui se passe, par exemple, dans la discussion qui oppose ingénieurs mécaniciens, pilotes et public de Formule 1.

En effet, certains considèrent que les aides à la conduite sont primordiales tandis que d'autres ne les veulent pas, estimant que cela nuit non seulement au sport, mais à la sécurité même de la course, en brouillant les sensations du pilote. La sécurité a donc à voir tantôt avec ce que l'on fait, tantôt avec ce que l'on évite de faire, mais aussi avec la « capacité installée » dans la voiture et la maîtrise du sujet de l'action... entre autres :

> *« Je me sens en sécurité parce qu'elle a un* habitacle renforcé*, des* airbags *latéraux, un* long bec*,* le capot long *me met en sécurité ».* (Monsieur N., 39 ans, Alpes-Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, Groupe C)

> *« Ça rejoint un peu le reste, quoi, c'est la sécurité…quoi. Et là, je crois qu'y a différents types de sécurité dans la voiture… et ça doit être un minimum chaleureux et accueillant … C'est-à-dire qu'il faut pas que ce soit… Un peu l'Audi TT : c'est une voiture qui est assez sobre, avec de l'aluminium, bien finie,* une sorte de cocon*… »* (Monsieur M., 24 ans, Paris, en couple, Audi TT, groupe C)

> *« Même quand elle est neuve, on a l'impression de l'avoir depuis longtemps. Moi, j'ai tendance à ne pas me souvenir des voitures que j'ai eues, hormis la Mini. C'est peut être le fait qu'elle n'a pas un look extravagant, mais des lignes assez* simples et rassurantes car connues *».* (Mlle. L., 31 ans, Paris, célibataire, Landrover Freelander, groupe A)

« Je ne me sentirais pas en sécurité à l'arrière d'une trois portes. C'est un plaisir qu'on se fait mais qui n'est pas rassurant pour les autres. C'est un peu égoïste et pas pratique. Il n'y a que deux places, pas de coffre quand elle est décapotée ». (Mme. F., 50 ans, Paris, mariée avec des enfants adultes, Peugeot 307, groupe B)

« Je pense que les autos françaises, on a trop gommé ça, ou l'on a encore un plaisir de conduite et la voiture n'est pas forcément inconfortable. Par exemple, chez Alfa Roméo. Je pense que ça relève d'une volonté technique des constructeurs pour faire que le conducteur n'ait pas peur et qu'il se sente *en sécurité ; mais qu'il se sente seulement, car* il ne le sait pas *forcément »* (Monsieur F., Paris, 53 ans, marié avec des enfants adultes, Renault Avantime, groupe A)

« *Le sentiment de sécurité, c'est* le silence *qui le crée*. » (Monsieur A., 52 ans, Paris, marié, une enfant adolescente, Renault Laguna 2, groupe C)

« Avec la Laguna, le risque, c'est qu'on se retrouve à 150 sans s'en rendre compte. On n'a pas de bruit alors on ne se rend pas compte de la vitesse. *On se sent en sécurité »*. (La femme de Monsieur A., 52 ans, Paris, marié, une enfant adolescente, Renault Laguna 2, groupe C)

« *C'est la sécurité active,* c'est soi-même qui la fait *; ce n'est pas parce qu'il y a une tôle plus ou moins épaisse que je vais être en sécurité, puisque rien ne change le fait qu'un impact à 120 Km/h multiplie de façon exponentielle la force du choc* ». (Monsieur H., Paris, 70 ans, marié, un enfant adulte ayant quitté le foyer, Citroën Xsara Picasso, groupe A)

« Ce que j'aime le plus de cette voiture c'est d'être en dessus, c'est très sécurisant et le fait que ce soit quatri-motrice permet qu'elle tienne bien la route. Finalement, son confort ». (Monsieur M, 49 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents, Landrover Discovery diesel, groupe A)

En ce point, la variabilité est particulièrement sensible et déroutante : tandis que les uns voient la sécurité dans les gestes du conducteur, les autres estiment qu'elle réside dans la solidité de la carrosserie. Qui plus est, pour certains, la solidité est donnée par l'épaisseur des matériaux et pour d'autres, par leur flexibilité. Enfin, les uns donnent une importance toute particulière au son que la porte fait en se renfermant, comme un signe clair de robustesse et donc de sécurité, alors que d'autres, comme Madame L., miseront sur la tenue de route (donnée par le faire corps avec la voiture).

Notons que, pour Mme L., la position de conduite en hauteur est source d'insécurité, elle est ressentie comme une perte des repères spatiaux, alors que pour la plupart des répondants ayant fait l'expérience de la conduite dans cette position, celle-ci est un avantage sécuritaire. Parmi eux, certains considèrent que cette position permet

une meilleure anticipation (très courant chez les conducteurs expérimentés), d'autres qu'elle contribue à mettre les autres à distance (très courant dans le 4x4). Indépendamment de ces variations, on constate dans tous les cas que la sécurité possède nécessairement un fondement sensoriel important, comme l'indiquent les figures du son de la porte ou de la position en hauteur. Ainsi, Mme L. (cf. *supra*, Paris, 49 ans, conductrice d'une Seat Ibiza) constitue une exception car sa perception de la sécurité est liée à l'adhérence et non à la hauteur ; autrement dit, sa logique sensorielle valorise la spatialité à l'horizontal, à l'opposé de la verticalité que suppose la hauteur. La discussion sur la sécurité active est une discussion sur le rôle que le pilote a à jouer dans la conduite et pour cela, elle implique le rôle de la voiture. Pour certains, les différences de statut entre le conducteur et l'objet mécanique sont indépassables.

> *« Souvent les gens ne savent pas s'en servir des aides, parce qu'ils ignorent les limites, comme dans le cas de l'ABS : a quoi ça sert ? Ben, c'est un système d'anti-blocage des freins. Le mec, il se met débout sur le frein, mais c'est pas le but de l'ABS, le but c'est de garder le pouvoir directionnel de la voiture, c'est-à-dire de pouvoir freiner à fond tout en dirigeant la voiture. La plupart des gens ne s'en sert pas de l'ABS comme ça. Ils ne cherchent plus à tenir le volant ».* (Monsieur M, 49 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents, Landrover Discovery diesel, groupe A)

> *« Je pense qu'il y aurait beaucoup moins d'accidents si les gens savaient que la voiture, c'est de la mécanique, que ça se domine, quoi. C'est comme un chien. Elle ne fera que ce que vous lui demandez de faire, c'est tout. Elle est pas intelligente, la voiture. Si vous l'avez pas compris, c'est pas parce que vous avez 200 airbags et que vous avez les ABS que ça va changer les choses ».* (Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes, Citroën C5, groupe A)

En somme, tout le monde n'attribue pas les mêmes valeurs aux attributs physiques de la voiture et les mêmes attributs ne donnent pas lieu nécessairement aux mêmes valeurs. Il faut pour cela reconnaître que les attributs (physiques) que l'on prête aux actions, aux objets et à l'espace-temps s'articulent à un niveau supérieur donnant lieu à des traits de style, qui à leur tour s'intègrent aux axiologies, ces dernières se positionnant par rapport à l'idéologie. L'objet de valeur de la voiture dépend de nouveau de l'articulation que l'instance du discours fait de la pratique automobile entre son axiologie personnelle et l'idéologie ou normativité sociale.

Pour éviter des confusions, nous proposons donc de distinguer le statut des attributs physiques (spatialité, position, etc), des traits stylistiques (compact, rassurant,

technique) et des valeurs (construites au cas par cas par une stratégie). Nous verrons ainsi s'articuler l'implication des sujets de l'action avec les ordres sensoriels…

3.3.2.2 Récits de conduite, figures du temps et rôle de l'automobile

§1. A partir du discours des conducteurs, nous avons donc pu isoler trois figures du parcours, que nous avons associées au transport, au déplacement et au voyage. Si le parcours en voiture est mis en figure dans le discours des conducteurs, cela implique que les autres acteurs de l'action le sont aussi, c'est-à-dire l'automobile et le conducteur. Or, si les figures du parcours fonctionnent comme des thématisations, les figures des acteurs permettront l'émergence des rôles thématiques. Nous venons d'en avoir un aperçu avec le propos de monsieur B. relativement à la sécurité : pour lui, en effet, l'attribut /*intelligence*/ oppose fondamentalement les figures du conducteur et de l'automobile, c'est pourquoi, le rôle du sujet, par son *savoir faire*, ne peut être comparé à la compétence de la voiture, qui ne s'exprime, elle, que mécaniquement (c'est-à-dire comme un simple *pouvoir faire*).

On remarquera que monsieur B. compare la voiture à un chien, dans son statut de non intelligence. La voiture en ressort comme un instrument que la main de l'homme précède : la figure de l'artefact. Tout ceci se retrouve dans le récit qu'il nous fait lorsqu'on lui demande de raconter une situation dans laquelle conduire lui a fait plaisir :

> *« Ma première voiture, c'était une voiture de rallye, j'avais une première qui n'était pas synchronisée, j'ai appris à faire du talon-pointe, donc pour moi une voiture c'est ça aussi, c'est pas une boîte automatique… Conduire, il faut faire quelque chose ; la bagnole, elle est déjà chiante, si en plus on va mettre une boîte automatique, à ce moment-là il faut tirer le câble sur la route, mettre votre kart, lâcher le volant et se mettre derrière et regarder un DVD* ». (Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes, Citroën C5, groupe A)

Il est intéressant de voir les différents éléments que le récit met en avant : l'acteur, la première voiture, ceci alors que monsieur B. traverse à l'heure actuelle une mauvaise passe et que son discours est constellé de références au passé, jugé plus positivement que le présent. Mais notons surtout la présence des aspects techniques de l'automobile, ceux de l'instrument, qui rappellent que la notion de sécurité est pour monsieur B. construite sur l'idée de l'adresse du conducteur. C'est là que la technique

prend sa valeur ; c'est l'adresse et la vision d'ensemble de la conduite comme procédure qui intéressent monsieur B. Ainsi, lorsqu'on lui demande de raconter un bon souvenir relatif à la voiture, il mentionne le fait que par le passé, les sièges de sa voiture étaient réglables, même s'ils n'étaient électriques. La nuance introduite par l'électricité est intéressante car elle exprime la même opposition que celle que monsieur M. (cf. *supra,* Landrover Discovery) laisse entrevoir par rapport aux aides à la conduite : toutes deux viennent remplacer aveuglément la sensibilité et l'intelligence du sujet. Comme dans son métier (le montage audiovisuel), où la généralisation des *ordinateurs*, ces appareils qu'il faut avoir maintenant « pour faire tout », le pousse vers une retraite anticipée qu'il ne souhaite pas. En somme, tous les éléments stratégiques du discours de monsieur B. se trouvent déjà dans son récit de conduite : l'opposition entre le passé et le présent, son refus de l'automatisation, l'importance qu'il donne à la main et à l'adresse des gestes du sujet. Penchons-nous maintenant sur d'autres récits de conduite afin de voir l'émergence du rôle thématique de l'objet en situation.

§2. Madame B. (Lyon, 57 ans, Peugeot 205, mariée avec un enfant adulte à la maison), par exemple, fait une distinction entre cadres de conduite qui sont liés à son rapport à l'Autre. Dans un premier temps, elle explique que ce n'est pas la même chose de conduire pour aller faire les courses, ce qu'elle n'aime pas, et de conduire pour aller peindre, ce qu'elle aime :

> *« Il y a deux types de parcours : l'un, celui des déplacements quotidiens, faire les courses et autres, on va les appeler 'professionnels' ; les et autres, qui sont les déplacements 'loisir', que c'est quand je prends ma voiture pour aller dans un rayon de 50 km, avec mon matériel d'aquarelle pour peindre. Dans le premier cas, j'aime pas la voiture, ça n'est qu'un moyen de transport et dans le deuxième, si* ». (Mme B., Lyon, 57 ans, mariée avec un enfant adulte à la maison, Peugeot 205, groupe A)

On retrouve ici une nouvelle articulation entre les types de parcours. Dans le cas du parcours pour faire les courses, on se trouve dans un cadre urbain et peuplé alors que dans le second cas, on est dans une prise de distance de l'autre et dans une activité plus individualiste, intime ; on s'approprie alors la conduite. Une seconde dimension d'articulation est à prendre en compte dans l'opposition des parcours ; la clef en est le fait que Mme. B. dit, à un autre moment de l'entretien, aimer la conduite lorsqu'il s'agit d'une activité *en solitaire*. Si cet aspect est implicite et mis en scène négativement dans la

conduite urbaine (par la figure du supermarché, foule, espace public, etc.), le facteur être accompagné/être seul devient ici explicite et déterminant : elle aime la conduite quand elle est seule dans l'habitacle. Enfin, le rapport négatif à l'Autre (les autres) est aussi clairement dessiné dans le récit de conduite qu'elle fait lorsqu'on lui demande de se souvenir d'un moment où il lui a plu de conduire. Cette fois-ci, la figure de l'Autre prend une dimension beaucoup plus vaste et passionnelle.

> « *Une fois, il m'est arrivé d'aller du côté du Rhône pour peindre, mais il faisait tellement du vent que suis resté à l'intérieur de la voiture pour pas que le vent emporte mes feuilles. J'y étais heureuse, en voyant tout ce que la nature faisait tout en restant bien à l'abri en train de peindre. J'avais mis ma musique que ma fille n'aime plus qu'on écoute parce que 'c'est de la musique de vieux'. J'étais à l'aise, je pouvais peindre naturellement, j'étais seule et le paysage était magnifique* ». (Mme B., Lyon, 57 ans, mariée avec un enfant adulte à la maison, Peugeot 205, groupe A)

On pourra objecter que ce récit n'est pas un récit de conduite puisque la voiture est arrêtée, mais c'est justement cet aspect que le récit « de conduite » permet de noter et de prendre en compte dans la reconstruction de la stratégie d'appropriation : si l'interaction avec l'automobile produit ici une appropriation, c'est par le fait que le motif de cette appropriation est *la séparation d'avec l'Autre*, la mise en sécurité ou la préservation du projet intime. Ainsi, si la plupart des répondants déclarent manifester un certain goût pour la conduite, peut être en raison de la question (« *aimez-vous conduire ?* ») qui peut induire la réponse ou bien de la situation (les répondants ont été recrutés pour parler d'automobile et donc de conduite), voire parce que le fait d'aimer la conduite peut être perçu socialement comme valorisant, une sélection s'effectue dans les récits qui permet de déceler la logique d'appropriation de la logique d'usage. En témoignent notamment les récits suivants :

> *« Je me suis fait plaisir. Je venais de vendre un commerce. L'essence n'était pas chère, c'était le plaisir de conduire, les reprises. Je faisais beaucoup de route de nuit. J'ai la prétention de bien savoir conduire, J'anticipe tout, je n'ai jamais eu d'accident. Il faut faire attention à soi, à l'état de sa voiture, de la route, mais aussi aux autres. En Porsche, c'était la vitesse, les sensations à 200 à l'heure, sans nuire aux autres bien sûr. Paris-Lyon, je faisais ça en 2h30. Mais quand on freine avec une Porsche, c'est pas la même chose. Je n'avais pas ces voitures pour les mettre dans un parking. J'allais sur la Côte ».* (Monsieur G., 62 ans, Paris, marié avec les enfants ayant quitté le foyer, Peugeot 406 break, groupe C)

> « *Quand on va faire du ski, quand il y a de la neige partout, que tout le monde est en train d'enchaîner et que vous passez à côté, sans déraper ni rien, c'est génial, cette notion de passer partout. Pas de frontières, qu'il soit la neige ou le sable* ». (Monsieur M, 49 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents, Landrover Discovery diesel, groupe A)

> « *Quand on part dans le sud, il y a un moment où l'on arrive juste après Marseille et on voit la mer. Je guette cet instant-là depuis un certain temps parce que c'est comme si je le sentais venir. C'est très beau et tellement émouvant que parfois, je parle avec ma voiture pour le partager avec elle. J'aurais l'impression d'écouter la musique d'*Odyssée de l'espace*, tellement c'est grandiose* ». (Mlle. L., 31 ans, Paris, célibataire, Landrover Freelander, groupe A).

> *« Quand je décapote, j'ai vraiment la sensation d'être en vacances, même 5 minutes. Le fait de pouvoir profiter à n'importe quel moment d'un petit moment : c'est le soleil, le fait de recevoir tout le grand air sur vous, immédiatement, un peu comme en catamaran avec les embruns, la mer, le vent... Même si vous avez une tonne de soucis, vous êtes pendant un peu de temps ailleurs ».* (Monsieur T., 30 ans, banlieue parisienne, célibataire, Peugeot 206 cc, groupe A)

§3. Dans chacun de ces récits ressort un rôle différent pour la voiture. Pour monsieur G., la norme sociale et le regard de l'autre sont très importants ainsi que le laissent voir plusieurs éléments de ce « récit » : la manière dont il accompagne son propos relatif au dépassement de vitesses (il a été à 200 km/h, « *sans nuire aux autres bien sûr* »), le décalage qui existe entre le début du récit et la fin, qui ne concerne plus le récit de conduite proprement dit, mais plutôt sa mise en scène personnelle, avec une voiture de marque qu'il n'a plus et avec l'idée de performance puisqu'il a fait le parcours Paris-Lyon en un temps un très raccourci (et qui tient lieu de record personnel). Enfin, l'importance de *se raconter* saute aux yeux quand le décalage s'instaure dans le récit : il évoque son statut de « bon conducteur » puis digresse en argumentant ce statut. Ceci alors qu'il avait spontanément affirmé, avant dans l'entretien, que la voiture n'était pas si importante que cela pour lui *(« la voiture, c'est un outil, un bien. On est obligé d'avoir une voiture »*), juste avant de déclarer que sa voiture était la plus belle du parking, mais que cela lui importait peu et que, s'il avait « *voulu épater la galléria* », il aurait « *pris une 607* ». Ainsi, le discours de monsieur G. est un discours qui met en figure la « fausse modestie » plutôt que la voiture, ou la tension entre vouloir s'afficher et savoir qu'il ne doit pas le faire.

Monsieur M. (banlieue parisienne, Landrover Discovery) offre sur demande un récit de conduite qui est également ancré dans le rapport à l'autre et dans la manière dont sa voiture (un 4X4) représente un surplus de valeur, de distinction par rapport au reste du monde. Comme monsieur C. (cf. *supra*, ch. 3.1, Volkswagen Touareg), il appartient à ce type de conducteur qui a trouvé dans la masse lourde du 4X4 un produit de substitution pour assouvir son envie de sensations en même temps qu'un moyen de se brider sur la route. En effet, monsieur M. considère que l'âge assagit (« *l'âge, ca calme* »), raison pour laquelle il ne cherche plus à aller vite. Il a donc changé de centre d'intérêt : ce n'est plus la route ni la vitesse qui le motivent aujourd'hui, mais le confort et les prestations offertes par sa voiture, même si celles-ci (la transmission intégrale, la possibilité de rehausser et de rabaisser le châssis, etc.) le laissent plutôt indifférent. Cependant, à un autre moment de l'entretien, monsieur M. fait un récit de conduite qui met bien en avant la conduite comme interaction (et non pas comme « effet social de distinction », comme dans le cas du récit de conduite de la voiture qu'il fait « sur commande ») ; de surcroît, ce nouveau récit, cette fois spontané, permet de comprendre en quoi le choix d'un 4X4 représentait un bon choix pour monsieur M. malgré les contraintes de taille et le décalage entre son usage et l'usage qu'en fait monsieur M., au delà du style « gentleman farmer » :

> *« J'ai eu aussi des motos, parce que je suis plutôt motard qu'automobiliste, mais la dernière on me l'a volée, donc ça m'a calmé (rires) ; mais j'y reviendrai, parce que c'est vraiment un plaisir autre que la voiture : on sent, on n'est pas enfermé dans une boîte, on sent la température, on sent les odeurs et il y a des sensations qui ne sont pas les mêmes. Quand vous accélérez, c'est pas comme être en voiture. C'est pas forcément la vitesse, c'est la possibilité de sentir. On est en contact plus direct, c'est vachement agréable* ». (Monsieur M, 49 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents, Landrover Discovery diesel, groupe A, 2003)

Dans cet autre récit, les sensations apparaissent comme un objet de valeur construit dans l'interaction avec l'objet, et donnent une logique au choix du 4x4 : c'est en effet la combinaison de la lourdeur du 4x4 et la longueur des vitesses qui crée une *sensation perceptible* (relative à la masse du véhicule) et qui donne, de ce fait, « *la possibilité de sentir* ». Même si les sensations ne sont pas les mêmes, la logique

d'appropriation sensorielle est au moins *cohérente*[106]. La voiture fait ici figure de prix de consolation, le prix étant donné par le surplus de valeur notamment vis à vis des autres, la consolation par rapport au devoir faire des limitations de vitesses et du passage du temps qui a « calmé » les ardeurs sportives de monsieur M., même s'il songe à y revenir.

Dans le récit de Mlle L. et dans celui de monsieur T., on assiste à l'émergence d'un tout autre rôle pour l'automobile et qui tient au temps. En effet, dans les deux cas, il s'agit de récits dans lesquels la figure du plaisir créée n'est plus située dans la conduite, comme dans le récit de monsieur M. sur les routes enneigées, mais implique directement la voiture. Ces récits touchent un régime temporel particulier, celui des vacances, temps associé aux loisirs et autres plaisirs que les deux conducteurs affectionnent. Ce temps-là est approché par l'intermédiaire de la voiture, que ce soit comme une impression générale (chez monsieur T., Peugeot 206 cc) ou comme un signe précis (chez Melle L., Landrover Freelander). Ce passage vers ce régime second est figuré par l'instant où sa voiture s'ouvre dans le discours de monsieur T. tandis que pour Melle L. c'est celui où sa voiture la mène à un point de la route particulier où l'on commence à apercevoir la mer. Tout se passe comme si c'était la voiture qui amenait les vacances, monsieur T. les découvrant tout autour et Mlle. L. devant. L'espace-temps est changé, la voiture occupe ici en quelque sorte un rôle de machine à temps.

Dans le récit de madame B. (cf. plus haut, 57 ans, Lyon, Peugeot 205 pour aller peindre), il existe une différenciation entre le temps pour soi, représenté par la peinture, et le temps pour les autres, représenté par les obligations ménagères. Dans le récit de monsieur G., il existe une tension entre le monde du vouloir et le monde du devoir, que la voiture articule. Dans le récit de monsieur M., la tension se trouve entre les modes de la temporalité mécanique (par exemple, accélération en moto vs vitesse de croisière en voiture) et les modalités aléthiques (son vouloir sentir et le « devoir » de la norme sociale selon lequel *l'âge calme*). Chez Mlle. L. et monsieur T., l'unité des récits de conduite se trouve dans le rôle de l'automobile en tant qu'opérateur du passage entre les régimes spatiotemporels constitués par (1) une figure de temps (les vacances), (2) des

[106] On retrouve également ce décalage entre le plaisir de la conduite attaché à la moto et celui de la conduite automobile chez monsieur E. qui, lui, n'a pas un 4x4 mais un monospace, et qui n'y trouve aucune source de plaisir, le vit comme une contrainte.

attributs non temporels (l'apparition de la mer à l'horizon, sentir l'air et la lumière) et (3) une tension axiologique (la vie professionnelle vs la vie des loisirs).

La voiture a donc différentes fonctions, y compris lorsqu'on parle d'une fonction « symbolique » ou plutôt « figurée », car cette fonction s'aligne sur la stratégie des actants du discours.

3.3.2 3 Le corps, l'espace et l'Autre

§1. Plus haut, l'analyse des thématisations nous a permis de reconnaître trois figures différentes du *parcours* qu'est la conduite automobile : le déplacement, le transport et le voyage. Chacune d'elles est caractérisée par une série d'attributs ou de modes de fonctionnement. Dans le déplacement, il y a surtout la présence prépondérante d'un *but* ou destination ; dans le transport, il y a l'augmentation de la sensation et la focalisation sur la *rencontre* de l'objet ; dans le voyage, il y a la présence d'un extérieur *mis en scène*. Les trois présentent deux modes aspectuels distincts : *duratif* pour l'« incorporation » et pour le « voyage », *terminatif* pour le déplacement. Il existe une différence entre la durativité de *l'incorporation* et celle du voyage qui se trouve dans la position que les différents acteurs impliqués occupent. Dans le transport, il y a deux acteurs : c'est la voiture et le conducteur alors que dans le voyage, il y a un seul acteur, le sujet sensible, et deux positions, dont celle du conducteur. L'autre position est anonyme, mais construite dans la pluralité : comme une modulation qualitative de la quantité, le voyage vaut par la diversité (Cf. Monsieur A. lorsqu'il évoque le plaisir de « voir d'autres paysages »). Cela implique deux choses. D'une part, que la composition actantielle de la scène dans chaque cas n'est pas la même (un actant dans la première *vs* deux dans la seconde). D'autre part, que l'interaction avec l'objet a une influence dans la construction actantielle de l'instance du discours. Nous finirons cette partie de l'étude des figures en analysant comment la construction de l'espace participe à la construction du rôle thématique de l'automobile en dessinant pour lui une figure spatiale qui permet de comprendre le rapport à l'Autre, tel qu'il est impliqué dans la transformation temporelle dont nous venons de parler.

Dans les récits de conduite que nous venons de parcourir, le rôle émergent de l'automobile possède une base sensorielle spécifique, comme en témoigne la cohérence

entre les sensations de conduite produites par la moto et celles fournies par le 4X4 dans le récit de Monsieur M.. Dans ce cas comme dans les autres, il est possible de retrouver dans la description que les répondants font de l'espace les attributs d'une figure spatiale qui permettent d'instaurer l'automobile en figure.

Par exemple, le récit de Mme B. (Peugeot 205) dessine une automobile qui fait figure d'écran, à la fois barrière entre le *monde de Soi* qui est calme, approprié et paisible et le *monde du Dehors*, monde étranger dans sa « violence » et son mouvement. Pour Mme B., *« dans la voiture, il faut se sentir comme si on était ici, dans le salon de chez soi »*. Un salon dans lequel la télévision occupe le même rôle que sa voiture garée près du Rhône : un écran dans lequel elle *voit le monde défiler,* comme les conducteurs sportifs qui voient le monde défiler avec la vitesse (cf. *supra* 3.3.1), mais beaucoup plus dans une valeur de *spectacle* que d'émotion ; ou bien justement, un espace de distancement de l'émotion.

> *« J'ai tellement été trimballé partout lorsque j'étais petit que maintenant j'aime bien rester dans ma coquille de tortue et dès que se passe quelque chose, je baisse la tête et je me renferme. Je n'aime plus voyager. Maintenant quand je fais des déplacements, je suis comme un escargot. A cause de mon travail je traverse des villes, des villages, la campagne mais sans descendre. Je n'ai plus la curiosité de descendre, je suis dans mon véhicule pendant des heures, je regarde l'extérieur depuis l'intérieur, comme une télévision, en fait. Le pare-brise est une télévision »*. (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

Une figure de confort semblable par ses effets de sens à celle que dessine le discours de Melle B., jeune femme célibataire Niçoise, conductrice d'une Golf :

> *« A l'intérieur, qu'est-ce qu'on est bien, un bocal, tout est en vitre, une visibilité ! Rien ne vous gêne »*. (Mlle. B., 33 ans, Nice, célibataire, VW Golf, groupe B)

Mlle B. appelle la voiture un bocal, d'autres conducteurs l'appellent une bulle[107]. Elle-même en arrivera plus tard à la figure de la bulle en associant l'automobile à un

[107] Il est très intéressant de se pencher sur le cas de Mlle. B. en raison du décalage qui existe entre la voiture qu'elle possède (une VW Golf) et son mode d'appropriation de la voiture. En effet, la Golf est en général un support pour des valeurs d'un tout autre genre, comme la sobriété, l'obscurité ; elle constitue même un cas assez régulier : les usagers de Golf diffèrent très peu en termes de sensibilité automobile. La forme figurée la plus proche de la bulle serait plutôt l'œuf, car elle n'est jamais perçue comme ouverte. Ce décalage trouve tout son sens lorsqu'on apprend que Mlle. B. n'aime pas sa voiture, qu'elle aurait envie de la remplacer par un SUV et

vaisseau spatial par l'impression de flottement, de suspension qui s'articule à la volonté d'effacement de la route :

> *« On est dans une bulle on flotte un peu, on est au-dessus de la route, on a aucune sensation, s'il y a un trou sur la route, c'est limite si on le sent, c'est un peu comme les voitures de l'espace. »* (Mlle. B., 33 ans, Nice, célibataire, VW Golf, groupe B)

Dans cet effacement des sensations de la route, la conduite se situe aux antipodes de celle des conducteurs qui cherchent l'amplification des sensations, comme Mme. L., conductrice d'une Seat Ibiza et dont le sentiment de sécurité est lié à la tenue de route[108]. Enfin, quand on cherche à savoir en quoi consistent le confort et le bien être en voiture pour Melle B, c'est de nouveau le voyage qui se dessine pour le parcours en voiture, complétant l'articulation de la figure de la conduite avec la figure de l'objet :

> *« Parce que c'est le seul endroit où je peux mettre la musique à fond, et j'aime bien conduire, j'ai la fenêtre grande ouverte, regarder à gauche à droite, ça fait 8 ans que je suis ici et quand je suis dans les bouchons, j'ai l'impression d'être une touriste ».* (Mlle. B., 33 ans, Nice, célibataire, VW Golf, groupe B)

Il existe bien une corrélation entre la figure du parcours (voyage) et la figure de l'automobile (bulle- vaisseau). La figure de la bulle, et on enfonce ici des portes ouvertes, est très répandue dans le public, que ce soit pour évoquer la voiture conduite à l'heure actuelle ou la voiture idéale :

> *« On peut se déplacer dans sa bulle, mais continuer d'être joyeux ».* (Monsieur F., Paris, 53 ans, Renault Avantime, marié avec des enfants adultes, groupe A)

> *« Le confort et la fiabilité. La bulle, c'est la sécurité, le tank, c'est la force… Pour moi, c'est la bulle. C'est le côté tranquillité, quiétude, et puis ça va doucement, c'est pas une voiture qui est synonyme de vitesse, de conduite sportive, c'est plutôt une conduite pépère ».* (Mme E., 46 ans, Nice, Ford Focus, mariée avec des enfants adolescents, groupe B)

---

que sa voiture de référence, à la quelle elle pense lorsqu'elle nous raconte un souvenir agréable de conduite, est sa voiture précédente, une Twingo. Ce deuxième modèle est au contraire parfaitement cohérent avec la figure de la bulle. Dernière information pertinente : Mlle. B. estime avoir acheté sa Golf un peu trop rapidement

[108] Une démonstration de l'opposition entre ces figures est donnée par Monsieur C. lorsqu'il affirme que sa voiture lui fournit des sensations se situant « *entre la bulle et le poste de pilotage* ». (Monsieur C., 36 ans, Nice, célibataire sans enfant, BMW 320, groupe C).

> *« Je me sens plutôt bien car elle est sécurisante. On pourrait avoir un gnon de l'extérieur sans problème. On est comme dans une bulle. C'est une grosse carcasse bien solide ».* (Mme. D., 26 ans, Paris, Renault Mégane, mariée sans enfants, groupe B).

> *« Dans un coupé, on a une impression d'habitacle plus petit, c'est encore plus bulle ».* (Mme. C., 50 ans, Paris, mariée sans enfants, Ford Cougar V6, groupe C)

> *« Plein de vitres. Si ça se pouvait, tout en vitre. Le coffre en vitre. Qu'on voit pas les montants, que le côté soit uni, qu'on voit pas qu'il y a deux portes. Qu'il y ait des poignées, mais pas que ça se voit la porte, qu'il y ait pas du dur, pas de cassage ».* (Monsieur M., 25 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfant Renault Scénic et Renault Scénic II, groupe A)

Quelques-uns des attributs de la voiture figurée comme une bulle sont donc la luminosité et la visibilité, l'unicité du corps intérieur, l'effacement des sensations de la route et le sentiment de sécurité. Lorsque le besoin sécuritaire est plus important que l'envie de voir, la figure de la bulle devient celle d'un œuf, voire d'un tank. Notons que si le style d'un monospace illustre très bien l'idée de la bulle, pour le tank, c'est plutôt le 4x4 qui, par ses traits stylistiques, peut correspondre à la figuration de la sensibilité des conducteurs :

> *« Là, on se sent comme dans un tank, c'est le côté force, dans tous les sens du terme : c'est déjà plus volumineux, la hauteur aussi, les roues qui sont beaucoup plus larges ».* (Mme E., 46 ans, Nice, Ford Focus, mariée avec des enfants adolescents, groupe B)

Dans ce cas aussi, la visibilité à deux sens que Mlle. B. (Nice, 33 ans, VW Golf) imaginait (le plaisir de voir et d'être vue) se mue en une curieuse transitivité. Une transitivité que monsieur D. (30 ans, banlieue parisienne) illustre en considérant que dans la voiture, on devrait *« voir sans être vu »*.

Outre la bulle, l'œuf ou le tank, nous avons évoqué un peu plus haut la figure du vaisseau qui permet d'inclure dans la conduite une part de fiction, de découverte et de technologie. Dans certains cas, elle dessine un « cocon » plutôt qu'une bulle. Ainsi, monsieur M. (28 ans, Paris, Mégane II) figure le voyage et la sécurité et monsieur M. (37 ans, Lyon, Citroën Xsara Picasso), qui voyait sa voiture arrondie et « compacte » comme « une brioche », fait référence à l'aspect « magique » du voyage, qui est lié à la découverte :

> *« On voit très peu, on voit pas l'avant, on voit pas l'arrière, c'est pourquoi elle est plus dure à maîtriser… Mais en même temps, moi, j'aime ça. J'ai la sensation d'être un marin (rires)… Et avec mon vaisseau avec un grand manteau ou un champ de sécurité ».* (Monsieur M., 24 ans, Paris, en couple, Audi TT, groupe C)

> « *La première fois que je suis monté dedans, j'ai remarqué surtout l'odeur, les textures et le fait qu'elle est large et stable. Puis, le côté étroit de la voiture fait qu'on se sent tout entouré, il y a un petit côté rassurant là-dedans, comme si on était dans un autre monde dans la voiture, une ambiance assez technologique avec tous les voyants, on a l'impression d'être le capitaine Kirk dans l'Enterprise…* » (Monsieur T, 30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206 cc, célibataire, groupe A)

> « *Je me retrouve beaucoup là dedans ; c'est le choix de la voiture : elle ressemble beaucoup à la Batmobile et je me suis identifié un peu à Batman, à cette voiture mystérieuse, elle est noir cosmos ; et elle est originale, moi je suis original ; tout ce qui est original je suis attiré* » (Monsieur N., 39 ans, Alpes Maritimes, en couple sans enfants, BMW Z3, groupe C)

> *« Un peu l'Audi TT : c'est une voiture qui est assez sobre, avec de l'aluminium, bien finie, une sorte de cocon ». (*Monsieur M., 24 ans, Paris, en couple, Audi TT, groupe C)

> *« Il y a, en plus, le côté magique de pouvoir aller loin avec, changer de paysage »* (Monsieur M., 37 ans, banlieue lyonnaise, en couple avec deux enfants, Citroën Xsara Picasso, groupe A)

Nous avons également dit que la bulle s'opposait au poste de pilotage (ou au fameux « cockpit d'avion » que beaucoup de constructeurs automobiles tentent régulièrement de reproduire dans les habitacles des voitures), tout comme la figure du voyage s'oppose à celle de l'incarnation de l'automobile. Les attributs physiques caractérisant l'habitacle du poste de pilotage sont également opposés à l'image de la clarté, de la luminosité et tellement dépourvus de paysage que nombre de conducteurs attachés à l'idée du « poste de pilotage » expriment une préférence pour la conduite de nuit :

> *« Je préfère les intérieurs sombres, pour ne pas distraire le conducteur. A l'intérieur de la voiture, il faut créer le minimum de distractions possibles pour la conduite. Il faut matérialiser l'endroit où on est pour voir qu'on est* sur *l'extérieur, il faut pas donner l'impression qu'on est* à *l'extérieur ».* (Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes, Citroën C5, groupe A)

Dans le propos de monsieur B., c'est une chose autrement plus spécifique qu'un poste de pilotage que l'on voit se former : c'est la figure de la prothèse. Se placer « à l'extérieur » serait ce que Mlle. B. (33 ans, Nice, VW Golf) souhaite en étant dans son

« bocal-bulle », de même que monsieur T. (30 ans, banlieue parisienne, Peugeot 206cc) lorsque son coupé devient cabriolet (passer au temps des vacances, du loisir et de la parade). Or monsieur B. est plutôt dans une logique d'atelier, de technique, d'artefact et le fait d'avoir un intérieur sombre contribue à effacer non plus les sensations, mais l'espace intérieur qui sépare le corps du conducteur du corps de la voiture. La figure du faire corps se crée donc aussi par les spécifications de la couleur, en sus de la forme des sièges.

Monsieur B. n'est pas ou n'est plus un passionné de conduite automobile[109]. D'autres conducteurs plus engagés et qui ont bien utilisé l'expression « faire corps avec la voiture » dessinent par la caractérisation de l'espace de l'habitacle, la figure d'un partenaire de jeu qui engage en premier lieu la chair : une monture, un animal, une femme, un jouet[110] :

> *« Ça a de la vie, la voiture, vous l'entendez, vous pouvez la faire rugir, peut-être de plaisir »* (Monsieur A., 29 ans, Paris, en couple sans enfant, VW Polo, groupe B)

> *« La voiture* normale*, ce n'est pas une relation charnelle de plaisir avec la voiture »* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C).

[109] Quoique, il est plutôt contraint par la situation de vie dans laquelle il se trouve, avec bon nombre de soucis d'ordre économiques entre autres. Si bien que lorsqu'on lui demande quelle sera sa prochaine voiture, il laisse échapper le seul compliment de tout l'entretien, le seul adjectif aussi mélioratif ; pour la première fois, un jugement positif sur l'automobile ne porte pas sur un objet du passé… même s'il range l'objet de ce compliment dans un monde idéal : « *Moi, si c'était pour me faire plaisir ce serait une Subaru ; non pas pour le look, mais pour la voiture en soi. C'est laid, mais c'est une voiture superbe* ».

[110] La connotation passablement machiste qui ressort de la mise à égalité de la femme avec une monture, un jouet ou un animal ne nous a pas échappé. Il est vrai que le sport automobile et le discours des conducteurs sportifs recèlent souvent des références de ce type (Par exemple : *« Nous les hommes, on aime ça. C'est pas vraiment le fait de faire le mécanicien (changer une roue, ça va me saouler), moi c'est la conduite difficile* », Monsieur H. 43 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adolescents à la maison, Toyota Landcruiser, groupe A, ou : « *Je peux pas dire que je suis cool… je suis du genre à crier, si c'est une femme et qu'elle n'avance pas 'C'est encore une femme au volant !'… il faut le dire »,* Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A). Nous ne nous y attarderons pas en ce sens où il nous semble aller de soi que ce type de conducteurs est souvent très attaché à la norme sociale en vigueur, passablement plus conservateur que les autres, ainsi qu'il ressort de notre analyse. Plus on donne de l'importance à la voiture, plus on affirme l'appartenance à l'ordre social et culturel en vigueur. Et tant que le système reste patriarcal…

« [présentation de sa voiture] *Une Opel Calibra coupé, depuis dix ans ; je l'aime physiquement, je l'aime, elle n'a que des qualités, un peu comme on peut aimer une femme. Et elle est belle* ». (Monsieur F., 70 ans, alentours d'Aix-en Provence, Opel Calibra, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, groupe C)

« Je pense qu'il y aurait beaucoup moins d'accidents si les gens savaient que la voiture, c'est de la mécanique, que ça se domine, quoi. C'est comme un chien. Elle ne fera que ce que vous lui demandez de faire, c'est tout. Elle est pas intelligente, la voiture ». (Monsieur B., 59 ans, banlieue parisienne, marié avec des enfants adultes, Citroën C5, groupe A)

« Ma voiture, c'est deux choses, déjà un jouet terrible dont je prends énormément du plaisir parce qu'il me fournit des sensations qui me plaisent. J'aime la vitesse, je conduis vite, je suis impatient… et elle, elle est puissante. C'est une relation de satisfaction ». (Monsieur M., 26 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, Volkswagen Golf, groupe A)

« *Même si je suis cool, j'ai un petit côté agressif. C'est parce qu'on sent qu'on a quelque chose dans les mains qui demande à être un peu titillé. Il y a un duel entre moi et la voiture. D'ailleurs, des fois quand j'arrive à Genève, je suis très très fatigué. Je suis plus fatigué que la voiture. Je me bats avec elle.* » (Monsieur L., 39 ans, Nice, père de famille, Porsche Boxster, groupe C.)

« Une voiture, je pense qu'il faut vraiment quand même la dompter. Je pense que oui. Il faut savoir jusqu'où elle va, jusqu'où elle peut aller. […]Je me dis, je sais. Voilà ! J'ai jamais dompté un cheval mais si vous préférez, ce serait un peu l'équivalent de dompter un cheval. Et après je me dis voilà, maintenant je suis en sécurité, je sais, je la connais à la perfection, on ne dépassera jamais ça, donc il ne peut pas y avoir de problèmes ». (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié avec un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

[L'INTERVIEWER] : « *Si c'était un personnage, cette voiture idéale, ce serait un personnage comment ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Une belle femme*.

[L'INTERVIEWER] : *Elle serait grande, petite… ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Une femme assez grande, disons mince, enfin pas trop mince quand même. Elle serait brune, j'aime que les brunes.*

[L'INTERVIEWER] : *Elle s'habillerait comment, cette femme ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Elle serait habillée comme la voiture. En bleu jean.*

[L'INTERVIEWER] *Elle aurait quel caractère, cette femme ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Pour occuper une voiture de sport, une femme comme ça, déjà il faut qu'elle soit battante, une femme qui bouge, dynamique. Elle serait très gentille mais enfin, comme certaines femmes qui au travail sont assez fortes. Une fonceuse quoi.* (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié, un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

Dans ce sous-chapitre, on a donc distingué trois grandes figures de parcours (déplacement, voyage et transport) et des figures de la voiture à partir de ses déterminations spatiales (bulle ou tank, vaisseau ou salon et partenaire de jeux). Ces figures se distinguent par la manière de se rapporter à l'extérieur et au mouvement, positivement ou négativement et de manière active ou passive. Enfin, nous avons décelé pour la voiture un rôle d'opérateur du passage entre des régimes temporels distincts à partir d'une tension modale (le vouloir vs le devoir, par exemple). L'ensemble de ces figures a été construit par l'articulation constante entre attributs physiques, traits stylistiques et objets de valeur.

La figure de la bulle s'oppose au rapport de partenaire de jeu, l'individu n'étant pas préservé dans le second cas. Mais ici, ce n'est pas tant en raison de la forme de la carrosserie qu'en termes de figurativité : dans la bulle, l'automobile est un espace, dans le corps à corps du transport-jeu de confrontation, elle est un acteur. Dans le premier cas, l'espace est anonyme, dans le second, il est animé.

Nous allons par la suite parcourir plus spécifiquement ces articulations afin d'en savoir davantage sur le fonctionnement de la scène de la conduite et sur la construction de ses actants.

3.3.3. Régimes temporels de la conduite automobile et émergence de l'automobile comme sémiotique-objet

3.3.3.1 Régimes temporels et articulation de niveaux

§1. L'articulation entre *attributs physiques*, *traits stylistiques* et *objets de valeur* dans la formation de figures d'acteurs a pour corrélat différents niveaux d'opération. Ainsi, les conducteurs en mode « transport » se focalisent sur la conduite beaucoup plus que ceux en mode « voyage » (qu'ils soient des touristes dans leur bulle, ou des marins dans leur vaisseau). Pour les seconds, la valeur de la conduite se trouve pour beaucoup dans ce qui se passe autour de la voiture et non plus dans ce qu'ils ressentent à l'intérieur de la voiture. Cette différence de focalisation est encore plus marquée entre les conducteurs en mode « transport » et ceux qui sont dans le simple « déplacement ».

Le niveau d'implication dans la conduite est en corrélation avec cette progression ; ainsi, on remarquera l'émergence de rapports tensifs entre figurations : plus le voyage offre des *stimuli extérieurs* (comme dans le cas de la voiture *bulle* ou la voiture *vaisseau*) et moins la voiture aura un investissement actantiel. En contrepartie, plus la conduite contient en elle les valeurs de l'interaction (rapport figuré par l'expression « faire corps avec la voiture »), plus la voiture se présentera comme un acteur (figure du partenaire de jeu ou de la prothèse). La progression, dont les extrêmes sont la figure comme bulle et la figure comme partenaire de jeu, entraîne donc un niveau d'implication qui va du plus faible (avec l'apparition de la figure de la bulle qui suspend le mouvement) au plus important (où ce qui est effacé est le monde extérieur).

Nous pouvons désormais changer le statut des figures provisoires du parcours que nous avions désignées comme transport, déplacement et voyage, en analysant la manière dont ces figures fonctionnent par rapport au passage entre régimes temporels. En effet, nous avons évoqué un passage entre régimes spatio-temporels médiatisé par la voiture et qui prend place au niveau du paysage extérieur dans le cas de Mlle. L., qui voit « apparaître » la mer à l'horizon comme le signe des vacances, et dans le cas de Monsieur T., qui crée un « effet vacances » personnel chaque fois qu'il décapote sa voiture.

Quant à l'opposition entre « contenus » de ces régimes, nous l'avons traitée en évoquant un deuxième mode de passage entre régimes chez des conducteurs qui n'ont pas ou plus de sensations de conduite investies affectivement et qui valorisent la voiture non plus par rapport au monde extérieur, mais par rapport aux acteurs du monde extérieur (cf. par exemple, le cas de monsieur M. qui illustre le plaisir de conduire son 4x4 par le fait qu'il peut aller en montagne facilement alors que les autres conducteurs peinent avec leurs pneus enchaînés). Ainsi, *l'opposition entre régimes suit le lieu d'investissement de la valeur* : l'extérieur dans le cas du « voyage », les Autres dans le cas du « déplacement ». Dans le cas de Monsieur M., par exemple, nous avons opposé l'atonie de son récit « de conduite » en voiture avec le récit, spontané et passionnel, de la conduite en moto qui met l'accélération au centre de l'action. Entre les deux, la vitesse paraît être la valeur de compromis entre l'accélération qu'il aime et la réalité dans laquelle il n'aurait plus le droit de conduire vite compte tenu (1) de l'âge et (2) des limitations et contrôles de vitesse sur route. L'accélération est associée à la moto et

appartient à l'ordre du *vouloir* (Monsieur M. *souhaite* revenir à la conduite moto) et le monde du *devoir* à la voiture (il n'a *plus le droit* de conduire vite). Il s'est en effet contraint à ce deuxième ordre par une voiture lourde qui le « bride ». La figure de temps la plus associée à l'automobile est la vitesse. Voyons maintenant quel est son rôle dans chaque cas de figure afin d'avancer dans le sens de l'articulation entre attributs, styles et valeurs.

§2. De la même manière que Mme. B. (Lyon, 57 ans, Peugeot 205 pour aller peindre) oppose la *conduite plaisir* (étant celle dans laquelle elle s'adonne à ses loisirs) à la *conduite contrainte* (dans laquelle elle se consacre à ses devoirs), il existe de nombreux conducteurs qui opposent la conduite en ville à la conduite à la campagne, ou bien la conduite sur l'autoroute à la conduite sur une *route de montagne*, figure dont les attributs sont d'être « petite » et « sinueuse ». Il est intéressant de voir comment ce cadre de conduite crée aussi une opposition en termes d'horizontalité (l'autoroute comme une ligne droite et plate chez Monsieur M, conducteur de Golf, et Monsieur B., conducteur de C5) et de verticalité (la montagne).

Voici pour ce qui est des figures d'espace. En ce qui concerne le temps, le thème de la vitesse sera traité de manière différente selon qu'il s'agisse d'un espace ou un autre (autoroute vs route petite), et ce, qu'il s'agisse de conducteurs peu amateurs ou de conducteurs expérimentés et friands de « belles mécaniques ». Cela s'explique par le rôle que les conducteurs donnent au thème de la vitesse décliné en figures de l'*accélération.*

3.3.3.2 Construction des actants : agentivité et émergence du sujet sémiotique

§1. Les programmes d'action donnant des objets de valeur débouchent sur différents types d'actantialisation. Nous avons vu que l'opposition entre régimes spatiotemporels comprend une opposition des modalités sous-jacentes. Ainsi, les acteurs de la conduite automobile peuvent être plus ou moins investis modalement, être des figures plus ou moins achevées d'actants et traduire en ce sens un certain degré d'appropriation de la conduite de la part du sujet. Il est possible de remonter vers une base sensible de cette construction actantielle en étudiant les figures de la vitesse, thème temporel par antonomase.

Comparons les propos suivants :

> *« Le système anti-patinage, c'est génial. Si je discute, que je ne fais pas attention et que j'arrive trop vite dans un rond-point,* la voiture prend le contrôle, c'est elle qui rattrape le virage. *Donc, c'est un système que j'enclenche* instinctivement *quand je sais que je vais faire 200 km »* (Monsieur A., 52 ans, Paris, marié avec un enfant, Renault Laguna 2, groupe C)

> *« Sur autoroute, c'est profondément ennuyeux. J'ai tendance à m'endormir, à me distraire, en discutant. Sur autoroute, il ne se passe rien. En ville, on a une tension permanente avec les intersections, les feux. Mon rêve sur autoroute, c'est d'avoir une voiture automatique. On branche un système et on fait autre chose. Et deux ou trois heures plus tard, je suis arrivé »* (Monsieur M., la soixantaine, banlieue parisienne, marié avec les enfants ayant quitté le foyer, Renault Clio 16v 110ch, groupe C).

> *« Il faut qu'elle puisse répondre à nos ordres et il faut aussi qu'elle puisse nous contredire, se mettre en mode automatique, enfin, nous empêcher de faire un truc quand c'est trop dangereux. Donc, si je veux prendre un virage à 120 Km/h alors qu'il est à 80, il faut qu'elle puisse ralentir et faire comme il faut. À la limite, que je puisse appuyer sur un bouton et que je puisse me tourner tchatcher avec mes amis ».* (Monsieur M., 25 ans, banlieue bordelaise, en couple, sans enfants, Renault Scénic et Renault Scénic II, groupe A)

> *« Il faut que je bouge avec la voiture, enfin… il faut qu'on bouge ensemble, mais* c'est quand même moi qui dirige *»* (Monsieur M., 26 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, Volkswagen Golf, groupe A)

> *« J'aime conduire. C'est une histoire de vie. Moi, ça me fait plaisir de* mener ma voiture*, j'écoute le bruit du moteur, je passe mes vitesses…C'est un charme ».* (Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A)

Les deux premiers rendent compte d'une faible implication dans la conduite alors que les deux derniers revendiquent clairement une hiérarchie de pouvoir qui revient à l'instance du discours elle-même. Monsieur M. (VW Golf) et Monsieur C. (multimotorisé) veulent rester maîtres de l'action tandis que les deux premiers sont prêts à laisser à la voiture la responsabilité de la conduite[111]. Monsieur M. (Renault Scénic) souhaiterait que la voiture développe les deux rôles, au choix. Ce qui est en jeu ici, ce n'est pas ou du moins pas seulement le rôle de l'automatisation des tâches, mais la manière dont

[111] L'attitude de monsieur A. qui consiste à déléguer à la technologie la responsabilité de la conduite est un phénomène très courant, tout comme de juger, comme il l'a fait par ailleurs dans l'entretien, qu'il est « très

l'agentivité est construite par ces conducteurs. Les deux premiers admettent volontiers leur *distraction*, un fait que l'on avait déjà repéré dans le discours de Monsieur B. (59 ans, Citroën C5) quand il se plaint des régulations de vitesses sur autoroute (Cf. *« Moi, je m'endors, qu'est-ce que vous pouvez faire, sinon, compter les vaches ? »*). La tension entre attention et action est donc plus précise : en dehors de gérer les vitesses et de tourner le volant, il n'y aurait rien à faire. Ce qui pourrait, au contraire de Monsieur B., intéresser certains. Monsieur M. (la soixantaine, banlieue parisienne, Clio 16v) conclut, en effet, que :

> *« Ce qui est bien, c'est qu'on se déplace pour arriver dans un endroit où on va prendre du plaisir. Quel que soit le but, on sait qu'on va vers le plaisir. Le trajet, c'est le mauvais moment à passer. Moins on reste sur la route et mieux c'est. Il n'y a pas de plaisir dans la conduite. C'est une contrainte qu'on assume avec plus ou moins de pénibilité, jamais de plaisir. Plus on oublie la route et c'est le mieux ».* (Monsieur M., la soixantaine, banlieue parisienne, marié avec les enfants ayant quitté le foyer, Renault Clio 16v 110ch, groupe C)

> *« Je n'aime pas la conduite en soi, mais je ne supporte pas être dans une voiture sans rien faire. Voilà. En plus, moi, avec les autres, j'ai peur. Je suis un conducteur prudent aimant la vitesse, on peut le dire comme ça. Mais moi, je roule vite pour arriver vite ; quand je suis en voyage, plus j'arrive vite, mieux c'est. J'aime pas traîner ».* (Monsieur F., banlieue parisienne, 30 ans, marié sans enfants, Ford Focus, groupe A).

Dans ces propos, la figure du parcours n'est plus celle du déplacement, du voyage ou du transport, mais celle de la mise entre parenthèse, de la suspension du temps. Or, si l'on revient aux auteurs de ces propos et que nous nous souvenons que monsieur B. (Citroën C5) est très attaché à la prise en charge des choses, qu'il critique les conducteurs qui n'assument pas leur rôle d'êtres pensants dans l'automobile, et que Monsieur M. (Clio 16v 110 ch.) est le possesseur d'une voiture dont la puissance est au-dessus de la moyenne, on ne peut qu'admettre que le cadre y est pour quelque chose. En effet, quand monsieur B. (Citroën C5) se demande ce qu'il y aurait à faire d'autre que de conduire vite, il fait référence à l'autoroute, tout comme monsieur M. (Clio 16v) et monsieur A. (Renault Laguna II) : tout porte donc à faire de l'autoroute une parenthèse que l'automobile est censée raccourcir.

---

concentré sur la conduite » car il ne fait « pas très confiance dans les autres ». La cohérence entre les deux propos réside dans la distance que prend Monsieur A. par rapport au monde du dehors.

> *« Si vous me demandez si je roule à 250* [km/h, ndlr] *quand je vais sur l'autoroute je vous répond que oui, mais il n'y a pas de risque, je ne ressens rien, une grande ligne droite à 250, il n'y a aucune difficulté, pas de risque et aucun plaisir particulier ; en pleine ligne droite, ça ne me plaît pas, j'attends le virage, c'est plus intéressant, c'est pas forcement évident de négocier un virage vite et c'est pour ça que sur circuit, c'est bien mieux que sur l'autoroute ».* (Monsieur C., 30 ans, Paris, célibataire, Subaru Impreza 218 ch., groupe C).

L'autoroute paraît ainsi n'être qu'un terrain d'essais pour que les conducteurs raccourcissent le temps de transition entre les deux régimes temporels qui s'opposent, le temps du devoir et le temps du plaisir. Atteindre donc les limites de vitesse *de leur voiture* et non celles inscrites dans le code paraît somme toute plus logique. Nous verrons ensuite qu'il existe une articulation entre deux formes d'agentivité du conducteur appliquées sur deux terrains différents et fournissant en conséquence deux modes de plaisir distincts :

> [L'INTERVIEWÉ] : « *Oh oui ! Il me faut une voiture qui ait beaucoup de reprise, qui ne soit pas molle, qui ait beaucoup de reprise ! Quand… J'aime doubler. Je ne peux pas prendre une décision si je n'ai pas quelque chose dans les mains qui répond à tout ce que je demande. C'est-à-dire qu'il y a des voitures où vous allez accélérer et vous n'allez pas arriver à doubler parce que l'autre il aura un petit peu avancé, c'est pas bon ! Au moment où vous avez décidé de passer, le moment où vous avez évalué, même s'il se met à accélérer, il suffit de mettre un coup et hop ! C'est-à-dire que quand j'ai décidé, vraiment, ça passe, ça passe !*
>
> [L'INTERVIEWER] : *C'est-à-dire qu'il ne faut qu'elle ait de la reprise seulement en 2ème et en 3ème, il faut aussi qu'elle en ait en 4ème et en 5ème ?*
>
> [L'INTERVIEWÉ] : *Ah oui, putain ! Bon ben, elle, elle a 6 vitesses ; ben, vous repartez en 3ème là-dessus, c'est une bombe ! Elle a 6 vitesses, quoi ! La 6ème je ne peux même pas la passer !*
>
> [L'INTERVIEWER] : *Et pourquoi vous ne pouvez pas la passer la 6ème ?*
>
> [L'INTERVIEWÉ] : *Ben… Il faut déjà être sur l'autoroute, vous vous rendez compte un peu ? Il faut que je la monte pratiquement presque à 200* [km/h] *à l'heure, enfin, à 150 au moins ! Au moins à 150 !*
>
> [L'INTERVIEWER] *Donc sur les petites routes que vous aimez dans la montagne, vous ne la passez quasiment jamais, votre 6ème vitesse ?*
>
> [L'INTERVIEWÉ] : *Là, c'est une autre conduite ! Là, vous avez les reprises. Là, vous pouvez rouler en 2ème, 3ème, voilà ! C'est pas pareil !*
>
> [L'INTERVIEWER] : *Donc sur l'autoroute, c'est la vitesse que vous aimez bien, et sur les petites routes où vous passez en 2ème, 3ème, c'est quoi que vous aimez ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *C'est la conduite ! Sur l'autoroute vous ne conduisez pas !*

[L'INTERVIEWER] : *Pour vous, vous ne conduisez pas sur l'autoroute…*

[L'INTERVIEWÉ] : *Non. C'est pour aller plus vite d'un point à un autre. Sur l'autoroute, le plaisir que j'ai, c'est de prendre des risques, de ne pas me faire attraper, de temps en temps de pouvoir pousser ma voiture à 200 à l'heure ou 230. C'est ça*.

[L'INTERVIEWER] : *C'est quoi prendre des risques ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Ben, parce que c'est interdit ! A partir du moment où vous roulez au-dessus de 130 à l'heure, c'est fini, c'est cuit, vous êtes déjà en infraction, alors…*

[L'INTERVIEWER] : *Donc le risque, c'est le risque d'infraction pour vous…*

[L'INTERVIEWÉ] : *Ben c'est sûr, parce que je prends pas le risque d'avoir un accident à ce moment-là ! Si je pourrais l'avoir, ce serait une défaillance de la voiture qui se casse la figure toute seule. Je veux dire que déjà, quand je le fais, il faut qu'il y ait personne…*

[L'INTERVIEWER] : *Et vous avez peur d'une défaillance de la voiture ? Ca fait partie des choses qui peuvent arriver ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Non, non. J'ai pas peur*.

[L'INTERVIEWER] : *Et par contre, le risque d'infraction, c'est quelque chose qui vous amuse, comme les enfants avec les interdits ? Est-ce que ça fait partie du jeu ?*

[L'INTERVIEWÉ] : *Bien sûr !. En Allemagne, ils n'en ont pas ; ils ont des limitations de vitesses en Allemagne, mais ils n'en ont pas sur l'autoroute ! Par contre ils sont réguliers, quand il y a un panneau où il est écrit qu'il faut rouler à 110, alors ils vont rouler à 110 ! Ça c'est bien ! A quoi ça sert de sortir des voitures comme ça si on ne peut rien en faire ? La voiture, c'est un plaisir, mais c'est un plaisir aussi de la conduire, d'aller vite, voilà parce qu'autrement si c'est pour se promener… »*[112]
(Monsieur M., 54 ans, Nice, marié avec un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

[112] Dans une réflexion semblable à celle-ci, Monsieur L. (39 ans, Nice, père de famille, Porsche Boxster, groupe C) évoque la question du risque et lorsqu'on lui demande : « *Parce que vous pensez un peu à la mort de temps en temps ?* », il répond : « *Oui. Mais j'ai pas peur de la mort. Après, bien évidemment, j'y pense souvent. Quand j'étais seul, j'avais pas du tout la même vision, j'y pense surtout vis-à-vis de ma femme et de mon fils. Bon, j'étais plus jeune aussi. Quand on est jeune, on est fougueux, on ne pense pas. A l'heure actuelle, j'y pense régulièrement, mais ça ne me fait pas peur, ça me gêne vis-à-vis des autres. Mais ça fait partie de la conduite !* ». Le nombre élevé d'occurrences sur le thème de la mort et ses différentes figures paraissent confirmer cette idée que la mort fait partie de la conduite. Il reste à approfondir la question afin de vérifier son statut figural : ne pourrait-on pas l'associer à cet autre topoï de la synesthésie que serait « une petite mort » ?

La vitesse de pointe est donc une figure de la vitesse, mais il existe une deuxième forme d'accélération qui est propre à « la conduite sportive » et qui, comme cela a été introduit par monsieur C. (Subaru Impreza) et par Monsieur M (VW Golf 150 ch), est en lien avec le démarrage et l'utilisation de la boîte de vitesses :

> « *La vitesse, c'est une question de réaction de la voiture. Pour moi, la vitesse, c'est pas le fait de se dire je vais à 180, c'est la façon comme quoi la voiture va monter jusqu'à cette vitesse-là. Ce que j'adore dans le moteur Volvo, c'est la puissance qu'il y a de couple. Vous montez vite le régime. Voilà ce que j'aime, voilà ce que pour moi est la vitesse. Vous avez envie de rouler vite ; par contre, dans la Volvo, je monte les 180. Un coup de quatrième… on passe les rapports, on en demande, on en a. Ça, c'est beau ».* (Monsieur C., 58 ans, banlieue bordelaise, Fiat Multipla, *et al*, en couple avec des enfants adultes, groupe A)
>
> *« Les chevaux, la puissance. Le plaisir d'accélérer et de rester collé au siège. C'est le rapport à la vitesse. Le bruit, la sensation, le fait de tout ressentir dans les mains et les pieds, c'est magique ! C'est mon petit instant de plaisir ! »* et : *« Je m'en fous de la pointe de vitesse, c'est pour d'autres mecs ça. C'est autre chose. Je ne regarde pas le compteur moi, je m'en fous, je regarde la route. Ce qui me plaît, c'est de sentir la vitesse, pas d'aller vite forcément. Ca peut être à 70 comme à 120, je m'en fous en fait ».* (Monsieur P., 23 ans, célibataire vivant dans la maison familiale, Citroën Saxo VTS 16V 100 ch., groupe C)
>
> *« J'en voulais un pour la ligne évidemment mais aussi pour les accélérations… Je passe de 0 à 100 en 6 secondes… Les vitesses maxi, aller à 200 sur l'autoroute, ça ne m'intéresse pas trop, c'est plus les accélérations, de sentir la puissance ».* (Monsieur M., 20 ans, Nice, célibataire vivant chez ses parents, BMW Série 3, groupe C)
>
> *« J'adore la sensation de vitesse ; je la ressens lorsque j'accélère au niveau de la cage thoracique, quand vous êtes collé au siège ».* (Monsieur M., 26 ans, banlieue bordelaise, en couple sans enfants, Volkswagen Golf, groupe A).
>
> *« C'est un peu le fait de se sentir collé au siège, on sent quelque chose dans la poitrine, c'est la notion de g. L'unité de mesure de l'accélération sur le corps c'est les g…Si vous faites du saut à l'élastique, votre corps va accélérer très vite et vous aurez une forme de perte de connaissance. Quand on accélère, dans la voiture et qu'on roule vite, c'est quelque part un état altéré de conscience. Ce qui m'intéresse d'elles* [des voitures sportives, ndlr], *c'est pas la vitesse, mais les accélérations. Je trouve ça porteur de sensations et fascinant, de passer en quelques secondes de 0 à 100, voire plus. »* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A)
>
> *« Quand vous êtes en 6ème sur l'autoroute, c'est que vous êtes déjà à 180 ou 200, donc là, c'est déjà un autre cap. Où je trouve une sensation, c'est quand on passe vraiment de 2de en 4ème, où on accélère en passant la vitesse, alors là c'est ! Je vous fais un exemple, vous êtes en deuxième, vous donnez un coup, vous passez la 3ème, vous avez le dos comme ça dans le fauteuil, hein ! »* (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié avec un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

Aussi caricatural que cela puisse paraître, le lien entre accélération et agentivité est donné par la sensation de puissance qui est issue des reprises et des accélérations, que le conducteur est capable de gérer par ses propres gestes. Il y a d'une part l'aspect de la puissance qui ressort de la sensation d'accélération focalisée sur différentes parties du corps (cage thoracique, pieds et mains) et d'autre part, celui de la maîtrise de soi et du corps de l'automobile.

Si la vitesse de pointe sur l'autoroute possède une aspectualité terminative (puisque ce qui intéresse ici est surtout d'arriver vite à destination), le parcours comme suspension du temps ou parenthèse peut entraîner un renoncement à l'agentivité. En revanche, la vitesse de démarrage ou accélération est une sensation qui a besoin de l'action du sujet pour se manifester, ce pourquoi elle implique une agentivité plus importante.

§2. Plus haut, nous avons évoqué les propos de Mlle B donnant au trajet en voiture l'image d'une suspension dans le sens de l'effacement des sensations de la route. C'est aussi dans une quête d'effacement des sensations que monsieur A. (Cf. *supra*, Renault Laguna, sur le correcteur de trajectoire branché systématiquement) s'inscrit lorsqu'il place le sentiment de sécurité du côté du silence dans l'automobile. Il crée ainsi une impression de suspension du mouvement par l'effacement de ses signes, notamment le bruit. Enfin, pour revenir à l'idée des régimes temporels en tension (à propos de l'opposition entre régime du devoir et régime du loisir), on remarquera que la figure de la suspension peut désormais être entendue comme suspension du temps de parcours, qui donne lieu à une figure « déplacement » entendue comme une mise entre parenthèse :

> *« Moi, le paysage, je ne regarde pas, je suis concentrée sur la route. J'aime bien conduire, c'est un plaisir, le plaisir de pouvoir me déplacer d'un point A à un point B. Et par exemple quand on fait des longs trajets, on coupe le temps. ».*
> (Madame C., 28 ans, banlieue bordelaise, mariée, un enfant en bas âge, Renault Scénic Tdi, groupe A)

Il existe une autre manière de concevoir la « suspension » dans un sens plus existentiel :

> *« Les agréments, c'est la beauté du paysage. Et la sensation de glisse, de vitesse avec une grande facilité, une sensation enivrante parce qu'on est « maître de ». C'est encore un endroit où on a l'impression de ne pas trop vieillir ».* (Monsieur M., la soixantaine, banlieue parisienne, marié avec des enfants ayant quitté le foyer, Renault Clio 16v 110ch, groupe C)

> *« C'est oublier des problèmes qu'on a au boulot et profiter de la verdure, de la maison. En plus, pour rentrer je mets à peu près 20 minutes, donc en 20 minutes, j'ai le temps de faire la coupure, de penser à d'autres choses et en arrivant, c'est la confirmation que je suis déjà ailleurs ».* (Monsieur G., 29 ans, banlieue bordelaise, marié, un enfant en bas âge, Opel Astra, groupe A)

> *« Moi, ça me repose, je trouve ça relaxant, c'est comme se poser dans le train, sauf qu'on a un rôle actif. C'est un peu intemporel, au milieu de nulle part. Je m'énerve pas ».* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A*)*

Nous avons vu l'effet du déplacement de régime vers un temps paradoxal par les accélérations. Cette transformation extrême opère directement une transformation du sujet de l'action, pouvant aller jusqu'à susciter une impression d'irréalité qui ressort de la glisse et autres sensations que nous avons mentionnées comme un bouleversement de l'ordre géométrique du monde « naturel » ou de la perception des choses : ce n'est plus soi même qui avance, mais le monde qui recule[113]. Il existe bien des sensations et des perceptions *qui ne sont pas de ce monde* : on se situe dans un plan différent, où l'ordre logique s'invertit.

> *« Si vous faites du saut à l'élastique, votre corps va accélérer très vite et vous aurez une forme de perte de connaissance. Quand on accélère, dans la voiture et qu'on roule vite, c'est quelque part* un état altéré de conscience *».* (Monsieur M., 28 ans, Paris, marié sans enfants, Renault Mégane II, groupe A).

> *« J'aime bien l'idée de se faire un peu peur, les sensations d'accélération et du freinage dans l'estomac, puis les sensations visuelles : le paysage défile, c'est comme être dans* une autre dimension *»* (Monsieur C., 38 ans, banlieue parisienne, marié, un enfant en bas âge, VW Touareg, groupe A)

[113] L'inversion de l'ordre des choses est une figure de la perception très généralement associée à l'accélération, ainsi que le laisse voir cette phrase d'un journaliste spécialisé dans le test de voitures : *« Dès la sortie des puits, on sent toute la puissance de cette voiture: j'ai pour la première fois de ma vie vu un mur reculer tellement la voiture accélère vite ! »* (Benoit Charrette, « Porsche Carrera GT : à garder hors de la portée des enfants » in *Le devoir* en ligne, http://www.ledevoir.com/2005/06/08/83618.html?313 [page consultée le 10 septembre 2008]).

> « *En fait, cette sensation qu'on a d'aller vite, on l'a triplement quand on est en voiture de rallye. C'est vraiment énorme.* Vous voyez arriver la route*, mais à une vitesse,* vous ne croyez pas *que vous passez ! C'est beaucoup d'émotion* ». (Monsieur P., 23 ans, célibataire vivant dans la maison familiale, Citroën Saxo VTS 16V, 100 ch., groupe C)

> *« Ah oui, oui, c'était dans les puissantes parce que, justement, il essayait* [de me gagner] *justement pour voir* [qui était la plus puissante]. *Et j'ai plus eu qu'à enclencher une vitesse, accélérer, et après j'ai regardé dans le rétroviseur, la voir s'éloigner ».* (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié, un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

En somme, des différentes formes d'investissement de la vitesse (la vitesse de pointe et la vitesse au démarrage ou accélération) ressortent deux modes différents de rapport à l'Autre : l'un qui rejette la *mise en avant du temps* que représente le trajet d'un point A à un point B, qui ne donne pas une valeur positive à l'extérieur et qui aurait tendance à déléguer la responsabilité des tâches de la conduite. L'autre, illustré par la recherche de l'accélération, responsable de la formation de deux types de figures sensorielles : la *glisse* et la *propulsion*. La première fournit au sujet une expérience synesthésique et la seconde un ordre perceptif bouleversé.

Voici donc comment s'articulent-elles les oppositions entre ces deux régimes de la vitesse lors de la conduite :

FIG. 12 : FIGURES DE LA VITESSE

	VITESSE DE POINTE	ACCÉLÉRATION
FIGURE D'ACTION	Voir défiler le paysage (inversion de l'ordre perceptif)	Se sentir collé au siège (matérialisation du « faire corps avec la voiture »)
AIRE SENSORIELLE CONCERNÉE	Vision	Toucher
FIGURE SPATIALE	Autoroute	Petite route sinueuse de montagne
ASPECT AGENTIF	Terminatif	Inchoatif
OBJET DE VALEUR (FIGURE SENSORIELLE)	Glisse (synchronisation)	Propulsion (fusion)
RAPPORT À L'AUTRE	Réduction	Augmentation

§3. Ainsi, ces nouvelles figures de la conduite issues de l'analyse des régimes temporels (parenthèse, suspension, inversement) disent que la transformation des régimes est une constante profonde des récits de conduite, mobilisant figures, actants et valeurs situés à différents niveaux de régimes spatiotemporels, le niveau *n* étant celui de l'interaction conducteur-automobile, le niveau *n+1* étant celui du parcours et le niveau *n+2* celui de la vie sociale dans son ensemble.

Le rôle de la voiture comme opérateur du passage entre régimes se décline sur ces trois niveaux en fonction du degré d'appropriation de la conduite automobile de la part des conducteurs. Plus on est près de l'interaction et de la conduite comme focalisation, plus l'investissement passionnel de l'acteur est intense et son agentivité accrue, et vice versa.

3.3.3.3 L'identité et la conduite, les attributs physiques et les objets de valeur

§1. Le dernier propos de Monsieur M. est très illustratif en ce qu'il permet de mieux comprendre le fonctionnement général de la voiture comme opérateur du passage entre régimes temporels. En effet, il dit de la conduite que « *c'est encore un endroit où on a l'impression de ne trop pas vieillir* ».

Venant de la part d'une personne en transition qui regrette un peu sa jeunesse[114], on voit bien que la voiture accompagne et module la transition entre âges, puisque pour le répondant plus vite celle-ci se fera, mieux ce sera. Le cas de figure est identique pour pratiquement tous les répondants qui se trouvent à une période charnière et qui l'appréhendent : plus le régime est opposé et perçu négativement (dysphorique), plus la voiture aura un rôle important à jouer en tant qu'actant, et plus le conducteur aura tendance à s'effacer pour lui déléguer la tâche. Comme Monsieur M. qui rêve de la voiture-train.

Au contraire, chez des personnes qui ne vivent pas dans une telle tension entre régimes, dont quelques figures sont le parcours comme voyage et la voiture comme

[114] On ne connaît pas l'âge de Monsieur M., le sujet étant délicat. Selon l'interviewer, il serait dans la cinquantaine. Un âge stressant si l'on en croit le soin qu'il prend de son corps « *Avec l'âge on fait plus attention parce qu'il commence à trahir un peu sinon* » : le corps comme un anti-actant en puissance ou en devenir ?

écran-vaisseau, le monde de l'Autre et des autres est plutôt attirant (y compris s'il fait peur) et la voiture devient une complice pour expérimenter l'inconnu ou bien l'objet lui-même de la curiosité. L'identité de l'instance du discours est dans une *transformation appréciée*, la conduite est appropriée et valorisée, de même que sa puissance transformatrice.

> [L'INTERVIEWER] : *Alors c'est une peur de quoi ?*
>
> [L'INTERVIEWÉ] : *Ben… de moi déjà. De ne pas aller au-delà de ce qu'il faut. Alors je vais au-delà mais après je me dis, bon ben je suis allé là mais j'ai pris quand même des risques d'aller jusque là ! On n'y reviendra plus, c'est fini. Je n'y reviendrais plus jamais.* (Monsieur M., 54 ans, Nice, marié, un enfant ayant quitté la maison, Golf Tdi 150 ch, groupe C)

§2. Si on associe la dimension collective (un âge, une automobile) et la dimension individuelle (des « topoï » de la conduite à la construction d'objets de valeur de la conduite par les figures du langage), on voit qu'un système semi-symbolique se forme par la corrélation de l'extérieur de la voiture au monde de l'idéologie (collectif, norme sociale) et de l'intérieur de celle-ci (individuel, monde du désir) avec la stratégie.

L'articulation entre idéologie et axiologie est donc un ajustement stratégique opérant selon le degré d'appropriation de la pratique, au niveau des gestes (changement des vitesses) et des sensations (régimes, accélérations, bouleversement de la perception…) jusqu'à la pratique au sens social de sa signification, comme dans la correspondance un âge/une automobile.

Ainsi, faire corps avec la voiture est un programme de transformation par la prise de pouvoir qui se manifeste sensoriellement comme une tenue (avec deux mouvements de transformation par intégration de l'Autre : être collé au siège et être collé à la route). Voir le paysage défiler est le constat de l'accomplissement de la transformation dont le corps du sujet ressort changé : puissant puisque capable d'inverser l'ordre sensoriel. La voiture ici est l'instrument et la voie à travers lesquels le sujet se transforme, comme une sorte de déguisement.

« *Aller d'un point A à un point B* » est un lieu commun qui exprime le degré le moins investi de la conduite. Cependant, lorsqu'il cohabite avec un investissement

passionnel intense et négatif, il est l'image de la crainte du « déplacement », ce qui veut dire appréhension du monde de l'Autre et, en termes de stratégie identitaire, de la transformation par influence de l'Autre. La voiture participe ici à la préservation de soi, dans sa figure de « bulle », de « champ de sécurité » et de « tank » en protégeant plus ou moins le conducteur des affections de l'altérité (par exemple, le passage du temps, le danger que représentent les autres).

Le conducteur est ici plus ou moins pris en charge par la voiture ; du fait du « non-vouloir » du conducteur, la voiture reçoit la délégation du faire et la technologie thématisée en électronique embarquée (plus particulièrement les aides à la conduite) fonctionne comme un *savoir faire* accru. Celui-ci est particulièrement adapté à la situation en ce sens où l'électronique embarquée est la tendance de la technique (*l'expression* de la pratique du design) portant un contenu-paradigme de dématérialisation, alors que le conducteur s'inscrit dans une quête d'amenuisement ou d'effacement des signes sensoriels de la conduite, notamment en ce qui concerne l'ouïe (voir par exemple Monsieur A qui branche « instinctivement » le correcteur de trajectoire dès qu'il va faire 200 km et estime que la sécurité est donnée par le silence). Par sa ressemblance avec l'espace de la maison, la voiture est une extension du /monde de Soi/, en cela elle est rassurante.

Au contraire, *faire corps avec la voiture* est la figure de l'appropriation maximale, comme il ressort de la figure même du faire corps. Ce programme de construction identitaire centré sur l'interaction homme-machine implique une grande agentivité (puisque le pouvoir faire est déployé et nuancé dans la combinaison entre la mécanique de la voiture, la difficulté de la route et les sensations et gestes du conducteur).

La vision, contrairement au cas précédent, n'est sollicitée que de manière accessoire, d'où la valorisation de la conduite de nuit si fréquente dans ce type de discours. Il s'agit d'un programme d'augmentation et d'intensité passionnelle par tous les moyens qui implique, en revanche, un effacement de l'Autre au sens ample car le seul « Autre » concerné est la voiture : le paysage n'existe pas, les passagers non plus ni le monde du dehors en général (la norme sociale comme contrainte peut même être négligée).

Dans chacun de ces programmes, la voiture joue un rôle d'adjuvant pour le sujet de l'action, soit en lui fournissant un autre avec qui se fondre pour se transformer, soit en lui permettant de rejeter la transformation.

FIG. 13 : L'AUTOMOBILE ET L'IDENTITÉ :

PROGRAMMES DE TRANSFORMATION ET DE CONSERVATION

	ALLER D'UN POINT A À UN POINT B		**FAIRE CORPS AVEC LA VOITURE**	
Agentivité	**Dépend de l'investissement passionnel :**		**Dépend du cadre de la conduite**	
	S'il est élevé, l'agentivité sera faible (comme chez Monsieur M., Clio 110ch).	S'il est faible, l'agentivité est élevée (comme chez Monsieur H., Citroën Xsara Picasso)	Autoroute - mode d'accélération : vitesse de pointe	Petite route de montagne - accélération au démarrage (reprises) et changements de vitesse
Aspectualité	Terminative	Terminative	Durative itérative	Inchoative
Investissement passionnel	Elevé	Faible	Elevé	Maximal
	La conduite comme contrainte	La conduite comme autonomie	La conduite automobile comme loisir ou plaisir	La conduite comme fin en soi ou passion (ex. sport)
Appropriation de la conduite	Faible		Forte	
	Mythique	Pratique	Critique	Ludique
Articulation sensorielle	Dominante tactile et sonore	Dominante visuelle	Dominante visuelle	Dominante tactile et sonore
	Il faut effacer les sensations	On se méfie des autres, on est sur le qui vive	Le monde défile devant soi comme à la télé	le bruit du moteur est une musique… que l'on peut jouer
Figure de l'auto	**Parenthèse**	**Bulle**	**Vaisseau**	**Partenaire de jeu**

§3. En somme, conduire une voiture peut servir de programme identitaire en ce sens ou l'automobile va s'inscrire dans la négociation entre la part de contrainte idéologique que le sujet de la conduite s'approprie et sa quête personnelle, qu'elle soit orientée vers le plaisir, le devoir ou les différents objets de valeurs dont l'axiologie de Floch est une systématisation. Au début de ce sous-chapitre, nous avons en effet fait référence à l'étude du mobilier en fonction des âges de la vie, dans laquelle Floch considérait que l'esthétique du produit ou de l'objet de design était donnée sous la forme d'une sémiotique-objet. En établissant la correspondance entre l'architecture

extérieure/architecture intérieure et entre leurs objets de valeurs respectifs (extérieur : norme sociale, architecture intérieure : quête personnelle), il apparaît que l'automobile en situation de conduite s'institue en sémiotique-objet. Et si l'on reprend la discussion du début de ce chapitre sur le design comme discours idéologique, nous pouvons même voir l'organisation axiologique représentée par le « carré sémiotique de la consommation » de J. M. Floch comme un parcours d'appropriation esthétique, qui articule dans le « style » de l'automobile les deux pôles de la valeur : d'un côté l'axiologie/stratégie de l'actant sujet et de l'autre l'idéologie/norme sociale du milieu dans lequel le sujet de l'action s'inscrit.

Ce dernier constitue une synthèse de l'articulation qui résonne entre les attributs physiques de l'objet et des sensations expérimentées et les objets de valeur auxquels ces sensations peuvent être associées *catégoriellement*.

De surcroît, pour revenir à la comparaison entre « Le bon usage de la table et du lit » et le bon usage de la berline et du 4X4, nous avons évoqué tout au long de ce sous-chapitre la différence entre les valeurs « ludiques » et les valeurs simplement statutaires. Ces valeurs sont toutes deux « esthétiques » au sens de l'appropriation d'un style qui est un peu un refus de la praticité, comme dans le cas de la voiture sportive qui est inconfortable ou « bestiale », ou de la berline de luxe, tellement luxueuse qu'il ne faut pas la prendre en ville pour éviter qu'elle soit abîmée. Il y a cependant une distance importante à respecter entre le mode d'appropriation de la voiture *ludique* qui, comme son nom l'indique, passe beaucoup par le *tactile* (les sensations de conduite, la différenciation des types de route et l'adresse des gestes), et celui de la voiture de luxe qui repose essentiellement sur une base visuelle : le plaisir des sens y est surtout plaisir des yeux.

En revanche, les valeurs « mythiques » ou utopiques rendent compte d'un « détour » de la fonction pratique (le trajet « mécanique et autonome » que l'on fait grâce à la voiture) dans un sens nouveau, qui *ne passe pas par le choix*, mais qui nécessite la *superposition de valeurs* jusqu'au point de réconcilier les contraires comme polyvalent et exclusif, routier et urbain, « exceptionnel » et « normal », etc. C'est cette jonction de contraires qui donne au pôle que Floch appelle valeurs utopiques le caractère

« mythique » au sens du « bricolage » lévi-straussien, qui se trouve d'ailleurs être la base de la réflexion de Floch sur le style.

Cette distinction à l'intérieur de la valorisation « ludique » et dans les valorisations à l'intérieur d'un âge de la vie demande toutefois de penser ce « carré » tridimensionnellement, puisque l'on devrait pouvoir articuler à chaque mode de la valeur la description du degré d'appropriation qu'il implique *sotto voce* : ce n'est pas seulement que les conducteurs dont la stratégie d'appropriation se trouve dans le pôle « mythique » ou utopique ont plus de moyens financiers par rapport à l'âge de la vie dans lequel ils se situent, c'est qu'ils ont *plus d'expérience*. Si bien qu'ils sont à même de différencier les modes, cadres et moments de conduite et cherchent dans la voiture un complice cette fois-ci *adaptable*. Comment alors rendre compte des différences du parcours de l'expérience dans le carré qui expliquent que la fonction « pratique » réside dans la réalisation mécanique de la tâche et ne suscite pas d'affect particulier dans la conduite, que la fonction « esthétique » se situe à l'opposé de cela : une symbolisation de l'automobile et de la conduite, et ainsi de suite ? Il reste donc à explorer plus en profondeur les implications morphosensibles de la conduite automobile.

Nous finirons simplement par évoquer les deux dernières positions du carré entendues comme parcours d'appropriation : la valorisation « mythique » et celle que Floch appelle « critique » qui consiste, contrairement à la première, dans la mise en place de compromis par « défaut passionnel », c'est-à-dire, par le fait qu'il y a eu prise de distance par rapport à la norme qui fait fonctionner le système comme producteur d'objets de valeur. Nous en venons à cette relation de contrariété car il est intéressant de noter sa connexion avec les tendances que nous avons citées au début de cette partie. En effet, sur la position mythique, nous voyons tous ces conducteurs jeunes et amateurs de conduite qui demandent à ce que la voiture puisse supporter différents modes de conduite et, sur la position critique, ceux qui sont prêts à… changer d'objet de valeur (et à se détourner de la surenchère des gammes de voitures pour aller vers des voitures basiques comme la Logan) ou qui pourraient, sur la base d'une différenciation des parcours, consentir à une automatisation totale de la conduite sur autoroute. Dans tous les cas, c'est de la tension que ces valeurs sous-tendent que devrait naître le prochain paradigme de l'automobile.

4. La part de l'objet. Analyse sémiotique de l'automobile en interaction

« *Je ne suis pas du tout le même conducteur selon la voiture que je prends. Celui qui dit ça, c'est un menteur ! Déjà, quand on est au volant, on est une autre personne.* »
(Monsieur L., 39 ans, Nice, père de famille,
Porsche Boxster, groupe C.)

4.1 L'automobile comme objet de design

§1. Nous avons commencé cette deuxième partie de notre recherche en rappelant l'idée de Floch, inspirée par Greimas, des « trois composantes de l'objet » : la composante *taxique*, la composante *configurative* et la composante *fonctionnelle*. Nous avons ensuite fait référence, avec Geninasca, au fait que ces trois composantes ne sont pas homogènes puisque la composante fonctionnelle dépend, en réalité, des deux autres. Dans l'introduction de cette partie, l'exploration de la composante taxique nous a servi d'une part à montrer que le statut d'objet de consommation donne à l'automobile des caractéristiques spécifiques et qu'il devient, de ce fait, une *condition taxémique* que l'analyse de l'objet ne peut ignorer. D'autre part, la discussion sur la classification de l'univers automobile nous a laissé voir que toute taxinomie posée *a priori*, comme celle qui émane de la segmentation du marché, perd toute pertinence sémiotique puisque ses catégories ne tiennent pas compte de la corrélation d'un plan de l'expression et d'un contenu, mais obéissent à une idéologie locale, selon la pratique dont il s'agit. Ainsi, la catégorisation commerciale n'est cohérente que par la gamme des prix et non pas sur la base d'un principe fonctionnel quelconque ; les classifications de la technique finissent

par ne plus être cohérentes puisque la logique de diversification ne suit pas nécessairement des différences techniques substantielles, etc.

Puis, reprendre dans le chapitre 3 le discours des usagers, que nous avions « effleuré » dans l'introduction, nous a donné l'occasion d'approcher la composante fonctionnelle de l'automobile depuis la perspective de l'usage. Ici, toutefois, l'usage n'est pas appréhendé dans une logique linéaire qui concevrait la fonction de l'automobile sous l'angle du déplacement ou du transport, mais illustre l'affirmation de Geninasca selon laquelle la dimension symbolique de la fonction de l'automobile fait d'elle non plus un objet linguistique mais une figure (objet du monde sémiotique, soit la culture naturalisée par la perception humaine).

Dans ce chapitre, il sera de nouveau question de fonction, mais cette fois l'exploration partira de l'autre *terme de la relation* (d'usage, pour le dire dans les termes de Hjelmslev), c'est-à-dire de l'objet. Nous allons donc revenir sur la composante fonctionnelle de l'objet depuis la perspective de la matérialité de l'objet, que nous allons explorer dans la visée d'une composante configurative de l'automobile.

En fin de compte, il nous semble que la relation entre les composantes de l'objet est encore plus imbriquée que Geninasca ne le dit : en effet, il y a corrélation entre elles puisque la configuration d'un objet est donnée par sa fonction et sert à sa classification (à sa taxinomie). À son tour, la fonction de l'objet, telle qu'elle est déployée, par exemple dans un univers sémantique tel que celui du « carré sémiotique », est déterminée à l'intérieur d'un ordre plus ou moins symbolique, mais dans tous les cas culturel, que sous-tend la composante taxique, et un ordre technique donné par la composante configurative. Enfin, la composante taxinomique se fonde sur des valeurs à la fois « fonctionnelles », donc d'usage (physique ou symbolique, peu importe ici) et structurelles ou configuratives, comme nous l'avons vu plus haut (cf. *supra*, « L'automobile à l'étude »).

Comme nous l'avons déjà évoqué, la voiture est née avec le design. C'est une façon de mettre en avant l'appartenance de cette pratique de conception et de création à l'essor industriel, comme une manière de situer l'objet dans sa composante taxinomique. Un deuxième héritage taxinomique provient de l'usage et place l'automobile dans la

classe des moyens de transport. Ce qu'il est intéressant de noter est que, des deux lignées, l'automobile tirera une condition définitoire des pratiques, qui est la place centrale des *tensions techniques*.

4.1.1 Sur la manière dont l'architecture extérieure et l'architecture intérieure ont suivi des routes séparées…

4.1.1.1 Transformations industrielles et transformations dans la valeur taxinomique de l'objet

§1. Dans la préhistoire de l'automobile, les artisans carrossiers sont devenus des « industriels » en regroupant plusieurs types d'artisans et des centaines d'ouvriers spécialisés pour faire face à la demande croissante de voitures hippomobiles. Cette concentration est désormais une des dynamiques constantes du secteur et de son fonctionnement, ainsi que nous l'avons vu plus haut, mais ce n'est pas la seule. La division du travail s'est accompagnée de la production de machines (ou artefacts « métaobjectuels ») destinées à fabriquer des parties de l'automobile. C'est dans ce mouvement de concentration et de spécialisation de la production que se concrétise la séparation structuro-fonctionnelle de la voiture, les groupes d'artisans se divisant entre carrossiers, artisans dédiés à la fabrication des « pièces détachées » et monteurs. Dans le processus d'industrialisation, les innovations techniques concernant la carrosserie ont été toujours les plus lentes et ce décalage persistant a été l'objet d'une tension entre l'architecture intérieure et l'architecture extérieure de l'automobile qui, aujourd'hui encore, continue d'être l'une des caractéristiques de cet objet[115].

§2. Une deuxième rupture paradigmatique a eu lieu avec l'industrialisation totale de la production automobile. En effet, la voiture automobile (ou mue à l'aide d'un moteur) est née en Europe comme un objet (artisanal) d'exception fabriqué sur mesure, en suivant les spécifications de l'individu qui la commandait. À l'opposé, H. Ford et A. P. Sloan aux États-Unis ont fait de cet objet le symbole de la démocratisation sociale, en proposant par son intermédiaire la *banalisation de l'individualisme*. La voiture

[115] J. de Noblet « Transport, mythes et fonctions » in *Design, le geste et le compas*, Paris : Somogy, 1988, 498p.

européenne se positionne alors sur des valeurs mythiques (luxe et sport) et la voiture américaine sur des valeurs pratiques[116]. Le corrélat matériel de cet individualisme sera, au niveau de la configuration de l'automobile, l'abandon de la carrosserie d'inspiration hippomobile à partir des années 30, avec le sloanisme, au profit de la « voiture moderne » essentiellement définie par la fermeture de l'habitacle, avec quoi la quête de l'individualisme se dote d'une figure : le *cocon*.

4.1.1.2 La conception sur la base du déploiement de la fonction de l'objet

§1. La transformation de la carrosserie témoigne ainsi d'un double changement de paradigme puisqu'elle intervient dans le cadre de la naissance de la consommation de masse. Ce n'est pas seulement que Sloan a inventé les gammes et les séries de voitures, en allant à l'encontre de l'idée du modèle *unique pour tous*, ni seulement qu'il a donné une dimension « passionnelle » à l'apparition de nouveaux produits par ses lancements mis en scène dans les Motor Shows de Detroit. C'est plutôt que sa stratégie s'inscrivait dans l'ensemble des conditions de la naissance de la société de la consommation de masse :

1. La politique de diversification de Sloan se fondait sur la reconnaissance d'une *diversité de besoins* (une voiture pour chaque besoin, donc pour chaque usage). En cela, une rupture intervient avec la conception d'une fonction linéaire ou unique. Ici, l'idée de « besoin » se substitue à celle de « fonction », dans un transfert de motivations qui n'est pas sans intérêt pour la sémiotique narrative. En effet, lorsque la sémiotique greimassienne adopte l'idée de fonction inspirée de Propp (cf. *supra,* première partie), elle adapte l'idée qu'un manque constitue généralement le pivot de l'action, en faisant devenir ce « manque », ce *besoin*, le

[116] Les constructeurs européens n'avaient guère d'autre choix car, en raison de leurs difficultés financières issues de la guerre, ils n'avaient pas les moyens de mettre en place les actions de marketing des salons de Detroit, véritables spectacles qui servaient à la mise en scène et la dramatisation du lancement des nouveaux modèles de General Motors. De plus, ils étaient réfractaires à cette manière d'envisager leur industrie, pour laquelle ils souhaitaient conserver une optique artisanale, familiale et quasiment confidentielle ; raison pour laquelle ils affichaient déjà un certain retard dans la standardisation fordiste. André Citroën fut le premier à reconnaître l'inexorable transformation du métier et à proposer une série de voitures à l'intérieur d'une gamme (Cf. J.-L. Loubet, *L'industrie automobile 1905-1971*, *op. cit*.).

déclencheur de la quête du sens. Quand Sloan crée l'idée des gammes, il fait passer l'automobile de l'accomplissement d'une fonction aussi générale que possible à la satisfaction d'un besoin spécifique.

2. L'idée de besoin lui a été suggérée par le résultat des premières études de marché de l'histoire jamais réalisées. C'est donc à ce moment que le marketing prend le pas sur le design, pratique encore balbutiante dont l'institution sera encore davantage retardée par ce fait. En effet, la création industrielle étant dédiée à la production d'artefacts qui satisfont les besoins de l'usager, elle devrait en principe avoir un rapport privilégié avec lui puisqu'elle en devient l'interprète face à la production. Cependant, elle perd cette position compte tenu de l'avantage que le marketing a pris sur elle au moyen de sa vision plus transversale de la production (en tant que système économique). Le métier de designer industriel devient dès lors un adjuvant de la vente plutôt qu'un acteur de la production[117].

3. La conséquence de cette emprise du marketing est que le design s'instituera dès lors et de plus en plus dans l'industrie automobile comme une *orientation stylistique* extérieure, si bien qu'aujourd'hui le mot « design » fait référence en français, dans un contexte d'usage de l'automobile, au dessin ou à la ligne extérieure de la voiture.

Le fonctionnement du design comme stylisme relève d'un contexte fort intéressant pour notre propos. En effet, le style issu d'une forme tardive d'Art déco et connu comme « streamline » a été adopté aux États-Unis à partir des Motor Shows de 1933 et 1934 organisés par Sloan pour faire face à la morosité du public, après la Grande Dépression[118]. En effet, au vu du fait qu'il ne suffisait pas de fabriquer un objet efficace

[117] Sur le «lien privilégié » du design avec l'usager, voir S. Dubuisson, et A. Henion, *Le design: l'objet dans l'usage. La relation objet-usage-usager dans le travail de trois agences.* Paris, Presses de l'école des Mines, 1996. 212 pp. Sur la naissance du design industriel et son rôle dans les années 30 des USA, voir R. Loewy *La laideur se vend mal,* Paris, Gallimard, 1990, 414 p.

[118] Avec Raymond Loewy —considéré comme le fondateur du design industriel aux Etats-Unis— entre autres, les designers se sont associés au marketing pour donner aux différents produits et artefacts une apparence

ou bon marché pour que les gens l'achètent, on a reconnu le besoin de communiquer une valeur ajoutée à celle de la fonctionnalité de l'objet. L'esthétisation des objets qui en a résulté avait pour but de les rendre plus attirants et, si les objets « streamline » ont été jugés comme tels, c'est que leur « message » était bien passé. Il disait d'une part la modernité des objets entendue comme l'appartenance à une actualité technologique, et la modernité comme rupture avec le passé devenait un objet de valeur. D'autre part, ce style « mettait en forme », comme les Motor Shows « mettaient en scène », la foi dans le progrès social par le progrès technique, ainsi que l'optimisme qui était de rigueur après la Grande Dépression et le crash de la bourse à New York. Les lignes de reconnaissance du style (horizontalité, grands blocs arrondis, présence de traits horizontaux figurant le cinétisme et inclinaison des lignes verticales) fonctionnaient comme une expression coïncidant avec la fébrilité ambiante vis-à-vis de l'avancement, l'efficacité et le progrès de la société américaine d'alors, une fascination pour la vitesse qui trouve dans le *streamline* son iconisation[119].

4.1.1.3 A la naissance du secteur, le triomphe du pragmatisme sur le fonctionnalisme

§1. En synthèse, le changement paradigmatique opéré notamment par Sloan chez GM est en réalité de deux ordres. Le premier réside dans le fait que le nouveau projet industriel, en conjuguant un fait productif et un fait stratégique, modifie la conception et le design des automobiles en intégrant aux contraintes techniques de la fabrication de la voiture la reconnaissance d'une *valeur symbolique,* qui va au-delà de la valeur utilitaire de la

---

valorisée par *son appartenance à l'univers technologique,* surtout celui du transport maritime. Si l'on se réfère au « diktat » de la forme devant suivre la fonction, l'attitude qui animait le streamline était d'autant plus contestable qu'elle ne pouvait pas toujours justifier fonctionnellement l'application formelle d'un quelconque aérodynamisme sur des objets tels qu'un presse orange ou une radio. Pour cette raison, le Streamline a été autant admiré pour sa *success story* et pour avoir contribué à la sensibilisation populaire au design, que critiqué pour la « trahison » que représentait ce maniérisme de la surface des artefacts pour une éthique du design (cf. De Noblet *Design : introduction à l'histoire de l'évolution des formes industrielles de 1820 à aujourd'hui*, Paris, Stock-chêne, 1974, 381 pp.).

[119] D. A. Hanks, *Un design américain : le streamline de 1930 à nos jours*. Paris, Flammarion, 2005, 279 pp., *Designing Modernity, the Arts of Reform and Persuasion 1885-1945* (W.Kaplan, éd.). London, Thames & Hudson, 1995, 532 pp., R. G. Wilson et D. Pilgrim, *The machine Age in America 1918-1941.* New York, Harry N. Abrams,1986, 376 pp.

fonction considérée de manière linéaire. Depuis, la carrosserie ou architecture extérieure est la zone fonctionnelle de la voiture qui évoluera le plus rapidement et le plus facilement en comparaison avec l'évolution technique des moteurs ou autres aires fonctionnelles.

§2. Le second ordre concerne la manière dont la concurrence entre constructeurs va s'organiser à partir du changement de paradigme sloaniste. En effet, lors de la première course automobile, organisée entre Paris et Rouen en 1894, une automobile à vapeur arrive en tête (la de Dion Bouton). Pourtant, c'est une voiture « à pétrole » (la Peugeot) qui triomphe sous l'argument que ce n'est pas seulement la vitesse qui compte, mais aussi la maniabilité. C'est donc une valeur fonctionnelle d'un ordre encore différent de la fonction primaire du déplacement et de celle, symbolique, de la création d'un cocon[120] qui est mobilisée.

§3. Après l'intégration de l'automobile à la culture de masse, l'époque des années 30 est marquée par la course à l'innovation : innovation technique d'une part, esthétique et donc symbolique d'autre part. Cette compétition actualise le besoin d'un supplément de valeur qui, dans l'exemple de la course Paris-Rouen, est donné par la maniabilité. Comme nous l'avons évoqué, cette tendance se confirme avec le sloanisme, et devient de première importance : le besoin fonctionnel est divers, il est fait à l'image de son usager, aussi l'objet devient-il l'image de la personne dans le sens où il suit son style de vie (besoin puis aspirations).Or, que ce soit dans le triomphe de la voiture « à pétrole », dans le confort ou dans la diversification des besoins, l'automobile intègre des *métavaleurs* de type vitesse, sécurité et esthétisme, mais elle ne les fait pas passer devant le besoin de « praticité » qui n'est pas la même chose que la « fonctionnalité ». Maniabilité, adaptabilité aux différents besoins et envies des différents usagers, capacité de charge ou autre, les visages d'une métavaleur comme la praticité sont encore plus nombreux

[120] On estime que ce « triomphe » improbable de la voiture « à pétrole » est responsable du fait que ce type de moteur a dominé le secteur pendant un siècle. Quand on apprend qu'il y avait deux fois plus de voitures avec un moteur à pétrole lors de la course, que les victoires ont été systématiquement attribuées à Peugeot et que c'était *Le petit journal* qui avait organisé la course automobile, on peut se demander si le pouvoir des lobbies automobile et leur connivence avec la presse date d'avant ou d'après ces victoires.

que ceux de la fonction. L'époque de Sloan marque ainsi pour l'automobile le triomphe du pragmatisme sur le fonctionnalisme qui l'avait précédé.

4.1.2 L'influence des milieux pratiques : la vitesse, la technique, les fantasmes…

4.1.2.1 Le milieu des moyens de transport : distinction entre architecture intérieure et architecture extérieure et émergence de la valeur du faire productif

§1. Plus haut, nous avons fait mention du fait que le style streamline s'est inspiré de l'industrie navale et aérienne pour signifier la modernité d'objets (ou, plutôt, l'appartenance à l'actualité technologique) qui n'étaient pas concernés par la quête d'une efficacité dans le mouvement : bâtiments, meubles, artefacts domestiques. L'intérêt de ce style, également appelé « Paquebot Moderne », repose également sur son « parcours », allant de l'art Déco (et son ancrage dans la recherche de la forme parfaite embrassée par le Bauhaus et autres courants dans les années 20) à l'appropriation qu'en a fait l'Amérique fascinée par la technique, l'efficacité et la vitesse des années 30.

Cet échange entre le monde de l'automobile et le monde du transport maritime n'est pas simplement une importation thématique. Il n'est pas non plus aussi arbitraire que certains critiques l'ont qualifié au vu de l'application du streamline à des objets statiques. En effet, il existe au moins une raison qui aurait pu motiver « naturellement » cette influence entre ces deux secteurs du domaine du transport. Si la plupart des carrossiers européens venaient de l'industrie hippomobile, les carrossiers américains sortaient, quant à eux, de la Carriage & Automobile Body Drafting School. Dans cette école, l'un des professeurs les plus éminents était un disciple du spécialiste français de la tôlerie et, par son intermédiaire, le savoir faire de la tôlerie des chantiers navals de Bordeaux avait pu être importé pour application au domaine automobile. C'est bien par cet emprunt technique à l'industrie navale que le changement de paradigme et l'abandon de la forme héritée de la voiture hippomobile ainsi que la fermeture de l'habitacle ont été possibles, donnant lieu à l'automobile « moderne » (cf. *supra)*. Notons

que, dans les paquebots, objets de transport très présents à l'époque où la voiture est née, l'architecture extérieure possédait une « vocation » presque entièrement dédiée à la satisfaction des contraintes fonctionnelles (rapport de forces, utilisation efficace du carburant, résistance des matériaux, capacité de charge, etc.). Elle était investie d'une forte complexité technique. J. de Noblet remarque que « malgré ceci », les constructeurs se « laissaient quelques libertés »[121] créatives puisque, par exemple, les cheminées des paquebots de l'époque étaient surdimensionnées par rapport aux besoins strictement fonctionnels de cet organe du paquebot. Après avoir mentionné le lien entre le streamline et la communication des valeurs mythiques du progrès technique, nous ne pouvons que nous demander si ce surdimensionnement, loin d'être un accident, n'obéissait pas à un même genre de motif bien volontaire : signifier la puissance et le pouvoir de la technique[122]. Auquel cas, l'utilisation symbolique de la forme ne serait pas un fait du design industriel à sa naissance aux États-Unis, mais la matérialisation d'une idéologie relative à la technique.

§2. Quoi qu'il en soit, l'appartenance taxique de l'automobile continue de se construire tout au long de son histoire grâce à l'influence d'un autre moyen de transport collectif : le train. Si le lien entre la voiture et le transport maritime était symbolique à partir du technique, dans le cas du train, il s'agit du partage d'une position prise dans le processus de construction.

Nous avons dit que dans la construction des paquebots, l'architecture extérieure était vouée à la satisfaction des contraintes fonctionnelles. Dans le cas du train, ce trait

[121] J. de Noblet, *Le geste et le compas*, *op cit.*

[122] Dans ce contexte, la légendaire phrase associée à l'orgueil technique que représentait le Titanic, le plus (tristement) célèbre des paquebots, « *Dieu même ne pourrait le faire sombrer !* », illustre très exactement la foi en la technique. Il est intéressant de noter qu'une des valeurs que ce bâtiment portait était la puissance des chaudières (dont la partie visible sont les cheminées) qui lui permettait de battre tous les records de vitesse dans son genre. D'autres commentaires sur les liens entre le progrès technique, la vitesse et l'idéologisation de la science peuvent être trouvés dans X. Arias Gonzalez, « Les sciences naturelles sont-elles culturelles ? : une lecture sémiotique de l'idéologie dans les discours scientifiques, du langage aux sciences de la culture », *Nouveaux Actes Sémiotiques [en ligne]*. (Recherches sémiotiques). Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2600> [page consultée le 03/07/2008] et Ch. Studeny, *L'invention de la vitesse*, Paris Gallimard, 1995, 408 pp.

va s'accentuer jusqu'au point où le décalage entre la forme extérieure et la forme intérieure devient très important en raison de l'appartenance de chacune de ces dimensions à un système de valeurs différent. D'un côté, la carrosserie et l'ensemble moteur cherchaient une efficacité fonctionnelle relative au mouvement. De l'autre côté, l'intérieur cherchait l'efficacité « fictionnelle », soit à fournir aux usagers de ce moyen de transport, qui appartenaient à une bourgeoisie très attachée à ses habitudes et à son milieu, la valeur du « rester chez soi », aussi bien par rapport au décor qu'au milieu social qu'ils fréquentaient.

Ce décalage entre le *se déplacer vite* de l'extérieur et le *rester (chez) soi-permanence* de l'intérieur est commenté par de Noblet comme une sorte d'aberration. En effet, pour lui la conjonction des deux dimensions de l'objet, l'architecture extérieure (dédiée ici à la fonction mécanique du déplacement) et l'architecture intérieure (vouée dans ce cas à l'accueil des passagers) est ce qui représente la valeur même du « progrès » pour le design. Au-delà du parti pris idéologique moderniste, fonctionnaliste et des modes de la critique sociale dans les années 70-80 que ce commentaire laisse présager, il nous permet de reconnaître l'importance de l'intégration des différentes dimensions fonctionnelles de l'objet, tant celles qui concernent la production que celles relatives à la conception, l'utilisation de l'objet, voire son insertion dans le milieu social dans son entier[123]. Ainsi, bien indépendamment de toute idéologie fonctionnaliste, l'histoire du design des moyens de transport montre que la pratique évolue dans le sens d'une intégration des différentes fonctions (aussi bien opérationnelles que techniques et symboliques) que comprend tout objet, artefact et espace perçu.

§3. Un troisième domaine pratique qui a influencé la conception de l'automobile est le sport, plus précisément la course automobile, comme nous l'avons laissé apparaître avec l'exemple de la course Paris–Rouen. Ici, la tension entre fonctionnalité, résolution technique et construction d'un objet de valeur sémiologique ou culturel que nous avons vu à l'œuvre dans le cas des paquebots et des trains s'exprime d'une façon encore différente, le sport servant de catalyseur à l'innovation technique. La course

[123] Ainsi, à propos du train, l'auteur met en avant le modernisme de la vision de Raoul Dautry qui aurait pensé le train dans une optique de *design total* (l'expression apparaît bien avant la lettre) dans lequel il ne suffisait pas d'intégrer intérieur et extérieur, mais aussi la gare dans l'aménagement du territoire.

automobile fournit, en effet, un cadre stimulant pour la créativité des constructeurs en même temps qu'un milieu de test pour les innovations dans le moteur, la carrosserie ou les différents organes. Si les voitures supportent des conditions d'utilisation extrêmes, alors on suppose que leur fiabilité pour un usage moins intense mais durable, comme l'utilisation quotidienne, est assurée. Après l'influence des paquebots, les trains et l'avion, pendant des décennies les principales évolutions techniques de l'automobile sont issues de l'expérimentation dans le cadre pratique de la compétition automobile.

Il est intéressant de noter que les aspects que la course permet d'améliorer sont la performance (dans une logique où la valeur maîtresse est la vitesse) et son corrélat immédiat : la sécurité. Il est tout aussi intéressant de noter que cet échange avec la course automobile s'est ralenti lors de l'arrivée de l'électronique à bord puisque, d'une part, cela augmentait prodigieusement les coûts et, d'autre part, cela nuisait au spectacle. En outre, les pilotes se plaignaient de certaines des innovations techniques qui entraînaient, selon eux, une perte de maîtrise de la conduite : des aides à la conduite qui devenaient ingérables ou, au contraire, qui compromettaient leur sécurité personnelle au vu du rapport toujours plus critique entre vitesse et possibilités matérielles de réaction en situation de risque[124].

4.1.2.2 Un objet de désir et de crainte

§1. La tension existant entre la recherche (technique) de la vitesse et les risques (personnels) encourus par cette même vitesse va plus loin. Du point de vue non plus de la *production* de l'objet mais de son *usage* (ou de sa « réception », si l'on ose dire), l'automobile est ainsi au centre d'un « tourbillon de passions » qui concernent autant les signes du pouvoir (dans ce type de discours, sa place est celle d'un objet statutaire par

[124] A titre d'exemple, une polémique dans un forum électronique spécialisé autour de la suppression de l'antipatinage dans la Formule 1, qui met en scène la tension traditionnelle entre le développement technique et l'agentivité du pilote. (Cf. « Suppression de l'antipatinage en F1 : Les pilotes ont peur ! » In : http://www.leblogauto.com/2008/01/suppression-de-lantipatinage-en-f1-les-pilotes-ont-peur.html, [page consultée le 13 février 2008] et « Melbourne : Le talent du pilote va se voir dans le résultat » in : « Le talent du pilote va se voir dans le résultat », E. Guillermin, in : *l'Humanité*, 14 mars 2008).Une variation sur le thème *nature vs culture* ?

son histoire et sa situation dans l'échelle de prix des biens) que l'imaginaire fantasmatique ou les peurs sociales les plus communes.

C'est bien par l'usage (social et individuel, ainsi que nous l'avons vu précédemment) que l'automobile est associée à des sentiments de classe, à une certaine fierté dans certains cas, mais elle est tout autant à l'origine de la colère des militants écologistes de toutes époques face à sa diffusion massive dans le paysage urbain et à son influence dans l'aménagement du territoire, à la production de C02 dans un contexte de réchauffement climatique. Elle véhicule également des peurs collectives compte tenu de « l'insécurité routière » tout en étant l'objet d'un investissement fantasmatique assez persistant, depuis l'invention de la première voiture ayant dépassé les 100 Km/h[125]. Tant et si bien que dans sa deuxième synthèse sur le design, J. de Noblet prête à l'automobile (avec l'aide du sociologue Pierre-Yves Thomas) le statut de « *métaphore sexuelle qui nous entraîne dans une logique perverse plus forte que la raison*[126]».

§2. Il est intéressant à noter que, dans l'argumentation de Noblet, cette phrase sert à introduire la problématique de la sécurité routière en même temps qu'à évoquer le « cauchemar » fictionnel du « *mariage ente le sexe et la technologie* ». Dans *Design, miroir du siècle*, G. Juchet identifie, quant à lui, la vitesse comme une valeur propre à la civilisation. Cependant, quand la vitesse est le fait de la voiture, celle-ci devient « *le support diabolique de l'exaltation de la vitesse »*[127]*.* En somme, la voiture comporte, en tant qu'objet de désir, une « part d'ombre » relative aux risques auxquels l'investissement passionnel est généralement associé.

§3. Dans ce schéma passionnel, le danger de la voiture réside donc, au-delà des risques physiques auxquels s'intéresse l'accidentologie mais parallèlement au rapport qu'elle entretient avec la vitesse, dans le débordement passionnel dans lequel l'objet « pousse » son usager. Un débordement qui n'est pas exempt de tensions : d'une part la quête constante de la vitesse, d'autre part le risque accru de l'accident corporel. D'une

[125] La « Jamais contente » (cf. annexe 3) avait en effet une forme de torpille dont les sous-entendus sont renforcés par le nom. Il est possible qu'il s'agisse de la première fois que l'automobile ait fait une campagne de publicité orientée vers l'imaginaire sexuel de son public.

[126] J. de Noblet, *ibid*.

part, le désir de liberté et d'évasion individuelle, d'autre part son corrélat de débordement passionnel et de soumission à cette passion qui ôte toute rationalité et/ou toute motivation rationnelle au déplacement.

Par l'ensemble des symbolisations dans lesquelles l'automobile est immergée grâce à ses milieux pratiques (transport, compétition et vitesse, sécurité du corps), elle investit une nouvelle image du sentiment transgressif ou de la griserie qu'entraîne l'acte créatif mais dont la contrepartie, du moins dans l'idéologie judéo-chrétienne de nos sociétés fondées sur une croyance dans le diable, est la culpabilité. Les mythes exemplaires de cette image sont illustrés dans des récits sur toutes sortes de golems, du Frankenstein de Mary Shelley à *Métropolis* de Fritz Lang : les créations techniques entraînent la tragédie par leur irrévérencieuse iconicité. En un mot, il s'agit de la peur du renversement des rôles entre sujet et objet, qui a déjà été commentée par ailleurs à de nombreuses reprises[128].

4.1.2.3 Les milieux sont culturels, les techniques donnent lieu à des sociolectes : le fond de l'ensemble est *idéologique*

§1. De ces trois interactions entre domaines pratiques de l'automobile et transport ressortent trois éléments taxiques : la distinction des métiers et des zones fonctionnelles, la possibilité que celles-ci aient un fond idéologico-technique et la puissance symbolisant la découverte d'une technique.

§2. En somme, à un premier stade, la fonction technique communiquait déjà une méta-valeur à l'ère des cheminées surdimensionnées des paquebots, mais celle-ci était encore liée à la *réalisation physique* de la fonction : la force, la solidité des matériaux. A un deuxième stade, par exemple dans le cas des trains et des premières voitures (de

---

[127] In *Design, miroir du siècle*. Catalogue de l'exposition homonyme. Paris, Flammarion/APCI, 1993. p.313.

[128] Nous retiendrons à titre d'exemple deux cas proches : le cas du mythe des paniers qui se lèvent contre les hommes, car ceux-ci les ont maltraités. Un récit recomposé et raconté par C. Lévi-Strauss (cf. *Regarder, écouter, lire*. Paris : Plon, 1993. p. 149-176). Dans un registre plus « sémiotico-sémioticien », voir « La part des choses » dont le titre de notre chapitre est inspiré et dans lequel l'auteur se moque un peu de cette attitude des études sur les objets-chose qui consisterait tantôt à en faire l'apologie tantôt à les maudire (cf. E. Landowski in *Protée* N°29/1, 2001, p.4-8).

luxe), une aire fonctionnelle adjointe à la fonction primaire de l'objet devient également chargée de sens, tant et si bien qu'elle implique que l'on travaille de manière différenciée l'une et l'autre. Le faire productif qui est dit par les cheminées se joint au faire communicatif des intérieurs du train dans son rapport avec le faire interprétatif de la fonction que l'usager développe. Enfin, ces différents faire vont s'articuler et faire sens dans la liaison de l'un et de l'autre univers (les valeurs de la production et les valeurs de l'usage), qui se réunissent dans une axiologie composée à part égale de la quête constante de la vitesse (figurée techniquement par l'aérodynamisme) et de la peur de celle-ci (figurée techniquement par la sécurité). De nos jours, il est possible que nous assistions à une restructuration de cette axiologie de l'automobile compte tenu du changement de paradigme technique et éthique que nous vivons (dépassement de la société industrielle au profit d'une société des services ; abandon de la quête idéologique de la vitesse en faveur de la quête idéologique du développement durable).

En plus des imbrications entre domaines de la pratique, on notera que les idéologies qui se construisent avec ces articulations sont accompagnées de mots-figures qui finissent par créer de véritables sociolectes. Ainsi, le domaine de l'automobile ne peut être appréhendé sans comprendre la passion automobile, l'aérodynamisme, la course automobile, le moteur « à pétrole », le lobby des constructeurs, etc.

4.1.3 Le design comme art des contraintes et l'automobile comme parangon du design

4.1.3.1 Les différents ordres de contraintes sont soumis à l'articulation des pratiques de la production

§1. Le manuel d'analyse du design automobile de John Fenton s'ouvre avec la définition suivante :

> « Expensive capital equipment used in forming and fabricating vehicle body panels has always to be in the mind of the vehicle body designer ; legal and safety constrains on design must be understood, too[129].

Une première phrase qui établit dès le départ une hiérarchie de valeurs dans la conception automobile : d'abord viennent les facteurs économiques, ensuite les contraintes sécuritaires.

> He or she must be aware of how the structural concept for a new vehicle affects the load paths through its principal elements. In addition, vehicle design is becoming increasingly an exercise in packaging ; trucks, vans, buses, cars and specialist vehicles all have to be designed within strict spatial envelopes. Power units, transmissions, suspensions and support systems of all kinds have to be found a place among the occupants and payload goods[130].

§2. Ici, l'objet de travail du designer n'est pas tant l'objet que la série, le projet créatif que le projet industriel. Cette deuxième citation continue à construire l'image des restrictions ou des contraintes productives qui s'érigent ainsi en principes déontologiques de la pratique du design automobile, en évoquant cette fois l'articulation entre zones fonctionnelles et par rapport aux contenus de l'automobile. L'optique de l'ingénieur, opposée à celle du designer, est collective (la série) et systémique (le projet industriel) ; celle du designer est individuelle (l'objet) et processuelle (l'interaction).

Un troisième axe d'action concerne logiquement, suivant une progression vers l'intégration fonctionnelle, les contenus de la voiture considérés dans une perspective générique :

---

[129] Ce qui pourrait être traduit de la manière suivante : *« L équipement considérable et coûteux qui est utilisé pour former et fabriquer les différentes parties du corps d'une voiture doit rester toujours présent à l'esprit du designer. Les contraintes légales et de sécurité du dessin doivent également être comprises* ». J. Fenton, *Handbook of vehicle design analysis*, London, Mechanical Engineering Publications, 1996, 755 p.

[130] Nous proposons : *« Lui ou elle* [le designer] *doit être conscient de la manière dont la conception structurale d'un nouveau véhicule va affecter la chaîne d'assemblage à travers ses éléments principaux. En outre, la conception d'une voiture devient de plus en plus un exercice d'emballage ; les camions, camionnettes, bus, voitures en général et les voitures spécialisées devront, tous, être conçus à l'intérieur de strictes enveloppes spatiales. Les moteurs, transmissions, suspensions et systèmes d'aides en tout genre devront trouver une place entre les passagers et l'espace de charge utile* ». *Ibid.*

> These have to be transported in comfort, safety and often at very high speeds, and be allowed wide apertures for entering, dismounting or loading/unloading.[131]

Au-delà de l'opposition entre le regard du designer et de l'ingénieur, ces phrases nous ont paru intéressantes dans le sens où elles représentent une lecture de la distinction entre vocations des parties de l'objet, que l'historien du design J. de Noblet avait commentée dans son histoire du design des moyens de transport. Dans ce cas-ci, l'ingénieur industriel a une idée de l'ordre des choses (l'organisation générale du processus) et, pour lui, le système de production commande car il surplombe l'ensemble de la création. Cette optique systémique apporte une nuance intéressante dans la distinction qu'il établit entre les méthodes et les techniques du design, puisqu'il les articule avec la vocation ou fonction de chacune des enveloppes fonctionnelles. Enfin, en introduisant des valeurs qui ne sont plus celles de la performance mais celles de la programmation (la prévention d'accidents), le projet regagne une logique structurelle :

> Rather than the structural requirements of the vehicle dictating the layout of the propulsion, transmission and suspension systems, according to the optimum reaction of the load inputs involved, the tendency in recent years has been to leave structural considerations to later in the design process. In the early days of horseless traction, of course, it was different. When one looked at a vehicle one would nearly always see a stout chassis frame, not just wonder whether or not there might be somewhere within. But then, of course, even the car chassis, with its subsystems, was manufactured in one plant and sent to another for its coachbuilt superstructure, so clearly the technique and the design method were different. With the increasing importance of crashworthiness considerations, however, there is now a much earlier attention paid once more to the structure[132].

---

[131] « *Ceux-ci* [les charges et les passagers, *ndlr*] *doivent être transportés en tout confort et sécurité —et souvent à de très grands vitesses. De plus, ils doivent avoir de grandes ouvertures pour pouvoir entrer et sortir, charger et décharger* ». Cf. *ibid*.

[132] Nous entendons cette phrase comme suit : *« Plutôt que ce soient les besoins structuraux qui dictent le dessin des systèmes de propulsion, transmission et suspension, selon la réaction optimale des masses impliquées, la tendance de ces dernières années a été de laisser pour après les considérations relatives à la structure dans le processus de design. Dans les premiers temps de la traction sans chevaux, bien sûr, cela était autrement. Quand on regardait un véhicule, on voyait presque toujours un cadre de châssis massif, et on ne se demandait pas si oui ou non, il pourrait y avoir quelque chose à l'intérieur. Mais alors, bien sûr, même le châssis de la voiture avec ses sous-systèmes était fabriqué dans une usine et envoyé dans une autre pour la superstructure de la carrosserie, aussi était-il était clair que la technique et les méthodes de conception étaient distincts. Quoi qu'il*

Il est également intéressant de noter que Fenton considère les passagers dans une sorte d'optique de valeurs *in absentia* puisqu'il ne les prend en considération qu'à partir du moment où ils entrent dans *la physique de l'objet,* comme une *masse* plus ou moins générique qui doit être chargée, entrée et sortie : au moment du design, ils ne font partie que d'un espace susceptible d'être occupé et qui doit être pensé en leur absence. Comme le fragment précédent permet de le deviner, cette vision nécessite une uniformisation maximale du processus, afin de le rendre prévisible.

> The other main purposes of the vehicle structure are, of course, to link up the mounting points for the vehicle's rear suspension and final drive, front suspension and steering, engine and gearbox, tank for fuel and seats for occupants. It requires a rigidity to maintain accurate handling, lightness to reduce inertia and rolling drag and toughness to sustain punishing fatigue loads from road, power unit, and driver.[133]

Nous avons donc les passagers et leurs biens, les accidents et l'érosion par l'usage comme trois domaines variables considérés alors *in absentia*. L'enjeu du design automobile est certes de mener à bien la réalisation d'une fonction, mais celle-ci doit aussi être entendue comme la résolution de la tension entre le possible (ou les contraintes, qu'elles soient techniques et technologiques, économiques, physiques… qui sont les axes de la valeur *in praesentia* ; la variabilité des données *in absentia* comme la présence d'occupants et leurs charges, les réactions non voulues de la matière comme l'usage et les accidents) et les souhaits (les « besoins » et les désirs des différentes parties prenantes, aussi bien les constructeurs et les marques que les usagers et les collectivités puisque l'automobile est insérée dans la réflexion sur la mobilité).

Cependant, les valeurs de cette fonction-résolution de contraintes sont décomposées hiérarchiquement selon l'ordre stratégique de la pratique de référence.

---

en soit, avec l'importance croissante des considérations relatives à la prévention des accidents, aujourd'hui, on prête de nouveau attention à la structure en amont ». Ibid.

[133] « *Les autres objectifs principaux de la structure du véhicule sont, bien évidemment, d'articuler les ponts de montage pour la suspension arrière de la voiture et la transmission, la suspension frontale et la direction, le moteur et la boîte de vitesses, le réservoir du carburant et les sièges des occupants. Elle nécessite une certaine rigidité pour permettre une maniabilité précise, de la légèreté pour réduire l'inertie ainsi qu'une alternance de souplesse et de solidité pour résister à l'usure des charges éprouvantes de la route, du moteur et du conducteur. »*

Par exemple, dans le texte cité (dont l'auteur est un ingénieur, l'ingénierie étant donc sa pratique de référence), la hiérarchie des valeurs comprend d'abord l'adaptation au processus général de production, puis la résistance au mouvement, ensuite la capacité de charge et finalement le confort. Tout est aligné sur la fonction de la performance physique et prend donc la forme de l'évitement de l'érosion. J. de Noblet, cité plus haut, n'est pas ingénieur, quant à lui, mais plutôt historien et théoricien de l'« esthétique industrielle ». Aussi coïncide-t-il avec l'optique de la résolution intégrée des contraintes fonctionnelles tout en mettant en avant l'intégration formelle de la démarche. Pour cette raison, la production d'outils et de machines pour optimiser la production vient, pour lui, *après* avoir pensé la forme dans sa totalité créative. En somme, la synthèse créative s'exprime en dernière instance par la forme de l'automobile. Des différents discours abordés, seul le marketing a pu jusqu'à maintenant faire le lien entre les contraintes et les souhaits, aussi se pose-t-il en ordre métaobjectuel en même temps qu'il entretient la séparation des domaines fonctionnels de l'automobile.

§3. En approfondissant la question du décalage entre les différentes vocations et aires fonctionnelles de l'automobile, distinctes historiquement, on notera que lorsqu'on compare l'image de l'histoire du design automobile que chacun des deux auteurs construit, le décalage entre hiérarchie des contraintes et des valeurs fonctionnelles s'accentue. Les exemples qui sont donnés par l'un ne sont pas repérés par l'autre et vice versa, à de rares exceptions près[134]. Or, la remarque de Fenton relativement à la structure, à laisser derrière d'autres contraintes à résoudre, ressemble tout compte fait à ce que J. de Noblet dit de la recherche des formes dans la carrosserie de l'automobile, domaine d'application par excellence pour le designer. Cela peut paraître anecdotique, mais cette pratique —qu'ils appellent tous deux de la même manière sans utiliser les mêmes figures— illustre bien le fait qu'en matière de design automobile, *la forme évolue lorsque la technique s'arrête*. Ou plutôt, que la recherche n'avance que contrainte par l'ordre économique et la compétition (qu'on parle de sport automobile ou de

[134] Nous avons ainsi comparé les designers repérés dans *Design : le geste et le compas* (J. De Noblet, *op. cit.*) avec ceux qui sont retenus par R. Barker et A. Harding dans *Automobile design: Twelve Great Designers and Their Work*. (Warrendale, SAE [Society of Automotive Engineers, Inc.], 1992. 413 pp) et parmi l'ensemble des « designers » automobiles que chacun cite, seul un ou deux le sont dans les deux cas. La création industrielle semble surtout s'intéresser à des « carrossiers » et la SAE surtout à des mécaniciens.

concurrence commerciale), ainsi qu'il ressort du parcours historique que nous allons rapidement retracer.

4.1.3.2 Les allers-retours de la forme et de la technique dans le design automobile

§1. Nous avons évoqué le fait que l'autonomie formelle du design automobile, c'est-à-dire son émancipation de la forme de la voiture hippomobile, s'est concrétisée par la fermeture de l'habitacle, cela grâce à la maîtrise technique de la tôlerie (maîtrise héritée de la technologie de fabrication de paquebots). Cela marque une première conjonction entre la technique et la forme. L'étape suivante de ce développement a été le développement de la carrosserie monocoque qui donne lieu à la première voiture moderne à l'habitacle fermé et qui, d'un côté, « interprète » le style streamline des années 30 et, de l'autre côté, signifie le changement de paradigme productif avec le métier de carrossier artisanal. On passe en effet au dessin de la forme extérieure qui est intégrée à l'industrialisation, la carrosserie monocoque impliquant un changement de procédure (elle intègre le châssis et la carrosserie à la ligne de production). Le mariage de la technique et la forme se fait donc dans le système productif, mais il se fait par l'intégration d'un héritage technique récent (la tôlerie, venue du bateau) et ce transfert se fait en première instance à travers son style (le streamline).

§2. Une troisième évolution de ce type (intégration des techniques et de leur expression dans la forme extérieure) met aussi en tension les trois dimensions idéologiques de la technique. En effet, nous avons dit que le style streamline était l'expression formelle de la mise en valeur de la vitesse comme valeur symbolique d'une société, la critique étant que les objets statiques n'avaient pas besoin d'aérodynamisme. Or, en ce qui concerne le design automobile, c'est justement le questionnement sur l'application de cette valeur (l'aérodynamisme) à un autre milieu physique que l'eau qui a permis à la réflexion d'avancer aussi au niveau technique, pour déboucher sur une application de l'aérodynamisme spécifique au déplacement sur terre. De surcroît, c'est dans la résolution de ce questionnement que l'automobile a concrétisé sa rupture paradigmatique, en s'émancipant de l'influence du transport maritime pour commencer à fonctionner dans une esthétique qui lui était propre. C'est également une erreur de considérer que seul le développement technique a permis cette avancée puisque la

première fois qu'une voiture a adopté la forme aérodynamique idéale d'une goutte d'eau, c'est par le biais de l'imagination imprégnée de science-fiction du carrossier Emilio Castagna (cf. annexe 3, Alfa 40-60 HP, « castagna aerodinamica », 1913). Cependant, le dessin de Castagna, inspiré cette fois d'un véhicule aérien (dirigeable), ne va pas jusqu'à la réalisation aérodynamique totale puisque les phares et autres apparaissent encore comme des appendices (c'est-à-dire qu'ils ne sont pas intégrées à la carrosserie). C'est ainsi que la première voiture à l'aérodynamisme efficace est la Tatra T77 V8 (cf. annexe 3), sortie seulement en 1934 et dessinée par Paul Jaray, influençant le design des voitures américaines comme la Chrysler Airflow, la Lincoln Zephyr (premier succès commercial de la nouvelle forme) et la Cadillac 60 Special (première voiture de GM rompant avec le dessin traditionnel).

Une fois compris les mécanismes de l'aérodynamisme, on assiste à un phénomène intéressant. En 1936, Batista Farina aide Vincenzo Lancia à dessiner la carrosserie d'une petite berline : la Lancia Aprilia. Celle-ci est marquée par l'avancement des connaissances techniques en matière d'aérodynamisme, qui impliquait une absortion progressive des volumes[135], mais l'idée ne pourra être généralisée dans les voitures de série que trente ans après. La recherche esthétique de Farina, comme d'Anderloni pour Touring permet d'en finir avec l'idée de la primauté de la technique industrielle sur la forme automobile puisque les formes imaginées par ces carrossiers avaient anticipé la mutation industrielle à venir : celle de l'emboutissage.

§3. Les Tatra, Audi et Maybach de P. Jaray, ainsi que les Lancia et les Touring de Farina et Anderloni sont donc des voitures européennes. Le rapport entre l'innovation et la course automobile qui, dans les années 30, prend de l'ampleur dans la tradition européenne, paraît établi avec ces exemples. En ce sens, il était courant chez les européens de se moquer du design américain compte tenu, par exemple, de l'intégration

[135] Dans la quête de la perfection formelle comme intégration et continuité revendiquée par le design et symbolisée par l'exemple quelque peu caricatural de l'œuf comme forme parfaite, les phares, les pare-boue et les roues de la voiture sont longtemps considérés comme des appendices gênants, tant pour la technique (ou plutôt pour la valeur idéologique de la vitesse dont la métavaleur est l'aérodynamisme) que pour l'esthétique (par rapport à la rupture introduite dans la forme continuelle idéalisée). On cherchera donc à les effacer et la première voiture aux phares escamotables apparaîtra dès 1936. Cf. J. De Noblet, *op. cit.* p. 332.

plus lente de l'aérodynamisme ou du fait que les voitures américaines n'avaient pas évolué dans le sens de l'absorption de volumes, mais au contraire, dans celui de leur magnification entre 1947 et 1961 (ailerons complètement inutiles, carrosseries très colorées, chromées et chargées d'ornements). S'il était jugé de mauvais goût, le design américain tirait néanmoins sa cohérence de la fonction symbolique de l'automobile, que les designers et ingénieurs européens ne prenaient pas en compte et qui, pourtant, intervenait comme une des contraintes à ne pas ignorer.

En effet, le contexte économique se prêtait au développement de ces grosses voitures puisque, d'une part, le pétrole aux Etats Unis n'était pas cher et, d'autre part, la société américaine expérimentait un nouvel élan du rêve américain grâce à son rôle de sauveur de la vieille Europe après la IIe Guerre mondiale. De surcroît, la guerre froide et la course vers l'espace représentaient le nouvel univers de référence de l'esthétique de ces carrosseries. En revanche, le développement d'une forme plus raccourcie et fermée, techniquement plus efficace pour les voitures européennes était lié tout aussi bien au terrain d'expérimentation du sport automobile (teinté de noblesse) qu'au développement de la fiscalité, au manque d'espace ou aux difficultés économiques de l'après guerre.

Aussi les berlines à hayon, les voitures à faible cylindrée et à l'aérodynamisme avancé ont-elles surgi comme une réponse à des conditions événementielles aussi extérieures à l'automobile que la célébration de l'optimisme chez les américains. Outre la fiscalité et l'espace (apparition des citadines), la crise pétrolière des années 80 (berlines compactes à hayon), l'apparition du premier 4X4 (Jeep) a eu lieu « grâce » à la guerre. En somme, les changements les plus importants au niveau de l'esthétique de l'automobile tirent leur origine de l'histoire événementielle, chaotique et impossible à prévoir ; ils fonctionnent, évoluent et s'articulent pour permettre l'avancement de la pratique grâce aux symbolisations que les formes automobiles véhiculent[136].

[136] Cf. De Noblet : *Design : le geste et le compas*, *op. cit.* ; Barker et Harding, *op. cit.,* 1992 ; Loubet, *op. cit.,* 1999.

4.1.3.3 Vers une intégration fonctionnelle (production, conception, symbolisation) : du design comme science de la conception

§1. À l'époque d'Alfred Sloan, le design est devenu un adjuvant du marketing, comme nous l'avons déjà évoqué. Le travail du designer se concentre sur les impressions que les accessoires peuvent communiquer au public plus que sur le champ fonctionnel de l'automobile. De ce fait, la pratique, nommée « esthétique industrielle en France», devient une forme de *stylisme* en tout point semblable à celui du vêtement, institutionnalisée par le fait que les designers industriels sont regroupés, chez Sloan et General Motors, dans ce qu'on a appelé par la suite des Centres de style[137].

De la même manière que la perspective de Fenton et celle de De Noblet diffèrent sur la hiérarchie des contraintes à gérer dans le design automobile, deux manières d'approcher le métier de designer automobile cohabitent dans l'histoire du vingtième siècle, qui dépendent de l'organisation dans laquelle se situe la création. En effet, chez les gros constructeurs généralistes, les designers industriels possèdent un rôle qui est soumis aux contraintes interprétées à la fois par les ingénieurs et les professionnels du marketing. Dans les cabinets indépendants de design, on travaille l'ensemble des contraintes et, depuis que les carrossiers se sont faits à l'industrialisation (passage à la carrosserie monocoque, évolution dans la capacité de faire des prototypes de plus en plus proches du réel), la conception et la production avancent au même rythme. La recherche sur le concept automobile est intégrée et s'harmonise avec le design mécanique. Si l'on considère que dans les centres de style incorporés à l'entreprise, il s'agit d'adapter la forme automobile au système signifiant du marché alors que chez les indépendants, il s'agit davantage d'une recherche créative pour la production de formes originales, on comprend que le système de valeurs en vigueur dans chacune des deux manières d'approcher le métier est opposé. Pour les uns, la recherche prend le pas sur la productivité ; pour les autres, c'est l'inverse.

En ce sens, l'existence des créateurs indépendants est importante pour l'innovation et la recherche dans la forme et la fonction automobile au même titre que

l'ont été la course automobile ou les concours. Ceux-ci peuvent en effet avoir cette approche intégrée du design produisant, en plus d'un prototype, un cahier des charges très spécifique ainsi qu'un programme détaillé des stades de la production, allant jusqu'à l'étude de l'outillage nécessaire pour la production de la nouvelle forme. L'exemple que donne l'intégration des métiers dans l'évolution de la forme est une autre manière d'approcher l'intégration fonctionnelle. D'après les constats historiques dressés, nous pouvons dire que cette intégration se construit depuis le moment où une technique est découverte (et, dès lors, souvent survalorisée jusqu'au point où elle est mise en valeur comme une symbolisation de la technique érigée en valeur idéologique) jusqu'au moment où elle est appropriée par la pratique, comme dans le cas de l'aérodynamisme, où elle devient de plus en plus discrète puisque appliquée et déclinée dans les différentes zones fonctionnelles de l'automobile.

Le design automobile est un art des contraintes, ces contraintes étant une série de tensions. Sparke considère ainsi que l'automobile est le meilleur exemple du rapport conflictuel que le design entretient avec la technologie[138]. Par ailleurs, si le marketing ou la stylisation « superficielle » de la forme devient *arbitraire* (une expression sans contenu), c'est parce que l'intégration fonctionnelle (correspondant aux parties de la production, de la conception et des usages sociaux) n'est pas accomplie : ce dont les critiques du design automobile se plaignent (un maniérisme exagéré) est en tout point équivalent à ce dont Fenton se plaint par rapport à la structure (cf. *supra*) ou les usagers, pilotes et automobilistes lambda, par rapport à l'arbitraire de l'électronique. Il s'agit dans chaque cas de propositions fonctionnelles qui évoluent de façon isolée. Si l'on dresse une synthèse des enseignements de l'histoire automobile, la visée du design devrait être l'intégration des contraintes et l'orientation créative grâce à l'articulation des valeurs des différents domaines (production, distribution, communication) autour de lui, entendu à la fois comme art des contraintes et comme science de la conception.

---

[137] Il y a très peu de temps encore chez Peugeot, le centre de style s'appelait centre de couleurs et matières alors que Renault a voulu renforcer son recadrage stratégique en rebaptisant son centre de style « centre de design » à l'époque où L. Schweitzer était aux commandes.

[138] P. Sparke. *Design in context : from craft to design*, London Bloomsbury,1987, p. 52.

§2. Nous avons exploré différents niveaux de tension dans l'automobile ; usage réel *vs* rêve, paramètres techniques *vs* contenu symbolique, innovation vs savoir-faire, moyen pratique individuel vs représentation collective. Ces tensions sont articulées à un niveau supérieur en tant que variantes pratiques de la production : fordisme *vs* toyotisme, des styles (verticalité *vs* horizontalité, mise en scène de la technique vs intégration de la technique, verticalité vs horizontalité, mouvement vs friction, design vs technique [Fenton], ou stylisme vs design [De Noblet]). Ce n'est pas différent dans le champ de l'investissement passionnel de l'objet. Le faire paraître de la voiture (désir) s'oppose ainsi au faire disparaître de la voiture (peur), conduire une voiture *vs* l'automobile nous conduisant.

Si l'on considère que la condition sémiotique est l'union d'un faire productif (complexe dans le cas des artefacts industriels comme l'automobile) et d'un faire interprétatif (tout aussi complexe puisqu'il concerne non seulement l'interprétation individuelle de l'objet, mais aussi l'interprétation collective des valeurs matérielles et techniques qui sont supportés par l'objet), alors on peut penser que la tâche de la sémiotique est l'exploration de l'articulation entre domaines et niveaux de systématisation ou normalisation de la pratique, en accord avec ce qui a été proposé lors de l'étude de Floch. Dans ce contexte, l'automobile est, dans son statut d'objet parangon du design, un cas de choix puisque l'on peut supposer que l'ensemble des artefacts industriels est susceptible de suivre les mêmes évolutions que ce domaine.

De l'analyse que nous avons dressée, deux étapes se dégagent pour l'articulation des domaines fonctionnels de l'objet dans un design total. Tout d'abord, le développement de la fonction (technique, esthétique, symbolique) par la compréhension des différents milieux pratiques : l'interaction, la conception, la mobilité. Ensuite, une structuration de la fonction esthésique de l'automobile. C'est-à-dire, la cohérence entre milieu intérieur et milieu extérieur structurels de l'objet au niveau du style (intégration « sans complexes » de la fonction mythique, en entendant le rôle *mythique* de l'automobile —sa condition structurante du social— et en l'intégrant dès le départ à la conception, et non pas uniquement dans la mise en circulation de l'objet).

En ce qui concerne le domaine particulier de la ligne extérieure, il nous semble que les observations réalisées tout au long de cette partie permettent de supposer que la différenciation par la forme deviendra un enjeu central du design automobile en raison de trois transformations en cours. L'abandon progressif de l'automobile particulière dans les grands centres urbains au profit des transports en commun[139] va ainsi dans le sens d'un affaiblissement du mythe de l'automobile comme signe de liberté. La voiture redevient *utilitaire* : pour les zones rurales (et là, il faut qu'elle soit robuste et polyvalente), pour le voyage (et alors, il faut qu'elle soit aussi confortable qu'un train européen) et le conducteur du futur immédiat n'est guère enclin à payer une voiture haut de gamme chez un constructeur généraliste. Qui plus est, l'achat n'est plus le lien de choix puisque des modes alternatifs, moins engageants, lui sont préférés : location au besoin (pour quitter la ville, pour faire un parcours-expérience particulier), location longue durée, possession collective, voire développement de la voiture en mode libre-service.

A moyen terme, il faudra donc trouver de nouvelles stratégies de différenciation des voitures dont la production est de plus en plus modulaire (et dont la tendance des plateformes est une première expression). Les segments se concentreront et l'industrie devra trouver de nouvelles façons de segmenter le marché, ce qui passe par une analyse plus fine des usages afin d'investir la seule valeur symbolique qui restera valable : celle de l'expérience individuelle de l'objet et sa personnalisation. C'est le défi que pose le design automobile à la sémiotique. A court terme, l'intégration du paradigme de la technologie numérique devra (tout comme l'aérodynamisme) trouver une application propre à la conduite, articuler le fonctionnement symbolique qui est encore celui de l'ordinateur de bord aujourd'hui et la gestion de la mécanique par l'électronique, grâce à l'intégration du numérique dans le design de l'expérience de la conduite : le paradigme du *design intégré* et du *design sensoriel* est l' enjeu spécifique de la pratique du design qui est convoqué dans ceci, et c'est cette figure qui nous a été suggérée par la

[139] Que ce soient par la diffusion du développement durable comme paradigme idéologique du XXI^e^ siècle, par les mesures dissuasives prises par les gouvernements locaux au profit de la qualité de vie en ville ou par le coût croissant des carburants.

reconnaissance de l'univers des jeux vidéo comme étant le lieu mythique d'inspiration de la prochaine voiture.

§3. S'il n'existait pas d'autres raisons, le rôle prééminent de l'automobile dans l'économie pourrait constituer à lui seul une justification pour en faire un objet d'étude, mais l'automobile constitue aussi un cas à part entière pour le design. D'un côté, son histoire suit et illustre celle du design en général, depuis ses origines jusqu'à nos jours, en y incluant les différentes évolutions stylistiques et géographiques que la pratique a expérimentées. De l'autre, l'automobile est un objet dont la conception est le meilleur exemple des tensions définitionnelles du design (création esthétique vs production industrielle, technique vs style, volonté d'innovation technologique vs réponse à la demande…), ainsi que l'avait noté le fondateur de l'APCI[140], Jocelyn de Noblet[141].

L'architecture extérieure de la voiture ressort de notre parcours de l'histoire paradigmatique de la forme automobile comme le support de la fonction symbolique, essentiellement une thématisation du temps, plus précisément du tempo vif qui est de mise dans l'idéologie des sociétés industrielles : la vitesse est la valeur de l'aérodynamisme, mais aussi du marketing de la différenciation inventé par Sloan. D'autre part, l'alternance entre contraintes-innovation et liberté-stylisation sont intéressantes pour notre propos dans la mesure où elles renforcent l'idée d'une certaine « éthique de la forme » dans le design selon laquelle « *Le 'bon' design (qui vieillit bien) paraît être celui qui s'affranchit des contraintes économiques* »[142]. Voilà une nouvelle référence au temps puisque c'est dans le dépassement de cette instance idéologique, dans la figure de l'intemporalité, que le design automobile peut s'ériger en instance supérieure du discours, c'est à dire, instituer la forme en une valeur « idéologique » à part entière (au sens de Greimas). Dans le chapitre 3, nous avons rencontré une corrélation entre la ligne extérieure de la voiture (qui est associée au savoir faire de l'automobile) et l'habitacle (qui est associé au monde de soi), et nous avons interprété cela dans les termes de la construction identitaire de l'usager. Dans ce chapitre, nous interrogerons sémiotiquement l'interaction entre le sujet et l'objet afin de mieux

[140] APCI : Agence pour la Promotion de la Création Industrielle.

[141] J. de Noblet, *Design, le geste et le compas*. Paris : Somogy, 1988, p. 328.

[142] J. de Noblet, *op. cit.*

comprendre l'articulation des différentes formes de valeur de l'automobile en acte, à partir donc de sa matérialité, étant entendu que c'est par elle que l'objet commence à signifier puisque c'est par la perception que le monde du sens commence[143].

4.2 L'automobile comme une sémiotique-objet : analyse générative, analyse constructive

4.2.1 La situation et l'analyse

4.2.1.1 L'analyse « générative » de la sémiotique greimassienne

§1. Jusqu'ici, nous avons fait une analyse de contenu comme n'importe quel autre chercheur en sciences sociales aurait pu le faire à partir de différents supports de discours : notre corpus d'entretiens ethnographiques, des sources historiques, presse et hypertextes interactifs. Il est temps désormais de nous demander comment les correspondances entre valeurs et formes identifiées dans le discours des usagers-conducteurs se sont formées ? Y a-t-il quelque chose *dans l'objet lui-même* qui favorise, abrite ou autorise des valorisations telles que celles du streamline, celles des *topoï* du « sociolecte automobile » ?

Toute théorie du langage part du constat du langage comme médiateur universel entre la conscience et le monde, comme une sorte de voile indépassable. Et cependant, la science est une tentative pour court-circuiter ce voile… notamment par l'invention d'autres systèmes langagiers comme les numéros, l'algèbre, etc. Pour traiter les questions qui se posent à la sémiotique des objets, il faut créer une distance, toute artificielle qu'elle soit, pour s'éloigner du discours des usagers et tenter d'approcher la matérialité de l'objet « latéralement ».

[143] A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Seuil, 1966.

§2. Comme nous l'avons commenté dans la première partie de notre recherche, la sémiotique greimassienne s'est donné la possibilité d'approcher théoriquement tout type d'objet signifiant par sa conception « générative » du sens. Dans celle-ci, le sens est une construction ou articulation de catégories et de valeurs « générées » (c'est-à-dire, *présupposées logiquement*) à partir de la forme de l'objet par le *faire interprétatif* du sujet de la perception. Par exemple, l'action de prendre quelque chose en main afin de s'en servir *présuppose* que l'on a identifié la présence de cet objet dans l'espace. L'action /*prise en main*/ « génère » ou implique dans cette optique une seconde action, *logiquement* antérieure, qui est celle de /*l'identification*/ de la forme de l'objet (fig. a) :

a)

Action d'usage : (p. ex., geste de prise en main)	➔	Action virtuelle
INTERACTION		**IDENTIFICATION**

À son tour, l'identification présuppose d'autres actions. D'une part, identifier *la présence* d'un objet implique d'identifier sa situation dans l'espace perçu (fig. b) et ceci, à son tour, présuppose la localisation de soi dans l'espace/temps (fig. c).

b)

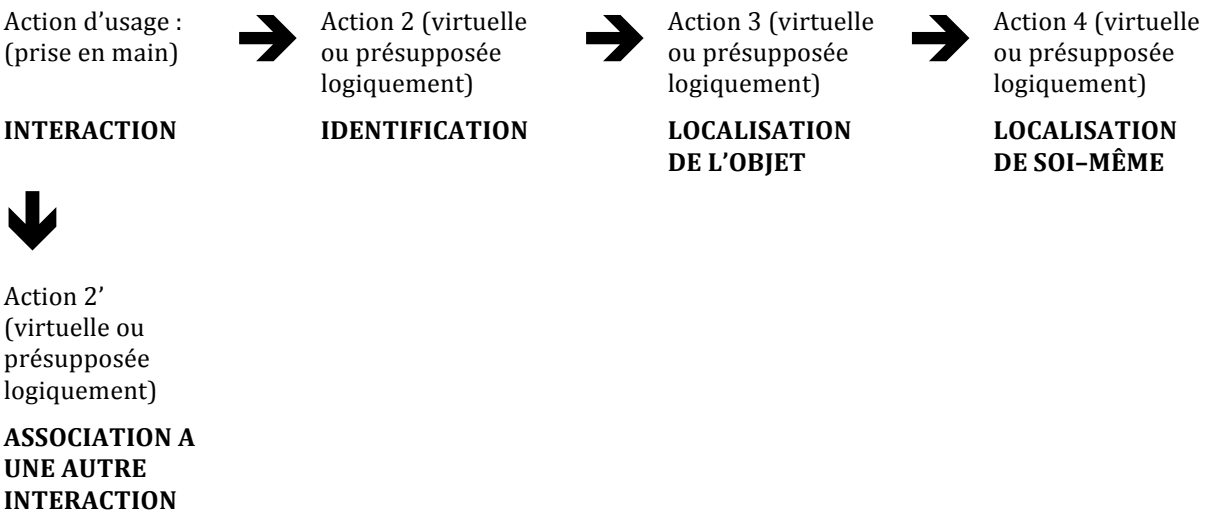
Action d'usage : (prise en main)	➔	Action 2 (virtuelle ou présupposée logiquement)	➔	Action 3 (virtuelle ou présupposée logiquement)
INTERACTION		**IDENTIFICATION**		**LOCALISATION DE L'OBJET**

c)

Action d'usage : (prise en main)	➔	Action 2 (virtuelle ou présupposée logiquement)	➔	Action 3 (virtuelle ou présupposée logiquement)	➔	Action 4 (virtuelle ou présupposée logiquement)
INTERACTION		**IDENTIFICATION**		**LOCALISATION DE L'OBJET**		**LOCALISATION DE SOI–MÊME**

Par ailleurs, identifier *la forme* d'un objet *à des fins de manipulation* (c'est-à-dire « pour s'en servir ») présuppose l'association de la forme perçue à une valeur/fonction tirée d'une expérience précédente. Une nouvelle action de « référence » est impliquée, mais le *paradigme expérimental* n'est pas le même puisque l'identification de la présence d'un objet fonctionne à partir de l'ordre positionnel du régime interobjectal, considérant le corps du sujet et celui de l'objet comme étant « contigus », alors que la dernière association actualise un ordre non plus positionnel mais catégoriel (fig. d) :

d)

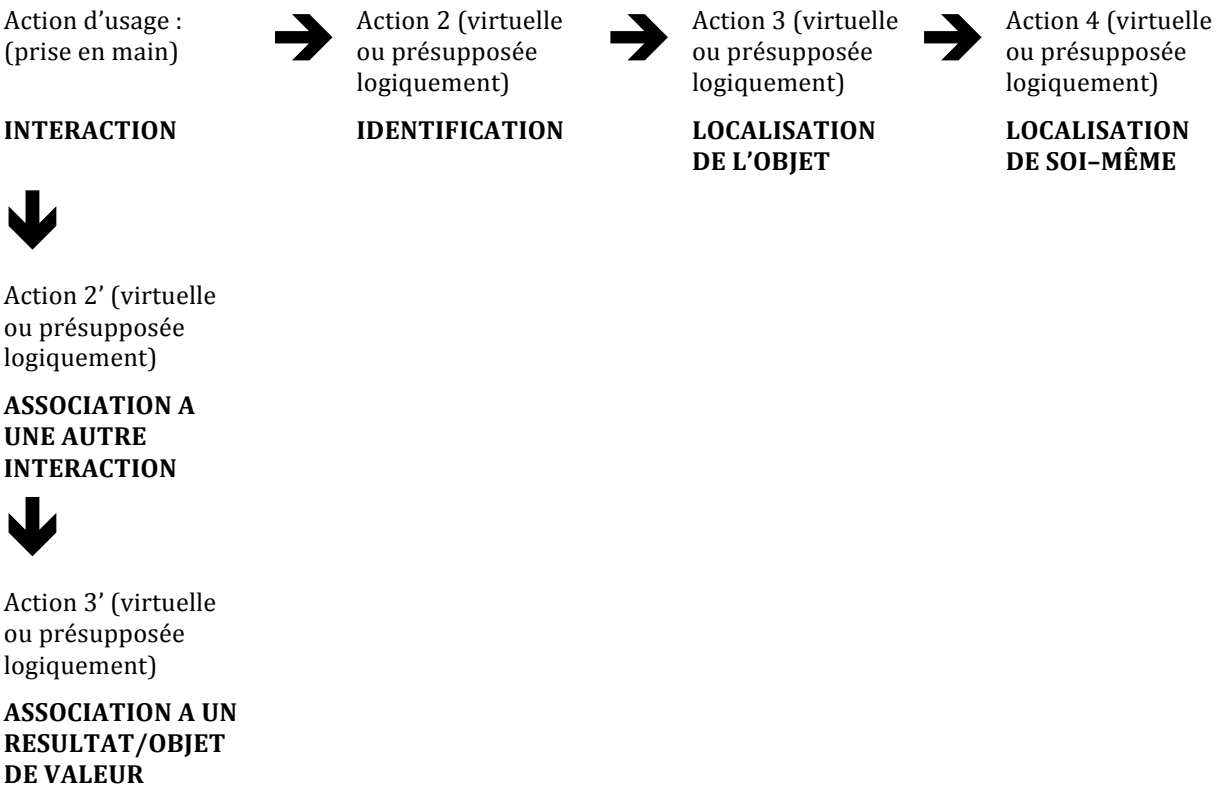


L'usage articule et actualise donc deux formes de l'expérience du sujet, l'une ponctuelle ou processuelle (celle de la *position* et du *geste*) et une autre globale ou systémique (celle du répertoire d'expériences précédentes).

On pourrait encore prolonger cette construction puisque l'association d'une interaction avec une autre sur un ordre temporel distinct (activation de la mémoire) implique aussi l'évaluation de l'interaction susdite puisque c'est à partir d'un « label » catégoriel (par exemple, la mémoire des saisies ou bien la mémoire des objets avec une forme déterminée) qu'elle a été identifiée. En même temps, l'inclusion dans une catégorie implique la clôture du souvenir : le label est relatif à une action finie donc associée à un résultat. Il s'agit d'une évaluation ou d'un objet de valeur, situés à un niveau paradigmatique encore différent de celui de la mémoire.

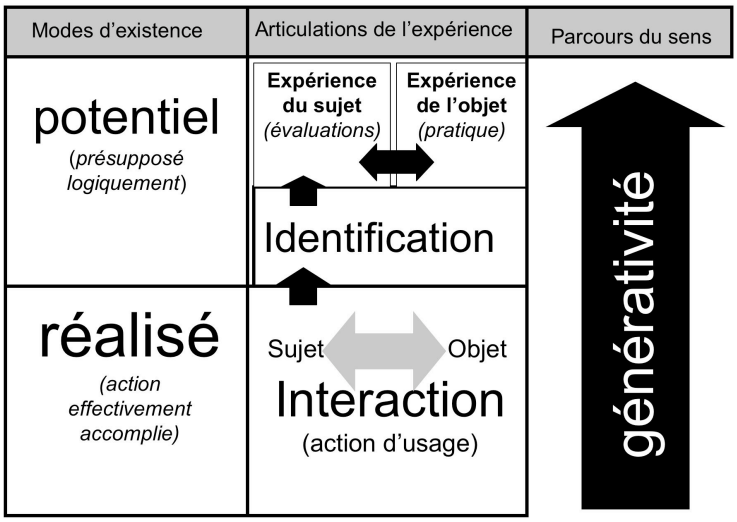
Dans le premier cas, il s'agit de l'opposition temporelle entre le présent (le temps de l'action) et le passé (le temps du souvenir) alors qu'à ce niveau-ci, il s'agit de l'opposition entre un régime temporel duratif (l'action en cours) et un régime de l'achevé : l'image souvenir de l'action complétée dans le passé (fig. e) :

e)



Ainsi construit progressivement, le parcours « génératif » du sens devient le noyau de l'économie sémiotique de l'Ecole de Paris, et ses éléments théoriques peuvent être intégrés comme suit :

FIG. 14 : ECONOMIE DU PARCOURS GÉNÉRATIF DU SENS



Cette schématisation équivaut tout simplement à la formalisation du constat pratique suivant : lorsqu'on est devant un objet nouveau, la manipulation, le mode de l'interaction prendront les traits de la catégorie dans laquelle nous avons classé perceptivement cet objet. Dans cette « catégorie » se combinent des traits morphosensibles (est-ce un objet à pousser, à saisir, à presser ?) et des catégorisations « fonctionnelles » associées à une pratique (est-ce un outil, un objet décoratif, un objet magique ?), en plus d'un rapport qui peut être plus ou moins symbolique, mais qui se situe toujours dans le cadre d'une pratique[144]. Ainsi, Bachelard supposait que l'homme primitif n'a pas appris à maîtriser le feu poussé *par le besoin* de se réchauffer, mais plutôt animé par *le souvenir symbolique de la chaleur* qu'il avait expérimentée dans son propre corps à certaines occasions[145]. Les différents niveaux de catégorisations sont

[144] Cette articulation est aussi celle qui ressort de l'œuvre du paléoanthropologue A. Leroi-Gourhan. Si dans le premier tome de *Milieu et techniques*, il classifie les différents types de gestes que la main de l'homme peut effectuer, dans le deuxième, il classifie les différents objets selon trois grands groupes de pratiques-valeur (acquisition, transport, transformation de biens). Enfin, dans *Le geste et la parole*, Leroi-Gourhan met en rapport le développement de l'activité technique avec la compétence du langage en les plaçant dans la catégorie de la capacité symbolique. Le dernier ouvrage paru de l'auteur est comme par hasard consacré à l'art pariétal (*L'art pariétal, langage de la préhistoire*). Leroi-Gourhan estimait en effet que l'homme des cavernes avait bien la capacité symbolique. Cf. Leroi-Gourhan 1943-1973 et 1965.

[145] G. Bachelard, *La psychanalyse du feu*, Paris Gallimard, 1992.

autant de niveaux de figurativisation, ce sont donc différentes formes de fonctionnement de la figurativité.

La méthode d'analyse sémiotique des objets crée sa distance par rapport au discours verbal en se référant à ces ordres catégoriels présupposés (ou plutôt *présupposables*) que l'on considère plus généraux que les catégories du seul langage verbal par le postulat du « monde naturel ». Celui-ci donne aux figures (du monde, dixit J. Geninasca) le statut d'ordre culturel supérieur (c'est-à-dire plus ample), lequel est déterminé par les différents niveaux de l'expérience (de l'expérience corporelle et perceptive ou esthésique à l'expérience des évaluations réalisées sur les pratiques, et donc éthique). L'étape de la construction sémiotique de l'objet que cette analyse cherche à franchir est celle de l'approche de la composante « fonctionnelle » de l'objet par la composante « configurative ».

4.2.1.2 Le corps et la sémiotique

§1. S'il est possible de penser cette distance ainsi que la réinterprétation du parcours génératif dans un sens constructif général, c'est grâce aux travaux sur la perception dont la construction, bien qu'initiée depuis les premiers temps du structuralisme (cf. *supra*, Ch.1), ne se concrétisera qu'à partir de la période de la « figurativité II », vouée à la reconsidération de l'expression comme substrat du sens. Dans cette orientation impulsée surtout par les études en poétique et sémiotique visuelle grâce à leur compréhension du semi-symbolisme, l'étonnant *De l'imperfection* marquera une rupture paradigmatique en donnant à la « générativité » une motivation phénoménologique : la perception est imparfaite, le sens apparaît comme une tentative de construction et complétion de la réalité. Une idée qui trouve son prolongement grâce aux apports de Geninasca (*saisie impressive*), Landowski (sémiotique de la *présence*) et Fontanille (*figures du sensible*).

§2. Pour résumer l'ensemble de cet apport, nous dirons que, pour la sémiotique d'inspiration saussuro-hjelmslevienne, le corps du sujet est un médiateur qui interprète le

monde en s'y projetant[146]. Chaque *expérience de l'objet,* considérée du point de vue ponctuel du contact sensible*,* est une interaction dans le sens où elle *«* génère » une interprétation de Soi comme acteur dans le monde[147]. L'expérience de l'objet peut ainsi être entendue comme « expérience d'Autrui » au sens de Merleau-Ponty. Une construction progressive rendue possible par la corporalité du sujet qui entraîne au moins trois conditions :

1. L'affirmation de l'identité du sujet (selon une altérité reconnue) ;
2. La valeur de l'objet dépend du lien sensoriel que le sujet établit avec l'objet ;
3. La perception de l'objet s'inscrit dans une double tradition : d'une part, l'histoire des expériences individuelles du sujet en tant que sujet de la perception et, d'autre part, celle des expériences collectives du sujet en tant qu'être social, relativement aux pratiques culturelles[148].

---

[146] Le corps de l'actant est considéré, sur la base du rapport entre intéroception et extéroception, comme remplissant le double rôle d'opérateur et siège de la sémiose. Cf Fontanille, *Soma et séma : figures du corps*. Paris, Maisonneuve-Larose 2004, p. 22.

[147] *Idem*. Il est intéressant de noter les liens qui se font en ce sens entre la proposition de la sémiotique et le constat dressé par les sciences neurobiologiques suite à l'étude de différentes affections de l'organisation sensorimotrice de la perception. En effet, certains patients atteints de la maladie de Parkinson et subissant des crises impromptues de paralysie motrice qui les clouaient au sol, comme s'il y avait une rupture dans l'intelligibilité du repérage spatial, récupèrent la possibilité de reprendre le mouvement en jetant par exemple un mouchoir à terre, ce qui crée un repère visuel. Le geste fonctionnant comme lien entre l'espace extérieur et le corps, ils récupèrent la possibilité de situer le corps propre et donc la possibilité d'enchaîner des séquences de mouvement. Une illustration du fonctionnement du corps de l'actant dans le sens où la sémiotique du corps de Fontanille le suppose (Cf. M.F. Ghilardi, M. Alberoni, M. Rossi, M. Franceschi, C. Mariani, F. Fazio : « Visual feedback has differential effects on reaching movements in Parkinson's disease and Alzheimer's disease », *Brain Research,* 876, 2000, pp. 112-123 ; M. Jahanshahi, I. H. Jenkins, R.G. Brown, *et al*. « Self-initiated versus externally triggered movements. An investigation using measurement of regional cerebral blood flow with PET and movement-related potentials in normal and Parkinson's disease subjects » in *Brain* N° 118, 1995, pp. 913-933 ; M. J. Majsak, T. Kaminski, A. M. Gentile, J. R. Flanagan, « The reaching movements of patients with Parkinson's disease under self-determined maximal speed and visually cued conditions », in *Brain* 121, 1998, pp. 755-766. Tous auteurs cités par E. Broussolle dans « Maladie de Parkinson : symptômes, neuropharmacologie et traitements », communication présentée à l'Institut de Sciences Cognitives, Lyon, mars 2004.

[148] M. Merleau- Ponty, « L'expérience d'autrui », in : *Merleau-Ponty à la Sorbonne : Résumé des cours 1944-1952*. Paris, Cynara, 1988. p. 542.

§3. Plus sémiotiquement parlant, le contact avec le monde fournit au sujet de l'action (dans le cas de l'interaction avec les artefacts, ce sujet est un *usager*) une idée de sa propre situation. Lorsque le corps du sujet opère cette *réflexion*, on dit en sémiotique qu'il y a *embrayage*. Au contraire, lorsque le monde perçu demeure étranger, on parle de *débrayage*[149]. C'est à l'aide de ces deux concepts majeurs, *générativité* et *embrayage*, et de leur actualisation par la prise en compte de la situation, qui permet de continuer l'exploration des processus de figuration dans la construction de la scène expérientielle, que la sémiotique est habilitée à traiter les objets non-linguistiques en général ainsi que la problématique de l'interaction sujet-objet, donc de l'usage d'artefacts en particulier.

4.2.1.3 Analyse de la situation d'usage par le corps

§1. Toute analyse générative part d'une segmentation du support de l'analyse dans des segments percevables, censés être les indicateurs d'une certaine sélection dans la construction du parcours du sens. Ainsi, l'objet de l'analyse est divisible en segments portant sur des catégories qui contiennent —du moins en théorie— les valeurs qui articulent l'ensemble de l'objet de sens.

Dans le cas des objets non–linguistiques, ces catégories sont sensorielles ou plus précisément, synesthésiques[150]. Les principales catégories visuelles peuvent être classées en catégories « optiques » (rapport à la lumière, comprenant l'éclat, la teinte et la couleur) et catégories « eidétiques » ou « formelles » (comprenant le rapport entre le tout et les parties ou la perception d'un profil général ou de la limite extérieure de l'objet, mais aussi l'impression de texture).

Pour analyser l'articulation de ces catégories, il faut localiser le cadre de l'interaction à partir de laquelle l'expérience peut être située, en cohérence avec le rôle de médiateur que la sémiotique donne au corps sensible. Or, du fait de ses dimensions et

[149] Cf. entrée « embrayage », Greimas et Courtés, *DRTL*, Paris, Hachette, 1979. Voir également J.-M. Floch (1982) « L'iconicité : enjeu d'une énonciation manipulatoire (analyse sémiotique d'une photographie de R. Doisneau) » in *Actes sémiotiques-bulletin*, vol. V, N° 23, pp. 19-38.

de son architecture par rapport au corps du sujet usager, la voiture peut-être envisagée selon trois cadres d'interaction corporelle différents.

Elle peut, en effet, être /*prise en main*/ (car elle est *conduite*), /*habitée*/ (car elle peut contenir, entre autres charges, le corps du sujet usager) et /*regardée*/. On peut en effet distinguer son profil lorsqu'elle est garée ou dans la plupart des communications publicitaires la concernant, aussi cette perspective est-elle la plus courante en termes d'occasions d'approche : lorsqu'on pense à une voiture, on a plus de chances de l'imaginer vue de l'extérieur. En accord avec le postulat du corps de l'actant comme siège et opérateur de la sémiose, de la situation et de la saisie impressive, ces trois ordres positionnels de l'interaction entre la matérialité de la voiture et la corporalité ne pourraient pas abriter la même construction de valeurs.

Segmentation

§1. Vue de l'extérieur, la voiture comporte génériquement trois grands « segments catégoriels». Cette étape de la segmentation catégorielle est d'autant plus intéressante pour notre propos qu'elle permet de distinguer, par exemple, la différence fonctionnelle apportée par le point de vue de la « composante taxique » et celle de la « composante configurative ».

En effet, si dans la distinction fonctionnelle du corps automobile, il existe aussi, génériquement, une triple partition de la voiture (entre l'aire fonctionnelle de la charge, de la motricité et de l'habitabilité [cf. *supra,* Ch. 3.1]), les trois segments que le corps sensible distingue (ou configure) ne sont pas les mêmes.

Dans l'optique du sens entendu comme une construction différentielle[151], les yeux de l'usager peuvent en effet distinguer le segment de la tôle en tant que *plage de couleur,* s'opposant à la surface vitrée qui, elle, n'a pas l'attribut d'homogénéité que la couleur donne à la tôle. La surface vitrée devient donc un deuxième segment par la

[150] J.-M. Floch, « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation ». In *Actes sémiotiques-bulletin,* vol. VI, N° 27, pp. 3-8.

[151] Cf. F. de Saussure, *Ecrits de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 2002.

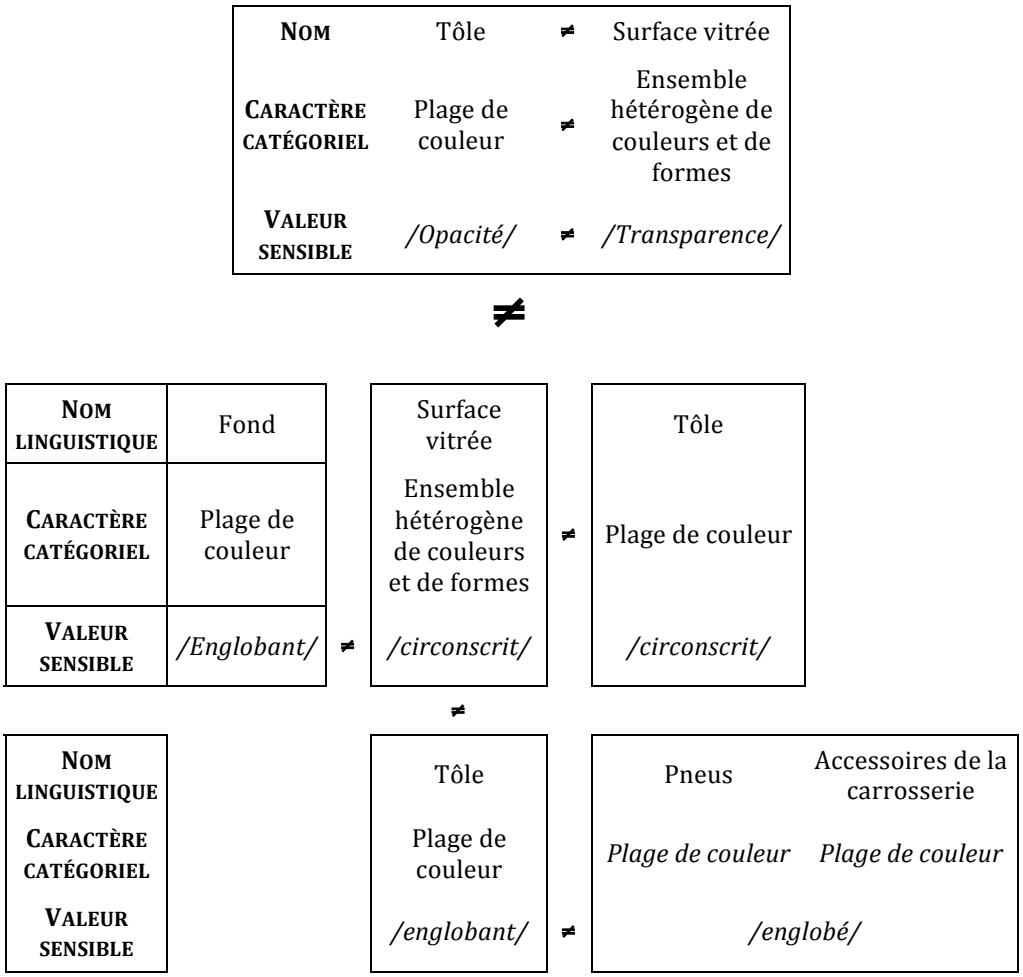
manière dont chacune de ces parties de la voiture reflète la lumière pour le système de vision du sujet. L'opposition de valeurs résultante est /*transparence*/ vs /*opacité*/ pour les vitres normales, ou /*reflet de la lumière*/ vs /*absorption de la lumière*/ dans le cas des vitres teintés.

FIG. 15 : SEGMENTATION DE L'AUTOMOBILE PERÇUE SELON DES CATÉGORIES VISUELLES (1/2)

NOM	Tôle	≠	Surface vitrée
CARACTÈRE CATÉGORIEL	Plage de couleur	≠	Ensemble hétérogène de couleurs et de formes
VALEUR SENSIBLE	*/Opacité/*	≠	*/Transparence/*

Un troisième segment identifiable est constitué d'un ensemble d'éléments dispersés qui correspondent au « fond ». Il s'oppose à la fois au segment /*tôle*/ et /*surface vitrée*/ en cela qu'il n'est pas /*circonscrit*/. Il /*entoure*/, au contraire, le corps du sujet. Les accessoires (comme les garde-boue, les barres latérales, etc.) occupent un rôle de « sous-objets » du segment /*englobant*/ la tôle.

FIG. 16 : SEGMENTATION DE L'AUTOMOBILE PERÇUE SELON DES CATÉGORIES VISUELLES (2/2)



Embrayage sensoriel et émergence de valeurs de contenu

§2. Voilà ce qui en est de la segmentation selon les catégories perceptives. Mais cette segmentation est seulement une première étape de la générativité des figures du sensible. Il reste que les segments sont associés à des valeurs de contenu, comme nous l'avons dit, par leur rapport au corps propre, selon le postulat de l'embrayage sensoriel dont nous avons brièvement expliqué le fonctionnement un peu plus haut. Dans la perspective de l'embrayage, la tôle, ses « sous-objets » et le fond constituent, au delà de leur statut différentiel donné par la vision, un ensemble « embrayé » par rapport au corps sensible du sujet de la vision : ils appartiennent ou s'inscrivent dans l'espace-temps même du sujet de l'expérience sensible, constituant ainsi un segment d'un autre

ordre[152]. En revanche, la surface vitrée constitue un segment « débrayé » *:* il contient ou circonscrit, pour le sujet de la contemplation, un « ailleurs », le lieu *où il n'est pas*.

FIG. 17 : SEGMENTATION PAR LA PRISE DE POSITION DU CORPS DE L'ACTANT

	Tôle + sous objets		
NOM	+	≠	Surface vitrée
	Fond		
CHRONOTOPE	(régime spatiotemporel du sujet sensible)	≠	(régime spatiotemporel de l'Autre)
FIGURE PROPRIOCEPTIVE	*/ici/*	≠	*/ailleurs/*

Le lien entre le perçu et la prise de position du sujet sensible donne alors lieu à l'émergence d'une valeur d'ordre identitaire dans ces segments puisqu'il permet de distinguer /*le propre/* de /*l'étranger*/.

FIG. 18 : EMERGENCE DE VALEURS PAR EMBRAYAGE SENSORIEL

	Tôle + sous objets		
NOM	+	≠	Surface vitrée
	Fond		
RÉGIME SPATIOTEMPOREL	Chronotope de l'actant	≠	Chronotope de l'Autre
VALEUR	*/propre/*	≠	*/étranger/*

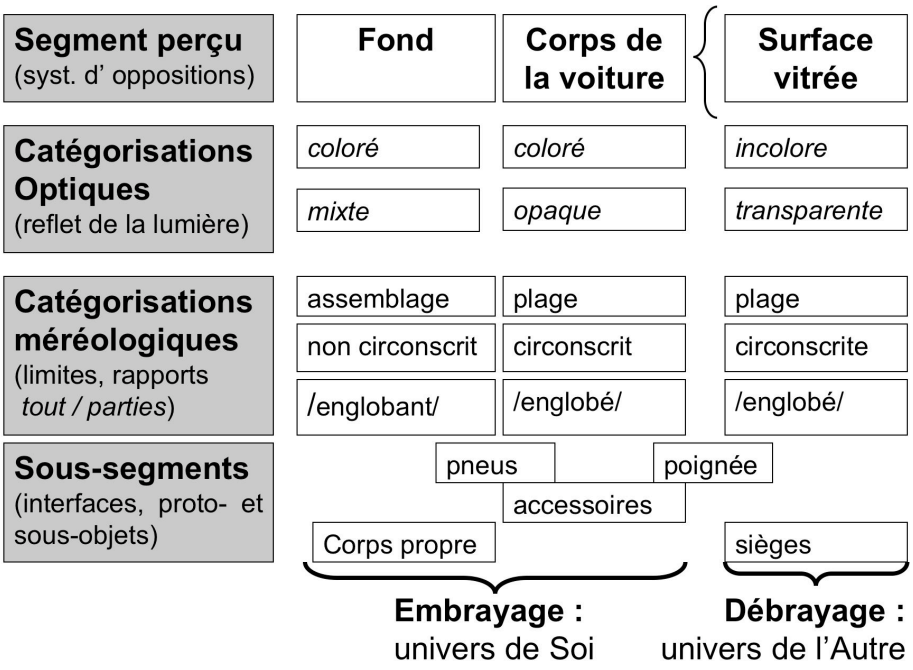
Les valeurs identitaires appartenant au niveau plus profond du figural surplombent les valeurs figuratives en les intégrant. C'est par ce principe qu'une opposition d'attributs physiques peut commencer à porter un contenu.

Enfin, entre ces deux segments existe un « pont », un sous-objet (ou « objet-partie ») qui fait l'interface entre les deux « mondes » ou régimes spatiotemporels. Dans le cas de la voiture vue de l'extérieur, l'interface entre le monde

[152] Si l'on accepte que les premiers segments décrits à partir des catégories sensorielles étaient topiques et figuratifs, celui-ci serait topologique et discursif.

du sujet et celui de l'Autre est la poignée de porte[153]. L'image d'ensemble de la segmentation opérée par la prise de position du corps de l'actant pourrait être présentée comme suit :

FIG. 19 OBJET CONSTRUIT À PARTIR DES SEGMENTS PERÇUS DEPUIS L'EXTÉRIEUR DE L'AUTOMOBILE



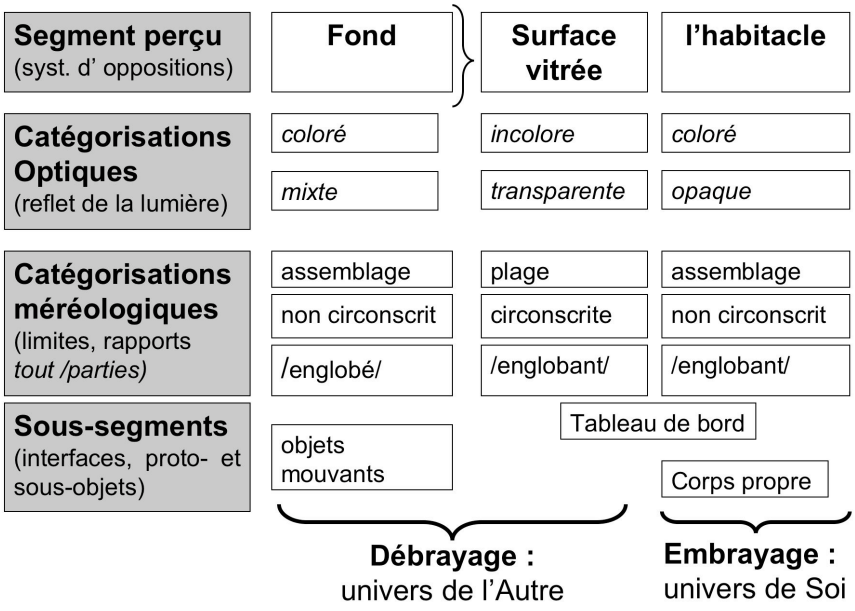
Une situation, une sémiotique-objet

§3. Vue de l'extérieur, la surface vitrée contient aussi des sous-objets, par exemple les sièges ou éventuellement le tableau de bord. Du fait qu'on ne peut percevoir leur forme entière (c'est-à-dire qu'on ne peut pas les associer à une catégorie méréologique fermée ou circonscrite), ils restent une plage de couleur, une sorte de *proto-objet* appartenant au monde de l'Autre. Du point de vue de l'habitacle, en revanche, les sièges constituent le

[153] Il est intéressant de remarquer comment l'embrayage sensoriel permet ici de fonder sémiotiquement la description d'A. Zinna du fonctionnement des interfaces et de ses « points d'intervention », qui sont justement ces « ponts » entre le monde de Soi (sujet de la perception et de l'action) et le monde de l'Autre (scène de référence ?). Une analyse plus approfondie du fonctionnement de ces interfaces dans les termes de leur statut de régimes spatiotemporels a lieu plus loin.

seuil d'embrayage de l'objet, alors que le /*fond*/ devient, inversement, ce qui se passe dans la perspective extérieure, une partie /*englobée*/ du segment débrayé constitué par la surface vitrée. Il en va de même de la tôle, dans le cas où elle est visible. En effet, une fois le sujet sensible placé dans l'habitacle, certaines voitures contemporaines ne permettent pas d'apercevoir le capot de l'automobile, comme cela a été rapporté dans le discours des conducteurs (cf. chapitre précédent). Comme à l'extérieur, il existe dans la situation construite dans l'habitacle une interface entre le monde de Soi ou embrayé et le monde de l'Autre ou débrayé. Cette interface est formée par l'ensemble du volant, le levier de vitesses et les pédales : en les manipulant, le sujet usager se met en contact avec le monde de l'Autre, en se l'appropriant (opération d'embrayage), tout comme le sujet sensible, depuis l'extérieur, entre en contact et s'approprie le monde de l'Autre figuré par l'habitacle à travers la poignée de porte.

FIG. 20 : OBJET CONSTRUIT À PARTIR DES SEGMENTS PERÇUS DANS L'HABITACLE



Cette première segmentation nous permet de constater que chaque situation d'interaction construit un objet distinct *du point de vue du corps du sujet sensible.*

Si l'on revient à l'idée qu'une automobile propose trois rapports différents (trois situations d'interaction distinctes) au corps du sujet —prise en main, « habitation » et

contemplation—, quelle est celle qui serait *pertinente* pour l'analyse de la construction du sens par l'objet ?

Nous avons dit plus haut que la situation de contemplation, ou considération de l'automobile depuis l'extérieur, est la plus courante et la plus répandue dans différentes pratiques culturelles (publicité, sport, vente). Il en résulte donc, en principe, une situation que l'on pourrait qualifier de « non marquée ». Cependant, l'habitacle correspond à la situation de la conduite et comprend le nombre le plus important de programmes d'action ou de fonctions ponctuelles : dans l'habitacle, on se fait transporter, on conduit la voiture et on expérimente le mouvement. De plus, la perspective de l'habitacle comprend celle de la prise en main. Enfin, si l'on associe les catégories du discours aux catégories sensibles, c'est l'habitacle qui pourrait nous fournir des renseignements sur le sens de l'interaction d'usage, puisque les valeurs attachées à la forme extérieure sont motivées par l'expérience collective formée et normée par les pratiques sociales.

Si la vision de l'extérieur donne à la voiture son statut de mythe structurant du social, au sens barthésien, l'intérieur nous permet d'avancer vers l'intégration du sens de l'expérience sensible à l'expérience intelligible par l'investissement gestuel qu'il permet. C'est donc dans l'habitacle entendu comme *cadre situationnel type* pour l'interaction entre sujet et objet que nous continuerons notre parcours génératif du sens.

4.2.2 Topologisation : l'automobile comme discours et les métaphores du corps

4.2.2.1 Segmentation de l'habitacle et émergence des actants

§1. Dans le chapitre 2, nous avons fait référence à l'importance de la suggestion de Floch dans « Le bon usage de la table et du lit », analyse dans laquelle il suppose que l'observation des correspondances entre les usages et les étapes de la vie pourrait être un élément pour une approche du design. Et le sémioticien de reprendre sa réflexion sur le design comme pratique en charge de la « composante discursive » de l'objet dans son

analyse de l'Opinel, à partir de l'analyse des programmes d'action que la configuration du corps du couteau permet de déduire.

§2. Ensuite, dans le chapitre 3, nous avons montré comment la perception de l'univers des automobiles s'organise pour beaucoup de nos répondants autour des recoupements qu'ils font entre les rôles issus de leur idéologie personnelle et les étapes de la vie (leur idéologie étant donc orientée vers le statut, l'usage, le plaisir ou l'affirmation de l'image personnelle). La correspondance « une étape de la vie/un type de voiture » est l'illustration d'une *mise en situation*, comme dans la segmentation que nous avons présentée précédemment, c'est-à-dire une illustration de la construction de l'objet à partir de la reconnaissance de la nature différentielle du sens. Or, si dans le premier cas (la mise en situation), la différence est de nature *exclusive* (on est à l'intérieur *ou* à l'extérieur de la voiture) et donc extensive, dans ce cas-ci (les recoupements), il s'agit d'une différence d'intensité. En effet, le qualificatif de « familial » n'est pas tant la figure d'un actant collectif, comme on aurait tendance à le croire par confusion du niveau figuratif et discursif de l'objet, que le « thème » d'une organisation particulière de l'espace qui s'oppose à celui nommé « voiture de célibataire » ou « d'égoïste » selon l'inspiration des conducteurs rencontrés.

§3. Pour comprendre ces thématisations, il faut procéder à la segmentation de l'habitacle de la voiture comme nous l'avons fait pour l'extérieur, mais en considérant désormais les « sous-objets » qui peuplent les grands segments (par exemple, les commandes du tableau de bord) dans leur aspect de programme d'action potentiel. Par exemple, la différence entre le rôle de conducteur et celui de passager est marquée d'emblée *par la position* des sièges, autour desquels les différentes charges modales sont figurativisées : comme le conducteur est */face au pare-brise/* et qu'il a devant lui l'ensemble du volant, le contact, les pédales et toutes sortes de commandes, on comprend que la position figurative du pilote est investie d'un rôle actantiel supérieur à celui des autres positions :

1. Il est en charge du rapport de la situation-scène (l'habitacle) avec l'extérieur : le sujet de la perception placé dans la position du pilote peut réaliser les différents programmes concernant l'objet, la destination et la manière dont l'action générale affectant l'habitacle (le mouvement) se passera ;

2. Il peut avoir le contrôle du rapport entre le copilote et les passagers, et de l'ensemble des passagers vers l'extérieur.

C'est ainsi que l'on identifie le conducteur à une sorte d'instance supérieure par le pouvoir qu'il possède sur les autres habitants de l'espace intérieur de la voiture. Lors de la conduite, il devient le destinateur : il contrôle tout, de la circonscription de l'espace – c'est lui qui peut ouvrir ou fermer la voiture et participer ainsi à sa délimitation– jusqu'aux rapports intersubjectifs, car toute discussion, chanson, état d'esprit et même la température de l'air circulant dans l'habitacle sont subordonnés à son bon vouloir.

Or la conduite comme action suppose aussi un *savoir-faire* que l'habitacle en soi ne comprend qu'à titre *virtuel*. Si le conducteur possède un véritable statut de sujet par rapport aux passagers par sa composition modale (pouvoir faire + savoir faire + vouloir faire + devoir faire), son cadre d'action est contraint ou encadré par l'automobile dans sa matérialité (disposition morphosensible, mais aussi capacité mécanique installée, qui est équivalente à une compétence). C'est donc seulement dans la conjonction de la figure de l'acteur /conducteur/ avec celle de l'automobile que se construit le Destinateur de la scène narrative de la conduite.

Dans la construction topologique de l'espace de l'habitacle, on peut donc distinguer au moins deux rôles thématiques : (1) un rôle d'*agent*, celui qui *agit*, *fait*, conduit ou participe *transitivement* à l'action du déplacement et (2) un rôle de *patient*, qui *est* dans l'automobile, mais qui ne *fait* pas, c'est-à-dire qui *subit* sans intervenir l'action mobile de la voiture. Le premier possède le pouvoir qui manque au deuxième[154].

[154] Cette idée générale qui correspond à l'analyse de l'architecture intérieure de l'automobile peut être actualisée et complétée par les réalisations du discours des conducteurs que nous avons vues dans le chapitre précédent. Ainsi, des conducteurs comme Monsieur A., qui oublient d'être le conducteur de la voiture malgré la position qu'ils occupent, ne sont pas vraiment en conjonction avec l'automobile, lui déléguant le pouvoir-faire en raison de l'absence d'un vouloir-faire.

Dans une image sémiotique raccourcie, on peut illustrer l'organisation spatiale de l'habitacle comme J. Courtés l'avait fait avec la procession d'un enterrement :

Avant : agent ; arrière : patient

En spécifiant cette analogie, la distance est organisée par rapport à la proximité du poste de conduite, plus concrètement de l'interface-objet (volant+pédales+levier de vitesses). Plus on s'éloigne de cette interface et plus le rôle occupé perd en agentivité et en actantialité.

4.2.2.2 Types de voiture et rôles thématiques : la *motivation narrative* des styles dans l'architecture intérieure de l'automobile

§1. La tensivité de cette thématisation initiale est construite à partir de la disposition actantielle générale que l'on vient de présenter, sur des variations d'agentivité et de la complexité des programmes d'action que la voiture propose.

Ainsi, les voitures familiales sont naturellement plus grandes, mais surtout, leur espace intérieur est plus articulé si bien qu'on y retrouve une multiplication d'acteurs – figurés par d'autres objets, comme /*la tablette*/, /*le caddy encastrable*/, /*les tiroirs*/, etc.–, ce qui entraîne logiquement une multiplication des programmes d'action : en plus de *se faire transporter*, on peut y manger, regarder un film, dormir…

FIG. 21 : DIVERSITÉ DES RÔLES DANS L'HABITACLE FAMILIAL /NON FAMILIAL

VOITURES FAMILIALES	VOITURES NON-FAMILIALES
Renault Evado	Subaru Imprezza Sport
BMW Série 7 Adlon	BMW Z8
VW Caddy Tremper	Peugeot 206 cc

En revanche, lorsqu'on regarde plus précisément la zone fonctionnelle du tableau de bord, la diversification s'inverse : les voitures familiales ont tendance à minimiser les tâches et à les dématérialiser, alors que les voitures « d'égoïste », qu'elles soient sportives ou de luxe, ont tendance à matérialiser la promesse d'un pouvoir-faire démultiplié par la présence de *commandes* qui fonctionnent ainsi comme une métaphore de l'ampleur du pouvoir du sujet aux manettes.

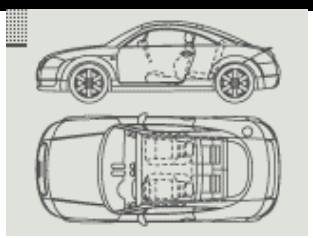
FIG. 22 : L'AGENTIVITÉ DU CONDUCTEUR IMPLIQUÉE PAR LE TABLEAU DE BORD

VOITURES FAMILIALES	VOITURES SPORTIVES
Renault Avantime	Mazda 6 sport
Renault Espace	Lancia
Subaru Tribeca	BMW Série 7 Hydrogene

§2. Ce n'est pas que la logique des rôles soit opposée dans un véhicule de l'âge « pour élever ses enfants » (cf. supra Ch 3.2) et dans un véhicule « pour célibataire », pour « égoïste » mais la différence réside dans le degré de *diversification figurative* de l'espace : dans l'habitacle de la voiture pour célibataire, il y a moins de rôles investis puisqu'il y a, d'abord, moins d'espace, ensuite moins de sièges et, surtout, car le siège conducteur est très spécialisé. Il épouse tellement le corps du pilote qu'il pourrait difficilement servir à autre chose qu'à mettre le sujet en situation de conduite. La voiture et le conducteur se retrouvent si confrontés et si proches que la relation entre eux devient un rapport *agent-patient* ou *conducteur/conduit* ; cela fait de la conduite une lutte de pouvoir, avec d'intenses rapports de corps-à-corps.

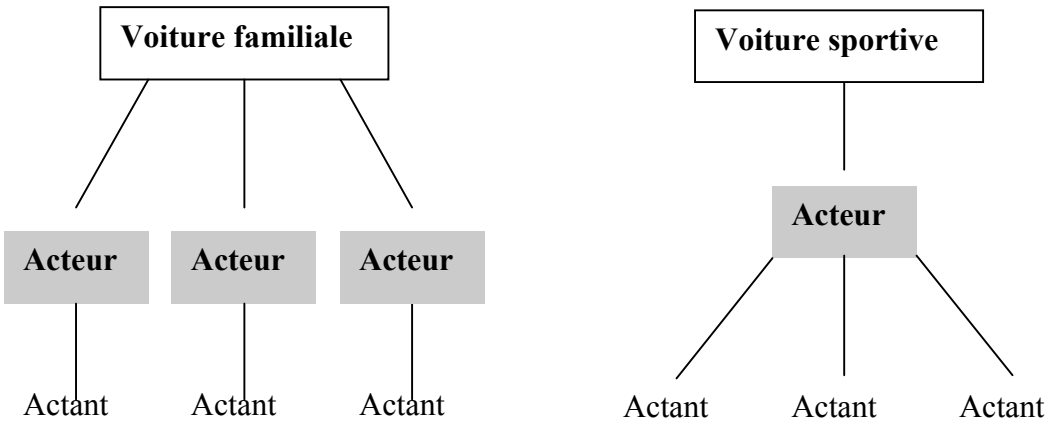
Il en résulte une démultiplication extensive de la fonction pour la voiture familiale ainsi qu'une spécialisation motrice, voire sensorielle pour la voiture non-familiale. En voici la synthèse :

FIG. 23 : COMPARAISON DES RÔLES DANS LA SPATIALISATION DE L'HABITACLE AUTOMOBILE

Espace	Rôles	Valeur
		Pouvoir faire Individualité Fonction Spécialisée
Restreint	*Articulé, complexe*	
		Vouloir faire Convivialité Fonction Polyvalente
Etendu	Modulaire, homogène	

De la même manière que le couteau suisse et l'Opinel s'opposent dans le rôle que construisent leurs différentes configurations (d'un côté le couteau du survivant avec une multiplicité d'objets assemblés dans un corps, de l'autre, le couteau du bricoleur avec la possibilité d'imprimer à la matière une multitude d'effets par le travail de la lame)[155], la voiture familiale et la sportive possèdent une composition actantielle dont la thématisation n'intervient pas au même niveau syntaxique :

FIG. 24 : EXEMPLE DE COMPARAISON ACTANTIELLE ENTRE DEUX TYPES D'AUTOMOBILE



Ainsi, dans la voiture familiale, les places sont moins différenciées actantiellement (le passager d'une voiture familiale a accès à un certain nombre de commandes) alors que dans la voiture « d'égoïste », et encore plus dans le cas de la voiture sportive, on a tendance à avoir une seule position d'acteur agissant, qui concentre une quantité élevée de programmes d'action.

Cette comparaison a deux conséquences. D'une part, cela permet de nuancer l'idée que la stylisation serait aussi vaine que les critiques du *streamline*, par exemple, voudraient le croire (cf. *supra*, §4.1) : au delà des « styles visuels » d'un tableau de bord, la disposition des commandes et autres objets-parties de l'espace perçu participent à la

[155] J.-M. Floch, *Identités visuelles*, op.cit., p. 206.

construction de la *composante sémantique* de l'objet et, en ce sens, à son *intégration fonctionnelle*, l'objectif de tout projet de design.

D'autre part, cela réintroduit l'importance du geste comme actant de la composition syntaxique de la scène d'usage de l'objet. Arrêtons là la discussion sur la construction actantielle de la voiture du point de vue de la conduite pour voir comment la spatialisation et topologisation que nous avons vues participent à l'émergence de valeurs.

4.2.2.3 Métavaleurs à partir des thématisations : polyvalence, compacité, unicité

§1. En somme, dans la voiture familiale, il existe un déploiement de rôles divers, mais ils ne sont pas très investis modalement, y compris celui de conduire. En effet, dans ce type de voiture, les sièges du conducteur et des passagers ont tendance à s'indifférencier, d'autant plus avec les nouvelles technologies qui permettent d'échanger les commandes de guidage ou de créer des microclimats indépendants où chacun contrôle la température et regarde ce qu'il veut (un film, le paysage ou rien).

Dans les voitures « d égoïste», au contraire, le rôle de conducteur est presque le seul rôle d'acteur investi, mais il est très *intense*.

Ce que la différence des rôles fait émerger est que la correspondance entre les âges de la vie et le type d'objet est, au fond, l'adaptation –peut être d'origine commerciale mais en tout cas « sociétale »– de l'opposition *pluralité/unicité*.

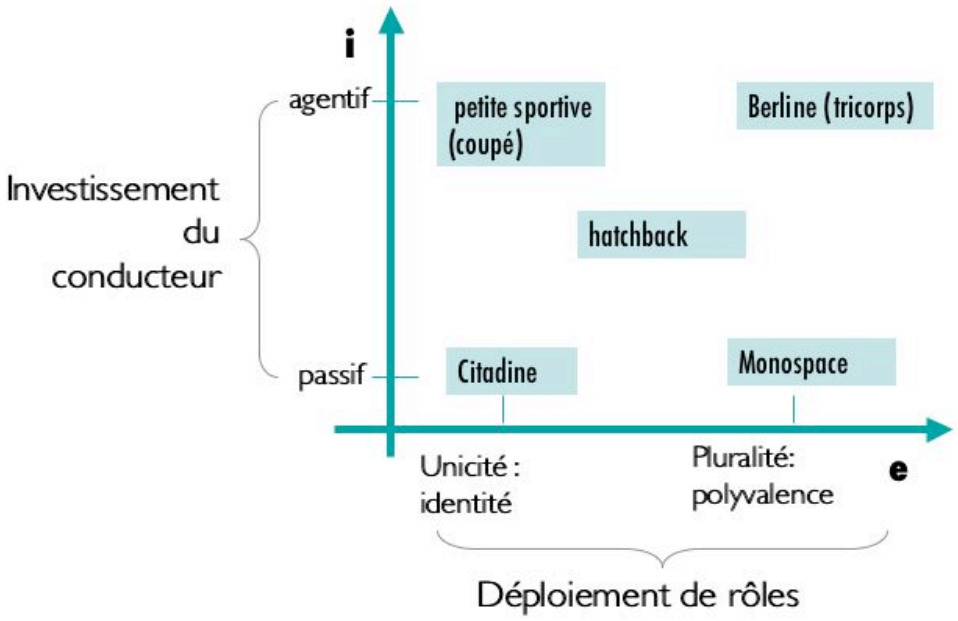
C'est donc par rapport à cette opposition que l'évolution des voitures monospace à été « sublimée », comme en témoigne le changement du qualificatif de voiture « familiale » –stigmatisé par tous ceux qui voient dans la famille une perte de liberté–, par celui de voiture « de loisir », mieux adapté aux promesses de liberté attribuées à la voiture par le contexte culturel de son développement (cf. *supra,* §4.1, fordisme, etc.). Dans une optique moins historique et taxique, et plus configurative et expérientielle, une illustration de ceci se trouve dans le fait que, dans les voitures dites « de loisir », les variations de la pluralité (quantitative) des places corrélée à l'unicité (qualitative) des rôles sont matérialisées par les sièges pivotants. En effet, le fait que les sièges

deviennent pivotants efface l'importance de l'ordre positionnel sémiotique fondamental de l'habitacle, en annulant la distinction de la position *avant/regardant devant*.

L'ultime expression de cette tendance se trouverait dans l'automatisation totale de la voiture qui, d'une part, ôterait toute distinction durable et sémiotique à la place du conducteur en la transformant en un rôle vraiment figuratif et ponctuel et, d'autre part, annulerait toute agentivité. C'est par le niveau d'intégration de ses rôles actantiels (cf *supra*, fig. 12), que la condition « familiale » est passée de cet état descriptif au stade de valeur d'un niveau *n+1*.

Cette opposition correspond, de surcroît, à deux systèmes de valeurs différents que l'on pourra déployer entièrement, l'un est celui de la *pureté* (unicité) et l'autre, celui de la *polyvalence* (pluralité).

FIG. 25 : RÔLES EN FONCTION DE LA FORME DE LA CARROSSERIE



Il est intéressant de noter que cette corrélation entre la valeur d'usage et le déploiement extensif du rôle est proche de ce que l'on peut trouver dans les évaluations de l'univers automobile par la presse spécialisée, ainsi que le décrit Fontanille[156]. Un nouveau constat de cohérence entre les figures du langage et les figurations de l'espace, dont l'analyse de la composante configurative permet de déceler le fonctionnement. C'est-à-dire que, de la même façon que les valeurs figurales du propre et de l'étranger résonnent entre les différents niveaux de l'éprouvé —du « perçu » vers « l'apprécié », du *brayage* à la *phorie*—, il reste des traces d'une certaine correspondance entre le sensoriel et le linguistique. Or cette correspondance n'est en rien une *référence* à une *réalité* quelconque ou à n'importe quel autre Ordre transcendant, métaphysique et ésotérique. Le voile sémiotique du langage, en effet, reste inexorablement en place puisque la résonance entre l'éprouvé et le dit construit un processus de figuration qui n'est rien d'autre que la systématisation graduelle de l'expérience sensible par l'ensemble des itérations du procès/différenciation dans le système, qui tend à faire de l'expérience une norme.

4.2.3 Temporalisation : l'émergence du sujet sémiotique par le geste

4.2.3.1 La narrativité de la conduite : le mouvement comme programme de transformation ou l'esthésique de la disparition

§1. Dans le paragraphe précédent, nous avons indiqué que la modalisation du sujet de l'action de l'habitacle relevait de l'ordre positionnel qu'entretiennent les différents sous-objets à l'intérieur de cet espace. Plus haut encore, la question des « sous-objets » ou objets-parties d'un segment a été abordée par l'introduction de l'embrayage sensoriel et le rôle que certains de ces objets-parties permettent d'articuler avec les macro-segments sensibles (le monde de Soi et le monde de l'Autre). Dans ce paragraphe, nous irons plus loin tant dans le sens de la construction actantielle que dans le

[156] Les jugements d'*homogénéité* et d'*exclusivité* dans la presse automobile in *La quantité et ses modulations qualitatives* (actes du colloque Linguistique et Sémiotique II - Limoges 1991. Limoges, Pulim, 1992).

fonctionnement de l'interface en nous intéressant au rôle de ces sous-objets, non plus du point de vue de leur position réciproque, mais en acte, c'est à dire lors de l'interaction d'usage. Pour ce faire, nous reviendrons à la segmentation fonctionnelle, c'est-à-dire à la « génération » de corrélations entre des parties et des processus par la nature différentielle du sens.

§2. Dans l'habitacle, mais durant la conduite, on assiste à l'émergence de formes de segmentation du sensible qui ne rentrent pas dans les figures catégorielles eidétiques *contenant/contenu* ni dans les figures catégorielles optiques concernant l'opacité, la brillance ou la couleur. Elles interviennent à un niveau de perception d'un autre ordre sensible, qui n'est pas visuel. Le segment de la surface vitrée s'oppose en effet au reste de l'espace perçu en cela que les objets qu'il contient *sont en mouvement*.

FIG. 26 : DISTINCTION ENTRE SEGMENTS LORS DE LA CONDUITE

	SEGMENT PERÇU 1		**SEGMENT PERÇU 2**
NOM	Corps de l'habitacle	≠	Surface vitrée
CARACTÈRE CATÉGORIEL	Plage de couleur(s) (par exemple camaïeu de gris) */homogène/*	≠	Ensemble hétérogène de couleurs et de formes */hétérogène/*
VALEURS DU RÉGIME SENSIBLE 1 **TOPIQUE MEREOLOGIQUE**	*/entourage/* *+* */englobant/* */homogène/*	≠	*/frontalité/* *+* */englobé/* */hétérogène/*
VALEURS DU RÉGIME SENSIBLE 2 **TOPIQUE OPTIQUE**	*/opaque/* */texturisé/* */mat ou satiné/*	≠	*/transparent/* */lisse/* */brillant/*[157]
VALEURS DU RÉGIME SENSIBLE 3 **TOPIQUE X**	*/statique/*	≠	*/en mouvement/*

[157] Indépendamment du fait que le mot existe dans une langue naturelle comme le français, la valeur différentielle de ce trait est, toujours par rapport à l'expérience du corps de l'actant, le fait que la surface vitrée peut refléter la lumière jusqu'au point de refléter l'image du sujet lui même, ce qui introduit un phénomène tout à fait distinct dans le processus de la construction identitaire, ainsi que cela a été étudié par Winnicott. (Cf. D. W. Winnicott, *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot, 1975). Nous y reviendrons.

§3. Lors de la conduite, l'objet perçu *est différent* à chaque instant (par exemple, en termes de *position*) : quand on conduit et que l'on voit le paysage « défiler », la route « être engloutie » par la voiture, le monde « disparaître » *derrière soi par le rétroviseur,* le langage met en forme des figures sensibles de *ce qui se passe* visuellement à l'intérieur du segment formé par la surface vitrée. Ce qui « apparaissait » devant les yeux se déplace ou réapparaît latéralement puis se réduit à un contenu du *rétroviseur :* il devient donc un sous-sous-objet. Dans chacune de ces « actions », le sous-objet conserve essentiellement les traits méréologiques et optiques de l'origine, à l'exception de la taille. En somme, durant la conduite, les sous-objets du monde de l'Autre bougent, rapetissent et finissent par disparaître du plan de l'action.

Ces objets-parties contenus dans la surface vitrée non seulement *sont* (ils se trouvent dans une certaine position et dans un certain état de choses), mais ils *font* aussi (avancer, se déplacer, etc.) ; ils sont intégrés dans des programmes d'action à part entière. Leur statut est donc plus *complexe* qu'on ne le voyait dans la description de l'espace statique. Une action est en effet décomposée génératívement en sémiotique narrative comme un état 1 suivi d'un état 2, suivi d'un état 3, etc., ce qui permet de reconnaître l'objet de valeur qui est en mouvement et qui articule les deux termes de la relation S-O dans un récit. Puisque mouvants, les sous-objets du segment débrayé ne sont pas des figures d'une interface sensorielle. Ils sont les figures d'acteurs qui s'insèreront d'une manière ou d'une autre comme des sujets dans la « manipulation » de ce que le sujet sensible perçoit ; comme des objets lorsqu'ils subissent l'action du mouvement : le changement de taille et la disparition. C'est ainsi que le *mouvement* présuppose une *transformation* et, de ce fait, c'est par le mouvement que l'interaction sujet-objet (dans ce cas, la conduite) implique une certaine forme de narrativité.

4.2.3.2 Niveaux figuratifs et régimes temporels de la conduite

§1. Dans l'analyse ou segmentation différentielle de la situation d'interaction (cf. *supra,* 4.2.1), nous avons dit que le fond se situait dans le même régime spatiotemporel que celui du sujet sensible ; ensuite, nous avons vu que le régime du sujet et celui de l'objet sont des ordres sensibles différents (et nous avons utilisé le mot « chronotope » pour

nous référer à chacune des figures positionnelles que le corps de l'actant construit dans la narrativisation de la scène d'usage[158]). Si l'on revient maintenant à la notion de régime temporel, on verra que c'est uniquement dans et par le mouvement qu'on peut distinguer deux régimes spatiotemporels différents. En effet, ils relèvent du statut des figures que chacun des deux segments principaux (l'embrayé et le débrayé) contient. Or ces statuts distincts (des sous-objets à l'intérieur, des acteurs à l'extérieur) sont le fait du mouvement.

Un premier élément du régime temporel est celui de la différenciation par traits sensibles. La perception du moment d'unité (cf. proposition de J. F. Bordron, *supra*, Ch. 2.3) pourrait être un second moment de perception figuratif («émergence de la forme ») qui se fait par rapport à la prise de position du corps propre par l'actant, c'est-à-dire par rapport à la position du sujet sensible rendue « consciente ».

Dit dans les termes de ce que Greimas avait prévu pour l'analyse figurative issue de la « révolution » de la figurativité II, le premier élément du régime temporel construit des « isotopies de type méta-sémiotique » qui établissent la distinction entre l'« idéologie » de l'instance de l'expérience sensible et le « monde » (opération de brayage sensoriel) ; dans le second, les figures sont « gestaltiques », « bachelardiennes » (ce qui à l'avantage d'ajouter, au moment d'unité *débrayé* que reconnaît Bordron, le fondement incarné que la perception implique matériellement). Enfin, le troisième niveau est celui de l'iconicité entendue comme surdétermination des traits figuratifs[159].

§2. L'émergence des figures du discours constitue un véritable régime temporel qui génère et soutient l'opposition entre les deux régimes : l'extérieur ou le monde de l'Autre se trouve dans un régime temporel effectivement différent de celui de l'actant sujet de l'action. Un deuxième élément de construction du régime temporel est donné par le *tempo* du mouvement. En effet, certains « objets-parties » ou sous-objets de l'habitacle expérimentent aussi des « mouvements » : le corps du sujet-conducteur et

[158] Nous avons emprunté le terme « chronotope » de la théorie littéraire de Bakhtine en le considérant simplement en référence à une corrélation essentielle de rapports spatiotemporels.

[159] Ainsi que Greimas l'a dit à H.G. Ruprecht (« Ouvertures métasémiotiques : entretien avec Algirdas Julien Greimas », in : *RSSI,* IV, N°1, mars 1984). V. *supra* Ch2 §2.2.2.3.

celui des sujets-passagers, les commandes du tableau de bord, voire les charges du coffre. Cependant, ces mouvements, tout en étant des « transformations » de l'état d'objets, n'ont pas le même statut que ceux des objets « contenus » dans la surface vitrée : les objets « débrayés » ont une existence rapide pour l'appareil perceptif du sujet par rapport aux objets-parties embrayés. Le sujet sensible voit des formes naître, croître et disparaître en quelques secondes. Les transformations des objets embrayés s'intègrent, en revanche, au régime temporel général du voyage, c'est pourquoi par rapport aux mouvements de l'extérieur, elles ont lieu dans un tempo « lent ».

Dans l'habitacle et lors de la conduite, le sujet ne peut pas saisir l'enchaînement (ou la continuité) de ces mouvements ni les limites de cet espace temporel, de la même manière qu'il ne peut saisir la discontinuité de la transformation des objets mouvants débrayés. La continuité perçue des objets mouvants débrayés fait de leurs « transformations » *un récit*. L'action d'usage comprend, par la perception du temps, une dimension narrative et ce régime est un régime sensible ou d'un troisième niveau. Les objets mouvants à l'intérieur de l'habitacle n'ont pas le statut de figures car ils ne parviennent pas à intégrer des programmes d'action, étant donné que le tempo de leur action s'inscrit dans la même aspectualité que le temps vécu du conducteur. Ils ne dépasseront donc pas le stade d'objets-parties, dont la transformation ne peut affecter leur statut individuel mais tout au plus, participer à la modalisation de l'actant sujet.

§3. D'après les différenciations opérées par l'appareil perceptif du sujet, le monde de l'Autre, *contenu* ou *englobé* dans le segment identifiable à la */surface vitrée*/, avec sa finitude et son tempo vif, est en transformation constante alors que le monde de Soi (l'environnement de l'habitacle), avec ses limites insaisissables, *demeure*. L'action du transport présuppose, ainsi, un programme identitaire : la transformation ou la conservation de soi. Nous assistons là — pour peu que l'on adhère au principe hypothétique de l'analyse générative — à l'émergence du sujet à partir des valeurs générées par l'interaction entre sujet usager et objet matériel.

Ces valeurs sont interprétées par la sensibilité du sujet, qui les fait passer de simples valeurs sensorielles (/haut/, /bas/, /grand/, /petit/…), organisées comme une

composante syntaxique, au stade de valeurs de contenu, ordonnées comme une composante sémantique de l'objet.

4.2.3.3 Le geste et la transformation du corps propre

§1. Plus haut, nous avons dit que le tableau de bord constitue une interface ou un pont avec le monde de l'Autre. Cette interface construite par les organes de la perception repose sur le fait que les sous-objets qui peuplent ce segment circonscrit visuellement se trouvent, comme le segment contenant le *monde débrayé* (la surface vitrée), en position *antérieure* vis-à-vis du corps du sujet sensible. Or les organes de la vision gèrent *l'espace et la gestualité* à partir du principe d'antériorité[160]. Ainsi, la surface vitrée en tant que figure du monde de l'Autre et sollicitant visuellement le sujet sensible est mise en rapport avec le monde de Soi par les gestes qui l'intègrent, elle et le tableau de bord, à l'ordre positionnel de l'antériorité (vs latéralité, postériorité, etc) régi par la perception et géré par la vision.

Si on décompose le segment composé par le principe d'antériorité, la connexion entre l'« *interface–objet* »[161] et la gestion visuelle de l'espace est assurée par une « interface-sujet »[162] fonctionnant essentiellement par le toucher (la main alterne entre le levier de vitesses et le volant, la main du sujet entre en contact avec les commandes). Autrement dit, si le visuel sert à interpréter l'état et la disposition des *choses*, le gestuel en est une réponse, une *transformation embrayée*. En transposant cette corrélation à la construction actantielle, nous dirions que si la vision commande la construction des sujets d'état, le toucher commandera celle des sujets d'action. En termes sémiotiques plus généraux, la vision fonctionne selon l'ordre du *système* (focalisation sur le monde

[160] Ce principe participe d'ailleurs à la définition de la très grande compétence technique de l'espèce. A. Leroi-Gourhan, *op. cit*., 1965.

[161] A. Zinna appelle une interface l'ensemble d'objets–partie qui mettent en contact le sujet usager avec l'objet. Nous reprenons cette définition et l'utilisons dans le sens de la compréhension de l'embrayage sensoriel entre le monde de Soi (dont le corps propre est la frontière ultime) et le monde de l'Autre, qui est le monde « naturel » du perçu débrayé. Cf. « L'objet et ses interfaces », HDR, Université de Limoges.

[162] *Ibid.*

de l'Autre) alors que le toucher commande, avec les autres sens du « sentir[163], l'ordre du *procès* (focalisation sur le monde de Soi).

§2. Si on prolonge cette logique, le fait d'exercer une action sur les pédales ou sur le volant commence à signifier une forme de *pouvoir* : la gestualité installe un *pouvoir-faire* sur les objets du monde de l'Autre au niveau sensoriel. On pourrait penser, pour cette raison, que le sujet qui appuie sur l'accélérateur voit les transformations se succéder de plus en plus vite et donc que l'impression de son pouvoir sur le monde grandit (puisque les objets du monde de l'Autre en résultent réduits). Toutefois, cela équivaudrait à ne pas prendre en considération l'intervention du « sentir » (modalités processuelles de la perception) dans la construction du *tempo* de la scène de

[163] Nous aurions pu décrire le rapport entre la vision et le toucher en prenant appui sur des théories esthésiques qui opposent l'optique à l'haptique. Cependant, il nous semble que l'ordre de différenciation du sensible va au delà de l'opposition superficielle et organique de la main et de l'œil. Ainsi, dans la catégorie sensorielle du « sentir » nous entendons à la fois le toucher, l'odorat, le goût et l'ouïe. Ces sens ont en commun d'être « monoplanes » : ils sont saisis dans une seule dimension qui est celle de leur ordre positionnel, cet ordre est donc progressif (opposant l'avant à l'après). A l'opposé, la vue opère un ordre positionnel fonctionnant dans trois dimensions, opposant le vertical et l'horizontal, le premier et le second plan. Nous avons utilisé le terme « sentir » comme une abstraction faite de l'utilisation de ce verbe en espagnol et en français. En espagnol, cet infinitif peut désigner l'effet du toucher, mais il est aussi utilisé comme une locution adverbiale relative à la « conscience » ou à la perception en général. Ainsi, dans une phrase comme « no te *sentí* llegar » (je ne t'ai pas *entendu* arriver), le verbe sentir fonctionne comme figure de *l'inadvertance*. Nous supposons aussi que cette forme pourrait être dérivée d'un usage plus ancien dans lequel sentir désignait l'ouïe, comme en témoignent certaines variantes dialectales d'Amérique Latine : voir par exemple l'expression populaire « *sentir* pasos en la (a)zotea » qui, dans le parler populaire mexicain, veut dire « avoir peur » (littéralement, *entendre* des pas sur le toit). En outre, dans un sens « figuré », sentir peut être utilisé pour exprimer l'empreinte d'un sentiment, d'une sensation ou pour marquer un préjudice quelconque, que ce soit physique : « ese mueble ya esta muy sentido » (ce meuble est bien fatigué), ou affectif : « Ahora sí se sintió »(Maintenait oui, il est fâché). Enfin, il peut être associé à une évaluation : « lo digo como *lo siento* » (je le dis comme je le *pense*). En ce sens, il existe un lien avec le « sentir » français qui, en principe, désigne le sens de l'odorat (*ça sent l'eau de javel*) mais qui, dans un usage idiomatique, peut tout aussi bien signifier une évaluation (*je peux pas le sentir, celui-là*). Le sentir fonctionne ainsi comme un thème qui relève d'une *rationalité sensible* –incarnée ou *embrayée-,* relative à la prise de position du corps de l'actant dans la scène prédicative. Cette réflexion s'inscrit dans la nécessité, reconnue très tôt et très largement dans la sémiotique du sensible, de prendre de la distance par rapport aux distinctions de sens qui ne prennent appui que sur les canaux sensoriels (Cf. *supra* Ch2.2.2). L'opposition entre

l'expérience perceptive et le rôle de celui-ci dans le processus interprétatif engagé par le corps du sujet sensible. En effet, la */puissance motrice/*[164] n'a pas seulement un effet visuel sur les sous-objets contenus dans la surface vitrée puisqu'elle est aussi *sentie par* et *dans* le corps.

Il est tout à fait possible de distinguer au moins trois figures associées à la valeur sensible « puissance motrice » : l'accélération, la vitesse de pointe, et la glisse ou suspension. Elles correspondent à trois aspects différents du mouvement : le déclenchement ou démarrage pour la première, la permanence pour la deuxième et la « mise en syntonie » du mouvement de la voiture avec le corps de l'usager pour la troisième. Dans l'analyse des récits de conduite que nous avons effectuée dans le chapitre précédent, ce sont d'ailleurs ces types de figures sensibles qui donnent sa pertinence à la proposition d'une typologie d'usagers de la conduite automobile.

Si l'on fait donc le lien entre les figures sensibles de la puissance motrice et ce qui a été dit sur leur capacité modalisatrice, le récit matériel de la conduite donne une lecture intéressante de la conduite incarnée. Le démarrage engendre un à-coup qui met en relief l'union entre le corps de l'usager et celui de la voiture. Le noyau de l'« interface-sujet » se situe alors très précisément dans la zone des reins, soit la zone des lombaires sur les sièges. L'accélération constante de la voiture jusqu'à sa vitesse de croisière et son maintien à ce niveau —par exemple, lorsqu'on roule sur une longue ligne droite— occasionnent une sensation de suspension du mouvement, au contraire de l'effet magnifiant du démarrage. C'est l'effet de continuité qui se crée, le monde de l'Autre s'arrête, il n'existe que le monde de Soi. Dans la glisse, c'est exactement l'inverse

---

modalités haptiques/optiques est traitée plus loin, cette fois non plus en termes de perception mais de production de sens (cf. *infra* ch.6).

[164] La vitesse est un concept non pertinent pour le corps sensible, puisqu'il est un rapport entre distance et temps. Il appartient donc à un ordre physique qui implique un point de vue « omniscient », en dehors de la scène où se situe le sujet comme l'ensemble des informations « objectivées » sur lesquelles travaillent les sciences physiques (cf. Fr. Rastier, *Sciences et arts du texte*, 2001). La puissance motrice, en revanche, est une valeur embrayée. Or, comme nous l'avons expliqué lors de la distinction par régimes temporels du monde de Soi et du monde de l'Autre , la vitesse est une figure qui fait partie du monde débrayé de l'Autre.

qui se produit. Du fait de l'*accord positionnel*[165] entre les interfaces « sujet » et « objet », une impression s'installe qui pourrait superficiellement ressembler au *ralentissement*, mais qui constitue en réalité une *amplification* des sensations de mouvement du conducteur, non pas pour effacer le monde de l'Autre, mais *en l'intégrant*.

§3. Le fait que la sensation de glisse soit associée à des parcours sinueux dans les récits de conduite embrayés (voir monsieur M. à Lyon qui compare le parcours routier idéal à la descente d'une montagne enneigée en ski, mais aussi les récits de plusieurs conducteurs de voitures sportives) met en avant le rôle de la boîte de vitesses dans le processus d'appropriation de la conduite. Ce rôle important du système de la transmission comme ensemble fonctionnel est lié à deux aspects de l'interface.

D'une part, en tant *qu'interface-sujet*, la précision des rapports du levier agissant au niveau de la gestualité, le levier participe à la construction actantielle du Sujet conducteur par le renforcement de son agentivité sur la transformation des *états de choses*. D'autre part, et à un niveau plus profond, le levier de vitesses fonctionne comme *interface-objet* ou actant transformationnel participant à la modulation de la puissance motrice, car la sensation corporelle de « mise en syntonie » avec la motricité de l'automobile dépend de l'ensemble du système dont la partie émergée est le levier, mais elle comprend aussi des conditions figuratives du pouvoir faire comme l'importance du couple et l'ampleur des rapports.

L'image de cette mise en syntonie qu'est la glisse prend les traits d'une expérience synesthésique chez les amateurs de conduite et cela nous permet d'avancer dans la compréhension de l'appropriation de l'objet et de la construction identitaire. En effet, c'est dans l'accomplissement de cet embrayage sensoriel que conduire une voiture peut être une expérience esthétique au sens strict du terme. Plus haut, nous avons fait référence à l'embrayage et au processus d'appropriation de l'objet comme faisant partie de la construction identitaire du Sujet par référence à la psychologie de l'enfant, telle

[165] Les différentes parties du corps construisent, du fait de leur gestualité, un axe d'intervention avec les différents sous-objets avec lesquels ils sont en contact. La position de ces parties corporelles par rapport au mouvement qu'elles expérimentent constitue un système d'oppositions positionnelles qui participent à la

qu'elle est décrite par Winnicott. Or, pour cet auteur, la possibilité d'avoir une *véritable relation d'objet* commence par le fait que l'enfant ne reconnaît pas le monde de l'Autre, même le sein de sa mère lui paraissant être une expression de son pouvoir (phase d'illusion). La construction de cette conscience objective serait donc facilitée par l'intermédiaire d'une certaine classe d'objets qui permettent que, tout en apprenant que le sein de sa mère n'appartient pas au monde de Soi, l'enfant ne sombre pas dans l'angoisse du démembrement. Les objets qui permettent de faire ce passage vers la reconnaissance de l'objectivité (donc des limites entre le monde de Soi et le monde de l'Autre) sont appelés *objets transitionnels* et le doudou en est la figure exemplaire. Le doudou est donc la figure d'un champ intermédiaire de l'expérience dont l'enfant n'a pas à justifier l'appartenance ni à la réalité extérieure ni à la réalité intérieure[166].

Ce détour par la psychanalyse de l'enfance nous intéresse dans le sens où Winnicot, par la suite et avec d'autres, considère que l'homme expérimentera tout au long de sa vie d'autres phénomènes transitionnels ou d'intégration du soi qui s'accompagnent d'objets capables de remplir la fonction d'évitement de l'angoisse et de la frustration pouvant accompagner la reconnaissance du monde de l'Autre (ou plutôt le renoncement à l'illusion de l'omnipuissance). Il estime le fait particulièrement avéré dans le cas des objets culturels ; le phénomène transitionnel serait en effet prolongé *dans l'expérience intense* qui appartient au domaine des arts, de la religion, de la création scientifique et que l'on connaît comme synesthésie. Au delà de toutes les réserves que cette extrapolation pourrait susciter, il nous semble que l'analyse de l'embrayage sensoriel décrit et permis par le geste, la manipulation des interfaces et (en dernière instance) la mise en syntonie avec l'automobile, décrivent un processus de construction identitaire qui s'explique en sémiotique par la construction modale du Sujet et que l'on peut associer à la synesthésie dont la psychologie parle. Dans les deux cas, il s'agit de reconstruire le corps propre par l'expérience de l'objet.

---

construction de la mémoire gestuelle de l'usager. Nous reviendrons sur cette idée dans le point suivant en l'appliquant à l'exemple de la boîte de vitesses.

[166] D. W. Winnicott, « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris, Payot, 1975 [1969] p. 109-125.

Cette perspective permettrait de comprendre comment la conduite automobile peut constituer pour certains une véritable expérience esthétique, en même temps qu'elle fournit des éléments pour mieux comprendre le fonctionnement de l'objet en tant que *prothèse*. En prolongeant les organes et les pouvoirs du corps propre, elle participe à l'intégration du Soi ou à la « périphérisation de la vie psychique », comme le dit Tisseron[167]. Dans le cas de l'automobile, il nous semble que cet objet fonctionne d'abord comme un objet *précurseur* par le plaisir sensoriel qu'il peut fournir (par l'impression de puissance de la force motrice essentiellement), ensuite et dans le cas où l'action est appropriée, comme un objet *transitionnel* proprement dit.

On ne s'étonnera donc plus de trouver autant d'amateurs de conduite automobile ou de conducteurs passionnés chez des sujets qui, comme certains de nos répondants, se trouvent à une période charnière de leur vie comme le passage de l'actantialité du célibat et de la vie en couple à une pluralisation du corps par l'arrivée de la logique familiale. De même, le fait que de nombreux quinquagénaires investissent d'importantes sommes dans l'achat d'une automobile sportive ou de luxe pourrait trouver une première explication. Ces « quinquas » sont au sommet de la forme sociale, (ils sont « PDG », pères de famille avec des enfants qui ont à leur tour fondé une famille, ou ont plus de moyens pour moins de contraintes…), ils ont accompli leur projet de vie : la voiture doit le montrer. Si l'on revient aux âges de la vie et aux « images d'Epinal » citées par Floch, ils se situent à l'âge de la discrétion : le point le plus haut du parcours ; devant se trouve l'âge déclinant, l'âge décadent, l'âge caduc et l'âge de la décrépitude. Comment ne pas voir dans l'automobile un compagnon de route qui aide à résoudre cette tension en devenant un nouvel adjuvant, non plus celui de l'évasion du démarrage dans la vie, mais celui de la compensation par un nouveau corps qui est, lui, /*performant* / et /*puissant*/ selon les figures du discours qui y sont associées[168].

Dans tous les phénomènes transitionnels, les pulsions sexuelles ne sont pas loin. Ainsi, la tension entre automobile et sexe évoquée plus haut (cf. §4.1) pourrait être

[167] S. Tisseron, *Comment l'esprit vient aux objets*. Paris, Aubier. 2002, 231p.

[168] Une prothèse de type *substitutive,* selon la classification de U. Eco, se substituant donc à certains organes ou fonctions du corps que ces quinquagénaires dynamiques voient s'affaiblir. (cf. *Kant et l'Ornithorynque*. Paris, Grasset, 1999. p. 503-505).

actualisée et précisée par l'exemple du doudou. Qu'il occupe la place d'un fantasme de retour à l'utérus ou celle de l'objet transitionnel, question qu'il n'appartient pas à la sémiotique de trancher, nous avons assisté par l'exploration de la conduite automobile à une illustration de la manière dont le corps, « *cet étrange objet qui utilise ses propres parties comme symbolique générale du monde* », permet de « comprendre » le monde et de lui donner du sens[169], notamment par son mouvement. Finalement, si comme l'estiment les sciences cognitives, la sensorimotricité était le corrélat matériel de l'intentionnalité,[170] alors c'est autour du geste que le sens des objets émergerait en constituant l'objet d'interrogation central d'une sémiotique des artefacts. Question que nous aborderons par la suite.

4.3 Au plus près du corps : le rôle structurant du temps dans l'interaction conducteur-automobile

4.3.1 Retour sur les régimes temporels : le rôle du temps « physique » dans la construction de la scène pratique

4.3.1.1 L'omniprésence du temps dans la génération de valeurs : retour sur les régimes temporels

§1. Il ressort des dernières remarques et considérations sur la vitesse que des figures du temps sont exprimées à tous les niveaux de la conduite automobile. Les modalisations que le temps provoque sont toujours signifiantes. Et ce :

1. Au niveau de la construction des différentes étapes du temps « de la vie sociale » par l'assignation d'une figure (une forme automobile) à chaque étape/rôle social correspondant à un objet de valeur donné, aussi bien dans le

[169] M. Merleau Ponty, Phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard, p. 271, aussi cité par J. Fontanille, Soma et séma, p.125.

[170] J. Fontanille, *idem.*

temps « existentiel » que dans la différenciation du régime temporel de la conduite d'autres régimes de la vie du sujet du discours (cf. *supra*, Ch. 3) ;

2. Au niveau de la topologisation du discours, en révélant le statut actantiel de l'automobile dans le passage d'un régime temporel de la contrainte à un régime temporel du plaisir dans certains processus d'appropriation ;

3. Dans la construction de la dimension narrative de l'interaction, par l'intermédiaire du geste et du mouvement : c'est par la connexion du geste avec l'objet par l'intermédiaire d'une interface que le sujet d'état devient un sujet de faire. C'est par le mouvement que des états de choses deviennent des programmes d'action.

§2. Toutes ces déclinaisons du temps sont donc différents niveaux de systématicité de la scène pratique de la conduite. Dans le moins systématisé, le niveau figuratif « commun », les figures de la vitesse, de la nuit ou du temps du déplacement, participent à la compréhension de la logique générale d'appropriation de certaines sensibilités, de la même manière que le luxe ou la praticité le font pour d'autres. Ils sont donc à intégrer dans la logique plus ample de la stratégie du conducteur. Par ailleurs, les figures temporelles –celles, par exemple, du régime des vacances *vs* le régime du travail- permettent de comprendre le fonctionnement de la voiture comme véhicule de la liberté (modale) en permettant le passage d'un régime du devoir vers un régime du vouloir. Enfin, la correspondance entre une famille automobile et une étape de la vie permet d'articuler l'usage à la stratégie par l'intermédiaire d'un rôle d'un type particulier. Cette étape de la vie (mise en figure comme « célibataire », « Madame », « Monsieur tout-le-monde », « famille », « couple sans enfants ») ne correspond pas seulement au type de besoin en termes de capacité de charge et de possibilité de mobilité. Elle permet aussi de distinguer les valeurs de base des valeurs d'usage dans la conduite et les autres pratiques du récit des conducteurs, comme nous l'avons anticipé dans le Ch. 3.1.

§3. Or l'objectif de ce chapitre 4 est d'explorer le rôle de la matérialité de l'objet dans la construction du sens. Dans ce cadre, nous avons extrapolé l'idée de l'embrayage énonciatif au monde sensible et trouvé que, dans ce qui est perçu, au moins deux

niveaux de figuration du temps existent. D'une part, celui qui permet d'identifier l'« espace temporel » dans lequel se situe le sujet de l'expérience et qui est un régime de spatialisation ; d'autre part, le régime construit par le mouvement, qui établit une différence entre le monde du sujet sensible et le monde débrayé de l'extérieur de l'automobile, en même temps qu'il apporte une profondeur discursive en introduisant la transformation des états des choses. Le premier niveau est un temps de spatialisation, le second un régime temporel qui introduit la topologisation (temps + construction actantielle). Cependant, si on associe ces régimes de figuration du temps aux niveaux « énonciatifs » comme ceux qui, dans la première partie de notre recherche, nous ont permis de distinguer les différentes valeurs stratégiques du discours greimassien, il faudrait encore trouver une place pour les figures du temps dans le niveau *n* des figures matérielles.

FIG. 27 : INTERVENTION DU TEMPS DANS LE CARACTÈRE SÉMIOTIQUE DE LA CONDUITE AUTOMOBILE

ANALYSE DU DISCOURS DES CONDUCTEURS DANS LES ENTRETIENS		ANALYSE DE LA CONDUITE AUTOMOBILE COMME REGIME INTEROBJECTAL	
Niveau	**Fonctionnement**	**Niveau**	**Fonctionnement**
Niveau n : figures du temps	Valeurs d'usage de l'automobile (fonction de l'appropriation)	*Niveau n*	Institution des objets-parties en objets de la relation sujet-objet dans un régime interobjectal
Niveau n+1 : le temps social	Identification de régimes temporels	*Niveau n+1* figures de la « vitesse »	Correspondance figure de vitesse/figure modale
Niveau n+2 : le temps stratégique, la construction identitaire	Correspondance un âge/ une auto : le rôle social	*Niveau n+2* : le temps stratégique	?

Il est intéressant de noter que les figures de la vitesse dans le langage sont des formes du niveau figuratif *n* alors que dans l'analyse de l'interaction de la conduite automobile, elles se situent, au contraire, au niveau n+1… Cela suggère que l'analyse du discours va vers plus d'abstraction dans les catégories tandis que l'analyse de l'interaction va vers davantage de concrétion. Or, puisqu'on a fait l'analyse des figures sensibles de la vitesse au niveau *n*, on devrait maintenant étudier la manière dont les éléments matériels des impressions sensibles du temps intègrent une stratégie.

4.3.1.2 La conduite comme régime temporel et la construction de l'identité

§1. Dans l'analyse des récits de conduite, nous avons constaté que, plus l'opposition entre régimes temporels est intense, plus l'importance donnée au tempo grandit : le tempo est de plus en plus vif car le voyage n'est apprécié que comme une parenthèse qui sépare le *vouloir faire* du *pouvoir faire.* La conduite est alors investie négativement puisqu'elle devient, elle aussi, une contrainte, un *devoir*. Ces conducteurs-là appuient sur l'accélérateur pour raccourcir le *temps vide* (dépourvu de sens et de valeur) du déplacement. D'autant plus que, sur l'autoroute (type de support du mouvement que l'on choisit dans l'intention même de raccourcir le temps), « *il n'y a rien à voir* »[171] :

> *« La dernière fois, je suis montée à 180 km/h et je suis arrivée à Nîmes en 5h30. Mon frère m'a allumée, mais je ne m'étais pas rendue compte : il n'y avait personne sur l'autoroute. C'était pas danger de mort car soleil, pas de vent, pas de pluie ».*(Mlle. D., Paris, 39 ans, célibataire, Toyota Celica 2000, groupe C. Partagée entre le régime spatiotemporel du /Sud/, où elle est née, et celui du /Nord/, où elle doit rester pour gagner sa vie).

> *« On vous dit que ce n'est pas en roulant vite que vous gagnerez du temps, mais c'est faux. Quand vous faites de longs voyages, vous gagnez quatre ou cinq heures ! C'est pas indifférent : Vous partez de Paris à 6 h du matin et vous arrivez à Florence pour déjeuner à 13 heures. Comme ça, je peux aller deux ou trois jours en Italie, ça vaut le coup »* (Monsieur R., Paris, 55 ans, divorcé avec un enfant habitant encore à la maison. Groupe A. Partagé entre le temps de la réalité, où il est pris par ses importantes obligations professionnelles et familiales, et le temps du rêve, où il mène une vie d'amoureux avec sa compagne vingt ans plus jeune).

Le temps du trajet devient ainsi, paradoxalement, un programme de *réduction du temps* de la conduite. Toutefois, la « réduction » du temps doit être entendue ici au sens de « réduire en miettes » le Temps en tant qu'actant. Cet actant est en effet l'anti-héros du sujet sensible puisqu'il lui ôte du pouvoir faire en l'enferme dans ce régime vide.

§2. Le voyage comme parenthèse est un régime temporel d'aspectualité terminative : il ne vaut que par son résultat et c'est son *aspect* qui donne à ce type de

[171] Dit Monsieur B, Paris, Citroën C5 : *« De toute façon, vous avez une voiture qui peut rouler à 200 mais avec toutes les limitations de vitesse qu'il y a… Je ne vois pas pourquoi en septembre, avec l'autoroute sèche et personne devant ni personne derrière, on ne puisse pas conduire au-delà de 120. Moi, je m'endors, qu'est-ce que vous pouvez faire, sinon ? Compter les vaches ? Il y a rien, il y a rien, pas un arbre ! »* . Et monsieur M., Nice, Golf 150ch : *« Ah, je préfère les petites routes évidemment. Parce que, bon, sur l'autoroute finalement on ne voit pas grand chose. Et puis parce que bon, vous conduisez au moins ».*

déplacement la figure d'une parenthèse. C'est aussi l'aspect qui fait de l'automobile l'opérateur de ce raccourci temporel. En revanche, lorsque la différence entre régimes temporels est moins marquée, le déplacement a plus de chances d'être investi positivement et de prendre, par conséquent, une aspectualité *durative.* Lorsque le temps n'est pas l'anti-sujet du conducteur, le sujet n'est pas pressé. De fait, si certains amateurs de conduite appuient sur l'accélérateur, ce n'est pas pour arriver plus vite, mais au contraire, pour intensifier l'expérience (et les sensations afférentes) en faisant d'elle un exercice de performance : l'objet de la conduite est la conduite elle-même.

§3. D'autre part, quand le conducteur veut être en tête-à-tête avec sa voiture, la sentir, il prendra des petites routes sinueuses, « *pour se faire plaisir* », car il « aime bien changer les vitesses ». Il existe un régime temporel « interne » de la voiture qui est mis en discours par le système de la transmission de vitesses :

> *« Bon, c'est vrai que la Promenade des Anglais, on n'est jamais à cinquante ! Là, personne ne roule à cinquante ! Il faut le reconnaître ! On est à 80, 90… des fois 100 peut-être ! Mais après, vu qu'il y a quand même de la circulation, on est plus entre 60 et 80. Mais après ça, faire de la vitesse, c'est pas à cet endroit là que je vais le faire. Ni sur l'autoroute, parce que ça ne me passionne pas de rouler vite sur l'autoroute parce que c'est lassant. A la limite, oui, quand je monte dans l'arrière pays, les petites routes… Voilà ! D'ailleurs, quand je monte à Genève, moi je monte par derrière, je ne monte pas par l'autoroute ! Je prends le col de la croix de Fer*[172]*, ces petites routes là quoi, qui sont bien*

[172] Ce type de figure est tellement conventionnel qu'il est présent dans énormément de films publicitaires, comme dans celui de la Citroën BX que Floch a analysé dans Sémiotique et marketing (cf. *supra* Ch. 2) ou comme dans un autre film récent. (Cf. film « Quelle grosse maraude ! » pour la Peugeot 207). Un deuxième élément important est, pour nous, à noter dans ce dernier film : l'actorialisation de la voiture en tant que complice du conducteur, qui est proverbiale, possède ici un statut actantiel très complexe. C'est en effet la voiture (figurée par la voix du GPS, en référence directe à la série Américaine des années 80 connue en France sous le nom de *K-2000*) qui décide de prendre la « petite route de montagne » plutôt que l'autoroute pour aller à Genève. Elle agit ainsi dans le sens du plaisir du conducteur (puisqu'il en est très satisfait), mais possède un savoir qui dépasse celui du conducteur-même. Ainsi, celui-ci est dépourvu de savoir par rapport à la route à prendre pour aller à Genève ; il est dépourvu de savoir car il ne *comprend pas* pourquoi la voiture ne va pas dans le sens de ce que les panneaux indiquent. Son état est celui de la *stupéfaction,* ce n'est pas cela qu'il *a cru* demander au GPS –ce n'est pas cela qu'il voulait. La voiture sait donc mieux que lui quels sont ses vrais désirs. Le conducteur, d'abord surpris, obéit finalement aux indications du GPS-voix de la voiture. La voiture devient ainsi le Destinateur : elle est l'instance supérieure du discours d'action. Elle *veut, agit, et sait* pour tous les deux. Le conducteur finit par comprendre lorsqu'il voit devant lui la figure de la petite route sinueuse. La stupeur laisse

> *sinueuses, bien comme j'aime. Là je me régale ! Là, c'est mon autre plaisir, là c'est la conduite ! ».* Monsieur L., 39 ans, Nice, père de famille, Porsche Boxster 2000, groupe C.).

C'est pour cette raison d'ailleurs que, dans ce type de discours, la différence entre régimes temporels ne se trouve pas au niveau *n+2* de la stratégie et du rôle social, mais bien dans le niveau *n* du parcours, c'est-à-dire dans l'interaction automobile elle-même. Dans ce cas, l'expérience de la conduite est préparée et soignée dans les moindres détails. L'amateur de conduite se met en situation *de dégustation* :

> « *Ben, pour moi, la différence de piloter, c'est déjà de trouver les bonnes trajectoires sur la route, pouvoir trouver les bonnes trajectoires. De freiner le plus tard possible… C'est couper le virage, ou à la limite de le prendre vraiment à gauche… quand on connaît bien la route. De passer le plus rapidement possible dans les courbes. C'est vraiment… C'est assez pointu, je veux dire ! Bon, moi j'ai fait quelques écoles de pilotage donc ça me pousse en même temps à retranscrire ce que j'ai… même si je n'ai pas appris beaucoup ! Je dirais que le peu que j'ai appris, à essayer de le remettre quand je conduis.* » (Idem).

Dans ce cas, la connaissance théorique n'apporte pas grand chose à l'expérience pratique, à l'inverse de ce qui se passe chez Monsieur D. (cf. *supra* 3.1). Qui plus est, le passionné procède à des sélections qui passent par le langage : on ne nomme pas l'interaction en situation de dégustation comme les interactions simples :

> *« Pour moi, il y a conduire et piloter. Après, c'est plus du pilotage quand on est sur des petites routes nationales. Après, on a beau rouler vite sur l'autoroute, pour moi, c'est pas du pilotage parce que c'est trop simple ! ».* (Idem.[173])

---

place au plaisir. Et la marque d'asséner : « pour que la voiture reste toujours un plaisir », sans préciser pour qui. La voiture devient ainsi un véritable héros mythique : elle est censée sauver le conducteur lambda de l'atonie causée par la conduite sur autoroute, la technique, etc.

[173] Plus haut, nous avons commencé la présentation du discours des conducteurs avec le constat qu'il n'existait pas de sensibilité pure et que, vu le processus de diversification et la concurrence très forte sur le marché automobile, le prochain pas vers la différenciation et la personnalisation de l'automobile devait être pour les marques de construire des voitures susceptibles d'offrir plusieurs types d'expérience automobile, relatifs aux usages des conducteurs. On pourrait penser qu'un type aussi stéréotypé que celui de Monsieur L. (type de voiture, type d'approche, niveau d'expérience, type d'usage, etc.) se situe au-delà de ces mélanges de sensibilité, pourtant, il va également dans le sens de notre recommandation. En effet, lorsque l'interviewer s'étonne qu'il mentionne la possibilité de se faire conduire par un chauffeur en lui disant « *Pourtant, vous aimez conduire* », il

Nous pouvons considérer ce type de cas d'amateur passionné comme illustrant le point maximal d'appropriation de l'automobile, et ce pour deux raisons. La première est liée à sa focalisation sur l'action de conduire dans toute sa dimension performative. La seconde concerne *la perspective éthique* qu'il donne à la conduite puisqu'il distingue l'interaction *en bonne et due forme* (ce qui comprend un style, un cadre, et dont le but se situe dans la pratique elle-même) d'une action relevant d'un autre régime temporel (par exemple, conduire en ville) qui n'est pas investie affectivement et de ce fait, peut recevoir toutes les modifications possibles, y compris dans l'investissement actantiel du sujet usager. Pour le répondant cité ci-dessus, la bonne conduite, en tant que pratique éthique, s'appelle *pilotage* ; la pratique banale et non certifiée porte le nom générique de conduite. En somme, il existe à l'intérieur du rapport à la vitesse en tant que figure sociolectale une différence d'ordre éthique qui fait de l'usage de la boîte de vitesses la figure d'un régime temporel à part entière.

4.3.1.3 Pour aller plus loin : le statut figuratif de la transmission (la boîte de vitesses)

§1. Cette distinction fait avancer notre analyse pour deux raisons. *Primo*, en évoquant précédemment le fait que les sièges constituent la partie de la voiture permettant l'embrayage « énonciatif » et que la surface vitrée opère le débrayage (cf. *supra*, §4.2), nous avons fait référence à la voiture surtout en termes d'*espace*. Puis, dans l'analyse de cet espace, nous avons identifié différents rôles à partir de la distinction matérielle de l'espace (cf. l'intérieur d'une voiture familiale *vs* l'intérieur d'une sportive). *Secundo*, dans la *situation praxéologique* de la conduite, nous avons relevé trois rapports d'*interaction* différents :

répond : « *J'aime conduire mais dans ces moments là* [dans la circulation en ville, dans un bouchon] *je préfère être à l'arrière et à la limite, quand je suis avec quelqu'un, on peut parler travail d'une part, on peut téléphoner tranquillement, on peut faire pas mal de choses ! Mais c'est vrai que, du coup, on peut lire le journal à la limite, si le matin je ne l'ai pas lu, ça me permet de le lire. Ca, c'est un autre côté agréable aussi de l'automobile ».* Ibid.

- Le rapport à l'extérieur, ou à l'étranger (*rapport à l'altérité)* ;
- Le rapport à l'intérieur et aux autres parties de la voiture en tant qu'espace (rapport à *soi – investissement du rôle thématique*) ;
- Le rapport au mouvement de la voiture (*rapport à l'action)*.

En somme, la voiture en tant qu'espace a été analysée dans son rapport à l'extérieur, aux rôles thématiques et à l'action, mais cela uniquement en considérant la voiture dans sa figure neutre d'espace perçu. Or nous venons de dire que la voiture fonctionne dans les discours « *appropriés* » comme un régime temporel en soi. En ce sens, il est utile de revenir à la matérialité de l'objet pour identifier la manière dont elle participe à la création, puisque le statut de régime temporel dans lequel s'inscrit la conduite *per se* se construit au niveau *n* de la matérialité *de l'objet* et non plus *du parcours* et de l'expérience qu'en fait le conducteur sensible.

§2. Si nous revenons à la segmentation initiale de l'espace, souvenons-nous que son principe est la différenciation entre le monde de l'Autre et le monde de Soi, tel qu'ils ont été différenciés par la perception. Nous avons ainsi indiqué que l'ensemble du tableau de bord et la surface vitrée formaient la frontière avec le monde de l'Autre, tel qu'il est contenu dans la surface vitrée, ceci sur la base de la gestion visuelle et de la conception de l'automobile comme espace. Or, si l'on considère l'objet *en acte* (donc en intégrant la dimension temporelle du mouvement), il faut considérer que *l'interface mécanique* de l'automobile (l'ensemble des systèmes moteur et de la transmission, etc.) établit *aussi* un contact avec l'extérieur.

§3. Cependant, à la différence du rapport à l'extérieur instauré par la surface vitrée, qui lui confère un statut de *contrainte*, c'est l'interface mécanique qui fait du monde de l'Autre une *surface d'inscription* pour *l'action du sujet* conducteur. Si, dans le premier cas, on reçoit l'information de ce que l'on peut faire par la vision (*croire* + *pouvoir* + *devoir être)*, dans le second, on *exprime* sa compétence (*savoir* +*pouvoir* + *vouloir faire*) par le geste et « la prise en main » de la mécanique. Or, en approfondissant cette segmentation par brayage (embrayage/débrayage) et en observant de nouveau les « seuils de débrayage » que sont les objets-parties ou les organes des systèmes

mécaniques, il apparaît que le volant et le tableau de bord se rapportent à l'extérieur du point de vue de la contrainte. Seul le système de la transmission de vitesses est un terrain d'expression du *savoir faire* et de la *volonté* du conducteur.

FIG. 28 : RÉSONANCE ENTRE LA COMPOSITION DE L'INTERFACE MÉCANIQUE ET LE BRAYAGE SENSORIEL.

SYSTÈME MÉCANIQUE	SEGMENT	TYPE DE MODALITÉ	VALEUR
La direction	Volant + train moteur	Devoir faire	Spatialisation (cadre de l'action)
La transmission	Pédales+ levier de vitesses + boîte de transmission	Pouvoir faire	Intentionnalité (expression personnelle)

C'est donc dans ce système qu'il peut, dans la stratégie identitaire et discursive qu'est la conduite, atteindre la charge modale qui fera de lui un Sujet à part entière (Cf. Coquet), et c'est ici que se complète la structure sémiotique de l'automobile en tant qu'artefact, comme nous allons maintenant le voir.

4.3.2 Retour sur l'automobile comme sémiotique–objet

4.3.2.1 Le supplément de pouvoir de la transmission comme figure de changement de niveau de pertinence

§1. Le passage des vitesses n'a rien d'essentiel dans le fonctionnement « fondamental » de la voiture : c'est un supplément de *pouvoir faire* que la voiture octroie au conducteur en forme virtuelle, qui lui permet de *moduler* ou *de donner un certain tempo* à son action, le déplacement. La boîte de vitesses permet de gérer le régime du moteur, et le mot régime ici est plus qu'une coïncidence fortuite : la boîte de vitesses apparaît ici comme une petite Destinatrice de l'action du moteur.

§2. Si l'on résume le fonctionnement mécanique de cet objet-partie, l'action /mouvement/ est optimisée car on se donne les moyens de déployer l'adaptation de l'objet aux conditions du milieu. Ici, le milieu n'est plus un espace visuel, comme dans le cas de ce que le volant gère, mais une unité spatiotemporelle : le mouvement. Or le bon

usage des (boîtes de) vitesses, ainsi que le propos du répondant reproduit plus haut le montre, dépend d'un savoir faire construit dans l'affinage de la *sensibilité* du conducteur et de sa *connaissance pratique (expérimentale* donc) de l'automobile. Le sujet de l'action coïncide avec le sujet de la narration et celui de la stratégie (car il exprime une intentionnalité), il s'agit d'un vrai sujet, s'exprimant et se projetant, non plus transitivement, mais r*éflexivement*.

§3. Pour manipuler le volant, la logique qui prime est celle de la vision puisque la direction consiste essentiellement à prendre position dans *l'espace* disponible (quand il est question d'espace en mouvement, nous parlerons plutôt de *milieu*, dans le sens de *medium)*. En revanche, pour effectuer cette *écriture* qu'est « rouler » en fin de compte, l'autorité sensorielle revient à la combinaison du toucher et de l'ouïe : au *sentir*. Voici donc qu'une opposition d'ordre spatial (la gestion de l'espace par la vision, que nous avons signalée plus haut) se prolonge dans son application sur le plan temporel. Le *visuel*, qui est en rapport avec l'*extérieur* (l'étranger) par sa position d'antériorité et qui se réfère au système, s'oppose au *sentir* qui se rattache à l'intérieur de la voiture (à ce qui est *propre* ou embrayé*)* parce que synchronisé avec le corps. Le visuel clarifie ainsi son rapport à la distance car le mouvement vers l'étranger domine tandis que le sentir se rapporte à la proximité et au contact car sa position n'est pas circonscrite comme celle de l'antériorité. Il « reste » ainsi attaché à l'immédiat, soit au procès, c'est pourquoi il est le terrain d'expression de l'identité et permet l'émergence d'une sorte de *parole gestuelle.*

4.3.2.2 Le problème de l'appartenance taxique des sens et le sentir comme rationalité syntagmatique : une hypothèse

§1. L'affirmation de l'émergence d'une certaine parole gestuelle comprend deux sortes de liens intertextuels et thématiques importants pour nous. D'une part, elle fait référence à la discussion sur la classification des sens de la perception (ouïe, vue, etc.), comme une des tâches « classiques » de la sémiotique des objets non-linguistiques, ainsi que nous l'avons mentionné à plusieurs reprises (cf. *supra*, chapitre 2).

En ce sens, il est tout aussi habituel de reconnaître que le partage des langages selon les organes de la perception est erroné car *aprioriste*[174]. Par ailleurs, la distinction entre « *sens du proche* » et « *sens du lointain* » a souvent été critiquée compte tenu de ce qu'elle doit au Moyen-âge, mais le rapport des sens avec la construction identitaire tel qu'il ressort de l'analyse de l'embrayage interroge sur la possibilité d'une explication de cette distinction. La segmentation que nous proposons (vision /sentir) exclut l'ouïe de l'ordre visuel, l'ouïe appartenant pour nous à l'ordre de ces sens qui s'attachent au procès par la forme de leur signifiant.

§2. D'autre part, la mention à l'ordre positionnel nous rappelle la distinction que Greimas faisait entre « rationnalité syntagmatique » et « rationalité logique », son hypothèse étant que la première s'oppose à la deuxième « *par sa nature temporelle, qui est peut-être le fondement de l'expérience, de la même façon peut-être que la transformation l'est pour le niveau sémio-narratif.* »[175].

*§3.*Il nous semble que la distinction des régimes temporels par niveau de pertinence, telle qu'elle ressort de l'analyse que nous avons menée, d'abord dans les récits de conduite puis dans l'analyse de l'automobile en acte, nous permet de dire, dans le sens de l'hypothèse de Greimas, que la vue s'inscrit dans une rationalité logique alors que les sens du sentir s'inscrivent dans une logique syntagmatique, par leur nature temporelle.

FIG. 29 : NIVEAUX DE PERTINENCE DES ORDRES SENSORIELS SELON LEUR LOGIQUE (SYNTAGMATIQUE OU PROCESSUELLE ET PARADIGMATIQUE OU SYSTÉMIQUE)

Rationalité syntagmatique	Nature temporelle	Expérience	Sentir	Niveau n
Rationalité logique	Nature transformationnelle	Narrativité	Vue	Niveau n+1

[174] J.-M. Floch, « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation », *Actes sémiotiques-bulletin*, VI, 27 sep, p.4 et J. Fontanille, *Soma et séma*, *op.cit*, p. 84.

[175] « Algirdas Julien Greimas mis à la question », *Sémiotique en jeu* (Cf. M. Arrivé, J.-C. Coquet), Paris/Amsterdam, Hadès, 1987, p. 310.

4.3.2.3 Articulation du système semi-symbolique de l'automobile à partir de la boîte de vitesses

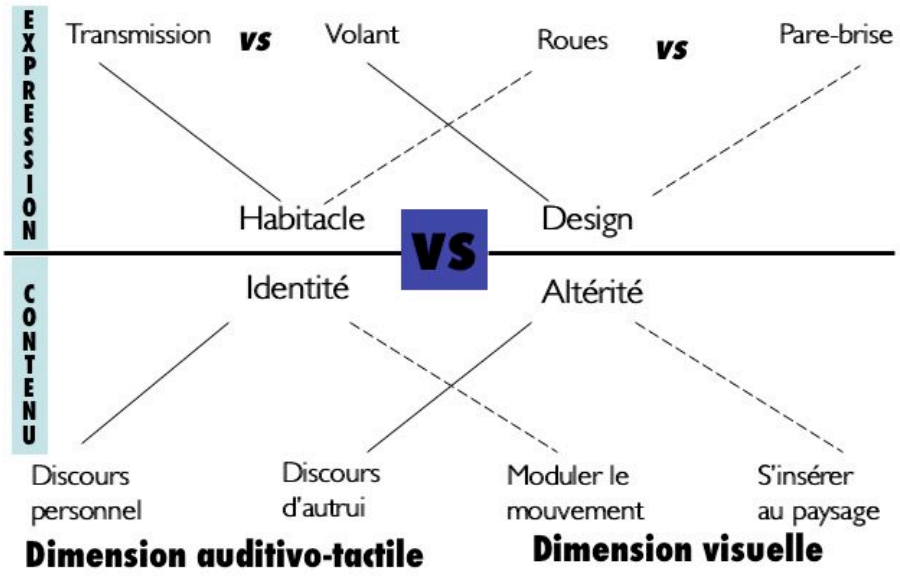
§1. Des articulations construites autour des objets-parties (organes de l'habitacle en tant que spatialisation et systèmes mécaniques en tant que temporalisation), associées à une logique sensorielle et à un mode de *brayage*, découlent plusieurs conséquences. En premier lieu, nous voudrions revenir au terme d'interface tel qu'il a été introduit en sémiotique par A. Zinna, pour l'articuler durablement à l'idée du corps de l'Actant sujet comme siège et opérateur de la sémiose. En effet, l'analyse des *régimes interobjectaux* (Landowski et Marrone), comme celle que nous avons faite de la voiture, montre *que les seuils d'embrayage peuvent certes être formés d'une « interface », mais qu'il serait plus approprié de n'appeler « interface-sujet » que le segment qui, après analyse, constitue l'actant en Sujet*. Dans une optique *textuelle,* nous dirions que l'interface-sujet est celle qui construit la lecture. Parallèlement, l'interface-objet serait le lieu dans lequel la matérialité de l'objet s'érige en intentionnalité. Dans cette image, la conduite constitue le texte. Appeler *interface-sujet* et *interface-objet* des objets qui s'adressent dans une logique fonctionnelle téléologique à l'usager ou à un autre objet équivaudrait à réduire la force d'application de ce concept au seul niveau *n* des figures du langage et à se positionner dans une logique *aprioriste.*

La mise en perspective de ce concept avec les régimes temporels et les figures du sensible permettrait au contraire de respecter le principe, à la fois hjelmslevien et pascalien, de considérer l'objet comme le résultat de l'analyse. Enfin, cela permettrait d'embrasser l'ensemble des niveaux de la construction identitaire du discours, dans la logique de la sémiotique du corps.

En second lieu, les correspondances à différents niveaux de pertinence des oppositions entre enveloppes, confirmées par le rôle d'interface-sujet de la boîte de vitesses, nous amènent à les considérer comme un système d'articulations cohérent et constant, comprenant d'un côté les composantes matérielles de l'automobile et de l'autre, les composantes immatérielles de la construction identitaire. Et ce, comme une correspondance qui se répète ou plutôt qui « résonne » depuis l'action concrète et matérielle de la conduite entendue comme interaction sujet-objet jusqu'à ce qui ressort de l'analyse sémiotique du discours des conducteurs.

Ces correspondances constantes forment un système semi-symbolique qui pourrait être illustré comme suit :

FIG.30 : SYSTÈME SEMI-SYMBOLIQUE DE LA CONDUITE COMME EXPÉRIENCE D'OBJET



§2. Le semi-symbolisme est un concept passablement obscur de la sémiotique greimassienne qui résume le pouvoir d'application de la méthode d'analyse à tout objet du monde naturel. Grâce à lui, J.-M. Floch articulait les logiques de signification des sémiotiques-objet syncrétiques[176]. L'exemple de système semi-symbolique le plus célèbre par son pouvoir pédagogique est celui des feux de circulation, dont le système semi-symbolique peut se résumer à :

/en haut/ & /rouge/ : « *Stop* » :: /en bas/&/vert /: « *Go* »

Ce qui veut dire qu'il existe un rapport fonctionnel ou de dépendances internes dans la composition du feu qui permet d'y attacher un contenu. Ainsi, lorsque le feu rouge est allumé, on comprend que l'on est dans un cadre d'action opposé à celui qui

[176] Cf. *supra*, chapitre 2 et aussi *infra*, chapitre 5.

survient lorsque la lumière change de couleur ; lorsque dans l'expression, le rouge est en haut, le contenu de cette position est ne pas avancer, et lorsque le vert s'affiche dans sa position d'en bas, le contenu de ladite expression correspond à avancer[177].

Dans le cas qui nous occupe, soit le processus d'appropriation de l'automobile lors de la conduite, nous pouvons faire une synthèse de ce qui a été dit jusqu'ici en nous appuyant sur l'ensemble d'oppositions suivant :

/Architecture extérieure/&/voir/: « *étranger* » :: /Habitacle/&/*sentir*/: « *propre* »

Dans cette synthèse, les valeurs de l'extérieur se distinguent de celles de l'intérieur en commençant par la scène ou situation que chacune de ces formes impose à la perception du sujet sensible : la voiture vue de l'intérieur n'est pas le même objet que celui vu de l'extérieur. L'organisation de ce qui est à l'extérieur (l'écriture de la conduite ainsi que la prise de position et le déplacement dans le monde de l'Autre) est commandé par la vision, alors que ce qui se passe dans le monde de Soi est essentiellement commandé par les sens de la proximité ou du « sentir ».

Enfin, en ce qui concerne la matérialité de l'objet, considérant que la médiation entre les deux mondes est donnée par le corps propre en général et par le geste en particulier, tous les gestes ne sont pas pareils, certains étant gérés par la vision (la direction) et d'autres par le sentir (la transmission) (cf. *supra*). Si l'on accepte que l'action de conduire est une forme d'écriture, par le rôle que le mouvement occupe dans la narrativisation de l'usage, alors c'est dans la boîte de vitesses que cette expression de soi peut être le mieux exprimée puisqu'il s'agit d'un organe modalisateur stimulant plusieurs des sens de l'embrayage. Plus concrètement, la reconnaissance de ce système semi-symbolique érige la « figure du monde naturel » qu'est la voiture en sémiotique-objet : le plan de l'expression entretient bien une relation de présupposition réciproque avec le plan du contenu. En reprenant notre tableau de la résonance entre la

[177] L'exemple n'évoque pas le cas dans lequel les feux se trouveraient dans une position horizontale car cette position, à la différence des autres, n'est pas sémiotiquement pertinente. Le feu est un système qui met en rapport un ordre positionnel, un ordre chromatique et un ordre pragmatique. Nous reviendrons plus loin sur les problèmes de l'ordre positionnel.

composition de l'interface mécanique et le brayage sensoriel, la synthèse de cette idée pourrait être résumée comme suit :

FIG. 31 : L'AUTOMOBILE COMME SÉMIOTIQUE OBJET :
RÉSONANCE ENTRE NIVEAUX DE PERTINENCE

AUTOMOBILE COMME SÉMIOTIQUE-OBJET			
PLAN DE L'EXPRESSION		**PLAN DU CONTENU**	
SYSTÈME MÉCANIQUE	SEGMENT	MODALITÉ DOMINANTE	VALEUR
La direction	Volant + train moteur	*Devoir faire* (norme sociale)	Spatialisation (cadre de l'action)
La transmission	Pédales + levier de vitesses + boîte de transmission	*Pouvoir faire* (quête individuelle)	Intentionnalité (expression personnelle)

4.3.3 Le système semi-symbolique de l'automobile et le fonctionnement des objets comme des « prothèses »

4.3.3.1 Résonances entre les figures du discours et les figures du corps

§1 Dans le chapitre précédent, l'analyse menée à partir des traits sensibles de l'automobile a abouti à une articulation de valeurs qui nous a permis de compléter les correspondances entre les objets-parties de l'objet et la construction de l'espace et du temps par le corps du sujet articulé en intéroception et extéroception, et par l'intermédiaire du « corps » de l'automobile segmenté en architecture intérieure et architecture extérieure. Si l'on revient maintenant au discours des usagers-conducteurs, il est intéressant de noter que nous pourrions avancer dans le sens de la relation qui existe entre le niveau d'appropriation de la voiture tel qu'il est exprimé dans le discours des conducteurs et les figures du langage, et le rapport à Autrui tel qu'il ressort des figures du sensible. Ainsi, même en laissant de côté l'extrapolation possible avec la thèse

du phénomène transitionnel (l'automobile comme objet permettant d'opérer un rite de passage entre âges de la construction du Soi), du point de vue de sa discursivisation, la conduite automobile véhicule un processus de construction identitaire ayant pour support le corps propre.

§2. L'avancée réside dans l'articulation des acquis. En effet, on remarquera que les figures du discours que nous avons identifiées correspondent toujours, dans une certaine mesure, à l'expérience collective puisqu'elles ont été abstraites du langage d'un échantillon de répondants considéré comme représentatif, soit d'un usager idéal. En raison de cette constance, on pourrait proposer une forme de systématisation de cette construction identitaire et il nous semble que c'est sur la forme de processus d'appropriation de la voiture qu'une telle systématisation est possible.

Des figures du langage, ou plutôt du sociolecte de la conduite automobile, telles que « *aller d'un point à A à un point B* » comme fonction de l'automobile pour un usage pragmatique ; la recherche d'une assise qui permette de se sentir *« comme dans son canapé devant la télé* » dans un récit « individualiste» ou « confortiste » ; « *faire corps avec la voiture* » comme synthèse des sensations de conduite d'une pratique focalisée sur l'action ; « *voir défiler le paysage* » à l'occasion d'un voyage hédoniste… Tous ces éléments semblent bien être la partie émergée d'un parcours d'appropriation de la conduite construit sur la base d'une rencontre sensorielle de l'objet et de son intégration dans un système à la fois *expérientiel et expérimental*[178].

4.3.1.2 Les logiques d'appropriation ou d'actualisation sur le carré de la valeur

§1. À chacune des positions correspond un niveau d'appropriation, le plus bas étant celui dans lequel l'automobile (objet) est considérée comme un outil de déplacement et le plus haut, celui qui fait de la voiture un véritable interlocuteur. Le propre de la mise en rapport des régimes interobjectaux, de l'interaction sujet/objet est que la subjectivité se construit en même temps que l'objectivité, comme nous l'avons évoqué plus haut.

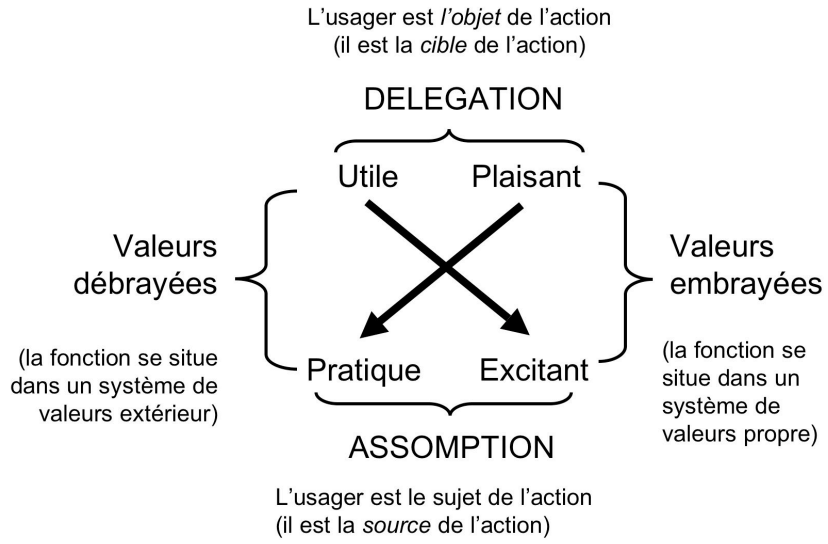
[178] Nous reprenons ici la formule de G.M. Tore dans « Le sujet expérimental dans l'audio-vision » in : Regards croisés sur l'expérience dans les sciences de l'homme et de la société, Limoges, Pulim, 2005.

FIG. 32 : COMPARAISON DES FIGURES DU DISCOURS ET DU CORPS DANS LE RAPPORT À L'AUTOMOBILE

FORME DE L'OBJET FIGURÉE	FORME « FONCTIONNELLE » (FIGURE DE L'OBJET DE VALEUR DE LA CONDUITE)	FORME DES ACTANTS (STRATÉGIE « IDÉOLOGIQUE » DE L'INSTANCE DU DISCOURS ET CONSTRUCTION DE LA SCÈNE PRATIQUE)	FORME AUTOMOBILE CORRESPONDANT TYPIQUEMENT	FORME IDENTITAIRE
Un outil de déplacement	« Aller d'un point A à un point B »	L'automobile est seulement une figure d'acteur, au même titre que le conducteur ; elle à une charge modale (le pouvoir faire) qui s'ajoute à celle du sujet (devoir faire)	Citadine	Programme transitif opératoire. Aucun élément d'appropriation inhérent à l'action S^1 (devoir faire)
Une frontière	« Voir sans être vu »	L'automobile apporte une valeur modale complexe (union de deux modalités ou tension modale entre deux modalités ou plus : le pouvoir) dont le sujet dispose et/ou qu'il cherche (vouloir)	4x4	Conservation de soi-rapport à l'autre dysphorique (appropriation sur un manque) S^2 (savoir + vouloir)
Une bulle	« ne pas sentir la vitesse »	L'automobile comme modalisateur temporel. L'automobile possède un pouvoir faire agissant à un niveau figural et pas seulement au niveau figuratif : elle suspend le temps. Le conducteur est acteur dans un champ qui est formé par la voiture comme actant positionnel	Berline bourgeoise	Conservation de soi Négation de l'autre-phase d'illusion S^3 (trois niveaux de tension modale)
Un écran	« Voir défiler le paysage »	Modalisateur spatial. L'automobile possède le pouvoir modal supérieur : faire être. Elle fait apparaître et disparaître des objets, fournit une scène à son conducteur	Monospace	Transformation de soi. Moi dans l'autre. Le corps propre s'arrête là où la voiture se termine
Un doudou	« Faire corps avec la voiture »	Modalisateur actantiel : l'automobile possède le statut de sujet ainsi que le conducteur	Coupé sportif	L'autre dans moi

Entre ces positions stéréotypiques, toutes les nuances trouvent une place, ainsi qu'il ressort du discours des usagers et on peut présenter quatre logiques d'appropriation sur la base d'une valeur centrale fonctionnant comme un système logique, c'est-à-dire appeler de nouveau l'axiologie de la valeur de J.-M. Floch :

FIG. 33 : SYSTÈME SÉMANTIQUE DE L'APPROPRIATION DE LA CONDUITE AUTOMOBILE



§2. Ces remarques rejoignent l'œuvre de Floch là où elle est restée. D'une part, à la discussion sur le carré de la valeur en tant que diachronisation ou processus. Si, comme nous avons pu le voir, cette organisation (le carré de Floch) est généralisable, c'est par son statut en tant que parcours de l'appropriation : l'objet devenant Autrui, *progressivement* comme le dit Merleau-Ponty, et par la mise en rapport de la perception sensorielle et la perception de « l'enveloppe technique » de l'objet, il permet au sujet de s'instituer en tant que tel. Et en paraphrasant le phénoménologue français dans l'expérience d'Autrui, dans les cas où la pratique est appropriée (ce qui implique une dose de gestualité, une dose de mythe ou (re)construction identitaire des frontières du corps-comme enveloppe), chaque expérience est à la fois sensorielle et culturelle[179]. C'est ainsi que valeur, usage et corps s'articulent donnant parfois l'impression de fonctionner comme une prothèse. Ce que nous sommes en train de dire sur le parcours d'appropriation est que la prothèse est parfois *assimilée*.

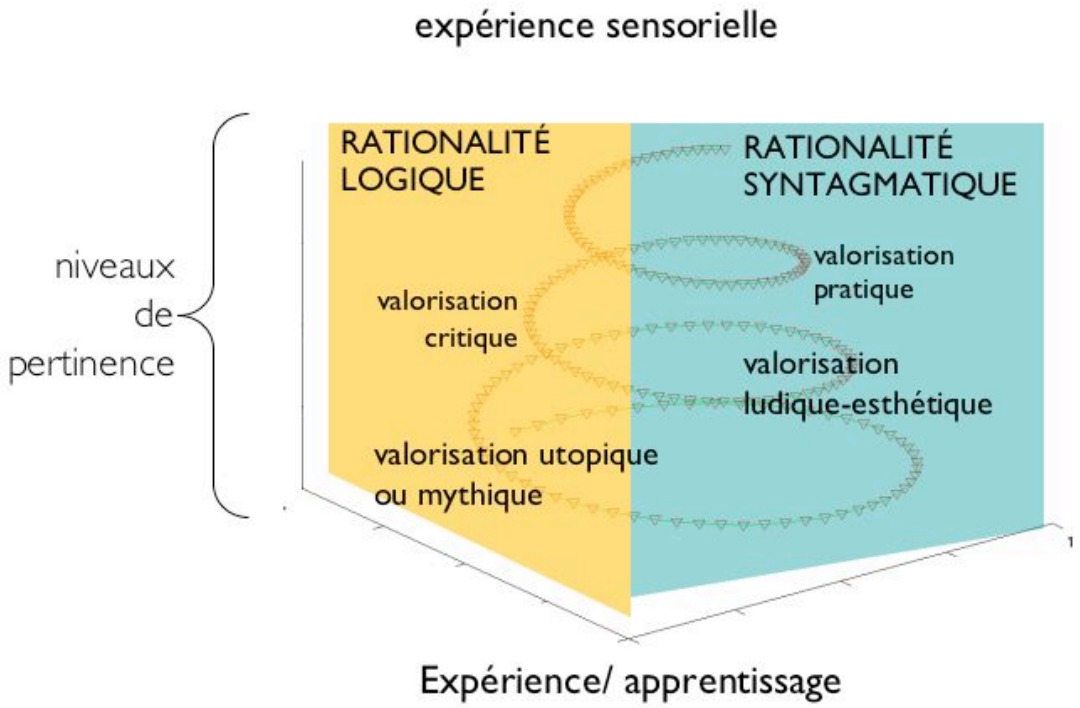
D'autre part, nous sommes également revenus à l'œuvre de Floch par le deuxième niveau, celui de l'objet donnant lieu à un sujet dans un cas d'expertise du sujet du geste

[179] « L'expérience de l'autre ». In: Merleau-Ponty à la Sorbonne: résumé des cours 1949-1952. Paris, Cynara 1988, p. 543.

(cf. étude sur l'Opinel). En effet, lorsque Floch imagine la « composante discursive » de l'objet comme objet épistémique du design, cela renvoie à la fonction intégrée de Noblet dans laquelle on met en connexion la rencontre technique, la capacité symbolique et la valeur d'usage. Le tout est articulé par le corps comme médiation entre intéroception et extéroception, en assumant que l'expérience de l'objet dans sa matérialité va du sensoriel au culturel et que le culturel ne tient pas compte des frontières entre disciplines et pratiques. En effet, celles-ci s'intègrent comme un système d'expériences qui « grandit » dans sa complexification, tant au niveau de l'individu qu'au niveau des groupes sociaux.

§3. Dans la situation d'interaction usager-automobile, nous avons suivi les déterminations matérielles de l'objet pour construire un principe de pertinence qui est issu de la réflexivité sensorimotrice du corps du sujet. Il en ressort que l'embrayage « énonciatif » ou plutôt *sensible* fonctionne, outre comme un principe de pertinence, comme le fil conducteur de l'appropriation de l'objet et que celle-ci est construite, au départ, par la projection de la gestualité dans le système des expériences du sujet. Puisque ces expériences sont progressives et articulées dans la continuité de l'apprentissage sensoriel et culturel du sujet sensible, et que le carré est à lire diachroniquement et de façon articulée avec l'idée des niveaux de pertinence, on peut imaginer le processus d'appropriation de l'automobile et la résonance des régimes temporels dans un carré sémiotique déployé. Ses pôles seraient, non plus les angles, mais différents stades de la progression du processus d'appropriation ; l'image « classique » du carré en serait la « vue aérienne ». Une vue latérale, cubique, permettrait de montrer la progression entre les différents stades sous la forme d'une spirale enroulée sur elle-même :

FIG. 34 : UNE IMAGE POSSIBLE DE LA « DIACHRONISATION DU CARRÉ » : UN PARCOURS D'APPROPRIATION ENTENDU COMME DÉPLOIEMENT DES MODES DE L'EXPÉRIENCE



Il est important de noter en ce point que cette schématisation ne vise pas à remplacer le carré sémiotique. Il n'est qu'une représentation de la manière dont les différentes valorisations que Floch avait situées comme des positions fixes sur un carré sémiotique peuvent être articulées lorsqu'on les considère du point de vue du processus de l'appropriation d'un objet. La progression de la ligne en spirale, qui va en s'amplifiant, rend compte du champ de la valeur, qui va de l'expérience ponctuelle de l'usage et de la valorisation pratique à l'expérience plus simple, abstraite (voire arbitraire) de la valorisation mythique. En effet, la sportivité, la beauté du geste ou le statut social sont des lieux d'ancrage de la valeur qui mettent en rapport des champs externes à la scène avec la pratique initiale de l'usage de l'objet.

Les deux pôles d'appropriation se réfèrent au site d'expression de l'objet de valeur, qui est résolu aspectuellement. Dans la rationalité syntagmatique, l'objet de

valeur se construit dans l'usage en acte, durativement ; dans la rationalité logique, il a un aspect terminatif, puisqu'il s'agit d'un *bénéfice*.

Dans ce cheminement, les niveaux de pertinence fonctionnent comme des « coupures » opérées à un certain point de la complexification et fixation de l'usage par l'échange social et l'interaction entre pratiques.

Plus concrètement, revenons maintenant à l'hypothèse que la sémiotique doit pouvoir se prononcer sur la production du sens, soit ici s'appliquer au design en général et à l'automobile en particulier. Nous avons dit que le futur serait dans une segmentation polarisée : abandon progressif de la voiture particulière et développement, d'abord de la location de longue durée, puis de l'automobile partagée[180]. En même temps, nous assisterons à une concentration progressive des segments : les types s'épureront, les valeurs se recentreront et de ce fait les constructeurs généralistes ne pourront plus concurrencer les constructeurs spécialisés par la valeur symbolique des voitures classiques (routières ou sportives). Cette polarisation tient ainsi au fait qu'après avoir été un objet mythologique au sens de Dumézil[181], l'automobile est en train de perdre la force sociale de sa valeur en raison des nouvelles organisations urbaines et de la mobilité, mais surtout du poids grandissant des contraintes qui lui sont attachées

[180] Aux dernières nouvelles, le salon de l'automobile 2008 présente déjà le projet d'une voiture électrique qui pourrait équiper Autolib, le futur système de location de véhicule automobile en libre-service de la ville de Paris, dont l'idée originale revient officiellement à Lyon Parc Auto (B. Thomasson, « Mondial de l'auto : la crise touche aussi l'automobile », *France info*, Chronique « le dossier du jour » http://www.france-info.com/spip.php?article196089&theme=34&sous_theme=35; « Delanoë : Vélib, auto-lib et logements sociaux », *France Matin* en ligne, http://www.francematin.info/Delanoe-Velib,-auto-lib-et-logements-sociaux_a15434.html et « AutoLib', à 20 dans une Twingo » , *Lyoncapital.fr* en ligne : http://www.lyoncapitale.fr/index.php?menu=01&article=4558 [consultés le 8 octobre 2008]). Si ces faits peuvent tenir lieu de caution à notre propos, la production automobile devrait se dépêcher de penser le design sensoriel de la conduite comme nouvelle rupture paradigmatique pour le design automobile. Et les gouvernements de tenter de résoudre le problème éthique et social que poseront les milliers de licenciés de ce changement de paradigme technologique. Il ne faudrait pas que la crise à laquelle la note de B. Thomasson fait référence ressemble également en cela à la grande dépression.

[181] L'automobile occupe un véritable rôle d'objet relevant de la fonction divine : elle possède un *faire être*, un pouvoir « magique » de faire apparaître et disparaître les ennemis de son possesseur, ou de le transformer en celui qu'il rêve d'être (cf *supra*, ch. 1).

(limitations effectives de la vitesse sur route, prix du carburant, politiques visant à décourager son usage en ville…) et dont la France fournit un bon exemple.

Après la Grande Dépression, Ford puis Sloan ont réinventé le rapport à l'automobile en allant dans le sens de sa démocratisation. La différence entre l'un et l'autre était que le second s'était rendu compte de l'arbitraire qu'il y avait à considérer l'usage d'une voiture comme dépendant d'une et une seule motivation/besoin. En changeant de paradigme productif et stratégique, la démocratisation ou banalisation de l'automobile a produit une avancée dans le sens de l'individualisation du sujet usager et le design est né pour opérer la manipulation de ces quêtes diversifiées.

En suivant cette logique, la seule manière (productive et stratégique) de proposer un gain d'individualisation à un usager de plus en plus averti est d'utiliser le paradigme technique de la dématérialisation ; celui, technologique, de l'interactivité. Quant à la partie symbolique et communicative de l'objet, l'analyse de discours comme celui de la publicité a montré la persistance des références actuelles au monde virtuel (fascination pour le paradigme technique de l'informatique équivalente en tout point à la fascination pour l'aérodynamisme de l'époque streamline). En témoigne la transposition de l'espace public sur l'espace virtuel à travers l'apparition des médias collaboratifs sur Internet, l'hyperinflation des blogs, le développement de l'auto-apprentissage par l'intermédiaire des ordinateurs et le succès d'interfaces comme Meetic ou Second Life, cette dernière ayant été fortement influencée par la programmation des jeux vidéo. Il nous semble que la voie la plus logique pour les constructeurs généralistes dans le cadre du recentrage qu'expérimentera le marché sera de créer une « conduite personnalisée » sur la base technique de la réalité virtuelle et de l'inspiration narrative du jeu vidéo, celle-ci étant pour l'instant la figuration la plus aboutie en termes de sa complexité sémiotique. Choisir le type de conduite que l'on souhaite avoir par un ensemble de réglages sensoriels fournis par l'électronique deviendrait ainsi le nouvel argument de banalisation culturelle que les constructeurs pourraient porter en cohérence avec leur statut. En effet, un des sens les plus profonds de l'automobile (historiquement et idéologiquement parlant) est celui de la démocratisation culturelle ; ainsi les constructeurs généralistes ont institué leur projet industriel comme une volonté de banalisation de l'automobile.

L'autre paradigme en vigueur, celui du développement durable, pourrait être exprimé par le mode de locomotion (électrique) qui entraînerait à son tour une transformation du corps-enveloppe de la voiture, ce pourquoi une nouvelle forme extérieure s'imposerait (parallèlement à ce qui s'est passé dans le passage de la carrosserie d'inspiration hippomobile à la voiture à l'habitacle fermé). En effet, le changement dans le moteur implique un changement de paradigme technique qui rejaillit sur la symbolisation de l'objet et, par ce biais, sur son style. Quant au design, il devrait, par le rôle important que la transformation de l'économie industrielle en économie de la connaissance et de l'immatériel lui réserve, aller dans le sens d'une systématisation majeure de ses procédures. Comme toute systématisation d'une pratique possède un corrélat de sens (cf. chapitre 2.4), c'est dans ce cadre que la méthodologie d'analyse sémiotique a une place à jouer[182].

§3. Enfin, l'analyse générative de la gestualité permet de suivre des traces du sens allant du contact du Sujet avec l'Autre jusqu'à sa complexification maximale — l'émergence d'une figure du langage. Dans ce sens, nous pouvons dire que la voiture est le véhicule d'une identité que l'on pourrait qualifier de « mythique », pour reprendre l'idée de Lévi-Strauss selon laquelle la fonction du mythe est de réconcilier des catégories tenues pour contraires par l'intermédiaire d'une élaboration culturelle plus ou moins complexe. Or, si le mythe identitaire de l'automobile peut fonctionner, c'est à partir de la gestualité, qui met en rapport le corps « expérimentant » du sujet usager avec sa mémoire de « l'expérimenté ». Est-ce à dire que le geste, comme réponse à l'expérience de l'objet, serait l'origine sensible de la pensée mythique comme de la pensée technique ? Ce ne serait pas un *scoop* puisque Bachelard (1949) et Leroi-Gourhan (1965), déjà, ont beaucoup discuté sur le fondement esthésique de toute technologie.

[182] De la même manière que nous assistons aujourd'hui à la naissance d'Autolib, la mise au centre du design du sens et la proposition d'une méthode pour sa transversalisation dans une méthode sont également à l'œuvre dans le travail de K. Krippendorff. Celui-ci prône ainsi une refondation du design à travers un « tournant sémantique » qui permettrait de donner des bases « mesurables » à la conception (cf. *The semantic Turn. A new fondation for design* . Boca Raton, CRC Press, 2006. 348 pp).

Quoi qu'il en soit, une nouvelle image, cette fois méta-sémiotique, se forme : celle de la *résonance* des formes, depuis l'expérience de l'objet jusqu'aux figures du langage. Cette résonance, à la fois systématisation, empreinte et transposition, doit être l'objet d'une réflexion sémiotique de l'interaction qui permette de clarifier l'idée évidente que si nous avons conscience de la chose, c'est bien parce que nous avons un corps pour la percevoir puis une conscience, tout en reconnaissant que la forme n'appartient pas à la nature mais au « monde naturel ». **II**

UNIVERSITÉ DE LIMOGES

École Doctorale Sciences de l'Homme et de la Société
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Centre de Recherches Sémiotiques

THÈSE

pour l'obtention du
Doctorat en Sciences du Langage
de l'Université de Limoges

présentée et soutenue publiquement le 13 décembre 2008

par

Xochitl del Carmen ARIAS GONZALEZ

Figurativité, iconicité et sensorimotricité : résonance des formes sémiotiques et processus d'appropriation de l'objet. Le cas de l'automobile

Sous la direction de

M. Pr. Jacques FONTANILLE

JURY :

Mme. Anne HÉNAULT, PR Sciences du langage, Université de Paris IV-Sorbonne, rapporteur

M. Gianfranco MARRONE, PR Sémiotique, Université de Palerme, rapporteur

M. Jean-François BORDRON, PR Sciences du langage, Université de Limoges

M. Jacques FONTANILLE, PR Sciences du langage, Université de Limoges, directeur

Vol. III /III

Volume I

De l'objet de la sémiotique à la sémiotique des objets : enjeux de l'analyse d'objets non-linguistiques en sémiotique greimassienne

Volume II

Sémiotique de l'automobile : du discours des conducteurs au régime interobjectal de la conduite

Volume III

De la « substance formée » au design : contribution à une sémiotique des artefacts

Table des matières

III De la « substance formée » au design : contribution à une sémiotique des objets 577

Expérimenter l'objet. Le cadre de la pratique..... *578*

5. Figurativité, iconicité, sensorimotricité : questions en suspens *581*

5.1 Quelles catégories pour l'expression du sensible ? Le projet de la figurativité « II » 581

5.1.1 Les sémiotiques connotatives, l'ordre positionnel et l'analyse chez Hjelmslev des manifestations de sens hétérogènes 583

5.1.2 Le problème de la substance : entre syncrétisation et stratification 596

5.1.3 L'apport de la sémiotique visuelle : Le domaine du semi-symbolisme, entre thématisation et catégorisation sensible 603

5.2 Quel statut pour la matérialité de l'objet ? L'iconicité à partir de l'étude de la figurativité et de l'exploration de la phénoménalité 613

5.2.1 L'iconicité comme « manipulation » : perception et énonciation 614

5.2.2 Intentionnalité, éthique ou idéologie ? De la factitivité-manipulation à l'intentionnalité actantielle 620

5.2.3 Le geste au centre de la question de l'iconicité des objets : pour une articulation de la substance gestuelle en sémiotique 628

5.3 Quelle articulation entre dimensions de l'expérience pragmatique? De la sensorimotricité et de la résonance des formes signifiantes 634

5.3.1 Résonance ou rationalité syntagmatique : image de l'intentionnalité sémiotique 635

5.3.2 La synesthésie et la résonance des formes : articulation de l'objet en milieu intérieur ou expérientiel et milieu extérieur ou de la pratique 645

5.3.3 Résonance sensorimotrice, alternance et transformation : formes de vie et style gestuel.. 655

5.3.4 Pour conclure : topologisation. Le « geste » comme régime temporel, l'actant à venir et l'objet du design 665

6. Vers une sémiotique du design : gestualité, réflexivité, fonctions *671*

Milieu pratique de l'objet 671

6.1 Éléments structurels du design dans sa « préhistoire » : libéralisme social, standardisation industrielle et éducation du goût 682

6.1.1 L'augmentation de la demande, contrôle de qualité et rationalisation du travail : trois axes structuraux pour l'apparition du design 682

6.1.2 Emergence épistémologique du design : esthétique, éthique et critique dans la révolution des arts décoratifs 690

6.1.3 L'objet banalisé et la fonction sociale du design : du standard comme principe mercatique à son institution en principe formel pour le design 695

6.2 Du style, design et sémiotique : héritages et projection communs 703

6.2.1 La voie allemande de l'avant design : la réflexion esthétique sur la technique et sur le style .. 703

6.2.2 Riegl et la question du style : temps, forme et discours (intention ?) 709

6.2.3 Riegl, Wölfflin, Focillon & Gombrich ; Floch, Zilberberg, Fontanille : liens entre sémiotique et design, du kunstwollen à l'éthique des pratiques 715

6.3 De la textualité à la réflexivité de l'objet. Définitions sémiotiques pour une épistémologie du design 724

6.3.1 L'échec du design moral ou le design comme mythe 725

6.3.2 La textualité comme fondement paradigmatique pour l'objet de design ? 730

6.3.3 Pour une définition de la réflexivité : le design comme éthique de l'objet 735

Conclusion générale 747

Bibliographie 763

Annexes 811

Annexe 1. Gestion du projet 812

Annexe 2. Étude de cas 819

Annexe 3. Histoire de la forme automobile 831

Table des figures

Fig 1 : Situation des différentes sémiotiques-objet dans le projet d'une sémiologie immanente 586

Fig. 2 : Les trois niveaux de stratification dans la procédure d'analyse 601

Fig. 3 : Différents types de sémiotique selon l'articulation de leur plan du contenu et de leur plan de l'expression 608

Fig. 4 : Types d'actants par Fontanille à partir de Tesnière et Fillmore 623

Fig. 5 : Déploiement figuratif impliqué par l'objet manifesté 626

Fig. 6 : Intentionnalite et « stratégie synesthésique » : des pratiques au sujet 649

Fig. 7 : Procédures de syncrétisation et syncrétisme des recherches a partir de la figurativité II (synthèse sémiotique 1983-2004) 667

Fig. 8 : Application du Schéma de la théorie du lien (Fontanille, 2008) à l'éthique de la scène (gestuelle) du design 742

III

De la « substance formée » au design

Contribution à une sémiotique des artefacts

Expérimenter l'objet. Le cadre de la pratique

Dans la première partie de ce document, le parcours historico-critique réalisé sur le réseau intertextuel de la sémiotique greimassienne nous a permis de situer le cadre et les enjeux de la sémiotique des objets dans le discours de la sémiotique de « l'école de Paris ». Cette analyse a été déployée comme une construction historique dans le chapitre premier et, dans le deuxième, comme une étude critique des deux stratégies principales d'exploration des objets dans la tradition greimassienne. Ainsi, nous avons distingué une perspective « syntagmatique » représentée par les propositions de la sémiotique plastique, la socio-sémiotique et la conception greimassienne de la figurativité. Une posture « paradigmatique » a ensuite été constituée à partir de l'ontologie matérielle proposée par J.F. Bordron, d'une analyse de l'objet en tant qu'interface d'A. Zinna et de l'adaptation de M. Deni du concept de factitivité pour l'exploration d'une certaine « intentionnalité » de l'objet.

Grâce à cette perspective, les fondements historiques et les points de vue de l'étude des objets en sémiotique greimassienne ont pu être dégagés : la sémiotique des objets trouve son fondement dans le processus de construction (et, par conséquent d'expansion) de l'objet de la sémiotique générale. C'est-à-dire, la construction d'une épistémologie pour les sciences de la culture et un nouveau matérialisme que Greimas imagine comme une « nouvelle pragmatique », une systématique générale pour l'ensemble des pratiques de sens. En outre, la sémiotique des objets met en lumière une période structuraliste et majoritairement linguistique où l'importance était placée sur le plan du contenu vers l'exploration du plan de l'expression dans les termes de la figurativité : esthésie, stratégie, niveaux de l'expérience, iconicité, autant d'éléments conceptuels qui ont façonné cette transformation.

Parallèlement, le parcours entrepris a permis d'identifier des questions théoriques qui constituent autant de tâches pour l'analyse des objets dans la sémiotique et dont il est important de s'occuper dans la visée du projet d'une sémiologie générale de la culture. Après avoir appliqué la sémiotique au monde de l'automobile d'abord par

l'analyse du discours des conducteurs français puis par l'analyse de la conduite en tant qu'interaction, nous allons reprendre le fil de la construction méthodologique par le biais des questions laissées en suspens, qui seront révisées de manière synthétique dans le chapitre 5.

En cohérence avec la méthode d'analyse que nous nous sommes donnée depuis le départ, cette révision prendra ses repères dans les différentes figures intertextuelles de la construction de ce discours : Hjelmslev, Floch, Greimas,[1] mais aussi Leroi-Gourhan, Merleau-Ponty, Bachelard… Dans un deuxième temps, nous mettrons en relation les questions clairement et concrètement identifiées avec ce que, de notre point de vue, l'étude de cas réalisée sur la voiture permet d'envisager comme éléments de réponse. Autrement dit, le chapitre 6 reformule les résultats de l'analyse de l'automobile sous forme d'hypothèses pour la sémiotique générale ; il ne s'agit pas d'une généralisation abusive, mais de l'alternance entre niveaux de construction que veut la méthode « empirique » de cette forme de sémiotique.

Enfin, le troisième chapitre de cette deuxième partie, se plaçant de nouveau au niveau « n+1 » de la construction disciplinaire, est consacré à la mise en perspective de ces éléments dans la construction d'un objet épistémique particulier (Chapitre 7). De cette manière, notre approche pour une sémiotique des objets intégrée à la sémiotique générale aborde la dernière étape de sa construction en proposant à la discipline de nouvelles interrogations issues d'une réflexion construite sur la pertinence de la lecture intertextuelle que nous avons établie. L'ambition que se donne désormais cette troisième partie est de proposer des éléments pour tisser ensemble les différents apports des sémioticiens greimassiens ayant travaillé peu ou prou la problématique des objets. Or, cette construction n'aurait pas de sens si elle n'était pas *située* dans une

[1] Il peut paraître surprenant que nous mettions sur un pied d'égalité deux figures historiques comme Greimas et Hjelmslev avec J.-M. Floch, sémioticien dont les élaborations théoriques ne satisfont pas la doxa, mais dans notre lecture fondée sur le réseau intertextuel greimassien, ce qui compte, c'est la cohérence et l'articulation des éléments proposés ainsi que leur valeur heuristique, la tâche étant, pour qui accepte cette interprétation, d'approfondir, peaufiner et corriger les aspects problématiques « restés sur la route ». Cette posture quelque peu « pragmatique » ne néglige pas la rigueur à laquelle une construction théorique s'oblige, mais en reconnaissant l'égalité des sciences vis-à-vis d'autres pratiques culturelles, elle admet que leur « part d'humanité » les rend imparfaites… et ouvertes à la réélaboration.

pratique. C'est évidemment par rapport à cela que l'étude sur l'automobile a trouvé sa place (grâce à la conduite comme pratique *situante*), mais l'exigence de l'application de la sémiotique greimassienne comme méthode d'analyse ne saurait rester à ce stade sous peine de devenir une pratique d'analyse « autiste » —aux antipodes donc du projet articulatoire et interdisciplinaire dont elle est issue. Ceci explique pourquoi l'articulation des résultats de l'analyse aura des implications non seulement sur le discours de la sémiotique greimassienne, mais aussi sur la construction épistémologique de l'objet du design, pratique à laquelle appartient somme toute l'automobile et les autres objets qui ont été jusqu'alors étudiés dans le domaine étiqueté comme « sémiotique des objets ». Le design étant une pratique aussi complexe que la sémiotique (dont il est son « contemporain » à bien des égards), il faudra aller un peu en amont dans la vision de cette pratique afin de comprendre ses enjeux et de situer nos propositions d'apport sémiotique pour la construction du design comme pratique de production de sens.

5. Figurativité, iconicité, sensorimotricité : questions en suspens

5.1 Quelles catégories pour l'expression du sensible ? Le projet de la figurativité « II »

§1. La première partie de ce document nous a permis d'établir, tout d'abord, le fait que la sémiotique des objets trouve son origine dans la conception hjelmslevienne de l'objet sémiotique, c'est-à-dire, dans l'image d'une *hiérarchie*. C'est en effet sur cette définition que se fonde la distinction (posée dans les *Prolégomènes…* et reprise par Greimas et Courtés dans le *DRTL)* des différents types de sémiotique. On y distingue, par exemple, des sémiotiques « scientifiques » et des sémiotiques non scientifiques ou connotatives (cf. *supra* Ch2.2.2.1). La notion de scientificité fait ici référence aux questions relatives à la substance signifiante. Dans le projet de Hjelmslev, ainsi que nous l'avons montré, la construction de la Sémiotique concerne d'abord les sémiotiques scientifiques, étant entendu que les avancées dans ce premier domaine apporteraient des pistes de travail au second.

C'est sur la base de la définition hjelmslevienne des sémiotiques que J.-M. Floch identifie son projet de recherche sur les sémiotiques « planaires »[2] puis « syncrétiques » et enfin « plastiques » à la construction des *sémiotiques connotatives*[3].Cet acte énonciatif constitue un *marqueur historique* dans le sens où, avec la revendication du « connotatif », le discours de Floch abandonne le paradigme *scientiste* en vigueur durant

[2] J. M. Floch « Les langages planaires » in *Sémiotique : l'Ecole de Paris*. Paris, Hachette, 1982 (mais l'article est daté de 1979) pp. 199-206.

[3] « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation » in *Actes Sémiotiques-Bulletin VI,* 27. Septembre, 1983. Paris, GRSL-EHESS, p5.

la période d'institutionnalisation de la sémiotique greimassienne (cf. *supra* Ch. 1.3). Parallèlement, cette inflexion dans le discours de la sémiotique greimassienne représente en quelque sorte un rapprochement avec la sémiologie (y compris avec l'œuvre de Barthes) : bien que l'importance des sémiotiques connotatives soit reconnue par Greimas, celui-ci considérait comme une erreur de commencer par les sémiotiques connotatives au lieu des sémiotiques scientifiques, comme Barthes l'avait fait selon lui (cf. *supra*, Ch2.2).

Ainsi, et au-delà de cette « marque » chronologique, le tournant des sémiotiques syncrétiques permet d'articuler les éléments méthodologiques qui rendront possible l'exploration sémiotique des objets avec celle des niveaux du plan de l'expression en toute cohérence avec la construction épistémologique de la tradition saussuro-hjelmslevienne.

Ces éléments sont, au niveau *n*, l'étude des sémiotiques « planaires », « syncrétiques », « connotatives »… (langages visuels et autres objets de sens *ouverts*). Au niveau « *n+1* », ce tournant place la *figurativité* au centre du projet sémiotique comme la « composante fondamentale du sens ». Elle prend ainsi la place que la narrativité occupait jusqu'alors. Ceci à l'instar de ce que Greimas avait manifesté à l'époque de la figurativité « II » —ce nombre ordinal en dit d'ailleurs long sur le changement de direction de la recherche [4]— et en dépit du fait que la période avait tout misé sur l'étude de la passion et des modalités comme étape intermédiaire dans la construction du projet sémiotique (cf. *supra* Ch.1). Enfin, au niveau « *n +2* » la recherche sur les « procédures de syncrétisation » et les « procédures de communication syncrétique », les deux branches de l'exploration posées par Floch en 1983, retrouve la

[4] « Figurativité- II » est le titre d'un bulletin des actes sémiotiques dans lequel Greimas change d'avis sur le niveau figuratif pour le considérer comme essentiel ; on a identifié ce tournant en disant « Figurativité II » comme on dira plus tard *Du sens II*. Si l'on s'intéresse à l'explication de cet usage des ordinaux par Greimas, on peut comprendre que la nouvelle interrogation sur la figurativité, la reconnaissance de son importance et de sa primauté, constitue en elle-même la reconnaissance des erreurs commises par le passé. Dans le cas de *Du Sens*, cela fait référence à la fameuse « composante cognitive », alors que dans le cas de la figurativité II, cela se réfère au mépris avec lequel le niveau figuratif avait été traité pendant la période (formaliste) dont le *DRTL* est le parangon (cf. supra, Ch 1.3et 1.4). Ainsi l'entrée « figuratif » est entendue comme un niveau « superficiel » au sens large de ce terme.

question de l'iconicité, pour laquelle la figurativité est considérée comme la porte d'entrée (cf. *supra,* Ch. 2.4).

On peut s'étonner de notre intention d'établir une continuité entre différents objets d'étude : sémiotiques connotatives, sémiotiques syncrétiques, sémiotiques (pluri)planaires. Dans le cas de Floch comme pour Hjelmslev et Saussure, les noms n'ont aucune importance à moins de s'intéresser aux idéologies qu'ils véhiculent, comme nous l'avons fait dans la première partie. C'est-à-dire que, pour nous, ils témoignent des avancées de la réflexion, mais on ne peut pas leur demander la rigueur d'une définition immuable, d'autant plus qu'il s'agit des tâtonnements d'une praxis aussi restreinte que la sémiotique greimassienne. Aussi, l'intérêt de ce cinquième chapitre porte-t-il sur la compréhension des articulations entre l'œuvre de Greimas, Floch et Hjelmslev, puisque de cette articulation se dégage la possibilité et la forme du programme de recherches pour la « sémiotique des objets ».

5.1.1 Les sémiotiques connotatives, l'ordre positionnel et l'analyse chez Hjelmslev des manifestations de sens hétérogènes

§1. Dans notre chapitre dédié aux sémiotiques « syncrétiques », nous avons vu que, pour Hjelmslev, une sémiotique connotative est un ensemble signifiant dont le plan de l'expression est lui-même une sémiotique[5] et que les sémiotiques connotatives étaient considérées comme non scientifiques compte tenu de la variabilité et de la complexité des manifestations sensibles qui ne permettent pas de concevoir des lois de prévisibilité ou des calculs à leur propos (cf. *supra,* Ch. 2.1). Autrement dit, le plan d'expression des sémiotiques connotatives n'est pas « analysé » dans les termes de ses fonctions internes.

En effet, pour comprendre l'idée de la sémiotique connotative chez Hjelmslev et par conséquent la raison pour laquelle Floch a ainsi donné une orientation constructive à son projet, il faut d'abord comprendre la conception hjelmslévienne du langage puis le rôle de la « fonction » dans la procédure de l'analyse. La première nous oriente vers

[5] cf. « Sémiotiques connotatives et métasémiotiques » in L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, *op. cit*., p.144.

l'importance des objets non-linguistiques pour la sémiotique générale ; la seconde permet de discerner les deux principes de la procédure d'analyse hjelmslevienne : les notions d'alternance paradigmatique/syntagmatique et l'ordre positionnel.

5.1.1.1 La connotation vs la dénotation : langages *stricto sensu* et langage au sens large

§1. Hjelmslev distingue deux acceptions de langage : langage « au sens large » et langage « au sens étroit ». Lorsqu'il évoque la « théorie du langage en général », il utilise le mot langage *au sens large*, par exemple dans les *Prolégomènes…* (qui datent de 1943[6]) ou dans « A causerie on linguistic theory »[7] (1941) et dans « La structure fondamentale du langage » (1947)[8]. Dans la catégorie *langage* (au sens large du mot), on peut trouver des « langages–linguistiques » et des « langages non-linguistiques », en fonction de la capacité combinatoire et de la complexité de ces objets de sens.

Les langages qui fonctionnent seulement dans un *propos* ou *substrat* particulier sont des langages « restreints » ou non-linguistiques. Par exemple, les langues artificielles (comme l'algèbre et les métalangages logiques et mathématiques) comme d'autres systèmes sémiologiques dont quelques-uns avaient été identifiés par Saussure : les drapeaux, la signalisation, les jeux (particulièrement les échecs), mais aussi la peinture, la musique, le théâtre ou les costumes nationaux…[9]

À l'inverse, il est des langages dont la capacité combinatoire est telle qu'ils peuvent exprimer *toute relation linguistique (ou de sens) pertinente* : il s'agit d'un système de signes dans lequel tous les autres systèmes peuvent être traduits. Ce dernier type de langages fonctionnerait de façon « non restreinte », à la manière d'un *mot-clef*[10]*.* Les langues naturelles sont des langages « au sens étroit » (sic !) ou « réels », « vrais » ou « linguistiques ». La traductibilité des langues fait d'elles à la fois *« le plus fondamental et*

[6] L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, *op. cit.,* p. 184.

[7] In *Essais II, op. cit.,* p. 115 (v.fr., p. 84).

[8] Version française p. 184 ; version anglaise p. 122.

[9] *Ibid.* et aussi *Prolégomènes à une théorie du langage*, *op. cit*., p. 136.

[10] La version française propose « langages passe-partout » comme traduction de « keyword langages » (cf. « The basic structure of language », in *Essais II, op. cit.,* p. 115 [v.fr. p. 84]).

différencié des systèmes de signes concevables ou existants »[11] et aussi le plus complexe. C'est pourquoi le sémioticien aurait « *tout intérêt à analyser et à étudier les systèmes de signes non -linguistiques* » pour la simple raison que ces systèmes *« présentent souvent une structure plus simple*[12] ».

§2 La connaissance des systèmes non-linguistiques est présentée par Hjelmslev comme un passage obligé pour le théoricien du langage linguiste dans la mesure où la connaissance des objets non-linguistiques constitue une façon économique d'apprendre des choses sur le fonctionnement du système linguistique lui-même. Dans cette logique, l'analyse des objets non-linguistiques tient une place « *de premier plan* » pour le développement d'une théorie du langage[13]. C'est en ce point que la linguistique proprement dite s'articule avec d'autres sciences, dans l'analyse d'autres systèmes signifiants, afin de discerner, à partir des traits communs, les traits spécifiques de son objet.

> Des traits essentiels de la structure sémiologique, et peut être tous les traits essentiels, se retrouvent dans les structures [non linguistiques]. Ce sont ces considérations que l'on doit mettre au premier plan quand on veut essayer de construire la linguistique au sens plus large, la sémiologie, sur une base *immanente*. […] Il semble donc fructueux et nécessaire d'établir dans un nouvel esprit un point de vue commun à un grand nombre de sciences allant de l'histoire et de la science littéraire artistique et jusqu'à la logistique et aux mathématiques, pour qu'à partir de ce point de vue commun celles-ci se concentrent autour d'une problématique définie en termes linguistiques. Chacune à sa manière, ces sciences pourraient contribuer à la science générale de la sémiotique en cherchant à préciser *jusqu'à quel point et de quelle façon leurs différents objets sont susceptibles d'être analysés conformément aux exigences de la théorie du langage*[14].

Ainsi, si le but de la théorie est de discerner et de décrire ce qu'est un langage de manière générale (car s'occupant de toutes formes de langage), celui de la méthode

[11] L. Hjelmslev, « A Causerie on linguistic theory », *op. cit.*, p 103.

[12] *ibid*.

[13] Cf. *Prolégomènes à une théorie du langage*, ch. 21. Il faut en ce point rappeler que l'idée de définir un objet en commençant par discerner ce qu'il n'est pas est une application du principe de la négativité du sens postulé par Saussure (cf. *Cours de Linguistique générale*, p. 165), couramment mis en pratique à la première époque des analyses greimassiennes de niveau *n*.

[14] Cf. *Prolégomènes à une théorie du langage*, *op. cit.*, 136-137.

consiste à déterminer comment est constitué ce langage et comment il *fonctionne* — comment il fait *sens*.

L'explicitation du fonctionnement de l'objet de sens aboutit, chemin faisant, au tri entre langages et non–langages. Cette distinction, qui est celle des méta–sémiotiques et des sémiologies connotatives, vise à former les différentes sémiotiques-objet sémiotiques (par exemple, les langues) jusqu'au palier ultime d'une « Sémiologie » (Saussure), d'une « grande Sémiotique » ou d'une « Anthropologie culturelle » (Greimas, Rastier, Floch). Voici un tableau récapitulatif de ces propos, organisé dans les termes des trois niveaux d'objet du faire scientifique, tels que nous les avons explicités dans la première partie de notre recherche :

FIG 1 : SITUATION DES DIFFÉRENTES SÉMIOTIQUES-OBJET DANS LE PROJET D'UNE SÉMIOLOGIE *IMMANENTE*

	« LANGAGE » PROPREMENT DIT	**« LANGAGE » NON-LINGUISTIQUE**
Exemple	Les différentes langues naturelles	Langues artificielles, théâtre, costume…
Structure *(niveau n)*	« Complexe »	« Simple »
Fonction *(niveau n+1)*	Globale (traductibilité)	Locale (usage restreint)
Rôle *(niveau n+2)*	Possibilité d'en « déduire » une méthode scientifique d'analyse	Construction de la théorie à partir de la délimitation de l'objet de chacune des disciplines

§3 C'est donc au point de contact entre les deux objets —celui de la sémiotique appliquée ou analyse de niveau « *n* » et celui de la méthode ou analyse de niveau « *n+1* »— que se situe l'esquisse d'une méthode empirique et cohérente, dans une sémiotique d'inspiration saussuro-hjelmslevienne.

D'après l'ordre qui ressort de notre lecture de Hjelmslev, la jonction entre les deux niveaux de l'objet se réalise autour de deux concepts. D'une part, celui du *fonctionnement* des objets *n* ou plus précisément, de la *fonction*, puisque c'est de ce terme que dépend la « générativité » de la méthode (ou plus exactement des fonctions

« génératrices » de l'objet, d'après Hjelmslev) : la fonction marque le sens de l'« évolution » entre système et procès, les deux axes saussuriens de l'expérience. D'autre part, le deuxième concept est celui de *substance* (ou « propos », ou « substrat ») car elle exprime à la fois un rapport à l'arbitraire du signe (lié à sa dépendance de l'usage, cf. *supra*) et à l'expression (le signifiant). En ce sens, elle apporte des clefs concrètes pour l'*analyse*.

5.1.1.2 La méthode « déductive » de l'analyse

§1. Louis Hjelmslev avait bâti sa méthode « empirique » sur l'idée d'un objet *visé* plutôt que *donné*. Pour lui, en effet, la seule procédure valable pour traiter un objet d'étude est *analytique ou déductive*[15]. Or, à cette analyse ou déduction, le linguiste danois ajoute l'idée qu'elle est « présupposée » par une « *synthèse ou description* » des parties qui composent l'objet d'étude. C'est-à-dire qu'il présuppose que l'objet[1] est une construction et, de ce fait, l'objet ou propos[16] de l'analyse est de « reconstruire» cette organisation, c'est-à-dire de mettre en évidence l'armature[17]. Autrement dit, l'objet de l'analyse est pour Hjelmslev à la fois la cible et la source de la théorie[18]. D'un côté, il n'est accessible que sous une forme « immédiate » : le *procès*, la *succession* ou le *texte*, dans le cas des objets linguistiques. Le *système* (ou *la langue*, dans le cas des objets linguistiques proprement dits) se trouve *derrière* celui-ci —et non point *dedans*. De l'autre côté, c'est

[15] Termes qu'il considère comme synonymes même s'il préfère le premier, le second prêtant à équivoque. Cf. L. Hjelmslev, *op. cit.,* 1954, p. 45.

[16] Le linguiste danois prend soin de préciser que l'objet d'étude doit être entendu, « *dans le sens que lui attribue Pascal* » ; et une note de pied de préciser que ce sens est celui de « *ce que nous nous proposons d'atteindre ou de réaliser en agissant* » (*ibid*., ou p. 46 dans l'édition de 1984).

[17] Il faut toutefois remarquer que, pour Hjelmslev, l'objet « reconstruit » demeure « *forcément* », « *tout à fait », « hypothétique »* et « *impossible à prouver* » (cf. L. Hjelmslev « Accent, intonation, quantité », in *Essais II.*, *Travaux du Cercle linguistique de Copenhague,* vol. XIV. Copenhague, Nordisk Sprog og Kulturforlag, 1973, p. 212 et sq.).

[18] Hjelmslev définit expressément *« l'objet auquel on vise et dont on part pour opérer toutes les déductions »* pour parler de la langue, objet de la linguistique. Nous nous sommes permis d'étendre cette considération à l'objet de la sémiotique dans la mesure où l'auteur mentionne qu'il aurait pu appeler cet article « La stratification *du système sémiotique* » (au lieu de « du langage »), à condition de considérer que dans le langage, (le texte) est le *procès* et qu'il détermine le *système* (la langue). (Cf. « La stratification du langage », in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, *op. cit*., p. 48).

le cas de le dire, l'objet est la *cible* de l'analyse car la *méthode* ou le *faire scientifique* (en bref : la science) doivent mettre à plat —*décrire*— l'organisation des différentes relations internes de l'objet signifiant. Et ce, pour discerner s'il s'agit d'un *objet sémiotique* (donc d'un *langage*) ou non ; chaque fois qu'un type d'objet–langage est ainsi décrit, c'est la théorie du langage au sens large qui se forme. C'est cette interdépendance entre niveaux de l'objet qui explique que Hjemlsev pose l'objet–visée comme la limite à l'intérieur de laquelle il est possible de qualifier sa méthode d'« *immanente* » ou d'appliquer le principe saussurien de traiter l'objet d'étude « *en lui-même et pour lui-même* »[19].

Les adjectifs « déductive » et « immanente » sont passés dans la tradition pour identifier la méthode hjelmslevienne mais non pas leur contexte ni leurs limites, si bien que Hjelmslev lui-même reconnaît que le terme de « déduction » appliqué à la procédure d'analyse « *s'est montré prêter à l'équivoque* »[20]. Comme nous l'avons vu dans la première partie, Greimas avait repris à Hjelmslev le projet d'une méthode analytique de façon suffisamment fidèle pour la rebaptiser « hypothético-déductive ». Cette expression rend compte du caractère empirique de la démarche —car elle part bien du « texte », de la forme « attestée » ou « manifestée », du « procès », voire des « perceptions »[21]— mais aussi de son refus de recourir à un quelconque référent « chosiste »[22] (cf. *supra,* Ch. 2.4).

[19] L'objet de quoi ? L'objet d'étude de tout corps scientifique en sciences sociales, si l'on prend le discours hjelmslevien comme un projet de modèle scientifique pour les sciences humaines ou l'objet de la sémiotique, si l'on remplace cette périphrase par le nom qu'il donne à ce modèle (cf. *Prolégomènes à une théorie du langage,* Paris, Minuit, 1968-1971, suivi de « La structure fondamentale du langage ») de la linguistique, à condition de considérer celle-ci dans un sens non restreint, c'est-à-dire, en la considérant comme l'étude *scientifique* du langage au sens ample —langages « clef » plus langages « restreints » ou sémiotiques non-linguistiques. Enfin, il peut faire référence à l'objet de la philologie, si l'on considère que l'auteur a remplacé ce mot par « *linguistique générale* » dans l'original en anglais de « La structure fondamentale du langage » (Cf. Note éditoriale, « The basic structure of language » in *Essais II*, *op. cit*., p.119).

[20] L. Hjelmslev, « La stratification du langage » in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 46.

[21] Les mots entre guillemets sont ceux employés dans les essais cités plus haut pour décrire l'objet de l'analyse de la sémiotique dans différents textes greimassiens.

[22] Expression empruntée à F. Rastier (cf. *Nouveaux essais*, *op. cit*., p. 19).

§2. Si Greimas et Hjelmslev coïncident dans l'interdépendance des niveaux *n* de l'analyse et *n+1* de la discipline, c'est que le fondement de la sémiotique est justement la conception saussurienne du signe —l'objet *n+2,* de la *théorie* ou des *modes d'existence*. La particularité de l'Objet saussurien est qu'il est le produit d'une *double détermination*, soit une construction —une hiérarchie, un ensemble— dont les deux faces (expression et contenu) se trouvent en situation de présupposition réciproque. Greimas délaisse le nom de *signe* en faveur du terme plus général d'« ensemble signifiant »[23] qui pourra éventuellement être remplacé par « discours ». Chez Hjelmslev, l'Objet devient le *langage*, dont le premier des traits, l'inséparabilité de ses deux faces, est présenté comme un postulat philosophique à part entière :

> For pure logical reasons it seems obvious that any conceivable language involves two things : an expression and something expressed. There simply cannot be an expression without something expressed *and there cannot be something expressed without an expression*[24].

Voici donc qui met en avant l'originalité de la tradition saussurienne comme une sorte de troisième voie, non seulement pour la linguistique mais aussi comme paradigme scientifique pour les faits relatifs aux êtres humains, en refusant toute conception *aprioriste* de l'Objet[25], comme le sont le mentalisme ou le behaviourisme, courants opposés dont Hjelmslev s'est démarqué avant et après cette explication[26].

§3. Aussi, nous semble-t-il, la phrase de Hjelmslev peut paradoxalement constituer un obstacle pour comprendre sa pensée et par conséquent celle de Greimas comme proche de la phénoménologie husserlienne. En effet, pour celle-ci, toute pensée est « pensée de quelque chose ». La première partie de la phrase de Hjelmslev s'y voit

---

[23] Cf. *Sémantique structurale*, Paris, PUF, 1966, p. 10

[24] Cf. « The basic structure of language » (cf. *Essais II*, *op. cit*., p. 126). Selon la version française : « *Il semble évident pour des raisons purement logiques que tout langage concevable comprend deux choses : une expression et quelque chose qui est exprimé. Il ne peut absolument pas y avoir d'expression qui ne soit pas expression de quelque chose et il ne peut y avoir quelque chose d'exprimé sans expression. Ces deux élément, pris ensemble, sont le fondement de tout langage* » (cf. « La structure fondamentale du langage », *op. cit*., 1968-1971, p. 190).

[25] Dans un autre de ses essais, d'ailleurs, Hjelmslev oppose explicitement « empirisme » à « apriorique ». Le premier adjectif lui sert à qualifier sa proposition de méthode (cf. « La structure morphologique » in *Essais linguistiques*, *op. cit*., p.122).

[26] Cf. *Op. cit.*, p. 188 dans la version française, p. 125 dans la version (originale) en anglais.

confirmée —par le rapport au contenu—, mais la deuxième non (le rapport à l'expression)[27]. L'objet husserlien est bien idéal, mais ce n'est pas le cas de celui des disciples de Saussure (au premier rang desquels, M. Merleau-Ponty, dont les différences avec Husserl se concentrent dans le rôle de la matière). Le structuralisme héritier de Saussure ne peut pas être confondu non plus avec l'empirisme logique de Carnap (même si la période « logiciste » a vu Greimas l'approcher de près), puisque, ainsi que le remarque Hjelmslev, pour celui-ci, l'objet-système n'est qu'expression, sans qu'un contenu intervienne[28]. Pour le saussurisme, l'objet n'est ni idéal ni *immédiatement* matériel, mais *expérimental* et *progressif*[29]. C'est en ce sens que l'on peut penser un empirisme « de la troisième voie »…

Surtout, l'idée de la « double détermination » comme correspondance entre parties de l'objet signifiant possède une résonance très large dans la procédure analytique mise en place par L. Hjelmslev (et reprise par la méthode des sémiotiques syncrétiques). Elle donne en effet un statut et des limites à la substance qui n'est pas traitable directement d'un point de vue physique ou naturalisant (ce qui serait un mode « apriorique »), mais elle dépend d'une relation « fonctionnelle » qui n'est pas liée à une antériorité idéale quelconque, mais à l'usage qui délimite la manifestation intérieurement et extérieurement. Pour mieux comprendre cette « résonance » il est à présent nécessaire de comprendre la relation fonctionnelle.

---

[27] Cette différence, que nous jugeons essentielle, peut cependant permettre de tendre un lien entre la pensée saussurienne et, en fin de compte, celle de Merleau-Ponty, au delà de Husserl, avec l'œuvre de F. Brentano. En effet, des concepts comme la « Diploseenergie » de l'objet ou l'opposition *modo recto/modo obliquo*, ainsi que son idée de la double détermination (spatiale et temporelle) des phénomènes sensibles nous paraissent proches de l'idée saussurienne du signe à deux faces et de sa proposition pour un mode d'existence inexorablement non physique, non « réel » et à la fois dépendant d'un ordre positionnel tel que le décrit Hjelmslev (Pour Brentano, *Sensory And Noetic Consciousness : Psychology From an Empirial Standpoint III* (Linda Mc Alister, éd.), London, Routledge & Kegan Paul, 1980. Pour Hjelmslev, « La structure fondamentale du langage », op.cit.). C'est une piste qui reste évidemment à creuser.

[28] *Prolégomènes à une théorie du langage*, *op. cit.*, p. 138. Fr. Rastier remarque aussi une prise de distance vis-à-vis de la logique dans sa préface aux *Nouveaux essais*, Paris, PUF, p. 12.

[29] M. Merleau Ponty. « L'expérience d'autrui ». In *Merleau-Ponty à la Sorbonne: résumé des cours 1949-1952* Paris, Cynara, 1988, p. 540.

5.1.1.3 Le problème de la rection, ordre et fonction pour l'analyse des sémiotiques « connotatives »

§1. Dans son article sur la structure fondamentale du langage, l'inséparabilité de l'expression et du contenu est présentée par Hjelmslev comme étant le premier trait de tout langage. Ce faisant Hjelmslev remplace le /*signe*/ de Saussure par /*langage*/. C'est ainsi que nous interprétons cette substitution comme l'idée que les caractéristiques du signe *résonnent* à tous les niveaux de la théorie, quels que soient l'étendue ou le niveau où l'on se place. Quoi qu'il en soit, ceci permettrait d'expliquer l'affirmation hjelmslevienne qu'il y a *analogie* entre la fonction sémiotique et la manifestation, ou *conformité* entre le plan de l'expression et celui du contenu[30]. Hjelmslev introduit ensuite le couple *système/procès* comme étant un deuxième trait[31]. C'est dans cette double axialité —illustrée, comme dans les notes de Saussure, par deux lignes droites croisées[32]— que réside toute possibilité de méthode d'analyse « structurale »[33] des objets. En effet, de la même façon que l'Objet n'est pas *donné* mais *à déduire,* les « parties » de l'objet qu'il faut analyser (ou « déduire ») ne sont pas des parties *physiques*, *réelles* ou *données*, mais des *plans* constituant des chaînes et des paradigmes, le tout articulé en tant que « *fonctions génératrices intérieures* »[34]. Cette explication, dans son mouvement centripète, ne ressemble pas le moins du monde à une notice d'emploi et, pourtant, l'idée même du parcours « génératif » au sens greimassien, les catégories et

[30] Conformité qui d'ailleurs n'est pas à confondre avec « isomorphisme ». Cf. « Forme et substance linguistiques » in *Essais II*, *op. cit.*

[31] Procès et système sont présentés comme des « facts » en anglais (p. 126) et comme des « aspects » dans la version française. L'axe *horizontal* est nommé « succession » et l'axe vertical, « system ». La version française appelle « procès » l'axe horizontal et « système » l'axe vertical (p. 226).

[32] Nous n'avons pas manqué de noter que le schéma de Hjelmslev ne comporte pas l'erreur répandue par l'édition du *Cours* de Séchehaye et Bally. En effet, ainsi que nous l'avons mentionné dans une note précédente (cf. P1CH2§2), dans le cours, l'axe du procès est présenté comme une ligne sans direction et l'axe du système comme une verticale orientée vers le bas. Le schéma de Hjelmslev respecte le schéma des sources manuscrites. Cf. *ibid*, p. 126.

[33] Ainsi dans le discours hejlmslevien, « structural » définit la troisième voie d'un paradigme scientifique ni *idéaliste* ni *positiviste* (cf. *supra*).

[34] L. Hjelmslev, « La stratification du langage » in *Essais Linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 53.

les niveaux imaginés, de la sémantique structurale (1966) au beau geste (1993), tout se trouve déjà là.

§2. Dans l'expression « fonction génératrice intérieure », il faut surtout retenir le terme « fonction ». Pour le linguiste danois, en effet, la fonction est «*le trait constitutif de la langue* ». Plus généralement, l'objectif de toute science est de comprendre les relations plutôt que les objets[35] : la fonction est entendue au sens (logico-mathématique, affirmait son auteur) de *relation* ou *dépendance*[36]. Hjelmslev considère, dès lors, qu'un objet est *appréhensible* (c'est-à-dire, que l'on peut à la fois le *décrire* et le *comprendre*) dans la mesure où on ne le pense pas comme une *entité individuelle*, mais comme un *système fonctionnel*. Comme corollaire, l'analyse de l'objet est achevée —et l'objet, *construit*— lorsqu'on a analysé (donc décrit puis synthétisé) toutes les relations possibles qu'il supporte.

§3. Hjelmslev a évoqué trois types de fonction (relations de dépendance) par lesquels il estime pouvoir rendre compte de tous les phénomènes des « langages ».

1. La **fonction unilatérale** (ou *détermination*[37]), selon laquelle un des termes de la relation implique l'autre, mais le contraire n'est pas vrai. Par exemple, le numéro 3 *implique* ou *détermine* le numéro 2, mais le 2 n'implique pas le numéro 3.

2. La **fonction bilatérale**, dans laquelle chacun des termes de la relation implique l'autre et vice versa. C'est le cas, par exemple, des époux : chacun d'eux détermine l'autre.

[35] Cf. « A causerie on linguistic theory » in *Essais II*, *op. cit*., p. 107. Une version en français se trouve dans les *Nouveaux essais* sous le titre « Entretien sur la théorie du langage » (cf. Paris, PUF, 1985, p. 68-86). Nous avons préféré travailler sur la version anglaise, car nous avons supposé cette langue plus proche du danois original et, de ce fait, plus à même de rendre compte de certaines subtilités ; par exemple, le mot « causerie » de la version danoise et anglaise a été traduit par /*entretien*/, perdant ainsi son aspect informel.

[36] Cf. *ibid*. Notons au passage que dans la version française, /*relation*/ a été traduit par /*cohérence*/ (in *Nouveaux essais*, *op. cit*. p.76).

[37] *op. cit*., p.108.

3. La **fonction réciproque**, dans laquelle il n'y a pas d'implication entre les termes de la relation. C'est le mode de relation qui identifie les membres d'une classe entre eux ; par exemple, les élèves d'une classe et les enseignants de la même école sont, chacun dans leur « classe », unis par une relation qui n'est pas déterminative.

Au niveau « *n+2* » de la théorie, les trois fonctions de Hjelmslev permettent de rendre compte des principes saussuriens du signe. Ainsi, le procès et le système sont unis par une *relation unilatérale*, puisque le procès détermine le système[38]. Ensuite, le plan de l'expression et celui du contenu sont liés par une fonction bilatérale ou de *détermination mutuelle*[39]. L'expression et le contenu sont mutuellement déterminés, considérés dans leur ensemble, mais, à l'intérieur de chacun des plans, les unités de l'expression (« succession » ou « chaîne » et « paradigmes ») sont indépendantes des unités du contenu : relation réciproque. Tant et si bien qu'un même contenu peut être exprimé en différentes substances (graphique, phonique, etc) ; voici donc que la fonction réciproque permet aussi de rendre compte de l'arbitraire du signe et, en même temps, du rapport entre les variables (i.e l'usage) et les constantes (le schéma). Enfin, c'est aussi la *fonction réciproque* qui subsume l'idée de l'arbitraire du signe.

5.1.1.4 Types de fonction et méthode d'analyse : le rôle résonnant de la rection, ordre positionnel et « génératricité »

§1. En somme, si l'on revient aux types de fonction, la *fonction unilatérale* (ou *détermination*) est en quelque sorte le centre moteur de l'analyse puisqu'elle régit sa *direction*. En effet, d'une part les deux autres types de fonction sont définis par rapport à elle ; d'autre part, la fonction unilatérale est *génératrice* des parties. En fonctionnant comme une implication, la fonction unilatérale « génère » à partir de ce qui est immédiatement disponible ce qui ne l'est pas. Ainsi, c'est de l'*usage* que l'on peut tirer le

[38] L. Hjelmslev « La stratification du langage » in *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, *op. cit*., p. 47.

[39] La « présupposition réciproque » de Greimas en est une reformulation, même si celle-ci introduit une ambiguïté par rapport au troisième type de fonction, la fonction réciproque, qui ne définit qu'un partage de classe.

schéma ; du *procès,* le *système* et de la *substance,* la *forme*[40]. Or cette directionnalité de l'analyse (parfaite application des principes « empiriste », discursif et de la « forme intérieure » se trouvant « derrière » la forme extérieure[41]), est à double sens, selon que l'on se place du point de vue de la théorie ou de celui de l'application.

Dans ses différents textes de « simplification », Hjelmslev résume sa *méthode* dans deux moments majeurs. Le premier est la division de l'objet dans ses parties intégrantes (qui sont donc « à déduire ») ; d'abord celles qui comportent des *corrélations internes* (cela équivaut à une distinction du plan du contenu et du plan de l'expression), pour ensuite épuiser le « calcul » (la construction ou explicitation) de toutes *déterminations* (fonctions unilatérales) que l'on peut tirer des différents éléments, variables et constants, de la *chaîne* ou axe des combinaisons —le procès.

Le début de l'analyse est l'usage-procès dans sa condition unique d'être observable (« *seule donnée immédiatement disponible pour l'analyse* »[42]) ou de *manifestant* et la fin est l'objet-système, dans sa condition de *manifesté*[43]. La deuxième étape consiste, par le mouvement inverse, à articuler l'ensemble des relations et à les rapporter à un ensemble plus vaste. Ce sont les deux mouvements d'analyse et de synthèse qui définissent la méthode « immanente » de Hjelmslev et que l'on peut rapporter à la distinction faite par Barthes de la forme et du sens : la première est la

[40] Compte tenu de la réputation d'anti-substantialiste de Hjelmslev, cette affirmation peut surprendre. Cependant elle bien documentée dans l'œuvre de Hjelmslev. Voir à ce propos, par exemple, le débat électronique entre S. Badir et R. Khyeng. Cf. respectivement, « La notion de texte chez Hjelmslev » in *Texto !* [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Dialogues/debat_Hjelmslev/Badir_Notion.html> et « L'ambigüité d'un texte : remarque sur l'interprétation sur le concept de texte chez Hjelmslev » in *Texto !* [en ligne], 2005, vol. X, N° 4. Disponible sur : <http// :www.revue-texto.net/Debat_Hjelmslev/Khyeng-Ambigu.html> (Consultée pour la dernière fois le 11 novembre 2007). Pour nous, ce n'est pas que Hjelmslev repousse la substance, c'est qu'il refuse de l'approcher dans une perspective ontologique et qu'il essaie, en revanche, de lui donner plutôt un statut objectif, l'objectivité étant pour lui dépendante, c'est le cas de le dire, de l'analyse de la fonction.

[41] Principe empiriste que Hjelmlsev a construit en s'inspirant non seulement de Saussure, mais aussi de R. Rask, ainsi que le laisse voir cette idée, développée dans « Commentaires sur la vie et l'œuvre de Rasmus Rask » in *Essais linguistiques II*, Travaux du cercle linguistique de Copenhague vol. X, 1973.

[42] « La structure fondamentale du langage » (in *Prolégomènes à une théorie du langage*), « A causerie on linguistic theory », etc.

[43] L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Editions de Minuit.

capacité de se dissocier en constituants de niveau inférieur et le second consiste à intégrer une unité de niveau supérieur. (cf. *supra,* Ch2.4.4)

Cela étant dit, la sémiotique greimassienne jouant de la confusion entre niveaux de l'objet, il n'est pas étonnant qu'on soit arrivé à penser que *l'origine* du sens se trouve à *la fin* de l'analyse. Lorsqu'on ne fait pas la distinction entre niveaux de l'objet sur lequel on travaille, on peut en effet croire que le sens de la *synthèse* reproduit la manière dont le sens est *créé*. Tout le sens de la spécificité de la sémiotique empirique est de ne pas s'occuper des origines pour se concentrer sur les processus.

§3. Si l'on fait une synthèse de l'ensemble des propositions méthodologiques de Hjelmslev étudiées jusqu'ici, nous comprendrons pourquoi Greimas voyait la théorie hjelmslevienne comme une « grande syntagmatique »[44]. C'est bien, en effet, l'idée d'un « ordre positionnel » qui régit l'ensemble des relations sur les modalités décrites par les fonctions et c'est l'idée d'ordre positionnel que Hjelmslev met en avant dans sa description de la procédure d'analyse dans ses textes de vulgarisation. Spécialement lorsqu'il s'occupe d'objets non-linguistiques, par exemple, le système de clefs des téléphones à opérateurs ou le système de la pendule, tous deux analysés dans les textes cités.

Les fonctions « intérieures » des sémiotiques « connotatives » interviennent sur un plan plus ample (vague et donc à la possibilité d'expression restreinte) que les dénotatives (précises et donc *traductrices* intégrales) même si le point de départ est toujours la manifestation / usage.

L'ordre positionnel se déploie comme une procédure d'analyse portant un ordre donné par la fonction unilatérale, un ordre méréologique (fonction bilatérale) et un ordre taxinomique (fonction réciproque).

En somme, dans les sémiotiques connotatives, les relations (ou fonctions) s'établissent de façon plus « ample » ou vague que dans les sémiotiques dénotatives, puisque celles-ci portent une structure composée de « petites » unités. L'ensemble d'unités très locales rend possible une traductibilité importante, alors que dans les

[44] A. J. Greimas, préface *Le langage*, p.12.

sémiotiques « connotatives » les unités ne pourront pas avoir cette spécification (elles sont plus « grandes ») et leur fonctionnement sera très local (un usage restreint).

Lorsque Floch associe son projet à celui des sémiotiques connotatives, il inaugure donc un tournant méthodologique important, puisqu'il adopte la méthode hjelmslevienne en ce qui concerne l'interrogation des objets de sens non-linguistiques. Ainsi, la méthode qu'il propose ne porte d'autre principe visible que la segmentation de l'ensemble signifiant à partir des *disjonctions catégorielles* que l'on peut repérer dans une manifestation. Ces « disjonctions catégorielles » résultent de l'identification des différentes fonctions dans un objet local donné. Ce faisant, l'objet local est caractérisé fonctionnellement, à partir de quoi il apporte des éléments pour la construction de la discipline « scientifique » à laquelle il appartient. C'est en cela que le projet sur la figurativité de Floch (celui des sémiotiques connotatives) est divisé en deux programmes : la recherche sur les procédures de syncrétisation (caractérisation des objets) et celle des stratégies de communication syncrétique (caractérisation des pratiques).

5.1.2 Le problème de la substance : entre syncrétisation et stratification

§1. Dans la définition hjelmslevienne, toute la difficulté des sémiotiques connotatives (et la raison pour les considérer comme non scientifiques) est de trouver un moyen d'analyser (décrire sous forme d'unités fonctionnelles) le plan de l'expression. Traditionnellement, cette question ne se posait pas en sémiotique car on tenait la substance (ou plutôt *la matière*) dans une sorte d'interdit. Or, dans son article sur la stratification du langage[45], Hjelmslev décompose la « substance » en plusieurs « strata » qui permettent d'identifier les limites de l'objet de la sémiotique sans pour autant que cela empêche de recourir à la substance signifiante.

[45] « La stratification du langage » in L. Hjelmslev, *Essais linguistiques*, Paris, Les Editions de Minuit, 1971, p. 45-77.

Dans une lettre adressée à Martinet[46], Hjelmslev illustre de nouveau la question de l'interdépendance entre niveaux de l'objet en évoquant la question de l'identité avec, de surcroît, une nouvelle affirmation du lien existant entre cette question et la nécessité d'étudier la substance. Pour Martinet —et pour M. Arrivé—, Hjelmslev a éludé dans cette lettre la question de l'identité. Mais si l'on considère, ainsi que nous le faisons, que celle–ci est en construction constante à partir de l'alternance entre expérience « immédiate » (ou locale, du procès) et médiate (ou globale, systématique), on comprend mieux la réponse qu'il donne —nous semble-t-il en s'amusant— à propos de la procédure à suivre dans l'analyse.

> Comment savoir à quelle invariante appartient une variante donnée ? Je comprends bien qu'on me pose constamment ce problème ; mais la solution me semble facile. Je réponds : on ne le sait pas. Oui, c'est la substance qui décide[47].

Voilà une phrase qui aurait dû venir à bout de l'idée, largement répandue, que la méthode immanente due à Hjelmslev consisterait à refuser tout recours à la substance. Plus loin, ce propos devient encore plus explicite et Hjelmslev de désapprouver la lecture de Martinet et l'influence qu'elle pourrait avoir sur la compréhension de son œuvre :

> Je n'ai jamais prétendu qu'on puisse épuiser la description d'une langue en faisant abstraction de la substance. Une description complète demande une description de la forme et de la substance. Il n'y a aucun moment où j'ai nié ce fait. Il me semble pourtant que sur ce point vous invitez le lecteur à penser autrement[48].

Il est donc entendu que l'étude de la substance n'a pas été bannie de la théorie hjelmslevienne. En dehors de ces propos explicites, le fait que le point de départ de l'analyse soit le procès (donc le manifesté) revient à donner une place à la substance, puisque la manifestation peut être entendue comme étant de la *substance formée.* Or, si en dernière instance la directionnalité de l'analyse dépend de la substance, comment la théorie prévoit-elle de la traiter sans tomber dans une profonde contradiction ontologique ? Il nous semble que la réponse se trouve, d'une part, dans la considération

[46] « Hjelmslev lecteur de Martinet lecteur de Hjelmslev », in *Nouveaux Essais*, *op.cit*, p. 175-194.

[47] *ibid*., p. 203.

[48] *op. cit*., p. 204.

de la manifestation-usage comme « seule donnée immédiatement disponible pour l'analyse ». D'autre part, dans la « stratification » que Greimas, comme les différents sémioticiens du visuel des années 80, ont explorée afin de caractériser les niveaux ou relations fonctionnelles du plan de l'expression, allant à la recherche « *d'interstices de plus en plus subtils* » (Greimas à Ruprecht, cf. *supra*).

5.1.2.1 Les « trois » niveaux de la substance

§1. Dans « La stratification du langage »[49] (1954), Hjelmslev décrit trois ordres fonctionnels structurant les systèmes sémiotiques :

(1) Deux *plans* (expression et contenu).

(2) Deux *strata* appliqués sur chacun des plans (*forme* et *substance*).

(3) « *Au moins* » trois aspects ou *niveaux* pour la substance : un niveau « immédiat », celui des appréciations collectives ($\Lambda_{*}g°_{1}$), un niveau physique ($\Lambda_{*}g°_{2}$) et un niveau « socio-biologique » ($\Lambda_{*}g°_{3}$)[50].

Par la description de cette hiérarchie, Hjelmslev « dissout » le problème de la substance, d'après Fr. Rastier[51]. Nous allons désormais tenter de comprendre l'application de cette théorisation dans l'analyse des objets signifiants non-linguistiques.

La stratification du langage correspond à la construction d'un dispositif analytique pour traiter de la *substance* en l'entendant comme un *substrat* de sens, en mettant de côté le *mythe moyenâgeux* d'une substance indépendante ou étrangère à la matérialité :

[49] Article paru initialement dans la revue *Word* (N°10, 1954, p. 163-188), puis repris dans les *Essais Linguistiques* publiés en France par Les Editions de Minuit en 1971 et préfacés par F. Rastier (p. 43-77).

[50] Il nous semble que le chiffre en sous-indice qui accompagne chacun des niveaux n'est pas précisément la marque d'une gradualité quelconque, mais trois points de vue sur l'approche de la substance formée, dont nous n'avons pas fini de faire la lecture.

[51] Fr. Rastier dans l'introduction aux *Nouveaux essais* de L. Hjelmslev, *op. cit,.* 1985, p. 20.

> The manifestation must be described with a point of reference in a functional division of the substance in which it occurs. For a very large part this substance is of a physical nature, or can be reduced to being of a physical nature. This speaker's rostrum is a possible meaning of the sign 'speaker's rostrum and this speaker's rostrum is of a physical nature. That the content substance should necessarily be more immaterial that the expression substance is pure delusion, but a wide-spread delusion having its roots far back in an arbitrary division into the physical and the psychic, which stems from antiquity and from the Middle Ages.[52]

Dans notre lecture des choses, la stratification proposée par Hjelmslev en 1954 est une systématisation de l'idée de la directionnalité de l'analyse et de la fonction comme relation « génératrice » de l'analyse dans la théorie hjelmslevienne, *passage à l'acte* par rapport à l'idée, exprimée plus haut, que l'analyse de la manifestation s'effectue comme une division fonctionnelle de la substance manifestée. Si l'on pousse cette logique jusqu'à ses dernières conséquences, la tâche de la théorie du langage est de déduire des relations chaque fois plus fines à l'intérieur du procès-manifestation, tout en évitant de se référer à autre chose que la matérialité de la chose.

Hjelmslev distingue —par « déduction »— trois niveaux pour pouvoir approcher la *substance formée,* la substance *non formée* étant considérée non pertinente pour l'analyse. Ces niveaux présentent la même profondeur analytique que toute valeur considérée dans l'optique saussurienne : *« Toute substance sémiotique ou Λ*g°* [...]

[52] L. Hjelmslev « A causerie on linguistic theory », traduction de « Et sprogvidenskabeligt causeri » (1941), in *Essais linguistiques II, Travaux du cercle linguistique de Copenhague,* vol. XIV, Copenhague : Nordisk Sprog- og Kulturforlag, 1973. p 111. Voici la version française : « *Il faut décrire la manifestation en partant d'une subdivision fonctionnelle de la substance dans laquelle elle a lieu. Dans la plupart des cas, cette substance est de nature physique ou bien elle peut être réduite à cette nature. Cette tribune est une signification possible du signe « tribune », et cette tribune est de nature physique. Croire que la substance de contenu serait nécessairement plus immatérielle que la substance d'expression est pure fantaisie, mais c'est là une idée répandue qui vient d'une division arbitraire du physique et du psychique datant de l'Antiquité et du moyen âge* » (cf. « Entretien sur la théorie du langage » in *Nouveaux essais*, *op. cit.*, p. 81). Il est intéressant de noter la proximité existant entre ces propos critiques vis-à-vis du mythe de la substance et ceux que l'on a souvent trouvés chez F. Rastier, ainsi que nous en avons rendu compte dans la première partie de ce document lors d'une discussion référant au concept d'icône chez Aristote (cf. *supra* Ch. 2.3). Faudrait-il voir dans cela que Rastier a pris le relais de Greimas dans sa proximité avec l'oeuvre de Hjelmslev ?

comporte plusieurs niveaux, entre lesquels il y a bien entendu des fonctions définies et un ordre hiérarchique ».[53]

5.1.2.2 Le niveau des appréciations collectives : la pratique comme premier niveau du plan de l'expression (de la formation de la valeur sémiotique)

§1. Le premier niveau, dit « des appréciations collectives » est considéré comme le seul « immédiatement » pertinent d'un point de vue sémiotique ; il est donc un niveau *processuel*. Pour Hjelmslev, en effet, plutôt que de partir de la description physique des objets, il faut partir de la description des « évaluations adoptées par [une] communauté », des « appréciations collectives » et de « l'opinion sociale » afin de pouvoir caractériser les usages et leur *sens*. C'est par ce biais que la langue rapproche le langage *et les autres institutions sociales* et c'est en cela qu'elle devient un point de contact entre la linguistique et « *les autres branches de l'anthropologie sociale* »[54].

Le niveau des appréciations collectives est aussi le premier niveau que le sémioticien se *doit* d'explorer, « *en suivant le corps de doctrine* [norme] *et d'opinion adoptée dans les traditions et les usages de la société envisagée* »[55]. Les us sociaux (les pratiques) sont donc la part de substrat d'où l'analyse doit partir et la caractérisation des objets culturels de cette société est l'objet résultant.

De ce premier niveau pourront ensuite être déduits d'autres niveaux, en fonction des relations (fonctions) que l'on pourrait y voir. Hjelmslev en « *envisage* »[56] deux : le niveau physique et le niveau socio-biologique. En ce sens, le niveau des appréciations collectives est une « fonction unilatérale » du niveau socio-biologique et du niveau

---

[53] L. Hjelmslev « La stratification du langage », in *Essais linguistiques*, Travaux du cercle linguistique de Copenhague, vol. XII, Copenhague 1970 (deuxième édition, la première est de 1959), p. 55.

[54] *Op. cit.*, p. 52. Impossible de ne pas remarquer que dans cette dernière phrase, le linguiste danois identifie la linguistique comme faisant partie de l'anthropologie, puis que c'est en ce point que se concentre l'apport de la méthode structurale avec les objets des autres pratiques.

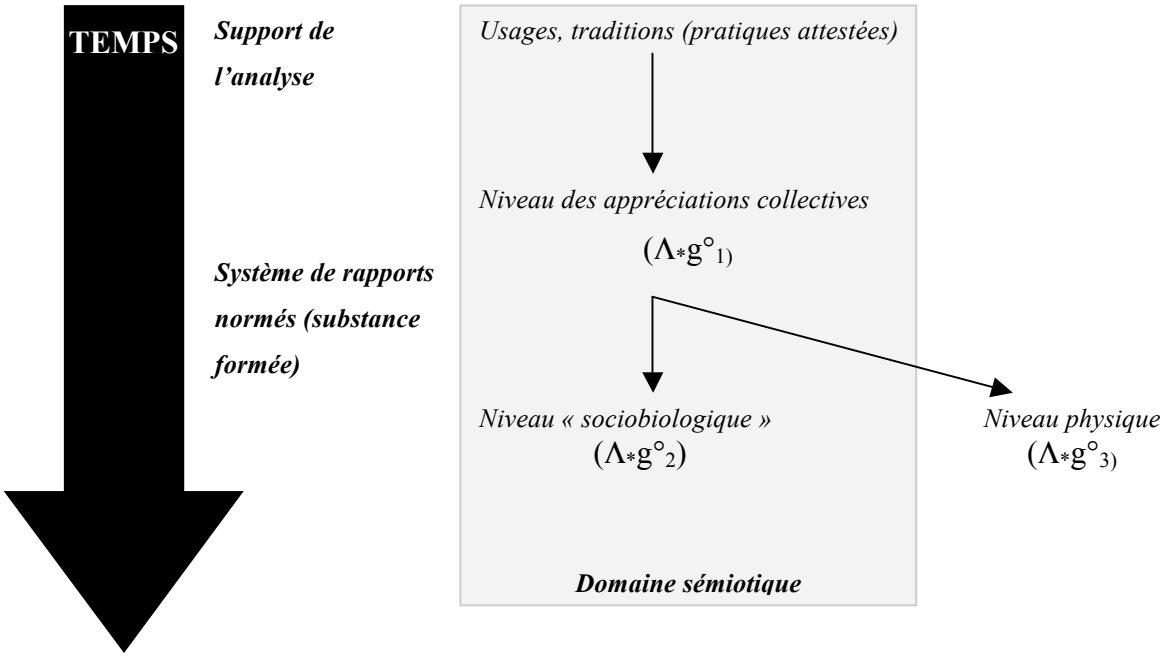
[55] *Ibid*, p. 53.

[56] Tout ce paragraphe contient nombre de termes comme « il paraît », « envisager »… et d'autres expressions de précaution et de prise de distance face à ce qui est avancé comme proposition théorique. C'est dire si la proposition est hypothétique.

physique. Si l'on prolonge l'idée que le niveau des appréciations collectives est un niveau immédiat ou processuel, on pourrait dire que le niveau physique est un niveau médiat ou systémique[57].

Le linguiste danois est très explicite en ce qui concerne le premier niveau (ses sources, sa fonction épistémique), beaucoup moins en ce qui concerne les deux autres. Considérons alors les informations sur lesquelles nous pouvons compter : les niveaux $\Lambda*g°_2$ et $\Lambda*g°_3$ sont déduits de $\Lambda*g°_1$. Cela veut dire qu'ils occupent le même ordre paradigmatique (médiat) par rapport au premier. Ils sont donc parallèles.

FIG. 2 : LES TROIS NIVEAUX DE STRATIFICATION DANS LA PROCÉDURE D'ANALYSE



La relation de parallélisme se comprend à partir de l'image du parcours de prolifération du sens (cf. *supra*), qui résulte de la procédure d'analyse arrêtée : du moment où l'on trouve une non conformité (une disjonction catégorielle), on se donne la tâche d'analyser celle-ci afin d'en découvrir la nouvelle rupture. Le fondement de cette

[57] Pour Hjelmslev, ce niveau « paraît » être en tête et désigner « *la seule substance (au sens le plus étroit de ce terme) qui du point de vue sémiotique soit immédiatement pertinente* » (cf. « La stratification du langage », p.54).

méthode d'analyse entendue comme segmentation fonctionnelle n'est autre chose que le principe différentiel du sens, dans la théorie de la valeur saussurienne.

5.1.2.3 Le niveau socio-biologique, mode d'emploi ?

§1. L'idée de niveau physique est à première vue transparente : nous saurions tous ce qu'est le niveau physique de la substance. Cependant, cette lecture « apriorique » ne nous permet pas de situer le troisième niveau envisagé, le niveau socio-biologique : à quoi correspond-il ? D'où vient-il ? Les trois niveaux ne sont donc pas dans une optique linéaire comme les niveaux du plan de l'expression auxquels nous avons fait référence dans le Ch2.4, d'autant plus que, pour le linguiste danois, le niveau physique n'a aucune pertinence sémiotique.

En poursuivant le principe méthodologique de la prolifération du sens, des deux niveaux que l'on « retrouve » à partir de l'analyse des « appréciations collectives », il faut ensuite déceler les rapports qu'ils entretiennent entre eux. Et Hjelmslev de suggérer, déjà, l'étude des « conditions socio-biologiques et du mécanisme psycho-physiologique » qui permettrait la formation de valeurs chez les sujets de ces pratiques (usages, traditions, expériences sensorielles) à partir des « dispositions naturelles » et des « habitudes acquises » qui donnent lieu à des unités fonctionnelles pour chaque ensemble signifiant. Ce qui se dessine en cela est, somme toute, un système sémiotique (culturel) articulé en niveaux de l'expérience.

Nous n'ignorons point que les pistes méthodologiques de Hjelmslev sont dédiées à la langue dans son statut de sémiotique dénotative. Cependant, l'auteur les présentant à titre d'hypothèses et signalant explicitement les rapports que cette approche garde avec « les autres branches de l'anthropologie sociale », nous estimons que leur rappel est pertinent. D'autant plus que, ainsi que nous le verrons, cette méthode et cette procédure analytique constituent le substrat des apports accomplis par les *sémiotistes* de la « figurativité II » dans le projet de la sémiotique générale.

5.1.3 L'apport de la sémiotique visuelle : Le domaine du semi-symbolisme, entre thématisation et catégorisation sensible

§1. Si l'on résumait le projet de la « figurativité II » par rapport à ce que l'on vient d'apprendre, on pourrait dire qu'il représente l'étude « scientifique » (donc contrôlée par une procédure expérimentale et empirique) des sémiotiques connotatives dans le groupe des sémioticiens greimassiens. Or, dans ce champ des sémiotiques au plan de l'expression *semiotisé*, il existe plusieurs sortes d'objets. D'une part, ce que Floch a appelé « sémiotiques syncrétiques », un *objet linguistique qui n'est pas un langage au sens « strict »* pour paraphraser Hjelmslev. D'autre part, le projet de Floch s'est nourri très largement des analyses réalisées en sémiotique poétique car le poème a été défini comme un objet du langage suivant une logique autonome.

Les sémiotiques syncrétiques ont emprunté à la sémiotique poétique sa méthodologie et l'idée des sémiotiques pluriplanaires (depuis la fin des années 70, Floch avait placé l'étude des objets non-linguistiques sur la ligne des essais de sémiotique poétique[58]). En revanche, elles ont apporté à la sémiotique générale la possibilité de généraliser le principe de segmentation non plus sur des termes mais à partir des catégories, obéissant parfaitement en cela à une alternance sémiotique entre objets. Les trois temps de notre argument concernent l'apport de la sémiotique poétique, la manière dont l'ouverture vers les sémiotiques dites « syncrétiques » permet d'esquisser une première typologie des « langages » (sémiotiques-objet), puis comment la sémiotique du visuel a contribué à l'exploration du niveau « des appréciations socio-biologiques » imaginé par Hjelmslev à partir d'une et même procédure d'analyse : la segmentation en unités « fonctionnelles ».

5.1.3.1 La sémiotique poétique : le rôle de l'isotopie démultiplié par la substance

§1. Si on pense à l'ordre que s'était donné le projet de la « grande syntagmatique » qu'est la sémiotique —d'abord l'étude des langages stricto sensu, ensuite celui des « langages » au sens large—, c'est en totale harmonie avec l'affirmation hjelmslevienne que le groupe d'études sémio-linguistiques de Greimas travaillait autour de 1968 sur des objets

[58] « Les langages planaires » in *Sémiotique : l'Ecole de Paris »*, *op. cit*. p. 199-206.

« linguistiques » non conventionnels : les langages gestuels ou la sémiotique du « monde naturel (cf. *supra,* Ch1.1), le texte poétique[59]. Les études en sémiotique poétique sont inspirées de R. Jakobson[60] et, plus précisément, de l'analyse d'un poème par Lévi-Strauss et Jakobson qui a marqué l'histoire de la sémiotique greimassienne à plus d'un titre[61]. Jakobson postule l'idée que le discours poétique se caractérise par l'équivalence de l'axe des combinaisons et de l'axe des sélections. D'après les deux piliers du structuralisme international, en effet, le texte poétique installerait une sorte d'*écart* durable et systématique par rapport à la norme des usages linguistiques. Les greimassiens prennent cette idée comme hypothèse de travail ; leur *modus operandi* s'inspire de la « projection du paradigmatique sur le syntagmatique » avec laquelle Jakobson avait résumé le fonctionnement sémiotique du poème. Comme corollaire de cette idée, le projet des chercheurs en poétique du groupe d'études sémio-linguistiques se propose de caractériser la spécificité de l'objet poétique sur la base de l'écart durable et significatif par rapport au fonctionnement linguistique, en établissant les bases d'une étude transphrastique —appelée dès lors « discursive »— des objets linguistiques.

Face à l'interrogation sur la nature et la caractérisation de l'objet poétique, Greimas refuse la position qui consisterait à poser le texte poétique comme un fait littéraire quelconque ou à établir sa spécificité comme relevant du lyrisme ou de la métrique seule —cela équivaudrait à une définition apriorique dans la mesure où ces concepts n'étaient pas suffisamment définis en linguistique. L'alternative proposée est de considérer le poème comme un discours caractérisé par un agencement particulier

[59] Il est d'ailleurs intéressant de noter que ce serait à l'issue d'un des séminaires de sémiotique poétique que Lévi-Strauss aurait dit à Greimas que les événements de mai condamnaient le projet scientifique (structuraliste) à une suspension de 20 ans. Cf. *supra* et Greimas, A. J. « La sémiotique, c'est le monde du sens commun », entretien avec François Dosse, *Sciences humaines* 22, 1992, p. 13–15.

[60] *Questions de poétique*, Paris, Seuil, 1973, 507p.

[61] Une lecture intertextuelle nous permettrait en effet de considérer que l'analyse du poème *Les Chats* de Baudelaire ne marque pas seulement un tournant méthodologique pour le groupe de Greimas. Ce texte aurait pu être la référence d'origine pour l'expression« *savants austères* », très fréquente chez Greimas, par laquelle il décrivait une attitude scientifique à laquelle il adhérait (cf. A. J. Greimas, *Sémiotique et sciences sociales, Du sens II*, etc.). Dans un grossier raccourci, nous pourrions dire que le poème raconte comment les *savants austères* aiment les chats et cette conjonction est l'union de deux « formes de vie » contraires (cf. R. Jakobson, « Les Chats de Charles Baudelaire » in *L'Homme*, t. II N°1, janvier-avril 1962, p. 3-23).

du *matériau* linguistique, qui se superpose au découpage linguistique « apriorique » des mots et des phrases. L'analyse poétique aurait alors pour objet de *déduire* la forme spécifique de l'*objet poétique* (c'est-à-dire, ce mode de fonctionnement « autre »). On passerait ainsi d'un « signe poétique » ou de l'hypothèse d'une spécificité générique à la caractérisation d'un *discours* dont la forme constituerait l'objet d'étude de l'analyse poétique[62].

§2 Afin de pouvoir « déduire » la forme spécifique de l'*objet* poétique à partir du « signe » qu'est le « poème » —le tout afin de caractériser le *discours* poétique—[63], il est nécessaire de mettre en place une délimitation ou *découpage du plan de l'expression* indépendant des structures syntaxiques habituelles (rapport *mot/phrase*) et capable de rendre compte de l'*ordre positionnel* (concept issu de l'enseignement Hjelmslevien[64]) sur lequel se fondent les *déterminations fonctionnelles* du poème. C'est-à-dire de la façon dont des aspects poétiques tels que la prosodie, la métrique, se manifestent. En effet, si on accepte le discours poétique comme une sorte de *forme dérivée* du discours « non-poétique », l'horizon d'analyse doit se situer dans une perspective en amont, plus ample, à partir de laquelle il peut comparer tant la forme originelle que l'*écart*. La première proposition consistant à prendre le *discours* pour cadre de référence, plutôt que la phrase, pour ce qui est de l'analyse du corpus.

Pour ce faire, les auteurs ont proposé l'adaptation du concept greimassien de l'isotopie —initialement circonscrit au plan du contenu, mais que le postulat

---

[62] Cf. *Essais de sémiotique poétique,* Paris, Larousse, 1972.

[63] Il est intéressant de noter le rapport que ce texte établit entre objet, signe et discours : le signe a le statut d'hypothèse ou d'intuition, alors que l'objet ne peut être que le résultat de l'analyse. Le discours est ici la parole ou le texte (bref : le procès). Si tous les trois pouvaient être compris dans l'expression « ensemble signifiant », leur statut gnoséologique n'est pas le même. Ce rapport montre une grande proximité avec les idées hjelmsleviennes, mais il n'est pas sûr que l'acception de ces mots soit la même dans les productions ultérieures de Greimas ou de ses élèves (par exemple, dans la sémantique « discursive » de Rastier ou la sémiotique « du discours » de J. Fontanille, cf. Pulim ,Limoges, 1998 et 2003).

[64] La notion de fonction si chère au linguiste danois se fonde, en effet, sur une idée de *valeur topologique* : le temps et l'espace « phénoménologiques » n'ont aucune importance. En revanche, la coexistence des éléments est génératrice d'un « ordre » positionnel qui sert de base à la génération de déterminations puis des éléments paradigmatiques. Cf. *supra*.

d'équivalence entre les deux plans de l'objet signifiant légitime pour son usage sur le plan de l'expression. La segmentation s'exerce alors sur deux dimensions différentes : d'une part, le découpage du discours (parole) selon les isotopies repérées, d'autre part, la distinction de niveaux « *linguistiques* » pour l'analyse. Le régime des correspondances se trouvant non pas terme à terme et n'étant pas non plus complètement arbitraire, Greimas a institué ce mode de fonctionnement sémiotique en « système semi-symbolique ».

§3. En somme, la sémiotique poétique inaugure le fonctionnement de la méthode hypothético-déductive issue de Hjelmslev pour les objets non-linguistiques. D'une part, en appliquant le concept d'isotopie au plan de l'expression et, d'autre part, en replaçant au centre de l'analyse *l'ordre positionnel* comme formateur des relations fonctionnelles (notamment chez Coquet et Geninasca[65]). Enfin, cette procédure illustre de manière pratique le principe de construction de l'objet théorique —la théorie du langage ou une forme de linguistique « complète » dont Fr. Rastier parle depuis cette époque[66], discours poétique dans ce cas— par l'analyse de l'objet de niveau *n* (l'analyse des poèmes).

Ces essais construits sur l'implication écart durable/segmentation alternant entre syntagmatique et paradigmatique ont un rôle d'articulation entre la théorie Hjelmslevienne et ce que l'on pourrait appeler les sémiotiques *appliquées* (ce terme également entendu au sens hjelmslevien de « spécialisation »). Ceci grâce notamment à leur traitement de la question de la segmentation —encore une fois très en accord avec l'idée hjelmslevienne des fonctions génératrices. Par voie de conséquence, les articles de sémiotique poétique constituent une source pour toute analyse et du plan de l'expression et des objets non-linguistiques : l'idée d'un écart durable permet de penser à une forme plus ou moins « sémiotique » qui n'est plus apriorique (comment savoir si le plan d'expression d'un objet est ou non une sémiotique avant d'en faire l'analyse ?). Dès lors, la *sémiotique discursive* était appelée à devenir le « bras armé » de la théorie du langage, en se donnant comme objectif la définition progressive des différents types de discours, caractérisés « fonctionnellement », si l'on peut dire. Enfin, ces essais sont

[65] Respectivement « Linguistique et poétique » et « Découpage conventionnel et signification », in *Essais de sémiotique poétique*, *op. cit.*

[66] « Systématique des isotopies », in *Essais de sémiotique poétique*, *ibid.* p. 82-83.

porteurs d'éléments intertextuels donnant du sens au projet de la « figurativité II » en permettant, entre autres, de circonscrire l'étude des sémiotiques syncrétiques.

5.1.3.2 Sémiotiques syncrétiques et degrés d'ouverture de l'objet sémiotique

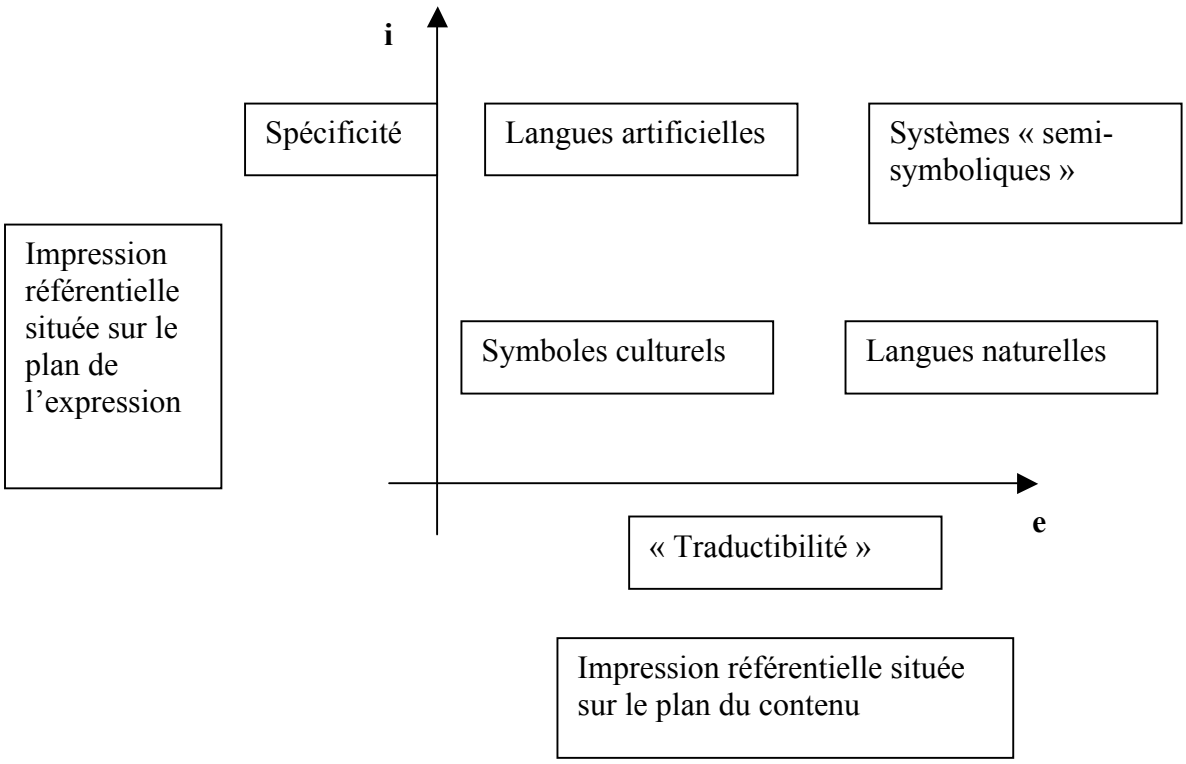
§1. Nous avons dit que, dans sa présentation des sémiotiques syncrétiques, Floch introduit leur étude comme un domaine d'articulation avec d'autres disciplines, et qu'il préconise pour leur analyse une méthode dont les détails s'arrêtent à l'identification de « disjonctions catégorielles ». On voit en ce point les liens avec le projet hjelmslevien (articulation d'une grande anthropologie et distinction de rapports fonctionnels à partir de la segmentation de l'objet manifesté dans un usage). L'appellation « sémiotique syncrétique » est une sorte de spécification des sémiotiques connotatives. Un des plans de ces sémiotiques est lui-même une sémiotique, et un autre non : le plan de l'expression de ces objets est composé de plus d'une substance signifiante. En 1983, dans les préludes de la sémiotique plastique, Floch définit en effet les *sémiotiques syncrétiques* comme des objets sémiotiques dont le plan de l'expression serait composé de plus d'une substance signifiante et ce nom définit des objets comme le théâtre, un film, un opéra, une annonce publicitaire… En somme, le projet d'étude des sémiotiques « syncrétiques » n'est rien d'autre que celui des objets appelés « langages restreints » (ou objets signifiants non-linguistiques) par Hjelmslev : les sémiologies connotatives. C'est pour cela que les notes sur une sémiotique visuelle commencent par s'attaquer au programme de la rhétorique visuelle barthésienne. Dans tous les cas, le but de ces *sémiotiques appliquées* est le même que celui affiché dès la sémiotique poétique : l'approche des esthésies.

La dénomination de sémiotiques syncrétiques relève, ainsi que nous l'avons vu précédemment (cf. *supra*), d'une conception des plans dont l'importance n'est pas tant dans leur nombre que dans le niveau de « systématisation » ou « fermeture » auquel ils s'associent. L'explication se retrouve comme d'habitude dans l'arbitraire du signe. Ce « degré » de fermeture ou systématicité peut être interprété non pas en termes de référent (il n'y a pas d'image icône, représentation…), mais en termes d'une éventuelle « motivation » ou impression référentielle qui est le produit d'une certaine *résonance de relations fonctionnelles*. Ainsi, les sémiotiques « monoplanes » sont des sémiotiques dont

le contenu est pratiquement univoque et donc d'une très haute « intelligibilité » pour la communauté concernée, alors que leur « résonance » est nulle. Les sémiotiques « biplanes » (ou systèmes linguistiques dans l'exemple que donnait Hjelmslev dans ses textes de vulgarisation) sont des sémiotiques fermées, d'où la facilité qu'elles auraient à manifester un grand nombre de signifiés. Ces systèmes signifiants se trouvent donc à l'opposé des sémiotiques « monoplanes ».

Au milieu de ces positions d'extrême fermeture (par rapport au signifiant ou au signifié), on pourrait imaginer que se trouvent toutes sortes de combinaisons de détermination du plan du contenu et de l'expression, dont les corrélations ou dépendances internes ne sont pas à établir de terme à terme. En effet, il n'y a pas de fermeture totale de leurs plans, mais l'analyse (au sens hjelmslevien de la détermination *génératrice*) peut tout de même être faite si on se situe en amont : ce sont les conditions de l'objet semi-symbolique (cf. *supra*). Ainsi les différentes formes de rapport entre le plan de l'expression et du contenu peuvent être situées dans un schéma tensif (Fig. 3) :

FIG. 3 : DIFFÉRENTS TYPES DE SÉMIOTIQUE SELON L'ARTICULATION DE LEUR PLAN DU CONTENU ET DE LEUR PLAN DE L'EXPRESSION



En somme, les sémiotiques « syncrétiques », « visuelles » ne sont pas des sémiotiques particulières, c'est seulement que leur degré de fermeture n'est pas celui d'une langue, naturelle ou artificielle. Elles se résument au projet d'une sémiotique générale pour lequel les objets non-linguistiques sont le fer de lance, car leur fonctionnement pourrait être « plus simple » à reconnaître (Hjelmslev dixit, cf. *supra*). Elles s'insèrent dans ce projet en reprenant les deux éléments méthodologiques introduits depuis Hjelmslev : la construction de l'objet d'étude *à partir d'un texte ou procès manifesté* et la segmentation de celui-ci dans des unités qui pourraient être le support d'analyses, pour en tirer des relations de détermination qui peuvent donner lieu, par inférence, à tout un réseau de relations internes.

5.1.3.3 Le rôle de la sémiotique des objets : contribuer à la proposition de catégorisations du sensible dans la voie marquée par la sémiotique « visuelle »

§1. Dans le premier numéro du bulletin du groupe de recherches sémio-linguistiques de Greimas dédié à la présentation des travaux de l'atelier de sémiotique visuelle, F. Thürlemann a présenté une première tentative d'analyse de la « substance chromatique » en distinguant, à partir de l'article de Hjelmslev sur la stratification du langage, trois niveaux dans l'approche de la manifestation chromatique. Thürlemann juge que le fonctionnement du niveau physique est « facile » puisqu'il correspond à la description spectrale des couleurs et est associé aux catégories de luminosité, valeur et qualité. Toutefois, il reconnaît que ce niveau de la description chromatique pourrait ne pas être pertinent pour l'analyse de la couleur dans la peinture dans l'entendu — anticipé par Hjelmslev— que ce niveau est extra-sémiotique. L'auteur propose ensuite, pour comprendre la nature du niveau « socio-biologique », de considérer le niveau physique comme étant « étique » alors que le niveau sociobiologique serait « émique »[67].Par conséquent, la description des couleurs dans la peinture à ce niveau lui

[67] La dichotomie « étique »/« émique » est relative à la perspective adoptée pour la description d'un comportement ou d'un langage. Elle a été introduite par K. L. Pike en 1954. L'approche étique est générale et non structurale tandis que l'approche émique est locale ou applicable dans une seule langue ou culture. L'approche émique est surtout une tentative pour «*découvrir et décrire* » le « patron » ou la structure de cette culture ou langage particulier, sur la base des relations que ses différents éléments entretiennent entre eux, plutôt

semble une tâche difficile du fait que le système « pictural » aurait des limites floues. Enfin, il estime que l'analyse sémiotique de la peinture restera « longtemps » contrainte de fonctionner comme une sémantique des textes.

Laissant de côté la discussion sur le bien fondé de ses présupposés et des conclusions que Thürlemann a tirées du texte Hjelmslevien, voici les trois niveaux qu'il propose par rapport à ceux de Hjelmslev.

APPLICATION DES 3 NIVEAUX DE LA SUBSTANCE À LA SÉMIOTIQUE VISUELLE

Chez Hjelmslev	**Appropriation par F. Thürlemann appliquée à l'étude de la couleur**
$\Lambda_{*}g°_{1}$: Niveau des appréciations collectives	Tonalité (*chaud/ froid)*
$\Lambda_{*}g°_{2}$ **:** Niveau socio-biologique	Valeur, teinte, spectralité…
$\Lambda_{*}g°_{3}$ **:** Niveau physique	Saturation (couleur spectrale, saturation, luminosité)

Ainsi qu'il ressort de cette comparaison, la proposition de Thürlemann est une tentative de stratification du plan de l'expression et le nom de « langages planaires » devait illustrer cette idée. C'est en ce point que se rejoignent la vision de Greimas d'un niveau figuratif stratifié à trois niveaux (isotopies méta-sémiotiques, figures gestaltiques ou bachelardiennes et figures « iconiques ») et la proposition des « niveaux de pertinence du plan de l'expression » de Fontanille (cf. *supra*, 2.2.2.3).

§2. Dans les trois propositions de stratification se trouvent trois approches différentes de l'objet de l'analyse. Chez Hjelmslev, les trois niveaux traitent de la substance formée (la substance non formée étant une sorte de « *chimère* »). Aussi, ce qu'il propose pour la substance de l'expression « est applicable à la substance du contenu ». Comment cela est-il possible ? Peut-être en raison de la conformité supposée

---

que la description de ces éléments en relation avec une taxinomie générale qui aurait été établie préalablement à l'étude de la culture en question (Cf. K. L. Pike, *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of*

du plan de l'expression avec celui du contenu. Quoi qu'il en soit, la proposition de Thürlemann reste très attachée à l'étude de la figurativité alors que celle de Fontanille se démarque dans la mesure où il ne traite pas d'une gradualité de la formation de la substance, mais plutôt de grandeurs de l'objet soumis à l'analyse —nous avons déjà fait référence au problème d'homogénéité que ces niveaux comportent. Les grandeurs de Fontanille sont générales et matérielles, mais il se situe au niveau *n* de l'analyse, alors que Hjelmslev se pose des questions générales quant aux niveaux en soi (sa proposition se situe donc au niveau « *n+1* » voire au « *n+2* » pour effectuer la segmentation de la substance formée). Thürlemann, quant à lui, travaille à l'intérieur d'un discours qui essaie de construire son objet (sémiotique picturale, sémiotique visuelle). On peut dire que tant Hjelmslev que Thürlemann se placent au niveau « *n+1* » de la construction de l'objet disciplinaire.

§3. Floch a repris la catégorisation chromatique en ne laissant que les trois niveaux de valeur que l'on distingue traditionnellement pour la couleur : teinte, saturation et luminosité. Ces spécifications correspondent bien à des « valeurs socio-biologiques » issues des « habitudes acquises » (les figures culturelles données à la teinte) et aux dispositions naturelles articulées en traits « psycho-physiologiques » que Hjelmslev associait à la composition du niveau des appréciations socio-biologiques. Dans ses *Petites mythologies sur l'œil et l'esprit,* Floch ajoutera aux catégories chromatiques exploitées par le passé des catégorisations plus amples comme la distinction entre la plage de couleur et la ligne. La classe des catégories éidétiques est créée, de nouveau sur une idée de Thürlemann (qui proposait la catégorie « figures éidétiques » dans son analyse de V. Kandinsky[68]). Enfin, dans l'étude d'objets à la structure encore plus syncrétique ou dont la dimension langagière est encore moins évidente, comme l'analyse d'une bande dessinée, celle de l'affiche de la publicité News ou celle d'Urgo, il ajoute une nouvelle forme de segmentation de la manifestation opérant à un niveau plus abstrait ou figural qui constitue, en fin de compte, une sorte de

---

Human Behavior, (2e éd.) La Hague, Mouton & Co. [1ère édition publiée en 3 vol. in 1954, 1955 et 1960 par le Summer Institute of Linguistics à Glendale], 1954 1.II 8/I).

[68] Nous appellerons méréologiques les catégories éidétiques en référence aux « catégorisations schématiques » proposées par Bordron à propos de l'objet considéré comme moment d'unité.

« thématisation » du sensible. Ce faisant, la sémiotique plastique apporte des moyens de généralisation à la procédure analytique de Hjelmslev et aux systèmes semi-symboliques en esquissant une grille d'analyse pour des catégories du sensible. Celle-ci est organisée selon une logique du sensible, même si dans ses articulations, ces catégories sont traitées avec les principes théoriques de l'ensemble de la théorie —c'est à dire des objets qui avaient été mis au point pour le traitement des objets linguistiques.

L'ensemble de ces catégorisations du sensible provient donc de constats dressés sur « le visuel » ou « le visible » de sémiotiques syncrétiques. Or, les objets non-linguistiques ne sont pas seulement visibles, mais aussi *sensibles* : touchables, odorants, etc. La tâche d'une étude sémiotique des objets est, dès lors, de contribuer à l'étude du plan de l'expression par la proposition de catégories thématiques à l'œuvre dans les objets tridimensionnels pouvant rendre compte du sensible dans la visée d'une syntaxe figurative.

L'objectif d'une sémiotique des objets est, de ce point de vue, de proposer des éléments pour continuer l'exploration du plan de l'expression et plus concrètement, pour explorer les formes de catégorisation (ou fonctions non données mais « déduites ») propres à l'objet matériel. En somme, peu importent les termes « connotative », « planaire », « semi-symbolique » qui sont, eux, historiquement (c'est-à-dire *idéologiquement*[69]) marqués, la question opérationnelle posée par la figurativité est celle des différents chemins du sens greffés dans l'interaction entre le sujet sensible et les objets de sens.

Les trois niveaux de la figurativité proposés par Greimas lors de l'entretien de Ruprecht instaurent le processus de figurativisation en programme pour l'exploration sémiotique en 1985. Mais le programme de la figurativité II ne concerne pas seulement la syntaxe figurative ou la procédure de catégorisation du sensible dans l'analyse. Elle s'interroge sur un autre ordre de syncrétisation qu'il faudra envisager à partir de la

[69] Nous rappelons ici que nous utilisons le mot *idéologie* dans le sens que lui donne la sémiotique greimassienne, c'est-à-dire d'ordre « supérieur » du discours, surplombant la stratégie, etc. (cf. *supra* et X. Arias, « Les sciences naturelles sont-elles culturelles ? » In *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. Bonnes feuilles. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2600> [consulté le 08/06/2008]).

distinction faite par Floch du programme divisé en « procédures de syncrétisation » et « stratégies de communication syncrétique » : si, d'un côté, on a la recherche sur la manière dont les différentes substances s'articulent, de l'autre côté, cela renvoie à l'obligation de penser la manière dont la valeur évolue à l'intérieur de ces articulations.

5.2 Quel statut pour la matérialité de l'objet ? L'iconicité à partir de l'étude de la figurativité et de l'exploration de la phénoménalité

§1. L'importance de l'étude sur la figurativité résidait, ainsi que nous l'avons dit, dans le fait que celle-ci constituait « la porte d'entrée » pour l'iconicité et, plus largement, pour le problème général de la représentation. Cette idée, à laquelle se résume l'objectif de la « figurativité II », constitue aussi une projection de Greimas sur l'hypothèse avancée par Floch de l'iconicité comme enjeu d'une énonciation manipulatoire.

Du projet flochien, nous avons jusqu'ici principalement travaillé sur le texte de présentation des sémiotiques syncrétiques, ainsi que sur celui des langages planaires et sur les livres que le sémioticien du plastique a sorti par la suite (*Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*, *Identités visuelles*…). Dans ce sous-chapitre, nous abordons la question de l'iconicité à partir d'un article publié en 1985 sur ce thème : analyse faite par Floch d'une photo de R.Doisneau, qui permet de situer la problématique de l'iconicité dans l'économie du projet sémiotique greimassien, selon la construction intertextuelle que nous avons suivie. Ce n'est plus une optique textuelle ou de corpus, mais cet article permet de situer et problématiser quelques interrogations très actuelles de l'étude des objets en sémiotique, concernant l'interaction et l'émergence du sens ainsi que la construction d'un plan d'expression non-linguistique.

5.2.1 L'iconicité comme « manipulation » : perception et énonciation

5.2.1.1 Doisneau par Floch : la manipulation en deux temps, du faire voir au faire croire

§1. La photographie « Fox-terrier sur le Pont des Arts » de R. Doisneau[70] montre un fragment de la passerelle du Pont des Arts à Paris dans une perspective diagonale allant du nord-ouest vers le sud-est. Dans ce cadre, on distingue au premier plan et proche de l'angle inférieur gauche de l'image, un petit chien —plus précisément, un fox terrier. Celui-ci est tenu en laisse par un homme dont on ne voit que le dos et qui est habillé d'un manteau et porte un chapeau ; il a les mains entrelacées dans le dos et se penche presque jusqu'à toucher la limite droite de l'image. Par cette position, on peut supposer que l'homme s'incline pour voir, au-delà de l'épaule d'un peintre (Daniel Pipart) situé quelques mètres plus loin, soit vers le centre de l'image, le modèle de celui-ci à côté du tableau que le peintre est en train de réaliser.

En face du peintre, situé donc au deuxième plan, se trouvent son chevalet et, sur celui- ci, le tableau en cours, à l'intérieur duquel on distingue une silhouette féminine nue. Du modèle du peintre, placé par la prise de vue derrière celui-ci et son chevalet, on ne distingue qu'un pied chaussé d'un soulier à talon et le fragment d'un banc adossé à la passerelle, sur lequel la personne semblerait être assise.

Par cet objet de l'habillement féminin (le petit soulier à talon), se noue une tension entre le contenu du tableau (un *nu*) et le modèle (*habillée* ou, du moins, *chaussée*) ; une tension permise par le statut de vraisemblance que l'on prête à la peinture figurative généralement et au portrait plus particulièrement. C'est à propos de cette tension que Floch traite la question de la véridiction que l'on peut prêter à une représentation « iconique » : face au décalage entre nu et habillement, la « fidélité » de la représentation est mise en cause. Enfin, c'est aussi par leurs habits que le sémioticien thématise les personnages du peintre et de celui qui promène le chien afin de mettre en œuvre une nouvelle tension entre le statut de « petit-bourgeois » de l'homme au chapeau et son attitude de « voyeur », résolue d'après le sémioticien comme une

[70] « L'iconicité : enjeu d'une énonciation manipulatoire. Analyse sémiotique d'une photographie de Robert Doisneau » in Actes sémiotiques-bulletin V, N°23, EHESS-GRSL, 1982. p. 19-38.

légitimation sociale apportée par l'intermédiaire de l'Art (thème actualisé par les figures du peintre et du lieu —le Pont des Arts à Paris).

§2. A partir de la distinction de deux actes correspondant au regard (voir et regarder), associés respectivement à un sujet syntaxique et à un sujet « sémiotique », Floch explore deux formes de « manipulation » qui seraient à l'œuvre dans cette image. La première concerne le *faire regarder* que le peintre exercerait sur l'homme au chien, qui se complète par le *regarder* de ce dernier. La manipulation consistant en *faire voir* repose sur la persuasion exercée par le peintre sur le « petit-bourgeois », avec l'actualisation de deux programmes valorisés, « aimer l'art » et « contempler une femme nue ». Ces programmes sont construits sur le savoir partagé à propos de considérations culturelles : les lieux de la production et la diffusion de l'art (l'artiste à l'air libre, le Pont des Arts à Paris, les quais de Seine…), la promenade, le statut du nu, la caractérisation du « petit-bourgeois », etc.

Une deuxième « manipulation » est exercée par le chien, à qui Floch octroie le statut de narrateur, créant un lien entre le spectateur et la photographie. Puisque le chien « regarde » le spectateur —ou le photographe, dans tous les cas le sujet énonciataire qui regarde la scène telle qu'elle a été cadrée par la prise de vue—, il *l'inclut* dans la scène. Ce nouveau *faire regarder* constitue, par conséquent, une manipulation du spectateur de la scène, même si les conditions de sa mise en place sont différentes de celles des personnages à l'intérieur de l'image. A partir de l'inclusion d'un énonciataire, question que Floch traite à partir de l'extrapolation sur l'étude des Deux amis de Maupassant par Greimas[71].

*§3.*Par le geste d'inclinaison du corps, l'homme marquerait son acceptation du programme persuasif (faire voir) du peintre ; par le *geste* du regard canin, celui-ci inclut le spectateur dans la scène. Floch distingue dans les programmes narratifs qu'il a isolés depuis le départ un faire cognitif (*regarder*) qui s'appuie sur un faire somatique ou pragmatique, le geste. Par cette narrativisation, il peut donner au chien le rôle d' « embrayeur énonciatif » : il fait en sorte que l'énonciataire s'approprie l'image comme un acte présentiel. Si la première manipulation est relative au « faire voir »

[71] A. J. Greimas, *Maupassant, la sémiotique du texte*. Paris, Seuil, 1976, et plus précisément, p. 198.

concernant les personnages dans l'image, la deuxième fonctionnerait comme un « faire croire » qui met en question le rapport entre le modèle « naturel » et la représentation (le nu peint), qui reste à juger par l'énonciataire —le spectateur de l'image.

5.2.1.2 Figurations et manipulations. Une proposition datée ?

§1. A propos de la représentation, Floch avance la définition de l'iconicité comme « *le statut (modal) véridictoire de la dimension figurative d'un discours* »[72]. Dans l'article, plus technique sur les procédures de syncrétisation, il présente l'iconicité comme une procédure de syncrétisation syntagmatique. Dans ce passage d'une définition assez orientée sur l'indicialité vers une définition relative à la construction d'un plan de l'expression, transparaît ce que l'on pourrait interpréter comme un certain dépassement de la question

§2. D'autres marques du temps sont visibles dans l'importance des lexicalisations relatives aux actes du regard, qui permet à l'auteur d'introduire différentes aspectualités, d'organiser la question de la manipulation sur le faire voir sur le carré de la véridiction, mais qui manque de la légitimité que l'on demande à une méthode d'analyse pour et par les objets non-linguistiques. L'analyse est trop ancrée sur la « figurativité » de l'image au sens de l'opposition entre figuratif et abstrait[73], depuis dépassée en sémiotique. La définition de l'iconicité paraît devoir encore trop à l'indicialité peircienne. Enfin, des thématisations telles que le « petit-bourgeois » peuvent paraître aussi démodées que les habits des personnages de la photographie, même si celle-ci fait référence à un ensemble de caractéristiques jadis bien définies par Barthes —c'est par rapport à cette caractérisation que l'on peut comprendre la tension entre l'envie de voir la femme nue et le devoir de discrétion, par exemple. Toujours est-il que dans les sociétés d'aujourd'hui, on serait plus à même de reconnaître un *bobo* ou un *métrosexuel* qu'un petit-bourgeois.

§3. Nous avons pris garde de mentionner le fait que l'analyse par Floch de « Fox terrier sur le Pont des Arts » a eu lieu à un moment où la stratégie de recherches du

[72] J.-M. Floch « L'iconicité : enjeu d'une énonciation manipulatoire », *op. cit*., p. 29.

[73] Voir à ce propos, par exemple, l'article d'A. Dewes « L'abstrait peint » in *Actes Sémiotiques- Bulletin*, 1987.

groupe de Greimas misait tout sur la manipulation et sur l'étude des modalités, ce qui pourrait expliquer l'importance donnée à cette notion, en donnant à la question un certain ton « dépassé ». Compte tenu de cette stratégie et du devoir de suivre un schéma narratif dont le canon implique de se référer à un carré sémiotique, l'analyse peut être considérée selon une perspective à la limite du « folklore sémiotique ».

5.2.1.3 L'actualité retrouvée : embrayeurs énonciatifs et fonctifs, l'intentionnalité « iconique »

§1. Aussi caricaturale que la question de la manipulation puisse apparaître aujourd'hui dans le paysage des sciences sociales par sa dette au binarisme et aux autres approches linéaires de la communication et de l'action, l'œuvre de Floch n'en reste pas moins actuelle dans la recherche sémiotique sur les objets dans ce cas précis, en montrant toute une gamme d'articulations entre la question de l'énonciation et celle de l'iconicité. La manipulation est en effet une question dérivée de celle de l'intentionnalité de l'objet. Ainsi, M. Deni dans sa proposition sur la factitivité des objets, estime que ceux-ci « manipulent » l'usager à travers une dimension méta-fonctionnelle qui « communique » à ce dernier la manière de s'en servir. On voit clairement que cette question n'est autre que celle de la « communication syncrétique » : lorsqu'on suppose qu'un objet sensible est une énonciation syncrétique, on assume qu'il est un plan d'expression comportant des contenus associés non seulement à sa valeur, mais aussi à la manière dont ces valeurs, relatives aux différentes composantes de l'objet, fonctionnent entre elles. Deni s'intéresse surtout à l'efficacité de cette dimension comunicativo-fonctionnelle de l'objet, mais nous supposons que l'on peut s'interroger sur le statut de cette énonciation et sur la manière dont sa syncrétisation est construite, puisque les « procédures de syncrétisation » de l'objet sensible apportent des pistes sur les valeurs qui leur sont attribuées, sur l'efficacité de la communication et même sur d'autres « programmes d'action » présents dans l'objet en mode potentiel. Pour revenir à l'exemple de l'analyse de Floch sur la photographie de Doisneau, la proposition de Deni explore, dans le champ de la recherche sur les objets en sémiotique greimassienne, la première des manipulations évoquées par Floch : le « faire voir » de la situation d'interaction entre acteurs. Or, si l'analyse du contenu a été rendue possible par la thématisation des rôles des personnages dans l'image de Doisneau, cette « thématisation » reste à faire pour

l'objet, d'autant plus que l'on a intégré à son étude l'idée de « l'enveloppe technique » et technologique que les objets construits par l'homme comportent (Cf. Leroi-Gourhan, Simondon) et que cette « enveloppe » là fait partie de cette énonciation syncrétique qu'est l'objet.

Dans le même sens, on peut bien imaginer une extension de cette idée aux approches méréologiques de « l'objet » en sémiotique greimassienne. Si la manipulation « factitive » proposée par Deni concerne ainsi le « faire voir », les propositions de Zinna et de Bordron sont associées à un faire croire, non plus en termes d'un quelconque contrat de véridiction (être/paraître), mais tout simplement dans le sens de la question de *l'apparaître* du monde sensible.

En effet, si l'on considère, par exemple, l'ensemble des points d'intervention et les interfaces sujet-objet proposées par A. Zinna (cf. *supra*) comme des éléments formant des *seuils d'embrayage*, alors on peut articuler à la réflexion sur l'objet l'hypothèse de Fontanille comme siège et opérateur de la sémiose[74]. Dans l'analyse de « Fox terrier sur le Pont des Arts », un des personnages (figure d'acteur donc) fonctionne comme un embrayeur du récit sur le statut polémique de la représentation que le peintre fait de son modèle. D'un point de vue plus strictement esthésique, on peut établir l'hypothèse qu'il y aura dans tout objet sensible des éléments *iconisables et iconisé*s permettant au spectateur de donner une dimension articulée et *sensée* à l'observé. Or, cette hypothèse génère plusieurs changements. En premier lieu, elle implique d'une part l'acceptation de l'idée que l'iconicité n'est pas un phénomène purement visuel[75] et d'autre part, la distinction entre niveaux de figurativisation, comme aujourd'hui la distinction entre le symbolique et le sub-symbolique dans les sciences cognitives. Surtout si l'on suit de manière cohérente le projet de la figurativité II, car c'est dans le deuxième niveau figuratif proposé par Greimas que se situe l'iconicité, comme une sorte de préfiguration, ni complètement hétérogène ni complètement formée, que Greimas appelait une sorte de Gestalt et que Hjelmslev appelait le niveau des appréciations socio-biologiques.

[74] J. Fontanille, *Soma et séma*, Paris, Maisonneuve/Larose, 2004.

[75] U. Eco, *Icône et hypoicône*, Visio, Printemps 1998 et *Kant et l'ornithorynque,* 1997, trad. française de J. Gayrard, Grasset, 1999.

En second lieu, elle pose la question de l'iconisable/iconisé. L'iconisé interroge les procédures de syncrétisation, par rapport auxquelles nous pouvons considérer différents degrés de figuration en nous rapportant à l'ordre voulu pour les « trois niveaux » du plan de l'expression proposés par Hjelmslev et par Greimas. Avec la question de l'iconisable, nous touchons la proposition d'une ontologie matérielle de J.F. Bordron sur l'idée du moment d'unité. C'est la question que la méthode sélectionne, puisqu'elle nous dirige vers le geste. Dans l'exemple de Doisneau, il y a un geste (un faire somatique et pragmatique) qui complèterait à titre hypothétique, par exemple, le contrat entre le faire voir du peintre ou du chien et l'énonciataire par rapport au représenté. Dans le cas d'un objet manifesté, c'est le geste que l'on devrait considérer comme l'ensemble d'interrogations, si on accepte de considérer que la catégorie geste comprend tout acte sensible, des « intransitifs » comme voir jusqu'aux « transitifs » comme « prendre ». Dans le syntagme d'usage, c'est par l'exploration du gestuel, comprenant toutes les dimensions de l'usage de l'objet comme une sémiose en acte que se concentrent les questions sur l'iconicité et donc sur l'intentionnalité de l'objet.

§3. D'autre part, cette dimension du geste comme concept sémiotique rouvre la question de l'intentionnalité de l'objet :

- En posant d'abord la temporalité : actes transitifs et intransitifs, quelle importance pour l'aspect du geste ?

- Les programmes possibles : le domaine des interactions potentielles nous apprend sur les probabilités d'erreur, et quoi d'autre ?

- L'objet dans son intervention dans la transformation d'un état de choses.

« L'intentionnalité » de l'objet devient un fait de l'interaction expérientielle et le geste devient le point central de l'interrogation actuelle sur les objets en sémiotique. En somme, ce que la question de la manipulation énonciative permet de mettre en avant, c'est le rôle du sensible dans la construction du plan de l'expression, avec les corollaires « fonctionnels » (au sens de la méthode analytique proposée par Hjelmslev) du sensoriel et du geste. Elle touche l'objet quant à la réflexion sur son intentionnalité

(communication syncrétique) et quant à son moment d'unité (procédure de syncrétisation). Une dimension « éthique » de l'objet ressort ainsi à explorer.

L'analyse de la photo de Doisneau par Floch apporte, en outre, des éléments nouveaux à la réflexion sur l'analyse du sensible qui interviennent dans la possibilité d'une caractérisation du plan de l'expression, mais à un niveau différent de ce qui est proposé par les catégorisations dont nous avons parlé dans le sous-chapitre précédent. En effet, cette analyse pose une hypothèse forte sur la construction de la sémiose en acte, relativement d'une part au rôle de l'énonciataire et d'autre part, à la manière dont l'objet est composé (syncrétisé) comme une énonciation possédant des « embrayeurs » vis-à vis de l'énonciataire et comme une entité porteuse de valeurs plus ou moins « iconiques » ou intentionnelles. Si l'iconicité définie par Floch paraît initialement trop dépendante de la question de l'indicialité, la définition ajoute un aspect « génératif » qui passe inaperçu à première vue mais qui nous permet de la rapprocher de la méthode hjelmslevienne d'analyse à partir de la recherche de fonctifs (enquête sur la « génératricité » des segments pertinents de l'objet). Par rapport notamment au deuxième niveau, celui des appréciations socio-biologiques, des « contraintes » de l'objet ou du cadre que celui-ci pose dans la construction d'un plan de l'expression.

La suite de ce paragraphe s'attache à clarifier ces liens entre l'iconicité de Floch et les propositions des sémioticiens greimassiens vues dans la première partie. Cette fois-ci, nous tenterons d'isoler les questions touchant l'intentionnalité de l'objet et du rôle du gestuel (actes somatiques, gestuels et praxis).

5.2.2 Intentionnalité, éthique ou idéologie ? De la factitivité-manipulation à l'intentionnalité actantielle

§1. Dans l'œuvre de Floch, l'iconicité est traitée depuis les bases posées dans le premier document sur les travaux de l'atelier de sémiotique visuelle et même au-delà de l'étude de l'Opinel. Dans le manifeste de la sémiotique visuelle publié dans le bulletin du groupe de recherches sémio-linguistiques, la sémiotique « visuelle » de Floch se démarque de la rhétorique barthésienne de l'image et de la sémiotique des types de signes en récusant

notamment le rapport au référent[76]. Si l'on remarque l'étude de l'Opinel dans ce parcours, c'est par ce qu'il introduit dans l'étude de la construction des identités « visuelles » ; en effet, l'identité de l'Opinel est construite, selon l'analyse faite par Floch, par ce que la manifestation tridimensionnelle (donc pas seulement visuelle) de l'objet « génère » comme support du sens.

§2 L'opposition du visuel au tridimensionnel paraît désormais stérile en sémiotique greimassienne, tant on a répété que la distinction des langages par leur rapport aux canaux sensoriels était arbitraire. Cependant, quand on fait remarquer que l'Opinel n'est pas un objet visuel, c'est pour mieux voir ressortir le propos de la sémiotique que Floch a appelé « visuelle ». C'est la différence entre une image, dépendante de la notion de représentation et de ses corrélats iconiques (dont le problème historique a été signalé dès le Ch. 2.3) et une « identité visuelle », construite à partir de l'identification pragmatique d'un plan du contenu et d'un plan de l'expression à l'œuvre dans une manifestation.

§3. C'est en ce sens que l'étude de l'Opinel trouve sa place dans le livre sur les identités visuelles et c'est en cela qu'elle apporte d'autres éléments à la discussion sur l'iconicité. En effet, lorsque la question des « composantes » de l'objet est posée sous la forme du « modèle économique » d'une définition lexicographique, Floch situe la question de la construction du plan de l'expression comme devant rejoindre celle de la construction de l'intentionnalité de l'objet en articulant une donnée physique (la forme de l'objet) et d'autres types de valeurs méta-objectuelles : le rôle du bricoleur, la marque… Comment intégrer les apports paradigmatiques (Zinna, Deni, Bordron) dans ceux de la grande syntagmatique projetée ?

5.2.2.1 Fontanille et les actants positionnels : une analyse intentionnelle

§1. Lors de notre commentaire sur la proposition de Fontanille des niveaux de pertinence pour le plan de l'expression (cf. *supra*, Ch. 2.4), nous avions remarqué que

[76] J.-M. Floch, « Quelques positions pour une sémiotique visuelle » in *Le Bulletin* [ancienne version des Actes sémiotiques- bulletin], N° 4-5, 1978, p. 1.

Fontanille identifiait la situation comme un actant positionnel de contrôle[77]. La typologie des actants synthétisée par cet auteur à partir notamment de Tesnière et Fillmore est rappelée ici car elle permet d'avancer dans la problématisation de la factitivité de l'objet, dans les termes des procédures de syncrétisation et dans ceux de l'intentionnalité, ainsi que nous l'avons proposé plus haut. Qui plus est, la mise en rapport des deux chapitres pourrait apporter d'autres éléments d'analyse pour la question des « niveaux de pertinence du plan de l'expression ».

§2. A partir de l'analyse des fonctions des actants dans les propositions de Fillmore et Tesnière, Fontanille conclut qu'il existe deux logiques donnant lieu à différents types d'actants :

- une *logique situationnelle ou des places* (référencement de la position des actants les uns par rapport aux autres). Cette logique présenterait une certaine profondeur ;

- Une *logique dite transformationnelle ou des forces*. Cette logique se présente comme intentionnalité dans le sens où les forces sont entendues comme des « conditions nécessaires pour la réalisation d'un acte »[78].

[77] Dans sa proposition, Fontanille suppose que l'on peut définir les actants « à partir d'une topologie, à partir de la structure d'un lieu ». J. Fontanille *Sémiotique du discours*, Limoges, PULIM, 2003 (version 1998, p. 152).

[78] *Ibid*. p. 149.

FIG. 4 : TYPES D'ACTANTS PAR FONTANILLE À PARTIR DE TESNIÈRE ET FILLMORE

	Logique des places	**Logique des forces**
Source	Tesnière	Fillmore
Valeur centrale	Position/ plan	Direction/ Intentionnalité
Types d'actants reconnus	*Trois types fonctionnant sur trois positions* : *prime actant *second actant *tiers actant	Six types (fonctionnant sur trois classes) : *agentivité : (cible ou source :*agentif* & *instrumental vs objectif & datif)*) *autonomie (force intrinsèque ou extrinsèque : *agentif* & *datif* vs *instrumental* & *objectif*) *portée : *locatif* (cadre spatiotemporel) et *factitif* (résultat ou conséquence)
Type réinterprété	Actant positionnel (ou de contrôle)	Actant transformationnel

§3. L'exposé de Fontanille sur les deux logiques d'actants s'achève avec une interrogation sur la possibilité de combiner les deux optiques. Justement, l'idée centrale que nous souhaiterions retenir de cette typologie d'actants est la profondeur implicite qu'elle suggère. En effet, il ne s'agit plus de distinguer le plan des syntagmes où apparaissent les figures d'acteurs et celui des fonctions actantielles proprement dites, mais plutôt de noter qu'entre la « spatialisation » de la logique positionnelle et la « temporalisation » de la logique transformationnelle, ce sont deux formations actantielles d'un niveau de fonctionnement différent que l'on retrouve. Car si l'on revient à notre discussion sur l'iconicité, les trois anciens niveaux de « figurativisation » (actorialisation, temporalisation, spatialisation) se révèlent dans le cas de l'analyse esthésique comme un parcours d'objectivation et c'est dans cette perspective que nous revenons à l'interrogation sur la factitivité.

5.2.2.2 De la narrativité à la phénoménalité : la « factitivité » de l'objet comme actant

§1. Sur la base de la proposition de Fontanille de considérer la situation comme un actant positionnel de contrôle, nous pourrions interpréter l'analyse de la photographie

« Fox Terrier sur le pont des Arts » par Floch comme une proposition pour penser la construction du plan de l'expression à partir de la définition d'un actant positionnel —la situation, le cadre, le point de vue de l'observateur, la « *topologisation de l'énoncé par rapport à l'énonciataire* »[79]. Cette topologisation est entendue comme une manipulation et, en ce sens, elle est le fait d'une « instance supérieure du discours ». Or, Floch évoque deux manipulations à l'œuvre (faire voir et faire croire) qui ne sont pas du même statut, et c'est là que la notion de manipulation montre ses limites, puisqu'elle ne permet pas de rendre compte de la différence entre le faire voir « positionnel » et le « faire croire », programme composite et somme tout « transformationnel ». Par conséquent, dans une perspective discursive et stratégique nous nous trouvons face à une zone fonctionnelle vaguement identifiée comme « instance supérieure du discours », mais qui d'après la théorie peut aller de l'énonciataire jusqu'à l'idéologie[80].

*§2.*Dans le chapitre 2.3, nous avons déjà fait référence à la factitivité comme « intentionnalité de l'objet » (cf. *supra*). Or, cette intentionnalité ne saurait être entendue comme une « programmation », tout d'abord parce qu'elle ne porte pas sur une modalisation simple mais sur deux modalisations complexes. Dans le cas étudié par Floch, celles-ci sont un « faire voir » et un « faire-croire ». Chacun de ces programmes est à son tour composite : le faire voir nécessite l'articulation harmonieuse du faire persuasif du peintre et de la quête du promeneur, le faire croire, ancré dans le contrat de véridiction, implique la combinaison d'un faire savoir et d'une figure modale donnée (par exemple « paraître et ne pas être », en référence à la représentation peinte de la femme dans le tableau).

Comme nous l'avons dit, le deuxième ordre de modalisations (celui du « faire croire ») est plus ample et concerne la construction d'une identité sur la base d'un contrat énonciatif. Si le figuratif entendu comme opposé à l'abstrait est une notion complètement dépassée pour les raisons que l'on sait depuis « Sémiotique figurative et sémiotique plastique »[81], ici, la figuration au sens plus profond (« figural » proposait Zilberberg pour faire référence à la profondeur actantielle) concerne la mise en place

[79] Figurativité II (cf. supra Ch2§2.2.3).

[80] Cf. La définition de la stratégie et de l'idéologie dans le DRTL (cf. *supra* Ch. 2.4).

[81] Cf. A. J. Greimas in *Actes sémiotiques– Documents*, v. VI N°60, 1984, 24 p.

d'un « contrat », moins lié avec le référent (la figurativité au sens *mainstream*) qu'avec la possibilité de participer à la construction d'une identité et d'un style. Le « référent » de la véridiction se trouve dans une pratique. En ce sens, on pourrait même distinguer, avec Rastier dans les temps de la figurativité II, un « référent interne » qui est celui de la configuration matérielle (que l'on peut interpréter comme le *faire voir* de l'objet), la matière ou le substrat du sens et un *faire faire* qui correspond à l'actualisation des valeurs axiologiques (associées aux pratiques) concernées. Pour comprendre davantage la manière dont la composante « factitive » de l'objet peut fonctionner, il faut résoudre le statut de l'articulation entre les différentes articulations (à la manière dont Floch l'a fait en proposant un ajustement entre le faire persuasif du peintre et l'acceptation du promeneur par les conditions de son rôle thématique).

§3. En nous plaçant dans le champ de l'objet, si l'on entend par « factitivité » la condition de l'objet-chose de posséder la capacité de communiquer une intentionnalité (fonction), nous pourrions alors considérer cette propriété syncrétisée de l'objet comme un second actant positionnel de contrôle : il est le fait d'une « instance supérieure » du discours (le producteur) qui modalise l'objet par une programmation et se représente un « usager type »virtuel. Le fait de considérer la factitivité dans les termes de la structure d'un lieu permet de rendre compte des éléments suivants :

- Le programme que l'objet porte en soi de manière syncrétique est « proposé » à l'usager. La factitivité intervient à titre de programme potentiel (intentionnalité projective) ;
- C'est l'*usage* qui actualisera ou non ce programme, pouvant ainsi investir un actant transformationnel (doté d'une intentionnalité réflexive).
- Ce programme est situé dans une position encore plus abstraite du discours, relative aux différentes pratiques dans lesquelles l'objet s'inscrit (d'une part la dimension techno-morphologique de l' « enveloppe technique », d'autre part la dimension esthésique…)

En somme, malgré ce que l'on pourrait croire, on ne peut pas considérer la factitivité comme un actant transformationnel car elle est soumise à son mode

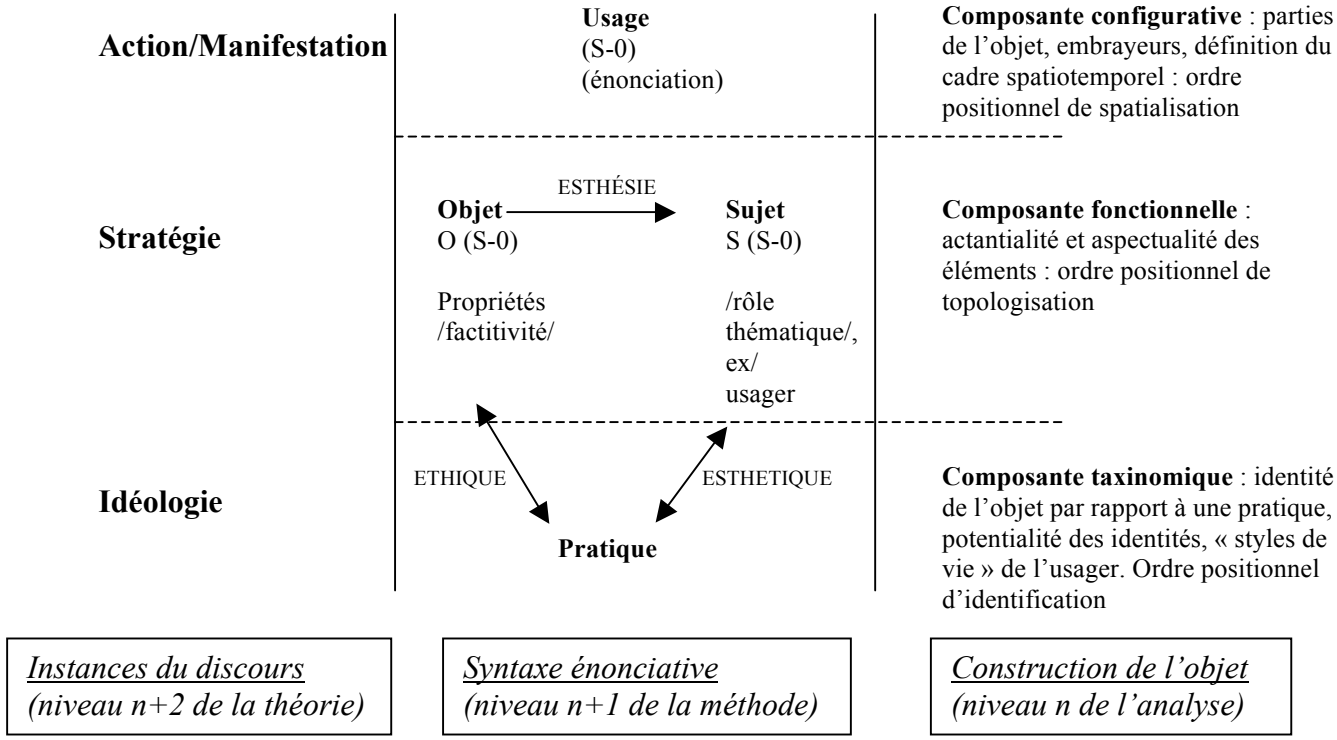
d'existence et elle nécessite l'accord de fait de l'énonciataire. Si on revient à la logique narrative, il faudrait pouvoir reconstruire la stratégie énonciative que l'objet *syncrétise*.

5.2.2.3 Intentionnalité, entre éthique et idéologie. Un problème d'articulation du plan de l'expression

§1. Si l'on pense à la factitivité en termes de « manipulation », on aurait tendance à la penser comme un actant transformationnel. Or, elle n'en est pas un car sa vérification dépend d'un autre programme d'usage chez l'usager et de deux programmes de base : celui de l'objet (son projet) et celui du sujet (un « rôle thématique » à spécifier par l'usage, ce dernier entendu à la fois comme cadre situationnel et comme cadre axiologique). Ainsi, l'usage entendu comme situation ou cadre de la manifestation (ou comme un « lieu structuré » pour reprendre les termes de la syntaxe énonciative) nous place devant deux grandeurs intentionnelles : l'une est locale et concerne l'usage/situation, l'autre est globale et fait référence à l'usage /pratique.

§2. Pour mieux comprendre ces articulations discursives, prenons appui sur le schéma suivant :

FIG. 5 : DÉPLOIEMENT FIGURATIF IMPLIQUÉ PAR L'OBJET MANIFESTÉ



L'intentionnalité de l'objet peut être interprétée selon des régimes spatiotemporels qui possèdent différents niveaux de profondeur :

- le premier (car immédiat) consiste en la spatialisation à partir de la distinction de « disjonctions catégorielles » dans la manifestation qui autorisent une première forme de figuration : celle qui consiste à distinguer une ligne d'une plage de couleur, une texture lisse d'une texture rugueuse et toute autre catégorisation « sensorielle » semblable ;

- Un deuxième niveau de construction figurative, que l'on a étudié sous la forme de l'iconicité ou manipulation énonciative, est la « topologisation » de la manifestation, grâce à la saisie des seuils d'embrayage. A ce niveau prennent place les transformations, c'est pourquoi on l'identifie dans le parcours général comme le niveau de la stratégie.

Tant dans la méthode d'analyse de Hjelmslev reprise par Thürlemann que dans celle de Tesnière reprise par Fontanille, le fond est un ordre temporel qui permet de mettre en fonctionnement la manifestation entendue comme récit. Dans le cas de l'objet, la temporalisation se construit à partir des potentialités gestuelles. Ainsi, les trois niveaux caractérisés ci-dessus peuvent être mis en rapport avec les niveaux du plan de l'expression empruntés à la stratification du langage de Hjelmslev. Le niveau des appréciations collectives est celui du discours-pratique, le niveau socio-biologique correspond à la techno-morphologie de l'enveloppe technique ou aux habitudes acquises et au niveau physique des dispositions naturelles (cf. *supra*). Le niveau de la pratique considéré comme cadre actualise une axiologie ; le niveau techno-morphologique, une éthique ; la configuration et l'ensemble, une idéologie comme instance effectivement « la plus haute » du discours.

§3. Lorsqu'il communique une « identité » (au sens où ce mot est utilisé par Floch dans *Identités visuelles,* esthésique d'abord, technique ensuite), l'objet s'insère dans une logique « idéologique » au sens sémiotique (point le plus haut de l'instance du discours, mise en accord des différentes axiologies locales, moteur de la génération de valeurs…). Cependant, l'objet n'est pas directement concerné (il n'est pas un actant) tant qu'il n'est

pas intégré à un système collectif. En cela, l'actant positionnel de contrôle qu'est la dimension factitive n'est pas seulement *pratique* (comme la situation) mais *éthique*. La question de l'intentionnalité qui ressort de la factitivité se traduit comme la recherche des éléments qui composent l'éthique de l'objet. Mais il manque la caractérisation du geste comme actant de la sémiotique des objets et tout conduit à lui ; la logique des transformations, la narrativisation de la scène et l'énonciation, puisque l'accord entre programmes (soit l'objectivation ou aboutissement intentionnel) s'exprime par les différentes modalités gestuelles, pour peu qu'on accepte de considérer le geste dans une optique de syntaxe « énonciative ».

5.2.3 Le geste au centre de la question de l'iconicité des objets : pour une articulation de la substance gestuelle en sémiotique

§1. Tout au long de ce paragraphe, le geste se trouve être au centre de la discussion sur l'iconicité, que ce soit dans une optique de figurativisation, dans l'optique sensorimotrice de l'actualisation des programmes syncrétiques ou bien dans les termes du « projet factitif ». Dans l'exemple de Doisneau, le chien tient le rôle d'embrayeur visuel : c'est par lui que s'actualise la présence de l'actant positionnel observateur et que le contrat énonciatif est mis en place.

L'iconicité est une procédure de syncrétisation « syntagmatique ». Floch se posait aussi la question des procédures de syncrétisation « paradigmatique » et la première d'entre elles (ou le seul exemple fourni) était la synesthésie. Dans *Identités visuelles*, il met en rapport l'esthésie avec la construction d'une identité dans ce qui devient une illustration du passage de la manifestation à l'idéologie. Ce sont les mêmes tensions qui animent le problème de la gestualité, mais la question est de savoir comment étayer le problème du geste dans une sémiotique gestuelle. Compte tenu de notre optique énonciative et considérant l'iconicité comme valeur « persuasive » et pivot d'un certain embrayage sensoriel (dans l'analyse de Floch, cet embrayage est dit d'ordre « visuel »), comment alors penser la question de l'embrayage sensoriel dans un régime objectal ? Notre hypothèse est que la réponse se trouve dans le geste et cette hypothèse est renforcée par notre lecture régulière du réseau intertextuel greimassien.

5.2.3.1 Greimas et le geste : un rendez-vous historique(ment) manqué

§1. Le geste est un objet virtuel en sémiotique greimassienne. Nous voulons dire par là qu'il a été toujours présent sans jamais pouvoir être intégré durablement et de manière opérationnelle à la théorie. Au-delà de la proverbiale référence aux langages gestuels comme exemple typique d'objet non-linguistique chez tous les théoriciens de la sémiotique, ce sont des occurrences significatives que celles de la gestualité dans le texte greimassien. En 1968, elle apparaît au cœur de la question de la sémiotique du monde naturel[82]. En 1979, une tentative est faite de la placer dans l'économie générale de la sémiotique dans le *DRTL*[83]. En 1987, Greimas y fait référence au Colloque de Cerisy avec un mélange de mélancolie ironique et d'espoir. A la question de son influence dans le groupe de recherches, il répond en disant que si elle était vraiment influente, l'étude de la gestualité qu'il avait tenté de lancer depuis longtemps aurait été suivie, alors que cela n'avait pas été le cas. Et le maître déçu d'ajouter que l'étude de la sensorimotricité semblait être, à l'époque, une occasion de reprendre l'idée. Enfin, en 1992, il en sera question d'une manière fort énigmatique dans le programme pour l'union de l'éthique et l'esthétique à travers l'analyse du (beau) geste[84].

§2. Le fait que l'année d'arrivée du discours sur le gestuel (et son corrélat de la pratique) dans la sémiotique greimassienne ait été 1968 présente deux aspects (l'un faste et l'autre néfaste) qui se voient synthétisés dans l'anecdote que Greimas raconte relativement à son dialogue avec Lévi-Strauss à la sortie d'un séminaire au Collège de France. En positif, c'est le moment où le groupe de recherches sémio-linguistiques rencontre la sémiotique poétique : elle va donc ouvrir le travail sur le semi-symbolisme, fer de lance de l'ouverture et de l'extension de l'objet d'analyse pour la discipline. En négatif, c'est le moment où « la chasse aux sorcières » structuralistes aurait été officiellement déclenchée, suite à quoi « tout le projet [serait] arrêté pour 20 ans » (Lévi-Strauss *dixit*, selon Greimas). Ainsi, l'étude du semi-symbolisme et celle de la

[82] C'est d'ailleurs la raison pour laquelle, dans l'introduction de nos recherches, nous avons joué avec l'idée que la révolution de la sémiotique des objets a eu lieu en 1968 (cf. *supra,* Ch1.1, 2.4 et « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » in *Langages* 12, p. 3-27).

[83] Entrée « gestualité », p. 164.

[84] Ou 1993 si l'on prend pour référence la date de publication de « Le beau geste » in *RS/SI*.

proxémique n'ont pu se rencontrer, alors que leur visée épistémologique est complémentaire et qu'elle concerne justement le statut sémiotique du monde « naturel ».

§3. Dans ce contexte, l'étude de la gestualité a souffert des limites de partir de l'hypothèse apriorique de poser la gestualité comme un langage. C'est ainsi que l'étude de la « somaticité » (cf. *DRTL*), influencée par le langage, a été pensée comme un problème secondaire (« accompagnateur ») de la communication intersubjective ou qu'elle est tombée dans la tentation ethnocentriste de considérer les rituels et autres pratiques à parcours gestuels comme une gestualité « naturelle » (opposée donc à la gestualité « construite » des pratiques comme le théâtre, l'opéra etc.). 1968 marque une visée qui nous paraît actuelle, à la lumière de ce qui a été étudié dans le cadre de l'iconicité. Il s'agit de la problématisation du geste non pas dans une optique linguistique mais d'« *encadrement de l'énonciation* » (*DRTL*) : ou des niveaux de figurativisation, de structuration de la *substance gestuelle*.

5.2.3.2 Le geste dans le cadre énonciatif de l'iconicité

§1. Plus haut, nous avons fait référence à une articulation possible entre l'hypothèse flochienne de l'iconicité comme énonciation manipulatoire et la proposition des interfaces de Zinna. Nous avons donc proposé de penser les points de contact que Zinna met en avant (interface objet, interface sujet) comme les composantes d'un **seuil d'embrayage** dans le régime interobjectal d'usage d'un objet. D'une part, nous avons estimé que cette perspective permettait de donner à la manifestation (l'usage) un principe de segmentation véritablement fonctionnel, par le postulat que Fontanille renouvelle sur le corps de l'actant comme siège et opérateur de la sémiose. D'autre part, la notion d'embrayage est plus à même de rendre compte de la constructivité de l'usage comme syntagme et, de ce fait, d'y intégrer les différentes procédures de syncrétisation. Finalement, cela permet de situer l'enjeu des régimes interobjectaux propres aux sémiotiques syncrétiques gestuelles : la construction d'une objectivité et d'une subjectivité[85].

[85] E. Landowski et G. Marrone, *La società degli oggetti : problemi di interoggettività.* Rome, Meltemi, 2002.

§2. Nous avons repris la typologie des actants de Fontanille pour explorer la factitivité dans l'optique de l'iconicité non plus visuelle mais objectale. Si on considère le geste sous un mode d'existence « réalisé », il intervient comme un actant transformationnel puisqu'il participe à un changement d'état des acteurs de niveau « inférieur », qu'il manipule ou met en relation. Cependant, comme l'exploration de la factitivité nous a permis de le voir, le geste n'existe pas uniquement sur un mode réalisé, il peut tout aussi bien se présenter comme projet dans l'énonciation syncrétique de l'objet.

§3. C'est dans cet ordre d'idées que l'on peut postuler, comme Greimas l'avait prévu dans le *DRTL*, « l'encadrement » de la situation. C'est à dire qu'elle constitue un actant positionnel de contrôle, intégré à la manifestation objectale sous au moins deux modes, virtuel et potentiel, et sur deux dimensions spatiotemporelles (locale et globale) de la pratique (la pratique esthésique de l'expérience personnelle et la pratique (éthique) de l'institution sociale).

En somme, par ses déploiements possibles, le geste apparaît comme un élément de la construction du plan de l'expression de l'objet. Il permet de poser l'expérience (somatique, pragmatique) en unité minimale de la pratique.

5.2.3.3 L'embrayage sensoriel et la caractérisation du geste en unité de l'expérience sensible, une mission pour l'étude des objets en sémiotique greimassienne

§1. Plus haut, nous avons profité de la réflexion sur les liens entre tensions intentionnelles de l'objet pour réintroduire, au niveau de l'analyse appliquée, les « composantes de l'objet » que Floch avait utilisées dans son analyse du couteau du bricoleur. En effet, dans la perspective du projet de « la figurativité II » (c'est-à-dire, l'exploration sémiotique ancrée dans le plan de l'expression entendu comme substrat du sens), la **composante « configurative »** équivaut à la segmentation de l'objet en parties à partir de « disjonctions catégorielles » que l'on peut identifier en suivant les différents régimes du geste. Ici, il faut identifier et caractériser tous les rapports entre le corps du sujet et celui de l'objet dans une optique méréologique (quelles parties de l'un rentrent en contact avec quelles parties de l'autre). Cette caractérisation comporte une projection

statique (zones de contact, comme les interfaces de Zinna), mais aussi une projection dynamique (quel type d'interaction est prévu/possible pour chaque zone de contact).

La **composante « fonctionnelle »**, quant à elle, consiste à appréhender ces syntagmes en termes de syntaxe énonciative. Comme nous l'avons dit, l'analyse méréologique permet de localiser des zones d'embrayage/débrayage sensoriel à partir de la considération du corps de l'actant comme siège et opérateur de la sémiose. A partir de celle-ci, on obtient une première topologisation, qui est celle du cadre ou de la situation —établie par rapport à la position de l'énonciataire, comme l'œil du photographe dans le cas de Doisneau, par exemple. La distinction de seuils d'embrayage donne lieu, à son tour, à une nouvelle topologisation qui fait le tri entre segments fonctionnels (ou fonctifs) : cette seconde topologisation distingue les actants transformationnels des actants positionnels en les associant à des programmes d'usage ou de base[86].

Enfin, la **composante « taxinomique »** correspond à la mise en relation, toujours régie par le geste, des états et des transformations identifiés à des rôles thématiques appartenant à une pratique établie. C'est-à-dire que la *praticabilité* de l'objet (locale) est rapportée à un répertoire pratique (global), à partir duquel on obtient un troisième type d'actant, esthétique par rapport au rôle thématique (par exemple types d'usagers : expert, débutant…) mais éthique en cela qu'il apporte une valorisation de la pratique au sens collectif (niveau de sophistication technique, discrétisation des composants de celle-ci…). Par exemple, dans le cas de la photographie de Doisneau, la première manipulation énonciative portait sur la définition de l'homme au chapeau comme promeneur et cette mise en relation avec la pratique identifiée (la promenade)

[86] A ce stade, il est important de ne pas oublier le fait d'un déploiement de la fonction de l'objet puisque celle-ci n'est pas posée a priori, elle est le résultat de la mise en relation entre corps. Aussi, la fonction d'un objet (au sens ordinaire du mot fonction) est seulement un des programmes possibles (celui prévu par le destinateur syncrétique) parmi d'autres. Toutefois, le nombre de programmes/fonctions d'un objet n'est pas infini puisqu'il est limité par les contraintes corporelles du sujet et de l'usager. Ces programmes sont plus ou moins « déductibles » d'une analyse méréologique que l'on peut considérer comme exhaustive. Ce décalage entre le « programme » de l'objet et les possibilités d'interaction gestuelle constitue le noyau de notre interrogation sur la dimension « factitive » de l'objet, ainsi que nous l'avons montré en 5.2.2. C'est sur ce décalage que nous centrerons notre approche du design comme éthique et esthétique de l'objet.

permettait de comprendre son rapport esthésique à l'espace : la logique du plaisir régit le parcours et l'absence de contraintes temporelles l'autorise à rester, il peut alors accepter la persuasion du peintre. Mais la deuxième « manipulation », qui concerne l'énonciataire, propose une lecture « éthique » de la pratique : c'est la tension articulée par l'énonciateur (Doisneau /auteur du point de vue/), sous forme de mise en abîme du rapport à la représentation des deux pratiques sociales (la photographie et la peinture) tout en soumettant l'énonciataire aux effets de ce décalage (le spectateur que nous sommes ne peut pas juger de la *représentativité* du tableau car la *représentation* qu'est la photographie l'éloigne de la « Vérité »).

§2. La mission d'une « sémiotique de la gestualité » n'a de sens que par rapport au projet de la sémiotique générale. Elle se justifie par rapport au parti pris phénoménologique de la sémiotique greimassienne et son objet (son but) est double : d'un côté, proposer des catégorisations du sensible à partir de l'étude de la spécificité de la sémiose gestuelle pour l'étude de la figurativité en général ; d'un autre côté, alimenter la réflexion sur les fonctions discursives de l'ordre positionnel dans le cadre d'une syntaxe figurative. Le premier a pris traditionnellement la forme de distinctions formelles (par exemple, catégories chromatiques, eidétiques, sonores…), le deuxième concerne la discussion des « niveaux de pertinence » du plan de l'expression, que nous entendons comme « niveaux » de l'expérience sensible.

§3. C'est cette dernière (l'expérience) que nous considérons comme unité minimale du processus de figuration gestuelle, à condition de considérer le geste comme un actant déployable à la fois comme actant positionnel lorsqu'il se pose comme virtualité de sens, lorsqu'il régit le cadre des interactions entre sujet et objet, et comme actant transformationnel considéré dans une optique dynamique. Enfin, si la mission d'une sémiotique de l'expérience sensible est de participer à la construction énonciative de l'iconicité, elle devra affronter, en ce qui concerne le geste, l'articulation des différents régimes spatiotemporels sur lesquels celui-ci se déploie puisque ce sont ces liens qui permettront de continuer la construction d'une sémiotique générale de la culture. En effet, comme nous l'avons vu, le geste fait référence en dernière instance à l'ensemble des répertoires d'expériences que l'actant-sujet peut actualiser dans son

interaction avec l'objet. Nous appelons régimes spatiotemporels de l'iconicité les niveaux du plan de l'expression car, du point de vue spatial, ils concernent une topologisation du monde sensible (l'embrayage). Du point de vue temporel, ils interviennent comme des transformations (même potentielles) d'un état : l'instauration d'un sujet et d'un objet par leur confrontation, la construction des identités iconiques par leur interaction mais aussi la construction des institutions sociales par la répétition (itération) de syntagmes pratiques. Cela pose évidemment pour la suite la question de l'articulation de ces composantes de l'objet : comment s'intègrent en effet les différentes dimensions de la pratique (esthésique, esthétique, éthique, collective et individuelle) ? En somme, du point de vue de la construction d'une identité actantielle, le rôle de la sémiotique des objets concerne une « topologisation » de l'instance du discours en articulant le geste à l'identité, avec quoi cette articulation touche le discours des pratiques de production des objets. Cette sémiotique de la gestualité se veut une praxéologie.

5.3 Quelle articulation entre dimensions de l'expérience pragmatique? De la sensorimotricité et de la résonance des formes signifiantes

§1. Voici que la question de l'articulation entre la pratique locale et la pratique globale nous conduit à la dernière question laissée en suspens à l'issue de l'exploration historico-critique dressée dans le Chapitre 2. Ce sujet a été présenté comme le problème de l'articulation entre dimensions de l'expérience : puisque la valeur possède une double expression, à la fois comme système et comme procès — avons-nous dit—, chaque expérience (unité ou syntagme *pragmatique* minimal) participe à son objectivation, à sa transformation en une pratique instituée.

A la lumière des dernières réflexions effectuées plus-haut sur la topologisation de l'énoncé et l'hypothèse des embrayeurs énonciatifs, nous étendons cette idée à

l'expérience sensorimotrice en considérant que chaque syntagme « gestuel » (ou « somatique », ou « pragmatique », dans tous les cas exprimé dans un cadre intérobjectal) exprime une première forme d'itération de l'expérience, puisqu'une des variétés de combinaison possible entre termes a été actualisée dans l'acte. Nous pourrions ainsi considérer cette première itération comme une *redondance* d'autres formes d'expérience qui lui sont « antérieures » ; ces formes « autres » correspondent à la « topologisation » du perçu par rapport au corps du sujet sensible : le corps de l'actant Sujet prend position dans le cadre, puis fait expérience de la chose.

Une « pratique » aussi circonscrite qu'une expérience sensorimotrice individuelle *résonne* ainsi dans l'usage, dans la socialité et dans chacun des échelons de la construction culturelle. Dans ce paragraphe, nous allons tenter d'articuler ces différentes dimensions. Tout d'abord, nous définirons la résonance des formes comme une idée latente dans la théorie sémiotique qui permet de rendre compte du parcours diversifiant du sens et, de ce fait, de l'articulation entre niveaux de l'expérience/pratique. La résonance des formes signifiantes étant fondée sur l'alternance entre modes syntagmatique et paradigmatique, elle nous renvoie dans un deuxième temps, à la nécessité de compléter la réflexion de l'iconicité (procédure de syncrétisation syntagmatique) par celle de la synesthésie (procédure de syncrétisation paradigmatique). Enfin, toutes les formes d'articulation n'aboutissent pas au même mode d'échange de la valeur. Nous reviendrons donc aux deux conceptions possibles sur les formes de vie pour les appliquer au propos du geste comme noyau d'analyse pour ce « savoir métonymique » qu'est le faire pragmatique.

5.3.1 Résonance ou rationalité syntagmatique : image de l'intentionnalité sémiotique

5.3.1.1 Alternance, fonction et intentionnalité de l'objet

§1. Tout au long de notre recherche, il a été question de considérer la « générativité » greimassienne par opposition à toute forme de *genèse*. Au début de ce chapitre, nous avons pu préciser cette particularité en l'expliquant dans les termes de la « génératricité » chez Hjelmslev (cf. *supra,* §5.1.1). Comprendre l'opposition génération

vs genèse revient à tenir compte d'une part de l'arbitraire du signe par lequel la réalité n'est jamais confondue avec le sens (ou l'*être* avec le *paraître*) et d'autre part, de la relation de correspondance irréductible qui ressort de la *double essence* du « signe » saussurien : une valeur est toujours exprimée sur l'axe des successivités *et* sur l'axe des contemporanéités. Considérer un objet comme un système constitué de corrélations est la forme initiale de la sémiotique[87].

Cette double détermination de la forme se traduit en une sorte d'« alternance » continuelle entre le mode syntagmatique et paradigmatique, à tous les niveaux et pour tous les objets soumis à l'analyse. La correspondance entre système et procès se répète à travers chaque niveau de systématicité —niveau *n* de l'application de l'analyse, niveau *n+1* de la méthode et niveau *n+2* de la théorie. Cette double articulation est le fondement de l'analyse du « monde naturel » et en devient le moteur dans la méthode de la sémiotique de tradition saussuro-hjelmslevienne.

Nous avons fait référence, auparavant, à une certaine « alternance » des modes syntagmatique et paradigmatique, de la distinction de l'objet d'étude de la sémiotique jusqu'à l'intérieur de chacun des niveaux énonciatifs. Ainsi, nous avons pu situer des objets de la méthode sémiotique comme le texte, les fonctions narratives et le signe dans une logique générale de construction du discours de la sémiotique greimassienne (cf. *supra*, Ch. 2.1). Au début de ce cinquième chapitre, par ailleurs, nous sommes partis d'une révision de la méthode proposée par Hjelmslev et articulée sur le postulat d'une sorte de *syntagmatique généralisée* : le premier élément analysable méthodiquement à partir d'une manifestation est la position de ses parties. Or, les parties de l'objet ne sont pas données, il faut les « déduire » en fonction du rôle qu'elles jouent dans l'ensemble. L'ordre positionnel (ou *rationalité syntagmatique*) se complète ainsi de l'idée de **fonction** (notion paradigmatique) et cette articulation constitue une nouvelle forme d'alternance entre les deux modes d'existence, tout en participant à la construction de l'objet de sens. La théorie se déverse ainsi dans la méthode puisque l'idée de catégorisation fonctionne comme une notion *opérationnelle* de la nature différentielle du

[87] C'est d'ailleurs ainsi que Greimas résume l'apport saussurien à la sémiotique, à partir du Mémoire et non plus à partir du cours et des deux phrases, « anecdotiques », sur la sémiologie. Cf. A. J. Greimas mis à la question, p. 306.

signe, tout comme celle du monde naturel le fait par rapport à l'arbitraire du signe. Le résultat est que chacun des niveaux porte un mode d'intentionnalité qui n'est ni transcendantal ni physique, mais *sémiotique*[88]. Ainsi couplées, l'alternance et la fonction sont les éléments fondateurs de la méthode d'analyse se déployant sur (au moins) trois niveaux de systématicité reconnus comme *pertinents*. La pertinence de chaque niveau aboutissant à un objet, elle est donc posée comme une forme d'intentionnalité.

Au niveau « n », les parties de l'objet forment entre elles une fonction lorsqu'elles présentent une présupposition réciproque. Ceci est une première figure de dépendance entre procès et système. En effet, dans le rapport *tout/parties*, c'est parce que l'on identifie des parties qu'il y a objet et l'inverse est aussi vrai : sans les parties, on ne peut pas créer d'objet, les parties de l'objet entretiennent un rapport (fonction) bilatéral. C'est l'idée des dépendances internes de l'immanence dans la théorie du langage, mais c'est aussi l'idée d'une *redondance interne* évoquée par Thürlemann dans son analyse sémiotique de trois tableaux de Paul Klee[89], seule piste de « lecture » pour des objets soumis à l'analyse dont la « codification » (l'*objectivation*) n'a pas été établie. Cette forme de redondance interne témoigne d'une certaine forme d'intentionnalité, celle de la cohérence des relations internes de l'objet, que l'on suppose informer le sens. Ici, le paradigmatique et le syntagmatique n'alternent que dans le point de vue que l'on prend pour l'analyse.

Au niveau de la pratique (niveau « *n +1* »), justement, nous avons montré que l'analyse porte une directionnalité, suivant l'idée du primat du procès sur le système. Pour instituer un objet en sémiotique, on ne peut y accéder que par la dimension de *l'usage,* entendu comme énoncé, manifestation et relation énoncé/énonciataire. L'usage alimente ainsi l'analyse (par identification) et l'analyse détermine la pertinence des fonctifs (non plus « traits », mais « parties ») en les projetant sur un système (virtuel), ce qui permet d'accueillir de nouvelles occurrences… L'usage-énoncé entretient ainsi un

[88] Le lien avec la figurativité est ainsi actualisé, dès lors qu'on considère les figures comme des « grandeurs » du monde naturel, indépendamment de leur substance. Cf. J. Geninasca, « La place du figuratif » in *Le bulletin*, Paris, Groupe de recherches sémio-linguistiques IV, N° 20, 1981.

[89] F. Thürlemann, *Paul Klee : analyse sémiotique de trois peintures*. Lausanne, L'âge de l'homme, 1982, p. 12.

rapport (fonction) unilatéral avec la pratique : de la situation d'usage on peut déduire les parties, le contraire n'est pas vrai[90].

Enfin, au niveau des identités et de la théorie (niveau « *n+2 »)*, on revient à l'arbitraire du signe et à une nouvelle forme d'intentionnalité, celle du lien entre la classe et l'objet : cette liaison de *localité* établit que l'identité de l'objet est une construction résultant d'une redondance entre systèmes de valeurs « paradigmatiques » et « syntagmatiques »[91]. En cela, le rapport qui existe entre l'objet et sa « nature » ou son « statut » dans la pratique est de type « réciproque ».

L'importance de l'ordre positionnel (rationalité syntagmatique) se répète et s'amplifie sur chacun des niveaux de la théorie sémiotique par effet de l'alternance syntagmatique / paradigmatique, elle *résonne*. Cette articulation dynamique (des parties à la classe puis la même chose en évoluant entre niveaux paradigmatiques) se répète aussi à tous les niveaux de détermination de l'objet sémiotique, comme une mise en abîme. Nous nous arrêtons sur ce mouvement d'itération et d'amplification, que nous appelons *résonance des formes* par le caractère « fonctionnel » et dynamique de l'alternance, car à la différence de l'idée de générativité, elle permet de rendre compte de la prolifération du sens et du rapport d'opposition irréductible entre manifestation et expression.

5.3.1.2 Intentionnalité du syncrétisme : la fonction de résonance et la prolifération du sens

§1. La dernière proposition intentionnelle de l'objet, illustrée par la fonction dite « réciproque », est celle qui domine dans les rapports syncrétiques. Le syncrétisme est un concept introduit par Hjelmslev pour suppléer de manière avantageuse l'idée de *neutralité* (par opposition au terme *marqué*, comme par exemple dans le cas du « e » qui

[90] Cette directionnalité est à l'origine de la plus populaire et de la plus fâcheuse des confusions entre niveaux de l'objet (celle de la manifestation et du plan de l'expression). C'est ainsi que Greimas précise que la forme hypothético-déductive de la *théorie* est à distinguer de *l'analyse* du discours, « qui part de la manifestation » et intègre éventuellement ses résultats à la première. Cf. A.J. Greimas, « De la figurativité : un survol du séminaire de 1982-1983» in *Actes Sémiotiques-Bulletin* VI, 26, 1983.

[91] *DRTL,* entrée « idéologie ».

marque le féminin en français). Pour lui, ce concept devait permettre d'analyser sous forme de généralisation « *des faits que l'on a l'habitude de ne pas considérer comme étant linguistiques* »[92]. Le *DRTL* a adapté l'idée de Hjelmslev en distinguant deux formes de syncrétisme —« a priori » et « a posteriori »— qui évoquent deux formes de modalisation du Sujet. Ainsi, le syncrétisme « a priori » définit la situation dans laquelle on considère l'instance de *l'énonciation* comme lieu d'indistinction originelle du */je/ /ici/ /maintenant/*. Dans le syncrétisme « a posteriori », au contraire, le sujet de faire et le sujet d'état ne coïncident pas, leur union se fait au niveau du rôle actantiel[93]. Le syncrétisme décrit ainsi la *superposition* d'une catégorie sur des termes, fonctionnant comme une enveloppe qui permet d'articuler deux faits constatés et irrésolubles dans une relation de dépendances internes. En somme, c'est parce que le monde de la perception, du sensible et du somatique est hétérogène que penser le syncrétisme s'impose.

C'est important en cela que la fonction « réciproque », qui ne porte pas très bien son nom, rend la différence constatée irréductible. Par conséquent, il n'est pas possible de faire des conversions ou autres commutations entre niveaux de pertinence, puisque l'un ne peut pas être réduit à l'autre. La « réciprocité » de la fonction d'articulation entre la classe et l'objet (syncrétisme) prêtant à confusion par sa proximité avec l'idée de *présupposition réciproque* qui, elle, décrit une fonction « bilatérale », nous avons décidé de nommer *résonance du sens* le mouvement d'articulation diversifiant, l'« action structurante à l'intérieur du système »[94] par laquelle la méthode d'analyse construit ses objets. Il reste désormais à explorer les différentes modalités de cette résonance, ce que nous ferons en étudiant d'abord les formes de la « synesthésie » que Floch a décrites. Celles-ci sont à entendre avant tout comme une forme de *syncrétisme donc de relation* d'articulation irréductible de sens et non plus dans le seul sens de la simultanéité de sensations qui régit la notion courante de synesthésie. Ce qu'il est important de retenir

[92] Cf. L. Hjelmslev, *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Les Editions de Minuit, 1968-1971, p. 118.

[93] Plus tard, Floch fera tourner l'ensemble des tâches de la sémiotique autour du syncrétisme pour mener à bonne fin son exploration de la figurativité. Il adoptera alors la vision de Geninasca sur la catégorisation du monde naturel comme une double articulation : « *la saisie des ressemblances et des différences présupposant satisfaites certaines conditions d'existence et de comparabilité des grandeurs figuratives* ». Cf. J. Geninasca, *op. cit*.

[94] A. J. Greimas mis à la question, *op. cit.,* p. 310.

ici est que l'ensemble de l'alternance syntagmatique / paradigmatique, l'ordre positionnel (dans son rôle de « générateur » des fonctifs de l'objet) et l'image de la résonance de sens sont donc une tentative pour appréhender le rôle constructif de la diversification du sens par prolifération des relations.

En ce sens, la conversion est liée très généralement à ce que l'on peut appeler, à la suite de Bordron, « *l'illusion transcendantale générative* »[95], qui ignore l'autonomie des niveaux entre eux : leur rapport est le fruit d'un syncrétisme irrésoluble puisque l'articulation provient de la situation.

Avec le problème de la conversion, on touche à deux aspects importants de la méthode. D'une part, on rappelle la distinction fondamentale entre la manifestation et l'expression (entre l'être et le paraître), d'autre part, on fait référence au parcours génératif du sens comme un artefact de l'analyste, comme « une représentation dynamique de complexification du sens »[96], c'est à dire comme une construction proliférante et diversifiante et non plus comme un parcours linéaire. La *résonance* entendue comme intentionnalité est le moteur de la constructivité de la sémiotique, représentée dans le parcours génératif du sens. Elle est opposée, ainsi que nous l'avons vu, à une conception linéaire ou causale du sens (la procédure d'analyse étant plutôt *casuistique)*. En raison de la confusion à laquelle prête la notion de générativité par sa proximité avec celle de genèse, et par la visibilité supérieure de la conception chomskienne par rapport à la conception « hypothético-déductive », on a donné une lecture causale et logique au parcours et non une *rationalité syntagmatique.* On a converti un parcours constructif en un simulacre de linéarité et on s'est posé la question de la conversion entre niveaux de pertinence.

L'« intentionnalité » ne peut pas être entendue comme *sélection*, ainsi que la conversion le supposait, puisque dans une logique du primat de la relation sur les termes, chaque « intention » (direction, composition, intégration) confronte l'objet et en ressort modifiée. Comme nous l'avons vu à la fin du chapitre 2, la conversion est au

[95] « Aspects de la conversion » in *Actes sémiotiques- bulletin,* N°24, Paris, GRSL-EHESS/ CNRS, décembre 1982.

[96] J.-M. Floch, p. 107-108.

centre d'une polémique très longue ; elle se fonde sur la confusion entre manifestation et expression ou, plus opérationnellement, entre traits différentiels et traits figuratifs, pour paraphraser J. Geninasca[97]. Ainsi, notre proposition de la « résonance alternante » du sens correspond à l'idée que l'étude des objets du monde naturel n'est pas un appel au référent, mais bien à « *l'assomption de l'usage et l'histoire* ».

Si on accepte que la confusion entre niveaux de l'objet (et notamment, la confusion entre la manifestation et le plan de l'expression)[98] résulte de l'association de la conversion et de la conception linéaire et générative du sens, on comprendra que la figurativité se trouve au centre de l'idée de la résonance. La tâche d'une sémiotique des objets est de contribuer à une catégorisation du sensible dans les termes de ses relations internes et celles-ci sont le résultat d'une double articulation, ce que Geninasca appelait *« la saisie des ressemblances et des différences présupposant satisfaites certaines conditions d'existence et de comparabilité des grandeurs figuratives »*[99]*.*

5.3.1.3 Le temps, le monde naturel et la valeur d'échange

§1. Le projet greimassien d'une « nouvelle pragmatique » (cf. *supra*) se réfère donc, au fond, à une étude systématique des objets du monde naturel fondée non pas sur le référent mais tenant compte *de l'usage et l'histoire.* Ces propos peuvent paraître absurdes tant ils vont à l'encontre de l'image que l'on a l'habitude de dresser du structuralisme et des autres « austérités scientifiques »[100] afférentes, dont on a cru que le trait distinctif était, de Saussure à Greimas, le refus de l'histoire et du contexte. Pour Saussure, la découverte de ses textes autographes a permis d'avancer vers la dissipation du malentendu.

---

[97] J. Geninasca, « La place du figuratif » in *Le bulletin du groupe de recherches sémiotiques*, IV, N° 20, Besançon : Institut de la Langue Française, décembre 1981. 63 pp. ISSN 0150- 701X.

[98] J.-M. Floch, « Quelques positions pour une sémiotique visuelle » in *le Bulletin*, N° 4-5, p. 1.

[99] J. Geninasca, *op. cit.*

[100] L'adjectif « austère » adossé au faire scientifique tient lieu de véritable lieu commun dans l'idiolecte greimassien. Comme le semi-symbolisme, il pourrait trouver son origine dans l'analyse qu'ont faite R. Jakobson et Cl. Lévi-Strauss du poème *Les chats* de Baudelaire (cf. *supra*, Ch. 5.1.3.1).

Pour Greimas, il faudra attendre un travail de relecture, de synthèse et de divulgation de son œuvre. Pour l'instant, il nous suffira de faire référence aux propos de l'ex-lexicographe quand il explique que, au-delà de l'*action structurante de l'ordre positionnel (rationalité syntagmatique) à l'intérieur du système–objet* soumis à l'analyse, il faut ajouter l'action de l'histoire qui, elle aussi, a un effet constructif. Et le maître Lithuanien d'ajouter (les passages en italique sont de notre fait) :

> Toutes ces locutions qu'on appelle lexies ou paralexèmes, comme pomme de terre, sont des exemples de l'action de l'histoire *figeant les choses par itération.* Ce phénomène n'a rien de structurel, il est graduel : pomme de terre est solidement fait comme un seul mot, tandis que pomme de pin c'est déjà moins soudé et que pomme d'épée, ce serait plutôt une combinaison de lexèmes libres. *Cette procédure de stéréotypisation, pourquoi on ne pourrait pas l'appliquer à d'autres domaines* ? *Aux comportements somatiques et gestuels*, par exemple. *Quand* ces stéréotypies apparaissent-elles ? *Quand* produisent-elles l'effet de sens comme une pseudo-nécessité, *comme une relation fixe* ?[101]

Dans ce propos, nous retrouvons tout d'abord notre réflexion de la première partie sur l'articulation de l'expérience : il s'agit d'une relation qui ne peut être autrement que tensive, et qui dépend encore de l'ordre positionnel, de la rationalité syntagmatique. A force d'être répétés, d'être expérimentés, les objets, les situations, les pratiques acquièrent une stabilité qui les rend autonomes et identifiables. Greimas suppose également que le principe de *normalisation* de la forme (lexicale), qu'il appelle stéréotypisation, pourrait être généralisable aux objets non linguistiques. Il réintroduit, au cours de l'allocution dans laquelle il avait évoqué l'échec du lancement de l'étude des langages gestuels dans le groupe d'études sémio-linguistiques, son intérêt pour une sémiotique des pratiques (« comportements somatiques et gestuels »). Surtout, et c'est la raison principale pour laquelle nous avons repris ici ce propos, il pose la question de la normalisation des formes sémiotiques en termes de temps, en allant de l'émergence (« *Quand ces stéréotypies apparaissent-elles ?* ») à l'identification ou l'autonomisation (« *Quand produisent-elles l'effet de sens comme une pseudo-nécessité, comme une relation fixe ?»).* Or, cette interrogation sur le temps n'est pas à explorer en termes génétiques,

[101] « AlgirdasJulien Greimas mis à la question » in *Sémiotique en jeu : à partir et autour de l'œuvre de A. J. Greimas*, actes de la décade tenue au Centre Culturel international de Cerisy-La Salle du 4 au 14 août 1983. M. Arrivé et J.-C. Coquet (dirs.), Paris-Amsterdam-Philadelphia, Hadès-Benjamins (Actes sémiotiques), p. 307.

mais dans les termes de l'ordre positionnel, c'est-à-dire à partir de l'usage et des relations de fonctionnement que l'on peut élucider dans chaque occurrence-type.

En somme, la méthode d'analyse (hypothético-déductive) que propose la sémiotique greimassienne, fondée sur une lecture saussuro-hjelmslevienne, donne une place tellement importante au temps, qu'elle est conçue comme une étude (déductive) des modes de production (hypothétiques) de la forme[102]. Le temps, omniprésent, résonne comme forme de sens grâce au temps déployé sur deux modalités : le procès (successivités) et le système (contemporanéités).

A propos de l'impossibilité d'une conversion univoque entre niveaux du parcours et de la possibilité d'une solution de nature temporelle, P. A. Brandt attirait la même année l'attention sur le double problème de l'articulation des niveaux dans le parcours narratif, et sur le fait qu'il n'existe pas de lieu pour la représentation des échanges « dont la théorie semble pourtant tout attendre comme point d'attaque structural de l'intersubjectivité ». Et le sémioticien Danois de proposer, comme dans le cas de la « diachronisation du carré » proposée par Floch (cf. supra, Ch2.1), une lecture spatio-temporelle du « carré » car *« la temporalité se superpose à la spatialité : c'est le parcours énonciatif qui se superpose au parcours énoncif »*. La temporalisation succède à la topologisation, la topologisation est esthétique, la temporalisation est éthique. La proposition de Brandt fait ainsi remarquer que l'importance de la conversion est qu'elle est le lieu où la sémiotique pouvait effectivement parler de la valeur d'échange.

On touche ici autant à la formation des identités, au niveau de la théorie, qu'à la méthode de l'analyse et à la construction de la théorie. Si le fondement de la rationalité syntagmatique correspond bien à une topologisation (une syntaxe, qu'elle appelle tour à tour modale, figurative, etc.), l'objectif est d'y déceler une stratégie. Cette relation peut être résumée comme suit :

syntaxe→taxinomie

Autrement dit, pour chaque espace localisé, il faut proposer un modèle qui prévoit les variables possibles ainsi que les articulations hiérarchiquement supérieures

[102] Ibid.

(abstractibilité). Si la topologisation est la procédure pour obtenir les « places » et en déduire une saisie globale, alors il faut la compléter par une *mise en mouvement* de la valeur dans ses articulations avec les autres pratiques. L'articulation entre « chaînes de l'expression » ne peut se faire que par le temps. C'est l'idée sous-jacente à la séparation de Fontanille en « situation cadre » et « situation stratégie » (cf. *supra,* Ch. 2.4). La résonance entre le mode paradigmatique et le mode syntagmatique fait qu'il faudrait, une fois que l'on a construit un cadre de la situation comme énoncé par rapport à l'énonciataire[103], construire un régime temporel dans lequel la stratégie prend sa source. Le cadre constitue donc un objet-actant positionnel de contrôle, le régime temporel en serait un actant transformationnel. Compte tenu de l'intentionnalité directionnelle (de l'orientation temporelle du sens, donnée par le postulat du primat du procès sur le système), il reste à l'exploration sémiotique la mission de décrire la formation de l'actant transformationnel (sous la forme d'un régime temporel) capable de rendre compte de la stratégie et de constituer un *motif* dans l'action. Voici l'importance des stratégies de communication syncrétique, parmi lesquelles Floch a mentionné la synesthésie (même si elle peut, dans son œuvre, ne pas ressembler à la synesthésie que l'on connaît généralement).

Si on accepte l'idée que l'iconicité est une procédure de syncrétisation synesthésique aboutissant à une topologisation, la recherche sur la synesthésie, considérée comme procédure de syncrétisation paradigmatique, devrait pouvoir donner des pistes sur la manière dont la valeur d'échange, l'actant transformationnel, sont conçus. Nous suivons la recherche de Floch en cela qu'elle s'approche progressivement de la gestualité et d'une analyse fonctionnelle. Et nous en arriverons aux formes de vie dans la mesure où celles-ci proposent une jonction de valeurs hiérarchiquement supérieures : celles de l'éthique et de l'esthésie.

[103] Et dans ce cas, c'est parce que l'on considère, par le postulat du syncrétisme, que l'instance de l'énonciation coïncide avec l'acteur sujet de l'énoncé sensible.

5.3.2 La synesthésie et la résonance des formes : articulation de l'objet en milieu intérieur ou expérientiel et milieu extérieur ou de la pratique

Dans l'introduction de ce sous-chapitre, nous avons fait référence aux « étapes principales » de la réflexion flochienne sur la synesthésie. Plus que d'« étapes », nous devrions parler d'« axes » puisque, ici, l'ordre chronologique n'est pas aussi déterminant que la perspective adoptée concernant la pratique. Qu'il s'agisse donc d'étapes « paradigmatiques » (au sens de Kuhn et non pas de Hjelmslev) ou bien de phases d'un processus, nous en distinguons trois, selon leurs aboutissements respectifs. La première commence avec le « manifeste » pour une sémiotique visuelle[104] et les hypothèses issues de l'analyse de la couleur dans le roman *Sur les falaises de marbre* d'Ernst Jünger à la fin des années 70. Elle s'étend jusqu'à la proposition des sémiotiques syncrétiques, dont le programme est posé en 1983. La deuxième va de la réflexion sur l'iconicité à propos de l'analyse de la photographie de Doisneau (1982) jusqu'à l'étude des usagers de mobilier dans « Du bon usage de la table et du lit » (1990) ou « La maison d'Epicure » (1995). La troisième va de l'approche sémiotique du matériau (1984)[105] à l'étude sur l'Opinel (1995), en passant par l'analyse des « sonates peintes » de M.K. Ciurlionis (1985)[106].

Il faut signaler à ce stade que la définition de la synesthésie de Floch est problématique en cela qu'elle ne concerne pas au premier titre l'émotion produite par l'objet d'art ou le fonctionnement simultané de plusieurs ordres sensoriels phénoménologiques, mais plutôt des articulations entre niveaux de systématicité de la pratique régis comme une intentionnalité de construction d'une identité[107].

En ce sens, les trois axes que nous avons distingués pour l'étude de la synesthésie chez Floch rendent compte de trois perspectives possibles pour approcher l'articulation

[104] J.- M. Floch, *op. cit*., 1978.

[105] « Pour une approche sémiotique du matériau » in *Espace : construction et signification*. *Sémiotique de l'Architecture*. Actes du 2ème colloque de sémiotique architecturale, Paris, Editions de la Villette, 1984, pp. 77-84.

[106] « Vie d'une forme : approche des sonates peintes par MK Ciurlionis » in *Exigences et perspectives de la sémiotique* (H. Parret & H. G. Ruprecht, éds.), Amsterdam, 1985, p. 583-592.

entre niveaux de l'expérience pratique : la première, qui est la plus théorique, organise l'étude de la « figurativité » ou d'une iconicité qui ne conçoit pas la représentation comme une connotation référentielle mais dans un sens réflexif (c'est a dire dans le syncrétisme entre sujet de l'énonciation perceptive et actant sujet de l'action). Dans le programme flochien, l'iconicité est comme nous l'avons dit une procédure de syncrétisation syntagmatique et la synesthésie, une procédure paradigmatique. Cette étude se fonde sur l'hypothèse du semi-symbolisme comme *forme/lieu* particulier de la signification. Dans le cas de cette approche qui se veut respectueuse *« de l'immanence et de la pertinence de la forme »*[108], les types de « langage » ne peuvent pas être pensés par rapport au référent ou aux organes de la perception, puisque ce sont des distinctions *aprioriques* et référentielles, mais ils seront des aboutissements d'étape dans la construction de la sémiotique générale. Les deux branches de ce programme conduisent à la construction d'un répertoire de sémiotiques-objet (procédures de syncrétisation) et à l'intégration du sens résonant entre les parties pertinentes de l'objet dans une intentionnalité énonciative respective (stratégies de communication syncrétique).

Dans ses élaborations théoriques ultérieures, Floch propose deux formes de syncrétisation à partir de l'analyse des usages, la première du point de vue de l'usager, qui donne lieu à une systématisation de valeurs d'usage, et la seconde du point de vue de l'objet, qui donne lieu à un usager-type.

Dans le chapitre 2, nous avons évoqué l'œuvre de Floch par rapport à deux de ses productions parmi les plus populaires : l'axiologie de la valeur (styles de vie) et l'étude des composantes de l'objet (cf. *supra* Ch. 2.2). Ainsi, le carré de la valeur et les composantes de l'objet constituent deux pôles de projection de l'expérience esthésique à partir du rapport sujet-objet, ainsi que deux suggestions pour une approche sémiotique du design —et c'est là qu'elles touchent de plus près notre propos. En révisant la manière dont chacune de ces approches procède, c'est une typologie des modes d'articulation entre niveaux (collectifs) de la pratique qui se dessine.

---

[107] Pour comprendre cette utilisation de la synesthésie, il faut se référer au texte flochien, notamment dans l'entrée « synesthésie » du DRTL 2.

[108] J.-M. Floch, « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation », *op.cit.*, p. 4.

5.3.2.1 Du sujet à l'objet, des pratiquants vers la pratique : articulation de l'objet en milieu externe et topologique de la valeur/fonction

§1. Nous avons dit que la deuxième étape de l'étude sur la synesthésie part de l'analyse de la photographie de Doisneau. C'est en effet dans ce texte que Floch situe la synesthésie comme étant une procédure de syncrétisation *paradigmatique* face à l'iconicité qui, elle, est une procédure *syntagmatique*. Qu'est-ce que cela veut dire ? Que si les processus de figurativisation (ou d'iconicité) sont construits comme un procès, alors la synesthésie est une articulation fonctionnelle.

§2. Pour comprendre ceci, distinguons les différents mouvements de la recherche. Tout d'abord l'analyse de « Fox Terrier sur le Pont des Arts » a été reprise dans *Les formes de l'empreinte*[109]. Elle y apparaît dans le cadre d'une réflexion sur la photographie au cours de laquelle J. M. Floch réfléchit à la diversité des pratiques à travers la distinction de différentes approches de la photographie : chez certains, elle est une fin en soi, mais chez d'autres, elle fonctionne comme un moyen. D'autres encore s'en servent comme d'une technique et d'autres, enfin, comme d'un loisir. Ces approches de la pratique photographique, inspirées partiellement de la sociologie de P. Bourdieu[110], sont systématisées dans un carré sémiotique qui tire, à partir de ces manières d'approcher la pratique photographique, les valeurs auxquelles elles sont conjointes. Ce sont les valeurs « mythiques », « pratiques », « utopiques » et « critiques » que nous avons vues dans le chapitre 2, utilisées par Floch pour décrire les publics de RTL (dans la « Lettre aux sémioticiens de terre ferme », mars 1986), les valeurs associées à l'automobile dans la publicité pour Citroën (« 'J'aime, j'aime j'aime…' » in *Sémiotique, marketing et communication*, 1990) ou les types de voyageur dans le métro (« Êtes vous arpenteur ou somnambule ? » dans *Sémiotique, marketing et communication* et « L'arpenteur et le somnambule » dans *Urbanismes et architecture,* n° 237, 1990).

[109] *Brandt, Cartier-Bresson, Doisneau, Stieglitz, Strand : Les formes de l'empreinte,* Périgueux, Pierre Fanlac, page 17.

[110] *La photographie, un art moyen*. Paris, Les Editions de Minuit, 1965.

C'est à partir du lien « intratextuel »[111] entre l'analyse sur Doisneau et cette typologie de pratiques photographiques que se construit une forme d'articulation « synesthésique » allant, dans ce cas, d'une pluralité de pratiques à une individualité intentionnelle. Dans les cas étudiés, cette forme d'articulation se présente sous au moins deux modalités différentes débouchant sur deux formes d'actantialité en raison de leur complexité stratégique (modalisation et intégration dans une instance plus ou moins abstraite du discours).

D'une part, dans le cas des publics de RTL, dans l'analyse sur les usagers de la RATP et dans les publicités automobiles, l'analyse part de la description de pratiques anonymes et individuelles mais considérées comme généralisées. Par cette itération, les pratiques peuvent être attachées à une catégorie de *valeur/fonction* qui permet de déduire un type d'usage qui devient le trait distinctif de l'actant abstrait des régularités constatées. D'autre part, dans *Les formes de l'empreinte* », les usages-type sont mis en rapport non plus avec des acteurs anonymes qui constituent l'actant abstrait d'un type d'usager, mais avec les acteurs connus (figures) : Brandt, Cartier-Bresson, Stieglitz, et Strand.

Ces actants déduits se trouvent à différents niveaux de syncrétisation et leur nominalisation en est un élément déterminant. Dans les termes de Coquet[112], l'actant /*usage→usager*/ est un quasi-sujet, alors que l'actant /*usage→œuvre*/ des photographes est un Sujet à part entière, une énonciation accomplie du fait d'une intentionnalité (stratégie) « traçable ». Cette forme de synesthésie, cette « topographie » comme l'appelle Floch[113], consiste à instituer une pratique —objet hétérogène par son origine— en une régularité ou itération, forme homogénéisée à partir de la résonance de traits des pratiques individuelles entre elles.

---

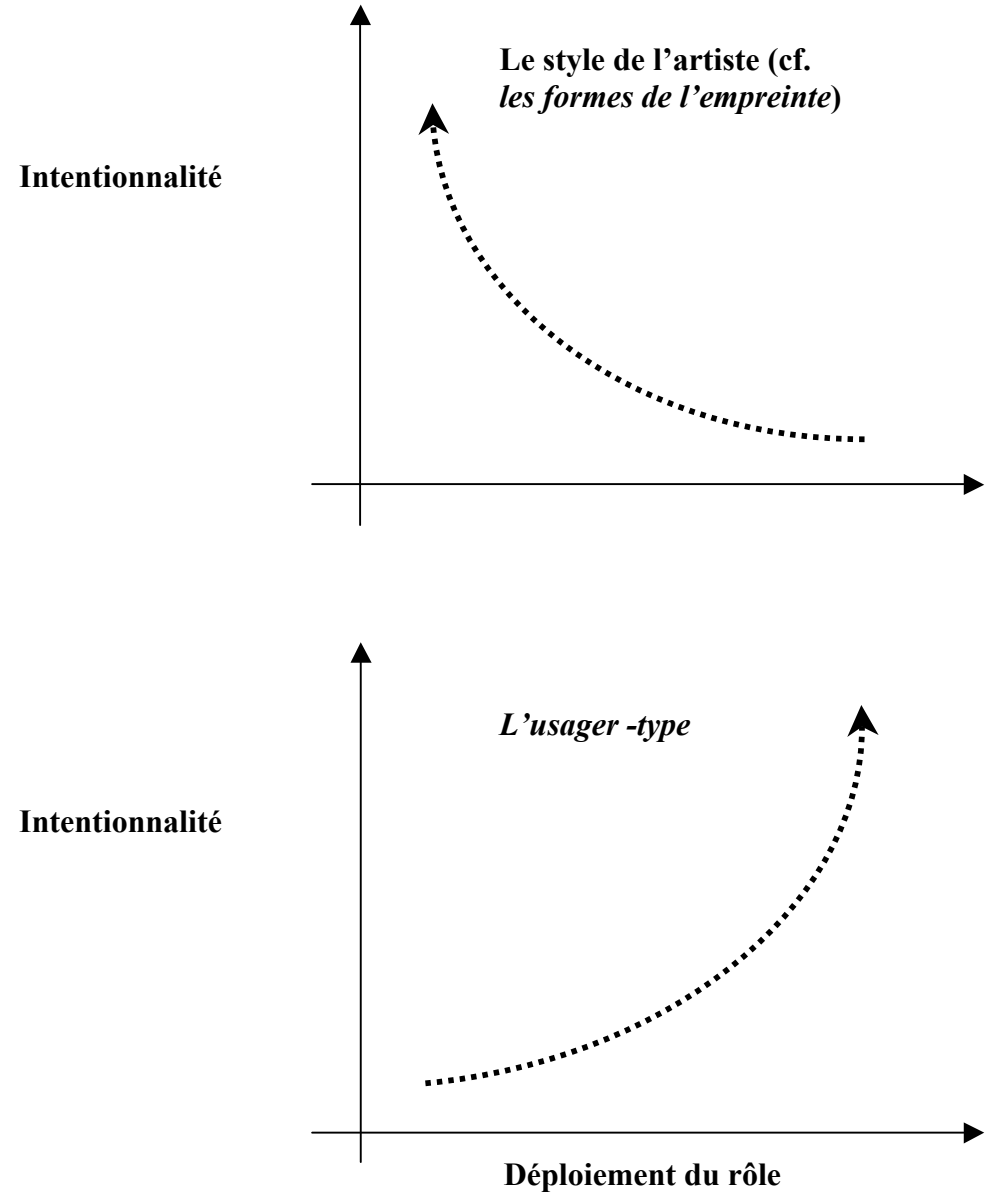
[111] Nous reprenons à L. Ruiz Moreno le concept d' « intratexte » pour illustrer l'idée que l'œuvre d'un auteur peut être considérée comme un seul texte. Dans la première partie, nous avons écrit Texte avec un « T ».majuscule pour différencier cet usage du mot. Pour un compte rendu en français, v. X. Arias G., *Nouveaux actes sémiotiques* N°98, 99, 100. Presses Universitaires de Limoges, 2005, p. 77-84.

[112] J. -C. Coquet, *La quête du sens*, Paris, PUF, 1997.

[113] Floch, *op. cit., ibidem.*

Dans le premier cas, l'objet (la pratique) donne lieu à un Sujet (l'usager-type). Dans le second, la figure d'objet donne lieu à un Objet (l'œuvre). L'itération des pratiques subit une redondance, résonne donc à son tour en une forme d'énonciation dont la composante stratégique ou intentionnelle sera plus ou moins importante. Dans ces cas, les variations donnent lieu aux formes de l'énonciation que l'on connaît généralement comme *style* (chez l'artiste, haute intentionnalité dans un rôle individuel) *ou type* (d'usager, faible intentionnalité à partir d'un rôle extensif).

FIG. 6 : INTENTIONNALITE ET « STRATÉGIE SYNESTHÉSIQUE » : DES PRATIQUES AU SUJET



5.3.2.2 Du sujet au Sujet ou de la pratique-figure au régime temporel comme actant. Transformation de la fonction

§1. Plus tard, le « carré sémiotique de la valeur » a été utilisé par Floch dans un tout autre sens encore : c'est le cas dans « Du bon usage de la table et du lit » (*Espaces du texte*, 1990) et « La maison d'Épicure » (*Identités visuelles*, 1995). Dans le premier cas, l'axiologisation est associée à un *âge de la vie* (la vie en couple, la formation d'une famille…) alors que dans le second cas, les noms des photographes de *Les formes de l'empreinte* ont été remplacés par des marques de mobilier destiné plus ou moins au grand public (IKEA, Habitat). Voici donc deux formes d'articulation entre pratiques par rapport au site de leur « syncrétisation » : les pratiques collectives donnent lieu à un régime temporel et, enfin, à un paradigme d'objet alors que l'association des valeurs et des marques permet de déduire des manières de faire, des pratiques.

Par rapport à la première modalité, allant d'une catégorie hétérogène (les pratiques photographiques) à une énonciation, cette seconde forme de résonance de sens entre pratiques fait passer d'une catégorie *homogène* (un âge de la vie, une marque) à la caractérisation de pratiques *diverses* constituant des styles de vie.

Cette seconde forme d'articulation a en commun avec la première d'établir une fonction *unilatérale* (cf. *supra* §5.1.3.4) entre le sujet déduit de la pratique et l'objet auquel les différentes pratiques donnent lieu. L'ordre positionnel correspondant à cette forme d'articulation peut être schématisé comme suit :

pratiques/(sujet) → Objet

D'un autre côté, si le rapport à un régime temporel est évident dans le cas de « Du bon usage de la table et du lit », nous estimons que l'axiologisation des pratiques des usagers est bien le fait d'un régime temporel d'un autre ordre et que c'est cette différence entre régimes qui commande la topologisation actantielle de chacune des énonciations. En effet, dans les types d'usagers anonymes, il y a une temporalité « nécessaire » dans le sens où une valorisation mythique est le fruit d'une expérience plus importante (longue) que celle de la valorisation pratique (qui reste, elle, comme un

rapport pouvant être qualifié d'immédiat ou de premier degré à l'objet). Les différentes positions du carré n'ont pas le même rapport d'« expertise » et c'est cela qui fait de cette axiologie une axiologisation, ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre 2. En somme, sur l'axe de recherche allant de l'analyse sur Doisneau jusqu'à *Du bon usage de la table et du lit*, la synesthésie est entendue comme un rapport entre les pratiques au niveau individuel comme objet résultant de la syncrétisation des pratiques collectives dans quelque chose que l'on pourrait appeler des « styles énonciatifs ». Ces différents styles sont syncrétisés à deux niveaux de profondeur, selon deux modes de « topologisation » (entendus comme des régimes spatio-temporels) et leur degré de figurativité (le nom des artistes et la marque sont des figures, les usagers types et les régimes temporels sont des objets moins « iconiques »). Nous appellerons *résonance externe* le type d'itération entre pratiques qui consiste en la construction d'un type de pratique à partir d'un style d'usage. Elle fonctionne comme une axiologie de niveau stratégique (styles énonciatifs) fondée sur des régimes temporels.

5.3.2.3 De l'objet au sujet : articulation de l'objet en milieu interne et topologique esthésique

§1. C'est dans la continuité totale avec « Du bon usage de la table et du lit » que Floch désigne l'Opinel comme le couteau du bricoleur dans *Identités visuelles* : c'est effectivement dans l'article sur le mobilier qu'il vient au thème des « *gens qui se savent frustes et se veulent laborieux* »[114]. En 1990, cet énoncé fait référence à l'usage du carré sémiotique par des concepteurs et marketeurs (un outil *« bien ancien mais économique et finalement pas si mal designé »*[115]). En 1995, il est utilisé pour nommer l'usager invisible d'un couteau peu sophistiqué. Le texte de 1990 est présenté comme « une approche possible du design » ; celui de 1995 concrétise celle-ci en proposant l'étude de la syncrétisation actantielle (*« assurer la composante discursive de l'objet »*, dit-il) comme étant une des « tâches essentielles » du design.

§2. Dans *l'analyse de l'Opinel* par ses « composantes », l'objet en lui-même est entendu comme une syncrétisation de plans et de valeurs qui informent une pratique

[114] J. - M. Floch, *Identités visuelles*, *op. cit*., p. 207.

[115] Idem.

particulière. Par exemple, le couteau suisse appartient par ses caractéristiques à une pratique polyvalente pour laquelle il possède une configuration composite, alors que l'Opinel est un outil afférent à une pratique spécialisée : le travail de la matière, plus précisément du bois, un certain niveau d'expertise. C'est à partir de la caractérisation de cette pratique instituée à partir de l'objet que l'analyse déduit un sujet-usager. En cela, cet axe de recherche propose une articulation de pratiques allant de l'objet au sujet. D'un point de vue méthodologique, il s'agit, en somme, d'articuler des niveaux de l'expérience pratique en des composantes — constituant en cela des « fonctifs »— d'une identité non plus « visuelle » mais pratique pour arriver à la construction du rôle thématique de l'usager. Ce cas est l'inverse du précédent puisque c'est par l'objet qu'on arrive à un Sujet, à un « usager idéal » pour paraphraser Eco. Si dans le cas précédent nous avons suggéré que l'ensemble systématisé des pratiques (dont une schématisation possible est le carré de la valeur) constitue le *milieu externe* de l'objet, dans ce cas-ci, la systématisation de la praxéologie de l'objet devrait aboutir à la caractérisation de l'objet en *milieu intérieur*. Il s'agit d'une sorte de *résonance esthésique* entre la forme de l'outil et le corps de l'Usager. « Résonance » car les composantes de l'objet fournissent des bribes de contenus fonctionnant comme un écho ou, mieux, comme une *empreinte*, une trace du geste laissée par un usage si intense que son sujet est devenu un *expert*. C'est ainsi que l'analyse de l'Opinel apporte les éléments pour faire d'une manifestation (le couteau) un plan de l'expression.

§3. Il existe aussi un lien fort entre « Du bon usage de la table et du lit » et « le couteau du bricoleur » en ce qui concerne la temporalité comme actant positionnel de contrôle. Dans le cas du mobilier, la figure des âges de la vie donne lieu à de véritables *paradigmes* d'objet : le régime des objets du célibataire est distinct du régime de ceux de la famille, non seulement comme un constat banal mais aussi comme une construction actantielle de l'espace et comme contenu que la marque peut véhiculer. Dans le cas de l'Opinel, ses « composantes » rendent compte des trois éléments composant les régimes temporels de l'énonciation qu'il représente, même si la syncrétisation de ces régimes ne se situe pas au même niveau d'abstraction. Ainsi, la composante configurative de l'Opinel évoque les constats temporels suivants :

- Les figures de l'usage ont résonné en donnant sa forme « ergonomique » à l'objet ;

- La technique fait résonner réflexivement les gestes de l'usager dans une forme matérielle ;

- L'objet et le sujet déduits de la relation d'usage dont l'Opinel est la manifestation portent une longue *histoire expérimentale*.

En somme, les deux propositions pour une articulation des niveaux de l'expérience pratique se fondent sur une base temporelle spécifique et peuvent être articulés. En effet, l'axiologisation proposée par Floch peut être lue comme un processus puisque, comme nous l'avons dit, une valorisation « mythique » est une position impliquant une antériorité —disons, une expérience d'objet au cours de laquelle la « mythification » a pu prendre forme— plus importante qu'une valorisation pratique. Les deux topologisations proposées (milieu externe et milieu interne de la composante pragmatique du discours) sont articulables comme un processus d'appropriation de l'objet[116] : si l'on prend le rôle thématique du « bricoleur », il possède une aspectualité durative qui n'est pas celle du couteau de survivance, figure thématique dans laquelle se situe le couteau suisse. Dans tous les cas, la construction du rôle thématique par l'objet est une forme de topologisation spécifique à l'objet.

Nous faisons l'hypothèse qu'une approche du design à travers la sémiotique, et éventuellement celle que Floch décrivait comme assurant la composante discursive de l'objet », concerne plus concrètement la gestion de ces différents régimes temporels (milieu interne/milieu externe) et la construction d'une réflexivité cohérente. En ce sens, un des apprentissages que l'on peut tirer en dernière instance des propositions stratégiques de Floch est la définition des pôles de normalisation de l'expérience (construction de l'identité) et le rôle des régimes spatiotemporels de la pratique en instances de contrôle. Ce qui, dans une première époque du projet d'articulation du plan

[116] On pourrait même tenter d'inverser l'analyse en plaçant l'Opinel sur le pôle des valeurs ludiques, alors que le couteau suisse le serait sur le pôle des valeurs pratiques. Le Laguiole se situerait dans les valeurs mythiques et le couteau-Thiers sur le pôle critique. Cela sans prendre en compte les marques puisque celles-ci, considérées dans leur rôle actantiel, modifient la charge modale de l'objet.

de l'expression, aurait pu être entendu comme topologisation énonciative locale et globale.

§3. Par rapport à l'objectif posé par la sémiotique de participer à la construction de l'objet des disciplines, on pourrait avancer que l'articulation des pratiques, telles qu'elles ressortent de la réflexion sur la synesthésie chez Floch, indiquent que cette configuration type d'usager/identification de l'objet correspond au plan de l'expression du design entendu comme pratique sémiotique ; l'articulation des pratiques entre la pratique individuelle et le type d'usager constitue son plan du contenu. Il faudrait désormais mettre une deuxième compétence de la sémiotique à profit en ce sens : comment transposer ou « traduire » cette articulation sémiotique en des éléments opérationnels pour les designers ?

Nous avons inclus l'analyse des « sonates peintes » par M. K. Ciurlionis dans le champ des réflexions flochiennes apportant des éléments pour l'articulation des niveaux de la pratique. Dans ce cas, en effet, on touche à une troisième forme d'articulation des niveaux de la pratique se situant dans un discours individuel (comme dans le cas de la *pratique photographique de* Brandt, Cartier-Bresson Doisneau). Cette fois-ci cette articulation concerne plusieurs pratiques *instituées* : celle des « sonates » (figure portant sur un signifiant à priori « sonore ») et celle de l'objet d'analyse, les tableaux appartenant à la peinture — dont le signifiant est a priori « visuel ». Floch appelle cette forme d'articulation pragmatique une « sémiotique symbolique synesthésique ».

Ce type d'articulation nous paraît concerner de manière différente les régimes temporels tout comme le problème des formes de vie, que nous avons évoqué dans le chapitre 2 et qui nous paraît toucher le niveau « le plus haut » de l'instance du discours, donc le niveau « idéologique ». C'est en raison de cela que nous finirons ce chapitre en révisant la problématique des formes de vie du point de vue de l'esthésie.

Quoi qu'il en soit, la recherche sur Floch explore trois modalités d'articulation de la pratique, applicables à une recherche sur le design (espace, objet, texte):

1. Celle de la construction de la composante discursive -appropriation pragmatique.

2. Celle de la constitution d'un régime temporel avec les marques (institutionnalité) et âges de la vie -appropriation sociale.

3. Celle de la transformation de la compétence par expertise -donnant lieu à une forme de valorisation.

Enfin, une quatrième modalité d'articulation entre pratiques est possible si l'on considère le cas des sonates peintes. Cependant, cette articulation se trouve au niveau général de l'idéologie (ou d'une sorte de paradigme culturel, si l'on peut dire), soit comme une sorte de « condensation » de contenus que la sémiotique greimassienne a associée à la notion de « formes de vie » de Wittgenstein, soit en amplifiant un réseau intertextuel pour la recherche dans le design, car la théorie de la correspondance entre les arts est bien une idée qui est née avec le design comme pratique créative. Nous évoquerons cette amplification du réseau intertextuel sémiotique-design à la fin de cette partie. A présent, nous abordons la question laissée en suspens dans le chapitre 2 de la place des *formes de vie* dans l'économie générale de la sémiotique.

5.3.3 Résonance sensorimotrice, alternance et transformation : formes de vie et style gestuel

§1. À partir des deux apports « phare » de J.M. Floch (le « carré sémiotique » de la valorisation des objets et l'analyse de l'Opinel par ses composantes), nous avons identifié deux formes d'articulation de niveaux pratiques ayant comme point en commun une résonance temporelle syntagmatique. Nous avons aussi remarqué le décalage existant entre la conception habituelle de la synesthésie et la première approche que Floch en a faite (années 80), en la définissant comme une « procédure de syncrétisation paradigmatique ». Si, dans le discours courant, la synesthésie est un phénomène essentiellement individuel, les articulations expérimentales proposées par Floch concernent toujours la pratique associée à des figures d'actants collectifs : les âges de la vie, la photographie comme pratique sociale, les arts. Nous allons maintenant nous pencher sur une nouvelle forme d'articulation entre niveaux de la pratique dont le statut reste à clarifier en sémiotique, tout autant qu'elle semble porteuse pour l'exploration du

sens relatif aux objets, et plus particulièrement, aux objets du design : c'est la notion de forme de vie.

J. Fontanille a relié récemment la problématique des régimes temporels à celle des formes de vie[117]. Floch, quant à lui, utilise le terme de « vie d'une forme » pour définir une expression de la correspondance entre les arts, alors qu'il utilise l'idée de « style » ou de « style de vie » pour se référer à l'articulation d'éléments du discours aux éléments du plan de l'expression, qui *résonnent* dans les différentes rencontres entre sujet et objet. Le style est pour lui l'aboutissement d'une construction sémiotique de l'identité (cf. *Identités visuelles*). Cet aboutissement est très proche de la notion de « condensation » par laquelle Fontanille et Zilberberg expliquent la forme de vie.

Dès le chapitre 2, nous nous étions interrogée sur le fonctionnement de la notion de *forme de vie* comme « condensation ». Désormais, pour articuler notre réflexion sur le projet de la figurativité II, l'iconicité ou les processus de figurativisation et la somaticité, les langages gestuels ou la sensorimotricité, il nous faudra trouver des moyens de décrire la régulation entre niveaux de la pratique à la fois sur un plan individuel et temporel. Pour ce faire, nous allons revenir au problème de la notion de forme de vie dans le but d'interroger le rapport du geste avec les régimes temporels, si l'on considère, comme nous l'avons fait, que le geste, par sa composition spatio-temporelle pourrait finalement constituer un actant de contrôle —et par conséquent, un élément des « niveaux de pertinence » du plan de l'expression.

5.3.3.1 La forme de vie et la pratique : résonance paradigmatique de continuité (des actes aux jeux du langage) ou de rupture (l'expérience innovante) ?

§1. Dans le deuxième chapitre, nous avons fait référence à la notion de *forme de vie* comme un lieu non éclairci de l'articulation de la dimension éthique et esthétique du discours. Le problème dans cette notion provient de son attachement à deux dimensions quantitatives différentes. Dans une des optiques, une forme de vie est l'expression d'une « condensation », idée posée par Greimas et reprise par Fontanille et Zilberberg pour

[117] J. Fontanille, « Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation » in *Nouveaux actes sémiotiques*, n°104-105-106, Limoges, Pulim, 2006, 214 pp.

évoquer une résonance de sens allant de l'expérience à sa syncrétisation dans les « jeux du langage » du second Wittgenstein. Pour l'introduire dans les termes de notre discussion actuelle, il s'agirait d'une résonance des formes de l'expérience allant des actes partagés jusqu'à l'institution langagière. L'autre perspective fait référence à l'idée de notion « limite » autant qu'à l'article sur le beau geste dans lequel Greimas donnait une inflexion différente à la forme de vie, davantage entendue comme émergence du sens, en rupture avec la doxa.

En effet, dans l'article « le beau geste », Greimas démontre que l'éthique peut être une invention du Sujet et non plus dépendre d'un jugement cognitif mais d'une séquence passionnelle, car la forme de vie fait d'une modalité du faire une modalité de l'être, mouvement qui est *« à l'origine de la syntaxe narrative de tous les effets de sens passionnels »*. Le beau geste serait une forme de vie en cela qu'elle exerce, au même titre que le poème, une *déformation constante*, apparaissant comme un style (de vie). Greimas cite Camus en ce point pour dire que le beau geste est *« l'expression d'un sentiment profond qui colore en permanence la vie tout entière »*, qui n'est pas cognitive mais sensible, mais qui s'applique sous la forme d'un ordre moral individuel. Par l'expression de cette déformation constante, la forme de vie devient un nouvel objet de type semi-symbolique, à côté des poèmes et du visuel, comme une union de l'éthique et de l'esthétique. Un savoir faire devient une manière d'être et par extension, le signe d'un style de vie qui n'est plus jugé par la réalisation d'un programme.

§2. Rappelons un des exemples analysés : dans la ballade *Der Handschuh* de Schiller, le personnage de Cunégonde demande à son soupirant, le chevalier Delorges, de lui prouver son amour en allant récupérer dans l'enceinte aux fauves le gant qu'elle y jette. Si l'on prend un usage établi[118] comme une norme ou séquence potentielle à actualiser, le personnage du chevalier Delorges —auquel le programme est proposé comme une injonction[119]— devrait « logiquement » obéir au dessein de la belle et lui ramener son gant, afin d'obtenir le dû d'un amour aussi brûlant. Or, celui-ci accomplit le

[118] Dans une sémiotique pragmatique, les gestes et autres séquences de comportement ont le statut de figures d'usage, ainsi que la notion de *monde naturel* telle que Greimas l'a proposée en 1968.

[119] Une injonction est un devoir donné par la conjonction que constitue un rôle thématique fonctionnant dans un cadre axiologique donné, qui est celui des us et coutumes ou des rôles thématiques dont les acteurs sont investis.

programme dans sa première partie mais dans la deuxième, il le rompt : il va récupérer le gant, mais au lieu de se faire « payer » en amour l'audace accomplie, il jette au visage de la belle le gant en lui disant de se garder ses remerciements.

Ce geste est considéré comme un « beau geste », pourquoi ? Si on opère un gros raccourci et on enlève toute la poétique du récit, on dira que cet acte est qualifié de *beau* en cela qu'il actualise un ordre supérieur puisque le système de valeurs (justice) qu'il mobilise est plus universel que celui qu'il aurait simplement réalisé dans une séquence *normale* (un système d'ordre actantiel inférieur en cela qu'il se limite pour le chevalier à faire plaisir à sa dame : l'action reste limitée à l'ordre des acteurs). Par son geste de rupture, le chevalier prend une position « critique » ou de distanciation par rapport à son Objet naturel (relatif à son rôle thématique), dans ce cas, gagner les faveurs de la dame en lui faisant plaisir, par exemple en lui permettant de récupérer un *bien* qu'elle a perdu. La perte du gant de la belle étant occasionnée artificiellement (et surtout, portant une proximité évidente avec une pratique hors contexte : le commerce), cette séquence peut être interprétée soit en thématisant la perte du gant comme un artifice relevant d'un caprice (une envie injustifiée), soit en la thématisant comme un défi, ce qui rend la belle agent de la perte (action par laquelle elle se reconnaît aussi comme étant l'anti-sujet du chevalier). La jonction entre ordre esthétique et éthique est complétée par un effet d'iconicité : le geste du chevalier ressemble initialement à une séquence canonique d'accomplissement de la volonté de la belle, sauf qu'une séquence gestuelle, dont les corps sont les actants, actualise la rupture et l'accomplissement du chevalier en sujet, et de la belle en antihéros.

Ce fonctionnement « ruptural » et de changement de niveau d'opération est encore plus clair dans le deuxième exemple cité : un riche financier se penche pour rechercher une pièce qu'il a égarée et un autre personnage (dont on sait qu'il est un dandy, M. d'Orsay) se penche aussi pour l'aider, en enflammant un billet pour éclairer la scène[120]. Ce n'est pas seulement, comme Greimas le disait, l'affirmation d'un sujet et de sa morale personnelle en opposition à une moralité sociale, c'est l'instauration du sujet, par son faire, en Destinateur de la moralité sociale : ces gestes donnent à voir le défaut

[120] *Op. cit*, p. 26.

éthique d'un usage social donné. De plus, dans le deuxième cas, on n'a pas affaire à un usage établi, mais la pratique de référence se trouve syncrétisée dans la figure-rôle thématique du dandy. On se trouve face à un niveau de construction actantiel supérieur à celui de la topologisation de l'énonciation que nous avons identifié dans le cas de l'iconicité (cf. *supra*) et, cependant, c'est toujours par le corps du sujet que passe l'actantialisation.

§3. Par rapport à l'idée wittgensteinienne des « jeux du langage », il nous semble que la notion de *style* intégrée par Floch à la construction d'une énonciation–identité est plus « sémiotiquement compatible », plus adaptée à la continuation de la recherche sur la « discursivité », la « figurativité » —construction du plan de l'expression— et, plus largement, sur les formes symboliques. En revanche, la tentative de lecture faite par Greimas dans l'essai sur le beau geste apporte une différence intéressante pour approcher cette notion dans son caractère d'articulation « de l'éthique et l'esthétique » (cf. p. 21). Nous avons affaire, en réalité, à deux formes de vie. La première est considérée comme une « condensation », proche de l'idée de « jeu du langage ». La déformation constante qui est expression d'une identité nous a paru traitée de manière plus pertinente dans la discussion sur la syncrétisation par Floch. La seconde est une lecture de la forme de vie comme *rupture et actualisation individuelle de la norme d'usage*, celle-ci pouvant être plus ou moins figurativisée dans une pratique.

Il est important de noter à ce stade la difficulté de définir une « déformation constante » en même temps que de considérer qu'il s'agit d'une *différenciation* ou rupture par rapport à la moralité sociale. Ce serait comme prétendre qu'identifier un « type » équivaut à faire des éléments de ce type des objets atypiques par rapport à un ordre reconnu et apriorique connu comme la morale sociale. Pour cette raison, on associera l'idée de « déformation constante » au style de vie et on le différenciera, de l'acte de rupture de la norme morale collective —par exemple dans la figure du beau geste— à l'instauration du sujet en destinateur, par la caractérisation de leurs formes de résonance du sens respectives : d'une part, condensation (le syncrétisme est le fait de l'observateur), d'autre part, rupture (le syncrétisme est le fait du sujet de l'action). Greimas note que c'est parce qu'il est contraire à la norme que le beau geste est éthique

et non pas moral, en prenant appui sur la distinction faite par P. Ricoeur entre ces deux concepts[121].

En quoi un objet littéraire comme *Der Handschuh* concerne-t-il notre interrogation sur la sensorimotricité et la résonance des formes, qu'elle soit circonscrite comme le problème de la syntaxe figurative esthésique ou bien de la profondeur discursive ; de l'articulation ou syncrétisation résonante entre niveaux de l'expérience ? En nous plaçant toujours à l'intérieur d'une pratique et en construisant son « identité » progressivement à travers l'analyse des constructions axiologiques (image de ce que nous avons appelé « la résonance des formes »), il nous semble que la forme de vie, telle qu'elle est illustrée dans l'exemple du « beau geste », comporte un triple apport :

1. Elle alimente l'idée d'un substrat sensible pour l'action : c'est dans la séquence « somatique » que se définit le changement de niveau du système de valeurs qui est en jeu. C'est par la référence au sensible et, qui plus est, au somatique que se situe, au fond, la possibilité du changement de niveau de pertinence.

2. Elle illustre un nouveau régime temporel instaurant un actant transformationnel de contrôle : le *geste* transforme le statut de l'actant.

3. Elle propose une lecture du fonctionnement « éthique » de l'innovation, à articuler avec la suggestion flochienne selon laquelle la conception d'objets dans sa pratique dédiée (le design) prend la forme d'une éthique esthétique de l'objet - sa mission étant *par conséquent* de prendre en charge la « composante discursive » de l'objet.

Comment assure-t-on « la composante discursive de l'objet » ? Avant même cette question se pose celle de savoir comment est constituée cette « composante discursive ». Autrement dit, quelle est l'image de la discursivité à travers les différentes « couches » que nous avons parcourues tout au long de ce chapitre (la topologie de l'objet à cette hauteur des recherches) ?

[121] *Op. cit.,* p. 28.

5.3.3.2 Formes de vie et objet : résonance par condensation, émergence de la forme-type

§1. Nous ne pouvons pas ignorer la connotation « vitaliste » de la dénomination « forme de vie ». Il nous semble cependant que, avant de fonctionner comme une référence à Wittgenstein (puisque le lien tendu vers celui-ci est ténu), le nom de forme de vie est à lire à partir de la notion de monde naturel (Greimas, 1968). En effet, c'est dans le monde « naturel » de la culture que les formes de sens évoluent, qu'elles ont une vie. C'est donc dans ce « monde », naturel pour l'homme, que les formes de sens sont des formes de vie. Enfin, si l'on prolonge l'idée d'une lecture intertextuelle de ce nom, nous ne manquerons pas de noter le lien d'inversion qu'il a avec le titre « vie d'une forme », c'est-à-dire avec l'analyse par Floch des sonates peintes de Ciurlionis[122]. Enfin, il est curieux de noter que la synesthésie à laquelle Floch fait référence dans cet essai rend compte d'une articulation entre niveaux de la pratique que l'on pourrait très bien voir comme une résonance par « condensation ».

La question du monde naturel nous rapproche de celle des « composantes » de l'objet énoncée par Greimas dans l'article sur les objets de valeur (paru dans *Langages* en 1973 puis repris dans *Du Sens II*) et popularisée en sémiotique des objets par l'étude de l'Opinel faite par Floch. En revenant sur l'idée avancée dans le chapitre relatif aux « trois composantes de l'objet » d'une manière *économique* de présenter l'analyse, nous pouvons désormais voir que celles-ci sont un raccourci de l'idée de la rationalité syntagmatique, résonant entre niveaux de systématicité de la pratique.

Ainsi que le voyait Geninasca dès 1981, *« chacune des trois composantes retenues participe d'une nature et possède un statut différent. Les composantes configurative et taxique sont à la composante fonctionnelle comme les prédicats qui définissent l'identité du lieu d'investissement, la figure-objet, aux valeurs elles-mêmes qui y sont investies »*[123]. Et l'auteur de la parole littéraire de remarquer que les propriétés que Greimas donnait à

[122] Nous pourrions aussi avancer l'hypothèse intertextuelle que l'usage de « vie d'une forme » chez Floch est associé à l'œuvre de Focillon puisque cet auteur fait partie du réseau intertextuel de l'œuvre flochienne. Le thème des articulations de l'œuvre de Floch avec l'histoire de l'art, avec celles de Soriau, Focillon, Wölfflin constitue un sujet à part entière que nous ne pourrons traiter que sommairement plus loin (chapitre 6), à l'occasion de la discussion sur l'origine du design.

l'automobile concernaient moins le lexème automobile que l'automobile comme figure du « monde naturel ». De la même façon que nous l'avons fait mais par un cheminement tout à fait différent, c'est la temporalité via l'usage et l'histoire qui se retrouvera au centre de la conclusion du linguiste :

> Prendre ainsi en compte des prédicats non-linguistiques, tel l'invariant *a* appartient à l'invariant *b,* n'est-ce pas favoriser le retour d'un référent, honni et refoulé ? Ne serait-ce pas, au contraire, démontrer l'aptitude de la théorie à assumer usage et histoire ?
>
> Lieu de rencontre du sujet et du non sujet, soumises au relativisme culturel et historique, les figures portent témoignage de l'effort sans cesse repris de l'homme pour créer l'univers de son action. Elles ne sont pas les choses et pas davantage le simulacre des choses qui leur préexisteraient. Les grandeurs figuratives correspondent à la manière dont un sujet compétent –capable entre autres de constituer des totalités discrètes- se donne des objets à penser ou à manipuler[124]

Quoi qu'il en soit, nous sommes face à deux formes de résonance de productions de sens portant sur une transformation. L'une axée sur le temps qui *transcende* à travers différents niveaux de systématicité mais qui se maintient « égale » à elle-même : ce sont les *styles*, comme *l'appropriation*, les *âges de la vie* (au fur et à mesure du temps selon la construction, l'institution) ou les figures et les objets des pratiques, par exemple la figure d'une *sonate*.

5.3.3.3 La résonance-rupture et le déploiement de la fonction de l'objet

§1. L'autre forme de résonance porte sur une application individualisante par excellence et elle est entendue comme une « rupture ». Cependant, elle est en réalité l'actualisation d'une séquence « anormale » (inhabituelle) à partir d'un schéma ou d'une chaîne d'expression qui est devenu canonique par itération. Par exemple : la norme sociale établissait qu'au gant tombé d'une dame correspondait l'obligation pour le chevalier de le récupérer et de le lui rendre. La contrepartie de cette action du chevalier (la sanction) serait la grâce de la dame. Dans le récit que Greimas actualise, tout se passe « normalement » jusqu'à ce que le chevalier soit modalisé par une *intentionnalité*

[123] J. Geninasca, *op. cit*., p. 9.

[124] *Ibid.*

individuelle et non plus par celle du *devoir–faire* qui est inhérent à la norme. Avec l'interrogation sur les formes de vie, la sémiotique greimassienne s'attaque autant à la question des *limites du sens* (l'émergence d'une nouvelle forme) qu'à celle, importante pour sa construction, de la possibilité de dépasser l'héritage proppien (cf. *supra*, Ch. 2). En effet, si l'usage des objets et leur sens conséquent s'inscrivent dans une pratique sociale, ainsi que l'a montré l'exemple de la conduite automobile, on n'est pas limité à agir en marge de canons culturels aussi stricts que celui de la qualification en trois temps issue de la mythologie comparée de Propp ; un certain nombre de possibilités d'*innovation* ou de *détournement* sont possibles par « syncrétisme » (au sens de Hjelmslev).

Une troisième piste de travail sémiotique pour le design apparaît ici, couplée à la question de la fonction. Si l'on considère la fonction d'un objet comme un syntagme type, il va de soi que l'on pourra travailler avec les potentialités données par l'interaction entre le corps de l'objet et celui de l'usager. Les régimes d'interobjectivité apparaissent comme actants positionnels, comme « topologisateurs », et les différents régimes temporels (les âges de la vie, les processus d'appropriation, la forme de vie-rupture) comme actants de transformation qu'une sémiotique des objets aurait pour tâche d'explorer. Ainsi, si l'on se réfère à la catégorie supérieure d'appartenance d'une séquence de comportement *x*, on s'aperçoit tout de suite des possibilités qu'elle offre puisque la logique de l'ordre positionnel (la rationalité syntagmatique) laisse voir les potentialités inclues par un syntagme. Ce que nous avons appelé l'alternance syntagmatique / paradigmatique prend ici une dimension nouvelle dans le sens où un lien se tisse entre un syntagme donné et la construction paradigmatique d'un niveau supérieur. Ce n'est pas une question de conversion puisque les niveaux ne sont pas homogènes (cf. *supra*, Ch. 2.4). Cet aspect est particulièrement intéressant pour la sémiotique des objets dans la mesure où l'on touche à la capacité d'actualisation permanente du geste. Au fond, l'intérêt du geste consiste en l'exploration de l'idée que *chaque fois qu'il y a perception, chaque fois le monde recommence*[125].

[125] Nous considérons ici la perception comme une parole, comme une extension de la phrase de Benveniste : « *Chaque fois que la parole déploie l'événement, chaque fois le monde recommence* » (cf. *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 29).

Les phases de cette exploration peuvent être identifiées aux cinq conditions que Greimas propose pour la vérification d'un beau geste[126], toujours en rappelant qu'il ne s'agit pas de produire des beaux gestes, mais de s'interroger sur la construction d'un sujet-Destinateur, sujet réflexif, pour la conception d'objets.

1. **La présence d'un *observateur* :** dans le cas de l'objet construit, ce rôle revient paradoxalement à l'usager, au moins dans un premier temps. Si l'éthique revient à l'objet en tant qu'actant metteur en scène du geste, l'esthétique est le domaine de l'usager.

2. **La totalité du procès est prise en compte**, sans hiérarchisation entre séquences. Si pour le savoir être, le résultat de l'action n'est pas pertinent, en revanche, le geste implique une figurativisation précise du procès et de ses étapes qui peut parfois suffire pour transformer *l'action* en *geste*.

3. **L'autonomisation d'un plan de l'expression** (Comme dans le cas de toutes les sémiotiques « planaires » ou « syncrétiques » comme le visuel ou le poétique). Cette « autonomisation » active la dimension éthique de l'action. Greimas distingue ici une « moralité narrative » qui est l'évaluation du résultat de l'action et une « moralité discursive » qui se fonde sur la « bonne forme » du procès.

4. Puisqu'il relève de la « moralité discursive », le geste instaure **un dispositif sytilistico-aspectuel** composé d'itérations, figures du tempo, figures tropiques, « syncopes et contretemps ».

5. L'aspectualisation génère **la dimension éthique de l'esthétique** : dans l'exemple du gant, elle donne à voir le caractère transitif (et inadapté, du fait du décalage entre le monde de l'amour et celui du marchandage) de l'échange.

Plus tard, Greimas conclura que plus les moyens de l'expression sont réduits, plus la valorisation demeure ouverte. Qu'elle soit interprétée comme loi d'économie de moyens et de gestes, variation sur le thème « less is more » ou bien principe pour le

[126] A. J. Greimas, « Le beau geste », *op. cit*., p. 27.

détournement d'objets, nous reviendrons par la suite sur les conséquences pratiques de cette affirmation dans la conception d'objets.

5.3.4 Pour conclure : topologisation. Le « geste » comme régime temporel, l'actant *à venir* et l'objet du design

§1. Nous avons parcouru plusieurs formes d'articulation entre niveaux de la pratique que nous avons associées à l'idée d'une certaine résonance de l'ordre positionnel ou rationalité syntagmatique de la sémiotique. Dans ce contexte, la sensorimotricité, dont le geste peut être considéré comme le syntagme générique, occupe la place centrale que lui donne la reconnaissance du corps comme siège et opérateur de la sémiose (cf. Fontanille 2004 sur Greimas et Courtés, 1979).

Nous complétons ainsi les questions laissées en suspens dans la première partie de notre recherche. Dans ce sous-chapitre, en effet, nous avons vu que les régimes spatiotemporels possèdent, eux, différents niveaux de profondeur par rapport à leur point d'intervention. Le premier (car immédiat) est la topologisation à partir de l'énonciataire ; le deuxième, l'actorialisation à partir des « disjonctions catégorielles » qui nous informent sur les seuils d'embrayage permettant de faire des interprétations sur la valorisation que le corps de l'actant fait du monde sensible. Le troisième niveau de topologisation est la temporalisation à partir des potentialités gestuelles. Ensuite, ces trois niveaux sont à exprimer en combinaison avec l'idée des niveaux (*strata*) du plan de l'expression : niveau des appréciations collectives (discours-pratique), niveau socio-biologique (techno-morphologie), niveau physique (dont physiologique et *n*).

Comment problématiser le geste dans les termes d'un « actant positionnel de contrôle » ? A travers ce chapitre, nous avons précisé les éléments d'une méthode pour l'analyse des objets non-linguistiques en l'articulant aux problématiques de la sémiotique générale. Ces éléments peuvent être regroupés en trois grandes lignes :

5.3.4.1 Le projet de la figurativité réarticulé

§1. Des « trois » composantes de l'objet aux niveaux du plan de l'expression, c'est la question de la substance qui est reposée en dehors du « tabou » créé par la phrase « *Hors du texte point de salut* »[127] : non plus « *favoriser le retour d'un référent, honni et refoulé* » mais plutôt « *démontrer l'aptitude de la théorie à assumer usage et histoire* ».

La tâche d'une sémiotique des objets s'inscrit dans celle des « sémiotiques syncrétiques », même si le mot n'est plus d'usage. D'ailleurs, si le nom donné aux fonctifs ou aux objets de la théorie change, ce n'est pas le cas de la construction théorique. En effet, cette tâche est la même que celle qui oriente les recherches sur la syntaxe figurative, la sémiotique des pratiques et la recherche sur les régimes spatiotemporels, vingt ans après. D'où l'importance d'intégrer ces objets dans une « *saisie simultanée et rayonnante* » (Floch 1983), si l'on peut dire.

§2. Une première tentative d'articulation de ce propos, sommaire, mais qui organisera notre réflexion sur l'articulation des dimensions de l'expérience pourrait être illustrée comme suit :

[127] Dont, apparemment, l'interprétation aurait été abusive, en sortant de son contexte une phrase dite dans une intention beaucoup moins stricte que ce que la tradition en a fait. En effet, Greimas était dans un cours au Brésil et avait voulu faire une illustration du primat du procès sur le système et du fait que seul un usage attesté est le point d'entrée pour l'analyse sémiotique.

FIG. 7 : PROCÉDURES DE SYNCRÉTISATION ET SYNCRÉTISME DES RECHERCHES A PARTIR DE LA FIGURATIVITÉ II (SYNTHÈSE SÉMIOTIQUE 1983-2004)

Ordre	Paradigmatique	Syntagmatique
Objet sémiotique concerné	« Taxinomie praxéologique : topologisation de l'expérience/usage par rapport à un répertoire de valeurs/expérience.	Syntaxe figurative (avant syntaxe « énonciative ») : « Topologisation de l'énoncé » (segmentation de la manifestation) par rapport au corps de l'actant sujet (avant l'énonciataire).
type	Syncrétisme par « synesthésie ».	Syncrétisme par « iconicité » (semi-symbolisme).
Fonctifs	« Unités des différentes chaînes d'expression » (Floch 1983). Le paradigme ou « référent externe » (Greimas 1985) de fonctionnement est, ici, un niveau de pertinence de la pratique (entendu comme degré de systématicité de l'expérience sensible).	Chez Floch : « Topologisation de l'énoncé par rapport à l'énonciataire » aboutissant à « des « places » (positions) donnant lieu à des lectures orientées à l'intérieur d'une saisie simultanée rayonnante ». Chez Fontanille : le corps de l'actant fonctionne comme enveloppe, fait le tri.
Objet construit	Typologie de « langages »	Instauration de l'objet d'analyse en sémiotique-objet (segmentation et synthèse en plan de contenu et plan d'expression)
Exemples	Synesthésie symbolique, synesthésie	

Nous voyons ainsi que d'une part la recherche avance dans la construction de l'objet de la sémiotique au niveau de la théorie (niveau « *n+2* ») par la *syncrétisation paradigmatique* : l'exploration systématique de la pratique participe au projet de construction d'une grande anthropologie par ses différents « niveaux », qui sont autant de découpages disciplinaires. D'autre part, l'exploration des processus de figurativisation (figurativité, iconicité et désormais sensorimotricité ou figures du sensible) participe au projet d'une « typologie des langages », c'est-à-dire, le fondement « scientifique » (autorégulé) des objets de chacune des disciplines entendues comme constructions sémiologiques. Le noyau de cette réflexion est formé par l'*ordre positionnel* comme unité logique de la méthode, l'*expérience sensible* (substance non

formée) érigée en hiérarchie sémiotique comme unité minimale de la réflexivité qui constitue l'horizon d'objectivité des sciences de la culture et la résonance comme unité d'articulation entre les modes d'existence sémiotique.

5.3.4.2 La méthode, la stratification et les niveaux pour le geste

§1. Quel est l'enseignement méthodologique de ce croisement de références ? Une méthode organisée autour de l'ordre positionnel, mais portant sur trois formes de temporalité : le régime de l'action, celui de la topologisation, l'alternance syntagmatique/paradigmatique et la résonance des formes de l'expérience sensible comme élément central des procédures de syncrétisation. Voici donc qu'un ordre se dessine pour approcher l'articulation entre les différentes dimensions de la composante « pragmatique » du discours. D'une part, comment l'ordre positionnel fonctionne par rapport à chacune des interrogations posées. D'autre part, les deux étapes majeures de la réflexion synesthésique chez Floch, qui sont aussi celles qui ont donné lieu à ses apports les plus populaires, pour analyser ce qu'elles proposent comme formes possibles de l'articulation entre niveaux de l'expérience sensible. D'un côté, celle-ci entendue comme expérience locale et, de l'autre côté, celle de l'apprentissage entendu comme pratique au sens global de l'expérience acquise, l'ensemble projeté soit dans un parcours d'appropriation individuelle, soit dans l'institution d'une pratique sociale dotée d'un contenu. Enfin, nous focalisons l'exploration sur la résonance des formes signifiantes à partir de l'élément qui nous paraît être le plus porteur à l'heure actuelle, pour peu qu'on accepte l'idée de la résonance des formes signifiantes. Cet élément est tiré de la syntaxe énonciative (pour nous alternante et diversifiante) de Fontanille. De la même manière que la topologisation de l'énoncé par rapport à l'énonciataire fonctionne comme une distinction entre actants positionnels et actants transformationnels qui se situent dans un régime spatiotemporel plus « profond », nous allons traiter de la possibilité d'une approche dynamique de la résonance à partir de la transformation esthésique de la valeur, à travers le prisme des formes de vie, en distinguant, d'une part, la résonance comme syncrétisation (condensation) et, d'autre part, la résonance comme redondance ou possibilité de passage entre niveaux de l'expérience à travers une perspective éthique de l'énonciation.

5.3.4.3 Un milieu pratique à caractériser : le design

§1. A différentes époques, les sémioticiens se sont intéressés à penser sémiotiquement l'objet de discours tels que la littérature (Geninasca), la peinture (Thürlemann) voire le design (Floch). Pour nous, la sémiotique des objets telle qu'elle a été envisagée dans le corpus greimassien est plutôt une sémiotique du design. Nous supposons que c'est cette pratique qui est concernée au premier chef dans l'étude sémiotique des objets et, plus largement, que l'échange sera fructueux avec la sémiotique compte tenu de la place transversale du design, comme une pratique se trouvant à la croisée entre esthétique et éthique. Une pratique qui n'est pas clairement identifiable car elle n'est pas complètement établie épistémologiquement. Dans cette optique, la tâche d'une sémiotique des objets mise au service du design en tant que pratique est d'expliciter le rapport entre expérience, œuvre, pratique et discours, ainsi que la caractérisation de la réflexivité du design comme énonciation et l'anticipation pour la programmation – concevoir un objet comme définir une stratégie allant de l'idéologie jusqu'aux parties de l'objet.

Aussi restent-ils des problèmes à résoudre : la fonction, le rôle de l'habitude et l'observation des « usages divergents » pour la caractérisation de la forme de vie.

Enfin, dans la conception habituelle de la « discursivisation » issue du *DRTL*, on relève trois étapes : actorialisation, topologisation et temporalisation. A l'époque, une topologie est entendue comme une spatialisation qui se rencontre chaque fois qu'un texte se manifeste dans la matière sensible-visuelle. Dans le projet de la figurativité II, la topologisation est un enjeu majeur de la sémiotique des objets en cela que c'est à partir de ces données que l'on peut analyser la « composante configurative » dans les termes du corps du sujet de l'expérience.

En somme, et pour le dire dans les termes de Landowski, il n'existe pas un mais plusieurs niveaux de factitivité impliquant l'objet : un *faire être objectif* par lequel le sujet fait être l'objet en l'utilisant. Un *faire être subjectif* dans lequel l'objet fait être le sujet en lui apportant les marques d'un rôle thématique plus ou moins figurativisé dans une pratique sociale. Enfin, un *faire être transformationnel* par le faire expérimental qu'est chacune des interactions sujet-objet. Un faire qui, par la réalisation de la relation

interobjective, actualise un des syntagmes possibles et enrichit d'un savoir nouveau, celui de l'occurrence expérientielle, le répertoire des expériences sensibles projetées à la fois sur le couple procès/système. Un faire être transformationnel pour lequel il incombe à l'exploration gestuelle ou sensorimotrice en sémiotique d'apporter des précisions sur le fonctionnement.

6. Vers une sémiotique du design : gestualité, réflexivité, fonctions

Milieu pratique de l'objet

§1. Ainsi qu'il ressort de ses principaux postulats théoriques et méthodologiques, pour la sémiotique, le sens de l'objet ne peut se trouver que dans la relation sujet-objet, qu'elle s'appelle action, usage, geste, situation, signe, etc. Cette relation constitue alors l'objet de l'interrogation sur les niveaux de l'expérience que nous avons abordée à plusieurs reprises. L'identité d'ensemble de ces niveaux semble être la pratique, raison pour laquelle Greimas voyait le projet de la sémiotique comme celui d'une « nouvelle pragmatique » et pour laquelle Fr. Rastier unifie la question du sens dans celui des pratiques sociales[128]. De ce point de vue, l'analyse sémiotique des objets consiste en la constitution de genres et de taxinomies de plus en plus fines, issues de l'analyse systématique et systématisée d'un *corpus*.

Cependant, la « pratique sociale » ainsi définie ne peut rendre compte *que* de la dimension collective de l'usage, alors que la visée qui découle de la conception saussurienne du temps sur deux dimensions irréductibles (*paradigmatique / syntagmatique*) est appréhensible comme une étude intégrant les différentes dimensions de la temporalité dans son statut collectif (histoire, tradition de la pratique), mais aussi individuel[129]. D'autant plus que l'expérience individuelle fonctionne comme substrat des pratiques sociales avant leur fixation. Par exemple, le répertoire

[128] Fr. Rastier. *Arts et sciences du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 203.

[129] Ainsi que le dit J. Fontanille, le glissement de l'expérience pratique individuelle à la praxis collective repose sur l'articulation presque continue entre les deux régimes temporels de la « parole » et de la diachronie collective selon Saussure. Voir à ce propos « La nécessaire articulation entre procès et système et les rapports identitaires entre objet, sujet et temps », (cf. *supra* §2.2.4, J. Fontanille et D. Bertrand, dirs. *La flèche brisée du temps. Figures et régimes sémiotiques de la temporalité*, Paris, PUF, 2006, 400 p. ; J. Fontanille, *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF, 2008).

d'expériences d'un individu —que Rastier lui-même reconnaît comme une des formes de l'histoire— ou la synesthésie et l'ensemble des processus de figurativisation que nous avons traités dans le chapitre précédent, correspondent à d'autres formes d'articulation de l'expérience qui ne constituent pas une pratique sociale, mais qui participent à l'explication de sa constitution. Or ces articulations, même si elles concernent les pratiques sociales depuis une perspective locale (le répertoire d'expériences personnelles, les styles de valorisation d'une et même pratique), fonctionnent toujours dans une optique collective. C'est pour cette raison que, dans la progression de l'étude de la fixation des pratiques, nous avons conclu sur le besoin de considérer le geste comme le lieu d'articulation de la dimension individuelle de l'expérience avec la pratique non encore constituée comme une institution sociale —et par conséquent, soumise encore à l'ordre de *l'expérience*.

Par ailleurs, nous avons vu, déjà dans le chapitre 2, que la convention selon laquelle l'analyse de l'objet en sémiotique commence par l'« identification » de trois composantes (taxique, configurative et fonctionnelle) est probablement articulable dans un réseau intertextuel plus ample[130]. Ces « trois composantes de l'objet » mènent, en effet, à la discussion sur la fonction « tripartite » de l'idéologie, extraite de l'œuvre de Dumézil sur l'indoeuropéen. Cette image à trois temps a ensuite été utilisée pour discuter les objets de la culture comme fonctionnant sur trois dimensions : une dimension pratique, une dimension esthétique et une troisième dimension dite « mythique ». Nous avons mis ces trois composantes en rapport avec le cadre de la tradition saussurienne, en comparant l'usage que fait Floch de la définition greimassienne du lexème « automobile », pour faire l'analyse d'un objet avec la définition saussurienne d'objet linguistique. La synthèse en fut que les trois composantes de l'objet isolent trois domaines, non exclusifs ni limités, de normes régissant le rapport entre sujet et objet :

- Celui des règles d'identification de l'objet en fonction de son appartenance à une classe prédéfinie (composante « taxique ») ;

[130] « Les trois composantes de l'objet : un acquis », cf. §2.2.4.2.

- Celui des règles d'identification de l'objet en fonction de l'usage que l'on pourrait lui accorder (composante « fonctionnelle ») ;

- Celui des règles d'identification de l'objet en fonction de l'articulation de la *forme matérielle* de l'objet avec le corps du sujet (composante « configurative »).

Dans le chapitre précédent, la discussion sur les procédures de syncrétisation nous a conduit au constat que, tout comme les définitions lexicales pour Greimas, cette liste de « composantes » doit être vue comme « un modèle économique » que la pratique d'analyse devra chercher à affiner.

En somme, par ces différentes perspectives de la pratique, la première se situant au niveau *n+2* d'une certaine théorie de l'expérience de sens, la deuxième au niveau *n+1* de la construction disciplinaire des pratiques sémiotiques, et la troisième prenant place au niveau *n* de l'application de l'analyse, au niveau de l'objet, nous avons touché à la problématique de la constitution de la pratique dans un sens « générique ».

Nous avons aussi évoqué précédemment des analyses d'autres sémioticiens qui se sont intéressés à des objets aussi divers que les ordinateurs, les trains et les brosses à dents, et aux diverses machines en général. Comment ont-ils défini, ne serait-ce que le premier de ces domaines, la « composante taxique » de l'objet ?

a. Vision des rapports classe/objet en sémiotique des objets

§1. Dans les travaux mentionnés précédemment, J.-M. Floch avait rangé l'Opinel —« le couteau du bricoleur »— dans la classe des *outils*, en s'inspirant de Leroi-Gourhan. Ce dernier, dans son entreprise ethno morphologique, avait caractérisé cette classe par le fait que l'usage de l'outil vise l'obtention d'une autre chose : il a donc une *action instrumentale*. Andrea Semprini, de son côté, a circonscrit sa réflexion sur l'objet en proposant une catégorie temporelle : les *objets de la vie quotidienne* se différencieraient ainsi de ceux qui auraient un « surplus de valeur » exprimé dans le cadre de leur usage, comme les objets qu'il appelle *esthétiques,* dans lesquels il range autant les objets *d'art* que ceux *du design*.

À propos de design, la vision de M. Deni est présentée comme une réflexion pour améliorer l'ergonomie des objets de design industriel, cette dénomination suffisant à l'auteur pour définir une classe. Toutefois, rien n'empêche d'appliquer les propositions de Deni aux objets qui ne sont pas de design, puisque la proposition de la factitivité s'inscrit dans la réflexion sur la relation sujet-objet (au niveau *n+2* de la théorie) et non pas dans une quelconque distinction taxinomique. A. Zinna, en différenciant objets et choses par l'action culturelle, identifie l'objet comme une forme d'écriture, par sa situation au sein de la relation d'usage. N. Giraud identifie son objet d'étude, l'ordinateur personnel, comme un « objet technique », dans la même veine que J.-F. Bordron, dont les intérêts vont de « l'ontologie matérielle » par le moment de leur constitution en identité, aux machines objets technologiques (dans le sens de Simondon[131]).

§2. L'étude de l'objet par ces sémioticiens dessine la carte de différentes perspectives. Le critère de classification retenu par Floch dans l'identification de l'Opinel comme un outil est la *finalité* de l'objet (action directe *vs* médiatisation : modification d'autres objets). A. Semprini, quant à lui, a choisi le *cadre d'interaction* (banal *vs* spécial). M Deni s'intéresse à une pratique de *conception ou production* de l'objet. Les trois derniers sémioticiens cités (Zinna, Giraud et Bordron) se sont intéressés à une certaine « nature » (interactive, technique, méréologique) de l'objet, même si leur but n'est pas le même. Pour le premier, il s'agit de refonder la réflexion sur la textualité à partir de la reconnaissance de la relation sujet-objet et de la matérialité de l'objet ; pour le deuxième, l'objectif est d'étudier la manière dont un produit qui est un objet technique (l'iMac) introduit un changement dans une classe d'objets par l'investissement d'un certain type de valeurs. Pour le troisième, il s'agit d'une réflexion générale sur la nature de l'objet en général.

§3. Par ailleurs, Floch et Zinna mettent en place une procédure d'analyse qui consiste à « déconstruire » l'objet en parties en les considérant comme des composantes dont la classe est l'objet dans son ensemble. Comment cette coïncidence a pu se faire alors qu'ils partent de deux points de vue différents ? Il nous semble que c'est en raison de la non articulation des problématiques de la pratique qui résulte, en dernière

[131] G. Simondon, *le mode d'existence des objets techniques*, Mayenne : Aubier, 1989, 333 pp.

instance, de la confusion entre niveaux de l'objet. Pour cette raison, il serait impossible d'articuler les différents points de vue dans l'analyse de la pratique d'un objet. Par exemple, dans le cas qui nous occupe, l'automobile est bien un objet de la *vie quotidienne*, sa conception requiert effectivement un haut degré de *technicité* et elle *sert* à transporter non seulement des personnes mais aussi des objets —elle a donc une utilité « méta-objectale » semblable à celle de l'outil. Bien entendu, sa conception requiert l'intervention de l'ergonomie et sa production est le fruit du travail, entre autres, de designers, ingénieurs et autres concepteurs/constructeurs. Cependant, le fait d'identifier cette « composante » dans chacune des déclinaisons retenues ne nous permet pas encore de savoir quelque chose sur la manière dont cette « classe » implique la valeur. Il ne suffit donc pas d'associer l'objet à une classe, encore faut-il que cette classe/niveau de la pratique soit « parlante ». En somme, il est impossible d'associer un objet à une classe sans impliquer un cadre pratique. Il est donc nécessaire de trouver un point de vue sur la pratique (sociale ?) dans laquelle s'insère l'objet qui rende compte des différents régimes interobjectaux, l'usage entendu comme fin fonctionnelle, la production, le cadre d'utilisation.

b. Les objets de la sémiotique appartiennent tous à la même classe et celle-ci est identifiée mais pas caractérisée

§1. À l'occasion d'un commentaire sur l'analyse d'un ordinateur Apple iMac, nous avons mentionné l'importance d'établir l'appartenance de cet objet à l'univers de la consommation, en montrant comment la stratégie énonciative de la marque était associée au devenir de cette forme. De son côté, l'automobile est à la fois un objet à haute valeur esthétique, technique et commerciale, en plus d'être un outil de charge, transport ou performance sportive. Si on pense aux ordinateurs, aux brosses à dents, aux trains, aux téléphones portables, aux bouilloires et autres objets domestiques, voire à l'Opinel, tous ces objets sont dans une certaine mesure des objets « techniques », plus ou moins « quotidiens », mais tous sont circonscrits par la pratique du design.

Dans le chapitre précédent, nous avons fait référence au fait que Floch avait situé une partie de ses études sur la plasticité dans la construction d'une sémiotique du design entendu comme une pratique de conception, production et circulation d'objets (forme

de vie, de génération et d'intelligibilité de la valeur des objets). Les deux volets de la proposition de Floch pour le design étaient l'identification des régimes temporels de la pratique des objets d'une part et d'autre part, le rôle de la sémiotique d'« assurer la composante discursive de l'objet ». Si les régimes temporels occupent la partie « sociale » de la pratique de l'objet (et à l'intérieur de ces régimes peuvent être développés un style d'usage ou valorisation et même des parcours d'appropriation, tous deux pouvant être situés dans un « carré sémiotique » de la consommation), la question de la composante discursive, si on l'entend comme la tâche pour la sémiotique de définir l'objet de design, nécessite encore une définition au niveau *n* de l'application et de l'articulation entre les deux types de régime isolés (régimes sociaux des âges de la vie, processus d'appropriation), plus les questions de la production, allant de l'identité commerciale (puisque ce sont des objets destinés à circuler dans l'économie) à l'invention, par l'imagination créative proche de l'image des formes de vie et de *l'imagination prospective* de G. Bachelard[132].

§2. Le design en tant que discipline de connaissance est loin d'être établi. En effet, ses objets ont une identité relative à une pratique productive concrète et il abrite depuis un certain temps toutes sortes de fantasmes concernant l'imagination créative, mais les spécificités auxquelles on associe généralement son nom sont de nature purement historique. En somme, si l'on accepte que le sens (ou la *fonction*) de l'objet se trouve dans sa participation à un rapport au sujet à l'intérieur d'une pratique sociale, encore faudrait-il pouvoir caractériser cette pratique. Rastier affirme également que dans l'étude du sens, le global détermine le local[133]. Or, il est important de savoir que le global n'est connu qu'à partir du repérage systématique du local, tâche à laquelle s'adonne, sous multiples formes, l'ancien élève de Greimas.

Ainsi, si l'on accepte l'idée que l'automobile est un objet du design, il faudrait que l'on clarifie en quoi cette pratique détermine l'objet. Et si l'on considère que la pratique est soupçonnée plus qu'elle n'est établie, il est justifié que nous allions aussi en amont que nécessaire, pour avoir un maximum de chances de recréer une sorte de vision « globale » de la pratique du design. Car nous aurons peu avancé, au fond, en identifiant

[132] G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, José Corti (les massicotés), 2004.

simplement l'automobile comme un objet de design. Il est vrai que l'on peut caractériser ce type d'objets intuitivement par les contraintes productives (coûts et moyens de production et de distribution), fonctionnelles (adaptation à l'usage et anticipation de ses variations) et formelles associées à sa production (il est destiné à un public qui possède individuellement et collectivement des sensibilités esthétiques pouvant compromettre l'acceptation de l'objet)[134]. Mais il se trouve que le *design* est une sorte un *no man's land* définitionnel[135], aussi bien par sa tradition que par les évolutions les plus récentes des sociétés dans lesquelles il fonctionne.

§3. Qu'est-ce donc que le design, au fond ? C'est pratiquement devenu un lieu commun, du moins dans les documents français, que de faire référence à l'origine latine de ce mot qui, dans le dictionnaire de la langue française, garde son statut d'anglicisme[136]. Souvent donc, les définitions générales données en français pour « design » jouent avec l'idée de la double transformation subie par la racine italienne «designare » ; en effet, ceci a donné lieu autant à « dessin » qu'à « dessein », pour dire que cette pratique désigne (encore la même racine !) un *projet* suivant un certain *ordre,* et un *but* précis. Voici par exemple ce que *l'Encyclopedia Universalis* en dit :

> Le design a l'avantage de signifier à la fois dessein et dessin. Dessein indique le propre de l'objet industriel qui est que tout se décide au départ, au moment du projet, tandis que dans l'objet ancien fait à la main, le projet se différenciait en cours d'exécution. Et dessin précise que, dans le projet, le designer n'a pas à s'occuper des fonctionnements purs, affaires de l'ingénieur, mais seulement de la disposition et de la forme des organes dans l'espace et dans le temps, c'est-à-dire de la configuration.

---

[133] Fr. Rastier, *Sciences et arts du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001 p. 13.

[134] Ces caractéristiques sont la plupart du temps soit ignorées, soit considérées comme évidentes, ainsi que le montre C. Morineau dans « Qui a dessiné l'urinoir de Duchamp ? » (cf. *Art press* N° 287, février 2003, p.39-49).

[135] L'abus de l'anglais est ici tout à fait volontaire. L'attachement du design à l'histoire anglo-saxonne en particulier et à celle de l'Occident en général est en effet un des obstacles auquel il est confronté pour construire non plus une philosophie ou une histoire du design, mais sa seule définition. C'est un des problèmes soulevés actuellement dans la réflexion mondiale sur le design et, dans ce chapitre, nous tenterons de montrer ses principaux enjeux.

[136] Toutes les définitions commencent en effet par « n. m. mot anglais ». Ce détail est remarquable, compte tenu du fait que la langue anglaise considère elle-même le « design » comme un emprunt au français « desseing », forme française à la fois utilisée pour « dessein » comme pour « dessin » au XIV^{e} siècle. A croire que les institutions de la langue française ont du mal à prendre de la distance… historique.

C'est aussi que la langue française a fait de son refus d'adopter le mot anglais « design » une question d'honneur. Le Petit Robert date autour de l'année 1965 l'adoption de cet « anglicisme » et, jusqu'en 1989, on pouvait trouver dans le Petit Larousse la définition suivante du mot « design »:

> Discipline visant à une harmonisation de l'environnement humain, depuis la conception des objets usuels jusqu'à l'aménagement des sites.

Avec le tournant des années 90, ce dictionnaire décide de prendre de la distance, de ne plus faire référence à des idéaux humanistes pour créer une vision d'ensemble remarquable d'ambiguïté :

> Discipline visant à la création d'objets, d'environnements, d'œuvres graphiques, etc., à la fois *fonctionnels*, *esthétiques* et conformes aux *impératifs d'une production industrielle*.

Le 4 août 1994, le Journal Officiel rend compte du décret par lequel le design est expulsé du bon parler français[137]. À la place, on est prié d'utiliser l'expression « stylistique ». Aujourd'hui, dans la France du XXIe siècle, l'usage populaire du mot « design » est celui d'un adjectif, pour dire que quelque chose est à la fois « stylé » et « stylisé », ce que Le Robert identifie à un « esthétisme ».

Grâce à la pression exercée par des militants et chercheurs en design, on a commencé à appeler cette pratique non plus « esthétique industrielle »[138] comme il en a été question plus tôt, mais « création industrielle », et c'est à cette dénomination franco-française dont plus personne ne pourrait dire les limites qu'on fera référence dans cette partie de notre recherche.

[137] Cf. Loi 94-665, dite « Loi Toubon », du nom du ministre de la Francophonie qui en est l'auteur.

[138] La définition fournie par l'organe de communication de la mouvance était « *L'esthétique industrielle est la science du beau dans le domaine de la production industrielle. Son domaine est celui des lieux et ambiances de travail, des moyens de production et des produits* ». On voit pourquoi la définition des années 80 du Petit Larousse n'était pas loin. (Cf. *Esthétique Industrielle* N° 7 et 8, 1952).

c. La définition du design comme milieu pratique : une mission pour la sémiotique ?

§1. Il est possible que le refus de dire « design » ne soit pas simplement un trait du proverbial chauvinisme français ou un effet de l'aversion ancestrale que l'on prête aux relations franco-britanniques. Si « design » fait bien référence au mode de production industriel, et est donc un mot spécifique et toujours pertinent (puisqu'il détermine le cadre historique de la pratique), le mot « stylistique » contient une part des clefs pour comprendre les transformations et les évolutions des pratiques productives qui lui sont liées. Ainsi, on peut non seulement se représenter une sorte de généalogie du design, mais aussi intégrer celui-ci dans une optique plus ample que la seule histoire occidentale. Notons que le mot « style » n'est pas anodin et des années de polémique occidentale à ce propos ne pouvaient pas autoriser son adoption. Quant au terme « esthétique », il fait référence à la génération de valeur par l'aspect « sensible (à la fois sensoriel et thymique) de l'objet, mais laisse dehors les aspects productifs de la pratique (techniques et économiques).

§2. Au-delà de l'intérêt opérationnel que cette discussion peut avoir pour notre recherche, la définition du design en tant que pratique est un problème qui concerne déjà l'analyse sémiotique. C'est d'ailleurs en ce sens que les sémioticiens de « l'Ecole de Paris » affirmaient qu'un des objectifs de la sémiotique était d'« aider » les autres disciplines à constituer leur objet d'étude[139]. C'est-à-dire à s'instituer en système de sens, grâce à la vocation sémiotique de méthode d'analyse et construction de

[139] Par exemple, « *L'une des raisons d'être de la sémiotique consiste à appeler à l'existence de nouveaux domaines d'interrogation du monde et à les aider à se constituer en disciplines autonomes dans le cadre général d'une anthropologie* » (cf. A. J. Greimas « Sémiotique figurative et sémiotique plastique » in *Actes Sémiotiques-Bulletin*, vol. VI N°60, 1984, p. 5). Cette seule affirmation fait polémique, mais nous pensons que cela tient à l'image que sous-tend le mot « aider », celle d'une certaine hiérarchie entre disciplines : d'un côté se trouve celle qui s'ignore et de l'autre, celle qui aurait le pouvoir de la sortir de son marasme (cf. J.-M. Floch. « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation ». In : *Actes sémiotiques–bulletin*, VI, 27 septembre 1983, p. 3). Cette hiérarchisation s'est vue renforcée, en outre, par la définition de la sémiotique comme une « *méta*–science ». En ce qui nous concerne, nous concevons la sémiotique comme un simple (« modeste », « austère », ces adjectifs appartiennent au Texte greimassien) adjuvant et non pas comme une discipline qui *fait être.* Non pas comme une « forme dégradée de la divinité », pour utiliser l'image dumézilienne des objets magiques, mais comme une *déformation cohérente* qui met un savoir (partial et opérationnel) au service des disciplines, dans le cadre d'une démarche de systématisation.

sémiotiques-objet. De ce point de vue, on pourrait penser que le design gagnerait à se servir de la « méthode sémiotique », à supposer qu'elle soit efficace, pour la caractérisation de son Objet épistémique. D'autant plus que le problème sémiotique du design en tant que discipline n'est pas tant de définir « la nature » de son objet que le fonctionnement d'ensemble de ses enjeux.

Si l'on inverse les rôles, la pratique du design est intéressante pour la sémiotique car elle est située au carrefour d'un ensemble de pratiques génératrices de la valeur mais aux horizons épistémiques complètement divergents : l'art, la technique, l'économie industrielle. Dans cette perspective, une sémiotique qui s'intéresse à l'étude de l'articulation idéologique et énonciative des productions culturelles ne pourrait que s'intéresser à cette pratique dont le domaine s'étend actuellement à tous les usages (rituels ou spontanés, institués ou non), formes de production (industrielle, artisanale, artistique…) et à toutes les situations de la vie : le travail et le loisir, la vie quotidienne et les moments extraordinaires, l'éducation, à la maison et en déplacement, lors de la formation d'une famille.

§3. Le milieu pratique de notre objet d'étude —l'automobile— étant ainsi identifié (mais non pas défini), nous allons donc interroger la « pratique sociale » ou le « discours de référence » auxquels appartient notre objet d'étude afin de déceler les contraintes qu'ils imposent à l'objet. Car s'ils sont plus ou moins bien définis en tant que pratique, comment pourrait-on caractériser les différentes familles, types, genres et styles des objets de design ? Comment s'y articulent les contraintes esthétiques, techniques et matérielles de la production, de la fonction et de la circulation de l'objet ? Il faut dire ici que si les objets de design sont plus ou moins facilement identifiables, leur pratique de référence, tiraillée entre ses différentes origines (d'un côté, les arts et de l'autre, l'industrie) et marquée historiquement (on parle difficilement de design avant la deuxième guerre mondiale) peine à rentrer dans les catégories traditionnelles de la connaissance. C'est pour cette raison que nous prendrons le temps de nous pencher sur les tenants et les aboutissants de cette pratique, en associant analyse historique et paradigmatique, afin d'envisager une sorte d'unité de la pratique qui nous permette de parler d'objet de design. Il est entendu que nous faisons ici référence à l'objet de niveau *n+1*, l'*objet méthodologique*.

Le design en tant que pratique créative d'objets (conception, production, communication) comporte, ainsi que nous l'avons entrevu dans cette première approche, de sérieux problèmes d'identité liés à sa modernité —dans tous les sens du mot. Sans vouloir refaire ici une histoire du design, nous allons esquisser dans un premier temps les conditions d'émergence de la pratique dans sa « préhistoire » en suivant l'hypothèse de Rastier que la pratique sociale « détermine » le sens de l'objet. Ensuite, nous aborderons de nouveau la problématique du style et de l'identité de la forme comme second volet de la problématique épistémologique de cette pratique à la fois esthétique et éthique. La troisième phase de notre discussion correspond justement à l'analyse de la pratique du design en tant qu'« éthique esthétique » de l'objet.

La dynamique générale de ce chapitre se construit ainsi comme un déplacement de la question du design en allant d'une part de la fonctionnalité narrative à la praxis énonciative des objets et d'autre part, de l'esthétique à l'éthique, l'argumentation historique concourant à ce double déplacement.

6.1 Éléments structurels du design dans sa « préhistoire » : libéralisme social, standardisation industrielle et éducation du goût

« L'activité du designer, liée comme elle aux systèmes de production de la société industrielle, ne peut s'expliquer que si l'on garde toujours présent à l'esprit le fait que cette activité s'inscrit dans un contexte politique et économique hors duquel rien n'a de sens ».[140]

6.1.1 L'augmentation de la demande, contrôle de qualité et rationalisation du travail : trois axes structuraux pour l'apparition du design

6.1.1.1 L'époque des manufactures royales et les conditions structurales de l'avant design

§1. Les auteurs (y compris les auteurs anglo-saxons) s'accordent généralement pour reconnaître le rôle de la France dans l'essor sans précédent des arts décoratifs développés au sein des « manufactures » royales depuis Louis XIV[141]. En effet, la cour crée une demande constante et progressive, en même temps que l'état royal s'érige en contrôleur de qualité.

Ces conditions ont favorisé un développement de la technique, de la production et de la qualité des arts « manufacturés », le dynamisme des manufactures s'étant étendu aux artisans « indépendants ». Par voie de conséquence, ceux-ci ont été amenés à s'organiser et à améliorer leur collaboration afin de répondre à la demande croissante de la cour. Ils ont donc constitué des « guildes » ou des « corps » qui, sur l'exemple des manufactures, permettaient un gain de productivité par la spécialisation du travail et sa coordination dans des ateliers dirigés par un « maître ». La division du travail a eu

[140] J. de Noblet, *Introduction à l'histoire de l'évolution des formes industrielles de 1820 à aujourd'hui*. Paris, Stock, 1974, 381 pp.

[141] D. Raizman. « Demand, supply and Design » (1700-1865) in *History of Modern Design*, Laurence King Publishing, London, 2003. p. 16 et sq.

comme corrélat d'une part le recours à des débutants (des « apprentis »), d'autre part la collaboration entre artistes et artisans : des peintres ou sculpteurs de la cour fournissaient souvent le modèle que les artisans reproduisaient ou *appliquaient* à leurs œuvres —une des idées derrière la notion d'*art appliqué*, tout contradictoire qu'elle soit.

Voici donc quelques principes importants de ce moment historique et qui demeurent significatifs dans le développement du design :

- L'augmentation d'une demande exigeante et « qualifiée » (et qualifiante) ;
- La division du travail pour répondre aux besoins d'un marché en plein essor ;
- La transmission des connaissances pratiques des maîtres aux apprentis ;
- L'intégration d'une dimension esthétique « instituée » dans des objets destinés à un usage non purement contemplatif.

La valeur créée par ces transformations est la qualité. En effet, un public averti (et de qualité, si l'on ose dire, par rapport aux paramètres du statut social) demande des objets qui meublent son univers à l'image de cette *haute qualité*. La division du travail permettait de maintenir ou d'améliorer la qualité du *service* fourni. La transmission d'une manière de faire entre les maîtres et les apprentis devenait le gage d'une tradition de qualité. Enfin la dimension esthétique était le signe d'un objet dont la qualité sortait de l'ordinaire.

6.1.1.2 La qualité garantie par l'Etat. L'artisanat s'institutionnalise, l'articulation entre arts et métiers se dilue, la demande continue de s'accroître

§1. À la chute de la monarchie, les gouvernements de la révolution défont le monopole des corps et créent les écoles d'arts décoratifs avec deux objectifs en vue. D'une part, l'Etat, en encadrant et en contrôlant la formation des apprentis à travers l'école, leur transmettait des valeurs républicaines pour l'amélioration de leur qualité humaine et s'assurait de la transmission efficace et approfondie de « l'art et la manière » de fabriquer les objets. D'autre part, il favorisait ainsi la libre concurrence, un idéal libéral tout aussi lié aux Lumières que la Révolution elle-même.

L'Etat républicain remplace donc le Roi et la cour dans leur statut de Destinateur, les corps deviennent de plus en plus autonomes[142] et la coopération entre artistes, artisans et marchands est suspendue. En revanche, la dimension esthétique est toujours assurée par les contenus de la formation auxquels les apprentis ont accès (éducation artistique). Parallèlement, on assiste à l'émergence d'une classe patronale issue des couches moyennes qui s'intéresse à l'étude de la consommation (les usages) et le développement de standards dans la production des manufactures.

Étant donné que les classes moyennes se répandent et se multiplient, la demande de produits manufacturés de qualité ne provient plus uniquement de la cour. Le citoyen moyen (le bourgeois) veut sa part de plaisir à la maison, comme l'aristocratie autrefois. L'entrepreneur, une espèce issue du *« croisement de marchand et artisan »*[143], s'intéresse d'abord à l'amélioration de la fabrication de ce type de produits, puis à la manière dont ils sont utilisés pour signifier le statut de leur propriétaire. Le marché du luxe est né et, par son biais, une « révolution culturelle » qu'allait façonner le design.

6.1.1.3 Libéralisme économique et développement des arts appliqués : la concurrence entre puissances et l'éducation artistique dans la deuxième révolution industrielle

§1. La réforme *des arts décoratifs* s'est nourrie des expositions « universelles » qui étaient une manière de rendre officielle et d'élever au rang d'enjeu national la concurrence industrielle des puissances européennes, dont la circulation d'objets (dont ceux des arts appliqués) est devenue le symbole. Lorsque l'aventure napoléonienne est arrivée à terme, le gouvernement français avait commencé à organiser de grandes expositions de produits de luxe destinés à l'exportation comme une initiative commerciale pour montrer que la qualité des arts appliqués et décoratifs français méritait toujours sa belle réputation, ceci bien que la monarchie ne soit plus en place. Là où commence le désaccord entre auteurs français et anglo-saxons concerne la lecture de l'époque immédiatement préalable à l'explosion du mouvement des Arts & Crafts, reconnu comme responsable de la grande réforme des arts décoratifs (ou appliqués) de la fin du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^.

[142] Ce mot est à l'origine du mot péjoratif « corporatisme ».

L'éducation artistique

§1. Pour les auteurs anglophones, en effet, les entrepreneurs (ou « industriels ») ont constitué des lobbies qui essayaient de pérenniser la réputation de qualité que les productions anglaises avaient acquise vers la fin du XVIII^e^ siècle dans le domaine du textile puis de l'habillement, de la céramique puis de la poterie, etc. Pour eux, les objets « au style anglais » étaient exposés à des imitations, ce qui représentait à la fois la démonstration d'une qualité enviable et une source d'inquiétude au sens de la concurrence et de la compétitivité. Dans cette version, les entrepreneurs observaient avec inquiétude l'industrialisation croissante des objets anciennement manufacturés et craignaient pour la qualité qui en résulterait. Le lobby des industriels anglais cherchait alors un moyen de maintenir la suprématie des produits anglais face aux menaces d'une perte de gain[144].

Un rapport émis par Sir Herbert Read et présenté à la Chambre des Communes recommandait la création de la National Gallery dans l'idée que la contemplation des œuvres d'art pourrait améliorer le goût des artisans. Si ceux-ci étaient en effet considérés comme « *supérieurs à tous leurs concurrents étrangers* », ils ne témoignaient pas moins de faiblesses évidentes en termes de qualité de dessin, ce qui, pour les auteurs du rapport, trahissait un défaut généralisé d'éducation artistique. Le gouvernement anglais s'est donc chargé d'organiser l'éducation des ouvriers des arts et métiers, afin *d'élever* (dans tous les sens du mot) le *goût* des artisans anglais, à image de celui des « *français, belges et même prussiens* »[145]. Ainsi, dès 1823, il y avait dans plusieurs grandes villes d'Angleterre des « Instituts de Mécanique » dans lesquels les apprentis artisans apprenaient les rudiments de la géométrie, le dessin technique et le dessin d'ornement…[146]

Pour des auteurs Français, en revanche, c'est le constat généralisé de l'avancée des arts décoratifs français en termes de qualité esthétique et de finesse qui aurait été à l'origine des agissements du lobby industriel anglais vis-à-vis de leur gouvernement.

---

[143] En anglais dans le texte *: « breed of craftsman-merchant* » (cf. D. Raizmman, *op. cit*. p. 27).

[144] G. Naylor, *The Arts & Crafts movement*, Studio Vista London p.13-15.

[145] H. Read, *Art & industry*, Faber & Faber, London, 1934. Cité par Naylor, *op. cit.,* p. 15.

[146] S. Durand, I. Anscombe et Ph.Garner in *Les arts décoratifs*. Paris, Bordas, 1978.

Pour ces auteurs, les entrepreneurs cherchaient à imiter les méthodes de production françaises très en amont, depuis la création d'écoles d'arts décoratifs *semblables aux écoles françaises*, le *dessein* ultime étant d'ôter à la France sa position de puissance internationale en matière d'artisanat. Non contents d'avoir « *copié des modèles et des dessins originaux* »[147], les industriels anglais auraient en outre débauché les maîtres artisans en les convaincant de « *s'exiler* » en Angleterre. Cette stratégie de « délocalisation de talents » aurait eu pour objectif de contrer l'initiative française d'organiser le lancement de nouveautés en Angleterre, avant même qu'en France, initiative elle-même mise en place pour devancer les modèles « piratés » par les Anglais[148].

L'Angleterre se trouvait à un stade où elle avait très bien compris les méthodes de la France pour assurer sa suprématie dans la production artistique, tandis que la France s'assoupissait sur ses lauriers. C'est du moins l'analyse faite par le comte Léon de Laborde dans le rapport qu'il dresse en qualité de chef de la commission représentant la France à l'exposition de 1851 à Londres. Ce faisant, il se démarque de l'auto-complaisance généralisée de la délégation française —le pavillon tricolore avait remporté un grand succès—, pour alerter sur les progrès que l'Angleterre avait accomplis dans son plan de concurrence commerciale avec la France.[149]. Il exhortait l'Etat français à réagir et à comprendre que, s'il y avait une idée et une seule à retenir après l'exposition de Londres, c'était que « *l'avenir des arts, des sciences et de l'industrie est dans leur association* »[150].

---

[147] L. de Laborde, « L'importance des arts est généralement reconnue ; efforts faits pour nous disputer notre supériorité » in *De l'union des arts et de l'industrie*, Imprimerie Nationale t. I., 1856, p. 382 et *s*.

[148] Il faut cependant remarquer que l'auteur ne s'inquiète pas le moins du monde de ces actes d'imitation et de débauchage. Il considère l'imitation comme une démonstration de la suprématie des artisans français et rappelle que l'Etat français avait pratiqué de même vis-à-vis des maîtres italiens, dans le but de créer la « renaissance des arts » du XVIe siècle en France (cf. *op. cit* et *La renaissance des arts à la cour de France : étude sur le XVIe siècle en France*, 1855).

[149] L. de Laborde possède un profil assez pluriel. Il est passé dans l'histoire de la France comme archéologue et voyageur, historien d'art et dessinateur, membre de l'Institut et Directeur Général des Archives pendant le second empire, mais son œuvre est encore mal connue.

[150] L. de Laborde, *op. cit*., t.1, p. 2.

L'éducation du goût

§2. Pour Laborde, la responsabilité de cette association relève de l'Etat, d'une part par son rôle d'éducateur républicain du peuple et d'autre part, par son rôle dans le maintien du « bon goût public », par lequel la nation assure sa bonne marche économique :

> Le maintien du goût public est un devoir de l'état, une mission facile et, loin d'être la ruine des finances, ce sera une des sources les plus fécondes de la prospérité commerciale du pays.[151]

Cette idée complète celle selon laquelle le bon goût du public constitue un facteur de progrès pour la création artistique ainsi que pour l'industrie en général. En effet, la demande d'un public *formé* se traduit en un *stimulus* pour la créativité de l'artiste et en une exigence de qualité pour la production. La formation du goût est également le corrélat d'une habitude, d'une pratique de « consommation » de la culture, dirait-on aujourd'hui.

Si les deux visions diffèrent sur la supériorité des uns ou des autres, toutes deux coïncident dans l'importance de l'éducation dans l'évolution et l'essor de ces activités créatrices et productives. Dans la version anglaise, il s'agit de donner de l'inspiration (la National Gallery) et des outils (les instituts de Mécanique) aux artisans. Dans le cas français, l'éducation artistique bien implantée, la vision concerne désormais l'autre bout de la relation objectale : l'usager. En ce sens, le développement des arts et de l'industrie ne dépend pas seulement de la formation des créateurs, mais aussi de la dynamique d'interaction que les créateurs peuvent avoir avec un public averti. Ainsi, les trois axes pour l'impulsion des travaux dans le design sont l'exemplarité (trouver de l'inspiration à partir des grandes œuvres), la technique (travailler des aptitudes fondamentales telles que le dessin, la géométrie et la mécanique) et, enfin, la prise en compte de l'usager dans une démarche dialogique.

D'un point de vue historique, on remarquera comme le rapport Laborde abolit les hiérarchies entre les arts (cf. *infra*) ainsi que la manière, plutôt iconoclaste et certainement avant-gardiste, dont il caractérise l'activité artistique dans son statut de

[151] Cf. L. de Laborde. *op. cit.*, p. 629.

métier, donc de pratique productive comme les autres, soumise en tant que telle au système économique.

> L'art n'est ni aristocratique ni populaire, il n'est ni industriel ni d'essence supérieure ; l'art est un. L'industrie de l'homme, c'est la réunion de ses facultés actives, mise au service de ses besoins ; activité intellectuelle pour la satisfaction de ses besoins intellectuels, activité corporelle pour la satisfaction de ses besoins physiques. Les arts, les lettres, les sciences, les vêtements de son corps, l'ameublement de sa demeure sont autant de branches de son industrie considérées dans la juste extension du mot […]. Bizarrerie inattendue ! Cette distinction de l'art et de l'industrie n'a de force et d'autorité que parce qu'elle est maintenue par les artistes supérieurs, parce qu'elle a pour appui les hommes de lettres : vous n'avez d'autre préoccupation que de gagner de l'argent, vous n'êtes pas des nôtres. Nous sommes des hommes d'imagination, vous êtes des gens d'affaires ; nous sommes des artistes, vous êtes des marchands. Ce désintéressement est-il bien vrai ? N'ai-je pas entendu parler d'une loi de la propriété intellectuelle qui tarife les opéras : tant pour siffler un de vos airs ; qui taxe les produits de l'imagination : tant pour reproduire une page de votre prose (…) ; qui défend vos tableaux : tant pour les copier et pour les graver ; qui s'assoit à côté du château construit sur la hauteur et réclame un droit proportionné à la place qu'il occupe dans le paysage que j'ai dessiné ? Vous tenez boutique d'œuvres de génie et vous dédaignez Fourdinois, parce qu'il vend son dressoir, Morel, parce qu'il vend ses bijoux.[152]

L'idée de l'union des arts et de l'industrie aura plus tard une place centrale dans la naissance du discours sur le design et, jusqu'à aujourd'hui, l'association du design à l'activité artistique continue d'alimenter beaucoup de polémiques. La mise à égalité de tous les arts a été le *leitmotiv* des mouvements artistiques qui ont précédé les avant-gardes du XXe siècle. En 1850, cependant, Laborde est un des seuls à en avoir anticipé la tendance.

Beaucoup plus tard, par exemple, P. Valéry revient à la justification même de la séparation des arts, en montrant les liens entre la révolution de la technique et la révolution des arts, et en constatant l'importante progression de la technique et les effets que cela ne manquera pas d'avoir pour eux.

[152] Cf. Laborde, *op. Cit.,* 1856, t.II, p. 2-6.

> Nos beaux-arts ont été institués et leurs types comme leurs usages fixés dans un temps bien distinct du nôtre par des hommes dont le pouvoir d'action sur les choses était insignifiant auprès de celui que nous possédons. Mais l'étonnant accroissement de nos moyens, la souplesse et la précision qu'ils atteignent, les idées et les habitudes qu'ils introduisent, nous assurent des changements prochains et très profonds dans l'antique industrie du Beau.[153]

Pour Valéry, c'est la puissance même de la révolution des techniques qui ne pourra manquer d'influencer l'ensemble des arts dans leur statut de formes créatives. Et l'écrivain « *d'identifier dans la chair même des choses, dans la matérialité dont les arts avaient voulu s'éloigner, le lieu d'investissement d'un nouveau regard sur le monde, par le biais de ce que la science et la technique ont fait pour le modifier* ».

> Il y a dans tous les arts une partie physique qui ne peut plus être regardée ni traitée comme naguère, qui ne peut plus être soustraite aux entreprises de la connaissance et de la puissance modernes. Ni la matière, ni l'espace, ni le temps ne sont depuis vingt ans ce qu'ils étaient depuis toujours. Il faut s'attendre que de si grandes nouveautés transforment toute la technique des arts, agissent par là sur l'invention elle-même, aillent peut être jusqu'à modifier merveilleusement la notion même de l'art.[154]

Enfin, pour revenir au contexte de l'exposition « universelle » de 1851, on remarquera que, pour relancer la création en France et maintenir la suprématie de la France, Laborde s'appuyait sur l'« *habitude française de compter sur le gouvernement* » et sur *« la nécessité de son intervention* »[155] pour organiser l'ensemble des industriels, les créateurs et le public. Cependant, et malgré les vues avancées de l'auteur du rapport sur l'exposition de Londres sur son temps, ce n'est pas en France que la révolution des arts décoratifs a commencé, mais en Angleterre, chez les anciens « copieurs » de la France.

Comme Laborde l'avait prévu, l'avance prise par l'Angleterre portait ses fruits, si bien que la réforme de la pratique est née dans la critique faite par ses acteurs eux-mêmes : les artisans, artistes et entrepreneurs[156]. Cette articulation entre acteurs de la

---

[153] P. Valéry, « La conquête de l'ubiquité » in *Pièces sur l'Art*, Paris, 1934, p. 103.

[154] *Ibid, p. 104.*

[155] Cet énoncé est d'ailleurs le titre du chapitre I§2 (Laborde, *op. cit*., t. II pp. 1-39).

[156] Malgré le temps passé, il semblerait que cette situation demeure. On ne peut nier, par exemple, la part de défiance de la France envers le monde anglo-saxon qui se manifeste par l'opposition à utiliser le mot « design » (cf. *supra*). L'Etat joue toujours un rôle dans le « maintien du goût » du public —sa version officielle la plus récente s'appelle *démocratisation culturelle*, et elle est la responsabilité d'un autre homme d'état hors du

création est fondamentale dans la définition du design en tant que pratique : elle était déjà présente dans le mode d'organisation des corps, dans les manufactures et elle sera au centre des grands mouvements réformateurs et fondateurs de l'histoire du design : mouvement des Arts & Crafts, De Stijl, le Wiener Werkstätte des sécessionnistes, le Deutscher Werkbund et le Bauhaus...

6.1.2 Emergence épistémologique du design : esthétique, éthique et critique dans la révolution des arts décoratifs

6.1.2.1 La naissance de la réflexion esthétique dans le design : Pugin

§1. Suite aux rapports rendus par les commissaires à l'exposition universelle de 1851, un comité formé par des industriels, membres du Parlement, artistes et éducateurs, s'est donné pour tâche, dans l'Angleterre de 1953, « *d'investiguer les meilleurs moyens d'étendre la connaissance des arts et des principes du design parmi le peuple (essentiellement parmi la population concernée par la production d'objets manufacturés) du pays* »[157], pour faire face au constat persistant des défaillances du goût des artisans anglais.

Des écoles de Design, et non plus de Mécanique, ont été alors fondées pour rétablir l'« heureuse connexion » que représentait l'application des arts aux manufactures. Dans ces année-là parurent deux ouvrages d'Augustus Welby Pugin, un architecte d'origine française mais « exilé » en Angleterre (grâce à la stratégie anglaise de « détournement de talents » que nous avons décrite plus haut). Celui-ci apporta une dimension morale voire éthique à la réflexion commerciale sur la qualité et les principes de standardisation. De cela résultera un mouvement esthétique consistant à la mise en avant des valeurs humanistes dans l'architecture, dont le gothique représentait le parangon.

---

commun : A. Malraux. *Last but not least*, le décalage général entre le design français et celui des autres pays industrialisés n'est plus un secret.

[157] Select Committee on Arts and their connection with Manufactures*, Report,* House of Commons, 9 septembre 1853, cité par Naylor, *op. cit*, p.16.

L'inspiration gothique, ce n'était (surtout) pas une intention d'imiter les styles du passé, ainsi que l'éclecticisme tant décrié de la mode de l'époque le faisait, mais au contraire, de reconnaître que l'architecture et le design, plus généralement, devaient exprimer des idées et des opinions de leur époque. Ainsi, le gothique était exemplaire par la manière dont il avait réussi à mener l'Idée jusqu'à son point culminant.

Par ailleurs, l'opposition aux valeurs de l'imitation, la mise en valeur de l'idée et de la notion de vérité ont fondé les bases morales d'authenticité qui sont associées dès lors à l'objet de design. C'est le début de l'obligation pour le design d'être *beau, bon, authentique (car Vrai)*. Notons que l'année où le comité « select » pour la réflexion sur les arts et l'industrie a produit son rapport, Pugin s'est converti au catholicisme. Cette conversion n'est pas sans impact puisque Pugin a transposé au design les vertus chrétiennes qui donnaient un sens autonome aux arts et lui fixaient, en même temps, une fonction sociale importante[158], ce qui n'est pas sans rappeler la révolution des arts plastiques de la renaissance. Le design se doit, depuis Pugin, et peut être sans en avoir vraiment conscience, d'être Vrai (authentique), Bon (fiable, durer) et Beau (servir au plaisir des sens, au confort et même éventuellement au divertissement…). L'émancipation du design comme pratique s'était mise en branle.

6.1.2.2 La critique sociale comme fondement esthétique : le design est-il moral ?

§1. L'œuvre de Pugin marque le moment où une réflexion esthétique à vocation formelle touche pour la première fois directement à la fabrication d'objets considérés jusqu'alors comme « mineurs » car profanes. Pour comprendre en quoi cette transformation a constitué une forme de renaissance, il n'est pas inutile de rappeler quelques aspects de la division et catégorisation des arts.

Au Moyen Âge, comme on le sait, on avait divisé le concept d'*art* des grecs —qui, originellement, mettait davantage en avant une compétence pratique que la part d'inspiration et de créativité d'une activité productive— en *arts mineurs* et *majeurs*, pour y appliquer la sempiternelle séparation du Corps et de l'Esprit nécessaire à la

[158] *The True Principles of Pointed or Christian Architecture*, London : Weale, 1853 [réimprimé en 1969 par St Barnabas :Oxford], et *Contrasts*, London, 1836 [réimpression aux presses universitaires de Leicester, 1969].

légitimation de l'idéologie chrétienne. On a donc associé certaines pratiques à l'activité intellectuelle et on les a appelées les sept « arts libéraux » : la grammaire, la rhétorique et la dialectique (qui formaient l'ancien trivium grec), plus les arts ou *sciences* du quadrivium (arithmétique, astronomie, géométrie et musique). Les arts qui faisaient intervenir le corps étaient considérés, quant à eux, comme des « arts mécaniques » (*lanificium, armatura, navigatio, agricultura, venatio, medicina et theatricam*[159]) et furent situés plus bas que les autres, signe de leur infériorité par leur dépendance au corps au détriment de l'esprit (cf. aussi *supra,* Ch. 1.3).

Pendant la Renaissance, divers artistes « polyvalents » ont défendu l'idée que l'architecture, la peinture et la sculpture étaient des pratiques tout aussi nobles (donc « spirituelles » ou « inspirées ») que la poésie et la musique ; ils les ont donc appelées « arts visuels » (ou plutôt « plastiques »)[160]. Celles-ci se détachèrent du groupe des arts mécaniques si bien que les activités créatrices restantes devinrent au fur et à mesure des arts « mineurs » par opposition aux autres qui étaient considérées comme des arts « majeurs », toujours par leur attachement à l'Esprit.

Ce fut par l'intermédiaire des esthètes du XVII[e] siècle (notamment Kant, Baumgarten, Burke et Shaftsbury…) que l'idée de la beauté fit son entrée dans l'histoire. En effet, ces philosophes ont produit une armature théorique qui s'adaptait à la musique, la peinture, la sculpture, l'architecture et la poésie, en excluant tous les autres arts. Par leur vocation à la création de la beauté, les *beaux-arts* (nouvelle dénomination pour les arts majeurs) « échappent » aux impératifs moraux et pratiques qui sont par ailleurs associés aux sciences et aux arts « mineurs » —dont les arts « appliqués »[161]. La

[159] H. de Saint-Victor. *Libri septem eruditiones didascaliae,* ch.26 (PL 176, col.760) : lanificium, armaturum, navigationem, agriculturem, venationem, medicinam, theatricam.

[160] Comme à l'époque de la révolution du design, cette défense s'est accompagnée de la fondation d'écoles enseignant les trois « arts du design » (arti del disegno) dont la première a été le fait de Giorgio Vasari (cf. I. Frank, *The Theory of Decorative Arts : an Anthology of European & American Writings*, 1750-1940, New Haven-London, Yale University Press, 2000, 392 pp).

[161] I. Frank*, op. cit*., p. 4.

rationalité du beau est comparable à la rationalité logique, l'une ne peut donc pas être soumise ou réduite à l'autre et l'esthétique est ainsi devenue science du sensible[162].

Les *arts appliqués* —si tant est que l'on puisse utiliser cette expression contradictoire— possèdent donc, à la différence des « beaux-arts », une composante éthique explicite donnée par leur fonctionnalité. Or, l'aspiration était de pouvoir considérer *l'utilité* des arts comme une valeur noble ou en rapport avec l'élévation de l'esprit et elle a constitué le fondement des revendications des réformateurs des arts décoratifs/arts appliqués du XIXe siècle, en ce sens où la valeur fonctionnelle pouvait être considérée comme une *Idée* aussi respectable que celle de la beauté ou de la vérité. Toutefois, la construction épistémologique ou philosophique n'a pas encore abouti, probablement en raison de la jeunesse de la discipline.

6.1.2.3 La réflexion sur l'ornementation vers son instauration en paradigme esthétique ou caution de noblesse

§1. Puisque c'est contre toute hiérarchie dans les arts que les réformateurs des dits « arts décoratifs » s'insurgent, cette appellation leur sert à signifier la spécificité de ces créations et, en même temps, à justifier la légitimité intellectuelle de leur pratique, l'ornementation devenant l'Objet épistémique de référence pour ces pratiques créatives.

D'une part, les réformateurs des arts décoratifs ont non seulement accueilli positivement l'impératif pratique (la fonctionnalité) des arts décoratifs, mais ils l'ont même mis en avant dans son statut de haute tâche *morale* par laquelle s'exprime la sensibilité de l'artiste vis-à-vis d'autrui. D'autre part, cette sensibilité était pour eux tout à fait à la « hauteur » (esthétique) de n'importe quel artiste ; si bien qu'elle était capable de véhiculer un style[163], notamment par le biais de l'ornementation —ou « décoration »,

[162] Baumgarten, Esthétique, 1750 et 1758 (tr. fr J.-Y. Pranchère, Paris, L'Herne, 1988).

[163] Il serait intéressant de se pencher sur les implications sémiotiques des noms des styles. Pour N. Goodman, le style est le moyen par lequel on peut répondre aux questions « *qui, quand, où* » en prenant l'objet pour témoin (cf. « The Status of Style » in *Critical Inquiry*, Vol. 1, N°4, juin 1975, pp. 799-811). À l'époque de l'absolutisme, par exemple, les tapisseries, le mobilier, les différentes « manufactures » appartiennent à un style qui est identifié à celui du roi de l'époque (le Rococo est connu comme « Louis XV »…). Ils véhiculent donc la responsabilité de la création. Les colonies ont mis à la mode les styles « égyptien » ou « oriental », dont la

d'où l'appellation *arts décoratifs*[164]. C'est probablement ici que le discours des industriels rejoint celui des esthètes des arts décoratifs : c'est la *qualité du dessin* qui était à l'époque le véhicule de la valeur des objets.

Si l'on articule ce que nous avons vu dans l'exemple des manufactures et du contrôle de qualité, la spécificité du design apparaît comme un double engagement, éthico-fonctionnel et artistique. Les deux indicateurs principaux de la valeur « qualité » à cette époque étaient la standardisation (associée a la dimension d'usage) et l'ornementation (associée a la signification sociale).

Le premier de ces indicateurs, la standardisation, est lié d'une part à un engagement social de démocratisation des biens et, d'autre part, au développement technique par lequel on peut atteindre les mêmes niveaux de résultat grâce à un contrôle dans les processus de production, ce contrôle s'améliorant progressivement. Ainsi, la standardisation est corrélée autant au libéralisme social qu'à la société des loisirs : banalisation de la consommation de ce type d'objets, mécanisation pour la libération des hommes, en passant par la fabrication en série. Or, si la standardisation exprime la qualité matérielle et est associée au développement de la technique, l'ornementation est relative à l'engagement « spirituel » et est liée à l'idée de *style*. Elle vient donc démontrer la hauteur spirituelle, garantir la teneur « idéale » de l'objet. Quant à la dimension d'usage, elle introduit tout d'abord la présence de l'usager comme but de l'action du créateur, et son importance est pratiquement identique à l'idée qui se trouve derrière le dessin. Ainsi la partie spirituelle des objets de design devient de plus en plus la fonction.

C'est ainsi qu'autour de l'interaction de ces éléments, style, technique et fonction, se tisse l'histoire de cette pratique, de la première révolution industrielle jusqu'à nos jours[165].

---

dénomination, tout de suite plus anonyme, rend compte de la distance évidente de spectateur de celui qui nomme *l'Autre*. C'est ici que l'anthropologie et le design se rejoignent pour la première fois, mais il semblerait que ce ne soit pas fini, ainsi que nous le verrons plus tard.

6.1.3 L'objet banalisé et la fonction sociale du design : du *standard* comme principe mercatique à son institution en principe formel pour le design

6.1.3.1 La réflexion naissante sur le design : Ruskin, la critique de l'industrialisation et la première jonction fonction/forme

§1. Si l'on compare les périodes citées, il faut noter qu'à l'époque des manufactures, la division du travail ne s'est pas traduite par un déclin de la qualité des œuvres qui, auparavant, étaient prises en charge globalement par des artisans indépendants, ainsi que le fait remarquer D. Reizman. En revanche, le renouveau institutionnel des arts décoratifs anglais est parti d'un double constat inquiétant quant à la qualité des objets produits. La part artistique dans les objets était en diminution dans la production industrielle, ce qui entraînait un déclin conséquent de leur compétitivité. Si la première mesure prise pour remédier à cette situation a été d'instaurer un rapprochement entre l'art et l'industrie, un deuxième moment de cette remise en question a abouti à une « révolution » dans les arts décoratifs anglais impulsée dans sa grande majorité par des architectes qui prônaient l'union des arts entre eux —contre l'industrie et son corollaire mécaniste.

Ce mouvement, connu comme celui des « Arts & Crafts », se situe autour de la deuxième phase de la révolution industrielle et visait pour les arts décoratifs la même revalorisation que l'architecture, la peinture et la sculpture avaient obtenue au cours de la Renaissance. Emblème de la fondation du design en tant que *pratique créatrice autonome* en Angleterre[166], ce mouvement a eu comme toile de fond, en plus de

---

[164] Pour la théoricienne des arts décoratifs, I. Frank, le terme d'art décoratif est une appellation historique appartenant à la période du mouvement des *Arts & Crafts* et qui aurait pris fin avec l'avènement du modernisme dans les années 30 (cf. *op. cit.*).

[165] Les deux étapes de la révolution industrielle font référence au rapport économique qu'elles ont modifié. Ainsi, une première révolution est celle du double fait des découvertes scientifiques découlant sur des améliorations dans les processus productifs et de l'abaissement des coûts par l'esclavage (main d'œuvre) et la colonisation (matières premières). La deuxième phase de cette « révolution » est marquée par l'essor de la mécanisation de la production des objets jusqu'alors appelés « manufacturés » pour leur caractère artisanal.

[166] L'histoire du design devient ici très complexe du fait, surtout, des faits langagiers (le terme *design* est déjà courant en Angleterre, alors qu'en France on continuera à parler d'*arts décoratifs* pour décrire les mêmes objets

l'expansion industrielle, de la mécanisation et de la moralisation humano-chrétienne de Pugin, le socialisme utopique : c'est alors que l'impératif pratique du design s'est mué clairement en *fonction sociale*.

§2. Au lendemain de la révolte au cours de laquelle des travailleurs se sont emparés des machines et les ont détruites (pour leur vocation à remplacer les ouvriers), un groupe d'architectes a réactivé la méfiance vis-à-vis de l'industrie en remarquant la manière dont la production industrielle s'éloignait des aspects humains. L'inspirateur majeur de ce mouvement était John Ruskin, architecte qui avait pour devise : « *la vie sans l'industrie est regrettable, mais l'industrie sans l'art est une idiotie* ». Il avait commencé sa carrière comme critique d'art[167]. Depuis son analyse des peintres modernes, il associait l'art à la société qui servait de contexte à ces créations. Il jugeait la société fondée sur la loi de l'offre et de la demande comme une aberration : les hommes sont traités comme des machines, ils perdraient ainsi toute humanité.

---

et courants jusque dans les années 60). L'histoire du design en France se coupe ainsi de toute la genèse relative aux révolutions industrielles et aux mouvements qui ont abouti aux styles art nouveau, art déco, etc. L'histoire des arts décoratifs a été absorbée par l'histoire de l'art en général, sans que cela se traduise par l'ouverture « institutionnelle » d'une zone d'échange entre pratiques. Récemment, l'histoire de l'art « officielle » reconnaissait le design non seulement comme un contenu possible pour une œuvre d'art, mais aussi comme objet d'art en soi, un déplacement dont on apprend davantage à la lecture de l'article de C. Morineau, (*op. cit.,* 2003). A noter aussi que cet article fait partie des textes d'orientation pour la préparation externe du concours d'agrégation en arts appliqués. En somme, le design hérite de l'exception culturelle française dans chacune de ses expressions… Quant aux Etats-Unis, R. Loewy se considère lui-même (cf. v. fr. *La laideur se vend mal*, Gallimard 1973) comme le pionnier du design –et l'opinion est plus ou moins partagée sur ce point (de Noblet 1988, Woodham 2004,…)- mais son intervention remonte uniquement aux années 20-30 et se réfère surtout a la mise a profit du design pour la mercatique et au développement de la composante esthétique (parfois en dépit de la fonctionnalité) de l'objet. A l'époque du mouvement des Arts & Crafts en Angleterre, les arts décoratifs américains étaient très critiqués en Europe en raison de leur sobriété et de leur fonctionnalisme (Reizmann, *op. cit.*), une tendance dont ils ne sortiront pas.

[167] Les principales œuvres de J. Ruskhin sont *Seven Lamps of Architecture*, 1859, [réimpression à New York : E.P. Dutton, 1910], *The two Paths : being lectures on Art and Its Application to Decoration and Manufacture*, New York, 1859 et *Venice Stones*. On peut trouver une compilation de ces travaux dans *The Complete Works of John Ruskin,* 39t. Londres, E.T. Cook and A. Wedderburn, 1903-1912.

> It is not that men are ill fed, but that they have no pleasure in the work by which they make their bread, and therefore look to wealth as the only means of pleasure. It is not that men are pained by the scorn of upper classes, but they cannot endure their own ; for they feel that the kind of labour to which they are condemned is verily a degrading one, and makes them less than men.[168]

Ruskin complétait sa critique sociale par une théorie prônant quelques idées basiques, aussi novatrices pour l'époque qu'était « radical » son discours politique. Pour lui, en effet, la fonction de l'objet est déployée par l'intermédiaire des facteurs d'usage qui contraignent sa conception, sa forme et son ornement. Ces facteurs sont : le *caractère* de l'objet en question (un bâtiment religieux *vs* une gare), son degré d'*utilité* (une fresque *vs* une gravure), l'*intensité* avec laquelle il est censé servir (une gravure *vs* une tasse) et sa *visibilité* (centre *vs* périphérie, passage *vs* repos).

§3. La combinaison de ces facteurs liés à l'usage donne comme résultat une « pyramide de fonctions » qui exprime le rapport entre effort, choix de matériaux et richesse de l'ornementation dont chaque objet est investi. Ainsi, la décoration d'espaces favorisant la contemplation et le repos serait abondante et figurative (reproduisant notamment des motifs organiques), alors que les lieux et objets moins « reposants » (objets d'utilisation quotidienne, lieux de passage) devraient offrir des ornementations stylisées et épurées. Cette pyramide n'implique pas de degré ou dévalorisation puisque chaque niveau est censé exprimer une forme de beauté particulière, relative à la compétence du designer pour exprimer la nature de l'objet contenue dans cette conception articulée de la fonction.

Enfin, dans cette représentation, l'ampleur de la base de la pyramide et l'étroitesse de la partie supérieure constituent une référence à l'unicité respective à chaque type d'objet : les objets les plus basiques sont banals, les objets les plus intenses, ou chargés de signification, sont moins nombreux et uniques.

---

[168] Dont une version français pourrait être : « Ce n'est pas que les hommes soient mal nourris, c'est qu'ils ne tirent plus aucun plaisir du travail par lequel ils gagnent leur pain. La volonté de s'enrichir devient donc leur seule source de plaisir. Ce n'est pas que les hommes soient affectés par le mépris des classes supérieures, c'est qu'ils ne peuvent pas supporter la leur ; car ils considèrent que le type de labeur auquel ils sont condamnés est en vérité très dégradant et qu'il fait d'eux moins que des hommes ». Cf. « On the nature of Gothic » in *Venice Stones*, t.II.

L'œuvre de Ruskin a été caricaturée comme une tentative « hystérique »[169]et totalitaire pour donner des règles à la création, mais cela est un peu éloigné de son propos. En effet, si ces idées étaient bien le produit de sa vision critique de la pratique industrielle, il ne les entendait pas comme des principes recteurs puisque, pour lui, la « vraie beauté » provient d'une « *imagination inspirée par la nature* »[170]. Quoi qu'il en soit, Ruskin inaugure la première mise en exergue de la fonction de l'objet de design, qui deviendra l'élément fondateur du modernisme quelques années après. Mais, à l'époque des réformateurs des arts décoratifs, la fonction de l'objet n'était pas réduite à sa fonctionnalité (ou facilité d'usage), la réflexion comprenait une critique sociale plus approfondie et impliquait le besoin d'une nouvelle manière de penser la production des objets industriels. Un pas en avant dans ce sens a été franchi par William Morris, qui a renoué avec l'ancienne tradition de collaboration entre artistes et artisans.

6.1.3.2 La militance pour la réappropriation de la production et l'articulation des métiers, et les sources du modernisme

§1. En parfaite harmonie avec l'idée que les riches de la société industrielle refusent aux pauvres la nourriture autant que la sagesse, la vertu et le salut, et que les industriels, dans leur statut de « manufacturiers » devraient organiser leur négoce en *éduquant* leur marché et pas seulement en le fournissant, Ruskin exerçait en tant que professeur au Working Men College, une école fondée par des socialistes chrétiens[171]. Dans cette école

[169] Marinetti, le futuriste italien, disait dans une conférence à Londres : « *débarrassez vous de l'idéologie lymphatique de votre déplorable Ruskin… Avec sa haine de la machine, ce maniaque de la simplicité antique me fait penser à un homme adulte qui retourne dormir dans son berceau et boit le lait de sa nourrice pour retrouver la sécurité de l'enfance* ». Cité par J. de Noblet in *Design*, *op. cit*., p. 24.

[170] Cf. « The Lamp of Beauty » in *The Seven Lamps of the Architecure*, *op. cit.,* p. 177-179.

[171] Où l'on apprenait le design, et plus spécifiquement l'ornementation selon des principes aux antipodes de la pensée de Ruskin : pas de dessin au naturel ni de figure humaine, et l'enseignement des « règles de la beauté ». Enfin, Owen Jones, par exemple, proposait dans son livre *La grammaire de l'ornement* que les arts décoratifs aient pour origine et pour référence l'architecture. Celle-ci étant l'expression matérielle d'une prise de position dans l'air du temps, toutes les œuvres des arts décoratifs devaient, à son image, « combiner la convenance, la proportion et l'harmonie ». La combinaison de ces valeurs aurait pour résultat le repos, sentiment précurseur et indice de la beauté : « *La vraie beauté résulte du repos que ressent l'âme lorsque la vue, l'intelligence et les*

se sont rejoints les noms et les métiers du mouvement des Arts & Crafts, notamment le peintre Dante Gabriel Rossetti et le « décorateur » William Morris (peintre et architecte de formation, aristocrate d'origine et socialiste par conviction).

§2. Chez Morris, on arrive à une nouvelle interrogation sur la manière dont le design doit être non seulement *produit* mais aussi *utilisé,* moins morale que celle de Ruskin et plus sociopolitique. Pour lui, en effet, le design est un « art démocratique » qui a pour but de redonner du plaisir au peuple des travailleurs. Or, comme ce sentiment ne peut pas être transmis à l'objet dans le système de production de l'industrialisation, cette *fonction sociale* du design implique l'union d'artistes et de designers pour travailler dans des coopératives de production. C'est par le biais de cette collaboration que les designers pourraient réimprimer de l'amour dans leurs créations. De cette manière, les objets redeviendraient capables de transmettre de hauts sentiments à leurs usagers, les soulageant ainsi de la dureté de leur vie quotidienne. Ainsi et seulement ainsi, la machine pourrait devenir un outil de libération et l'organisation entre producteurs fermer le chemin à la dévalorisation de l'ouvrier qui avait été introduite, en fin de compte, par les nouvelles écoles de design, en créant une nouvelle classe sociale en faveur des designers (dessinateurs, maîtres de l'Idée artistique dans l'objet), mais au détriment des ouvriers[172].

§3. À la hiérarchie des fonctions de Ruskin, Morris ajoute donc une hiérarchie sociale ; à l'indignité de la machine et de l'imitation, il oppose l'inspiration humaine engagée avec son époque et le travail manuel. Enfin, Morris conçoit le futur du design

---

affections se trouvent satisfaites » (cf. première édition en 1865, tr. fr. de J.-P. Midant, Paris, L'aventurine, 2001).

[172] D'après I. Frank (*op. cit.*), les écoles nouvellement fondées par le gouvernement anglais avaient conduit le designer, à la fin du XIX^{e} siècle, à devenir une sorte de professionnel indépendant auquel les industriels faisaient appel ponctuellement pour l'ornementation, la décoration des intérieurs ou le dessin, alors que de par sa formation, il aurait dû théoriquement être capable d'intervenir sur n'importe quel support et moment de la production. Ainsi, l'organisation au sein de coopératives était pour Morris le seul moyen par lequel « *tous les producteurs d'art pourraient échapper aux pressions pernicieuses du commerce et de la production économique* » : la division et le dénigrement du travail étaient ainsi deux aspects du même problème. L'industrie était simplement *incapable d'art* (cf. W. Morris « the arts and crafts of to-day », in *Collected Papers*, M. Morris, ed. Londres : Routledge-Thoemmes, 1910-1915. [Réimprimé en 1992], p.356-374).

dans le peuple, en ce sens où le design est l'héritier de l'artisanat. En ce qui concerne la pratique, plus populaire que son discours politique, la réflexion de Morris se traduisait par une recherche de *simplicité* et d'*épuration*.

Avec lui, deux grands mouvements se font jour dans l'évolution de cette pratique. D'une part, les différences dans le devenir du design selon les nations s'affinent et s'affirment, les uns pensant à l'optimisation de la production, les autres réfléchissant aux principes esthétiques régissant la pratique. D'autre part, les bases de la révolution esthétique suivante sont posées. En effet, le modernisme, dont l'allergie pour l'ornementation est un des traits caractéristiques, est pourtant largement l'héritier de cet « apôtre » des arts « décoratifs » que fut William Morris[173]. Les idées et les travaux de cet homme ont influencé les mouvements artistiques et du design du début du XX^{e} siècle. Ainsi, deux des grands observateurs du mouvement ont été les fondateurs des écoles de design les plus influentes de l'époque : Lethaby et Muthesius. Nous avons vu, en effet, combien la transmission du savoir faire était importante dans cette pratique, que ce soit dans l'apprentissage au sein des corps, guildes et manufactures, puis dans l'éducation institutionnalisée. Les instituts de Design anglais, le Bauhaus et Ulm, et même le rôle actuel des écoles de design dans le monde, témoignent de cette importance de la transmission, qui n'est pas sans rappeler l'histoire et les filiations de la pratique[174].

6.1.3.3 La standardisation devenue qualité esthétique

§1. Le style dans la réflexion esthétique anglaise s'est organisé dans la première phase de la révolution industrielle autour de l'idée de standardisation comme véhicule de la qualité. Lorsque l'on établit des principes de fabrication, que l'on tire des parangons et que l'on s'attache à les reproduire, on est en train de créer un produit qui développera une « valeur ajoutée » du fait d'un détail dans la fabrication (une teinte particulière, un motif unique, une qualité de finition inégalée). De la même manière qu'on n'attendrait

[173] « L'idéal corbusien » (Cf. Morineau, *op. cit*., p. 42) de *l'architecte-décorateur-artiste*. Morris l'incarnait déjà, en ajoutant, en outre, les métiers de graphiste et d'entrepreneur socialement engagé.

[174] La réflexion sur la pédagogie et les méthodes du design est un enjeu majeur de la discussion sur le design, ainsi que le laissent entendre d'une part les titres des ouvrages sur le design et d'autre part, les synthèses

pas d'une œuvre de la manufacture des Gobelins qu'elle s'effiloche au bout de deux jours, les teintes de la porcelaine manufacturée ont créé des modes qui étaient au fond le signe d'une méthode particulière de production ; style et mode sont donc intimement liés. C'est ainsi que, dans le cas de ce type d'objets, la standardisation a pu être synthétisée comme porteuse de principes « nobles » dans sa production et se convertira plus tard en vecteur du style, dans le cas de l'ornementation.

§2. Dans la deuxième phase de la révolution industrielle, avec Pugin, Ruskin et Morris, etc., cette constatation est systématisée en faisant de l'ornementation l'objet central de la pratique : le dessin, la couleur ou les motifs sont ce qui permet de reconnaître la facture et par ce biais l'origine et *qualité*[175] d'un objet. L'autonomie des arts décoratifs dépend, de ce point de vue, de la capacité à créer des standards valables et de la rationalisation (dans tous les sens du mot) de la production, car elle est une garantie de qualité. C'est sur la base de cela que la réflexion des réformateurs s'organise :

1. *Standardisation=principes de conception* : Pugin et l'idée que le design doit suivre des principes en harmonie avec les vertus chrétiennes : l'art décoratif doit être Vrai (ou authentique). Les imitations, soit des styles anciens, soit des produits d'autres latitudes, sont donc rejetées. Par ailleurs, l'art décoratif doit être Beau et sa beauté dépend de l'harmonie entre la forme (héritage esthétique) et la fonction (particularité noble de *l'utilité*). L'art décoratif doit être Bon et sa bonté est synonyme de durabilité.

2. *Fonction esthétique* de l'ornementation : Owen et ses 28 principes pour l'arrangement et l'utilisation de l'ornementation. L'ornementation véhicule un style dans les objets de design, qui est le moyen par lequel le design peut échapper aux contraintes du matériau et de la fonction qui le déterminent.

---

théoriques telles que *Design Discourse : history, theory, criticism*. V. Margolin (éd.), Chicago, University Press, 1989.

[175] Il est curieux de noter l'importance qu'a pour le design la notion de qualité alors qu'à elle seule, elle ne véhicule aucun objet identifiable ; on dit par exemple : Laborde a été à l'exposition de Londres *en qualité* de président de la représentation française. Ce terme médiateur est ainsi devenu un substantif, de la même manière que le design, à l'origine substantif anglais, est devenu en France un adjectif.

L'ornementation est censée produire de la beauté, dont l'effet serait la « paix spirituelle ».

3. L'ornementation appliquée *en fonction du contexte* de l'objet : Ruskin et l'adaptation de la forme et de l'ornementation, et l'adaptation de l'objet à la pyramide des fonctions. L'investissement esthétique de l'objet doit être adapté à l'usage prévu par l'objet, ce qui comprend son emplacement, finalité, fréquence d'usage, etc. —on ne peut créer « *quelque chose que l'on ne porte pas dans son cœur* »[176].

4. La *fonction sociale* du design : Morris et la conception démocratique du design. Il s'agit d'un mélange entre les caractéristiques du design en tant que pratique (dans laquelle se retrouvent harmonieusement toutes les formes de création et toutes les classes sociales) et les bénéfices que celle-ci devrait comporter (l'objet du design doit accompagner l'ouvrier dans son labeur et lui fournir du confort et du soulagement), voire une certaine éthique (le créateur peut exprimer un style, *signe* de « l'esprit » humain, uniquement dans la mesure où l'objet a été conçu avec du plaisir, qu'il transmettra alors à l'usager).

Plus tard, cet ensemble d'approches sera synthétisé dans l'idée que l'industrialisation peut et doit participer à la libération de l'individu ; en revanche, elle ne peut se passer de l'art pour avoir du sens. Dans cette optique, le degré maximal de standardisation (entendue comme vecteur de qualité) devient le symbole de l'esprit, désormais dans la figure de la qualité qui est un concept beaucoup plus fonctionnel (durabilité, fiabilité, confort d'usage). Comme pour la forme organique dans les arts décoratifs, l'esprit de l'objet s'exprime à travers des formes épurées et stylisées qui témoignent de l'authenticité du design comme activité créative : le design *n'imite pas* la nature, il la *réinterprète*.

[176] « The lamp of life » in *The Seven lamps of Architecture*, (London 1849) reprint in New York, Dutton, 1920, p. 52-56.

6.2 Du style, design et sémiotique : héritages et projection communs

6.2.1 La voie allemande de l'avant design : la réflexion esthétique sur la technique et sur le style

6.2.1.1 L'Angleterre et l'Allemagne comme les deux foyers de la tension entre la fonction et la forme

§1. Si l'on suit Gillian Naylor, la spécialiste du mouvement des Arts & Crafts, *Unto this Last* de Ruskin a été assez vite traduit en français et en allemand, influençant considérablement la suite des événements, c'est-à-dire les révolutions artistiques qui ont eu lieu au tournant du XX^e^ siècle. Or, si l'influence des réformateurs anglais s'est répandue dans tout le continent et au delà[177], la fin du siècle a vu s'affirmer des différences entre pays et celles-ci allaient être déterminantes pour l'évolution de leurs designs respectifs, peut être en raison de la concurrence entre puissances, toujours en toile de fond. C'est ainsi qu'I. Frank établit un comparatif entre les théoriciens des arts décoratifs anglais (Pugin, Ruskin et Morris) et leurs homologues Allemands, en affirmant que si les premiers étaient surtout préoccupés par la manière dont on pouvait améliorer la *qualité* des arts décoratifs, la réflexion allemande de l'époque concernait historiquement beaucoup plus la nature philosophique des *styles* ornementaux[178]. En qualifiant les théoriciens Allemands de « *more historically minded* »[179], l'auteur synthétise plus précisément l'idée que le développement des arts décoratifs en Allemagne était très influencé par la philosophie de l'histoire et par les idées esthétiques de la lignée Platon-Kant-Goethe-Hegel.

---

[177] « *Ce livre* [le livre de Ruskin] *a constitué le tournant de ma vie* » est un propos attribué à Gandhi, cité par Naylor, reprenant à son tour une citation de « Of Dying as an Art » (*Arts and Crafts Essais*, 1899, p. 1899), *op. cit.,* p.94.

[178] I. Franck, *The theory of decorative arts : an anthology of european & american writings 1750-1940*, New Haven, Yale University press, 2000, 392 p.

[179] Cf. *op. cit*., p. 11.

§2. Ce sont ici deux perspectives opposées qui s'ouvrent pour l'approche de l'Objet (épistémique) du design à partir de sa « préhistoire ». D'un côté, la préoccupation anglo-saxonne pour la qualité est relative aux « signes extérieurs de la valeur » de l'objet, c'est-à-dire, à la manière d'incarner des valeurs (idéologiques) dans la production (dans les objets produits). Il s'agit en quelque sorte d'une « morale du design » fondée sur l'identification de la « fonction » de l'objet (décoratif) qui d'une part est de signifier la démocratisation sociale et d'autre part, d'accompagner la vie quotidienne des classes moyennes[180]. Les facteurs de cette « fonction » de l'objet ont été, comme nous l'avons mentionné, la tension qualité/standardisation, la tension authenticité/transmission[181] et la tension entre conception et reproduction relative à la division du travail qui a été le corrélat d'une augmentation de la demande.

De l'autre côté, la réflexion sur le style concerne la transformation des identités et par conséquent de la nature de la forme. Elle constitue une interrogation sur la *production de la valeur* dans la création, plutôt que dans la production. Il s'agit d'une pratique esthétique, non plus morale donc, mais dont les interrogations sur la nature de l'ornement et par le biais de la stylisation posent les bases de la systématisation de la pratique. D'ailleurs, ces interrogations ne sont pas sans rappeler les élaborations ultérieures d'une théorie du design, de la proposition d'une méthodologie de la projection jusqu'à la définition de ses différentes instances discursives ainsi que la définition de l'Objet (épistémique) du design.

§3. Le corrélat des réflexions sur la fonction et sur la forme menées en parallèle a été en dernière instance la lutte pour l'union des arts, à plusieurs moments et dans plusieurs milieux différents. En Angleterre, l'union entre artisans, artistes et dessinateurs a été promue dans ce moment pionnier du mouvement des Arts & Crafts

[180] Même si, comme nous l'avons signalé, ces idéaux se sont transformés en un des paradoxes structurels du design (cf *supra*) : l'idéal de mise au service du peuple s'est traduit la plupart du temps par la création d'objets dont la nature de la production a fait, soit qu'ils ne pouvaient être accessibles aux masses, soit qu'ils se retrouvaient finalement dans des musées, compte tenu de leur « haut contenu », de la valeur du travail et de la présence d'un style (même dans le cas où cette présence constituait un interdit, comme dans le cas du Bauhaus).

[181] Cette tension a été résolue dans l'instauration de l'innovation en valeur absolue du design avec la montée en puissance de la partie commerciale-entrepreneuriale de la pratique. Ainsi, la tension sous-jacente était la cohabitation de l'activité artistique et de la nature industrielle-commerciale de l'objet.

par les praticiens eux-mêmes (les nouvelles guildes, Morris et son entreprise réunissant artistes et artisans…). En France, les principaux promoteurs de l'union des Arts et des industries ont été le comte Léon de Laborde[182] et, plus tard, l'architecte Emmanuel Violet-le-Duc, tous deux *fonctionnaires de l'État*. D'un côté, la révolution des arts impulsée de l'intérieur par ses « hommes de main » avec l'énergie des esprits révolutionnaires ; de l'autre, l'institution qui impulse, impose et circonscrit. En Allemagne, nous assistons à une certaine cohésion dans l'impulsion de l'union des arts et des industries, qui émane toujours du gouvernement (on est bien dans la logique de la concurrence des nations dans l'industrialisation) et qui a eu pour protagonistes deux architectes (Semper et, plus tard, Muthesius avec le Deutscher Werkbund). Probablement en raison du contexte historique particulier de la région (la révolution de 1848), elle s'est étendue aux sphères non étatiques : collectifs d'artistes, entrepreneurs et artisans. Les deux exemples principaux seront le Wiener Werkstätte et le Deutscher Werkbund[183], sur lequel le design anglais fonderait son modèle de développement et le Bauhaus trouverait son fondement.

Nous n'allons pas continuer un récit historique des transformations des trois éléments isolés de la période « préhistorique » du design (processus de démocratisation, standardisation comme systématisation du travail et lieu d'émergence des valeurs de l'objet, éducation et transmission du « goût »). Nous allons plutôt nous pencher sur cet autre volet de la réflexion qui a alimenté à notre sens l'apparition du design et qui est la réflexion allemande sur la nature de la forme décorative. En effet, les créations du Deutscher Werkbund ne peuvent pas s'expliquer sans leurs sources. D'un côté, elles

[182] Il semblerait que personnage soit aussi en avance sur son temps que méconnu. L'union des arts et des industries est un ouvrage *monumental*, même si l'auteur estime avoir « bâclé » la dernière partie (concernant le rôle de l'Etat dans le maintien du goût public) à cause du « manque d'espace » —chacun des deux tomes fait plus de 500 pp. Quoi qu'il en soit, nous assistons ici à une deuxième occurrence du lien entre l'économie, l'art et l'archéologie, la première étant la réflexion sur le style et l'identité proposée par Goodman (cf. *supra*). La philosophie de l'histoire de la production d'objets ne pouvait pas être très loin.

[183] Association productive fondée entre 1906 et 1907 à l'initiative de l'ébéniste K. Schmidt et qui réunissait à titre égalitaire l'Etat, des artistes (ex-sécessionnistes) et des industriels. Cf. I. Bennett, « L'Allemagne et l'Autriche » in *Les arts décoratifs*. Ph. Garner, dir., Paris, Bordas, 1981, p. 198-231. [V. originale anglaise *Encyclopedia of Decorative Arts*, Quarto Ltd, 1978, et J. De Noblet : *Introduction à l'histoire de l'évolution des formes industrielles de 1820 à aujourd'hui*, Paris; Stock–Chêne, 1974].

s'étaient effectivement nourries, à l'extérieur, du mouvement des Arts & Crafts anglais, de l'autre, cette influence ne venait que s'ajouter au bouillon de culture des pays germaniques de l'époque. Dans ce mélange se côtoyaient en effet la tradition esthétique allemande allant de Winckelmann à Hegel en passant par Goethe, aussi bien que les conditions socio-politiques de l'empire austro-hongrois —sorte de foyer intellectuel du monde occidental à l'époque, carrefour de cultures, pour qui le changement de siècle représentait en quelque sorte la charnière entre l'essor et la décadence[184].

Intéressons nous donc à l'œuvre de G. Semper et A. Riegl qui ont étudié la question du style, servant de base à des élaborations et réinterprétations ultérieures, non seulement de la part de Wölfflin et de Panofsky mais aussi des formalistes russes et des modernistes des années 30[185]. De ce point de vue, il n'est pas étonnant que la discussion débouche, dans ce sous-chapitre, sur les liens intertextuels de ces œuvres-là avec la sémiotique post-greimassienne.

6.2.1.2 Semper et la rencontre technique : l'émergence de deux valences de la forme

§1. Gottfried Semper était architecte et historien. Sa renommée lui avait valu la responsabilité de la conception des pavillons suédois, canadien, et égyptien à l'exposition de Londres au Palais de cristal, ainsi que de l'ouverture du premier musée dédiée aux arts décoratifs en Angleterre (South Kensington). Il représente ainsi un pont entre les deux courants de la réflexion sur le design proposés par I. Frank (les Anglais préoccupés par l'amélioration de la production et la tradition allemande de la réflexion sur la nature de l'objet décoratif).

Comme Laborde en France, et à l'encontre des points de vue de la plupart des visiteurs, Semper s'est déclaré « *consterné* » par la qualité des objets présentés à

[184] Il est intéressant de noter en ce sens que l'« école de Vienne », que l'histoire de l'art a l'habitude d'associer à une lignée allant de Gustav Klimt à Alfred Loos, constitue un paradigme qui réunit aussi bien les réformateurs sécessionnistes, le Wiener Werkstätte, très associé à l'art décoratif, et le modernisme qui avait décrété que l'ornement était un « *gaspillage de la force de travail et par là gaspillage de la santé* » (cf. A. Loos, *Crime et Ornement*. P. Mardaga, 1983).

[185] Cf. H. Damisch in A. Riegl, *Questions de style,* Poitiers, Hazan, 1993, 289 pp.

l'Exposition de Londres[186]. Son apport au design d'objets ne se focalise pas pour autant sur les *processus productifs* en vue de leur amélioration, selon l'habitude anglaise. Il leur préfère en effet l'interrogation sur les principes esthétiques de l'acte ornemental.

Pour Semper, ces principes dépendaient de deux tendances fondamentales : d'une part, d'une *interprétation* de la fonction de l'objet et, d'autre part, de l'analyse des matières et de *l'expérience des matériaux*. Dans cette optique, la détérioration des arts décoratifs procédait de la séparation croissante entre la technique et les matériaux qui était le fait de l'industrialisation des « manufactures (en cela, il rejoignait les théoriciens des Arts & Crafts[187]).

§2. Semper s'intéresse, comme tous les intellectuels de son milieu d'ailleurs, à des questions « historiques ». Dans l'histoire de la forme ornementale donc, l'émergence du style résulte pour Semper d'une *rencontre technique* —c'est-à-dire de l'expérience qu'un *producteur* fait d'une matière— et de son *association à un geste*. Il y a là une double composante dans ce mouvement ; d'une part, l'idée de *rencontre technique* reprend l'idée de l'expérience matérielle d'une technique et d'un matériau et leur association dans un moment historique. D'autre part, c'est par le geste que l'association de l'un et de l'autre se fait, et le style surgirait lorsque cette rencontre est transposée dans un autre média à des fins purement décoratives. Ainsi, l'association du geste au matériau contient l'expérience matérielle comme le début d'un processus qui s'accomplit par une abstraction qui le fait devenir forme.

§3. Les « continuateurs » de Semper ont interprété les idées du maître dans une perspective empiriste stricte, qui ne gardait que l'expérience du matériau comme instigatrice et noyau d'émergence de la forme. En ce sens, l'intention de « l'artiste » ou de l'artisan se trouve réduite à néant, raison pour laquelle Semper allait être critiqué par

[186] I. Bennet, *op. cit*., p.198.

[187] I. Frank, *op. cit*. Les œuvres principales de G. Semper sont *Über die formelle Gesetzmässigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol*, Zurich, Monatschrift des wissenschaftlichen vereins, 1856, *The four elements of Architecture and other Writings,* Cambridge, Presses universitaires, 1989 et *Der Stil in den technischen und tektonsichen Künsten, order praktische Aesthetik*. Munich, F. Bruckmann, 1870, X Vol. [v. fr. *Du style et de l'architecture : écrits, 1834-1869* (tr. J. Soulillou et N. Neumann ; int. et notes, J. Soulillou). Marseille, Parenthèses, 2007].

la suite. Il est donc nécessaire de rappeler que pour lui, l'importance de la rencontre technique ne se limitait pas à la présence du matériau, mais qu'il donnait un rôle essentiel à l'expérience du sujet qui le faisait devenir forme.

6.2.1.3 Le malentendu des théoriciens du design allemand : la lecture matérialiste de l'œuvre de Semper

§1. C'est la lecture empiriste de l'œuvre de Semper qui a prévalu, représentant une cible facile pour l'accusation de déterminisme. L'importance donnée au matériau est devenue pour les lecteurs d'une époque une volonté de réduire l'acte artistique à un simple *accident de parcours* : si la création d'un style s'expliquait par la matière, l'acte créatif n'était pas le fait d'une volonté, mais un résultat somme toute prévisible et anonyme. Le créateur perdait toute sa valeur individuelle pour la laisser aux formes collectives de l'histoire[188].

Les premiers lecteurs de Semper avaient fait fi de son affirmation de la nécessité de l'imagination de l'artisan pour la transformation de la rencontre empirique en forme « réinterprétée », et ses critiques suivirent l'optique de ces lecteurs. En tout état de cause, une pratique artistique qui luttait pour sa légitimation et son égalité vis-à-vis des arts légitimés par la supériorité de la raison esthétique et de l'Acte artistique ne pouvait guère cautionner l'effacement du style comme le corrélat de la volonté, et donc la personnalité de l'artiste, sans renoncer à ses objectifs.

Étant donné que l'affirmation de la séparation des arts est redevable historiquement d'une légitimité qui a été donnée aux beaux-arts par le paradigme de la séparation entre corps et esprit, toute *identité artistique* s'affirme comme intentionnalité et passe nécessairement par la Personne. Face à ceci, les postulats de Semper ont paru, pendant la majeure partie du XXe siècle, aussi déplacés que les idées socialistes de Ruskin ou de Morris pour certains industriels en Angleterre et, plus tard, pour les futuristes et autres théoriciens du Bauhaus.

[188] Ceci s'explique peut-être par le contexte sociopolitique de l'époque et du pays : réaction contre le subjectivisme de Freud et instauration de l'Art ou de la Science en nouveau Dieu. Dans cet ordre d'idées, l'association des idées de Semper à une idéologie collectiviste et positiviste ne fut pas difficile.

Si la critique des premiers était liée à la défense de leurs intérêts économiques, celle des seconds était plus idéaliste. En effet, même si le mouvement Arts & Crafts était le précurseur de l'art nouveau dans ses différentes expressions locales, à l'époque des futuristes et des constructivistes, la critique de la mécanisation était devenue apologie de la technique comme synonyme de « progrès ». Les textes de Semper n'ont pas été repris de l'original ; ce n'est que très récemment que l'œuvre de Semper a commencé à être relue et valorisée dans son originalité[189]. En ce qui nous concerne, nous retiendrons l'idée de la rencontre technique dans le geste comme un élément essentiel du développement du design, indépendamment des lectures qui ont été faites par certains historiens d'art et par les réformateurs des arts décoratifs, qui cherchaient l'élévation de ces derniers au rang des arts « nobles » (c'est-à-dire la légitimité de leur « esprit »).

6.2.2 Riegl et la question du style : temps, forme et discours (intention ?)

6.2.2.1 Une autre lecture de Semper. Riegl disciple de Brentano, lecteur de Whickoff

§1. L'historien de l'art Autrichien Aloïs Riegl aurait, quant à lui, compris assez tôt la double composante de la proposition de Semper (d'une part l'expérience du matériau, d'autre part l'imagination de l'artiste qui en abstrait une forme *stylisée*), se consacrant à la développer et à la mener jusqu'à ses dernières conséquences[190]. Pour ce faire, il fait

[189] À moins que ce ne soit le retour des déterministes qui explique ce retournement, ainsi que D. Lecourt et F. Rastier le suggèrent (Cf. Lecourt, « Les nouveaux mythes de la nature » in *A quoi sert donc la philosophie*, *op. cit.,* 1993. F Rastier, « Sciences de la culture et post-humanité », actes du Congrès sémio 2004 en ligne. Site : RASTIER, François. Sciences de la culture et post-humanité. Texto ! septembre 2004 [en ligne]. Disponible sur : <http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Post-humanite.html>. [Consulté le 10 octobre 2005]).

[190] Les œuvres de A. Riegl : *Historisch Grammatik der bildenden Künste* (1897-99), K.M. Swoboda et O. Pätch, éd. Graz : Hermann Böhlaus Nachf, 1966. [Tr. fr. *Grammaire historique des arts plastiques : volonté artistique et vision du monde*; tr. Éliane Kaufholz ; pr. Otto Pächt], *Stilfragen*: *Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik*. Berlin, George Siemens, 1893 [tr. fr. *Questions de style : fondements d'une histoire de l'ornementation*, Poitiers, Hazan, 1992. 289pp.], *L'origine de l'art baroque à Rome*. Paris, Klinkseck, 2005.

appel à une vision philosophique des transformations de la forme qui n'est pas sans s'inspirer des idées de F. Brentano, dont il a suivi les cours à l'université de Vienne[191].

Riegl est cependant couramment reconnu comme ayant développé une réflexion allant à l'encontre des idées de Semper, et est considéré, en tant qu'un des fondateurs de l'école viennoise d'histoire de l'art, comme un « formaliste ». Cela étant dit, considérer Riegl ainsi revient à considérer Semper comme un empiriste : il s'agit de lectures qui sont, soit incomplètes, soit engagées dans les discussions de l'époque[192].

Quoi qu'il en soit, après ses études à l'université de Vienne, Riegl est devenu le conservateur en charge des textiles du Musée des arts et des industries et s'est révélé plus tard être un historien d'art très novateur notamment à travers une proposition sur la nature du style dans les arts décoratifs. Cette proposition lui a valu d'obtenir un poste de professeur à l'université de Vienne, où il enseignait la période baroque. Son œuvre influencera Wölfflin, qui reprend la logique générale de la proposition de Riegl, puis Panofksy, qui qualifiait Riegl de déterministe tout en considérant la question du style comme fondatrice de l'histoire de l'art[193]. E. H. Gombrich estime, quant à lui, que le livre *Stilfragen* est un des ouvrages majeurs de l'histoire de l'art, même s'il ne partage pas nécessairement toutes ses thèses. Riegl ne laisse donc pas indifférent. Quoi qu'il en soit,

---

[191] M. Gubser, *On time visible's surface : Alois Riegl and the Discourse on History and Temporality in Fin-de-siècle Vienna,* Detroit, Wayne State University Press, 2006. 300 pp. et R. Poli (éd.), *The Brentano Puzzle*, Central Europe Institute of Culture/ Ashgate Publishing Co., 1998, 238 pp.

[192] Citons par exemple celle de Hans Sedlmayr, historien de l'art autrichien qui avait rejoint le parti national socialiste allemand en 1932. Il avait tenté d'établir une méthode « rigoureuse » pour l'histoire de l'art et fondé la « deuxième école de Vienne », revendiquant l'héritage de Riegl. (cf. Hans Sedlmayr, «Toward a Rigorous Study of Art (1931) », in : Christopher Wood (ed.), *The Vienna School Reader: Politics and Art Historical Method in the 1930s* (Cambridge, MA, 2000), pp. 131-180).

[193] Panofsky commente l'œuvre de Riegl en lui dédiant un chapitre entier de sa réflexion sur la forme symbolique dans une lecture qui reprend la perspective des lecteurs de l'époque —c'est-à-dire, en prêtant aux approches de Semper comme de Riegl une perspective allant à l'encontre de la définition de la créativité artistique, soit par le déterminisme du matériel, soit par celui du formalisme stylistique issu de la perception visuelle. De ce fait, l'œuvre de Riegl a finalement été « rangée dans les tiroirs » des *évolutionnismes naturalistes* « Der Begriff des Kunstwollen ». Repris in *Zeirschrift für Aestetik und Allgemeine Kunstwissenschaft*, 1920 et Berlin, 1964. [Tr. fr. *La perspective comme forme symbolique*. Paris, 1975, Les Editions de Minuit, p. 197 et sq.].

sa proposition nous intéresse pour deux raisons. D'une part, bien que l'œuvre de Riegl soit généralement cantonnée à la réflexion sur les arts décoratifs en raison du cloisonnement conceptuel de l'histoire de l'art, ses propositions s'intègrent à une histoire de l'enseignement du design. D'autre part, et nous reprenons ainsi le fil conducteur de notre méthode de recherche, l'œuvre de Riegl s'intègre au réseau intertextuel greimassien avec Floch et Zilberberg, par le biais de Wölfflin. Floch, qui se déclarait « wolfflinien » n'est pas arrivé jusqu'à Riegl, mais sa réflexion sur le style et la lecture que nous faisons des procédures de syncrétisation s'en approche. Zilberberg ne s'est pas intéressé à l'histoire des arts décoratifs, mais lit dans la proposition de Riegl comme dans une sémiotique[194] par son caractère proche de la systématisation sémiotique, par l'approche de la perception qu'il identifie comme le trait commun des esthètes Allemands. Avec cela, nous passons de l'orientation historique de la théorie des arts décoratifs que Frank prête à la réflexion Allemande, à la prise en compte de la perception. En tout état de cause, le concept central de l'œuvre de Riegl et celui qui alimente toutes les polémiques est celui de *Kunstwollen*.

6.2.2.2 Le Kunstwollen et l'histoire du style comme « paradigme formel » pour les arts

§1 Le concept phare de l'œuvre de Riegl est le *Kunstwollen*[195]*.* Ce mot allemand est parfois traduit en anglais comme *intention artistique* ou *volonté d'art* (« artistic volition », « will to art »). En français, il a été traduit comme « volonté artistique », « volonté d'art », « impulsion créatrice », voire « volonté formatrice »[196]. Quoi qu'il en soit, il a inspiré plus d'un siècle de polémique dans l'histoire de l'art dans la mesure où le *Kunstwollen* concerne tout à la fois le rôle de la perception, l'iconicité et la nature de l'œuvre artistique.

---

[194] C. Zilberberg, « Riegl et l'invention du paradigme » in *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. Bonnes feuilles. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1482> (consulté le 25/08/2008).

[195] Franz Whickoff, l'autre figure de la première « école de Vienne de l'histoire de l'Art » avait précédé Riegl au Musée des Arts et des Industries. Tous deux défendaient l'idée que l'historien de l'art ne peut pas considérer un style comme « décadent » ou imposer plus généralement des jugements de valeur, puisque l'évolution des uns est donnée par celles des autres.

[196] C. Zilberberg. *op. cit*.

§2. Le concept de *Kunstwollen* était fondé sur une étude « transhistorique » (ou « paradigmatique » comme on dirait en sémiotique) des styles ornementaux, non seulement des traditions paneuropéennes mais aussi d'autres civilisations et latitudes (byzantin, chinois, japonais…), à travers tout type d'expression artistique (arts « majeurs » et « mineurs » confondus). De ce fait, le *Kunstwollen* est une figure par laquelle Riegl synthétise d'une part l'interconnexion entre pratiques et d'autre part, la continuité de l'histoire dans la formation des styles.

Le lien avec l'œuvre de Semper est tout aussi polémique puisque certains considèrent que la proposition de Riegl est la contestation la plus élaborée de l'empirisme semperien, alors que d'autres estiment au contraire qu'elle tire les conséquences adéquates de la (double) proposition de Semper. Cela dit, le *Kunstwollen* est seulement un des aspects de l'œuvre de Riegl. Elle se complète d'une réflexion sur la perception de la forme. Ainsi, pour Riegl, l'histoire de l'art (des arts et des styles), de l'ancienne Egypte à son époque, rend compte d'un déplacement du « kunstwollen » des modalités « haptiques » ou tactiles de la perception aux modalités « optiques » ou visuelles. Par ailleurs, toute l'importance des arts « décoratifs » réside dans le fait que l'ornementation dépend de la perception et exprime mieux que toute autre chose une sorte de signifiance esthétique (ou esthésique ?).

Il est intéressant de noter que les différentes conceptions de la réflexion de Riegl se fondent sur l'exploitation de l'un ou l'autre de ses livres. Ainsi, ceux qui s'appuient surtout sur sa *Grammaire historique des Arts plastiques* se concentrent sur les aspects de la lecture panchronique : Riegl considérait qu'il est possible de déceler les éléments constituant le style d'une époque et que ceux-ci étaient transversaux aux arts majeurs et aux arts mineurs —ce qui donne lieu, ainsi que certains l'ont fait remarquer, à des imprécisions ou abus dans l'interprétation. En revanche, ceux qui se réfèrent surtout à *Stilfragen* ou à *Culte moderne des monuments*[197] se focalisent sur les aspects sémiotiques de l'abstraction figurale ou des conditions d'émergence des valeurs dans une création. Il s'agit beaucoup plus d'une contribution à l'épistémologie d'une « science des arts » qu'une étude sur différents types d'art (décoratifs, textiles, architecture…).

§3. Pour avoir focalisé ses études sur cette sorte d'intentionnalité au sens large que renferme la notion de kunstwollen, qui est liée à l'émergence d'un style[198], et pour avoir considéré que les styles se manifestaient comme une sorte de principe transversal aux arts, mettant par conséquent les beaux-arts et les arts appliqués à égalité, les sécessionnistes[199] ont considéré Riegl comme leur « champion » dans la revendication de l'unité des arts. Ils ont trouvé dans le *Kunstwollen* un argument contre Semper ou l'idée de la décoration comme un produit de l'expérience matérielle.

Même dans cette vision apologétique, on assiste à une lecture des choses éloignée du projet de l'auteur : l'apologie des arts décoratifs n'était pas l'objet du discours de Riegl mais plutôt l'investigation sur l'abstraction de la perception donnant lieu à une figure à partir de la notion de traits. Cette exploration avait son fondement dans une alternance des ordres sensoriels tactile/visuel comme ordres de distance par rapport au corps expérimentant la matière et le geste. Enfin, un dernier élément de la réflexion de Riegl sur l'émergence du style était que ces élaborations allant de la perception à l'abstraction puis à la production des formes étaient inscrites dans un processus d'évolution propre, si bien que des discours de *nature* différente (architecture, textile, etc.) pouvaient partager le même style.

---

[197] A. Riegl, « Le culte moderne des monuments : sa nature, son origine » in Socioanthropologie N°9, Commémorer, 2001.

[198] Gombrich considère l'œuvre de Riegl comme une nette théorie psychologique du style (Cf. E.H. Gombrich, *The sense of order : a study in the psychology of decorative art*, London : Phaidos Press Ltd., 1984, p. 195.

[199] Il s'agit d'un groupement d'artistes germanophones équivalent au mouvement de l'Art nouveau franco-belge, né autour de 1892 en Allemagne avec Fritz von Uhde, Wilhelm Trübner, Franz von Stuck et Arnold Böcklin. Mais surtout, il tire son nom et sa reconnaissance du groupe viennois d'artistes plasticiens (y compris architectes) qui ont fondé en 1897 l'association des artistes plasticiens d'Autriche : Josef Olbrich, Josef Hoffmann et Gustav Klimt (qui en a été le président). Ils prônaient un art *total* renouvelé, dans l'union des initiatives créatrices et dans les créations, qui devait s'éloigner de l'art officiel des salons. En 1903, Moser et Hoffmann forment la Wiener Werkstätte, dédiée entièrement aux arts appliqués et qui reprend l'idée de l'union des arts (« *nous ne reconnaissons aucune différence entre 'art majeur' et 'art manuel'* »). Le principe était posé dans le numéro 1 de leur journal, *Ver Sacrum* (Cf. C. Brandstätter, *Wiener Werkstätte : design in Vienna 1903-1932*, New York : Harry N. Abrahams, Inc., 2003, p. 7). En 1905, un conflit éclate entre les fondateurs de l'association et d'autres sécessionnistes dits « naturalistes » qui ne partageaient plus l'idée d'*art total*.

On remarquera que cette impossibilité de lire les travaux de l'esthétique allemande de l'époque devient de ce fait même un argument de l'inscription dans le temps des discours. Pour le dire dans les termes que nous avons utilisés précédemment, toute vision ancrée dans l'air du temps ne pouvait saisir dans son ensemble la recherche rieglienne. En effet, dans les années 1860-1880, la polémique était centrée sur l'opposition art et technique dans le milieu intellectuel local. Il existait également un important courant matérialiste qui tentait de transposer les idées de Darwin à la discussion sur l'art. Enfin, plusieurs historiens de l'art considèrent que les revendications riegliennes constituaient une sorte de « tactique » visant surtout à l'acceptation des styles nouveaux. Cette résistance des académiciens vis a vis des styles nouveaux met en avant le fait (historique) que l'enseignement des « beaux » arts insistait sur la représentation et la fidélité de l'imitation de la nature, quand les étudiants des arts décoratifs apprenaient à ne surtout pas imiter la nature, à garder la « candeur » de ce regard « enfantin » qu'était la stylisation[200].

6.2.2.3 Le projet rieglien, histoire ou sémiotique ?

*§1.*Si l'œuvre de Semper suit la tradition de la pensée historique du XVIII[e] siècle en Allemagne, avec Riegl on monte d'un cran dans la réflexion sur les contacts entre technique et création en instaurant la réflexion sur l'objet d'art dans la perception et à travers le temps. Au fond, il s'agit d'une proposition pour une science des arts dont l'objet d'étude n'est plus les arts en soi, mais le style comme *valeur*. Quelque part *à l'image de ce que Saussure a fait pour la linguistique* —c'est du moins l'idée défendue par H. Damisch[201]. I. Frank considère, quant à elle, que l'œuvre de Riegl représente l'effort le plus ambitieux jamais réalisé pour l'articulation des beaux-arts avec les arts décoratifs, en ce sens où les contraintes fonctionnelles (techniques et pratiques) des arts décoratifs ne lui apparaissent pas comme étant équivalentes aux fonctions *politique, religieuse ou séculaire* propres aux beaux-arts.

[200] Gombrich, *op. cit*., p. 195.

[201] H. Damisch, « Le texte mis à nu » in *Questions de style*, *op. cit*., p. X.

§2. Pour l'un, Riegl révèle la *textualité* du style ; pour l'autre, il restitue une continuité dans l'histoire des arts[202]. L'ornementation était pour lui une expression créatrice plus proche du *Kunstwollen* que la narrativité figurative de la sculpture et de la peinture, en ce sens où la stylisation de la forme rendait compte de façon factuelle de la transformation intellectuelle de la réalité. En cela, il amorce la réflexion que suivront ensuite les peintres abstraits, avec plusieurs décennies d'avance. En outre, il devance les théoriciens de la psychologie de la forme, ainsi que le dit Gombrich, en faisant prévaloir que c'est dans certains arts décoratifs qu'on a d'abord remarqué la confusion entre figure et fond et qu'on a exploré les possibilités résultantes. Par exemple, sur le mode de l'inversion, prendre le fond comme figure, et la figure comme fond.

§3. En suivant Riegl, on ne peut ignorer les conditions dans lesquelles a lieu cette ébullition intellectuelle, qui ne concerne pas uniquement la transformation du monde par la « reproductibilité technique » comme dans le cas du mouvement des Arts & Crafts : la Vienne de Riegl est une capitale intellectuelle dans un empire austro-hongrois à la veille de son éclatement. Une époque où la polémique entre idéalistes et matérialistes fait rage, et à laquelle nous avons déjà fait référence en évoquant, dans la première partie, les antécédents de l'émergence sémiotique. Cela ne sera pas la seule coïncidence de l'œuvre de Riegl avec la sémiotique.

6.2.3 Riegl, Wölfflin, Focillon & Gombrich ; Floch, Zilberberg, Fontanille : liens entre sémiotique et design, du *kunstwollen* à l'éthique des pratiques

6.2.3.1 Le Deutscher Werkbund et l'émergence du design

§1. Au-delà de la discussion sur l'esthétique menée notamment par Riegl et Semper, l'évolution vers la naissance du design a lieu aussi en Allemagne avec la fondation du Deutscher Werkbund, une organisation réunissant, tout comme l'entreprise de Morris,

[202] L'idée de textualité est exposée par H. Damisch dans sa préface des *Questions de Style, op. cit.* L'idée d'une continuité historique est d'I. Frank. Damisch présente l'œuvre de Riegl en opposition avec le « déterminisme matériel » de Semper, alors que pour Frank, le fait de considérer Semper comme déterministe est un malentendu propre aux sécessionnistes et autres évolutionnistes. Riegl n'irait pas à l'encontre de Semper mais, au contraire, ferait valoir les deux valeurs de sa conception de la création : expérience matérielle abstraite par l'imagination.

des artistes, des artisans, des industriels et autres « animateurs ». Il s'agit là d'un second pont avec l'Angleterre. En effet, son fondateur, Hermann Muthesius y a été envoyé pour étudier la révolution industrielle, ses effets et ses défis[203].

§1. Comprenant que l'erreur du mouvement des Arts & Crafts a été de s'enfermer dans son refus de l'industrialisation et très influencé par Ashbee (une des figures du mouvement) qui l'avait vite compris, Muthesius dessine une stratégie afin que l'Allemagne puisse être un concurrent sérieux dans l'économie des puissances industrielles, alors qu'elle était seulement le troisième pays à entrer dans l'ère industrielle. Dans ce contexte, le Werkbund a pour objectif de « *dignifier le labeur industriel, en assurant l'action concertée de l'art, de l'industrie et de l'artisanat, par un effort d'éducation, de propagande et par l'affirmation d'une volonté commune* »[204]. Les éléments de la concurrence internationale, de l'articulation des savoirs, de l'union des arts et de l'industrie sont là. En ce qui concerne le volet de la systématisation de la transmission (pédagogie du design), Muthesisus estimait que le design (le labeur industriel) nécessitait une typification et que celle-ci serait le résultat d'un effort de concentration. D'une part, la réussite des artefacts allemands dépendrait d'une *élévation générale du goût* et ici la proximité avec le discours de Laborde est évidente. D'autre part, *l'expression d'un style* convaincant serait également nécessaire. Sur ce point, il estimait que les bases étaient posées dans « le mouvement allemand » (ici le fruit de la tradition esthétique allemande, entre les théoriciens et les talents, par exemple, du Wiener Werkstätte).

§2. Le succès du Deutscher Werkbund fut énorme et ses idées, son fonctionnement (notamment avec un bulletin et des expositions annuelles des travaux les plus exemplaires), son esprit (travail pour la qualité, articulation des métiers de la création industrielle)[205] furent imités partout, notamment en Angleterre, qui voulait

[203] J. de Noblet, Design, *op. cit.*, 1974.

[204] De Noblet, *op. cit*., p. 39.

[205] Quelques-unes des actions entreprises en ce sens sont la fondation de *l'association de l'art technique et des industries* : Design & Industries Association —tr. dans Ph.Garner, *op. cit.*— devenue emblématique depuis. Cette association avait été fondée sur le modèle du DW par Stabler, Peach et Heal, qui sont allés à l'exposition annuelle du DW à Cologne pour tout reprendre : ainsi vont-ils fonder une association regroupant industriels,

sortir de l'impasse dans laquelle l'avait finalement entraîné l'engouement pour le mouvement des Arts & Crafts. Une image du niveau atteint par le Deutscher Werkbund est donnée par la présence à son exposition de 1914 de Behrens, Gropius et Van der Velde, figures fondatrices du design désormais devenu un métier à part entière. Malgré tout cela, le Deutscher Werkbund ne sera jamais aussi populaire que le Bauhaus. Ainsi, c'est plutôt ce dernier qui a remporté la palme d'initiateur du design comme métier, alors que les principes de la création industrielle, notamment celui de l'articulation de la création avec les contraintes techniques des machines servant à la reproduction de l'objet, furent stabilisés au sein du Deutscher Werkbund.

Plusieurs raisons peuvent expliquer cet état de fait, parmi lesquelles nous en retiendrons trois. D'une part, une partie importante de la difficulté de reconstruction de l'histoire du design est due à sa dénomination, les différentes langues n'ayant pas toutes une expression pour le nommer ou son contenu n'occupant pas les mêmes extensions[206]. En outre, l'étude de l'histoire de l'art se fonde pour beaucoup sur une nomenclature dont il est malaisé de jouer. De ce fait, on ne peut faire référence aux « arts décoratifs » pour parler du « design » sans risquer l'anachronisme[207]. Il existe une autre raison qui peut gêner la reconnaissance du rôle du Deutscher Werkbund et même du Wiener Werstätte : on a accusé Muthesius de flirter avec le national-socialisme allemand[208], ainsi que certains membres du Wiener Werstätte. La concurrence entre nations, le besoin pour l'Allemagne de rattraper les autres puissances industrielles, les traumatismes de la

---

artistes et institutions, créer des expositions annuelles et publier un annuaire, très exactement à la manière du DW. Le plus dur pour les Anglais a été de faire la transition entre l'idée que la machine était l'ennemi vers sa réhabilitation. Cette évolution est illustrée ci-après.

[206] Un signe de ceci est la présence, ainsi que nous l'avons évoqué plus haut, de discussions sur l'origine du mot design et sur l'acception de ce mot dans différentes langues.

[207] Nous avons toutefois franchi ce pas, compte tenu d'une démarche qui ne se revendique pas d'histoire de l'art, d'une part par une mise à distance générale avec les dénominations et d'autre part, par les principes transversaux identifiés entre les deux pratiques (la tradition anglo-saxonne vs la tradition germanique), qui constituent l'objet de ce sous-chapitre et du précédent.

[208] Cf. J. Herf : *Reactionary modernism : Technology, culture and politics in Weimar and Third Reich* (Cambridge University Press, 1984, 251 pp.), F.J. Scwhartz : *The Werkbund : Design Theory & Mass Culture before the First World War* et *Blind spots : critical theory and the history of an art in twentieth-century Germany* (New Haven, Yale University Press, 1996 et 2005 respectivement).

rupture et les proverbiales nostalgies du pangermanisme, tout était là. Sans avoir une histoire sans fautes, l'école du Bauhaus a été beaucoup plus une victime du nazisme qu'autre chose, elle a donc sauvé la face et gardé une place dans l'histoire.

Cet embarras avec l'histoire du design nous intéresse particulièrement car il exprime à une autre échelle un phénomène qui s'était déjà produit avec le mouvement des Arts & Crafts et qui n'a cessé d'accompagner le design dans son devenir. Il s'agit du paradoxe des designers qui embrassent la cause de l'Homme, des hommes, de la démocratisation et de la justice sociale, et leurs œuvres ou leurs effets finissent par servir des intérêts contraires. Ainsi, les objets produits par les socialistes des Arts & Crafts sont devenus le comble du « in » pour un public argenté et snob ; l'articulation des métiers du Deutscher Werkbund a été mise au service du collectivisme fasciste (tout comme le futurisme italien qui prônait le progrès technique et social est devenu le complice du projet réactionnaire et hyper conservateur du fascisme) ; la recherche de la fonction essentielle de l'objet et l'obsession de la méthode du Bauhaus a donné lieu à des dérives sectaires, le fonctionnalisme inspiré de la foi en une humanité universelle est souvent devenu le symbole de l'inconfort, de l'oubli de la dimension humaine du design, etc. L'idéal de la démocratisation des biens de consommation est devenu la dictature de l'hyperconsommation dont un des outils est le design. Le paradoxe de la reconnaissance de la qualité des créations contre l'acceptabilité morale des contenus est d'ailleurs un problème qui n'a cessé d'être posé, aujourd'hui notamment par les artistes qui ont incorporé le design à leurs œuvres[209].

Ce paradoxe étant à ce point constant, il nous semble mériter de faire partie des caractéristiques de la pratique que nous sommes en train de décrire. Si ce n'est pour tenter un jour de résoudre ce décalage entre les idéaux des courants du design et ses effets dans la réalité de la vie sociale, il faudra admettre que son rapport à l'usage doit être résolu sans laisser en dehors ni l'utilité factuelle de ses objets, ni leur capacité à

[209] Dans ce sens, C. de Smet présente le cas de l'artiste suisse Thomas Hirschhorn et de son œuvre concernant l'affiche rouge nazie, portant la légende « *Aidez-moi ! SVP cette affiche est faite par les nazis. Mais je la trouve belle, pourquoi ?* » (cf. « Je trouve ça beau, que faire : art et design graphique » in *Art press* N°295, novembre 2003, p. 53-57. Th. Hirschhorn, « Les plaintifs, les bêtes, les politiques » 1995, Genève, centre genevois de gravure contemporaine, 1995).

signifier par insertion dans des pratiques dont le devenir comporte déjà une ou plusieurs axiologies. En ce sens, nous faisons l'hypothèse que, sur cet aspect paradoxal du design, la réflexion sémiotique sur l'éthique des pratiques pourrait revêtir une certaine utilité.

6.2.3.2 De Riegl à Zilberberg

§1. Il est aisé de remarquer l'influence d'Hegel sur la pensée de Riegl, comme dans la tradition sémiotique. Très couramment, la philosophie de l'histoire et l'esthétique hégélienne ont donné lieu à des tentatives de systématisation dans les différentes disciplines. Il est tout aussi courant de voir que ces tentatives sont qualifiées systématiquement de déterminismes, ainsi que nous l'avons mentionné auparavant. Que ce soit par le biais de la théorie de la communication et de l'étude des mythes, de l'anthropologie et de ses propres mythes, le fantasme du formalisme a hanté la sémiotique. Nous avons déjà mentionné le soupçon qui a pesé sur ces systématiques dans les sciences sociales. C'est un deuxième point de rencontre entre le discours de la sémiotique et celui de Riegl, accusé de déterminisme.

§2. Si le discours de Riegl fait parfois référence à la nature ou à l'origine des choses, nous avons vu que l'apport de la sémiotique était d'une autre nature lorsqu'elle essaie de créer une objectivité de troisième ordre, durative et relationnelle : constructive. Sémiotique et design se rapprochent de nouveau en ce sens puisque, selon des optiques récentes, c'est dans une objectivité constructive que l'on peut penser le design[210]. D'ailleurs, l'optique de Riegl sur l'alternance des ordres tactile et visuel trouve ici un écho puisque, pour Moles, à partir de la révolution industrielle (à l'époque donc de Riegl) :

> L'art de l'objet, traduit il n'y pas si longtemps dans L'Objet d'Art s'opposait en droit à l'art représentatif (*Bildende Kunst*), art fait pour être vu, qui fut une hypostase de l'image. La chose de beauté était là pour être contemplée comme un microspectacle, pour sustenter le plaisir des yeux […] A son contraire, l'objet de par sa fonction même : sa justification opératoire, se présente *pour* être manipulé, touché, pour donner lieu à un contact sensoriel qui ne passe pas par les « sens du lointain » (Schiller), mais par les « sens du proche » et du contact […].

[210] K. Krippendorff, *The semantic turn : a new foundation for design*. Philadelphia, CRC Press, 2006, p. 247 pp.

> Le designer qui loge dans le champ d'une liberté esthétique, superposée à la fonction, le plaisir des yeux et du toucher, réalise bien un message artistique au sens où celui-ci s'intègre dans l'idée générale de fonction. […]
>
> L'Art au sens classique revient alors à être une *sécrétion de la dissociation abusive de la fonction d'usage et de la fonction esthétique.*[211]

Enfin, sans préjuger de la vérité de la prégnance sensorielle ni de l'alternance tactilité/visualité, nous nous intéressons, en cohérence avec notre fil de pertinence intertextuel, aux liens qui sont construits entre ce passé que le design ne revendique pas et ce « présent » qui se pose les mêmes questions qu'alors, toute proportion gardée. De ce point de vue, la coïncidence entre Moles et Riegl réside dans l'interrogation sur l'importance de la sensorialité dans la construction d'une Objectivité et dans le fait que la visualité seule ne pouvait rendre compte de la « nature tactile » des choses. Cela induit une place tout naturelle pour notre proposition sur le geste.

§3. Notre supposition concernant la proximité de la pensée de Riegl avec la sémiotique s'est vue confortée récemment par l'apparition d'un lien intertextuel explicite dans l'œuvre de Cl. Zilberberg, qui s'intéresse à l'œuvre de Riegl par sa démarche, tellement proche de la sémiotique, de la tensivité entre figure et fond, et des modalités tactiles/optiques. Tant et si bien qu'il nomme cette curiosité « Riegl ou l'invention du paradigme ». Sans rentrer dans la discussion de Zilberberg et sans creuser pour le moment la possibilité d'une coïncidence entre la pensée saussurienne et la formation de Riegl, nous remarquerons que l'auteur de la sémiotique tensive est arrivé à l'auteur de *Stilfragen* par le biais de l'œuvre de Wölfflin, dont Zilberberg est un habitué. Or, si l'on suit cette direction, on remarquera avec Gombrich que Wölfflin prend appui sur Riegl pour proposer cette thèse « séduisante » selon laquelle les affinités entre manifestations d'une époque se révèlent non pas comme un paradigme métaphysique et total, mais par la réaction ou la présence du geste. Ces idées, exposées notamment dans sa comparaison entre le gothique et le baroque[212], font référence a la manière dont il a pensé l'émergence d'un style par l'abstraction d'un geste : l'interrogation pertinente

[211] A. Moles, « Vivre avec les choses : contre une culture immatérielle » in *Art Press* hors série N°7, janvier 1987. Repris dans Jollant-Kneebone, *La critique en design : contribution à une anthologie*, Nîmes, CNAP/Ed. Jacqueline Chambron, p. 241-255 (les passages en italique sont d'origine).

[212] H. Wölfflin, *Renaissance et baroque*, Paris, G. Monfort, 1992 (v.o. All. Renaissance und Barock).

dans la formation d'un style concerne les caractéristiques d'une époque qui *peuvent être exprimées* de manière visuelle et non pas être posées comme « substantielles ». Plus tard, dans ses réflexions sur l'histoire de l'art, il se penche à nouveau sur cette question pour introduire une nuance destinée à limiter les extrapolations abusives.

§3. Si la référence à Wölfflin n'était pas explicite, on aurait pu déduire de toute façon que Floch en était proche, d'après ce que l'on sait sur sa manière de traiter les pratiques (cf. *supra*, paragraphe sur la synesthésie et les articulations de la pratique) et surtout par ses travaux sur la « visualité ». Mais il n'est pas besoin d'imputer un lien implicite à l'œuvre de l'historien de l'art car Floch se déclare explicitement *wölfflinien*[213]. Après Wölfflin, intéressons nous à un autre lecteur de Riegl —Focillon— pour compléter les liens entre sémiotique et (pré)histoire du design. Celui-ci se débarrasse de la question métaphysique de la nature des styles tout en synthétisant l'apport allemand de l'esthétique et particulièrement celui des théoriciens des arts décoratifs, en considérant que plusieurs styles peuvent cohabiter en même temps, y compris dans une grande proximité, et que chaque style ne connaît pas le même rythme dans son évolution.

6.2.3.3 Du Kunstwollen à l'éthique

§1. S'il existe plus d'un lien intertextuel entre Focillon et la sémiotique greimassienne[214], nous nous intéresserons cependant ici aux propositions de Wölfflin et de Riegl concernant l'inclusion du geste comme médiateur de la construction visuelle et la cohabitation des styles par leur ancrage pratique, pour la proximité qu'elles établissent

[213] En effet, dans « Du bon usage de la table et du lit et d'une approche possible du design », Floch définit l'esthétique comme « *une relation entre une forme de l'expression et une forme du contenu »,* c'est à dire comme une fonction sémiotique. Et le sémioticien d'ajouter que cette perspective s'impose « *si du moins on est wölfflinien et, pour notre part, nous nous efforçons de l'être »* (in *Espaces du texte*. Neuchâtel, La Baconnière, 1990, p. 362).

[214] Pour Greimas, en effet, l'œuvre de Focillon fait partie de *« l'épistémè commune à l'intérieur de laquelle apparaissait la philosophie avec la phénoménologie* » et dans laquelle se serait nourrie l'école de Prague, les formalistes russes et lui-même. Pour lui, la deuxième guerre mondiale et le rôle que les Allemands y ont joué auraient contribué à la suspension de cette impulsion, mais le structuralisme apparaissait justement comme une tentative de lui donner la forme d'une épistémologie générale pour les sciences humaines (« La sémiotique, c'est le monde du sens commun », entretien Greimas-François Dosse, in *Sciences humaines* N°22, 1992, p. 13–15).

avec des sémiotiques récentes, notamment avec la sémiotique du corps et avec l'articulation pratique.

§2. Plus qu'un lien intertextuel direct, nous voudrions évoquer en dernière instance une proximité de réflexions entre l'œuvre de Riegl et le projet d'une épistémologie techno-morphologique, comme celle qui avait été proposée par Leroi-Gourhan. Indépendamment du fait que ce dernier ait été accusé de déterminisme, tout comme Riegl, il est intéressant de noter les nuances que l'esthétique apporte à leur immense travail de systématisation. En ce sens, observons cette phrase issue de *Stilfragen* :

> De façon bien plus élémentaire que le besoin pour l'homme de s'habiller, nous voyons se manifester son besoin de parer son corps et nous relevons des ornementations répondant à ce besoin avec déjà des motifs linéaires et géométriques, bien avant l'apparition des arts textiles originellement consacrés à l'habillement.[215]

Il s'agit là d'une réflexion qui ressemble beaucoup au type d'arguments avec lequel Leroi-Gourhan a évoqué la primauté du sens esthétique dans la découverte technique. Nous avons mentionné la proximité que Floch avait mise en avant entre Leroi-Gourhan et Bachelard à ce propos (cf. *supra,* ch. 2.1). Si Bachelard avait tant travaillé pour la proposition d'un matérialisme d'un nouveau genre, serait-il abusif de penser que le Kunstwollen pourrait être une forme primitive de ce que Bachelard appelait l'*imagination prospective ou créatrice*[216] ? Quoi qu'il en soit, il nous semble nécessaire de rappeler les précisions que Bachelard voulait pour celle-ci : une imagination qui soit la plus proche de l'expérience individuelle, qui fasse image à partir du corps propre, qui induise geste, usage et signification sans nécessairement se rapprocher des dimensions de l'expérience au sens collectif (apprentissage, pratiques, etc.).

Le lien avec Bachelard nous semble d'autant plus opportun qu'il va dans le sens de la réflexion de Wölfflin et qu'il confirme le besoin d'ouvrir pour l'interrogation sur

---

[215] A. Riegl, *Questions de style*, Poitiers, Hazan, 1992, p. 4.

[216] G. Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté: essai sur l'imagination de la matière*, Paris, J. Corti, 2003, 381 pp.

l'objet cette aire de l'expérience qui concerne le local et qui paraît pointer vers le geste comme noyau organisateur de la synesthésie. Mais la coïncidence avec Bachelard est probablement encore plus profonde, puisque l'idée de l'imagination prospective s'inscrit dans le projet d'un « nouvel empirisme » ou d'une phénoménologie de la matière en tout point proche des recherches sémiotiques. Tant et si bien que lorsque le philosophe français aborde la question de la lumière, il propose… *trois niveaux sensibles* pour sa catégorisation[217] !

§3. En laissant de côté notre réseau intertextuel, il nous paraît approprié de faire le bilan des traits du design à partir de ce parcours par les marges. En effet, les quatre caractéristiques principales de la préhistoire du design[218] et les trois problématiques issues de la réflexion esthétique que nous avons identifiées jusqu'ici[219], ne sont pas différentes de celles du design aujourd'hui[220], notamment en ce qui concerne la somme de leurs contradictions.

Comme il ressort de ce parcours, le design est une « discipline » trop jeune et cherche à s'établir par tâtonnements ; si elle est un art des contraintes, les limites qu'elle dépasse avec d'autres pratiques comme l'art et l'ingénierie ne sont pas faciles à gérer et n'aident pas à son institution en tant que discipline cloisonnée. Mais c'est peut-être cela qui est le plus intéressant avec le design, et pour la sémiotique : le design ne trouvant pas de limites claires, il est nécessaire de recourir à d'autres dispositifs pour la caractérisation épistémologique de son domaine d'intervention.

---

[217] G. Bachelard, *Le matérialisme rationnel*, Paris, Presses Universitaires de France, impr. 2007.

[218] Disciplinarisation et articulation du travail, standardisation et conception de la qualité, transmission et systématisation du *savoir-faire*, démocratisation culturelle et libre concurrence économique.

[219] Le déploiement de la fonction selon les régimes spatiotemporels de l'expérience sensible, la « moralisation » ou réflexivité du design comme activité créatrice, relative à sa projection dans l'acte d'usage.

[220] Ces enjeux actuels, parmi lesquels on retrouve de nouveau la critique sociale, la revalorisation de la nature cette fois ci par l'écologie, l'intérêt d'un design mis en contexte et sémiotiquement compétent, se retrouvent, par exemple, chez J. Woodham, dans son *Dictionary of Modern Design* (cf. Oxford University Press, 2004, 520 pp.), *D-Day : le design aujourd'hui* (Catalogue de l'exposition homonyme. Centre Pompidou-Flammarion, 2005, 239 pp.), Morineau (*op. cit.* et « Le design au prisme de l'art » in Art press N° 293, p. 42-50)…

En suivant l'hypothèse selon laquelle la sémiotique servirait à circonscrire l'objet épistémique d'autres disciplines (en même temps que le sien), nous allons continuer notre interrogation sur la pratique du design là où s'est arrêté le chapitre précédent : dans la construction syntagmatique des actants. Pour ce faire, nous ferons appel à la sémiotique des pratiques, et plus précisément à son analyse éthique.

6.3 De la textualité à la réflexivité de l'objet. Définitions sémiotiques pour une épistémologie du design

§1. Il est évident que la mise en avant des liens intertextuels existant entre l'esthétique de A. Riegl et les sémioticiens post greimassiens ne suffit pas pour envisager un terrain d'entente entre le design et la sémiotique. Cependant, la mise en avant de ce réseau ainsi que la référence à la « préhistoire » du design dans le sous-chapitre 6.1 servent notre exploration du milieu pratique des objets du design. Le parcours historique apporte un éclairage sur les conditions d'émergence d'une pratique (le design industriel) à partir de la caractérisation du paradigme que Benjamin a appelé « *l'ère de la reproductibilité technique* »[221]. Le deuxième sous-chapitre met en lumière les conditions de sa disciplinarisation : c'est en effet autour de l'exploration sur le style et l'esthétique du design qu'on a pu identifier le domaine de l'architecture au design industriel et aux différentes formes de graphisme dans une pratique particulière, plus ou moins définie dans le champ dessiné par les interactions entre style, fonction et technique.

[221] W. Benjamin : *Dar Kunstwerk im Zeitalter seiner technischen Preproduziebarkeit.* V. fr. « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique », tr. Maurice de Gandillac/R. Rochlitz, Paris, Allia, 2006.

6.3.1 L'échec du design moral ou le design comme mythe

6.3.1.1 Le design comme pratique « assise » sur ses contradictions : un problème d'articulation pratique

§1. Un des enseignements de l'histoire du design porte sur le décalage persistant entre le discours idéaliste des designers relativement à leur volonté d'instituer le design en pratique autonome et la réalité du fonctionnement social ou les effets finaux de leurs prises de position[222] dans la société.

§2. Par exemple, le mouvement des Arts & Crafts avait pensé un objet susceptible d'une part de contrer le goût bourgeois qui dit son pouvoir d'achat par ses objets et d'autre part, de soulager l'ouvrier de la dureté de la vie industrielle. Or, cet idéal s'est transformé dans la réalité en des objets dont le niveau de qualité et le mode production (refusant l'industrialisation) étaient tels qu'ils n'étaient finalement accessibles qu'à une minorité de connaisseurs aisés. On retrouve des effets semblables tout au long de l'histoire du design : le fonctionnalisme et ses bâtiments dont l'habitabilité réelle est souvent questionnable[223] (contrairement donc aux cités fantasmatiques fonctionnant selon le mythe du progrès technique que sous-tend le discours fonctionnaliste). La tentative du Bauhaus d'humaniser la culture des masses s'est traduite par un catalogue d'objets qui trouvent tous leur place dans les musées par leur recherche formelle[224][225], etc.

---

[222] Un décalage qui a aussi été repéré par K. Krippendorff (cf. *The semantic turn : a new foundation for design*; CRC, New York, Boca Raton, London, New York, 2006, p. 5).

[223] Et les conséquences réelles que cela peut produire sont riches d'enseignement. Voir, par exemple, le cas du Serpentin, où le projet urgent de rénovation d'une cité populaire s'est heurté à un ordre d'arrêt promu par des universitaires défenseurs de l'histoire de l'architecture (cf. « La rénovation d'une cité de Pantin bloquée au nom du patrimoine », in *Le Monde*, 15 septembre 2007).

[224] K. Krippendorff, *The semantic Turn, op. cit.*

[225] La contradiction dans les Arts & Crafts résidait dans le mode de production artisanal vs la finalité de la banalisation de l'objet, celle du fonctionnalisme dans la dépendance de la fonctionnalité vis-à-vis de l'évolution technique et son corrélat de la vitesse et de la massification en mythe du progrès. Enfin, dans le cas du Bauhaus la contradiction se trouve entre les fins (des objets d'utilisation courante) et les moyens employés (abstractions qui rendent compte d'une « fascination pour la forme géométrique », d'après Krippendorff).

§3. Les contradictions portées par le design ne concernent pas uniquement la définition de la fonction de l'objet. En effet, le domaine du « style » n'est pas exempt de paradoxes fondamentaux, comme par exemple de prendre pour valeur l'originalité et l'authenticité alors qu'il a été défini que les objets, dès leur « naissance », doivent pouvoir être reproduits en série. Enfin, même le pôle de la technique de l'objet de design contient une forme de tension : au rythme où la complexité structurale de l'objet s'accroît et devient inaccessible pour l'usager, la partie à laquelle celui-ci accède devient de plus en plus symbolique et proche de lui (iconique, conviviale, familière). Le processus entier du design en tant que pratique créative se définit par l'opposition entre la distanciation qui concerne le prototype et la production en série, qui est censée rendre accessible les objets à un large nombre de personnes. En conséquence de ces tensions, l'objet de design, censé être une *unité cohérente*, possède une structure intérieure et une enveloppe extérieure qui se sont éloignées progressivement l'une de l'autre, devenant même l'apanage de praticiens différents [226].Que devrait-on entendre d'une pratique à tel point « assise » sur ses contradictions ?

6.3.1.2 Le design comme art des contraintes techniques ?

§1. A ce stade, il est intéressant de signaler la réflexion de T. Maldonado qui estime que la transformation du design en idéologie, la volonté que cette pratique fonctionne comme « *une formule magique pour résoudre tous les problèmes de notre environnement* », sont vaines. Elles se fondent en effet sur le fantasme consistant à faire du designer un « grand inquisiteur » qui, en dehors du processus industriel, dicterait la forme des produits « selon la formule : le designer commande et l'ingénieur obéit », alors que la réalité montre que le rapport de forces est tout autre. Et le lecteur de

[226] A. Moles « Vivre avec les choses : contre une culture immatérielle », In *Art Press*, hors série N°7, 01 1987, repris dans F. Jollant- Kneebone, *La critique en design : contribution à une anthologie*. Nantes : CNAP / Editions Jacqueline Chambon, 2003, p. 241-255.

Maldonado, J. de Noblet, de conclure sur le besoin de comprendre la non unité du rôle du designer[227] dans la réflexion sur le design.

Si on menait la réflexion de J. de Noblet jusqu'à ses dernières conséquences, nous pourrions nous inquiéter du fait que le designer (en tant que « rôle thématique ») n'ait pas d'autonomie (puisque la discipline qui l'encadre n'aurait alors pas d'existence durable). Krippendorff, dont l'œuvre entend être le prochain paradigme du design (en remplacement donc de la logique industrielle), coïncide avec Noblet dans le sens où il estime que le schisme entre idéologie et réalité dans le design est lié au manque de réflexion du designer sur son propre rôle. En mettant en perspective ces idées et notre propre réflexion sur la pratique, on pourrait penser que l'explication des décalages sur lesquels « s'assoit » le design réside dans son incapacité à penser son articulation avec les autres pratiques auxquelles il est lié, et que l'effet de cette indéfinition est la cohabitation chaotique de systèmes de valeurs qui entrent en concurrence.

Par exemple, en ce qui concerne le décalage entre l'idéal de banalisation et la réalité du design comme production d'objets pour les élites culturelles, malgré les réserves d'un Krippendorff qui voudrait ne plus considérer l'objet du design dans l'optique de l'origine industrielle, il existe une raison historique. En effet, par ses origines, l'objet de design fonctionne socialement comme un moyen de distinction. Cela a d'abord été le fait de l'aristocratie, puis il est devenu l'instrument par lequel la bourgeoisie signifiait la possibilité de l'ascension sociale dans une société libre et démocratique, comme nous l'avons vu. Ensuite, il s'est inséré dans le paradigme de la culture de masse et enfin, dans notre « société de l'information » ; le monde des objets continue à fonctionner comme un faire-valoir en ce sens où l'objet de design s'ajoute aux éléments formant le *capital culturel* de l'individu. En réalité, cet ordre socio-sémiotique de l'origine industrielle domine les autres, si bien que la valeur provenant de l'ordre esthétique (« authenticité », « originalité ») est mise au service de la distinction ; d'autant plus que l'ordre du marché est venu se greffer à cette signification initiale et l'a suivie en toute logique : c'est ainsi que le mot design fonctionne comme « valeur ajoutée » des objets, justifiant ainsi un prix plus élevé. Le troisième ordre de valeur, cette

[227] Allocution de la rentrée scolaire, 1957-1958 à l'Ecole d'Ulm, citée par J. de Noblet, *Design*, *op. cit.,* 1974, p.

fois technique (qui s'exprime en termes de « qualité » et est associé à la standardisation et à ses corrélats de fiabilité, sécurité et confort) devrait tenir lieu de *contenu* de l'objet de design, rendant possible le fonctionnement de la valorisation économique comme *expression*. Cependant, une contradiction apparaît ici, qui n'a plus rien à voir avec l'idéologie, puisque l'ordre économique dominant, la raison mère « fonctionnalité » et la valeur restante du faisceau « qualité » (la durabilité) cèdent face aux impératifs de circulation de valeurs dans l'économie.

§2. C'est dans ce rapport que le « stylisme » a vu le jour. D'abord aux Etats-Unis, dans les années 30, au sortir de la Dépression. C'est à cette époque que R. Loewy donne le départ du design états-unien qui possède trois caractéristiques majeures : il s'inscrit dans la nécessité d'attirer le consommateur pour dynamiser l'économie en crise. Il fonctionne essentiellement comme un art de la forme (on lui doit le fameux style *streamline*, qui injecte de l'aérodynamisme tant aux automobiles qu'aux frigidaires). Enfin, c'est la première fois que le designer assume ouvertement ses liens avec la culture de masse et s'installe du côté du commerce (cf. R. Loewy, *La laideur se vend mal*. Paris, Gallimard, 1968). Toute une manière de faire le design résultera de ce cas, ainsi le *styling* comme procédure de façonnement des objets et le fait, par exemple, que le département de design chez des constructeurs automobiles s'appelle département de style. C'est parfois encore le cas, par exemple chez Peugeot : ce nom désigne, en somme, la mise du design au service de la mercatique.

§3. Nombre de voix considèrent ce rapport comme une trahison fondamentale de la morale initiale du design en ce sens où il permet que la fonctionnalité passe au second plan, voire laisse place à des aberrations —comme le compromis de la sécurité ou le fait que l'intention soit désormais de fabriquer des objets qui ne durent pas nécessairement, afin qu'il soient rapidement remplacés. Quoi qu'il en soit, le design n'a pas fini de réfléchir à son rôle au milieu de ses deux pratiques de référence initiales : l'économie de marché et l'expressivité créative par la médiation de la technique.

10-11.

6.3.1.3 Le design face au besoin de clarification stratégique : l'horizon de la culture

§1. Si l'objet de design était défini philosophiquement par sa fonctionnalité, celle-ci entendue comme morale d'objet, il faudrait alors que la pratique du design, pour s'affirmer en tant que discipline autonome, prenne en charge sa distance vis-à-vis des deux sources économique et artistique en proposant une forme de gestion et de détermination de la valeur propre.

Pour ce faire, il faudrait monter d'un cran et rapporter l'objet à la sphère culturelle, afin de mettre en perspective l'usage. Autrement dit, c'est en intégrant pleinement le design au discours des sciences de la culture qu'il pourra trouver sa place et clarifier ses relations épistémologiques et fonctionnelles avec les autres disciplines qui font partie de son champ d'interactions.

Une première piste est donnée par l'étude du style, de la technique et de la fonction assemblés qui associerait la sociologie de la culture, l'histoire des techniques et l'anthropologie culturelle, en plus d'une histoire de l'art qui puisse dépasser les frontières artificielles de sa périodicité pour remarquer les embranchements entre pratiques créatrices.

Dans tous les cas, il s'agirait de passer d'une vision cloisonnée du design voulant établir son autonomie sur la base d'une idéologie à mi-chemin entre le progrès technique et l'Ordre supérieur de l'idée, qui fait de l'objet de design une mythologie (au sens de la cohabitation des contraires selon Lévi-Strauss), à une vision qui pourrait articuler de manière cohérente les tensions entre disciplines dans cette pratique articulée qu'est le design. En effet, il nous semble que ces contradictions qui signifient l'échec du design comme morale de l'objet ne sont autre chose que des liens tensifs qui expriment l'interaction des différentes pratiques de référence. Le design comme art des contraintes n'est pas un art, mais il n'est pas non plus une morale : il est une éthique.

6.3.2 La textualité comme fondement paradigmatique pour l'objet de design ?

6.3.2.1 L'usage dans une perspective textuelle : paradigme de la transitivité

§1. Habituellement, la notion de sémiotique-objet en tant qu'union d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu débouche en sémiotique sur une caractérisation textuelle de l'objet. En effet, par son héritage, la sémiotique considère que c'est le texte qui donne origine au sujet à travers les genres, qui circonscrivent et caractérisent la pratique[228]. Par exemple, le genre de la conversation instaure un régime dialogique dans lequel les participants tiennent un rôle d'interlocuteur, alors que la narration établit un ordre plus transitif, avec un objet de valeur et des transformations.

§2. Le paradigme textuel permet d'inscrire l'objet dans une optique communicationnelle. Cette perspective devient très visible dans l'approche de la sémiotique des objets proposée par A. Zinna, qui décline le paradigme de la textualité pour définir des objets-écriture sur la base de l'interface. A partir du constat que les études linguistiques auraient négligé le support où les textes se trouvaient, son propos s'inscrit dans celui d'une praxéologie générale[229]. Le rapport entre texte et objet est synthétisé dans la définition de l'interface comme étant en même temps le lieu de la fonctionnalité du texte et de l'inscription linguistique et langagière de l'objet[230].

§3. La définition que Zinna donne de l'interface permet de créer un espace pour l'inscription de valeurs sémantiques dans l'usage et participe, comme nous l'avons dit, à l'application de la sémiotique au design dans une optique de la théorie de la communication. Dans celle-ci, les études linguistiques sont venues déployer l'Objet de la communication (le message) grâce à l'étude du contenu. La sémantique de l'objet trouve donc ici également une justification. Or, si l'on conçoit l'objet de design comme faisant

[228] Cf. Rastier, *Sciences et arts du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 232.

[229] Zinna utilise le nom de *praxéologie*, mais ne fait pas du tout référence au texte de 1968 de la sémiotique greimassienne traitant de ces aspects.

[230] A. Zinna, *Le interfacce degli oggeti di scritura*. *Teoria del languagio e ipertesti*. Roma, Meltemi, 2004, 311 pp. Reprise de « Les objets d'écriture et leurs interfaces : textes interactifs et hypertextes. Décrire et comparer les nouveaux phénomènes de sens ». Mémoire HDR, Université de Limoges, décembre 2001.

partie d'un ordre de médiation, le paradigme textuel ne peut suffire pour rendre compte de son statut communicatif en ce sens où il ne tient pas compte de la manière spécifique dont la tridimensionnalité de l'objet, sa matérialité, sont communiquées au sujet. Pourtant, l'intention de Zinna est bien de prendre en compte cette dimension matérielle, mais en soumettant le double fonctionnement de l'interface au paradigme textuel ; les instances de l'usage sont de nouveau aplaties dans une homogénéité dont la linéarité trahit son héritage linguistique, forme d'objet sémiotique « biplane » ou fermé. Or, le rapport entre le corps de l'objet et le corps du sujet usager ne saurait être un rapport fermé, si ce n'est par les explications que Hjelmslev avait données des langages au sens strict et au sens large (cf. *supra)*.

6.3.2.2 L'interactivité propre à l'objet

§1 Aujourd'hui, la banalisation de la notion d'interactivité comme valeur associée aux objets rend évidente la figure de l'usager en tant que sujet syntagmatique de la scène d'usage, que le paradigme du fonctionnalisme industriel avait effacé car dans sa vision transitive de l'objet, il n'y avait pas de place pour lui[231].

Comme cela a été remarqué par Moles, Schneidermann et Anchesi[232], une interface possède trois traits majeurs :

[231] Pour des théoriciens comme Zinna et Krippendorff, le statut de l'objet de design est en train de changer car l'évolution technique a apporté la notion d'interactivité, par le développement des technologies de l'information et notamment la cybernétique. Nous considérons que l'interactivité est un trait propre à l'usage en soi dans son caractère de médiateur de l'expérience du monde et, qu'au contraire, le développement de l'interactivité et des technologies de l'information, la dématérialisation et l'interface ont été possibles du fait de l'évolution des études de la communication, qui sont passées d'un paradigme de la communication en tant que transmission à la communication en tant que stratégie. Pour avoir une image transversale de cette transformation paradigmatique, v. E. Maigret, *Sociologie de la communication,* Paris, Armand Colin, 2003, 287 pp. L'attribution de cette transformation au développement technique nous paraît, en revanche, relever du technologisme, ou du fait que, comme l'a noté Landowski, les sémioticiens qui s'occupent des objets se rapportent à ceux-ci avec « *une dimension passionnelle affective assurée* » (cf. Introduction à M. Arnold, « L'émergence de figures dans la conception d'artefacts », *Actes sémiotiques,* N°84-85).

[232] B. Shneiderman, *Designing the User Interface,* Addison-Wesley Publishing Company, 1992. G. Anceschi, Giovanni (éd.) *Il progetto delle interfacce,* Milan, Domus Accademy, 1992 et Moles, *op. cit.*

1. **Dynamisme ou transformabilité** (sa capacité à intégrer une mémoire qui fait que son programme d'action est modifié dans l'histoire des interactions avec l'usager).

2. **Interactivité** (le fait de prendre en compte les deux termes de la relation d'usage, l'objet et le sujet).

3. **Autonomie** (le fait que l'objet gère d'autres forces, énergies ou intentionnalités, que celles qui proviennent du geste humain et qui, par définition, identifient un *outil*[233].

C'est l'ensemble de ces conditions qui définissent l'objet vu sous l'angle de l'interface (c'est-à-dire, au fond, de l'usage *en acte*) comme un objet *ouvert*. On pourrait inverser l'ordre de la problématisation de Zinna en voyant que, si ce qui a manqué aux sciences du langage est l'étude de la matérialité des textes, ce qu'il faudrait faire est développer l'étude de la matérialité (les objets) et compléter l'étude des textes avec l'étude des pratiques. Zinna coïncide par ailleurs avec cela lorsqu'il circonscrit sa proposition dans une « praxéologie générale ». C'est bien dans une praxéologie que la possibilité d'une réunification du discours de la sémiotique d'inspiration greimassienne se retrouve, puisque avec l'actualisation du mot praxéologie, Zinna rejoint non seulement le projet général de Greimas, mais aussi celui de Rastier, Landowski et Fontanille.

§2. L'interactivité en sémiotique est entendue comme l'expression du rapport sujet-objet en général, d'après l'étude de l'usage et par la reconnaissance de la matérialité de l'objet et du corps chair du sujet. En effet, si l'on prend en compte la forme du signifiant (substance formée) de l'objet, alors on arrive à la constitution d'un régime interobjectif. La proposition d'E. Landowski sur l'interaction (plus que l'interactivité) s'organise en trois temps. Premièrement, il identifie deux « principes d'interaction » différents, la *motivation* et la *causalité*, à partir desquels il différencie les *objets* des *choses*, respectivement[234]. Cette distinction permet de créer un lien entre sujet et objet

[233] Moles, Abraham A. *op. cit*.

[234] E. Landowski *in* M. Arnold, *op. cit*.

tout en laissant « une part de liberté » à l'objet, qui a le statut de chose et qui concerne justement sa matérialité. Car la matérialité de l'objet (son état de « chose ») organise l'espace sensible et détermine largement l'ordre des rapports sensibles de l'usager/des usagers.

§3. Par rapport à la discussion sur la figurativité dans le chapitre précédent, Landowski sort du cadre de l'image l'instauration d'un régime sémiotique en l'amplifiant à l'objet-chose, ce qui lui permet de faire une place à la matérialité de l'objet. Cet « état de choses », c'est le cas de le dire, est ainsi à l'origine d'une première factitivité : le faire être de l'objet. Dans un second niveau, il existerait une deuxième factitivité qui serait le faire être « subjectif » et exprimerait l'expérience de l'objet au sens collectif. La manière dont les objets cohabitent (donc les régimes interobjectaux) nous permet, comme sujets sociaux, de modaliser notre être (social) : il s'agit du *style* (de vie). En ce sens, l'interobjectivité fonctionnerait comme une sorte de figurativité partagée (ensemble de traits objectifs autours desquels se nouent les liens sociaux constitutifs de certaines formes d'intersubjectivité).

6.3.2.3 Au-delà de la textualité, la réflexivité : prise en compte de la matérialité de l'objet

§1. Si la première proposition de Landowski est recevable, c'est parce que la sémiotique a fait une place au sujet sensible dans son appareil théorique. En effet, c'est en entendant le corps du sujet comme « *siège et opérateur de la sémiose* »[235] que l'on peut entendre la détermination de l'espace par l'objet. Autrement dit, si un objet n'existe que pour un sujet sensible, ce sujet n'existe qu'au sein de cette expérience même. Pour le dire à la manière de M. Deni, l'objet « appelle » et « manipule » une subjectivité : première factitivité. Or, celle-ci se constitue dans l'expérience-même de l'objet faite par le sujet. Un état de fait que Rastier appelait une « textualité anthropique »[236].

§2. Pour certains théoriciens du design anglo-saxon, la matérialité de l'objet contient une caractéristique spécifique qui justifie et demande qu'on la considère comme présence et signifiance, et celle-ci est aussi exprimée dans les termes d'un

[235] J. Fontanille, *Séma et soma : sémiotique du corps*, Paris, Maisonneuve/Larose, 2004.

[236] *La figurativité II*, *Actes sémiotiques-Bulletin*, VI 26, juin 1983, p. 48.

rapport de réciprocité entre sujet et objet. Ce trait, l'*affordance*, est issu d'une théorisation « écologique »[237] de la perception visuelle et consiste en la perception du monde par rapport à ce que le corps du sujet peut y faire (les objets du monde sont ainsi perçus comme « prenables », « asseyables », « marchables »). Le concept d'*affordance* nous paraît pertinent dans son articulation avec l'apport de Fontanille sur la sémiotique du corps : en effet, si toutes les études kinésiques démontrent que la sensorimotricité fonctionne sur la base de la projection du corps propre dans le monde visible, alors ceci va dans le sens de notre proposition d'embrayage sensoriel (cf. *supra,* Ch. 5). En effet, dans notre point de vue, l'affordance est l'expression d'un point d'intervention possible pour l'objet dans le monde, mais elle est surtout la trace d'une prise de position du corps de l'actant dans le monde, d'un *embrayage sensoriel* dont l'opérateur syntagmatique est le geste et l'horizon stratégique, l'acte.

§3. La prise en compte de la « double factitivité », des liens entre la matérialité de l'objet et la perception du sujet sensible, bref, de *l'interactivité* de l'usage, dessine alors un rapport qui a deux directions ou intentionnalités. Dans cette perspective, ce concept rend bien compte de l'instabilité de l'objet dans ses transformations. Il est composé, comme nous l'avons dit, d'une forme d'autonomie ou plutôt d'agentivité, de deux formes de mémoire (celle de l'interaction et celle de sa production et d'une forme de pluralité, issue de la prise en compte des deux positions actantielles majeures, celle de la subjectivité -le sujet usager- et celle de l'objectivité -donnée par l'enveloppe technique). Avec cela, le design passe du paradigme de la *transitivité* et du mythe du progrès technique à ceux de la *réflexivité* et de l'articulation de l'usage dans l'ensemble de la *vie sociale,* et non plus seulement comme un outil de la mercatique. Ces idées générales, brièvement énoncées, constituent les éléments des discussions les plus récentes en matière de recherche, de méthodologie et d'éducation pour le design[238].

En prolongeant cette optique et en reprenant notre hypothèse du geste comme unité minimale de l'expérience de l'objet, nous verrions l'objet gestuel comme le résultat de la synthèse des informations sensibles par le corps du sujet, qui fait l'expérience de

[237] James J. Gibson, *The ecological approach to visual perception*. Boston, Houghton Mifflin, 1979.

[238] Cf. Par exemple dans K. Krippendorff, *The Semantic Turn*, *op. cit.,* V. Margolin, *The Politics of the Artificial: Essays on Design and Design Studies*. D Day, etc.

l'objet dans un usage (celui-ci entendu comme syntagme minimal de l'expérience). Si l'objet ne fait sens que pour un sujet sensible (ou de la perception), c'est en cela que celui-ci est instauré en objet. Or, la prise en compte de l'interactivité, ou plutôt de la réflexivité du rapport sujet-objet, va plus loin que la définition d'un cadre de l'action (ou scène) dans l'incarnation actantielle du corps, et que la reconnaissance d'une appartenance sociale. En effet, pour Moles, la matérialité de l'objet, sa « justification opérationnelle » lui confèrent une « nouvelle authenticité », une fois dépassés le paradigme industriel et son corrélat de la vision de l'objet artistique unique, visuel plus que tactile[239]. L'idée de textualité apparaît dans cette perspective inopérante car associée à une linéarité téléologique et/ou fermée, et cependant, elle entraîne une forme de récit. La « narrativité » et la nouvelle authenticité (nouvelle morale ?) de l'objet relèvent de l'ajustement du corps sensible et mouvant à la forme imprévisible d'une situation d'usage qui se crée en se construisant[240].

6.3.3 Pour une définition de la réflexivité : le design comme éthique de l'objet

6.3.3.1 L'éthique en sémiotique : continuer la construction du plan de l'expression par la prise en compte de la pratique comme stratégie

Du parcours de la double factitivité de *l'objet en acte,* nous pouvons entendre que l'affirmation du design en tant que pratique créative, c'est-à-dire la manière dont il pourra « *assurer la composante discursive de l'objet* » (Floch *dixit*), passe par la caractérisation de l'éthique de cette pratique, en ce sens où c'est au niveau de l'éthique que l'ensemble des relations stratégiques et subsidiairement axiologiques impliquées dans l'usage prennent leur cohérence ou plutôt, leur « consistance ». Au cœur du sujet de ce chapitre, cette vision apparaît comme une manière dont le design pourrait organiser les apports des différentes pratiques qui se donnent rendez-vous dans l'objet de design

[239] Et nous ne pouvons que noter l'actualisation de l'opposition visuel/tactile, à laquelle nous avons fait référence dans le sous-chapitre précédent par rapport au réseau intertextuel construit autour de A. Riegl.

[240] Abraham A. Moles, *op. cit*.

(la mercatique, l'ingénierie, le design industriel…), pour avancer dans sa constitution en tant que discipline de connaissance.

§1. Le domaine de l'éthique est récent en sémiotique et tire son origine d'une part de la logique des pratiques, dont toutes celles qui ne sont pas instituées présentent une complexité de valeurs difficile à traiter, et d'autre part, du besoin de reprendre la question de la stratégie là ou elle s'est arrêtée, c'est-à-dire au niveau de l'articulation entre systèmes de valeurs ou axiologies, comme cela avait été imaginé dans le *DRTL*. En effet, inspirée par la rhétorique de Perelman, l'éthique correspond pour Fontanille à l'ensemble des opérations portant sur les liens axiologiques existant entre les instances de l'orateur, l'argument énoncé, sa scénarisation, puis, à leur articulation avec deux ordres actualisés dans l'acte : l'objectif/résultat de la scène prédicative et l'horizon stratégique de la pratique[241]. En somme, si elle prend aujourd'hui le nom d'éthique, c'est la question de l'idéologie que la sémiotique explore dans ce domaine.

§2. Dans la continuité de ses explorations des niveaux de pertinence du plan de l'expression, Fontanille part du constat que la valeur des pratiques (éthiques) ne dépend pas de l'éthos de l'opérateur, mais de l'éthos de la scène pratique tout entière, c'est à dire, dans la totalité de ses liens constitutifs. Cette proposition s'intègre à la construction d'une syntagmatique du sens et est compatible avec nos constats sur la textualité puisque *« les éléments non textuels d'une pratique, dès qu'ils sont intégrés à une pratique, jouent des rôles d'actants et de circonstants »*[242]. Fontanille trouve dans la proposition de Perelman sur le lien une alternative pour dépasser le paradigme de l'énonciation et pour aborder la question de l'iconicité au-delà de la vision. Nous nous servirons de cette approche pour avancer dans l'argumentation du déploiement du niveau figuratif dans le sens de la stratification pour la substance formée de Hjelmslev. La consistance est une sorte d'équilibre stratégique qui permet à la pratique de fonctionner, de trouver sa « bonne forme ». Nous avons vu dans le parcours historique que le problème

[241] J. Fontanille, « Pratique et éthique : la théorie du lien » (ayant travaillé avec la version électronique de ce texte, nous ne reprendrons pas la pagination dans *Protée*, v. 6 n°2, 2008).

[242] *Idem*. D'ailleurs, en ce qui concerne la textualité, Fontanille situe sa proposition comme une des deux approches possibles pour l'éthique, l'autre étant l'approche textuelle. Il choisit l'autre position, celle qu'il nomme « praxématico-syntagmatique ».

d'articulation entre instances de la scène pratique (l'usage) de l'objet de design tenait pour beaucoup à l'articulation entre valeurs des différentes stratégies mises en place : celle de la marque et du concepteur, ou celle du designer et de l'ingénieur, voire celle du « pôle production » dans son ensemble et de l'usager (paradoxes de fonctionnalité dans l'objet du design). La quête d'autonomie du design sur la base de la fonctionnalité trouve dans la discussion sur l'éthique une nouvelle issue dans la mesure où nous considérons la fonction au sens hjelmslévien (relation des dépendances internes). Sur cette base, nous pourrions alors envisager une manière dont la sémiotique peut intervenir dans le processus du design sur la gestion de l'« esthétique du produit » entendue dans une perspective de l'analyse de la valeur, c'est-à-dire d'articulation de facteurs « *harmoniques, fonctionnels, sociaux, historiques ou technologiques et culturels* »[243]. La mission de la sémiotique serait en ce sens d'analyser les liens (ou rapports « fonctionnels ») qui s'articulent dans un objet en usage, de façon que celui-ci trouve –ou non- un certain équilibre stratégique, une lisibilité pratique, une consistance.

§3. L'hypothèse que nous suivons ici est que l'horizon stratégique du design comme pratique réside dans la consistance des liens qu'il peut trouver entre les différents éléments de la scène d'usage, motivée par le geste, et dans laquelle les modalisations de la production (conception, production, reproduction et circulation dans le système économique) rencontrent la sensibilité d'un usager, à la fois sujet social (donc portant une mémoire collective et un *sens commun)* et *sujet expérientiel* (portant une mémoire individuelle et des liens passionnels aux choses[244]). Si l'on revient à l'idée du dépassement de la textualité, il est important de dire qu'avec ce déploiement fonctionnel et syntagmatique des instances impliquées dans l'usage, la sémiotique contribue à la discussion actuelle sur l'objet de design. Elle cherche à systématiser la réflexivité de l'acte de conception d'un artefact, qui pourrait trouver ses origines dans la pensée « réflexive » kantienne et qui, dans tous les cas, s'exprime comme une recherche

[243] D. Quarante, *Eléments de design industriel*, Paris, Polytechnica-economica, 2001, p. 119.

[244] Nous reprenons cette expression à G. Tore « Le sujet expérimental dans l'audio-vision » in *Regards croisés sur l'expérience en sciences de l'homme et de la société*, Presses Universitaires de Limoges, 2005, p. 63.

de « descentralization »[245], de rupture avec la rationalité téléologique simple avec laquelle les disciplines techniques ont traditionnellement fonctionné en Occident.

Enfin, l'idée du recours à cette éthique fondée sur une théorie du lien paraît aller de soi dans la suite du constat dressé sur l'insuffisance de la textualité pour rendre compte des régimes interobjectaux dans lesquels s'inscrit l'objet, lorsqu'on voit que la construction et le devenir de l'éthos dépassent les limites du texte énoncé car ils impliquent deux régimes temporels et que le fond de la rationalité du design se résume bien dans sa gestion des régimes temporels. Nous supposons que dans l'organisation de ces régimes temporels réside la possibilité d'une articulation des pratiques et, de ce fait, la possibilité également de prendre en compte la dimension « fonctionnelle » de l'objet de design entendue comme un syncrétisme.

6.3.3.2 Régimes temporels de la pratique du design : projet, usage, situations de vie

Nous avons déjà évoqué la question des régimes temporels à plusieurs reprises. Nous avons travaillé sur les deux modes d'existence temporels par l'alternance paradigmatique/syntagmatique et nous avons dit que l'expérience sensible du sujet se déployait sur ces modes à partir de l'expérience processuelle et du répertoire d'expériences qui constituent un système, une grille de lecture pour l'interprétation de chaque expérience sensible. Dans l'optique de la double factitivité qu'implique l'usage d'un objet, celui-ci fonctionne au moins dans deux compositions temporelles dont certaines concernent surtout le sujet usager et d'autres, la pratique du design comme rationalité créative.

§1. En ce qui concerne l'usager, nous pouvons distinguer un premier ordre relatif au fonctionnement social de l'objet. Dans cette perspective, la factitivité de l'objet ne tient pas tant à sa matérialité qu'à son statut de marque distinctive à l'intérieur d'un système social donné ; par exemple, les âges de la vie, comme Floch le faisait remarquer dans sa première proposition pour une sémiotique du design (cf. *supra*), le fait

[245] Aicher, Otl, *Le monde comme projet*, *op. cit*. ; K. Krippendorff, *The semantic turn*, *The idea of design* (V. Margolin & R. Buchanan, éds). The MIT Press, 1996 ; Nigel Cross, *Designerly Ways of Knowing* , Birkhäuser Basel, 2007, 141, pp.

également que l'objet s'intègre dans un ordre temporel comme la vie quotidienne par opposition au travail ou aux loisirs voire aux tâches d'acquisition, transport ou transformation des biens[246]. Ce premier ordre concerne surtout le sujet en tant qu'être social, ainsi que le fait remarquer Landowski lorsqu'il évoque ce faire-être de l'objet qui consiste à identifier le sujet usager à une pratique en particulier ou, plus largement, à un style de vie –bref, à un rôle thématique. Lors de la discussion sur les procédures de syncrétisation organisée autour de J.-M. Floch, nous avons vu que la résolution sémiotique de cette axiologie a été envisagée comme une procédure de syncrétisation dont la l'intelligibilité revient à la pratique. Nous sommes donc revenus au point de départ, c'est-à-dire à l'interrogation sur la manière dont la pratique constitue son intelligibilité.

§2. Du point de vue de l'objet, nous pourrions aussi localiser des temporalités « globales », comme celle qui concerne la durée de vie de l'objet et ses « situations de vie » (conception, projection, production, circulation dans le système économique, disparition ou recyclage). Chacune de ces « situations » présente un équilibre « éthique » particulier, mais il nous semble qu'elles sont en réalité chapeautées par un régime temporel général. En effet, en nous plaçant dans une optique d'expérience « locale » d'usage proprement dite, dont le centre est le geste, l'« interactivité » de l'objet et la double factitivité apparaissent et se déploient comme un problème temporel. Dans cette approche expérientielle, en revanche, il est aisé de voir qu'il existe un régime temporel qui gère l'ensemble de ces déclinaisons et fonctionne comme rationalité : il s'agit du *projet*, un acte (l'usage-geste) abstrait par anticipation[247] et pris en charge par une des instances du discours. Ce n'est pas seulement de la rétrospection et de la prospection, mais une conversion opérée par le design sensible de l'objet, qui reconfigure la mémoire des usages et des normes d'usage en projet plus ou moins syncrétisé dans l'objet. Dans cette circonscription émerge la réflexivité de la pratique du design par le biais du geste.

En effet, le designer, en tant qu'instance du discours, anticipe et organise à partir du geste les différentes situations-cadre et les différents régimes temporels-axiologies qui s'ensuivent. Cette figure de l'anticipation consiste d'une certaine manière à inverser

[246] A. Leroi Gourhan, *Evolution et techniques t.2 Milieu et technique*, Paris, Albin Michel, 1945, 512 pp.

la logique du geste, comme s'il en faisait un moulage ou une image photographique en négatif. Le projet est une pratique hypothético-déductive s'il en est.

§3. Rastier fait souvent référence à deux modes de « mémoire » dont l'une s'ordonne sur le passé (mémoire systématique) et l'autre, aussi paradoxal que cela puisse paraître, le fait sur le futur (mémoire programmatique[248]). Le nom de mémoire n'a d'importance ici que dans son statut de répertoire disponible pour une sorte d'actualisation, c'est à dire que ces mémoires fonctionnent selon la logique de l'ordre positionnel ou des « places ».

Par rapport à cette double définition de la mémoire, nous pourrions voir le design comme une sémiotique-objet dont le plan de l'expression réside dans la projection de l'actant dans le temps par le geste et dont le plan du contenu est donné par la synthèse des régimes temporels de l'objet, comme une double mémoire, technologique et du fonctionnement social (âges de la vie, évolution technique…) et, plus que programmatique, *expérimentale* (projection du corps de l'actant usager dans la scène pratique, actualisation de son répertoire d'expériences, à la fois sociales et sensorielles). La réflexivité du design, sa consistance, relèvent donc de l'accord entre régimes temporels autour du geste.

6.3.3.3 Actants et circonstants de la scène pratique du design autour du geste

Nous avons identifié le geste comme étant l'unité minimale de l'expérience locale que nous avons nommée gestuelle ou somatique (par rapport à une expérience visuelle ou textuelle, par exemple). Nous avons maintenant fait du geste le centre de l'idée du projet, entendu comme le régime temporel qui régit le design. Pour la définition de la scène d'usage d'un objet de design, nous voyons le projet dans l'optique d'A. Moles, qui considère que le projet est un acte (gestuel ou somatique) abstrait par anticipation, c'est-à-dire, comme *« la relation entre l'homme et l'objet définie par l'acte et celui-ci par*

[247] A. Moles, *op. cit.*

[248] Fr. Rastier, *Sciences et arts du texte*, Paris, Presses Universitaires de France, 2001, p. 48.

rapport à un but à accomplir[249] ». Moles, dans sa vision du designer comme analyste de l'acte et de la situation, créateur d'environnement, démiurge et ingénieur social, considère que l'objet de design fournit un mode d'emploi exigeant le geste. Et l'objet dans sa matérialité ne pourrait être défini dans une logique qui aurait pour centre « le sens du lointain », c'est à dire la visualité.

§1. Si précédemment nous avons marqué certaines distances par rapport à la proposition d'A. Zinna, notamment en ce qui concerne l'autonomie d'une sémiotique des objets (écriture) ou l'importance donnée à la textualité, il nous semble néanmoins que beaucoup de ses propositions contribuent à la compréhension de la logique interactive de l'usage de l'objet. Pour lui, par exemple, le geste a un statut de modulation entre une forme à laquelle celui-ci s'adapte et une fonction qui le *motive*[250]. C'est le geste qui donne une existence sémiotique à la méréologie. Enfin, se situant comme Greimas et Fontanille sur l'horizon projectuel d'une praxéologie, il considère que celle-ci est une sémiotique réfléchie. C'est important lorsqu'on entend intégrer l'objet et la pratique du design d'objets dans une logique de médiation et de communication : si la sémiotique a contribué à l'étude de la communication dans un premier moment à travers la mise en avant de l'importance des contenus et de l'objet de la communication (le message), il s'agit désormais d'intégrer l'aspect ouvert et constructif de l'acte grâce à l'interaction avec le sujet[251].

§2. Enfin, plus haut, nous avons considéré le geste comme un actant de contrôle, comme un élément syntagmatique de « topologisation » en ce sens où c'est par sa

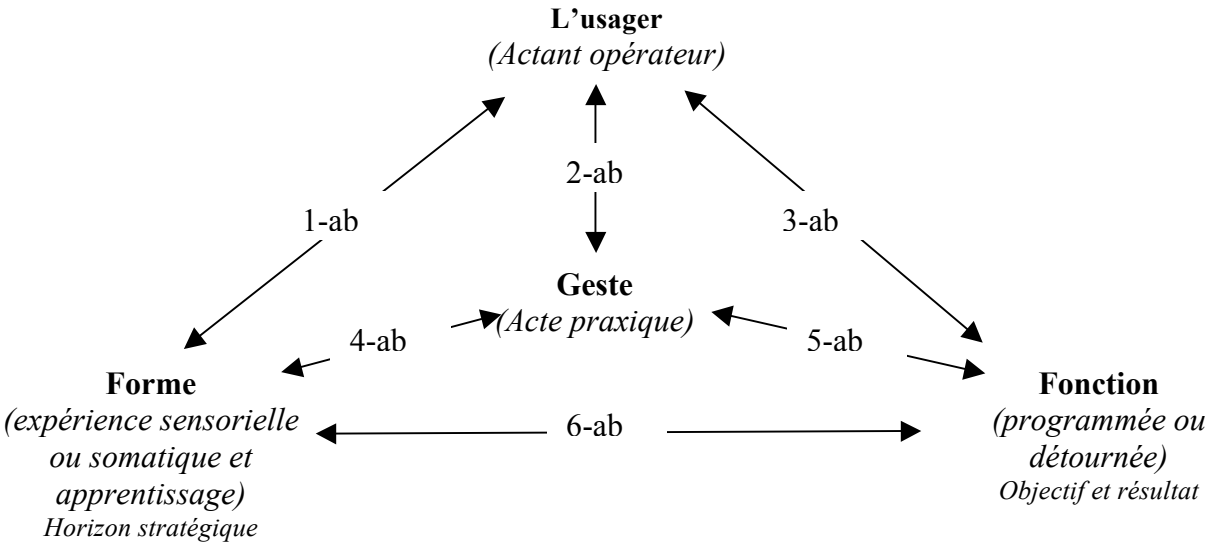
[249] A. Moles « Vivre avec les choses : contre une culture immatérielle », *op. cit.,* p. 245-246. Dans sa vision, Moles définit le designer comme analyste de l'acte et estime que la difficulté pour définir le design provient du fait qu'une théorie de l'acte n'a été qu'esquissée. Pour nous, c'est cette optique, celle de la nouvelle pragmatique voulue par Greimas, que l'on peut aussi nommer *praxéologie*.

[250] On retrouve ici la tension entre la causalité, qui concerne la chose, et la motivation qui est le propre de l'objet comme intentionnalité pour Landowski (cf. Introduction à « l'émergence de figures dans la conception d'artefacts », *op. cit*).

[251] N. Cross rapporte que cette condition de constructivité du design –qui réside dans le constat que, dans le projet, l'évolution du problème est parallèle à celle de la solution- constitue une des caractéristiques propres du design comme forme de rationalité (cf. *Designerly ways of Thinking*, *op. cit*.).

présence virtuelle ou réalisée que se crée la logique de la scène d'usage. Nous avons toutefois noté que cet actant ne fonctionnait pas dans une logique simplement spatiale, puisqu'il opérait dans le temps, justement dans son sens de projection : en projetant l'actant dans le temps, le geste transforme la scène. C'est notamment par rapport à ce constat que l'on a estimé pouvoir identifier l'usage d'un objet de design à une pratique éthique, un peu à la manière dont Fontanille introduit le rôle de l'« énonciataire » dans la constitution de la scène et considère que celui-ci est *« non seulement responsable de l'évaluation de l'ethos de l'énonciateur, mais [qui], en outre, est un des éléments qui interagissent avec sa construction »*[252]. Ainsi pensée, la scène constitutive du design comme éthique pourrait apparaître comme suit :

FIG. 8 : APPLICATION DU SCHÉMA DE LA THÉORIE DU LIEN (FONTANILLE, 2008) À L'ÉTHIQUE DE LA SCÈNE (GESTUELLE) DU DESIGN



Dans ce schéma, on peut visualiser le rôle de médiation/modalisation du geste avec le rôle central dans la sémiose « somatique » du corps de l'actant et de l'expérience déployée dans le procès et le système. Mais surtout, le rôle de la fonction prend une position d'horizon stratégique dans le sens où c'est par la forme, soumise à la médiation du geste, que l'usager se réfère à une scène seconde qui actualise l'ordre de ses

[252] J. Fontanille, *op. cit*.

expériences, à la fois sous forme de pratique (finalité) et d'esthésie particulière (mode d'intervention). De l'autre côté, le pôle « fonction », regroupant autant le but que le résultat, permet de mettre en rapport et éventuellement de rendre compte du décalage entre la fonction prévue par l'objet (dont la responsabilité revient a l'instance du discours de la pratique) et la fonction que l'usager lui assigne et qui peut ou non correspondre à la finalité instrumentale prévue. L'utilité de cette schématisation tient à l'analyse des liens et de leurs axiologies.

Ainsi, par exemple, le lien « 1a-b » articulant l'usager et la forme exprime la tension inhérente au *fonctionnement* « esthétique » de l'objet, allant d'une axiologie fondée sur la distinction (la forme de l'objet comme faire valoir ou porteuse de la valeur du sujet) à la simple identification, lorsque gérée par l'actant sujet, de la forme de l'objet comme pouvant servir à un but *x*. Le lien « 2ab » articulant l'usager et le geste est une tension esthésique qui permet de saisir les variations de l'expertise et du maniement de l'objet : cette relation est particulièrement intéressante en cela qu'elle permet d'aller plus loin que dans la seule analyse de l'agentivité. Pour illustrer le fonctionnement de ce lien, on peut citer le cas du conducteur amoureux de BMW qui possède deux exemplaires du même modèle et dont la source de plaisir se trouve dans le fait de faire des figures (surtout circulaires) dans un espace très réduit (un parking). Ce qui régit cet usage se trouve dans le lien 2ab, même si la forme a une importance puisque celle de l'objet est une des composantes de la relation en tant que « modèle », celui-ci comprenant autant la forme extérieure que la motorisation et les autres prestations mécaniques. Mais le centre de gravité de cette pratique réside bien dans le geste, qui tend le lien 6ab jusqu'au point où il est presque homotope du geste, et qui mène jusqu'à la rupture le lien 3ab : le but et le résultat de la pratique s'effacent dans cette adaptation moderne du mythe de Sisyphe.

La lecture « éthique » du lien 3ab (usager-fonction), justement, permet de faire une place à cette liberté qui donnerait ses lettres de noblesse au design, du moins pour Moles, dans la mesure où elle décrit la zone de l'ajustement de l'usager à la situation. Nous serions tentés de penser qu'ici se trouve le pôle que le design aurait le plus intérêt à travailler à l'heure de l'essor de l'interactivité comme paradigme technique : le décalage entre la complexité structurelle (distanciation) et la proximité de l'interface

avec l'usager est en effet un affaiblissement du lien forme-fonction (*6-ab*) au profit du lien *5-ab* (geste-fonction). Il faudrait ensuite prolonger l'analyse des liens en les rapportant à des valeurs : par exemple, le lien *1-ab* fonctionnerait comme une axiologie de la construction identitaire, le lien *2-ab* sur le plaisir, le *3-ab* sur la fiabilité, le *4-ab* sur l'esthétique au sens courant, le *5-ab* sur l'usabilité, et le *6-ab* sur la « fonctionnalité » — on voit bien que ce nom paraît tout à fait inapproprié, mais il est le plus proche de l'expression de l'articulation entre forme et fonction.

Appliqué à l'analyse des objets et aux discours sur le design, ce schéma permettrait de situer les différents excès des pratiques de design, par exemple dans l'histoire (le Bauhaus et sa surexploitation du lien 1ab, les Arts & Crafts et le renforcement du lien 4ab qui rejaillit sur un affaiblissement du lien 5ab, le fonctionnalisme qui rompt les liens avec l'actant opérateur…).

§3 Vue dans cette optique, la réflexivité pour le design signifie la quête du passage d'un régime de contraintes (production vs concepts) à un régime dans lequel on assure une place à la liberté de l'ajustement entre l'usager et l'objet. Compte tenu de l'évolution des techniques, ceci passe par la customisation et le projet de design se sert de l'exemple des jeux vidéo. Ainsi, le décalage entre la complexité structurale et l'interface intuitive s'accroît, peut-être jusqu'à la séparation (déliaison), mais le fonctionnement peut être maintenu par une « reconnaissabilité » comme celle des interfaces iconiques d'aujourd'hui. On pourrait imaginer que ce décalage aille jusqu'à une « figurativité sensorielle », comme dans le cas de l'automobile : l'étude effectuée nous permet d'envisager que le futur se situe dans la proposition de modèles sensoriels de conduite, qui permettent à l'usager d'exprimer sa sensibilité multiple et de déployer, à souhait, une conduite plutôt sportive, ou plutôt sécuritaire, ou bien de ne pas du tout conduire et de se laisser assister.

Ce n'est pas de science fiction ou d'aspiration dont on il s'agit ici, mais de la logique d'équilibre que pourrait connaître l'électronisation grandissante de la conduite, la généralisation et amplification de la production automobile par plateformes et même le durcissement des conditions de la conduite (sécurité routière et crise de l'énergie obligent). C'est-à-dire que si l'accroissement de l'électronique à bord n'est pas

nécessairement apprécié des automobilistes aujourd'hui, en ce sens où il est souvent vécu comme une perte d'autonomie, de savoir et de sensations (cf. *supra*, deuxième partie), cela pourrait changer et la tendance être inversée si l'électronique était utilisée pour donner au conducteur la possibilité de choisir un type de conduite. Il nous semble également que la production des voitures par plateformes étant une nécessité industrielle autant qu'un obstacle dans le processus d'appropriation de la voiture (ce mode de fabrication rend les voitures très ressemblantes entre elles au niveau de l'architecture extérieure), l'utilisation de l'électronique pour une différenciation sensorielle, par une « customisation » de la voiture en termes de mémoires de gestes et de « réponses » sensibles de l'automobile vers son conducteur, pourrait constituer un palliatif intéressant et constitue, dans tous les cas, une évolution tout à fait logique et imaginable. Enfin, dans un modèle industriel touchant à sa fin comme celui de l'automobile à moteur à combustion par carburant d'origine fossile, le « design » de paquets d'ensembles sensoriels par l'électronique pourrait contribuer à ce que l'automobile conserve un certain sens ou une certaine valeur (y compris dans le cas d'un changement de mode de combustion). D'autant plus que les sociétés se dirigent progressivement vers un affaiblissement de l'usage de l'automobile, soit par l'amélioration des transports publics, soit par l'augmentation du prix du pétrole et l'épuisement inexorable des réserves, voire par le processus généralisé de dématérialisation des objets, qui rend le travail à distance ou depuis son foyer de plus en plus courant.

En actualisant l'idée avancée plus haut de la forme du design comme sémiotique-objet, nous dirions que le plan d'expression du design réside dans la plasticité, l'esthétique du design fonctionnant autour du geste (signifiant « somatique » qu'implique le corps propre de l'actant opérateur), alors que le plan du contenu est éthique, c'est à dire un rapport de consistance des liens entre les différentes « parties prenantes » de l'usage du produit : la marque (énonciateur), le producteur, le designer (concepteur destinateur), le public (type de consommateur, judicateur), l'usager (corps de l'actant-sujet « expérientiel », énonciataire).

En embrassant aussi bien les arts que les techniques, c'est l'histoire de l'humanité que le design actualise, de la préhistoire de l'homme à nos jours en passant par la

mémoire matérielle des peuples non-occidentaux[253]. Le design est une sorte de « forme de vie » dont le sens s'étend et se tisse depuis l'unité d'un contact avec la matière du monde jusqu'au rêve de sa conquête. Par design, nous entendons une pratique réflexive (abstraction & création) dont les produits comprennent une certaine finalité « pratique » en ce sens où le corps de l'usager va entrer en contact dans l'espace/temps avec celui de l'objet. Elle prévoit aussi une « multiplicabilité » des scènes d'usage. Cela veut dire en principe que ses objets ne sont pas à usage unique, mais à usage répété, régulier, courant, ou *itératif* de quelque façon que ce soit. Plus largement, cela veut aussi dire que sa production implique une multiplication de points de vue (au moins un intérieur et un extérieur), ce qui crée la place du *projet*. Ses objets ont vocation à être reproduits et mis en circulation (de manière plus ou moins massive[254]), et l'évolution de leur forme dépend de celle du milieu technologique, véhiculant idéalement un style identifiable par l'usager en fonction de son processus d'appropriation. Enfin, du fait ce cette capacité « communicative » des objets de design, ceux-ci sont passibles de représentations ou interprétations « mythologiques » (au sens de Barthes) compte tenu de la forme d'interaction (mise en scène ou en récit) qu'ils présupposent.

[253] Parler en termes d' « art » est problématique par rapport à l'usage indissociable aux objets des peuples non occidentaux –mais le design est étrangement capable de rendre compte de tout ceci… Le risque est désormais de faire de ce terme une de ces notions si vastes qu'elles ne disent plus rien.

[254] Cette vocation donne à l'œuvre d'un designer le nom de prototype. En effet, le prototype peut être édité (donc reproduit) ou non, mais cela ne change pas le statut de l'objet créé par le designer.

Conclusion générale

Le problème initial de la sémiotique des objets étant précisément sa problématisation, cette recherche au parcours quelque peu composite trouve son liant dans le questionnement sur la situation, la pertinence et les voies que l'étude des objets non-linguistiques dans la sémiotique greimassienne ou de l'« École de Paris » pourrait prendre. Autrement dit, la question a été de savoir quand un objet-chose devient un problème de sémiotique et comment celle-ci peut, dans son statut de discipline apparentée à la linguistique, traiter d'objets qui n'appartiennent pas au seul domaine linguistique.

I.

§1. Sans prétendre avoir résolu la question, notre enquête a voulu proposer quelques pistes de réflexion issues de trois sources différentes. La première d'entre elles est une étude historique et critique du discours de la sémiotique de l'« École de Paris » considéré comme un réseau intertextuel ; nous avons en effet traité notamment l'œuvre publiée de Greimas comme un texte. Cette étude a permis de caractériser la nature *constructive et réflexive* de la sémiotique greimassienne qui fait de son objet d'étude une instance à géométrie variable ; des objets non-linguistiques, la condition de son existence ; de la sphère culturelle — interprétée à travers le concept on ne peut plus ambigu de *monde naturel* (Greimas 1968)—, son horizon épistémologique. Cette approche « épistémique » ou d'un niveau « *n+1* » nous a également permis d'« appréhender » la manière dont fonctionne le postulat sémiotique fondamental selon lequel *le sens ne se trouve pas dans l'objet ni dans le sujet mais dans leur interaction au sein d'une pratique sociale* (Rastier 2001 : 203), à la fois comme un guide pour la recherche et comme un élément de liaison entre les positions de Saussure, Hjelmslev, Greimas et J.-M. Floch.

§2. Au-delà de ces constats généraux, nous avons passé en revue lors de notre parcours historique et critique quelques propositions de sémioticiens inscrits dans le réseau intertextuel greimassien. Dans ce cadre, l'étude des propositions des sémiotiques syncrétiques, plus précisément deux figures « classiques » de l'œuvre de J.-M. Floch,

l'axiologie de la consommation ou « carré 'sémiotique' de la valeur » et l'analyse de l'Opinel, a débouché sur deux interrogations centrales pour l'étude des objets non-linguistiques.

D'une part, celle de la « diachronisation du carré sémiotique » ou la question de la formation de valeurs ; autrement dit, la manière dont l'expérience devient une *norme* (dans le partage social) puis l'objet d'une pratique (dans la prise de distance épistémique par rapport à l'expérience de l'objet). En effet, à partir de la reconnaissance que les valeurs d'usage et de base ne sont pas opposables aux valeurs d'usage dans la théorie greimassienne, alors qu'elles le sont dans le « carré de la valeur » proposé par Floch, nous avons interprété la non réciprocité entre les termes subcontraires et contradictoires dans le carré comme un problème non résolu du passage entre niveaux de l'expérience. La proposition flochienne d'une « diachronisation du carré » suggèrerait ainsi la possibilité de voir le carré comme un parcours d'appropriation de l'objet, opérant à différents niveaux de « syncrétisation » de la valeur créée par l'usage (expérience de l'objet projetée sur les deux axes de la temporalité) plutôt que comme un système logique. D'autre part, l'étude de l'Opinel pose la question de la légitimité de l'analyse sémiotique pour des objets non-linguistiques à travers les « composantes de l'objet ». En suivant les traces intertextuelles de l'idée des «trois composantes de la culture » (Greimas, 1987), ces composantes peuvent être considérées comme des figures syncrétiques des niveaux de pertinence de la pratique : la composante configurative correspond aux valeurs de l'interaction d'usage entendue comme régime interobjectal, la composante taxique, aux valeurs stratégiques de la pratique, et la composante fonctionnelle, à l'esquisse d'une étude discursive de l'usage : une idéologie. Ainsi, l'analyse faite sur l'Opinel apporte des éléments pour explorer à un niveau « *n +1* » ou catégoriel l'émergence du Sujet à partir de l'objet, en envisageant l'objet comme une syncrétisation pratique (de production, d'interprétation et de geste).

Après la dimension « syntagmatique » de l'étude sémiotique des objets non-linguistiques par Floch, nous avons continué le passage en revue des propositions des continuateurs de la sémiotique greimassienne cette fois-ci en nous intéressant à ceux qui étudient ces objets d'analyse en se plaçant dans une perspective « paradigmatique ». Celle-ci tente de définir le statut sémiotique des objets d'un point de

vue « morphologique », pour ainsi dire, soit depuis un niveau « *n+1 »,* voire « *n+2 »* et *vers* le niveau « *n »* de l'objet-chose. Nous avons rapidement parcouru cette deuxième perspective en reprenant les éléments qu'elle apporte à la systématisation de l'analyse des objets en sémiotique. Soit l'importance de la perception dans la constitution de l'objet par le biais de l'idée méréologique et le principe du moment d'unité (Bordron), l'importance constructive de l'interaction comme relation inter-objectale à plusieurs niveaux (Zinna) et l'émergence du rôle actantiel de l'objet par son implication d'un faire pragmatique et d'un faire productif (Deni). Cette étape nous a permis d'introduire la problématique du statut « intentionnel » de l'objet, relatif au faire productif dont il provient, que nous ne considérons pas, toutefois, comme pouvant être posé *a priori* ou de manière absolue ; c'est-à-dire en ignorant le rôle que le sujet a dans la réalisation de l'intentionnalité de l'objet.

De cette discussion découle la nécessité de travailler sur la manière dont les différents « faire » syncrétisés dans l'objet (production, usage, circulation, identification…) s'articulent. La problématique que la sémiotique d'inspiration saussuro-hjelmslevienne demande aux objets-chose d'explorer est celle de l'articulation des différents niveaux de « régulation de l'expérience » (Landowski 2008), en allant de l'expérience ponctuelle et individuelle de l'objet jusqu'à la fixation ou institution de l'usage dans différentes figures culturelles comme les pratiques sociales, voire au sommet de la fixation de la figure et de la norme, l'apparition dans le langage de formes sociolectales. L'Objet de la connaissance conçu par cette sémiotique d'inspiration saussuro-hjelmslevienne prend la forme d'une « idéologie », c'est-à-dire d'un « projet » en constante construction, laquelle est fondée sur l'interaction entre niveaux et modes de l'expérience et l'alternance des deux pôles de la « flèche brisée du temps », le système et le procès. A partir de la reconnaissance des problèmes d'une expansion de l'objet d'étude qui n'a pas tenu compte du primat du procès sur le système, la sémiotique de l'objet viendrait compléter une sémiotique du sujet, par la prise en compte du double statut de l'objet : à la fois l'autre terme de la relation constituant de l'énoncé (s-o) et un terme aboutissant de notre relation au monde.

II.

§1. Le premier constat issu de la source historico-critique étant que, dans une sémiotique d'inspiration saussuro-hjelmslevienne cohérente, la construction de la théorie doit suivre l'analyse des usages et non pas le contraire, une deuxième source pour la réflexion sur les objets est issue de l'application de l'analyse à un objet-chose de la vie quotidienne afin de vérifier son statut sémiotique. Cette optique s'oppose ainsi à une « sémiotique des objets » qui suggère une forme d'autonomie du sens des objets, optique arbitraire s'il en est pour deux raisons. Primo, car elle pose de manière *apriorique* le statut sémiotique de l'objet alors que celui-ci est un des résultats possibles de l'analyse. Secundo, parce que la possibilité d'une sémiotique des objets se fonde sur la supposition d'une sémiotique générale dont elle est redevable. Si le présupposé de l'intelligibilité du monde avait permis de justifier une première sémiologie universelle ou une sémantique des objets naissante à la fin des années 60, il semble aujourd'hui nécessaire de donner à l'usage (dans son statut de « parole pratique ») une place centrale dans l'analyse.

§2. La place privilégiée de l'automobile dans le discours social la désigne comme un objet idéal pour les interrogations de la sémiotique-qui-s'intéresse-aux-objets-chose. Objet à la fois mythique, technique et pratique, il restait cependant à résoudre la question de son approche et le problème de l'intermédiation du langage pour étudier un objet non-linguistique. Pour traiter ce problème, nous avons monté un dispositif expérimental qui approchait l'usage depuis deux supports d'analyse associés aux deux pôles de l'expérience. D'une part, une analyse du discours « habituelle » (c'est-à-dire, l'analyse d'un support *textuel*) et d'autre part, une analyse de l'interaction d'usage comme régime interobjectal. La première nous a permis de rendre compte des formes de l'expérience figées dans le langage comme institution sociale, la seconde de l'expérience ponctuelle de la rencontre de l'objet. L'expérience consistait à confronter les résultats des deux modes d'analyse sous l'hypothèse que les formes du langage devraient apporter deux types de résultats différents : nous pourrions ainsi en savoir davantage sur la capacité heuristique de la sémiotique appliquée à un objet non-linguistique.

L'analyse du discours des conducteurs : la conduite comme éthique et la construction de l'objet par les sujets

§1. L'analyse du discours des conducteurs a permis de dégager dans l'usage de l'automobile un processus d'ajustement stratégique entre systèmes de valeurs. D'un côté, le système (axiologique) que le sujet usager porte comme partie de son style de vie personnel ; de l'autre côté, celui (idéologique) de la pratique sociale ou du milieu dans lequel s'insère la conduite automobile. Cette analyse a été essentiellement construite comme une analyse des figures du langage considérées comme des constituantes de la *pratique* ou *norme d'usage*. L'usage à un niveau individuel et ponctuel est considéré comme une expérience d'objet simple et à un niveau collectif et global, il participe à l'institution de la pratique *sociale*.

Au-delà de l'ajustement stratégique que permet l'interaction sujet-objet entendue comme une pratique, nous avons identifié des *régimes temporels* ordonnant le discours dans une sorte d'« isotopie multimodale » qui conduit à la conception de l'automobile en sémiotique-objet. De ce point de vue, le plan de l'expression est constitué par l'architecture extérieure qui sert d'ancrage pour des valeurs sociales relativement fixes ou partagées et l'architecture intérieure qui permet de gérer les valeurs individuelles, beaucoup plus variables en fonction du répertoire d'expériences de l'usager. La vision flochienne du design comme une esthétique (1990) prend ici tout son sens puisque le sémioticien concevait l'esthétique comme une fonction sémiotique (l'union d'un plan de l'expression et d'un plan du contenu).

En termes de résultats pratiques, l'analyse du discours des conducteurs permet d'envisager une logique de segmentation pour le marché automobile fondée sur ces stratégies d'ajustement qui mélangent d'une part des étapes de la vie et d'autre part, des fonctions « intérieures » et « extérieures » de l'automobile. Enfin, l'idée de la « diachronisation du carré sémiotique » suggérée par Floch à propos de l'axiologie de la consommation trouve ici une issue. En effet, l'interaction avec l'automobile rend compte d'une stratégie d'ajustement entre l'axiologie de la pratique et celle du « style de vie » du conducteur, l'articulant en processus d'appropriation et instaurant le processus d'ensemble en une éthique : cet ajustement participe à la construction du Sujet modalement complet. La correspondance entre un âge de la vie et un type d'automobile

constatée dans l'étude de terrain trouve en cela sa *logique de sens*. En somme, l'automobile est ici définie, avec sa charge de valeurs correspondante, par son *usage social*.

La conduite automobile comme interaction : topologisation et embrayage sensoriel dans la construction du Sujet par l'usage

§2. Le volet de l'étude de l'automobile en situation d'interaction apporte à son tour d'autres éléments de discussion. Nous avons tout d'abord combiné des éléments fondamentaux de l'analyse de la sémiotique plastique flochienne avec des enseignements de la sémiotique du corps ; par ce biais, il a été montré que chaque *situation d'interaction* produit un objet différent pour le sujet sensible. En procédant à la segmentation du perçu dans des disjonctions catégorielles du sensible, et en rapportant les segments qui en ressortent à la position du corps du sujet sensible (dans son statut d'« instance du discours »), on peut établir une articulation d'objet à partir de ce que l'on a appelé des phénomènes de *brayage sensoriel* : les plans du sensible sont rapportés à soi et donc embrayés, ou au monde de l'autre et donc débrayés.

La voiture vue de l'extérieur n'est pas le même objet de sens que la voiture vue de l'intérieur, en termes de la construction du monde de Soi ou embrayé et du monde de l'Autre ou débrayé. A partir de la distinction d'une situation d'usage stéréotypique, (la situation de conduite), nous avons analysé la construction de la situation d'interaction —nous n'utilisons plus le terme de scène prédicative— en scène expérientielle et assisté à l'émergence des rôles thématiques de l'automobile à partir des déterminations de l'espace et de la disposition et forme des différentes composantes fonctionnelles par leur rapport au corps du sujet sensible.

En allant plus loin dans l'analyse de cette interaction, et toujours sur la base méthodologique de l'embrayage, de la segmentation et de la « déduction » à partir de l'usage, il a été possible de discerner comment le geste en particulier et le mouvement en général introduisent une dimension narrative ou transformationnelle à l'usage de l'objet ; ce qui, en combinaison avec l'idée de l'embrayage, devient l'image d'une construction identitaire. La vieille idée lévinassienne et merleau-pontienne selon laquelle l'objet est construit par le sujet et vice versa se précise ici dans le sens où le

sujet de faire devient, par le geste (entendu comme un déploiement de l'actant Sujet sur le temps), un Sujet sémiotique à part entière.

En articulant les deux volets de l'analyse, nous avons pu donner aux figures sensorielles de la vitesse identifiées un rôle dans la construction de l'actant conducteur. Pour l'une d'elles, il s'agit d'épargner l'actant de la transformation ; pour l'autre, l'objectif est au contraire de la provoquer. Ce faisant, il est possible de proposer une explication de la conduite automobile comme expérience esthétique proprement dite pour les sujets dont la pratique est complètement appropriée : le processus d'appropriation de l'objet est une construction identitaire au niveau actantiel et l'interaction avec l'objet fournit l'occasion d'un accomplissement actantiel qui est hautement investi affectivement.

Par l'intermédiaire des phénomènes du « brayage sensoriel », la conception de l'automobile en sémiotique-objet se concrétise : l'extérieur, site de la norme sociale est le monde de l'Autre et, si l'on peut dire que l'automobile fonctionne comme une prothèse, c'est parce que le corps de l'actant agissant à l'intérieur se met en contact avec lui.

§3. Dans une optique traditionnelle, que nous supposons « fragmentaire » et confondant les différents niveaux de l'objet de la théorie (analyse, construction disciplinaire ou épistémologique et interrogation gnoséologique), le problème central du passage entre les niveaux de l'expérience était conçu comme un problème de *conversion.* L'application à l'étude de cas de l'automobile a démontré, ainsi que la reconstitution de la cohérence du projet sémiotique le suggérait, qu'il s'agissait plutôt d'un problème *d'articulation, de redondance.* Cette position a pris une toute autre ampleur stratégique grâce à la prise en compte de l'objet étudié, l'automobile, dans son triple statut d'objet du design, (mêlant production industrielle, fabrication en série, composante esthétique), objet de consommation (insertion dans un système de circulation ou commercialisation avec des gammes et segments, prix relatif à la dimension statutaire dans la structure sociale) et objet de la vie quotidienne (vie sociale étendue).

Du mélange de l'analyse des deux supports ressort ainsi une application stratégique globale pour l'automobile comme objet de design, montrant que les

problèmes que rencontre l'application du paradigme technique de l'électronique à l'automobile, notamment en ce qui concerne son appropriation par les conducteurs, pourraient avoir un fond d'articulation entre niveaux de l'expérience : il se peut que l'électronique n'ait pas été appliquée au « bon niveau » fonctionnel ou de l'expérience d'usage.

Les résultats de l'analyse « croisée » (analyse du discours et analyse de l'interaction) ont permis de dégager une voie distincte pour l'application de l'électronique embarquée, permettant de fonctionner avec une nouvelle segmentation du marché (niveau stratégique et pratique de circulation) qui ressort de l'analyse du discours des conducteurs et qui, pour nous, rend compte des articulations entre l'axiologie du style de vie du sujet et l'idéologie (« éthique » ou bon usage) de l'automobile dans un *projet de vie*.

En ce qui concerne projet industriel, l'application que nous proposons pour le développement de l'électronique embarquée s'inscrit de manière cohérente dans la tendance à la concentration de la production ; une concentration qui est exprimée par la production d'automobiles sur un système de « plateformes » (partage d'un même châssis pour le développement de plusieurs modèles) mais qui, d'après différentes études techniques, devrait prendre beaucoup plus d'importance afin d'avancer dans le sens de plus de rentabilité opérationnelle pour le secteur.

Enfin, cette interprétation de l'ajustement entre le niveau stratégique de l'usage tel qu'il ressort du langage et le niveau de construction identitaire tel qu'il ressort de l'analyse de l'interaction, prend en compte la pluralité des sensibilités des usagers dans l'expérience d'usage de l'objet. La reconnaissance de cette sensibilité *expérientielle* et *expérimentale* qui évolue au fur et à mesure des interactions individuelles et collectives avec l'objet nous permet alors d'aller au delà de la considération des styles de vie issus d'une typologie d'usages, statique et relativement arbitraire : si les typologies sont des outils nécessaires pour la description d'objets homogènes, une vue en amont permet de dégager les logiques d'articulation qui expliquent les passages d'une famille à une autre et les facteurs susceptibles de générer de nouvelles catégorisations

En somme, la vision de l'articulation entre niveaux de l'expérience suggère une solution technique d'ensemble pour l'application de l'électronique à l'expérience de la conduite. La sémiotique ressort ainsi comme un outil capable d'interpréter un usage en amont et d'interagir avec différentes pratiques dans la conception et production d'un objet.

III.

§1. L'expérience menée de l'analyse sémiotique appliquée à l'automobile (ou plutôt à la conduite automobile comme situation d'interaction) a ratifié l'hypothèse que l'analyse du discours verbal fournit des résultats distincts mais complémentaires de ceux apportés par l'analyse de l'interaction et a permis d'identifier le statut sémiotique de l'objet automobile. Par le même biais, l'analyse nous a permis d'avancer sur la question de l'articulation entre niveaux de l'expérience, car nous avons repéré des éléments qui produisent un effet de « rappel » ou d'écho entre niveaux, notamment par rapport à des régimes temporels.

Pour l'étude du discours des conducteurs, cet effet d'« écho » a permis de reconnaître la visée stratégique de l'usage de l'automobile (celle-ci se situant comme opératrice du passage entre régimes temporels). Quant à l'analyse de l'interaction, le temps apparaît comme modalisateur de la scène d'usage : si les rôles y sont posés par la spatialisation, c'est la temporalisation introduite par la *présence du geste* qui détermine la place, le rôle et le programme du Sujet de faire. La résonance apparaît car cette place centrale du temps comme modalisateur est matérialisée dans le système de la transmission.

En revenant au statut sémiotique de l'objet, on a pu aussi instaurer l'automobile en une sémiotique-objet à partir de la distinction des vocations d'une surface extérieure qui « fait écho » aux valeurs de la pratique collective et de celles d'une surface intérieure qui « fait écho » aux valeurs individuelles et identitaires. En rapportant cet exemple au précédent, dans chacune des deux versions de l'analyse de la conduite automobile (discours verbal et régime interobjectal), le temps apparaît somme toute comme un

élément « topologique », c'est à dire comme un élément central de la construction actantielle.

A la lumière de ces constats, le geste ressort comme un élément fondamental pour l'étude du sens dans l'interaction sujet–objet, notamment en raison de son rapport à la transformation des acteurs grâce à la dimension narrative qu'implique le mouvement. Il ne s'agit pas seulement du geste comme mouvement accompli de contact matériel entre les corps, mais du geste comme possibilité. De ce point de vue, il apparaît comme l'unité minimale de *l'expérience d'objet* et comme syntagme minimal de l'expérience entendue comme procès (usage). C'est en ce sens que la troisième partie de la recherche constitue une troisième source d'exploration. L'étude de la gestualité apparaît ici comme une voie importante pour l'exploration des objets en sémiotique, par le statut du geste en tant que *modalisateur de la scène pratique, même s'il est évident que le nom « geste » prête à confusion tant il est associé à des figures ambivalentes (beau geste, langage de gestes, etc.)*. La troisième partie s'articule comme un renouvellement des questions précédant l'analyse et essaie de poser comme problème, sinon le geste en soi, du moins les interrogations qu'il articule.

§2 Une première articulation est celle de la théorie sémiotique. En effet, ce n'est pas seulement que l'étude du geste était un projet envisagé par Greimas depuis les débuts de son projet académique (1968), mais c'est le fait qu'il permet de lier, par le biais de la définition greimassienne d'une « logique syntagmatique », la sémiotique de Hjelmslev jusqu'à Floch. Si, comme l'affirmait Greimas, le phénoménal est le paraître et le paraître est la figure, l'élément central de la logique syntagmatique qui caractérise cette figurativité redécouverte est « l'ordre positionnel » (par opposition à une logique rationnelle qui fonctionne dans les relations de terme à terme) sur lequel se fonde le projet de la grande syntagmatique hjelmslevienne. C'est à partir de lui que les deux opérations fondamentales de l'analyse sémiotique (la segmentation et l'articulation des segments en « fonctions ») s'appliquent dans une alternance constante (et non plus une conversion) entre système et procès.

La figurativité « II » et le projet hjelmslevien se retrouvent dans une approche possible de la matérialité de l'objet (la stratification du langage par Hjelmslev étant en

effet une approche possible de la « substance formée ») et clarifient le rôle de la figurativité comme paradigme de développement de l'analyse des objets non-linguistiques pour la sémiotique d'inspiration greimassienne. Ce constat nous a conduite à reposer la question de l'iconicité, cette fois-ci dans les termes de la construction actantielle. Nous avons cherché à articuler les propositions de Floch sur le rôle du geste et l'embrayage énonciatif, et la réflexion sur les actants développée par Fontanille, pour inscrire le geste dans la construction actantielle par son pouvoir « transformationnel » sur la scène (relatif à l'implication du temps par le mouvement). Le geste apparaît donc comme un « opérateur d'iconisation » en ce sens où il introduit la modalisation du sujet, en articulant l'émergence d'un thème pour la scène pratique et des rôles pour ses acteurs dans une topologisation d'un niveau supérieur à celui de la constitution de la scène. C'est ainsi que réapparaît la dimension éthique de l'expérience puisque le geste modifie les liens de consistance entre composants de la scène pratique. Entre l'analyse de l'émergence du sujet comme un rôle thématique matérialisé dans l'objet par Floch, et les niveaux de stratification du « langage » par Hjelmslev, en effet, ce sont les figures de la sensorimotricité qui constituent un objet d'étude central de l'interrogation sur l'iconicité, puisque ce que geste « figure » justement est la transformation paradigmatique, l'émergence d'une forme de vie.

§2 Le « rappel » entre le langage et l'interaction suggère alors qu'il existe une *résonance des formes* entre niveaux de régulation de l'expérience, relative à la fois à « l'ordre positionnel » des éléments de la scène pratique et au statut de figures du monde « naturel » que partagent aussi bien les figures du discours verbal que les « figures sensorimotrices » identifiées et documentées dans l'analyse de la conduite comme interaction. La figure de la résonance entre niveaux se complète par la considération de l'alternance entre système et procès, la constitution progressive de fonctions/corrélations catégorielles et actantielles, et par l'articulation de cela avec le postulat de la double détermination de l'objet et du sujet dans leur interaction.

L'ensemble aboutit donc à la proposition d'une *résonance des formes* comme un phénomène reliant les différents niveaux de régulation de l'expérience (processuelle, individuelle, collective, systématique…) et participant, par la mise en relation d'« informations pratiques » relatives aux différents milieux convoqués, au partage

d'éléments d'un niveau syntagmatique. En conséquence, les formes de sens apparaissent comme des empreintes, des déformations « constantes » ou plutôt progressives. En somme, des « formes de vie », un concept dont l'ambiguïté que nous avons décelée dans le discours de la sémiotique d'origine greimassienne pourrait s'expliquer par la référence à ces deux pôles de l'expérience (ponctuelle, processuelle, individuelle vs globale, systémique, collective) articulée sur la double dimension du temps. Les formes de vie apparaissent ainsi comme un espace notionnel pour dire le parcours que suit la résonance des formes, entre son émergence dans l'expérience d'objet jusqu'à sa fixation dans la norme sociale, les deux pôles fonctionnant *temporellement*.

Les formes du sens ne sont donc pas transposables d'un signifiant ou d'un niveau de syncrétisation à l'autre, ni entre pratiques sociales. En revanche, si l'on accepte le double statut du corps comme siège et opérateur de la sémiose, il est possible, sinon nécessaire, d'envisager également une résonance entre niveaux de l'expérience par *l'alternance* des modes de l'existence (potentiel, actuel…) et leur déploiement simultané sur l'axe double du système et du procès. Cette résonance par alternance et déploiement rend alors compte de la construction de l'identité du sujet au fur et à mesure de ses interactions avec le monde sensible. Le processus de construction de l'objet en sémiotique-objet montre ainsi ce qu'il doit au problème de l'expérience d'autrui tel qu'il a été posé par M. Merleau-Ponty.

Dans le parcours historique réalisé dans la première partie, nous avons rappelé le rôle que les sémioticiens greimassiens voulaient pour la sémiotique comme discipline articulant les sciences humaines. Floch considérait par exemple que la sémiotique avait vocation à participer à la construction de l'objet des autres disciplines en discernant en quoi consistait leur spécificité sémiotique, c'est-à-dire en instaurant leurs objets d'étude en sémiotique-objet. Après avoir suggéré la voie du geste comme site d'exploration et de construction pour la sémiotique, nous nous sommes de nouveau intéressée à lui, cette fois-ci du point de vue du design comme milieu pratique de référence pour l'automobile et comme *discipline du geste*, dans le but de proposer quelques éléments pour la définition de l'objet (épistémique) pour le design.

En concordance avec le postulat que le sens se trouve non pas dans le sujet ni dans l'objet mais dans leur interaction au sein d'une pratique, le design est apparu comme la perspective depuis laquelle un certain nombre d'artefacts devaient trouver leur sens. La dernière piste que cette recherche propose pour la réflexion sur les objets dans la sémiotique a donc consisté à présenter des éléments pour la caractérisation de l'objet épistémique du design. Dans le dernier chapitre de ce document, les constats issus de l'étude de cas ont été corrélés à l'étude de l'apparition du design en tant que pratique, ce qui a permis de faire émerger et de caractériser la tension entre style, technique et fonction, comme une interprétation des trois niveaux idéologiques (identité, stratégie et action). L'hypothèse est alors que la stabilisation épistémologique de la pratique passe par la résolution de cette tension. Dans ce cadre, nous avons proposé de considérer le design en tant que pratique comme une sémiotique-objet dont le plan de l'expression réside dans la projection de l'actant dans le temps par le geste et dont le plan du contenu est donné par la synthèse des régimes temporels de l'objet, comme une double mémoire : technologique (paradigme technique & projet) et du fonctionnement social (âges de la vie, évolution technique…), *expérimentale* davantage que programmatique (projection du corps de l'actant usager dans la scène pratique, actualisation de son répertoire d'expériences, à la fois sociales et sensorielles).

En revenant ensuite à la question centrale de la situation d'usage et du statut de celui-ci comme régime de l'interaction, nous avons revisité la question de la « fonction » de l'objet de design, en la déployant comme une double factitivité. D'une part la perception qui *fait être* l'objet et d'autre part, l'objet qui actualise (fait être) le statut de Sujet de celui-ci. A partir de là et du déploiement des instances discursives contenues dans une interaction d'usage, le design peut renoncer à la conception transitive de la fonction linéaire (l'usage comme fin et non comme expérience d'interaction) pour assumer la démarche qui lui est propre, à savoir la vision réflexive de la « fonction » suggérée par le statut même du projet. La réflexivité du design, ou plutôt sa consistance, relève donc de l'accord entre régimes temporels autour du geste, site de l'instauration de l'usage en éthique.

En prenant appui sur la « théorie du lien » développée par Fontanille sur une idée de Chaïm Perelman, le design apparaît plutôt comme une éthique et non plus comme la *morale* sur l'usage et la démocratisation culturelle qui le caractérise traditionnellement. La définition éthique permet de comprendre comment dans le design comme pratique, l'ensemble des axiologies qui y sont engagées (celle du marché, celle de la technique, celle de l'usager…) ont été assemblées dans la figure qu'on appelle « fonction ». Dépendant d'une vision finaliste de la fonction, le design est alors plus moraliste que moral, ainsi que l'illustrent ses différents courants et usages idéologiques à travers son histoire. Nous proposons donc de considérer cette pratique créative comme une éthique organisée autour du geste entendu comme unité syntagmatique de l'acte ou expérience d'objet. Ainsi, le design ressort comme une sémiotique-objet dont le plan de l'expression réside dans la plasticité : l'esthétique du design fonctionne autour du geste (signifiant « somatique » qui implique le corps propre de l'actant opérateur). Le plan du contenu est *éthique*, c'est-à-dire un rapport de consistance des liens entre les différentes « parties prenantes » de l'usage du produit : la marque (énonciateur), le producteur, le designer (concepteur destinateur), le public (type de consommateur, judicateur) et l'usager (corps de l'actant-sujet « expérientiel », énonciataire).

§3. En plus de la proposition d'articulation pour les objets de la sémiotique incluant le domaine du geste comme terrain d'exploration, et au delà de la proposition pour une définition du design autour du geste, il existe un troisième grand sujet que l'analyse du geste suggère, que nous n'avons fait qu'effleurer. Il s'agit de la possibilité d'un ordre positionnel de nature sensorimotrice, qui relève de l'idée du geste comme articulation somatique du visuel et du tactile, de l'antériorité et de la périphérie, etc. Dans la troisième partie de notre recherche, nous avons fait mention de la distinction entre les ordres optique ou visuel et haptique ou tactile pour évoquer les liens intertextuels existant entre la théorie esthétique des arts décoratifs d'Alois Riegl et la sémiotique (post)greimassienne, avant de suggérer également une lecture « éthique » ou articulant les différents éléments idéologiques pour la notion rieglienne de *Kunstwollen,* entendue comme l'expression de la logique *syntagmatique* que Greimas avait jadis suggérée.

Notons toutefois que l'opposition entre ordres sensoriels avait déjà été envisagée dans l'étude de terrain puisque dans le discours des usagers, ces deux logiques semblaient commander différents régimes d'appropriation, ce que l'analyse de la scène pratique de la conduite a confirmé : la vision, les sensations tactiles et sonores sont différenciables syntagmatiquement. Cette piste de travail jouit d'un ancrage profond dans la recherche sémiotique puisque toute tentative de traiter le sensible a commencé par constater combien la division des ordres sensoriels par les canaux des sens était arbitraire. Le pôle d'aboutissement de cette discussion se trouve être la construction d'une typologie des langages, autrement dit le corrélat du problème de la « sémiotique des objets » dans son ensemble. Voici que la question de l'opposition du tactile et du visuel constitue le prélude à un futur projet d'étude, parmi d'autres suggérés par cette enquête sur le sens des objets. Comment faire autrement si le sens résonne, y compris entre objets d'étude ?

Bibliographie

I. Sémiotique

Ouvrages de sémiotique

A

ALONSO, J. BERTRAND D., CONSTANTINI M., DAMBRINE S. (*dirs*), *La transversalité du sens : parcours sémiotiques* ; Saint Denis, Presses Universitaires de Vincennes (essais et valeurs), 2007, 240 p.

ARRIVÉ M., *À la recherche de Ferdinand de Saussure*, Paris, Presses Universitaires de France, 2008, 240 p.

ARRIVÉ M. et COQUET J.-C., *La sémiotique en jeu* : *à partir et autour de l'œuvre d'A. J. Greimas*. Paris, Amsterdam, Philadelphia : Hadès-Benjamins. 1987.

ARRIVÉ M. et BADIR, S., *Spécificité et histoire des discours sémiotiques*, *Lynx* 44/1, Nanterre : Université de Paris X, 2001.

B

BARTHES R., *Mythologies*, Paris : Seuil (pierres vives), 1957.

BARTHES R., *Leçon inaugurale au Collège de France*. Paris : Seuil, 1978.

BARTHES R., *L'aventure sémiologique*, Paris : Seuil (point essais), 1985.

BARTHES R., *Œuvres complètes*, (éd. établie et présentée par É. Marty), trois tomes Paris : Seuil, 1995.

BARTHES R., *Œuvres complètes : livres, textes, entretiens*, (Nouv. éd. / rev., corr. et présentée par É. Marty) Tome I, 1942-1961 ; Tome II, 1962-1967 ; Tome III, 1968-1971 ; Tome IV, 1972-1972 ; Tome V, 1977-1980, Paris : Seuil, 2002.

C

COQUET J.-C., *La quête du sens : Le langage en question.* Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1997, 262 p.

COQUET J.-C., *Le discours et son sujet.* Paris : Klincksieck, (tome I : 1984, tome II : 1985).

COQUET J.-C., *Sémiotique : L'Ecole de Paris*, Paris : Hachette (Université), 1982, 207 p.

COUEGNAS N. HALARY M.-P. et ALONSO J., « Recherches sémiotiques : l'actant collectif » In *Nouveaux actes sémiotiques, N°* 71-72. Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 2000.

COUÉGNAS N. et BERTIN E. (dirs), *Solutions sémiotiques*. Limoges : Lambert-Lucas, 2006.

D

DARRAULT I. (dir.), *Tópicos del Seminario* 11, « Semiótica y psicoanálisis », Puebla : SeS-BUAP, juin 2004.

DENI M., *Per una semiotica degli oggetti: la dimensione fattitive*. Th. Doc. Université de Bologne : 1999.

DENI M, *Oggetti in azione. Semiotica degli oggetti: dalla teoria all'analisi*. Roma : Franco Agnelli (cultura della comunicazione), 2002, 224 p.

DEWES A., *Mouvements d'avant garde dans la peinture contemporaine*, Th. Doc., Paris : EHESS, 1983.

DEWES A., *ADADEWES* (R. Hernández, éd.) Mexico : Universidad Autónoma Metropolitana- Xochimilco, 2004.

E

ECO U., *Lector in fabula ou la coopération interprétative dans les textes narratifs*. Paris : Grasset, 1985, 315 p.

ECO U., *Le signe : Histoire et analyse d'un concept*. Bruxelles : Le livre de poche (biblioessais), 1992 [1988].

ECO U., *Interprétation et surinterprétation*. Paris : Presses universitaires de France (formes sémiotiques), 2001, 140 p.

ECO U., *Kant et l'ornithorynque*. Paris : Grasset et Fasquelle (essai, critique, analyse), 1999, 470 p.

ECO U., *Sémiotique et philosophie du langage*. Paris : Presses universitaires de France, 2001, 288 p .

ENTREVERNES GROUPE de. *Analyse sémiotique des textes : introduction, théorie, pratique*. Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1979.

F

FABBRI P., LANDOWSKI, E. (dirs.), « Explorations stratégiques » in *Actes Sémiotiques-Bulletin*, VI, 25, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française, mars 1983.

FIERS W., « Polysensorialité et systèmes sensorimoteurs. A propos de quelques 'Sans titre' de G. Garouste » in *Nouveaux actes sémiotiques* Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2003.

FLOCH J.-M., *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit: pour une sémiotique plastique,* Paris / Amsterdam : Hadès (actes sémiotiques) / Benjamins, 1985.

FLOCH J.-M., *Brandt, Cartier-Bresson, Doisneau, Stieglitz, Strand : Les formes de l'empreinte.* Périgueux : Pierre Fanlac, 1986.

FLOCH J.-M., *Sémiotique, Marketing et Communication: sous les signes, les stratégies.* Paris : Presses universitaires de France, 232 p., 2002 [1990].

FLOCH J.-M., *Identités visuelles,* Paris : Presses universitaires de France (formes sémiotiques), 1995.

FLOCH J.-M., *Tintin au Tibet.* Paris : Presses universitaires de France (formes sémiotiques), 1997.

FONTANILLE J., *Les espaces subjectifs : introduction à la sémiotique de l'observateur (discours, peinture, cinéma*), Paris : Hachette, 1989.

FONTANILLE J. *(dir.), La quantité et ses modulations qualitatives* (actes du colloque Linguistique et sémiotique II - Limoges 1991). Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes Sémiotiques), 1992.

FONTANILLE J., *Sémiotique du visible.* Paris : Presses Universitaires de France, 1995.

FONTANILLE J., *Sémiotique du discours,* Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1998.

FONTANILLE J., ZILBERBERG C., *Tension et signification*, Liège : Mardaga, 1998.

FONTANILLE J., *Sémiotique et littérature : Essais de méthode.* Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1999.

FONTANILLE J., *Sémiotique du discours,* Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2003.

FONTANILLE J., *Soma et séma : figures du corps*. Paris : Maisonneuve- Larose, 2004.

FONTANILLE J., « Pratiques sémiotiques : immanence et pertinence, efficience et optimisation » in *Nouveaux actes sémiotiques,* 2006, N°104-105-106, 214 p.

FONTANILLE J., BERTRAND D., *La flèche brisée du temps. Figures et régimes sémiotiques de la temporalité*, dir., Paris, Presses Universitaires de France, coll. Formes sémiotiques, 2006, 400 p.

FONTANILLE J., *Pratiques sémiotiques*, Paris, Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 2008.

G

GENETTE G., « Le jour, la nuit » In *Langages* N° 12 (Sémiotique et littérature), 1968, p. 28-42.

GENETTE G., *Figures II*, Paris : Seuil (point essais), 1979, 293 p.

GENINASCA J., *La parole littéraire*. Paris : Presses universitaires de France (formes sémiotiques), 1997.

GREIMAS A. J., *La mode en 1830 : essai de description du vocabulaire vestimentaire d'après les journaux de méthode de l'époque*, 1948 [repris par les Presses Universitaires de France, éd. Th. Broden, 2000].

GREIMAS A. J., *Sémantique structurale : recherche de méthode*. Paris : Larousse (langue et langage), 1966.

GREIMAS A. J., *Du Sens,* Paris : Seuil, 1970.

GREIMAS A. J., *Essais de sémiotique poétique*, Paris : Larousse, 1972.

GREIMAS A. J., *Maupassant : la sémiotique du texte, exercices pratiques*. Paris : Seuil, 1976.

GREIMAS A.J., *Sémiotique et sciences sociales*, Paris, Seuil, 1976.

GREIMAS A.J., *Du sens II*, Paris : Seuil, 1983.

GREIMAS A. J., *De l'imperfection*. Périgueux : Pierre Fanlac, 1987.

GREIMAS A. J., COURTES, J., *Sémiotique : dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. Paris : Hachette (université), 1979, 424 p.

GREIMAS A. J., COURTES, J., *Sémiotique: dictionnaire raisonné de la théorie du langage*. T2, Paris : Hachette (université), 1993, 454 p.

GREIMAS A. J., FONTANILLE, J., *Sémiotique des passions. Les états des choses aux états d'âme*, Paris : Seuil, 1991.

H

HÉNAULT A., *Les enjeux de la sémiotique*. Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1993, 192 p.

HÉNAULT A., *Histoire de la sémiotique*, Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1993.

HÉNAULT A., *Le pouvoir comme passion*. Paris : Presses Universitaires de France, 1994.

HÉNAULT A., *Questions de sémiotique*. Paris : Presses Universitaires de France, 2002.

HJELMSLEV L., *Le langage,* Paris : Les Editions de Minuit (Arguments), 1966, 201 p.

HJELMSLEV L., *Prolégomènes à une théorie du langage,* Paris : Les Editions de Minuit (Arguments), 1968-1971 [tr. U. Canger], 175 p.

HJELMSLEV L., *Prolégomènes à une théorie du langage,* (nouvelle édition traduite du danois par U. Canger avec la collaboration d'A. Wewer. suivie de *La structure fondamentale du langage* / traduit de l'anglais par Anne-Marie Léonard), Paris, Les Editions de Minuit, 1971, 235 p.

HJELMSLEV L., « La stratification du langage » in *Essais sémiotiques*. Paris : Les Editions de Minuit (Arguments), 1971, p. 43-77.

HJELMSLEV L., *Essais linguistiques* [préface de Fr. Rastier] Paris : Les Editions de Minuit (Arguments), 1971, 284 p.

HJELMSLEV L., *La catégorie des cas [Texte imprimé] : étude de grammaire générale : zweite verbesserte und The Massachusetts Institut of Technology Press den Korrekturen des Autors versehene Auflage der Ausgabe Kopenhagen 1935-1937 / Louis Hjelmslev ; The Massachusetts Institut of Technology Press einer bibliographischen Notiz von Eli Fischer-Jørgensen.* [éd. en facsimilé, 2 tomes], München : W. Fink, 1972.

HJELMSLEV L., « Essais linguistiques II » *in Travaux du cercle linguistique de Copenhague vol. XIV,* Copenhague : Nordisk Sprog-og Kulturforlag, 1973, 278 p.

HJELMSLEV L., *Nouveaux essais* (recueillis et présentés par Fr. Rastier), Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1985, 207 pp. (*En annexe* : « Au sujet des Fondements de la théorie linguistique de Louis Hjelmslev », par A. Martinet et Notes bibliographiques).

L

LANDOWSKI E., *La société réfléchie : essais de socio-sémiotique,* Paris : Seuil, 1989.

LANDOWSKI E., *Présences de l'autre : essais de socio–sémiotique II,* Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1997.

LANDOWSKI E., *Passions sans nom : essais de socio–sémiotique III.* Paris : Presses Universitaires de France, 2004.

LANDOWSKI E., MARRONE, G., *La società degli oggetti : problemi di interoggettività,* Roma : Meltemi (segnature), 2002.

P

PARRET H. et RUPRECHT, H.-G. (éds.), *Exigences et perspectives de la sémiotique* : *Recueil d'hommages pour A. J. Greimas* (2 vols.), Amsterdam : John Benjamins Publishing Co., 1985.

R

RASTIER F., *Essais de sémiotique discursive*. Paris : Mame, 1973.

RASTIER F., *Sciences et arts du texte*, Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 2001.

RASTIER F., *Sémantique et recherches cognitives*. Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1991, 262 p.

RASTIER F., *Sémantique interprétative,* Paris : Presses Universitaires de France, 1987, p. 276.

RASTIER F., *Sens et textualité*, Paris : Presses Universitaires de France, 1989.

RASTIER F., *Textes et sens*, Paris : Didier (Erudition), 1996.

RASTIER F., *Une introduction aux sciences de la culture,* Paris : Presses Universitaires de France, 2002.

RENIER A. (*éd.*), *Espace et représentation : sémiotique de l'architecture,* Paris : Editions de La Villette (Penser l'espace), 1982.

RUIZ MORENO L., *El arbol dorado de la ciencia : procesos de figuracion en Santa Cruz, Tlaxcala.* Puebla : BUAP -Secretaria de Cultura del Estado de Puebla, 2003, 213 p.

RUPRECHT H. G., « Ouvertures métasémiotiques : entretien avec A. J. Greimas » in *Recherches Sémiotiques / Semiotic Inquiry*, IV, N°1, Toronto : Association Canadienne de Sémiotique -University of Toronto Press, mars 1984, p. 1-23.

S

SEMPRINI A., *L'objet comme procès et comme action,* Paris : L'Harmattan (Logiques sociales), 1995, 237 p.

T

THÜRLEMANN F., *Paul Klee : analyse sémiotique de trois peintures*, Lausanne : L'âge d'Homme, 1982.

Z

ZILBERBERG C., *Essai sur les modalités tensives,* Amsterdam : John Benjamins Publishing Co. (Pragmatics & Beyond), 1981.

ZILBERBERG C., *Information rythmique*, Saint-Maur-des-Fossés, Phoriques, 1985.

ZILBERBERG C., *Raison et poétique du sens,* Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques) 1988.

ZINNA A., « Les objets d'écriture et leurs interfaces : textes interactifs et hypertextes. Décrire et comparer les nouveaux phénomènes de sens ». Mémoire pour l'Habilitation à Diriger des Recherches, Université de Limoges, décembre 2001.

ZINNA A., *Le Interface degli oggetti di scrittura. Teoria del linguaggio e ipertesti*, Meltemi, Roma : Meltemi (segnature), 2004.

Articles de sémiotique

A

ALVARADO, R., «Le devenir et les formes du temps » in : *Le devenir* (actes du colloque Linguistique et Sémiotique III), Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 1995.

ARNOLD M., «L'émergence des figures en conception d'artefacts » in *Nouveaux actes sémiotiques,* N°84-85. Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2002, p.13-49.

ARIAS GONZALEZ X., Compte rendu critique de L. Ruiz Moreno, « El árbol dorado de la ciencia » in *Nouveaux actes sémiotiques* N°98, 99, 100. Presses Universitaires de Limoges, 2005, p. 77-84.

ARRIVÉ M., « La sémiologie saussurienne, entre le *CLG* et la recherche sur la légende », in *Lynx* N°44, *Spécificité et histoire des discours sémiotiques* (Arrivé M. et Badir S. dirs). Nanterre, 2001 p. 13-28.

ARRIVÉ M., « Unité linguistique et unité sémiologique chez Ferdinand de Saussure » in G. Quiroz, I. Berthoud-Papandropoulo, E. Thommen et C. Vogel, (éds.), *Les unités discursives dans l'analyse sémiotique*, Paris, Bern, Berlin…, Peter Lang, 1998, p. 11-21.

B

BARTHES R., « Le discours de l'histoire » in *Information sur les sciences sociales* VI, 4, Paris : Conseil International des Sciences Sociales–Armand Colin, Août 1967.

BARTHES R., «Linguistique et littérature » (*dir*) in *Langages* N°12, Paris : Didier-Larousse, 1968, p. 3-8.

BASTIDE F., « Le traitement de la matière : opérations élémentaires ». In *Actes sémiotiques- Documents*, IX/ 89 Paris : CNRS, 1987.

BORDRON J.-F., « Aspects de la conversion » in *Actes sémiotiques- bulletin,* N°24, Paris, GRSL-EHESS/CNRS, décembre 1982.

BORDRON J.-F., « Questions sur l'esthétique ». In *Actes Sémiotiques-Bulletin* v.8, 35 (« Regards sur l'esthétique »), Grenoble : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques-Institut National de la Langue Française, 1985, p.3-9.

BORDRON J.-F., « La signification des objets: sémiotique de la contemplation ». In *Sémiotique et esthétique* (F. Parouty et C. Zilberberg, *dirs.*), Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 2003, p. 469-511.

BORDRON J.-F., « Les objets en parties ». In *L'objet, sens et réalité »* (J. Petitot et J.-C. Coquet, *dirs.*), *Langages* N° 103. Paris : Larousse, 1991, p.51-65.

BORDRON J.-F., « Vers une sémiotique des machines » Urbino, 2004[repris dans Nouveaux actes sémiotiques, N°109, 15/07/2007, 36 p.].

BRANDT P. A., « Quelques remarques sur la véridiction: hommages aux jefalumpes » in *Actes sémiotiques- documents de recherche*, IV, 31, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, CNRS, 1982.

BRANDT P. A., « Sens et ontologie : le temps élémentaire » in *Sémiotiques*, N°2, avril 1992, p. 67-74.

C

COQUET J.-C., « Sémiotiques » in *Langages* N°31, Paris : Larousse, 1973 p. 3-12.

COQUET J.-C., « Le discours et son sujet : développement d'une sémiotique modale » in *Le bulletin* 2-3, Paris : Groupe de recherches sémio–linguistiques, 1978.

COQUET J.-C., « Eléments de bio–bibliographie » in : *Exigences et perspectives de la sémiotique*. H. Parret. & H.G. Ruprecht [*dirs*.], Benjamins, 1985, p. liv-lxxxv.

COQUET J.-C., « Réalité et principe d'immanence » in *Langages* N° 103, Paris : Larousse, 1991, p. 23-35.

D

DARRAULT I., « Modalités : logique, linguistique, sémiotique » in *Langages* N°43, septembre 1976, p. 3-9.

DARRAULT I., (dir.) « Figures de la manipulation », in *Actes Sémiotiques- bulletin*, V, 23, Septembre, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, 1982, p. 3-4.

DENI M., « La construction sémiotique d'une interface conviviale » in *Sémiotiques non verbales et modèles de spatialité*, (J.Fontanille, *dir*.). Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 2002.

DENI M., « Les objets factitifs » in *Les objets au quotidien* (J. Fontanille et A. Zinna, *dirs*.), Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 2005, p. 79-96.

DENI M. (dir), « Semiotica degli oggetti » in *Versus* 91 –92, Bologna : Bompiani, 2003.

DEWES A., « Forma y significado de la cultura » in *Premisas sobre morfología y cultura* (R. Hernández, *comp*.), México, Universidad Autónoma Metropolitana – Xochimilco, p. 39-54 [repris dans *Adadewes,* UAM Xochimilco, 2002].

DEWES A., « L'abstrait peint ». In *Actes sémiotiques-bulletin* V. X N° 44, *L'art abstrait* décembre. Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS)-Institut National de la Langue Française, 1987, p. 7-14.

E

ECO U., « Sémiologie des messages visuels » in *Communications* N° 15. Paris : Seuil, 1970, p. 141-191.

ECO U., « Notes sur la sémiotique de la réception » In *Actes Sémiotiques- documents*. IX, 81. Besançon : Institut National de la Langue Française, 1987.

F

FLOCH J.-M., « Quelques positions pour une sémiotique visuelle » in *Le Bulletin* N°4-5, Paris : Groupe sémio–linguistique, mai 1978, p. 1-16.

FLOCH J.-M., « À propos de 'Rhétorique de l'image' de Roland Barthes » in *Le bulletin*, 4-5, mai 1978. Paris : Groupe sémio-linguistique, 1978, p. 27 -33.

FLOCH J.-M., « Sémiotique visuelle et statut sémiotiques des éléments visuels du discours théâtral » in *degrés* N°13, 1978.

FLOCH J.-M., « Des couleurs du monde au discours poétique. Analyse de l'univers chromatique du roman d'Ernst Junger 'Sur les falaises de Marbre' » in *Documents du Groupe de Recherches Sémio-linguistiques*, N° 6. Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française, 1979. 31 p.

FLOCH J.-M., « Kandinsky : sémiotique d'un discours plastique non figuratif » in *Communications* N°34, Paris : Seuil, 1981, p. 134-158.

FLOCH J.-M., « Sur l'usage du terme de parcours dans le discours sémiotique » in *Le Bulletin,* 18, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques-Institut National de la Langue Française, juin 1981, p. 9-15.

FLOCH J.-M., « Sémiotique plastique et langage publicitaire : analyse de la campagne de lancement de la cigarette 'News' », in *Actes sémiotiques-documents*, III, 28 septembre 1981 Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française [repris dans *Petites mythologies de l'œil et de l'esprit*].

FLOCH J.-M., « Les langages planaires » in *Sémiotique : l'Ecole de Paris* (Coquet, J. -C., *dir*.). Paris : Hachette (université), 1982, p. 199-206.

FLOCH J.-M., « L'iconicité: enjeu d'une énonciation manipulatoire (analyse sémiotique d'une photographie de R. Doisneau) » in *Actes sémiotiques– Bulletin*, V, 23, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française, septembre 1982, p. 19.

FLOCH J.-M., « Stratégies de communication syncrétique et procédures de syncrétisation » in *Actes sémiotiques–Bulletin,* VI,27. Besançon : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française 1983, p. 3-8.

FLOCH J.-M., « Figures, iconicité et plasticité : séminaires du 17 novembre 1982 et du 13 avril 1983 » in *Actes Sémiotiques - Bulletin VI*, N°26 (« Figurativité II »), Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, 1983, p. 5-7.

FLOCH J.-M., « Pour une approche sémiotique du matériau » in *Espace : construction et signification* : *sémiotique de l'architecture* (actes du 2ème colloque de sémiotique architecturale). Paris : Editions de la Villette, 1984, p.77- 84.

FLOCH J.-M., « Vie d'une forme : approche des sonates peintes par MK Ciurlionis » in *Exigences et perspectives de la sémiotique : recueil d'hommages pour Algirdas Julien Greimas* (H. Parret), t. II, Amsterdam : John Benjamins Publishing Co., 1985, p. 583-592.

FLOCH J.-M., « Lettre aux sémioticiens de terre ferme » in *Actes Sémiotiques-bulletin*, IX, 37, mars 1986, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française, 1986, p. 7-14.

FLOCH J.-M., « Paraître / s'afficher, analyse sémiotique de quelques campagnes d'affichage de la presse quotidienne » in *Affiches de pub*, Paris : Éditions du chêne, 1986.

FLOCH J.-M., « La génération d'un espace commercial : une expérience de pratique sémiotique » in *Actes Sémiotiques – Documents*, v. IX, N° 87. Besançon : Institut National de la Langue Française, 1987, 29 p.

FLOCH J.-M., « Des murs qui parlent d'argent » in *Urbanismes et architecture* 241, octobre 1990.

FLOCH J.-M., « Du bon usage de la table et du lit et d'une approche possible du design » in *Espaces du texte* (P. Frölicher, G. Günter et F. Thürlemann*, dirs.),* Neuchâtel : La Baconnière, 1990, p. 357-365.

FLOCH J.-M., « L'arpenteur et le somnambule » in *Urbanismes et architecture* n° 237, Paris : 1990.

FLOCH J.-M., « En commençant par la fin… » (postface à « Analyse sémiotique de la perception d'un objet naturel » de M. Renoue) in *Nouveaux actes sémiotiques* N° 48, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1996, p. 47-53.

FLOCH J.-M., « Le parcours génératif » in *Questions de sémiotique* (A. Hénault, éd.), Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 2002.

FONTANILLE J., « Entretien avec A. J. Greimas » in *Langue française,* N°61, février (*Sémiotique et enseignement du français*), Paris : Larousse, 1984, p. 121-128.

FONTANILLE J., « Point de vue : essai de définition discursive ». In *Protée* 16/1, Chicoutimi : Presses Universitaires de Montréal, 1988 p. 7-22.

FONTANILLE J., « Les jugements d'homogénéité et d'exclusivité dans la presse automobile ». In : *La quantité et ses modulations qualitatives* (actes du colloque Linguistique et sémiotique II - Limoges 1991). Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques) 1992.

FONTANILLE J., « Les formes de vie » In *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry* XIII, 1. Montréal : Association Canadienne de Sémiotique, 1993, p. 5-12.

FONTANILLE J., « Le ralentissement et le rêve. A propos de *L'éloge de l'ombre* de Tanizaki ». In *Nouveaux actes sémiotiques* N° 26-27, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1993 55 p.

FONTANILLE J., « Interstices et résistance dans 'Feuillets d'Hypnos' : une forme de vie chez René Char ». In : *Des figures du discours aux formes de vie: à propos de René Char*. *Nouveaux actes sémiotiques* N° 31-61 Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1996, p. 31-61.

FONTANILLE J., « Enveloppes, prothèses et empreintes : le corps postmoderne » In : *Protée* N°28-3, Chicoutimi : Presses Universitaires de Montréal, 1999.

FONTANILLE J., « Le corps de l'actant, propositions pour une schématisation narrative ». In : *degrés* 23-100, Bruxelles, 1999, p. f1-f22.

FONTANILLE J., « Modes du sensible et syntaxe figurative » in *Nouveaux actes sémiotiques* 86-87, Limoges : Presses Universitaires de Limoges, 1999, p. 1-68.

FONTANILLE J., « La patine et la connivence » In *Protée* N° 28/3, *La société des objets, problèmes d'interobjectivité* (E. Landowski et G. Marrone, *dirs*.). Chicoutimi : Presses Universitaires de Montréal, 2001, p. 23

FONTANILLE J., « La sémiotique est-elle générative? » in *Lynx* N°44/1, *Spécificité et histoire des discours sémiotiques* (M. Arrivé, S. Badir, dirs.), Nanterre : Université Paris X, juin 2001.

FONTANILLE J., « Les régimes temporels dans les Illusions perdues ou l'emploi du temps selon Balzac » in *Nouveaux actes sémiotiques*, n° 98-100/2005.

FONTANILLE J., « Sémiotique des objets » in *La semiotica degli oggetti* (a cura di M. Deni), *Versus* 91/92, Bologna : Bompiani, janvier-août 2002, p. 61-86.

FONTANILLE J., «Textes, objets, situations et formes de vie : les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures » in *E/C* [en ligne], mai 2004.

FONTANILLE J., « Affichages : de la sémiotique des objets à la sémiotique des situations » In : *e/c*, 2004.

FONTANILLE J., «Textes, objets, situations et formes de vie : les niveaux de pertinence de la sémiotique des cultures » in *Les objets au quotidien* Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 2005, p. 193-203.

FONTANILLE J., « Rhétorique et éthique de l'interprétation: les liens interprétatifs ». Communication présentée au colloque *Les aventures de l'interprétation* le 4 décembre, colloque Sémio 2005. Texte inédit, 2005.

FONTANILLE J., « La sémiotique est-elle un art ? », communication au colloque *Les arts du faire* : *production et expertise,* tenu à l'Université de Limoges les 3 et 4 mars 2006.

FONTANILLE J., « Textes, objets, situations et formes de vie, les niveaux de pertinence du plan de l'expression dans une sémiotique des cultures » in *La Transversalité du sens - Parcours sémiotiques* (J. Alonso Aldama, D. Bertrand *et. al*, dirs.), Saint –Denis : Presses de l'Université de Vincennes.

FONTANILLE J., « Pratique et éthique : la théorie du lien » in *Protée*, vol. 36 n° 2 automne, Montréal : Presses Universitaires de Montréal, 2008.

G

GENINASCA J., « La place du figuratif » in *Le bulletin du groupe de recherches sémiotiques*, IV, N° 20, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, 1981.

GENINASCA J., «Le discours en perspective » in *Nouveaux actes sémiotiques* N° 10-11. Limoges : Presses Universitaires de Limoges,1990.

GENINASCA J., « Quand donner du sens est donner forme intelligible » In *E/C* revue électronique, Associazione Italiana di Studi Semiotici *on line*. [Disponible sur http://www.ec-aiss.it/index_d.php?recordID=344, consulté le 28 Octobre 2008].

GREIMAS A. J., « L'actualité du saussurisme » in Le *français moderne*, XXIV, N°3, juillet 1956, 1956, p. 191-203.

GREIMAS A. J., «Pour une sociologie du langage » in *Arguments*, N°1, 16-19, 1956.

GREIMAS A. J., « Préface » in L. Hjelmslev, *Essais*, Paris, Les Editions de Minuit, 1966.

GREIMAS A. J., « Per una sociologia del senso comune » in *Rassegna italiana de sociologia*, neuvième année, N°2, avril–juin, Bologna : Il Mulino, 1968, p. 199-210 [repris dans *Du sens*, 1970].

GREIMAS A. J., « The interaction of semiotic constraints » in *Yale French Studies* N° 41 (*Game, Play Litterature*), New Heaven : Eastern Press, septembre 1968, p. 86-105.

GREIMAS A. J., « Conditions d'une sémiotique du monde naturel » in *Langages, Pratiques et langages gestuels* N°10, juin, 1968, p. 3-35.

GREIMAS A. J., « Semiotica o metafisica? » In *Strumenti critici*, IIème année, fasciolo N°5, février, Torino : Einaudi, 1968, p. 71-79.

GREIMAS A. J., «Eléments d'une grammaire narrative » in *L'homme v.* IX, N° 3, 1969, p. 71-92.

GREIMAS A. J., « Pour une sociologie du sens commun »; In : *Revue Romane*, t. IV, fasc. 2, septembre, Copenhague: Romansk Institut, 1969, p. 129-137.

GREIMAS A. J., « Sémantique, sémiotique et sémiologies », in : *Signe, langue, culture. Znak, jezyk, kultura*, Greimas A. J. ; Jakobson R ; Mayenowa M .R. ; Saumjan S.K. ; Steinitz W. ; Zolkiewski S. [*dirs*]. La Hague/Paris, UNESCO/Mouton, 1970, p. 14.

GREIMAS A. J., « Transmission et communication », exposé à Cerisy-La Salle 23 juillet 1969 [repris in *L'enseignement de la littérature*, Paris : Plon, 1971], p. 71-83.

GREIMAS A. J., « Un problème de sémiotique narrative : les objets de valeur », in : *Sémiotiques textuelles*, [M. Arrivé et J.-Cl. Coquet, éds.], *Langages* n° 31, Paris, Didier-Larousse, 1973, p.19-38.

GREIMAS A. J. *La soupe au pistou ou la construction d'un objet de valeur,* in *Actes Sémiotiques- Documents de recherche* N° 5, 1979, Besançon : Institut National de la Langue Française, 1979.

GREIMAS A. J., « De la figurativité » in *Actes Sémiotiques-Bulletin*, VI, 16 juin 1983, p. 48-51.

GREIMAS A. J., « Sémiotique figurative et sémiotique plastique ». In *Actes sémiotiques* - Documents, VI, 60, Besançon : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, 1984.

GREIMAS A. J., « Roland Barthes : une biographie à construire » in : *Le bulletin* N° 13, mars, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, 1980, p. 3-7.

GREIMAS A. J., « La sémiotique, c'est le monde du sens commun », entretien avec François Dosse, *Sciences humaines* 22, 1992, p. 13–15.

GREIMAS A. J., « Avant-propos » in A. Hénault, *Les enjeux de la sémiotique*. Paris : PUF, 1993, p. 6-8.

GREIMAS A. J., « La parabola, una forma de vida » In *Topicos del séminario* N°1, Puebla : BUAP, 1999, p. 183-199.

GREIMAS A. J., FONTANILLE J., « Le beau geste ». In *Recherches sémiotiques/Semiotic Inquiry*, Vol. 13, 1-2 Montréal : Association Canadienne de Sémiotique, 1993, p. 21-35.

GREIMAS A. J., LANDOWSKI, E., « Pragmatique et sémiotique » in *Actes sémiotiques - documents*, V, 50. Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, 1983.

GREIMAS A. J., LANDOWSKI, E. (dirs.), *Introduction à l'analyse du discours en sciences sociales,* Paris : Hachette (langue, linguistique et communication), 1979.

K

KEANE T., « Les sources mythiques du binarisme » in : *La quantité et ses modulations qualitatives* (J. Fontanille, dir.), Limoges, Amsterdam, Philadelphia : Presses Universitaires de Limoges, Benjamins Publishing Co. (Nouveaux actes sémiotiques), 1992, p.17-22.

KRISTEVA J., « Le geste, pratique ou communication ». In : *Pratiques et langages gestuels*, Langages N° 10, Paris : Didier-Larousse, 1968, p. 48-64.

KRISTEVA J., « L'expansion de la sémiotique », in : *Information sur les sciences sociales*, VI-5 octobre, Paris : Conseil International des Sciences Sociales-Armand Colin, 1967, p. 169-182.

L

LANDOWSKI E., « Métalangage et exercices de style » in *Bulletin du groupe de recherches linguistiques,* N°13, mars 1980, p. 42.

LANDOWSKI E., « Continuité et discontinuité : vivre sa génération » In *La société réfléchie*, Paris : Seuil (la couleur des idées), 1989, p. 57-73.

LANDOWSKI E., « De quelques conditions sémiotiques de l'interaction » in *Actes sémiotiques- documents*, 50, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, CNRS, 1983, p. 9-17.

LANDOWSKI E., « En deçà ou au-delà des stratégies, la présence contagieuse ». In : *Nouveaux Actes Sémiotiques* N°83, Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 2002.

LANDOWSKI E., « Formes de l'altérité et styles de vie ». In : *Recherches sémiotiques / Semiotic Inquiry*, Vol. XIII (1-2), Montréal : Association Canadienne de Sémiotique, 1993, p. 69-93.

LANDOWSKI E., « Jeux optiques : exploration d'une dimension figurative de la communication » in *Documents de recherche*, Paris : Groupe de Recherches Sémio-linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, CNRS, 1981.

LANDOWSKI E., «La mise en scène des sujets de pouvoir » in *Langages* 43 («Modalités : logique, linguistique, sémiotique », I. Darrault, dir.), septembre 1976, p. 78-89.

LANDOWSKI E., « La part des choses ». In *Protée* 29/1, Chicoutimi : Presses universitaires de Montréal, 2001, p. 4-8.

LANDOWSKI E., « Pour une sémiotique de la stratégie : figures et relations »; in *Actes Sémiotiques- Bulletin*, VI, 25, mars 1983. *Explorations stratégiques* (P. Fabbri, E. Landowski, dirs.), Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques - Institut National de la Langue Française, 1983 p. 5-17.

LATOUR B., « Una sociologia senza oggetto? Note sull'interoggettività ». In : *La società degli oggetti: problemi d'interoggettività* (Landowski, Marrone, *dirs*) Roma : Meltemi (segnature), 2002, p. 203-238.

M

MARRONE G., « Dal design àll'interoggettività : questioni introduttive », Roma : Meltemi (segnature), 2002, p. 9-38.

MIER R., « De Wittgestein a la semiótica: el perfil incierto de los actos de lenguaje ». In *Tópicos del seminario N° 1*, Puebla : BUAP, 1999, p. 17-67.

P

PETITOT J., « Voies de l'esthétique » In *Actes sémiotiques — bulletin*. VIII, 35, Besançon : Institut National de la Langue Française, septembre 1985 p. 34-42.

R

RASTIER F., « Comportement et signification » In : *Pratiques et langages gestuels*, *Langages* 10, 1968 p. 76-86.

RASTIER F., « Sur les structures élémentaires de la signification (note sur la théorie sémiotique d'A. J. Greimas) » in *Le bulletin*, 17, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, mars 1981, p. 24-27.

RASTIER F., « Introduction » in Hjelmslev, L. *Nouveaux Essais*. Paris : Presses Universitaires de France (formes sémiotiques), 1985, p. 8-22.

RUIZ MORENO L., « Procesos de perceptivización » In *Tópicos del Seminario* N° 2, Puebla : BUAP 1999, p. 9-30.

T

THÜRLEMANN F., « Comment peut-on parler des couleurs ? Pour une analyse de la substance de l'expression chromatique » in *Le bulletin* N°4-5 (*Recherches en sémiotique visuelle*), Paris : Groupe sémio–linguistique, 1978, p. 17-20.

THÜRLEMANN F., « La double spatialité en peinture : espace simulé et topologie planaire (à propos de 'Loth et ses filles' [musée du Louvre RF 1185]) » in *Le bulletin du groupe de recherches sémiotiques*, IV, N° 20. Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, CNRS, 1981.

THÜRLEMANN F., « Le mode de signification 'immédiat' ou physionomique » in *Exigences et perspectives de la sémiotique : recueil d'hommages* pour A. J. Greimas (H. Parret & H.G. Ruprecht, éds.), Amsterdam : John Benjamins Publishing Co., 1985, p.661-669.

TORE G.-M., « Le sujet expérimental dans l'audio–vision » in *Regards croisés sur l'expérience en sciences de l'homme et de la société*, Limoges : Presses Universitaires de Limoges (Constellations), 2006, p. 63-72.

Z

ZEMSZ A., «Les optiques cohérentes » in *Actes sémiotiques – Documents,* VII, 68. Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques (EHESS) - Institut National de la Langue Française, CNRS, 1985.

ZILBERBERG C., « Retour à Saussure ? » in : *Actes sémiotiques – Documents*, VII, 63, Paris : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, 1985, 38 pp.

ZILBERBERG C., « Aspectualisation et dynamiques discursives » in *Le discours aspectualisé*. Paris : Presses Universitaires de Limoges (Nouveaux actes sémiotiques), 1991.

ZILBERBERG C., « De l'humanité de l'objet : à propos de Walter Benjamin » in : *Visio* IV, N° 3, Montréal : AISV, p. 10-14, automne 1999/ hiver 2000.

ZINNA A., « Décrire, produire, créer et comparer : la sémiotique face aux nouveaux objets de sens » in *Nouveaux Actes Sémiotiques* 79, 80, 81. Limoges : Presses Universitaires de Limoges (NAS), 2002.

ZINNA A., « Linéarité et devenir » in : Fontanille, J. (*dir*) *Le devenir* (actes du colloque Linguistique et Sémiotique III), Limoges : Presses Universitaires de Limoges (NAS), 1995, p. 243-264.

ZINNA A., « L'objet et ses interfaces » in : *Les objets au quotidien*. Limoges : Presses Universitaires de Limoges (NAS), 2005.

Articles en ligne et fichiers électroniques

ALEXANDRESCU, S., « Le mystère du Fox terrier » in *E/C* 30 pp., mai 2008.

ARIAS GONZALEZ X., « Semiótica y psicoanálisis » in *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2006, N° 104, 105, 106. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=428> [consulté le 26/10/2008].

ARIAS GONZALEZ X., « Les sciences naturelles sont-elles culturelles ? : une lecture sémiotique de l'idéologie dans les discours scientifiques, du langage aux sciences de la culture », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. (Recherches sémiotiques). Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2600> [consulté le 03/07/2008].

BADIR S., « La notion de texte chez Hjelmslev » in *Texto !* [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Dialogues/debat_Hjelmslev/Badir_Notion.html (Consulté le 11 novembre 2007).

BORDRON J.-F., « Le statut sémiotique du monde naturel et la question de l'objet » in *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. Recherches sémiotiques. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1838> (consulté le 26/10/2008).

RASTIER F., « De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique » in *Marges linguistiques N°11,* mai 2006, MLMS : http://www.marges-linguistiques.com, p. 297-323, aujourd'hui disponible sur *Texto* ! [En ligne] : http://www.revue-texto.net/index.php?id=533. (Consulté le 26 octobre 2008).

RASTIER F., « Sciences de la culture et post-humanité », actes du congrès Sémio 2004 en ligne. Disponible sur : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Post-humanite.html (Consulté le 26 octobre 2008).

RASTIER F., « L'être naquît dans le langage: un aspect de la mimésis philosophique » in : Méthodes, savoirs et textes, 1, Lille : 2001, disponible en *Texto !* [En ligne] : http://www.revue-texto.net/index.php?id=553. (Consulté le 26 octobre 2008).

ZILBERBERG C., « Riegl et l'invention du paradigme » in *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. Recherches sémiotiques. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=1482> (consulté le 26/10/2008).

II. Linguistique et littérature

A

ADAM J.-M., *Le récit*, Paris : Presses Universitaires de France, 1984, 127 pp.

ADAM J.-M., *Le texte narratif : traité d'analyse pragmatique et textuelle*, Paris : Nathan, 1985; (nouv. éd. rév. et complétée 1994).

ADAM J.-M., *Les textes, types et prototypes : récit, description, argumentation, explication et dialogue,* Paris : Nathan (université), 1992.

B - D

BAKHTINE M., *Esthétique et théorie du roman*. Paris : Gallimard (tel), 1978, 488 p.

BENVENISTE E., « Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études » in *Annuaire 1964-1965*, Paris : École pratique des Hautes Études, IV^{e} section, 1965, p.29.

BENVENISTE E., « La forme et le sens dans le langage » in *Le langage II*, Neuchâtel : La Baconnière, 1967.

BENVENISTE E., « Structuralisme et linguistique » in *Les lettres françaises* 1242, [repris dans *Problèmes de linguistique générale II,* 1974, Ch. I), 1968.

BENVENISTE E., *Problèmes de Linguistique générale* (2 tomes), Paris : Gallimard (tel), 1980[1974].

GALLISON R. et COSTE D., *Dictionnaire de didactique des langues*, Paris : Hachette, 1976.

F

FILLMORE C., « Towards a Modern Theory of Case » in *Projects on linguistic analysis*, Ohio : University Press, 1965, p. 1-24.

FRÖHLICHER, P., GÜNTERT G. THÜRLEMANN F., (éds), *Espaces du texte: spazi testuali- Texträume*, Neuchâtel : La Baconnière, 1990.

J-N

JACKENDOFF R., *Semantics and cognition.* Massachussets Institute of Technology Press, 1983, 283 p.

JACKENDOFF R., *Semantic Structures*, Cambridge : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1990, 322 p.

JACKENDOFF R., *The architecture of Language Faculty*, Cambridge (Mass.) ; London : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1997, 262 p.

JAKOBSONR., LEVI-STRAUSS C., « Les chats de Charles Baudelaire » in *L'Homme*, II/N° 1, Janvier-avril 1962, 143 p.

JAKOBSON R.*, Essais de linguistique générale I*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1963.

JAKOBSON R., *Questions de poétique* (éd. de Tzvetan Todorov), Paris : Seuil (poétique), 1973.

KHYENG R., « L'ambiguïté d'un texte : remarque sur l'interprétation sur le concept de texte chez Hjelmslev » in *Texto !* [en ligne], 2005, vol. X, N° 4. Disponible sur : <http// :www.revue-texto.net/Debat_Hjelmslev/Khyeng-Ambigu.html> (Consulté le 11 novembre 2007).

KLEIBER G., *La sémantique du prototype*. Paris : Presses Universitaires de France (linguistique nouvelle), 1990, 208 p.

L-N

LAKOFF G., *Women, fire and dangerous things : What categories reveal about the mind*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1987, 624 p.

LEWANDOWSKI T., *Diccionario de Lingüística.* Madrid : Cátedra, 1992.

NORMAND C., « Sémiologie, sémiotique, sémantique : remarques sur l'emploi de ces termes chez Benveniste » In *Lynx* 44/1, 2001 (« Spécificité et histoire des discours sémiotiques », M. Arrivé, S. Badir, dirs.), Nanterre : Université Paris X, 2001 p. 29-38.

S-T

SAUSSURE F., *Cours de linguistique générale* [édition critique publiée par T. de Mauro- postface de L.-J. Calvet], Paris : Payot, 1985, 520 p.

SAUSSURE F., *Écrits de linguistique générale* [texte établi et édité par S. Bouquet et R. Engler], Paris : Gallimard (Bibliothèque de philosophie), 2002, 353 p.

SAUSSURE F., *Recueil des publications scientifiques de Ferdinand de Saussure* (réimp. de la publication de Genève, 1922, éd. de Bally et Gautier), Genève : Slatkine Reprints, 1984, 641 p.

SAUSSURE F., *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911) d'après les cahiers d'Émile Constantin*, E. Komatsu et R. Harris, éd. & trad., Oxford-New York-Seoul-Tokyo : Pergamon Press (Language & Communication library, V.12), 1993.

TESNIERE L., *Éléments de syntaxe structurale,* Paris : Klincksieck, 1988 [1959], 674 p.

III. Philosophie, anthropologie, sociologie et sciences de la culture

Ouvrages

B

BACHELARD G., *La psychanalyse du feu*, Paris : Gallimard (Folio essais), 1992.

BACHELARD G., *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris : José Corti (les massicotés), 2004.

BACHELARD G., *L'air et les songes : essai sur l'imagination du mouvement*, Paris : Le livre de poche (Biblio essais), 1992.

BACHELARD G., *Le matérialisme rationnel*, Paris : Presses Universitaires de France (Quadrige), 1992.

BAUDRILLARD J., *Le système des objets*, Paris : Gallimard (tel), 1968.

BERGER P. et LUCKMANN T., *La construction sociale de la réalité*, Paris : Masson / Armand Colin, Paris, 1996 (1969).

BOURDIEU P.*, La photographie, un art moyen*. Paris, Les Editions de Minuit, 1965.

BOURDIEU P., *La distinction : critique sociale du jugement*, Paris : Les Editions de Minuit (Sens commun), 1979.

BRENTANO F., *Sensory And Noetic Consciousness : Psychology From an Empirial Standpoint* III (Linda Mc Alister, éd.), London : Routledge & Kegan Paul, 1980.

C-D-F

CARNAP R., *Signification et nécessité* [tr. ang. & pr. Fr. Rivenc et Ph. de Rouilhan], Paris : Gallimard (Bibliothèque de philosophie), 1997.

CARNAP R., « Le dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage » in *Actualités scientifiques et industrielles* N° 172, Paris : Hermann & Co., 1934, 44 p. [tr. de « Überwindung der Metaphysik durch logische Analyse der Sprache », in *Ekkrenntnis* (Leipzig), Bd2, H.4, 1932, p. 219-241].

CERTEAU M. de, *L'invention du quotidien*. t.I, « Arts du faire » (nouvelle édition avec L. Giard et P. Mayol). Paris : Gallimard (Folio essais), 1990, 347p.

CERTEAU M. de*, La Culture au pluriel*, (dir.), 3e éd. corrigée et présentée par L. Giard, Paris : Seuil, 1993.

CASSIRER E., *La philosophie des formes symboliques*, 3 vol. (tr. de Philosophie der symbolischen Formen). Paris : Les Editions de Minuit (Le sens commun), 1972.

DAGOGNET F., *Éloge de l'objet,* Paris : Vrin, 1989.

DELEUZE G., *Différence et répétition*, Paris : Presses Universitaires de France, (Épiméthée), 1993, 409 p.

DUMEZIL G., *Mythe et épopée*, Paris : Gallimard, 1968.

DUMEZIL G., *Mythe et épopée,* t.I-III, préf. de Joël H. Grisward, Paris : Gallimard (quarto) 1995, 1463 p.

F-G

FREUD S., *Contribution à la conception des aphasies*, Paris : Presses Universitaires de France (Bibliothèque de psychanalyse). 1983 [1891].

GODIN C., *Dictionnaire de philosophie.* Paris : Fayard (*Du temps)*, 2004.

H-L

HALL E.T., *La dimension cachée*, Paris : Seuil (Point essais), 1971 [v. o. en anglais : *The Hidden dimension*, NYC: Doubleday & C°,1966] 254 p.

HALL S., *Identités et Cultures. Politiques des Culture Studies*, Paris, Amsterdam, 2007.

HOGGART R., *La culture du pauvre*, Paris, Les Editions de Minuit, 1970.

HUSSERL E., *Recherches logiques III,* Paris : Presses Universitaires de France, 1974.

LAHIRE B., *La culture des individus : dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris : La découverte (textes à l'appui), 2004. 780 pp.

LAHIRE B., *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, Paris : Nathan (Essais et recherches), 1998, 271 pp.

LATOUR B., *L'espoir de Pandore : Pour une version réaliste de l'activité scientifique*. Paris, la Découverte, 2007, 347 p.

LECOURT D., *A quoi sert donc la Philosophie*?, Paris : Presses Universitaires de France, 1993.

LECOURT D., *Dictionnaire d'histoire et philosophie des sciences,* Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

LEROI-GOURHAN A., *Évolution et techniques,* t.1 « L'homme et la matière *»,* Paris : Albin Michel (Sciences d'aujourd'hui), 1943.

LEROI-GOURHAN A., *Évolution et techniques* t.2 « Milieu et techniques »*,* Paris : Albin Michel (Sciences d'aujourd'hui), 1945.

LEROI-GOURHAN A., *Le geste et la parole* t. I : « Technique et langage », Paris : Albin Michel (Sciences), 1964.

LEROI-GOURHAN A., *Le geste et la parole,* t. II: « la mémoire et les rythmes », Paris : Albin Michel (Sciences d'aujourd'hui), 1965.

LEROI-GOURHAN A., *Leçon inaugurale au Collège de France*, Paris : 1970.

LEROI-GOURHAN A., *Les racines du monde*, Paris : Pierre Belfond, 1982.

LEVI-STRAUSS C., *Tristes tropiques,* Paris: Plon, 1955.

LEVI-STRAUSS C., *Anthropologie structurale II,* Paris : Plon, 1958.

LEVI-STRAUSS C., « La structure et la forme: réflexions sur un ouvrage de V. Propp » in *Cahiers de science économique appliquée*, série M, N°7, Mars, 1960, p. 1-36.

LEVI-STRAUSS C., *La pensée sauvage,* Paris : Plon, 1962.

LEVI-STRAUSSC., *La voie des masques,* Paris: Plon (Agora, Presses Pocket), 1989.

LEVI-STRAUSS C., *Regarder, écouter, lire.* Paris : Plon, 1993.

LYOTARD J.-F., *Discours, figure.* Paris : Klincksieck, 1974.

M

MAIGRET E., *Sociologie de la communication et des médias,* Paris : Armand Colin, 2003, 287 pp.

MARTIN R., « Mereology » In *Logical semiotics and mereology*, Amsterdam : Johns Benjamins, 1992, 282 p.

MAUSS M., « L'art et le mythe d'après M. Wundt » in *Œuvres, II : Représentations collectives et diversité des civilisations* (Présentation de V. Karady), Paris : Les Editions de Minuit (Le sens commun), 1969, p. 198-199.

MELDRUM D. J. et HILTON, Ch. E., *From biped to strider. The emergency of modern human walking, running and ressource transport*, New York- Boston, Dordrecht- London- Moscow : Kluwer Academic - Plenum Publishers, 2004.

MERLEAU-PONTY M., *La Nature de la perception* (1934), Grenoble : Cynara, 1989.

MERLEAU-PONTY M.*, Leçon inaugurale au Collège de France,* Paris, 1953.

MERLEAU-PONTY M.*, Signes*, Paris : Gallimard, 1960, 465 p.

MERLEAU-PONTY M., *L'œil et l'esprit* (préf. de C. Lefort), Paris : Gallimard (Folio essais) 1985 [1964], 92 p.

MERLEAU-PONTY M., « L'expérience de l'autre » In *Merleau-Ponty à la Sorbonne : résumé des cours 1949-1952*. Grenoble: Cynara, 1988.

NADEAU R., *Vocabulaire technique et analytique d'épistémologie,* Presses Universitaires de France, 1999,904 p.

R

RICOEUR P., «La grammaire narrative de Greimas » In *Actes sémiotiques -documents.* Vol. II, 15, Besançon : Groupe de Recherches Sémio–linguistiques- Institut National de la Langue Française, 1980.

RICOEUR P., *Soi même comme un autre*, Paris : Seuil (L'ordre philosophique), 1990, 424 p.

S-W

SIMONDON G., *Du mode d'existence des objets techniques*, Mayenne : Aubier (Philosophie), 1989.

STUDENY C., *L'invention de la vitesse*, Paris : Gallimard (Bibliothèque des histoires), 1995.

VALÉRY P., *Pièces sur l'Art*, Paris : Gallimard (Nouvelle Revue Française), 1934, 310 p.

VIRILIO P., *Esthétique de la disparition,* Paris : Balland (Le commerce des idées), 1980.

WIENER KREIS, *Manifeste du Cercle de Vienne et autres écrits.* (dir. A. Soulez, tr. all. par B. Cassin, Ch. Chauviren, A. Guitard &J. Sebestik), Paris : Presses Universitaires de France, 1985, 364 p.

WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus* suivi d'*Investigations philosophiques* (tr. all. P. Klossowski, intr. B.Russell), Paris : Gallimard (Bibliothèque des idées), 1961 [1952].

IV. Design

A-C

ANCESCHI G.(éd.), *Il progetto delle interfacce,* Milan, Domus Accademy, 1992.

ANSCOMBE I., « Grande Bretagne: le design » in *Les arts décoratifs* , 1978. Paris : Bordas, p. 136-149.

AICHER O., *El mundo como proyecto*, Barcelona : Gustavo Gili, 183 pp.

LEBOEUF J., « Les lois de l'esthétique industrielle », reprises de *Esthétique Industrielle* N° 7 et 8, 1952.

BALTANAS J., *Diseño e historia*. Barcelona : Gustavo Gili, 2004.

BLOEMINK B., «Sameness and difference » in *design ≠ Art : functional objects from Donald Judd to Rachel Witheread*, London - New York : Merrel-Smithsonian, 2004.

CENTRE POMPIDOU, *D. Day : le design aujourd'hui* (catalogue de l'exposition homonyme, Centre Pompidou, Paris, Galerie sud, 29 juin-octobre 2005) Paris : Centre Georges Pompidou-Flammarion, 2005.

COUTURIER E., *Le design hier, aujourd'hui demain: mode d'emploi* Paris : HTF: Filipacchi, 2006.

CROSS N., *Designerly Ways of Knowing*, Basel : Birkhaüser, 2007.

D-F

DE FUSCO R., *Storia del design*, Roma - Bari : Laterza, 2004.

DE NOBLET J., *Design : introduction à l'histoire de l'évolution des formes industrielles de 1820 à aujourd'hui*, Paris : Stock (Chêne), 1974.

DE NOBLET J., *Design: le geste et le compas,* Paris : Aimery Somogy, 1988.

DE NOBLET J., *Design : miroir du siècle* (catalogue de l'exposition présentée au Grand Palais du 19 mai au 25 juillet 1993), Paris : Flammarion–APCI, 1993.

DOORDAN D. P., *Design History : An Anthology*, Cambridge–London : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1995.

DORFLES G., *El diseño industrial y su estética*, Barcelona : Labor, 1968.

DORMER P., *Le design depuis 1945*, Paris : Thames & Hudson, 1993.

DUBUISSON S. et HENNION A. *Le design : l'objet dans l'usage. La relation objet–usage-usager dans le travail de trois agences*. Paris : Presses de l'École des Mines, 1996.

DURAND S., « Une esthétique pour la technologie » in *Les arts décoratifs* (Philippe Garner, *dir*.), Paris : Bordas, 1978.

DURING E., « Du processus à l'opération » in *Art press* N°292, 2003, p. 46-51.

FINDELI A., « La recherche en design : questions épistémologiques et méthodologiques » in *International Journal of design & Innovation Research*, vol. 1, N°1, Juin 1998 (repr. in Fr. Jollant-Kneebone, *La critique en design : contribution à une anthologie,* Nîmes : Editions Jacqueline Chambon, 2003, p. 159-172).

G-L

GUIDOT R.(dir.), *Design : carrefour des arts* Paris : Flammarion, 2003.

GUILLAUME V., HELBRUN B. et PEYRICOT E., *L'abécédaire du design* Paris : Flammarion, 2003.

JACOBSON R.(éd.), *Information design*, Cambridge & London : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1999.

JONES O., *La grammaire de l'ornement : illustrée d'exemples pris de divers styles d'ornement* (tr. fr. de J.-P. Midant), Paris : L'aventurine, 2001 [1865], 228 p.

JOLLANT-KNEEBONE F., *La critique en design : contribution à une anthologie,* Nimes : CNAP et Editions Jacqueline Chambon, 2003.

KNIGHT T. W., *Transformations in design: a Formal Approach to Stylistic Change and Innovation in the Visual Arts.* Cambridge University Press, 1994.

KRIPPENDORFF K., *The semantic Turn. A new foundation for design*, Boca Raton : CRC Press, 2006.

LEBAHAR J.-C., *Le design industriel : sémiologie de la séduction et code de la matière*, Marseille : Parenthèses, 1994.

LOEWY R., *La laideur se vend mal,* Paris : Gallimard (tel), 1990.

M-Q

MALDONADO T., *El diseño industrial reconsiderado.* Barcelona : Gustavo Gili, 1977.

MARGOLIN V. (éd.), *Design discourse : History, theory, criticism*. Chicago : University Press, 1989.

MARGOLIN V. & BUCHANAN R., *The Idea of Design.* Cambridge & London : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1996.

MARGOLIN V., *The Politics of Artificial : Essays On Design & Design Studies.* Chicago : University Press, 2002, 284 p.

MOLES A., «Vivre avec les choses : contre une culture immatérielle » in *Art press,* Hors série N° 7/ 1, 1987, p. 241-255.

MORINEAU C., « Le design au prisme de l'art » in *Art Press* N° 293, septembre 2003, p. 42-50.

MORINEAU C., « Qui a dessiné l'urinoir de Duchamp? » in *Art Press* N°287, février 2003, p. 39-49.

MORRIS W., *Collected Papers*, M. Morris, ed. Londres : Routledge-Thoemmes, 1910-1915. [Réimprimé en 1992].

PAPANEK V., *Design for Human Scale*, Wokingham : Van Nostrand Reinhold Company, 1983.

PEVSNER N., *Les sources de l'Architecture Moderne et du design*, London-: Thames & Hudson (L'univers de l'art), 1993.

PEVSNER N., *Pionneers of Modern Design: from William Morris to Walter Gropius*, New Haven : Yale University Press, 2005 (4e édition).

PUGIN A. W., *The True Principles of Pointed or Christian Architecture*, 1969, Oxford : Barnabas [v. o. London : Weale, 1853].

PUGIN A. W., *Contrasts*, Presses Universitaires de Leicester, 1969 [v. o. London, réimp. 1836].

QUARANTE D., *Eléments de design industriel,* Paris : Polytechnica (economica), 2001.

R-V

RAIZMAN D., *History of Modern Design : Graphics And Products Since the Industrial Revolution*, London : Laurence King ,Publishing Co., 2003.

RUSKIN J., *The Complete Works of John Ruskin,* (39 t), Londres : E.T. Cook and A. Wedderburn, 1903-1912.

SCHNEIDERMAN B., *Designing the User Interface,* Addison-Wesley Publishing Company, 1992.

SEMPER G., *The four elements of Architecture and other Writings*, Cambridge : Presses Universitaires, 1989 [v.o. all. *Über die formelle Gesetzmässigkeit des Schmuckes und dessen Bedeutung als Kunstsymbol*, Zurich, Monatschrift des Wissenschaftlichen Vereins, 1856].

SEMPER G., *Du style et de l'architecture : écrits, 1834-1869* (tr. J. Soulillou et N. Neumann ; int. et notes, J. Soulillou). Marseille, Parenthèses, 2007. [v. o. all. *Der Stil in den technischen und tektonsichen Künsten, order praktische Aesthetik*. Munich : F. Bruckmann, 1870, X Vol.].

SIMON H., *The science of artificial*. Cambridge & London : The Massachusetts Institute of Technology Press, 1996.

SPARKE P., *design in context : from craft to design, the age of machines, the modern style, art and industry, the new internationalism, the second industrial age,* London : Bloomsbury, 1987.

SPARKE P., *An introduction to design & culture in the twentieth century*, London : Routledge, 2002.

VENTURI R., *De l'ambigüité en architecture* (tr. ang. *Complexity and contradictions in architecture* , Museum of Modern Art of New York), Paris : Bordas, 1976 [1966].

V. Esthétique et histoire de l'art

A-E

ARNEHIM R., *La pensée visuelle,* Paris : Flammarion, 1976.

BAUMGARTEN A. G., *Esthétique*, tr. fr. J.-Y. Pranchère, Paris : L'Herne, 1988 [1750, 1758].

BENJAMIN W., *L'œuvre d'art à l'ère de la reproductibilité technique* [trad. M. Patronnier de Gandillac]. Paris : Allia, 2003, 79 p.

BRANDSTÄTTER C., *Wiener Werkstätte : Design in Vienna* (1903-1932) [tr. angl. de *desig der Wiener WerkStätte* 1903-1932 par D. H. Wilson], 2003 New York : Harry N. Abrahams, 2003, 400 p.

DAMISCH H., « Huit thèses pour (ou contre) une sémiologie de l'image » in *Revue Macula* n° 2, 1977, p. 17-23.

DAMISCH H., *Théorie du nuage*, Paris : Seuil, 1974.

DE SMET C., «'Je trouve ça beau, que faire': art et design graphique » in *Art press* N° 295, novembre, 2003, p. 53-57.

EHRESMAN D., *Applied and decorative arts : a bibliographic guide* [second edition], Englewood : Librairies Unlimited Inc,1993.

F-I

FRANK I., « Alois Riegl (1858-1905) et l'analyse du style des arts plastiques = Alois Riegl And The Analysis of Style in The Figurative Arts » in *Littérature 105*, Paris : Larousse, 1997 p. 66-77.

FRANK I., *The theory of Decorative Arts : An Anthology of European & American Writings, 1750-1940,* New Haven & London : Yale University Press, 2000.

GARNER P., *Les arts décoratifs.* Paris : Bordas, 1978.

GIBBS R., *The Poetics Of Mind : Figurative Thought, Language And Understanding*, New York : Cambridge University Press, 1994.

GOMBRICH E. H., *The Sense of Order : A Study in the Psychology of Decorative Art,* London : Phaidon Press Limited (2e édition, la première datant de 1979 aux Presses de Cornel University).

GOODMAN N., « The status of style » in *Critical Inquiry*, Vol. 1, No. 4, Juin, 1975, p. 799-811.

GUBSER M., *Time's Visible Surface : Aloïs Riegl and the Discourse on History and Temporality in Fin de siècle Vienna*, Wayne State University Press, 2006.

HANKS D. H., *Un design américain : le streamline de 1930 à nos jours*, Paris : Flammarion, 2005, 279 p.

HEGEL G. W. F., *Esthétique des arts plastiques*. (Textes présentés et annotés par Bernard Teyssèdre à partir de *Esthétique*, tr. fr. de l'all. par S. Jankélévitch, Paris : Montaigne, 1944) Paris : Hermann (Savoir lettres), 1993.

HERF J., *Reactionary Modernism : Technology, Culture And Politics in Weimar And Third Reich,* Cambridge : Cambridge University Press, 1984.

IVERSEN M., *Aloïs Riegl : Art History and Theory*, Cambridge : The Massachusetts Institute of Technology Press, 2003.

K-P

KAPLAN W. (éd), *Designing Modernity, the Arts of Reform and Persuasion 1885-1945*, London : Thames & Hudson, 1995.

LABORDE L. de, *De l'union des arts et de l'industrie,* t. II «L'avenir ». Commission française de l'exposition universelle de Londres. Rapport sur les Beaux Arts et sur les industries qui se rapportent aux Beaux Arts. Paris : Imprimerie Nationale, 1856.

LABORDE L. de*, La renaissance des arts à la cour de France : étude sur le XVIe siècle en France*, Paris : Librairie L. Pottier, 1855.

NAYLOR G., *The Arts and Crafts Movement : a Study of Its Sources, Ideals and Influence on Design theory,* London : Studio Vista, 1971.

OWEN J., *La grammaire de l'ornement* (préf. de J.-P. Midant)*,* Paris : L'aventurine, 2001 (1865).

PANOFSKY E., *La perspective comme forme symbolique*. Paris : Les Editions de Minuit, 1975.

PERROIS L., « Fondements d'une approche systématique des arts traditionnels » in *L'homme hier et aujourd'hui : recueil d'études en hommage à A. Leroi-Gourhan*. Paris : Cujas, 1973, p.278-286.

R-S

RIEGL A., *Grammaire historique des arts plastiques : Volonté artistique et vision du monde* (éd. O.Pächt, tr. all. par É. Kaufholz-Messmer). Paris : Klincksieck, 2003, 212 p. [v. o. all. *Historisch Grammatik der bildenden Künste* (1897-99), K.M. Swoboda et O. Pätch, éd. Graz : Hermann Böhlaus Nachf, 1966].

RIEGL A., *Questions de style : fondements d'une histoire de l'ornementation* (trad. All. H. A. Baatsch et Fr. Rolland; pr. H. Damisch), Poitiers : Hazan (35/37), 1993 [v. o. all. *Stilfragen*: *Grundlegungen zu einer Geschichte der Ornamentik*. Berlin, George Siemens, 1893].

RIEGL A., « Le culte moderne des monuments : sa nature, son origine » in *Socioanthropologie* N°9, Commémorer, 2001.

RIEGL A., *L'origine de l'art baroque à Rome*. Paris, Klinkseck, 2005.

SCHAPIRO M., *Style, artiste et société,* Paris : Gallimard 1982.

SCHWARTZ F., *Blind Spots : Critical Theory and the History of Art in Twentieth-Century Germany*, New Haven & London : Yale University Press, 2005.

SCHWARTZ F. J., *The Werkbund : Design Theory & Mass Culture before the First World War,* New Haven & London : Yale University Press, 1996.

SOURIAU E., *La condition humaine vue à travers l'art,* Paris : Centre de Documentation Universitaire (Les cours de la Sorbonne), 1958, 147 p.

SOURIAU E., *Vocabulaire d'esthétique*, Paris : Presses Universitaires de France, 1990.

W

WILSON R. G. & PILGRIM D. H., *The machine Age in America 1918-1941*, New York : Harry N. Abrahams, 1986.

WÖLFFLIN H., *Renaissance et baroque*, Paris : Gérard Monfort (imago mundi), 1997, 169 p.

WOODHAM J. M., *A Dictionary Of Modern Design.* Oxford : University Press, 2004.

WOODHAM J. M., *Twentieth-Century Design*, Oxford : University Press (Oxford History of Art) 1997.

VI. Automobile

A-G

AUTO-MOTO, hors-série N° 56 « Les 30003 voitures du monde », mai 2008, p. 4.

BARKER R. & HARDING A., *Automobile design : Twelve Great designers and Their Work* [deuxième édition], Warrendale : Society of Automotive Engineers, Inc., 1992, 413 pp.

CHANARON J.-J et LUNG Y., *Économie de l'automobile,* Paris : La découverte (repères), 1995.

CORNU G., « Les défis du secteur automobile » in *Les Rapports du Sénat* N°254, Paris : Le sénat de la république, 2007.

DUPUY G., *La dépendance à l'égard de l'automobile*, Paris : La documentation française, 2006.

FENTON J., *Handbook of Vehicle Design Analysis,* London & Bury St Edmunds : Mechanical Engineering Publications Limited, 1996.

FILDERMAN R., « Commentaires sur le phénomène de rejet de la boîte automatique en Europe » in *Automobile et progrès,* Culture technique n° 25, Centre de recherche sur la culture technique, 1992.

H-P

HARTLEY J., « Industrie automobile : la révolution électronique » in *Les échos* (études), 1997.

ORSELLI J. et CHANARON, J.-J., *Les systèmes intelligents de transport : vers l'automatisation de la conduite*. Orléans : Paradigme, 2001.

LES ÉCHOS, « Le secteur automobile dans le monde et ses perspectives » in *Les Echos / études* (panorama stratégique des grands secteurs), septembre 2006, 110 pp.

LOUBET J. L., *L'industrie automobile 1905-1971 : archives économiques du Crédit Lyonnais,* Genève : Librairie Droz S.A., 1999.

PACKARD V., *La persuasion clandestine*, Paris : Calmann-Lévy, 1958, 316 pp.

POINTET J. -M., « Le produit automobile entre différenciation et mimétisme in *Les cahiers de recherche* du Groupement d'intérêt public Mutations industrielles CNRS-Entreprises-Agences Publiques-Ministères, Noisy le Grand : GIP Mutations Industrielles, 1997.

R-V

REYNAUD J. et BABILLON Ch., *Le véhicule automobile : structure, motorisation et ses périphériques, systèmes électriques*. Marseille : Delta Press, 2002.

SIMPSON T. W., « Product platform design and optimization : status and promise », Proceedings of DETC'03, 2003 ASME Design Engineering Technical Conferences, September 2-6, 2003, Chicago, Illinois USA

VEILLEUX D., *The Automotive Bibliography*, Jefferson & London : McFarland & Company, Inc. Publishers, 2003.

VII. Sciences cognitives

BROUSSOLLE E., « Maladie de Parkinson : symptômes, neuropharmacologie et traitements », communication présentée à l'Institut de Sciences Cognitives, Lyon, mars 2004.

CHANGEUX J.-P., *Raison et plaisir*, Paris : Odile Jacob, 1994.

GHILARDI M. F., ALBERONI M. (*et al.*), « Visual feedback has Differential Effects on Reaching Movements in Parkinson's Disease and Alzheimer's Disease », *Brain Research,* 876, 2000, pp. 112-123.

GIBSON J. J., *The ecological approach to visual perception*. Boston : Houghton Mifflin, 1979.

JAHANSHAHI M. et JENKINS I. H. (*et al)*, « Self-initiated versus externally triggered movements. An investigation using measurement of regional cerebral blood flow with PET and movement-related potentials in normal and Parkinson's disease subjects » in *Brain* N° 118, 1995, p. 913-933.

MAJSAK M. J., KAMINSKI T. (*et al*), « The reaching movements of patients with Parkinson's disease under self-determined maximal speed and visually cued conditions », in *Brain* 121, 1998, pp. 755-766.

PAILLARD J., « Espace et structures d'espace » in *Comportements* N° 1, Paris : CNRS, 1984, p. 7-19.

PIKE K. L., *Language in Relation to a Unified Theory of the Structure of Human Behavior.* (2e éd.) La Hague : Mouton & Co. [1e édition publiée en 3 vol. in 1954, 1955, et 1960 par le Summer Institute of Linguistics à Glendale].

ROSCH E. & LLOYD B. (éds.), *Cognition and Categorization*, Hillsdale (NJ) : Erlbaum, 1978.

TISSERON S., *Comment l'esprit vient aux objets*. Paris, Aubier. 2002, 231 p.

WINNICOT, D. W., « Objets transitionnels et phénomènes transitionnels » in *De la pédiatrie à la Psychanalyse*, Paris : Payot, 1975 (1969), p. 109-125.

VIII. Autres

Pages électroniques

BERGERON R., « Qui pourra reconstruire ce qui aura été détruit ? Le complot anti-tramway exemplaire de GM » in *L'aut'journal sur le web*, N° 239 mai 2005, disponible sur le site du journal l'aut'Journal [en ligne] : http://archives.lautjournal.info/autjourarchives.asp?article=2262&noj=239, (consulté le 10 août 2007)

CHARRETTE B., « Porsche Carrera GT : à garder hors de la portée des enfants » in *Le devoir* en ligne, http://www.ledevoir.com/2005/06/08/83618.html?313 (consulté le 10 septembre 2008)

THOMASSON B., « Mondial de l'auto : la crise touche aussi l'automobile » in *France info*, Chronique « le dossier du jour », http://www.france-info.com/spip.php?article196089&theme=34&sous_theme=35 (consulté le 8 octobre 08)

LYON CAPITAL [en ligne], « AutoLib', à 20 dans une Twingo » in *Lyoncapital.fr* en ligne : http://www.lyoncapitale.fr/index.php?menu=01&article=4558 (consulté le 8 octobre 08).

FRANCE MATIN [en ligne], « Delanoë : Vélib, auto-lib et logements sociaux », *France Matin* en ligne, http://www.francematin.info/Delanoe-Velib,-auto-lib-et-logements-sociaux_a15434.html (consulté le 8 octobre 08)

DEPARTMENT FOR INNOVATION , UNIVERSITY & SKILLS, http://www.innovation.gov.uk/

BLOG4AUTO, http://www.blog4auto.fr/

LE BLOG AUTO, http://www.leblogauto.com

OBSERVATOIRE NATIONAL INTERMINISTÉRIEL DE LA SÉCURITÉ ROUTIÈRE, http://www2.securiteroutiere.gouv.fr

SPORTS CAR UNLIMITED, http://www.sports-cars-unlimited.com/

VOLKSWAGEN MEXICO, http://mx.volkswagen.com/ (Consulté le 29 juillet 2008)

Presse papier

« Logan : retours de roumanivelle » in *le Canard enchaîné* N°4415, mercredi 8 juin 2005, p. 8, et N°4419, 6 juillet 2005, p. 8.

ALLIX G., « La rénovation d'une cité de Pantin bloquée au nom du patrimoine », in *Le Monde*, 15 septembre 2007.

BRISART R., « Retour à Husserl » in *La phénoménologie*, *Magazine Littéraire* (hors série n° 20), novembre 2001.

GUILLERMIN E., « Melbourne : Le talent du pilote va se voir dans le résultat » in : « Le talent du pilote va se voir dans le résultat », in L'*Humanité*, 14 mars 2008.

LE VAILLANT L., «Marche ou rêve » In *Libération* n°7586, 38624, p. 40.

Annexes

Annexe 1. Gestion du projet

Les informations qui suivent sont issues d'une formation à la valorisation de la recherche que nous avons suivie en 2007/2008, co-organisée par l'École Doctorale SHS 375 et l'Association Bernard Grégory.

Conception et réalisation

Une certaine prise de risque

Compte tenu de ses enjeux scientifiques, l'analyse sémiotique de l'automobile se présente comme un objet d'étude complexe et risqué, puisque les outils pour mener l'analyse n'ont pas été exploités de manière intégrée jusqu'ici. En ce sens, la décision a été prise de mener l'analyse en s'appuyant sur un appareillage méthodologique apportant un maximum de garanties : l'analyse de l'interaction s'appuie sur l'analyse du discours et toutes deux sont fondées sur une étude critique de la théorie sémiotique.

Le *tempo* de la recherche doctorale n'est pas celui du marché et de la « réalité ». La veille constante des évolutions du secteur automobile nous a permis d'effectuer un contrôle des avancements de la recherche et de conforter les hypothèses posées par l'approche sémiotique de l'automobile :

- Polarisation du marché avec une démultiplication des segments « low cost » et la mise en difficulté conséquente des segments moyens produits par les constructeurs dont la marque ne se situe pas dans les valeurs extrêmes (par exemple, luxe, puissance ou solidité) ;

- Tendance des discours (marques et conducteurs) à se recentrer sur les sensations pour les premières et à délaisser des catégories « trendy » pour les seconds.

Cette « confirmation » généralisée de nos hypothèses s'étend aussi aux thématiques scientifiques que nous avons décidé de mettre en avant :

- Retour de l'intégration du domaine de la sémiotique à la communication ;
- Développement de la recherche sur la réflexivité ;
- Importance des régimes temporels dans l'étude des pratiques vers la construction d'une réflexion sur l'expérience comme objet d'une théorie de la connaissance.

D'autres risques liés au décalage entre notre qualification initiale (graphiste mexicaine) et le cadre institutionnel de cette recherche (les sciences humaines en France) ont été également pris en compte et travaillés parallèlement.

Enfin, la possibilité de mener notre projet impliquait le besoin de trouver des partenaires capables d'adhérer à notre proposition. Parmi eux, nous pouvons en nommer trois : le Centre de recherches sémiotiques de l'Université de Limoges, le Conseil national pour la recherche et la technologie du Mexique et un cabinet privé d'études en marketing et communication.

Un design articulé

Afin d'endiguer les risques de l'étude sur un sujet aussi complexe que l'automobile, il a fallu appuyer l'analyse sur une charpente solide qui puisse réduire le « brouillage » de l'analyse provoqué par l'enchevêtrement de pratiques de sens qui se donnent rendez-vous dans l'utilisation d'une voiture et dans son isolement comme objet d'étude par la sémiotique. Dans les faits, cela s'est traduit par une exploration menée sur trois axes :

- **Premier axe** : une étude critique exhaustive des procédures utilisées dans la sémiotique des objets de la tradition greimassienne (objectif épistémologique de la recherche de cohérence), notamment celles qui touchent à l'analyse d'objets.

- **Deuxième axe :** une analyse « de terrain » du discours de conducteurs automobiles français, fonctionnant comme étude de contrôle pour tenter de distinguer ce qui, dans le discours sur l'automobile, relève du domaine transversal du langage de ce qui pourrait se dessiner comme les dispositifs de sens de la conduite automobile.

- **Troisième axe :** Montage d'une méthode expérimentale à partir de l'isolement des pistes de travail issues des deux confrontations (celle de la critique et celle du langage), l'objectif le plus ample étant de contribuer à la construction d'outils d'analyse généralisables pour l'étude d'objets non-linguistiques.

Des efforts importants investis

Dans les faits, notre projet s'est traduit par une réalisation dont les différents stades ont été les suivants :

- **Étude de terrain :** préparation, réalisation et analyse de 150 entretiens ethnographiques auprès de conducteurs français, possesseurs de voitures neuves ou semi neuves représentant toutes les familles automobiles (berlines, monospaces, citadines…) existant sur le marché entre 2000 et 2005. Ce travail implique les tâches suivantes, entre autres :

  -Aide à la conception des guides d'entretien et dans la spécification de critères d'échantillonnage pour les différentes « terrains » ;

  -Passation d'entretiens semi-dirigés en tête-à-tête dans les agglomérations urbaines les plus peuplées de France (PACA, Lille, Rhône-Alpes, Île-de-France, Bordeaux), et notamment, des entretiens « pilote » (ceux qui permettront de peaufiner la méthode ou de montrer le travail aux clients du cabinet d'études) ;

  -Mise en place d'un modèle de restitution pour la mise à plat et l'analyse pour l'homogénéisation du travail de tous les enquêteurs ;

-Création d'une base de données avec les traits caractéristiques des interviewés, permettant de traiter systématiquement chacun d'entre eux et d'asseoir solidement la typologie d'usagers (N.B. Pour la création de cette base de données, nous avons dû suivre une formation à l'utilisation du logiciel MS Access®).

- **Veille :** En parallèle, montage d'une stratégie de recherche documentaire concernant l'automobile et la sémiotique des objets :

  -Exploration des forums en ligne, revues spécialisées et bibliographies sur l'automobile et sur le design automobile ;

  -Exploration sur la recherche en transport (pour tout ce qui concerne la veille dans ces domaines, nous nous sommes procuré un ordinateur personnel et un accès Internet à domicile).

- **Critique :** Dans un deuxième temps, en vue de la conception d'outils méthodologiques pour la sémiotique des objets, montage d'une étude critique de la sémiotique des objets :

  -Révision de la littérature de référence (environ 400 entrées) ;

  -Établissement d'un réseau intertextuel à partir du corpus de la sémiotique de l'Ecole de Paris, permettant de donner de la cohérence au cadre de travail ;

  -Participation à des événements scientifiques nous permettant de peaufiner des résultats partiels et d'adapter la méthode de travail ;

  -Génération de propositions méthodologiques.

Ressources mobilisées

La mobilisation de ressources dans la réalisation de ce projet est significative. Cet investissement peut être exprimé en termes de temps ; ainsi, par exemple, l'enquête de terrain a représenté à elle seule, plus de 6 200 heures/homme au total. La phase de recherche documentaire revient, quant à elle, à un investissement approximatif de 3 200 heures/homme, les différentes formations techniques (langue, expression, logiciels…) à quelque 200 heures, la production de résultats provisoires 1 600 heures. Au total, nous avons comptabilisé quelque 11 760 heures de travail investies.

Le compte du temps, cependant, doit être nuancé en ce sens où il correspond au nombre total d'heures investies, sans distinction du nombre de personnes engagées dans la réalisation —ce qui explique que ce total dépasse 7 ans de travail si l'on prend comme base le temps de travail réglementaire en France ! Nous n'avons pas travaillé 8 heures par jour ni 1600 heures par an puisque le travail de recherche ne respecte pas ce type de limites, mais nous n'avons pas travaillé tout seule non plus : le compte du temps est celui nécessaire à la réalisation du projet et il comprend toutes ses parties prenantes. Enfin, ce compte ne fait aucune différence entre le temps passé lors des tâtonnements méthodologiques et les erreurs commises (elles ont aussi coûté du temps), c'est pourquoi une présentation globale du coût des différentes actions entreprises ainsi que de la distribution des charges de travail par rubrique permet de se donner une idée plus claire de la gestion de ce projet.

Rubrique	Concept / Bénéficiaire		Coût (€)
Moyens humains (prestations)	**Coordination générale (doctorant)***	Bourse doctorale	59 400
		Salaire mi-temps ATER	23 292
		Sous-total	**82 692**
	Enquête de terrain	Enquêteurs	15 000
		1 chargé d'études de marché	34 627,5
		Directeur d'études de marché	64 125
		Prospection et recrutement des répondants	30 730,25
		Secrétariat	23 982, 75
		Sous-total	**168 465,5**
	Formation, encadrement et suivi administratif	Direction de recherches	22 440,72
		Secrétariat	8 898,90
		Technicien	1359,70
		Formation linguistique	320
		Autres formations spécialisées	1 696.62
		Sous-total	**34 715, 94**
Déplacements	Congrès internationaux		3 993
	Séminaire intersémiotique de Paris		600
	Congrès nationaux		296, 20
	Séminaires de l'équipe de recherches		3 680
	Sous-total		**8 569,20**
Matériaux	Matériel informatique (ordinateur fixe et portable, imprimante)		2 279
	Fournitures de bureau		1 983,45
	Inscriptions administratives		2 625
Autres	Mutuelle (2007-2008)		360
	Sous-Total		**7 247,45**
TOTAL			**301 690,09€**

Financements et appuis

Une fois la caractérisation des dépenses explicitée, voici les sommes investies en fonction de leur provenance :

Ressources	Opérateur	Concept	Montant (€)-
Institutions mexicaines	*Conseil National pour la Recherche et la Technologie*	Bourse de doctorat	59 400
	Institut technologique et d'études supérieures de Monterrey	Hôtel (6 jours à 90€)	540
	Sous-total		**59 940**
Ministère de la recherche et de l'enseignement supérieur (Université de Limoges)	*Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'université de Limoges*	1 demi-poste d'ATER 2007-2008	23 292
		Direction de recherches	22 440,72
		Assistance technique	10 258.6
	Centre de Recherches Sémiotiques (équipe d'appartenance) de l'Université de Limoges	Aides à la mobilité internationale	439
		Séminaire de Paris	600
		Colloque à Bordeaux	296, 20
	École Doctorale SHS de l'Université de Limoges	Formations doctorales	476,62
		Aides à la mobilité internationale	764
	Sous-total		**58 567,14**
Cabinet d'études	Enquête de terrain		168 465,5
	Formation à l'animation de groupes		1 000
	Sous total		**169 465,5**
Fonds propres	Matériel informatique		2 279
	Fournitures		1 983,45
	Déplacements à Limoges		3 680
	Séjours à l'étranger 2003		1750
	Séjour à l'étranger 2008		500
	Formation linguistique au CMA		320
	Formations techniques (Access)		220
	Inscriptions administratives à l'université		2 625
	Mutuelle		360
	Sous total		**13 717,45**
TOTAL			**301 690,09€**

Annexe 2. Étude de cas

ANNEXE 2-A REPARTITION DES ENTRETIENS PAR FAMILLE AUTOMOBILE

ANNÉE	TYPE D'AUTO	NOMBRE	GROUPE A	GROUPE B	GROUPE C
2001	Berlines	15	0	0	15
2002	Sportives	15	0	0	15
2002	Coupés	15	0	0	15
2002	Divers	24	2	22	0
2002	Segment D	9	0	0	9
2003	Divers	18	6	12	0
2003	Hatchback	17	4	13	0
2003	Monospaces	18	10	8	0
2004	Citadines	7	7	0	0
2004	Divers	7	7	0	0
2004	4x4	5	5	0	0
TOTAL	**Entretiens**	**150**	**41**	**55**	**54**

ANNEXE 2-B CARACTÉRISTIQUES DES INTERVIEWÉS

1. Groupe A

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
A	12/05/04	Lyon	A	M	72	Marié avec des enfants adultes (6 petits enfants)	Ancien responsable achats chez un fabricant de produits de loisir	Ford Focus	Non
A	19/06/06	Lyon	A	F	35	Marié avec deux enfants en bas âge	Ingénieur dans l'industrie pharmaceutique	Renault Scénic	Citroën Visa
B	17/06/06	Lyon	A	M	36	Marié avec deux enfants en bas âge	Informaticien	Renault Kangoo	NR
B	6/03/03	Banlieue parisienne	A	M	34	Célibataire	Responsable clientèle ds les télécommunications	VW Golf	Non
B	5/01/04	Lyon	A	F	57	Mariée, un enfant adulte à la maison	femme au foyer	Renault Mégane II	Peugeot 205 5 portes
B	5/03/03	Banlieue parisienne	A	M	59	Empty nester	Monteur (audiovisuel)	Citroën C5 diesel 2002	NR
C	26/05/03	Banlieue parisienne	A	M	30	Célibataire	Technicien de peinture dans un parc d'attractions	Nissan Almera	NR
C	7/03/03	Paris	A	F	30	Mariée avec enfant en bas âge	Ingénieur dans l'industrie pharmaceutique	Peugeot 307 SW	NR
C	28/04/04	Lyon	A	M	45	Divorcé, des enfants adultes n'habitant pas avec lui	Demandeur d'emploi	Mini Cooper	NR
C	30/10/03	Banlieue bordelaise	A	M	58	Remarié	Constructeur de maisons en bois	Fiat Multipla	Smart fortwo, Volvo break
C	30/10/03	Banlieue bordelaise	A	F	28	Mariée avec enfant en bas âge	Agent d'accueil dans une société HLM	Renault Scénic Tdi 2002	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
C	28/10/04	Banlieue parisienne	A	M	38	Marié avec enfant en bas âge	Cadre financier	VW Touareg 2004 V.6 3,2l, 220 ch.	NR
D	3/02/04	Banlieue parisienne	A	M	30	En couple sans enfants	Conseiller technique en commerce international	Smart fortwo	Non
F	4/03/03	Paris	A	M	53	Marié avec des enfants adultes	Maquettiste indépendant	Renault Scénic 2000	Fiat Multipla, Peugeot 105, etc.
F	17/05/03	Banlieue parisienne	A	M	30	Marié sans enfants	Conseiller financier à La poste	Ford Focus	NR
G	20/05/03	Paris	A	M	35	Célibataire	Gérant d'un hôtel	VW Golf GTI 2000	Non
G	11/09/03	Banlieue bordelaise	A	M	29	Marié avec enfant en bas âge	Entraîneur sportif	Opel Astra	Clio trois portes
G	19/06/06	Lyon	A	M	41	Marié, 2 enfants (5 et 7 ans, deux garçons)	Conseiller technique dans la chimie et le bâtiment	Renault Kangoo	Renault Laguna
H	29/10/03	Paris	A	M	70	Empty nester	Ancien pilote de chasse	Citroën Xsara Picasso	Un break?
H	7/11/04	Banlieue parisienne	A	M	43	Marié avec des enfants adolescents	Possède une entreprise de sécurité	Toyota Landcruiser	Chevrolet Tahoe
J	26/04/04	Lyon	A	M	40	Divorcé	Associé dans une entreprise informatique	Smart fortwo	Bentley 1983, Peugeot Traction
K	12/09/03	Banlieue bordelaise	A	M	28	Marié sans enfants	VRP dans la miroiterie	Audi A3 Hdi	NR
L	16/01/04	Paris	A	F	46	mariée avec une fille ado	Femme au foyer	Seat Ibiza	Non
L	9/11/04	Paris	A	F	31	Célibataire	Cadre dans l'entreprise familiale	Landrover Freelander	Non
L	13/04/04	Paris	A	F	31	Mariée avec enfant en bas âge	Chef de service dans un service clientèle	Opel Agila	Renault Clio Diesel
M	13/03/03	Banlieue parisienne	A	M	46	Marié avec des enfants ados	Kinésithérapeute	Landrover Discovery 2001 Diesel v. ES	NR
M	22/04/04	Paris	A	M	28	En couple ss enfants	Cadre dans l'audiovisuel	Renault Mégane II	Fiat 500 (femme)

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
M	5/02/04	Banlieue parisienne	A	F	22	Célibataire	Etudiante	Nissan Micra	Non
M	30/04/04	Lyon	A	M	37	Marié avec enfant en bas âge	Chimiste dans l'industrie de la peinture	Citroën Xsara Picasso	Non
M	11/09/03	Banlieue Bordelaise	A	M	26	En couple ss enfants	Assistant social	VW Golf Tdi	Peugeot 106
M	20/11/03	Banlieue Bordelaise	A	M	25	En couple ss enfants	Chef d'entreprise (informatique)	Renault Scénic II	Renault Scénic 2000
P	2/11/04	Banlieue parisienne	A	M	31	Marié sans enfants	Sapeur-pompier	Toyota Landcruiser	NR
R	24/10/02	Banlieue parisienne	A	F	38	Mariée, 3 enfants entre 9 et 17 ans	Mère au foyer	Mitsubishi Pajero	NR
R	27/01/04	Banlieue parisienne	A	F	38	En couple avec deux enfants	Secrétaire médicale	Citroën C2	Renault Espace 1988
R	19/06/06	Lyon	A	M	46	Marié, deux enfants (22 et 18 ans)	Libraire indépendant	Peugeot Partner	Peugeot 206
R	6/11/04	Banlieue parisienne	A	M	45	Marié avec des enfants adolescents	Artisan plomberie	Mitsubishi Pajero	NR
R	20/01/04	Paris	A	M	55	Divorcé avec un enfant à charge	Chercheur	Peugeot 206 cc	Non
R	10/10/03	Banlieue bordelaise	A	F	55	Veuve sans enfants	Commerçante à la retraite	Renault Mégane II	Non
T	15/09/03	Banlieue parisienne	A	F	55	Mariée avec des enfants adultes	Responsable de logistique	Peugeot 307 SW	Citadine + voiture de fonction
T	23/02/04	Banlieue parisienne	A	M	30	Célibataire	Chirurgien dentiste	Peugeot 206 cc	Peugeot 205 5 portes
V	22/04/04	Lyon	A	F	30	Célibataire	Administratrice culturelle	Renault Scénic	Non
V	10/05/03	Paris	A	M	30	Célibataire	En apprentissage dans une formation d'ingénieur de son	Opel Astra	Peugeot 106
V	4/10/03	Banlieue parisienne	A	F	38	Célibataire	Cadre comptable aux RH dans l'industrie pharmaceutique	Peugeot 307	Non

2. Groupe B

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2…
A	26/02/03	Paris	B	M	42	Marié, deux enfants de 15 ans	Professeur de pâtisserie	Xsara Citroën break 5 portes, 2000	NR
A	10/10/12	Paris	B	M	29	En couple sans enfants	Fonctionnaire au ministère de l'Intérieur	VW Polo neuve, perso (2000)	NR
A	15/03/03	Paris	B	M	59	Marié, des enfants ayant quitté le foyer	Employé dans une banque immobilière	Audi A4 2002	NR
B	6/05/03	Nice	B	F	33	Célibataire	Editrice	VW Golf	Non
B	4/11/02	Dijon	B	M	NR	Marié, 3 enfants (de 10 à 16 ans)	Chef d'entreprise (restauration)	Nissan X-Trail	Renault Twingo
B	26/02/03	Paris	B	M	59	Empty nester	Retraité	Peugeot 307	NR
B	29/10/03	Banlieue Bordelaise	B	F	35	Mariée avec enfants de 5 et 10 ans	Secrétaire	Renault Scénic II	NR
B	6/03/03	Paris	B	M	62	Marié avec des enfants adultes	Chercheur au CNRS	Toyota Yaris	NR
B	4/11/02	Dijon	B	M	≈ 40	Marié, deux filles d'une dizaine d'années	NR	Honda CVR	NR
C	25/02/03	Banlieue parisienne	B	M	30	Célibataire	Ingénieur en conseil (sécurité industrielle)	Peugeot 206	Non
C	5/05/03	Banlieue parisienne	B	M	69	Marié, 3 enfants ; 4 petits-enfants	Retraité de l'industrie pharmaceutique	Nissan Almera	NR
C	22/10/02	Banlieue parisienne	B	F	46	Mariée, 3 enfants de de 3, 5 et 7 ans	Demandeuse d'emploi	Toyota RAV4	Non
D	31/10/02	Paris	B	F	26	Mariée sans enfant	Educatrice auprès d'enfants handicapés	Renault Mégane	Non
D	24/10/02	Marseille	B	F	NR	Mariée, deux filles	Femme au foyer	Honda CVR	Renault Twingo
D	7/11/02	Nantes	B	M	≈ 40	Marié avec des enfants ados	Artisan	VW Golf	VW Combo
D	7/11/02	Banlieue de Tours	B	M	34	Marié avec enfants de 5 et 10 ans	Artisan	Renault Scénic 2000	Camionnette

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
D	6/05/03	Nice	B	M	65	Empty nester	Artisan retraité	Opel Astra break	Non
D	NR	Paris	B	M	45	Marié, trois enfants de 10, 3 et 2 ans	Directeur de com. externe dans l'agro-alimentaire	VW Bora break	NR
D	27/02/03	Paris	B	M	29	En couple sans enfants	Aide éducateur	Opel Corsa	NR
EM	22/10/02	Marseille	B	F	39	Mariée-enceinte	NR	Ford Fiesta	Non
E	7/05/03	Nice	B	F	46	Mariée avec des enfants adolescents	Professeur en lycée professionnel	Ford focus 2001	NR
E	23/10/03	Bordeaux	B	M	46	Marié avec des enfants adultes	Agent de sécurité	Citroën Xsara Picasso	NR
F	22/10/02	Banlieue de Marseille	B	M	≈ 50 ?	Remarié avec de grands enfants (adolescents et adultes)	Restaurateur spécialisé événementiel	Renault R25 1985	Renault Laguna
F	28/04/03	Paris	B	F	≈ 50 ?	Mariée avec des enfants adultes	Mère au foyer	Peugeot 307	NR
F	28/10/03	Bordeaux	B	M	63	Marié avec des enfants adultes	NR	Opel Zafira Tdi	Opel Vectra
G	5/11/02	Paris	B	M	≈ 50 ?	Marié avec des enfants d'une dizaine d'années	NR	Ford Focus	Non
G	23/10/03	Paris	B	M	54	Marié, 3 ou 4 enfants	Chef cuisinier dans une entreprise	Renault Scénic	NR
G	19/11/03	Paris	B	F	30	Marié avec un enfant	Conseiller patrimonial	Renault Scénic	Renault Clio
JP	22/10/02	Banlieue parisienne	B	F	43	En couple sans enfants	Comptable	Renault Clio 1996	BMW - mari
K	4/03/03	Paris	B	F	33	Mariée, deux enfants	Mère au foyer	Landrover Discovery 2001 Diesel v. ES	NR
L	NR	Paca	B	F	NR	Divorcée, un enfant ayant quitté le foyer	Retraitée de l'Education nationale (poste administratif)	Nissan Sony	NR
L	26/10/02	Banlieue parisienne	B	F	33	Mariée, 2 enfants en bas âge	Assistante commerciale	Toyota RAV4	NR
L	31/10/02	Banlieue parisienne	B	M	31	Marié. Sa femme est enceinte	Commercial, consultant Télécom	Nissan Almera	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
L	7/12/02	Banlieue parisienne	B	M	≈ 50 ?	Marié avec des enfants adultes	Informaticien	Ford Mondéo 1999, berline	NR
L	7/11/02	Nantes	B	M	≈ 30	En couple sans enfants	NR	Renault Clio	Non
M	23/10/02	Marseille	B	M	≈ 50 ?	Marié avec des enfants adultes	Agent immobilier indépendant	Suzuki Grand Vitara	NR
M	3/12/02	Banlieue parisienne	B	F	40	Mariée, 2 filles de 11 et 14 ans	Cadre informatique dans une société de distribution	Renault Laguna 2000	NR
M	21/05/03	Nice	B	M	24	Célibataire vivant chez ses parents	Vendeur de pièces détachées	Audi A3	Fiat Punto Turbo Essence
M	5/05/03	Nice	B	M	33	En couple sans enfants	Coiffeur responsable du salon	Ford Focus	Non
M	30/10/02	Paris	B	M	52	Marié avec des enfants adultes	Consultant en formation pour des commerciaux	Landrover Freelander	NR
M	27/10/03	Banlieue bordelaise	B	M	37	En couple sans enfants	Instituteur	Citroën Xsara Picasso	Non
M	17/02/03	Banlieue parisienne	B	F	31	Mariée, deux enfants	NR	Citroën Xsara Picasso	NR
M	2/05/03	Paris	B	M	61	Divorcé sans enfants	Chargé de clientèle à la retraite	Renault Mégane	NR
N	7/12/02	Banlieue parisienne	B	M	35	Marié, 2 enfants : 1 fille de 2 ans et un fils de 6 ans	NR	Renault Laguna II	NR
O	7/05/03	NR	B	F	46	Mariée, 2 enfants en bas âge	Professeur de français en collège	Citroën Xsara	NR
P	18/12/02	NR	B	M	≈ 30	Marié avec un enfant en bas âge	Commercial	Renault Laguna 2000 break	NR
R	11/12/03	Banlieue parisienne	B	F	37	Marié, 2 enfants, 1 fille de 14 ans et un fils de 12 ans	Responsable achats textile	Peugeot 406	NR
R	26/10/02	Banlieue parisienne	B	M	52	Marié, un enfant adolescent	Architecte	Landrover Freelander	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2…
S	23/10/02	Banlieue parisienne	B	M	32	En couple sans enfants	Responsable d'un marché de chaussures	Mitsubishi Pajero	NR
S	6/11/02	Banlieue de Tours	B	M	61	Marié avec des enfants adultes	Retraité de l'imprimerie (rotativiste)	Toyota RAV4	Citroën Saxo
S	NR	Paris	B	M	38	Marié avec enfant en bas âge	Fonctionnaire au ministère du Travail	Toyota Yaris	Non
T	25/02/03	Paris	B	M	NR	Marié avec des enfants ados	Fonctionnaire	Opel Frontera	VW Polo
T	17/11/03	Banlieue Bordelaise	B	M	50	Marié, 3 enfants adolescents et adultes	Ingénieur	Renault Scénic	NR
V	7/11/02	Nantes	B	M	≈ 50 ?	Marié avec des enfants adultes	Rentier	Toyota RAV4	NR
W	15/03/03	Paris	B	M	53	Marié sans enfants	Restauration	Nissan X-Trail	NR
Z	23/10/02	Paris	B	F	53	Célibataire	Commerçante saisonnière	Peugeot 206	Non

3. Groupe C

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
A	01/12/02	Paca	C	M	50	Marié, deux enfants adolescents	NR	Ford Mondéo break	NR
A	09/12/02	Paris	C	M	35	Marié avec enfant en bas âge	Graphiste	Citroën Xantia	NR
A	18/01/02	Paris	C	M	52	Marié avec un enfant adolescent à la maison	Musicien de spectacle et professeur de danse	Renault Laguna II	Renault Clio
A	02/06/02	Nice	C	M	55	Marié avec des enfants adultes	Cadre financier	BMW Série 3 2002	BMW-fils
A	07/11/02	Banlieue de Tours	C	M	38	Célibataire	Gérant d'une société de conseil et services aux entreprises	Peugeot 206 Coupé cabriolet	Non
B	26/04/02	Banlieue parisienne	C	F	45	Mariée, un fils de 7 ans	Directrice financière	Audi TT	Audi A6
B	26/05/02	Arrière-pays niçois	C	F	54	Marié avec des enfants adultes	Ingénieur à la retraite	BMW Coupé Série 3 -320	BMW 320 D
B	12/01/02	Banlieue parisienne	C	M	NR	Marié sans enfants	Ex technicien au CEA	Peugeot 406 break	NR
B	05/06/02	Nice	C	M	32	Célibataire	Promoteur immobilier	Mercedes SLK 2001	Non
B	31/05/02	Paris	C	F	56	Mariée, deux filles adultes dont une au foyer.	Femme au foyer (présidente d'association contre la faim dans le monde)	Peugeot 406 coupé	Citroën AX 1996
B	06/06/02	Paris	C	M	30	Marié, 2 enfants, une fille de 8 ans ½, un fils de 4 ans	Graphiste	Subaru Impreza	NR
C	18/05/02	Nice	C	M	45	Marié avec des enfants ados	Cadre financier	Renault Mégane IDE 2,0l cabriolet	Fiat Punto (femme)
C	28/01/02	Toulouse	C	M	36	marié, deux enfants (5 et 3 ans)	Cadre financier dans la création de boulangeries	Laguna 2 Estate	NR
C	25/05/02	Paris	C	M	54	En couple sans enfants	Grand manager associé d'une entreprise internationale	Peugeot 406 V6 coupé	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
C	25/06/02	Banlieue parisienne	C	F	50	Marié sans enfants	Fonctionnaire au ministère des Finances	Cougar V6 2000	NR
C	30/04/02	Paris	C	M	30	Célibataire	Ingénieur informaticien	Subaru Imprezza 2,0l Turbo, 218 ch	Non
C	22/05/03	Nice	C	M	36	Célibataire	Cadre commercial dans le paramédical	BMW 320	Non
C	11/07/02	Paris	C	M	51	Marié, deux fils 17 ans et 19 ans vivant à la maison	Directeur de département dans une société de services informatiques	BMW coupé 320	NR
D	14/12/01	Toulouse	C	F	66	Veuve remariée	Gestionnaire à la retraite, organisatrice de concert bénévole	Peugeot 306	Ford Mondéo
D	18/05/02	Paris	C	M	28	En couple sans enfants	Cadre financier	Renault Clio 16v 110 ch	NR
D	09/12/02	NR	C	F	39	en couple avec un enfant de 7 ans, un de 3 ans	Professeur d'arts plastiques à mi-temps	Renault Laguna 2000 break	NR
D	18/05/02	Paris	C	F	39	Célibataire	Agent commercial-aéroport	Toyota celica	Non
F	06/06/02	Aix en Provence	C	M	70	Grand père	Ancien entrepreneur immobilier	Opel Calibra	BMW, Mercedes
F	19/07/02	Banlieue parisienne	C	M	60	Marié, deux filles mariées, cinq petits enfants	Professeur de maths à la retraite, professeur de tennis	Mercedes CLK	NR
G	06/12/02	Paris	C	M	62	Empty nester	Agent commercial retraité (métrologie)	Peugeot 406 break	NR
H	30/05/02	Banlieue parisienne	C	M	44	Veuf avec un enfant post adolescent à la maison	Rentier	Mercedes CLK 230 Kompressor	Non
L	13/05/02	Nice	C	M	39	Marié, père d'un enfant de 8 ans	Producteur de film X	Porsche Boxster	NR
L	20/06/02	Paris	C	M	56	Marié, un enfant majeur au foyer	En préretraite	Saab 9.3	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
M	10/06/02	Paris	C	M	24	Célibataire	Cadre dans l'audiovisuel	Audi TT	Non
M	20/05/02	Paca	C	M	54	Marié avec des enfants adultes	Imprimeur (travail de nuit)	Golf GTI 150 ch	Opel Corsa (femme)
M	24/05/02	Paris	C	F	30	Célibataire	Agent de trafic à l'aéroport d'Orly	Toyota Celica	Non
M	15/05/02	Banlieue parisienne	C	M	64	Ingénieur à la retraite	Marié avec des enfants adultes	Honda Accord V6	Non
M	04/06/02	Nice	C	M	20	Célibataire	Etudiant	BMW Série 3 2002	Non
M	16/05/02	Banlieue parisienne	C	M	≈ 60	Empty nester, 6 petits-enfants	Chef d'entreprise (cabinet de design)	Renault Clio 16v 110 ch	Femme : Toyota Accord ?
N	12/01/02	Paris	C	M	≈ 60	Marié, 3 enfants adultes mariés, avec des enfants	Ancien officier responsable de communication dans l'armée de terre	Renault Laguna II	NR
N	06/06/02	Alpes Maritimes	C	M	39	En couple sans enfants	Responsable logistique	BMW Z3	4X4 Mitsubishi Pajero
N	17/12/01	Paris	C	M	NR	Marié avec des enfants adolescents	Financier dans un secteur de recherche électronique	Citroën C5	NR
O	30/12/01	Banlieue Toulousaine	C	M	69	Marié avec des enfants adultes	Chef d'atelier métallurgique à la retraite	Peugeot 406 break	Peugeot 106
P	31/05/02	Paris	C	M	56	En couple sans enfants	Chef d'orchestre	Peugeot 406 coupé	NR
P	21/10/01	Paris	C	M	61	Marié un enfant adulte à la maison	Chef de département en recherche informatique dans la grande distribution	Honda, CRV 5 portes, automatique	VW Lupo
P	21/05/02	Arrière-pays niçois	C	M	23	Célibataire	NR	Citroën Saxo VTS 16V, 100 chevaux	NR
R	13/05/02	Paris	C	M	32	Marié avec enfant en bas âge	Architecte free lance	Peugeot 406 16 V 110 ch	NR
R	06/01/02	Paris	C	M	68	Marié avec des enfants adultes	Retraité	VW Passat	NR
R	28/12/01	Banlieue parisienne	C	M	NR	Marié, une fille de 7 ans	Aide soignant	VW Passat	NR

Nom	Date	Lieu	Groupe	Sexe	Âge	Sit. Fam.	Métier	Voiture 1	Voit. 2...
R	12/01/02	Banlieue parisienne	C	M	≈ 60	Marié avec des enfants adultes	Retraité	Ford Mondéo break	NR
T	02/01/02	Paris	C	F	NR	Marié	Chauffeur de taxi	Opel Vectra break	Non
T	22/12/01	Paris	C	M	NR	Marié avec un enfant en bas âge	NR	Toyota Avensis	NR
T	22/05/02	Paris	C	M	31	Marié sans enfants	Cadre technico commercial	Saab 9.3	NR
U	04/12/01	Toulouse	C	M	70	Marié avec des enfants adultes	Fonctionnaire en mairie à la retraite	Citroën C5	NR
V	03/06/02	Arrière-pays niçois	C	M	38	Marié avec un enfant en bas âge	Commerçant saisonnier	Peugeot 406 coupé	Camionette
T	05/12/02	Banlieue parisienne	C	F	NR	Marié avec un enfant en bas âge	Femme au foyer	Ford Fiesta	Peugeot 306

Annexe 3. Histoire de la forme automobile

QUELQUES VOITURES AYANT ACCOMPLI DES RUPTURES PARADIGMATIQUES

	Nom	Nature de l'innovation
	1769 - Fardier à vapeur de Joseph Cugnot	Premier engin à vapeur auto-propulsé, destiné à l'industrie militaire (charge de canons).
	1886 - Tricycle de Karl Benz Considéré comme la première automobile de l'histoire	Première fois où le châssis et le moteur sont articulés fonctionnellement (les autres tentatives montaient le moteur sur une charrette).
	1899 - La « Jamais Contente » de Camille Jenatzy	Première voiture à dépasser les 100 Km/h, voiture électrique
	1913 - Alfa 40-60 HP, « Castagna aerodinamica »	Première voiture à la forme aérodynamique, inspirée d'une goutte d'eau
	1934 - Tatra T77 V8	Première voiture à l'aérodynamisme efficace (Cx 0,212)